25e ANNIVERSAIRE
1920-1945

Le Nouvelliste

EDITION SOUVENIR

TROIS-RIVIERES, DECEMBRE 1945



L'ENTREPRISE PRIVÉE AU TRAVAIL
DANS LA VALLÉE DU ST-MAURICE

SANS SES BELLES FORÊTS LA MAURICIE SERAIT UN IMMENSE DÉSERT INCULTE

UNE question se pose présentement à notre esprit. Qui d'entre nous a songé pour un moment, à ce que deviendrait notre belle et prospère région, si jamais nos forêts étaient détruites? La forêt est l'une de nos plus grandes ressources nationales. C'est une richesse inestimable qui appartient à chaque citoyen en particulier. Sa destruction nous appauvrirait tous, et il est indéniable que chacun de nous est vitalement intéressé dans la protection de nos forêts, dans la vallée du Saint-Maurice. Nous vivons en effet dans la plus importante région manufacturière de pulpe et de papier au monde, ou des milliers de gens gagnent leur pain quotidien dans des industries qui dépendent directement des forêts pour l'obtention de matières premières.

De plus l'importance économique des forêts ne s'établit pas uniquement comme source de matières premières pour nos usines papetières. Il faut aussi songer aux avantages économiques et sociaux des forêts à un autre point de vue que celui de la production du bois, au rôle de la forêt, par exemple, comme centre d'attraction pour le tourisme, de récréation et de préservation de la vie animale. Il faut en outre comprendre que si la forêt est détruite, la fertilité des terres disparaîtra. Avec la destruction des forêts, il faudra dire adieu à nos pouvoirs d'eau. Sans forêt, la Mauricie ne serait qu'un immense désert inculte.

La St-Maurice Forest Protective Association

Quand on pense un instant à tout cela on comprend mieux l'importance et l'utilité de la SAINT-MAURICE FOREST PROTECTIVE ASSOCIATION. On se fait une idée plus juste du rôle imminemment social assumé par cet organisme dans notre belle région, depuis plus de trente ans. Et c'est pourquoi, nous nous proposons de raconter la merveilleuse histoire de cette Association, dans ces pages consacrées à "l'entreprise privée au travail".

Il n'y a pas bien des années encore, la protection des forêts était chose pratiquement inconnue. Toute tentative pour prévenir les feux de forêts paraissait ridicule ou était considérée comme une perte de temps et d'argent. Ainsi pendant la construction du chemin de fer Transcontinental, les feux de forêts faisant d'énormes ravages étaient fréquents et l'on ne faisait que peu ou rien pour les prévenir et même pour les enrayer. Il existait dans le public une absence quasi totale de compréhension et d'appréciation de la valeur de la forêt.

Heureusement pour notre région, un groupe d'hommes prévoyants ont vite compris l'importance inestimable d'un approvisionnement constant de bois et de pulpe de bois, ils ont entrevu, qu'avec les conditions existantes, le danger d'épuiser rapidement nos richesses forestières nous menaçait. Ces hommes ont compris qu'avec les pertes causées par les feux de forêt, notre bois était détruit plus vite qu'il ne croissait. Si l'on ne prenait pas les mesures nécessaires pour remédier à cet état de choses, nous nous trouverions rapidement dans la même situation que plusieurs autres pays.

C'est alors que le 19 mars 1912, on décida que le moyen le plus efficace de lutter contre les feux de forêt serait de former une Association de protection de la forêt. A la même date, le gouvernement provincial accordait des lettres patentes à la Saint-Maurice Forest Protective Association, Limited. La première association coopérative pour la protection des forêts au Canada, venait de naître.

Cette association qui comprenait dix-sept membres, dont les limites forestières s'étendaient sur au-delà de 11,216 milles carrés, de 7,178,547 acres, se nomma un gérant, directement responsable à un bureau de directeurs. Au gérant incombait le problème de mettre sur pied une organisation qui pourrait faire face à la situation. L'Association a progressé à pas de géant et grâce à son travail, la lutte contre les feux de forêt, qui a ses débuts était plus ou moins une opération casuelle, est devenue une entreprise hautement spécialisée, qui emploie toutes les ressources de la science et tous les moyens mécaniques.

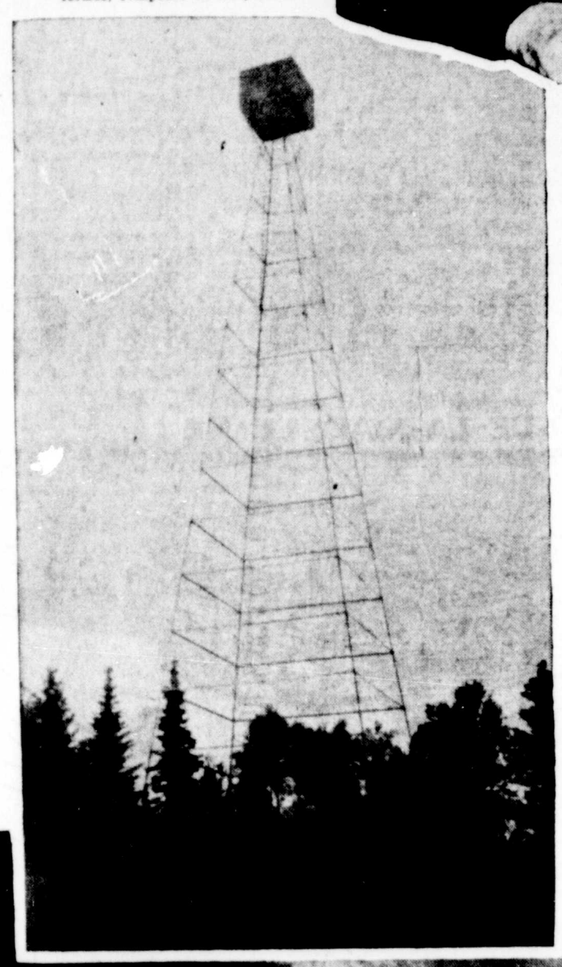
Les débuts

Au cours de sa première année d'existence, l'immense territoire de l'Association était divisé en trois secteurs, dirigés par un inspecteur chacun. L'effectif des garde-feux consistait en une patrouille terrestre et navigante de 50 hommes.

Sur ce nombre 17 hommes étaient des canotiers et les 33 autres hommes accomplissaient le travail à dos de cheval ou à pied. Il y avait en outre une patrouille motorisée, composée de cinq hommes de routes; 8 canotiers-patrouilleurs, 36 patrouilleurs de ronde, 45 garde-feux mobiles sur le flottage des billots, 45 hommes affectés à l'entretien des téléphones, 2 contre-maîtres des dépisteurs de fumée; 8 dépisteurs de fumée et 11 patrouilleurs de lots de colonisation. C'est un personnel permanent d'environ 335 hommes, auquel vient s'ajouter 233 inspecteurs et garde-feux auxiliaires. Il faut de plus ajouter à cela 110 agents pour la distribution des permis de circulation en forêt et 93 agents pour la distribution des permis de chasse et de pêche. L'Association possède 87 tours d'observation sur son territoire. Dans le domaine des communications, l'Association est desservie par un système téléphonique dont les lignes représentent 1,957 milles et par sept postes de T.S.F. L'organisme possède de plus une imposante flotte de camions, d'autos, de canots à moteurs, etc. Un outillage des plus modernes est à la disposition du personnel. L'espace à notre disposition, ne nous permet pas d'en faire l'énumération et la description, malheureusement.



M. STEINAR JENSSEN
gérant de The St-Maurice Fire Protective Association





Après trente-trois ans

On comprendra l'expansion extraordinaire qu'a connue la Saint-Maurice Forest Protective Association, en jetant un regard sur les statistiques suivantes. Aujourd'hui, après trente-trois ans d'existence, l'Association surveille un territoire de 8,959,042 acres. Son personnel se composent d'un gérant, d'un secrétaire-trésorier, du personnel du bureau-chef; 3 inspecteurs ferroviaire et mécanique; 13 inspecteurs de division; 15 assistants-inspecteurs; 15 commis de division et téléphonistes; 1 homme de service; 149 observateurs de tours; 28 patrouilleurs de forêts étaient dus à la négligence des hommes, et que son grand problème serait de triompher de l'apathie du public en général devant la dévastation de nos forêts. Depuis plus de trente ans la Saint-Maurice Forest Protective Association cherche par tous les moyens possible de faire comprendre à chaque homme, à chaque femme et à chaque enfant, et spécialement à ceux qui travaillent, voyagent ou vivent près des forêts ou dans les forêts, que le fetu est une menace dont les dangers ne peuvent être sous-estimés.

L'évangile de la protection des forêts a été prêché par tous les moyens possibles, les placards, les feuillets de propagande, les lettres, les calendriers, le cinéma, la radio, les conférences, les journaux. Cette propagande intensive s'est faite auprès des bûcherons, des flotteurs de billots, des pêcheurs, des chasseurs, des piqueniqueurs, des colons, des écoliers.

Aussi les résultats ont été merveilleux et inespérés. Ce fut une longue et dure bataille pour convaincre le public des avantages de la protection et de la prévention des feux de forêts pour lui-même, mais aujourd'hui, les gens semblent mieux comprendre les dangers des feux de forêts. L'Association possède son propre appareil de cinématographie. Plusieurs milliers de pieds de films ont été tournés, pour illustrer la vie des bois, les opérations forestières, les dangers de feux, et les méthodes de protection et de prévention.

La prévention

Depuis ses débuts l'Association n'a cessé d'attacher une importance toute particulière à la propagande. Elle a tout de suite compris que 85 pour cent des feux

Le dépistage des feux

Le dépistage des feux est l'une des plus importantes fonctions de la Saint-Maurice Forest Protective Association. On peut dire que l'histoire de la Saint-Maurice F. and P. A. est l'histoire de l'amélioration des moyens et des méthodes de découvrir les feux à temps. Que de chemin parcouru dans ce domaine en trente-trois ans. De 1912 à 1925 l'Association n'a eu qu'une patrouille voyageant en canot ou sur terre, et quelques tours de bois. Mais en 1923, à la suite de plusieurs années marquées par des feux destructeurs, le système de dépistage a subi une profonde transformation. On est arrivé au système actuel de tours et de téléphone. Les tours d'observation sont faites d'acier et leur hauteur varie de 60 à 100 pieds. Elles sont construites sur les montagnes les plus élevées possible de manière à ce que la vue ne soit aucunement obstruée sur tout les côtés. Elles sont situées aussi proches que possible l'une de l'autre, pour améliorer la portée de vision. Quand deux ou plusieurs tours signalent la présence de fumée, il est facile de déterminer avec précision la location du feu, ce qui sauve un temps énorme. Deux hommes sont de faction à tour de rôle dans la plupart des tours. Chaque tour possède un téléphone moderne, qui communique avec le quartier-général de divisfon.

Quand il est impossible de relier une tour avec le quartier-général de division, celle-ci est reliée à une autre tour. L'Association possède 1,957 milles de lignes téléphoniques, en plus de près de 600 milles de lignes appartenant aux membres. Dans la partie nord-ouest du territoire, où la construction de lignes téléphoniques est impossible, les communications sont assurées par sept postes émetteurs et récepteurs.

Les patrouilles terrestres et les équipes navigantes conservent leur utilité de même, peut-être plus que jamais, à cause des opérations considérables du flottage de billots, et du nombre toujours grandissant des campeurs et des voyageurs en forêt. Les gardes-feux doivent aussi se tenir en contact continue avec les colons et les défricheurs. Ils s'occupent de plus de vérifier les permis de circulation sur les principales routes forestières et de faire observer les lois de la forêt.

La suppression des incendies

Quand un feu a été dépisté, il doit être combattu le plus vite possible et avec tout l'équipement nécessaire. De là l'importance d'un bon système de transport.

Comme on l'a vu plus haut, la St-Maurice Forest Protective Association est bien organisée dans ce domaine. Avec la plus grande rapidité, elle peut transporter ses hommes et leur équipement sur les lieux d'un incendie, grâce à ses camions, ses autos, ses canots-moteurs et même ses chevaux. L'Association voit aussi à l'entretien de ses routes, autre item important pour assurer la rapidité du transport.

Autres formes de protection

Le feu n'est pas la seule menace contre nos forêts. De grands dommages sont causés chaque année par les insectes. Si nous avions plus d'espace à notre disposition, nous pourrions en écrire long, sur la vaillante lutte entomologique livrée par la Saint-Maurice Forest Association. La plupart des insectes sont mis en échec par leurs ennemis naturels, c'est-à-dire, grâce à la dissémination de millions de parasites.

L'une des principales opérations des hommes de la Saint-Maurice Forest Protective Association, dans la lutte contre les insectes est la collection d'échantillons, durant l'été, dans différentes stations établies à cette fin. Ces échantillons sont étudiées au laboratoire entomologique de Duchesnay, pour être identifiés et pour déterminer les moyens de lutte.

Depuis 1931, la Saint-Maurice F. & P. A. livre une lutte victorieuse à la mouche à scie européenne, qui s'attaque tout particulièrement à l'épinette. Depuis 1939 plus de 60 millions de parasites ont été disséminés sur 15,000 milles carrés de territoire, pour enrayer la menace de la mouche à scie européenne.

Actuellement la mouche à scie n'est plu considérée comme une menace, car on a réussi à en assurer le contrôle efficace grâce aux opérations combinées des parasites et de la maladie.

Depuis un certain temps les services entomologiques du gouvernement et les associations pour la protection de la forêt dans l'est du Canada luttent contre une nouvelle épidémie: la tordeuse les bourgeons de l'épinette. Cet insecte a envahi la province de Québec, par l'Ontario, et elle exerce déjà des ravages considérables dans la partie ouest. Sa puissance destructive est bien connue, mais on a recours à l'étude en coopération et aux méthodes conjuguées de tous les organismes forestiers pour combattre le mouvement lent mais envahissant de la tordeuse des bourgeons d'épinette. Sa présence dans la vallée du Saint-Maurice représente actuellement plus une menace qu'un danger immédiat, mais on sait y faire face avec toutes les ressources à la dispositions des organismes qui ont mission de l'éliminer.

Les conditions météorologiques constituent un facteur de grande importance dans la détermination des dangers d'incendie dans la forêt. Pour déterminer ces dangers de feu de jour en jour, dans les divers secteurs de forêt, II stations météorologiques ont été établies en coopération avec le Bureau météorologique provincial.

Cette revue, quoiqu'incomplète, nous donne tout de même un aperçu du rôle imminemment social joué par la Saint-Maurice Forest Protective Association, comme de l'ampleur de cet organisme coopératif dans notre région.

Après trente-trois ans de loyaux services la St-Maurice Forest Protective Association conserve le même enthousiasme et le même dévouement à la cause sacrée de la protection de ce patrimoine national, que constitue la forêt mauricienne. A la tête de cette organisation on remarque la présence d'hommes dévoués et compétents, qui sont de véritables apôtres de la conservation de la forêt.

Cela comprend le bureau des directeurs qui est composé des personnes suivantes: MM. J. V. Perrin, président, T. F. Whalen, vice-président, F. Faure, H. Sorgius, J. E. Ward, directeurs, et S. Jenssen, gérant et J. S. Duff, secrétaire-trésorier.

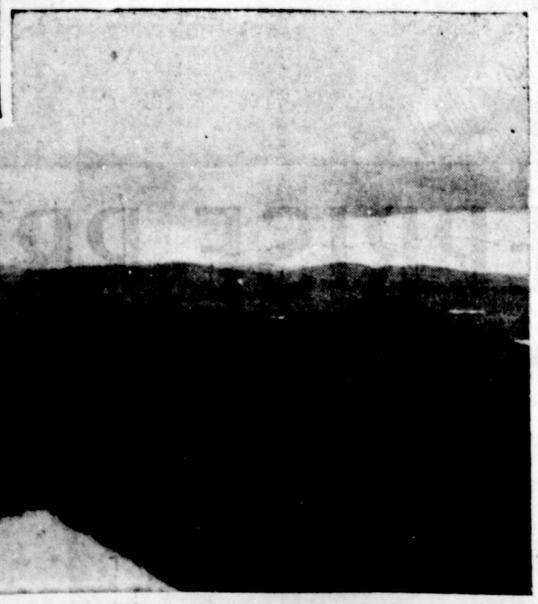


Table des matières

A l'occasion de son 25ième anniversaire, le Nouvelliste a entrepris la tâche de raconter l'histoire de l'Entreprise privée au travail dans la Vallée du Saint-Maurice.

Nous publions aujourd'hui la première tranche (96 pages) et c'est notre intention, au cours de l'année 1946, de continuer à diverses dates, la publication de ces récits dans le but de faire connaître la part immense que l'entreprise privée a jouée et continuera de jouer dans le développement de la Vallée du Saint-Maurice.

Pour aider nos lecteurs nous publions plus bas une table alphabétique des articles dans cette édition:

J.-A. Alain 88
Aluminum Company of Canada, Shawinigan 51

Banque Canadienne Nationale 60
Baptist Transportation Company 85
L.-G. Beaubien 85
J.-A. Beauchemin, Shawinigan 54
J.-N. Beaudoin & Compagnie Limitée 44
A. Bélanger Limitée 42
Béliveau Manufacturing Limited, Cap-de-la-Madeleine 43
Bell Telephone Company of Canada 27
A.-J. Bergeron 25
Bilodeau & Fils, Shawinigan 50
H.-N. Biron, Nicolet 78
Blais & Frère 31
J.-C. Blouin 86
Boisvert & Frère, St-Jacques-des-Piles 70
G.-A. Boulet Limitée, Saint-Tite 73
A. Brouillard 92

Canada Iron Foundries Limited 22
Canadian Industries Limited, Shawinigan 53
Canadian International Paper Company 4
Canot Cadorette, Saint-Jean-des-Piles 70
Ulderic Carignan 30
J.-L. Caron 85
Chambre de Commerce 16
Armand Champoux 88
Charbonnerie Saint-Laurent Limitée 19
Château de Blois 31
J.-A. Chevalier & Fils 45
C. H. L. N., poste de radio 61
Cité du Cap-de-la-Madeleine 64
Cité de Grand'Mère 65
Cité de Louiseville 75
Cité de Shawinigan 49
Cité des Trois-Rivières .... 33 et 34
Compagnie des Brûleurs "Desro" 21
City Gas & Electric Corporation Limited 24
Clément & Clément 12
Commission des Ecoles Catholiques 35
La Compagnie de Construction Laviolette Limitée 15
Compagnie d'Huile de Shawinigan 58
Conseil des Ports Nationaux 17
Consolidated Optical Company, Nicolet 79
Consolidated Paper Corporation Limited 8
Crémerie de Saint-Tite 74
Crémerie des Trois-Rivières 47
Jean-J. Crête, Saint-Jacques-des-Piles 9

Delisle Auto Accessoires Limitée 10
DesRoberts & Pitt Enrg. 21
Théo. Dézy, Saint-Tite 74
Valère Dubois 26
Lucien Ducharme 23
R. Dumoulin, Nicolet 77
J.-Albert Durand 37
Edgar Duval 20

Ecole Commerciale Pratique Côté Enrg. 82
Ecole Provinciale de Papeterie 7
Ecole Technique des Trois-Rivières 7
Empire Shirt Company Limited, Louiseville 76

J.-L. Fortin Limitée .... (dernière page du journal régulier)

Garage Lefebvre Enrg. 91
Laurent Garceau 37
Eugène Garon, Grand'Mère 66
Alexandre Gaudet, Saint-Léonard d'Aston 80
Gauthier Sports 87
Germain & Frères Limitée 48
Albert Gigaire, Shawinigan 52
Girard & Godin Limitée 13
J.-N. Godin Limitée 38
P.-A. Gouin Enrg. 30
Gouin Lumber Company Limited 39
Grand'Mère Knitting Company Limited 67
Groleau & Frère, Sainte-Thècle 9

Hôtel Canada 46
J.-A. Houle, Shawinigan 52

Le Jeune Commerce Incorporé 16
Kimball Automobile Limitée 93
Charles Kraft 84

C. Labelle & Compagnie de Trois-Rivières 25
Albert H. Lacharité 41
La Mauricie a toujours ... . 3 et 5
Etienne Lamontagne 44
Hector Lamothe, Shawinigan 59
Rémi Lamothe, Shawinigan 55
Larivée & Delorme 38
Laviolette Potato Chips 87
Armand Legendre 83
Le Nouvelliste (journal) 81
Le Nouvelliste (service des impressions) 72
Le Nouvelliste (Shawinigan) 50
Le Triangle de l'abondance 69
Le vieux bateau-passeur 58
Liqueurs Radnor, Saint-Maurice 63
L'Optique Laviolette 26

J. C. Malone & Company Limited 20
Massicotte & Fils, Cap-de-la-Madeleine 62
Ménard & Cloutier Limitée 94
John Millen Limitée 83
Mozart Limitée 84

Où va l'argent du contribuable ? 34

Pagé Equipment & Construction Company Limited 11
E. Painchaud, Shawinigan 54
J.-C. Papillon 86
Réal Pelletier 94
A. Pichette 47
Poissant Limitée 15

Bruno Quessy 93

Regent Shirts Manufacturing Company 42
Herman Renaud 28
René de Cotret, Ferron, Nobert & Compagnie 27
Rennert & Frère 89
Bruno Richard, Shawinigan 55
Bruno Hébert, Grand'Mère 68
Ovide Rocheleau & Fils 29
Alphonse Rousseau 90
Auguste Roy, Saint-Tite 72
Roy & Nicole, Grand'Mère 66

St. Lawrence Paper Mills Limited 6
St. Maurice Fire Protective Association 2
J. A. St-Pierre 29
Jos. St-Pierre 95
Salon Béa 82
A. Sévigny 23
Shawinigan Chemicals Limited, Shawinigan 57
Shawinigan Water & Power Company 56
Stanstead & Sherbrooke Insurance Company, Sherbrooke 61
Sterling Shirt & Overalls Ltd, Cap-de-la-Madeleine 63
Sur la table du conseil de ville 33
System Taxi 40

J. L. Tardif (7-Up), Grand'Mère 68
Tebbutt Shoe & Leather Company Limited 12
Three-Rivers Grain & Elevator, Company Limite 18
Hhree-Rivers Chevrolet Motor Sales, Limited 92
Three-Rivers Grain & Elevator, Company Limited 18
Textile Weavers Limited, Grand'Mère 69

Albert Vachon 90
Philippe Verrette, Enrg. 14
Ville de Nicolet 77
Ville de Saint-Tite 71

Wabasso Cotton Company, Limited 96

Wellers Limited 32

La Mauricie a toujours vécu de l'entreprise privée et a suivi le rythme de ses progrès

NOTRE EPOQUE est le témoin d'une gigantesque lutte entre l'entreprise privée et le socialisme. Il est des gens qui voudraient faire table rase de tout le passé, refaire l'économie mondiale de fond en comble. A des dizaines et des dizaines d'années, ils reprennent un vieux rêve qui, toujours, s'est brisé contre le roc de l'expérience. Mais cette leçon est tôt oubliée; la plupart du temps, sous la poussée d'intérêts et le désir de se hisser à la gouverne d'un pays pour en profiter, on recommence.

Si d'aucuns sont sincères dans leur prédication socialiste, force est de reconnaître que, pour le grand nombre, c'est une course aux dépouilles de l'Etat, aux belles sinécures et aux gras fromages. Cela étonne, mais c'est tout l'enseignement de l'histoire: ce sont ceux qui n'ont rien à perdre et tout à gagner qui font les révolutions. Que de partisans de la révolution française se sont enrichis des biens du clergé! Même phénomène dans tous les pays où l'on a, par la violence, changé de gouvernement.

Les régimes totalitaires — il faut bien ranger le socialisme dans cette catégorie — prétendent nous assurer la sécurité, pourvu que nous renoncions à la liberté. Ici nous prenons la liberté dans l'acceptation la plus large du mot: liberté de penser, liberté de commercer et de produire avec un minimum de restrictions.

Notre socialisme

Du socialisme canadien, M. Jean-Marie Nadeau a pu écrire: "Quelle est la place de l'entreprise privée dans l'organisation économique actuelle? Doit-elle disparaître, comme le souhaitent les socialistes, pour être remplacée par un régime d'entreprises d'Etat?... Le socialisme canadien, qui présente ses conclusions comme munies de preuves, alors qu'il n'en est rien, est, dans son ensemble, une dangereuse chimère. Le corps de doctrines qu'il propose, au nom de la science, n'a, en réalité, rien de scientifique.

"C'est en supprimant l'initiative privée," affirment les socialistes, "que nous pourrons réorganiser un monde meilleur. Voilà encore une dangereuse illusion. En effet, les libertés constituent un tout indivisible. La suppression d'une seule, — qu'il s'agisse de la liberté économique ou de la liberté politique, la chose importe peu — provoque la disparition progressive des autres, emportées dans un même tourbillon. Le socialisme, et la preuve en est faite, est autoritaire par nature. C'est ce que les Canadiens doivent comprendre, avant qu'il ne soit trop tard."

Les doctrinaires du C.C.F. se trompent, affirme M. Nadeau, et nous trompent, quand ils disent que la socialisation de l'activité économique est conciliable avec la véritable démocratie."

Ce qui s'est passé ou se passe dans tous les pays où l'on fait du socialisme, sur une assez grande échelle, démontre que, dans de tels cas, la démocratie ne peut pas s'épanouir librement.

L'entreprise privée

Le régime de l'entreprise privée n'est pas quelque chose de fixe et d'immuable. Il a connu une évolution historique et doctrinale. Notre civilisation a toujours été plus ou moins en état de transformation. "L'avenir de l'entreprise privée dans ses relations avec les réformes nécessaires pose donc," lisons-nous, dans "ENTREPRISE PRIVEE ET SOCIALISME", "un problème à la fois économique et philosophique. Si l'homme, en effet, ne peut organiser librement son activité économique, il s'ensuit qu'il perd la liberté de vivre, d'agir et de penser comme il l'entend. Lorsque tous ses actes doivent être exclusivement orientés vers l'exécution du plan de l'Etat socialiste, il ne lui appartient même plus de disposer de sa personne. Et, toujours dans le même ouvrage: "Les socialistes, dans leur programme électoral, promettent, au nom de la science, la sécurité par la substitution à l'entreprise privée "anarchique" et "égoïste", d'une production socialisée dont le profit net ferait sans cesse retour aux travailleurs. En réalité, le socialisme n'a rien de scientifique; il n'est qu'un mythe et c'est une tâche nécessaire que de le montrer sous son vrai jour. Si jamais, notre pays avait un gouvernement véritablement socialiste, les Canadiens, lâchant la proie pour l'ombre, perdraient et la sécurité et la liberté."

Walter Lippman

De son côté, Walter Lippman, l'un des plus clairs cerveaux dans le monde du journalisme américain et aussi l'un des plus réalistes, pose ainsi dans "LA CITE LIBRE" le problème philosophique du choix entre la liberté et la sécurité promise par les régimes totalitaires: "Les doctrines auxquelles on veut que les hommes souscrivent sont partout hostiles à celles au nom desquelles les hommes ont lutté pour conquérir la liberté. Les programmes de réforme sont partout aux prises avec la tradition libérale. On demande aux hommes de choisir entre la sécurité et la liberté. On leur dit que, pour améliorer leur sort, il leur faut renoncer à leurs droits, que, pour échapper à la misère, ils doivent entrer en prison; que, pour régulariser leur travail, il faut les enregimenter; que, pour avoir plus d'égalité, il faut qu'ils aient moins de liberté; que, pour réaliser la solidarité nationale, il est nécessaire d'opprimer les oppositions; que, pour exalter la dignité humaine, il faut que l'homme s'aplatisse devant les tyrans; que, pour recueillir les fruits de la science, il faut supprimer la liberté des recherches; que, pour faire triompher la vérité, il faut en empêcher l'examen. "Ces alternatives sont intolérables. Elles sont, cependant les seules que nous offrent les grands doctrinaires de notre temps. (Ces lignes furent écrites deux ans avant que n'éclatât la guerre). Aussi ceux qui voudraient faire preuve de loyauté envers les réalisations du passé sont-ils en général disposés à accepter le présent avec une certaine complaisance et ceux qui ont des projets d'avenir n'hésitent-ils pas à dévoyer un passé héroïque. C'est un cercle vicieux."

Economie militaire

Le Canada a vécu plus de cinq ans sous un régime d'économie militaire, dont on peut dégager deux faits: l'Etat est devenu l'entrepreneur principal de la nation, comme il a été, d'autre part, le principal consommateur. Durant les années de guerre, le problème économique ne se bornait plus à la recherche des débouchés mais, au contraire, à la satisfaction d'une demande de plus en plus forte de produits de toutes sortes.

Nous avons donc, depuis le début de la guerre, vécu sous un régime d'économie dirigée qui peut se prolonger plusieurs mois, mais doit, dans l'intérêt du pays, céder le pas au régime de l'entreprise privée. D'ailleurs l'Etat ne l'ignore pas. Aussi le voit-on procéder à la liquidation de ses entreprises de guerre et cela dans des conditions telles qu'on y peut voir un nouvel argument en faveur de l'entreprise privée. L'état comprend qu'il ne peut s'engager plus avant dans cette voie et que, même, il doit en sortir; on sait ce que cette production a coûté et qu'un même coût de revient de production en temps de paix mènerait toute industrie à un échec.

Danger d'après-guerre

"Le danger principal de l'après-guerre, nous dit M. Nadeau, est celui que représente le glissement progressif des Etats parlementaires vers les méthodes de l'économie dirigée socialiste. Refaire, à l'inverse, le chemin parcouru par le gouvernement, supprimer graduellement les contrôles et les règlementations ne sont, certes, pas choses faciles. Toutefois, les populations, excédées des contraintes de la guerre, ne demanderont pas mieux que de reprendre leur liberté d'action, pour peu que les conditions générales permettent l'embauchage total. C'est alors que se posera le problème de la collaboration nécessaire de l'entreprise privée avec l'Etat, pour assurer l'oeuvre de la production d'après-guerre, satisfaire les besoins économiques différés, réhabiliter les pays dévastés par la guerre, l'Etat et les entreprises devront faire servir la technique de la production aux besoins primordiaux de la paix, après avoir réadapté aux conditions nouvelles l'outillage agricole et industriel. C'est au cours de cette période de transition que l'entreprise privée sera surtout mise à l'épreuve."

Bases de ce régime

Quelles sont les bases du régime de l'entreprise privée? Il se fonde, d'après les économistes, sur les principes juridiques suivants: a) liberté d'entreprise, b) propriété privée, c) hérédité successorale, découlant naturellement, selon Reboud, "de l'exercice du droit de propriété."

M. Nadeau définit ainsi le premier de ces principes: "La liberté d'entreprise est une conséquence même de la nature humaine et comporte le libre développement des facultés et de la prsonnalité dans leurs rapports avec le monde extérieur. Elle n'a rien d'absolu, car c'est le rôle même de l'Etat d'organiser les cadres juridiques qui en déterminent les limitations.

La liberté d'entreprise n'a pas poussé tel un champignon. Comme tant d'autres oeuvres historiques, elle ne s'est constituée qu'après une lente et pénible évolution. Elle fut l'affranchissement d'une longue tyrannie de chefs de groupes, de l'inflexibilité des coutumes, de l'esclavage, des restrictions imposées à la liberté par des individus, par la famille, par les corporations, par l'Etat paternaliste. Le droit de disposer de sa personne, par la liberté d'action et de mouvement, par la liberté de métier, n'a été conquis que par des efforts prolongés.

Dans la Mauricie

On juge l'arbre à ses fruits. Le dicton est ancien, mais garde une éternelle vérité. On ne saurait le supprimer par un appel démagogique, par des considérations ou des affirmations que ne vient consolider aucun fait, ou qu'aucune preuve documentaire, ou qu'aucun fait positif et irréfutable ne viennent démontrer.

La Mauricie n'a connu que l'industrie privée et l'entreprise libre; elle en est née, aussi loin que l'on remonte dans son histoire, même elle en a vécu, au temps de la traite des fourrures. Le commerce du bois fut une manifestation de l'entreprise libre; la même constatation s'applique à toutes les petites industries de ville — il s'agissait alors de Trois-Rivières et Nicolet — ou de villages, qu'ont connues les cinquante ans et plus. Le charron, le cordonnier, le meublier, le menuisier, le charpentier, le tailleur, le ferblantier, etc., tous ces artisans, qui avaient boutique ouverte dans chacun de nos villages, sont des fruits de l'entreprise libre. Durant un siècle et plus, ils ont assuré au Québec rural ou même urbain cette industrie décentralisée, dont on déplore aujourd'hui la disparition, et qui fut si longtemps la vie, le charme et, nous dirons même, la prospérité de nos campagnes.

A l'oeuvre et produisant

On a évolué, depuis. A la décentralisation et à l'artisanat de jadis ont succédé la centralisation de l'industrie dans nos centres urbains et la production en série. On a tenté, mais vainement, de réagir contre ce changement: l'histoire de l'industrie privée et libre s'est, de décennie en décennie, présentée sous un aspect nouveau. Elle a subi le contrecoup des progrès à l'étranger et il lui a fallu s'adapter aux conditions nouvelles pour tenir tête à la concurrence.

Essayons de planter quelques jalons, pour mesurer le progrès de nos villes de la Mauricie, depuis un quart de siècle. Tout d'abord, Trois-Rivières. La vieille cité de Laviolette n'avait que vingt-trois mille trois cent soixante-sept de population au recensement de 1921; elle en a aujourd'hui plus de quarante-cinq mille, d'après le recensement municipal. Même progression au Cap-de-la-Madeleine, qui fait plus que doubler sa population en vingt-cinq ans. Le progrès a été moins marqué à Grand'Mère, où il est d'ordre de trente pour cent. Le gain accompli par Shawinigan, au cours de la même période, a été le plus prononcé dans toute la Mauricie, puisqu'il est d'ordre de cent cinquante pour cent, en chiffres ronds.

Ce que l'on constate, si l'on envisage le problème d'une façon globale, c'est, qu'en un quart de siècle ce groupe de quatre villes de la Mauricie a porté sa population de quarante-sept mille cent cinquante-deux à quatre-vingt-douze mille cent cinquante-deux.

Dans tous les domaines

Vous assistez à une poussée analogue dans tous les domaines: commerce de détail, production industrielle et autres sources diverses de revenu. Il suffit pour s'en rendre compte de comparer le chiffre des ventes même pour deux années récentes: aux Trois-Rivières, en 1941, $13,292,000; en 1943, $16,500,000.; au Cap-de-la-Madeleine, respectivement $1,817,000. et $2,300,000.; à Grand'Mère, $2,016,000. et $2,500,000.; à Shawinigan, $5,983,000. et $7,500,000. En tout pour ce groupe de villes: $23,108,000. en 1941 et $28,800,000.

L'industrie

Au chapitre de l'industrie, nous trouvons pour Trois-Rivières — il s'agit des statistiques officielles de 1941: 58 établissements; $94,650,777. de capitaux; 6,623 employés; $8,534,950. en gages soit une moyenne de $1,249. per capita; $3,964,505. pour le coût du combustible et de l'énergie électrique; $18,082,974. pour les matériaux; $21,819,883, imputable au travail de l'industrie, ce qui porte la valeur brute de la production à $43,866,962. Passons maintenant au Cap-de-la-Madeleine et nous aurons les chiffres suivants pour 1941: 18 établissements; $11,605,560. de capitaux investis; 1,173 employés; $1,396,077, en gages soit une moyenne de $1,105. per capita; $257,475. pour le coût du combustible et de l'énergie électrique; $3,403,892. pour les matériaux; $415,093. imputable au travail de l'industrie, ce qui porte à $4,076,460 la valeur brute de la production. Venons-en à Grand'Mère: 19 établissements; $18,952,461. de capitaux investis; 1,934 employés; $2,122,814. en gages, ce qui représente per capita $1,098; $803,056 pour le combustible et l'énergie électrique; $4,290,577. pour les matériaux; $4,711,642 imputable au travail de l'industrie, pour en arriver à une valeur brute de production de $9,905,275. Maintenant la ville de Shawinigan. Nous y trouvons 36 établissement; un capital de $113,057,252.; un total de 6,499 employés; des salaires et gages s'élevant globalement à $9,636,016; un gain per capita de $1,483.; une dépense de $8,527,193. pour le combustible et l'énergie électrique. Le coût des matériaux et matières premières s'élève à $25,989,607 et par la production on y a ajouté $34,498,839. pour porter la valeur brute de la production à $69,015,639.

(Suite à la page 5)



L'EMBOUCHURE DU ST-MAURICE À TROIS-RIVIÈRES

Photo Canadian Pacific Air Lines Limited. — Gracieuseté de The Shawinigan Water & Power Co. Ltd. Photo prise le 30 Oct. 1945

La Canadian International Paper Co. paie annuellement plus de 4 millions de dollars en salaires en Mauricie

L'ETABLISSEMENT DES USINES de papier à journal de la Canadian International Paper Company, sur la crête du Cap Métabéroutin, au début de 1920, a confirmé définitivement Trois-Rivières, dans son titre de capitale de l'industrie du papier à journal, et dans son rôle prépondérant de métropole de la vallée du Saint-Maurice.

La construction de ce vaste moulin fut une preuve de la foi des actionnaires de la compagnie dans les possibilités de la vallée du Saint-Maurice, et de leur confiance que l'entreprise privée, avec la coopération des Trifluviens, pourait fonder une entreprise d'une valeur durable pour tous les intéressés.

Cette foi et cette confiance furent pleinement justifiées, car le moulin de la compagnie à Trois-Rivières est devenu la plus grande usine de papier à journal du monde, avec une capacité de production mondiale pour la qualité de son produit. De tout cela, les actionnaires et les employés peuvent tirer les motifs d'une satisfaction sans borne.

La population de Trois-Rivières et de la vallée du Saint-Maurice a profité de l'établissement du moulin de la compagnie non seulement au point de vue de réputation. L'usine fournit de l'emploi à plus de 1100 citoyens de Trois-Rivières qui reçoivent chaque année environ deux millions et quart de dollars en gages et en salaires. De plus, la compagnie emploie trois mille travailleurs forestiers par mois, durant une certaine période de l'année, pour couper et flotter le bois dans les forêts et sur le Saint-Maurice jusqu'à son usine. Ces employés des opérations forestières fournissent environ 370,000 hommes et reçoivent environ $2,000,000. par année.

Une forte proportion des montants apparaissant sur l'imposante liste de paie de la compagnie passe par les caisses enregistreuses et les comptes de banque des commerçants et des professionnels de notre ville.

La compagnie et ses employés à Trois-Rivières entretiennent les relations les plus cordiales.

Les employés de l'usine sont organisés dans des locaux de la Fraternité Internationale des Papetiers et de la Fraternité Internationale des Travailleurs de la Pulpe, du Sulfite et du Papier.

En travaillant de concert depuis un grand nombre d'années, la compagnie et les unions ont largement contribué à améliorer les conditions de travail, et ont valu à l'usine, la réputation d'être celle où existent les meilleures relations entre patrons et ouvriers, dans toute l'industrie.

Les employés de l'usine des Trois-Rivières, de même que leurs compagnons de travail, dans les autres activités de la compagnie, à Gatineau, au Témiskamingue, dans la province de Québec, à Hawkesbury, en Ontario et à Dalhousie, dans le Nouveau-Brunswick jouissent de nombreux privilèges et avantages, y compris le droit de participer à un plan d'assurance-groupe. Ils bénéficient de vacances payées, d'une semaine dans le cas de ceux qui ont moins de cinq années de service, et de deux semaines, pour ceux qui ont cinq années ou plus de service, et ils ont l'avantage du congé payé, pour trois fêtes statutaires.

A Trois-Rivières, la Canadian International Paper Co. a organisé et maintient le club de golf Métabéroutin pour les employés de la compagnie. De plus, l'association d'aide mutuelle des employés, par l'entremise de l'association athlétique récemment organisée très vigoureuse, fait preuve d'une belle initiative dans l'organisation d'activités athlétiques et récréatives pour les employés.

La compagnie et ses employés, dans un bel esprit de coopération, travaillent à l'aménagement d'un centre récréatif pour les employés et leur famille, sur un terrain adjacent au club de golf Métabéroutin.

Au cours de la guerre, les activités de la compagnie dans le domaine de la production du papier à journal, ont été quelque peu réduites. Cependant, le moulin de Trois-Rivières, n'a pas seulement produit du papier pour aider à la liberté de la presse, mais il fut aussi occupé directement à l'exécution de contrats de guerre d'un caractère très important.

La guerre a maintenant pris fin, et la compagnie est maintenant retournée à ses oeuvres de paix. Elle envisage l'avenir avec confiance en travaillant au succès de l'association de l'entreprise libre avec la population des Trois-Rivières, une politique qui s'est avérée si profitable dans le passé.



Aux 1,100 employés de son usine des Trois-Rivières il faut ajouter trois mille bûcherons.

La Mauricie a toujours vécu de l'entreprise privée et a suivi le rythme de ses progrès

(Suite de la page 3)

...lumons: dans ces quatre villes de la Mauricie: 131 établissements; $238,781,050. de capitaux; 16,229 employés; $21,691,907. en gages et salaires; gain moyen per capita de $1,337.; $13,552,229. pour le combustible et l'énergie électrique; $51,767,050. pour les matières premières et les matériaux; $61,455,057. ajouté par le travail; production brute totale $126,764,336.

Mais il y a plus encore à ce tableau pour attester de l'oeuvre accomplie par l'entreprise privée. Sans compter les achats d'obligations de la victoire qui se chiffrent à l'heure actuelle à plus de soixante millions et dont le rôle fécond s'affirmera surtout dans l'après-guerre, soulignons d'autres aspects importants du progrès de ces villes. Dès fin 1944 leur évaluation municipale atteignait $151,768,075, tandis que le revenu combiné de ces quatre villes s'établissait à $3,064,423. Le téléphone a toujours été témoin de prospérité. Or les abonnés se trouvaient au nombre global de 11,630. Rappelez-vous que le nombre des familles, dans ces quatre villes, était, en 1943, de 17,994.

Le succès de l'entreprise privée dans la Mauricie se traduit par le chiffre des ventes du commerce de détail. Dans le comté de Champlain, les ventes au détail, qui étaient de $8,764,000, en 1940, ou $580 par famille, ont passé à $10,770,000, en 1943, ou $716 par famille. Progrès aussi marqué dans le comté de Maskinongé: total de $2,653,000 en 1943, contre $2,159,000 en 1941; par famille, $802, en 1943, contre $653 en 1941. Le comté de Nicolet accuse aussi un succès sensible: ventes totales en 1943: $3,324,000, contre $2,705,000 en 1941, soit $631 par famille, contre $513. Le comté de Saint-Maurice, qui renferme Trois-Rivières et Shawinigan, bat, tout naturellement, la marche. En deux ans, les ventes du détail ont fait un bond de vingt-cinq pour cent, passant de $20,601,000 en 1941 à $25,317,000 en 1943, soit de $1,373 à $1,687 par famille.

Quand il s'agit de ventes au détail dans les milieux ruraux, il faut tenir compte pour bien apprécier la situation du fait que les cultivateurs tirent de leur ferme une forte partie des choses nécessaires à leur vie.

L'oeuvre de l'entreprise privée ne se borne pas aux villes de la Mauricie. Elle en dépasse le cadre pour s'affirmer avec succès dans les centres ruraux. On en a deux exemples remarquables dans les comtés de Maskinongé et Nicolet.

D'après un bulletin du ministère du commerce, le comté de Maskinongé comptait, dès 1941 un total de 77 établissements, représentant un capital de $3,379,434; donnant du travail à 1,146 employés; payant en gages et salaires $1,040,319; employant des matières premières pour $3,124,139 et portant par le travail d'ouvrer ces matières leur valeur brute à $5,656,509. Quant au comté de Nicolet, il pouvait se réclamer de 115 établissements, ayant exigé un capital de $1,493,579 et donnant du travail à 642 employés; ces établissements versaient en gages et salaires la somme de $414,837. Le coût des matières premières qu'on y transformait s'élevait à $2,210,557, et le travail fait, elles représentaient une valeur brute de $3,076,815.

...n inventaire

Cette oeuvre de l'entreprise privée, dont nous venons d'esquisser l'importance, à l'aide de chiffres et de statistiques, Le Nouvelliste a voulu en faire le thème d'un grand numéro-souvenir, par lequel il commémore le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Si Le Nouvelliste a grandi, si de l'humble quotidien des débuts, il est devenu le plus important quotidien de la province, hors de Montréal et Québec, c'est que l'idée de l'entreprise privée l'a d'abord fait naître, incité à toujours aller de l'avant, à toujours tenter de nouvelles initiatives. Aucun quotidien de la province, nous pouvons l'affirmer sans être targué de vantardise, n'a su, au cours de son existence, donner à ses lecteurs des numéros hors série, si l'on veut, d'un aussi puissant et captivant intérêt que ceux consacrés par notre journal à l'industrie et au commerce de notre région. Parce que nous étions libres et soumis simplement aux dictées de l'entreprise privée, nous avons débordé le champ industriel et commercial pour toucher à tous les sujets d'intérêt public. Qu'on se souvienne de certains de nos numéros spéciaux: celui de notre vingtième anniversaire ou encore du Congrès eucharistique. Tous, comme ceux qui les précédèrent naquirent de l'entreprise privée; ils furent les fruits de cet esprit d'initiative qui la caractérise, en est en quelque sorte le ressort et la vertu. Un journal étatisé n'aurait jamais osé de tels gestes. Fonctionnaires ou ronds-de-cuir à sa direction se refuseraient à l'initiative ou l'Etat leur interdirait de s'y livrer.

...ommage mérité

Pour commémorer son vingt-cinquième anniversaire et rendre un juste hommage à l'oeuvre magnifique et féconde accomplie en Mauricie par l'entreprise privée et libre, Le Nouvelliste a adopté la formule du montage-photographique et un genre d'interview constituant, dans la plupart des cas, un historique de chacune de ces créations de l'entreprise privée et libre. Par l'image, on peut juger du résultat déjà acquis; par l'interview on se rend compte combien modeste furent les débuts et que, s'il y eut progrès constant, la raison s'en trouve dans ce stimulant d'initiative et cette volonté de réussir à la base de l'entreprise privée. Une fois de plus, s'avère qu'on ne s'intéresse au succès d'une entreprise que dans la mesure où elle n'est la chose de personne — mais la nôtre propre, issue de notre effort, de notre travail, de nos sacrifices.

Le supplément du Nouvelliste est consacré à la grande industrie (nos moulins à papier des Trois-Rivières, Shawinigan et Grand'Mère), à ce qu'on peut appeler l'industrie lourde (la Canada Iron Foundries, aux Trois-Rivières, l'Aluminium et le Carbure, etc., à Shawinigan) à l'industrie textile, à l'industrie moyenne et petite, aux grands services publics, aux municipalités, aux commerces de tout genre, aux maisons d'importation et d'exportation, à nos maisons de finance, etc.

C'est au fur et à mesure que le personnel du Nouvelliste affecté à ce travail a recueilli ses matériaux que l'on s'est rendu compte de l'ampleur qu'allait acquérir cette initiative nouvelle. Il ne s'agit ni de coups de ciseau, pas plus que d'un décalquage. Loin de là. Nos lecteurs se trouveront en présence d'un document unique, d'un reportage sans précédent: de l'inédit dans la photo, de l'inédit dans le texte. Le personnel a recueilli tous ces renseignements sur lieux mêmes, que ce soit aux Trois-Rivières, au Cap-de-la-Madeleine, à Grand'Mère, à Shawinigan, à Nicolet, à Louiseville, à Saint-Léonard, à Saint-Tite, Saint-Jean-des-Piles, Les Piles, etc. C'est partout du saisi sur le vif, du rendu direct. Ce documentaire sans précédent dans l'histoire de la région, — nous dirons même de la province, — étonnera; il révélera des aspects nouveaux de l'industrie dans toute la Mauricie. On y constatera que l'entreprise privée et libre n'a pas été féconde que dans les principales villes de la Mauricie, mais qu'elle a de plus réussi d'importantes réalisations dans les villes de moindre population et dans nombre de nos centres ruraux.

Beaucoup ont cru que la Mauricie était région de grande industrie unique. Notre supplément leur apprendra, qu'à côté de la grande industrie, il existe une industrie moyenne et une petite industrie, dont le rôle fécond n'est pas à dédaigner. Somme toute on y verra qu'il y a plus de décentralisation industrielle en Mauricie qu'on ne le croit généralement. Certes, on peut trouver d'intéressants témoignages de ce fait de décentralisation dans les statistiques officielles, mais ils sont fait de trop de sécheresse et l'on n'en peut guère tirer d'enseignement. Le genre que Le Nouvelliste a adopté pour son numéro-souvenir a cet immense avantage de faire exposer et expliquer par les chefs des entreprises industrielles ou commerciales les raisons qui sont à la base de leurs succès.

Toutes se résument à ceci: l'entreprise privée et libre, laissant la voie large ouverte à l'initiative personnelle, à l'effort, au désir de réussir, à la volonté de faire mieux, de jour en jour, parce que les chefs de ces industries et commerces y trouvaitnt leur propre profit tout en aidant à la prospérité de leur ville ou de leur village.

Pourquoi changer ?

Alors, se dira-t-on, pourquoi s'éloigner de l'entreprise privée et libre ? Pourquoi appeler les contrôles et les restrcitions ? Pourquoi laisser à l'Etat sans initiative, presque toujours la chose des politiciens des assoiffés de patronage, des tâches que les particuliers, seuls ou groupés, peuvent cent fois mieux accomplir ?

L'histoire est là, dont le témoignage ne peut être mis en doute: Entreprises d'Etat équivalent à des échecs: chemin de la Baie d'Hudson, pour n'en citer qu'un exemple. Si une entreprise d'Etat se maintient c'est presque toujours à coups de millions, pris par le fisc dans le gousset du contribuable. L'entreprise privée doit vivre de ses propres moyens ou périr. Il ne lui est pas permis de tenir le rôle de fils à papa fortuné.

Conditions de progrès

Pour qu'une région puisse acquérir une grande puissance industrielle, il lui faut posséder des ressources naturelles. Sans cela, elle sera désert ou essentiellement agricole. La Mauricie est bien partagée du point de vue ressources naturelles: elle a la forêt où s'alimente une rivière se prêtant à une formadable production d'énergie électrique. La forêt fournit la matière première à l'industrie du papier et à toutes ces autres industries qui besognent à transformer la pâte de papier en une multitude de produits dont le plus célèbre est la soie rayonne: le Saint-Maurice, grand producteur d'énergie hydro-électrique, donne la force motrice, la lumière et la chaleur intense dont ont besoin des industries comme celle du papier, de l'aluminium, etc.

C'est donc dire que, de toutes nos forces, nous devons tendre à la conservation de la forêt par une sage exploitation. De là, dépend le débit d'eau et la puissance hydro-électrique du Saint-Maurice et de ses affluents.

Notre unité forestière

La province comprend plusieurs unités forestières. L'une des plus importantes est, certes, la nôtre. M. L.-Z. Rousseau, professeur à l'Ecole d'Arpentage et de Génie forestier, la délimite ainsi dans L'Actualité Economique de juin-juillet 1943:

"L'unité forestière du Saint-Maurice offre plus de complexité que les précédentes. Le réseau hydrographique qui la sillonne prend ses sources à la ligne de partage des eaux des bassins de la Baie James et du Saint-Laurent, dans la zone des conifères, s'étend au sud du chemin de fer transcontinental, à peu près jusqu'à la latitude de Grand'Mère, alors que la forêt se rattache aux bois mêlés à prédominance de résineux, rencontre plus au sud le prolongement oriental des peuplements mixtes de la région méridionale de l'unité Abitibi-Témiscamingue, et débouche dans la plaine du Saint-Laurent où, pour autant que la hache les aura épargnés, s'étendent des massifs feuillus à dominance d'érable, de hêtre, de merisier, de tilleul et de frêne.

"Sur une superficie totale de vingt-quatre mille soixante-seize milles carrés, près de vingt mille milles sont en forêt productive, avec un volume total d'environ six milliards et demi de pieds cubes, dont quatre milliards en résineux.

"L'accroissement annuel du stock ligneux se chiffre par deux cent seize millions de pieds cubes, soit dix-sept pieds cubes à l'acre, auxquels les résineux contribuent onze pieds cubes. La production annuelle de bois à pâtes, sciages et bois de feu atteint quatre-vingt millions de pieds cubes, de sorte que, si on la met en regard de l'accroissement, il apparaît que le Saint-Maurice est un excellent territoire d'approvisionnement, même si l'on doit faire quelques réserves à l'égard de certaines aires de coupes mal régénérées et de localités qui offrent peut d'attrait pour l'exploitation en raison de la faible densité des peuplements."



Naissance et progrès d'une industrie

Dans son étude sur "L'industrie des pâtes et du papier", parue dans "L'Actualité Economique", octobre 1943, M. Benoît Brouillette, professeur é l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales, Montréal, nous donne un tableau rétrospectif de la naissance de cette industrie dans La Mauricie, de ses progrès. On peut en déduire ce qu'elle sera demain.

La première usine à papier de La Mauricie vit le jour à Grand'Mère, en 1887: c'était la Laurentide Pulp. Elle fut organisée (ou plutôt réorganisée, car il y avait eu un faux départ, en 1880) par des capitalistes américains et, avec l'aide expérimentée de deux commerçants de bois: James MacLaren, de Buckingham, et F. F. Farmer, des Trois-Rivières. Elle fabriqua d'abord une vingtaine de tonnes de pâte mécanique par jour. En 1896, on y ajouta une usine de pâte au bisulfite et une usine de papier à journal et de carton-pâte. Le "Montreal Star" acheta son premier rouleau de papier, en 1902, année qui marque l'arrivée à Grand'Mère d'un nouveau gérant, George Cahoon, de Glenns-Falls, N.Y.

Depuis 1900, la Laurentide s'est agrandie plusieurs fois. Elle construisit pour son usage une des grandes centrales du St-Maurice, en face de la ville. Sa constitution fédérale, sous le nom de Laurentide Company, date de 1919) A cette époque, elle possédait six machines à papier Fourdrinier. Elle en ajouta deux autres encore plus grosses (cent soixante-quatre pouces) en 1921. Ce qui porte actuellement sa production quotidienne à trois cent quatre-vingt-dix tonnes de papier à journal, quarante-trois tonnes de carton-pâte, cent quatre-vingt-onze tonnes de pâte chimique et quatre cent douze tonnes de pâte mécanique. Outre son papier et son carton, elle peut mettre sur le marché un excédent de cent cinquante tonnes de pâte environ.

La société dispose de réserves forestières très étendues (supérieures à deux millions d'acres) aux environs de Grand'Mère, où elle possède en propre quelque deux cent mille acres, dont une partie a été reboisée à ses frais, dans le bassin du Saint-Maurice.

La compagnie a perdu son nom traditionnel, en 1928, lorsqu'elle est entrée dans la Canada Power Corporation. Depuis 1931, le groupe se nomme désormais Consolidated Paper Corporation.

La Belgo

La Belgo-Canadian Paper, qui a bâti ses usines à Shawinigan, fut l'oeuvre d'un groupe de Belges, sous la direction de M. Hubert Biermans. Elle fut constituée à Bruxelles en 1905 et ses premières machines tournèrent en 1907. Jusque vers 1923, elle est demeurée une affaire purement belge, dirigée par M. Biermans, et dont les actions n'étaient cotées qu'à la bourse bruxelloise. En 1920, elle produisait cent soixante-cinq tonnes par jour de pâte mécanique, quatre-vingt-dix tonnes de pâte au bisulfite et deux cents tonnes de papier à journal. Elle pouvait vendre un excédent de quarante-cinq tonnes de pâte. Elle reçut une constitution de la province de Québec en 1923 et entra dans le groupe de la Saint-Maurice Valley Corporation, en 1925. C'est à ce moment qu'elle s'est agrandie, au point de doubler sa production quotidienne de papier à journal. Elle eut bientôt (avant 1930) huit machines à papier, capables de donner six cents tonnes par jour. Aujourd'hui, sa production se rapproche de sept cents tonnes. On estimait, en 1930, que ses limites forestières renfermaient environ six millions de cordes dans le bassin du Saint-Maurice. Elle est maintenant dans le groupe de la Consolidated Paper Corporation.

C'est de la Belgo que Le Nouvelliste obtint en 1920 le papier qui servit à l'impression de son premier numéro.

La Wayagamack

L'usine Wayagamack, des Trois-Rivières, fait aussi partie du même groupe. La compagnie fut fondée en 1910 et s'est établie sur l'île de la Potherie, à l'embouchure du Saint-Maurice, là où George Baptist avait situé sa scierie, en 1867. Il existe une relation entre les affaires de la nouvelle compagnie et celles mi-séculaires des Baptist. Le fondateur de la Wayagamack, un capitaliste des Trois-Rivières, M. C. R. Whitehead, a acquis les limites des Baptist et toutes leurs propriétés dans le but de transformer une entreprise de sciage en usine de pâte et de papier. M. Frank J. Ritchie, forestier expert, qui appartenait aussi à une famille d'industriels trifluviens, visita les réserves forestières de la nouvelle compagnie et en fit l'estimé suivant dans son premier rapport: "La superficie totale des limites visitées est de mille cent vingt et un milles carrés ou sept cent dix-sept mille quatre cent quarante acres, et elles renferment selon un estimé très conservateur quatre cent quatre-vingt-dix-sept millions de p.m.p. de pin blanc, sept cent six millions de p.m.p. d'épinette et cinq millions sept cent trente-huit mille quatre cent quatre-vingts cordes du meilleur bois à pâte, soit un total de quatre mille soixante-douze millions p.m.p."

De 1910 à 1912, la compagnie construisit son usine dont la capacité initiale devait être de cent cinquante à deux cents tonnes de pâte et de papier par jour. La première machine tourna en janvier 1913. Dès ses débuts, la Wayagamack se spécialisa dans la production de la pâte au sulfate (kraft) et du papier d'emballage. C'est un papier fort, dont la maque de commerce *INDIAN MAID* fut vite connue au Canada et aux Etats-Unis. Vers 1920, la capacité de l'usine était de l'ordre de deux cents tonnes de pâte et d'une centaine de tonnes de papier, mais la production réelle n'arrivait guère qu'à la moitié. La compagnie était bien située pour recevoir son bois, soit par le Saint-Maurice, soit par le Saint-Laurent. En 1919, époque où elle détenait déjà plus de onze cent milles carrés de réserves dans le bassin du Saint-Maurice, elle acquit les limites des Breakey (quatre cent cinquante et un milles carrés) en Gaspésie et celles de la rivière agrandit celles de la rivière nord de l'Estuaire, à cinq cent cinquante-trois milles carrés. Enfin, en 1926, la Wayagamack s'assura une source presque inépuisable de bois en participant pour un tiers à l'achat de l'île Anticosti du sénateur Menier par l'Anticosti Corporation.

(Suite à la page 7)

La St-Lawrence a payé 20 millions en salaires

Pour cette raison elle constitue un facteur important dans la vie économique des Trois-Rivières



M. S.-E. Williams, gérant local de la Saint-Lawrence Paper Mills, entouré des chefs des divers départements de la compagnie. Assis, de gauche à droite: MM. William BOUCHER, surintendant du département de mécanique; A. La Roque, du département de la tuyauterie; C. D. JENTZ, surintendant; S. E. WILLIAMS, gérant local; Mlle H. FORD, en charge du département des premiers soins aux blessés, et M. E. DONALDSON, surintendant des bouilloires. Debout, de gauche à droite: MM. S. HERMAN, préparation du bois; A. PINARD, moulin de pulpe mécanique; J. BARDSLEY, service technique; L. LARIVIERE, magasin; G. A. SMITH, électricité; P. BOULIANE, acheteur; C. FRYE, finition et expédition; H. S. MACDONALD, machines à papier.

SITUEES juste à l'entrée ouest de la ville, en bordure de la route nationale, les blanches usines de la Saint-Lawrence Paper Mills Company donnent tout de suite aux visiteurs l'impression qu'ils pénètrent dans un grand centre industriel.

Pour Trois-Rivières, cependant, la Saint-Lawrence Paper Mills présente beaucoup plus qu'un élément de bonne et saine publicité. Elle constitue un facteur économique considérable. Elle fait partie de notre richesse et de notre prospérité. Son établissement en 1923, a été l'une des grandes étapes du réveil, qui s'est opéré à Trois-Rivières, au cours des vingt-cinq dernières années.

Vingt millions en salaires

Depuis sa fondation cette grande industrie a versé une vingtaine de millions en salaires seulement, à Trois-Rivières même et au-delà d'un million et demi en taxes municipales et scolaires.

Actuellement cette compagnie emploie une moyenne de 600 hommes à ses usines locales et sa liste de paie annuelle s'établit à au-delà de $1,250,000.

Le moulin de la Saint-Lawrence Paper Mills possède six machines et se consacre presqu'exclusivement à la production du papier à journal. Sa capacité totale annuelle s'établit à 180,000 tonnes.

La Saint-Lawrence Paper Mills Company fut la dernière des puissantes manufactures de papier à journal, à s'établir à Trois-Rivières et dans la vallée du Saint-Maurice. Elle est venue compléter ce formidable réseau industriel, qui ont fait de notre ville et de notre région, le centre le plus considérable et le plus important de fabrication de papier au monde.

Débuts en 1922

Les débuts de l'histoire de la Saint-Lawrence à Trois-Rivières remontent en effet au cours de l'année 1922, alors que commencèrent les travaux de construction de cette usine, à la sortie ouest de la ville sur les bords du Saint-Laurent.

Cette nouvelle industrie trifluvienne progressa rapidement. Trois ans plus tard, en 1925, on construisait le moulin de pâte chimique. L'année suivante les autorités de la compagnie faisaient ajouter deux nouvelles machines à papier. Les deux dernières machines furent installées en 1928. L'usine fut donc érigée en trois stages différends. Les additions successives ajoutées à l'usine des débuts entraînèrent des améliorations et l'agrandissement des autres départements connexes.

Usine bien entretenue

Grâce à des réparations constantes, l'usine de la Saint-Lawrence a la réputation d'être l'une des mieux entretenues et des mieux maintenues en état de bon fonctionnement.

Le moulin de pâte mécanique comprend 28 magasins Waterous.

Le moulin de pâte chimique est muni de quatre bouilloires d'une capacité quotidienne de cent tonnes.

A l'immense cour à bois, s'ajoutent deux monte-billes permettant d'emmagasiner 150,000 cordes de bois, deux écorceuses, un département de finition et d'expédition.

Le papier fabriqué par la Saint-Lawrence, après avoir été pesé, est expédié par les wagons du Pacifique Canadien. En effet une voie d'évitement relie l'usine au réseau principal de notre grand chemin de fer.

Durant la saison de navigation le papier est en grande partie transporté par camions, du moulin aux quais du gouvernement pour être chargé à bord des navires, qui vont en faire la distribution dans les diverses parties du monde. Mais les deux principaux marchés de la Saint-Lawrence Paper Mills Company sont les Etats-Unis et l'Australie.

La compagnie possède son propre système de bouilloires à vapeur. Il comprend en tout sept bouilloires, dont deux bouilloires électriques. Elle est dotée, de plus, d'un système d'aqueduc moderne, qui puise son eau dans le fleuve St-Laurent. Cette eau passe ensuite dans d'immenses filtreurs.

La force motrice achetée de la Shawinigan Water & Power est transformée et distribuée par la compagnie Saint-Lawrence, elle-même, parfaitement outillée à cette fin.

Un handicap: le transport

C'est à grands frais que la Saint-Lawrence amène son bois de pulpe jusqu'à ses usines de production.

Le moulin reçoit une partie de son bois de la réserve de la compagnie à Saint-Alexis, à soixante milles des Trois-Rivières. Il est conduit jusqu'à Louiseville par la Rivière-du-Loup-en-Haut, après quoi, il est toué sur des radeaux, par le fleuve Saint-Laurent jusqu'à l'usine. La compagnie tire du bois de ses autres limites aussi. Entre autres de la limite Breakey, sur la rivière Chaudière, à cent trente milles d'ici; de celles qui se trouvent à Trinity Bay, à trois cent quarante milles. Là encore, le transport du lieu de la coupe au moulin des Trois-Rivieres est passablement compliqué. Aujourd'hui la compagnie doit déjà songer à puiser une certaine quantité du bois dont elle a besoin, dans sa limite Magpie, sur la rivière St-Jean, soit à un point situé à quatre cent quatre-vingt-dix milles des Trois-Rivières.

Contribution à l'effort de guerre

L'importance de la contribution de la Saint-Lawrence Paper Mills Company, à l'affort de guerre du pays, ne saurait être sous-estimée. Le papier fabriqué par cette usine a joué son rôle dans la guerre. La compagnie a de plus donné à nos trois armes plusieurs de ses employés. En outre, ses ateliers mécaniques ont tourné des pièces pour les navires de guerre et les cargos, les avions et les canons, de même que pour divers autres instruments et appareils de notre machine de guerre, pour une valeur de plus de $260,000.

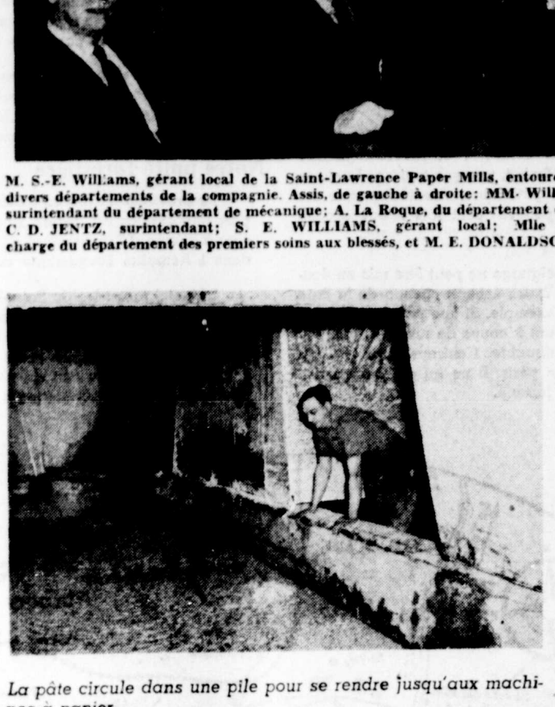
Relations harmonieuses

Pendant la dernière guerre, la Saint-Lawrence Paper Mills a subi avec courage le contre-coup terrible des restrictions de guerre.

Elle a dû faire des sacrifices immenses et se "serrer la ceinture". Elle l'a fait de gaieté de coeur, convaincue qu'elle contribuait ainsi dans une large mesure à la victoire des Alliés et au triomphe de nos idéals démocratiques et de l'entreprise libre.

Dans cette grande usine trifluvienne, la paix industrielle est à l'honneur. Les relations entre patrons et ouvriers sont des plus cordiales. Les employés bénéficient de bons salaires et de conditions de travail idéales.

Cette vaste compagnie, l'un des plus beaux joyaux de notre richesse industrielle, s'impose aujourd'hui, comme le vivant témoignage de la valeur inestimable de l'entreprise privée dans le monde et comme l'un des meilleurs garants d'un essor économique pour une ville comme la nôtre.



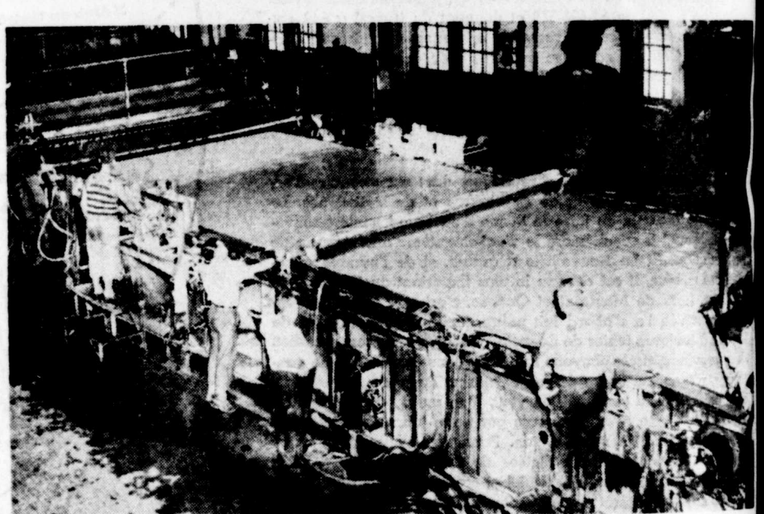
La pâte circule dans une pile pour se rendre jusqu'aux machines à papier.



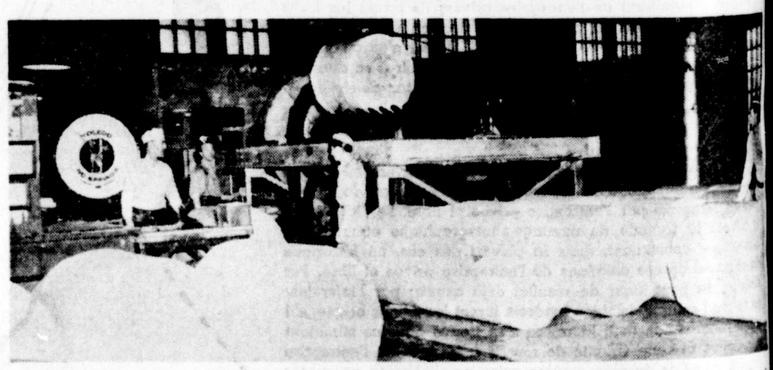
Pendant les mois d'été, les monte-billes accumulent dans les cours de l'usine les énormes tas de bois qui fourniront les machines pendant toute l'année.



La pâte qui, en passant dans les tamis, perd un fort pourcentage d'eau, devient une mince feuille de papier, lorsqu'elle passe sur les machine Fourdrinier.



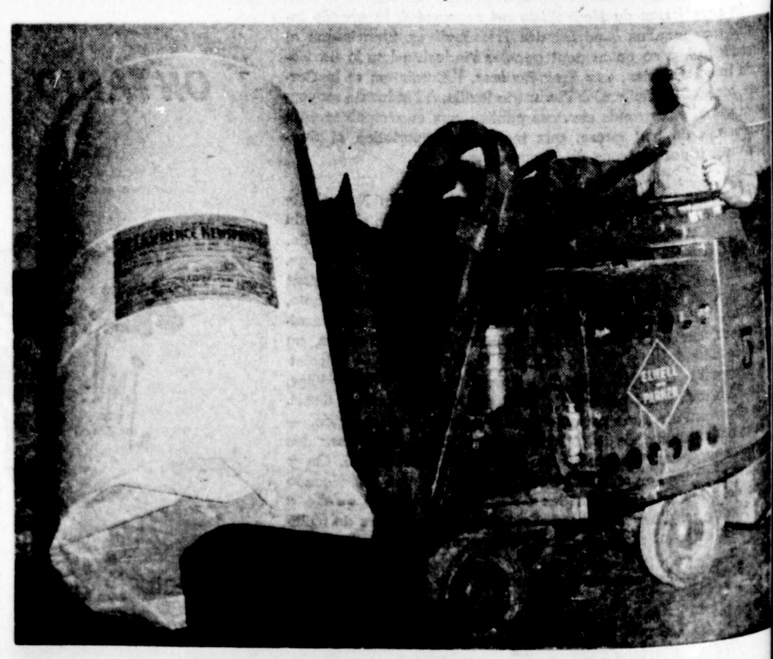
Le papier à la sortie de la machine s'enroule autour d'une bobine.



Au département de finition, les rouleaux sont enveloppés avec soin dans un carton épais et pesés. On pose l'estampe de la Saint-Lawrence Paper. Il est prêt pour expédition. Des entrepôts des Trois-Rivières, par chemin de fer ou par bateau, il est embarqué à destination des villes canadiennes ou américaines, de l'Amérique du Sud et de l'Australie.



Vue à vol d'oiseau des usines de la Saint-Lawrence Paper Mills à l'entrée ouest des Trois-Rivières. Cette compagnie emploie 600 hommes et sa liste de paie annuelle dépasse $1,250,000.



Deux réservoirs de main d'oeuvre experte pour l'industrie

L'Ecole de Papeterie

L'ECOLE DE PAPETERIE des Trois-Rivières a été fondée en 1923, en vue de former des contremaitres et ouvriers experts pour l'industrie de papier. Elle a de ce fait joué un rôle de grande importance dans la vie industrielle de notre région, aussi de la province de Québec, en préparant la main d'oeuvre savante qu'il fallait pour ...uer la montée de notre industrie la plus imposante, celle de la pulpe et du papier.

L'idée du fondateur, M. G. C. Piché, allait même plus loin l'école devait tendre à la formation d'ingénieurs spécialisés dans la fabrication du papier.

L'école a débuté dans le local de l'Ecole technique des Trois-Rivières, rue Saint-François-Xavier. Elle y demeura durant vingt ans. Depuis longtemps, cette institution n'était pas à l'aise dans la maison d'une autre et l'exiguité des pièces qu'on lui allouait la gênait dans ses activités. Le manque d'outillage, d'ateliers et de laboratoires empêche durant plusieurs années et la progression normale de l'école de papeterie.

De même qu'on ne peut faire un mécanicien sans atelier, qu'on ne peut former un médecin sans lui fournir l'occasion de traiter des malades et d'assister à des opérations chirurgicales, de même on ne peut former des faiseurs de papier sans leur fournir le matériel nécessaire à la fabrication du papier.

C'est ce que nos gouvernants ont compris lorsque, en 1942, le gouvernement provincial se portait acquéreur d'une usine désaffectée pour la transformer en école de papeterie, rue Saint-Olivier. Cette usine avait appartenu à la Waste Paper Products.

Cette école de papeterie dont la province et le pays ont raison d'être fiers, est la seule du genre dans toute l'Amérique. Une pareille exclusivité appartenait vraiment aux Trois-Rivières, reine du papier.

Malgré les déficiences matérielles, l'école de papeterie a pu, grâce au dévouement et à la compétence de ses professeurs, former près de cent diplômés dont un grand nombre occupent des situations enviables dans l'industrie.

L'école s'est transportée sur la rue St-Olivier et a été détachée définitivement de l'Ecole technique des Trois-Rivières en octobre 1944, M. Gaston Francoeur étant nommé premier directeur de la fondation nouvelle.

Avec un équipement de plus en plus moderne, l'Ecole de papeterie des Trois-Rivières sera de plus en plus en mesure de former des contremaitres et ouvriers perpétuant le travail et la qualité des faiseurs de papier de notre ville et de la Mauricie.

Six professeurs d'expérience enseignent à cette institution; ce sont MM. Ernest Fleury, ingénieur civil, et ingénieur chimiste Albert Hamel, ingénieur civil; J. A. L. Blais, Robert Bergeron, Herry Olsen et Jacques Lamothe.

Présentement, une soixantaine d'élèves suivent les cours du jour de l'école de papeterie.

Le directeur

M. Gaston Francoeur est né à Saint-Roch des Aulnaies en 1901, du mariage de Michel Francoeur, industriel, et de Joséphine Fournier. Ayant fait ses études primaires à la petite école, il a fait un cours classique au Collège de Sainte-Anne de la Pocatière, il a fréquenté l'Ecole de chimie de Québec et l'Ecole polytechnique de Montréal. Il fut ensuite gradué de la première promotion de l'Ecole de papeterie des Trois-Rivières en 1927.

Une telle préparation le disposait tout à fait à devenir professeur de l'école de papeterie en septembre de la même année. Il y a enseigné la chimie jusqu'à sa promotion comme directeur.

Ancien président-général de la Société Saint-Jean Baptiste des Trois-Rivières, ancien président du Flambeau et du Syndicat d'Initiative de la Mauricie, M. Gaston Francoeur occupe présentement les fonctions de commissaire d'écoles.

Il fait partie de la Corporation des techniciens de la province de Québec.



M. GASTON FRANCOEUR (ci-dessus) directeur de l'Ecole de Papeterie des Trois-Rivières située sur le boulevard Saint-Olivier (ci-dessous).

L'Ecole Technique

SIR LOMER GOUIN, alors premier ministre, précisa ainsi le but des écoles techniques, le huit mars 1907, à l'Assemblée législative: "C'est pour procurer à nos manufacturiers des producteurs instruits, des chefs d'atelier émérites, des contremaitres expérimentés et des ouvriers d'élite." Cette définition aura été une véritable prophétie.

Rapprochons-la, pour la mieux illustrer dans la suite, d'une déclaration signée par un industriel trifluvien, M. W.-C. Perrot, surintendant à la Canada Iron Foundries. Voici ce que dit M. Perrot dans une lettre adressée au directeur de l'Ecole technique des Trois-Rivières: "Nous voulons déclarer que, après avoir embauché vos garçons au même taux de salaire que nos autres débutants, nous avons constaté que le travail exécuté par vos étudiants se comparait très favorablement à celui d'hommes qui avaient plus d'expérience pratique. Nous désirons vous remercier très sincèrement des facilités que vous nous avez avez procurées à ce sujet . . .

"Nous apprécions aussi le fait que vous nous avez aidés de plusieurs façons durant la guerre, car comme vous le savez sans doute plusieurs de nos hommes des ateliers mécaniques et du service de génie sont des gradués de votre école . . . "

Fondation de 1920

L'école technique des Trois-Rivières, qui a mérité tant de témoignages de la part d'industriels et de manufacturiers, a célébré en 1945 son jubilé d'argent d'enseignement. Depuis 1920, elle forme chaque année un grand nombre de techniciens experts dans tous les métiers importants. Elle fut fondée en 1918 par le gouvernement de la province de Québce, la Cité des Trois-Rivières ayant obtenu l'adoption d'un bill à ce sujet. Elle ouvrit ses portes deux ans plus tard.

L'école technique a subi des agrandissements capitaux en 1939 et en 1940-44. Et voici que des services de l'institution seront logés dans une bâtisse du parc de l'Exposition, l'espace manquant pour donner tous les cours dans l'immeuble de la rue Saint-François-Xavier.

A comparer à l'école de 1920, le Technique a plus que doublé en 1945 l'espace qu'il occupait autrefois.

Matières enseignées

Les métiers qui y sont enseignés à l'heure actuelle sont les suivants: la mécanique d'ajustage, la fonderie, la charpenterie, la modèlerie, l'électricité, la mécanique d'automobile, la soudure atomique, la radio et l'électronique, la réfrigération, le dessin industriel, le briquetage, etc.; et, parmi les matières théoriques, la géométrie descriptive, le dessin mécanique, l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie, les matériaux de construction, les organes de machine, la résistance des matériaux la mécanique, la physique, l'électricité, la chimie, le français et l'anglais, la sociologie, la comptabilité, la législation industrielle, l'initiation aux affaires, l'histoire et la géographie du travail.

Les directeurs

L'école a été fondée par M. Biscayard, premier directeur, Français d'origine, lequel enseigne maintenant aux Etats-Unis. M. Paul-Emile Piché, du bureau des ingénieurs de la Cité de Montréal, lui a succédé. Le directeur actuel de l'école, M. Victor Baillargé est en repos prolongé à cause de la maladie. L'école est donc dirigée depuis plusieurs mois par le directeur intérimaire, M. J.-A. Alain.

Celui-ci est né à l'Ancienne-Lorette en 1902 du mariage de Joseph Alain et de Mathilde Gauvin. Il a fait ses études primaires à l'école Saint-Sauveur de Québec et il a obtenu son diplôme de l'école technique de Québec en 1920.

Il a d'abord occupé les fonctions de dessinateur à l'Eastern Canada Steel, de Québec, puis il a travaillé chez Evans, Oliver et Tremblay, ingénieurs consultants. En 1927, il était nommé professeur de sciences à l'Ecole technique des Trois-Rivières.

S'étant spécialisé dans l'étude des gazogènes, M. Alain a fait des études à l'Institut et office central de soudure autogène à Paris en 1933, répétant son voyage d'Europe en 1937 pour étudier les gazogènes dans plusieurs pays et fréquenter l'école des gazogènes de Versailles.

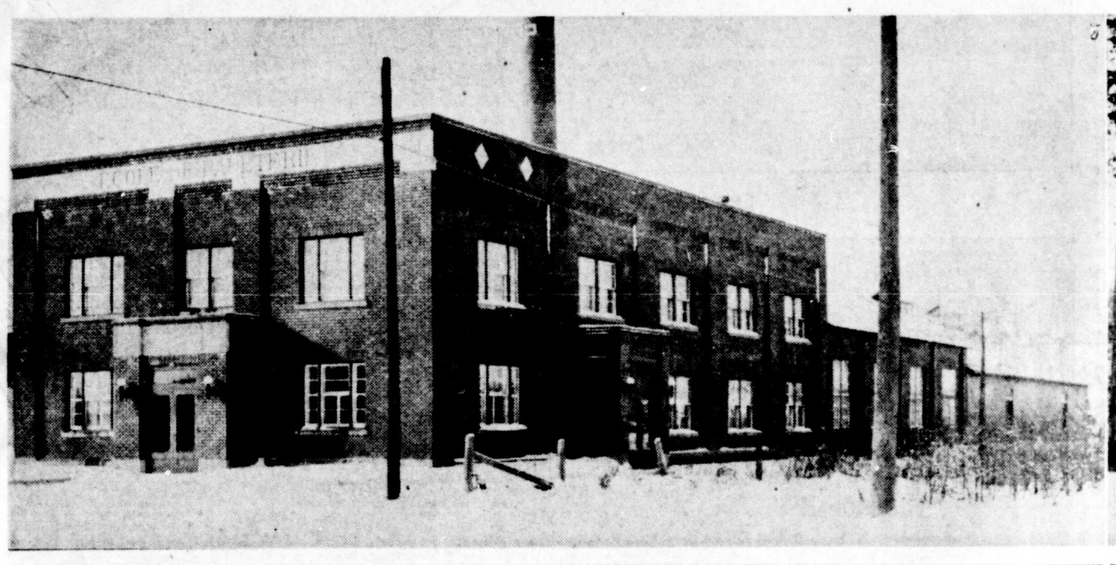
De 1940 à 1944, il fut surintendant des cours d'urgence de guerre aux Trois-Rivières de 1942 à 1944, il a pris part aux tests de différents styles de gazogènes sous la direction du Conseil national des recherches à l'Université McGill. En 1945, il a assumé les fonctions de directeur intérimaire de notre école technique.

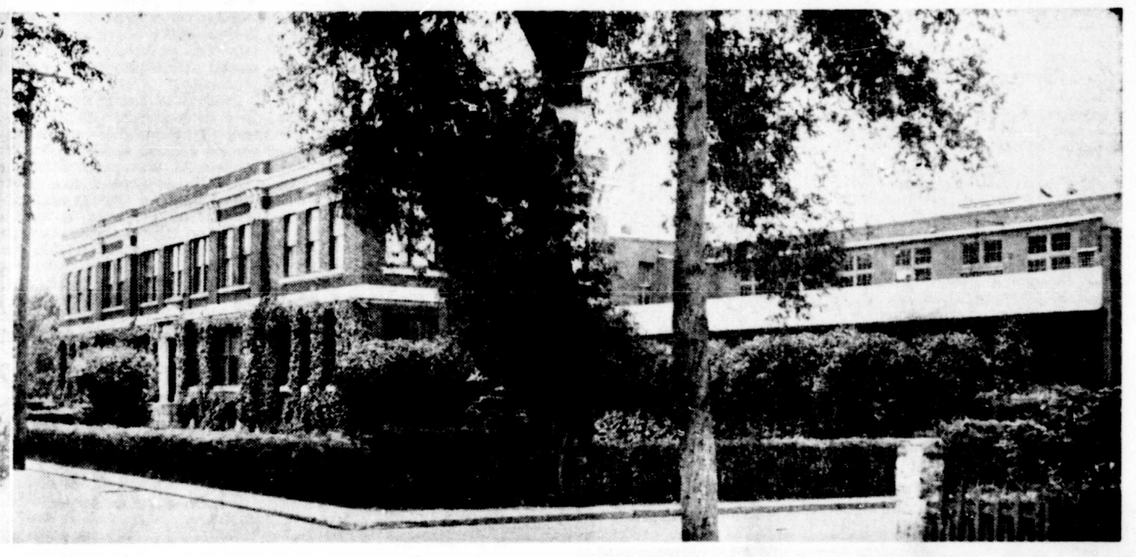
Marié à Julienne de Blois, de Québec, il a une fille, Josette.

Il appartient à la Corporation des ingénieurs-soudeurs de France et à la Corporation des techniciens de la province de Québec.



M. J.-A. ALAIN, ci-dessus, directeur intérimaire de l'Ecole Technique des Trois-Rivières, rue St-François-Xavier (ci-dessous)





La Mauricie a toujours vécu de l'entreprise privée et a suivi le rythme de ses progrès

(Suite de la page 5)

Durant l'intervalle, la société s'était construit, en 1924, une seconde usine, destinée, celle-là, à la fabrication du papier à journal: la Wayagamack News, Limited. Elle fonctionna en décembre 1925 et produisit cent cinquante tonnes de pâte mécanique et deux cents tonnes de papier à journal. En septembre 1924, la Wayagamack entra dans le groupe Canada Power and Paper Corporation, formant aujourd'hui la Consolidated Paper Corporation.

L'usine de pâte et de papier kraft fonctionne avec deux machines Fourdrinier (cent quarante pouces) et cinq machines Yankee de moindre calibre. Elles produisent cinquante-six mille tonnes de papier annuellement. Les huit "digesters" ou cuves à pâte chimique produisent soixante-huit mille tonnes par année. L'usine de papier à journal possède deux machines Fourdrinier (cent soixante-quatre pouces) et produit cinquante-huit mille cent tonnes annuellement. L'Anticosti Corporation, qui détient les droits de coupe sur les trois mille cent milles carrés de l'île, où les ressources forestières s'estiment à quinze millions de cordes de bois à pâte, fait aussi partie de la Consolidated Paper Corporation. Mais l'option pour l'achat de l'île a expiré avant 1939.

La St-Maurice Paper

Vers 1915 on jetait les bases d'une autre usine, cette fois, au Cap-de-la-Madeleine. Elle devait être terminée en 1917. C'était une entreprise de capitalistes américains. Ces derniers formèrent la Saint-Maurice Paper pour racheter l'actif de l'Union Bag and Paper Company. Les réserves forestières de la compagnie couvraient environ deux mille milles carrés dans les bassins du Saint-Maurice et de l'Assomption. La société possédait des scieries aux Trois-Rivières, Saint-Gabriel-de-Brandon et à Charlemagne. L'usine du Cap fut une très vaste entreprise. En 1920, elle pouvait produire cent tonnes par jour de pâte mécanique, soixante tonnes au sulfate et cinquante tonnes au bisulfite, enfin cent tonnes de papier à journal. L'excédent de sa production quotidienne de pâte chimique sur ses besoins était considérable (quatre-vingt-cinq tonnes). En 1924 et 1925, on porta à quatre le nombre des machines à papier, élevant ainsi la production de papier à journal au chiffre de deux cent soixante-cinq tonnes.

A partir de cette date, la compagnie fut intimement mêlée aux nombreuses fusions d'entreprises dans la province. Elle devint la Saint-Maurice Valley Corporation, en 1925, et acquit le contrôle de la Belgo-Canadian de Shawinigan. L'année suivante, la nouvelle société contrôlait aussi la Canada Paper, de Windsor-Mills et acquérait un tiers de l'Anticosti Corporation. EElle entra dans le groupe Canada Power and Paper Corporation, en 1929, mais ferma ses portes en 1930. Elle a même perdu son nom. Ce sont les gérants de la Wayagamack qui dirigent cette usine. Elle est devenue la Cape Division de la Consolidated Paper Corporation.

L'International Paper

La construction de l'usine de l'International Paper aux Trois-Rivières s'acheva en 1922. La puissante industrie américaine commençait sa migration vers le Canada. Elle ne pouvait plus opérer avec profit ses usines outre-frontière pour diverses raisons: carence de matière première, tarifs aux Etats-Unis et embargo des provinces sur l'exportation du bois de pulpe. Le président Graustein l'avoua dans le New-York Times du 7 mars 1925.

"L'achat que nous nous proposons de faire," disait-il, "d'usines à papier au Canada, de terres boisées et de sites de chutes d'eau, signifie le transport d'une large part de l'industrie américaine du papier à journal au Canada. Les papeteries américaines, qui ne peuvent plus concurrencer victorieusement l'offre du bois à meilleur marché, ni les ressources abondantes de forces hydrauliques des usines canadiennes, devront changer leur production de papier à journal en celle d'autres sortes de papier. Les nouvelles fabriques canadiennes ne se substituent pas directement à nos fabriques américaines, mais nous devons reconnaître que, graduellement, quelques-unes de nos usines devront cesser de fabriquer du papier à journal et se tourner vers la fabrication d'une sorte de papier que le tarif douanier protégerait contre la concurrence des producteurs à meilleur marché, tels que les Canadiens et les Scandinaves."

La première de ces usines canadiennes fut celle des Trois-Rivières. Elle jouit d'une situation remarquable. Elle se trouve sur la rive droite du Saint-Maurice, au confluent du Saint-Laurent. Ses installations profitent de deux rivières: par la première, elle reçoit son bois flotté venant des *limites* qu'elle détient dans le bassin du Saint-Maurice; sur la seconde, elle a construit douze cents pieds de quais pour lui servir de port de mer, pour ses importations de combustible et d'autres matières premières (bois et soufre) et pour ses exportations de papier. Elle possède des limites dans diverses régions de la province. Au total, ses réserves couvraient deux millions deux cent dix mille acres au moment où elle s'établissait aux Trois-Rivières.

L'usine commença à fonctionner avec quatre machines Fourdrinier de cent soixante-quatre pouces et en reçut quatre autres semblables en 1925. Dernière venue, à cette époque, elle fut, d'emblée, la plus vaste usine de papier à journal du monde entier. Sa capacité quotidienne de production était alors de sept cents tonnes. On l'a augmentée d'une centaine depuis. Pour l'alimenter, elle reçoit de ses usines de pâtes six cent quatre-vingt-cinq tonnes de pâte mécanique et deux cent soixante de pâte au bisulfite.

La St-Lawrence Paper

Le groupe de la Saint-Lawrence Corporation s'est formé en 1930, mais la société des Trois-Rivières remonte à 1920. Elle fut l'oeuvre du président de la mine d'or Hollinger, Noah Timmins, qui fonda, en 1920, la Three Rivers Pulp and Paper Company. L'usine avait pris son nom actuel de Saint-Lawrence Paper Mills lorsqu'elle commença à produire, en 1923. Elle porte bien son nom, car elle est bâtie sur la rive même du fleuve et y possède ses propres quais pour recevoir ses matières premières. Elle s'est localisée aux Trois-Rivières pour son approvisionnement de force motrice, car ses réserves de bois se trouvent hors de la région.

L'usine s'est agrandie progressivement. On y installa six Fourdrinier de cent soixante pouces; deux en 1922, deux en 1926 et deux en 1928. On en a remodelé une en 1937. La capacité quotidienne est maintenant de six cent vingt-cinq tonnes de papier à journal. Elle produit en outre les pâtes dont elle a besoin.

Au premier rang

La vallée du Saint-Maurice arrive au premier rang. Le région, en vingt ans, a triplé sa production de pâtes et plus que quintuplé sa production de papier. Ses usines peuvent produire, par jour de travail, trois mille trois cent soixante-quatorze tonnes de papier à journal et environ quatre mille tonnes de pâtes.

Tous ces renseignements et chiffres ont été tirés de "La Forêt", étude préparée avec la collaboration de l'Ecole de Génie Forestier de Québec.

x—x—x

Conclusion

Croit-on qu'un tel progrès dans le domaine de la production du papier à journal et des pâtes aurait pu être réalisé par l'étatisation ?

Personne ne l'osera affirmer. Ce qui fait la puissance de l'industrie du papier, ce qui lui a permis d'édifier une oeuvre aussi prodigieuse, c'est que, née de l'entreprise privée, de l'initiative individuelle ou collective, elle a continué à s'en inspirer, à se laisser stimuler et diriger par elle. L'aiguillon du gain est un stimulant tout-puissant qui est le levain de l'entreprise privée, mais que l'on chercherait en vain dans les entreprises étatisées ou socialisées.

Pourquoi nous détacherions-nous de l'entreprise privée, quand elle a donné tant de preuves de sa fécondité alors que l'Etat s'est presque toujours avéré impuissant à faire vivre une de ses entreprises de ses revenus et que, presque inévitablement, pour éviter un déficit, il a dû, par le truchement du fisc, piller le gousset du contribuable.

Une forme d'entreprise privée



L'entreprise privée ne compte pas toujours, comme on est porté à le croire, une importante mise de capital. Il suffit d'avoir de l'initiative, du courage, la volonté de gagner sa vie, pour arriver au succès.

Les plus importantes ne sont pas toujours les plus rémunératrices. Il en est de petites, d'humbles, qui assurent à ceux qui les dirigent un revenu suffisant.

Une forme d'entreprise privée que tout le monde connait bien, les jeunes comme les vieux, c'est l'arrangeur de parapluie pour avoir appris sa visite par sa cloche qu'il balance au bout du bras.

M. Isidore Martel, fils, Carré Lafosse, photographié dans une pose caractéristique. Il a débuté dans le métier à 14 ans et en a aujourd'hui 47. Il a pris la succession de son père. Il nous disait se faire des journées de $7.00 à $8.00, ce qui lui permet d'élever sans difficulté sa famille.

La Consolidated Paper Corporation paie annuellement neuf millions de dollars en salaires dans la Mauricie

Ses trois usines de Shawinigan, Grand'Mère et Trois-Rivières emploient 2,465 travailleurs

DE TOUTES les grandes corporations qui contribuent à la prospérité de la Mauricie, il n'en existe peut-être aucune qui se soit aussi intégralement incorporée à sa vie que la Consolidated Paper Corporation, Limited.

Propriétaire de trois moulins établis sur le cours inférieur du Saint-Maurice, à Grand'Mère, Shawinigan et Trois-Rivières, elle puise dans les immenses forêts du Haut-Saint-Maurice les énormes quantités de billes de bois qui commencent, chaque année, lorsque les glaces des lacs s'enfoncent, leur lente descente vers les usines de la Laurentide, de la Belgo et de la Wayagamack.

La Consolidated Paper Corporation, Limited, en plus d'assurer la subsistance et un gagne-pain honorable et rémunérateur aux milliers de travailleurs de ses moulins fournit, pendant les mois d'automne et d'hiver, du travail à des milliers de bûcherons qui s'éparpillent vers les nombreux camps dispersés le long de plusieurs affluents du Saint-Maurice.



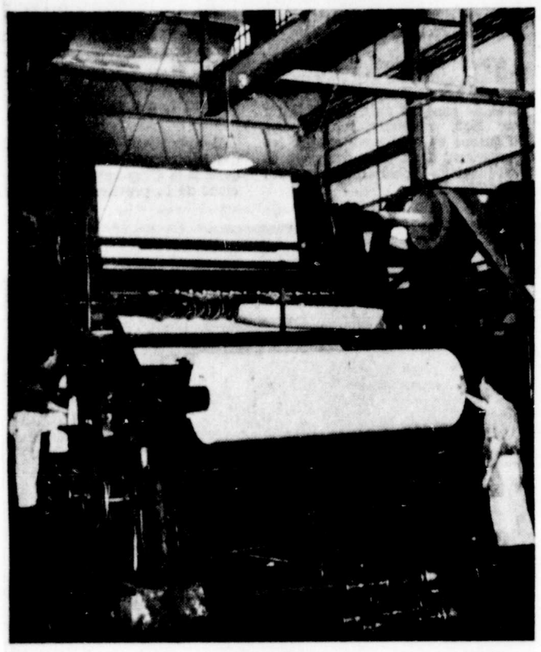
Les surintendants et chefs de départements à l'usine de la Consolidated Paper Corporation, Limited (Division Wayagamack). Assis, de gauche à droite: MM. R.-A HUNTER, surintendant du service des commandes; R. CARPENTER, surintendant du service de la mécanique; E.-R. McMULLEN, surintendant général; H.-G. TIMMIS, gérant; E. BUTLER, ingénieur; A.-M. HICKS, surintendant des bouilloires; E. LUNDGREN, surintendant de l'usine de Kraft. Debout, de gauche à droite: MM. J.-E. CAMPBELL, directeur de l'embauchage, teneur de temps et inspecteur de sécurité; G. ST-ARNAUD, surintendant intérimaire du moulin de pulpe mécanique; George SMITH, surintendant de l'expédition et de la finition; P. GOULET, surintendant du service de préparation du bois; C. OSCARSON, surintendant de l'usine de papier à journal; C.-S. SMITH, surveillant du matériel; A. WATTS, surveillant du département de mécanique (Wayagamack "B"); George WILEN, chimiste; A.-S. THOMSON, surintendant de la chambre des piles; G.-M. HENDERSON, surintendant du département électrique; T. CARPENTER, surintendant du moulin de pulpe Kraft; F. JOHNSON, assistant-directeur de l'embauchage et du teneur de temps et de l'inspecteur de sécurité; J.-G. VINING, comptable.

Historique des usines

Faire l'histoire des moulins de la Consolidated Paper Corporation c'est décrire le développement industriel de la région du Saint-Maurice depuis que l'entreprise privée entreprit il y a une cinquantaine d'années d'exploiter les ressources naturelles incalculables représentées par le Saint-Maurice lui-même et les vastes forêts de résineux qui couvrent l'arrière-pays mauricien et s'étendent vers le nord jusqu'à la baie d'Hudson.

La Laurentide est la plus ancienne des trois usines de la Consolidated Paper Corporation Limited en Mauricie. Elle fut bâtie à Grand'Mère en 1887. On n'y fabriqua que de la pâte à papier jusqu'en 1900, date où furent installées les trois premières machines qui devaient produire du papier en Mauricie.

L'élan était donné et la même année M. Hubert Biermans fondait la Belgo à Shawinigan. Une troisième usine s'élevait aux Trois-Rivières en 1910, la Wayagamack Pulp and Paper Company, qui ne produisit que du papier Kraft et de la pâte à sulfate jusqu'en 1925. C'est alors qu'une filiale, la Wayagamack News fut construite à côté de l'usine, principale et commença dès le mois de décembre de la même année à fabriquer 200 tonnes de papier à journal par jour. Un quatrième moulin The St-Maurice Paper Co. (maintenant une partie de la Division Wayagamack) fut bâti au Cap-de-la-Madeleine, au confluent du St-Laurent et de la rivière St-Maurice. Les machines à papier, qui avaient à ce moulin, une production de 285 tonnes par jour, s'arrêtèrent en décembre 1930, aux pires heures de la crise économique.



Dans l'usine de Kraft, une des six machines affectées à la fabrication d'une spécialité de papier, un papier blanc appelé "tissu crêpé pour décorer".



Une phase de la fabrication de la pulpe dans la chambre des piles au moulin de Kraft. L'assistant-chimiste, M. E. S. Smith, examine la pulpe.

Ci-dessous deux surintendants, MM. George Smith et Robert Hunter regardent un rouleau portant la marque de commerce bien connue des produits "Kraft."



Réunies en 1931

Ces trois industries, rivales à leurs débuts, devinrent membres d'une même organisation lorsque la Consolidated Paper Corporation Limited fut incorporée le 28 août 1931 pour prendre le contrôle des actifs et des entreprises de la Canada Power and Paper Corporation et des compagnies constituantes ainsi que pour assumer la possession et le contrôle de toutes les propriétés qui appartenaient auparavant à la Saint-Maurice Valley Corporation, à la Belgo Canadian Paper Company Limited, à la Wayagamack Pulp and Paper Company Limited, à la Port Alfred Pulp and Paper Corporation, à la Laurentide Company Limited et à l'Anticosti Corporation.

Avec ses quatre usines en opération, ses immenses limites à bois, la Consolidated Paper constitue aujourd'hui encore une des plus puissantes organisations dans l'industrie canadienne du papier à journal.

Production annuelle de 627,000 tonnes

Ses quatre usines (situées à Trois-Rivières, Shawinigan, Grand'Mère et Port Alfred) produisent 627,000 tonnes de papier à journal, 47,866 tonnes de papier Kraft, 14,523 tonnes de carton, donnant de l'emploi à 3,000 personnes qui reçoivent annuellement $5,800,000.00 en salaires et en gages.

Les trois moulins de la Consolidated Paper Corporation Limited dans notre région produisent quotidiennement 1,720 tonnes de papier et paient en salaires à leurs 2,465 employés la somme de $4,733,000. par année.

Ce n'est pas la seule contribution de la Consolidated Paper Corporation Limited au progrès et à la prospérité de la Vallée du Saint-Maurice. Dans ses limites forestières du Haut Saint-Maurice, qui couvrent une superficie de 6,500 milles carrés, elle coupe d'énormes quantités de bois chaque hiver employant ainsi des milliers de travailleurs qui recevront en salaires et en gages cette année une somme de $5,000,000

Les trois usines de la Consolidated Paper Corporation Limited contribuent encore à l'activité industrielle de la région et à créer de l'emploi pour des centaines de personnes, affectées au chargement et au déchargement de ses produits finis ou des matières premières, par les sommes d'argent qu'elle verse chaque année au commerce local. C'est à $695,-000.00 par année que s'élèvent les sommes qu'elle verse chaque année sous ce chapitre, sans parler des centaines de milliers de dollars qu'elle paie chaque année aux corporations municipales et aux commissions scolaires, sous forme de taxes municipales et scolaires dans les quatre villes où s'élèvent ses usines.

La Consolidated Paper, en plus d'une organisation effective pour diriger ses opérations, a aussi un département de recherches bien équipé qui consacre son temps à chercher le moyen de diversifier la production des moulins et à faire des expériences en vue de rendre encore plus économique la production.

Pendant la dernière guerre, elle a eu à souffrir de toutes les restrictions imposées à l'industrie en général et de celles qui ont affecté tout particulièrement l'industrie du papier. Elle a vu partir plusieurs de ses employés pour les divers fronts de guerre et elle est fière de leur record, de l'éclat qu'ils ont fait rejaillir sur elle par leur bravoure, leur esprit de devoir, leur patriotisme, leur sang-froid devant le danger. Elle pleure des héros qui ont fait le sacrifice de leur vie pour lui assurer de continuer de connaître la liberté dont jouit l'entreprise privée dans notre pays comme dans tous ceux où l'on reconnait à l'initiative individuelle le droit de se développer en respectant les droits des individus, en assurant leur bien-être.

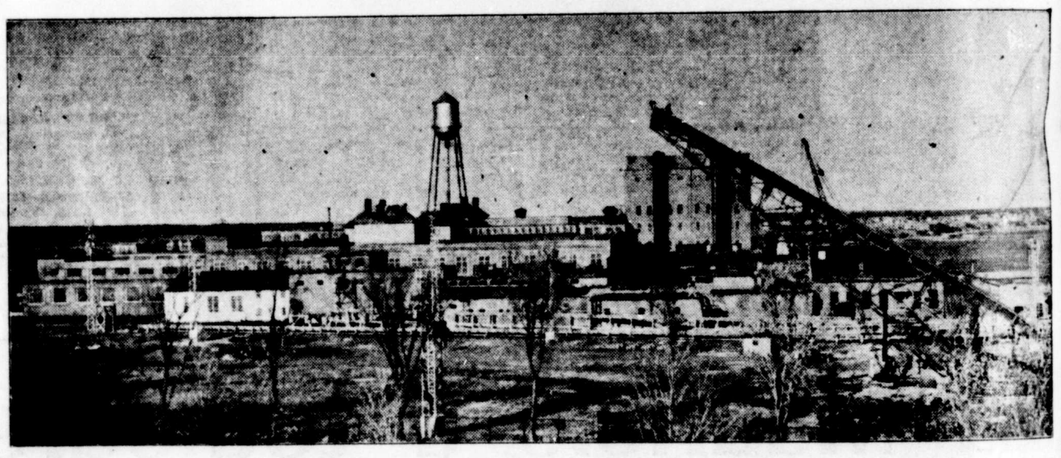
Le bien-être des employés

La Consolidated Paper Corporation a toujours attaché une très grande importance au bien-être de ses employés et elle en a donné une preuve tangible en établissant un plan de pension qui est entré en vigueur le 15 décembre dernier.

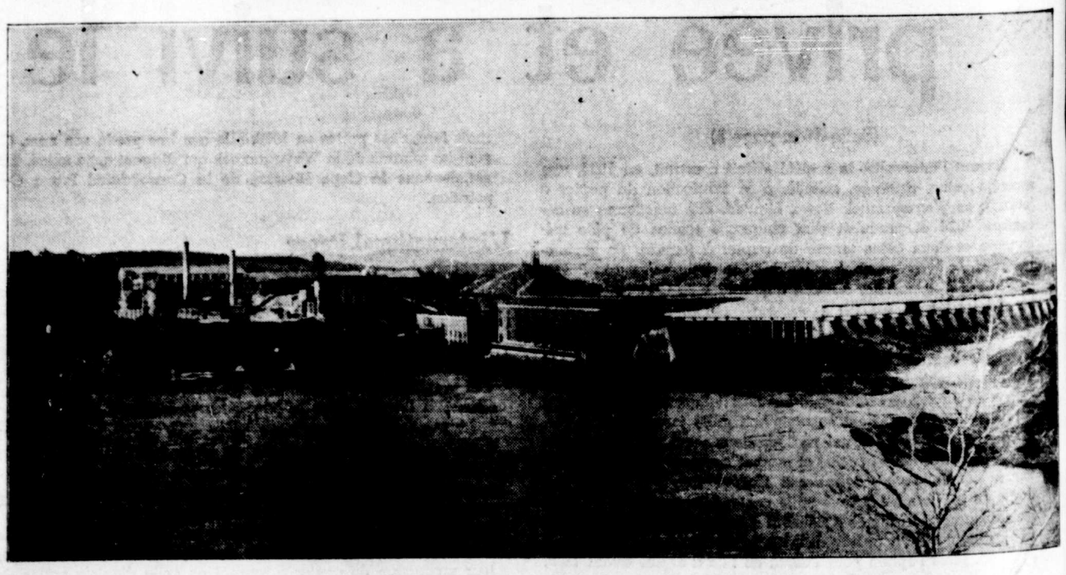
La Consolidated assume elle-même le coût entier des pensions basées sur les années de service passées, rendant ainsi possible aux plus vieux employés une retraite au cours de laquelle ils recevront une pension adéquate et bien méritée après un si grand nombre d'années de loyaux services. Elle leur permettra ainsi de vivre une vieillesse heureuse à l'abri de tout souci et créant ainsi des vacances qui fourniront des emplois pour la plus jeune génération.

Tel est en peu de mots le bilan de la Consolidated Paper Corporation Limited, une grande entreprise bâtie par des hommes de vision, dont quelques-uns sont disparus, mais dont les continuateurs n'ont jamais oublié le respect de la personne humaine et le devoir des employeurs d'assurer par le maintien de relations amicales entre employeurs et employés une équitable distribution des bénéfices de l'entreprise privée.

LA DIVISION WAYAGAMACK, A TROIS-RIVIERES



LA DIVISION WAYAGAMACK "B" (St-Maurice Paper) AU CAP



LA DIVISION LAURENTIDE, A GRAND'MERE



LA DIVISION BELGO A SHAWINIGAN

Jean-J. Crête voulut un jour devenir commis de poste sur les trains

JEAN-J. CRETE, "roi de la Mauricie", employeur de 3,500 hommes, a voulu un jour devenir commis de poste à bord du train Trois-Rivières-Les-Piles. Il conserve aujourd'hui le pouvoir reconnaissant de l'homme qui l'en a dissuadé.

Le député Jeffrey Rousseau, de La Pérade, chez qui, jeune homme de dix-huit ans à l'affût d'une situation d'avenir, Jean Crête, avait sollicité cet emploi de fonctionnaire, lui a fait à peu près la proposition qui suit: "Aussi longtemps que j'aurai quelque chose à faire là-dedans, tu ne seras pas nommé commis de malle. Tu es capable de plus d'avancement que ça, le commerce te paiera davantage. Viens me revoir dans deux ans et je te paierai la différence, si tu n'as pas gagné autrement les cent piastres par mois d'un commis de malle!"

Un jeune homme vexé, c'était Jean Crête quand il est sorti de la demeure de M. Rousseau. Il arrivait que feu Adolphe Crête, son père, avait rendu de grands services à ce monsieur Rousseau, et notre aspirant-commis ne s'expliquait pas pareille ingratitude. Rentré à la maison, il raconta l'aventure à sa mère qui lui tint à peu près ce langage: "Monsieur Rousseau est un sage; il connait son affaire; s'il t'a dit ça, mon Jean, tu ne regretteras pas l'emploi de commis de malle!"

Deux ans plus tard, Jean Crête est allé de nouveau chez le député. Ce ne fut pas pour réclamer une différence de salaire, mais plutôt pour remercier cet homme grand philosophe et observateur, qui lui avait rendu un très grand service en lui indiquant la route à suivre.

Jeunesse active

Comme son défunt père, Jean Crête est originaire de Saint-Stanislas, comté de Champlain, Adolphe Crête était dans cette paroisse cultivateur et entrepreneur. Parmi ses entreprises notables, citons la construction de la clôture de cèdre bornant la propriété du Pacifique Canadien en bordure de la voie ferrée Québec-Montréal.

Vers 1890, le père a ouvert aux Grandes-Piles un magasin où le fils devait avoir plus tard l'occasion de se lancer résolument dans les affaires.

En même temps que ce magasin général, Adolphe Crête exploita un commerce de bois de chauffage exporté en Angleterre. Il coupait ce bois franc en longueur de quatre pieds, le chargeait sur le train des Trois-Rivières d'où l'expédition se faisait par bateau.

Né en 1888, Jean Crête n'avait que quatorze ans lorsqu'il a perdu son père en 1902. S'arrachant à la mélancolie où l'avait plongé cet événement douloureux, l'adolescent se mit en devoir d'aider sa mère qui avait pris en main les affaires du magasin général. Bientôt, Jean Crête assuma la direction totale du commerce. C'était à l'époque de la transformation des Piles, du développement de la Haute-Mauricie, de la navigation sur le Saint-Maurice. Là Jean Crête a connu tout de suite la prospérité.

Madame Crête, née Honora Trudel, est décédée en 1915.

Une flottille

On a parlé à maintes reprises de Jean Crête "roi de la Mauricie", tel qu'il est maintenant et tel que l'ont vu, en pleine maturité, des écrivains comme Maurice Genevoix et des dilettantes comme Duncan MacD. Little et l'abbé A. Tessier. Nous savons que Jean Crête a réussi merveilleusement dans les affaires et qu'il est le personnage dominant de la forêt mauricienne. Mais on a écrit peu de choses sur ses débuts dans la vie. Nous en donnons ici un bref aperçu.

Jean Crête a voulu très jeune assumer le contrôle des opérations forestières du Saint-Maurice, sachant qu'un Canadien-français pouvait en arriver là. Dans les premières années du siècle, il n'y avait qu'une seule route, celle du Saint-Maurice, qui conduisait jusqu'à la Tuque et aux colonies et chantiers de la région. Une petite flottille a ainsi fait la navette sur le Saint-Maurice durant plusieurs années.

A vingt ans, Jean Crête s'est mis dans la tête d'acheter ces bateaux l'un après l'autre. Devenu maître de la flottille, il a pu vendre aux compagnies forestières les produits que son magasin général recevait par trains complets et vendre en même temps les services de navigation. Inutile d'ajouter que ce n'était pas là une petite affaire. L'âpreté de la concurrence qu'on lui a faite alors n'a eu d'égal que le courage et l'esprit de décision de Jean Crête.

Si vous demandez à M. Jean Crête ce à quoi il attribue d'abord son succès, il vous répondra que c'est à "la ligne droite" — l'honnêteté parfaite — qu'il a adopté dès le début.

Etant devenu maître d'une flottille de cinq bateaux — à peu près du tonnage et de la construction des remorqueurs — Jean Crête a imaginé peu à peu un développement considérable pour le nord de la région.

Il allait se faire un des grands propagandistes de la route Grand'-Mère-La Tuque. Ses bateaux pouvaient couvrir en une journée la distance séparant les Piles de La Tuque et en revenir, poussés par le courant, en l'espace d'une demi-journée. Mais la construction d'une route terrestre imprimerait un essor beaucoup plus généreux à la verdoyante Mauricie. Il y eut aussi la construction du chemin de fer Transcontinental. On construisit des digues pour retenir les eaux du Saint-Maurice et de ses affluents. Des milliers de nos jeunes gens allaient se faire bûcherons dans les chantiers de la Haute-Mauricie.

La coupe du bois

Jean Crête avait grandi son commerce et multiplié ses activités quand, en 1924, il s'est lancé pour la première fois dans la plus importante de ses entreprises, celle de la coupe du bois. Il a obtenu à cette fin un contrat de la Laurentide (Consolidated Paper Corporation), de Grand'Mère.

Un de ses premiers contrats fut un record. La compagnie MacLaren, de Buckingham, avait confié à Jean Crête le soin de "raser" sa limite de bois de Pinwin) et au Lac à Brown. Les deux opèrent séparément, le premier sous la gérance de M. Arthur Rouleau et le second sous la gérance de Jean-Paul Crête, fils de Jean-J.

Pour permettre l'accès à un nouveau chantier qu'on développera plus tard, Jean Crête a fait ouvrir dans la forêt une route longue de douze milles et large de cinquante pieds, route magnifique où on peut rouler à cinquante milles à l'heure et qu'il a appelée le "Boulevard Cressman" en l'honneur du surintendant de ce nom à qui la Consolidated Paper a confié son service de bois de pulpe.

Jean Crête entretient des router d'hiver partout dans la forêt pour permettre la libre circulation tout l'hiver jusqu'à ses chantiers. Il contribue de plus grandement à l'ouverture de la route d'hiver Grand'Mère-La Tuque.

Vie de famille

Il possède aux Grandes-Piles, face au Saint-Maurice, une magnifique et grande maison, un vrai domaine. Il a épousé une Trifluvienne, Cécile Rouleau. Outre son fils Jean-Paul, il a une fille Angèle.

Ajoutons à ces quelques notes biographiques le fait que Jean Crête est maire des Grandes-Piles depuis des années et qu'il y fut aussi président de la Commission scolaire.

Il a excellemment préparé son fils Jean-Paul à la vie en l'envoyant au collège Sainte-Marie, et au Business College de Belleville Ontario, et en lui confiant la gérance du chantier de la rivière Mattawin.

Rouge. En l'espace d'un hiver, Jean Crête a fait abattre là 6,500,000 billots. Il lui avait fallu, pourtant, construire des routes en pleine forêt, dresser des tentes, distribuer des caches et nourrir des centaines d'hommes très loin de la civilisation. M. Crête avait fait monter à Saint-Narcisse une grande partie de son personnel et de son équipement à bord d'un train de soixante wagons tirés par trois locomotives. Cette entreprise gigantesque le lança définitivement comme entrepreneur de coupe de bois.

Il obtint par la suite — et il obtient encore — les contrats de la Consolidated Paper Corporation qui compte trois usines de papier aux Trois-Rivières, à Shawinigan et à Grand'Mère. Il en obtint de la Canadian International Paper. La Shawinigan Engineering a sollicité ses services à maintes reprises pour faire ouvrir des routes dans la forêt et transporter les milliers de tonnes de matériel affecté à la construction des digues.

Cet hiver, Jean Crête fera couper dans la forêt mauricienne de 165,000 à 175,000 cordes de bois de pulpe.

Chantiers principaux

Ses deux chantiers principaux sont situés présentement au Chapeau de Paille (division Matta-







Photo du haut: M. Jean-Crête, entrepreneur, est ici photographié à son bureau de Saint-Jacques-des-Piles. Ci-contre, de gauche à droite: MM. Jean-Paul Crête, fils de Jean-J. Crête, et Arthur Rouleau, respectivement gérants des entreprises de coupe de bois du Lac Brown et du Chapeau de Paille.





Ci-contre: La magnifique maison de pierre des Grandes-Piles où demeure la famille Jean-J. Crête. Ci-dessous: quelques constructions du grand camp de bûcherons du Chapeau de Paille.

Ses enfants et petits-enfants perpétuent la vie aventureuse de Théodore Groleau



THEODORE GROLEAU, qui porte allègrement ses 82 ans après avoir mené, depuis l'âge de 15 ans, l'existence rude de la forêt et du Saint-Maurice, a mis sur pied, à Sainte-Thècle et dans la nord de la région, une industrie de coupe de bois qui embauche, à l'année longue, des centaines d'hommes, que dirigent présentement les fils du fondateur, Arthur et Josaphat Groleau, et dont les ramifications s'étendent jusqu'aux petits-fils.

Cet octogénaire, qui a couché dans la neige, l'hiver, qui a failli se noyer plusieurs fois dans les eaux traîtresses du nord et qui a vécu avec intensité les avanies de la température en montagne et sur la rivière, continue maintenant une existence heureuse et douce avec sa femme, née Amanda Carpentier, à leur demeure du village de Sainte-Thècle. Théodore Groleau, qui affiche encore sa carrure et son moral inexpugnables, est donc à la tête de trois générations d'entrepreneurs qui auront consacré leur vigoureuse initiative aux chantiers de bois de coupe. Il est une des belles figures typiques de la Haute-Mauricie.

L'entreprise commune a porté, jusqu'en 1931, le nom de Théodore Groleau & Fils; en 1933, le père ayant pris sa retraite, ses fils ont fondé, d'après les mêmes données, l'entreprise Groleau & Frère. Le gros de l'entreprise porte sur la coupe du bois de pulpe pour nos manufactures de papier. Depuis quelques années, cependant, les Groleau coupent du bois franc pour la construction. Le chantier de bois de construction de Groleau & Frère est situé au Grand Lac Long. Or, une autre entreprise de bois de construction, indépendante de la première, celle de Josaphat Grolau & Fils, opère à Saint-Roch-de-Mékinac.

Les deux entreprises Groleau exportent en Angleterre et aux Etats-Unis la majeure partie de ce bois de construction.

Théodore Groleau

Théodore Groleau, qui était cultivateur à Saint-Tite et qui y avait conclu des contrats pour la coupe du bois, est venu s'établir à Sainte-Thècle avec sa famille, en 1898, afin de se rapprocher du champ de ses opérations. Ses premiers contrats importants, alors qu'il demeurait à Saint-Tite, avaient été ceux de la Saint-Maurice Lumber, moulin des Trois-Rivières qui appartenait à Robert Grant. C'était avant l'ère de nos grandes manufactures de papier, alors que toute l'industrie du nord de la Mauricie était intimement liée à l'immense commerce de bois de sciage et de bois de coupe qui se faisait aux Trois-Rivières.

Théodore Groleau a ainsi travaillé sous contrat pour "B" Grant jusqu'en 1910. En 1911 et 1912, il s'est rendu au Nouveau-Brunswick pour exécuter des contrats du même genre, les industriels d'autres provinces venant chercher en Mauricie les hommes honnêtes et rudes qu'il fallait pour lancer chez eux la difficile entreprise de l'abattage des arbres sur une grande échelle.

L'entrée des fils

Josaphat et Arthur Groleau étaient excellemment préparés à leur orientation professionnelle, quand ils ont formé avec leur père, en 1913, la société Théodore Groleau & Fils. Depuis la sortie de l'école, ils ont suivi leur père partout, et Dieu sait si l'existence en forêt était plus dure en ce temps-là qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les routes étaient rares, les portages abondaient et les dangers se multipliaient dans les sentiers fraîchement tracés d'une région grandiose et sauvage.

De 1913 à 1918, l'entreprise Théodore Groleau & Fils a travaillé sous contrat pour la Belgo (Consolidated Paper Corporation), Shawinigan.

En 1919, nous la retrouvons en Ontario, où elle exécute un immense contrat pour la coupe de bûches et la production de dormants servant à la construction de chemins de fer.

Après quoi, la société Théodore Groleau & Fils a travaillé sous contrat, durant onze ans — de 1920 à 1931 — pour la Canadian International Paper.

Société nouvelle

Mil neuf cent trente-deux fut, dans la coupe du bois, une année de disette. Les grandes compagnies ayant manufacturé moins de papier et ayant des stocks considérables de bois de surplus, les entrepreneurs du nord de la Mauricie n'ont pas ou à peu près pas obtenu de contrats, cette année-là.

La reprise des activités se manifesta, dès l'année suivante, cependant. Le père, ayant pris sa retraite en 1931, MM. Josaphat et Arthur Groleau ont formé une société nouvelle, en 1933, sous la raison sociale de Groleau & Frère.

Depuis ses débuts, la société Groleau & Frère a obtenu des contrats, chaque année, de la Consolidated Paper Corporation, qui possèdent trois grandes usines de papier dans la région du Saint-Maurice. Les frères Groleau ont construit un grand camp à Casey, cent milles au nord de La Tuque, et ils y ont coupé du bois tous les hivers, sans répit, depuis 1934. L'entreprise emploie de mille à douze cents hommes à Casey, durant la saison froide.

Le bois franc

Les frères Groleau ont entrepris, en 1938, la coupe du bois franc, achetant à cette fin ce qui restait d'une réserve de la Consolidated Paper Corporation, une fois le bois mou abattu, en vue de la manufacture de la pulpe et du papier. Ils ont bâti, à cette fin, un moulin à scie au Grand Lac Long, près de Hervey Jonction.

En 1943, un des frères Groleau a formé une société indépendante, Groleau & Fils, avec ses enfants Joachim et Paul-Auguste, pour faire du bois de sciage à Saint-Roch-de-Mékinac. Cette autre entreprise est dirigée par Joachim Groleau et est construite deux milles environ au nord du village de Saint-Roch, sur la rive du Saint-Maurice.

Avec la coupe du bois franc seulement, Groleau & Frère emploie environ cent vingt-cinq hommes en hiver et une soixantaine en été, lesquels produisent chaque année environ trois millions de pieds de bois de construction.

Avec un personnel de soixante-quinze à quatre-vingts hommes en hiver et de trente-cinq en été, Josaphat Groleau & Fils produit environ annuellement deux millions de pieds de bois.

Groleau & Fils coupe son bois à Saint-Roch et autour du village voisin, Saint-Joseph-de-Mékinac.

Le bois de construction, exporté en Angleterre et aux Etats-Unis, est expédié par chemin de fer, des Piles et d'Hervey Jonction.

Affaire de famille

Chez Groleau & Frère, Arthur Groleau veille aux opérations de bois de pulpe, tandis que Josaphat Groleau veille aux opérations de bois de sciage.

Voici qu'une troisième génération de Groleau est entrée en ligne de compte avec l'arrivée des petits-fils. Des fils de Josaphat, Joachim gère l'entreprise Groleau & Fils, et Paul-Auguste est comptable de Groleau & Frère. Des fils d'Arthur, Armand est contremaître à Casey et Fernand est surveillant du service de transport des marchandises au même camp.

Les deux sont à la tête de belles familles canadiennes-françaises, Josaphat ayant dix enfants et Arthur, onze.

Les Groleau se sont intéressés activement à la vie municipale de Sainte-Thècle. Josaphat Groleau fut maire durant quatre ans, de 1927 à 1931. Arthur Groleau est maire depuis 1941.

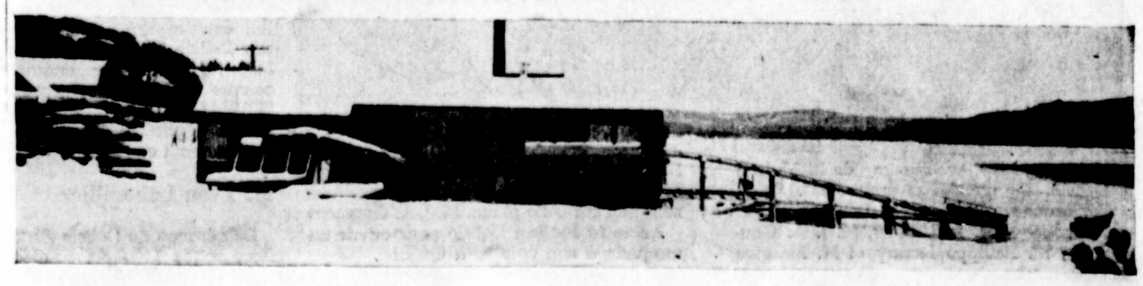








Photo du haut: M. Théodore GROLEAU, premier initiateur des entreprises Groleau dans le nord de la Mauricie, cause avec son fils, Josaphat GROLEAU, à la demeure de l'aïeul, à Sainte-Thècle. De haut en bas, ci-dessus: MM. Arthur GROLEAU, aussi fils de Théodore et autre partenaire de la société Groleau & Frère; Paul-Auguste GROLEAU, fils de Josaphat, comptable de Groleau & Frère; Joachim GROLEAU, fils de Josaphat, gérant du moulin à scie de Josaphat Groleau & Fils, à Saint-Roch-de-Mékinac. Nous n'avons pu malheureusement obtenir la photo de MM. Armand et Fernand Groleau, fils d'Arthur, qui travaillent au camp de Casey. Ci-contre: M. Josaphat GROLEAU, au centre, photographié avec des amis durant une excursion de pêche. Ci-dessous: une partie du moulin de Josaphat Groleau & Fils, à Saint-Roch-de-Mékinac.



Après d'humbles débuts, Roméo Délisle est devenu un homme d'affaires en vue

Son entreprise la plus importante est Délisle Auto Accessoires Ltée





Une autre photo caractéristique de M. Roméo Delisle fumant son éternelle pipe.

M. ROMEO DELISLE est président de Delisle Auto Accessoires Ltée, Hodson Corp. Président de (Quebec) Ltd, manufacturier et distributeur, pour le Canada, d'un nouveau produit appelé à révolutionner l'industrie de la gasoline et connu sous le nom de: "LUBRI-GAS".

Roméo Delisle est devenu un des hommes d'affaires les plus en vue aux Trois-Rivières et dans la Province de Québec, après de très modestes débuts.

Né à Cap-Santé

Il est né à Cap Santé, comté de Portneuf. Son père, Ulric Delisle, cultive encore la terre ancestrale. Sa mère, Joséphine Germain, est décédée en 1939.

Après avoir étudié au Collège de Ste-Anne de la Pérade, il entra dans la ferronnerie à l'emploi de Edgar Derome de Québec. Deux ans plus tard, c'est-à-dire à l'âge de 17 ans, il s'enrôlait pour le service militaire. En décembre 1915 il recevait son licenciement honorable et entrait pour la firme Samson et Filion de Québec et plus tard il entrgit à l'emploi de Chimic Hardware Co. de Québec pour un stage d'un an. Après avoir été secrétaire de la Quebec Practical Automobile School, il partit pour l'Ouest canadien. Il passa trois ans à Winnipeg où il remplit plusieurs fonctions, entre autres, celle de traducteur pour The T. Eaton Co. où il demeura au-delà d'un an. Puis il travailla chez Merrick Anderson, ferronnerie en gros.

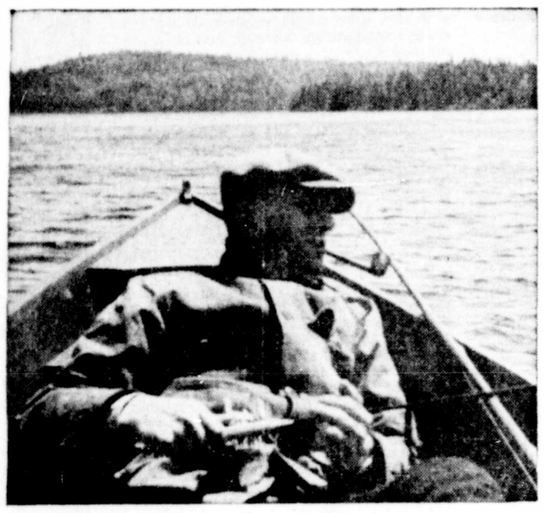
A l'âge de vingt et un ans, il revint dans l'Est et entra à l'emploi de la Quincaillerie Caverhill Learmont & Co. Ltd de Montréal. Deux mois plus tard, il débutait avec la Canadian Oil dans le département des ventes où il demeura un an.

Il avait déjà une expérience enviable quand il devint voyageur de Renaud Motor Supply Ltd, une autre maison de gros de la Métropole.

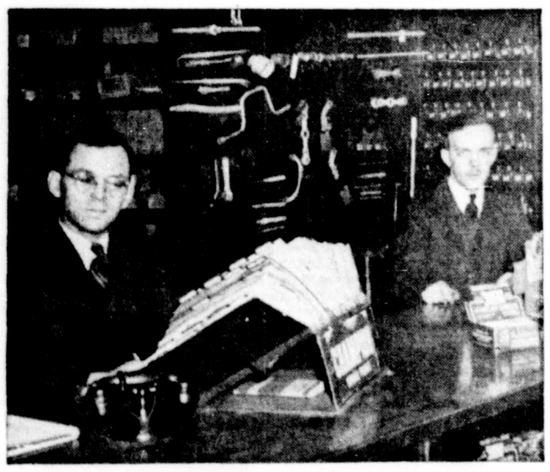
Durant sept ans, il parcourut tous les centres de l'Ontario et du Québec comme représentant de cette maison d'affaires.

Aux Trois-Rivières

Roméo Delisle qui avait été secrétaire d'une école d'automobilistes à Québec et qui avait vendu des accessoires d'automobile à Winnipeg et à Montréal, avait travaillé partout avec l'idée d'avoir un jour un commerce à lui.



Roméo Delisle, président et propriétaire de Delisle Auto Accessoires Ltée. Photo prise au Lac Vassal, le passe-temps favori de M. Delisle, en dehors des affaires et la pêche. Il encourage cependant tous les sports.



MM. Arthur Lesage et Roland Girard, préposés au comptoir, M. Lesage est en charge.

En 1928, à l'âge de 30 ans, il inaugura aux Trois-Rivières un commerce d'accessoires d'automobiles sur la rue Champlain. Deux mois plus tard, il transportait son établissement rue St-Antoine. En 1936, il inaugura une succursale à Amos, Qué. Après 3 ans, ce magasin est transporté à Rouyn, M. Delisle en confia la gérance à son frère Roland. En 1943, celui-ci acquiert ce magasin à l'enseigne de Delisle Auto Rouyn Ltée. Le fondateur demeurera directeur. Puis en janvier 1945, Roland Delisle ouvre une autre succursale à Val D'Or, connue sous la raison sociale de Delisle Auto Val D'Or Enrg. sous la gérance de M. Jacques Girardeau.

En 1940, Delisle Auto Accessoires Ltée occupe un nouveau local, un vaste magasin situé, rue Du Platon, face au St-Laurent. Et voici qu'un nouvel agrandissement a débuté chez Delisle, il y a quelques semaines, agrandissement de 3000 pieds qui permettra d'élargir et les ateliers mécaniques et les salles d'entreposage.

Si nous demandons à M. Delisle pourquoi il a établi ce commerce de gros aux Trois-Rivières plutôt qu'ailleurs, il nous répondra que, par sa géographie et son importance, notre ville offrait déjà en 1928 toutes les perspectives d'expansion et il ajoutera que notre région, sise au coeur même de la province, était alors dépourvue de commerce de ce genre.

La Hodson Corporation

L'an dernier, M. Roméo Delisle a formé une compagnie nouvelle, dont il est le président, The Hodson Corporation (Quebec) Ltd. Cette compagnie qui opère dans tout l'Est du Canada, entre Kingston et Halifax, distribue un lubrifiant industriel de haute qualité pour traiter les métaux.

Distributeur de "Lubri-Gas"

Voici qu'une grande compagnie de Chicago vient de lui confier la distribution au Canada d'un produit nouveau appelé "LUBRI-GAS", développé au cours de la guerre. Ce produit de Lubri-Gas Laboratories of Chicago, Ill., est préparé et distribué par Delisle Auto Accessoires Ltée. M. Delisle a engagé comme gérant des ventes du "LUBRI-GAS" M. J. E. Roux, homme d'affaires très avantageusement connu.

M. Yvon Lehouillier

La gérance de Delisle Auto Accessoires Ltée est confiée à M. Yvon Lehouillier. Delisle Auto a à son emploi les experts qu'il faut pour mener à bien son entreprise et fournir tout ce qu'on peut demander en fait d'accessoires d'automobile. Son marché s'étend dans tout le centre de la Province, entre Montréal et Québec sur les deux rives du fleuve St-Laurent. De 5 employés en 1928, le personnel est passé à 51 au cours de 1945.



M. Roland Delisle, président et gérant-général de Delisle Ltée Rouyn et Delisle Auto Val d'Or Enrg. M. Roland Delisle est aussi un enthousiaste de la pêche.

Aidé par son fils

Jean Delisle, l'aîné des fils de Roméo Delisle, travaille au magasin comme commis. Il est bachelier en sciences commerciales de l'Université d'Ottawa.

M. Roméo Delisle est directeur de la Chambre de Commerce dont il fait partie depuis son arrivée aux Trois-Rivières. Il est aussi membre du 4e degré des Chevaliers de Colomb, membre à vie du Club de Canotage Radisson, et membre du club de Curling. Directeur pour la division de l'Est du Canada de la Canadian Automotive Wholesalers Association et membre de la Légion Canadienne.

Son sport préféré: une bonne pipe

Mais il ne faut pas oublier les sports auxquels Roméo Delisle accorde le plus de préférence.

Il conviendrait de mentionner parmi les loisirs les mieux appréciés de Roméo Delisle les excellentes "séances de pipe" dont il sait aromer son travail au bureau, ses voyages en train et son repos au vivoir.

A plus forte raison, la pipe suit Roméo Delisle à la campagne, ou plus précisément dans le magnifique domaine du Lac Vassal dont il est co-propriétaire avec Martial Martin. Au temps de la chasse et de la pêche, Roméo Delisle sait s'accorder quelques jours de congé pour tenter sa chance sur un orignal ou pêcher la truite à la mouche.

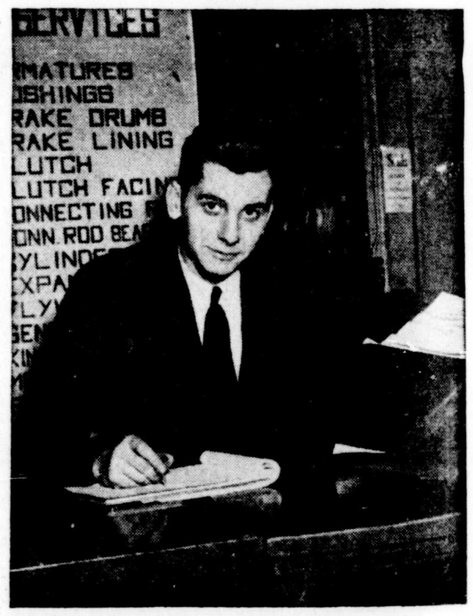
Immeuble de Delisle Auto Accessoires Ltée où sont situés les bureau, le magasin, l'atelier de mécanique, Delisle Auto Acgrosse entreprise du gencessoires Ltée est la plus re dans la Vallée du St-Maurice.

Approt des clients

Delisle Auto Accessoires Limitée célèbre cette année son dix-septième anniversaire de fondation. C'est avec satisfaction que M. Delisle évoque le temps écoulé et les progrès faits depuis l'ouverture de son premier magasin aux Trois-Rivières. Il attribue une part de son succès à la fidélité de sa clientèle qui a depuis les débuts fourni son appui à la maison Delisle Auto Accesoires Limitée. La direction et le personnel de Delisle Auto Accessoires Limitée comprennent plus que quiconque l'importance de ses clients. C'est la ligne de conduite qu'elle a tenue dans le passé et qu'elle entend observer toujours dans l'avenir.



Yvon Lehouilier, Gérant de Delisle Aut oAccessoires Ltée, Trois-Rivières, fervent de la pêche aux petits poissons des Chenaux, à Batiscan. Sa place natale.



M. Jean Delisle seconde M. Lesage et M. Girard au comptoir. Jean est le fils de M. Roméo Delisle et son collaborateur tant dans les affaires que dans les sports.



Un groupe de voyageurs de la Maison Delisle. De gauche à droite MM. Faida Bastarache, M. Freddie Doucet, Roger Bastarache, M. J. E. Roux, M. J. A. Gaumont, M. Philippe Lemay et M. Maurice Martin, voyageurs-vendeurs pour la Maison Delisle Auto Accessoires, n'apparaissent pas sur cette photo. M. J.-A. Gaumont quitte la Maison Delisle pour ouvrir un magasin à son compte à Québec.







Ci-contre: M. Richard Pratte acheteur. C'est à lui qu'incombe la tâche de recevoir tous les représentants. Malgré toutes les restrictions et les difficultés d'obtenir des marchandises, il a réussi à assurer à la Maison Delisle un stock complet pendant toute la durée de la guerre. M. Pratte est un fervent de la chasse au canard.

Ci-dessous à gauche: M. Félicien Cajolet, contremaître de l'atelier de mécanique. C'est sous sa direction que les mécaniciens et les machinistes rebâtissent les moteurs de toutes sortes. M. Cajolet est un grand amateur de chasse et de pêche; à droite: M. Alphonse Piché, comptable. Avec lui, les finances de la compagnie sont entre bonnes mains. M. Piché est un enthousiaste du chant et de la bonne musique.

Léon Pagé a attaché son nom au progrès de Trois-Rivières

APRES avoir attaché son nom aux progrès des Trois-Rivières, depuis les vingt dernières années environ, par la construction de superbes édifices, de magnifiques viaducs, de rues et de trottoirs modernes, M. Léon Pagé est aujourd'hui à la tête d'une formidable organisation, dont les ramifications s'étendent à toute la province et touchent à tous les domaines.

Avec les quatre compagnies, dont il est président et gérant-général, ce Trifluvien prend figure de grand bâtisseur, sur qui l'on compte pour ériger la cité de l'avenir, imaginée par les grands architectes du monde d'après-guerre.

L'ensemble des oeuvres accomplies par M. Léon Pagé, dans nos villes et sur les routes de la province forme un gigantesque monument qui témoigne de sa valeur, de sa haute compétence, de son indomptable énergie, et de ses qualités d'organisateur et de meneur d'hommes.

Depuis les débuts de sa carrière de grand constructeur, comme durant la guerre, il a bien servi l'intérêt public et l'entreprise privée. Les gouvernements, les municipalités, les commissions scolaires, l'industrie en général et les simples particuliers ont mis toute leur confiance en lui et n'ont pas hésité à faire appel à ses vastes entreprises, pour l'exécution de travaux gigantesques et souvent très difficiles.

Depuis bon nombre d'années, M. Léon Pagé est à la tête, comme président et directeur-gérant, de trois grosses compagnies. Il s'agit de la Pagé Equipment & Construction Co. établie en 1927 et qui s'occupe de contrats généraux; de la Regional Asphalt Limitée, fondée en 1937, qui se spécialise dans les travaux de voirie; la Pagé Construction (Québec) Limitée, établie en 1939, qui s'intéresse à la construction générale dans le district de Québec.

Tout récemment encore, M. Léon Pagé faisait l'acquisition de la Carrière Saint-Maurice Limitée, compagnie importante fondée par feu B. J. Trépanier.

Avec son épouse et M. J. Eric Héroux, M. Léon Pagé forme le bureau de direction de ces quatre entreprises.

Les trois compagnies du groupe Pagé représentent un facteur économique très important pour notre ville. Depuis quelques années, elles ont fourni du travail à une moyenne de mille employés.



M. Léon Pagé, président et directeur-gérant de Pagé Equipment & Construction Co. établie en 1927, de Regional Asphalt et de la Pagé Construction (Québec) Limitée. Ces deux dernières compagnies ont été fondées en 1937 et en 1939. Il vient de plus d'acheter la Carrière St-Maurice.



M. Eric Héroux, secrétaire-trésorier de la compagnie Pagé Equipment & Construction, photographié à son bureau.

★

Ci-dessous, M. Maurice Langlois, ingénieur civil, en train d'étudier un plan.



Personnel compétent

M. Pagé est admirablement bien secondé par un personnel d'une haute compétence, et tout particulièrement par M. J. Eric Héroux, secrétaire-trésorier et directeur des entreprises du groupe Pagé, dont les qualités d'hommes d'affaires et l'activité débordante sont connues de tout le monde, et par M. Maurice Langlois, jeune ingénieur plein de talent, qui assume la responsabilité technique de cette vaste organisation.

De plus, M. Léon Pagé a doté ses compagnies d'un outillage ultra-moderne, qui a exigé une mise de fonds formidable et grâce auquel, il est en mesure de répondre à toutes les exigences du génie et du progrès dans le domaine de la construction.

Réputation bien établie

La réputation de Pagé, comme entrepreneur, n'est plus à faire. Elle s'est bâtie, il y a un grand nombre d'années et elle s'exprime par des réalisations concrètes et permanentes, que l'on peut admirer à Trois-Rivières même.

M. Léon Pagé a écrit son nom dans la pierre et le granit de nos beaux édifices, comme l'Ecole Normale, Les Dames Ursulines, l'Ecole St-François-d'Assise, l'église de Ste-Geneviève de Batiscan, etc., Il a construit nos viaducs, celui de la rue Laviolette, de la rue St-Maurice, entre autres. Nos trottoirs et nos rues, pavées en béton ou en asphalte, figurent sur la longue liste des travaux qu'il a exécutés. Il a construit la Falomar, au Cap, usine occupée aujourd'hui par la Sterling Shirt & Overalls, de même qu'une section intérieure de la Canadian International Paper Co., Des milles et des milles du réseau routier de la province font partie de son oeuvre.

Au cours de la guerre M. Léon Pagé a exécuté d'importants travaux pour le gouvernement fédéral, à l'aéroport du Cap-de-la-Madeleine, au camp de Valcartier, au camp de Sorel, à la piste d'atterrissage auxiliaire de Saint-Maurice, par exemple.

Cette année M. Pagé a fait d'importants travaux de voirie pour le compte du gouvernement provincial. Citons par exemple le tronçon de chemin, de St-Henri-de-Lévis à Scott-Jonction, sur la route Jackman-Lévis; la section Mascouche-Chertsey, sur la route Montréal-Saint-Donat, dans le nord de Montréal; la route Ste-Angèle-Nicolet, etc.

Parmi les travaux actuellement en cours, mentionnons, la nouvelle école Chamberrland dans la paroisse Ste-Marguerite, à Trois-Rivières et les usines Air-Cell Insulation Products Ltd, à Louiseville, une nouvelle industrie.

Cette énumération rapide et bien incomplète, qui ne tient aucun compte du nombre considérable de maisons d'habitation, d'établissements commerciaux etc, érigés par M. Léon Pagé, nous donne tout de même un aperçu du rôle considérable joué par ce grand constructeur trifluvien, dans notre ville et dans notre province.

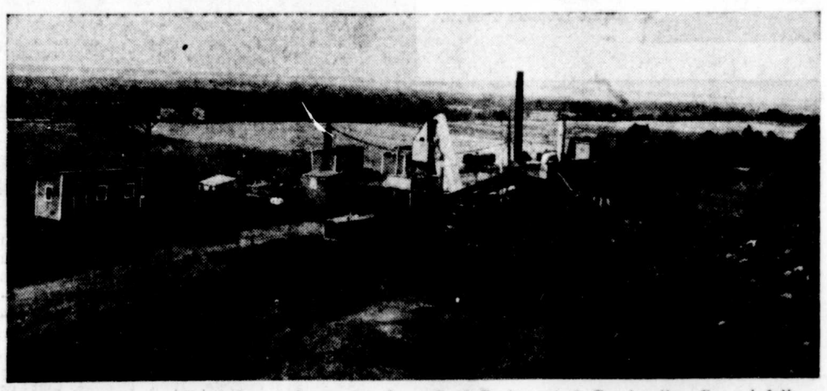
Notes biographiques

M. Léon Pagé, fils de M. Charles Pagé et de Georgiana Darqis, est né à Trois-Rivières. M. Charles Pagé, son père, qui fut échevin et l'un des grands entrepreneurs du vieux Trois-Rivières, a participé activement au développement de notre ville. Léon Pagé a reçu sa formation au séminaire des Trois-Rivières et au St-Michael College, de Toronto. Il commença sa carrière d'hommes d'affaires chez P. A. Gouin, où il travailla comme commis, en 1919. Dès 1921, il se lance dans les affaires à son propre compte, en ouvrant un magasin d'articles de sport. L'année 1924 marque ses débuts dans la construction, alors qu'il s'associe à son frère, M. Charles-Edouard Pagé, pour fonder une entreprise, dont il devient le gérant. Il fonde successivement, en 1927, en 1937 et en 1939, les trois importantes compagnies dont il est président et directeur-gérant aujourd'hui.

Le 4 juin 1930, M. Léon Pagé a épousé Mlle Elina Olsen, fille de M. et Mme Oskar Olsen, de notre ville.

M. et Mme Léon Pagé ont deux enfants: une fille, Joan et un fils, Léon-Marc.

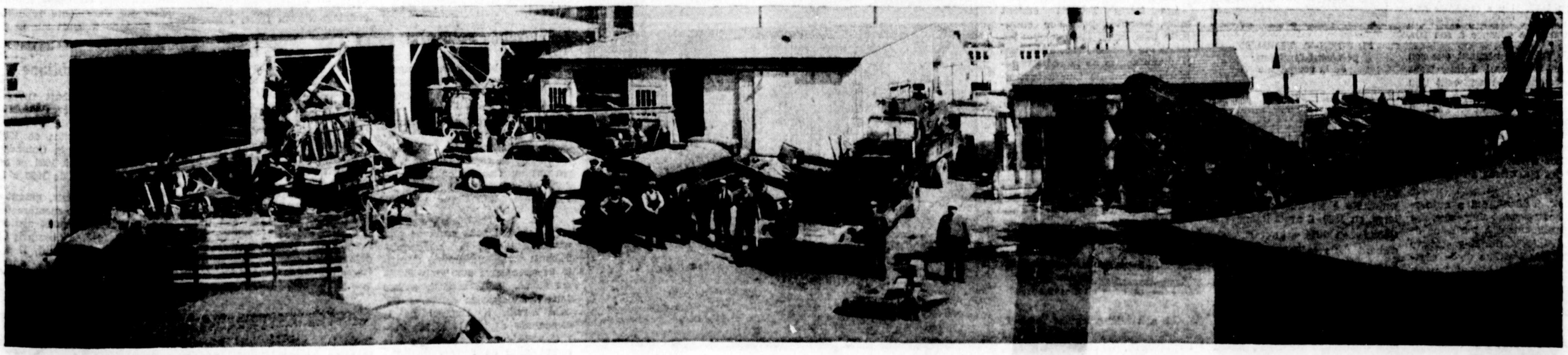
M. Léon Pagé occupe ses loisirs, à la pêche, à la chasse et à l'aviculture. Il possède une résidence d'été à Baie Jolie, à la Pointe-du-Lac et un magnifique club, sur le lac Brûlé.



Ci-dessus l'usine d'asphalte et de gravier de Pagé Construction (Québec) Limitée. Ci-dessous une partie de la machinerie lourde de Pagé Equipment & Construction Co. qui fait de cette compagnie une des mieux oltillées pour l'exécution de grands travaux de voirie.



De haut en bas: une section de la route entre Ste-Angèle et Saint-Grégoire construite par la Pagé Equipment & Construction Co., une photo générale de Regional Asphalt et de la Carrière St-Maurice récemment achetée par M. Léon Pagé; un groupe d'employés de la compagnie travaillant à la pose d'un revêtement d'asphalte sur le boulevard des Forges et l'Ecole Normale du Christ Roi, Trois-Rivières construite par la Pagé Equipment & Construction.



L'artisan tel que l'a chanté Péguy

AU lendemain d'une visite aux ateliers de M. J. N. O. Clément l'un des meilleurs artisans de la région mauricienne, nous nous sommes rappelé ces profondes paroles de Charles Péguy: "Nous avons connu un honneur du travail exactement le même que celui qui au moyen âge, régissait la main et le coeur. C'était le même conservé intact en dessous. Nous avons connu ce soin poussé jusqu'à la perfection, égal dans l'ensemble, égal dans le plus infime détail. Nous avons connu cette piété de l'ouvrage bien faite poussée, maintenue jusqu'à ses plus extrêmes exigences. J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises exactement du même esprit et du même coeur, et de la même main, que ce même peuple avait taillé ses cathédrales."

Pour nous, M. Clément, c'est l'artisan tel que l'a décrit, tel que l'a aimé, Péguy. Si ce grand français visitait la boutique de M. Clément, s'il le voyait au travail, il retrouverait en cet homme "cette piété de l'ouvrage bien faite."

On sort d'une entrevue avec M. Omer Clément profondément édifié. Un grand sentiment d'admiration s'empare de nous, après que l'on a vu cet artisan au travail, que l'on a pénétré dans le secret de ses oeuvres. C'est une révélation pour le profane. On constate avec étonnement, jusqu'à quel point le souci du beau, du précis, de l'ouvrage "bien faite", s'épanouissent dans les ateliers Clément, justement devenus célèbres par l'invention d'un ski, de réputation mondiale, dont l'apparition a marqué une révolution dans l'art de la fabrication du ski.

"Une tradition artisanale"

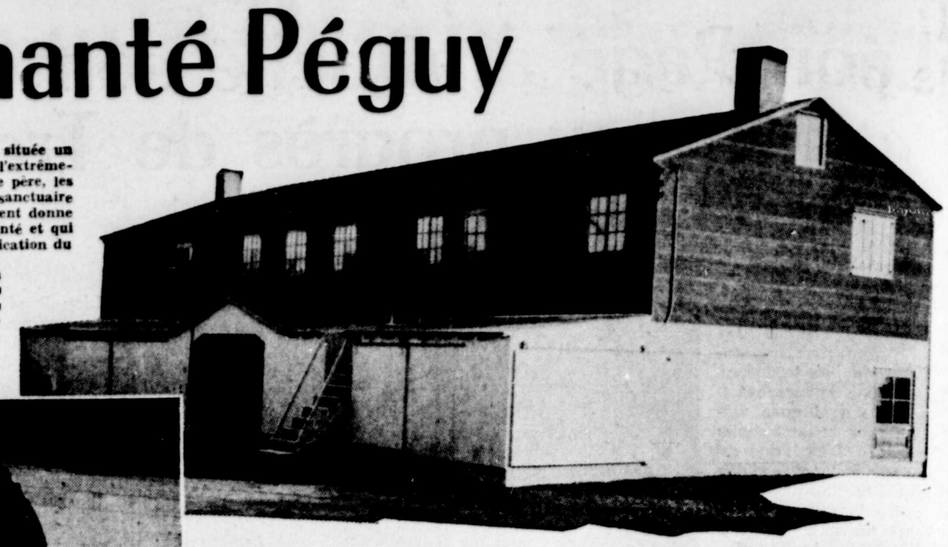
M. Omer Clément tient son métier de son père et de sa mère. Ce sont eux qui lui ont inculqué le culte du bel ouvrage. Sa mère surtout a guidé ses premiers tâtonnements dans le métier. Elle lui a montré à manier l'outil. Elle lui a enseigné à ne rien faire qui ne fut beau, parfait, admirable. M. Clément en parle aujourd'hui avec vénération, comme de son "grand maître" qui le suivait dans ses premières ébauches, d'un oeil maternel, mais extrêmement critique. Les premières leçons n'ont pas été vaines. Elles ont produit le plus grand artisan de chez nous. Et l'on pense encore ici à ce bon Péguy qui disait: "Une tradition, venue, montée, du plus profond de la race une histoire, un absolu, un honneur voulait que ce bâton de chaise fut bien fait. Toute partie, dans la chaise, qui ne se voyait pas était exactement aussi parfaitement faite que ce qu'on voyait. C'est le principe même des cathédrales..."

simplement un ouvrier compétent et consciencieux. C'est en outre un inventeur. Son génie inventif s'est manifesté à maintes reprises. Sa grande oeuvre, celle qui a peut-être le plus contribué à le faire connaître, c'est son ski, dont nous aurons l'occasion de dire un mot plus loin.



La coquette manufacture J. N. O. Clément, située un peu en retrait du boulevard des Forges. A l'extrême-gauche, l'intérieur des ateliers Clément. Le père, les fils et les filles sont au travail dans ce petit sanctuaire de l'artisanat. Au centre: M. J. N. O. Clément donne une autre démonstration du ski qu'il a inventé et qui a révolutionné complètement l'art de la fabrication du ski.

En bas M. J. N. O. Clément, que l'on considère comme l'artisan le plus parfait de chez-nous, examine l'un de ses skis. Au premier plan de beaux avirons "Clément" s'appuient sur un étalage de ski "Clément".





"Un sanctuaire du travail"

La boutique de M. Clément, située un peu en retrait du boulevard des Forges, est un modèle du genre. C'est un véritable sanctuaire du travail. Elle est remarquable par sa minutieuse propreté, le souci bien caractérisé de l'ordre de l'artisan qui connait son affaire et qui aime le beau.

Cet atelier à deux étages, a 90 pieds de longueur. Dans cette boutique parfaitement outillée, on pratique toutes les opérations du bois, depuis le sciage du billot jusqu'à sa transformation la plus ingénieuse, et la plus précise. La plupart des appareils ont été fabriqués et mis au point grâce au génie inventif de M. Clément. On y voit entre autres une machine combinant la scie à ruban, le tourneur, le décaisseur, la scie à découper (jig-saw) Fait à signaler, la boutique de M. Clément est absolument libre de poussière ou de débris de bois. Grâce à des dispositifs ingénieux installés aux machines, tout est aspiré automatiquement par des éventails reliés à des tuyaux et évacués à l'extérieur.

Le ski Clément

Le ski "sécurité" Clément reste la plus belle invention de M. J. N. O. Clément.

Dans un très élogieux article écrit pour le Chronicle en 1943, Duncan Breeze, a salué avec enthousiasme l'apparition du ski Clément sur le marché. "Omer Clément, écrit-il, artisan très bien connu pour son habileté, vient de trouver après bien des années de recherches, une idée qui apportera un changement radical dans l'art de la fabrication du ski."

Duncan Breeze rappelle que Stanley Dufresne, un champion sauteur au Canada, a accompli la plupart de ses exploits sur la première paire de skis fabriquée par M. Clément.

Nombre de jeunes et d'habiles skieurs du club le ski des Trois-Rivières, tels que Léo Milette, Stanley Dufresne, Frank Latour, Paul Aubry, M. Bernier, Duncan Breeze, Luc Laferté, Ernie McCullough, Roger Vigneault, etc doivent leur succès aux skis Clément. Nous pourrions ajouter aussi les noms de Ray. Pomerleau, de Shawinigan; Conrad Delisle, de Québec; Fernand Trottier, instructeur du Mont Tremblant, M. Bernier, Henri Picard, Pierre Jalbert et Pierre Désy, de Québec ... tous des skieurs qui se sont taillés une belle réputation dans ce sport.

Le ski Clément possèdent toutes les qualités qui font un beau et bon ski. Il est hautement reconnu par les experts européens. Enumérons rapidement ces principales caractéristiques: il possède d'abord cette flexibilité également distribuée sur toute la longueur du ski. Les deux lames indépendantes, glissées l'une sur l'autre, travaillent de la même manière qu'un ressort d'automobile. Elles absorbent les chocs et les contrecoups et donnent aux skieurs un confort nouveau, et surtout cette inappréciable action flottante du genou. On y trouve ce que l'on peut appeler la tension balancée, c'est-à-dire que la flexibilité est régularisée et maintenue au même degré pour les deux skis. Le ski Clément conserve une forme durable, parce que les fibres du bois sont moins affectés par l'action ployante dans une lame mince que dans une lame épaisse. La grande souplesse de ce ski lui confère un contrôle parfait. Ainsi le ski ne pique pas du nez dans la neige, mais il flotte au contraire. A cause de sa souplesse, le ski Clément y gagne en vitesse. Le ski Clément est fabriqué en merisier, en érable et en noyer blanc. Quand on a l'avantage de le voir, de l'étudier, de la comprendre, on a l'impression bien nette que M. Omer Clément a trouvé là quelque chose de merveilleux; c'est un produit qui fait honneur à son inventeur et au Canada français tout entier, car le ski "sécurité" Clément est recherché partout, au pays, aux Etats-Unis même en Europe. M. Clément possède ses brevets jusqu'en Norvège pour la fabrication de son ski. On reste aussi émerveillé quand on sait que la fabrication du ski Clément exige plus de 110 opérations. C'est vraiment l'oeuvre d'un bel et grand artisan, que nous saluons avec une profonde admiration.

Nous nous imaginons M. Omer Clément comme le type de l'homme heureux, qui vit non seulement du travail de ses mains habiles, inspirées par une tête bien faite, mais qui demeure dans une maison, l'oeuvre de son cerveau, comme de ses dix doigts qui se sert de meubles, d'ustensiles, de bibelots, nés de ses outils. Sa coquette maison abrite un véritable paradis de l'artisanat. Tout est de lui: les magnifiques boiseries les armoires, les meubles, qui s'affirment par leur bon goût, leurs lignes sobres, leur solidité ancestrale et leur confort tout à fait moderne.

Entreprise familiale

Les ateliers Clément sont quelque chose d'unique dans notre région et même au pays. Elles ont attiré souvent l'attention des autorités et ont formé le sujet de plusieurs reportages. M. Omer Clément a fait aujourd'hui de sa boutique une entreprise familiale. Il travaille entouré de ses fils et de ses filles. M. Clément n'est pas uniquement un homme aux mains habiles. Ce n'est pas

"Une belle histoire"

Il serait peut-être opportun de rappeler ce qu'écrivait M. l'abbé Albert Tessier, dans sa grande enquête sur le tourisme et l'artisanat en 1940.

"La boutique de M. Omer Clément jouit d'une solide réputation depuis une trentaine d'années (en 1940) mais elle connait depuis peu la célébrité. Monsieur Clément vient en effet de créer un type de ski qui semble appelé à une très grosse vogue.

"Monsieur Omer Clément est originaire de Saint-Justin, paroisse remarquable à bien des points de vue... M. Tessier rappelle que la paroisse de St-Justin s'impose à l'attention parce que ses habitants y ont conservé une bonne dose de l'esprit d'ingéniosité qui caractérisait nos anciens paysans. M. Omer Clément en est un exemple frappant.

"M. Clément a eu 17 enfants dont 12 survivent. Arrivé aux Trois-Rivières en 1909, il a tenu depuis ce temps une boutique très active. D'abord manufacturier de portes, fenêtres, chassis, meubles, etc., il a peu à peu mis au point divers procédés de fabrication, pour lesquels il a pris des brevets. Très vite ce bon ouvrier s'est imposé à l'attention par son habileté et il a fabriqué beaucoup de "moules" pour articles en ciment et en métal. Il continue à fournir des modèles à plusieurs grandes compagnies des Trois-Rivières. De 1914 à 1917, il a travaillé régulièrement pour les constructeurs maritimes établis près de la ville. Son travail consistait à fabriquer des moules pour diverses pièces de navires.

"Il a fait breveter une table de famille, convertible à volonté en table de billard. Cette table très ingénieuse a connu une grande popularité. (Son cabinet de travail regorge de plans et de brevets d'invention).

Au cours de la guerre M. Clément a eu l'occasion de mettre son expérience et son esprit inventif au service du pays, en fabriquant tout particulièrement un ski d'avion, dont on dit beaucoup de bien.



Nous avons ici une illustration du test de flexibilité de la lame, qui assure au ski Clément la souplesse en même temps qu'une flottaison parfaite. Le bois traité par un procédé spécial de M. J. N. O. Clément peut obéir à un poids énorme sans jamais casser.



Trois générations de Tebbutt se succèdent à la Tebbutt Shoe



A gauche: l'immeuble de Tebbutt Shoe, rue Sainte-Marie; à droite, M. Harold Tebbutt, gérant de l'usine, et son fils, le caporal Arthur Tebbutt, qui vient d'entrer à l'emploi de la compagnie; en bas: MM. Wellie Berthiaume (à gauche) et Eugène Dupont qui ont respectivement accumulé 41 et 42 ans de service chez Tebbutt.

Au bas de la page: quelques-uns des magnifiques produits Tebbutt.

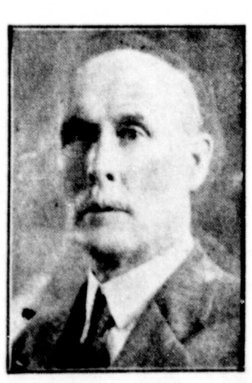


TROIS générations de Tebbutt ont travaillé jusqu'à présent à la Tebbutt Shoe & Leather Co. Limited. Trois générations d'ouvriers s'y sont rencontrées. Et la Tebbutt Shoe est connue aujourd'hui d'une extrémité à l'autre du pays, on demande à l'usine cinq fois plus de chaussures qu'on peut donner son plein rendement, les produits Tebbutt honorent Trois-Rivières, ses patrons, sa main d'oeuvre.

L'usine Tebbutt a été inaugurée en 1900 par deux frères entreprenants et courageux, John-T. et James-S. Tebbutt, ce dernier décédé en 1923. Il y a quelques années, John-T. Tebbutt, président, en a confié la gérance à son fils, Harold. Voici maintenant que son petit-fils, le caporal Arthur Tebbutt, démobilisé récemment du C.A.R.C., vient d'entrer à l'usine comme simple apprenti. Tant il est vrai que tous les Tebbutt auront commencé au bas de l'échelle pour apprendre tous les secrets du métier avant d'être appelés à diriger les opérations de l'usine.

John-T. Tebbutt, qui a aujourd'hui quatre-vingt-cinq ans, se rend régulièrement à son usine de la rue Sainte-Marie. Il y éprouve la fierté très légitime de la réussite basée sur le travail tenace.

Sa génération et les deux qui la suivent lui vouent une juste admiration à l'issue d'une carrière aussi bien remplie.



M. JOHN-T. TEBBUTT, président-fondateur de la compagnie

Venu d'Angleterre

John-T. Tebbutt a connu à Montréal sa première expérience dans la manufacture des chaussures. Né à Northampton, Angleterre, en 1860, il avait immigré au Canada en 1884 et s'était établi d'abord dans la Métropole. Il était déjà contremaître d'atelier lorsqu'il est arrivé aux Trois-Rivières en 1888 pour travailler à l'usine même dont il est le président. Cette usine appartenait alors à Richard Smarton, manufacturier de chaussures, lequel avait conclu pour la construire un contrat avec la ville.

John-T. Tebbutt y fut contremaître et vendeur. Il abandonna cependant la manufacture en 1893 pour fonder avec son frère, James-S. Tebbutt, un magasin de chaussures sur la rue des Forges.

Tebbutt Brothers — c'était le nom de la société,—a ainsi vendu en gros et au détail aux Trois-Rivières durant sept ans. Son entrepôt était situé sur la rue Saint-Roch.

Manufacture acquise

Les frères Tebbutt étaient mûrs, toutefois, pour une entreprise plus vaste. Les quelques sociétés qui s'étaient succédées dans la manufacture de la rue Sainte-Marie, avaient dû tour à tour abandonner l'usine à la ville à cause de la situation financière désastreuse. L'usine était menacée de fermer ses portes de façon définitive lorsque John-T. et James-S. Tebbutt ont décidé de l'acheter. Ils ne manquaient décidément pas de cran, connaissant très bien les aventures infructueuses de leurs prédécesseurs.

Mais l'usine a fonctionné. C'était en 1900. Elle fonctionne encore. Elle n'a jamais cessé de le faire, d'ailleurs, même au plus fort de la crise économique.

On a vu là comment John-T Tebbutt avait commencé au bas de l'échelle, à vingt-quatre ans, se mettant à l'ouvrage dès son arrivée de l'étranger. On a vu comment il était devenu bientôt contremaître d'atelier après avoir absorbé facilement une expérience considérable dans la manufacture. Aux Trois-Rivières, il a remis sur pied une usine décadente. Il a cherché tout de suite— et avec succès—à fabriquer les meilleures chaussures qu'on pouvait offrir sur le marché.





Le marché canadien

On trouva bientôt des chaussures Tebbutt sur tous les comptoirs de chaussures de quelque importance entre Halifax et Vancouver. La compagnie Tebbutt n'a pas tenté sur une grande échelle l'expérience de l'exportation. Mais sa réputation est faite partout au Canada où ses produits ont toujours été très en faveur.

Pour ce qui nous concerne plus particulièrement, la compagnie Tebbutt vend une grande quantité de chaussures aux Trois-Rivières même. Son vendeur attitré dans nos magasins est M. J.-Ubald Verville, à l'emploi de la compagnie depuis 1918. M. Verville préside en même temps à la comptabilité de l'usine.

La raison sociale

Le magasin Tebbutt Brothers avait été vendu en 1900 à feu Cyrille Rouette, lequel est mort par la suite. Les frères Tebbutt ont donné à l'usine d'abord le même nom de société et ils ont fait incorporer leur entreprise en 1905 sous la raison sociale qui y existe encore, The Tebbutt Shoe and Leather Co. Ltd.

John-T. Tebbutt fut président fondateur et son frère, James-S. vice-président.

Après la mort de ce dernier en 1923, la compagnie a été réorganisée, John-T. Tebbutt obtenant les fonctions de président et trésorier, son fils Harold, celles de vice-président et secrétaire, et sa fille Mabel, celles de directrice. Un autre de ses fils, Bruce, a aussi travaillé durant quelques années à l'usine et il est mort en 1933.

Le lieutenant Jack Tebbutt, de la Marine canadienne, fils d'Harold, sera dès sa démobilisation à l'emploi de l'usine, où travaille déjà depuis quelque temps son frère, l'ex-caporal Arthur Tebbutt.

Essor de la compagnie

Dans la bâtisse, où Richard Smarton, constructeur, n'avait connu que des déboires et où la Three Rivers Shoe avait aussi tenté une expérience désastreuse, Tebbutt Brothers puis The Tebbutt Shoe & Leather Co. Ltd ont connu le succès et la durée.

La Tebbutt Shoe se spécialise dans la manufacture des chaussures à trépointes Goodyear. Elle ne fait que des chaussures d'hommes souliers et bottines. On dit couramment qu'elles sont les plus durables en même temps que les plus belles.

Cent vingt-cinq employés y trouvent un gagne-pain régulier. Nous trouvons parmi eux des experts qui ont vingt, trente et jusqu'à quarante ans d'expérience.

Durant la guerre, la Tebbutt a exécuté un grand nombre de contrats du gouvernement et fabriqué à la centaine de douzaines les chaussures distribuées à nos hommes de l'Armée, de la Marine et de l'Aviation.

Elle remplit présentement un important contrat de chaussures militaires pour le gouvernement de la Hollande.

La production annuelle de la Tebbutt Shoe & Leather Co. Ltd est d'environ 150,000 paires de chaussures. Les autorités de la compagnie considèrent l'après-guerre avec espérance, avec certitude même, comptant en particulier sur l'excellente réputation des produits Tebbutt sur le marché canadien.

Dans la vie publique

M. John-T. Tebbutt fut échevin des Trois-Rivières de 1902 à 1905, président de la Commission des écoles dissidentes de 1906 à 1915, président de la Commission du havre de 1911 à 1921 et commissaire du havre de 1930 à 1935.

M. Harold Tebbutt, gérant actuel de l'usine fut membre de la Commission des écoles dissidente de 1933 à 1942, y compris une année comme président. Il a débuté à l'usine comme apprenti en 1907 et il a travaillé durant seize ans à l'atelier avant d'être appelé à assister son père à la direction du bureau. Il fait partie du Three Rivers Club et on dit qu'il a la main très sûre au curling.

De tous les arts celui qui s'est le plus développé est la musique

IL n'est pas exagéré d'affirmer que, depuis 1920, la musique a connu une ère de progrès incroyable. De tous les arts, c'est sans contredit celui qui s'est le plus développé. La musique, en effet, a suivi l'évolution rapide et les réformes de notre vingtième siècle. Les savants, il va sans dire, ont fortement contribué à son expansion, à sa diffusion par leurs recherches scientifiques, comme par exemple la radio, de sorte que maintenant, il n'y a plus sur le globe, un coin si reculé soit-il, que la musique n'atteint pas sous quelque forme que ce soit.

La musique a été intimement liée aux découvertes de la science. Elle y a trouvé des intermédiaires puissants, des leviers indispensables à son épanouissement. Ce qui paraissait donc inaccessible en 1920, un mystère pour ainsi dire, a été résolu de nos jours pour le développement extraordinaire des inventions modernes.

De tout temps, la musique s'est constitué un élément salutaire dans la vie des peuples. On a écrit quelque part qu'un peuple qui ne chante pas, est un peuple sans âme. Cet aphorisme étale une grande vérité, universellement reconnue. De son essence, la musique exerce une influence bienfaisante sur l'être humain, au coeur de tous les foyers, de toutes les classes de la société. Une manifestation populaire n'est pas complète si la musique ne prend pas une place de choix. Qu'elle soit d'inspiration classique ou baroque, la musique contribue à égayer l'existence de l'homme, à lui faire oublier ses vicissitudes et ses tracas.

Le vingtième siècle aura contribué, plus, peut-être, que tous les autres réunis ensemble, à répandre la musique, à lui donner une prépondérance de plus en plus grande, non pas tant par les oeuvres créées que par l'impulsion singulière donnée à cet art et la générosité avec laquelle on l'a soutenue. Tous les pays, les Etats-Unis, surtout, ont accordé à la musique une attention particulière. Les gouvernements, les philanthropes, les firmes commerciales, des sociétés de grande réputation, travaillent de concert à encourager les artistes, en créant des bourses d'études, en fondant des instituts, en ouvrant des conservatoires, en lançant des orchestres symphoniques. Un tel ensouragement explique le nombre sans cesse grandissant d'artistes exerçant leur métier dans les sphères les plus variées de la musique.

La radio

Devant tant de progrès et de munificence, il faut souligner l'emprise énorme de la radio, qui s'est infiltrée partout. Une foule d'artistes lui doivent leur consécration, leur reconnaissance officielle pour les avoir fait connaître, entendre et apprécier. Ce monument de la science moderne a tracé la route, ouvert la destinée à nombre de talents, qui probablement n'auraient jamais eu l'opportunité, l'occasion de faire valoir la qualité de leurs ressources parmi tant d'autres.

La radio a aussi contribué largement à éduquer et à instruire la masse. Elle a fait bien des accrocs au bon goût, mais en général son travail s'est révélé salutaire et précieux. Elle a permis encore à une multitude d'auditeurs de prendre contact avec tous les genres de musique et de choisir ce qui convenait le mieux à leur tempérament, à leur mentalité.

Si tous les pays par conséquent ont accompli des progrès sensibles dans le domaine de la musique, le Canada n'a pas été réfractaire. Tous les centres importants de notre vaste pays abondent en sociétés musicales fort bien organisées. Même les villes de population moyenne sont pourvues d'associations exclusives au rayonnement et à la propagation de la musique. Ee ceci nous amène à parler du Québec et d'une manière toute spéciale de notre région, des Trois-Rivières d'où sont sortis depuis une décade des talents réellement surprenants, des musiciens réputés, qui ont recueilli à l'étranger des succès notoires, fait rejaillir sur notre ville et les centres environnants une publicité de grande valeur.

Impressarii et concerts

On voudra bien admettre que c'est sutout de 1930 à 1945 qu'a surgi de notre région un groupe d'artistes dont la carrière respective se dessine d'une façon très encourageante. De 1920 à 1930, nos annales artistiques ne mentionnent rien d'extraordinaire en ce qui concerne le talent local et des entourages. Les succès à signaler reviennent à certaines collectivités comme par exemple la Philharmonie De La Salle, qui en 1923, gagna les honneurs d'un concours provincial parmi les fanfares amateurs du Québec ainsi qu'une magnifique coupe, don de "La Presse". Il y a la chorale de la cathédrale, qui de temps à autres, organisa des concerts d'un caractère plutôt intime.

Si de 1920 à 1930, le talent local est rare, ceci ne veut pas dire que la vie artistique en a relativement souffert. Loin de là. Si l'on en juge par les chroniques du temps et tout particulièrement celles parues dans "Le Nouvelliste", on doit affirmer que cette décade a été la plus abondante en concerts. Les impressarii avaient autant de facilités à entrer en contact avec les artistes ou les agences de concerts qu'aujourd'hui. Le plus célèbre des impressarii trifluviens de 1920 à 1930 a été sans contredit M. Jacques-Henri Larivière, aujourd'hui comptable à l'hôtel de ville. Les Trifluviens lui doivent beaucoup.

En effet de 1919 à 1927, M. Larivière organisa chaque année d'importantes séries de concerts. Il en présentait sept, huit, des fois dix par saison, sans compter les troupes de théâtre qu'il faisait venir en plus. M. Larivière s'est donné bien de la peine à lancer ses entreprises. Il profitait de ses vacances à l'été pour recruter ses abonnés. L'encouragement ne faisait pas défaut surtout quand il s'adressait à feu l'honorable Jacques Bureau ou au premier ministre actuel, jeune avocat dans le temps, l'honorable Maurice Duplessis. Les concerts se donnaient à la salle de l'Hôtel de ville.

Pour les délices des Trifluviens, M. Larivière a amené ici des artistes éminents dont voici plusieurs noms: Madeleine Brard, Alfred Cortot, Jacques Thibaud, Marcel Grandjany, Edmond Clément, Yvonne et Marcel Hubert, Elly Ney, Rodolphe Plamondon, Jean Dansereau, Joseph Bonnet, Alberto Salvi, les chanteurs de la chapelle Sixtine, Paul Franck, Théo Karle, Dufault, Botrel, Schmidt, Riddez, Issaurel, Irma Seydel, les fanfares Thaviu et Creatore, le quatuor Du Flonzeley. Le plus dispendieux de ses concerts fut celui d'Edmond Clément. L'artiste fut payé $1800 et les billets se vendaient quatre dollars dans les premières rangées. Avec salle comble, Clément et Larivière ont triomphé.

L'esprit d'initiative de M. Larivière a ouvert la voie à bien d'autres entreprises subséquentes. Il a été pour ainsi dire un précurseur précieux. Il a donné le ton dans l'organisation des grands concerts présentés par la suite.

Après M. Larivière, on cite les noms du Dr Frédéric Houde, M. V. Bourque, M. Henri Cloutier et enfin M. Paul Dupuis, chez les impressari locaux. C'est depuis 1930 que M. Dupuis consacre ses meilleures énergies à l'expansion de la musique chez nous. Il a eu la main heureuse. On lui doit le privilège d'avoir pu, entendre à plusieurs reprises les Cosaques du Don, des troupes d'opéra telles que la San Carlo, le New-York Grand Opera. M. Dupuis a aussi fortement contribué à lancer le Community Club, remplacé deux années plus tard par les Rendez-Vous Artistiques, qui groupent aujourd'hui plus de 950 membres. M. Dupuis est un de nos plus ardents animateurs et propagandistes de la musique. Pour le profit des Rendez-Vous, il joue le rôle ingrat d'impressario. La responsabilité de trouver des artistes retombe sur ses épaules. Avouons qu'il n'est pas maladroit, puisque le nombre des abonnés augmente chaque saison.

Les Rendez-Vous Artistiques et le Community Concert ont fait entendre plusieurs célébrités depuis 1939. Il fait bon de rappeler les noms de Nino Martini, Marcel Hubert, Mildred Dilling, Mischa Elman, Joseph Szigeti, Oscar Natszke, Anna Kaskas, Claire Gagnier, Thomas L. Thomas, Arthur Leblanc, Nicolas Massue, Roméo Jobin, l'orchestre de Jean Deslauriers, Irène Moquin, etc.

Ajoutons en passant que la direction du Théâtre Capitol a patronisé certains concerts avec des artistes comme les Petits Chanteurs de Vienne, Grace Moore, les Cosaques de Platoff, l'Orchestre Symphonique des Trois-Rivières, Witold Malcuzniski, etc.

Nos choeurs

Les quinze dernières années constituent à vrai dire le cycle le plus intéressant de notre histoire musicale. Les fêtes du Tricentenaire ont contribué pour beaucoup à sonner le réveil chez les Trifluviens et à secouer une léthargie de trop longue durée. Ces fêtes ont influé sur notre tempérament et donné à notre mentalité individualiste un tournant nouveau. En effet, les Trifluviens ont fait preuve d'une union remarquable durant cette joyeuse période et le moindre mouvement susceptible d'ajouter du relief à nos fêtes était secondé avec enthousiasme.

Des fêtes du Tricentenaire sont nés le formidable choeur de 700 voix et les Troubadours, organisés et conduits par l'abbé J. G. Turcotte. Malheureusement, il ne reste plus aucun vestige de ces deux organisations. Elles ont toutefois donné le ton à d'autres mouvements analogues nés plus tard.

On ne saurait passer sous silence les commentaires élogieux que nous valurent la chorale de 700 voix et les Troubadours. Ils ont fortement impressionné la galerie internationale des visiteurs de marque passés ici lors de la présentation des Pageants. Des écrivains français tel que Bordeaux et Franc-Nohain ont écrit des pages émouvantes sur nos fêtes de 1934 et consacrèrent des passages élogieux à l'endroit de l'abbé Turcotte et de ses fameux chanteurs.

La chorale du Tricentenaire n'a pas connu de lendemain. L'abbé Turcotte se proposait de la réduire à 200 voix et de s'y dévouer avec l'élan, la sincérité qu'on lui connait, mais le projet fut abandonné. Les Troubadours filèrent leur corde jusqu'en 1938 pour disparaître à tout jamais. Néanmoins, ces ensembles vocaux avaient préparé le terrain à d'autres associations semblables, qui ont surgi plus tard comme l'Orphéon et le Choeur mixte.

L'Orphéon n'eut qu'une durée éphémère et c'est dommage. Il était formé des meilleures éléments de toute les Sociétés-Chorales de la ville. M. Raoul Landry en était le fondteur et M. Georges-Henri Hamel, présentement maître-de-chapelle à la Cathédrale, en avait assumé la direction. L'Orphéon ne donna tout au plus que trois concerts publics et quelques émissions à la rdio, puis s'éteignit.

Le Choeur Mixte fut lancé par M. J. Antonio Tompson quelque temps avant la guerre. Au complet, il comprend près de quatre-vingt voix, la plupart ayant appartenu à la Chorale du Tricentenaire. Le Choeur Mixte s'est fait entendre respectivement à Shawinigan, Grand'Mère, Québec. En notre ville, cet ensemble a rehaussé à diverses reprises les concerts intérieurs de la Philharmonie de la Salle.

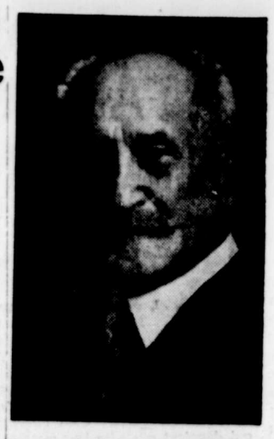
M. J. A. Thompson est un musicien de marque, un travailleur infatigable. Il cumule plusieurs charges importantes et son rayonnement dépasse les bornes de notre région. Chez nous, il est à la fois organiste à Notre-Dame, professeur de chant grégorien, de piano, directeur de la Philharmonie, du Choeur Mixte et l'une de ses dernières initiatives, qui n'en est pas la moindre a été la création du quatuor des "Chevaliers du Guet" composé de MM. Paul Dauphinais, ténor, François Bellefeuille, second ténor, Raoul Landry baryton et Jean-Marie Laliberté basse. Les "Chevaliers du Guet" sont pour les Trifluviens ce que le quatuor "Alouette" représente pour les Montréalais. Le répertoire de nos "Chevaliers est riche et varié. Ce quatuor sest souvent fait entendre lors de conférences, de réunions nombreuses, mais n'a jamais donné de vrais concerts. Espérons que cela viendra dans un avenir rapproch-.

L'Orchestre Symphonique

Cette fièvre musicale, surgie des fêtes du Tricentenaire, nous a valu l'an dernier la fondation de l'Orchestre Symphonique des Trois-Rivières, réalisée par un autre trifluvien, M. Joseph Gélinas, violoniste. Cette idée de lancer une organisation aussi dispendieuse germait depuis assez longtemps dans le cerveau de M. Gélinas. En dépit des obstacles de tout genre, du pessimisme manifesté par ses nombreux amis, Gélinas lança un appel général à tous les musiciens qu'intéressait la cause. Il reçut un accueil réellement chaleureux et sympathique, mais pour former un ensemble aussi parfait que désiré, il dut avoir recours à des musiciens de Shawinigan, Louiseville, Québec et autres localités environnantes dons les noms nous échappent. Il n'y a oas à se formaliser de cette pratique érigée en système dans tous les grands centres.

L'Orchestre Symphonique des Trois-Rivières a donné trois année d'existence. Le premier fit grands concerts à sa première bonne salle, mais il régnait chez les musiciens une hésitation bien compréhensible.

(Suite à la page 28)

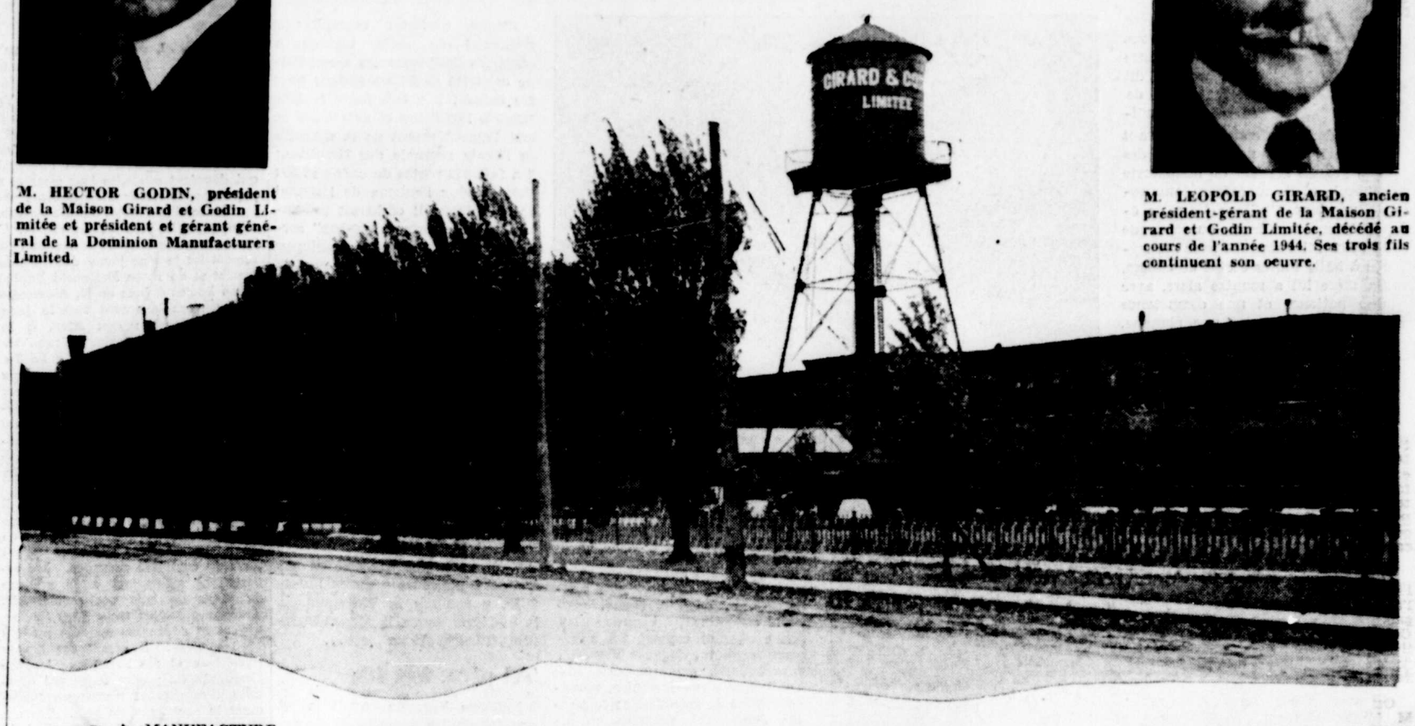


M. HECTOR GODIN, président de la Maison Girard et Godin Limitée et président et gérant général de la Dominion Manufacturers Limited.

Girard & Godin a précédé de 7 ans la Confédération



M. LEOPOLD GIRARD, ancien président-gérant de la Maison Girard et Godin Limitée, décédé au cours de l'année 1944. Ses trois fils continuent son oeuvre.



LA MANUFACTURE de cercueils et d'accessoires de Girard & Godin, Limitée, est, si l'on excepte la Fonderie du Vieux Marteau, la doyenne des entreprises encore existantes aux Trois-Rivières. Fondée en 1860 par M. Octave Girard, elle a débuté très humblement sur la rue Saint-Antoine et s'est transportée sur les rues Notre-Dame et Sainte-Marguerite avant de s'établir définitivement dans les constructions modernes actuelles de la rue Bellefeuille. En 1904, les propriétaires de cette industrie, MM. Léopold Girard et Hector-L. Godin, ont été durement éprouvés lorsque l'usine a été rasée de fond en comble. Mais, grâce à leur ténacité et à leur esprit d'entreprise ainsi qu'à l'excellence de la main-d'oeuvre trifluvienne, la maison Girard & Godin, Limitée, est aujourd'hui une industrie florissante qui emploie un personnel régulier d'environ deux cents ouvriers et ouvrières fabriquant, chaque année, au rythme des opérations actuelles, des milliers et des milliers de cercueils.



Deux hommes, outre le fondateur, ont en particulier attaché leur nom à cette industrie. Ce sont M. Léopold Girard, ancien président-gérant, décédé en 1944, et M. Hector-L. Godin, qui entrait au service d'Octave Godin voici soixante-deux ans et qui occupe aujourd'hui les fonctions de président de la maison Girard & Godin, Limitée, et président et gérant-général de la Dominion Manufacturers, Limited.

On écrirait facilement tout un volume sur l'histoire de cette maison trifluvienne et sur ceux qui l'ont dirigée si efficacement. Mais l espace nous manque et nous tenterons seulement ici de servir à nos lecteurs l'abrégé le plus complet possible.

Octave Girard

Avant de venir s'établir au Canada, M. Octave Girard, fondateur, a passé plusieurs années à Meriden, Connecticut, où il s'est initié à la fabrication des garnitures de cercueils et des argenteries en général. Il fabriqua notamment des huiliers, des pots à eau, des sucriers, des beurriers et d'autres articles de luxe qui avaient cours dans les salles à manger de l'époque. Le fait que les articles de tables fabriqués par Octave Girard dans une manufacture unique en son genre au Canada étaient de qualité supérieure est démontré par l'usage qu'on fait encore de ces articles dans un bon nombre de foyers au pays. Cette petite industrie s'est maintenue durant trois ans, soit jusqu'en 1863. A compter de 1864, Octave Girard s'est occupé uniquement de la fabrication de garnitures de cercueils.

Comme les produits de la maison Girard étaient en très grande demande, l'établissement de la rue Saint-Antoine est devenu bientôt trop exigu et son propriétaire se porta acquéreur de l'ancienne "Maison de Réforme" de la rue Notre-Dame, laquelle devait être rasée par l'incendie de 1908. Après le feu, c'est la maison J.-N. Godin qui a reconstruit à cet endroit.

En 1882, Octave Girard décide de se lancer dans la fabrication de cercueils et il acquiert pour cette fin la propriété de Gélinas & Frères, manufacturiers de meubles de la rue Sainte-Marguerite (coin Saint-Stanislas.)

Girard & Godin

Le fondateur, Octave Girard, étant décédé en 1886, l'année suivante, Léopold Girard acquerrait de la succession d'Octave Girard, son oncle, l'établissement de la rue Notre-Dame et celui de la rue Sainte-Marguerite.

M. Hector Godin, qui devait devenir son associé, en 1895, était déjà au service de la maison depuis 1883. Il s'y occupait alors surtout de la comptabilité.

Première concentration

De 1890 à 1895, l'entreprise Girard & Godin s'est concentrée sur un même terrain, mais elle y a occupé trois constructions différentes. La manufacture de garnitures de cercueils s'est transportée de la rue Notre-Dame dans l'immeuble acquis de Gélinas & Frères, immeuble occupé aujourd'hui par les Guides catholiques. La bâtisse Lévesque, qu'occupe maintenant la manufacture de chemises des Frères Aboud, a abrité une fabrique de corbillards. Et la manufacture de cercueils s'est transportée dans une bâtisse nouvelle, construite à peu près à l'endroit qu'occupent aujourd'hui les ateliers du Nouvelliste et la bâtisse industrielle de la cité.

C'est en juillet 1904 que la maison Girard & Godin connut sa grande épreuve, quand l'incendie rasa justement sa construction la plus neuve, celle de la manufacture de cercueils. Les Trifluviens gardent encore le souvenir de cette tragédie, qui a eu son côté comique. En effet, quand les pompiers sont arrivés sur les lieux, leurs boyaux d'arrosage n'étaient pas ajustables à la borne-fontaine. Heureusement, les deux autres bâtisses ont échappé aux flammes.

MM. Girard & Godin ont continué à fabriqué des cercueils durant quatorze mois, dans une usine en faillite de Montmagny, transportant là une colonie de manoeuvres experts trifluviens. Ils ont déménagé là-bas les machines et les outils qui avaient échappé à l'incendie.

Sur la rue Bellefeuille

Ces ouvriers trifluviens ont ainsi travaillé à Montmagny jusqu'à ce qu'on eut terminé la construction de la nouvelle manufacture, située sur la rue Bellefeuille. Ce fut la première construction de l'usine actuelle. Plusieurs annexes y ont été ajoutées par la suite.

Quoique non affectée directement par l'incendie, la fabrique de corbillards a cessé d'opérer aussitôt après. En 1913, MM. Girard et Godin ont de nouveau procédé à la concentration des différents services de l'usine en logeant dans une annexe de la rue Bellefeuille la manufacture de garnitures de cercueils, opérée jusque-là dans l'immeuble de la rue Ste-Marguerite.

Amalgamation

En 1913, la Maison Girard & Godin est devenue une filiale autonome de la Dominion Manufacturers Limited, dont M. Hector Godin est président et gérant-général.

L'entreprise actuelle

Depuis le décès de M. Léopold Girard, l'an dernier, l'usine de cercueils et d'accessoires funéraires est dirigée par les fils du défunt, MM. Jean-Marie et Paul Girard, co-gérants et directeurs de la Maison. Voici quelques mois, Me Léon Girard, avocat et recorder, également directeur, s'est joint à eux à titre d'aviseur.

A Montréal, la succursale de Girard & Godin Limitée est dirigée par M. Ernest Godin, fils du président de la Compagnie. Ce bureau situé à 34 ouest, rue St-Paul, est en opération depuis le 1er mai 1889. L'on y voit de vastes et magnifiques salles de montre. M. Ernest Godin est efficacement assisté par deux anciens Trifluviens, MM. Arthur Hamel et Roland Lafontaine. Signalons en passant que M. Ernest Godin est au service de la maison Girard & Godin depuis 31 ans.

La maison Girard & Godin alimente également à Ottawa une succursale de son bureau principal sous la gérance de M. Roméo Lacroix, autrefois de Trois-Rivières.

La manufacture Girard & Godin Limitée est aujourd'hui la plus vaste, la plus complète et la mieux outillée du genre dans tout le Canada. Outre les cercueils de tous les styles qu'elle fabrique, elle produit régulièrement les ornements funéraires, prie-Dieu, crucifix, draperies, doublures métalliques, tapis, chandeliers, etc. Un service de couturières s'occupe de la confection de vêtements pour défunts, robes, habits, gants. Girard & Godin construisent aussi les camions d'église.

Mentionnons encore le service de galvanoplastie où des experts en galvanoplastie donnent un dernier fini aux poignées de cercueils, crucifix, chandeliers et autres accessoires. Ces ouvriers font un travail très délicat et doivent accuser en même temps de beaucoup de goût et d'habileté.

Marché grandissant

Nous avons précisé plus haut que la maison Girard & Godin construisait chaque année des milliers de cercueils, sans compter tout le reste de sa production. Elle opère à 100% depuis 5 ans. M. Paul Girard s'occupe tout particulièrement des exportations de la Maison. Voici les marchés extérieurs que la maison Girard & Godin fournissait avant la guerre et auxquels elle sera appelée à vendre encore une fois lorsque les relations commerciales de notre pays avec l'étranger seront normalement rétablies: les îles Bahama, les Bermudes, les Barbades, la Guyane britannique, Jamaïque, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, St-Kitts, Trinidad, Demerara, l'Afrique du Sud, Terre-Neuve, Curaçao, possession hollandaise des Indes Occidentales, Saint-Pierre et Miquelon, Nouvelle-Zélande, Australie.

Stocks considérables

Les stocks de la maison Girard & Godin sont considérables. Ainsi, maintient-elle régulièrement son stock de bois à deux millions et demi de pieds. Elle emploie le syystème Aerostat pour sécher ce bois au point de ne lui conserver plus que 3 ou 4% d'humidité. Le bois franc est ainsi séché en l'espace de huit à dix jours et le bois mou, en l'espace de cinq à sept jours. La température du séchoir se maintient continuellement entre 140 et 150 degrés.

Nous aimerions insister ici sur le travail du capitonnage des cercueils, de leur polissage, de leurs différences de style, des magnifiques pièces de nickel, d'argent, de cuivre, et de chrome qui sortent du service de galvanoplastie. Mais l'espace nous manque.

Le personnel

La maison Girard & Godin compte un grand nombre d'employés qui sont à son service depuis au-delà de trente et de quarante ans. Le président de l'entreprise, Monsieur Hector I. Godin, l'emporte évidemment sur tout le personnel, comptant soixante-deux ans de service actif et continu. Signalons, en passant, que M. Godin a conçu lui-même les modèles de plusieurs styles de cercueils d'une apparence très recherchée. M. Godin est un excellent dessinateur et a toujours porté un vif intérêt à l'ébénisterie.

Le doyen des employés est M. Zoël Bourassa qui compte 53 ans de service. Voici les autres employés qui sont au service de Girard & Godin depuis 25 ans et plus: Alfred Boisclair, 46 ans de service; Gracia Girard, 45 ans; Norbert Dubé, 42 ans; S. Spinelli 41 ans, Napoléon Rivard, 38 ans; Victor Dupont et Alfred Ross, 36 ans; Hervé Cyrenne, 35 ans; Roméo Lacroix, 32 ans, Olina Leclerc, 30 ans; Albert Hamel, 30 ans; Emile Champagne et Honoré Beauchesne, 29 ans; Emile Bourassa, 27 ans, Samuel Bellerive, 27 ans, Wilfrid Trempe, 25 ans. Ce record d'années de service démontre bien l'attachement de ces employés à leur maison et le fait que les patrons sont des plus satisfaits de l'excellence de la main-d'oeuvre trifluvienne.





Au centre de la page, une partie de la manufacture Girard et Godin, Limitée, rue Bellefeuille. En dessous, les dirigeants actuels de la manufacture (de gauche à droite) MM. Paul et Jean-Marie Girard, co-gérants, et Me Léon Girard, aviseur.

Ci-contre, le service de couture de vêtements et d'ornements funéraires de Girard et Godin; ci-haut, quelques-uns des plus vieux employés; de gauche à droite, première rangée: MM. Alfred Boisclair, Zoël Bourassa, Norbert Dubé et Mlle Gracia Girard; debout, dans le même ordre: MM. Honoré Beauchesne, Emile Champagne, Alfred Ross, Napoléon Rivard, Emile Bourassa, Victor Dupont, Samuel Bellerive, Wilfrid Trempe, Mlle Olina Leclerc, M. Alfred Laroche.

M. P. Verrette apprit de sa mère les rudiments de son métier

M. Philippe Verrette, que nous avons interviewé l'autre jour, nous a dit avoir appris de sa mère les rudiments de la profession qui lui vaut aujourd'hui de posséder un des plus grands ateliers de menuiserie générale et de modelage dans notre province. Philippe Verrette était jeune écolier et, au sortir de la classe, il s'amusait avec ses frères à bâtir toutes sortes de choses. Sa mère lui a montré alors, avec une patience et une compétence exemplaires, à scier une planche, à la clouer, à agencer des pièces de bois, à faire un peu d'assemblage, etc. "Ma mère était vraiment très adroite, et ses connaissances en menuiserie dépassaient celles d'une femme ordinaire. Je lui dois beaucoup pour ça et pour bien d'autres choses", a conclu avec un juste sentiment d'admiration le propriétaire de Philippe Verrette Enrg.









Nous voyons ici M. Philippe Verrette et ses fils qui sont ses principaux collaborateurs. 1ère photo: M. Philippe Verrette, propriétaire-gérant, examine les plans que lui soumet un acheteur; 2e photo: Jacques Verrette, surintendant, examine une bibliothèque semi-circulaire, ouvrage délicat de menuiserie; 3e photo: Jean-Paul Verrette, modeleur; 4e photo: Maurice Verrette, opérateur de machines. Photo du bas: extérieur de la boutique et personnel.

Nous avons d'abord parlé de la mère parce que son enseignement précis d'un métier d'homme a de quoi édifier davantage. Mais Philippe Verrette a aussi appris de son père à travailler le bois. Celui-ci, feu Alfred Verrette, fut le premier manoeuvre à faire fonctionner la grande scie à ruban remplaçant la commune scie ronde au vieux moulin à scie de Robert Grant.

Avec une pareille ascendance, il n'est pas étonnant que Philippe Verrette ait manifesté très jeune le goût et le talent du métier. Dès la sortie de l'école, il avait rempli différents emplois, notamment celui d'apprenti-mécanicien, mais sa vocation ne l'appelait pas là. A seize ans, il a appris le métier de modeleur à l'usine locale de la Canada Iron Foundries et il est resté durant treize ans au service de cette compagnie, se perfectionnant dans une profession très difficile qui contribue énormément au succès de son entreprise d'aujourd'hui.

Philippe Verrette a manifesté tout de suite les vertus d'habileté, de travail et de probité qui ont fait son excellente réputation d'employé d'abord et d'employeur ensuite. Cette réputation l'a poursuivi jusqu'à la St-Maurice Paper, du Cap-de-la-Madeleine, où il fut chef des modeleurs durant quinze ans, jusqu'à la fermeture de cette usine qui appartient maintenant à la Consolidated Paper Corporation.

Un petit atelier

La grande boutique de la rue Bellefeuille a probablement "trotté" dans la tête de Philippe Verrette, écolier, quand sa mère lui montrait à scier une planche "en posant le genou dessus". Durant son séjour à la Canada Iron, il a toujours travaillé le bois pour lui-même avec ses outils, occupant ses loisirs à fabriquer toutes sortes de choses. Au Cap, où il habitait une très belle maison, il a bâti un petit atelier dans la cour de son terrain. Il a installé dans cette première boutique assez de machines pour remplir un nombre considérable de petits contrats. Son fils, Alexandre, a commencé à cette époque-là à travailler avec lui. Il tenait de son père la dextérité et le courage au travail. Alexandre Verrette a continué dès lors à "suivre son père partout", soit dans les différentes boutiques où celui-ci a opéré pour son compte. Il est mort subitement, en pleine jeunesse, voici quatre ans, alors qu'il arrivait le matin à la boutique de la rue Bellefeuille.

Pérégrinations

Ayant quitté l'usine de la St-Maurice en 1929, Philippe Verrette a occupé durant deux ans les fonctions de gérant de Howe Lumber Specialities, une boutique de menuiserie générale. C'est en 1931, au début de la crise économique et en dépit de tous les conseils contraires, que M. Verrette a fondé sa première grande boutique. Il avait loué, pour installer sa machinerie, l'étage supérieur des ateliers de Gouin Lumber.

"Vous étiez brave de partir ainsi en affaires en 1931, alors que le chômage sévissait partout et que l'industrie du bâtiment, comme les autres, était à terre...", avons-nous fait remarquer à M. Verrette.

"Oui, beaucoup de gens m'ont dit dans le temps que mon entreprise était folle. Mais je n'ai pas manqué d'ouvrage une seule journée depuis 1931", nous a-t-il répondu.

Cette bâtisse de Gouin Lumber avait appartenu autrefois à Anselme Dubé, entrepreneur-général. Philippe Verrette en a occupé l'étage supérieur comme manufacturier durant cinq ans. Il a débuté là avec cinq ou six employés.

Essor définitif

Mais la boutique Philippe Verrette Enrg. allait trouver son véritable assor en se transportant dans l'immeuble actuel du coin des rues Bellefeuille et LaVérendrye, que M. Verrette a fait construire par son frère en 1936.

Citons quelques exemples: le personnel de cette boutique a construit des réservoirs à eau d'une capacité de 50,000 gallons pour des usines; il a fait toute la menuiserie intérieure et extérieure et tout l'ameublement de la chapelle de l'Ecole normale des Ursulines; il a fait 850 portes de chêne et 550 châssis pour l'annexe de l'hôpital Saint-Joseph; il construit présentement cinquante "flow-box" sorte de réservoirs très compliqués qui répandent automatiquement la pâte à papier sur les machines de nos grandes industries, etc... Des autels magnifiques sont sortis des ateliers Philippe Verrette. Le personnel fait aussi en bois des modèles très précis qui sont à la base de pièces de métal coulées à la Canada Iron et dans d'autres fonderies. Quand on considère que ce travail doit être exécuté avec une précision infinie et qu'il porte souvent sur de très gros morceaux, on a une juste impression de la valeur de M. Verrette et de tout son personnel.

Cette maison a travaillé en outre pour plusieurs grandes industries, y compris la Wayagamack, la St-Régis Paper, la Mason Spinning, l'International, etc...

Tel père, tels fils

Philippe Verrette avait vingt ans, lorsqu'il a épousé Léa Brousseau, du Cap-de-la-Madeleine. Deux ans plus tard, il construisait sa propre maison sur la rue Saint-François-Xavier, non loin du Manège militaire. C'est là qu'il a commencé à élever une nombreuse et belle famille.

Nous venons de rappeler dans quelles circonstances tragiques il a perdu l'aîné de ses fils, Alexandre, en 1941. Il peut, heureusement, compter sur d'autres garçons solides et entreprenants pour l'aider dans son entreprise.

Ses fils ont étudié à l'école Saint-Philippe et sont entrés ensuite au service de leur père. Jacques, qui travaille à la boutique depuis sept ans, est le jeune et dynamique surintendant. Jean-Paul est modeleur et Maurice, opérateur de machines.

Philippe Verrette a perdu son frère, Ernest, mort le jour de la fête du Travail, cette année. Celui-ci était charpentier et avait construit la boutique de la rue Bellefeuille.

Ferdinand Verrette, un autre de ses frères, travaille comme modeleur depuis des années à la Canada Iron. Comme quoi ils ont tous du métier dans le sang.

Promesses d'avenir

Une vingtaine d'employés travaillent présentement chez Philippe Verrette, Enrg. Le propriétaire pourrait en embaucher davantage si la main d'oeuvre spécialisée n'était pas si rare. "On ne fournit pas", nous a répondu M. Verrette, lorsque nous l'avons interrogé sur la prospérité de sa boutique. Les contrats pleuvent de partout. On en refuse un bon nombre, faute de temps.

M. Verrette a ajouté qu'il éprouvait certaines difficultés pour obtenir le bois qu'il fallait. Il en achète des milliers de pieds chaque année chez les commerçants de notre région.

Philippe Verrette est père de six garçons et quatre filles et grand-père de sept petits-enfants.

Il y avait là l'espace qu'il fallait pour employer un personnel plus nombreux et augmenter la machinerie. Depuis, Philippe Verrette a toujours doté les différents services de sa boutique des machines les plus modernes et les plus perfectionnées. Parmi ces machines, citons le "shaper" — façonneuse — une machine à roulement sur billes qui fait six mille tours à la minute et qui est presque universelle tant on peut en faire d'applications diverses pour traiter le bois.

Ouvrages difficiles

Nous avons vu plus haut comment Philippe Verrette est devenu un expert dans le modelage. Pour lui tout ce qui est en bois n'a pas de secret. Sa boutique de menuiserie et de modelage est probablement celle à laquelle on confie les ouvrages les plus difficiles dans toute notre région.

Chaque semaine des ouvrages de grande valeur sortent des ateliers Philippe Verrette Enrg.



LA FAMILLE BAPTIST EN MAURICIE DEPUIS PRÈS DE CENT ANS



Il y aura cent ans en mai prochain que la famille Baptist s'établissait dans notre région où elle devait à un moment donné contrôler les deux-tiers des limites à bois du bassin du Saint-Maurice. Venu d'Ecosse, dans la première partie du siècle dernier, le premier Baptist vécut pendant quelque temps à Lévis avant d'ouvrir un moulin à scie aux Forges et ce fut le point de départ des activités de la famille Baptist dans l'industrie et le commerce du bois, activités qui devaient atteindre leur sommet sous M. Alexandre Baptist, une figure populaire du vieux Trois-Rivières et des régions du Haut-Saint-Maurice.

La famille Baptist compte encore plusieurs de ses membres dans notre ville mais le plus connu est M. C.-O. Baptist, propriétaire de Baptist Transportation et gouverneur du district 193 du Rotary International. C.-O. Baptist fut le plus jeune des 14 enfants nés du mariage de M. Alexandre Baptist et de Flora McDonald Baptist.

Les limites à bois de M. Alexandre Baptist s'échelonnaient tout le long du Saint-Maurice: aux Piles, à la Mékinac, à la Mattawin, à Grand'Anse à la Rivière-aux-Rats et à La Tuque. Il possédait un moulin aux Grès (La Gabelle) et un autre aux Trois-Rivières (Ile Baptist), et des dépôts bien aménagés à chacun de ses chantiers. Soucieux de bien traiter ses ouvriers, il leur bâtit des églises à la Grand'Anse et à la Rivière-aux-Rats.

Des chantiers du Saint-Maurice il tirait chaque année des quantités considérables de bois qu'il exportait en Angleterre et dans plusieurs autres pays du continent européen. Les exportations s'élevaient à 25 millions de pieds de bois par année. M. Alexandre Baptist resta dans l'industrie et le commerce du bois jusqu'à 1910 environ. Il vendit ses limites forestières et ses moulins lorsque l'industrie du papier à journal s'installa chez-nous et transforma totalement le commerce du bois. Ses anciennes limites sont aujourd'hui la propriété de la Consolidated Paper Corporation.

Ce n'étaient pas les seules limites appartenant à M. Alexandre Baptist. De son moulin de Calumet (Rivière Rouge) et des limites qu'il possédait dans cette région il expédiait environ quinze millions de pieds de bois par année. Il vendit cette partie de son entreprise à Sir Georges Perley.

M. Alexandre Baptist mourut à l'âge de 81 ans et les Trifluviens se rappellent encore ce grand homme à la barbe blanche qui était une figure les plus sympathiques de leur petite ville, dont plusieurs des plus belles et plus luxueuses résidences avaient été l'oeuvre.

Les débuts

Ce n'est pas sans amusement que M. C.-O. Baptist évoque ces souvenirs du passé et ses débuts dans la vie. Dans son jeune âge, il fréquenta le High School des Trois-Rivières. En 1903 il partait pour le Upper Canada College, à Toronto, où le fait de venir de la province de Québec lui valut le surnom de "Frenchy" et le força à chanter des chansons françaises tous les soirs ou à manger du savon. C'était l'initiation d'un nouvel écolier, dit-il mais je trouvai que c'était bien peu à comparer à ce que d'autres subissaient.

De retour aux Trois-Rivières, en 1906, il entra peu de temps après au service de la Banque de Montréal, l'année même où elle ouvrit son bureau dans notre ville. Le gérant de la banque, M. Branchaud, ne permettait pas aux clients de fumer lorsqu'ils faisaient un dépôt ou négociaient une transaction dans la banque.

Dans le commerce de l'automobile

En 1913, il se lança en affaires avec son père. Ce dernier ayant vendu, il débuta dans le commerce de l'automobile en 1914, sous le nom de Baptist et Paré. C'est à cette époque qu'il construisit une bâtisse à un étage rue Champflour, qui fut ensuite augmentée d'un étage et une deuxième fois agrandie d'une annexe à l'arrière. C'est le garage actuel de Three Rivers Chevrolet Motors Sales. En 1915, M. Baptist achèta les parts de son associé et partit seul en affaires sous le nom de C. O. Baptist Automobile, distributeur des autos Studebaker et Ford.

"Le premier auto que je vendis en 1914 fut un Studebaker acheté par l'hon. Jacques Bureau au prix de $4,800. Le deuxième, un autre Studebaker, fut vendu le même prix à M. Robert Grant. Cette année-là, je vendis aussi un "Russell Knight" au juge Désy. Je livrai par la suite au delà de 75 autos au cours de cette année", nous déclara-t-il.

En 1915, il obtint l'agence pour les tracteurs Cleetrack et en vendit d'un seul coup treize à la Wayagamack au prix de $3,000. chacun. A compter de 1920, le volume des affaires augmenta rapidement. Le personnel consistait alors de cinq commis au bureau et de douze mécaniciens. De 1920 à 1924 il eut l'agence du Marmon pour la province de Québec et du Maxwell, ouvrant des succursales à Montréal, Québec et Victoriaville. De 1925 à 1929 il fit un chiffre d'affaires d'au delà d'un million de dollars par année, livrant jusqu'à 50 automobiles le samedi car c'était l'habitude d'attendre la fin de semaine pour livrer les autos vendus.

Le garage fut incendié en 1928 et en 1928 se produisait la crise. Le garage opérait alors sous le nom de Baptist Automobile Co. Ltd. M. Baptist abandonna alors le commerce de l'automobile pour se lancer dans le transport avec deux camions.



M. Alexandre Baptist (au sommet de la page) arrivait dans la région des Trois-Rivières en 1846, et c'était le point de départ d'un commerce de bois qui lui valut pendant longtemps de contrôler les deux-tiers des limites à bois du Saint-Maurice.
Au centre: son fils M. C. O. Baptist, propriétaire de Baptist Transportation, un des Trifluviens les mieux connus. Gouverneur du district 193 du Rotary International, M. Baptist est de tous les mouvements. Pendant la guerre, il fut président conjoint du comité de finances de guerre et dirigea comme tel, cinq emprunts. A gauche, on le voit avec M. Graham Towers gérant de la Banque du Canada, à un dîner de l'emprunt.

Propriétaire de l'aréna

C. O. Baptist avait débuté dans le commerce de l'automobile en des circonstances bien particulières. Laissons lui la parole. "Lorsque je revins du collège, j'étais un fervent du hockey. On me dit que Bert Baxter, qui était propriétaire de la patinoire Laviolette avait l'intention de la démolir. Trois-Rivières se serait trouvé sans patinoire. Je lui demandai de me vendre la patinoire. Je l'achetai et payai avec un billet que mon père endossa. J'opérai la patinoire. En ce temps là on ne pouvait l'ouvrir le dimanche, mais j'obtins par la suite la permission des autorités religieuses de l'ouvrir le dimanche et l'assistance augmenta de 100 pour cent.

J'organisai la vieille ligue provinciale composée de Sherbrooke, Westmount, Grand'Mère, Québec, Victoria, de Montréal; et les Voltigeurs de Trois-Rivières. Plus tard, les Voltigeurs et le club Trois-Rivières se fusionnèrent. Mon club se composait de Lucien Lambert et Michaud, buts; Sars Malone et moi-même sur la défense; Les lignes d'avants étaient formées de Robert Kiernan, F. Malone, Arthur Guy, Emile Lacombe et Sport Lambert. Cette année-là nous avons joué aux Etats-Unis, jouant même toute une semaine à Boston.

Echange: l'arena pour un garage

Il fallut démolir l'aréna et j'échangeai la bâtisse pour le garage de la rue Champflour, qui était la propriété de Clement. Pendant ces années je fis partie des principales organisations trifluviennes et participai activement au progrès de la ville. Plus tard j'organisai la Three Rivers Arena Co. et je construisis l'aréna Laviolette en coopération avec les autres directeurs suivants: Auguste Bellefeuille, J.-B. Lorainger, Napoléon Godin, Napoléon Alarie, G.-A. Gruninger, Jules Caron et quelques autres.

La Baptist Transportation

Pour revenir au présent, soulignons le fait que la compagnie Baptist Transportation opère une flotte de 12 camions et qu'elle a son service 25 employés et conducteurs.

Parmi les principaux contrats exécutés par la Baptist Transportation, viennent au premier rang ceux qu'elle obtint lors des grands travaux effectués dans le port des Trois-Rivières depuis une quinzaine d'années. Pour la compagnie Porter and Sons, il fit le transport de 5000 pilotis de 250,000 tonnes de pierres, de bois et autres matériaux nécessaires à la construction des nouveaux quais. Il travailla aussi aux contrats des quais de la Dominion Coal de la Three Rivers Grain & Elevator.

La Baptist Transportation a aussi fait pour le compte de la Consolidated Paper Corporation de 250,000 cordes de bois de pulpe, celui de 125,000 cordes pour la St-Lawrence Paper entre Louiseville et Trois-Rivières. Au cours de l'hiver de 1940, elle transporta du bois de pulpe pour la St-Lawrence à ses chantiers de St-Alexis des Monts. Lors de la construction de la route entre Pointe-du-Lac et Berthier, ses camions charrièrent 200,000 verges cubes de gravier. La Baptist Transportation assura lors des mêmes travaux le transport de l'asphalte. Pendant toute la durée de la guerre, elle a rempli des contrats

Gouverneur du Rotary

Pour être en état d'effectuer le transport du bois de pulpe, il inventa un chargeur et un convoyeur qui prend le bois sur le terrain et le charge dans les camions, ce qui évite une perte de temps considérable et élimine une main d'oeuvre nombreuse.

Voilà le genre de travail qui occupe actuellement M. Baptist. Ce n'est pas suffisant pour son activité, car il trouve le moyen de s'intéresser à plusieurs autres organisations. Ancien président du Rotary des Trois-Rivières, il décida de réorganiser le club Rotary des Trois-Rivières. Il y a trois ans il en fut le président pendant un an et demi. Il est gouverneur du district 193 du Rotary International depuis quelques mois.

Pendant la guerre, à titre de président conjoint du comité des finances de guerre il participa activement à l'organisation de cinq campagnes de l'emprunt de la Victoire, donnant sa démission il y a seulement quelques jours avant l'ouverture de la campagne du neuvième emprunt.

Marié à Eva M. Collins, fille de M. John Collins, ingénieur civil, gradué de McGill, M. Baptist est le père de quatre enfants, un fils, le lieutenant Alexandre Baptist, qui a l'intention d'étudier le génie civil au McGill; trois filles la wren Heather Baptist, le lieutenant Flora Baptist et Mme Turner épouse du major Don Turner. Commeo n le constate la famille Baptist ne s'est pas désintéressée du conflit qui vient de prendre fin, mais a généreusement fait sa part.

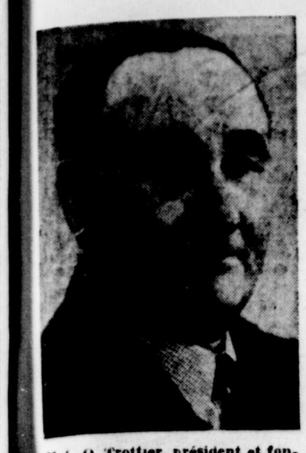
A l'heure actuelle, le sport préféré de M. Baptist est le curling. Après la patinoire Laviolette il s'intéressa à la construction du club de curling Trois-Rivières, dont il devint vite un des meilleurs joueurs comme en font foi les médailles et les coupes gagnées dans divers tournois.





Ci-dessus le chargeur automatique que M. Baptiste a patenté pour l'exécution de ses contrats avec la St-Lawrence Paper. Ci-contre une partie de la flotte de camions de la Baptist Transportation.

M. L.-O. Trottier pionnier du pavage des routes en macadam



M. L.-O. Trottier, président et fondateur de la compagnie de Construction Laviolette Ltée.

C'EST EN 1937, que M. L. O. Trottier, citoyen de notre ville, fonda la compagnie de Construction Laviolette Ltée, mais ses faits d'armes dans le domaine de la construction remontent à beaucoup plus loin. En effet, M. Trottier est un pionnier du pavage des routes en macadam dans notre province. En 1912, il faisait partie d'un groupe de jeunes instructeurs formés par le gouvernement pour diriger la construction des grandes routes. On le retrouve vers ce temps à Grondines, à qui revient l'honneur d'avoir érigé l'un des premiers chemins de macadam dans toute la province.

Depuis cette époque, M. Trottier a parcouru le Québec en tous sens, pour y diriger de grands travaux de voirie, d'aqueduc, y bâtir des barrages, des usines, des édifices, des aéroports ou de simples maisons d'habitations. Il s'intéresse activement à la construction depuis 30 ans. C'est un bâtisseur dans le vrai sens du mot.

Marié à 18 ans

Fait intéressant à noter, M. Trottier se lança d'abord dans une carrière toute autre que celle de l'industrie du bâtiment. A 18 ans, il était marin. Pendant 8 ans, il a navigué sur les Grands Lacs comme chauffeur de bouilloire marine.

Son expérience de navigateur devait un jour lui rendre de précieux services. En effet, quand la Compagnie de Construction Laviolette Ltée fut désignée pour construire une grande route sur la côte nord, M. Trottier dût mettre sur pied une véritable flotte de chalands, de barges, de yachts pour transporter son personnel, son outillage et ses matériaux, sur le site de cette nouvelle voie tracée en pleine forêt vierge.

Une réussite

La construction du chemin de Ste-Anne-de-Portneuf à Bersimis restera l'une des belles réalisations de la Compagnie de Construction Laviolette Ltée. Ce fut une entreprise gigantesque qui a permis à M. L.O. Trottier de mettre en valeur son initiative et son audace. La Compagnie de Construction Laviolette Ltée, grâce à son organisation formidable, à ses puissantes machines, a écrit en cette occasion l'une des plus belles pages de l'histoire de la construction.

Homme actif

Avant de fonder la Compagnie, dont il est président et gérant, M. L.O. Trottier fut à la tête d'une autre compagnie qui portait le nom de Laganière-Houde & Cie. Cette entreprise a construit des chemins dans toute la province.



Au cours de la première grande guerre, M. Trottier s'intéressa aussi à la fabrication des obus à Trois-Rivières, il fut en effet l'un des promoteurs de la fonderie d'acier avec M. Emery Massicotte, les quatre frères Gagnon de St-Prosper et d'autres.

Par la suite, M. L.O. Trottier déploya son activité presque exclusivement dans la construction. Il dirigea la Laganière, Houde & Cie qui se voit confier l'exécution d'importants contrats un peu partout dans la province pour le compte des municipalités, du gouvernement provincial ou des particuliers. M. Trottier a érigé un barrage et un système d'aqueduc à Richmond, où il a aussi construit une grosse manufacture de chaussures. Il a fait du chemin sur plusieurs milles de longueur dans les Cantons de l'Est, entre autre de Sherbrooke à Danville soit sur une distance de 35 milles.

Belle réputation

La Compagnie de Construction Laviolette Limitée fondée comme on le sait, en mars 1937, fut appelée depuis cette date à remplir des contrats considérables pour les gouvernements fédéral et provincial, de même que pour les municipalités. C'est une entreprise qui se place au premier rang, grâce à sa merveilleuse organisation, et à l'efficacité de son outillage lourd. Elle possède entre autres quatre pelles mécaniques, 4 puissants tracteurs (bulldozers) et plusieurs charrues (snow fighters). Son équipement en fait l'une des organisations les plus précieuses pour l'entretien des chemins d'hiver.

Parmi les contrats exécutés par cette compagnie, rappelons la construction de l'aéroport du Cap-de-la-Madeleine, de la Poudrière de Valcartier, des travaux de drainage et d'aqueduc au Cap-de-la-Madeleine, à Almaville et à Joliette Depuis 3 ans, tout particulièrement, la compagnie de M. Trottier a contribué à l'entretien des chemins d'hiver de plusieurs localités, et entre autres, de la route No 2, entre Trois-Rivières et Berthier, en collaboration avec la Page Equipment.

Cette entreprise constitue un facteur considérable au point de vue de l'embauchage. La compagnie a employé jusqu'à 500 hommes à la fois.

A St-Roch de Méginac

Actuellement, la Compagnie de Construction Laviolette Ltée exécute un important contrat pour le gouvernement provincial à St-Roch de Mékinac. Il s'agit de la construction d'une route à travers le roc pour faire disparaître les côtes Giguère, les travaux consistent en grande partie en dynamitage et en minage de pierre. Plus de 75,000 verges cubes de pierre doivent être minées. La nouvelle route nécessite une coupe abrupte de 146 pieds, elle longera le St-Maurice. Ces travaux sont semblables à ceux exécutés, il y a quelques années à la Pointe-à-la-Mine. Une quarantaine d'hommes y travaillent actuellement. Le contrat durera jusqu'au mois de juin environ. M. Trottier a dû installer un véritable petit village de camps pour y loger ses employés pendant la durée des travaux. Il a fallu aussi construire pour cette nouvelle route, 3 ponts assez considérables. L'outillage lourd utilisé à St-Roch-de-Mékinac a été conduit à destination à bord de chalands sur la rivière St-Maurice, à cause de l'insuffisance de certains ponts sur la route.

Père de 12 enfants

Ces quelques notes bien incomplètes, nous aident tout de même à mieux connaître l'une des belles organisations dont nous a dotée l'entreprise privée. La réputation de cette compagnie et de son président dépasse les limites de notre province. Le gouvernement de Washington a même au cours de la guerre voulu obtenir les services de M. L.-O. Trottier dont il avait entendu parler comme d'un homme qui ne recule devant aucun obstacle quand il s'agit de bâtir. M. Trottier est un humble, il fait très peu parler de lui. Sa compagnie l'accapare complètement. Les quelques loisirs qui lui restent il les passe au milieu de sa nombreuse famille. M. Trottier est en effet père de 12 enfants vivants.

Le club de ski

Bien des associations cependant le considèrent comme leur bienfaiteur. On pourrait dans cet ordre d'idée citer le Club de Ski des Trois-Rivières, pour lequel M. Trottier n'a pas hésité à se dévouer en mettant son outillage à son service, et cela, à des conditions extrêmement avantageuses. Il a exécuté pour le Club de Ski plusieurs travaux comme l'aménagement des côtes, et actuellement, il s'occupe du transport d'une hutte du parc de l'exposition que les directeurs du Club de Ski ont achetée de la ville dans le but d'en faire un nouveau clubhouse.

Les bureaux de la Compagnie de Construction Laviolette Ltée sont situés au No 429, rue Laviolette; son garage se trouve sur la rue St-Laurent, au Cap-de-la-Madeleine.



La série de photographies ci-contre rappelle les diverses étapes de la belle carrière de constructeur de M. L.-O. Trottier, président et gérant-général de la Compagnie de Construction Laviolette Limitée. Depuis ses débuts en 1912, comme instructeur provincial sur la construction des premières routes en macadam, M. Trottier a fait des chemins, des barrages, érigé des usines, bâti des ponts, des aqueducs, du drainage, etc. Il a construit entre autres une grande route sur la côte nord.





Actuellement La Compagnie de Construction Laviolette Limitée construit une route à St-Roch-de-Mékinac, pour faire disparaître les côtes Giguère. La photo supérieure montre un aspect des travaux. En dessous, un des puissants bulldozer de la compagnie, attelé sur une hutte, qui est transporté sur les terrains du club de ski des Trois-Rivières, pour servir de clubhouse.

Ci-contre une magnifique photo de l'aéroport du Cap-de-la-Madeleine, construit par cette compagnie.

Aux ateliers Poissant règne une atmosphère de vie de famille





Dans le médaillon, M. Jean-Paul Talbot, gérant de Poissant Limitée. La grande photo est celle du personnel de la maison Poissant.

POISSANT LIMITEE offre un édifiant exemple de vie de famille entre patron et employés. Les autorités de la compagnie ont su donner à cette vie d'atelier une atmosphère démocratique où chacun considère l'autre avec le respect d'un frère, où chacun collabore de tout coeur à l'oeuvre commune, où le patron est considéré moins comme un juge que comme un père.

Cette vie de famille, toute de collaboration dans le travail et de joyeuse camaraderie, se prolonge même en dehors de l'atelier.

A maintes reprises, on a convié le personnel de chez Poissant à des veillées de famille pour leur donner l'occasion de nouer des relations plus cordiales en dehors des heures de travail.

La nouvelle direction saura avec la collaboration d'un personnel compétent, perpétuer aux Trois-Rivières et dans les villes de la région, la réputation enviable que Poissant Limitée — ci-devant H.-A. Poissant & Cie — s'y est taillée.

Le nom Poissant

"Poissant, maître-teinturier nettoyeur", voilà l'essentiel d'une raison sociale qui a subi des changements, mais qui, depuis près de vingt-cinq ans, représente pour les Trifluviens, l'emblème de l'efficacité dans l'entreprise du nettoyage des vêtements et de la teinturerie.

M. Henri Aubin Poissant, homme d'affaires bien connu maintenant à sa retraite, a fondé cette maison dans un immeuble de la rue Saint-Paul. L'entreprise Poissant était la première du genre. Elle ne mit pas de temps à progresser.

M. H.-A. Poissant transporta plus tard ses ateliers sur la rue Saint-Georges, à proximité de la rue Royale, pour ensuite les loger définitivement, en 1934, dans l'immeuble actuel de la rue Sainte-Marguerite. On se rappelle que cet immeuble a appartenu dans le passé à une brasserie. Lors de son arrivée, M. Poissant y a fait des réparations évaluées à plusieurs milliers de piastres.

La direction présente de Poissant Limitée a l'intention de transformer peu à peu les ateliers de nettoyage et de teinturerie pour rendre le service plus efficace. Les travaux devraient débuter sous peu.

Les succursales

En 1945, la maison Poissant Limitée a un rayonnement allant bien au-delà des limites de notre ville. A part l'immeuble central, où sont logés les bureaux et ateliers, Poissant Limitée compte deux succursales ou dépôts aux Trois-Rivières, une sur la rue Hart, l'autre sur la rue Laviolette, et une succursale dans chacun des centres dont les noms suivent: Shawinigan, Grand'Mère, Louiseville et Sorel. Ces dépôts offrent, même au loin, le service quotidien de Poissant Limitée.

Ateliers modernes

La maison Poissant possède les ateliers de teinture et de nettoyage les plus modernes entre Québec et Montréal. Un habit, un manteau ou une robe nettoyé chez Poissant donne invariablement satisfaction. Le personnel déploie dans son travail la compétence minutieuse qu'il faut. Il s'exécute de plus avec une machinerie perfectionnée qu'on adapte sans cesse aux innovations et au progrès moderne.

Les quatre camions de la maison Poissant circulent continuellement sur nos rues et nos routes, assumant ainsi une distribution quotidienne des vêtements teints ou nettoyés.

Le nouveau gérant

Le gérant de Poissant Limitée, M. Jean-Paul Talbot, c.a., est un licencié de l'école des Hautes Etudes commerciales de Montréal et est membre de la Société des comptables agréés de la province de Québec.

Il entend maintenir parmi la population des Trois-Rivières, de Shawinigan, de Grand'Mère, de Louiseville et de Sorel la réputation enviable de cette belle entreprise trifluvienne et faire en sorte que le nom de Poissant Limitée devienne dans toute la région synonyme de service et qualité.

Les doyens du personnel

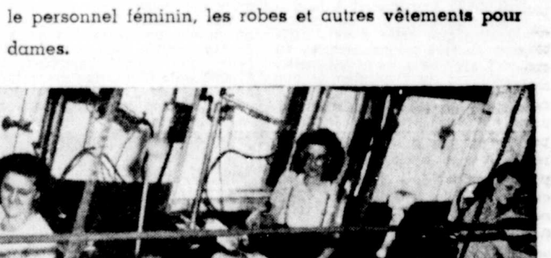
Poissant Limitée a la réputation de conserver longtemps ses employés. L'esprit de famille, dont nous parlons plus haut, est certes pour quelque chose dans cette stabilité du personnel.

Une des figures les mieux connues de ce personnel est M. Charlemagne Cossette, comptable à l'emploi de la compagnie depuis onze ans.

Sportman très sympathique, il était l'an dernier président de la Ligue Trifluvienne de balle molle.

Il y a quelques années, il fut gérant de la Ligue Trifluvienne de hockey. M. Cossette se rappelle encore avec fierté avoir dirigé le club de balle molle Fréchette qui fut, en 1933 et 1934, champion de la Ligue Commerciale.

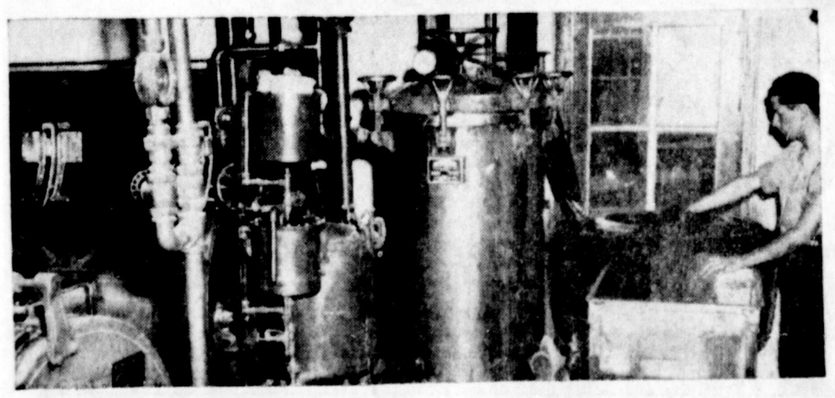
Parmi les vieux employés — le mot "vieux" n'est pas justifié par leur âge — citons MM. Wilfrid Cossette, frère du comptable, à l'emploi de la maison Poissant depuis dix-sept ans et contremaître des ateliers; Gérard Villemure, chef-ingénieur, seize ans de service; René Laferrière, presseur, dix ans de service; Cécile Malo, presseuse, dix ans de service, etc., etc...



Cinq grands séchoirs servent à faire le nettoyage à sec chez Poissant Limitée. Ils sont ici en opération sous la direction de MM. Fernand Projean et Roland Villemure.



Avec la photo du haut et celle du bas, nous assistons au repassage des vêtements nettoyés chez Poissant Limitée. Le personnel masculin presse les habits pour hommes et le personnel féminin, les robes et autres vêtements pour dames.



Ci-contre, nous assistons à la dernière opération du nettoyage à la buanderie. Les pièces de lingerie sorties de la grande laveuse mécanique ont été introduites dans l'essoreuse. Nous voyons ici un préposé déposer des vêtements dans cette essoreuse.

La Chambre de Commerce a bien servi les intérêts trifluviens



Le bureau de direction de la Chambre de Commerce des Trois-Rivières. De gauche à droite: MM. André JULIEN, Roméo DELISLE, Emile JEAN, Donat BISSON, J.-Henri RENE de COTRET, P. B. KIMBALL, vice-président; Aimé MONTCALM, président; Laurent PARADIS, vice-président; R. J. CLARK, J.-C. BOUDREAU, J.-D. CHAGNON, Norman LABELLE et Léon TREPANIER, commissaire industriel. Au bas de la page, le manoir de Niverville, où sont situés les bureaux du commissariat et les quartiers-généraux de la Chambre de Commerce.

(Par Léon Trépanier)

La formule d'une Chambre de Commerce s'apparente au milieu économique dans lequel cet organisme évolue.

Par un heureux hasard des circonstances, la Chambre de Commerce Senior des Trois-Rivières occupe le Manoir historique de Claude Boucher de Niverville, construit en 1756 et que la Commission du IIIe Centenaire des Trois-Rivières, qui en a fait l'achat, doit l'un de ces jours transformer en musée trifluvien.

Il fait bon de travailler dans cette vieille maison où autrefois une châtelaine devait présider à des réunions moins prosaïques que le sont en somme celles que nous tenons aujourd'hui pour discuter les problèmes du gagne-pain quotidien.

Mais il convenait tout de même que dans une ville aussi historique que Trois-Rivières nous puissions nous de la Chambre de Commerce nous distraire de temps en temps de notre travail pour regarder ces vieux murs témoins des gaies réunions d'un autre siècle et vivre, par le souvenir, des bribes d'histoire.

Fondée il y a 37 ans

Vieille de plus de trente-sept ans, la Chambre de Commerce des Trois-Rivières, comme tous les organismes analogues, s'est développée au gré des événements et des efforts successifs de ceux qui ont présidé à sa direction.

A l'issue d'une guerre mondiale qui a suscité de par le monde un vaste réveil économique, notre Chambre de Commerce serait elle-même entraînée dans le tourbillon du progrès nouveau, si depuis longtemps déjà elle ne s'était rendue compte du rôle utile qu'elle est appelée à jouer dans la vie trifluvienne.

On la retrouve aujourd'hui plus active que jamais, imprégnée d'une nouvelle vie, désireuse de faire plus qu'elle peut légitimement faire avec les moyens dont elle dispose, mais prête à se mettre quand même au service de la communauté de citoyens qu'elle dessert.

Si le champ d'action d'une chambre de commerce est presque illimité il n'est que juste de dire qu'elle se préoccupe plus spécialement des intérêts de la collectivité économique que ses membres composent.

Il importe donc que ses membres portent aux activités de la Chambre l'intérêt qu'ils portent à leurs propres affaires. Aussi faut-il quelque fois déplorer l'indifférence de certains membres à l'égard d'une corporation d'hommes d'affaires où ils peuvent s'approvisionner de renseignements utiles au développement de leur entreprise.

Ce qui échappe malheureusement à un trop grand nombre de membres — et cette remarque s'applique à la plus part des organisations dans n'importe quel domaine que ce soit — c'est le fait qu'un trop petit nombre de membres absorbent le fardeau du travail nécessité par le développement de l'organisation.

Double affiliation

La Chambre de Commerce des Trois-Rivières est affiliée à la Fédération des Chambres de Commerce de la Province et à la Canadian Chamber of Commerce. C'est dire que cette double affiliation la met nécessairement en contact avec tous les groupements économiques du Dominion et que de ce chef, elle est en mesure de bénéficier du travail collectif qui s'accomplit dans le domaine économique.

Cette double affiliation comporte en retour des obligations qu'il lui faut remplir à l'endroit des deux fédérations.

Ces obligations consistent en des mémoires qu'il lui faut adresser fréquemment en réponse à des questionnaires de toutes sortes sur des questions relevant du domaine commercial, industriel et économique.

Ce travail nécessite de nombreuses réunions du Conseil d'administration de la Chambre, de beaucoup de réunions de comités d'étude, de recherches, de collections d'opinions des membres, de démarches et d'entrevues. Un travail aussi considérable doit être normalement partagé entre les membres. C'est la tâche qu'en 1946 la Chambre a l'intention d'accomplir par la tenue d'assemblées générales plus fréquentes.

Les restrictions gouvernementales nécessitées par la guerre ont, comme on le sait, semé l'inquiétude au sein des entreprises industrielles et commerciales.

D'où la grande campagne inaugurée par les Chambres de Commerce du Dominion en faveur de L'ENTREPRISE LIBRE (Freedom of Enterprise).

Durant l'année qui vient de s'écouler, cette formule a servi de thème aux campagnes de propagande des Chambres de Commerce et nous ne saurions trop engager les membres de la Chambre de Commerce des Trois-Rivières à se procurer au secrétariat de la Chambre des brochures et circulaires qui traitent de cette question.

En marge de cet effort collectif, il y a celui des relations entre patrons et ouvriers, entre industriels et les agglomérations de citoyens où ils opèrent.

Afin d'améliorer cette double situation, on a cherché de toutes parts des moyens d'entente, des méthodes de rapprochement.

C'est ainsi qu'au Canada, par exemple, on a créé sous le patronage du Ministère du Travail, ces comités mixtes ou ouvriers-patronaux qui sont actuellement au nombre de 315 englobant plus de 300,000 travailleurs d'une quinzaine d'industries diverses.

Comités mixtes

La Chambre de Commerce des Trois-Rivières a été heureuse de s'associer à ce travail en secondant les efforts de l'un de ses membres, officier d'un syndicat ouvrier de cette ville qui est le représentant pour cette région de la Commission de Collaboration en Matière de production.

Les Comités Mixtes ou Ouvriers-Patronaux sont institués pour examiner avec soin toutes les recommandations du travail et de la direction. Leurs fonctions sont consultatives sur les problèmes de la production. Les griefs et les problèmes relatifs aux salaires et aux conditions de travail doivent être laissés à la procédure appropriée des conventions collectives.

Afin de bien faire comprendre au public trifluvien l'importance de ces comités tant pour l'employeur que pour l'employé, la Chambre de Commerce présentera, au début de l'année 1946, deux films: "Travaillant ensemble en Canada" et "Démocratie à l'oeuvre" qui expliquent éloquemment l'utilité et l'emploi de telles mesures pour activer la production industrielle.

La Chambre de Commerce des Trois-Rivières croit dans la nécessité pour l'industrie elle-même de coopérer avec les citoyens au milieu desquels elle développe son entreprise tout comme elle a foi dans la nécessité de coopération des citoyens avec l'industrie. (Et sur ce point nous pourrions citer la déclaration faite récemment par Sir Clive Baillieu, président de la puissante Fédération des Industries Britanniques:

"Nous reconnaissons", dit Sir Clive, "que le contrôle de l'industrie n'est plus exclusivement et uniquement la chose des propriétaires; il implique tout aussi bien des responsabilités vis-à-vis les actionnaires, les ouvriers et le public, et que l'entreprise privée doit se justifier elle-même en tenant compte des considérations sociales et des intérêts nationaux."

On conviendra qu'une telle déclaration venant d'un des magnats de la grande industrie anglaise est un conseil salutaire aux industriels qui seraient portés à ignorer l'importance de cette coopération mutuelle. La Chambre de Commerce a institué un commissariat industriel en marge de son secrétariat permanent.

La venue de nouvelles industries

Cette innovation a été faite dans le but de favoriser par toutes sortes de moyens la venue de nouvelles industries aux Trois-Rivières.

Il est bon de faire remarquer ici qu'une industrie ne vient pas s'implanter dans une ville sur une simple invitation.

Le chef d'une entreprise qui projette de s'installer dans un nouveau territoire ne se contente pas de faire un examen des lieux, d'étudier le marché où il aura facilité d'écouler ses produits; il est bien d'autres facteurs qu'il lui faut considérer avant que de procéder à la décentralisation de sa principale usine.

En dehors de la question de transport qui a sa grande importance, il en est d'autres qui retiendront son attention.

Trouvera-t-il la main-d'oeuvre masculine ou féminine nécessaire pour l'opération de son usine?

La municipalité où il a l'intention de s'établir lui offrira-t-elle les garanties nécessaires en ce qui concerne la sécurité de son établissement: service de protection contre l'incendie, quantité d'eau suffisante pour le service de son usine; la question des impôts municipaux et scolaires, les facilités de logement pour ses employés, dans le cas où il lui faudrait importer une main-d'oeuvre technique, des conditions sociales qui permettront à ses employés de se récréer et d'occuper agréablement leurs loisirs, sont aussi des facteurs dont il tiendra compte.

Un relevé économique

D'où vient la nécessité pour une ville de faire une relevé économique de sa situation.

Grâce à la collaboration que nous ont apportée le Ministère de l'Industrie et du Commerce de Québec et des compagnies intéressées au développement des Trois-Rivières, tel relevé économique est maintenant en possession de la Chambre de Commerce et des autorités municipales.

Dès que tous ces renseignements ont été fournis à l'entreprise en question, celle-ci veut connaître quels sont les privilèges que la ville est prête à faire pour favoriser une nouvelle industrie.

En raison du coût élevé des matériaux de construction, de leur rareté et de la rareté de la main-d'oeuvre experte, on exige habituellement un immeuble construit d'avance et inoccupé et à des conditions extrêmement favorables pour les propriétaires de l'industrie.

Dans une petite municipalité que la guerre a subitement grossie, par l'établissement d'usines pour les fins de guerre, usines aujourd'hui inoccupées, il est facile de rencontrer ces desiderata. En plus les exigences de ces municipalités, au point de vue de l'emploi de la main-d'oeuvre ne sont pas aussi fortes que pour une ville d'une population de cinquante mille âmes ou à peu près.

Dure concurrence

Sous ce rapport Trois-Rivières a à faire face à une concurrence qu'elle s'efforcera d'éliminer, grâce aux avantages qu'elle possède dans certains domaines, comme par exemple celui des transports, de son énergie électrique, de sa main-d'oeuvre excellente et de sa situation géographique autant que des conditions sociales qui régissent sa vie quotidienne.

Mais la ville des Trois-Rivières n'a jamais possédé dans ses limites des industries de guerre; conséquemment elle ne possède aucun immeuble ou usine qu'elle peut mettre à la disposition d'une industrie. En plus elle est régie par une Charte spéciale à laquelle il lui faut se conformer tant pour la protection des contribuables que pour le bon équilibre de ses finances.

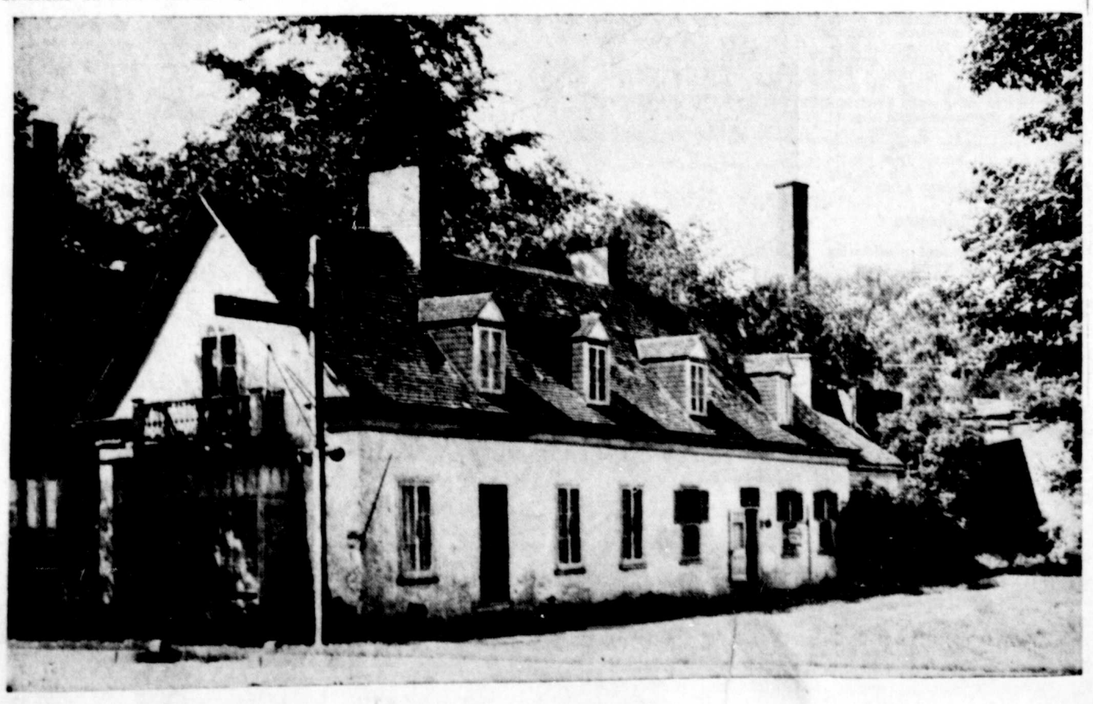
Pour ces raisons, il nous a fallu écarter des industries qui ont obtenu ailleurs des conditions qu'elles ont jugé plus convenables.

Il n'y a pas lieu de regretter les démarches que nous avons faites pour attirer ces industries ici. La Chambre de Commerce en collaboration avec les autorités municipales ont au moins la satisfaction d'avoir fait connaître certains avantages que Trois-Rivières possède et dont il sera tenu compte par des industries en quête d'emplacements.

De petites industries locales s'agrandissent petit à petit et en étendant son champ de publicité à l'étranger, la Chambre de Commerce ouvre la voie à de nouvelles entreprises.

Dégagée de tout esprit chauviniste, elle se réjouit de l'établissement, dans des villes de son voisinage, de petites industries qui en somme alimenteront la capitale mauricienne, par le pouvoir d'achat que ces industries vont développer et qui lui bénéficiera normalement mais elle continuera quand même à favoriser l'établissement ici d'industries qui créeront du travail, développeront une main-d'oeuvre experte et libéreront les familles d'ouvriers trifluviens de toute inquiétude pour l'avenir de leurs enfants.

L'appui que les hommes d'affaires de la Cité lui apporteront facilitera son travail.





Une école de formation

Le Jeune Commerce

LE JEUNE COMMERCE est né sous le signe de la coopération. Son existence constitue la plus belle preuve que l'initiative privée ne vit pas dans un individualisme étroit et fermé, mais qu'elle est capable d'un effort commun, d'un mouvement d'ensemble, pour l'avancement de l'intérêt public.

Tout en conservant leur personnalité distincte, tout en s'affirmant dans des sphères bien différentes et souvent concurrentes, les membres du Jeune Commerce ont su se grouper sous une même bannière, pour travailler à leur perfectionnement individuel et servir en même temps les intérêts de la collectivité.

Ecole de formation

C'est pourquoi, le Jeune Commerce veut être avant tout une école de formation.

Les fondateurs de ce mouvement ont voulu réunir, nos jeunes hommes d'affaires, dans une association où ils trouveraient tous les avantages possibles de parfaire leur culture, de s'initier aux affaires et de se familiariser avec tous les grands problèmes.

Dans ce domaine de la formation de ses membres, le Jeune Commerce dispose de trois moyens: les diners-causeries mensuels, les visites industrielles et le parlement-école.

Les diners-causeries

Les diners-causeries du Jeune Commerce remportent un succès considérable. Ils se sont révélés une formule très populaire, pour soutenir l'intérêt des membres. Ils leur donnent l'occasion d'entendre souvent des voix autorisées dans le monde des affaires. Depuis ses débuts, le Jeune Commerce a eu l'avantage de recevoir, en effet des personnalités de marque, qui sont venues à tour de rôle, traiter d'une longue série de questions et de problèmes, qu'un jeune homme désireux de réussir dans la vie, ne peut se permettre d'ignorer.

Les visites industrielles

Les visites industrielles ont contribué aussi dans une très grande mesure, à élargir les horizons de nos jeunes hommes d'affaires. Grâce à cette initiative, les membres de la Chambre de Commerce des Jeunes ont pu graduellement pénétrer les secrets de la fabrication d'une foule de choses qui nous entourent.

Ils ont pu à l'aide de ces tournées instructives, faire l'inventaire de notre patrimoine industriel et se former la conviction de connaître un peu mieux ce qui se passe derrière les murs sévères de nos grandes et petites entreprises industrielles.

Le parlement-école

Le parlement-école vise peut-être encore plus directement à la formation personnelle de l'homme d'affaires, en l'habituant à cet art difficile de bien s'exprimer et de faire valoir avec assurance et force ses opinions sur de nombreux sujets.

La création d'un comité de pratique oratoire s'est avérée l'une des plus heureuses initiatives de notre Jeune Chambre. Les premiers parlements-écoles, tenus récemment ont suscité un grand enthousiasme. En évitant les discussions oiseuses et en abordant, dans ses débats, des sujets d'actualité locale, le Jeune Commerce contribuera à éveiller l'opinion des jeunes, à les préparer à mieux comprendre nos questions locales et à apporter des suggestions pratiques pour leur solution.

Mouvement de solidarité

Le Jeune Commerce, en plus d'être une école de formation, se révèle aussi un mouvement de solidarité.

L'association en outre de vouloir perfectionner ses membres cherche à développer la coopération, par l'encouragement mutuel. Dans ce but la direction de cet organisme a décidé d'adopter un écusson distinctif. Il s'agit d'une sorte de décalque, qui pourra se coller dans les vitrines des établissements de commerce, sur les voitures etc, pour permettre l'identification des membres et de mettre ainsi à profit le désir des composants du Jeune Commerce de s'encourager l'un et l'autre, par des achats ou autrement.

Un champion de l'urbanisme

Nous venons de démontrer rapidement que le Jeune Commerce se consacre tout d'abord au bien-être de ses membres. C'est ce qui en fait pardessus tout une association vivante, intéressante et utile. C'est un groupement qui vise avant-tout à construire, à édifier, et qui ne s'attarde pas dans de vaines et inutiles protestations.

Sans jamais s'immiscer dans le domaine politique, le Jeune Commerce travaille cependant de façon très active sur un plan plus vaste. Il se fait par exemple le champion de l'urbanisme. Aussi cet organisme a-t-il inscrit à son programme une grande campagne d'embellissement, pour le printemps prochain.

Cette grande croisade d'assainissement et d'embellissement promet de faire époque dans les annales trifluviennes.

Le Jeune Commerce sait à l'occasion prêter son concours à nos oeuvres. Ainsi, il a fait un succès de la campagne du Timbre de Noël destinée à venir en aide à la lutte contre la tuberculose.

Exposition artisanale

Mais la grande entreprise à laquelle le Jeune Commerce des Trois-Rivières est en train d'attacher son nom, c'est l'exposition artisanale du mois de juin prochain.

Grâce à cette initiative, le Jeune Commerce escompte bien faire de notre ville le grand centre d'exposition artisanale de tout le pays.

Citons à ce sujet, ce qu'écrivait tout récemment encore, M. Léon Trépanier, O. B. E., commissaire industriel de notre ville.

"La Chambre de Commerce des Jeunes des Trois-Rivières projette d'organiser, en juin 1946, au Parc d'Exposition, une grande foire artisanale.

Une telle initiative ne pouvait être confiée à des meilleures mains.

La Chambre de Commerce des Jeunes est un composé de cerveaux actifs, de volontés agissantes et là où leurs aînés pourraient être portés à faiblir devant des obstacles, ces jeunes gens qui, demain, présideront à la vie économique de la région trifluvienne, trouveront la force de vaincre et de réaliser.

Dans ma longue carrière d'activités, au cours de laquelle j'étais souvent appelé à faire la cuisine d'une organisation, c'est-à-dire, ordonner et coordonner, mettre à exécution les décisions d'un comité directeur, j'aurais voulu avoir autour de moi, pour accélérer le travail tracé par des cerveaux expérimentés, quelques-unes de ces intelligences neuves et exemptes des grandes préoccupations du gagne-pain quotidien.

Il nous apparaît que, si le projet de 1946 se réalise, les plus vieux d'entre nous, les artisans des glorieuses fêtes de 1934, n'aurons qu'à conseiller, à retenir dans les limites de ce qui peut être grand et beau, tous ceux d'entre eux qui se distribueront la tache de révéler à la région mauricienne ce que les métiers du terroir ont produit et peuvent produire chez nous.

La Chambre de Commerce des Jeunes des Trois-Rivières a assumé une tâche. Cette tâche est lourde de conséquences, car, si elle est marquée d'un grand succès, j'ai l'impression que Trois-Rivières pourrait devenir le Centre Artisanal du Canada, une sorte d'image permanente de l'ingéniosité de nos artisans du terroir."

Au sommet de la page, photo prise, lors d'un récent parlement-école du Jeune Commerce des Trois-Rivières, une initiative du comité de pratique oratoire de cette association. Ci-dessous une photo du bureau de direction du Jeune Commerce. Assis de gauche à droite: MM. Pierre Grenier, Herman Renaud, Marcel Lajoie, président; François Nobert, J.-A. Déry. Debout: MM. Maurice Langlois, François Lajoie Jr., Ernie Tapps et Guy Balcer. N'apparaissent pas sur cette photo MM. Robert Massicotte et J.-A. Mongrain.



La fin de la guerre est le début d'une ère nouvelle pour le port des Trois-Rivières



M. Romeo Larivière, gérant du port des Trois-Rivières, depuis 1936, soit depuis que le contrôle des ports du Saint-Laurent a été confié à l'administration du Conseil des Ports Nationaux, sous le contrôle du Ministère des Transports.

Arrêté dans son essor par la guerre, le port des Trois-Rivières entre avec l'après-guerre, dans une nouvelle ère où il retrouvera son rang de troisième port du Canada qu'il occupait en 1937 et en 1938, et qu'il s'est vu enlever par les ports océaniques au plus fort de la campagne sous-marine.

La guerre sous-marine, on s'en souvient dépassa l'Atlantique pour se poursuivre jusque dans le golf et l'estuaire du Saint-Laurent. On a vu les submersibles ennemis couler des navires dans le voisinage de Matane et de Métis et les navires désertèrent peu à peu la route du Saint-Laurent au bénéfice des ports de l'Atlantique où ils se formaient en convoi sous la protection des navires de guerre et de l'aviation afin d'entreprendre sous leur escorte la périlleuse traversée de l'Atlantique.

Les pertes maritimes ajoutées au grand besoin des navires pour assurer le transport des troupes et du matériel sur les divers fronts d'invasion à partir de l'automne de 1942 furent de moins en moins fréquentés. Et l'on vit le nombre des navires qui visitèrent le port des Trois-Rivières baisser à 3,561 en 1943 et le tonnage des marchandises manipulées sur nos quais baisser de 2,145,899 tonnes en 1940 à 1,206,404 tonnes en 1943.

1943, l'année creuse

L'année **1943** marqua la période la plus creuse pour le port. Dès l'an dernier il commença de remonter la pente. Le progrès s'est accentué avec l'ouverture de la saison de navigation suivie à quelques semaines d'intervalle de la victoire en Europe et de la reddition du Japon.

Meilleure année depuis la guerre

Les statistiques au premier novembre dernier le prouvent de façon très éloquente. Pendant cette période on a en effet manipulé **2,264,047** tonnes de marchandises sur les quais à comparer avec 1,591,476 tonnes pour la période correspondante de l'an dernier. De record des dix premiers mois de 1945 est supérieur à toute l'année 1940, la plus active de la période de la guerre, au cours de laquelle 2,145,899 tonnes de marchandises furent chargées ou déchargées dans le port des Trois-Rivières

On notera que les entrées représentent les deux-tiers des marchandises manipulées dans le port, 1,527,390 tonnes (contre 1, 129,422 tonnes en 1944) ce qui laisse aux exportations un total de 736,657 tonnes (soit le double des 352,954 tonnes exportées au cours de l'année dernière). Si l'on veut comparer avec l'année 1940, on trouvera que les importations s'élevèrent alors à 1,377, 349 tonnes et les exportations à 768,150 tonnes.

Fait intéressant à noter, si l'activité est plus grande sur nos quais dans une proportion très considérable, le nombre des navires est cependant moindre qu'il ne l'était l'an dernier 3,730 navires jugeant 4,233,785 tonnes contre 3,740 jougeant 3,505,055 tonnes l'an dernier.

Le tableau comparatif suivant donnera une excellente idée de l'amélioration des affaires dans le port des Trois-Rivières.

VAISSEAUX
(Arrivées et départs)

Année	Nombre de navires	Tonnage net enregis.
1945	3730	4,233,785
1944	3740	3,505,055

TONNAGE DES CARGAISONS

Année	Entrées	Sorties	Total
1945	1,527,390	736,657	2,264,047
1944	1,129,422	352,054	1,591,476

Ces chiffres couvrent le période se terminant le 30 octobre de chaque année.

Les statistiques des cinq années de guerre donnent une meilleure idée de l'évoution qui s'est produite et de la recrudescence d'activités à laquelle nous assistons aujourd'hui.

NAVIRES
(Arrivées et départs)

	Nombre de navires	Tonnage net enregis.
Arrivées		
1940	2,077	2,061,990
1941	2,545	2,204,462
1942	2,149	1,666,674
1943	1,778	1,424,227
1944	1,958	1,860,530
1945 (10 mois)	1,867	2,119,433
Départs		
1940	2,129	2,061,990
1941	2,568	2,210,771
1942	2,144	1,665,336
1943	1,783	1,425,516
1944	1,958	1,860,530
1945 (10 mois)	1,863	2,114,352

TONNAGE DES CARGAISONS

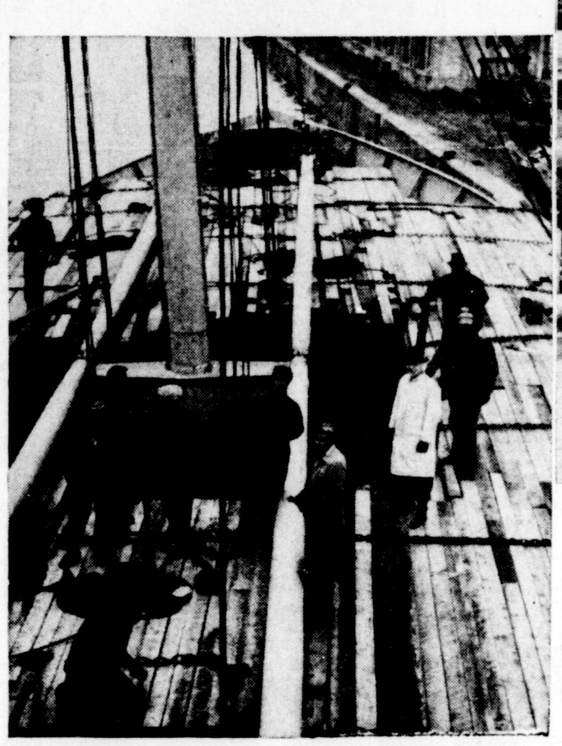
Année	Import.	Export.	Total
1940	1,377,749	768,150	2,145,899
1941	1,511,294	485,278	1,996,572
1942	1,013,237	323,139	1,336,376
1943	874,523	331,881	1,206,404
1944	1,312,539	427,245	1,739,784
1945 (10 mois)	1,527,390	736,657	2,264,047

Le commerce océanique est responsable pour une bonne partie de l'activité du port des Trois-Rivières. Au cours des dix mois de l'année en cours il a représenté 991,273 tonnes de marchandises: 263,629 tonnes pour les importations et 727,646 tonnes pour les exportations. Le commerce domestique représente 1,272,774 tonnes de marchandises, dont la presque totalité 1,263,761 tonnes sont des importations.

La guerre ne laissera pas de traces

L'après-guerre, comme on le constate est à faire oublier les années plus tranquilles causées par la guerre sous-marine. La période de guerre ne laissera que peu de trace dans l'orientation futu-

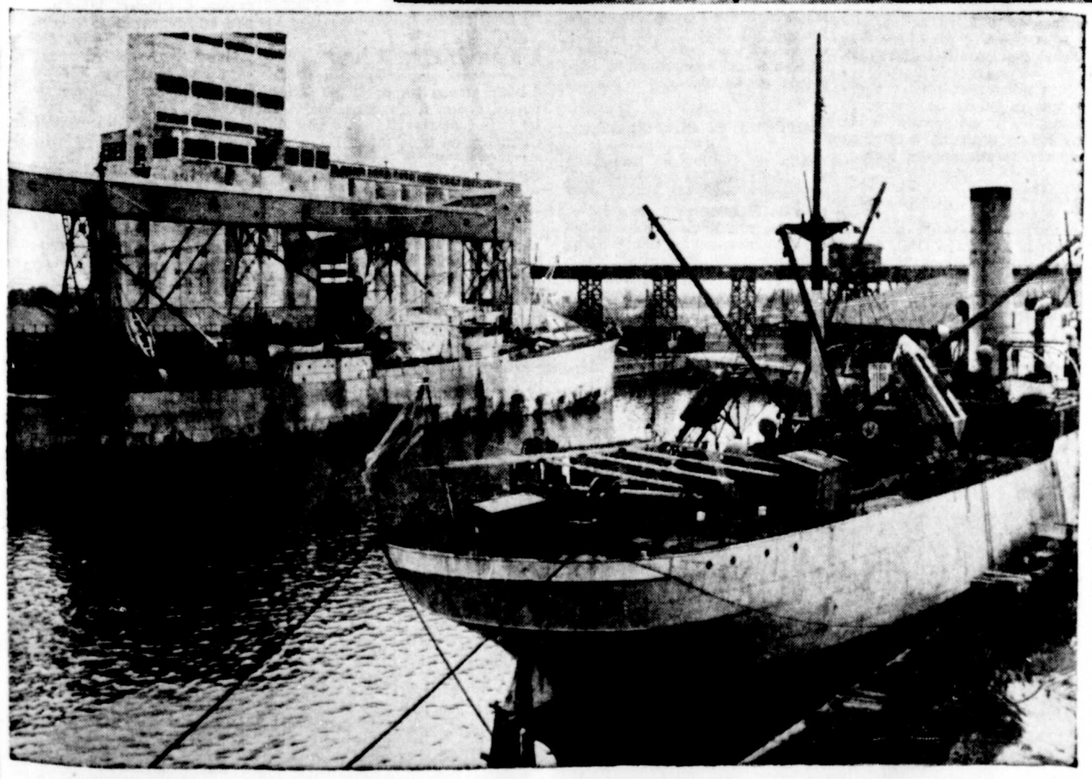




Ci-dessus, une excellente photo du port des Trois-Rivières, illustrant les quais qui s'étendent du bassin de l'élévateur à grain vers le Saint-Maurice.

Ci-contre, le chargement du bois à bord d'un navire. Depuis le commencement de la guerre des millions de pieds de bois ont été chargés dans le port.





Ci-dessus des tas de bois recouvrent une vaste partie des quais en attendant d'être chargés à bord des navires qui le transportera dans les pays ravagés d'Europe afin d'aider à la grande tâche de reconstruction des pays dévastés.

La photo de droite montre l'activité que provoque dans le port l'arrivée d'un navire.

Camions, et voitures de livraison des ship-chandlers sont vite rendus sur les lieux.

A gauche, deux navires dans le bassin voisin de l'élévateur à grain. un des coins les plus actifs du port des Trois-Rivières.

re du port, qui n'a pas été témoin d'une révolution dans sa vie, comme ce fut le cas de plusieurs autres ports canadiens. Peu de marchandises nouvelles furent expédiées par le port pendant les années de guerre. On chargea bien à bord des navires des camions, des avions, des chenillettes, mais ce fut plutôt rare, et ce sont des marchandises que nos débardeurs n'ont pas eu à manoeuvrer depuis.

Le secret qui entoura les activités du port, pendant les années de guerre, n'a pas empêché les Trifluviens de savoir qu'on y fit le chargement d'explosifs.

Activités de jadis

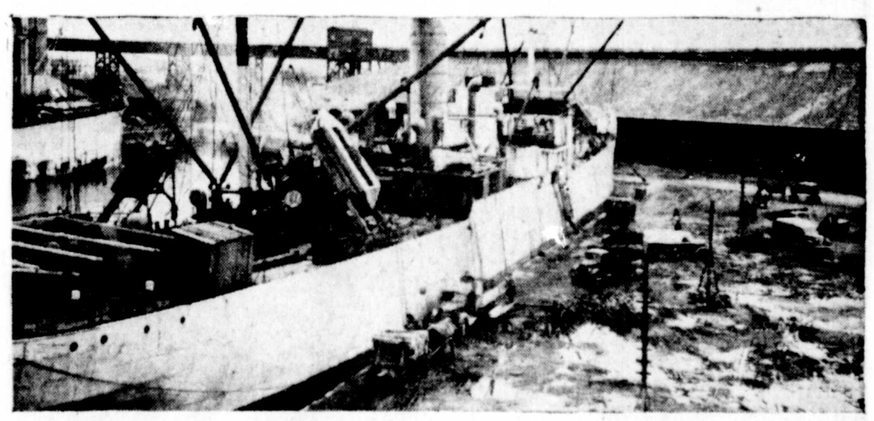
Depuis le retour à la paix le port est retourné à ses activités de jadis, c'est-à-dire bois de pulpe, blé, charbon, papier, bois de construction forment le gros des cargaisons qui y arrivent ou en partent régulièrement. Tout dernièrement toutefois, c'est à bord d'un navire à destination de la Hollande que l'on chargeait le long de nos quais, l'automobile de la princesse Juliana, fille de la reine de Hollande.

L'aspect physique du port a peu changé pendant les années de guerre. La seule amélioration importante fut la construction d'un vaste hangar par la Three Rivers Grain and Elevator, et tout dernièrement, près des quais de la traverse la démolition d'un vieux hangar, ce qui a permis de donner plus d'espace pour le stationnement des autos et camions qui utilisent nos traversiers.

Le port a ajouté une note pittoresque dans la vie trifluvienne, avec les équipages hindous et chinois qui l'ont visité dans les dernières années de la guerre et dont la présence dans nos rues et les restaurants suscitaient toujours une curiosité bien explicable.

La fin de la guerre et les programmes de grands travaux publics ont ramené à l'ordre du jour chez les Trifluviens l'expansion prochaine de notre port.

Avant la déclaration de la guerre en 1939, déjà des projets avaient été lancés, des plans ébauchés pour étendre les quais du port des Trois-Rivières. Personne ne peut dire ce qu'ils seront. C'est une question qui relève de l'Office des Ports Nationaux ,organisme fondé en 1936 sous le contrôle du ministère des transports.



Avantages uniques

Lors de la création de cet organisme, M. Roméo Larivière fut nommé gérant du port des Trois-Rivières. Sous la direction du conseil des Ports Nationaux, il a continué et développé le travail du port. La maîtrise avec laquelle il a conduit les affaires du port en font un des plus progressifs ports du pays.

L'excellente administration qu'il donne au port des Trois-Rivières en fait un des meilleurs et des plus progressifs du pays et surtout de la grande voie fluviale que constitue le Saint-Laurent.

Du point de vue géographique peu de ports peuvent se vanter d'offrir autant d'avantages que le nôtre. Sa position à la limite des hautes eaux du Saint-Laurent le place à la tête de la navigation naturelle tout en commandant le riche district de la Vallée du St-Maurice. Il forme un centre commercial logique pour les comtés de Saint-Maurice, Champlain et Maskinongé, est responsable par sa situation au confluent de deux rivières, du fait que Trois-Rivières soit devenu depuis vingt-cinq ans le plus important centre manufacturier de papier à journal du monde entier. Il commande une région où vivent pas moins de 300,000 personnes distribuées dans un rayon de 75 milles.

Le port se glorifie de posséder toutes les commodités modernes qu'exige le trafic fluvial aussi bien que le trafic océanique. Les plus gros navires peuvent entrer dans le port ou en sortir sans l'aide de remorqueurs. Le chenal principal de 2,000 à 3,000 pieds de largeur varie entre 45 et 40 pieds en profondeur.

Les quais offrent une superficie de pas moins de 650,000 pieds carrés disponibles pour l'emmagasinage du charbon et des autres cargaisons expédiées ii en vrac. Des tours de déchargement d'une capacité de 700 tonnes à l'heure permettent de disposer rapidement des cargaisons. Elles sont munies de plusieurs vastes entrepots plusieurs en béton armé, qui sont le dernier mot dans ce genre de construction. Les quais sont sillonnés de voies d'évitement et de chemins en macadam, bien éclairés.

Situé sur le parcours de la principale voie du Pacifique Canadien, le port des Trois-Rivières est en relation directe et rapide avec tous les points de la province et des autres parties du pays.

Un autre avantage, qu'on ne retrouve pas dans les grandes villes, c'est que l'on possède dans la population locale une main d'oeuvre laborieuse et expérimentée qui permet d'assurer le chargement ou le déchargement des navires dans le plus bref délai que l'on puisse rêver.

Fort de sa position géographique, de la richesse de ses forêts de l'ardeur au travail de sa population, de la production sans cesse croissante de ses industries des développements certains de l'après-guerre, Trois-Rivières et toute la Mauricie ont confiance que leur port reprendra sa place immédiatement après Montréal et Vancouver, lorsque le monde désaxé aura retrouvé son équilibre.



LES SILOS TRIFLUVIENS, Parcetiers de l'Europe

La Three Rivers Grain and Elevator

JOUR et nuit, sans arrêt et durant tout l'été, la Three Rivers Grain & Elevator a contribué au relèvement des pays libérés de l'Europe. Elle a nourri des centaines de milliers de bouches, en Angleterre, en France, en Belgique, en Hollande et ailleurs. Cette oeuvre humanitaire et secourable de la compagnie locale de silos à grain a porté, jusque dans les coins les plus reculés de l'Europe, le nom maintenant vénéré de notre ville et de ses citoyens.

La statistique de cette firme trifluvienne est éloquente. Citons quelques chiffres. Depuis le début de la saison maritime jusqu'au 14 novembre, la Three Rivers Grain & Elevator a reçu des ports des Grands-Lacs 18,869,00 tonnes de blé et elle en a expédié outremer 20,159,000 tonnes. Des navires battant tous les pavillons, ont servi au transport de ces céréales qui sont pour les Européens ce qu'était la manne pour les Hébreux de la Bible.

Des centaines de débardeurs trifluviens ont été employés durant de longues journées et ont prolongé à maintes reprises leur travail jusqu'aux petites heures du matin pour remplir de grain blond les cales béantes. A plusieurs reprises, le trafic a été si nombreux aux quais de l'élévateur que des navires ont dû s'amarrer plus loin ou jeter l'ancre dans le milieu du Saint-Laurent, en attendant leur tour d'être chargés.

Cette année aura été la première grande année d'expédition de la Three Rivers Grain & Elevator depuis le début de la guerre. De 1939 à la saison maritime de 1944 inclusivement, la pénurie des cales et le danger des traversées transatlantiques avaient réduit considérablement le transport du blé outre-mer.

Un gérant actif

M. George-F. Briggs a été le gérant-fondateur de la Three Rivers Grain & Elevator dont les silos ont été inaugurés à l'été de 1936. Il dirige cette industrie avec une compétence et un doigté extraordinaires. Nos gens le connaissent bien aussi pour ses nombreuses activités sociales et pour sa générosité envers toutes nos oeuvres humanitaires.

M. Briggs fait partie de la Chambre de Commerce des Trois-Rivières; il est membre à vie du Club de canotage Radisson, président de la succursale locale de la Navy League of Canada, membre du Rotary international et on sait quel intérêt il a porté aux cadets de la Marine trifluviens.

Une oeuvre colossale

Tout ce qui forme nos silos à grain est extrêmement grand et puissant. Cet élévateur à grain a une capacité totale de deux millions de boisseaux. Il est prolongé depuis le début de la guerre par un immense entrepôt temporaire pouvant contenir trois millions et quart de boisseaux de blé.

Or, le mouvement d'arrivages et d'expéditions a été intense tout l'été et a changé à maintes reprises, dans les silos et l'entrepôt, par milliers de tonnes à la fois, le blé qui y était tenu en réserve pour les populations affamées de l'Europe.

L'élévateur peut recevoir le blé à raison de 20,000 boisseaux à l'heure et l'expédier à raison de 40,000 boisseaux dans le même espace de temps.

Comment le blé est soutiré des barges qui l'apportent pour être lancé dans un couloir souterrain jusqu'au bas des silos et, de là jusqu'au faîte des grandes tours de béton comment il est pesé, à raison d'une vingtaine de tonnes à la fois, distribué dans les silos et classifié selon son espèce, comment cinq grandes bouches mobiles le lancent dans les cales des frêteurs océaniques, ce sont autant de problèmes que la Three Rivers Grain et Elevator a réglés en appliquant les méthodes les plus modernes et rapides de manutention des céréales.

Les trente-six silos et interstices ont une capacité totale de deux millions de boisseaux; la hauteur de l'élévateur est de 212 pieds; celle des silos, de 108 pieds, et leur diamètre, de 23 pieds.

Le système électrique

Par quelle force sont dirigées les tonnes de blé qui s'engouffrent dans les silos creux pour être précipitées plus tard dans les cales des navires? C'est par l'électricité

Tout fonctionnement de l'élévateur en relève. Le contrôle de toute la machinerie est assuré par un triple système avertisseur, qui permet aux officiers de nombreux services d'être en communications constantes.

Chaque étage a son bureau de contrôle par signaux lumineux, par tableaux lumineux en chiffres ou en lettres et par sirènes. On compte de plus un double système téléphonique, électrique et tubulaire. Ainsi, est-on en mesure d'éviter tout accident dans la manutention du grain. La ventilation, de son côté, permet d'éviter par l'électricité statique accumulée à cause de la friction du blé des explosions rendues possibles sur les parois.

Le blé arrive

Les barges des Grands-Lacs accostent au quai de l'élévateur près d'une tour indépendante. Cette tour soutient un bras articulé qui, plongeant dans chacune des cales, en soutire le blé à raison de 20,000 boisseaux à l'heure. Une fois rendu sous les tours, le blé gravit les 212 pieds de l'élévateur sur une chaine sans fin pour être pesé dans une immense balance d'une capacité de vingt tonnes. La pesée s'imprime sur un carton-témoin.

Les céréales pesées automatiquement à raison de vingt tonnes à la fois sont libérées en un tour de main et tombent à un étage supérieur où le blé, est dirigé par une canalisation d'acier sur un convoyeur horizontal à courroie de caoutchouc et de toile, large de 20 pouces environ et épaisse d'un demi-pouce.

Rendu au silo désigné, le convoyeur traîne le blé sur une élévation de 45 degrés. La courroie, qui était jusque-là concave, devient convexe et les céréales tombent dans un entonnoir qui se déverse dans l'orifice du silo. Le blé est classifié par silo.

Trente-six silos

La Three Rivers Grain & Elevator compte trente-six silos, distribués sur neuf rangées de quatre. Les espaces vides qui restent sont appelés interstices. Le blé est précipité dans les interstices, comme dans les silos, par des portes grillées. Ces interstices logent ordinairement le blé de qualité plus commune.

L'expédition

L'expédition du blé se fait à un rythme deux fois plus rapide que la réception. Chaque silo se termine en entonnoir sous lequel circule un convoyeur à godets monté sur des courroies sans fin. De sorte que le blé est repris sous le silo, pour remonter au haut des grandes tours de béton, dans deux immenses balances carrées, d'où le convoyeur le dirige vers l'extérieur après la pesée réglementaire.

Le blé circule sur un pont recouvert qui, parti du flanc est de l'élévateur, s'appuie sur le toit d'un hangar du gouvernement, en bordure d'une saignée du port. De là, le grain s'écoule dans cinq grandes bouches mobiles qu'on plonge dans les cales de navires amarrés dans le bassin.

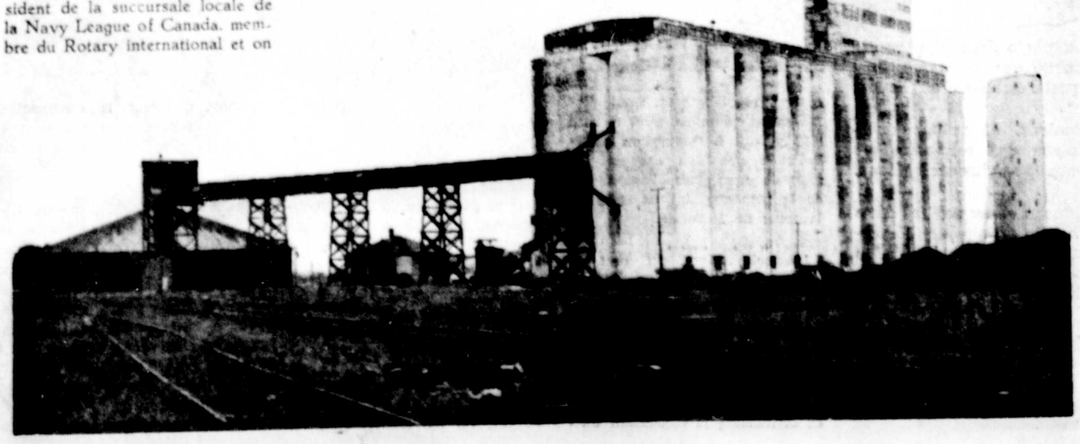
Les cargaisons des navires varient d'ordinaire entre 8,000 et 10,000 tonnes.

La Three Rivers Grain & Elevator, a durant la guerre, alors que les expéditions pour outre-mer étaient rares construit un immense entrepôt de bois pouvant loger trois millions et demi de boisseaux de blé et situé en bordure du bassin du port.

Cet entrepôt, dont les convoyeurs sont rattachés à ceux de l'élévateur, a été rempli durant la majeure partie de la guerre. La Three Rivers Grain & Elevator l'a vidé progressivement au cours de l'été pour remplir les cales des navires.

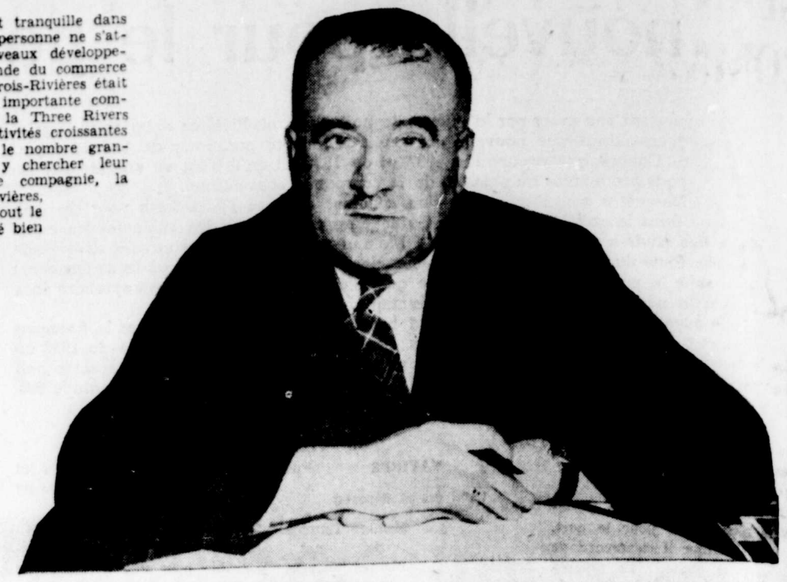
Trois-Rivières, par son port, aura contribué à nourrir des milliers de bouches, grâce à sa position géographique au confluent du Saint-Laurent et du Saint-Maurice, grâce à l'excellence et à la profondeur de son havre, grâce à la solide structure commerciale qui s'édifie sur des communications toujours développées.

Trois-Rivières aura contribué dans toute sa mesure au relèvement de l'Europe.



L'arrimage des bateaux à grain, une spécialité de la Three Rivers Shipping

ALORS que tout était tranquille dans notre ville et que personne ne s'attendait à de nouveaux développements dans le monde du commerce et de l'industrie, Trois-Rivières était dotée d'une autre importante compagnie d'arrimage la Three Rivers Shipping Co. Red'g. Malgré les activités croissantes du commerce dans notre port et le nombre grandissant des navires qui venaient y chercher leur cargaison, la naissance de cette compagnie, la deuxième du genre aux Trois-Rivières, fut à ce temps, une surprise pour tout le monde, tellement le secret avait été bien gardé autour de sa formation.



Fondation en 1943

C'est donc, le 24 août 1943, que la Three-Rivers Shipping voyait le jour. A peine 60 heures s'étaient-elles écoulées depuis sa fondation, que déjà, la compagnie se mettait en oeuvre pour assurer le chargement de grain d'un navire venant d'Europe et cela, en dépit de l'énorme organisation requise pour le chargement d'un cargo.

Une expérience de vingt ans

Ce sont là, les débuts incroyables de la Three-Rivers Shipping qui sous l'habile direction de son président, M. Lucien Paquin n'a fait que progresser depuis sa fondation. Fort d'une expérience de plus de vingt ans dans l'arrimage, M. Paquin fonda cette compagnie dans le but précis d'empêcher les compagnies étrangères de venir s'établir aux Trois-Rivières, alors que des Trifluviens pouvaient très bien diriger une entreprise de cette nature. Les événements ont pleinement donné raison, par la suite, à celui qui a donné à notre ville la Three-Rivers Shipping Co.

Il aurait toutefois été difficile de trouver mieux qualifié que M. Paquin pour prendre la direction d'une entreprise de ce genre, car dès son jeune âge, après avoir terminé ses études à l'Académie de La Salle, il entrait au service du Pacifique Canadien, département du trafic des marchandises. Pendant cinq ans, il travailla à la gare de cette compagnie ferroviaire dans notre ville, sous les ordres de l'agent du temps, M. H. A. Lamarche.

C'est donc avec toutes les connaissances requises du commerce de la réception et de l'expédition des marchandises qu'il entrait en 1922 pour le compte de la J. C. Malone Co. de notre ville, car au dire de M. Paquin le système employé par les compagnies ferroviaires pour contrôler le trafic des marchandises est le même que celui en usage chez les arrimeurs.

Pendant le stage qu'il fit à la J. C. Malone Co. soit de 1922 au jour où il fondait sa propre compagnie d'arrimage en 1943, M. Paquin s'occupa de l'ouvrage général du bureau d'administration; comptabilité, préparation des enveloppes de paye, entrée du temps des hommes, tracé des plans de navires pour y charger la plus grosse cargaison possible tout en assurant sa stabilité. En un mot, l'arrimage n'avait pas de secrets pour lui, quand il prit la gouverne de la Three-Rivers Shipping. Entreprenant et travailleur acharné, en plus des connaissances acquises, il y avait tout lieu de croire, qu'avec les années, la nouvelle compagnie connaîtrait le progrès et le succès. C'est d'ailleurs ce qui se produisit.

De progrès en progrès

En effet, de quatre navires de grains arrimés par la Three-Rivers Shipping au cours de sa première saison d'activités qui ne dura que trois mois, le nombre passa à 26 la saison suivante.

Déjà en 1944, la Three-Rivers Shipping assurait le chargement de navires venus dans notre port pour y chercher des cargaisons autres que du grain.

Une spécialité: le grain

Toutefois, la Three-Rivers Shipping se spécialise dans l'arrimage des bateaux à grains qui partent ensuite vers les pays d'Europe pour nourrir les bouches affamées de milliers de personnes. A ce sujet, il est intéressant de connaître les différentes phases que traversent un navire venu dans notre port pour y chercher une cargaison de grains, de l'instant où il est confié à la Three-Rivers Shipping à celui où il reprend le chemin des mers.

Le ballast

Le navire est accosté soit aux quais de la Dominion Coal, soit à ceux de l'International Paper où d'immenses pelles mécaniques soulagent le navire des 2,000 à 2,500 tonnes de ballast qui ont été placées dans ses soutes à son départ d'Europe, afin d'assurer sa stabilité. Car, durant la guerre, presque tous les navires arrivaient ici sans cargaison. Ce ballast est déposé dans des camions qui transportent leur contenu sur le terrain en bordure du "trou aux yatchs," acheté dernièrement par la Three-Rivers Shipping. Environ 25 à 30 camions sont employés à cette fin. Ce déchargement prend environ deux jours et demi. Après cette opération, le navire est amarré dans le bassin près de l'élévateur à grains. Des menuisiers se mettent immédiatement à la tâche pour dresser des cloisons dans les cales du navire. Les cloisons vont de la poupe à la proue. Avant et pendant ce travail de menuiserie, M. J. McBroom, surintendant des travaux du dehors, prépare l'outillage et trouve le nombre d'hommes qui assureront la cargaison au navire.

Bureaux et entrepôts

Afin de faciliter ce travail de M. McBroom, la Three-Rivers Shipping a construit des bureaux près de l'élévateur à grains et d'autres, rue Notre-Dame, en face de l'immense entrepôt construit par le gouvernement. Ainsi, il est plus facile de contrôler les hommes et aussi d'avoir sous la main, l'outillage et l'équipement nécessaires aux différentes opérations.

Opération compliquée

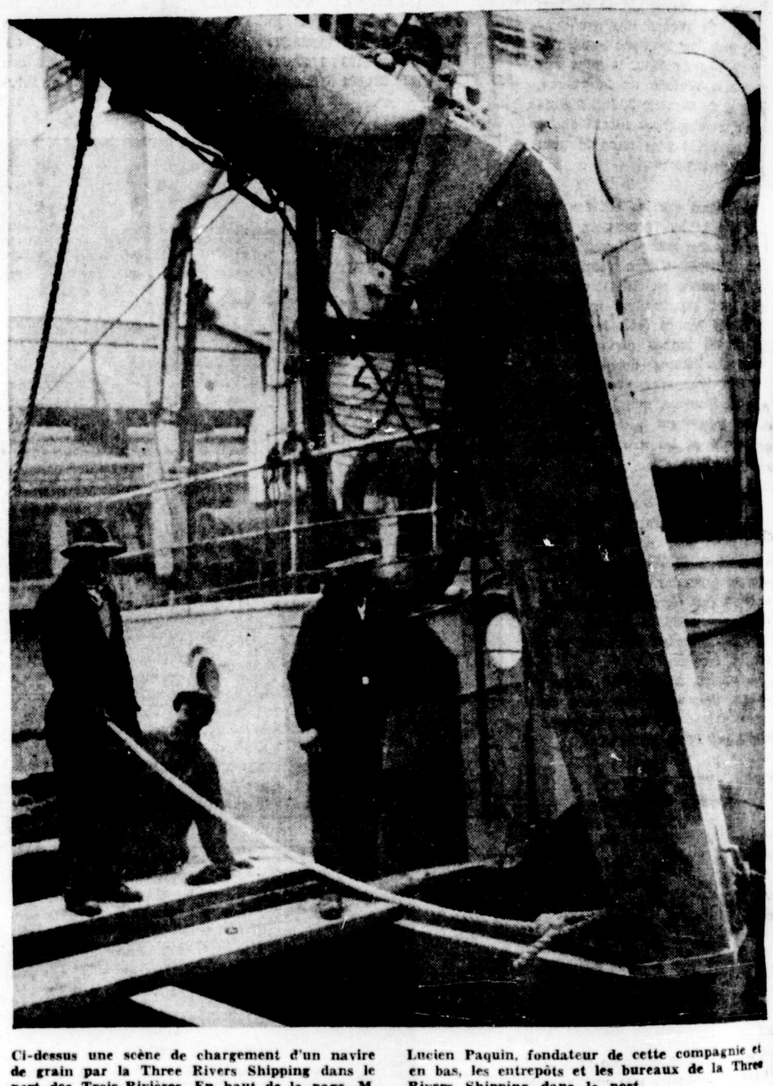
Une fois l'organisation terminée, le bateau amarré aux quais du bassin, les convoyeurs sont installés au-dessus des trous du navire. Alors qu'on serait porté à croire qu'il suffit de laisser couler le grain à flots, l'opération est beaucoup plus compliquée et demande du temps. En effet, la stabilité du navire veut que de 20 à 40 mille poches de grains soient disposées sur le fond du navire, selon les directives du capitaine. Une fois cet empochage terminé, les convoyeurs amènent le grain presque continuellement, pendant que des hommes à l'intérieur du bateau, l'étendent de façon à ce qu'aucun espace libre ne soit laissé.

Un navire par 3 jours

Pour un navire de 10,000 tonneaux, quand il n'y a pas de retard tout ce travail est terminé en moins de trois jours. De telle sorte qu'il arrive souvent qu'un navire reprend la route du retour, après un arrêt d'à peine cinq jours dans notre port.

Mais là, ne s'arrête pas la tâche de la Three-Rivers Shipping. Il reste encore à payer les hommes qui ont travaillé au chargement du cargo. Les rapports des marqueurs de temps sont envoyés à M. R. St-Pierre, gérant des bureaux de la compagnie qui sont situés dans l'édifice Ameau.

M. St-Pierre prépare les enveloppes et les distribue dans le temps record. On n'a qu'à le demander aux débardeurs, ils savent nous le dire. Le gérant transmet en même temps son rapport à l'agence qui a confié le navire à la Three-Rivers Shipping. On ne peut s'imaginer l'énorme somme de travail et l'exactitude que demandent ces rapports. On dit même qu'ils sont plus compliqués que ceux de l'impôt sur le revenu, et ce n'est pas peu dire.



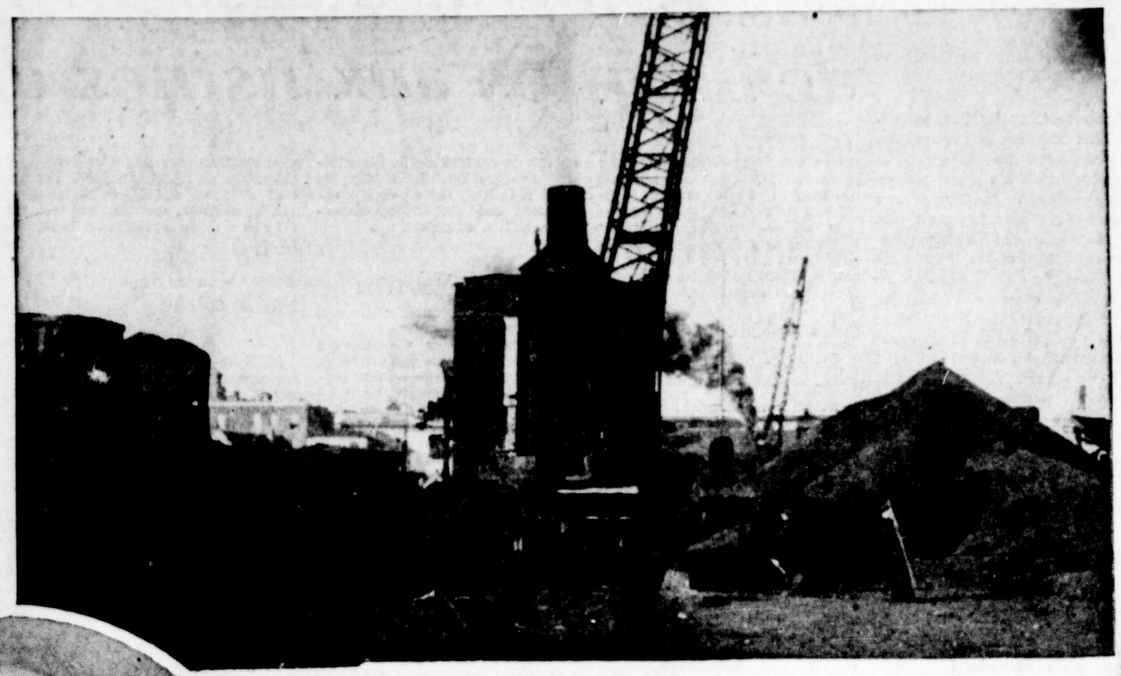
Ci-dessus une scène de chargement d'un navire de grain par la Three Rivers Shipping dans le port des Trois-Rivières. En haut de la page, M. Lucien Paquin, fondateur de cette compagnie et en bas, les entrepôts et les bureaux de la Three Rivers Shipping dans le port.

Rapide ascension

Depuis l'ouverture de la navigation, à date, et la saison n'est pas encore terminée, la Three-Rivers Shipping a arrimé 46 navires et déchargé plus de 30,000 cordes de bois pour le compte de la Consolidated dans le St-Maurice. En plus de placer du grain à bord des navires, la Three-Rivers a tourné ses activités du côté de l'asbestos, du carbure, du papier, du bois et des autos. Voilà en quelques lignes, la rapide ascension de la Three-Rivers Shipping dans le domaine de l'arrimage depuis sa fondation qui date d'à peine deux ans.



A UNE VILLE PROGRESSANT A PAS DE GÉANT IL FALLAIT UNE ENTREPRISE COMME LA CHARBONNERIE ST-LAURENT



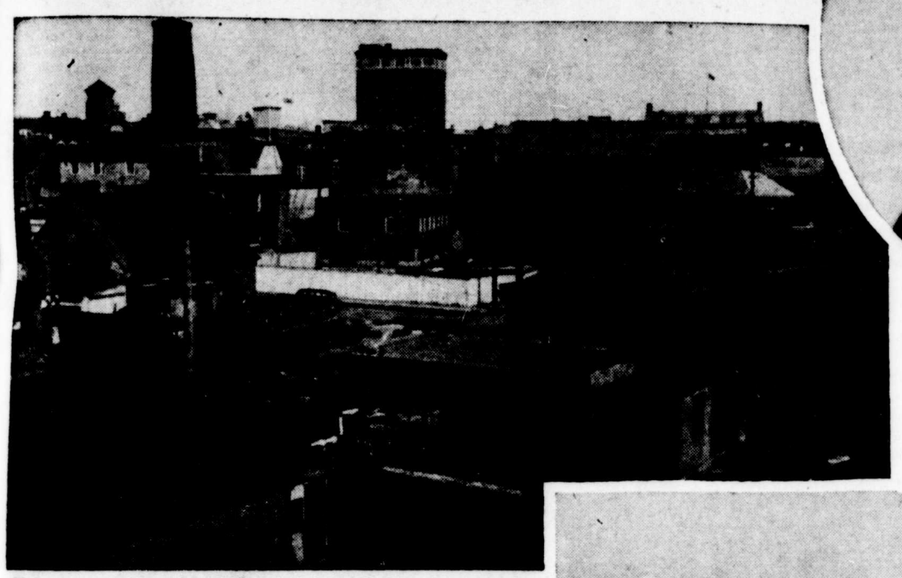
Ci-contre, un aspect de la cour de la Charbonnerie Saint-Laurent montrant l'une des trois puissantes grues mécaniques servant à la manutention du charbon.

LA SCENE SE PASSAIT EN HAUT D'UN GARAGE, dans une salle aménagée en gymnase à Trois-Rivières voici une trentaine d'années. Un jeune homme entre en coup de vent, inspecte la salle et les assistants, puis, après un rapide coup d'oeil aux gants de boxe accrochés au chambranle d'une fenêtre: "Je vais prendre n'importe qui excepté Léon", dit-il. Le défi avait sonné, clair et mordant. Il fut immédiatement relevé. Tout le groupe des joyeux copains libère le centre du gymnase et les coups pleuvent dru. Après un combat serré, le nouvel arrivé tombe, la figure ensanglantée.

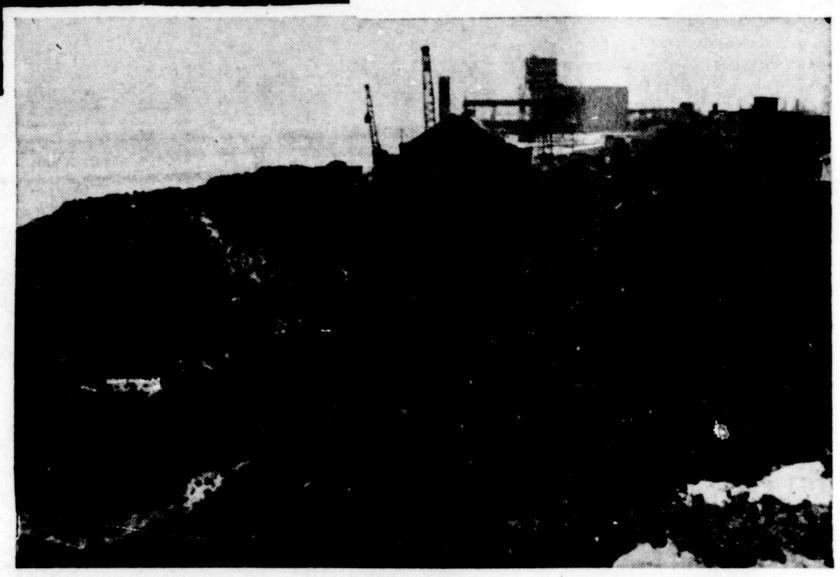
Les antagonistes: Maurice L. Duplessis et Edouard Bureau. Ce dernier, futur président de la Charbonnerie St-Laurent Ltée venait de donner à celui qui devait devenir le premier ministre de la province, une râclée bien conditionnée. Tous deux possédaient en commun, dès cette époque, les qualités auxquelles on distingue les chefs. Ils ne craignaient pas le combat, ils étaient enthousiastes, mais pleinement conscients du fait qu'il faut lutter pour atteindre au succès.

Edouard Bureau, naquit le 13 décembre 1891 à Duluth, Minnesota, aux Etats-Unis. Il était le fils de feu le sénateur Jacques Bureau et de Ida Béliveau. Son père fut solliciteur-général du Canada et ministre des douanes. Après avoir étudié au collège Sainte-Marie et au Loyola de Montréal, le jeune homme tout à la fois épris d'aventure et désireux de s'initier aux affaires qu'était en 1919 Edouard Bureau, s'embarqua pour la France où il vécut à Paris durant trois ans comme représentant commercial de "William J. Kelly Corporation", une compagnie d'importation et d'exportation.





Ci-haut, M. Edouard Bureau, président et gérant général de la Charbonnerie Saint-Laurent. Ci-contre, les bureaux de la rue Du Fleuve et en bas un immense amas de charbon sur le quai de la Charbonnerie.



Peu après son retour d'Europe, soit le 25 avril 1923, M. Bureau épousait Mlle Etiennette Duplessis, soeur de l'honorable Maurice L. Duplessis.

Les débuts

En 1922 on retrouve Edouard Bureau à St-Louis de France où il travaille pour le compte de la St-Maurice Lime. L'année suivante il entre en société avec M. J. M. Giroux pour exploiter le commerce de charbon établi par M. B. Delisle aujourd'hui décédé.

Ce commerce connu alors sous le nom de J.H. Giroux et compagnie était précisément situé à l'endroit occupé aujourd'hui par la Charbonnerie St-Laurent. Au mois de mai 1924 M. Bureau achetait les actions détenues par M. Giroux dans ce commerce de charbon et devenait ainsi seul propriétaire.

L'entreprise ne devait pas tarder à connaitre une expansion qui lui permet de répondre, au fur et à mesure qu'ils s'affirmaient, aux besoins toujours plus pressants d'une ville qui progressait à pas de géants. L'industrialisation de Trois-Rivières et de toute notre région ne pouvait se faire sans l'organisation d'un système adéquat de distribution de combustible. Le nouveau propriétaire de la Charbonnerie St-Laurent n'a pas fait que répondre à la demande, il a prévu l'organisation d'un mode de distribution qui se compare avantageusement avec tout ce qui peut exister ailleurs.

La Charbonnerie St-Laurent s'occupe dans une large mesure de fournir du combustible aux industries de la ville et de la région, ainsi que dans un nombre considérable de foyers, mais elle a connu de nouveaux sommets dans la vente du charbon à la suite des transformations subies par le port de Trois-Rivières. En effet, les nouveaux besoins entraînés par le nombre sans cesse croissant de navires qui visitent annuellement notre havre ont fait comprendre la nécessité d'une organisation plus vaste pour le commerce du charbon. C'est ce qu'a compris M. Bureau lorsqu'il décida d'imprimer à son commerce une vigoureuse impulsion qui lui permit de satisfaire coûte que coûte aux besoins nouveaux.

Site unique

Très bien située au centre des quais de Trois-Rivières, la Charbonnerie Saint-Laurent possède un quai à eau profonde qui lui permet de recevoir les plus gros navires même à marée basse.

L'outillage a été augmenté de façon graduelle et constante. Il permet aujourd'hui dans le moins de temps possible le déchargement des cargaisons que la Charbonnerie reçoit chaque année des ports étrangers. Il comprend trois grues "Brownhoist", deux équipées avec des pelles d'une tonne et demie et la troisième avec une pelle de deux tonnes. Ceci permet une rapide manutention des cargaisons.

Lorsqu'on considère l'installation actuelle de la Charbonnerie Saint-Laurent, il ne faut pas perdre de vue que cette compagnie est encore relativement jeune. Il n'y a pas si longtemps en effet que M. Bureau eut à solutionner les problèmes épineux du début, les nombreuses difficultés contre lesquelles il dut lutter. L'établissement précaire qui végétait alors sur le quai du Saint-Laurent ne comprenait pour tout matériel qu'une vieille mécanique électrique et ferrailleuse servant au déchargement des barges et pour le service de livraison à domicile on ne possédait qu'une vieille rosse quinteuse qui traînait en geignant l'un des deux tombereaux boiteux de la compagnie. Il fallait de ces moyens bien humbles tirer le meilleur parti possible.

Progrès rapides

Les progrès furent rapides. L'organisation rationnelle du service de distribution de combustible a connu son point de perfectionnement ultime au cours de la période terrible de la guerre alors que la pénurie de charbon, le rationnement, le froid intense, durent être conciliés avec une augmentation considérable de la demande de la part des consommateurs qui, manquent de bois exigèrent du charbon à cor et à cri. La Charbonnerie Saint-Laurent, grâce à un personnel rompu à toutes les exigences de la devise de la compagnie 'Qualité, Quantité, Service" a maintenu coûte que coûte les trois implications de cette devise. Les foyers de Trois-Rivières et de la région ont pu éviter les rigueurs de l'hiver grâce à un véritable prodige d'organisation de la part de la Charbonnerie Saint-Laurent. Les quantités disponibles de combustible furent rationnellement divisées et dirigées quotidiennement par quantités minimes dans les foyers où la pénurie menaçait de devenir aiguë. Afin de répondre aux exigences du gouvernement, les consommateurs furent parfois tenus d'accepter un certain pourcentage de bitumineux dans leur anthracite, mais jamais la Charbonnerie Saint-Laurent n'a failli à sa devise durant les heures si difficiles du rationnement; les quantités étaient forcément diminuées, mais la pesée demeurait rigoureusement exacte; la qualité demeurait conforme aux ordonnances de l'administrateur du charbon et le service a connu un point de perfectionnement jusque là jugé pratiquement impossible.

Poste excellent de charbonnage

Une annonce publiée par la Charbonnerie Saint-Laurent Ltée dans le magazine maritime du Canada "Shipping Register & Shipbuilder" illustre en peu de mots ce qui a été réussi à Trois-Rivières grâce à l'initiative et au sens de l'organisation déployée ment: "Si vous êtes situés à l'est par M. Bureau. On y dit notamdes lacs ou à l'ouest de Sydney, charbonnez à la Charbonnerie Saint-Laurent Ltée, de Bureau, où vous bénéficiez du service le plus rapide sur le fleuve St-Laurent." Rien n'est plus vrai, il ne s'agit pas seulement là d'une annonce préparée pour attirer de la clientèle.

Les facilités de charbonnage qu'offre la compagnie aux navires des grands lacs et aux océaniques sont véritablement uniques sur le St-Laurent. Les plus petits remorqueurs aussi bien que les puissants fréteurs qui sillonnent les eaux de notre grand fleuve y sont très facilement approvisionnés de charbon. Le quai est situé en plein coeur du port de Trois-Rivières sur le chenal de la rive nord. Les navires n'ont à entrer dans aucune rade, aucun bassin, ils n'ont besoin d'aucun remorqueur, la marée est pratiquement inexistante et l'eau a une profondeur d'au moins six brasses tout autour du quai.

Soixante employés

Les anthracites et bitumineux de la Charbonnerie Saint-Laurent sont aujourd'hui distribués en quantités considérables dans la région. Une soixantaine d'employés concourent au maintien de cette entreprise et les salaires annuels qu'ils en tirent concourent à la prospérité matérielle de notre ville. Le service de distribution est assuré par douze camions modernes dont le plus récent, acheté voici quelques mois seulement facilite considérablement une livraison rapide avec sa capacité de quinze tonnes. Même si tout est mécanisé, modernisé dans le service de distribution de combustible de la Charbonnerie St-Laurent, son propriétaire, fervent amateur de chevaux, n'a jamais pu se résoudre à cesser la livraison animale, qui se fait cependant sur une échelle moins importante. Les trifluviens peuvent toujours voir avec admiration passer les superbes chevaux noirs qui ont si fort contribué à populariser la Charbonnerie dans le passé. Il n'y en a plus que quatre aujourd'hui, mais ils tiennent fièrement au poste et continuent à rendre de signalés services par tous les temps.

M. Bureau s'est adjoint voici quelques semaines un assistant-gérant dans la personne de M. Jean-Charles Gagnon qui faisait déjà office de secrétaire depuis plusieurs années à la Charbonnerie.

Cette entreprise trifluvienne spécialisée dans les questions se rapportant au chauffage ne fait pas que distribuer d'énormes quantités de charbon domestique ou industriel. Elle s'occupe, depuis nombre d'années de distribuer de l'huile domestique ainsi que de l'huile lourde.

Nouveau mode de distribution

Ces jours derniers on inaugurait un mode de distribution tout à fait nouveau: un camion-citerne d'une capacité de mille gallons, équipé de la façon la plus moderne a commencé à effectuer la livraison des commandes d'huile dans les foyers de Trois-Rivières et des environs. Dès la première journée, on a ainsi livré 2,000 gallons d'huile à chauffage domestique. Auparavant cette livraison se faisait à l'aide de bidons de 5 gallons. Avec le nouveau système la Charbonnerie pourra donner aux consommateurs d'huile domestique un service inconnu jusqu'à maintenant: les clients n'auront plus à se préoccuper de la question du chauffage puisque le camion-citerne, spécialement équipé de boyaux de 150 pieds de long permettra aux livreurs de remplir les réservoirs à même l'approvisionnement de la citerne. Un compteur automatique enregistrera le volume d'huile livré ainsi que le prix de vente de la quantité ainsi vendue.

Pour ce qui est de l'huile lourde, un réservoir de 3,000 gallons a été installé sur une semi-remorque appartenant à la Charbonnerie St-Laurent et on peut de cette façon subvenir rapidement à tous les besoins.

Ce commerce qu'il a pris si délabré en 1923, M. Bureau a su le développer graduellement grâce à l'esprit d'initiative et à la ténacité qui le caractérisent.

La photographie

Temporairement terrassé par la maladie, il a depuis quelques mois repris le fardeau de la direction et c'est avec la jovialité que tous les trifluviens lui connaissent qu'il a reçu voici quelque temps notre reporter avec qui il n'a cependant consenti à causer que de photographie, de chevaux, de travaux de la ferme, de souvenirs de jeunesse. Ses succès en affaires, M. Bureau n'aime pas qu'on lui en parle. Par contre, il cause d'abondance sur les sujets les plus variés. Il a voué une véritable passion à l'art photographique et en amateur consciencieux a essayé tous les trucs du métier.

Le garage attenant à sa résidence n'a pas pour seul objet d'abriter sa voiture. Il sert aussi de chambre noire. Cette chambre peut rivaliser avec n'importe quel atelier de photographie de notre ville.. M. Bureau y a pourvu à l'installation de l'équipement le plus moderne qui soit.

Les photographies qui illustrent cette page, à part celle montrant M. Bureau, ont toutes été prises par lui et les pellicules furent développées,é les photos agrandies et imprimées par lui tout aussi bien. M. Bureau a des milliers de photographies en blanc et noir ou en couleurs, photographiées à l'aide de l'un ou de l'autre des appareils de précision qu'il a fait venir d'Allemagne, des Etats-Unis ou d'Angleterre. Il a tenté des expériences nombreuses sur tous les types de papier. Il sait faire ressortir les points intéressants captés par son appareil. Il aime la photographie et tout ce qui s'y rattache. Quant il s'adonne à son hobby favori, les heures passent trop rapidement à son gré.

La ferme

La ferme Radisson, à Pointe-du-Lac, est située à peu de distance du village. M. Edouard Bureau, qu'on peut appeler le prototype du gentleman-farmer en a voulu faire un établissement qui rivalise même avec succès avec les fermes expérimentales ou les fermes modèles. L'on ne saurait dire si cette passion des choses de la ferme dépasse chez M. Bureau celle qu'il a vouée à l'art photographique. Son activité débordante trouve ici un champ d'action des plus vastes et avec un intérêt qui ne se dément jamais, il surveille jusque dans les moindres détails l'organisation matérielle de la ferme. Ses bovins Jersey sont évidemment de race et M. Bureau conserve précieusement le pedigree de chacune des vaches laitières qui y sont nées, y ont vécu et y sont mortes. En parcourant le cahier où s'inscrit ainsi la généalogie et l'histoire de ces animaux, nous avons remarqué que M. Bureau y consigne la quantité de lait donnée par chaque vache, les résultats de l'analyse du lait, le pourcentage de gras, etc...

Les bâtiments de ferme de Edouard Bureau sont si minutieusement propres que sa charmante épouse, en guise de boutade, répète qu'on sera tenté bientôt de se frotter les pieds sur un tapis-brosse avant d'y pénétrer. La ferme dont on pourra admirer quelques aperçus sur les photos apparaissant dans cette page, est constituée de terres en culture et de terrain boisé. M. Bureau y a tenté diverses cultures et comme il y fait de l'élevage affecte une bonne partie du terrain aux pâturages qui sont très riches.

Souvenirs

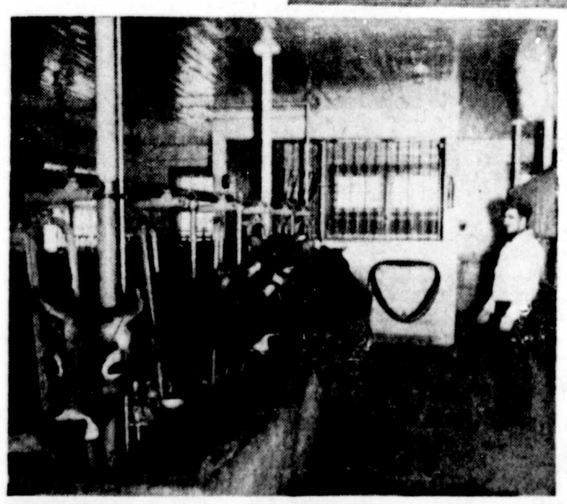
La scène que nous rapportons au début de cet article compte parmi les souvenirs qu'évoque avec le plus d'enthousiasme M. Bureau lorsqu'il se laisse entraîner sur ce terrain. "Maurice," nous dit-il, "prétend aujourd'hui que je ne l'ai jamais battu. Mais, j'ai gardé les gants de boxe. Il y a encore du sang dessus, et ça fait trente ans de ça!"

Le joyeux groupe d'amis qui s'adonnaient alors à toutes sortes de divertissements en haut du garage de M. Jacques Bureau, était composé, outre les deux boxeurs dont nous parlons au début, de Léon Lajoie, aujourd'hui juge de la Cour de Magistrat, et que tout le monde considérait alors comme le champion indiscuté à la boxe, de Fernand Balcer, Frédéric Houle, Rodrigue Héroux, tous au nombre du joyeux groupe de copains qui, selon la savoureuse expression de M. Bureau "menaient des wabanos de tous les diables dans cette salle de jeux". On y faisait de la musique à l'aide d'un piano automatique, on y jouait au billard, on y chantait à tue-tête les ritournelles à la mode et on y pratiquait surtout la culture physique.

C'est le même groupe de copains qui montaient dans l'automobile Ford que possédait Edouard Bureau en 1909. Il fallait à cette époque un courage à toute épreuve pour entreprendre un voyage dans les chemins de campagne tout raboteux. Le jeune Bureau était tout particulièrement fier d'un voyage-record pour le temps: de Trois-Rivières à Montréal en cinq heures, en dépit des conditions adverses rencontrées à Lanoraie, où l'auto enfonçait dans le sable jusqu'aux moyeux. L'auto filait à la vitesse vertigineuse de 30 milles à l'heure et à la fin du voyage le plancher de bois du véhicule avait "coffré" sous l'effet de la chaleur intense dégagée par le moteur. Celle-ci occasionnait aussi une buée si forte qu'elle suffisait à éteindre les fanaux à gaz et que les audacieux automobilistes se voyaient soudain privés de lumières.

M. Bureau nous rappelle quels furent les premier Trifluviens à affronter les aléas du métier d'automobiliste: MM. Napoléon Lamy, Wilfrid Descôteaux, Earl Baptist, Georges Morrissette, le sénateur Montplaisir, Edmond Dufresne dont l'automobile "Clément Baillard," de fabrication française, avait causé une véritable sensation.





Ci-haut, une vue de la ferme Radisson, située à Pointe-du-Lac et où M. Edouard Bureau s'adonne à l'élevage de bovins et à diverses cultures. Ci-contre, l'intérieur de l'étable. On notera la propreté rigoureuse qui y règne.

Edgar Duval a posé 40 millions de briques aux usines de Sorel

DOM BELLOT, le grand moine architecte le "poète de la brique", estimait, avant de venir au Canada, que les Hollandais étaient les meilleurs briqueteurs du monde.

Après avoir vu les Canadiens à l'oeuvre, lors de la construction du monastère de St-Benoit-du Lac, il a reconnu que nos compatriotes étaient supérieurs aux Hollandais et que "c'étaient eux, les Canadiens, qui étaient véritablement les meilleurs briqueteurs du monde." Ce témoignage de Dom Bellot constitue un hommage sensible à l'endroit de cette classe d'hommes de métier que représentent les briqueteurs et à laquelle appartient M. Edgar Duval de notre ville.

M. Edgar Duval fait partie de cette sélection de bâtisseurs canadiens qui ont attaché leur nom à de grandes entreprises et donné une preuve éclatante de leur talent, de leur doigté, de leur compétence à soutirer de la brique un parti génial.

La brique

La brique est considérée comme l'un des plus vieux matériaux employés dans la construction. L'histoire rapporte que les Babyloniens et les Assyriens n'en connaissaient pas d'autres et que les Egyptiens, qui se servaient de la pierre pour leurs grands édifices, l'employaient beaucoup dans leurs construction de moindre importance.

De nos jours, la brique est un élément indispensable dont on fait un usage constant. Au moyen d'expériences et de procédés de toutes sortes, la brique se prête à des dessins polychromes variés. On en a tiré des effets divers par la simple disposition harmonieuse des briques de différentes couleurs. Avec ce matériel, on a réussi à tirer des arcs semi-ogivaux d'une remarquable élégance, des chapiteaux superbes, des ouvertures terminées en angles aigus, des fenestrages contrariés.

Né à Batiscan

Fils de cultivateur, M. Edgar Duval est né à Batiscan en 1898.

Il a fait ses études commerciales au collège de Ste-Anne-de-la-Pérade. Attiré par le métier de briqueteur, il quittait le foyer à l'âge de dix-huit ans pour se rendre à Shawinigan où il fit ses premières armes comme apprenti. Garçon de talent et d'initiative, débrouillard et vif à saisir la pratique du métier, Edgar Duval ne tarda pas à s'assimiler les problèmes inhérents à son occupation de sorte qu'après trois années d'études et d'observation, il devint son propre patron et se lança dans les entreprises.

Edifices importants

Le premier édifice important dont M. Edgar Duval obtint le contrat, fut le local des Zouaves des Trois-Rivières construit sur la rue Des Volontaires. La majorité des écoles de la Commission Scolaire des Trois-Rivières lui ont été confiées. L'hôpital Cooke, la Christie Wires, l'agrandissement du Palais de Justice ont été entrepris par lui. A Québec, il a obtenu le contrat de la Shawinigan Engeneering. Le théâtre de Sorel et le High School de Knowlton sont aussi des édifices importants qu'il a entrepris.

La Marine Industries

A elle seule, la construction des usines de la Marine Industries et de la Sorel Industries à Sorel suffit à placer M. Edgar Duval au rang des plus grands entrepreneurs-briqueteurs de la province de Québec. De tous les contrats obtenus, c'est le plus important et le plus significatif.

Les chantiers de Sorel Industries et Marine Industries représentaient la plus grosse usine d'armements, de munitions et de construction de navires de la Province et l'une des plus considérables au pays. A cet endroit, M. Duval a aussi construit des hauts-fournaux pour lesquels, il a du utiliser les briques dites réfractaires qui résistent à la combustion et qui ont la propriété de se durcir davantage au contact de la chaleur.

Si l'on posait la question, à savoir combien de briques ont servi à la construction des usines de Sorel durant la guerre, bien des gens seraient embarrassées d'y répondre. La question a été posée à plusieurs et aucun n'a réussi à donner un chiffre approximatif. La réponse passera à l'histoire. Le chiffre mérite d'être retenu. Plus de 40 millions de briques sont entrées dans les considérables de maisons privées, des tour de force a été exécuté par 135 briqueteurs, qui ont travaillé six ans sous la surveillance de M. Duval.

Sur le côteau

M. Duval a aussi dirigé tous les travaux de briquetage effectués sur le terrain de l'exposition des Trois-Rivières de 1936 à 1939. En plus des constructions importantes, il a entrepris un nombre considérable de maisons privées, des conciergeries, etc.

En dehors des grandes entreprises, M. Duval maintient à son emploi une vingtaine d'hommes auxquels il assure du travail régulièrement.

Sport et affaires

La pratique des sports, conduite d'une manière intelligente, eut pour M. Duval d'heureuses répercussions en affaires. Durant deux décades, il a été l'un des joueurs de hockey les plus en vedette de notre région et un athlète exemplaire sur la glace. M. Duval attribue aux relations précieuses qu'il s'est faites dans les cercles sportifs une grande partie de ses succès en affaires.

Dans le hockey local, M. Edgar Duval a fait ses débuts sur l'ancienne patinoire de la rue Plaisante. Lorsque l'aréna ouvrit ses portes en 1921, il s'aligna respectivement pour les clubs Lavioletteet Trois-Rivières, qui firent partie de la ligue de l'Est de la province. Lorsque fut fondée la première ligue Industrielle, il s'aligna tour à tour pour St-Louis et Desmarais, qui gagnèrent des championnats. Il figura aussi avec Trois-Rivières dans la ligue Provinciale de hockey, qui comprenait les clubs Shawinigan, Québec, La Tuque, Grand'Mère. Edgar Duval avait la réputation d'un solide bloqueur à la ligne bleue et excellait à manier le gouret. C'était un habile compteur, qui faisait la terreur des défenses adverses. Il a laissé partout la réputation d'un joueur franc, honnête et gentilhomme.

Le Campagnard

Dans le baseball, il s'est illustré avec le "Campagnard" de Batiscan, avec Jean-Baptiste Leblanc, Gérard Labissonnière, Richard Rochefort. Edgar Duval remplissait les fonctions de receveur. Il n'a jamais joué pour d'autres clubs. M Duval est resté fortement attaché au baseball comme simple amateur et supporteur.

Depuis l'érection du stade des Trois-Rivières, il s'est fait remarquer par son assiduité en compagnie de son épouse et de ses deux fillettes. Il a toujours occupé la loge supérieure numéro 31.

Pendant la crise mondiale, la construction connut une ère de ralenti et les entrepreneurs-briqueteurs en ont essuyé les effets.

Durant cette période, M. Edgar Duval fut agent vendeur pour la Packard Automobile aux Trois-Rivières et restaurateur-tabaconiste à l'endroit occupé aujourd'hui par Armand Lampoux, rue des Forges.

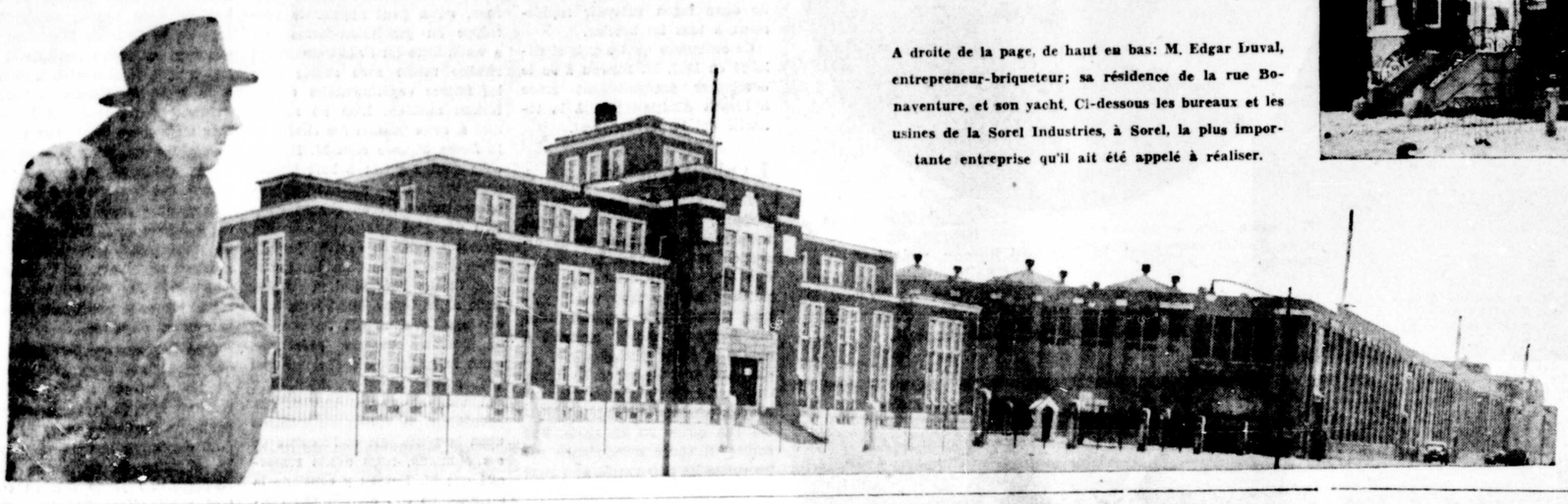
Hobbies

M. Duval est un homme très actif et n'a pas toujours le temps de se consacrer à ses loisirs favoris. Il adore, paraît-il, la correspondance. Le yachting est son hobby favori. A bord d'une superbe embarcation, il a souvent franchi la distance Sorel-Trois-Rivières à vive allure. Quant le temps le lui permet, il tend l'appat aux poissons.

Il aime le repos et la tranquillité. Durant la belle saison, il se retire avec sa famille dans sa villa de la Pointe-du-Lac. C'est ainsi que la vie sourit à un de ceux que Dom Bellot a qualifié "les meilleurs briqueteurs du monde".





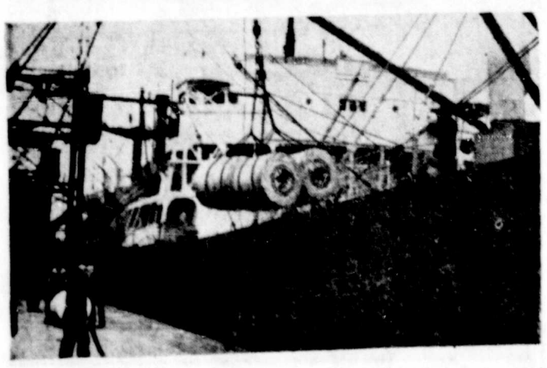




A droite de la page, de haut en bas: M. Edgar Duval, entrepreneur-briqueteur; sa résidence de la rue Bonaventure, et son yacht. Ci-dessous les bureaux et les usines de la Sorel Industries, à Sorel, la plus importante entreprise qu'il ait été appelé à réaliser.

La famille Malone a depuis 56 ans aidé à développer le port de Trois-Rivières







Dans le médaillon, au sommet de la page, M. Sarsfield Malone, le grand artisan de J. C. Malone Co. Ltd. En dessous, deux scènes d'exportation: les bois de mine à destination de l'Angleterre et le papier envoyé dans tous les continents. Ci-dessous: l'immense cour à bois de la compagnie Malone, sur les quais. Ce bois est destiné à reconstruire les pays d'Europe.

SI la ville des Trois-Rivières s'enorgueillit à juste titre de son magnifique port naturel, dont la renommée a été portée aux quatre coins du globe, la compagnie J. C. Malone Ltd lui a insufflé la vie et le mouvement, en mettant sur pied, il y a cinquante-six ans, une organisation qui a contribué plus que tout autre, à mettre en valeur les possibilités et les avantages qu'offrait ce havre, en faisant passer par Trois-Rivières une partie considérable du commerce d'exportation et d'importation de notre pays.

La J. C. Malone Co. Ltd, fondée en 1889 par M. James C. Malone et considérablement développée par son fils Sarsfield E. Malone, a grandi en même temps que le vieux port trifluvien. Ses progrès ont aidé dans une très large mesure à la prospérité de la ville des Trois-Rivières, et elle constitue aujourd'hui, durant la longue saison de navigation, l'un de nos meilleurs facteurs économiques, car elle fournit de l'emploi à une moyenne de 800 à 1000 débardeurs annuellement.

Feu Sarsfield Malone

Feu Sarsfield Malone, qui a laissé un impérissable souvenir à Trois-Rivières, fut le grand artisan de la compagnie établie par son père, il y a plus d'un demi-siècle. Entré au service de l'entreprise paternelle, en 1906, il en devint gérant deux ans plus tard, à l'âge de 21 ans à peine. En 1916 il devenait propriétaire de cette institution, dont il fut l'actif et dévoué président, jusqu'à sa mort, en février 1942.

Aujourd'hui, la compagnie Malone continue de prospérer sous la direction de M. McCormick, gérant-général et de M. Desmond Malone, jeune fils de feu Sarsfield Malone, qui occupe les fonctions d'assistant-gérant-général.

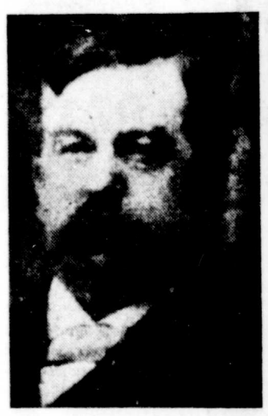
Durant le dernier conflit, comme pendant la première grande guerre, la J. C. Malone and Co. Ltd a joué un rôle de tout premier plan et son champ d'action s'agrandit continuellement dans cette nouvelle ère de paix, qui redonne au port des Trois-Rivières la place enviable lui revenant de droit.

Grande activité

Depuis quelques années, nombreuses ont été les initiatives nouvelles mises en marche par cette [illegible] ge, dans le domaine de l'exportation, de l'importation et de l'entreposage.

Un sommaire des activités de cette compagnie, qui vient justement de terminer une saison très active, nous permettra de nous faire une idée de l'importance de cette belle entreprise trifluvienne.

La dernière saison de navigation a été beaucoup plus active pour la Compagnie J. C. Malone et durant cette période, elle s'est occupée du chargement ou du déchargement de 175 navires.





M. James C. Malone, père de Sarsfield, fondateur de la compagnie Malone en 1889, et Desmond Malone, qui représente la troisième génération de Malone qui ont contribué au progrès du port.

Des innovations

Au chapitre des initiatives de la compagnie cette année, il faut mentionner la manipulation du bois de mines. Ce bois qui vient de la Colombie Anglaise ou de l'Ontario, est maintenant chargé dans le port des Trois-Rivières, par J. C. Malone and Co. Ltd, pour être expédié aux mines de charbon de l'Angleterre. Il s'agit d'une activité nouvelle pour le port des Trois-Rivières. Avant cette année le bois de mine canadien était expédié en Angleterre d'un port du Nouveau-Brunswick.

Cette année, la Compagnie s'est vue confiée une opération très hardeuse. Pour la première fois à Trois-Rivières on a déchargé un navire des lacs rempli de "Pitch" un combustible spécial, qu'il s'agit de mettre en barriques, avant de l'expédier outre-mer, à bord d'un navire transatlantique. On se sert de cette substance dans le sud de la France et en Espagne, pour la fonte d'alliages spéciaux requérant une température très élevée. 2,500 tonnes de ce sous-produit des mines de charbon du Canada ont été mises en briquettes dans environ 8,000 barils, avant d'être chargées à bord d'un océanique. On considère que ce fut là la tâche la plus ardue qui ait jamais été confiée à la compagnie Malone, en ce qui a trait au chargement ou au déchargement de navires. Cette dernière a dû prendre des mesures spéciales pour assurer une protection efficace à ses débardeurs affectés à ce travail.



M. J. McCormick, gérant-général de la compagnie J. C. Malone.

La compagnie possède aussi toute une flotte de barges et de remorqueurs pour le transport du bois de pulpe de Québec à Trois-Rivières pour le compte de la St-Lawrence Paper Mills Co.

Contrats spéciaux

J.C. Malone & Co. Ltd représente plusieurs agences gouvernementales, comme la corporation des Prix des denrées, l'Office Canadien d'exportation, la Corporation des Biens de Guerre, les Arsenaux Canadiens Limités, de même que le ministère britannique du Transport en temps de guerre. Elle remplit d'importants contrats pour ces organismes, ainsi que pour la Mission française d'approvisionnements.

Elle a connu une expansion considérable tout spécialement dans le domaine de l'entreposage. Ainsi en avril 1944, elle n'avait qu'un seul entrepôt. Elle en possède maintenant neuf. La Corporation de stabilisation des prix des denrées lui a confié le soin d'entreposer tous les stocks de thé et de café arrivant au pays pour distribution ultérieure dans tous les centres du Canada, lorsque le besoin s'en fait sentir.

Elle a manipulé cette année 373,760 caisses de thé, ce qui représente une valeur d'environ $25,000. Actuellement elle entrepose du savon pour le compte de l'UNRRA, de même que de grandes quantités d'instruments aratoires. Tous ces produits sont destinés à la Pologne, à la Tchécoslovaquie et à plusieurs autres centres européens.

A la demande de la Corporation des Biens de Guerre, la J.C. Malone & Co. Ltd a pris charge de l'entreposage de machines-outils provenant des usines de guerre de divers endroits du pays. Actuellement environ quatre mille machines-outils et pièces de machinerie sont entreposées dans les vastes hangars de l'aéroport du Cap-de-la-Madeleine, sous la direction et la surveillance de la compagnie Malone.

Cette rapide revue des diverses activités de la J.C. Malone & Co. Ltd suffit à démontrer l'importance du rôle qu'elle remplit dans notre vie économique et de la belle réputation dont elle jouit en très hauts lieux.

La direction

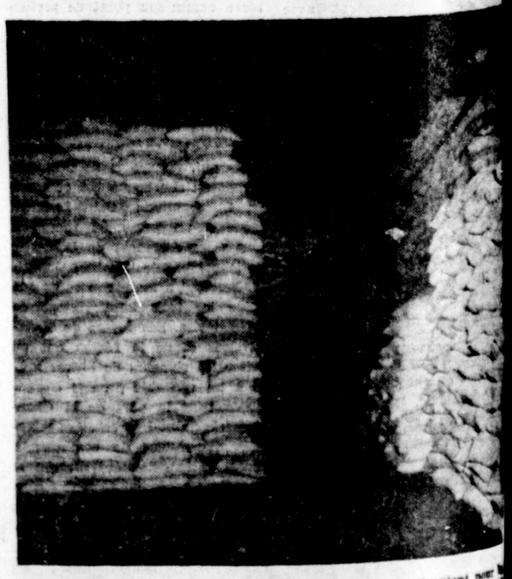
Le gérant-général actuel de la compagnie Malone, M. J. McCormick, a assumé ce poste de confiance le premier octobre 1943.

Tout jeune encore, il possède cependant une vaste expérience dans ce domaine. En 1939, à la déclaration de la guerre, il fut appelé par le gouvernement britannique, à se joindre au ministère britannique du Transport en temps de guerre, à Montréal. Après avoir débuté comme garçon de bureau, à la Canadian Pacific Steamship, il fut durant neuf ans commis-en-chef des services de transports maritimes de cette compagnie.

Avec M. Desmond Malone, dans les fonctions d'assistant-gérant-général, se perpétue une tradition familiale vieille déjà de trois générations.



La grue mobile de la compagnie Malone, au travail sur les quais.



Deux aspects de l'importance que les importations représentent pour la compagnie Malone. En haut, des caisses de thé; elle en a manipulé 373,760 caisses, au cours de l'année, et, dans la photo inférieure, une partie des marchandises que la compagnie Malone a approvisionnées pour l'UNRAA.

Les ateliers Desroberts et Pitt occupent une place de choix dans l'industrie trifluvienne

DANS l'inventaire industriel de notre ville, les ateliers Desroberts et Pitt Enrg. tiennent une place de choix, dont il ne faudrait pas mésestimer l'importance. Elles se classent comme une industrie moyenne, dont l'existence répond à une nécessité primordiale. Nous sommes portés à dire que c'est le trait d'union indispensable, qui assure la continuité des autres entreprises industrielles, commerciales, agricoles et maritimes.

Si l'on passe en revue la clientèle de ces ateliers, on y trouve la confirmation de ce que nous avançons. L'industrie de toute sorte comp- ... ateliers Desroberts & Pitt ... pour maintenir son outillage, sa machinerie en état de fonctionnement. Le commerce des pièces mécaniques en a fait son foyer de production. Le cultivateur leur confie la réparation de ses instruments aratoires. Le navire amarré dans le port met toute sa confiance dans cette institution trifluvienne pour obvier à ses difficultés, réparer ses avaries, et reprendre sa route en toute sécurité. En un mot tout le mécanisme qui sert à la manifestation de l'activité humaine bénéficie de la compétence et de la merveilleuse organisation des ateliers Desroberts & Pitt Enrg.

Durant la guerre cette firme de chez-nous a prouvé son utilité et son importance. Cinquante pour cent de ses activités ont été consacrés à des fins de guerre, tout particulièrement dans le domaine maritime. On y a réussi de véritables prodiges de la mécanique, à fin des hostilités n'a pas affecté la prospérité de l'entreprise. Elle fonctionne aujourd'hui à plein rendement. Sous la direction de leur nouveau propriétaire, les ateliers Desroberts & Pitt, Enrg. connaissent un nouvel essor. M. Atchez Pitt leur a insufflé cette vigoureuse impulsion, lorsqu'ils a été nommé surintendant de l'entreprise, plusieurs mois avant d'en faire l'acquisition. Elles battent la marche du progrès et s'apprêtent à connaître une expansion extraordinaire. Le fait l'intention de Pitt est de doubler d'ici quelques années, l'espace occupé présentement par son entreprise.

Pendant la guerre cette industrie a fourni du travail à 160 hommes. Elle emploie actuellement au-delà d'une centaine d'hommes de métier. Même dans les saisons mortes, le niveau de l'embauchage se maintient à plus de cinquante personnes.

Les ateliers occupent actuellement plus de dix mille pieds de plancher. Il faut les visiter pour se faire une idée de leur ampleur et de leur importance. Parfaitement outillée, cette grande boutique jouit d'une réputation enviable, acquise à la suite de nombreuses années de travail compétent, consciencieux et nous ajouterons, méticuleux. Pour illustrer jusqu'à quel point on peut se faire un travail soigné et décent, disons que l'on est en mesure d'y exécuter des pièces exigeant une précision allant jusqu'à un dixième de millième de pouce, chose impossible à voir à l'oeil nu.

La firme Desroberts & Pitt, Enrg. se compose de sept départements principaux: administration et dessin industriel; ateliers mécaniques; forge; soudure à l'acétylène; soudure à l'électricité; travaux maritimes. Ce dernier département a contribué énormement à la bonne renommée de la maison. En effet les navires n'ont pas de secret pour Desroberts & Pitt. On connaît à fond tout ce qui concerne le fonctionnement d'un bateau: bouilloires, engins et moteurs, instruments de précision, gouvernails etc. Le ministère des Transports de guerre a fait à plusieurs reprises la preuve de sa confiance dans cette entreprise de chez-nous, en lui accordant d'importants contrats.

Le champ d'action de cette compagnie s'étend à 50 milles à la ronde. Il comprend Trois-Rivières, les principales villes de la région, et tout le district adjacent. Comme nous le disions plus haut, on y fait toutes les opérations ... depuis la plus simple à la plus compliquée et à la plus délicate, depuis la plus petite jusqu'à la plus grosse.

Le nouveau propriétaire, M. Atchez Pitt en achetant la firme de M. Aimé Desroberts, a hérité d'une haute tradition de compétence, d'ingéniosité et d'honnêteté dans le travail, renommée qu'il est en train de pousser encore plus avant, grâce à sa riche expérience personnelle et à ses grandes qualités d'homme de métier et d'homme d'affaires.

Un peu d'histoire

La bâtisse occupée aujourd'hui par les ateliers Desroberts & Pitt, Enrg. a joué un rôle particulièrement intéressant dans la vie de la petite industrie de chez-nous.

Elle fut construite il y a une cinquantaine d'années par Rémillard & Frère et occupée successivement par Desauniers & Frère, Sévigny, Albert Duplessis et Arthur Paré. On peut dire qu'un demi siècle de notre âge mécanique s'y est écoulé. On y a tourné des milliers de pièces mécaniques, fabriqué ou réparé des moteurs marins, des instruments aratoires, etc. Les premiers automobiles à faire leur apparition dans notre ville sont passés par là à tour de rôle. Par la suite la bâtisse abrita la Crémerie des Trois-Rivières avant d'y recevoir les ateliers de J.-B. Desroberts & Fils, qui opérèrent après la mort de M. J. B. Desroberts, sous le nom d'Aimé Desroberts, avant que M. Atchez Pitt n'en fasse l'acquisition. Après l'incendie du mois de février 1944, les locaux et la capacité de rendement de ces ateliers furent doublés.

Projet de M. Pitt

M. Atchez Pitt est un homme pratique, qui possède le sens des réalités allié à une grande vision. Non content de s'occuper du succès immédiat de son entreprise, il pense à demain. Il voit l'avenir en grand. Ses ambitions ne sont pas égoïstes. Bien au contraire elles s'établissent sur une échelle beaucoup plus grande. Elles prendront même une certaine portée sociale, comme on pourra le constater dans le projet que nous exposerons ci-après, en quelques lignes.

M. Pitt se propose en effet de faire de ses ateliers une véritable école d'apprentissage.

Il a l'intention de former de bons hommes de métier, de véritables mécaniciens en fournissant aux jeunes l'occasion de s'initier à la pratique active du métier dans des conditions parfaites et idéales.

"Nous manquons actuellemnt, un peu partout, dit M. Atchez Pitt de machinistes de grande expérience. Les jeunes ont négligé d'apprendre leur métier à fond. C'est par l'apprentissage que l'on peut former de bons hommes de métier. C'est pourquoi je me propose de prendre des apprentis.

Ces derniers devront et j'insiste là-dessus, suivre des cours à l'école Technique, des cours du soir, par exemple, afin de pouvoir travailler dans le jour sur les machines, sous la surveillance d'hommes expérimentés et passés maîtres dans l'art mécanique. C'est par l'acquisition des connaissances techniques et par l'expérience pratique du métier, que le véritable mécanicien se forme".



Nous ne saurions trop féliciter M. Atchez Pitt de cette initiative. Son projet connaîtra, nous sommes convaincus, un immense succès. M. Pitt donne un exemple éloquent. Il aura des imitateurs, souhaitons-le. Non seulement il reconnaît que nous avons besoin de compétences dans tous les domaines, mais il décide de prendre lui-même les moyens d'en créer dans un domaine où les possibilités sont immenses. Par son geste M. Pitt permettra à des jeunes de se faire une belle carrière, de s'affirmer dans un métier où ils pourront gagner honorablement leur vie et rendre service à la communauté en général.

M. Atchez Pitt

Dans les quelques notes biographiques qui vont suivre, notre intention n'est pas de présenter M. Atchez Pitt au public. Ce dernier connaît déjà très bien cet homme qui fut pendant quatre ans, maire de sa ville et qui rendit à ce titre, d'immenses services à ses concitoyens.

M. Pitt fut l'une des figures les plus attachantes de notre vie municipale. Pendant quatre années, il a dominé avec dignité et avec savoir-faire la scène politique locale, tout d'abord comme échevin, puis ensuite comme premier magistrat.

Aujourd'hui M. Pitt s'est retiré de la vie publique. Il s'est consacré tout entier à son entreprise et il n'a plus du tout l'intention de se mêler activement de la chose publique. Il estime qu'il a fait sa large part dans ce domaine. Quand on lui parle de sa carrière d'homme publique, M. Pitt répond en souriant: "Ce ne sont plus que des souvenirs du passé."

C'est grâce à son travail persévérant à une initiative personnelle qui ne s'est jamais démentie, une probité à toute épreuve, que M. Pitt a fait un succès de sa vie et qu'il s'est hissé aux plus grands honneurs.

Atchez Pitt a commencé bien jeune à gagner sa vie. A l'âge de 16 ans, il avait déjà entrepris de se tailler une place dans la vie et d'apprendre son métier de mécanicien. A cet âge, il était déjà quelqu'un dans son village. Il avait charge du dynamo qui produisait l'électricité de toute la petite communauté qui l'habitait. Une bouilloire n'avait pas de secret pour lui.

Aujourd'hui M. Atchez Pitt est considéré et à bien juste titre comme un expert en mécanique. Il possède plus d'une trentaine d'années d'expérience dans le métier. Au cours de sa vie, il occupa des postes de confiance. Pendant vingt ans, il fut à l'emploi de la Canadian International Paper où il a rempli les fonctions d'assistant-maître mécanicien et de chef des ateliers mécaniques.

C'est en septembre 1944, qu'il entrait au service des ateliers Aimé Desroberts, à titre de surintendant.

M. Atchez Pitt est un vétéran de la guerre 1914-1918. Il a servi dans l'armée active du Canada durant trois ans. Après la guerre il s'installait à Trois-Rivières, ville dont il devait devenir le maire.

M. Pitt assuma les lourdes responsabilités de l'administration municipale des Trois-Rivières à une période bien difficile. C'était en effet en pleine crise de chômage. On se rappelle avec quel dévouement, avec quelle volonté de servir ses concitoyens et de soulager leurs misères, qu'il remplit les fonctions d'échevin et de maire. Le 29 juin 1936, il était élu échevin du quartier Notre-Dame. Le premier juin de l'année suivante, ses collègues du conseil le choisissait comme maire pour succéder à M. G. H. Robichon. A l'expiration de ce terme d'office, le peuple des Trois-Rivières le confirmait dans ses fonctions de maire, par une confortable majorité de voix. Deux ans plus tard, en septembre 1939, le maire Atchez Pitt était réélu par acclamation. C'était un magnifique témoignage d'estime que la population trifluvienne donnait à celui qui avait su montrer tant de tact et de savoir-faire, comme premier magistrat de la ville.

Durant ses divers termes d'office, M. Atchez Pitt fut appelé à représenter notre ville dans de très grandes occasions, tout particulièrement lors de la visite royale, en 1938, lors de la venue dans notre ville du gouverneur-général lord Tweedsmuir. Il était maire de notre ville, lors des inoubliables cérémonies du Congrès Eucharistique.

Harry Pitt travaille aux ateliers de son père, dont il est appelé à devenir le collaborateur intime. Harry a fait ses études au Jardin de l'Enfance, et au Séminaire. Il a étudié durant deux ans chez les Frères de l'école Saint-Sacrement, puis à l'école Technique.

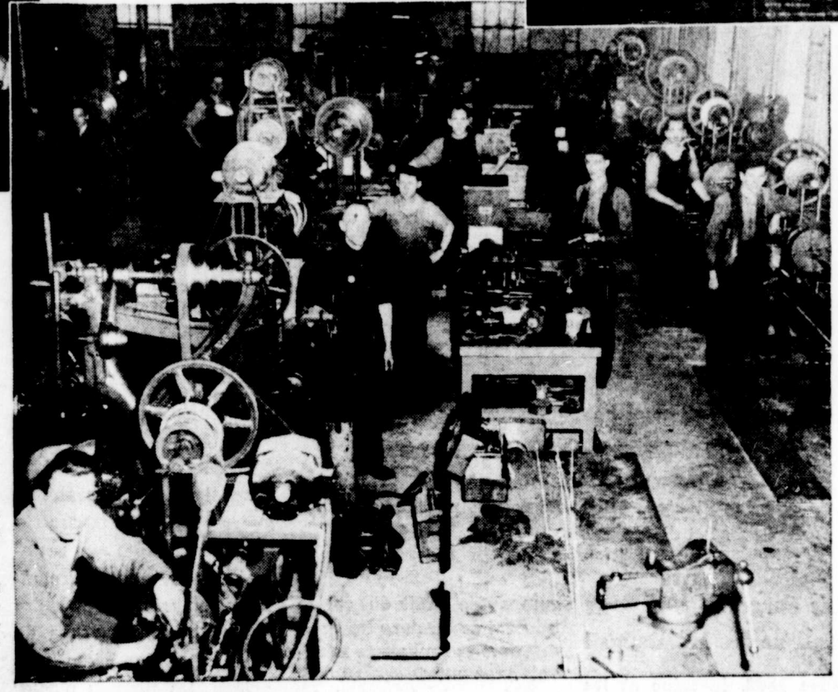
Il possède dans le métier sept années d'expérience. Il est très habile en dessin industriel.

Une autre des filles de M. Pitt Gisèle, travaille comme sténographe, dans le département de l'administration des ateliers Desroberts & Fils.



On reconnaît à droite M. Atchez Pitt, propriétaire des Ateliers Desroberts & Pitt Enrg. et ancien maire des Trois-Rivières.

A gauche M. Marcel Chaussé, gérant du département des travaux maritimes, M. René Beaumier contremaître de ce service, photographiés dans la chambre des bouilloires d'un navire amarré dans le port.



La photographie ci-contre nous donne un aperçu de l'intérieur des vastes ateliers mécaniques de Desroberts & Pitt Enrg. et de son personnel.



Ci-contre, les bureaux de l'administration. On y reconnaît Mlle Gisèle Pitt sténo-dactylo. M. Jean-Marie Provencher, comptable Mlles Marguerite Douville et Pauline Daignault, sténos-dactylos.



M. Aimé Desroberts, président de la Compagnie du Brûleur Desro, photographié à son bureau. M. Desroberts consacre tout son temps à la fabrication et à la vente du brûleur qu'il a lui-même inventé.

M. Aimé Desroberts projette une expansion considérable de son industrie de brûleurs "Desro"

C'EST à la grande idée de sa vie, le fameux brûleur à l'huile "DESRO", que M. Aimé Desroberts, qui a vendu il y a quelque temps ses ateliers mécaniques à M. Atchez Pitt, veut maintenant consacrer tout son temps et toutes ses énergies.

En effet, M. Desroberts fait construire présentement sur la rue Royale une usine d'assemblage et de distribution pour le brûleur "Desro", dans l'intention de donner un essor considérable au produit de son invention, que l'on réclame partout dans la province de Québec et même dans tout le Canada. Au début, cette petite industrie emploiera de vingt à vingt-cinq hommes, et son propriétaire prévoit qu'elle prendra rapidement de l'expansion et donnera du travail à un nombre beaucoup plus considérable de travailleurs.

M. Desroberts est d'avis que la demande considérable de brûleurs se maintiendra pendant au moins trois ans. Dès la première année, il compte mettre sur le marché au-delà de cinq cents appareils.

Les pièces qui entrent dans la fabrication du brûleur "Desro" seront, du moins pour les débuts, manufacturées en très grande partie aux ateliers Desroberts & Pitt Enrg., sur la rue Saint-Georges. M. Desroberts en fabriquera lui-même un certain nombre à ses nouveaux ateliers de la rue Royale.

C'est vers 1920, que M. Desroberts conçut l'idée de son brûleur. Il consacra deux années de travail patient et acharné à mettre au point son invention avant de la lancer sur le marché. Les premiers brûleurs ont été installés il y a vingt-trois ans.

Quelques-uns des premiers brûleurs "Desro Star" fonctionnent encore. Entre autres, celui du couvent des Révérendes Soeurs Marie-Réparatrice, qui date de vingt-trois ans; celui de l'Evêché, qui fut installé en 1924.

Le brûleur "Desro" est de construction très simple, mais il possède toutes les qualités nécessaires pour assurer son bon fonctionnement: contrôle d'air automatique, pompe pour aspirer l'huile du réservoir, munie d'un contrôle automatique approuvé, un mécanisme qui permet le mélange de l'air et de l'huile et une combustion parfaite. Ces différentes parties sont assemblées en ligne droite, ce qui élimine les troubles causés par la courroie.

Depuis son invention, ce brûleur a subi quatre transformations. Le modèle actuellement sur le marché a été mis au point, il y a seize ans.

M. Aimé Desroberts a aussi inventé un brûleur pour four à pain. C'est le seul brûleur du genre dans toute la province. Il est sur le marché depuis vingt ans, et il est réputé dans la province de Québec, dans l'Ontario et dans d'autres provinces.

Le nom de la famille Desroberts s'est acquis une enviable renommée dans le monde de la mécanique. M. Aimé Desroberts, en effet, appartient à une véritable lignée de mécaniciens et machinistes de haute compétence.

Son père, M. J.-B. Desroberts, après avoir travaillé dans une manufacture de bicyclettes, à Lowell, Mass., s'est associé à M. Paul Lair, en 1896, pour fabriquer le premier engin à l'huile au Canada. Tous deux commencèrent en affaires à Lotbinière, en fabricant quatre moteurs: un engin de yacht et trois engins stationnaires. Cette première expérience ayant donné des résultats satisfaisants, ils s'établirent sur la rue Notre-Dame, à Montréal, pour répondre à la demande sans cesse croissante. En 1908, M. J.-B. Desroberts vendit sa part de l'entreprise et vint s'établir à Deschaillons.

En 1920, M. J.-B. Desroberts arriva à Trois-Rivières avec l'idée de rassembler autour de lui toute sa famille, dont plusieurs membres ne s'étaient pas rencontrés depuis un grand nombre d'années. Mesdemoiselles Béatrice et Albertine Desroberts ouvrirent le Salon Béa, un magasin de fourrures, qui devait connaître une très grande vogue. M. Aimé Desroberts et son frère, Bernardin, s'associèrent à leur père pour former la firme J.-B. Desroberts & Fils. Les ateliers fonctionnant sous cette raison sociale débutèrent dans la bâtisse des MM. Lymburner.

Par la suite, l'entreprise vint s'établir sur la rue Saint-Georges, dans un ancien atelier mécanique, transformé en crémerie, et où se trouvent aujourd'hui les ateliers Desroberts & Pitt Enrg.

En 1921, l'atelier Desroberts & Fils se divisa en trois départements. M. J.-B. Desroberts s'occupa du fer ornemental pour escaliers, balcons et clôtures. M. Bernardin Desroberts prit charge des réparations des machineries, et M. Aimé Desroberts commença à s'intéresser à ses brûleurs.

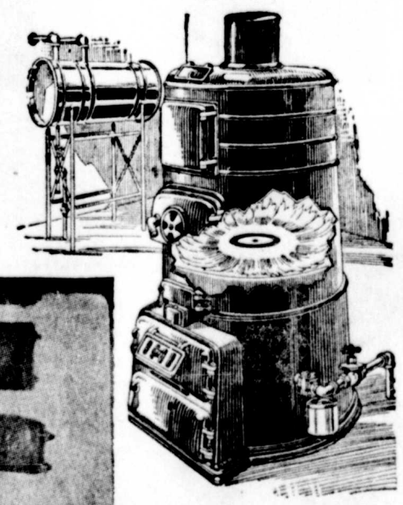
M. Aimé Desroberts possède une longue expérience dans la mécanique. Il a commencé à apprendre son métier à l'âge de quatorze ans, chez Brousseau, à Québec.

Pendant vingt-cinq ans, c'est-à-dire, jusqu'à ces derniers mois, il a contribué énormément au succès et au progrès des magnifiques ateliers des rues Saint-Georges et Champlain, tout en s'occupant de perfectionner son brûleur "Desro" et de le répandre dans tout le pays.

Après la mort de son père et de son frère, toute la responsabilité de cette importante industrie lui retomba sur les épaules. Particulièrement, durant le dernier conflit mondial, les ateliers Desroberts ont joué un rôle primordial pour notre effort de guerre, surtout dans le domaine maritime.

M. Aimé Desroberts se vit forcément obligé de négliger la fabrication des brûleurs. C'est dans le but de concentrer tous ses efforts à l'expansion du brûleur "Desro", que M. Desroberts a vendu ses ateliers de la rue Saint-Georges, comme nous l'expliquions plus haut.

Cette nouvelle initiative promet de remporter les plus grands succès.





On voit ci-dessus une illustration du premier brûleur inventé et fabriqué par M. Aimé DesRoberts, il y a 23 ans environ. A gauche le brûleur Desro actuellement sur le marché.





Ces photographies rappelleront aux Trifluviens, quelques-uns des grands événements qui se sont déroulés alors que M. Atchez Pitt était maire des Trois-Rivières. C'est d'abord la visite royale en 1938, puis la déclaration de la guerre, en septembre 1939 et en 1940, l'inoubliable Congrès Eucharistique.

La Canada Iron Foundries perpétue l'industrie du fer dans la Vallée du Saint-Maurice

Ses usines des Trois-Rivières emploient environ 1200 hommes

L'HISTOIRE atteste que l'industrie du fer dans le district des Trois - Rivières date de 1663 ,année où Colbert, premier ministre de Louis XIV, a cherché de nouveaux moyens de stimuler la prospérité de la Nouvelle-France et pris des mesures pour découvrir des gisements de fer dans notre région. Des dépôts de minerai ont été trouvés à Champlain, au Cap-de-la-Madeleine et, quelques années plus tard, sur le Saint-Maurice, neuf milles au nord des Trois-Rivières, à un endroit qui porterait le nom des Forges.



M. Walter J. LANGSTON, ancien gérant de l'usine de la Canada Iron Foundries Ltd est aujourd'hui le président de cette importante industrie qui compte plusieurs usines dans Québec et dans Ontario.

Une compagnie fondée en 1733

En 1733, on forma une compagnie pour exploiter cette mine et on construisit un fourneau et des forges pour fondre le minerai. L'entreprise s'avéra cependant infructueuse et la compagnie céda à la Couronne les forges et ses droits sur la mine.



M. H.N. MOLESWORTH, gérant de l'usine locale de la Canada Iron Foundries Ltd.

La mine et les forges ont changé de mains plusieurs fois les années suivantes et, après la bataille des Plaines d'Abraham, en 1759, la propriété, connue sous le nom des Forges Saint-Maurice, a été cédée à Georges III, roi d'Angleterre. Les forges ont opéré au profit du monarque, sous la direction de ses intendants.

La Couronne ayant dirigé cette entreprise à perte, durant quelques années, la propriété des Forges a de nouveau été confiée à une compagnie privée.

Les Forges sous le contrôle des MacDougall

En 1863, la mine et les forges ont été achetées par John MacDougall & Sons, des Trois-Rivières, plus tard, par M. George MacDougall et elles ont fonctionné jusqu'en 1883.

La Canada Iron Furnace Co.

A cette époque, les intérêts MacDougall et Drummond ont été amalgamés et des fonderies ont été cons-



M. W.-C. PERROT, surintendant de l'usine locale de la Canada Iron Foundries Ltd.

truites à Radnor et à Drummondville, Qué., sous le nom de Canada Iron Furnace Company, Limited. Cette compagnie tirait du sol le minerai de fer dans les deux districts et fondait ce minerai dans un fourneau alimenté au charbon de bois, auquel on ajoutait un combustible dérivé du bois et traité dans le district des Grandes-Piles.

Fondation de la Canada Iron en 1908

En 1908, la Canada Iron Furnace Company s'est amalgamée avec plusieurs autres compagnies pour former la Canada Iron Corporation, Limited, et, quelques années plus tard, la compagnie actuelle était formée, sous le nom de Canada Iron Foundries, Limited. Ainsi, doit-on dire que cette compagnie, qui compte des usines aux Trois-Rivières, Qué., Saint-Thomas, Hamilton et Fort-William, Ontario, et plusieurs compagnies subsidiaires au Canada, est née en droite ligne des fourneaux bâtis aux Forges en 1733 et est devenue une des plus grandes compagnies de génie dans le Dominion du Canada.

Rôle important dans l'effort de guerre

L'usine des Trois-Rivières dont la fonderie et les ateliers mécaniques sont les plus vastes et les mieux équipés à l'est de Montréal, a joué un rôle très important dans l'effort de guerre du Canada.

Commençant là où ont fini les compagnies précédentes, elle a fourni à plusieurs des plus grandes industries du Canada, des pièces moulées complètes pour la construction de navires de dix mille tonnes pour la marine marchande du Canada. L'usine trifluvienne a, de plus, tiré du fer en gueuse, les pièces complètes d'environ quarante moteurs marins pour les navires de 4,700 tonnes de notre marine marchande.

Laminoirs pour la fabrication des obus

L'usine des Trois-Rivières a aussi produit, durant la guerre, plusieurs autres types de machines que réclamait l'effort de guerre allié, y compris des laminoirs pour laminer, les obus de l'armée, l'aluminium des avions, les plaques d'acier et d'autres matériaux. Ces machines ont été expédiées dans plusieurs parties de l'univers, y compris l'Angleterre, les Indes et la Russie, et elles ont eu leur part de la grande victoire des Alliés.

De nombreux agrandissements

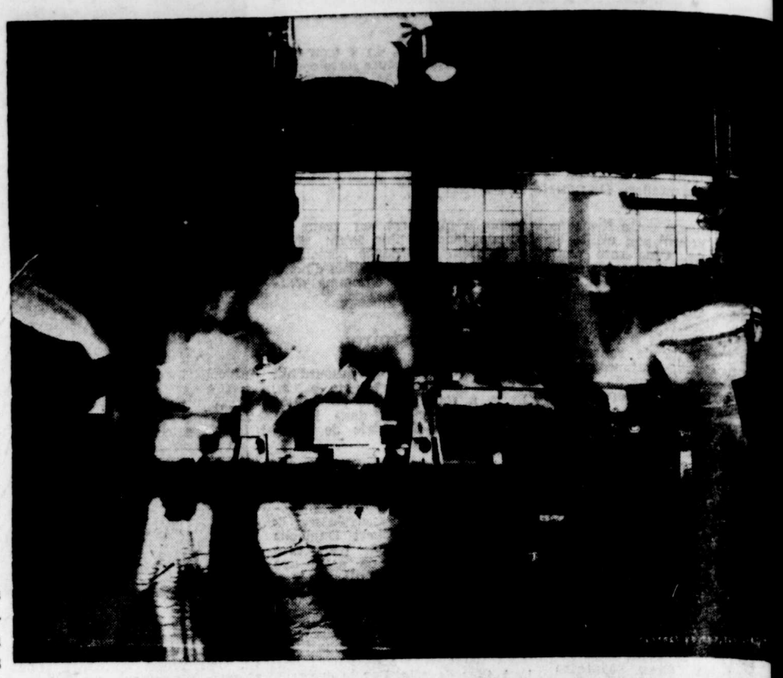
La compagnie a fait plusieurs agrandissements à son usine trifluvienne, au cours de la guerre. Elle y a récemment ajouté un atelier à ample toiture pour construire les machines les plus considérables qu'on puisse trouver, y compris une grande variété de machines à papier.

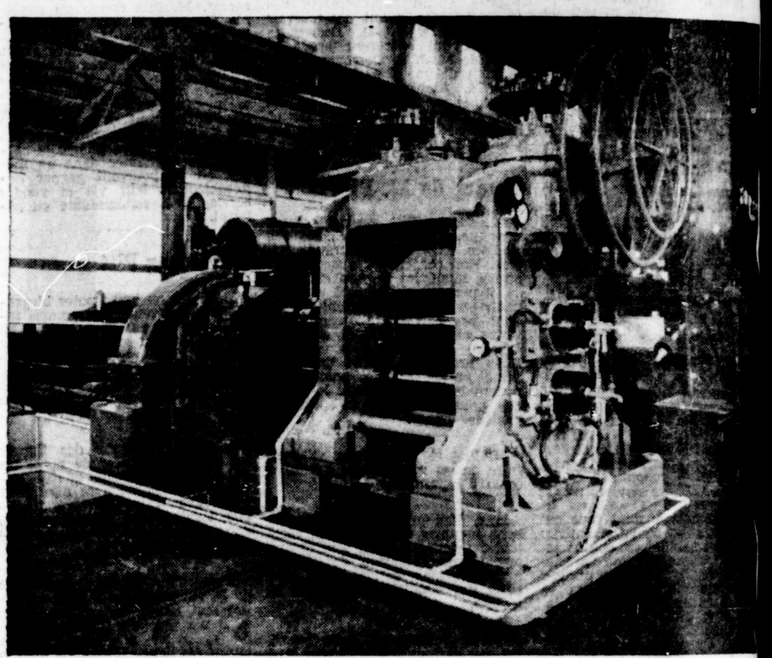
L'usine des Trois-Rivières comporte un service de génie très bien organisé, en mesure d'esquisser tous les genres de machinerie; un atelier de patrons bien équipé; trois vastes fonderies, y compris une fonderie pour les tuyaux qui produit 50% de tous les tuyaux de fonte fabriqués au Canada pour services d'aqueduc et d'égout et trois ateliers mécaniques bien équipés.

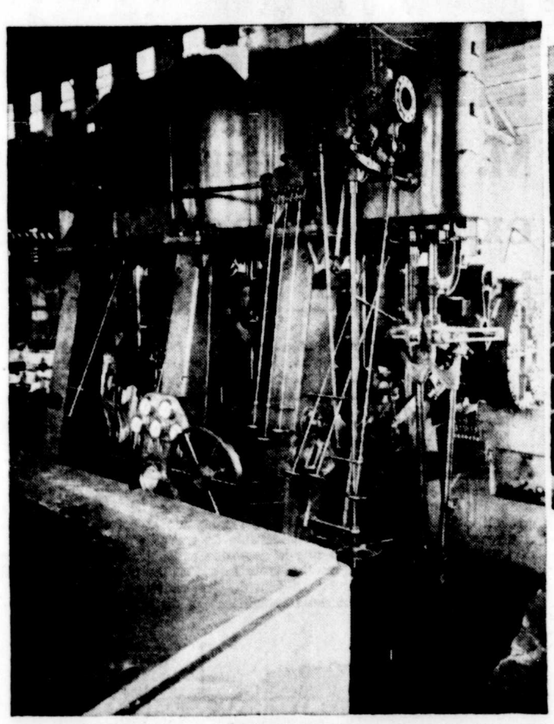
Considérant l'avenir, la compagnie est confiante de jouer son rôle dans l'effort de paix du Canada, comme elle l'a joué durant la période difficile de la seconde guerre mondiale.

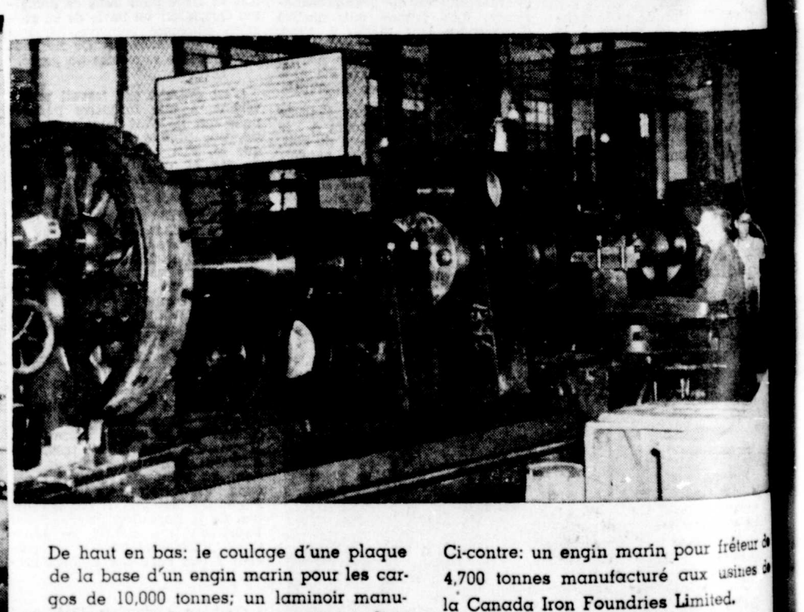
Environ 1,200 employés

Présentement, l'usine de la Canada Iron Foundries, aux Trois-Rivières emploie douze cents hommes, à comparer à trois cents hommes, il y a vingt-cinq ans.





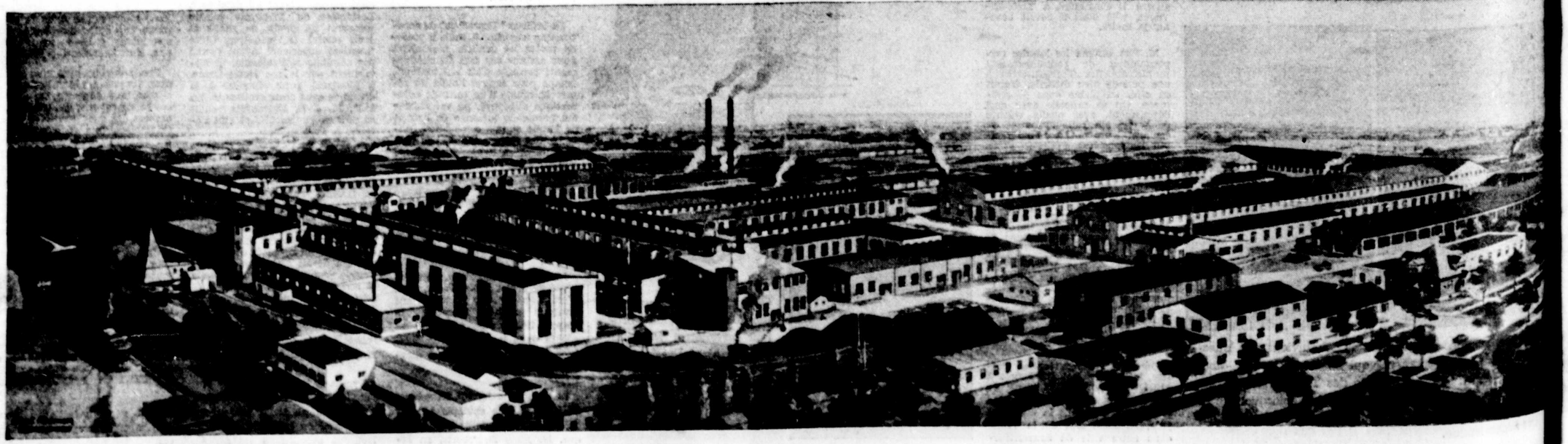




De haut en bas: le coulage d'une plaque de la base d'un engin marin pour les cargos de 10,000 tonnes; un laminoir manufacturé pour le gouvernement canadien servant à la fabrication des obus; la fabrication d'un arbre de couche pour un engin marin d'un fréteur de 4,700 tonnes.

Ci-contre: un engin marin pour fréteur de 4,700 tonnes manufacturé aux usines de la Canada Iron Foundries Limited.

Ci-dessous: une vue d'ensemble des usines de la Canada Iron Foundries sur la rive du Saint-Maurice aux Trois-Rivières.



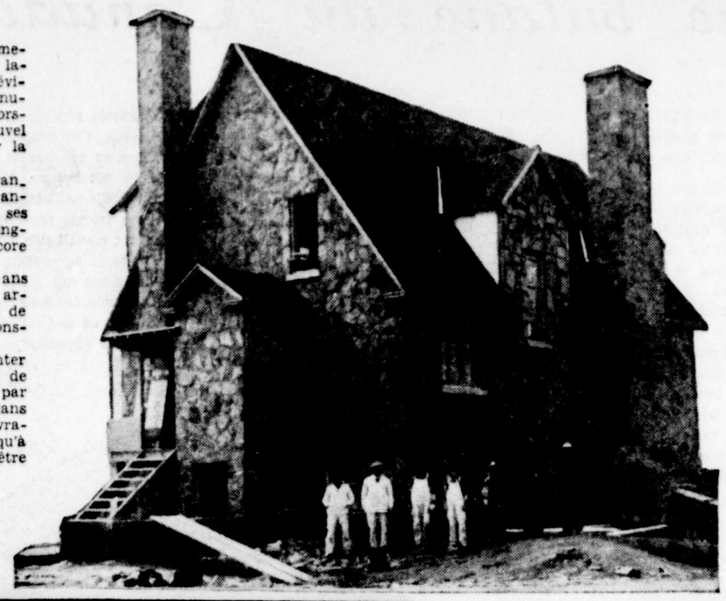
M. A. Sévigny vise toujours à former des maîtres-menuisiers

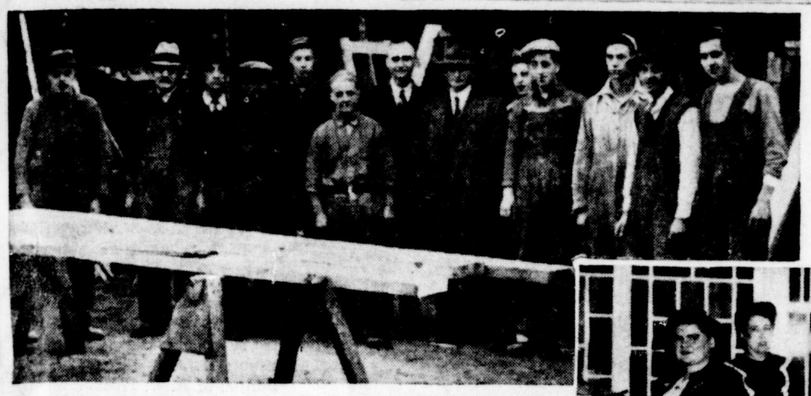
FORMER des artisans, des maitres menuisiers, ce sera l'une des tâches à laquelle s'attaquera, M. Adélard Sévigny, entrepreneur général et manufacturier de portes et de châssis, lorsqu'il sera installé dans son nouvel établissement en construction sur la rue Bellefeuille.

Ce sera pour lui la continuation sur une plus grande échelle de l'oeuvre entreprise depuis plusieurs années. A son usine de la rue Saint-Roch et sur ses chantiers de construction, il a déjà formé une vingtaine de bons menuisiers dont plusieurs sont encore à son emploi.

Ce n'est pas une tâche facile, car il faut cinq ans au moins pour faire d'un apprenti un excellent artisan, un maitre menuisier. Il faut trois années de travail à l'usine et deux sur des chantiers de construction.

M. Sévigny a réussi à force de travail à monter une petite industrie qui a assuré la subsistance de plusieurs foyers trifluviens. Son succès s'explique par son orgueil d'artisan et le soin qu'il apporte dans l'exécution de son contrat. Il a le goût du bel ouvrage et l'orgueil bien placé de n'attacher son nom qu'à un travail de première qualité. Il a aussi peut-être l'atavisme; car il est, par sa mère le petit neveu de M. Louis Caron, fondateur de la compagnie Louis Caron, de Nicolet qui se spécialisa pendant des années dans la construction des églises et des institutions religieuses.





Ci-dessus aspect extérieur de la maison de M. Armand Champoux, près de Baie Jolie, construite par M. A. Sévigny.
Ci-contre, M. Sévigny au milieu d'un groupe de ses employés à sa boutique de la rue Saint-Roch De gauche à droite: MM. J.-Jacques Rivard Ovide Robillard, Edmond Renaud, Eugène Duval, Paul-Emile Levasseur, Roméo Bourassa, J.-A. Boileau, I.C., Adélard Sévigny, Henri Levasseur, Paul-Gérard Lacocque, Roger Lamy, Eugène Renaud, contre-maitre et Gérard Gauvin.

Ainé de 14 enfants

M. Adélard Sévigny, né à Princeville, est l'ainé d'une famille de 14 enfants dont onze sont encore vivants. Son père était cultivateur et il passa lui aussi quelques années sur la ferme. Il étudia d'abord à l'école de Princeville et fit son cours commercial au collège des Frères du Sacré-Coeur, à Victoriaville.

A seize ans, après deux années sur la terre paternelle, il se lançait dans la vie, comme apprenti menuisier pour la compagnie Louis Caron de Nicolet. Il débuta à St-Louis de Blandford, dont l'église était alors en construction.

Il resta six ans à l'emploi de cette compagnie et travailla à la construction de six églises: Saint-Louis de Blandford, Sainte-Marie de Blandford, Princeville, Saint-Rémi de Tingwick, Saint-Sylvère et la chapelle du couvent des SS. Grises de Nicolet.

En 1918, il fut appelé à faire son service militaire en vertu de la loi de conscription. Il passa un mois au camp d'entrainement, et ce fut l'armistice. De retour sur la terre il y travailla pendant six mois.

Aux Trois-Rivières

C'est en 1919 qu'il décida de se diriger vers Trois-Rivières, dans l'espoir de gagner sa vie avec son métier de menuisier. Il fut engagé comme contremaitre pour M. F.-X. Gravel, entrepreneur, et débuta par la réparation de la maison d'un monsieur Hébert, sur la rue Royale.

Il a bâti la maison de M. W. E. Roy, au coin des rues Saint-François-Xavier et des Prisons. C'est alors qu'il se maria avec Mlle Bertha Tardif, de Saint-Mathieu, qui devait être son meilleur collaborateur et à qui il attribue une grande partie de son succès par la suite.

A son propre compte

Il entra ensuite au service de la Compagnie Girard et Godin où au bout de trois ans, il était nommé contremaitre du département du bois, poste qu'il conserva jusqu'en 1936, quand il décida de partir à son propre compte.

Il commença par fabriquer de petites étagères dans un hangar situé à l'arrière de sa maison, 777 rue Saint-Roch. Il taillait les étagères, les assemblait et son épouse les peinturait. Deux ans plus tard, il se lança dans la fabrication des canots de toile. Il en fabriqua trois en plus de réparer les canots du Radisson, mais cet essai ne fut pas fructueux.

Au lieu de s'entêter dans ce genre de travail il agrandit sa petite manufacture pour commencer à fabriquer des ouvertures (portes et châssis). D'abord seul, il dut bientôt s'adjoindre des aides. L'entreprise n'a fait que prospérer depuis et la manufacture employait dès 1939 une vingtaine de personnes. Depuis la situation s'est encore améliorée et M. Sévigny emploie actuellement 150 personnes sur les travaux qu'il exécute un peu partout dans la région et à sa manufacture.

Grande activité

M. Sévigny a actuellement une douzaine d'importants contrats à exécuter dans notre ville et dans la région. Le plus considérable est celui de la construction d'un hospice à Yamachiche au coût d'environ $125,000.; les résidences de MM. Armand Champoux à Baie Jolie et Elzéar Lemieux, dans la paroisse Sainte-Catherine de Sienne; l'entrepôt de Frost and Woods, pour MM. Chiasson et Valois, rue Saint-Philippe, sur le marché à foin; la réfection de la maison de John B. West, rue Notre-Dame. Il vient de compléter l'agrandissement du garage Charles Turcotte, au Cap-de-la-Madeleine.

C'est la fin d'une année très bien remplie qui atteignit sa période la plus active de l'été à la suite de la tornade du mois de mai qui causa pour des millions de dommages dans la région. Il dut exécuter dans les semaines qui suivirent des réparations pour une centaine de milliers de dollars. Il engagea alors une soixantaine d'employés supplémentaires; ses principaux contrats étant ceux de la buanderie Austin, au Cap, et du clocher de l'église de Sainte-Madeleine.

Comme entrepreneur, M. Sévigny a un beau record. Parmi les principales constructions exécutées depuis quelques années citons l'édifice où se trouve la Commission des Liqueurs, rue Champflour, la façade du magasin Lambert et Cloutier, sur la même rue; sa nouvelle résidence bâtie il y a deux ans sur la rue Saint-Roch.

Nouvelle manufacture

Depuis quelque temps, l'industrie du bâtiment connait un boom qui n'a pas manqué de se refléter dans la production de la manufacture de M. Sévigny. Il a des contrats en quantité si considérable qu'il ne peut fournir et doit faire exécuter beaucoup d'ouvrage au dehors. C'est pourquoi il s'est porté dernièrement acquéreur du terrain où se succédèrent dans le passé l'usine de M. Anselme Dubé et celle de la Gouin Lumber. Ce vaste terrain de 222 pieds par 219 est situé sur la rue Bellefeuille, le paradis des marchands de bois trifluviens. Il y achève la construction de son entrepôt et d'ici quelques semaines il aura terminé une usine moderne de 150 pieds par 50 qui sera outillée avec la machinerie la plus moderne, lui permettant de doubler sa production actuelle et d'inaugurer de nouvelles productions; notamment les portes "flush-door" et "Mono-door". Il prévoit qu'il sera encore incapable de répondre à toutes les demandes parce que ces améliorations auront pour effet de lui attirer de nouveaux clients. Ce sera un surplus d'ouvrage dont il fera profiter les autres manufacturiers de portes et de châssis de notre ville.

Ecole d'apprentissage

M. Sévigny portera à 75 le personnel régulier de son usine, mais son but principal est d'en faire une école d'apprentissage pour compenser à la rareté de plus en plus grande de menuisiers compétents. Pour sa part dans le passé il a formé une vingtaine de bons menuisiers et il espère être en état d'en préparer un nombre beaucoup plus grand.

Ce n'est pas cependant un mince travail, car pour devenir un bon artisan, il faut au moins cinq années, trois à la manufacture et deux au dehors, sur des chantiers de construction.

Il estime que l'on pourra ainsi aider à résoudre le problème de la main d'oeuvre pour l'avenir, problème qui ne l'inquiète pas, car il n'a jamais eu aucune difficulté à trouver des menuisiers compétents. C'est qu'il a pour politique de bien traiter ses employés, de les bien payer, de se montrer humain à leur égard. De cette façon il garde son monde et c'est ce qui lui permettait de dire avec fierté, qu'il a le meilleur personnel qu'un entrepreneur ait jamais réussi à grouper.

Il est confiant dans l'avenir et ne doute pas que l'industrie du bâtiment sera très active pendant une période de plusieurs années.

Ses collaborateurs

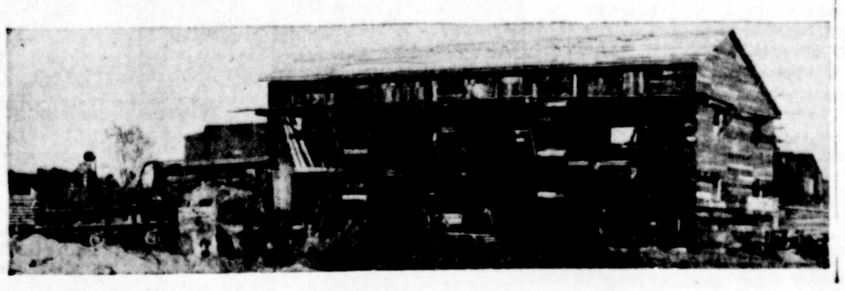
Il a prévu cela depuis déjà quelque temps et c'est pour cette raison qu'il retenait, il y a un an déjà, les services d'un ingénieur civil, M. J. A. Boileau, de Montréal, qui fut pendant plusieurs années à l'emploi de l'Aluminum Co. of Canada à Shawinigan. C'est ce dage, il y a une couple d'années, dernier qui fit les travaux de son lorsqu'il fut question pour cette importante Compagnie de construire une grosse usine dans la banlieue des Trois-Rivières

Un des autres collaborateurs de M. Sévigny, et non le moindre, est son épouse à qui il attribue une très grande part de son succès. Cette dernière a travaillé sans cesse et très étroitement avec son époux. Elle fut jusqu'à il y a deux ans le comptable de M. Sévigny et dirigea le bureau, tandis que celui-ci devait répartir son temps entre ses diverses entreprises. Depuis deux ans, Mme Sévigny a vu s'alléger sa tâche avec l'engagement d'un comptable, mais elle continue encore à seconder son époux et à le conseiller.

M. Sévigny a deux enfants seulement: un fils Jacques, qui a fait son cours classique au séminaire des Trois-Rivières et est actuellement étudiant en médecine à l'université Laval, une fille Mlle Thérèse qui suit actuellement des cours d'anglais.



Ci-dessus: Le personnel du bureau, de gauche à droite: Mlle Cécile Roux, comptable, Mme A. Sévigny, gérante, Mlle Huguette Lachapelle, sténographe, Mlle Dorothy St-Cyr, dactylo. On reconnait aussi MM. A. Sévigny et M. J.-A. Boileau.
Plus bas, la maison de M. A. Sévigny, rue St-Roch, et la résidence que M. Sévigny construit pour M. Elzéar Lemieux à la Banlieue.
Dans le bas de la page, l'entrepôt à bois que M. Sévigny a fait construire sur le terrain où s'élève sa nouvelle usine, rue Bellefeuille.



M. Lucien Ducharme connut le succès grâce à sa ténacité

NOMBREUSES sont les personnes qui éprouvent une grande satisfaction à l'annonce de la levée occasionnelle des restrictions de guerre. Cependant, nous en connaissons bien peu qui ont eu un soupir de satisfaction de l'ampleur de celui de M. Lucien Ducharme, entrepreneur-électricien et propriétaire de la maison d'accessoires électriques du même nom, située aux coins des rues St-Martin et Ste-Julie de notre ville, lorsqu'il apprit que les restrictions étaient levées sur la production des appareils électriques, et que les usines commençaient à fabriquer pour consommation civile.

Cette grande joie s'explique facilement, car, s'il est quelqu'un dans la ville qui eut à refuser des ventes, au cours des quatre ou cinq dernières années, ou encore qui fut forcé de donner des explications sur la rareté de certains produits, c'est bien M. Ducharme. Des centaines de fois par jour, il devait convaincre sa nombreuse clientèle de sa bonne foi et l'assurer que dès que la chose serait possible, il se rendrait à leurs demandes avec empressement et le plus vif plaisir.

Cauchemars disparus

"Mais, enfin, nous disait-il, d'ici quelques mois, tous ces cauchemars seront des souvenirs du passé, car alors les compagnies d'accessoires électriques produiront à pleine capacité, et nous pourrons, comme au début de mon commerce, en 1937, mettre en étalage les dernières nouveautés et tenir en quantité toutes les lignes du commerce." "Ce sera pour nous, continuait-il une bien grande satisfaction que de pouvoir, comme autrefois, répondre aux désirs de notre clientèle."

A ce point de notre interview, M. Ducharme ne peut s'empêcher de nous rappeler qu'avant la guerre, lorsqu'il lui arrivait de manquer de certains accessoires électriques ou de grosses pièces de rechange qu'il ne pouvait garder en magasin, il n'avait qu'à téléphoner à Montréal ou ailleurs et dès le lendemain matin l'express lui livrait le produit en question. "C'était vraiment ce qu'on peut appeler du service. Aujourd'hui, dit-il malgré que la situation se soit améliorée il nous faut attendre des semaines et des mois, et cela, quand nous avons la chance de recevoir ce que nous avons demandé."

Malgré ces difficultés d'approvisionnement, il faut dire durant les années que nous venons de traverser, Ducharme Electrique eut toujours un assez bon stock de marchandises et que bien souvent, il arrivait que certains accessoires pouvaient y être trouvés alors que partout ailleurs c'était impossible. La raison est bien simple et nous la trouvons dans le fait que M. Ducharme avait une grande expérience dans la ligne et qu'il connaissait de nombreux vendeurs, des principales maisons d'appareils électriques ou d'accessoires.

Débuts en 1915

En effet, l'entrée de M. Ducharme dans le domaine de l'électricité ne date pas d'hier et encore moins celle de son entrée dans le commerce. Si nous remontons un peu en arrière, nous voyons que c'est en 1915 que M. Ducharme commence son apprentissage dans le commerce.

A ce temps, il débuta chez M. J. G. Badeaux. Précédemment, il avait fait de la menuiserie avec M. George Ferley. Cela se passait en 1912 à son arrivée aux Trois-Rivières.

Né à Notre-Dame de Mont-Carmel, son enfance, comme nous le verrons, ne fut pas des plus gaies. Orphelin de père à 9 ans, le jeune Ducharme commençait à gagner ses premiers sous dans les chantiers, à l'âge où la grande majorité des enfants sont encore sous les jupes de leur maman.

Sur la ferme

A 14 et 15 ans, il travailla chez des cultivateurs pour la modique somme de vingt-cinq cents par jour. A ce sujet, M. Ducharme nous dit avec son éternel sourire: "et vous savez, les journées n'étaient pas celles d'aujourd'hui. Nous commençions à 5 heures le matin, et il n'était pas rare que nous prenions notre souper à 8 heures le soir. Pour des journées, c'en était de sucrées, croyez-moi."

Aux Trois-Rivières

C'est à ce moment, que le jeune Ducharme fait voile sur Trois-Rivières. Il n'avait que 16 ans, mais débrouillard, il ne tarda pas à se trouver un ouvrage rémunérateur, chez Farley comme nous le disions plus haut. Après son stage chez M. Badeaux, soit le 28 avril 1926, il ouvre à son compte.

Les débuts ne furent pas roses

Ses débuts comme entrepreneur-électricien, ne furent pas des plus roses, car, nous disait-il, "je n'avais pas un sou dans mes poches. Je n'avais rien à moi, sauf mon courage, mon optimisme et un physique malade." Il est peut-être vrai qu'au début M. Ducharme n'avait rien, mais aujourd'hui après vingt ans comme entrepreneur électricien, M. Ducharme a à son crédit l'exécution des contrats d'électricité de l'hôpital St-Joseph, de l'Orphelinat St-Dominique, des trois allonges des Filles de Jésus de Kermaria, le pensionnat des Filles de Jésus du Cap-de-la-Madeleine, du Jardin de l'Enfance des Trois-Rivières et de nombreuses autres constructions publiques.

Malgré que M. Ducharme ait exécuté des centaines de contrats d'électricité dans les maisons privées, il n'y a pas de doute que sa grande spécialité est encore celle de la pose de tout le système d'électricité dans les édifices publiques. Ses oeuvres dans ce domaine sont plus éloquentes que les qualificatifs d'habilité, de compétence et d'honnêteté que nous pourrions lui décerner.

Dans le commerce

En 1937 après une autre longue maladie, se voyant incapable de fournir toute une journée d'ouvrage, M. Ducharme qui ne pouvait se résigner à rester en place, décida d'ouvrir son commerce d'accessoires électriques. Au début, son local était situé dans un soubassement, sur la même rue, mais du côté opposé de l'endroit qu'il occupe actuellement. Modestes débuts, mais aujourd'hui, alors que bien des gens se contenteraient du local qui abrite son commerce, M. Ducharme pense à s'agrandir.

"Toujours mieux, toujours plus pour satisfaire ma clientèle" voilà le véritable motto de M. Ducharme.

Sa spécialité

Actuellement, M. Ducharme se spécialise dans la réparation des installations électriques, des radios, des réfrigérateurs, et autres appareils. Il compte toujours six à sept employés à son emploi. Et malgré une santé qui laisse à désirer, M. Ducharme animé d'un courage indomptable, fait des journées qui sont souvent le double de celles d'un homme en pleine santé. Voilà un exemple que tous les jeunes devraient suivre.

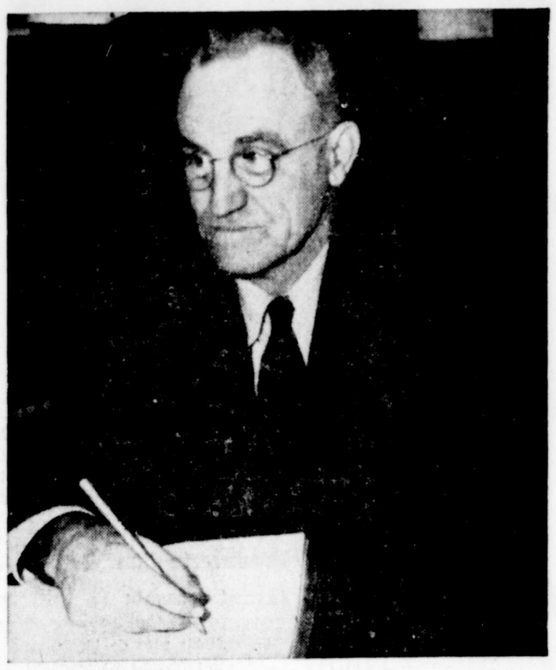
Fervent catholique

Marié en 1919, M. Ducharme trouve son bonheur à vivre en famille. De son épouse, qui vit encore, il eut quatre filles dont une est religieuse.

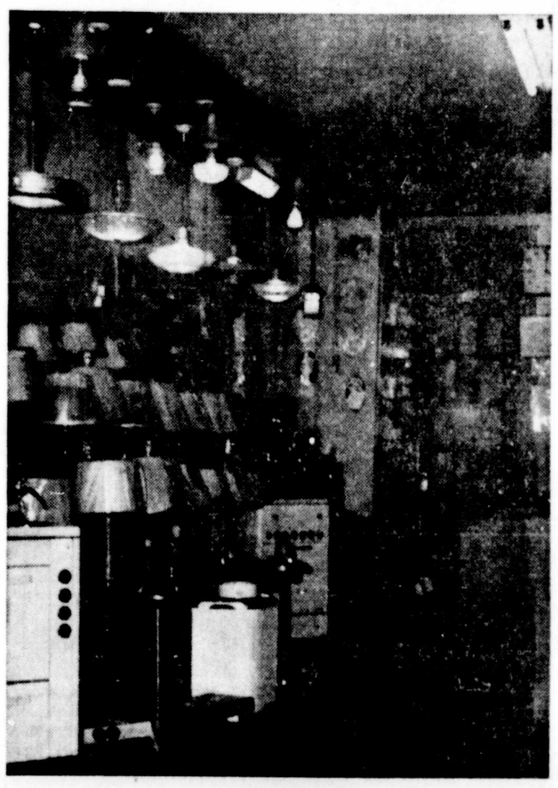
Fervent catholique et homme pieux, M. Ducharme dont le seul sport est de se rendre à sa résidence d'été de St-Louis-de-France durant la belle saison, a voulu extérioriser sa foi en érigeant devant sa maison d'été une splendide croix illuminée, haute de 14 pieds et toute de ciment. Cette magnifique oeuvre d'art fut bénite en 1942 par le Rév. Père Ducharme missionnaire de la Baie d'Hudson. Pour les automobilistes qui passent la nuit sur la route qui mène à Shawinigan, il est facile de voir la croix illuminée lorsqu'ils arrivent près de la rue St-Jean qui mène au village St-Maurice.

Et c'est avec un franc sourire que M. Ducharme nous déclare au moment où nous apprêtons à le quitter "qu'il est plein d'ardeur, malgré ses cinquante ans sonnés et qu'il pourra d'ici peu donner sur le champ à sa clientèle tout ce qu'elle pourra lui demander comme cadeaux de noces, de cendriers, de pyrex, de miroirs, de lampes fluorescentes etc. etc."

En guise de conclusion, M. Ducharme nous dit que son dernier contrat d'électricité fut celui de l'église d'Almaville-en-Bas. N'en doutez pas, l'installation et la disposition des lampes fluorescentes sont de toute beauté.



M. Lucien Ducharme, entrepreneur électricien et propriétaire du magasin d'accessoires électriques situé au coin des rues Sainte-Julie et Saint-Martin.





Ci-dessous une photo de l'intérieur du magasin d'accessoires électriques de M. Lucien Ducharme au coin des rues Saint-Martin et Sainte-Julie.
Ci-contre l'extérieur de cet établissement établi depuis quelques années et aujourd'hui très populaire.



La City Gas a doté Trois-Rivières de la première usine butane du Canada

PARMI les industries qui tiennent une place essentielle dans le progrès de la civilisation, nous pouvons nommer l'industrie gazifère qui, partie d'un point d'origine des plus modestes, a maintenant atteint un degré supérieur dans le monde des industries qui ont largement contribué à l'avancement et au progrès des sociétés. Quand le savant écossais William Murdock réussit en 1792, à fabriquer un gaz inflammable, à l'aide d'une simple pipe de plâtre, on était loin de se douter qu'il posait alors le premier jalon d'une grande industrie chargée de révolutionner le monde de l'industrie et de l'habitation domestique.

Aujourd'hui, toutes les villes, de quelque importance du monde entier, bénéficient de cette source remarquable de progrès qu'est le gaz aux Trois-Rivières, après un siècle de tentatives diverses, l'on peut maintenant trouver une usine à gaz des plus modernes, pouvant desservir avantageusement la grande industrie tout comme l'habitation domestique, avec un gaz exempt de tout poison et comportant de sérieux avantages à tout point de vue.

Le consommateur de gaz, qui surveille la chaude flamme de son poêle à gaz moderne, ne s'imagine pas jusqu'à quel point les savants ont dû lutter et travailler, avant de réaliser la grande industrie du gaz; ces années de labeur des travailleurs de la science présentent un ensemble de faits intéressants au possible.

Historique

L'histoire du gaz, sa découverte, les étranges superstitions qui l'on entouré et, finalement, son adaptation progressive à des usages pratiques, ont donné lieu à des conjectures nombreuses; seulement, aujourd'hui, parce que l'on connait bien les progrès extraordinaires de l'industrie gazifère, parce que l'on sait le rôle absolument essentiel qu'elle joue dans l'économie nationale, à partir du poêle de cuisine jusqu'à l'appareil géant de la grande industrie, elle a conquis une renommée universelle, garantie sûre d'une expansion sans cesse croissante au service de la nation.

Aux Trois-Rivières, en 1854

Parler de gaz, aux Trois-Rivières, n'est pas une chose nouvelle puisque déjà, le 20 septembre 1853, le Maire et les Echevins de notre Conseil de ville, étudialent une résolution à l'effet de doter notre ville d'un système de distribution du gaz!

Moins d'un an après, (il y a donc 91 ans!), les rues de la Cité étaient éclairées au gaz! L'on voit par là que notre ville ne fut pas lente à suivre le progrès moderne, puisque la première usine à gaz du Canada fut érigée à Montréal, en 1840, soit 14 ans seulement avant Trois-Rivières. Remarquons que le gaz fut introduit en Amérique en 1816, à Baltimore aux Etats-Unis; le musée Peales, situé à l'endroit du premier bureau, rappelle cet important événement du monde industriel.

Avant que le gaz puisse devenir un moyen pratique, à l'usage de l'industrie et des foyers, il a dû passer par des épreuves très longues; un grand nombre de savants ont orienté leurs travaux et leurs expériences vers les possibilités de fabriquer du gaz pouvant servir à l'éclairage au chauffage, à la cuisson et à la grande industrie.

Découverte d'un savant écossais

Le véritable père de l'industrie du gaz est, sans conteste, le savant écossait Eilliam Murdock, à qui l'on doit accorder le crédit d'avoir été le premier homme à démontrer publiquement les possibilités commerciales du gaz; Murdock est né le 25 août 1754, dans une modeste demeure d'Auchinleck, dans le comté d'Ayrshire en Ecosse.

A l'emploi de la firme Watt & Boulton, Murdock perfectionna à Redruth, dans le Cornwall, un appareil servant à fabriquer du gaz inflammable qu'il utilisa pour l'éclairage de sa propre maison.

Cette maison existe encore de nos jours et l'on dit qu'elle a conservé le même éclairage. Il est intéressant de noter que le premier conduit employé pour l'éclairage de la maison de Murdock consistait en deux barillets de fusil, soudés bout à bout.

L'arrivée du gaz signifiait beaucoup pour les gens de cette époque: sauf quelques lampes à l'huile, l'on ne trouvait aucun éclairage dans les villes. Avec la venue des lampes à gaz, les rendez-vous entre voisins prirent une vogue jusque-là inconnue!

Retour en arrière

Qu'on était loin, alors des appareils perfectionnés de l'industrie du gaz de 1945! L'on ne connaissait pas encore les compteurs à gaz, de sorte qu'un employé devait surveiller les maisons des clients, afin de constater si les termes des contrats étaient bien observés, le gaz se vendant à l'heure, suivant la capacité des appareils utilisés.

A ce sujet, l'on trouve dans le livre des minutes de Bath Company, en Angleterre, les extraits suivants: "Le Bureau de Direction décide, à l'unanimité, de fermer le gaz chez Monsieur Fox, parce que ce dernier persiste à se servir d'un brûleur plus grand que celui dont nous avions convenu." "Le Bureau de direction autorise le gérant à passer chez le desservant de l'Eglise St-Michel, pour lui faire remarquer que le gaz fonctionnait dimanche dernier, à 4 heures de l'après-midi, soit deux heures avant le service du soir!" Heureusement l'invention du compteur à gaz, par le savant Samuel Clegg, vint apporter une solution aux problèmes si compliqués de cette époque!

Il est aussi un fait très curieux à noter, au sujet de l'histoire de l'industrie gazifère. En 1876, alors que se tenait le "Philadelphia Centennial Exposition", une compagnie de Poudre à pâte décida l'employer la qualité de leur poudre à pâte. Il arriva ceci que le poêle attira beaucoup plus l'attention que la poudre à pâte, et dès lors, le poêle à gaz gagnait une remarquable renommée.

Le gaz butane, aux Trois-Rivières

Si notre ville connut rapidement les bienfaits du gaz, ce ne fut pas sans ennui durant la période de 1854 à 1932; en effet, à cause de sérieuses difficultés, les abonnés durent connaitre de nombreux inconvénients durant cette période, car l'on comptait alors un changement de régime tous les quatre ans environ.

Ce n'est vraiment qu'en 1932, avec la venue de City Gaz & Electric Corporation Limited, que Trois-Rivières put compter sur un service de distribution gazifère adéquat, capable de servir à nos industries et à nos habitations le précieux fluide.

Les débuts

Mardi, le 17 mai 1932, une double cérémonie se déroulait aux Trois-Rivières, à l'occasion d'un service de gaz. Cet événement fut considéré comme un nouvel essor de notre ville, dans le domaine industriel et commercial, le gaz ajoutant un nouveau chaînon à la chaine des utilités publiques déjà existantes: le transport, l'électricité et le téléphone.

Les directeurs de City Gas & Electric Corporation Limited, réalisant que Trois-Rivières était privée des services du gaz et confiant dans l'avenir de notre ville, demandèrent au Conseil de ville l'autorisation de construire une usine génératrice de gaz, pouvant répondre à tous les besoins, grâce à un nouveau combustible appelé butane. Remarquons qu'en 1931, Trois-Rivières était la plus grande ville de l'Amérique du Nord à être privée des services du gaz.

Cette permission étant accordée, les Directeurs s'empressèrent de réunir tous les éléments nécessaires à la construction d'une usine à gaz des plus modernes, produisant un combustible de première valeur.

La Compagnie s'installait ici, en pleine crise économique, ce qui constituait un vrai tour de force; par contre l'organisation du service procurait à bon nombre de gens des Trois-Rivières du travail si rare à trouver à ce moment-là. Les contrats de la fabrication de l'usine furent accordés à la Page Equipment Construction, l'installation des conduits et tuyaux à Monsieur L. Ducharme, la fabrication des tuyaux à Canada Iron Foundry Limited, la plomberie à Germain & Frère, la pierre concassée à la Carrière St-Maurice et le sable à la Trois-Rivières Sands Co. Le Président de City Gas & Electric Corporation Limited était alors le lieutenant-colonel P. L. Browne, et le gérant local, M. J. H. Warren.





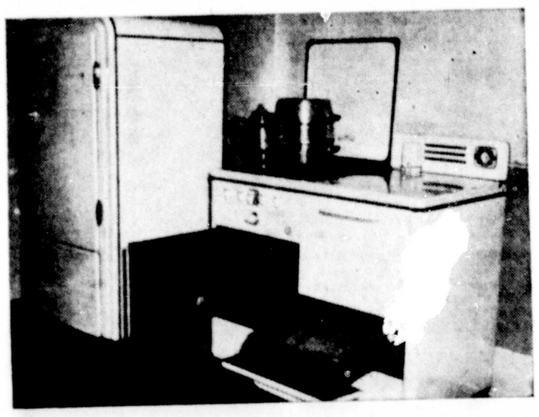


Photo du haut: la tuyauterie servant à pousser le gaz dans les tuyaux qui circulent sous le pavé des rues et ont leurs ramifications dans les maisons de la clientèle; photo du bas: le condensateur qui produit le gaz butane et le lance dans le sphère où celui-ci est emmagasiné. Des compteurs contrôlent la production avec une extrême précision.

L'usine

L'usine de City Gas & Electric Corporation Limited est la plus moderne qui soit dans l'industrie du pétrole liquide et, en même temps, la plus importante usine du monde entier où le gaz butane est fabriqué.

Dans la "Gazette" du 18 mai 1932, on pouvait lire ce qui suit: "La première usine butane du Canada, pour usage domestique, a été inaugurée hier après-midi, alors que Mgr A.-O. Comtois, auxiliaire des Trois-Rivières, bénissait la nouvelle usine de city Gas & Electric Corporation Limited, et tournait le commutateur qui mit immédiatement l'usine en opération. L'usine, située près de la voie du C.P.R. est la plus considérable usine de fabrication du gaz butane au monde avec le plus grand contenant de butane présentement en existence".

L'on doit beaucoup du procédé de fabrication du gaz butane à la Philfuels Company qui ouvrit la première usine du genre à Linton, Indiana, en 1928. L'acceptation de nouveaux développements qui peuvent sembler radicaux est susceptible de se montrer lente; ceci est vrai pour toutes les industries. Et pendant que l'opération de l'usine de Linton était étroitement surveillée par les ingénieurs, ce ne fut qu'en février 1929 que la seconde usine fut ouverte à Sheridan, Indiana. Durant l'été de 1929, trois usines furent construites.

Les possibilités de fabrication du gaz butane furent mieux reconnues par l'industrie du gaz, à l'automne de 1929, grâce à la construction de trois nouvelles usines: l'une à Harrisonburg, Va., l'autre à Cleveland, Tenn., et enfin une troisième à North Manchester Indiana. Depuis cette date, le gaz butane connue un développement plus rapide, car dans les neuf mois suivants, plus de trente usines-butane furent mises en opération.

Fonctionnement

L'usine de la City Gas & Electric Corporation Limited est complètement automatique, pourvue des instruments les plus perfectionnés. Le butane arrive à l'usine sous forme liquide, dans des wagons-citernes contenant environ 10,000 gallons; le transport du butane n'offre pas plus d'inconvénients que celui de la gazoline.

Le liquide butane est versé dans le réservoir à l'arrière de l'usine, d'une capacité de 22,000 gallons; ce liquide ressemble beaucoup à la gazoline il est clair comme du cristal.

A l'usine, le butane se transforme en gaz pour être ensuite emmagasiné dans la sphère où il est prêt pour la distribution.

Le gaz butane offre les avantages suivants: 1—il est d'une propreté remarquable, sans sulfure, et hautement employé en métallurgie; 2—il est exempt de tout poison; cela est vrai non seulement pour les hommes, mais aussi pour les animaux et les plantes 3—il est libre d'hydrocarbonne lourd; 4—il est d'un contrôle très facile.

La sphère tout en acier, située d'un côté de l'usine, mesure 45 pieds de diamètre et pèse 129,000 livres; elle peut contenir 92,400 pieds cubes de gaz. C'est le plus récent modèle de contenant que l'on puisse trouver; ce contenant est formé de 56 pièces différentes pesant chacune 2000 livres et jointes par 16,500 boulons.

Développements

Installée aux Trois-Rivières en pleine crise économique, City Gas & Electric Corporation Limited a quand même pu traverser des débuts difficiles pour assurer à notre ville un service de gaz de première qualité.

Les débuts se sont montrés lents mais sûrs, si l'on en juge par le nombre toujours croissant de clients dans notre ville et par le montant toujours plus grand du gaz fabriqué à l'usine.

Ainsi au cours des cinq dernières années, l'on constate une augmentation de 72 pour cent dans le nombre de clients raccordés au système de distribution de la compagnie; le nombre de pieds cubes de gaz fabriqué accuse aussi le même pourcentage d'augmentation ce qui laisse prévoir un succès encore plus complet dans un avenir rapproché.

Cette montée sans cesse croissante est due d'abord au service excellent donné par la compagnie depuis son installation et au rendement fourni par le gaz dans tous les domaines.

Applications pratiques

L'on trouve de nombreuses applications pratiques à l'industrie du gaz. Nous voyons d'abord le service domestique où les appareils à gaz des caractéristiques bien définies qui constituent un réel avantage pour le consommateur.

Les poêles de cuisine à gaz sont maintenant perfectionnés à un point très avancé; de construction solide, dessinés dans les lignes modernes, les poêles à gaz sont munis de tous les nouveaux instruments qui en rendent l'usage facile et pratique. Le poêle à gaz moderne s'allume automatiquement, tous les brûleurs sont d'un contrôle très facile, tandis que le fourneau est supérieur à tout autre et l'on peut trouver sur le poêle à gaz un contrôle automatique qui règle définitivement la chaleur du fourneau. Enfin, si l'on ajoute le grille, le poêle à gaz apparait certainement comme le poêle idéal de la cuisine moderne.

Le chauffe-eau se caractérise par son étonnante rapidité et son bas prix d'opération: l'appareil ordinaire réussit à bouillir un gallon d'eau à la minute, ce qui rend le chauffe-eau à gaz, l'appareil le plus rapide en usage. Enfin, dans des cas particuliers, un dispositif règle automatiquement le brûleur, assurant un service de premier ordre.

Le refrigérateur

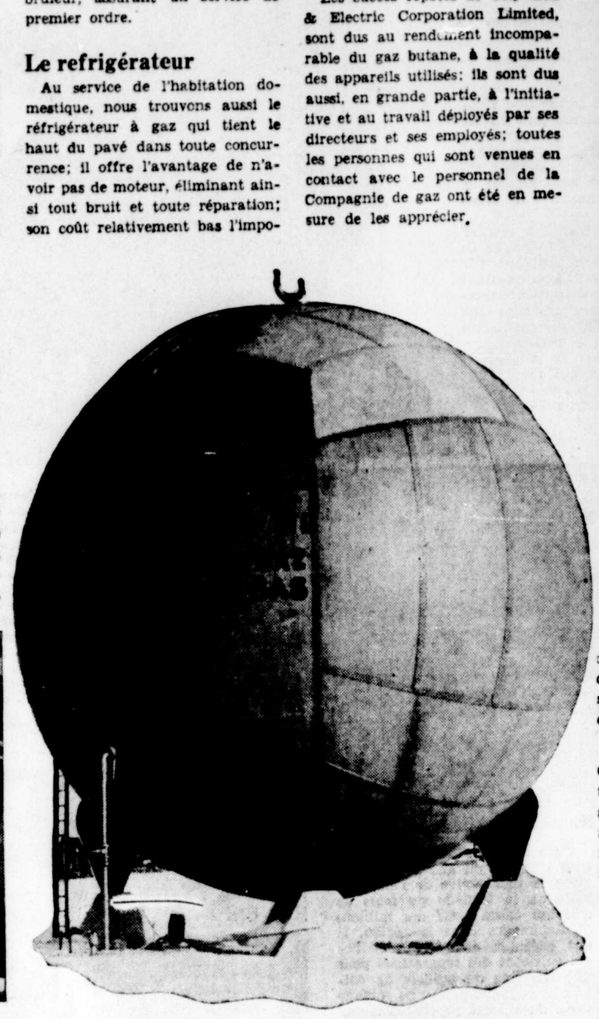
Au service de l'habitation domestique, nous trouvons aussi le réfrigérateur à gaz qui tient le haut du pavé dans toute concurrence; il offre l'avantage de n'avoir pas de moteur, éliminant ainsi tout bruit et toute réparation; son coût relativement bas l'impose à l'attention de tous.

Pour compléter le cycle des appareils à gaz au service du foyer, nous trouvons la chaufferette et la fournaise à gaz; l'on ne connait rien de plus efficace pour aider au système de chauffage que ces appareils exempts de toute odeur et éliminant les cendres ainsi que tout le trouble occasionné par le chauffage ordinaire.

Le service commercial

Quant aux établissements commerciaux, ils trouvent toujours dans le service du gaz un rendement incomparable; les appareils les plus perfectionnés: poêles, grille-pain, cafetières, tables à vapeur, etc, forment l'équipement idéal des restaurants et hôtels, On n'a d'ailleurs qu'à faire le tour des restaurants et hôtels des Trois-Rivières pour constater le rôle essentiel qu'y jouent les appareils à gaz. Ajoutons que l'on trouve aussi les lessiveuses et repasseuses au gaz qui donnent un rendement jusqu'ici inégalé.

Enfin, l'industrie ne peut se passer des services du gaz; que ce soit dans le laboratoire ou dans les machineries géantes, le gaz rend un service insurpassé. Citons entre autres, les appareils employés dans l'imprimerie, la mécanique d'automobile, la soudure, la mécanique dentaire, etc; ses applications à l'industrie textile et à la métallurgie. Les services du gaz sont indispensables dans ces industries et, pour ne citer qu'un cas, disons que Dominion Rubber Munitions Ltd ne pouvait, au cours de la dernière guerre, compléter son travail de munitions sans employer le gaz de notre ville.



Les succès répétés de City Gas & Electric Corporation Limited, sont dus au rendement incomparable du gaz butane, à la qualité des appareils utilisés: ils sont dus aussi, en grande partie, à l'initiative et au travail déployés par ses directeurs et ses employés; toutes les personnes qui sont venues en contact avec le personnel de la Compagnie de gaz ont été en mesure de les apprécier.



des plus optimiste dans l'avenir du gaz aux Trois-Rivières, le passé étant la meilleure garantie de l'avenir.

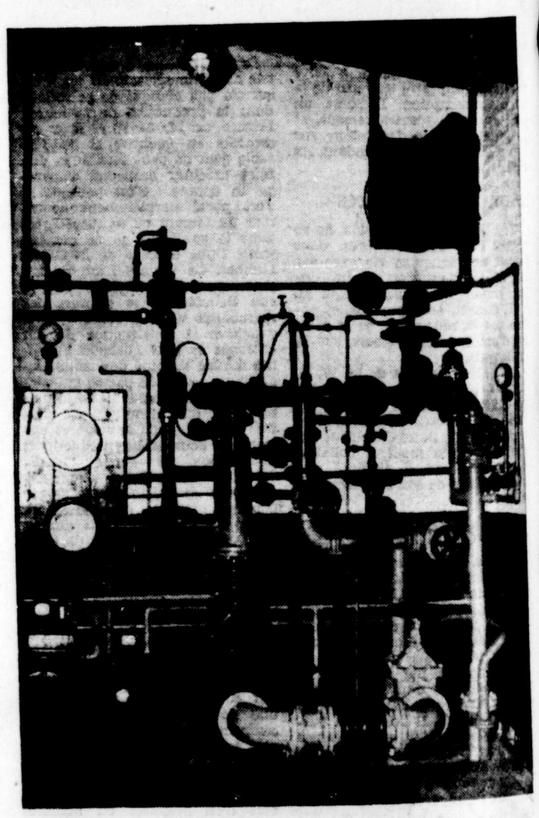
Le Bureau de direction de City Gas & Electric Corporation Limited se compose comme suit: Président: M. J. S. Bock; vice-présidents: M. R. W. Truax et M. James Becket; secrétaire-trésorier: M. A. G. Urquhart: Directeurs: M. Marcel Damphousse et le major C. G. Dunn.

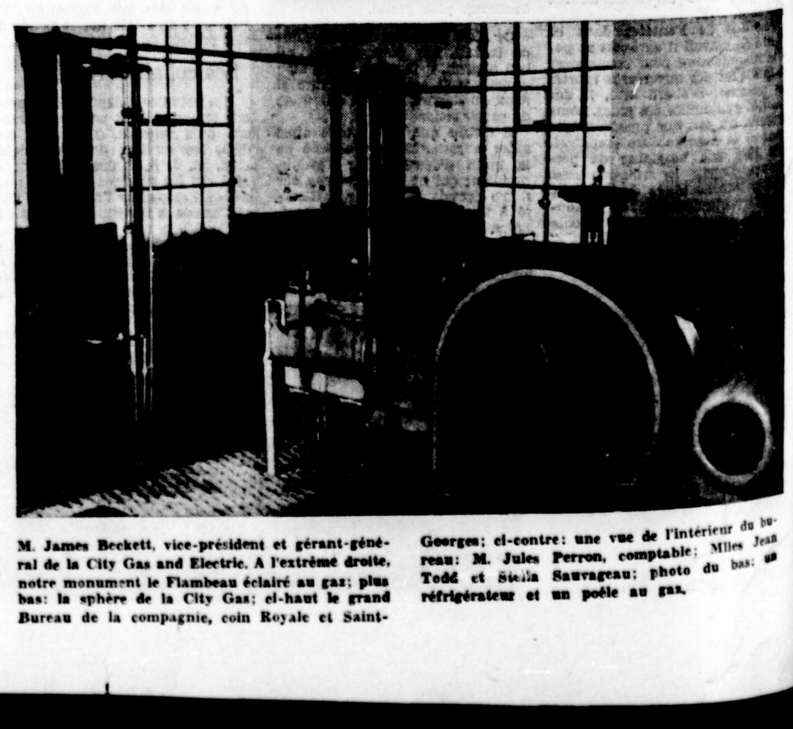
Les bureaux d'affaires de la Compagnie sont situés à l'angle des rues Royale et Saint-Georges. C'est à cet endroit que l'on peut obtenir tous les renseignements concernant le gaz, et la solution aux problèmes de cuisson et de chauffage.

En plus d'opérer un service de gaz aux Trois-Rivières, City Gas & Electric Corporation Limited distribue l'électricité à la ville d'Amos, en Abitibi, et l'eau à Val-Morin, P.Q.

M. James Becket

Le gérant-général de la Compagnie, M. James Becket, qui occupe en même temps le poste de vice-président du Bureau de Direction, entrevoit de sérieux développements pour City Gas & Electric Corporation Limited dans un avenir rapproché; il se montre





M. James Beckett, vice-président et gérant-général de la City Gas and Electric. A l'extrême droite, notre monument le Flambeau éclairé au gaz; plus bas: la sphère de la City Gas; ci-haut le grand Bureau de la compagnie, coin Royale et Saint-Georges; ci-contre: une vue de l'intérieur du bureau: M. Jules Perron, comptable; Mlles Jean Todd et Stella Sauvageau; photo du bas: un réfrigérateur et un poêle au gaz.

M. Norman Labelle a débuté dans la quincaillerie à l'âge de 13 ans

AVANT de posséder dans notre ville une des plus importantes quincailleries du centre de la province, M. Norman Labelle, propriétaire de la quincaillerie et ferronnerie Cyrille Labelle et Compagnie des Trois-Rivières, a commencé au bas de l'échelle comme simple commis. Il avait treize ans et demi et sortait de l'école, lorsqu'il est entré au service du quincailler Cyrille Labelle, de Sorel, son oncle. Il a même travaillé durant un an — en 1900 — dans une maison trifluvienne pour se spécialiser davantage dans la profession difficile de "marchand de fer".

Il connaissait donc la ville des Trois-Rivières déjà et il y voyait de magnifiques promesses d'avenir, quand, en 1907, il a acquis une quincaillerie dirigée depuis plusieurs années par Jos. Godin et Fils, rue des Forges. Le magasin Cyrille Labelle n'a pas changé de local depuis.

Le feu de 1908 ayant tout rasé, M. Norman Labelle a réinstallé son magasin l'année suivante au même endroit. Il n'a cessé d'y prospérer, car le magasin Cyrille Labelle a été et demeure un des témoins les plus éloquents de l'expansion des Trois-Rivières et de la région du St-Maurice.





Photo du médaillon: M. NORMAN LABELLE, propriétaire de la maison CYRILLE LABELLE et CIE; photo du centre: M. MAURICE RYAN, neveu du propriétaire et comptable; photo du bas: une partie du bureau de comptabilité de la maison Labelle.

Enfance à Sorel

Norman Labelle est né à Saint-Robert, comté de Richelieu, le 6 décembre 1879 du mariage d'Hubert Labelle et d'Adèle Lemoyne. Il avait deux ans, lorsque sa famille est allée s'établir à Sorel. Il devait y demeurer lui-même jusqu'en 1907, année où il est venu s'établir aux Trois-Rivières. Il avait fait ses études à Sorel et avait travaillé durant quatorze ans chez son oncle — à part l'année 1900 où il avait trouvé un emploi aux Trois-Rivières — quand il a fondé son propre magasin dans notre ville. Il n'avait pas encore vingt-huit ans, mais il avait appris à bonne école, il avait surtout voulu apprendre.

Ayant acquis le commerce de Jos. Godin et fils, Norman Labelle est "parti" tout de suite en grand, logeant son magasin dans un vaste rez-de-chaussée et ses entrepôts dans la cave et quelques dépendances de l'arrière.

Le feu rase tout

Le feu de 1908 fut pour lui comme pour tant d'autres un désastre total. Les quelques photographies, qui nous restent du temps, nous donnent une idée du spectacle apocalyptique que présentait le centre de la ville au lendemain du 22 juin. Mais, comme tant d'autres aussi à qui nous devons le prompt relèvement du Trois-Rivières de 1909, Norman Labelle a cru à sa bonne étoile, il a eu confiance en lui-même et en l'avenir.

Il a installé son magasin temporairement dans une cabane de bois construite à la hâte au coin des rues Royale et des Forges et a continué son commerce durant quelques mois à cet endroit.

Les maisons de la rue des Forges ayant été reconstruites, Norman Labelle a réinstallé son magasin au même endroit qu'avant le feu, à l'endroit où il se trouve encore aujourd'hui.

L'expansion

Cyrille Labelle et Compagnie comptait alors six employés. La même maison en compte treize aujourd'hui. Et, à la voiture hippomobile qui faisait jadis la livraison, on a substitué deux camions et un automobile. Car la quincaillerie Cyrille Labelle a toujours suivi l'évolution. Elle l'a suivie dans tous ses services. Elle l'a suivie dans la quincaillerie et ferronnerie dont les types ont changé continuellement pour correspondre à des époques très changeantes.

D'année en année, le magasin Labelle a répondu à l'expansion même du centre industriel des Trois-Rivières. L'espace offert par le rez-de-chaussée et le soubassement devint bientôt insuffisant et le magasin Labelle occupa successivement le premier et le deuxième étages.

On manqua aussi d'espace pour l'entreposage dans les dépendances de l'arrière. M. Norman Labelle loua d'abord un grand espace sous le Boulevard Turcotte et il transporta ensuite ses entrepôts dans des bâtisses du havre à la Régie des ports nationaux.

Service rapide

Cyrille Labelle et Compagnie vend en gros et au détail aux Trois-Rivières et dans toute la région du Saint-Maurice. Son propriétaire a compris dès le début que, pour servir efficacement, il fallait servir avec promptitude et répondre à toute la demande possible dans le domaine de la quincaillerie et ferronnerie. En installant ses entrepôts dans des bâtisses du havre, Cyrille Labelle et Compagnie, qui reçoit ses marchandises par bateau, par chemin de fer et par camion, a épargné du temps dans leur manutention. Les wagons de chemin de fer et les camions y ont, en effet, accès facilement de même que les navires.

Personnel stylé

Cyrille Labelle et Compagnie a adopté la devise suivante: "Un seul prix, courtoisie et livraison prompte". Ont appris cette devise dans la théorie et la pratique, tous les employés qui se sont succédé à ce magasin depuis 1907. Ces employés ont été triés sur le volet. On les a embauchés à cause de leur compétence, de leur bonne éducation, de leur politesse, de leur manière aimable et empressée avec laquelle il convient d'aborder la clientèle.

Nous avons dit plus haut que Cyrille Labelle et Compagnie étaient en mesure de fournir tout ce que les clients peuvent demander en fait de quincaillerie et de ferronnerie. Il va sans dire que la guerre a provoqué certaines raretés qui durent encore. Mais, en temps normal, le commerce de M. Norman Labelle est absolument complet, pouvant répondre aux exigences de la grande construction et de la petite.

Cette maison se spécialise de plus dans la vente des articles tapisserie), d'un grand nombre de sport, des papiers teints (la d'accessoires électriques, des articles de ménage, des planches murales, etc., etc.

Le gérant actuel du magasin est M. Ernest Béland, lequel y travaille déjà depuis vingt-cinq ans et plus.

M. Maurice Ryan, neveu du propriétaire, est, depuis plusieurs années aussi, comptable du magasin.

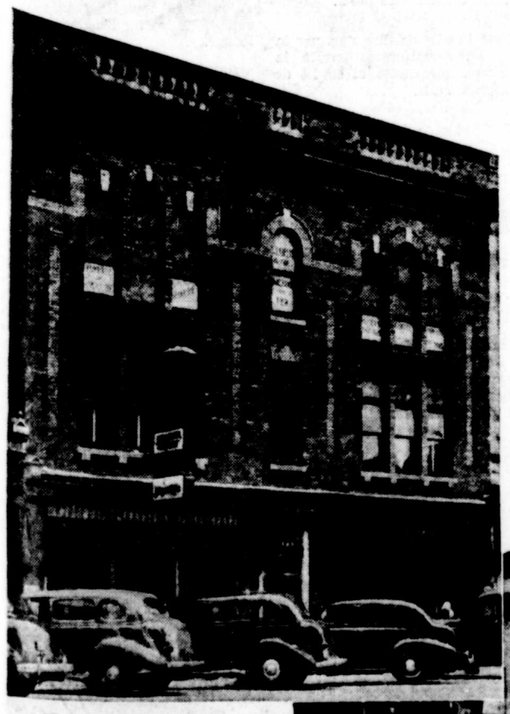
Un homme d'action

Norman Labelle a travaillé sans relâche à l'expansion de son commerce et il a réussi. Il n'a pas voulu, toutefois, s'occuper exclusivement de son affaire à lui, acceptant de consacrer aux mouvements constructifs et influents des Trois-Rivières une part très importante de ses loisirs.

M. Labelle fut par deux fois président de la Chambre de Commerce dont il est demeuré directeur depuis de nombreuses années; il fut par deux fois président-conjoint des emprunts de la Victoire; commissaire du havre durant neuf ans; commissaire de l'Ecole Technique des Trois-Rivières lors de sa construction et durant plusieurs années; directeur de l'Hôpital Cooke depuis la fondation de celui-ci; président de l'ancien Club automobile des Trois-Rivières; ancien grand chevalier et député de district du conseil local des Chevaliers de Colomb, aussi par deux fois fidèle navigateur des Chevaliers de Colomb du Quatrième degré, etc.

M. Norman Labelle a épousé en 1902 aux Trois-Rivières, Mlle Anny Ryan, fille de feu John Ryan. Il est le père d'une fille, Renée.

Il trouve dans la lecture et le bridge ses loisirs préférés. Et rien ne le repose mieux, dit-il, que de se rendre respirer le bon air du lac Saint-Pierre à sa maison d'été de Baie-Jolie.



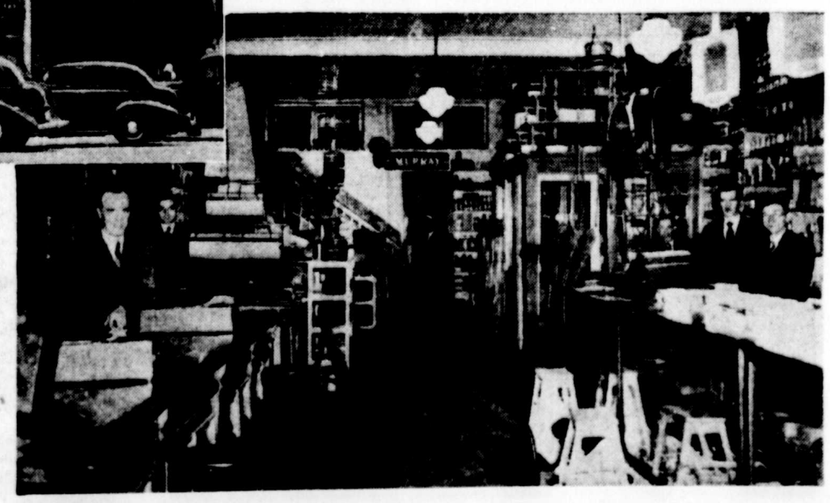


Photo du haut: l'extérieur de la maison CYRILLE LABELLE et CIE, rue Des Forges, non loin de la rue Notre-Dame; photo ci-contre: vue du magasin avec les vastes comptoirs du rez-de-chaussée.



La maison A.-J. Bergeron vend de 1,200 à 1,500 montres par année

MEME si des humoristes peuvent prétendre que le meilleur et le plus sûr moyen d'arriver en retard à ses rendez-vous est de posséder une montre, il ne se passe pas une minute sans que quelqu'un aux Trois-Rivières et dans toute la région ne se fie, pour être exact, à la montre qu'il a achetée chez A.-J. Bergeron, le plus vieux commerce de bijouterie et d'horlogerie des Trois-Rivières.

La maison A.J. Bergeron existe depuis quarante-cinq ans ayant été fondée en 1890 par M. A.-J. Bergeron. Elle a depuis ce temps pourvu de montre des milliers de Trifluviens et remis en ordre un nombre encore plus considérables de montres défectueuses.

Aux grosses montres de nos aïeux que l'on remontait avec une clé, aux montres que les dames d'alors portaient suspendues à un long collier d'or, ont succédé les montres plus délicates et si variées dont les hommes sont si fiers, les montres modernes qui se remontent automatiquement, les montres à l'épreuve de l'eau et des chocs, qu'ont possédées presque tous les militaires au cours de la dernière guerre. Et n'allons pas oublier les petits bijoux que sont aujourd'hui les montres pour dames, montres minuscules, souvent serties de diamants, dont les dames et nos jeunes filles ornent leurs délicats poignets ou même encore leur fine cheville. Depuis quelques années nous avons vu les belles porter leur montre au corsage.

Evolution de l'horlogerie

Ces quelques observations donnent une idée de l'évolution subie par le commerce de l'horlogerie et pour expliquer l'augmentation fantastique d'un commerce comme celui-là on n'a qu'à faire la comparaison avec le passé. Il n'est pas si reculé de nous le temps où posséder une montre était un luxe que se payaient seuls les gens fortunés ou encore ceux à qui cela était indispensable pour gagner leur vie. Rares étaient les enfants, les jeunes gens et les jeunes filles qui pouvaient épater leurs compagnons en devant, du jour au lendemain propriétaire d'une belle montre. Aujourd'hui



tout le monde possède sa montre, jeune comme vieux. C'est devenu une nécessité, un besoin et pourtant pour donner raison à l'humoriste auquel nous faisons allusion au début, les gens ne sont pas plus exacts au rendez-vous que dans le passé.

De 1,200 à 1,500 montres par année

Mais cela ne change rien à l'importance du commerce de la maison A.-J. Bergeron, qui a vendu depuis une dizaine d'années une moyenne de 1200 à 1500 montres par année, atteignant une fois le maximum de 1800. Ce n'est pas tout de vendre des montres, il faut les maintenir en marche et c'est là un des grands services que la maison Bergeron rend à la population. Son département de réparation, composé de cinq hommes expérimentés, voit passer par ses mains plusieurs milliers de montres défectueuses chaque année. Pendant les mois de juillet et août dernier, pour ne citer qu'un cas, la maison Bergeron a réparé 2,800 montres, cela sans tenir compte de nombreuses autres réparations dans le domaine de la bijouterie.

La réparation à la base du commerce

Le service de réparation pour un horloger est d'une importance capitale. Il contribue à assurer à un commerce une clientèle considérable. C'est encore la meilleure forme de publicité, mais une publicité difficile, car avant tout, il faut donner satisfaction au client. Il faut que sa montre soit bien réparée, qu'elle tienne le temps de façon parfaite, et ce n'est pas toujours facile, car n'est pas horloger qui veut. C'est un travail de précision, qui demande un apprentissage d'au moins cinq ans et un doigté extraordinaire. C'est dans les doigts qu'on bon horloger possède le secret de son succès. L'apprentissage est long et se fait graduellement. L'apprenti commencera par travailler sur des horloges, des réveille-matin, des montres ordinaires et en viendra un jour à travailler sur les montres minuscules aujourd'hui si populaires.

C'est un métier où les recrues sont rares, car l'apprentissage est très long. On ne peut s'en tirer à moins de cinq ans avant de devenir un bon artisan et encore a-t-on encore à apprendre. M. Jos. Bergeron, le propriétaire du magasin A.-J. Bergeron, qui a appris le métier à sa sortie du collège, au magasin de son père, a depuis quelques années abandonné la réparation pour se confiner à la direction du magasin qui fait un important commerce de bijouterie.

L'évolution dans ce domaine a aussi été très considérable. Il y a quarante ans, le commerce principal était celui des joncs et des bagues, mais les bijoux n'avaient pas dans l'ensemble la finesse de ceux d'aujourd'hui. La mode ne changeait pas aussi souvent et la publicité n'étaient pas aussi bien organisée entre les diverses compagnies rivales qui se disputaient le marché.

Les débuts de A.-J. Bergeron

Et c'est en évoquant ces jours d'antan que M. Bergeron nous relate en quelles circonstances son père opta pour le commerce d'horloger et bijoutier. Petit-fils d'hôtelier, M. A.-J. Bergeron, arrivé à l'âge de 17 ans, s'amusa pendant ses vacances à travailler chez un marchand du nom de Mathieu, propriétaire d'un magasin situé sur le site actuel de la Banque Royale. Son grand-père voyant qu'il s'intéressait au commerce lui demanda un jour "il y a un magasin à vendre sur la rue des Forges, t'aimerais pas ça partir en affaires?" Et le jeune homme accepta. Parce qu'il était trop jeune pour signer les chèques, il débuta en société avec M. Irénée Bergeron. Le magasin était situé à l'endroit occupé aujourd'hui par le magasin Zeller's. Il y demeura jusqu'en 1908, étant rasé comme tout le centre de la ville par la grande conflagration du 21 juin. Réouvert au même endroit, le magasin A.-J. Bergeron déménageait au site actuel en 1927. M. A.-J. Bergeron était mort depuis sept ans laissant pour continuer l'oeuvre entreprise, son jeune fils, M. Joseph Bergeron entré à son service depuis un an seulement à l'âge de 17 ans, avant décidé d'abandonner son cours au séminaire des Trois-Rivières en rhétorique. Jos. Bergeron est demeuré dans la même ligne et il a développé le commerce établi par son père, suivant l'évolution qui s'opéra dans le commerce de la bijouterie. Progressif, il n'a jamais tiré de l'arrière et c'est pour répondre à un besoin du public qu'il invitait, il y a une dizaine d'années, un opticien d'ordonnance à occuper un local dans son magasin. Aujourd'hui, c'est M. Thomas Desilets qui reçoit depuis quatre ans les clients qui veulent des lunettes, ou changer un verre, une monture.

Pour nous montrer une autre phase de l'évolution qui s'est opérée dans le commerce, M. Bergeron rappelle qu'à ses débuts la maison Bergeron payait $35.00 par mois de loyer. Aujourd'hui, elle paie $350.00. Jadis on avait un homme pour $10.00 par semaine. Aujourd'hui c'est ce chiffre multiplié plusieurs fois.

Vers une plus grande prospérité

Le commerce de la bijouterie connaîtra à n'en pas douter une vogue de plus en plus grande à l'avenir. Déjà de nouveaux produits nés des découvertes de tout genre faites pendant la période de guerre envahissent le marché et l'on peut être assuré que leur nombre ira sans cesse grandissant et que les bibelots de tout genre se transformeront. Les nouveaux produits créeront une mode nouvelle et la reprise des relations commerciales avec les pays d'Europe entraînera la réapparition dans les montres de la bijouterie Bergeron d'un lot considérable d'articles aujourd'hui introuvables.

C'est pour cette raison que M. Jos. Bergeron entrevoit de beaux jours pour son établissement.

Dans sa vie privée, M. Bergeron s'extériorise peu. Modeste, il fuit toutes les associations et concentre toutes ses activités à son commerce. On le rencontre cependant dans les clubs, car très sociable, il fait partie de plusieurs: notamment le Radisson, les Elks, les Raquetteurs et le club hippique.





La photo supérieure représente un aspect de l'atelier de réparations de la Maison A.-J. BERGERON, un des départements les plus importants de cette importante maison d'affaires des Trois-Rivières. De gauche à droite: MM. Adrien Pronovost, Georges Patry, J.-D. Bussières et Philippe Patry.

Ci-contre, M. Jos. BERGERON, directeur actuel de la Maison A.-J. Bergeron. Ci-dessous, un aspect de l'ancienne bijouterie Bergeron. Au premier plan, M. A.-J. Bergeron, fondateur de cette bijouterie.

Dans le bas de page, l'intérieur de la bijouterie Bergeron et, à droite: une annonce de la Maison Bergeron publiée dans Le Trifluvien du 13 avril 1894.



Vétéran, M. Valère Dubois apprit son métier grâce au gouvernement

Distributeur de la machine "Royal" aux Trois-Rivières

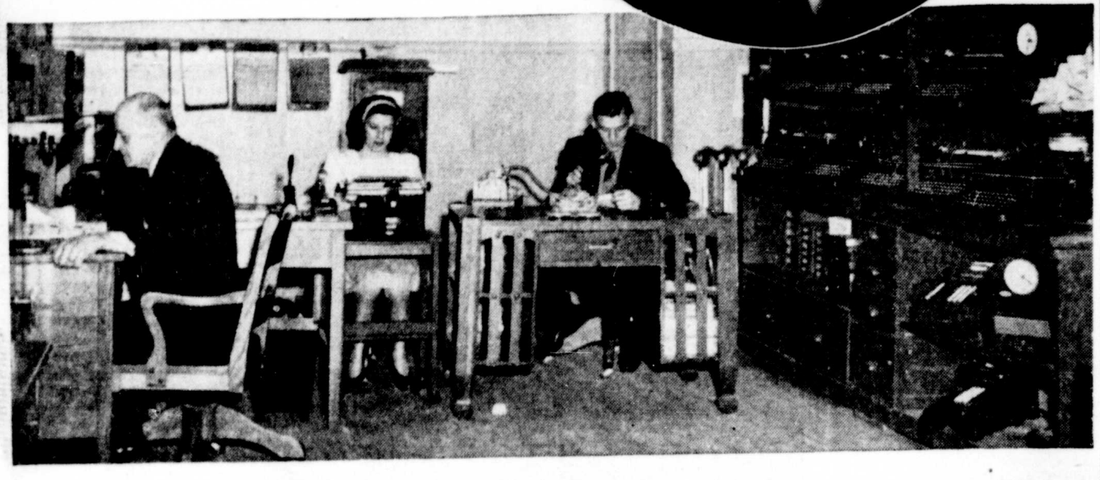


M. Valère Dubois, ce spécialiste du clavigraphe à Trois-Rivières, est l'un des produits du programme de rétablissement des anciens combattants de la première grande guerre. "J'ai appris mon métier, grâce au gouvernement," déclare ce vétéran de la guerre 1914-1918, qui fut blessé par un éclat d'obus, lors de la célèbre offensive de Vimy.

Revenu au pays à la fin d'octobre 1919, après trois ans de service actif outre-mer, M. Valère Dubois fit un stage d'étude à la Royal Typewriter, en 1920, au cours duquel il a appris son métier de mécanicien de clavigraphes.

Aujourd'hui M. Dubois est à la tête d'une entreprise unique à Trois-Rivières. Sa réputation est faite dans toutes nos maisons d'affaires, dans nos industries, dans les bureaux. Son nom est synonyme de compétence et de bon service, dans le domaine des machines de bureaux et tout particulièrement des machines à écrire et à additionner.

L'atelier de réparations et d'entretien des machines à écrire de M. Valère Dubois a plus de 1,500 clavigraphes sous contrat d'inspection mensuelle à Trois-Rivières.



Dans nos bureaux, on est depuis un grand nombre d'années habitué à la visite mensuelle des mécaniciens de la maison Dubois, dont les services et le compétence sont grandement appréciés. On peut dire que l'entreprise Valère Dubois a permis aux secrétaires et aux sténo-dactylos de fournir un rendement quintuplé, tout en travaillant avec plus de satisfaction et d'agrément, grâce à des machines maintenue en bon état, plus fréquemment ajusté et nettoyées.

Au cours de la guerre tout particulièrement, alors qu'il était impossible d'obtenir des clavigraphes neufs pour fins civils, la maison Valère Dubois a joué un rôle de tout premier plan, dans le prolongement de la durée des dactylographes et des autres machines de bureau.

Grâce à une équipe de mécaniciens expérimentés, Valère Dubois a contribué énormément au mouvement ininterrompu des affaires, dans nos industries, dans nos maisons de commerce et chez les professionnels. Cette institution s'est révélée à la hauteur de la position en maintenant à un haut degré d'efficacité et de rendement, l'équipement mécanique usagé des bureaux.

Aujourd'hui la maison Valère Dubois possède de magnifiques bureaux et salons de vente sur la rue Notre-Dame, et un atelier de réparation des plus modernes sur la rue Saint-Philippe. Cette institution se compose d'un personnel de sept personnes. M. Valère Dubois assume les responsabilités de l'administration. Son fils Roger, est le voyageur de la maison. On compte aussi quatre mécaniciens et une sténographe-dactylographe.

Valère Dubois s'occupe de la vente des machines de bureau. C'est le représentant exclusif du typewriter Royal, de la machine à compter R.C. Allen et du miméographe Style. La maison Dubois vend aussi les dictaphones les coffre-forts et une foule d'autres articles de bureau.

M. Valère Dubois

M. Valère Dubois, qui s'est acquis une belle popularité dans notre ville, tant par la valeur de son commerce, que par son dévouement à la cause des vétérans de la guerre 1914-1918, est à Trois-Rivières depuis un quart de siècle environ.

En 1916, il s'enrôlait comme volontaire à Québec, et il était versé dans le célèbre vingt-deuxième régiment. C'est comme membre de cette fameuse unité canadienne-française, qu'il fit la guerre en France. Blessé au combat par un éclat d'obus, lors de la grande offensive de Vimy, il fut par la suite versé dans la dixième réserve, comme sergent-instructeur de mousqueterie, en Angleterre.

A la suite de son licenciement, il fit son apprentissage à la Royal Typewriter, à Québec, pendant un an, et il fut par la suite transféré à Trois-Rivières, comme représentant de la Royal Typewriter.

Plus tard, il établit un commerce d'épicerie, sur la rue Laviolette, dans le quartier Notre-Dame. Il dirigea ce commerce durant huit ans, pour revenir ensuite à son véritable métier, de mécanicien de clavigraphes.

C'est en 1928 qu'il fondait l'industrie qu'il dirige aujourd'hui, et qui n'a cessé de connaître depuis lors, une marche ascendante vers le succès.

Que de souvenirs savoureux s'attachent au modeste atelier de M. Dubois, sur la rue Champlain.

M. Valère Dubois, le grand spécialiste du clavigraphe dans notre ville, dans le médaillon. La seconde photographie nous montre le bureau et la salle de vente de M. Valère Dubois, rue Notre-Dame. On y reconnait, M. Valère Dubois, le propriétaire, Mlle Denise Biron, secrétaire-dactylo et M. Roger Dubois, représentant de la maison, dans le district.

L'un de ses premiers employés dans le temps, fut nul autre que notre regretté confrère, Edgar Fortin. C'est dans la petite boutique de la rue Champlain, qu'Edgar Fortin a rêvé de devenir journaliste. Ce dernier, qui n'affichait pas à cette époque de grande aptitude pour la mécanique, passait beaucoup plus de temps à lire, à écrire, et à copier des textes littéraires et même des vers, sur les clavigraphes de M. Dubois, qu'à l'aider dans les réparations mécaniques. L'atelier devint bientôt un petit cénacle où l'ami Fortin conviait ses amis pour discuter de littérature et échaffauder des rêves d'avenir.

M. Valère Dubois faisait preuve d'une patience d'ange. Il tolérait toute cette jeunesse grouillante sans rouspéter et dans les quelques loisirs, que lui laissait ses nombreuses occupations, il aimait à se mêler aux discussions des jeunes et à y laisser tomber, quelques grains d'une philosophie souriante et pleine de bonhomie. Devant l'insistance des jeunes, M. Dubois fut obligé bien souvent de parler de la guerre 1914-1918 de l'héroïsme des Canadiens, du vingt-deuxième surtout. Il possédait l'art de bien raconter. Ces récits simples, parsemés d'anecdotes dramatiques ou amusantes quelque fois, ont beaucoup contribué à faire connaître l'histoire de la première grande guerre mondiale, à cette phalange d'adolescents nés dans cette période tragique.

L'industrie de M. Valère Dubois comme nous le disions, plus haut a prospéré rapidement, sous la vigoureuse impulsion, que sut toujours lui donner son fondateur. Il y a environ six ans, M. Dubois devait quitter la rue Champlain, pour s'installer dans un local plus spacieux. L'expansion de son entreprise l'obligea il y a un an environ, à ouvrir un vaste atelier sur la rue St-Philippe, près de la rue St-Georges et a transformés le local de la rue Notre-Dame, en bureau, en salle de vente.

M. Valère Dubois, est l'un des vétérans les plus actifs de notre ville. Il est vice-président de la Légion Canadienne, filiale des Trois-Rivières. Il est aussi membre de l'Ordre des Chevalier de Colomb, troisième degré, M. Dubois est de plus membre et direction de l'Association internationale des vendeurs de machines de bureau.

Dans le domaine sportif, M. Dubois s'intéresse à la pêche. Il aime passer ses vacances dans le nord de Montréal, à Mont-Laurier. Il est membre du club des Raquetteurs Laviolette.

M. Dubois a trois enfants, son fils Roger, et deux filles: Marguerite et Huguette.

Mme Valère Dubois a fait preuve d'un grand dévouement à la cause des vétérans. Pendant cinq ans entre autres, elle fut présidente des Dames Auxiliaires de La Légion Canadienne, dont elle est la fondatrice.

Ce fut l'une des aides bénévoles les plus enthousiastes de nos oeuvres de guerre.

M. Roger Dubois

M. Valère Dubois possède en son fils, un collaborateur plein de jeunesse et d'enthousiasme. En effet Roger Dubois a la responsabilité, à titre de voyageur de la maison, d'un vaste territoire, qui comprend les comtés de Saint-Maurice, de Champlain, de Maskinongé et de Nicolet. Roger a fait ses études à l'Académie de la Salle. Il s'est enrôlé par la suite dans l'armée active canadienne, dans laquelle il passa trois ans.

C'est un joyeux Trifluvien très populaire qui participe à tous nos mouvements. Il est Chevalier de Colomb, membre des clubs de canotage Radisson, de tennis Bellevue, de la Légion Canadienne, du Jeune Commerce, etc.





Ces photos nous montrent les mécaniciens au travail, dans les ateliers modernes de M. Valère Dubois, sur la rue Saint-Philippe. Ci-dessus MM. Clare Dunn et Roger Boisclair. Ci-contre, MM. Mathias Gingras et M. J. H. Levesque.

L'Optique Laviolette débuta en 1943, rue Saint-Georges

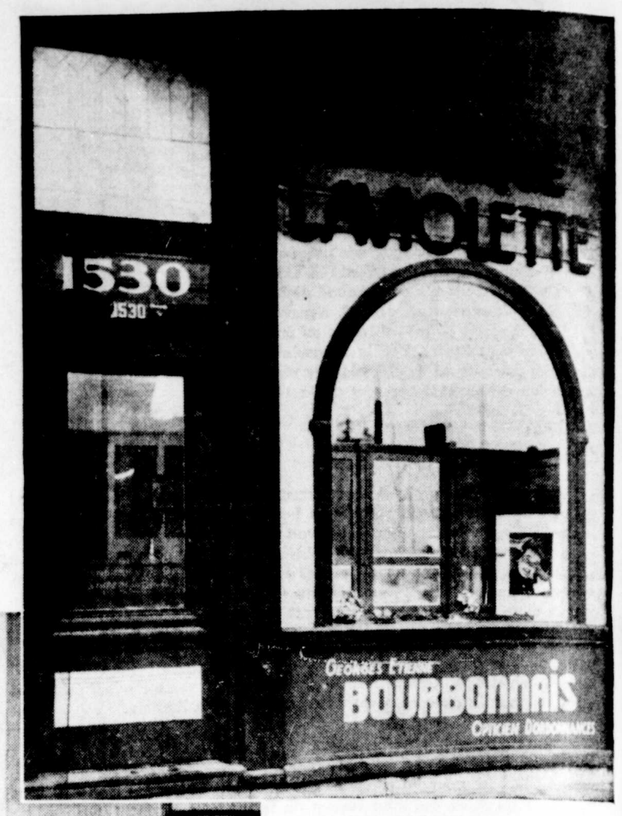
DANS TOUTE LA VILLE des Trois-Rivières, on ne peut trouver une vitrine plus originale et mieux appropriée que celle de l'Optique Laviolette, propriété de M. Georges-Etienne Bourbonnais, lunetier et opticien d'ordonnance.

En effet, les passants, qui descendent rue Royale vers la rue Saint-Georges ne peuvent manquer de remarquer la devanture de l'Optique Laviolette en forme d'une immense lunette aux contours noirs, dont le centre vitré contient l'étalage des produits qu'on y vend.

Fondée en 1933 par son propriétaire actuel, l'Optique Laviolette ouvrit son premier établissement sur la rue Saint-Georges, dans une boutique très humble. C'était au temps où la crise en était à son plus fort. La fondation de l'Optique Laviolette dans une période aussi difficile dénote bien le courage, l'initiative et l'esprit d'entreprise de M. Bourbonnais. De ce geste énergique, le fondateur n'eut jamais à se blâmer. A peine quelques années s'étaient-elles écoulées, que M. Bourbonnais devait, vu le nombre grandissant de ses clients, déménager à l'endroit où il est actuellement.

S'il est vrai que nous sommes frappés par l'aspect original de la vitrine de l'Optique Laviolette, nous le sommes encore plus, lorsque nous pénétrons à l'intérieur de l'établissement et qu'après avoir traversé une salle d'attente des plus modernes, nous entrons dans ce qu'on peut convenir d'appeler "la lunetterie et le laboratoire".

Sous un éclairage parfait se dressent des tables bien alignées auxquelles sont fixées les machines les plus nouvelles. Ces machineries, opérées par une main-d'oeuvre experte, sous la surveillance continuelle de M. Bourbonnais, donnent des verres d'une précision parfaite.





Ci-dessus, l'extérieur de l'Optique Laviolette, rue Royale Ci-contre M. Georges-Etienne Bourbonnais, propriétaire de cet établissement. Ci-dessous, la maison modèle de Sainte-Catherine-de-Sienne, demeure de la famille Bourbonnais. Dans le bas de la page un aspect de l'intérieur de l'atelier de M. Bourbonnais.

Vingt-deux ans

Tout ouvrage fait à l'Optique Laviolette est vérifié par M. Bourbonnais avant qu'il ne soit livré au client ou à l'optométriste. Cette vérification de l'ouvrage par M. Bourbonnais est une garantie de sa perfection. Qu'il nous suffise de mentionner, afin qu'on ne nous taxe pas d'exagération, que M. Bourbonnais a déjà vingt-deux ans d'expérience dans le métier et qu'il apprit son métier dans les plus grandes maisons du genre à Montréal. Au début, il entra pour le compte de la maison J.-C. Noury, Limitée, et de là passa à la Central Optical. C'est en 1931, qu'il arriva aux Trois-Rivières pour ouvrir une succursale au nom de la Central Optical. En plus de son expérience dans le métier, les connaissances de M. Bourbonnais en la matière sont très vastes, et elles furent reconnues par le Collège d'Optométrie de Montréal, où, comme assistant, il donna, durant trois ans, des cours de mécanique optique. De plus, M. Bourbonnais est licencié pour la fabrication des verres patentés les plus précis. Déjà cela serait suffisant pour prouver ce que nous avançons, mais nous nous en voudrions de ne pas mentionner que M. Bourbonnais fut le premier, à Montréal, alors qu'il travaillait à la maison Noury, Limitée, à fabriquer le verre à foyers-fusionnés, faits pour la vision éloignée et rapprochée tout à la fois. Il est bien normal que l'Optique Laviolette fasse aujourd'hui une spécialité de fabriquer ces verres.

Le verre Optal

Arrêterions-nous ici l'énumération des talents de M. Bourbonnais, que déjà on serait convaincu qu'il est expert dans le métier. Seulement, il y a que le plus important n'a pas encore été dit. En effet, en 1938, à la suite de recherches laborieuses sur les méthodes françaises, M. Bourbonnais inventait le fameux verre OPTAL à courbe corrigée. Le verre Optal est un produit moderne adapté aux besoins de la vie actuelle. Il est indéniable qu'on lit beaucoup plus aujourd'hui qu'autrefois et que la lumière artificielle oblige à des précautions spéciales. Le verre Optal est justement fabriqué pour remédier aux inconvénients des temps et pour assurer une vue parfaite. Les verres Optal possèdent les qualités qui permettent de l'adapter à toutes les vues, de façon à corriger parfaitement le défaut de précision des yeux. De telle sorte, que toute vue imparfaite, avec ce verre précis, sera normale.

L'Optique Laviolette fut la première lunetterie aux Trois-Rivières à faire l'ajustement des verres sur les montures NU-Mount. Et, fait à noter, l'Optique Laviolette est le plus gros vendeur de la région des marchandises fabriquées à Nicolet, pour fins optiques.

En plus de mettre à la disposition de ses clients des experts monteurs de lunettes, l'Optique Laviolette a toujours garanti son travail.

Natif de Montréal, M. Bourbonnais, comme nous le disons un peu plus haut, vint aux Trois-Rivières en 1931, après qu'il eut terminé ses études à l'Ecole Supérieure Saint-Louis et appris son métier dans les grandes maisons de la métropole.

Arrivé aux Trois-Rivières depuis quelques jours à peine, M. Bourbonnais eut une petite aventure qui manqua tourner mal. Alors qu'il s'était rendu au restaurant Champoux d'aujourd'hui, sur la rue Des Forges, pour y prendre son journal, il rencontra plusieurs jeunes gens qui, comme lui, cherchaient à passer le temps. Caractérisé à ce temps comme aujourd'hui, par une grande franchise, M. Bourbonnais lança, tout en badinant, qu'il "trouvait la ville bien endormante". C'est à ce moment qu'un jeune homme plus susceptible que les autres, voulut lui faire un mauvais parti.

Il est inutile de dire que, par la suite, M. Bourbonnais trouva la vil bien intéressante et se fit de nombreux amis.

Marié et père de cinq enfants — Charlotte, Louise, Monique François et Suzanne, M. Bourbonnais habite la maison modèle de la Banlieue, dont il est propriétaire depuis deux ans.

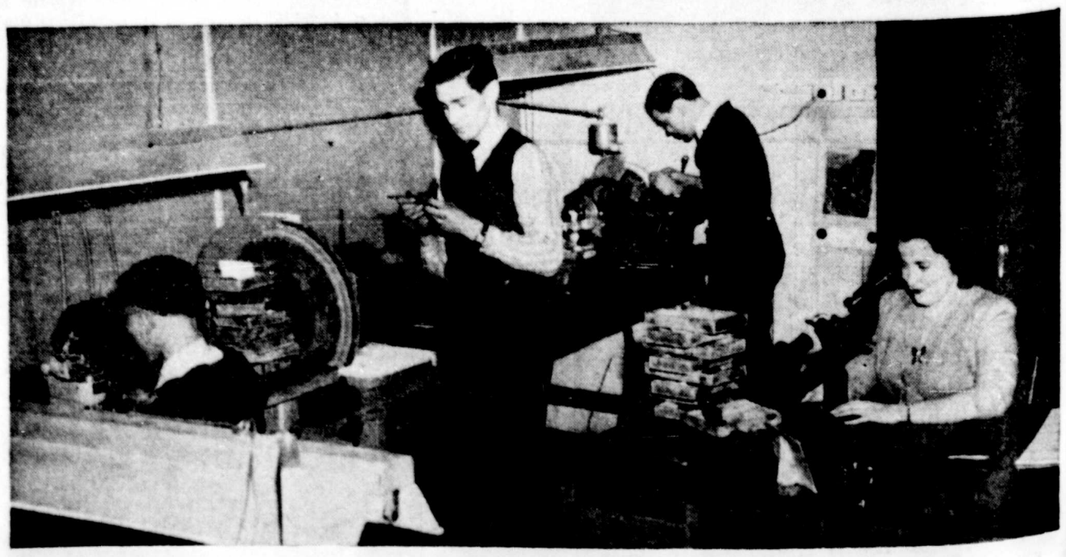
Partisans de la vie au grand air

Grand admirateur de la nature, M. Bourbonnais ne manque pas, chaque année, de faire de longues excursions en canot sur les beaux lacs de la Mauricie. Une année, même, il fit une excursion de 250 milles à travers 28 lacs du Haut-Saint-Maurice, sans être accompagné de guide.

L'été il se rend avec sa famille au lac Rouge, près de Joliette, et il n'a pas de plus grand plaisir que celui de s'amuser avec ses enfants. Avec l'aide de son épouse, il a enseigné à ses enfants les premiers secrets de la natation et aujourd'hui, tous les cinq sont en mesure de braver les ondes du lac Rouge.

Amateur de musique, M. Bourbonnais excelle dans le chant, et on dit même, qu'autrefois, il jouait le violon. M. Bourbonnais organisa même à la Banlieue une chorale composée de 38 voix d'enfant, à l'occasion de la messe de minuit, l'an dernier. Cette chorale exécuta la messe en sol de Dubois.

Membre à vie du club de canotage Radisson, du club des Raquetteurs, président du club de chasse et pêche Alouette, au Rapide-Blanc, membre de la Chambre de Commerce des Jeunes, M. Bourbonnais aime surtout la vie de famille et veiller avec un groupe d'amis, à qui il se plaît à raconter comment cette année, il s'est rendu, encore cette année, à la rivière Vermilon "pour y chercher son trophée".



C'est écrit: on en rencontre un à la base de tout geste progressif

LA société René de Cotret, Ferron, Nobert et Compagnie a joué un rôle éminent dans la vie débordante de notre ville industrielle.

Trois associés — la raison sociale l'indique — se sont groupés pour diriger cette maison, MM. Henri-René de Cotret, c.g.a., Henri Ferron, c.a., et Roland Nobert, c.a. Deux sont nés à l'étranger, mais les trois sont des Trifluviens authentiques. On en retrouve toujours un au moins dans les mouvements constructifs de notre ville et de la Mauricie, que ce soit à la Chambre de Commerce, au Jeune Commerce, chez les Chevaliers de Colomb, que ce soit dans les mouvements d'éducation comme la Bibliothèque publique, ou dans les mouvements sociaux et sportifs comme le Club Radisson.



La fondation

Ce bureau de comptabilité a été fondé aux Trois-Rivières le 1er septembre 1922, par M. Henri-René de Cotret. Né à Drummondville, celui-ci avait fait ses études au séminaire de Sherbrooke et au Collège du acré-Coeur de Victoriaville. Ayant terminé son cours en 1908, il fut d'abord secrétaire de la Louise Lumber Company, Limited, de Mégantic, compté de Compton. A l'emploi de cette compagnie jusqu'en 1922, il fut successivement secrétaire, trésorier et contrôleur.

Durant la même période Henri de Cotret fut trésorier et actionnaire d'une firme de la Beauce, la Mégantic and Stanstead Granite Company Limited.

Nous avons demandé à M. de Cotret pourquoi il était venu s'établir ici plutôt qu'ailleurs en 1922 et il nous a répondu qu'il avait confiance alors, comme aujourd'hui d'ailleurs, en l'avenir du district des Trois-Rivières et que, au cours d'une visite, il avait noté que Trois-Rivières n'avait pas de bureau de comptable licencié. L'industrie et le commerce prospéraient; notre ville était en plein essor; et M. de Cotret ne s'est pas trompé dans ses pronostics.

Il a ouvert son premier bureau sur la rue Notre-Dame au-dessus de l'ancien magasin Genest & Cloutier, dans un immeuble qui appartient aujourd'hui à la Shawinigan Water and Power. Il y pratiqua durant un an sa profession.

Après quoi, M. René de Cotret a logé son bureau durant quinze ans dans l'immeuble Nap. E. Godin, rue Radisson.

En 1943 le société René de Cotret, Ferron, Nobert et Compagnie a du transporter son bureau dans des locaux beaucoup plus vaste et a occupé tout le troisième étage de l'édifice Ameau, coin Notre-Dame et Radisson.

Première société

M. René de Cotret a été seul membre de ce bureau de comptabilité jusqu'en 1929, année où il a fondé avec M. Henri Ferron la société René de Cotret, Ferron & Cie.

Né à Saint-Barnabé, Henri Ferron avait fait ses études au Séminaire Saint-Joseph et avait obtenu sa licence des Hautes Etudes Commerciales de Montréal. Il avait fait son stage chez Petrie, Raymond and Co., comptables de la Métropole, et subi avec succès les examens de "C.A." obtenant son admission dans la société des comptables agréés de la Province de Québec.

Deuxième société

La progression des affaires continuant aux Trois-Rivières, notre société de comptables a progressé de même. Le 1er janvier 1944, les deux membres séniors du bureau se sont adjoint un troisième associé dans la personne de M. Roland Nobert, la société opérant désormais sous la raison sociale de René de Cotrer, Ferron, Nobert et Compagnie.

Natif des Trois-Rivières, M. Nobert avait fait ses études au Séminaire Saint-Joseph et à l'école des Hautes Etudes Commerciales. En 1936, il devint stagiaire chez René de Cotret et Ferron, et, en 1938, il subit ses examens et remporta le grand prix Valiquette pour s'être classé premier de la province aux examens des comptables agréés. On le retrouve ensuite de nouveau à l'emploi de la même maison trifluvienne de comptabilité dont il allait devenir associé en janvier 1944.

Activités multiples

Nous rappelons plus haut que MM. René de Cotret, Ferron et Nobert participent très activement à la vie trifluvienne. Nous énumérons justement ci-dessous quelques-uns des mouvements auxquels ils s'intéressent.



M. J.-Henri Réné de Cotret ouvrit le premier bureau de comptable licencié aux Trois-Rivières en 1922, rue Notre-Dame. Il devait demeurer seul jusqu'en 1929 où il fonda une société avec M. Henri Ferron (ci-contre).

Tous deux fondèrent une nouvelle société en 1944 en s'adjoignant un jeune trifluvien qui venait de compléter son cours de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales, M. Roland Nobert (ci-dessous).

Tous trois appartiennent à tous les mouvements progressifs de notre ville et jouent dans notre communauté un rôle important.



L'associé sénior, M. René de Cotret, est membre de la General Accountants Association, laquelle a une incorporation fédérale, et membre de la Canadian Society of Cost Accountants and Industrial Engineers.

Il fut directeur des finances de la Cité des Trois-Rivières de 1933 à 1940. Depuis 1925, il a occupé successivement les fonctions de directeur et de trésorier de la Chambre de Commerce.

Malgré les occupations tenaces et nombreuses du bureau, M. René de Cotret a accepté l'an dernier la présidence de la Bibliothèque publique des Trois-Rivières, une oeuvre très édifiante qui requiert beaucoup de ses loisirs.

M. René de Cotret, est de plus vice-président d'une belle et prospère compagnie canadienne-française, la Laurentienne, de Lévis, qui est connu aux Trois-Rivières depuis ses débuts, un très grand nombre d'actionnaires et d'assurés. Il est aussi directeur de la Caisse Populaire des Trois-Rivières.

Il est Chevalier de Colomb du quatrième degré. Son sport préféré est la pêche. Il fait partie du Club de pêche Masketsie et du Ki-8-Eb Country Club Limited.

Marié à Yvonne Martel, des Trois-Rivières, M. René de Cotret est le père de sept enfants. L'aîné, Jacques René de Cotret, bachelier du Séminaire Saint-Joseph et licencié en sciences commerciales des H. E. C., est stagiaire depuis un an au bureau de son père, où il s'apprête à l'obtention de sa licence de comptable agréé.

M. Henri Ferron

M. Ferron est membre fondateur et ancien président du Jeune Commerce des Trois-Rivières. Il est aussi membre de la Chambre de Commerce.

Le gouvernement provincial a reconnu hautement ses talents, voici quelques mois, en le nommant membre de la Commission d'enquête sur la répartition des impôts municipaux et scolaires, commission dont le rapport influera certes grandement sur la taxation future de nos villes.

Il est directeur de l'Association des scouts catholiques, membre du comité de surveillance de la Caisse Populaire des Trois-Rivières, directeur de l'Oeuvre des terrains de jeux et Chevalier de Colomb.

Marié à Lucienne Grenier, il est le père de trois enfants.

M. Roland Nobert

M. Roland Nobert, associé junior, a lui aussi, bien que jeune encore, manifesté son activité dans plusieurs domaines. Il est membre du Jeune Commerce, membre du Club de canotage Radisson dont il fut président et directeur.

Il est marié à Suzanne Guillemette.

Le Bell reliera Trois-Rivières à Montréal par un câble souterrain

IL n'existait point d'appareils combinés, les téléphonistes portaient des robes longues et des bas de coton, et on mettait quinze minutes à établir une communication interurbaine quand Le Nouvelliste fit sa première apparition à Trois-Rivières en 1920.

Venu de Montréal en 1907, Gus Derome était alors gérant du téléphone dans notre ville. Le réseau local comptait environ 1800 téléphones en service. Ce n'est que depuis 1920 que le service commercial ordinaire est établi à travers le Dominion et qu'il est possible de communiquer avec Winnipeg ou Vancouver. Il n'y avait aucune telle chose que le service d'outre-mer.

Mais Trois-Rivières et le vaste réseau téléphonique progressait rapidement. En 1922, on installait le 2,000ième téléphone. Six ans plus tard ce chiffre fut presque doublé, et l'aménagement d'un nouvel édifice s'imposa.

En octobre 1928, on érigeait l'immeuble actuel du téléphone, angle des rues Laviolette et St-Prosper. A la fin de 1931, les postes en service s'élevaient à 5,300. Durant la dépression ce chiffre tomba à 4,400 en 1933 mais reprit son ascension cette même année.

Dans l'intervalle les appareils combinés faisaient leur apparition et le service interurbain avait été accéléré, si bien que les usagers de Trois-Rivières pouvaient communiquer avec Montréal ou New-York aussi facilement qu'avec tout abonné de notre ville.

L'année marqua l'inauguration du réseau téléphonique Trans-Canada, et pour la première fois il devint possible de communiquer avec toute région du Dominion par circuits téléphoniques entièrement canadiens. Autrefois les communications avec le Pacifique et la Colombie-Britannique étaient relayées par voie des Etats-Unis.

Le service transatlantique avait été inauguré en 1927. D'abord limité aux grandes villes, on l'avait étendu à tout le Canada l'année suivante.

A la déclaration des hostilités, un abonné de Trois-Rivières pouvait décrocher son récepteur et téléphoner à n'importe quel pays important de l'univers sauf la Russie et la Nouvelle Zélande.

En 1937, M. Derome permutait à St-Hyacinthe après avoir dirigé les intérêts du téléphone à Trois-Rivières pendant près de 30 ans. Il eut comme successeur J. R. Monqeau, présentement attaché au siège social à Montréal. Le gérant actuel, C.A. Beaudry, est au poste depuis février 1942.

Au cours des six dernières années, le nombre des téléphones en service est passé de 5,700 qu'il était à la déclaration de la guerre à 8,100 présentement — une progression de 39 pour cent. De ce nombre 5050 sont des postes de domicile et le reste des téléphones commerciaux.

On ouvrait un nouveau bureau d'affaires dans l'édifice Ameau, 1266 rue Notre-Dame, en juin dernier. Pour la commodité du public on y a aménagé des bureaux de sorte que les clients peuvent s'asseoir pour discuter de leurs problèmes de téléphone avec le représentant de la Compagnie. On a apporté un soin particulier à l'éclairage et à la décoration de ce bureau.

Tout comme en 1920 après la dernière guerre, il y a une disette aiguë de téléphones et de lignes pour les desservir. A Trois-Rivières il y a actuellement plus de 730 commandes de service arriérées dont l'exécution a dû être différée à cause de cette disette. Rien n'est négligé pour hâter le jour où chacun pourra obtenir immédiatement le service quand il en fera la demande.

A l'issue d'une grande et terrible guerre nous sommes tous enclins à envisager l'avenir plutôt que le passé, et à la fin de son premier quart de siècle d'existence Le Nouvelliste anticipe un essor encore plus étendu. De sorte que cette rétrospective de 1920 à 1945 serait incomplète sans un aperçu de ce que les années à venir peuvent nous apporter.

Tout en s'occupant de remédier à la pénurie de facilités téléphoniques La Compagnie de Téléphone Bell du Canada projette des améliorations et l'extension de son service qui ne seront pas achevées avant quelques années.

Eventuellement le téléphone même sera grandement amélioré. Depuis longtemps on fabrique des appareils de plastique et maintenant on est à développer les téléphones de plastique en couleurs. Ils seront d'un usage plus facile, et le transmetteur sera d'un meilleur rendement que jamais.

Les réseaux ruraux seront transformés au même service que celui de la ville. Le nombre d'abonnés sur une même ligne diminuera sensiblement. On mettra en service un type de sonnerie où l'abonné entend la cloche de la moitié seulement des autres usagers branchés sur sa ligne. (Les abonnés ruraux rattachés au secteur de Trois-Rivières bénéficient déjà de ce type de service.)

Au lieu des poteaux et des fils on utilisera de plus en plus les câbles souterrains. Enfoui directement dans le sol au moyen d'une charrue spéciale tirée par de puissants tracteurs, ce câble assure une entière protection contre toute interruption de service durant les tempêtes.

Pendant la guerre, un câble souterrain fut posé entre Montréal, Ottawa et Toronto. Un tronçon de ce câble est en voie de construction entre London et Windsor en Ontario, et il sera prolongé de Montreal à Trois-Rivières, ce qui assurera une artère continue sous câble de notre ville à Windsor.

De plus en plus on fera usage des circuits porteurs qui permettent la tenue simultanée de plusieurs conversations par les mêmes fils. On créé ainsi des voies nouvelles sans avoir à poser de nouveaux câbles. Dans le câble Montréal-Trois-Rivières, certains circuits pourront véhiculer 12 conversations à la fois. Si 20 circuit sont ainsi aménagés, on ouvre 240 voies où il ne s'en trouvait que 20.

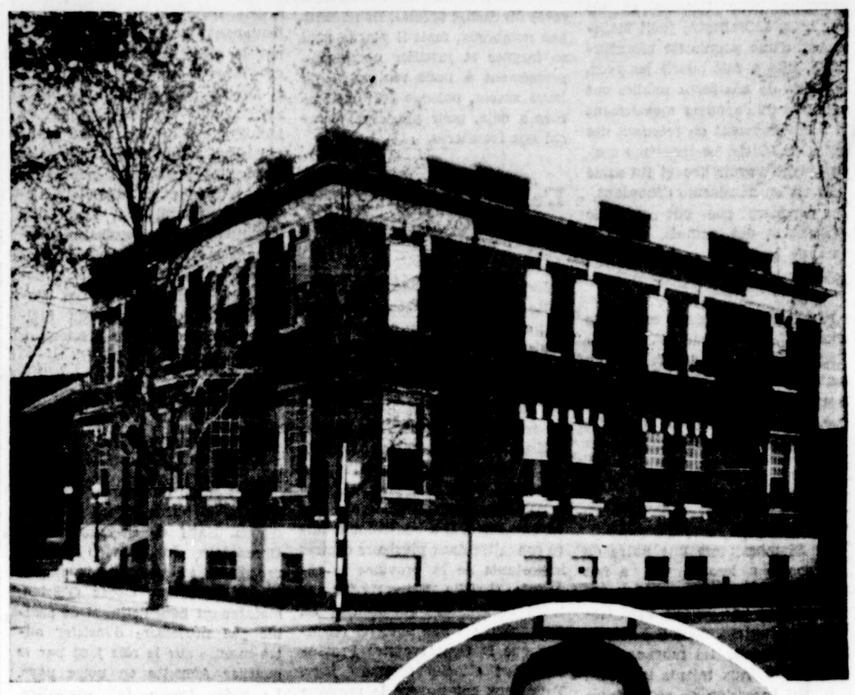
Bien qu'il soit improbable que la radio déloge jamais les fils pour ce qui est de la masse des conversations téléphoniques, elle trouve plusieurs applications spéciales comme complément du réseau de fils. La Compagnie Bell est à monter un poste expérimental de radiotéléphonie à travers le St-Laurent entre Joliette et Sorel.

Les communications téléphoniques entre ces deux villes sont présentement acheminées par voie de Montréal. Le nouveau canal radiophonique assurera une liaison directe et sera muni d'un dispositif éliminant la statique. De la sorte les conversations seront aussi claires que si elles étaient transmises par fils.

On s'occupe d'améliorer et d'étendre le service téléphonique à l'univers entier.

Le service avec l'Amérique du Sud et la région des Caraïbes n'a pas cessé de fonctionner durant toute la guerre et fut même étendu à diverses places au cours des cinq dernières années. On inaugurait le service avec la Bolivie en 1940, avec Surinam (Guyane Hollandaise) en 1942, avec Curaçao (Indes Occidentales Néerlandaises) en 1943, avec Trinidad, Antilles Anglaises, en 1944, et la Barbade cette année.

Le service avec l'Europe et le Pacifique reprend graduellement et s'étendra même à plus de régions qu'en 1939. Les usagers canadiens du téléphone peuvent communiquer actuellement avec l'Angleterre, la Suisse, la Hollande et l'Australie, et le tarif d'une conversation de trois minutes n'est que de $12 à rapprocher de $21 avant la guerre.





L'échange du Bell Telephone Co. of Canada Limited, rue Laviolette et M. André Beaudry, gérant local de la compagnie.





Ci-dessus, un aspect du bureau situé au premier étage de l'édifice Ameau; une scène de réparations des lignes téléphoniques pendant la saison d'hiver et ci-dessous l'intérieur de l'échange de la rue Laviolette montrant les téléphonistes au travail devant le tableau des appels.



De tous les arts celui qui s'est le plus développé est la musique

(Suite de la page 13)

Le second concert renversa tous les calculs et fut un véritable triomphe pour Gélinas et ses membres. L'Orchestre jouit maintenant d'une popularité réconfortante. Elle a fait ouvrir les yeux. Certains de nos corps publics ont jugé bon de l'appuyer moralement et financièrement en retenant des séries de billets. Le troisième concert vient d'avoir lieu et fut salué avec un enthousiasme débordant. Les premiers pas ont coûté de l'argent et des ennuis, mais le nerf de la guerre va finir par combler les déficits.

Si M. Gélinas a eu le cran et le courage de lancer l'Orchestre Symphonique, il ne reste plus maintenant qu'à seconder dignement une oeuvre aussi magnifique, qui complète pour ainsi dire nos organisations musicales.

Le Flambeau

Le Flambeau est une autre de nos sociétés locales qui a fait beaucoup pour la musique, peut-être pas sur une échelle aussi élevée que d'autres, mais il a fait sa large part avec les moyens dont il disposait. Aux talents locaux, il a fourni l'occasion de se produire lors de ses galas et de ses conférences. Les débuts du Flambeau furent marqués de quelques concerts publics. A cette époque, le célèbre Rodolphe Plamondon avait ouvert un studio aux Trois-Rivières et chaque semaine, il s'employait à prodiguer des leçons de chant à un bon groupe de jeunes Trifluviens dont la plupart étaient membres du Flambeau. Cette société favorisa donc l'éclosion de ces talents en les utilisant pour le concert. C'est ainsi que tour à tour furent entendus Raoul Landry, Georges Beaumier, François Bellefeuille, Joachim Bachand, Claude Barnard, Germaine Lafrance, Madeleine Bachand, Madeleine Trudel, Louise Bachand, Laurette Bailly, Thérèse Dussault, Laura Ferron, Rachelle Jutras, etc. Au cours de la dernière guerre, le Flambeau a eu la bonne fortune de pouvoir présenter des artistes recherchés comme le violoniste polonais Szervng, le quatuor Brunet-Lasalle-Leduc-Robert, la pianiste Paul-Aimée Bailly, l'orchestre Julio Reyes, le discophile Paul Rainville, Les Chevaliers du Guet, Josephte Dufresne, Madame J. A. Gosselin, Olive Vadeboncoeur, Claire Gagnier, Irène Moquin, le quatuor Alouette, et autres.

Dans le même ordre d'idées, on ne saurait passer sous silence la Chorale du Congrès Eucharistique, qui a valu à l'abé J. G. Turcotte et aux membres, des éloges fort agréables de la part des dignitaires ecclésiastiques présents. Le Choeur Mixte avait aussi apporté à ces fêtes religieuses son bienveillant concours.

Les Dames Ursulines ont aussi contribué à agrémenter notre vie musicale en y allant de magnifiques concerts en ces dernières années. C'est là que le célèbre pianiste Egon Petri donna un concert mémorable. Ross Pratt, Lubdka Kolessa, Muriel Burkhead, Georges Dufresne, Doris Beaupré, Paule Bailly figurent également sur la liste des artistes apparus sur la scène de cette institution.

Il y a aussi le club Musical des Dames, qui en 1929 amena aux Trois-Rivières l'un des plus grands cervaux de nos temps modernes, le compositeur-pianiste Nicolas Medtner.

Nos artistes

Quelques mois avant la fondation du "Nouvelliste", en octobre 1920, deux événements musicaux importants se rattachent à la vie musicale des Trois-Rivières: la fondation de la Philharmonie de la Salle et la présentation de l'opérette bien connue "Les Cloches de Corneville", dirigée par Nazaire Marchand. Les rôles titres étaient tenus par Mesdames R.-A. Morinville, R. Gailloux, A. Desbiens, Marie Bellefeuille, MM. Antonin S. De Carufel, Dr C.-A. Bouchard, Jules Courteau, Pierre Bédard, Henri Abran, D. Dussault, J. Nicolas, Charles-B. Morissette. Cette opérette fut jouée trois fois la même année.

En juillet dernier, la Philharmonie a fêté ses noces d'argent avec splendeur et éclat. Notre plus vieux corps musical, l'Union Musicale, a célébré, au cours des vingt-cinq ans écoulés, ses noces d'or et son jubilé de diamant. Inutile d'insister davantage sur les réjouissances publiques qui entourèrent de telles fêtes.

Après avoir parlé des groupements de fanfares, des sociétés chorales, des cercles littéraire et musical, des impressarii, passons maintenant à la catégorie des artistes dont la marche ascendante revêt un cachet spécial. Ils ne sont pas nombreux, mais il y a de quoi se targuer et justifier notre empressement à nous réclamer de leurs succès, puisque leur renommée a déjà, pour plusieurs, franchi nos frontières.

L'abbé J.-G. Turcotte et M. J.-A. Thompson

Les noms de l'abbé J.-G. Turcotte et M. J.-A. Thompson reviennent de nouveau à la surface, mais, cette fois-ci, pour des raisons différentes. Ils sont responsables dans une très large mesure de l'expansion musicale reconnue en notre ville. Ce sont de grands artistes et d'indiscutables compositeurs. L'abbé Turcotte est l'un des rares diplômés, au pays, de la Schola Cantorum de Rome. Par son rayonnement, il a contribué à faire connaître dans plusieurs centres importants de la province le répertoire si riche et si varié des auteurs italiens et allemands. M. Thompson est une autorité reconnue que le Conservatoire Provincial s'est attaché comme juge. Tous deux ont honoré la musique religieuse, le folklore canadien par des compositions remarquables. Leur production respective en surprendrait beaucoup, s'ils voulaient publier et mettre à jour des petits chefs-d'oeuvre qui dorment dans le fond de leurs tiroirs.

Bernard Piché

Dans le domaine de l'orgue, les Trifluviens ont eu le privilège d'avoir deux Prix d'Europe se succéder aux orgues de la cathédrale: Bernard Piché et Georges Lindsay. Le premier a séjourné treize ans au milieu de nous, et c'est avec regret et la plus vive émotion qu'il nous a quittés pour aller s'établir à Lewiston, Maine, où il est titulaire des orgues à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, l'un des plus riches temples catholiques de l'Amérique du Nord. Piché est actuellement notre plus grand artiste par son rayonnement au Canada et aux Etats-Unis. Il est reconnu comme un des meilleurs organistes de tout le pays. Aux Etats-Unis, il a conquis ses auditoires et les critiques musicaux, dès sa première tournée. Les impressarii se disputent l'honneur de l'avoir comme artiste invité. La sympathie et la bienveillance de nos voisins d'outre-frontière ont compensé pour le regret manifesté par Piché de s'expatrier. Cet artiste travaille beaucoup. Tout en préparant ses concerts, il s'adonne aussi à la composition, et quelques-unes de ses oeuvres ont été lancées en primeure à New-York.

Georges Lindsay a touché l'orgue pendant deux ans à la cathédrale, de 1936 à 1938, en l'absence de Bernard Piché, passé en Europe pour compléter ses études. Lindsay a laissé la réputation ici d'être meilleur pianiste qu'organiste. Présentement, Lindsay touche l'orgue d'une des plus importantes églises de la Métropole.

Les cantatrices: Irène Moquin et Claire Gagnier

Parmi les cantatrices, Trois-Rivières se réclame avec orgueil de Mesdemoiselles Irène Moquin et de Claire Gagnier. Une forte publicité a entouré leurs activités, depuis quelques années. Elles sont en demande auprès des auditoires choisis. Irène Moquin a eu l'opportunité d'aller étudier en Italie sous la direction de grands maîtres. Son répertoire est vaste. Elle s'est spécialisée dans l'opéra et l'oratorio. Elle a figuré aux Festivals de Montréal, à plusieurs reprises et à d'importantes émissions de Radio Canada. En notre ville, elle professe le chant au profit de la jeune génération.

Claire Gagnier n'est qu'au début de sa carrière. Elle étudie avec Mme Jean Dansereau à Montréal.

Sa popularité va sans cesse grandissante. Le printemps dernier, elle a décroché le premier prix d'un concours fameux à Toronto. Hollywood a exercé des pressions et même offert de plantureux contrats pour qu'elle paraisse à l'écran. A cause de son jeune âge, ses parents ont refusé. Claire Gagnier, enfant charmante et modeste, est extrêmement populaire auprès de la jeunesse. Elle possède une voix de crystal, un timbre riche. Les critiques musicaux à lui reconnaître un talent extraordinaire. On lui prédit cependant une plus belle carrière comme artiste de concert qu'à l'opéra.

Henri Dupuis

La guerre nous a ravi un autre artiste trifluvien de promesse, le lieutenant Henri Dupuis, fauché par la mort à Bayeux au début de l'invasion de la France. Henri Dupuis, basse chantante, était attaché aux Variétés Lyriques de Montréal. Il avait figuré dans plusieurs rôles-titres d'opéra et d'opérettes populaires. Dupuis avait l'étoffe pour aller loin. Avant de s'enrôler, il avait pris l'habitude de se rendre régulièrement à New-York pour perfectionner sa technique vocale et polir son interprétation. Les Variétés Lyriques ont perdu incidemment un membre précieux.

Jules Jacob et Roger Filiatrault

Jules Jacob du quatuor "Alouette" est un autre artiste de notre région. Natif de St-Stanisals de Champlain, Jules Jacob doit sa renommée au quatuor Alouette et à son fondateur Oscar O'Brien, maintenant bénédictin. Il ne semble pas nécessaire d'insister outre-mesure sur le rôle joué par le quatuor Alouette en notre pays. La radio les a fait connaître. Leur répertoire se chiffre à plus de 500 chansons du terroir français et canadien. Cet ensemble vocal a eu l'avantage de faire des tournées magnifiques en France, en Belgique et tout dernièrement en Amérique du Sud. Partout, il a remporté des succès signalés et la critique l'a acclamé. Jacob est aussi membre des Variétés Lyriques à Montréal. Il chante à plusieurs émissions radiophoniques. Jules Jacob est un de nos brillants ténors. Un autre de ses compagnons, André Trottier, natif de Grondines, a fait une partie de ses études à l'Académie de la Salle des Trois-Rivières. Roger Filiatrault est aussi bien connu des Trifluviens pour avoir ouvert un studio d'art vocal en notre cité.

Louiseville a aussi fourni des artistes très en vue à l'époque présente. Citons Russell Trépanier, mieux connu sous le nom de Pierre Vidor, le créateur du rôle-titre de l'opéra 'Le Père des Amours" d'Eugène Lapierre, Guy Coutu, un des solistes réguliers au programme Radio-Carabins et enfin Madame Gwyneth Gray, violoniste, autrefois de l'Orchestre Symphonique de Toronto, et maintenant premier violon à l'Orchestre Symphonique des Trois-Rivières.

M. Charles Morissette

La liste ne serait pas complète si elle n'incluait pas le nom d'un humble chanteur d'église, M. Charles B. Morrissette, décédé le printemps dernier. A l'automne de 1944, la Société-Chorale de la Cathédrale avait célébré son jubilé d'or comme membre. M. Morissette possédait une voix de basse prenante qu'on ne se lassait pas d'entendre. En 1920 il avait figuré dans l'opérette "Les Cloches de Corneville" et comintimes donés par la Société-me soliste dans plusieurs concerts Chorale de la Cathédrale.

On remarque actuellement que plusieurs talents se dessinent. Dans quelques années, ils répondront certainement aux espoirs que leurs concitoyens fondent en eux.

Au royaume des artistes, on nous permettra enfin de citer le nom de l'abbé Antonio Magnan, assistant-procureur du Séminaire dont l'immense discothèque contenant plus de 1500 disques contribue à l'éducation musicale des élèves de cette institution. Cette discothèque personnelle est sûrement l'une des plus sélectes qu'on puisse posséder.

Conclusion

Le présent article n'a pas la prétention d'être complet. Il est dépouillé de commentaires élaborés et ne vise qu'aux faits principaux de l'histoire musicale des Trois-Rivières en ces vingt-cinq dernières années.

"Le Nouvelliste" a cru faire oeuvre qui vaille en rappelant des souvenirs chers aux mélomanes trifluviens. C'est le cas de dire que la musique a connu en notre cité un encouragement digne de mention. Cette synthèse constituera en même temps un hommage à toutes les organisations aux individus qui se sont dévoués en notre ville à l'expansion à l'épanouissement de ce grand art qu'est la musique.

Le succès de Herman Renaud prouve que les nôtres ont le sens des affaires

LES économistes réputés ont amèrement reproché à la jeunesse canadienne-française de manquer de cran et d'audace, de trop ignorer les carrières scientifiques, commerciales et industrielles. Le monde des affaires est un vaste champ d'action pour lequel nos compatriotes ne manifestent pas assez d'intérêt. Il est reconnu que le Canadien-français a beaucoup de talent et d'initiative. La hardiesse d'affronter les problèmes épineux, la volonté et l'énergie de vaincre les obstacles sont le plus souvent paralysées et neutralisées par un respect humain désolant, la peur du risque, l'incertitude du succès, parfois le dédain de l'entreprise, le manque de préparation et font que bien des nôtres, voués pourtant à des carrières remarquables, perdent totalement la voie idéalisée.



Il est reconnu que, chez nos hommes d'affaires, les carrières les plus fructueuses sont le propre de gens qui ont débuté modestement et travaillé d'arrache-pied dans des conditions parfois pénibles. Par le fruit de leur expérience, le talent de leurs observations, le désir de réussir, la foi en leur étoile, ils sont parvenus à l'idéal de leur existence en passant un jour au timon d'une entreprise importante. C'est le cas de nombre des nôtres. Dans cette catégorie d'hommes d'affaires méritants, M. Herman Renaud, ajusteur d'assurances, dont le bureau se trouve situé à 369 Des Forges, occupe un rang admirable.

Né à Québec

La biographie de M. Herman Renaud n'est pas facile à écrire. Il a horreur de la publicité et du tapage. C'est un modeste et un studieux. A lui, on peut appliquer cet axiome, le bien ne fait pas de bruit. Il aurait voulu à certains moments se récuser à diverses tâches que lui ont imposé les organisations sociales auxquelles il appartient, mais on connaissait ses mérites et ses capacités.

M. Herman Renaud est né à Québec en 1912. Après avoir fréquenté l'école primaire, ses parents le dirigèrent vers le Séminaire pour entreprendre le cours classique. L'étude du grec et du latin ne cadrait guère dans ses goûts mais il persista quand même à se rendre jusqu'en rhétorique. L'idée de s'orienter dans le monde des affaires germait depuis longtemps dans son cerveau. Il quitta donc les classiques pour consacrer un an d'études aux sciences commerciales et entra ensuite au service d'une compagnie d'assurances. A sa première année, il fit un peu de tout et son salaire se résumait à quelques dollars par semaine. Herman Renaud ne cessait d'observer et de se renseigner sur le mécanisme et les rouages de l'assurance. Il fit si bien qu'après quelques années de pratique, sa compagnie le transférait dans la cité de Laviolette à titre de gérant de succursale.

Aux Trois-Rivières

Depuis 1935, M. Renaud a fait des Trois-Rivières sa patrie d'adoption. Le poste qu'on lui avait confié fut mené à bien. Les succès enregistrés l'ont convaincu du fait qu'un jour, il pourrait diriger un organisme semblable. En 1943, il se détacha des alliances et ouvrit un bureau à son compte. Herman Renaud n'avait que trente ans. A cette époque de la vie, beaucoup ne font que commencer à se familiariser aux divers genres d'entreprises. Herman Renaud avait déjà franch la première étape. Il le devait à son amour du travail à sa ten[illegible] et à sa hardiesse.

Le personnel

Deux ans se sont écoulés. Que de travail accompli, que d'initiatives réalisées depuis le jour où il risquait de conduire lui-même sa propre barque. Le rayon d'action de M. Renaud ne s'est pas limité qu'aux Trois-Rivières. Le travail ne connaît pas de frontière. Bientôt s'ouvrirent des succursales à Shawinigan, à Sherbrooke et à Québec, le centre de ses premières faits d'armes. Des représentants bien stylés sont répartis aux endroits stratégiques. Tout marche sur le principe des grandes compagnies. Trois-Rivières est le bureau-chef de l'entreprise et le personnel comprend une quinzaine d'employés. Avec les filiales comprises, M. Renaud a vingt-trois personnes à son emploi.

M. Herman Renaud, comme on le constate est un jeune homme progressif et vigilant. Il va de progrès en progrès et son établissement a pris une ampleur considérable à tel point qu'aujourd'hui son bureau est reconnu comme le deuxième en importance dans la Province de Québec.

Le plus jeune

Ce qui nous frappe davantage, c'est de savoir aussi que M. Renaud est le plus jeune de tous les ajusteurs d'assurances en notre province. M. Renaud n'a que trente-trois ans. A l'entendre discuter d'affaires on a l'impression de se trouver en présence d'un homme de quarante.

M. Renaud fait partie de la Quebec Adjusters' Insurance Association et de l'Ontario Adjusters Insurance Association. Il prend part aux grandes réunions annuelles ou périodiques de ces deux importantes associations, suit avec beaucoup d'intérêt tous les développements ayant trait à son milieu. Sa bibliothèque est débordée de publications portant sur l'ajustage d'assurances.

Les hommes d'affaires font partie de nombreuses sociétés, d'organisations de bienfaisance, d'associations sportives. Les bonnes relations ne nuisent pas dans le commerce et constituent un appui précieux en tout et partout. Les influences exercent un ascendant reconnu dans le siècle que nous traversons. M. Renaud est membre de tous les principaux organismes en notre ville. Le Ki-8-Eb, le Three Rivers Curling Club, le Bellevue, le Laviolette, le Radisson, le Rotary, les Elks et le Jeune Commerce le comptent parmi leurs nombreux adeptes.

Au Jeune Commerce

En 1944, M. Renaud fut élu président du Jeune Commerce des Trois-Rivières, ayant succédé à M. Roger Gagnon. Depuis la fondation du Jeune Commerce, c'est le onzième à présider aux destinées de ce corps public, qui exerce sur notre milieu un prestige salutaire. Sous son règne, le Jeune Commerce a largement contribué à la diffusion de la campine du Timbre de Noël ainsi que de la Croix xRouge. Il a eu l'insigne honneur de recevoir le président national des Chambres de Commerce junior du Canada, M. William Rei de Calgary. M. Renaud était président du Jeune Commerce lorsque furent fêtés tous ses prédécesseurs auxquels il avait remis l'insigne du "Club des Anciens Présidents." Son terme fini, il dut accepter la vice-présidence en témoignage de gratitude et de condescendance pour les services rendus à la cause du Jeune Commerce en notre ville.

Ses hobbies

Dans notre entrevue, nous avons demandé à M. Renaud quels étaient ses hobbies préférés. "Le travail, la pêche et une bonne partie de hockey quand j'en ai le temps." Nous avons compris que le plaisir, les distractions passaient après la besogne accomplie. M. Renaud est un rude travailleur. Il a été soumis à un dur entraînement au début de sa carrière. Il n'a jamais perdu le goût du labeur intense, parfois écrasant. Il a démontré amplement qu'il n'était pas homme à quitter son poste lorsque le devoir le commandait. M. Renaud a toujours aimé les sports et les a encouragés quand les circonstances le lui permettaient.

M. Renaud est un de nos jeunes hommes d'affaires à la direction d'un commerce d'assurances très délicat et fort compliqué. Il faut du doigté, du tact et un bon jugement pour conduire à bon port une entreprise aussi difficile. Les économistes, qui ont reproché à notre jeunesse de manquer de cran et d'audace, savent très bien qu'il y a des exceptions à la règle et M. Renaud compte parmi celles-là.











En haut à gauche: M. A.-Noël Mornaud, gérant de la succursale Herman Renaud, à Shawinigan; à droite: M. Clément Renaud, expert en évaluations, technicien-diplômé membre de la Corporation des Techniciens-diplômés de la province de Québec; En bas à gauche: M. Jean-Martin Jutras, gérant de la succursale de Québec: à droite: M. Julien Déry, gérant de la succursale de Sherbrooke.



Photo supérieure: de gauche à droite: MM. Eddy Allen, ajusteur; Clément Renaud, Guy Renaud, B.-A. comptable, bachelier en commerce, gradué de l'Université McGill, Jules Rivard, gérant du bureau des Trois-Rivières; et Gaston Pelland.
Ci-contre les jeunes filles du bureau des Trois-Rivières: Mlles Denise Beaumier, Marcelle Bournival, Denise Beaudet, Berthe Verville, Gilberte Brassard, Françoise Lanctôt et Monique Bourassa.

Trois générations ont assuré le succès de la Maison O. Rocheleau



EN l'espace de trente-cinq ans, trois générations ont fait leurs débuts chez Ovide Rocheleau & Fils, marchands de fourrures de la rue Hart, trois générations d'une famille trifluvienne parmi les plus sympathiques et les mieux connues.

La maison fut fondée en 1910 par feu Ovide Rocheleau, qui lui donna son nom; celui-ci étant mort en 1930, le commerce est passé aux mains de ses deux fils, Charles et Wellie; voici deux ans, un petit-fils, aussi du nom de Charles Rocheleau, est entré au service de la même maison, laquelle exploite à la satisfaction grandissante de ses clients le plus vieux magasin de fourrures qui existe présentement aux Trois-Rivières.

Ovide Rocheleau, père du fondateur de ce commerce, fut le premier chef de police et de pompiers de notre cité.

Après le "feu"

Feu Eugène Balcer, marchand de fourrures de la rue du Platon, avait vu sa maison de commerce incendiée de fond en comble, lors du "grand feu" de 1908. Il n'a pas rouvert ce magasin, laissant à un de ses commis, Ovide Rocheleau (le second), le soin de perpétuer dans notre ville le commerce des fourrures. Une ville ne renaît pas de ses cendres du jour au lendemain; nous comptons encore aujourd'hui des espaces ravagés par le "grand feu" et qui en portent encore la béante cicatrice. Ovide Rocheleau installa donc ses ateliers dans sa demeure de la rue Notre-Dame, en 1909. L'année suivante, il ouvrit officiellement son magasin dans un immeuble de la rue Hart, actuellement occupé par Madame Veillette, joaillière.

La prospérité ne se fit pas attendre. Trois-Rivières connaissait alors un sursaut de progrès après le désastre; de grandes industries venaient s'y établir et les marchands d'après "le feu" exploitaient les commerces les plus florissants.

Au début de l'autre guerre, la maison Ovide Rocheleau employait déjà un nombreux personnel. Ayant fait leurs études à l'Académie De La Salle, les fils Rocheleau sont entrés au service de leur père, le premier Wellie, en 1914, et le second, Charles, en 1918. L'année précédente, en 1917, le jeune Charles Rocheleau était allé à New-Haven, Connecticut, pour se spécialiser dans la coupe de la fourrure chez des marchands franco-américains de l'endroit.

La famille maternelle

Il convient d'ouvrir ici une parenthèse pour parler d'une autre famille trifluvienne bien connue, alliée par le mariage à la famille Rocheleau. Il s'agit de la famille Dowle, dont l'ancêtre aux Trois-Rivières a dirigé un service de gaz naturel vers 1890. Les dépôts de gaz ainsi exploités se trouvaient sur la rue Saint-Roch, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la balance municipale. La société, qui possédait ce service, a fait venir M. Dowle d'Angleterre, comme expert.

M. Ovide Rocheleau a épousé une des filles de cette famille anglaise, Genny Dowle, laquelle est décédée en 1928, deux ans avant son mari. Madame Rocheleau s'était convertie au catholicisme lors de son mariage.

On remarque encore dans certaines caves des quartiers Saint-Louis et Saint-Philippe les vestiges du service de gaz naturel que M. Dowle a dirigé aux Trois-Rivières.

Le magasin actuel

M. Ovide Rocheleau a acheté de M. Thomas Bournival, en 1917, l'immeuble où se trouve le magasin actuel, sur la rue Hart, à quelques pas seulement du premier magasin. Il est devenu rapidement un de nos magasins les plus modernes tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. La salle de montre et les vitrines, propres et copieusement éclairées de la maison Ovide Rocheleau & Fils sont bien connus des foules qui fréquentent le centre commercial trifluvien.

La maison Rocheleau, qui a vendu des manteaux de fourrures à nos grand'mères et à nos mères, est un des rendez-vous les plus recherchés de nos femmes et de nos soeurs. Elle compte trois générations d'experts dans la fourrure et trois générations de clients et clientes. Grâce à une publicité intelligente, le manteau de fourrure est devenu un luxe dont on ne peut se passer, un luxe où l'on économise, un luxe durable en même temps qu'élégant. Les père et fils Rocheleau auront contribué d'appréciable façon à cette expansion du port de la fourrure chez nos dames et demoiselles.

De fidèles employés

Mademoiselle Gratia Lefebvre, contremaîtresse du service de finissage, est à l'emploi de la maison Ovide Rocheleau & Fils, depuis 1910. Elle est donc la doyenne du personnel, comptant même un plus grand nombre d'années de service que ses patrons actuels. Madame Raymond Matte appartient au même service depuis douze ans.

Chez les commis, le doyen est M. Léopold Martel, au service de la maison Rocheleau, depuis dix-huit ans.

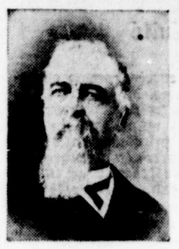
Les comptoirs et ateliers de l'institution ont ainsi conservé cet air de famille qui rend le travail de coopération si facile et augmente l'efficacité de cet excellent magasin de fourrures.

Industrie complète

La maison Ovide Rocheleau & Fils est une petite industrie complète en elle-même. Elle achète les pelleteries des trappeurs de notre région. Et ces fourrures brutes sont traitées, excepté pour le blocage initial, entièrement chez Rocheleau, où elles sont distribuées comme manteaux, manchons et garnitures de tout poil. Les frères Rocheleau sont réputés pour la coupe et la couture excellente des manteaux qu'ils offrent en vente.

Cette maison possède de plus un irréprochable service de réparations et de nettoyage à sec des fourrures. On y répare tous les accrocs et on y enlève toutes les taches possibles. Un manteau réparé chez Rocheleau en sort comme neuf. Les frères Rocheleau sont des experts pour la teinture des pelleteries.

Aucun d'eux, d'ailleurs, ne se contente du vieil acquis dans ses connaissances. MM. Charles et Wellie Rocheleau ont fait de nombreux voyages aux Etats-Unis et au Canada pour se perfectionner dans leur profession et ils sont au courant de toutes les méthodes modernes utilisées pour un meilleur traitement et une plus grande durée des fourrures que portent ces dames.







M. CHARLES ROCHELEAU, échevin et co-propriétaire de la maison Ovide Rocheleau & Fils, procède à la teinture d'un manteau de fourrure, opération dans laquelle il est passé maître; les photos du bas sont celles de trois autres générations de Rocheleau ayant vécu aux Trois-Rivières, feu Ovide Rocheleau, l'arrière-grand-père, qui fut chef de police et de pompiers; feu Ovide Rocheleau, le grand-père, fondateur du magasin; et Charles Rocheleau, qui porte le même prénom que son père et qui travaille au magasin depuis deux ans.

L'entreposage

Les fourrures sont en lieu sûr chez Rocheleau & Fils. La maison en fait l'entreposage durant l'été pour éviter les dégâts causés par les mites, la poussière, l'incendie et autres accidents. Durant tout l'été dernier, le sous-sol du magasin Rocheleau, entièrement converti en entrepôt, a abrité des fourrures d'une valeur globale d'au delà de cent soixante-quinze mille dollars.

Jusqu'à il y a dix ans, la maison Rocheleau vendait aussi les chapeaux de feutre pour hommes. Elle a conservé depuis une seule exclusivité, celle de la fourrure.

De père en fils

M. Charles Rocheleau, qui a été élu échevin au siège no 1 du quartier Saint-Louis, lors de l'élection municipale de septembre dernier, a épousé Antoinette Hélie, fille de feu le Dr Omer Hélie, de Saint-Grégoire-de-Nicolet. Son fils, Charles, un sportif bien connu des garçons de son âge, travaille avec son père et son oncle, depuis 1943. Il est à bonne école. Il devrait conserver au sein de la famille une entreprise qui était déjà en pleine progression au temps de son grand-père, Ovide Rocheleau.

Il aura, certes, hérité des vertus familiales d'initiative, de conscience à l'ouvrage et de service parfait à la clientèle, qui se perpétue elle aussi de génération en génération.

M. Charles Rocheleau a quatre filles, qui sont étudiantes.

Les propriétaires de Rocheleau & Fils appartiennent à tous les clubs, associations et sociétés d'importance de notre ville.





Photos du haut: aspects extérieur et intérieur de la maison Rocheleau. Les deux frères et propriétaires MM. Charles et Wellie Rocheleau, y paraissent avec le doyen des commis, M. Léopold Martel. Ci-contre, le service de réparation des fourrures; de gauche à droite: Madame Raymond Matte, douze ans de service; Mlle Pierrette Dufresne, Mlle Gratia Lefebvre trente-cinq ans de service, et Mlle Gaétane Cossette. Une autre employée du même service, Mlle Mance Cossette, était absente lors de la photographie. ....

J.-A. St-Pierre avait prévu l'essor de la rue St-Maurice



IL y a de cela près de trente-cinq ans déjà, un jeune commis de la quincaillerie E.N. Beaudry, située à l'angle des rues Champflour et Saint-Prosper, parlait avec un grand enthousiasme du grand essor que connaîtrait un jour la rue Saint-Maurice, comme artère commerciale de notre ville. Ce jeune homme, qui faisait figure de prophète, s'adressait à un auditoire plutôt septique. Même M. E. N. Beaudry, homme d'affaires sérieux et avisé, se montrait incrédules. A cette époque, la rue Saint-Maurice ne présentait pas du tout l'allure d'une rue destinée au commerce. Rares étaient ceux qui osaient songer qu'un jour, cette rue de terre tracée à travers de grands espaces vacants deviendrait le deuxième centre commerciale des Trois-Rivières, M. J. A. Saint-Pierre, le petit jeune homme, employé au magasin E.N. Beaudry, était considéré un peu comme un drôle de rêveur et son enthousiasme faisait sourire les plus âgés.

Foi agissante

Mais M. J. A. Saint-Pierre ne parlait pas dans le vide, pour le simple plaisir de faire montre d'audace et de vision. Il était sincère. Sa foi dans l'avenir de la rue Saint-Maurice était bien ancrée dans son coeur et dans son esprit. Cette confiance exprimée tout haut et avec toute la chaleur d'une solide conviction, allait bientôt s'affirmer par un acte bien précis. En effet le premier février 1914, M. J.A. Saint-Pierre ouvrait, en société avec M. Emile Normand, une quincaillerie sous le nom de Saint-Pierre et Normand, sur la rue Saint-Maurice, à l'endroit où se trouve aujourd'hui une buanderie chinoise, près du tunnel.

La rue Saint-Maurice ne comptait alors que quelques petits établissements de commerce et il fallait sûrement avoir la foi qui transporte les montagnes, pour l'entrevoir déjà, comme le site d'un grand centre commercial. C'était à l'époque où l'on construisait l'église Notre-Dame des Sept-Allégresse. Le magsin de chaussure de M. Alide Mineau, la bijouterie de M. Paul Caron, l'épicerie de M. Arthur Béland et la cordonnerie de M. Jos. Baillargeon, voilà à peu près toute la richesse commerciale de la rue Saint-Maurice, à l'ouverture de la quincaillerie Saint-Pierre et Normand. Il y avait aussi la glacière Boivin. Le poste de police et des pompiers consistait tout simplement en une cabane de 14 pieds par 22 pieds. Sur la rue Laviolette, passé la rue Saint-Maurice, on n'apercevait que quelques rares maisons. La rue Sainte-Angèle et Ste-Ursule n'existaient pas. On n'y voyait que d'immenses champs de pacage pour les vaches.

Prévisions réalisées

Aujourd'hui, on constate que M. J.A. Saint-Pierre a fait preuve d'un véritable sens de vision. Ses prédictions se sont amplement réalisées. Il peut être considéré comme l'un des grands pionniers du commerce sur la rue Saint-Maurice.

Le premier février prochain, la quincaillerie entrera dans sa trente-deuxième année d'existence. Elle n'a cessé de progresser depuis ses débuts.

En 1917 la quincaillerie Saint-Pierre et Normand s'installait dans l'édifice occupé encore aujourd'hui par le magasin de M. J.A. Saint-Pierre. Sept ans plus tard, en 1924, M. J.A. Saint-Pierre achetait la part de M. Emile Normand, pour devenir le seul propriétaire du magasin.

Commerce prospère

Le commerce de M. J.-A. Saint-Pierre repose sur des fondations solides. C'est une entreprise prospère et progressive, qui a sa place bien marquée dans notre vie commerciale. La quincaillerie J.A. Saint-Pierre emploie un comptable, six commis et un livreur. M. Saint-Pierre, en plus d'en assumer la direction avec une grande compétence, y travaille sans relâche, tout comme un simple employé, et l'on peut dire qu'il forme à lui-seul, l'âme de cette grande entreprise qu'il a fondée il y a trente-deux ans. Depuis plusieurs mois déjà, son fils Jacques, qui a terminé son cours scientifique à l'Académie de la Salle en juin dernier, est devenu l'un des principaux collaborateurs.

Homme d'initiative

Le commerce de quincaillerie a bien évolué en trente ans, et M. J.A. Saint-Pierre a été mêlé intimement à son évolution. Il a à son crédit plusieurs initiatives qui méritent d'être signalées. Il y a vingt ou vingt-cinq ans, toutes les ferronneries vendaient des poêles et des fournaises, choses que l'on ne voit pratiquement plus aujourd'hui. M. J.A. Saint-Pierre fut le premier quincailler à vendre de la vaisselle. Il inaugura cette ligne vers 1920 et de nos jours toutes les ferronneries l'ont adoptée.

M. Saint-Pierre se réclame aussi, et avec raison, du titre de pionnier de la vente des jouets dans ce que l'on appelle en langage populaire les "magasins de fer".

M. Saint-Pierre en ajoutant à ses nombreuses lignes de vente, les jouets et la vaisselle, a réussi à faire du mois de décembre, considéré jusque là comme le mois le plus tranquille de l'année dans la ferronnerie, la période la plus active et la plus payante, pour ainsi dire.

Commissaire d'écoles durant douze ans

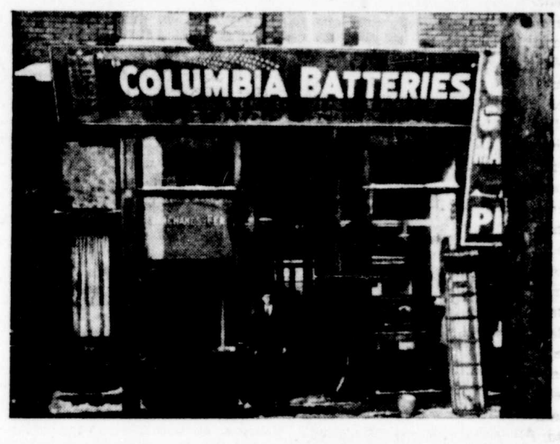
M. J.A. Saint-Pierre a exercé sa débordante activité dans bien d'autres domaines que le commerce. Tout le monde la connu commissaire des écoles catholiques. Pendant douze ans, il a participé à l'administration de la chose scolaire, et durant cette période, il a établi un imposant record de ponctualité et de dévouement dans ce domaine. Au dire de M. le notaire J. Urgèle Grégoire, secrétaire-trésorier de la Commission des Ecoles Catholiques, M. J.-A. Saint-Pierre n'a pas "manqué" trois séances en douze ans.

Homme d'oeuvres

M. Saint-Pierre consacre beaucoup de son temps aux bonnes oeuvres. Il se dévoue tout particulièrement à celle de la Saint-Vincent-de-Paul, et il est président de la Conférence Saint-Antoine, et vice-président du Conseil particulier de la Saint-Vincent-de-Paul. Un trait caractéristique du grand intérêt qu'il porte aux organisations paroissiales, c'est la bonne grâce qu'il manifeste à leur aider et à les encourager, par toutes sortes de moyens, et tout particulièrement en leur cédant l'usage de ses vitrines, pour fins de propagande dans les Whists, par exemple. Presqu'à l'année longue, l'une des vitrines du magasin de M. J.A. St-Pierre, sert ainsi à des fins bénévoles.

M. J.-A. Saint-Pierre est un fervent du scoutisme. Il s'occupe activement de ce mouvement de jeunes depuis sa fondation dans notre diocèse et depuis de nombreuses années, il est membre du Comité protecteur des Scouts.

Notre patriotisme national trouve en lui un défenseur dévoué et éclairé. Il est président de la section de Notre-Dame, de la Société Saint-Jean-Baptiste et vice-président de la Caisse Populaire de Notre-Dame.

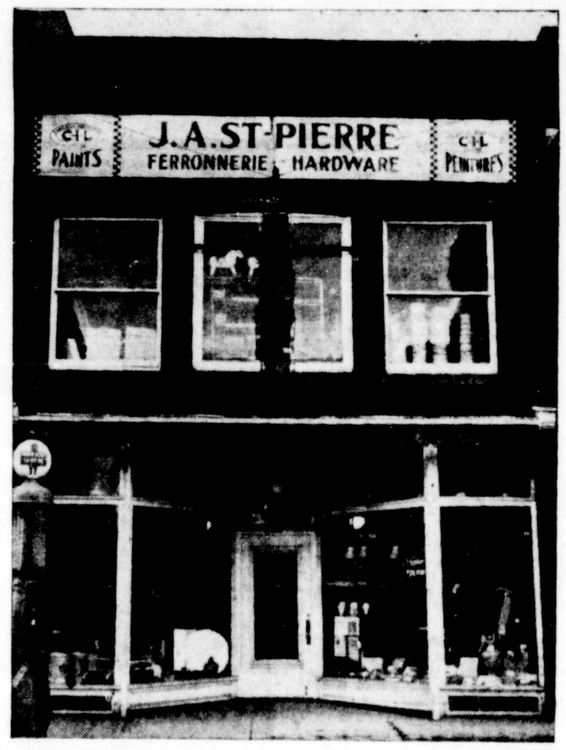


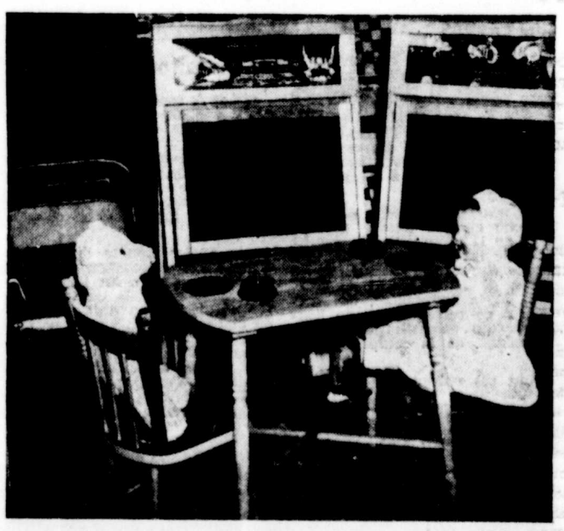
Homme d'affaires averti et sérieux, M. J.A. Saint-Pierre est à l'affût de tous nos mouvements et de toutes initiatives. Il est membre de la Chambre de Commerce.

Il est chef d'une belle famille de quatre enfants. Son fils, Jacques, travaille avec lui au magasin. Son autre fils, Maurice, fait ses études classiques au séminaire de Joliette. Mentionnons aussi ses deux filles Aline et Jacqueline.

Débuts en 1908

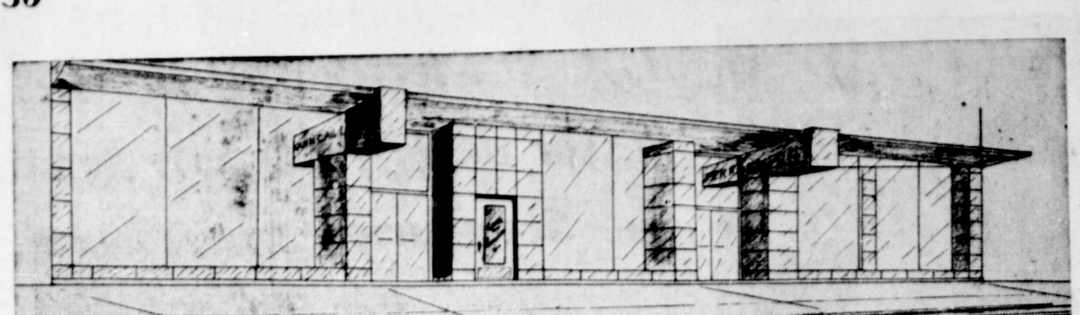
M. J.A. Saint-Pierre a commencé à se familiariser avec le commerce de la ferronnerie, en 1908, à Montréal pour la maison Delormier Hardware. Il était parti des Trois-Rivières, après le "grand feu", au cours duquel la maison de son père fut détruite. Il a fait ses études chez les frères des Ecoles Chrétiennes de notre ville, dans la vieille école Sainte-Ursule. Dans sa jeunesse, avant même ses débuts dans le commerce, il s'intéressa intensément à nos mouvements sociaux. Il fut entre autres président du cercle Laflèche de l'A.C.J.C., en 1914.







De haut en bas: M. J. A. Saint-Pierre évoquant le passé en regardant une vieille photo de ses débuts dans la ferronnerie; son premier magasin actuel, rue Saint-Maurice; un coin du département des jouets; l'intérieur de son magasin; on reconnaît sur cette dernière photo Jacques Saint-Pierre, M. J.A. Saint-Pierre, lui-même, Elizée Ricard, 19 ans de service, Edouard Brunelle, 16 ans, de service, Rosaire Beaumier, 17 mois de service. Le comptable de la maison, M. Léo Gauthier, 8 ans de service, n'apparaît pas sur la photographie.



P.-A. Gouin Enrg. se transforme en une vaste quincaillerie à rayons

GRACE A UN DON remarquable pour la musique, à laquelle il a voué un grand amour depuis sa plus tendre enfance, M. J.-Antonio Gauthier pouvait aspirer à devenir un grand virtuose du violon. Par contre nous n'aurions pas connu l'homme d'affaires extraordinaire et progressif, qui est en train de doter notre ville d'une entreprise commerciale, que l'on place déjà parmi les plus considérables et les mieux organisés de tout le pays.

La transformation qui s'opère présentement à grands frais au magasin P.A. Gouin Enrg., 71, rue du Platon, a pour but d'en faire une quincaillerie à rayons, unique en son genre. Ainsi s'accomplit le rêve d'un homme, que le destin orienta définitivement vers les affaires, en 1929, alors que M. Gauthier devenait propriétaire du plus vieil établissement commercial de Trois-Rivières.

L'inauguration de la quincaillerie P.A. Gouin Enrg, rénovée et considérablement agrandie, marquera une date dans l'histoire du commerce. Ce grand événement que tous les Trifluviens attendent avec impatience se produira au début du printemps prochain.

Les travaux en cours, ont débuté en avril dernier. Ils représentent plus qu'une simple évolution, mais plutôt une véritable révolution qui transformera du tout au tout l'aspect intérieur et extérieur de ce magasin, de même que les méthodes de vente et d'étalage, auxquelles les Trifluviens sont habitués.



M. J.-Antonio GAUTHIER, à la gouverne de son yacht, à bord duquel il passe ses meilleurs moments de répit. M. Gauthier est un fervent du yachting.

Avec cette nouvelle transformation, le sixième agrandissement que M. J.-Antonio Gauthier fait subir à son entreprise en une quinzaine d'années, la quincaillerie P. A. Gouin Enrg. occupera cinquante-cinq mille pieds de plancher sans compter le vaste entrepôt situé à l'arrière de l'établissement principal.

Les rayons

Tous les rayons occuperont le premier plancher. Ils seront disposés d'après un plan d'ensemble, dans lequel on a voulu tenir compte de tous les facteurs nouveaux, concernant l'étalage, l'éclairage, l'évolution des méthodes de vente, pour pouvoir donner un service plus rapide à la clientèle.

Sur une même surface, on pourra donc circuler autour des rayons de la plomberie, du chauffage, de la quincaillerie, des appareils électriques, des articles de sports, de la tapisserie et peinture, de la ferronnerie, des matériaux de construction, de l'outillage, des ustensiles et articles de cuisine, de la coutellerie, etc.

Tous cet univers de produits manufacturés apparaîtra dans une féerie de lumière fluorescente qui sillonnera l'immense plafond du premier étage.

Le premier plancher comprendra aussi les bureaux.

L'expédition

Au sous-sol, on trouvera deux départements d'expédition: l'un pour la ville et pour la campagne. Les commandes données au comptoir, par téléphone ou par correspondance, arriveront à l'un des deux points d'expédition, par le truchement d'une chute communiquant avec le premier plancher.

Les autres étages serviront à l'entreposage des vastes réserves de marchandises de toutes sortes, que le magasin P.A. Gouin Enrg tient toujours à la disposition de sa nombreuse clientèle.

Décentralisation

L'importante construction actuelle marque une nouvelle grande étape du plan de décentralisation conçu par M. J.-Antonio Gauthier. De 1929 à 1936, le magasin vit s'élargir considérablement le cercle de ses clients, grâce à toute une série d'améliorations intérieures, visant à mettre en valeur la marchandise offerte en vente. En 1936, un premier agrandissement vint ajouter une superficie considérable de plancher à la bâtisse, permettant l'établissement de rayons de peinture, émail et vernis, d'accessoires électriques, de sport, de serrurerie et de quelques autres, tout en donnant au commerce de gros, un nouvel essor. Au mois de juin 1939, M. Gauthier doubla la superficie de son magasin par l'addition d'une annexe, qui a marqué les débuts véritables de cet établissement, comme grande quincaillerie à rayons.

Un grand entrepôt

En 1942, la quincaillerie P. A. Gouin Enrg. s'enrichit d'un grand entrepôt, que l'on érige tout près du chemin de fer, ce qui permet de le doter d'une voie d'évitement, sur laquelle arrive les wagons chargés de matériaux de construction, comme le ciment, le plâtre, la chaux, le sheetrock, les planches isolantes, le papier à couverture, les bardeaux d'asphalte, l'imitation de brique, la laine isolante, de sorte que P.A. Gouin Enrg. est en mesure aujourd'hui de vendre à ses clients tout ce qui sert à bâtir une maison, sauf le bois.

Une énumération forcément rapide de quelques autres faits nous aiderons à nous faire une idée de l'ampleur de l'entreprise que dirige M. Gauthier, et de son importance comme maison de gros et de détail. Le magasin P. A. Gouin Enrg. dessert non seulement notre ville, mais tout le district qui gravite autour des Trois-Rivières. Pour alimenter son commerce, M. Gauthier doit transiger avec pas moins de 350 manufacturiers et maisons d'affaires du Canada, en plus de ses importations d'Angleterre et des autres pays européens. Depuis une dizaine d'années, le magasin P. A. Gouin Enrg. a ajouté à ses lignes de vente, plusieurs produits introuvables avant cela à Trois-Rivières, comme certains articles de plomberie, les aciers, qu'il fallait faire venir de l'extérieur. Cette institution trifluvienne emploie actuellement 35 personnes, pour ses divers services de vente, de distribution, de comptabilité, etc.

Retour sur le passé

Considérée comme la plus grande quincaillerie de la province de Québec, le magasin P.A. Gouin Enrg. revendique aussi l'honneur d'être le plus vieil établissement commercial des Trois-Rivières. Il fut fondé en 1881 par M. P.A. Gouin et occupa dès ses début une petite bâtisse en bois de deux étages, à l'angle des rues Du Platon et Craig, site qu'il a toujours conservé. A cette petite bâtisse en bois succéda plus tard, une bâtisse de brique de trois étages, qui disparut avec tout le centre commercial des Trois-Rivières, lors du grand incendie de 1908. Après le feu, M. P.A. Gouin reconstruisit au même endroit, un magasin de brique solide comprenant trois étages et un sous-sol.

Le magasin P.A. Gouin jouissait donc d'une belle réputation et connaissait déjà un succès relatif dans les premières décennies de son existence.

Mais il a connu son essor le plus considérable à compter de 1929, alors que M. J. Antonio Gauthier décida de s'en porter acquéreur.

M. J.-Antonio Gauthier

Grâce à son dynamisme, à son énergie indomptable, M. J. Antonio Gauthier s'est bâtie une belle renommée d'homme d'affaires. Né à Trois-Rivières en 1893, il avait 17 ans, lorsqu'il débuta dans un magasin de quincaillerie. Deux ans plus tard, il entrait au service de la maison P. A. Gouin.

Après quatre années de service, il était nommé acheteur et gérant de l'établissement. En 1929, quelque mois, après le décès de M. P.A. Gouin, il se portait acquéreur du magasin de son ancien patron, à l'emploi de qui il avait travaillé durant vingt-six ans. M. Gauthier fait preuve d'une admirable ténacité et d'un jugement éclairé, à la tête de cete belle entreprise, qui est devenue le grand oeuvre de sa vie. Il y consacra la majeure partie de son temps. Mais M. Antonio Gauthier n'en demeure pas moins, un très bon violoniste.

Après avoir été premier violon de plusieurs orchestres de notre ville, il est aujourd'hui l'un des piliers de l'orchestre symphonique des Trois-Rivières. Cet homme excessivement occupé, qui voue à ses importantes affaires de longues journées de travail, trouve dans la musique un excellent dérivatif, pour occuper ses rares loisirs. C'est de plus un fervent du yachting

Il possède un magnifique yacht et une confortable maison d'été à la Pointe-du-Lac.

Après trente-cinq ans consacrées entièrement à un même idéal, M. J. Antonio Gauthier a raison d'éprouver une certaine fierté. Plus que tout autre, il a le droit de proclamer que le commerce de la quincaillerie appartient encore dans le Québec, à des Canadiens-français, et qu'ils y figurent au premier plan dans tout le pays.

Parmi ses plus précieux collaborateurs, M. Gauthier compte aujourd'hui, son fils Jean-Pierre, qu'il appelle déjà son successeur, et l'on imagine avec quelle consolation, il travaille à l'expansion de son oeuvre, quand il songe, qu'avec lui et après lui, il y a son propre fils.







Le dessin apparaissant dans le haut de cette page nous donne une belle idée de ce que sera l'aspect extérieur de la quincaillerie P. A. Gouin Enrg., dont on a commencé la transformation en avril dernier. On voit ci-haut M. J.-Antonio Gauthier, propriétaire de ce grand magasin, en compagnie de son fils, Jean-Pierre. M. Gauthier, un excellent violoniste est ensuite photographié durant le dernier concert de l'Orchestre Symphonique des Trois-Rivières. Ci-haut on voit aussi la magnifique maison de campagne de M. Gauthier, à la Pointe-du-Lac. Ci-dessous, l'intérieur de la quincaillerie P. A. Gouin Enrg. en 1929, lorsque M. J.-A. Gauthier en fit l'acquisition.



M. Uldéric Carignan fonda son commerce d'épicerie en 1885

CELUI qui entreprendra d'écrire un jour, la belle histoire du commerce des épiceries aux Trois-Rivières, devra consacrer une bonne partie de son bouquin, à la famille Carignan. Trois générations de Carignan ont évolué derrière le comptoir du même magasin, à l'angle des rues Saint-Antoine et Badeaux. Il y a à peine quelques années encore, le père, le fils et le petit-fils travaillaient côte à côte, au service de la clientèle trifluvienne, dans cet établissement, connu aux quatre coins de la ville, comme l'épicerie où l'on trouve de tout, depuis le produit le plus ordinaire, utilisé par la ménagère, jusqu'au comestible le plus rare, recherché des fins gourmets.

M. Uldoric Carignan, son fils, et son petit-fils Jean cumulent à eux trois, plus d'un siècle de travail et de dévouement ininterrompus au service d'une même entreprise familiale.

Aujourd'hui le vieux fondateur peut voir encore l'oeuvre de sa vie, établie sur des assises solides. Ses yeux attendris suivent ses progrès, il la regarde grandir et prospérer sous la direction de deux descendants directs de sa belle lignée.

Entreprise de progrès

L'épicerie Carignan prend en effet figure de monument symbolique, qui témoigne de la compétence des nôtres dans le commerce et les affaires. Considérée comme l'une des plus importantes épiceries de notre ville, dès sa fondation, en l'année 1885, le commerce de la famille Carignan conserve encore aujourd'hui cette réputation enviable, en dépit des organisations étrangères, qui ont un jour rêvé de supplanter les Canadiens français dans ce domaine.

Bien plus, l'épicerie Carignan songe maintenant à s'agrandir, pour répondre aux besoins de plus en plus considérables de sa clientèle nombreuse et choisie.

Dès que les circonstances le permettront, l'épicerie Carignan occupera complètement l'edifice actuel, dont une partie est louée présentement à un autre commerce. M. Sylvio Carignan se propose de transformer son établissement pour en faire l'épicerie la plus moderne des Trois-Rivières.

Citoyens dévoués

L'épicerie Carignan, comme nous le disions plus haut, appartient à l'histoire de notre ville. Elle a grandi et prospéré avec Trois-Rivières. Ses propriétaires ne se sont pas contentés d'être de simples épiciers. Citoyens éminents et clairvoyants, ils ont joué ou jouent encore un rôle important dans notre vie civique, ce qui fait que la famille Carignan est l'une des plus illustres et des plus respectées de la vieille cité de Laviolette. M. Uldoric Carignan fut échevin de notre ville en 1899. M. Sylvio Carignan, son fils, est président de la Commission scolaire depuis trois ans.

M. Uldoric Carignan

M. Uldoric Carignan vendit ses premiers biscuits "Magnan" dans le temps où Onésime Carignan, son oncle, qui fut député de Champlain, à Ottawa, vendait, sur la rue Des Forges, le bon vieux gin Old Tom de Booth, le cognac Jules Robin et le fameux Piper Hiedsieck. A cette époque, on ne connaissait pas encore la Régie des Liqueurs, et les boissons se détaillaient à l'épicerie du coin.

M. Uldoric Carignan fut l'un des meilleurs commis de son oncle C'est en 1881 que débute sa carrière d'épicier. En 1884, il épousa Anny Comtois, soeur de feu Son Exc. Mgr A. O. Comtois. De ce mariage, il eut treize enfants dont huit survivent, parmi lesquels, un seul fils, Sylvio.

Quelque temps après son mariage, M. Uldoric Carignan se lançait dans le commerce des épiceries à son propre compte, à trois pas de son oncle, sur la rue Des Forges. Il fit des affaires d'or jusqu'au feu de 1908, qui rasa de fond en comble son établissement en même temps que tout le centre des affaires.

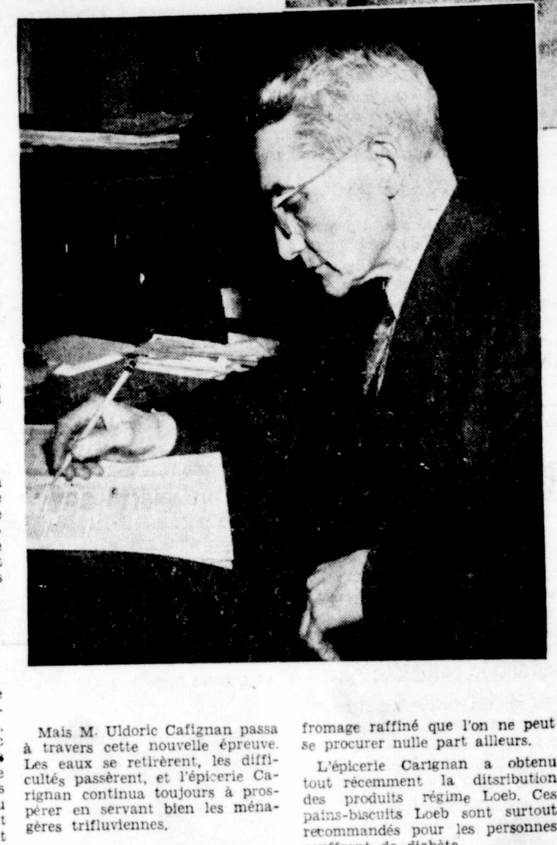
Après vingt-trois ans de commerce prospère, cette terrible catastrophe le mettait vis-à-vis de rien. Mais M. Carignan n'était pas homme à se décourager. Il ne perdit pas son temps ni sa tête. Du jour au lendemain, il avait transformé le salon de sa maison magasin temporaire, pendant qu'il faisait construire un bel édifice à l'angle des rues Saint-Antoine et Badeaux.

Deux jours après le feu, Uldoric Carignan fournissait les Trifluviens affamés et manquant de tout. Il fut l'un des premiers à reconstruire. A ceux qui s'étonnaient de son empressement, il répondait: "Je ne suis pas assez riche pour attendre".

Belle sérénité

Devant le succès, comme en face des épreuves, M. Uldoric Carignan a toujours su conserver son sang-froid et un magnifique optimisme. Un printemps l'eau vint lécher sa porte et tremper les beaux biscuits Magnan et Godin, les sacs de café, et gâter le bon vieux vin de sa cave. Le fleuve sortit de son lit avait inondé le quartier.





La famille Carignan appartient à l'histoire du commerce de l'épicerie aux Trois-Rivières. Trois générations ont dirigé le même établissement commercial depuis 1885. Ce sont, M. Uldoric Carignan, son fils Sylvio, qui est président de la Commission des Ecoles Catholiques, et Jean, fils de ce dernier.

Mais M. Uldoric Carignan passa à travers cette nouvelle épreuve. Les eaux se retirèrent, les difficultés passèrent, et l'épicerie Carignan continua toujours à prospérer en servant bien les ménagères trifluviennes.

M. Sylvio Carignan

M. Sylvio Carignan, son fils, travaille dans l'épicerie depuis quarante ans. En 1905, il entrait au service de son père, dans l'établissement de la rue Des Forges, à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'American Store. Après avoir été pendant plus de trois décennies l'associé de son père, M. Sylvio Carignan, lui a succédé à la tête de l'entreprise. A son tour il a son fils Jean, comme collaborateur, depuis six ans environ.

M. Sylvio Carignan a suivi la tradition paternelle et il a su conserver au commerce de la famille, ce caractère distinctif, qui en a fait la meilleure épicerie de notre ville. Jusqu'au début de cette guerre, l'épicerie faisait beaucoup d'importations anglaises, surtout dans les biscuits. Elle est encore aujourd'hui hautement réputé par ses produits exclusifs. Pour ne citer qu'un exemple entre cent autres, bien souvent on trouvera à l'épicerie Carignan un fromage raffiné que l'on ne peut se procurer nulle part ailleurs.

L'épicerie Carignan a obtenu tout récemment la ditsribution des produits régime Loeb. Ces pains-biscuits Loeb sont surtout recommandés pour les personnes souffrant de diabète.

M. Sylvio Carignan a fait ses études au séminaire, puis à l'Académie de la Salle.

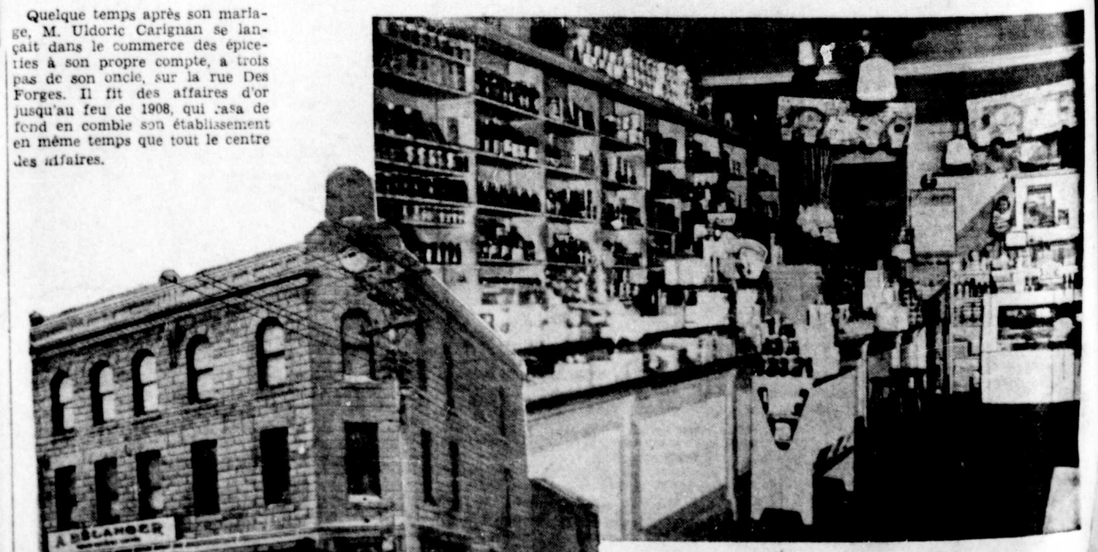
Un bon président

M. Carignan aurait fort bien pu se consacrer exclusivement à son commerce. Son entreprise est assez importante pour réclamer tout le temps et l'énergie d'un homme. Mais au contraire, M. Carignan a su trouver le temps de servir la communauté trifluvienne dans bien d'autres domaines. Ses concitoyens l'ont appelé à des postes de confiance. En 1935, il était élu commissaire d'écoles, et en 1942, ses collègues le choisissaient pour succéder au commandeur J. A. Trudel, à la présidence de la Commission des Ecoles Catholiques. Il a su être à la hauteur de cette tâche nouvelle. Tout le monde, à Trois-Rivières, connait son immense dévouement pour la cause de l'éducation. M. Sylvio Carignan s'est révélé, à la tête de notre organisation scolaire, l'homme pondéré et de jugement, pour continuer la grande oeuvre entreprise par le notaire J. A. Trudel. Il n'a rien négligé pour améliorer et perfectionner notre mécanisme scolaire. Il serait trop long de relater, dans cet article, tout le travail qu'il a accompli. Signalons cependant l'une de ses belles initiatives. Nous voulons parler des écoles pré-techniques, dont la mission est de découvrir les talents et d'orienter les élèves, dès leurs cours élémentaires, vers le choix d'une carrière répondant à leurs aptitudes.

A titre de président de la Commission scolaire, M. Sylvio Carignan fait partie de la Commission pédagogique. On connaît aussi son dévouement pour le scoutisme, à l'épanouissement duquel il a énormément contribué, depuis 1938, comme président du Comité diocésain, de l'association des Scouts.

De plus, M. Carignan s'intéresse beaucoup aux associations d'affaires. Depuis deux ans, il est directeur du Bureau Provincial, de l'Association des Marchands Détaillants. Il fut aussi président de la section locale de cette organisation.





Ces photos nous montrent l'édifice Carignan, à l'angle des rues Badeaux et Saint-Antoine, et l'intérieur de la grande épicerie Uldoric Carignan.

Un magasin où règne l'atmosphère de jadis Blais et Frère

DE tous les établissements commerciaux de notre ville qui datent de quelques décades, il n'en reste qu'un seul où l'on ait su conserver un peu de l'atmosphère du passé. C'est celui de Blais et Frère, établi sur la rue Notre-Dame, et dont les débuts remontent à 1900.

Le cachet archaïque tient à peu de chose, à une chaise berçante, à l'arrière du magasin. Mais elle suffit à faire revivre toute une ambiance que nous ne connaissons pas et que le progrès moderne a fait disparaître en transformant totalement le commerce.

Cette chaise dans laquelle se berce M. Albert Blais, propriétaire de Blais & Frère, a une histoire bien simple. C'est une vieille habitude contractée autrefois et dont il ne saurait maintenant se défaire.

Autrefois, alors que la publicité n'existait pratiquement pas, les marchands avaient toutes sortes de trucs pour attirer la clientèle. Blais & Frère décida un jour de donner une chaise berçante aux clients qui achetaient pour trente-cinq dollars de marchandises.

Un échantillon fut placé à l'arrière du magasin, et M. Blais prit l'habitude de s'y reposer aux heures les plus tranquilles. La chaise a eu plusieurs remplaçantes depuis, mais M. Blais n'a pas perdu l'habitude contractée alors et, aujourd'hui comme autrefois c'est en se berçant bien confortablement qu'il reçoit voyageurs, clients et amis qui vont avec lui faire un brin de jasette au cours de la journée.

Et c'est dans ce cadre qu'il a évoqué pour nous l'autre jour un passé qui lui est bien cher et une carrière qui peut être une leçon pour les jeunes d'aujourd'hui, trop désireux d'arriver rapidement au succès et à la fortune, oubliant que le travail, la persévérance et l'économie sont encore les meilleures armes.

Commis à 12 ans

Né aux Trois-Rivières en 1881, M. Albert Blais fréquenta pendant son enfance l'école Saint-Philippe, dirigée par les Frères des Ecoles Chrétiennes. "C'était l'école sous les gouttières et les professeurs étaient des Frères résidant à l'Académie, qui apportaient chaque jour leur dîner dans une petite chaudière."

M. Blais fit des études très courtes et, à douze ans il débutait dans la vie comme commis chez Bondy & Beaulac, dont le magasin était situé au coin des rues Notre-Dame et des Forges, à l'endroit aujourd'hui occupé par la Pharmacie Normand. Son premier salaire s'éleva à six dollars par semaine, le salaire ordinaire d'un commis. Les plus expérimentés pouvaient aspirer à gagner de dix à douze dollars.

Blais & Frère

Chez Bondy & Beaulac, il rejoignit son frère Dionis, qui était au service de ce magasin depuis ses débuts, en 1884. C'est ensemble qu'ils devaient partir en 1900 pour se lancer en affaires sous le nom de Blais & Frère, commerce d'habits et de mercerie pour hommes.

Ils louèrent un local, rue Notre-Dame, dans le Bloc Balcer, qui faisait le coin des rues Notre-Dame et des Forges, sur le site actuel de l'édifice de la Shawinigan Water & Power.

Trois-Rivières était alors une petite ville tranquille et somnolente, dont la population vivait une petite vie bien douce et bien calme, que rien ne venait troubler.

Heures interminables

Le nouveau magasin eut des débuts modestes, mais les frères Blais travaillèrent ferme pour le faire prospérer.

Au poste, de six heures et demie, le matin à neuf heures du soir, sauf le vendredi où le magasin fermait à dix heures, et le samedi où les clients se succédaient jusqu'à minuit, ils se bâtirent une clientèle dont ils surent garder sans cesse la confiance.

A cette époque, le commerce était différent d'aujourd'hui, comme on pourra s'en rendre compte par les souvenirs qu'a bien voulu évoquer pour nous M. Blais.

Les habits tout faits étaient choses inconnues. Tout le monde s'habillait sur mesure. Le commerce principal était celui des tissus à la verge. Monsieur désirait un habit neuf... il se présentait au magasin, choisissait ce qu'il désirait. Le marchand taillait le tissu et l'envoyait chez le tailleur. Pour Blais & Frère, ce fut Xavier Saint-Pierre, dont l'atelier était situé au-dessus du magasin de Bondy & Beaulac; Z. Lord, qui demeurait dans le bloc voisin, celui où se trouve aujourd'hui le magasin Bennett. Un habit se vendait de quinze à dix-huit dollars.

A cette époque, la mode pour les hommes de se balader tête nue pendant les mois d'été n'existait pas encore et c'est pourquoi la vente des chapeaux était très intéressante. Mais la mode était bien différente d'aujourd'hui. C'étaient les jeunes qui portaient les chapeaux melons, de plus en plus rares de nos jours. C'était le summum de l'élégance. Les plus âgés, par contre, arboraient fièrement les chapeaux de feutre mous qui recouvrent aujourd'hui presque tous les crânes. En été la vogue allait aux panamas et aux canotiers, qui s'appelaient déjà "sailor", preuve que les anglicismes ne sont pas l'apanage de notre génération.

C'était l'âge d'or

C'était l'âge d'or du commerce. Les affaires étaient excellentes. La marchandise se vendait bon marché, c'est vrai, mais les salaires étaient peu élevés et les dépenses se résumaient à leur plus simple expression. C'est la guerre de 1914 qui provoqua une hausse dans les prix et elle s'est maintenue depuis.

C'était aussi la période heureuse où l'on n'était jamais pressé.

On bavardait des heures et des heures sans s'inquiéter, sans se sentir bousculer par l'écoulement des minutes. L'on passait, parfois, une heure à compléter la vente d'un habit et l'on ne s'offusquait pas non plus, si une ménagère demandait de lui envoyer porter un fuseau de fil.



M. Albert Blais, propriétaire de Blais et Frère, dans sa chaise berçante, à l'arrière de son magasin, une habitude contractée dans le vieux magasin des débuts (que l'on voit à gauche rasé par le feu de 1908. Ci-dessous son frère, M. L.-Dionis Blais, avec qui il fondait Blais et Frère en 1900.



Blais & Frère, à cette époque, se spécialisait dans un commerce qu'il a conservé, celui des valises. La qualité n'était pas la même qu'aujourd'hui, mais les prix étaient beaucoup plus bas. On avait alors une petite valise carrée pour un dollar soixante-quinze. Aujourd'hui, les moins chères se vendent une douzaine de piastres.

Le feu de 1908

Cette quiétude devait être troublée par une catastrophe qui frappa la ville des Trois-Rivières, par une belle journée de juin 1908, le grand feu qui ravagea tout le centre de la ville. Blais & Frère, comme les autres, ne devaient pas être épargné. Le magasin fut rasé de fond en comble.

Dès le lendemain du sinistre, les deux frères Blais songeaient déjà à reconstruire. Peu de jours plus tard, ils achetaient un terrain, rue Notre-Dame, et, avec leurs seules ressources, ils construisaient l'immeuble qu'ils occupent aujourd'hui. Les portes de leur nouvel établissement étaient ouvertes au public, dès le début de janvier 1909.

Depuis Blais & Frère a marché de succès en succès. L'oeuvre établie sur tant de travail et de ténacité s'est maintenue et a prospéré. La société formée par les frères Blais devait prendre fin en 1933, par la mort de M. Dionis Blais. M. Albert Blais acheta la part de son frère défunt et resta à la direction du magasin, où il est aujourd'hui secondé par son fils Paul depuis douze ans, et par M. Fortunat Goyette, qui remplit aujourd'hui les fonctions de gérant, après vingt ans de service chez Blais & Frère.

Magasin des écoliers

Le magasin Blais & Frère possède un autre titre, c'est celui d'avoir habillé plusieurs générations d'écoliers au cours des dernières décades. Il fut un des fournisseurs attitrés des écoliers du Jardin de l'Enfance et des élèves du séminaire des Trois-Rivières. Pendant des années, jusqu'à la dernière guerre, il a fourni leur uniforme à environ cent cinquante élèves du séminaire. Il y a vingt-cinq ans, un uniforme du séminaire se vendait de huit dollars et demi à dix dollars et demi et, lorsqu'on en dut cesser la vente, à cause des restrictions de guerre, les prix variaient entre dix-huit et vingt dollars.

Aujourd'hui, ce commerce a disparu, parce qu'il est impossible d'obtenir des uniformes pour les élèves de ces deux institutions.

Un ami des pauvres

Les activités de M. Albert Blais, en dehors de son commerce, sont assez restreintes. Il n'existe qu'une oeuvre à laquelle il semble s'être consacré depuis toujours. C'est la Saint-Vincent-de-Paul, dont il fait partie depuis une quarantaine d'années. Sans exagération, M. Blais a fait de cinq à six mille visites dans des familles pauvres pour leur venir en aide. Malgré tout ce qu'il a pu voir, il n'a pas perdu foi dans la charité et croit que l'on doit donner, même si ceux qui reçoivent sont souvent les artisans de leur malheur. "Il faut comprendre," dit-il, "qu'il y aura toujours des pauvres, qu'on ne doit pas laisser souffrir une femme et ses enfants pour les erreurs du chef de famille. Si indigne soit-il, on n'a pas le droit de laisser souffrir les membres de sa famille."

Il débuta, dans la Saint-Vincent-de-Paul avec la conférence de la paroisse Sainte-Cécile, mais lorsque cette paroisse eut été construite, il s'enrôla dans la conférence Saint-Joseph, dont il est président, depuis le 8 décembre 1925.



Commissaire

C'est cette compréhension des pauvres qui a valu à M. Blais d'être appelé à faire partie de la Commission du chômage, il y a quelques années. Le président de la Commission était alors M. Frédéric Poliquin. Le troisième commissaire était M. Eric Héroux, et le gérant en était M. Fernando Lemieux.

Un quilleur

Le seul sport auquel M. Blais se soit livré dans sa vie fut celui des quilles. Il fit, pendant un temps, partie du Trois-Rivières, de la ligue provinciale et eut comme compagnon d'armes MM. Fortunat Fournier, Frédéric Poliquin, Arthur Picard, Philippe Héroux, L.-Dionis et Josaphat Blais.

M. Blais est resté un homme de sa génération. L'évolution s'est faite. Il l'a subie, mais sans rien perdre de sa personnalité et lorsque le client l'aperçoit dans sa chaise berçante, à l'arrière de son magasin, causant avec de vieux amis, il regrette presque cet âge heureux où l'on ne gagnait peut-être pas cher, mais où la vie offrait tant de charmes.





Photos extérieure et intérieure du magasin Blais et Frère, rue Notre-Dame, un des rares commerces trifluviens qui aient plus de quarante-cinq années d'existence.

⊙

Sur la photo de gauche on reconnaît, outre M. Albert Blais, son fils Paul, et M. Fortunat Goyette, gérant du magasin.

Le Château de Blois reflète la beauté d'un intérieur français

LA beauté et le charme d'autrefois adaptés aux conditions modernes." Voilà en résumé les impressions éprouvées par un savant américain lors d'une visite au Château de Blois. Ce savant, le Dr Robert-B. Ludy, d'Atlantic City, ex-professeur à l'Université de Pennsylvanie et auteur des "Eglises historiques" et des "Hôtels historiques", a ajouté en parlant du Château de Blois: "L'idée directrice des artistes qui ont fait exécuter la décoration de cet hôtel a été d'unir le confort moderne à la douce et chaude beauté d'un intérieur français. A cette fin, on a adopté dans le choix des ornements décoratifs les meilleures formules de la Renaissance française, nuancées d'une teinte des styles colonial et moderne..."

Cela nous aide à mieux comprendre l'engouement des touristes qui visitent le Château de Blois, à mieux comprendre aussi comment le Dr Charles de Blois, propriétaire du Château, a su diriger partout, aux Etats-Unis et au Canada, une publicité convaincante que les faits n'ont jamais démentie lorsque les touristes ont afflué dans cette grande et magnifique institution trifluvienne.

Il est vrai que Trois-Rivières serait un peu moins Trois-Rivières sans le Château de Blois. Les étrangers et même les Trifluviens authentiques s'y trouveraient un peu moins chez eux. Voilà un aspect de la mission remplie dans notre ville par le Château de Blois, attraction des touristes. D'autres aspects ne sont pas moins importants. Le Château de Blois est aussi le centre des activités sociales aux Trois-Rivières, un foyer où nos corps publics se réunissent régulièrement pour lancer leurs idées constructives. Le Château fait, de plus, oeuvre humanitaire en soignant dans son sanatorium les gens affectés par des maladies nerveuses ou chroniques.

Sanatorium d'abord

Le Château de Blois célébrera en 1946 le cinquantenaire de sa fondation. Il fut d'abord un sanatorium après son acquisition par le Dr de Blois en 1896. Médecin éminent, le Dr de Blois s'était spécialisé très tôt dans le traitement des maladies nerveuses. L'institution devint sanatorium-hôtel en 1908.

Les autorités municipales avaient prié le Dr de Blois de bien vouloir recevoir des voyageurs dans son Sanatorium, l'espace manquant dans les hôtels de la ville, en grande partie rasés par le feu. Le Dr de Blois accepta de bonne grâce et organisa son établissement selon le principe des Sanatoriums-Hôtels si renommés de la Suisse, du Tyrol et des Stations Thermales de France.

Ce fut une innovation heureuse, un progrès réel, qui rencontra rapidement les faveurs du public voyageur et des touristes, sans compter les précieux services rendus à la cité des Trois-Rivières.

Le Dr Charles-N. de Blois, encore alerte, débordant de santé et grand voyageur en dépit de ses soixante-dix huit ans et des années de travail intense qu'il a dû traverser, est né à Québec le 1er novembre 1867 du mariage de Joachim de Blois, marchand général et d'Arthémise Fréchette. Après de solides études au Séminaire de Québec et à l'Université Laval, où il se classa premier aux examens du doctorat en médecine, il pratiqua la médecine durant deux ans à New-Market, N.-H. En 1894, il est venu aux Trois-Rivières épouser Mlle Cordélia Carignan, fille de feu Onésime Carignan, alors député de Champlain aux Communes.

Le Dr de Blois a ouvert un bureau de médecin sur la rue Royale, en face du parc Champlain. L'année suivante, en 1896, il acquérait de Sévère Dumoulin le Manoir Seigneurial Dumoulin qui allait porter avec le temps le nom de Château de Blois. L'intérieur du manoir était déjà magnifique lorsque le Dr de Blois, qui n'avait pas encore trente ans, y a fondé un sanatorium.

Voyages en Europe

Le Dr C. de Blois a fait six voyages en Europe. Il en a fait d'innombrables aux Etats-Unis. Il a fait ces voyages dans un double but, pour s'enquérir des dernières données médicales européennes et en tirer profit à son sanatorium, pour visiter en même temps des maisons de France — notamment le Château de Blois — et apporter de là-bas, pour enjoliver son hôtel, des tapisseries splendides, des blasons, arabesques, muraux et médaillons qui ont relevé la chaude atmosphère française tant appréciée des touristes qui visitent notre Château de Blois.

Le sanatorium a ainsi grandi ses moyens d'action humanitaire et l'aspect artistique du Château s'est fait de plus en plus intense.

Le splendide foyer de l'hôtel reproduit un ancien salon français, avec ses colonnades, ses blasons, sa tapisserie bleu royal, ses fleurs de lys de l'époque de Louis XII, François 1er, réplique assez fidèle du célèbre Château de Blois de France, une merveille de la Renaissance.

Chaque salle a été conçue avec un souci particulier de faire revivre l'art, sans négliger ce qu'il y a de plus moderne pour assurer le confort et le bien-être des hôtes.

Les agrandissements

Dès 1904 et 1905, le Dr de Blois a agrandi son sanatorium. En 1908 et 1909, nouvel agrandissement pour ouvrir un hôtel permanent après l'expérience fructueuse de l'hôtellerie temporaire réclamée d'urgence par les autorités municipales. Trente chambres supplémentaires ont alors été ajoutées à cette hôtellerie permanente. Une autre annexe a été construite en 1912-1913, au moment où le gouvernement de la province revêtait de macadam la route Montréal-Québec. Le Château a connu dès lors une affluence de voyageurs qui n'a pas cessé depuis, même au plus fort de la crise économique.

Le nom de Château de Blois a été donné à l'hôtellerie en 1921.

Un hôtel moderne

L'espace nous manque pour insister sur tous les services modernes du Château de Blois. On y trouve 150 chambres, le Restaurant Français, la salle François 1er, la salle Normandie, la salle Champlain, les fameux Jardins de Normandie, un foyer superbe un salon des dames, deux solarium, 92 employés constituent le personnel du Château. La cuisine y est justement réputée.

M. Charles de Blois, fils du propriétaire, est gérant de l'hôtel. Son frère, le Dr Georges de Blois, est directeur du sanatorium.

Les grands banquets en ville sont servis au Château de Blois dont la cuisine peut répondre à toutes les exigences, dont le personnel très stylé et très courtois s'acquitte de sa tâche à la perfection, même aux plus grands jours d'affluence.

La station radiophonique C.H.L.N. a ses salles d'audition et d'émission depuis huit ans dans la tour du Château.

Citoyen éminent

Peu de citoyens ont eu une existence aussi remplie que celle du Dr Charles de Blois.

Comme médecin et doyen des physiothérapeutes canadiens, il est connu dans toute l'Amérique du Nord. Il a été un inovateur émérite.

Auteur de plusieurs travaux intéressants cités et reproduits aux Etats-Unis et en Europe.

Membre honoraire de la Société de Thérapeutique de Paris et de la Société Médicale de Montréal.

Membre correspondant de la Société de Médecine de Paris, de la Société française d'hygiène, de la Société internationale de Médecine Physique, de la Société française d'électrothérapie, etc.

Elu en 1904 secrétaire général de l'Association des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord, il organisa en 1906 le Congrès de cette Association aux Trois-Rivières.

Vice-président du XIV Congrès de la même association, tenu à Québec en 1934. Puis, président du XVI Congrès de l'Association sus-mentionnée, qui eut lieu aux Trois-Rivières en 1940 et remporta un brillant succès.

Gouverneur du Collège des Médecins et Chirurgiens de la Province de Québec, 1926-1934.

Vice-président du Congrès international de Physiothérapie de Paris et représentant du Canada 1908.

Officier d'Académie (France)

Officier du quatrième degré et membre fondateur du conseil 1001 des Chevaliers de Colomb, il est depuis 1921, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, et Chevalier Grand'Croix de l'Ordre de Saint-Lazare de Jérusalem, 1931.

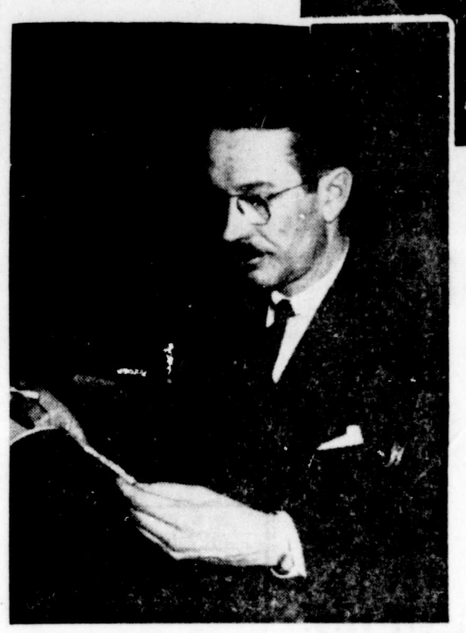
Titulaire de la croix "Pro Ecclesia et Pontifice", Lauréat de l'Institut historique et héraldique de France, avec médaille d'or pour les "Arts, Lettres et Sciences."

Il est un ancien président de la Société Médicale des Trois-Rivières et du bureau médical de l'hôpital Saint-Joseph.

Outre ses fils, Charles, gérant de l'hôtel, et Georges, directeur, directeur du Sanatorium, le docteur de Blois est le père de Madame Frédéric Houde (Germaine), de Madame Bernard Tousignant (Berthe), de Mesdemoiselles Eva et Alice de Blois. Il est le grand père de dix-huit petits enfants.

On se rappelle comment cette belle et sympathique famille trifluvienne a célébré magnifiquement les noces d'or de Monsieur le Commandeur et Madame de Blois, l'automne dernier.





Le Dr C.-N. de Blois, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand et Chevalier Grand' Croix de l'Ordre de St-Lazare de Jérusalem, propriétaire du Château de Blois. Ci-contre M. Charles de Blois junior qui partage avec son père la direction de la grande hôtellerie trifluvienne.



Ci-dessus aspect extérieur du Château de Blois, dont la terrasse (à droite) est le rendez-vous favori des Trifluviens et Trifluviennes pendant la saison d'été. Ci-dessous: la grande salle à manger sous deux aspects.





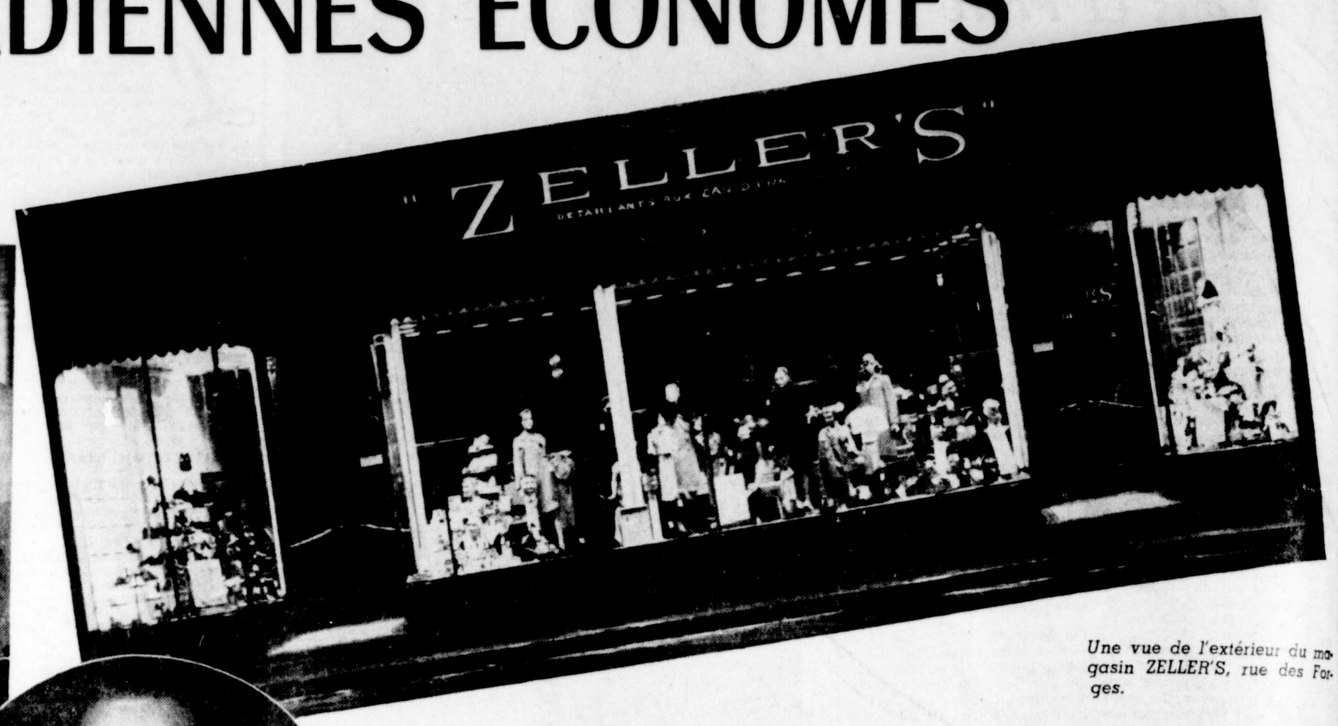


UN DES 27 MAGASINS ZELLER'S POUR LES CANADIENNES ECONOMES

LE PERSONNEL QUI VOUS SERT



Photo dans le rond, à droite: M. HERCULE GAUTHIER, citoyen bien connu des Trois-Rivières, représente ici la compagnie depuis sept ans, comme gérant local.
Le personnel du magasin Zeller aux Trois-Rivières: première rangée, de gauche à droite: Mlles Adrienne Goneau, Fleur-Ange Sarazin, Pauline Lambert, Messieurs Edward Hollingum et Hercule Gauthier, gérant, Mlle Aurore Cloutier et Irène Barrette.
Deuxième rangée: Mlles Pauline St-Louis, Jeanne d'Arc Morency, Germaine Thibeault, Claire Grandbois, Gisèle Parent, Marie-Paule Grandbois, Gaétane Rivest, Alexandra Salhamy, Lise Dugré, Léontine Messier, Yolande Morrisset, Henriette Courteau, Marie-Paule Pitre, Marcelle Hould, Noëlle Roy, Gabrielle Courchesne et Simone Thivierge.
Troisième rangée: Flore Rouette, Marguerite Leblanc, Jacqueline Bélanger, Andrée Caron, Rita Champoux, Françoise Grenier, Hélène Thibeault, Madeleine Young, Gisèle Béliveau, Marguerite Gélinas, Yvette Laperrière, Suzanne Rouette, Jacqueline Hamel.
Quatrième rangée: Messieurs Patrick Durand et Jacques Hardy, Mlles Jeannine Thibeault, Marie-Marthe McKenzie, Thérèse Poirier, Colette Trudel, Suzanne Levasseur, Pauline Chamberland, Fernande Pothier, Jeannine Mercier, Thérèse Gélinas, Jacqueline Duval, Lucille Pratte, Annette Martineau, Lucile Marcouiller, Pierrette Giroux, Jeannine Roy, Jacqueline Pellerin Angèle Beauchemin, Yolande Héroux, Louisette Duval, Jacqueline Dion, Jacqueline Larochelle, Jeanne Desmarais, Aline Beaubien, Jeannette Morrisset et M. Roger Beauchesne.



Une vue de l'extérieur du magasin ZELLER'S, rue des Forges.



VALEUR ET SERVICE A VOTRE PORTEE! Le magasin ZELLER'S, sur la rue Des Forges. Ouvert en 1931. Sert le public acheteur depuis quatorze ans en distribuant des vêtements confectionnés pour dames, de la lingerie, des accessoires, des chaussures et des articles de toilette; des vêtements pour bébés et adolescents (filles et garçons) et pour hommes; une multitude d'articles de ménage et d'accessoires toujours de saison. A titre de "Détaillant pour les Canadiennes économes", Zeller's se spécialise dans la vente de marchandises nécessaires, à prix populaires.



Une vue de l'intérieur du magasin ZELLER'S, avec ses étalages variés et attrayants.

MAISON FONDÉE IL Y A 14 ANS

SA POLITIQUE CONSISTE A VENDRE DE LA MARCHANDISE A PRIX POPULAIRES

FONDE en 1931, le magasin Zeller aux Trois-Rivières vient de compléter ici sa quatorzième année d'affaires.

Depuis ses tout débuts, la compagnie s'est fait une règle de vendre de la marchandise utile et désirée à des prix généralement classés comme "populaires" et de tendre continuellement à un haut standard de service auprès de sa clientèle. Or, depuis ses débuts la politique de Zeller's lui a valu de nombreux amis et des clients très sympathiques.



M. WALTER P. ZELLER, Président et fondateur de la compagnie.

Ainsi, la popularité grandissante du magasin, provoquant un renouvellement rapide des marchandises, a permis à Zeller's de toujours offrir à sa clientèle ce qu'elle réclame, et ce toujours à des prix populaires. Conséquemment, les dernières quatorze années ont été des années d'expansion pour l'organisation et des années de progrès pour les hommes et femmes à son emploi; et tout cela en dépit des dépenses grandissantes qu'exigent les affaires et des lourds impôts de guerre.

Politique constante

Il est intéressant de rappeler ici la première réclame publiée par le magasin Zeller, juste avant son ouverture. Cette réclame, publiée dans Le Nouvelliste, exposait la politique d'affaires de la compagnie. En voici un extrait:

"Zeller's doit être au service du public acheteur... avec des marchandises de qualité qui conviennent aux Canadiennes économes... et il doit "procurer un service courtois et intelligent" dans une atmosphère plaisante...

En même temps que cette promesse, la réclame contenait ce qui suit: "Zeller's exprime une grande confiance en la prospérité future du Canada".

Si nous nous rappelons que la compagnie a été fondée en 1931, alors que les conditions économiques dans ce pays, et dans le monde en général, étaient à un niveau excessivement bas, nous constaterons qu'il fallait du courage pour investir dans une entreprise d'affaires à cette époque. Mais la confiance en la prospérité future du Canada que Zeller's a exprimée à cette époque fut — le temps l'a prouvé — entièrement justifiée.

Méthodes de négoce économiques

A l'époque où le pouvoir de dépenses du consommateur était très bas, Zeller's par ses méthodes de ventes économiques a pu faire la distribution des articles essentiels à des prix en accord avec les catégories de revenus qui avaient une tendance à la baisse.

Or, les prix n'ont pas monté en dépit de l'amélioration des conditions et de l'augmentation du pouvoir d'achat chez les consommateurs.

Avec des valeurs excellentes et les bons services offerts au public comme objectifs indispensables, aussi avec les conditions de travail plaisantes qu'il accorde à ses employés, Zeller's jouit de la confiance de sa clientèle et de la loyauté de son personnel, lequel groupe plus de mille employés dans ses vingt-sept magasins et dans son bureau de direction.

Le personnel

M. Walter-P. Zeller, président et fondateur de cette compagnie, croit qu'une entreprise d'affaires est une association entre l'entreprise et les employés. Bien plus, il croit qu'il y a amélioration du bien-être de chacun lorsque la compagnie et les employés reconnaissent leur intérêt conjoint dans l'augmentation des affaires et y consacrent leurs talents et leurs énergies. Chez Zeller, les employés participent à l'expansion de la compagnie en obtenant de meilleurs taux de salaire, des heures de travail plus brèves, des bonis provenant du partage des profits et d'autres bénéfices personnels.

"Il fut un temps où seuls les riches pouvaient se payer le luxe de suivre la mode. Nous avons donné le style à la marchandise à bas prix, aidant ainsi à mettre à la portée de tout le monde la marchandise de confection attrayante."
Walter P. ZELLER

Des marchandises pour la femme élégante et économe

LES DESIRS DE LA CLIENTELE NOUS GUIDENT

Les machines, les moteurs et l'art ont fait des choses merveilleuses pour ces dames, n'est-ce pas? Travaillant ensemble, ils ont produit et continuent à produire en abondance des vêtements chics et d'autres choses plaisantes, ils ont en même temps donné à la Femme dans les affaires et l'industrie une importance au-delà du status de son arrière-grand'mère . . . ou même de sa grand'mère. Aujourd'hui, ce que nos manufacturiers produisent et nos marchands vendent dans leurs magasins est déterminé par ce que veut l'acheteuse — ce qu'elle veut revêtir, ce qu'elle entend faire revêtir à ses enfants . . . oui, même ce qu'elle approuve dans la tenue de son mari . . . et dans l'ameublement de sa maison.

Il y a cinquante ans au Canada l'influence des goûts et désirs de la Femme était bien moindre dans ce domaine, ses goûts se confinaient aux choses de la maison. Les inventions mécaniques, qui ont provoqué de tels changements en l'espace d'un demi-siècle, n'ont pas encore atteint le sommet de leurs possibilités. Les vêtements confectionnés étaient vraiment chose rare. De la jupe au manteau, à peu près tout était confectionné "sur mesures" ou à la machine à coudre ou encore à la main, lorsque machine à coudre il n'y avait point. Dans ces jours, il n'y avait point de robe ou de manteau à porter en telle ou telle circonstance! On n'achetait pas un chapeau par caprice.

La confection à l'avant-garde de la mode

Alors, on a vu les inventions mécaniques, prêtes à confectionner des choses en série. Et l'Art est venu aussi . . . ajoutant son génie créateur à la machinerie et aux moteurs . . . Il a dessiné des vêtements d'après des lignes simplifiées leur a donné les couleurs les plus fraîches, les a fait correspondre à un mode de vie de la femme dans un monde de féminité démocratique émancipée . . . il a imaginé des vêtements pour le sport, des vêtements pour les affaires des vêtements pour les réunions sociales des vêtements pour répondre, à tous les caprices de la température.

Quelle variété de choses jolies a créé l'art du dessinateur! La magie de la production en série est ainsi faite que plus l'art créait et plus les créations sortaient des manufactures, moins il en coûtait à la clientèle! Et moins il en coûtait aux femmes, plus elles ont pu s'en procurer. Et chaque femme, si pauvre fut-elle, a acheté ces choses belles et chics qui quelques années plus tôt, étaient réservées aux riches.

Hommage à la Femme

Bientôt, les marchands ont porté attention aux événements. De plus en plus, les femmes se présentaient au comptoir pour réclamer des vêtements confectionnés qui démocratisaient l'Art de la Mode. Et les marchands ont vu que les murs jaunes, l'éclairage pauvre, ne convenaient pas aux créations attrayantes de l'Art, ne convenaient pas aux élégantes acheteuses.

Dès lors — ce fut un hommage à la Féminité du XXe siècle — les magasins eux-mêmes ont évolué et se sont faits plus attrayants. Bientôt, la Femme a indiqué la route à suivre non seulement aux marchands, mais aussi aux producteurs de marchandises. L'Art a beaucoup enseigné à la Femme et celle-ci a appris rapidement. Avec un goût exquis, la Femme a commencé à rejeter les choses fades et inutiles et elle n'a accepté que ce qu'on offrait d'utile et de beau à la fois. La Femme disait: "Oui, nous aimons être chics . . . nous aimons ça énormément . . . , mais, pour l'amour du ciel, restons pratiques."

Et la Femme a eu ce qu'elle voulait: des vêtements attrayants, mais définitivement pratiques, comme on en voit en cette année 1945 . . . . des vêtements simples, seyants, faciles à porter, des vêtements confectionnés avec l'idée du confort, de l'élégance de la ligne et des couleurs, de la qualité dans la fabrication et de convenance pour chaque occasion.

Zeller's, l'économie et l'élégance.

Zeller's, magasin fondé à l'époque où l'on entrait au service de la Féminité du XXe siècle, a compris l'appel de la Femme pour ce qui est beau et pratique à la fois . . . Il a recherché sur les marchés canadiens les robes, costumes, lingerie, chaussures, bas, sacs à main, les plus attrayants et les plus pratiques et de mille et une petite chose qui jouent un grand rôle au service de la féminité . . . il a collaboré avec les manufacturiers pour faire produire ce que demande la clientèle . . . il a employé des spécialistes en valeurs pour la femme élégante et économe.

Oui . . . la Valeur compte pour énormément dans l'histoire que l'Art productif a commencée! La magie de la demande est telle que plus les marchandises sont en demande, plus les "prix de vente" diminuent; de plus en plus, la clientèle apprécie les choses belles et pratiques vendues par Zeller's; ainsi Zeller's est-il en mesure de faire économiser sa clientèle. Ainsi a grandi et continue à grandir la réputation du magasin qui se spécialise dans les Valeurs pour la femme élégante et économe.

Assurances et pensions pour les employés

TOUS les employés de ZELLER'S ont le droit de souscrire à une assurance-groupe-hospitalisation. Ceux qui ont été au service de la maison, durant une période donnée, peuvent aussi souscrire à l'assurance-groupe sur la vie.

De plus, les employées féminines comptant plus de trois années de service reçoivent gratuitement une police d'assurance de $500.00.

Un plan de pension est offert à tous les employés masculins âgés de 25 ans et plus comptant trois années ou plus de services.



Le service de confection chez Zeller's. Il est bien connu de la femme élégante et économe.

COMMENT NOS REVENUS SONT DISTRIBUÉS

$7,511,379 pour les marchandises et l'approvisionnement

A mesure qu'augmentent les ventes dans les vingt-sept magasins Zeller une proportion grandissante du revenu total entre au service du Canada et de sa population. Ce qui est révélé dans une revue sommaire du rapport annuel de la compagnie pour l'année finissant en janvier 1945.

Le volume total des ventes pour cette période de douze mois fut de $10-865,015. De ce montant, $7,511,379. ont été dépensés pour l'achat des marchandises et de l'approvisionnement. Etant donné que la marchandise de Zeller's est de manufacture canadienne dans la proportion de 90% une part très appréciable de l'argent reçu pour cette marchandise retourne aux ouvriers canadiens.

Le reste du revenu, soit $3,353,636., a été distribué comme suit: $1,506,736. en salaires et bonis aux employés de la compagnie; $698,713. en loyer et autres dépenses d'occupation; $575,000. en taxes; $210,000. en dividendes aux actionnaires; $159,441. pour couvrir des dépenses diverses; $203,746. laissés dans l'entreprise.

VACANCES D'HIVER

Cette année, un grand nombre d'employés de Zeller's auront un congé d'hiver avec paie. Ce congé est accordé d'après la durée du service aux employés qui ont travaillé deux ans ou plus pour la compagnie. Un congé d'été avec paie est accordé à tous les employés ayant six mois de service ou plus. La vacance maximum est de deux semaines l'hiver et de deux semaines l'été.



Le plus bel esprit règne au sein du personnel du magasin ZELLER'S, qui ne perd jabration organisée en l'honneur d'une em- personnel photographié lors d'une célébration organisée en l'honneur d'une employée.

Sur la table du conseil de ville



NOUS sommes présentement à un tournant de l'histoire municipale. Trois-Rivières subit une évolution rapide, une transformation radicale, qui prend de plus en plus l'aspect d'un réveil, d'une nouvelle conscience des réalités et d'une volonté bien arrêtée de s'affirmer comme une ville progressive comme le centre vers où converge et s'épanouit toute la vie d'une région immensément riche et pleine de promesses.

La cité de Laviolette veut jouir et profiter de son rôle de métropole. Elle comprend que les avantages qu'elle tient de la nature, qui découlent de son site géographique, lui dictent des devoirs et des responsabilités. Trois-Rivières reconnaît sa mission, au point de vue social, culturel, commercial et industriel. On peut dire aujourd'hui que c'est une grande ville, qui s'est affranchie des miasmes de la petite politique, qui a secoué sa léthargie. Le temps des rêves est révolu. On se découvre déjà à l'époque si encourageante et si pleine de maturité des réalisations concrètes.

La transformation de la cité trifluvienne prend deux visages, c'est-à-dire qu'elle comporte deux phases. Le premier aspect de cette révolution pacifique pourrait s'appeler la réforme. On devrait intituler la seconde phase: les réalisations d'avenir.

La réforme

Vers 1941 la ville des Trois-Rivières a entrepris une réforme radicale de son administration municipale. Au lendemain d'une crise économique qui avait atteint notre cité dans ses chairs les plus vives, on a éprouvé le besoin de recourir à une opération énergique. L'organisme municipal s'est d'abord purgé, nettoyé, débarrassé d'une plaie purulente, le patronage, né de la petite politique, du chômage et de la misère du peuple. Graduellement on mit de l'ordre dans les services municipaux on réorganisa, on intensifia les contrôles, on améliora les méthodes. L'époque favorisait l'assainissement des finances. On n'hésita pas à préconiser une hygiène financière qui donna rapidement de merveilleux résultats. Ce souci de rétablir l'ordre partout dans le domaine municipal fit naître la nécessité du partage adéquat des pouvoirs et des responsabilités. On en vint donc naturellement à l'instauration de la gérance municipale, une réforme draconienne, qui ne s'imposa pas sans difficulté, mais qui finit par s'affirmer, parce qu'elle est saine en principe et qu'elle est porteuse d'heureux fruits.

Aujourd'hui les résultats sont éloquents. La réforme de l'administration a passé cette période critique et un peu douloureuse, il va de soi, qui était inévitable. La barque municipale vogue sur une mer plus calme, vers une destinée pleine de promesses et de soleil.

Dès les débuts de la réorganisation de l'administration municipale, les contribuables trifluviens ont suivi avec un intérêt grandissant le travail de leurs mandataires. Ils ont salué cet esprit de renouveau qui pointait à l'hôtel de ville et ils ont compris que quelque chose de grand était en train de s'accomplir. L'administration municipale, c'est-à-dire le conseil de ville, qui conserve sa parfaite autonomie et qui comprend son rôle, la gérance, qui est venue coordonner tous les efforts et discipliner toutes les énergies les chefs de service à qui l'on reconnait des droits et des devoirs, a la confiance du peuple. La réforme s'est avérée tout de suite pratique et nécessaire. Ses effets se sont traduits par l'équilibre des finances, la disparition des déficits, la réduction des taxes, l'amélioration des services publics.

Vers les réalisations concrètes

Ici nous entrons dans le vif de notre sujet. Cet article a pour but de traiter des projets caressés par les autorités municipales pour l'avenir immédiat de notre ville. Il ne s'agit pas d'échafauder de grands rêves plus ou moins réalisables. Nous voulons parler de projets qui ont déjà été couchés sur le papier, dont on est à faire les plans, que le conseil de ville et ses fonctionnaires supérieurs étudient présentement et qui deviendront des faits accomplis d'ici un, deux ou cinq ans au plus tard. C'est pourquoi nous les appellerons des "réalisations concrètes."

Nous les exposerons à grands traits de plume, à l'aide de renseignements qui nous sont fournis par le gérant municipal M. J. H. Valiquette, l.c.

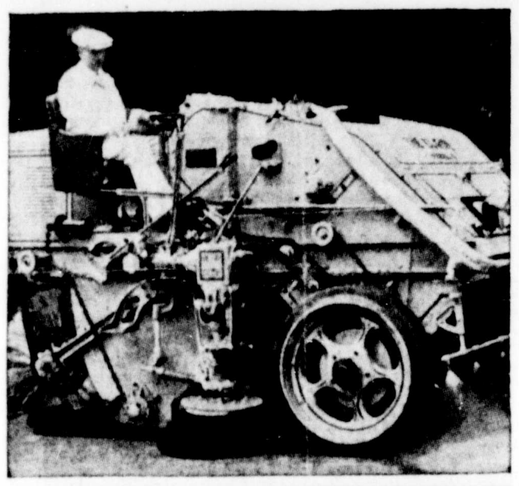
Pont sur le St-Laurent ou troisième bateau

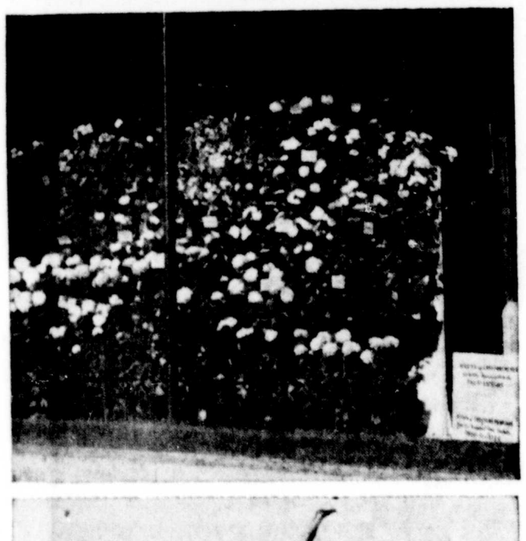
Quand on parle de l'avancement, du progrès des Trois-Rivières, on voit surgir immédiatement le problème épineux et extrêmement urgent des communications, surtout des communications avec la rive sud. Notre ville est à la porte d'un immense district, qui ne demande qu'à venir chez-nous, qu'à commercer avec nous, qu'à faire de Trois-Rivières son point de ralliement. Le fleuve constitue un obstacle naturel, que l'on n'est pas en mesure de surmonter de façon convenable actuellement. Deux solutions s'imposent: un pont, ou l'amélioration du service municipal de la traverse par l'acquisition d'un nouveau navire. Le conseil de ville envisage présentement ce problème à ce double point de vue. L'érection d'un pont sur le Saint-Laurent serait la solution idéale. Il règlerait le cas de façon définitive. Il permettrait ici l'entrée du Canation National et l'on voit toute de suite, l'expansion extraordinaire que connaîtrait notre ville à la suite de la construction de ce pont. Comme nous l'avons dit déjà, le conseil y songe, le souhaite ardemment. Les démarches ont déjà été entreprises. De concert aves les cercles de l'U.C.C. de la rive sud, les corps publics, le conseil de ville fait des pressions sur le fédéral. Des résolutions ont été adoptées. La construction d'un pont est un projet qui implique une dépense de plusieurs millions de dollars, de quinze millions, au bas mot. C'est une entreprise qui ne peut être réalisée autrement que par le fédéral. Le gouvernement municipal ne peut songer un instant, à entreprendre seul, l'affaire.

(Suite à la page 35)













OU VA L'ARGENT DU CONTRIBUABLE



Dans cette page consacrée à l'administration municipale, nous voulons illustrer ce que représente un dollar payé par le contribuable en taxes ou autrement, à la ville. Le gérant municipal M. J. H. Valiquette i.c., nous a fait la déclaration suivante: "A l'examen du tableau des dépenses de 1945, on peut se rendre compte que chaque dollar reçu des contribuables pour taxes ou autrement est dépensé comme suit:

1o—40c de ce dollar vont pour payer l'intérêt et le fonds d'amortissement sur le montant de la dette de la Cité;

2o—L'administration générale comprenant tous les salaires des bureaux du Maire, du gérant, du trésorier, toutes les dépenses de délégations, des octrois, entretien de l'Hôtel de Ville, audition des livres, rôle d'évaluation, etc, a pris la somme de 8¼c;

3o—Les travaux publics comprenant l'entretien des rues, des trottoirs, des ruelles, etc, ont pris la somme de 17¼c.

4o—Le département de la police et des incendies comprenant le salaire des officiers, des constables et des pompiers y compris l'entretien des postes, a pris un montant de 8¼c.

5o—L'entretien des parcs des terrains de jeux, des places publiques et l'éclairage des rues, a pris 5c.

6o—L'entretien de toutes les autres bâtisses publiques a coûté 2c.

7o—L'entretien du service d'aqueduc et d'égout a coûté 7c.

8o—La traverse a coûté 6c.

9o—Le Bien-Etre et la Santé a coûté 6¼c.

Administration générale

BUDGET DE $166,750.

8¼c de chaque dollar du contribuable

Personnel (42)

2 Gérant, secrétaire, etc.
6 Greffier, secrétaire, etc.
2 Chef du contentieux, etc.
24 Trésorerie
8 Evaluation.

Travaux publics

BUDGET DE $348,530.

17¼c de chaque dollar du contribuable

Ce service comprend les chemins, les troitoirs les ponts et l'incinération.

Personnel (111)

4 Ingénieur, assistant, etc.
1 Acheteur
58 Garage muinicipal
8 Incinération
40 Equipes des quartiers

Parcs, terrains de jeu et places publiques

(Eclairage et entretien)

BUDGET DE $97,925.

5c de chaque dollar du contribuable

Personnel (10)

1 Surintendant
4 Jardiniers
5 Gardiens.

Bien-être et santé

BUDGET DE $125,200.

6¼c de chaque dollar du contribuable

Personnel (10)

3 Commissaires
1 Administrateur
6 Commis.



Traverse

BUDGET DE $124,000.

6c de chaque dollar du contribuable

Personnel (37)

1 Surintendant
5 Capitaines
5 Ingénieurs
5 Chauffeurs
12 Matelots
8 Caissiers et percepteurs
1 Gardien.

Police et incendie

BUDGET DE $169,220.

8¼c de chaque dollar du contribuable

Personnel (71)

1 Chef
2 Capitaines
5 Sergents
1 Secrétaire
4 Détectives
1 Surintendant d'alarme
2 Ingénieurs
50 Constables et pompiers
3 Surveillance des licences
1 Médecin
1 Recorder
1 Greffier du recorder
1 Avocat, Cour du recorder

Aqueduc et égouts

BUDGET DE $139,620.

7c de chaque dollar du contribuable

Personnel (24)

9 Usine de filtration
15 Canalisation

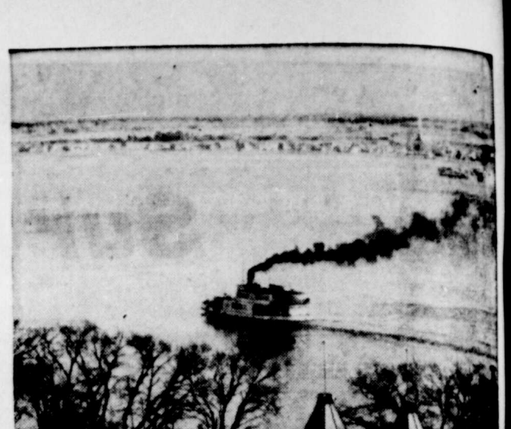
Bâtisses publiques

BUDGET DE $43,185.

2c de chaque dollar du contribuable

Personnel (12)

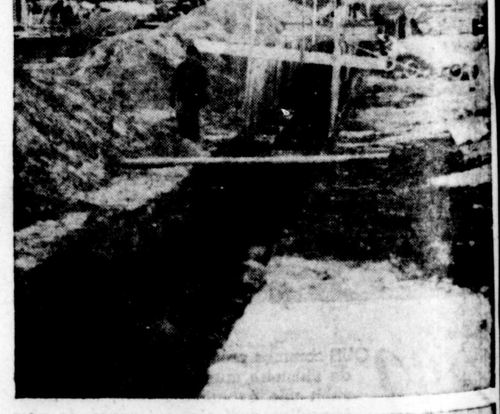
6 Clercs et employés du marché
5 employés bâtisses industrielles.
1 Hôtel de ville.













Service de la dette et escompte sur taxes

Répartition entre les services de la cité

BUDGET DE $804,996.00
40c de chaque dollar du contribuable

Egouts	78,862.27
Pavage	118,776.90
Voirie	114,256.55
Protection Publique	6,870.00
Aqueduc	82,960.70
Traverse	5,599.12
Ponts	15,384.25
Feu	10,383.38
Hôtel-de-Ville	5,288.69
Marchés	4,449.69
Exposition	13,740.29
Incinération	3,976.06
Bâtisses Industr.	8,165.02
Incendiés 22-6-1908	19,000.00
Dette Générale	237,000.75
	725,712.67

Intérêts et fonds d'amortissements annuels sur dette consolidée

Taxes Consolidées — Règlt. No. 141	43,600.00
	769,312.67
Parc des Pins	7,683.29
	776,995.96
Moins règlement no 141 remboursé par la perception des taxes consolidées	30,000.00
	746,995.96
Emprunts temporaires	21,000.04
	767,996.00
Escompte sur taxes	37,000.00
TOTAL	804,996.00

La jeunesse reçoit dans les écoles de la Commission scolaire une excellente formation

L'ASPECT pédagogique de la Commission scolaire des Trois-Rivières, moins bien connu que son organisation matérielle, la dépasse peut-être de beaucoup en perfection et nous ne voulons citer comme preuve que les succès remportés par les élèves des diverses écoles des Trois-Rivières, qui donnent un cours égal sinon supérieur aux autres institutions du même genre à travers toute la province.

Cet aspect est moins bien connu du grand public et même des parents des écoliers qui ont l'habitude de songer beaucoup à l'organisation physique de la Commission scolaire qu'aux services qu'elle rend à leurs enfants, en leur donnant un cours primaire solide et en les préparant à remplir le rôle qu'ils devront jouer demain dans la vie.

C'est depuis quelques années surtout, comme dans tout le reste de la province, qu'on a vu se produire une rapide évolution dans le domaine scolaire. Les réformes et les innovations se sont succédées rapidement. Nous voudrions les décrire bien sommairement au cours de cet article, pour rendre justice à notre commission scolaire, à la commission pédagogique et au corps enseignant religieux et laïque. Il ne faut pas non plus oublier de mentionner le rôle joué par un éducateur trifluvien, l'inspecteur Omer-Jules Désaulniers, récemment nommé inspecteur général des écoles primaires de la province de Québec qui fut le grand responsable de plusieurs des innovations les plus heureuses tentées dans les écoles de la Commission scolaire des Trois-Rivières.



Le Commission scolaire des Trois-Rivières. De gauche à droite: MM. Oscar Germain, J.-C. Sawyer, commissaires, J.-U. Grégoire, secrétaire; Sylvio Carignan, président; Ludder Tellier et Gaston Francoeur, Commissaires.

Excellence de l'enseignement

L'excellence de l'enseignement donné dans les écoles des Trois-Rivières fut démontré de façon bien évidente lors d'un "examen objectif de rendement scolaire" auquel participèrent 30,000 écoliers de la province de Québec, (garçons et filles, de la 2ème à la sixième année) tenu pour se rendre compte de la capacité d'absorption des enfants en vue de l'élaboration d'un nouveau programme scolaire.

Cet examen portait sur toutes les matières scolaires et par le résultat compilé par les officiers du département de l'instruction publique on constate que jeunes Trifluviens et Trifluviennes arrivent au premier rang dans la majorité des cas.

C'est tout à l'honneur des nôtres et c'est une preuve que le travail accompli ici depuis des années a porté d'excellents fruits. Ce travail il a porté auprès de tous les groupes d'élèves. Ses résultats ont pu être constatés lors des examens de promotion, des examens du certificat d'études et par la baisse considérable du nombre des doubleurs.

Le nombre des doubleurs diminue

Le problème des doubleurs a été étudié à fond depuis plusieurs années. Déjà en 1941, M. Omer-Jules Désaulniers, inspecteur d'écoles dressait un "âge-degré" des écoles des Trois-Rivières et grâce à cet indice, il pouvait constater une diminution sensible du nombre des arriérés pédagogiques en l'espace de trois ans. En 1941, il y avait 42.6% d'élèves en retard aux Trois-Rivières à comparer avec seulement 26.8% pour l'année scolaire 1944-45. Le nombre des arriérés baissait de 2702 à 1667.

Cette amélioration extraordinaire peut s'attribuer à plusieurs facteurs: très bonne organisation matérielle et pédagogique des institutions d'enseignement, meilleure fréquentation scolaire, grâce à la coopération des parents et aux bons offices de contrôleurs d'absence qui font de leur travail une oeuvre d'apostolat; l'examen final établi par la Commission scolaire pour toutes les classes de 3e, 4e, 5e, 6e et 8e années et pour terminer le travail et le dévouement du corps enseignant.

La diminution du nombre des doubleurs est établie facilement par les examens de promotion qui se tiennent à la fin de chaque année et portent sur toutes les matières de classe pour les 3e, 4e, 5e, 6e et 8e années. On notera cependant que la promotion des élèves n'est pas laissée sur cet examen seulement, mais qu'on tient aussi compte des examens mensuels, qui comptent pour cinquante pour cent. Tous les élèves qui réussissent montent automatiquement de classe l'année suivante. Quant à ceux qui échouent il peut arriver qu'ils soient admis à monter de classe si on a des raisons particulières à soumettre à la Commission scolaire, démarche faite uniquement par les directeurs des écoles.

Les examens du certificat d'études

On voit aussi les résultats des améliorations réalisées depuis quelques années, par les examens du certificat d'études, une initiative du département de l'Instruction publique, tandis que les examens de promotions sont du ressort de la Commission scolaire.

Aux examens du certificat d'études de l'an dernier, 409 candidats sur 435 furent diplômés en 7ème année; 184 sur 186 en 9ème année et 103 sur 132 pour les 10e, 11e et 12e années. Ces résultats peuvent se comparer à ceux de n'importe quelle autre ville de la province.

Assiduité incomparable

Un autre domaine où le record des Trois-Rivières n'est pas à dédaigner c'est celui de l'assiduité. Au cours de l'année dernière en effet, les présences dans les écoles de Trois-Rivières ont été de 94.72 pour cent: 95.14% chez les garçons et 93.35% chez les filles.

La Commission scolaire apporte depuis quelque temps déjà une attention toute particulière au problème des arriérés pédagogiques. Elle fait depuis l'an dernier des expériences sérieuses dans ce domaine, tout comme dans celui de l'orientation professionnelle.

L'orientation professionnelle

L'orientation professionnelle proprement dite est difficile à pratiquer au cours élémentaire, même au cours complémentaire. Il est toutefois possible de commencer à sonder le terrain et c'est dans ce but que la Commission scolaire a ouvert une classe de travaux manuels, à l'école St-Philippe et qu'elle en ouvrira une autre à la nouvelle école Chamberland, dans Sainte-Marguerite afin de découvrir les aptitudes des jeunes. Ce sont les jeunes de 13 à 15 ans, c'est-à-dire les élèves des classes de 6e, 7e et 8e années, qui vont pendant certaines heures s'initier aux travaux manuels. L'installation de ces classes n'est pas encore très avancée à cause des difficultés de l'heure présente, mais d'ici peu de temps, elle sera complète et elle permettra certes de rendre des services appréciables et de découvrir les aptitudes de nombreux jeunes qui pourront par la suite être orientés dans la sphère où ils ont le plus de chances de succès.

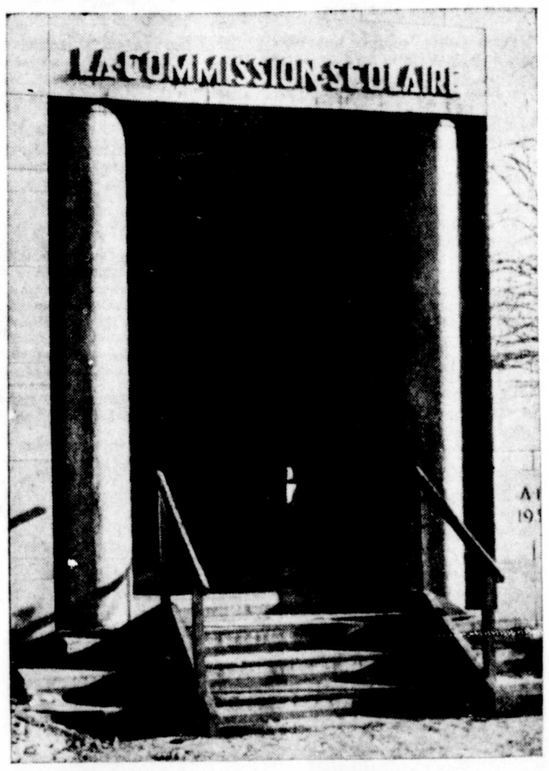
L'enseignement ménager

Dans les écoles de filles, on a ajouté depuis quelques années l'enseignement ménager. Le programme théorique est appliqué intégralement, mais le programme pratique ne l'est qu'en partie, parce qu'on ne jossède pas tout l'équipement voulu. Toutefois la Commission scolaire a fait des démarches auprès du secrétaire provincial pour obtenir l'encouragement nécessaire. Ce qui compte cependant c'est qu'on s'efforce par tous les moyens de faire aimer aux petites filles le rôle futur de maîtresse de maison qu'elles sont appelées à jouer.

La bibliothèque scolaire

Au nombre des principales innovations des dernières années, vient au premier rang la bibliothèque scolaire des Trois-Rivières établie depuis trois ans et dont la direction fut confiée à Mlle Claire Godbout. Depuis quelques semaines la bibliothèque scolaire a été cédée à l'Association de la Bibliothèque publique des Trois-Rivières, la Commission scolaire continuant son aide à cette oeuvre sous forme d'un octroi annuel.

La bibliothèque scolaire a depuis ses débuts rendu d'immenses services aux écoliers qui, au nombre de plusieurs milliers chaque année, des plus jeunes aux plus vieux y passèrent de longues heures à lire et à s'instruire. Grâce à l'"initiative d'un groupe de dames des Trois-Rivières se fonda au début de l'an dernier la Société de protection de la bibliothèque scolaire, qui organisa pour les jeunes, le samedi avant-midi, l'Heure du conte. Trois-Rivières est croyons-nous la seule ville qui ait sa bibliothèque scolaire centrale, qui dessert toutes les écoles. Ailleurs, les écoles ont chacun leur bibliothèque particulière.



Ci-dessus l'entrée de la bâtisse de la Commission scolaire, rue Hart, qui abrite aussi la bibliothèque scolaire. A gauche, une scène prise à l'Heure du Conte et à droite: un groupe d'enfants à la bibliothèque scolaire.



Caisse d'économie scolaire

Une autre initiative digne de mention des dernières années est la Caisse d'économie scolaire fondée depuis trois ans dans toutes les écoles et dont l'actif doit s'élever aujourd'hui à au-delà de $30,000. Les élèves contribuent à la tenue de la caisse sous la direction du personnel de l'école. Les capitaux (une partie du moins) ont été investis dans des valeurs gouvernementales de tout repos, spécialement les emprunts de la Victoire et les certificats d'épargne de guerre.

On apprend ainsi aux enfants l'habitude de l'épargne et on les initie lentement à se familiariser avec les affaires. C'est une préparation à la vie dont la valeur est inestimable.

Les réunions de parents

On a remarqué dans le passé que souvent le développement et l'avancement des écoliers n'étaient pas ce qu'ils devaient être à cause du manque de contacts des parents avec les instituteurs, les membres du personnel enseignant et c'est pourquoi furent inaugurées ces réunions de parents dans les écoles de garçons, réunions qui ont permis des contacts fructueux et dont le nombre devrait augmenter. Ces réunions sont laissées à l'initiative des directeurs des écoles, qui, tous, en ont loué les bons résultats dans le passé. On songe à implanter cette coutume dans les écoles de filles.

Zèle du corps enseignant

Aucune des réformes et des innovations dont nous parlons plus haut n'aurait été possible sans le dévouement inlassable, le zèle, le travail du corps enseignant (instituteurs religieux et laïques). Dames Ursulines, Filles de Jésus, Frères des Ecoles Chrétiennes, Frères de l'Instruction chrétienne, professeurs et institutrices laïques au nombre de 250, veillent avec soin à l'instruction et à l'éducation des 6,500 élèves qui fréquentent les écoles de la Commission scolaire des Trois-Rivières. Un bel hommage leur fut rendu au cours de l'année, par l'inspecteur Omer-Jules Désaulniers, qui témoignait devant le tribunal d'arbitrage auquel furent soumises les demandes des syndicats professionnels d'instituteurs et d'institutrices laïques, quand il déclarait qu'on ne pouvait demander plus au personnel enseignant avec les programme chargés que comportent aujourd'hui les cours d'enseignement primaire et le rendement obtenu des élèves dans les diverses écoles. Sans compter que depuis 4 ou 5 ans, 125 professeurs suivent des cours de perfectionnement en langue seconde à l'école Saint-Louis de Gonzague. Ce cours de deux heures est donné par des professeurs locaux tous les samedis avant-midi. Les professeurs sont distribués en cinq classes graduées. De plus, dans les communautés la majorité des sujets consacrent une partie de leurs vacances à des études de spécialisation. C'est dire que le corps enseignant ne craint pas le travail et l'étude et qu'il place au premier rang de ses préoccupations le souci de la compétence.

La Commission scolaire

L'organisation scolaire trifluvienne est sous la direction de la Commission scolaire des Trois-Rivières formée de MM. Sylvio Carignan, président, Ludger Tellier, Cyprien Sawyer, Gaston Francoeur, et Oscar Germain. La partie pédagogique est confiée à une commission pédagogique formée du chanoine Henri Vallée, de l'abbé Emile Cloutier, de l'abbé F.-X. Saint-Arnaud, visiteur ecclésiastique, de l'abbé Philippe Normand, visiteur ecclésiastique pour l'école St-Patrice, du président de la Commission scolaire. Le notaire J.-U. Grégoire, secrétaire de la commission scolaire remplit les mêmes fonctions avec la Commission pédagogique.

Il n'est pas un événement important de la vie trifluvienne auxquels les écoliers restent étrangers. Ils y prennent toujours une part active après y avoir été préparés par leurs professeurs. On se souvient de leur contribution au Congrès Eucharistique des Trois-Rivières, de l'exposition à laquelle ils participèrent alors. Dans ces circonstances on applique un principe pédagogique très intéressant, celui du centre d'intérêt. Pendant des semaines, en vertu de ce principe, tout l'enseignement se fait autour d'une idée, la même pour toutes les classes, que les professeurs adaptent aux connaissances et au degré des cours de leurs élèves. Lors du Congrès Eucharistique cette pratique fut étendue aux 1200 écoles du diocèse des Trois-Rivières. Le même principe est appliqué pour faire de l'éducation nationale et on se souvient des semaines de la survivance organisées chaque année, des journées du mot d'ordre, autant de moyens de former une jeunesse consciente de ses devoirs et de ses responsabilités et des générations qui sauront prendre la place de leurs aînés et jouer dans leur ville un rôle utile.

Sur la table du conseil

(Suite de la page 33)

Un nouveau bateau

Le sens des réalités nous incite donc, tant que les gouvernements fédéral et provincial, n'auront pas mis carte sur table et fait connaître sans ambage leur intention bien arrêtée de construire un pont sur le Saint-Laurent d'admettre que la solution logique pour le conseil de ville d'améliorer nos communications avec le sud, c'est l'acquisition d'un nouveau batteau-passeur. Ce projet d'ailleurs est beaucoup plus avancé qu'on ne le pense et il ne se passe pas une assemblée du conseil, qu'il n'en soit directement ou indirectement question. La construction d'un nouveau navire figure même comme le projet no 1. de l'administration municipale. Nos deux bateaux-passeurs actuellement en service sont désuets. L'augmentation de la circulation entre les deux rives du fleuve, le développement de notre commerce, de nos marchés, l'attrait irrésistible qu'éprouvent les gens du sud pour notre ville justifient pleinement la mise en branle rapide de ce projet d'un troisième bateau. La ville ne peut se soustraire plus longtemps à l'obligation impérieuse d'améliorer le service de la Traverse. Dans l'état actuel des choses, bien souvent le service est réduit à un seul navire, à cause des radoubs qui s'imposent à l'un ou l'autre des passeurs.

On estime le coût de la construction d'un bateau-passeur à environ $400,000. Le financement de ce projet serait extrêmement facile. A même les revenus on payerait les charges fixes, car on calcule que le nouveau bateau pourrait opérer durant une dizaine d'années sans avoir à entrer en cale-sèche, à moins d'accident.

Il va de soi qu'un navire moderne, construit spécialement pour répondre à nos besoins, entraînerait une augmentation notable des revenus de la Traverse.

Même si dans dix ou quinze ans, on était assuré de posséder un pont sur le Saint-Laurent, cela ne ferait pas disparaître la nécessité immédiate de l'achat d'un troisième navire.

Nous nous permettons de faire ici une petite digression. La ville pourrait trouver une nouvelle source de revenus en organisant des excursions sur le fleuve avec l'un de ses passeurs, certains soirs par exemple, quand l'occasion s'y prête et qu'un bateau peut suffire amplement à répondre aux besoins de la clientèle. Pourquoi pas? Ce serait là une initiative nouvelle, que l'on accueillerait avec une joie unanime. Ce serait se montrer inielligent, que de profiter ainsi de notre beau fleuve, pour agrémenter les longues soirées estivales. On y trouverait même un certain attrait touristique.

Pour résumer tout cet exposé, disons que nous verrons la réalisation de ce projet bien plus vite qu'on est porté à le croire. Une chose reste indéniable le conseil de ville doit améliorer nos moyens de communication avec la rive sud. Nous aurons un pont sur le Saint-Laurent ou *du moins un troisième bateau.*

Aqueduc et puits Layne

Nous abordons ici un domaine où le rêve a cédé le pas à la réalité. L'amélioration et l'augmentation de nos sources d'approvisionnements d'eau. La construction de puits Layne est déjà chose décidée. Le conseil a conclu récemment une entente avec l'International Water Supply pour la construction d'un puits Layne, sur la rue Bolvin. Il ne s'agit pas d'un simple projet qui dort dans les voûtes poussiéreuses. La question est en marche.

La cité, avec son système actuel d'aqueduc et d'usine de filtration éprouve des difficultés à fournir de l'eau potable en quantité suffisante pour répondre aux besoins, par suite du fait qu'il faut filtrer l'eau du Saint-Maurice. Cela nécessite une dépense considérable à cause de l'emploi des produits chimiques. Si les résultats paraissent excellents du point de vue sanitaire et hygiénique, ils s'avèrent plus ou moins bons quant à l'apparence et au goût de l'eau. Notre eau est potable mais elle n'est pas agréable à boire.

(Suite à la page 38)

Narcisse Godin a bâti à force de coeur et de bras une entreprise durable

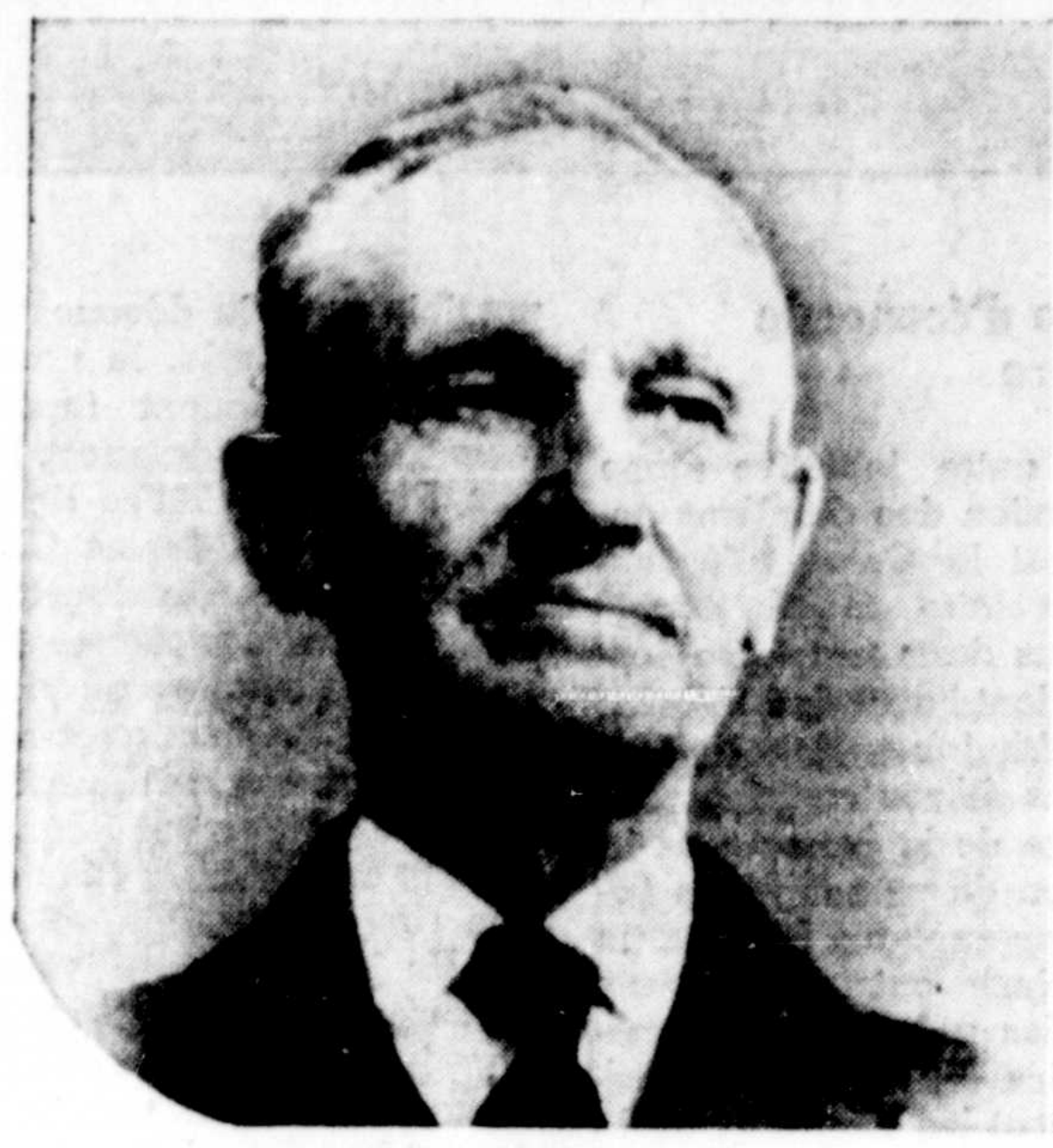


Cette photo a été prise le 18 avril 1884. Elle représente le personnel de la biscuiterie J.-N. Godin à son début. La même bâtisse existe encore au coin des rues Saint-Philippe et LaVérendrye. Au premier plan de la photo, Narcisse Godin, le jeune homme entreprenant qui fonda cette manufacture prospère, fonda plus tard le magasin de gros qui porte son nom. On remarque tout autour ses deux frères, le capitaine Godin, décédé, et Louis-Georges Godin, président actuel de J.-N. Godin, Limitée; Napoléon Langlois, Henri Mailloux, P. Duval, Prudent Laflamme, P. Laflamme, Jos. Simard et Narcisse Goneau.

NARCISSE GODIN avait vingt-huit ans. Chapeau melon campé sur l'oreille gauche, veston qu'il boutonnait à la gorge, pantalon à jambes étroites serrées sur les bottines, il héritait de son époque — celle de 1880 — un souci méticuleux de correction vestimentaire et un enthousiasme à perte de vue. Né en 1854 dans un monde de transformation, il connaissait l'énergie, l'esprit d'entreprise et le labeur joyeux des décennies transitoires du siècle finissant. Les jeunes éprouvaient alors devant l'avenir — leurs oeuvres l'attestent plus que jamais aujourd'hui — la puissance du sang rouge qui courait dans leurs veines. Ils désiraient bâtir et ils ont bâti, à force de coeur et à force de bras.

Sûr d'une expérience qu'il avait perfectionnée aux Etats-Unis, Narcisse Godin, beau brummel et homme d'action, fonda contre les événements et contre les choses en 1882, l'entreprise qui est la plus vieille du genre aux Trois-Rivières, et qui est devenue avec le temps la maison J.-N. Godin, Limitée.

Le père, M. Louis-Urbain Godin — forgeron et charron de la rue Notre-Dame — n'osait pas croire tout de suite au succès de cette fraîche et précaire entreprise de biscuiterie. Il visitait son fils tous les jours et demandait "Comment ça marche?" Ca marchait toujours bien pour le jeune Narcisse, dont la réussite du début reposa beaucoup plus sur sa vaillance entreprenante que sur le chiffre d'affaires de sa petite maison.







Ci-contre, les trois frères Godin: le gauche à droite, Narcisse, le fondateur, décédé en décembre 1944, à l'âge de 90 ans; Louis-Georges, président de la maison et seul survivant du trio; et le capitaine Godin.

Narcisse Godin partagea d'abord la propriété de l'entreprise durant deux ans avec un voisin de son âge, Zoel Beaumier. En 1884, il partie seul en affaires, fit construire une manufacture sur la rue Saint-Philippe et donna son nom à la biscuiterie diminutive d'ou sont issues la biscuiterie et la confiserie modernes et le magasin de gros qui appartiennent à la succession J.-N. Godin depuis la mort du fondateur il y aura un an le 17 décembre.

Cette bâtisse de 1884, à laquelle on a greffé plusieurs annexes et entrepôts, constitue en 1945 le témoignage durable d'un passé de labeur. Presque désaffectée maintenant, elle reste debout en bordure de la rue Saint-Philippe, à la hauteur de la rue LaVérendrye. On l'a vidée de sa machinerie ronflante. A peine sert-elle maintenant d'abri à quelques sacs de farine et gallons de mélasse.

Or, elle n'a cessé depuis soixante-et-un ans de monter la garde sur toute l'entreprise et ses odeurs d'essence.

Le premier four

Narcisse Godin et Zoel Beaumier ont construit leur premier four à biscuits du côté sud de la rue Notre-Dame, sur une propriété appartenant à la famille Beaumier et en face de la demeure familiale des Godin. On fabriqua là, "à la main", durant deux ans des "galettes sablées", des "petites mains" à la mélasse et des "biscuits blancs" qui allaient être le dessert de trois générations de Trifluviens. Evidemment, ces opérations "à la main n'avançaient pas vite; on pouvait faire mieux avec des machines. Les Trifluviens, qui faisaient paître leurs vaches à la Commune, percevaient l'écho d'un progrès naissant et Narcisse Godin nourrissait des projets d'expansion. Il en fit part à son associé Beaumier, qui ne voulut pas courir le risque. Ainsi, les associés se séparèrent amicalement et Narcisse Godin transporta seul l'entreprise dans la manufacture de la rue Saint-Philippe.

Le four à fèves au lard de la famille Beaumier, qui sert encore aujourd'hui, a eu pour ancêtre ce vieux four à galettes.

La fabrique-mère

Narcisse Godin possédait une expérience "considérable". Il avait trente ans maintenant et il savait faire face à la musique.

Dès le sortir de l'école, un certain monsieur Treneman, fabricant de biscuits, l'avait pris à son emploi. Plus tard, il travailla dans des boulangeries américaines.

C'est de là qu'il tenait les données "modernes" dont il allait doter son entreprise.

Il eut un employé — un nommé Pit Boisvert — qui l'aidait, le matin, à cuire les biscuits. Après le diner, Boisvert montait "immanquablement" dans la voiture de livraison. Le cheval serein s'arrêtait à chaque porte par instinct, par esprit trifluvien, comme pour rendre hommage à une clientèle qui avait ses exigences, sa marmaille et ses mères de famille aux contours impressionnants qui ouvraient la fenêtre pour réclamer d'une voix sonore leur "douzaine de petites mains."

Les "biscuits secs"

Jusqu'à leur mort à quelques mois d'intervalle, Narcisse Godin a rappelé souventes fois à Moise Drolet, d'Almaville, que celui-ci avait acheté la première boite de "biscuits secs" fabriqués dans cette entreprise naissante. On allait, un peu plus tard, les vendre par centaines et par milliers, les boîtes de "biscuits secs" distribuées jusque dans les magasins de la Gaspésie et du Nouveau-Brunswick.

La biscuiterie n'était ouverte que depuis quelques mois quand Narcisse Godin fit un voyage à Montréal. On en fait encore aujourd'hui dans les mêmes dispositions. Il allait dans la grande ville s'enquérir de l'avancement du métier et acheter de la machinerie pour fabriquer des "biscuits secs". Il acquit à Montréal deux machines de seconde main.

Le cheval — on l'avait appelé "Niquette" — fit à compter de ce jour, partie plus intégrante de la biscuiterie Godin. Marchant sur une courroie sans fin, il joua le rôle de cheval-vapeur. Jusque là, les manoeuvres s'étaient épuisés à tourner la manivelle. Ainsi, Niquette "faisait des biscuits le matin et les vendait en ville l'après-midi!"

Trois frères

Le charron Louis-Urbain Godin avait trois fils, Narcisse, Edouard et Louis-Georges; l'aîné, né d'un premier mariage, était beaucoup plus âgé que les autres. Des trois seul le benjamin Louis-Georges, président de la maison J.-N. Godin, Ltée, vit encore aujourd'hui.

C'est de lui que nous tenons les savoureux et émouvants souvenirs de l'entreprise qui a grandi aux Trois-Rivières avec la famille dont elle porte le nom.

Louis-Georges Godin — nous escamotons le "monsieur" parce que nous parlons de l'enfant — a débuté dans le métier à l'âge de douze ans. Il gagnait à ce moment-là dix cents par jours, soixante cents par semaine. "C'était vraiment pas cher!" nous a-t-il dit en riant d'un bon coeur, lorsque nous l'avons interviewé.

Le jeune garçon eut d'abord pour mission de conduire "Niquette" sur sa courroie le matin et de graisser les tôles à biscuits l'après-midi. Il nous a rappelé l'autre jour la mémoire délicieuse de ce bon cheval qui obéissait à tous les ordres. Louis-Georges s'asseoyait à une fenêtre, près de laquelle on avait disposé une manette de commande. Au cri "arrête", il tirait la manette, la courroie bloquait et "Niquette" se reposait.

Le cadet Edouard, que tout le monde devait connaître par la suite sous le nom de "Capitaine Godin", aimait bien les bateaux.

Il en rêvait toutes les nuits. Un jour, Narcisse fit cadeau à son jeune frère d'un joli bateau qui voguait très élégamment dans une cuve remplie d'eau ou dans les rigoles. Ce navire-amiral a constitué toute la flotte du jeune Edouard qui conserva depuis lors et jusqu'à sa mort le grade de "Capitaine Godin."

La confiserie

Edouard Godin allait travailler à la confiserie avant de passer, quelques années plus tard, à la maison de gros. La confiserie fut inaugurée en 1887, occupant le rez-de-chaussée de la fabrique, alors que la biscuiterie se transportait à l'étage supérieur. Il fallut donc exhausser le four jusqu'au second plancher pour y continuer la cuisson des biscuits.

Le "Capitaine", qui avait alors seize ou dix-sept ans, s'est rendu à Montréal pour apprendre durant deux ou trois mois la profession de confiseur, avant de devenir contremaître de la confiserie. Un nommé Méloche, de la Métropole, fut engagé au début pour montrer aux apprentis à faire des bonbons. D'autres experts sont venus par la suite. Bientôt, la main d'oeuvre trifluvienne fut assez habile pour conduire seule l'entreprise.

Le four rotatif

Le four rotatif de la biscuiterie Godin a été construit en 1884 par une maison trifluvienne, celle de M. Alex.-R. McKilvie, lequel a transporté plus tard son établissement à Vancouver. La fonderie McKilvie a construit ce four d'après les plans esquissés par Narcisse Godin, lequel fit montre durant toute sa vie de réels talents de mécanicien. Narcisse Godin dessina, d'ailleurs, plusieurs autres machines qu'il fit construire par les fondeurs locaux.

Or, la mécanique a valu sa déchéance au cheval "Niquette".

Vers 1886 ou 1887, il est descendu de sa courroie comme on descend d'un trône. Au sympathique "cheval-vapeur", on substitua un engin à vapeur inventé par un nommé Beauchemin, de Sorel, engin constitué d'une roue avec quatre cylindres à l'intérieur drôle d'invention à rendement relatif qui aspirait en hoquetant les émanations de sa bouilloire.

A peine à ses débuts, la petite industrie Godin a connu un essor que nous pourrions qualifier de "formidable", en raison des difficultés de manufacture de l'époque. Les "biscuits secs" et les galettes gagnaient peu à peu un marché qui allait s'étendre jusqu'au-delà des limites de la province. Il y avait aussi les "bonbons mélangés" et les pastilles de menthe (peppermints ou "peppormanes") qui amplifiaient la réputation, si solidement assise, de la confiserie. Des "popormanes", fabriquées par le confiseur J.-N. Godin, ont été "expédiées par chars dans le bas du fleuve", nous a confié M. Louis-Georges Godin. On ajouta bientôt à cette série délicieuse les "klondykes", les "tuques de chocolat", la tire de la Sainte-Catherine, etc. . .

Une vraie promotion

Le personnel a connu de même un avancement rapide. Le président actuel de la maison Godin avait si bien travaillé pour sa part avec le cheval "Niquette" et avec le drôle de moteur à cylindres, que sa compétence fut couronnée en 1890 d'une hausse de salaire remarquable. Il gagnerait vingt cents par jour au lieu de dix! On multipliait ses émoluments par deux. Cette promotion le conduisit, cependant, à la porte du four "où il faisait chaud comme en enfer." M. Louis-Georges Godin nous confia encore l'autre jour que, au sortir de cette étuve, il claquait des dents sous le soleil tiède du matin, à tel point il avait eu chaud.

On conserve comme une relique à la biscuiterie le gros écusson de fer de la maison McKilvie vissé sur la brique du four où le jeune Louis-Georges a versé tant de sueurs pour mériter ses vingt sous par jour.

Ceci nous amène à donner du four rotatif une description sommaire. On y voit une grande roue à paliers qui s'apparente de loin aux "grandes roues" des amusements forains. Les tôles à biscuits sont disposées sur les paliers, la roue tourne sur elle-même et permet une cuisson uniforme.

"Déménagements"

Le premier four, dont la porte a été déplacée à deux reprises pour correspondre aux annexes qui s'ajoutaient à la première usine, a cessé de fonctionner en 1925

Cette année-là, on en a construit un autre tout à fait semblable à côté; c'est celui où l'on cuit présentement les biscuits J.-N. Godin.

Pour permettre de mieux comprendre la situation à cette époque citons, quelques dates. En 1890, la biscuiterie a abandonné complètement la construction de 1884 et s'est logée au rez-de-chaussée d'une annexe. La confiserie a occupé dès lors et pour quelques années les deux planchers de la première construction.

En 1904, nouveau département. Déjà vieille de vingt ans, la fabrique de 1884 fut transformée en entrepôt et la confiserie s'est transplantée au second étage de l'annexe, d'où elle n'a pas été déplacée depuis.

Avec les années, la maison J.-N. Godin a procédé à d'autres agrandissements, mais pour augmenter seulement l'espace accordé à la double entreprise.

En 1904, la confiserie et la biscuiterie J.-N. Godin comptaient environ trente-cinq employés.

La maison de gros

Narcisse Godin, en fondant ses deux premières entreprises et en les opérant avec succès, avait déjà prouvé qu'il avait réellement le don des affaires. Rapportons-nous de nouveau un peu plus loin dans la petite l'histoire pour raconter les débuts du magasin de gros.

Celui-ci fut fondé en 1894 sur la rue Notre-Dame, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le magasin Blais et Frère.



La clientèle ne se fit pas attendre. Edouard Godin profita de cette fondation nouvelle pour abandonner la confiserie où le travail ne lui plaisait pas. Louis-Georges Godin veille dès lors sur la confiserie en même temps que sur la biscuiterie. Et Narcisse Godin poursuivit de front trois entreprises à progression étonnante.

Le feu de 1908, qui a changé tant de choses aux Trois-Rivières, a forcé les Godin à transporter ailleurs leur commerce de gros. Durant quelques mois, ils ont logé ce commerce dans une maison de la rue Sainte-Elisabeth, en attendant la construction en 1009, de l'immeuble moderne où l'on voit encore aujourd'hui cette prospère maison de gros. L'immeuble neuf était bâti sur les ruines d'une immeuble incendié qui avait appartenu à la maison: Girard et Godin, manufacturiers de cercueils.

Des transactions

En 1902, Narcisse Godin éprouva le goût irrésistible du changement. Il vendit la maison de gros, la confiserie et la biscuiterie à ses frères Edouard et Louis-Georges, et à son beau-frère, Napoléon Langlois. Quatre ans plus tard, Napoléon Langlois — père du juge Edouard Langlois — a été nommé gérant de banque et a vendu ses ports à ses deux associés.

En 1909, Narcisse Godin a racheté toute l'entreprise et ses frères sont demeurés associés avec lui, sous la raison sociale J.-N. Godin et Cie, laquelle existait d'ailleurs depuis la transaction de 1902.

En 1921, le tout fut acquis par J.-N. Godin, Ltée, avec M. Narcisse Godin comme président, ses deux frères, Edouard et Louis-Georges, et ses neveux Edouard Langlois, Alphonse Caron et Frédéric Langlois comme associés. La maison de gros, la confiserie et la biscuiterie opèrent encore sous la même raison sociale, mais avec de nouveaux sociétaires depuis la mort de M. Narcisse, l'an dernier. La compagnie a été réorganisée le 9 janvier 1945.

"Années d'intérim"

Ceci dit, nous retournons à 1902 pour raconter ce que nous appellerons les "années d'intérim" dans la vie de Narcisse Godin. Nous avons noté plus haut qu'il fut pendant sept ans, de 1902 à 1909 complètement hors de l'entreprise de biscuiterie, de confiserie et de commerce de gros.

Or, il abandonna cette triple entreprise pour s'adonner à deux autres qui étaient bien différentes. D'abord, il a acquis dans Saint-Philippe un commerce de bois de construction et un moulin à scie. Il était là en société avec M. Roch Bournival, un autre Trifluvien bien connu. Leurs entrepôts de bois sont maintenant occupés par la compagnie de transport Baillargeon, rue Notre-Dame.

Narcisse Godin s'est occupé en même temps de culture de tabac, de manufacture de cigares et de tabac en paquets, ayant comme associé dans cette deuxième entreprise un autre de ses beaux-frères, Philippe Langlois.

Mais Narcisse Godin est "retourné à ses amours" en rachetant le commerce de gros, la biscuiterie et la confiserie. M. Philippe Langlois a continué seul à faire le commerce du tabac durant quelques années. Quant au commerce de bois de construction, il a expiré avec la transaction de 1909.

A compter de cette époque et jusqu'à sa mort — nous citons à ce sujet le témoignage de son frère Louis-Georges — Narcisse Godin a fait ce qu'il avait fait plus jeune, "en courant au plus pressant", en allant de la manufacture au magasin, en veillant sur tout, en visant au progrès continuel de l'entreprise qu'il avait fondé.

Le seul survivant

L'entreprise J.-N. Godin est aujourd'hui vieille de soixante-trois ans, si l'on considère que son histoire a débuté avec l'opération du four à galettes de 1882. Il ne reste plus qu'un témoin actif de cette époque héroïque, Louis-Georges Godin, qui, à soixante-treize ans, se rappelle encore, comme si c'était d'hier, le cheval "Niquette", les tôles à biscuits qu'il abandonnait furtivement pour aller jouer avec ses compagnons, ses dix cents par jour, sa sudation abondante au pied du four rotatif, les premières "petites mains", les premières "galettes sablées" et les premiers "biscuits secs".

Depuis au-delà de soixante ans, "beau temps, mauvais temps", M. Louis-Georges Godin, que les années n'ont pas vieilli et dont la santé est plus florissante que jamais, rentre chaque matin à la biscuiterie - confiserie, travaille sans répit le long du jour et songe à l'amélioration de ses procédés de fabrication.

Le "Capitaine Edouard Godin" est mort le 14 janvier 1933, laissant dans le deuil une famille nombreuse et distinguée, à laquelle appartiennent les dirigeants actuels du commerce de gros.

Narcisse Godin avait 90 ans à sa mort, en décembre 1944. Son épouse, née Marie-Louise Langlois, l'avait précédé dans la tombe. Ils n'ont pas laissé d'enfants.

Edouard Godin a contracté deux mariages avec les deux soeurs, feu Elisabeth et feu Léda Aubry.

Mme Louis-Georges Godin vit encore aujourd'hui et contribue, comme par le passé, au succès de son mari.

"Vieux employés"

J.-N. Godin Ltée, est demeurée l'institution familiale d'autrefois. Elle a su conserver ses "vieux employés" et agrandir ainsi le cercle sympathique des Godin qu'on retrouve toujours au magasin de gros, à la confiserie et à la biscuiterie, où ils sont les habiles continuateurs de l'oncle entreprenant, feu Narcisse Godin.

Assument la direction de la maison J.-N. Godin Ltée, depuis le mois de janvier, MM. Louis-Georges Godin, président; Roland Godin, vice-président et contrôleur des achats et des ventes, au service de la maison depuis vingt-huit ans; Albert Godin, gérant-général et secrétaire-trésorier, au service de la maison depuis vingt-quatre ans.

Les employés, qui occupent les fonctions principales, sont MM Albert Verrette, comptable; Eugène Saint-Pierre, préposé aux ventes; Joseph-Charles Verrette, commis-en-chef et doyen du personnel.

Parmi les voyageurs, remarquons MM. Donat Rocheleau, trente-six ans de service; Roland Decelles, vingt-six ans de service; et Paul-Emile Chaîné, vingt-cinq ans de service.

Les "vieux de la vieille" [illegible] encore plus d'années de service à la biscuiterie-confiserie. Outre M. Louis-Georges Godin, qui travaille depuis au-delà de soixante ans, nous remarquons M. Wilbrod Goneau, cinquante-[illegible] ans de service; André Au[illegible] quarante ans de service; et Willie Robert, trente-cinq ans de service.

La maison de gros emploie vingt-six employés réguliers, plus une dizaine de surnuméraires; la biscuiterie-confiserie aurait un personnel régulier d'une quarantaine d'employés, n'était le rationnement qui a réduit ses opérations de plus de 50%.

Marché impressionnant

J.-N. Godin, Ltée a pu [illegible] de temps à se tailler un marché enviable dans la province et à l'extérieur. Les biscuits et bonbons Godin se sont vendus dans toute la région du Saint-Maurice, sur la rive sud et jusqu'au Nouveau-Brunswick. Ils ont été expédiés par chars, en Gaspésie notamment.

Le rationnement du sucre a complètement arrêté les opérations de la confiserie. C'est à peine si, de temps à autres, on obtient le sucre voulu pour manufacturer les pastilles de menthe ou "peppermints".

La biscuiterie opère au ralenti pour les même raisons. Depuis quelques années, il faut en fermer les portes plusieurs jours par mois parce qu'on manque de matériel. On y fait présentement sept sortes de biscuits, alors qu'on en faisait trente-cinq autrefois.

Mais la maison Godin n'attend que la fin du rationnement pour répondre à la demande pressante d'un marché qui n'attend que l'occasion de refleurir.

La maison de gros

La maison de gros J.-N. Godin distribue présentement mille produits différents dans nos commerces de détail et dans les pharmacies. Elle connaît un marché abondant dans un rayon de cinquante milles et plus. L'accueil courtois, le service rapide et l'entregent des premières années servent encore très fidèlement cette maison progressive.

Le marché de J.-N. Godin, la maison de gros, s'étend de [illegible] à l'ouest sur les deux rives du Saint-Laurent. Il va dans le [illegible] jusqu'à Sorel, Drummondville, Victoriaville et Arthabaska.

Nous avons dit plus haut que la maison J.-N. Godin compte de vieux employés. Elle compte aussi de vieux clients. Témoin le doyen de la clientèle, M. Maurice Rheault, de Saint-Maurice, qui vient régulièrement chaque semaine depuis quarante-huit ans au magasin de la rue Notre-Dame pour acheter les produits qu'il distribue dans son important magasin général.

Des réparations considérables ont été faites voici quelques [illegible] à la maison J.-N. Godin par l'entrepreneur-général Jos. [illegible]naud. Les bureaux et le [illegible] d'entrée offrent l'aspect du [illegible] leur goût. L'immeuble de [illegible] qui est de très beau style [illegible] modernisé. Il traduit la [illegible] d'une triple entreprise qui [illegible] aux Trois-Rivières de nobles [illegible]ges d'histoire et une allure commerciale magnifique qui dépasse de beaucoup les limites de la [illegible]

M. Laurent Garceau, depuis plus de 25 ans bijoutier et orfèvre



VINGT - SIX ANS d'expérience dans le métier d'orfèverie ajoutés à une réputation de compétence, d'honnêteté et de cordialité qui ne s'est jamais démentie voilà la magnifique carrière commerciale de M. Laurent Garceau, propriétaire de la bijouterie et lunetterie Garceau sise rue Notre-Dame aux Trois-Rivières.

Né à la Pointe-du-Lac, Monsieur Garceau fit ses études primaires à la petite école de la Banlieue. Un peu plus tard il entrait au Séminaire St-Joseph pour entreprendre ses études classiques. En 1915, il devait, pour des raisons de santé abandonner ses études.

Après un séjour de quatre ans à la maison paternelle, M. Garceau commençait son apprentissage de bijoutier chez son frère Albéric, qui, à ce temps tenait commerce rue Alexandre. Cela se passait en 1919. Pendant cinq longues années, il travailla ferme pour connaître à fond le délicat métier d'orfèvre. La patience, la précisio n et l'habilité sont les qualités maîtresses que doit acquérir

apprenti en bijouterie. Ce qu'après être certain de les maîtriser toutes, que M. Garceau ouvrit son propre commerce en face à l'endroit même où il est situé aujourd'hui.

Ses débuts lents

Ses débuts furent lents et bien souvent la patience acquise avec la réparation des minuscules parties d'un mécanisme d'horloge durant son apprentissage lui fut un précieux secours dans l'attente de la clientèle.

Mais qu'importait. M. Garceau savait bien qu'avec le temps, le travail et la garantie d'un ouvrage bien fait, on parvient toujours à établir une clientère solide, choisie qui vaut toujours mieux qu'une clientèle d'occasion. C'est pourquoi, dès l'ouverture des portes de sa bijouterie, M. Garceau s'appliqua à toujours donner satisfaction à celui qui lui faisait confiance et surtout à ne pas le tromper sur la véritable valeur de l'article qu'il lui vendait. Comme on dit dans le commerce, il ne chassa jamais la vente. Il préféra toujours vendre moins, mais vendre meilleur, car, nous disait-il le client a toujours raison et si vous le forcez à acheter un article dont il n'est pas satisfait par après, il aura de suite doublement raison contre vous. Sage pratique que celle-là, s'il faut en juger par la prospérité de la bijouterie Garceau, dont l'achalandage et le chiffre d'affaires n'ont cessé d'augmenter avec les années.

Au tout début de son entree dans le commerce, M. Garceau fit à son emploi deux jeunes apprentis pour les initier au métier. Après quelques mois de leçons et de conseils, il abandonna le projet, parce que les jeunes gens trouvaient l'apprentissage trop long et voulaient pratiquer le métier sans en connaître tous les secrets. Plutôt que de former à la hâte, M. Garceau préféra continuer seul, malgré l'énorme travail que cette situation lui demandait.

Opticien d'ordonnance

En 1927, il devint opticien d'ordonnance pour mieux servir sa nombreuse clientèle et augmenter le chiffre de ses affaires. A ce sujet M. Laurent Garceau nous a déclaré qu'il fut un des premiers à suivis dans cette voie par la majorité des bijoutiers de la ville. Comme on aime toujours parler de ce qui nous tient au coeur, M. Garceau ne se fait pas prier pour faire part de ces connaissances dans la "ligne", comme on dit dans le commerce.

Le secret du succès

Le grand secret de la réussite dans la bijouterie comme dans tout autre commerce, c'est de donner satisfaction encore et toujours à la clientèle, mais il y a plus. Il faut se tenir à la page et surveiller de près l'évolution ou les changements dans le goût de la population, car la mode est capricieuse. Autant une marque ou un modèle sont en vogue aujourd'hui, autant demain, sans avertissement, ils n'auront plus la faveur du public. D'où se pose le grand problème du bijoutier, quand faut-il acheter et en quelle quantité? Chaque transaction comporte des risques de pertes et le seul remède, selon M. Garceau, est encore la prévoyance. Mieux vaut perdre quelques ventes, que d'accumuler de la vieille marchandise sur les étagères, car, en achetant en trop grandes quantités, on tombe dans l'erreur irréparable de geler son capital, avec le résultat qu'au moment où une aubaine se présente, il faut la laisser passer. Pour quiconque a remarqué le nombre incalculable de petites pièces d'horloge ou de montre qui généralement sont emplées sur la table de travail d'un bijoutier et s'est demandé comment un orfèvre pouvait ne pas mélanger ces minuscules morceaux ou réussissait à les différencer les un des autres, M. Garceau fournit l'explication suivante: "Il est impossible que je me trompe de morceau lorsque je fais la réparation d'une montre, parce que chaque mécanisme a sa pièce spéciale, d'une forme particulière, pièce que l'on reconnait et distingue d'une autre par le système du remontoir." Et sur ce, pour mieux nous en convaincre, il nous exhibe le même morceau de mécanisme appartenant à différentes marques de montre, en nous en indiquant la différence. Pour un profane, la différence n'est pas bien grande, alors que pour M. Garceau, c'est tout un monde. Voilà où mène la connaissance complète du métier.

Préférence pour les montres suisses

M. Garceau ne cache pas sa préférence pour les montres suisses. A son avis, elles sont de beaucoup, supérieures aux marques américaines. Pour le même prix, le client possède une montre de qualité infiniment plus élevée en achetant une montre de fabrication suisse, et cela s'explique, car l'industrie de l'horloge en Suisse en plus d'en être une nationale, se transmet de père en fils depuis plusieurs générations. A ce sujet, M. Garceau est des plus renseignés et peut nous parler des heures durant, de la fabrication des montres et des innovations apportées depuis à naissance de cette industrie.

La vie n'est pas toujours rose

M. Garceau ne se cache pas qu'il trouve son plus grand plaisir dans l'accomplissement de son métier de bijoutier qu'il n'a cessé de pratiquer depuis qu'il s'y est donné, et cela malgré les mauvais côtés du métier. Car, il y en a et un des plus fréquents se rencontre lorsqu'un client vous apporte un article pour réparation d'un ouvrage qui a déjà été mal fait par un autre. Et cette situation se rencontre fréquemment de nos jours, parce que les jeunes gens, trop pressés de mettre fin à leur apprentissage, se lancent immédiatement à leur compte. Mais que voulez-vous, c'est le métier. Il faut le prendre tel qu'il est.

Amateur de pêche

Grand amateur de pêche, M. Garceau ne manque pas une occasion de se rendre dans le Haut-St-Maurice pour y faire mordre le doré, le brochet et l'achigan. Bien humblement, mais avec fierté, si vous lui parlez de sa dernière pêche, il vous fera part qu'il en est revenu avec un doré de 12 livres, mais . . . qu'il a dû attendre vingt ans avant de réussir une si belle prise.

Il y a un dicton qui veut qu'un amateur de pêche soit aussi amateur de chasse. M. Garceau fait à moitié mentir le dicton et voici comment.. Grand admirateur des magnifiques paysages de la région du Haut St-Maurice, M. Garceau se rend chaque année au lac Mékinack avec ses amis, mais il n'a jamais tiré un coup de fusil . . . ce qui ne veut toutefois, pas dire qu'il n'en a jamais fait manquer à ceux qu'il accompagnait.

Né en 1898, monsieur Garceau est ajourd'hui âgé de 47 ans et père de quatre enfants qui font sa joie et son bonheur.

Dans toute la force de l'âge, M. Garceau entend continuer encore longtemps à opérer son commerce pour lequel il prévoit de grands développements dans les prochaines années.

Monsieur Laurent Garceau est un Trifluvien qui fait honneur à sa ville et à sa profession.



M. Laurent Garceau (au sommet de la page) photographié dans son atelier de réparation de la rue Notre-Dame, à l'arrière de son magasin, dont la façade apparait au centre de la page. Ci-dessus une photo de l'intérieur du magasin de M. Garceau



M. J.-Albert Durand a débuté par la traite des peaux de fourrure



IL Y A DIX-HUIT ANS, un homme parti de Gentilly sans tambour ni trompette, s'installait à Trois-Rivières, dans un petit commerce d'épicerie et de restaurant, qu'il venait d'acheter, à l'angle des rues Saint-Philippe et Sainte-Anne. Il n'était pas connu et il ne donnait aucunement l'impression d'un type qui veut tout casser et tout révolutionner pour se faire remarquer. Mais cet homme était intelligent, actif et pratique. Il possédait l'entregent, parlait avec jugement, et ses petits yeux toujours souriants captivaient l'attention et inspiraient beaucoup de sympathie. Aussi le "petit magasin du coin" connut rapidement une grande popularité et la clientèle se mit à grossir d'année en année.

Six ans plus tard, cet épicier-restaurateur songea à agrandir son champ d'action. Il décida d'acheter des fourrures brutes, pour la maison J. E. McComber, de Montréal. Il se lançait dans un commerce qu'il connaissait. La traite des fourrures n'avait pas de secret pour lui. Dans ses jeunes années, il avait été trappeur et il avait connu bien des aventures à faire la chasse aux animaux à fourrure. Il connaissait donc à les trappeurs et savait leur parler.

Mais il fallait les attirer chez lui leur faire savoir qu'il voulait acheter leurs fourrures. Le petit épicier-restaurateur du coin Saint-Philippe et Sainte-Anne était un homme d'affaires. Depuis longtemps, il avait su apprécier la valeur de la publicité. Il avait foi dans les journaux. Aussi, pendant cinq ans, il réussit à entretenir des relations avec les trappeurs du sud comme du nord de la région, grâce au Nouvelliste.

Esprit progressif

Aujourd'hui, cet homme possède un important magasin de fourrures, sur la rue Notre-Dame. Depuis le mois de septembre dernier, il est échevin de son quartier. Il manifeste à la direction de ses affaires personnelles, de son commerce, comme des affaires municipales, le même esprit progressif, la même bonne humeur, le même jugement sûr, qui le caractérisaient déjà à son arrivée dans notre ville.

On a reconnu, ici, sans aucune difficulté, l'échevin J.-Albert Durand, qui figure depuis quelques années, comme l'un de nos hommes d'affaires importants et qui fournit à l'administration municipale le précieux apport d'un jugement sûr et d'un dévouement inlassable.

Bienfaits de la publicité

"C'est avec l'annonce que j'ai bâti mon commerce. Le Nouvelliste fut le seul moyen à ma disrand se montre modeste. D'ailleurs, l'humilité de bon aloi, est chez lui l'un des traits les plus marquants de son attachante personnalité. Le succès de son commerce, il en est le premier responsable. C'est le fruit de son travail, de son expérience et de son sens aigu des affaires. On n'a qu'à l'observer durant quelque temps à son magasin et le voir servir sa clientèle, pour se rendre compte qu'il connait son affaire, qu'il aime à faire plaisir à ses clients, à les satisfaire. Homme sans détours, il apporte une grande franchise dans la conduite de ses affaires et dans l'accomplissement de ses devoirs d'échvein.

Fils d'entrepreneur

M. J.-Albert Durand est le fils de M. Victor Durand, entrepreneur en construction de ponts, de Gentilly. Il travailla avec son père à la construction de ponts, dès son jeune âge. Par la suite, durant six années, il fut à la tête du magasin général, que possédait son père, à Saint-Pierre-les-Becquets. Durant son stage à ce dernier endroit, il fut durant la dernière année, secrétaire-trésorier de la municipalité, faisant ainsi ses premières armes dans les affaires municipales.

Epicier en 1927

C'est en 1927 qu'il achetait une petite épicerie, à l'angle des rues Saint-Philippe et Sainte-Anne.

Ses débuts dans le commerce des fourrures, dont nous avons parlé plus haut, sont quelque peu légendaires. "J'ai été trappeur dans ma jeunesse et j'ai fait la chasse," nous dit-il. "J'ai toujours eu un penchant marqué pour la chasse aux animaux à fourrure. C'est un peu ce goût qui m'a guidé vers le commerce que j'exerce aujourd'hui. J'ai commencé tout bonnement par faire la traite des peaux de fourrure. Grâce à des annonces que je publiais dans Le Nouvelliste, j'attirais chez nous à tous les printemps et à tous les automnes des centaines de trappeurs. Je fais affaires avec les trappeurs, depuis La Tuque jusqu'à Portneuf et Maskinongé, sur la rive nord, et avec ceux du comté de Nicolet, sur la rive sud. Le printemps, j'achetais jusqu'à deux mille peaux de rats musqués. L'automne, je faisais l'achat de peaux de renards jaunes, croisés et argentés, du vison, de la loutre, du pékan (martre du Canada), etc.

"Peu à peu, je commençai à vendre des parures de cou et des collets de fourrure, jusqu'à venir à vendre les manteaux de fantaisie, etc, pour répondre aux demandes de plus en plus nombreuses de la clientèle. Je me suis intéressé toujours de plus en plus à ce commerce, jusqu'au point d'abandonner l'épicerie pour me consacrer exclusivement à la fourrure."

Sur la rue Notre-Dame depuis 1938

C'est en 1938, il y a donc sept ans, que M. J.-Albert Durand ouvrait le magasin exclusivement de fourrure qu'il dirige aujourd'hui, sur la rue Notre-Dame. Il s'occupe exclusivement de vente et d'achat. Il ne fait pas d'entreposage, ni de réparation. Le chemin parcouru en dix-huit ans est énorme. M. Durand est aujourd'hui propriétaire de l'un des plus beaux magasins à Trois-Rivières. C'est un homme prospère et heureux, beaucoup plus important que le "petit épicier du coin" d'il y a dix-huit ans, mais c'est toujours le même homme, courtois, sympathique, plein de jugement, qui traversait le fleuve en 1927, pour s'improviser Trifluvien et devenir rapidement l'un des citoyens les plus progressifs de la cité de Laviolette.

L'échevin de St-Philippe

Les gens de Saint-Philippe l'appellent depuis quelques mois "notre échevin", avec une fierté bien légitime. Il fait honneur à ce quartier et à toute notre ville dans ses nouvelles fonctions. Mais, avant septembre dernier, M. Durand n'avait jamais songé à l'échevinage. Il nous explique lui-même de façon bien pittoresque comment est "née sa candidature". "Je m'intéressais aux choses municipales," un peu comme tout le monde, en lisant les compte-rendus du Nouvelliste. La première fois qu'on me parla de poser ma candidature, je ne fus pas moins étonné et fâché que si j'avais reçu une gifle en pleine figure. Je ne voulais pas pour rien au monde. Puis mes concitoyens se sont faits plus pressants, mais je ne pouvais pas me faire à l'idée de siéger un jour au conseil de ville. De fait, j'ai tellement montré peu d'empressement dans les débuts, que plusieurs de mes amis se découragèrent et songèrent à d'autres candidatures.

Mais, en dernier lieu, les circonstances m'amenèrent à prendre une décision et j'entrepris la lutte. Je suis échevin du quartier Saint-Philippe, parce que les électeurs l'ont voulu, pour le terme de deux années, et je ferai tout mon possible".

Et M. J.-Albert Durand a déjà prouvé qu'il est un bon échevin.

C'est un homme nouveau, mais les questions municipales ne lui sont pas tout à fait étrangères. Comme secrétaire-trésorier de la petite municipalité de Saint-Pierre-les-Becquets, il a commencé à se familiariser avec les rouages de l'administration municipale.

Saint-Philippe fonde de grands espoirs sur son nouvel échevin, comme toute la ville d'ailleurs.



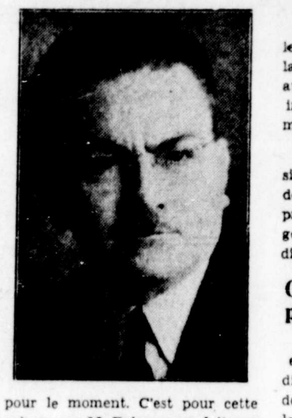
M. J.-Albert Durand (au sommet de la page) à l'intérieur de son magasin faisant essayer à une cliente un des chics manteaux de fourrures qui ont fait la réputation de son commerce. Au centre, l'extérieur du magasin de M. J.-Albert Durand. Ci-dessus, une photo de l'intérieur.

M. Robert Delorme vint tenter fortune à Trois-Rivières en 1925

LORSQUE M. Robert Delorme arriva aux Trois-Rivières, en 1925, avec une expérience de quelques années comme commis dans un commerce général de Farnham, il s'en venait à l'aventure tenter sa chance. Il n'avait pas de prédilection pour aucun genre de commerce en particulier et si, par la suite, il fonda le magasin de meubles qu'il dirige depuis dix ans, ce fut un simple effet du hasard, un hasard qui voulut qu'il trouva un poste de commis dans un magasin de meubles des Trois-Rivières.

Cette position, il la garda pendant dix ans et, lorsqu'il pensa avoir l'expérience suffisante, il se lança en affaires. Il était arrivé ici avec l'idée de se diriger vers le commerce, et ne se laissa distraire par rien. Avec la ténacité qui le caractérise, son esprit de travail, son sens de l'organisation, il sut saisir l'occasion lorsqu'elle se présenta. Confiant dans son étoile, audacieux, car il fallait de l'audace pour fonder un magasin de meubles en 1934, aux années les plus dures de la crise économique, il fit preuve de clairvoyance en allant s'établir sur cette section de la rue Des Forges, qui va de la rue Royale à la rue Saint-Olivier, appelée à devenir un secteur commercial très populaire, dès que se réaliseront deux améliorations réclamées depuis plusieurs années et, peut-être à la veille de se concrétiser, l'élargissement de la rue Des Forges et la reconstruction du pont Lejeune.





Ci-dessus, l'extérieur du magasin Larivée & Delorme, rue Des Forges.
Ci-contre, M. Robert DELORME, propriétaire de ce populaire établissement trifluvien. Ci-dessous, le camion de la maison Larivée & Delorme bien familier à toute la population des Trois-Rivières.

Développement de la rue Des Forges

La rue Des Forges, à son point de vue, est appelée à connaître des développement considérables, d'ici quelques années, car elle constitue la voie la plus directe entre le centre actuel de la ville et les nouveaux quartiers qui se sont ouverts, dans Sainte-Marguerite et sur les coteaux situés au nord de la ville, Kerbodot et le boulevard Saint-Louis .

Elle fait aussi partie du parcours des principaux circuits d'autobus, ceux qui relient le quartier des affaires à la ville du Cap, et ceux qui desservent la paroisse Saint-Sacrement.

En 1934, on trouvait bien quelques établissements commerciaux dans ce secteur de la rue Des Forges, mais on leur concédait peu de chances de succès. La mentalité a bien changé depuis et ceux qui furent assez audacieux pour s'y établir ne l'ont pas regretté. Les événements leur ont donné raison. Le magasin Larivée et Delorme, pour ne citer qu'un cas, a marché de progrès en progrès depuis ses débuts. Chaque année a été marquée d'une augmentation notable du chiffre d'affaires.

Né à Farnham

Cette clairvoyance, cette audace et la ténacité sont des explications du succès de M. Delorme, dont les débuts furent modestes. Né à Farnham en 1900, il étudia au collège commercial de cette ville. En 1918, il débutait dans la vie et s'engageait comme commis au magasin général de M. A.-E. D'Artois, maire de Farnham, poste qu'il conserva jusqu'en 1925, alors qu'il quittait sa petite ville pour aller tenter fortune ailleurs. Il jeta les yeux sur Trois-Rivières, où il arrivait un beau jour, bien décidé à faire sa vie et à la bien faire.

Le premier emploi qu'il réussit à obtenir fut celui de commis dans un magasin de meubles. Il le conserva pendant dix ans et, en 1934, il ouvrait, sur la rue Des Forges, le magasin Larivée et Delorme, au même endroit que son magasin actuel.

Les débuts furent encourageants et moins de deux ans plus tard, M. Delorme doublait la superficie de son magasin.

Depuis, le magasin Larivée et Delorme n'a pas changé d'aspect. Son propriétaire a vu avec satisfaction se grossir sa clientèle, s'enfler le chiffre d'affaires, en dépit de toutes les entraves nées de la guerre et des restrictions qu'elle entraîna.

Avenir radieux

L'arrêt de la production de nombreuses marchandises, peut-être plus prononcé dans le commerce du meuble que dans n'importe quel autre, a fait naître un besoin qui lui assurera des années de grande prospérité, dès que reviendront sur le marché les radios, les réfrigérateurs électriques, les laveuses et tous ces appareils électriques dont les ménagères se sont à regret privées depuis plusieurs années.

Il prévoit que les conditions seront excellentes pour le commerce du meuble en général, mais il est impossible de ne rien prévoir pour le moment. C'est pour cette raison que M. Delorme ne fait pas de projet d'avenir. Il espère que la situation s'améliorera dès le printemps prochain, dès le mois de mai.

Il sera, cependant impossible de se faire une idée de l'avenir avant le début de 1946, c'est-à-dire avant la tenue des grandes expositions auxquelles les manufacturiers invitent tous les marchands de meubles à Montréal.

C'est d'ailleurs en cette occasion qu'un marchand de meubles doit faire preuve de sagacité, sa principale qualité devant être le goût pour acheter une marchandise qui se vend bien.



Commerce compliqué par la guerre

Le commerce du meuble, qui, en temps normal, n'est pas plus difficile qu'un autre, a été grandement compliqué pendant toute la durée de la guerre. Les manufacturiers en se passant de services de voyageurs ont forcé les marchands à visiter toutes les expositions, où ils ne peuvent que faire leurs demandes, sans avoir l'assurance d'obtenir tout ce qu'ils désirent.

Le magasin Larivée et Delorme achète des meubles en grande partie d'usines situées dans la province de Québec, notamment de la Victoriaville Furniture, de la Montmagny Furniture et de la compagnie Simmons. Pour la balance, elle vient surtout de manufactures de la province d'Ontario.

Le personnel du magasin comprend quatre employés. Il a un camion pour faire la livraison. Pendant quelques années, le magasin Delorme s'est fait toute une publicité avec son attelage de deux fringants ponies pommelés, qui piaffaient à la porte du magasin ou tiraient leur petite voiture de livraison. Ces deux ponies, M. Delorme les garda pendant plusieurs années, pour les vendre, à la suite d'un accident d'équitation, au début de l'année dernière. Il regrette encore cette décision, tellement il aime les chevaux, mais c'est là tout un autre aspect de la vie de M. Delorme.

Un fervent de l'équitation

C'est cet amour des chevaux qui le fit s'acheter un cheval pour se livrer à l'équitation. Les sports étant devenus plus rares, les distractions moins nombreuses, à cause des diverses restrictions de guerre, il acheta plusieurs magnifiques chevaux et fut bientôt propriétaire d'une écurie, dont les bêtes jouirent d'une grande popularité à travers toute la ville.

Il fut en l'espace de quelques semaines le propriétaire de huit magnifiques bêtes qu'il louait pour l'après-midi à des fervents de l'équitation et l'on n'a pas oublié le spectacle de ces jeunes gens et de ces jeunes filles qui partaient régulièrement des écuries de M. Delorme pour une randonnée sur les coteaux situés au nord de la ville. Plusieurs de nos meilleurs cavaliers y ont pris le goût de l'équitation et l'on peut dire sans risque d'y errer qu'il ressuscita ce sport dans notre ville.

Une aventure inoubliable

Ce fut pourtant un passe-temps qui lui causa bien des ennuis. Il n'a pas oublié encore l'après-midi du mois d'août 1943, où il éprouva la peur de sa vie.

Cet après-midi, un mercredi, le magasin étant fermé, il partit sous un soleil de plomb pour une randonnée sur les coteaux, en compagnie d'un jeune avocat trifluvien, M. Réal Legris.

A un moment donné, ils quittèrent la route des Forges pour prendre un petit chemin à travers les broussailles. Ils laissèrent aller leurs chevaux au pas et s'en allaient à l'aventure, quand soudain ils entendirent les balles leur crépiter aux oreilles. Ils s'étaient engagés sans s'en rendre compte sur les terrains servant de champ de tir aux militaires du centre d'entraînement du parc de l'exposition. Une balle effleura même les naseaux du cheval de son compagnon. Plus morts que vifs, ils descendirent de leur monture et s'en faisant un rempart contre les balles cherchèrent un trou où se mettre à l'abri. Il y en avait un tout près. Ils y descendirent avec leurs bêtes et alors commencèrent des heures qui leur semblèrent interminables. Bien tapis dans une déclivité du terrain, ils attendirent pendant trois heures, les balles leur passer au-dessus de la tête ou s'écrasant sur le rebord du talus. Fourbus, les nerfs rendus à bout, ils sortirent de leur cachette à l'heure du souper, contents de s'en tirer sains et saufs, mais épuisés par cette attente sous un soleil de plomb, avec accompagnement de la musique des balles que les mitrailleuses, à quelques centaines de verges, tiraient sans répit.

Un accident au début de l'an dernier

Ils en furent quittes pour la peur. Mais ce ne devait pas être la seule expérience de M. Delorme. Au mois de janvier 1944, il fut victime d'un accident qui l'immobilisa au lit pendant plusieurs semaines. Un bel après-midi, il enfourcha Blackie pour une randonnée sur les coteaux. A quelques pas de la porte Pacifique Duplessis, il rencontra le souffleur. L'animal prit peur, se cabra, glissa sur la glace écrasant son cavalier sous lui. M. Delorme resta étendu, tandis que l'animal calmé, prenait seul le chemin du retour vers l'écurie. Un automobiste, M. Camille Martin, arriva presque immédiatement sur les lieux, se porta au secours de M. Delorme et le conduisit à l'hôpital. Il souffrait d'une fracture du bassin et de la rupture d'une hernie. Il fit un stage de six semaines à l'hôpital et dut renoncer à son sport favori pendant près d'un an.

Il s'est repris depuis. Avec Madame Delorme, il fait régulièrement de longues excursions en campagne. Il est membre du Club d'Equitation et en est un des habitués les plus assidus. Il possède deux magnifiques chevaux, Miss Michael et King. Malgré les deux aventures que nous relatons plus haut, l'équitation n'a pour lui perdu rien de son charme.

C'est d'ailleurs à quoi il occupe presque tous ses loisirs. Membre de plusieurs associations, cependant, il ne trouve guère de temps à leur consacrer. Ami des chevaux, il est, cela va de soi, un fervent de la vie en plein air et les excursions en forêt.

M. Delorme est un autre de ces jeunes, arrivés ici, animés par l'ambition de réussir et qui ont réussi à se tailler un bel avenir. Il est devenu un véritable Trifluvien. Marié à une Trifluvienne, Mlle Jeanne Manseau, il est le père d'un fils, Jacques, âgé de huit ans. Sera-t-il le continuateur de son père? L'avenir le dira.







Ci-dessus, la jolie résidence de M. Robert Delorme, boulevard Saint-Louis. A gauche, M. et Madame Delorme se livrant à leur sport favori, l'équitation. A droite: l'attelage de ponies que posséda un certain temps, M. Robert Delorme.

Sur la table du conseil

Suite de la page 35

La ville a donc pris des dispositions pour assurer le développement d'un système de puits destinés à capter les sources d'eau souterraine. Avec le puits Layne l'eau vient des entrailles de la terre, elle jaillit d'une profondeur considérable. Elle est filtrée à travers d'immenses couches de sables. Nous pourrons boire de l'eau de source. Les travaux pour la construction d'un premier puits Layne doivent commencer incessamment. Grâce à ce projet initial, la ville sera en mesure de faire une expérience qui déterminera la politique à suivre dans l'avenir. Si le puits de la rue Bolvin se révèle un succès, le conseil n'hésitera pas à multiplier les puits dans toute la ville jusqu'au point de donner à la population, une eau abondante, pure, parfaitement hygiénique. Avec les puits Layne la ville croit pouvoir régler pour longtemps son problème aigü d'approvisionnement d'eau.

Financer ce projet ne semble pas créer de difficultés insurmantables. Au contraire l'entreprise s'annonce relativement facile. De fait, l'eau tirée du ventre de la terre prendra directement le chemin de nos conduites d'aqueduc actuelles. Au fur et à mesure que le rendement des puits augmentera, les dépenses de filtration diminueront.

Le système d'égout

Les autorités municipales admettent l'insuffisance des égouts actuels. Depuis plusieurs années déjà les ingénieurs de la cité travaillent sur des plans ambitieux mais nécessaires dans ce domaine. La ville a progressé de façon considérable. Ses limites s'étendent au-delà de la capacité du vieux système d'égout. Avec les égouts actuels, on pourrait dire, que la ville est contipsée. Le problème est urgent, impérieux. Il s'impose à l'attention de tous les contribuables. La construction de deux égouts collecteurs, d'au moins cinq pieds de diamètre est devenue nécessaire, si l'on ne veut pas paralyser le développement urbain et arrêter l'essor que prend la construction à Trois-Rivières. Un premier égout collecteur servirait à drainer la partie nord-ouest de la ville, ce qui pourrait comprendre Sainte-Marguerite et le territoire allant vers le nord-ouest jusqu'aux limites de la ville. Il s'agit en somme de desservir de nouveaux secteurs. D'après le gérant municipal, cet important projet, qui représente une mise de fonds de plusieurs centaines de milliers de piastres, pourraient se payer facilement, par l'augmentation du revenu de la taxe d'égout, grâce à la contribution des nouveaux propriétaires.

C'est un projet d'envergure, qui aurait sa place toute trouvée, dans un programme de travaux de chômage. Mais chômage ou non, il faudra le réaliser à très brève échéance.

Le pont Lejeune

En coopération avec les autorités municipales, les agences fédérales sont à préparer des projets pour Trois-Rivières, dans le but d'aider à la circulation en modernisant nos voies. Parmi ces projets que la Commission des chemins de fer est venue étudier tout récemment encore sur place mentionnons, celui d'un tunnel sous la voie du C.P.R. à la rue Bonaventure; celui de la reconstruction du Pont Lejeune et aussi celui de l'élargissement du tunnel de la rue Saint-Maurice.

La reconstruction du pont Lejeune ferait un bien énorme à notre ville, tant au point de vue embellissement, qu'au point de vue amélioration de la circulation. Le pont Lejeune est un pont de jonction très important. De fait il relie la haute et la basse ville. Il ne peut pas disparaître complètement mais il faut le transpormer, le moderniser, l'adapter aux besoins actuels, c'est-à-dire le reconstruire entièrement. Le conseil de ville qui saura attacher son nom à la reconstruction du pont Lejeune aura bien mérité des Trifluviens.

L'enlèvement des déchets

Jusqu'ici, nous avons eu une demi-municipalisation du service de l'enlèvement des déchets (des vidanges comme on dit couramment, mais un peu à l'encontre du dictionnaire). La question se pose maintenant avec acuité. Nous devons municipaliser pour de bon ce service, pour mettre fin à une situation honteuse, contraire à toutes les règles d'hygiène. Le système actuel des contrats accordés à des charretiers est "loin d'atteindre l'efficacité d'un service moderne; malpropretés répandues dans les rues, poussières, insalubrité générale, en résultent" pour nous servir des expressions mêmes employées par le gérant municipal, M. J. H. Valiquette, l.c., dans un récent rapport au conseil de ville.

Le projet recommandé au conseil se résume à l'achat immédiat d'un camion Sanivan, tel que prévu au budget. Avec ce camion à boite sanitaire fermant hermétiquement, l'idée proposée est de tenter une expérience de municipalisation dans le centre de la ville. Si les essais donnent les résultats que l'on attend, le système pourrait être adopté pour tous les quartiers de la ville.

On verrait dès le premier mai la réalisation de ce projet utile que tous les Trifluviens ont à coeur.

Autres questions

Nous avons tenté dans cet article d'exposer brièvement quelques uns des projets, qui font partie d'une programme d'après-guerre par le conseil de ville. Bien d'autres questions existent. Elles sont déjà à l'étude. On pourrait citer le zonage de la ville, la création d'une commission d'urbanisme, d'un service des loisirs, pour tirer le meilleur parti possible du parc de l'exposition etc.

L'espace consacré à cet article nous oblige à ne signaler qu'en passant les autres item du programme de réalisations concrètes du conseil de ville, tels que le pavage des rues, l'aménagement du parc Saint-Paul, que l'on a déjà entrepris et qui se poursuivra à vive allure l'an prochain, l'amélioration du parc des pins, de la piscine du parc de l'exposition, de façon à permettre au public de l'utiliser l'an prochain. Nous informerons nos lecteurs de ces questions au fur et à mesure, qu'elles s'étudieront, se préciseront ou se décideront.

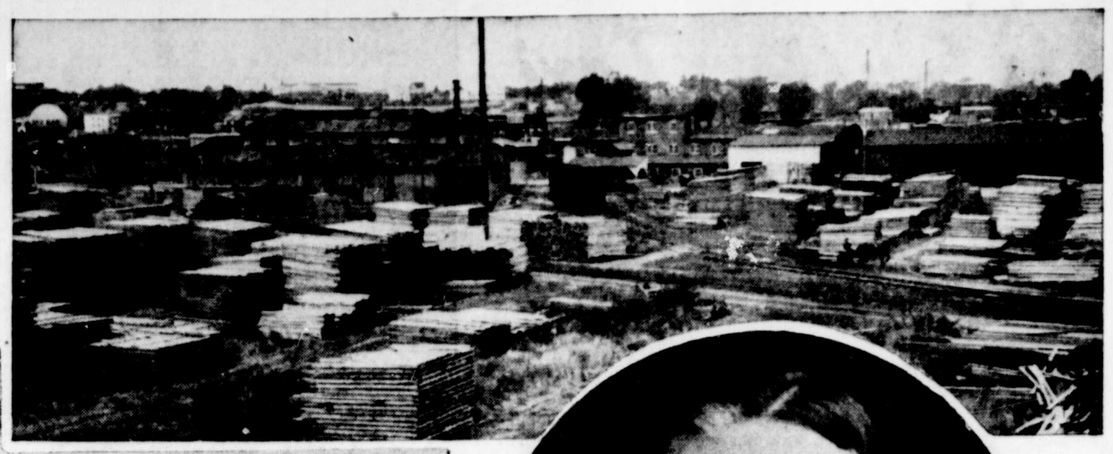
A cette énumération de projets strictement municipaux, on pourrait ajouter ceux que ne manqueront de mettre à exécution les gouvernements, dans notre cité, d'ici quelques années. Citons par exemple le parachèvement du parc de l'exposition, du terrain de jeux Saint-Philippe, la reconstruction des ponts du Saint-Maurice, l'agrandissement de l'hôpital Cooke par le provincial, la construction de tunnels ou viaducs, d'une annexe au bureau des postes, la reconstruction des quais, par les autorités fédérales.

Conclusion

L'administration municipale est progressive, bien intentionnée et compétente. Elle se propose de mener à bonne fin tous les projets que nous venons de passer en revue, et qui sont de son ressort. Elle a l'intention de coopérer entièrement avec les gouvernements et de faire auprès d'eux les pressions nécessaires pour qu'ils ne nous oublient pas dans la préparation et l'exécution de leurs programmes de reconstruction.

Les autorités trifluviennes voient dans la réalisation rapide et intelligente de tous ses problèmes, et particulièrement de ceux que nous avons exposés dans cet article, le moyen de venir en aide à l'initiative privée, source de progrès et d'avancement pour une ville.

L'histoire de Gouin Lumber est celle d'un homme que les pires difficultés ne surent rebuter



DANS cette Mauricie qui fut — et demeure par bien des aspects — la reine de l'industrie forestière canadienne, le "commerce du bois" a toujours été l'un des plus florissants. A côté des papeteries, dont l'appétit inassouvissable a dépeuplé nos forêts, subsiste ce commerce d'allure plus modeste qui fournit à l'homme l'une des nécessités premières: l'habitation. Plus que toute autre région du Québec, notre région a livré généreusement les richesses de ses forêts à la hache du bûcheron et des générations d'hommes façonnés par ce dur labeur ont enrichi notre patrimoine national.

L'importance de la forêt dépasse le cadre de l'existence matérielle; les dangers vécus au sein d'une poésie souvent âpre modèlent des hommes dont les qualités d'audace et d'imagination en font des pionniers. Presque tous les grands exploitants de nos forêts furent des "types", d'une écorce parfois rude, mais d'une vitalité ambitieuse pour qui les obstacles sont le tremplin vers des sommets plus élevés.

Débuts difficiles

L'histoire de Gouin Lumber Company est l'histoire de l'un de ces hommes que l'atmosphère des luttes économiques ne parvient pas à rebuter. Les débuts les plus modestes et les plus difficiles n'ont pu empêcher M. J. A. Gouin d'édifier un commerce qui est aujourd'hui le plus important du genre dans Trois-Rivières.

Sur la rue St-Roch

Une modeste maison de la rue Saint-Roch, possédant par exemption une "grande cour", fut le berceau de Gouin Lumber Company. En 1929, Industrial Lumber Specialty fut fondée dans le but de fournir à nos papeteries une source constante des produits spécialisés qu'elles devaient, à cette époque, se procurer de fournisseurs d'occasion.

Cette initiative eut des résultats assez encourageants pour permettre à M. Gouin d'élargir son champ d'action et d'entreprendre un commerce de détail au bénéfice d'une clientèle privée.

Rue Bellefeuille

Cependant, les locaux exigus de la rue Saint-Roch devinrent bientôt insuffisants. La disparition de Howe Lumber Company privait à cette époque Trois-Rivières de sa principale source d'approvisionnement, et M. Gouin ne manqua pas de profiter des circonstances pour agrandir son commerce. Il fit l'acquisition de l'ancienne fabrique d'ouvertures de M. Anselme Dubé, rue Bellefeuille, et, en 1932, Gouin Lumber Company devint possesseur d'une "cour à bois" assez grande pour satisfaire à la demande du marché local.

Dès lors, l'expansion que prit Gouin Lumber Co. suivit la courbe du commerce local, le chiffre d'affaires de l'entreprise subissant toutes les sautes d'humeur d'un marché instable mais tendant vers la hausse, indice d'une demande et d'une clientèle croissantes. En même temps que s'accentuaient les ventes des bois de construction, la mise sur le marché des matériaux de remplacement tirés de sous-produits élargit le champ des activités de Gouin Lumber Co. Le commerce de la compagnie dépassa bientôt les limites de la cité pour se répandre à travers le district, grâce en bonne partie à la distribution des bois de structure, en particulier le sapin de Douglas,

En plein épanouissement

C'est alors que M. Gouin posa un geste plein d'audace. A la tête d'un syndicat, il fit en 1938 l'acquisition de la vaste propriété de Howe Lumber Company, désaffectée depuis plusieurs années. Cette acquisition pleine d'embûches d'ordre surtout financier, vu les moyens plutôt modestes dont disposait M. Gouin, fut assez lente à porter des fruits.

Mais l'énergie indomptable de M. Gouin et l'encouragement qu'il reçut de ses nombreux amis lui permirent en 1942 de s'installer à demeure dans son "fief".

Mort du fondateur

Maintenant libre de toute attache, M. Gouin pouvait dès lors donner libre cours aux projets qu'il élaborait depuis longtemps, et profiter, pour assurer les bases de son entreprise, de la prospérité née de la guerre.

Homme sans peur, la cognée dans ses mains était devenue plus légère car il avait abattu de bonne besogne et défriché dans un sol aride. Cette cognée, ce travail dont toute sa vie il avait été l'esclave, tomba soudain de ses mains inertes, car le 16 septembre 1942, M. Gouin mourait foudroyé de syncope. Il avait bâti mais, épuisé par la tâche, n'habiterait pas la demeure.

La disparition de M. Gouin fut un dur coup pour son entreprise mais l'élan qu'il lui avait donné permit à ses successeurs de poursuivre avec succès le travail commencé. La bonne réputation de la maison et l'expérience de M. J. Armand Landry, compagnon des luttes de M. Gouin, permirent à Gouin Lumber Company de traverser la période de guerre sans encombre malgré la pénurie des matériaux et l'instabilité de la main-d'oeuvre.

La crise du logement est d'une telle acuité à l'heure actuelle que les moins optimistes entrevoient pour les années à venir un essor sans précédent des métiers de la construction. Si, pour l'heure, les marchands de bois de construction, comme tous les autres marchands, se débattent, coincés entre une demande éperdue pour des matériaux et la difficulté d'obtenir en quantité raisonnable des approvisionnements, ils réalisent que le relâchement graduel des restrictions permet d'augurer une période de prospérité bienfaisante pour tous. La grosse part de cette prospérité reviendra tout naturellement à ceux qui, malgré les années mauvaises, surent donner le meilleur d'eux-mêmes à leur clientèle tout en se préparant à lui assurer le meilleur service dès le retour des conditions normales.





La Maison Modèle, un bel effort d'urbanisme

ÉMUS par la grande pitié d'un peuple entassé comme des sardines dans des logis trop peu nombreux de nos villes surpeuplées, les pouvoirs publics s'intéressent aujourd'hui au problème du logement, dans un tardif effort pour seconder l'initiative privée aux abois devant la pénurie des matériaux. Il y a quelques années, c'était la mode d'aérer ses pénates au cours d'un pèlerinage annuel dont presque tout le monde sentait l'obligation. Enfiévrées par la manie de la bougeotte, reste peut-être de l'esprit aventureux de nos pères qui les conduisit à explorer les forêts vierges du continent nord-américain, nos bonnes gens ne pouvaient se résigner à passer toute leur vie au même endroit. Aujourd'hui, il se produit autant de tumulte si l'on dit:

"Logement à louer", que si quelqu'un crie à tue-tête: "Au feu!" dans un endroit bondé. De logis disponibles point, ou si peu qu'on jurerait que tout le monde est devenu du jour au lendemain propriétaire.

Effet bienfaisant d'une situation des plus désagréables, la crise du logement a porté un grand nombre de nos gens à réfléchir.

L'instinct de propriété, qui fut celui de nos pères et qui demeure toujours bien ancré dans l'âme de nos populations rurales, nous a délaissés dans les villes.

Nous sommes devenus des locataires, c'est-à-dire que, non contents de confier à des races étrangères le soin de nous nourrir et de nous vêtir, nous avons emprunté le toit même qui nous abrite.

Sursaut d'orgueil ou langage d'un gousset mieux garni, la guerre nous ayant par ailleurs donné une cinglante leçon, nous aspirons maintenant à nous "détasser" en cherchant abri sous un toit qui nous appartienne.

Nouveaux quartiers

Dans tous les quartiers de nos villes des maisons s'élèvent et des quartiers nouveaux surgissent presque du jour au lendemain dans les banlieues devenues à la mode comme endroits résidentiels. Cet essor tardif est quand même méritoire, car il ne contribue pas seulement à procurer à nos populations les logis dont elles ont un besoin urgent, mais il augmente chez nous le nombre des petits propriétaires et il apporte à l'urbanisme une contribution précieuse, car il est évident qu'avec le retour des conditions normales un grand nombre de logements malsains seront abandonnés en faveur de logis plus modernes.

Un précurseur

Ce problème du logement, et en particulier du logement ouvrier, fut étudié bien avant la guerre par M. J. A. Gouin qui, en 1938, tenta de lancer un mouvement pour doter notre ville de maisons construites selon les données modernes. Il fit ériger dans cette intention une "maison modèle" dont il choisit l'emplacement sur le coteau Saint-Louis, avenue Mont-Royal (aujourd'hui avenue Jean-Baptiste Lajoie). M. Gouin n'avait pas seulement en vue d'encourager la construction de logements, mais aussi de transformer nos banlieues en quartiers résidentiels.

Ouverte en 1938

La maison modèle fut ouverte au public au cours de l'Exposition régionale de 1938. Meublée et fournie par les marchands de notre ville, elle attira un grand nombre de visiteurs qui, pour la première fois, eurent l'occasion de se rendre compte des nombreux avantages des matériaux modernes, dont M. Gouin avait exploité au maximum les effets.

Succès de curiosité

Le succès de cette entreprise en fut un de curiosité. Peu de gens prévoyaient alors la crise actuelle dans le logement. Les conditions économiques ne favorisaient d'ailleurs pas le lancement sur une grande échelle d'entreprises de construction, surtout dans les milieux ouvriers, auxquels la maison modèle semblait un rêve inaccessible. Toutefois, le quartier Saint-Louis se développa rapidement, confirmant deux des prévisions de M. Gouin: la transformation des banlieues en lieux résidentiels et l'emploi généralisé des matériaux modernes de construction, emploi dont ce quartier nous donne dans chacune de ses maisons un exemple frappant.

La maison modèle continue d'être habitée par la famille de M. Gouin. Agrandie, rien ne fut changé à la sobriété de ses lignes, non plus qu'au bien-être de ceux qui, sous son toit, vivent dans un confort que ne troublent ni les chaleurs excessives de l'été, ni les plus grandes rigueurs du froid.



La Maison Modèle bâtie en 1938, sur l'avenue Jean-Baptiste Lajoie. C'est la résidence de la famille Gouin, une des plus jolies et des plus moderne de notre ville.



Ces photos illustrent bien la grande industrie du bois que constitue la Gouin Lumber, une institution qui a passé à travers toutes les difficultés grâce au courage indomptable de son fondateur, M. J.-A. Gouin, décédé en septembre 1942.
La photo supérieure montre l'ensemble des bâtisses et des cours, au coin de la rue Bellefeuille et du boulevard Normand. Dans le médaillon, M. J.-A. Gouin, fondateur de cette industrie.

A gauche: M. Armand Landry, gérant actuel, assis entre M. Roland Gouin et Mlle Gertrude Gouin, deux des enfants du fondateur qui prennent une part active dans la direction de la compagnie. Ci-dessus les trois contremaitres: (de gauche à droite) M. Jerophat Chamberland, expéditeur; Adjutor Bourassa, contre-maitre du moulin et M. Paul Blais, contre-maitre de la cour.



M. J. A. Châteauneuf, photographié à son travail dans la limerie. C'est à lui qu'incombe la tâche de garder toujours bien aiguisées les grandes scies de l'usine de sciage.

Les matériaux modernes améliorent nos maisons

L'INDUSTRIE tire aujourd'hui de ses sous-produits des matériaux qui se prêtent à mille emplois avantageux. Dans le domaine de la construction, ces matériaux, non seulement améliorent l'apparence de nos maisons, mais ils contribuent à accroitre notre bien-être. On peut regretter que les anciennes constructions, massives et semblant défier les outrages du temps, disparaissent l'une après l'autre, remplacées par de fragiles édifices construits avec des "déchets". Mais ce n'est là que trompe-l'oeil, car la maison moderne se compare favorablement en tout avec nos anciennes demeures.

Maisons claires

Grâce aux matériaux modernes, nos maisons sont claires et bien aérées. Les murs épais et suintants qui arrêtaient le soleil sont remplacés par des murs plus minces, remplis d'un isolant de laine minérale indifférent aux changements atmosphériques et qui permet un contrôle presque parfait de la température intérieure.

A l'extérieur, la maison se revêt d'une chaude protection d'asphalte gravelée dont les larges bardeaux aux formes variées se teintent d'un choix de couleurs pouvant séduire les goûts les plus difficiles. Ce bardeau d'asphalte, ignifugé, protége toits et murs contre les hasards d'incendie et sa durée, en couverture, dépasse souvent celle du bardeau de cèdre. Pour ceux qui préfèrent la sobriété du blanc, le bardeau d'amiante (Cedargrain) donne un extérieur d'une blancheur inaltérable possédant une résistance égale à celle des matériaux les plus massifs. Tous ces matériaux se posent facilement et ne requièrent qu'un minimum d'entretien.

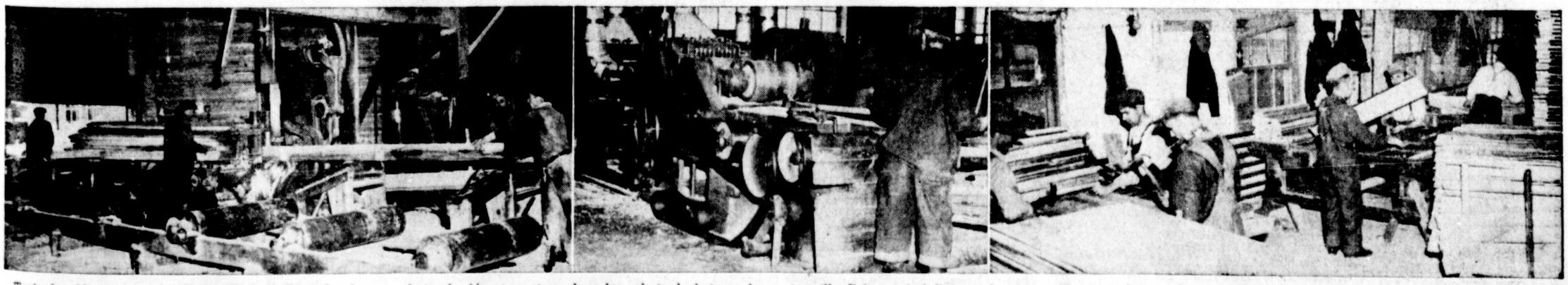
Usage facile

Les matériaux pour la finission intérieure se prêtent à tous les usages et leur emploi résulte en une économie de main-d'oeuvre et de frais d'entretien. Le choix des couleurs contribue à égayer toutes les pièces de la maison, car les larges surfaces miroitantes réfléteni bien la lumière.

Et la ménagère n'a plus à peiner comme auparavant dans sa lutte contre la poussière. C'est surtout dans la cuisine et la chambre de bain qu'on emploiera avec le plus d'avantages ces matériaux, dont la plupart sont à l'épreuve de l'eau, telles les tuiles et les planches murales en amiante ou en fibre de bois pressé, recouvertes d'émail ou lustrées par un polissage qui les durcit.

Le bois ne perd pas sa place

Est-à-dire que le bois ne trouve plus sa place dans la maison moderne? Non certes. Il servira longtemps encore dans les travaux de charpente, et on le retrouve toujours dans chaque pièce d'une maison, soit dans son état naturel ou sous une forme modifiée. Rien ne peut, par exemple, remplacer un bon plancher de bois franc; rien non plus n'a autant d'élégance et de beauté que le bois en contre-plaqué, idéal pour la finission des pièces principales de la maison. L'emploi du bois s'est répandu dans tant de domaines et nos forêts sont exploitées sur une si grande échelle que les bois de qualité sont aujourd'hui extrêmement rares et dispendieux. C'est pour cette raison que les matériaux de remplacement prennent de plus en plus d'importance dans les métiers de la construction et que le bois ne remplit plus que des fonctions essentielles. Ses sous-produits ont maintenant une valeur économique égale, sinon supérieure, au produit naturel. Mais nos maisons emprunteront toujours à la forêt la majorité de leurs matériaux, sous une forme ou sous une autre.



Trois des départements les plus actifs de la Gouin Lumber. A gauche, l'usine de sciage; au centre le planneur et à droite, le département ou dans les rebuts du bois on fabrique des panneaux pour les industries de papier de notre ville. Il faut voir à l'oeuvre le groupe d'hommes dont les marteaux frappent sans répit pour se faire une idée de la quantité de panneaux qu'on peut fabriquer dans une journée.

Le System Taxi, la voiture de tout le monde



M. Ephrem Levasseur est aujourdhui à la tête d'une des entreprises les plus florissantes et les plus utiles de notre ville: Le System Taxi, une organisation entièrement dévouée au service de la population trifluvienne. On voit ci-contre M. Levasseur et les vingt automobiles modernes qui composent le System Taxi. M. Levasseur partage la direction de cette compagnie avec son fils Paul.

DANS une coquette bâtisse, aux couleurs claires et gaies, sur la rue Laviolette, en face du Château de Blois, six appareils téléphoniques font entendre sans répit, leur nerveuse sonnerie, et bien souvent tous en même temps.

Une voix de jeune fille donne ses instructions par le truchement d'un microphone: "No. 4 à la gare", "No. 2 à la Traverse", "No 15, à l'entrée de l'hôpital", "No 18 à 1280 rue Saint-X . . ." "No 6. à l'hôtel de ville", "No 20 à l'office des signaux" . . .

De puissantes autos démarrent, en faisant ronfler leurs moteurs, comme sous une impulsion magique, en entendant ces ordres précis, qui rappellent le crépitement de la mitraille, tant ils se succèdent à un rythme rapide et précipité.

Des véhicules partent . . . d'autres reviennent. Les chauffeurs, bien stylés, d'une tenue impeccable, dans leurs uniformes bleus, se rapportent au contrôle.

Tout marche rondement, avec ordre, précision et méthode.

Nous sommes au "System Taxi", le taxi avec un système, le taxi le plus occupé en ville ce qui en fait l'organisation la plus populaire de Trois-Rivières.

Depuis douze ans, le "System Taxi", dessert la population trifluvienne, avec une efficacité vraiment admirable et une courtoisie, difficile à surpasser. Cette organisation, qui n'a pas perdu une seule chance d'améliorer son service, de moderniser son matériel, comme ses méthodes, a toujours été à la hauteur de la situation et encore particulièrement au cours des années de guerre, alors qu'elle s'est révélée un médium de transport tout-à-fait indispensable, à cause des restrictions qui forcèrent des centaines d'automobilistes à se passer de leur véhicule particulier

Le "System Taxi" possède aujourd'hui vingt chars. Il est opéré par deux propriétaires, MM. Ephrem Levasseur et son fils, Paul Lavasseur. Treize autos appartiennent au père et les sept autres ont été achetées par Paul, il y a environ six ou sept mois.

sur une base d'affaires. Rien n'est laissé au hasard. Tout marche d'après un ordre déterminé à l'avance. En effet, quand on étudie tant soit peu attentivement, son organisation, on est frappé de voir le tout, soumis à un contrôle impeccable, mais souple. En moins de quelques secondes, M. Ephrem Levasseur, ou son fils Paul, peut constater, à quel endroit exact se trouve, l'une ou l'autre, de ses vingt automobiles. Chaque voiture porte un numéro purticulier et sa destination est indiquée par une fiche de bois dans une sorte de tableau rond perforé. A son retour, le conducteur d'un taxi fait rapport de son voyage, du prix chargé, etc . . .

Entretien des autos...

Les voitures du 'System Taxi' sont toujours d'une propreté exemplaire. Elles sont de plus conservées dans un ordre de fonctionnement aussi parfait que possible. MM. Levasseur possèdent leur propre atelier de réparation, muni d'une machine-levier automatique et d'un outillage moderne. Ce garage se trouve, sur la rue Ste-Marie, en face de la rue Saint-Honoré, à l'arrière du magnifique domicile de la famille Levasseur.

Le taxi le plus occupé...

Le "System Taxi", qui a la réputation d'être l'organisation du genre la plus occupée en ville, emploie vingt-trois personnes. Quelques statistiques contribueront à prouver l'affirmation, que c'est le service le plus achalandé. "System Taxi" répond à environ 2000 appels pour courses diverses par semaine. Cela veut dire 104,000 voyages par année ou au-delà de 286 par jour. Dans une année, ses autos sont loués pour de 800 à 900 mariages, pour environ 900 enterrements et pour à peu près 400 compérages . . . ou baptêmes, si l'on veut. Voilà des chiffres qui en disent long sur le rôle prépondérant joué par les taxis de MM. Levasseur.

Belle renommée

Le System Taxi s'est acquis une renommée des plus enviables dans la métropole de la Mauricie. C'est une réputation faite de sécurité, d'honnêteté et de service consciencieux. C'est à juste titre qu'on le considère comme le véhicule de tout le monde, du riche comme du pauvre. Voyager dans un taxi Levasseur, c'est voyager avec confort, avec sécurité et confiance à l'abri de tous les petits ennuis, trop souvent inhérents aux transports publics.

Justement à cause des soins minutieux dont sont l'objet les taxis, le System Taxi peut-être considéré comme l'organisation modèle dans le domaine du transport public.

Le personnel se compose, comme nous le disions, plus haut de chauffeurs triés sur le volet, bien entraînés, parfaitement stylés, qui se font remarquer pour leur courtoisie et leur aménité.

L'une de leur qualité prépondérante est, outre leur politesse remarquable, la ponctualité. Le dicton devenu populaire dans la sphère du transport public à Trois-Rivières est le suivant: "On ne rate pas son train avec un taxi du System".

Une organisation aussi parfaite que celle du System Taxi, non seulement fait honneur à Trois-Rivières, mais contribue à sa bonne publicité. Il n'est pas téméraire d'affirmer qu'une ville est souvent jugée, par les visiteurs étrangers, par la valeur de son système de transport et par le caractère de ses cochers publics.



M. Paul Levasseur prend une part active à la direction du System Taxi. Il est propriétaire de sept des vingt automobiles de l'organisation.





M. Ephrem Levasseur...

Le succès de "System Taxi" revient en tout premier lieu au père, M. Ephrem Levasseur. C'est un homme d'affaires averti, qui sait être à la page et qui n'ignore rien des exigences du public. Il possède une longue expérience dans cette ligne qu'il connait à fond et qu'il aime.

M. Levasseur est né à Mont-Carmel. Il a commencé à l'âge de 15 ans, à gagner sa vie, comme cultivateur. A 25 ans il abandonnait la terre pour devenir boulanger à Grand'Mère.

Quand il a débuté dans le taxi, il y a de cela plus d'une quinzaine d'années, il n'avait qu'une seule automobile et opérait sous le nom de "Central Taxi". C'est en 1933, qu'il devint propriétaire de "System Taxi", situé alors sur la rue Des Forges. En 1935, il ouvrait son poste de taxi, en face du Château de Blois, rue Laviolette. Il y a deux ans, il faisait l'acquisition d'un poste de ravitaillement d'essence désaffecté, à deux pas de l'endroit où il opérait, pour y établir ses quartiers dans un local plus spacieux et répondant mieux aux besoins de l'heure, et à l'expansion considérable de son entreprise.

M. Ephrem Levasseur est un fervent des sports hippiques. C'est surtout un amateur de courses de chevaux et il a été propriétaire de magnifiques chevaux trotteurs. Il évoque encore avec une légitime fierté, ses prouesses de turfman, il y a un quart de siècle. En 1920 il remportait le grand prix, avec son fameux "Master Lou", un cheval qui courait le mille en 2.8½. C'était un record pour l'époque dans la province.

M. Ephrem Levasseur est aussi un grand amateur de baseball. Il aime de plus la pêche et fait partie du Club des Alouettes, situé en haut du Rapide Blanc.

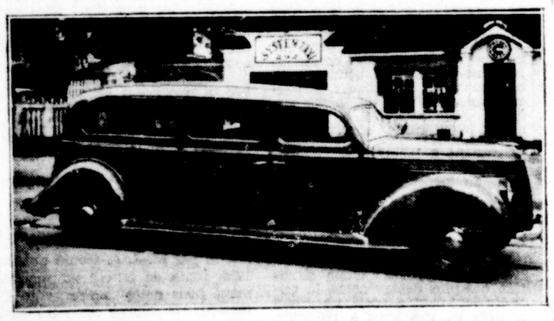
M. Paul Levasseur...

Paul Levasseur collabore à l'entreprise de son père depuis l'âge de dix-huit ans. Il fait preuve lui-aussi d'un sens très éveillé des affaires en même temps que d'une belle initiative.

En plus de partager la direction de l'entreprise, il est propriétaire de sept autos-taxis, en service avec le "System".

Ce jeune Trifluvien très populaire est né à Grand'Mère. Il a fait ses études à l'Académie de la Salle de notre ville. Il est membre du Jeune Commerce. Il est marié depuis quelques mois à Thérèse Labissionnière de Batiscan. C'est un amateur de baseball, on le voit régulièrement au stade municipal.

La pêche et la chasse l'intéressent beaucoup. Il fait aussi partie du club des Alouettes avec son père. Il est membre du club de tennis Bellevue et du Trois-Rivières Ski Club.



Depuis plus d'un an le System Taxi fait le service de l'ambulance. On voit ci-haut la luxueuse et confortable voiture qui sert d'ambulance.

L'ambulance...

Depuis plus d'un an, le "System Taxi" a ajouté à son organisation de transport, le service d'ambulance. C'était une chose qui s'imposait et que le public a apprise avec une vive satisfaction. On n'a rien négligé pour bien servir le public et nos hôpitaux dans ce domaine.

Une organisation parfaite...

Après avoir débuté avec rien autre chose pratiquement, qu'une automobile, du courage et de l'initiative, M. Ephrem Levasseur est aujourd'hui, à la tête d'une belle et vaste entreprise, qui touche de bien près à la perfection.

Il administre son entreprise



La photographie de gauche (en haut) nous montre M. Ephrem Levasseur au bureau de contrôle du System Taxi sur la rue Laviolette. Ci-haut on voit un groupe de chauffeurs de taxi à l'emploi des MM. Levasseur. La photographie reconstitue une scène coutumière. Les chauffeurs reçoivent leurs instructions. M. Paul Levasseur est entouré de MM. Gérard Désilets, Clément Thibeault, Philippe Levasseur, Edouard Alain, Donat Houle et Aldac Marchand.

La population trouve dans les sports un dérivatif à ses tracas

L'INFORMATION sportive fait partie intégrante du journal quotidien. Elle a droit de cité au même titre que les autres genres d'information. Chaque jour on lui réserve plusieurs colonnes, voire même des pages complètes illustrées par des photos d'actualité. Les nouvelles sportives captivent plus de lecteurs qu'on ne saurait le croire. Une enquête menée au pays, il y a quelques années, par une série de publications anglaises, a révélé que quatre-vingt pour cent de leurs abonnés lisaient la page sportive. Les quotidiens ne sont pas les seuls à exploiter ce genre d'information. Les périodiques, les revues à sensation, les magazines à grand tirage, disposent de quelques pages, dans leur édition respective. à la publication d'articles signés par des spécialistes en la matière.

Aux Etats-Unis, certaines publications sont exclusivement réservées au baseball, au football, à la boxe, au golf, aux courses. On ne s'imagine pas toute la littérature sportive qui déborde les librairies et les kiosques à journaux. Les agences de nouvelles internationales ont considérablement développé l'information sportive. Aucune nouvelle d'importance n'échappe à leur attention. Elles ont des représentants dans tout les pays et spécialement dans tous les grands centres de l'univers. Les résultats d'un championnat débattu, comme par exemple à Paris, Londres ou New-York, sont retransmis rapidement en Amérique où en Europe et distribués ensuite aux journaux pour publication immédiate.

Les gens semblent mystifiés assez souvent devant la rapidité que mettent les journaux à publier des primeures. Dans les grands centres où ont lieu des joutes de hockey ou de baseball, on rencontre toujours à la sortie des stades ou des arénas, des petits vendeurs de journaux qui vous apportent la dernière édition contenant les résultats détaillés de la partie venant de se terminer avec illustrations appropriées. Aux yeux de bien des gens, cela tient du mystère.

La rédaction

Le rédacteur sportif se doit d'être actif et vigilant, il a un vaste territoire à couvrir. Aux Etats-Unis, dans les grands centres, le rôle du scribe sportif est différent du nôtre. Chaque domaine a son attaché spécial. Tel rédacteur sportif s'occupera exclusivement de baseball, tel autre de la boxe, celui-ci du golf et celui-là des courses. Chez nous, ce rôle prend un caractère universel en ce sens que le rédacteur sportif doit s'occuper de tout. La corvée est parfois pénible surtout quand plusieurs spectacles importants se déroulent simultanément. En de telles circonstantes, il doit compter sur la collaboration des publicistes de chaque organisme. Si l'aide est efficace, toutes les nouvelles trouveront place le lendemain dans le journal. Faute d'intermédiaire il devra s'atteler au téléphone à la recherche du matériel complétant ses informations.

Depuis vingt-cinq ans "Le Nouvelliste" s'est efforcé dans la mesure de ses ressources à couvrir généreusement tous les principaux faits qui ont eu lieu aux Trois-Rivières, dans la région et à l'extérieur. L'occasion se présente de rendre hommage à tous les rédacteurs sportifs qui se sont succédés à la tâche depuis 1'20. Ils ont droit à la reconnaissance et à l'admiration populaire Ce sont: Me Léopold Pinsonneault, une des gloires du Barreau trifluvien, Hector Héroux, notre rédacteur-en-chef actuel, Onésime Héroux, le fameux quilleur toujours au poste, à la mémoire heureuse, Raymond Douville, historien et co-propriétaire du "Bien Public", Roland Létourneau, comptable décédé l'an dernier, Raymond Dubé notre chef d'information actuel, chasseur de nouvelles incomparable, Edgar Fortin, si pétillant d'esprit fauché par la Camarde, dans un accident d'automobile en août 1939. Ces journalistes, en plus de leur besogne habituelle, ont couvert la parade sportive de 1920 à 1938, alors qu'entra en scène le présent auteur de la "Dernière ronde".

Il serait trop long d'insister et de détailler outre-mesure les faits sportifs de premier plan qui se sont déroulés aux Trois-Rivières depuis la fondation du "Nouvelliste". Voici donc une synthèse aussi fidèle que possible les événements notoires, relatifs à chaque sphère du royaume sportif.

Le hockey

Les Trifluviens ont toujours aimé le hockey et jamais leur encouragement n'a fait défaut quand les spectacles en ont valu la peine. Leur penchant pour le hockey s'affirmera davantage lorsque notre ville sera dotée d'un aréna moderne, muni de glace artificielle. Il y a longtemps que le Groupe senior tend les bras aux Trifluviens, mais les potentats de cette ligue devront attendre encore au moins un an avant que le projet se matérialise.

A la naissance du "Nouvelliste", il n'y avait pas d'aréna aux Trois-Rivières. Ce n'est que deux ans plus tard, que le temple de la rue Ste-Cécile fut en demeure de loger joueurs et spectateurs. Une chicane éclata dès le début des opérations entre deux clans désireux de contrôler le hockey local On forma deux équipes: Laviolette et Trois-Rivières, fusionnés quelques semaines plus tard dans l'intérêt de tous. Le club Trois-Rivières comprenait Hamel, Duval, Garlépy, Bellefeuille, Boyd, etc. En 1924, et 1925, les Trifluviens s'abouchent à la Ligue de l'Est avec les Sons of Ireland, Victoria de Montréal. L'équipe locale est renforcie de Richardson, Béchard, Quenneville, Johnny Gagnon, Lacroix et Lamers.

En 1925, se forme la premier ligue Industrielle. Les étoiles locales telles que Gagnon, Garlépy, Quenneville, Béchard, Richardson et Hamel avaient quitté les lieux pour aller jouer à Québec sous l'étiquette des Sons. Le circuit comprend six clubs: Canada Iron, Fraser Brace, Canipco, Boswell, C. P. R. et St-Louis. Ce dernier l'emporte en finale. La ligue Industrielle poursuivra ses activités jusqu'en 1929. Canipco gagna les honneurs à l'issue de la saison 1926-27 contre Boswell, qui refusa de jouer la partie décisive. L'année suivante, la palme revient au Desmarais contre Canipco. Duval Hamel, Lottinville, St-Maurice, Pelletier, Roy, Milot, Verrette forment le Desmarais. En 1928-1929, St-François-Xavier gagne le titre contre Canada Iron.

De 1929 à 1931, Trois-Rivières s'associe à la ligue Provinciale de MM. Teackle, Dion Halpin avec les clubs Shawinigan, Québec, La Tuque, Grand'Mère et Chicoutimi. Les Trifluviens connaissent une saison exceptionnelle en 1929 1930 gardant la première position sans broncher mais perdent dans l'éliminatoire finale contre La Tuque. Les amateurs sont fort désapointé. Québec et La Tuque ont gagné deux championnat chacun dans cette ligue.

En 1930, M. Gustave Gruninger s'étant porter acquéreur de l'aréna, opéra le club de hockey dans la ligue Provinciale. Il avait organisé une équipe puissante et dispendieuse sur laquelle figuraient Jean Pusie, Art. Townsend, Pierre Bellefeuille, Armand Garlépy, Bull Hébert, Charlie Sherrif, Larochelle, Lucien Gignon. En dépit de tous ses efforts pour améliorer le club, Trois-Rivières fut rayé des éliminatoires. M. Gruninger continua d'opérer le hockey local durant plusieurs années consécutives. En 1932, il avait manifesté l'ambition de se joindre à la Canado-Américaine, mais devant le risque périlleux des opérations et la crainte des sportsmens, M. Gruninger changea d'idée. Il s'ensuivit une période plus ou moins tranquille dans le hockey local. Les meilleurs talents comme Toupin et Dubé figurèrent avec les Castors de Québec dans la Canado. Les vétérans Bellefeuille, Garlépy, Bouchard, Hamel déclinent et sont sur le point de remiser chandails et patins.

De 1933 à 1940, les Trifluviens seront représentés dans diverses ligues notamment la ligue Mont-Royal. Des circuits indépendants se fondent ici et là en ville. La patinoire Guilmour est le théâtre de scènes fameuses. Les juniors sous la direction de M. Maxime Gauthier font leur apparition et jouent leurs parties à la patinoire Laviolette.

En 1938, M. Gruninger vend l'aréna à la Cité et MM. Fred Béchard et Jos. Brouillette en deviennent les locataires. Ces deux sportsmen organisent une équipe de hockey et s'adjoignent à la Ligue Provinciale de l'est avec Shawinigan, La Tuque et Victoriaville. L'année suivante, en 1940, Clyde McCarthy fait revivre la ligue Industrielle jusqu'à nos jours. Canada Iron gagne trois championnats, Canipco et St-Philippe obtiennent la palme une fois chacun. St-Philippe, le dernier champion, gagne le championnat intermédiaire régional et va conquérir le titre provincial et de l'est du Canada contre les Cyclones de Montréal, Victoriaville et les Generals de Québec. C'était le premier club trifluvien depuis 1904 à remporter le championnat intermédiaire de l'est au pays. M. Jean-Marie Gérard fut le grand promoteur de ce succès.

(Suite à la page 45)

De Montmagny, la Cie Bélanger a rayonné à travers tout le pays



UNE compagnie canadienne-française, la Cie A. Bélanger, Limitée, née en 1867, en même temps que la Confédération, qui nous a donné le Canada que nous connaissons aujourd'hui, se dresse maintenant comme un éloquent monument à la valeur et à l'habilité des nôtres dans le domaine des affaires et du commerce.

C'est une maison essentiellement canadienne-française dans son origine, son capital, sa direction actuelle et ses employés.

Après avoir connu des débuts modestes, elle étend aujourd'hui sa bienfaisante influence et sa débordante activité dans les principales villes de notre province.

Elle possède une florissante succursale aux Trois-Rivières, établie il y a 27 ans, soit deux ans avant la fondation du Nouvelliste, et que dirige présentement M. H. K. Laflamme, un homme d'affaires averti, doublé d'un patriote sincère.

De plus ses agents s'occupent tout spécialement de la vente et du service dans plus de deux mille villages et villes du Québec, de l'Ontario, du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse et de l'Ile du Prince-Edouard.

Le Canada entier connait aujourd'hui le poêle et la fournaise Bélanger, comme ses autres produits: les charrues, les herses les fours à pain etc.

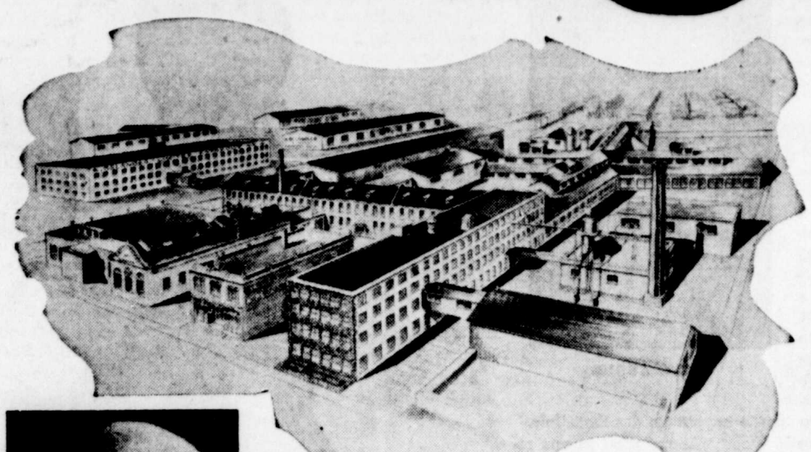
En 1942, la Maison Bélanger Limitée, afin de mieux servir sa nombreuse clientèle, ajoutait les meubles à ses autres lignes de vente. Et cette décision s'est avérée heureuse et pleine de promesses.

Une humble fonderie

En 1867, feu M. Amable Bélanger établissait à Montmagny une fonderie qui fut l'humble commencement de l'industrie importante qui, aujourd'hui, porte son nom et qui a fait des progrès étonnants, surtout depuis un quart de siècle. La fonderie a commencé sa 78ième année d'existance ininterrompue en septembre 1945.

Pendant plus de 40 ans, M. Bélanger consacra tout son temps et ses efforts à sa fonderie, mais en 1908, il remettait l'administration active des affaires à son fils unique, qui, ayant occupé diverses positions dans les bureaux de son père, connaissait à fond tous les détails des différents départements de l'industrie.

La mort prématurée du jeune M. Bélanger en 1913, laissa tout le fardeau de l'entreprise une fois de plus sur les épaules de son père, ce valeureux pionnier qui était parti en affaires, quarante-six ans auparavant, avec des économies de $50. à l'époque où l'on "soufflait la fonte avec un souffleur à bras." Il s'associa le premier juillet 1913, M. Philippe Béchard en qualité de gérant-général.





En 1914, M. Béchard, avec l'aide de l'honorable sénateur L'Espérance et de quelques autres, forma une compagnie sous le nom de A. Bélanger, Limitée. Vers la fin de 1916, M. Béchard acquit le contrôle de la Compagnie, le sénateur L'Espérance continuant à agir comme président. Le 31 août 1941 cette institution déplorait la mort du regretté sénateur.

A Trois-Rivières

Depuis 27 ans la compagnie Bélanger Limitée fait des affaires à Trois-Rivières, toujours au même poste, à 1548 rue Badeaux. Après plus d'un quart de siècle, la succursale trifluvienne s'affirme l'un des magasins les plus prospères de la région et elle entretient de beaux projets qui, devraient se réaliser dans un avenir très prochain. Il y a quelque temps la Compagnie faisait l'acquisition d'un vaste terrain, rue Badeaux, à proximité de son site actuel, dans le but d'y ériger un édifice moderne à trois étages complètement, à l'épreuve du feu. Le nouveau magasin Bélanger, du sous-sol au troisième étage, présentera de vastes salles de démonstration où les produits Bélanger et les meubles de qualité s'étaleront sous les yeux de la clientèle.

Le gérant H.-K. Laflamme

Le magasin de la Compagnie Bélanger Limitée, aux Trois-Rivières, possède dans la personne de son gérant actuel, M. H. K. Laflamme, un homme d'affaires dynamique, un Trifluvien sympathique, dont bénéficient nos meilleurs mouvements, et un patriote sensé, que préoccupent constamment nos problèmes nationaux, notre survivance et notre avancement comme peuple. Il est considéré et à bien juste titre comme l'un de nos chefs de file.

On voit ci-dessus les importantes usines de la Compagnie A. Bélanger Limitée, à Montmagny. Ci-contre le président actuel de cette importante maison canadienne-française, M. Philippe Béchard. Ce dernier est en même temps gérant-général de la compagnie. En haut à droite, le fondateur de la Cie Bélanger, feu Amable Bélanger.

Né en 1903 à Montmagny, il fit ses études au collège du Sacré-Coeur de cet endroit, où il décrocha son diplôme en 1917. Dès l'âge de 14 ans, il commença à apprendre le rude métier du gagne-pain et à s'orienter dans le domaine des affaires, où il se sentait appelé. Il fit son apprentissage dans le commerce, en travaillant comme commis dans un magasin de marchandises sèches. Pendant deux autres années, il s'initia aux secrets de la comptabilité, comme vérificateur des livres pour la maison Ross & Houle, de Rimouski. Cinq ans durant il tint les livres de la Gravel Lumber, à Saint-Romuald, à titre de comptable de cette concerne.

Trois-Rivières le compte au nombre de ses citoyens depuis dix-huit ans, alors qu'il entrait au service de la Compagnie Bélanger, ici même.

Homme d'une belle stature, M. Laflamme possède une énergie admirable. Il a d'ailleurs de qui retenir. Son père travaille encore aujourd'hui, comme modeleur à la Compagnie A. Bélanger, Limitée, malgré ses 76 ans. Il fournit aisément une bonne journée de dix heures de travail.

Dès ses plus tendres années, M. H.-K. Laflamme déploya son énergie dans la pratique des sports. Ce fut particulièrement un rude joueur de hockey. Dans son rôle de joueur de défense, il se fit une réputation redoutable de "dur à cuire". Il commença à pratiquer le hockey dès l'âge de sept ans, à cette époque du patin à lame de bois, qui se serrait sur la chaussure à l'aide d'une clé. Que de talons de bottines ont souffert de ce "sport"! Dans le domaine du hockey amateur M. Laflamme a fait sa marque. Durant cinq ans il fut l'âme du club St-Romuald à Québec, un club qui jouissait d'une belle réputation. Aujourd'hui encore "H. K." comme l'appellent ses amis dans l'intimité, conserve un grand intérêt aux sports, qu'il encourage fortement.

M. Laflamme est heureux au sein de sa famille. Marié à Jeanne Désaulniers, fille du notaire Désaulniers, de Ste-Flore, il est père de neuf enfants, dont huit filles et un garçon, âgé de 4 ans et demi. Son aînée, Jeannine est comptable à la Mutual Life. Pierrette est sténographe au Secrétariat de la St-Jean-Baptiste.

M. Laflamme occupe ses loisirs avec la pêche, la lecture et les voyages. Il consacre ses lectures aux ouvrages traitant particulièrement de nos questions nationales. Mais comme il nous l'avoue, avec un petit sourire amusé, il n'aime rien autant qu'un bon roman policier, une histoire de détective bien corsée. C'est sa détente préférée à la fin d'une rude journée. A chaque année il met une quinzaine de jours à voyager. Il a visité les provinces de Québec et de l'Ontario d'un bout à l'autre, de même que plusieurs endroits des Etats-Unis.

Mais c'est à nos questions nationales qu'il donne la grande partie du temps que lui laisse le soin des affaires.

C'est un membre assidu de notre Société Saint-Jean-Baptiste depuis 18 ans, c'est-à-dire depuis son arrivée aux Trois-Rivières. Actuellement il est président général de cette société, pour un second terme. Il en fut directeur durant cinq ans. Il est membre de la Chambre de Commerce, de la Société Saint-Vincent-de-Paul, président du comité protecteur de la troupe scoute Cooke, membre des Anciens Retraitants, directeur du club de hockey Saint-Philippe, président honoraire du Club de croquet, membre du club des Raquetteurs Laviolette etc.

Avec toute l'ardeur qu'il déployait à jouer "défense" pour le club de hockey St-Romuald, M. H.K. Laflamme défend aujourd'hui nos intérêt nationaux. "Les Canadiens-français ne sont pas fascistes, dit-il. Si tout le monde se donne la main, il n'y a pas de raison pour ne pas réaliser nos ambitions. Au point de vue affaires comme au point de vue canadien, je rêve d'avoir le plus beau magasin de la région. Les Canadiens-français ont le devoir de s'affirmer et de réussir dans tous les domaines. Nous assistons présentement à un véritable réveil national. Laissez-moi vous dire qu'avec la St-Jean-Baptiste, je préconise l'expansion de la petite industrie à Trois-Rivières, où nous pourrons établir nos enfants, afin de ne pas être dans la triste obligation de les voir s'expatrier..."





Ci-dessus, M. H.-K. Laflamme, gérant du magasin de la compagnie Bélanger Limitée à Trois-Rivières et son jeune fils René. M. Bélanger est président général de la Société Saint-Jean-Baptiste des Trois-Rivières.

Ci-contre une scène de vente au magasin de la cie Bélanger, rue Badeaux. On reconnait les deux vendeurs de la maison: MM. Théode Saint-Arnaud et J. Lapointe.

(à la page 45)

Commerce surgi d'une fondrière

La Charbonnerie A.-H. Lacharité



LE florissant commerce de M. Albert H. Lacharité, situé à 790, rue Hertel et qui date d'à peine cinq ans, a surgi d'une fondrière, comme par miracle ou sous l'effet d'une baguette magique

Cela est vrai au sens propre des mots tout comme au sens figuré. En effet cet endroit du quartier Sainte-Ursule, qui longe la voie du Pacifique Canadien, où l'on peut admirer une vaste cour à charbon et à bois, munie de tout l'équipemene moderne et où règne une activité fébrile, n'était il y a au plus une couple d'années, qu'un vaste marais, qui se gonflait au printemps avec la fonde des neiges et les premières tpluies. Ce n'était qu'un lac boueux où les gamins durant 25 ans s'amusaient à naviguer sur des radeaux de fotrune jusqu'au moment de prendre un bain force durant leurs fols ébats au grand désespoir des mamans inquiètes.

Cet important établissement est surgi d'un marais à un autre point de vue. Son propriétaire et fondateur M. Albert Lacharité, s'est lancé en affaires en pleine guerre, au cours de l'année 1940, alors que le commerce, surtout le commerce de charbon et de combustible en général offrait plusieurs aspects difficiles.

M. Lacharité a débuté à son propre compte, sur la rue Notre-Dame. Depuis plus de deux ans, il s'est établi sur la rue Hertel, dans le centre géographique des deux plus gros quartiers trifluviens Ste-Ursule et Notre-Dame.

Pour transformer cette fondrière de la rue Hertel en une cour convenable pour le commerce du charbon et du bois il a fallu trois mille tonnes de lest de navire (ce que l'on le ballast).

Le commerce de M. Lacharité est parfaitement organisé. Situé à proximité de la ligne du Pacifique Canadien il possède ses propres voies d'évitement donnant aux wagons de charbon ou de bois accès à la cour. Quatre convoyeurs permettent le déchargement et le chargement mécaniques. Quatre camions et deux chevaux sont affectés à la livraison. M. Lacharité emploie actuellement onze hommes.

Albert H. Lacharité s'occupe de la vente du charbon du bois des huiles de chauffage, des fournaises, poêles, foyers mécaniques Livingston, système de chauffage à l'huile, etc.

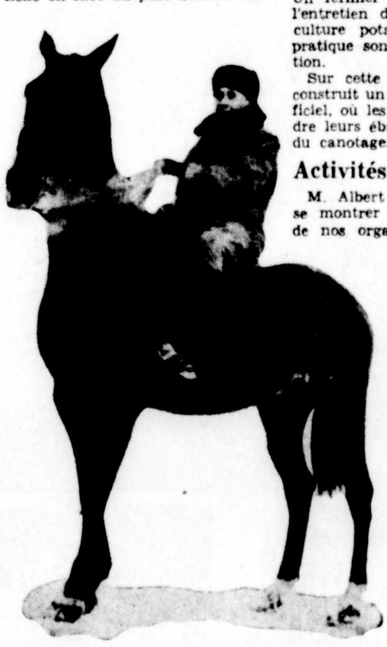
M. Albert Lacharité possède vingt-trois années d'expérience dans le commerce du charbon. Il a débuté dans cette ligne comme secrétaire de la Charbonnerie Saint-Laurent avec M. Edouard Bureau.

Né à Nicolet en 1896, M. Lacharité est le fils de Jean, dit Johnny Lacharité, cultivateur. De ce dernier il a gardé l'amour de la terre, qui se manifeste aujourd'hui encore, dans sa jolie petite ferme qu'il possède à St-Louis de France. En 1916, M. Lacharité entrait au palais de justice, comme sténographe, après avoir étudié au séminaire de Nicolet et chez les Frères des Ecoles Chrétiennes. Le commerce commença bientôt à l'attirer et il fit ses premières armes, comme commis de douane, chez Laporte et Martin, à Montréal.

M. Lacharité attribue tout son succès en affaires à une intervention de la providence. Après avoir travaillé durant plusieurs années comme secrétaire de la Charbonnerie Saint-Laurent, il quittait cette grande maison d'affaires, pour se lancer audacieusement dans le commerce à ses propres risques. Il a traversé aujourd'hui les difficultés des débuts et il envisage l'avenir avec beaucoup d'optimisme et de confiance.

Marié à Julie Anna Pinard, de Nicolet, M. Albert H. Lacharité est père de sept enfants, dont quatre filles et trois garçons. Son fils aîné partage avec lui la direction de son commerce. Un autre de ses fils Jean, fait son cours classique au séminaire St-Joseph. Son troisième fils Edouard, étudie à l'école St-Paul dirigé par les RR. FF. de l'Instruction Chrétienne.





Ces quelques photographies illustrent bien M. Albert Lacharité et son entreprise. En haut, on le voit à son bureau de travail, en compagnie de son plus intime collaborateur, son fils Jacques. Au centre, la maison d'été et le magnifique lac artificiel où la famille Lacharité passe ses loisirs, à Saint-Louis-de-France. En bas, on voit M. A.-H. Lacharité, dans l'une de ses attitudes favorites, à cheval. L'équitation est son délassement préféré. Enfin, une vue d'ensemble de la cour, des bureaux et des entrepôts de la maison A.-H. Lacharité, sur la rue Hertel.

Ses quatre filles: Suzanne, Denise, Claire et Lucie, fréquentent le couvent des Rév. Srs de l'Assomption de Louiseville. La famille Lacharité habite une confortable maison, rue Hertel, près de l'entreprise paternelle en face du parc Saint-Paul.

Sa ferme

C'est dans une jolie ferme de Saint-Louis de France, que M. Albert Lacharité et sa famille aiment à passer leurs loisirs et leurs vacances. Un fermier compétent s'occupe de l'entretien des bâtiments et de la culture potagère. M. Lacharité y pratique son sport favori: l'équitation.

Sur cette ferme M. Lacharité a construit un barrage et un lac artificiel, où les enfants peuvent prendre leurs ébats et jouir des plaisirs du canotage.

Activités sociales

M. Albert Lacharité est loin de se montrer indifférent à l'endroit de nos organismes sociaux. Il est membre de la Chambre de Commerce, membre du IIIe et IVe degrés de l'Ordre des Chevaliers de Colomb, conseil 1001. C'est aussi un membre à vie du Club de canotage Radisson.

Son fils Jacques

Depuis trois ans, M. Albert Lacharité est admirablement secondé dans la conduite de son commerce par son fils Jacques. C'est là l'une des grandes consolations de sa vie et son grand orgueil d'homme d'affaires. Lacharité fils s'est spécialisé dans l'installation des foyers mécaniques et des brûleurs à l'huile. Il a terminé récemment de sérieuses études à Montréal pour devenir ingénieur en combustion. Tout jeune encore, il a une belle formation bilingue et un sens d'affaires qui lui promettent un avenir des plus brillants. Il a fait ses études, à l'Académie de la Salle, au Séminaire et à l'école St-Patrice, des RR. SS. de l'Assomption. C'est aujourd'hui le bras droit de son père.

Confiance dans l'avenir

M. Albert Lacharité a confiance dans l'avenir de son entreprise. Après moins de cinq ans d'existence, il a entrepris de lui donner une impulsion vigoureuse et des projets d'expansion sont déjà en marche.

M. Lacharité a aussi foi dans l'avenir de Trois-Rivières. Il prédit à notre ville un développement considérable dans tous les domaines. Un grand réveil s'opère chez-nous, dit-il. Nous prenons conscience de nos responsabilités et je suis assuré que nous irons loin, si nous savons saisir au moment opportun les occasions de progrès qui s'offrent à nous..."

"Nous possédons un bon conseil de ville, formé d'hommes sérieux. Nous comptons beaucoup sur nos nouveaux administrateurs..."



Sur tous les théâtres de guerre du monde, les Canadiens ont porté la chemise Regent

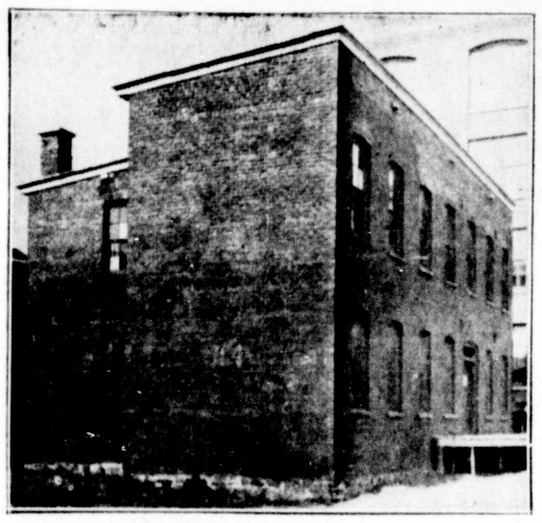
UNE chemise, une simple chemise de travail, a fait peut-être plus que tout autre medium publicitaire savamment conçu, pour faire connaître Trois-Rivières d'un océan à l'autre et c'est la chemise Regent, fabriquée par les frères Aboud, qui opèrent sous la raison sociale "Regent Shirt Manufacturing Co.," dans l'usine municipale de notre ville et dans l'édifice municipal de Yamachiche.

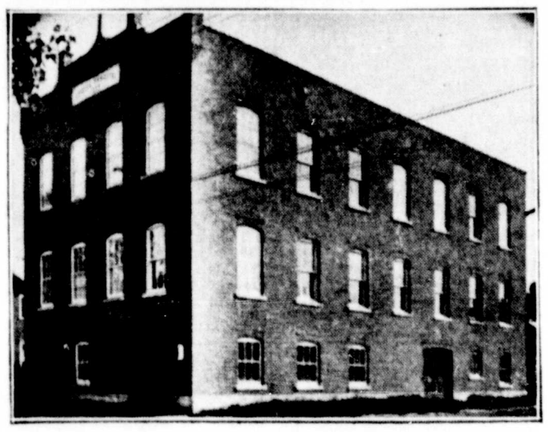
Particulièrement durant la guerre, la chemise Regent a fait de l'histoire. Elle a été portée sur tous les théâtres de guerre, par nos marins, nos aviateurs et nos femmes militaires. Des Trifluviens même, l'ont endossé avec plaisir, même en Islande, en songeant avec nostalgie à la petite ville de leur enfance.... Elle a servi aussi à vêtir jusqu'aux prisonniers de guerre.

Aujourd'hui la chemise Regent jouit d'une haute réputation dans tous les coins de notre pays et dans plusieurs coins éloignés de l'univers.

Etablie bien modestement en 1934, en l'année du troisième centenaire, la Regent Shirt Manufacturing Co. s'est développée rapidement et elle a connu une extraordinaire expansion au cours de la guerre. Les frères Aboud ont fabriqué au-delà de 300,000 chemises Regent pour le gouvernement canadien durant la deuxième grande guerre mondiale.

La compagnie se spécialise exclusivement dans la confection de la chemise de travail en laine ou en coton.





La Regent Shirt Manufacturing Co. a pris une expansion considérable en moins d'une dizaine d'années. Elle occupe des locaux spacieux à Trois-Rivières et à Yamachiche. On voit, en commençant par le haut, l'entrepôt et la salle d'expédition, établis dans l'ancienne bâtisse Lévesque, que les frères Aboud ont complètement rénovée; l'usine de Yamachiche logée dans l'édifice municipal, de cette paroisse progressive; l'usine des Trois-Rivières au travail, dans la bâtisse municipale, et enfin une vue intérieure de l'usine de Yamachiche.

Trois étapes

L'histoire de la Regent Shirt Manufacturing Co. se divise en trois étapes marquantes.

La première phase, celle de la fondation, commence bien modestement en 1934, dans l'usine municipale, avec trois machines et quatre employés, sous la direction d'un jeune homme plein d'initiative et d'enthousiasme, M. Paul Aboud.

C'est l'année du troisième centenaire et Trois-Rivières, qui se trouve en pleine crise économique, mais qui oublie quelque peu ses difficultés en évoquant son glorieux passé et en bâtissant des rêves ambitieux pour l'avenir, découvre en son sein des hommes audacieux et travailleurs, comme M. Aboud pour créer de la petite industrie nouvelle.

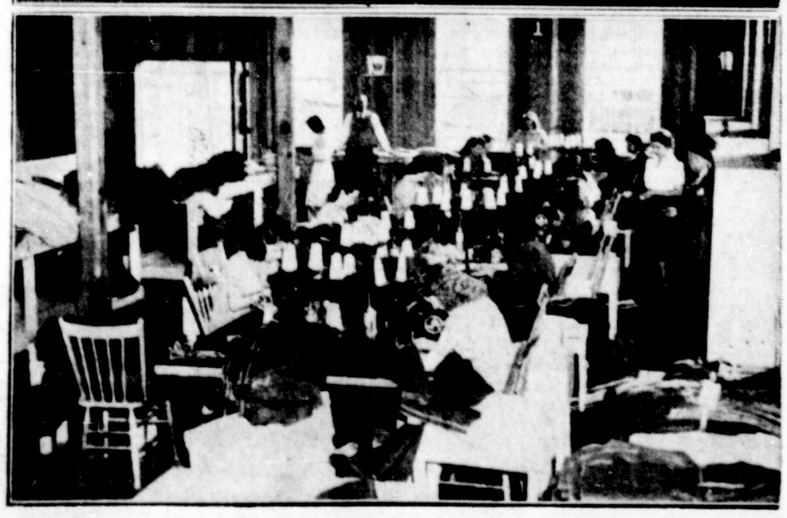
En 1940, M. Paul Aboud s'associe à son frère Waddy, qui vient de quitter l'usine paternelle, et les deux frères entreprennent la marche du progrès. Le succès point à l'horizon.

Une deuxième tranche de l'histoire de la Regent Shirt s'écrit avec l'occupation de la bâtisse Lévesque, immeuble qui s'en va en désuétude après avoir longtemps abrité une industrie florissante, et que la ville se résigne à voir tomber sous le pic des démolisseurs, parce qu'il faudrait consacrer une somme d'argent que le budget municipal ne peut supporter à cette époque, pour assurer sa réfection.

Les frères Aboud ont l'oeil sur cette bâtisse, située juste à l'arrière de la partie qu'ils occupent déjà dans l'usine municipale. Ils finissent par s'entendre avec le conseil de ville et s'assurent l'usage de cette usine désaffectée et croupissante, qui pleure par son toit de ne se voir plus courtiser par l'industrie. Les Aboud dépensent généreusement de leurs deniers pour la transformer complètement en une magnifique annexe, reliée à leur usine principale par un passage couvert.

Dans un troisième bond vers l'expansion industrielle, les frères Aboud jettent les yeux sur une municipalité voisine et s'en vont établir une succursale à Yamachiche, dans l'édifice municipal. Actuellement une vingtaine de moulins opèrent à plein rendement à cet endroit. La Regent Shirt dispose de 5,000 pieds de plancher et songe sérieusement à s'agrandir davantage et à augmenter ses effectifs, qui se chiffrent présentement à 25 employés. En tout et partout la Regent Shirt occupe 14,000 pieds de plancher.





La Regent Shirt Manufacturing Co. qui se spécialise exclusivement dans la confection de la chemise de travail, une chemise jouissant d'une renommée enviable d'un océan à l'autre, portée par l'ouvrier canadien, depuis le bûcheron jusqu'au travailleur de l'industrie spécialisée, en passant par tous les métiers, veut fabriquer son produit sur une haute échelle dans cette nouvelle ère de paix qui s'ouvre pour le monde entier. Elle utilise des produits essentiellement canadiens: la laine et le cofon. Une main d'oeuvre experte y travaille avec un outillage des plus modernes.

La famille Abour

L'histoire des jeunes frères Aboud, même écrite à grands traits, ne peut être complète sans une brève allusion à la famille Aboud, une brave famille syrienne, partie du Liban à la fin du dix-neuvième siècle pour venir s'établir aux Trois-Rivières et prospérer dans le commerce depuis plus de 45 ans déjà. Cette famille du Levant, qui a fourni toute une lignée d'hommes d'affaires, nous a donné les trois frères Aboud: Jos, Freddy et Camille, ce dernier est le père de Waddy et de Paul. L'oncle Jos. est parti de Zahleh, ville des Etats du Levant et chef-lieu du district de Bekaa, en 1898.

M. Freddy Aboud, oncle de Waddy et de Paul, revenait rejoindre son frère à Trois-Rivières en 1903, pour s'y lancer dans les affaires. En 1911 les trois frères Aboud fondaient dans notre ville, la Sterling Shirt, qui a occupé le local où se trouve aujourd'hui la Regent Shirt, et qui en 1932 allait s'établir au Cap-de-la-Madeleine, dans l'ancienne usine de la Falomar Manufacturing Co.



WADDY ABOUD

M. Waddy Aboud

Waddy Aboud, comme son frère Paul, est un Trifluvien authentique. Il est né dans une vieille maison de la rue Des Forges, et il a fait ses études à l'école Saint-Philippe, à l'Académie de la Salle et à l'Ecole Technique de Shawinigan. Dès 1921 il commença à s'initier aux affaires en travaillant avec son père, qui tient un magasin de marchandises sèches et de chaussures. Dans sa famille, c'est une tradition que de choisir la carrière des affaires et du commerce. Par la suite il entre au service de la Sterling Shirt, une industrie exploitée par son père et ses oncles, puis en 1940 il devient avec son frère Paul co-propriétaire de la Regent Shirt Manufacturing Co. qui opère déjà depuis 1934. Muni d'une belle formation bilingue Waddy Aboud bénéficie, de plus, d'un sens aigu des affaires, qui a énormément contribué à l'expansion considérable que la Regent Shirt Manufacturing Co. a connu en quelques années. C'est un homme réaliste, qui ne perd pas son temps à ébaucher de beaux rêves et à planer dans les nuages, mais qui dépense son enthousiasme, son énergie et son audace, dans le domaine des choses pratiques.

C'est un fervent de la pêche et de la chasse. Il consacre une partie importante de ses loisirs à la pratique de ces deux sports. Il est membre et directeur du Club des Alouettes, membre du club Mata-Sem-Cam, du lac du Castor noir. Le club des Raquetteurs Laviolette le compte au nombre de ses plus chauds adeptes. Waddy Aboud aime aussi le voyage. Il a visité tout l'est du pays et une partie importante des Etats-Unis.



PAUL ABOUD

Waddy Aboud n'est jamais retourné, au cours de sa vie, au pays de ses ancêtres, dans cette petite ville de Zahleh au Liban. Il parle cependant le syrien avec facilité.

Ajoutons aussi que Waddy s'est fait souvent un ardent et généreux promoteur des clubs sportifs. Il a tout particulièrement patronisé le club de balle-molle "Regent", qui durant plusieurs années fit partie de la ligue industrielle et qui décrocha le championnat à deux reprises, en 1941 et en 1942.

La chemise Regent jouit d'une renommée, pour ainsi dire, mondiale. Durant la guerre nos militaires des trois services armés l'ont portée. On voit M. Georges Langlois, tailleur, (ci-haut) et Mlle Julienne Gravel, couturière, (ci-contre), au travail.

M. Paul Aboud

Paul Aboud est né sous les cieux trifluviens le 24 mars 1908. A 37 ans, il est déjà depuis plus d'une dizaine d'années, l'un des industriels importants de notre ville. Il n'avait que 26 ans quand il fonda la "Regent Shirt Manufacturing Co.", une industrie qui compte dans la vie économique de la ville des Trois-Rivières et de la région mauricienne.

Ce jeune chef d'industrie a fait ses études à l'Académie de la Salle et au High School de notre ville. En 1924, il entreprenait un grand voyage outre-mer, pour voir le Liban, pays de sa famille, où il passa un an et demi. En plus de visiter la Syrie, Paul Aboud, s'est rendu en France. Il a de plus beaucoup voyagé en Ontario et aux Etats-Unis.

Paul Aboud a fait ses débuts dans les affaires au magasin Royal, de la rue Des Forges, où il travailla de 1925 à 1928. De 1929 à 1934 il s'initia aux secrets de l'industrie, dont il devait devenir l'un des chefs de file, à la Sterling Shirt.

Ses débuts dans l'industrie qu'il fonda lui-même, comme nous l'avons dit à l'âge de 26 ans, furent très humbles. C'est un peu avec émotion qu'il évoque aujourd'hui, son audacieuse incursion dans le champ industriel, en 1934. Dans un vaste espace de l'usine municipale, il installa trois machines qui occupaient quatre employés. Ce petit noyau, qui se sentait un peu perdu sur cet immense plancher de la bâtisse industrielle, devait être le point de départ d'une compagnie florissante qui évolue aujourd'hui dans deux bâtisses aux Trois-Rivières et qui s'est trouvée bien vite à l'étroit, au point de pousser une pointe vers Yamachiche, pour y ouvrir une importante succursale. Rappelons que la Regent Shirt Manufacturing Co. emploie aujourd'hui soixante-quinze employés au moins, dans notre ville et à Yamachiche.

Paul Aboud s'intéresse depuis longtemps à tous nos mouvements, tout particulièrement dans le domaine des affaires. Il est membre de la Chambre de Commerce. Dans le domaine sportif, il déploie aussi beaucoup d'activité. C'est un fervent du club des Raquetteurs Laviolette et un grand amateur du golfe et aussi de la pêche, quand il n'y a pas trop de moustiques et de maringouins, nous confie-t-il avec un sourire amusé.

Le club hippique des Trois-Rivières

Mais le sport favori de Paul Aboud, c'est sans contredit l'équitation. Il fait de l'équitation activement depuis au moins trois ans et il consacre à ce sport des rois, le meilleur de lui-même pour ainsi dire. Fondateur d'industrie Paul Aboud a pris le goût des fondations . . . En dix ans, il en est à sa deuxième initiative dans ce domaine. Cette année il a fondé, avec un groupe de Trifluviens entreprenants, le Club hippique des Trois-Rivières, dont il est co-propriétaire et secrétaire-trésorier. Notre ville a la réputation de posséder les clubs sportifs les plus beaux et les plus variés. Le nouveau club hippique vient s'ajouter à la liste des autres clubs et nourrit la noble ambition de devenir l'organisme sportif, le plus pittoresque, le mieux organisé de toute notre région. Trois-Rivières y voit déjà un medium de publicité considérable, et classera ce club, comme le plus moderne et comme unique en son genre peut-être, dans ses murs.

Le club hippique occupe une jolie ferme dans le rang Sainte-Marguerite, dans un décor rustique et invitant. Il opère déjà depuis le mois de mai dernier. Les promoteurs ont transformé la maison de ferme en un magnifique Club House spacieux et moderne, mais ils ont tenu à lui conserver son charme rustique. Sur deux splendides terrasses on a installé des chaises pour y recevoir les spectateurs, autour du rond où se dérouleront les concours hippiques.

Dès l'an prochain on y aménagera un parc d'amusement pour les enfants des membres du club, ce qui permettra aux parents de pratiquer leur sport favori, tout en gardant près d'eux leurs enfants, qui pourront s'amuser sans aucun danger.

Les écuries du club hippique peuvent loger vingt-deux chevaux.

D'ici une couple d'années, le club hippique sera l'endroit idéal pour passer une soirée agréable.

Grâce à cette louable initiative, l'équitation, un sport réservé il y a deux ou trois ans encore, à quelques-uns seulement, jouira d'une popularité sans précédent dans notre ville. Le sport hippique, que l'on a appelé le sport des rois, ajoutera un nouveau cachet fait de pittoresque et de charme grandiose, à la vie trifluvienne.

Un garant pour l'avenir

Revenons maintenant à la Regent Shirt Manufacturing Co. Cette jeune industrie en pleine prospérité renferme les plus belles promesses d'avenir. Les frères Aboud, hommes d'initiative et de vision, sont à l'avant-garde de notre marche vers le progrès. Ils caressent de beaux projets d'avenir, qu'ils ont bien murs et que nous verrons surgir au moment opportun. Nous assisterons avec un vif plaisir à leur expansion industrielle, à Trois-Rivières, où les locaux qu'ils occupent ne suffisent plus à leurs besoins actuels comme à Yamachiche où ils comptent utiliser d'ici peu de temps tout l'espace encore disponible dans l'édifice municipal.

On a dit et répété, que le sort de notre ville était dans la petite industrie. La Regent Shirt Manufacturing Co. est une industrie du genre de celle, qui multipliée dans une bonne proportion, assure notre prospérité économique et constitue un facteur de stabilité industrielle comme une garantie contre le chômage et la misère. Espérons que nos administrateurs favoriseront des industries comme la Regent Shirt Manufacturing Co.



M. Paul Aboud s'adonne au sport de l'équitation avec enthousiasme. Il y consacre la plupart de ses loisirs. C'est l'un des fondateurs du Club hippique des Trois-Rivières, dont il est secrétaire-trésorier.

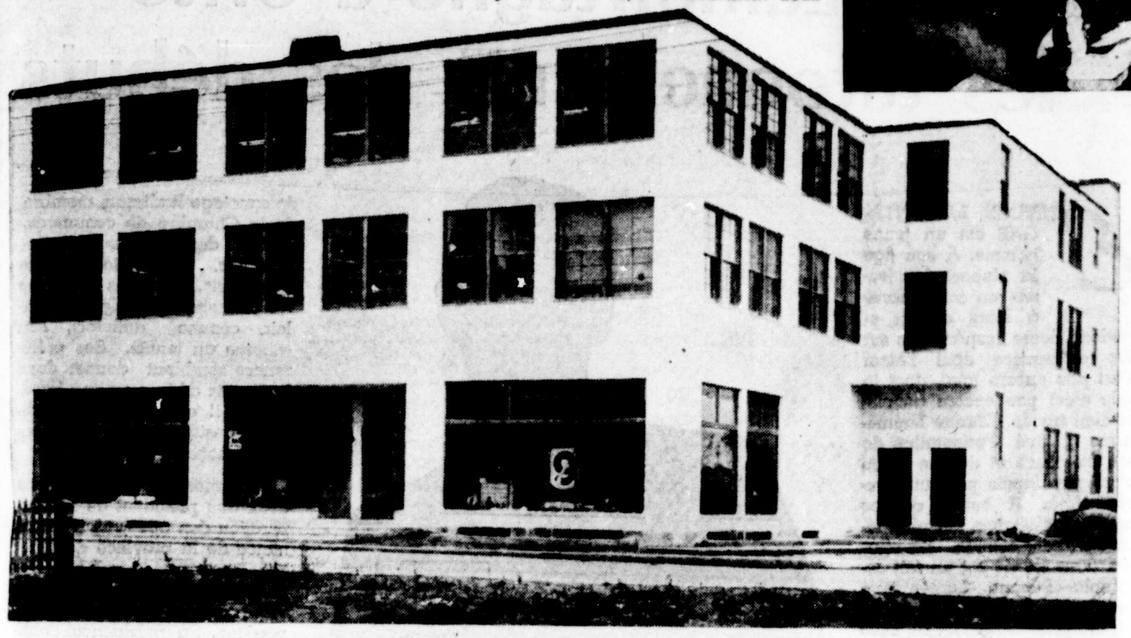
En dix ans, une petite entreprise de famille s'est transformée en une industrie prospère

UNE toute petite affaire de famille, mise en branle bien modestement est devenue en une dizaine d'années une florissante entreprise étendant sa bourdonnante activité à deux villes-soeurs: Trois-Rivières et le Cap-de-la-Madeleine.

Il s'agit de la Béliveau Manufacturing Co., qui opèrent aujourd'hui près d'une centaines de machines à coudre et qui emploient au-delà de 140 employés.

Avec ses deux usines, elles s'affirment aujourd'hui comme le vivant témoignage de l'initiative et du courage en affaires. Cette manufacture se spécialise dans la confection de vêtements pour dames: robes, blouses, pyjamas et vêtements de plage.

Après d'humbles débuts dans la bâtisse municipale, la Béliveau Manufacturing Co. a rapidement connu une expansion extraordinaire qui l'obligea à se trouver des locaux plus spacieux. En avril dernier elle s'établissait dans le nouvel édifice de Massicotte & Frères, sur la rue Fusey au Cap-de-la-Madeleine, à la sortie des ponts. Un peu avant, en septembre 1944, elle avait inauguré une spacieuse filiale dans l'ancienne bâtisse Catelli, sur la rue Sainte-Julie aux Trois-Rivières.



Après dix ans

En dix ans, cette industrie a évolué considérablement et son aspect physique a changé du tout au tout comme son genre de production d'ailleurs.

Mais elle a conservé, avec plus d'ampleur si on le veut, son caractère familiale des débuts. A l'époque de la fondation, la modeste entreprise était composée, dans son personnel et sa direction des membres d'une même famille. Aujourd'hui cette même famille constitue le bureau de direction d'une industrie plus vaste, plus progressive, qui représente un magnifique apport dans la richesse industriel d'une ville et d'une région.

Débuts courageux

L'histoire des débuts pourrait servir de thème à une belle légende. C'est l'histoire d'une famille, à une époque aiguë de la crise économique, qui décide de régler elle-même son problème de chômage. M. Alphonse Béliveau, le père, ses fils Jacques et Fernand, ses filles Jeanne, Rose, Simonne et Thérèse mettent en commun leur initiative, leur habileté manuelle, pour donner naissance à une petite entreprise familiale qui mérite, à cette époque difficile, d'être citée en modèle.

Evoquons durant quelques instants l'enfance de la Béliveau Manufacturing Co. On retrouve les Béliveau un peu perdus dans ce vaste deuxième étage de l'usine municipale, mais c'est le coeur de toute une famille qui bat du même enthousiasme et du même courage. Les aiguilles et les ciseaux vont et viennent sous les doigts de fée des soeurs Béliveau. En effet, à cette époque tout l'ouvrage se fait à la main. Il s'agit de transformer du vieux butin, en vêtements d'enfants. Comme par enchantement, de jolis habits d'enfants et de confortables petits paletots surgissent du matériel taillé dans de vieux habits d'hommes. Le père et les frères Béliveau s'occupent des besognes plus rudes. L'entretien des trois moulins à coudre, la livraison des commandes. Jacques, l'homme d'affaires de la famille, voit à tous les détails de l'administration. Une famille d'artisans est au travail.

Un petit grain de senevé, planté avec une foi inébranlable dans l'avenir, a produit après dix ans un grand arbre, dont les pionniers de ces courageux débuts peuvent aujourd'hui s'enorgueillir à bien juste titre.

Transformation

La famille Béliveau a rapidement abandonné sa méthode des débuts de fabriquer des vêtements d'enfants dans du "vieux". Encouragés par ses premiers succès, l'industrie familiale étend son champ d'activité et passe à la confection de vêtements de coton pour enfants. On produit avec des tissus neufs. On met au rancart les machines désuètes des premiers jours et on les remplace par un matériel de production plus convenable. Le nombre des employés augmentent, mais comme nous le disions plus haut, l'industrie grandissante conserve toujours son caractère familial.

Aujourd'hui, la Béliveau Mafacturing Co a solutionné son problème d'expansion et répondu à la voix du progrès. Parti de l'usine municipale, elle s'installe confortablement et avec toutes les commodités modernes dans l'édifice de Massicotte & Frères, où elle occupe présentement deux étages et demi. Elle avait ouvert auparavant une filiale à Trois-Rivières, dans l'ancienne manufacture Catelli, où elle occupe actuellement deux étages et un sous-sol.

La production se transforme aussi complètement. On est loin de l'époque des petits paletots d'enfants taillés dans les vieux habits d'homme. C'est à la confection de vêtements féminins que les 135 employés de la Béliveau Manufacturing Co. travaillent présentement.

Vers les sommets

Le volume des affaires aujourd'hui se compare difficilement avec les débuts. Ce serait vouloir établir, pour ainsi dire, une comparaison entre zéro et cent.

Aujourd'hui la production varie entre huit cents et mille douzaines d'articles de vêtement fabriqués par semaine.

Des machines à coudre, qui font entendre sans répit leur ronronnement métallique, sortent des milliers de robes variées, de ravissantes blouses, des pyjamas à la coupe élégante et des costumes de bain du plus grand chic . . etc.

La Béliveau manufacturing possède maintenant un matériel de production neuf dans une proportion de soixante-quinze pour cent. Dès que la machinerie nouvelle fera son apparition sur le marché, l'outillage sera modernisé à cent pour cent, car dans cette jeune industrie, on ne boude pas le progrès. On éprouve constamment le besoin de s'agrandir, de s'améliorer. La direction vise haut, sans toutefois perdre la notion des réalités.



La Béliveau Manufacturing Co., n'a pas obtenu, pour ainsi dire, de contrats de guerre, mais c'est durant les années du conflit qu'elle a connu une expansion extraordinaire.

Cette manufacture emploie une main d'oeuvre compétente, qui a fait sa large part pour le succès de l'entreprise.

Ce sont des ouvriers et des ouvrières heureux qui évoluent dans cette ruche bourdonnante, parce qu'il y a chez ce petit monde besogneux, entente parfaite entre la direction et le travail. La direction sait prendre ses responsabilités et traite ses employés avec justice et "fair play". Le personnel connait bien ses devoirs et ne s'y dérobent pas. Aussi le directeur-gérant M. Jacques Béliveau rite dans nos succès."

Air de jeunesse

Aux usines Béliveaux on respire une atmosphre de jeunesse, le personnel se compose de jeunes. Aussi les initiatives s'épanouissent-elles comme les fleurs dans de la bonne terre.



Ces trois photographies disposées en échelon illustrent bien la Béliveau Manufacturing Co. On voit d'abord l'imposant édifice de Massicotte & Frères, au Cap-de-la-Madeleine, qui abrite l'une des plus prospères manufactures de la Mauricie. Au centre, une magnifique vue intérieure de l'industrie de la famille Béliveau. Ci-dessus, les employés de bureau.



M. JACQUES BELIVEAU, administrateur-gérant de la Béliveau Manufacturing Co., et l'âme de cette petite entreprise familiale, devenue une grande industrie. Ci-contre, les membres de la famille Béliveau qui forment le véritable bureau de direction de cette compagnie, dont ils sont les fondateurs. On reconnait, de gauche à droite, MM. Fernand BELIVEAU, Alphonse BELIVEAU, père, Mlle Thérèse, M. Jacques, Mlles Simonne, Jeanne et Rose BELIVEAU.

M. Jacques Béliveau

A 32 ans, M. Jacques Béliveau, que l'on pourrait appeler l'âme et le cerveau de la manufacture qui porte son nom, est déjà un homme d'affaires en vedette dans notre région. En dix ans, il s'est créé une réputation enviable dans ce domaine. Il s'est lancé en affaires à l'âge de 21 ans.

S'il n'avait pas alors toute l'expérience souhaitable dans les affaires, il en possédait au moins le sens, à un degré très aigu et son succès aujourd'hui le prouve.

Jacques Béliveau, après avoir fait ses études au Jardin de l'Enfance et à l'Académie de la Salle, fut durant quelques années au service de la Saint-Maurice River Boom.

Dans l'entreprise familiale il a joué un rôle prépondérant et éprouvé à fond les difficultés inhérentes des débuts. Ce fut un pionnier de l'industrie dans toute l'acception du mot.

Il a connu les rudes journées, suivies de veillées prolongées, qui accompagnent inévitablement la fondation d'un commerce ou d'une industrie.

Il a compris bien vite, que tout ne va pas tout seul, et que l'on ne commence pas à rouler sur l'or, parce que l'on a décidé tout simplement de se lancer en affaires. Démarches, visites au conseil de ville, pourparlers avec les fournisseurs, entretiens avec les gérants de banque, voilà ce que fut le programme de ses journées et de ses soirées, avant de voir poindre à l'horizon, le succès.

Mais l'enthousiasme ne lui a jamais manqué, non plus que le courage. L'épreuve, les déboires, le risque ne l'ont pas désarçonné. Il a lutté et travaillé avec toute la fougue de sa jeunesse, pour forcer la main au succès. Et le succès lui a souri. Aujourd'hui, ce jeune homme de trente-deux ans, est à la tête d'une entreprise prospère et prometteuse.

S'il jette un regard en arrière, c'est pour regarder le chemin parcouru et pour éprouver le besoin de continuer son ascension vers les sommets.

Jacques Béliveau n'oublie pas cependant que son succès, il ne l'a pas bâti tout seul. Il en doit une grande partie à sa famille, à son père M. Alphonse Béliveau, à ses soeurs Jeanne, Thérèse, Rose et Simonne. Dans le domaine de la confection où évolue avec brio, la Béliveau Manufacturing Co., les soeurs Béliveau se sentent chez elle.

Toute l'expérience qui présida aux débuts de la petite entreprise familiale, leur appartenait.

Aussi Jacques Béliveau rend-il aujourd'hui, à César, ce qui appartient à César. A l'endroit de son père et de ses soeurs, il ne tarit pas d'éloges. Sans leur apport, il n'y aurait pas eu de petite entreprise de famille, et la Béliveau Manufacturing Co. existerait-elle ? . . . M. Jacques Béliveau conserve aussi une grande reconnaissance au au conseil de ville qui l'aida dans ses débuts en lui accordant le loyer gratuit d'un espace dans l'usine municipale durant une année.

La famille Béliveau forme aujourd'hui, pour ainsi dire, le bureau de direction de la Béliveau Manufacturing Co., Jacques, en est le directeur-gérant. Chacun des autres membres de la famille à sa part de responsabilité, à la tête des divers départements.

Jeune homme actif

M. Jacques Béliveau déploie son activité dans plusieurs de nos mouvements d'avant-garde. Il est membre de la Chambre de Commerce, du Jeune Commerce, du club Rotary. On le trouve aussi activement mêlé à nos organismes sportifs et il fait partie du club de canotage Radisson, du club des Raquetteurs, Laviolette, du Three-Rivers Club, du Club de golfe Ki-8-Eb. Il est aussi membre du club des Elks.

L'équitation

Mais Jacques Béliveau est avant tout un partisan des sports hippiques. L'équitation occupe la grande partie de ses loisirs et son habileté dans ce domaine est connue de tous.

Avec M. Paul Aboud et d'autres, M. Jacques Béliveau est l'un des fondateurs du Club hippique des Trois-Rivières, dont il est actuellement le premier président. Le Club hippique des Trois-Rivières a été formé, comme on le sait, au mois de mai dernier.

S'adonnant à la pratique de l'équitation depuis quatre ans, M. Béliveau a eu l'idée de populariser ce sport dans notre ville. Si l'équitation a toujours été considéré comme le sport favori des souverains, il n'en reste pas moins, qu'elle est accessible aux gens ordinaires.

C'est cette idée qui a amené les amateurs d'équitation, qui se font de plus en plus nombreux dans notre ville, à fonder un club.

Grâce aux projets caressés par les promoteurs du Club hippique des Trois-Rivières, le sport de l'équitation et les concours hippiques vont connaître chez-nous une vogue inespérée, qu'il aurait été bien difficile de prévoir, il y a quelques années seulement.

Ferme rustique

Ce club possède déjà une ferme coquette, située dans un coin charmant de la campagne trifluvienne, au rang Sainte-Marguerite. La maison de ferme a été transformée en un vaste clubhouse, qui sait allier les commodités modernes à une apparence tout à fait rustique.

Le club possède un rond pour entraîner les chevaux et présenter des concours hippiques. On y ajoutera un parc d'amusement pour les enfants des membres du club.

M. Jacques Béliveau, président du club hippique, envisage l'avenir sous des aspects très prometteurs. L'équitation, nir chez-nous, dit-il, le sport à la mode, mis à la portée de ainsi favorisée, devrait devetous. C'est un exercice sain nécessaire à nos hommes d'affaires, à nos professionnels, comme à nos industriels, qui ont besoin de se délasser au grand air, après une rude journée de travail.

Regard sur l'avenir

Pour revenir à la Béliveau Manufacturing Co. et à son directeur-gérant, disons que la direction de cette importante industrie pense à l'avenir. Ses plans d'après-guerre sont au point.

Dès que les conditions le permettront, M. Béliveau se propose de doubler la capacité de production de son industrie. Il veut profiter de tous les avantages qu'offrira le marché d'après-guerre pour produire plus, pour donner plus de travail et pour assurer plus de prospérité à son petit coin de pays.

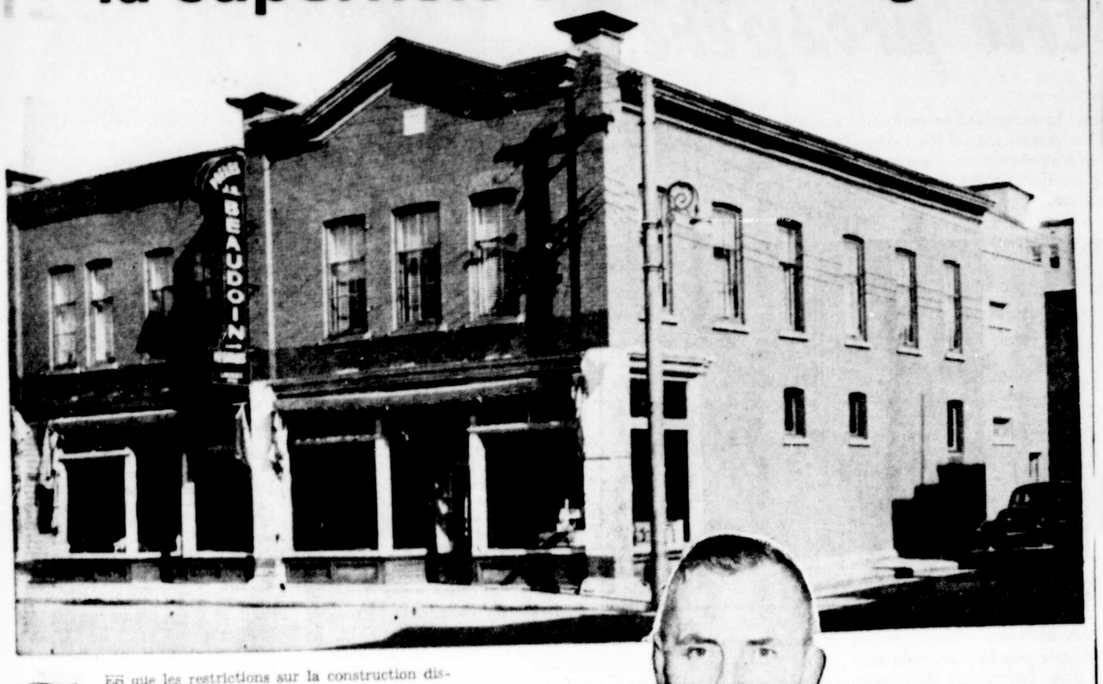




JACQUES BELIVEAU est un ardent sportif. C'est surtout un fervent de l'équitation, comme l'illustre bien la photo ci-dessus. Il est président du Club Hippique des Trois-Rivières. De chaque côté, on voit des illustrations des usines Béliveau. A droite, une partie de l'intérieur de l'usine de la rue Saint-Maurice. A gauche, un plancher de l'usine du Cap-de-la-Madeleine.



La Cie J. N. Beaudoin doublera la superficie de son magasin



DÈS que les restrictions sur la construction disparaîtront et que les matériaux et la main d'oeuvre seront devenus moins rares, M. Henri Beaudoin, propriétaire de J.-N. Beaudoin Ltée, fera subir à son établissement de la rue Champflour des transformations qui en feront le plus vaste magasin de meubles de la ville des Trois-Rivières.

Fondé en 1916

Ce sera le début d'une nouvelle ère pour ce commerce établi sur la rue Champflour, en 1916, par M. J.-N. Beaudoin, après avoir complété 22 ans au service de la compagnie Frost and Woods, d'abord comme voyageur et pendant les six dernières années comme gérant de la succursale de Québec.

Lorsqu'il décida d'ouvrir un magasin aux Trois-Rivières, M. Beaudoin choisit le site actuel de son établissement, parce qu'il avait confiance que la rue Champflour deviendrait un jour ou l'autre la grande rue commerciale des Trois-Rivières. Il prévoyait déjà les développements qui se sont produits au cours des deux dernières décades dans la partie nord de notre ville, sur les coteaux. La rue Champflour ne deviendra probablement jamais la grande rue commerciale des Trois-Rivières parce qu'elle n'a pas de débouché, mais elle sera toujours un centre très achalandé. Le voisinage de la gare a bien changé depuis quelques années et cette évolution aura tendance à s'accentuer, mais la présence de l'hôpital sera toujours un obstacle très important dans cette évolution de la rue Champflour.

Progrès constants

Quoiqu'il en soit, M. Beaudoin avait fait preuve de claire vision, car le magasin qui ouvrait ses portes au mois de janvier 1915 n'a fait que marcher de progrès en progrès. Il a doublé et même triplé sa superficie et a augmenté ses affaires dans une proportion de 150 pour cent.

M. Henri Beaudoin

M. Henri Beaudoin avait 23 ans lorsque son père forma avec lui et M. Théo. Désy, son gendre, la compagnie J.-N. Beaudoin. Il avait auparavant étudié à la petite école du village de Champlain et au séminaire des Trois-Rivières. Il commença même son cours classique et l'abandonna après avoir complété les Belles Lettres. Il avait alors 19 ans et entra au service de la compagnie Frost and Woods pour laquelle son père était gérant de la succursale de Québec.

Il s'en vint aux Trois-Rivières à la suite de la formation de la Compagnie J.-N. Beaudoin, dont le magasin ouvrit ses portes en janvier 1916. Les débuts furent très satisfaisants et en 1922 le magasin trop à l'étroit doublait sa superficie en occupant tout le premier étage de la bâtisse actuelle.

La société formée en 1915 dura jusqu'en 1923. M. Désy partit alors et M. J.-N. Beaudoin et son fils, Henri continuèrent seuls. Leur association devait être de courte durée, car M. J.-N. Beaudoin décédait au cours de l'année 1924. M. Henri Beaudoin continua seul l'oeuvre entreprise par son père, mais depuis près de huit ans, il est secondé par son fils Gilles, qui occupe depuis 1940 le poste de secrétaire de la Compagnie et s'est initié à tous les secrets du commerce du meuble.

C'est à lui qu'incombera la responsabilité de continuer et de développer ce commerce familial semblable à tant d'autres établis par des Canadiens-français et qui se transmettent de génération en génération pour démontrer que les nôtres peuvent remporter du succès dans le domaine des affaires.

Une nouvelle ère

Ce succès, rien ne le prouve mieux que la brève histoire de la maison J.-N. Beaudoin, devant qui s'ouvrira bientôt une nouvelle ère. Il ne saurait plus être question pour elle de changer de site. En 1940, en effet M. Beaudoin, se portait acquéreur de la bâtisse dont il était locataire depuis des années. Il y ajoutait une annexe de trois étages de 40 pieds carrés,





Le populaire établissement de la maison J. N. Beaudoin Ltée, au coin des rues Champflour et St-Prosper, sera d'ici peu de mois le plus vaste magasin de meubles de notre ville. Ci-haut: le magasin vu de l'extérieur; M. Henri Beaudoin et une vue de l'intérieur, au deuxième plancher. Ci-contre, M. Gilles Beaudoin, secrétaire de la compagnie.

dont il se sert actuellement comme entrepôt, mais qu'il transformera dès que les circonstances le lui permettront. Il aura alors un magasin dont la superficie couvrira 13,500 pieds. Ce sera le plus vaste magasin de meubles de la ville des Trois-Rivières. Il se construira un nouvel entrepôt sur les terrains voisins de son magasin, dont il fit l'acquisition en 1940.

Il sera ainsi prêt pour la période de grande activité que connaîtra le commerce du meuble. Il ne prévoit pas, en dépit de la fin de la guerre, des améliorations sensibles dans cette sphère avant quelques années, car la production du meuble ne saurait être augmentée prochainement de façon considérable. L'évolution, que l'on est en droit d'attendre, ici comme dans les autres sphères du commerce, ne se fera pas subitement. Elle sera progressive, mais on peut s'attendre qu'elle sera considérable.

Le commerce du meuble connaîtra un nouveau regain de vie avec la nouvelle production des radios, qui est attendue d'une journée à l'autre. Ce seront ensuite les laveuses électriques, les réfrigérateurs, dont la production ira rapidement en s'augmentant. Pour ce qui est des laveuses électriques, les compagnies en mettront bientôt sur le marché une qui pourra être adaptée pour laver aussi la vaisselle.

Regard dans le passé

On est loin des premières années de la maison J.-N. Beaudoin, alors que les manufacturiers n'avaient pas à offrir comme aujourd'hui des meubles luxueux et aux modèles variés. Un ameublement de chambre à coucher consistait alors en un lit, un sommier et un petit bureau; celui d'une salle à diner en une table ronde et des chaises.

La maison Beaudoin achète une grande partie de ses meubles dans la province de Québec, qui contrôle environ 75 pour cent de l'industrie du meuble dans le Canada. Ses principaux fournisseurs sont Eastern Furniture, de Victoriaville, Henri Vaillières, de Nicolet; Montmagny Furniture, les compagnies Kroehler et Simmons. Il vend les poêles Findlay, les laveuses Thor et Easy.

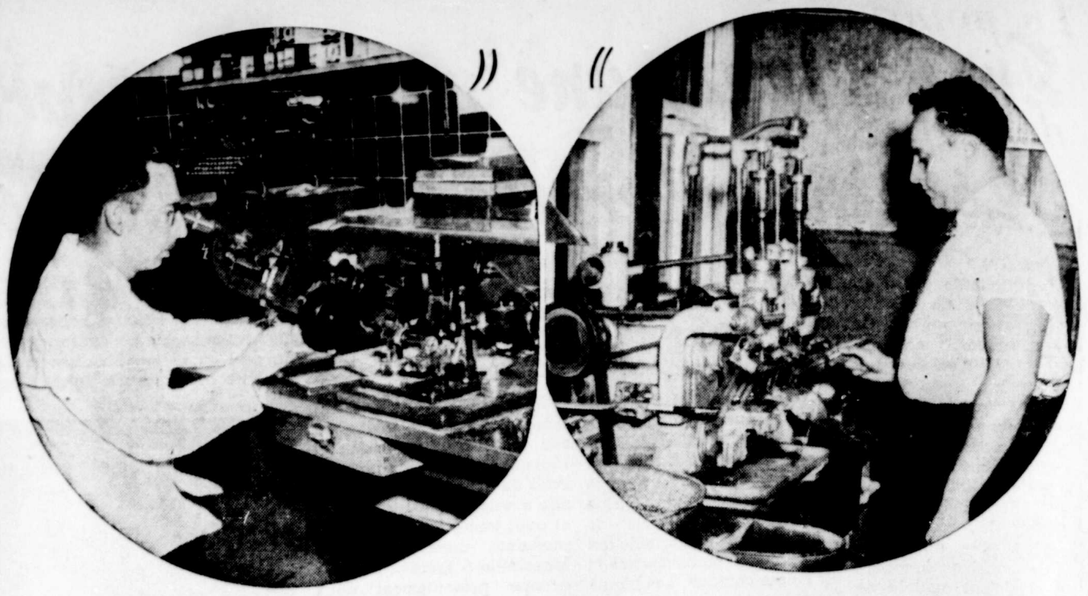
Amateur de pêche

M. Henri Beaudoin consacre tout son temps à son magasin et à sa famille. Ami des sports, il n'aime rien mieux qu'une petite excursion à la campagne pour taquiner la truite dans les petites rivières qui longent les routes. Contrairement à la majorité des amateurs de pêche, il n'aime pas à fréquenter les clubs, mais préfère tenter sa chance dans les petits rapides et les ruisseaux ombragés. Il aime aussi le baseball et le hockey. Quoique très intéressé à tout ce qui peut aider au progrès de Trois-Rivières, il fait partie de très peu d'association. Une des rares dont il soit membre est la Chambre de Commerce, dont il fut directeur pendant deux ans.

Comme nous le disons plus haut, il est aujourd'hui secondé par son fils, Gilles, qui a déjà une expérience de huit ans dans le commerce du meuble. Son fils aîné Gabriel fut reçu prêtre, il y a une couple d'années. Il est premier régent au séminaire des Trois-Rivières. Deux autres de ses fils achèvent cette année leur cours d'étude. Fernand, étudiant en chirurgie dentaire, complètera son cours universitaire à l'été tandis que, son quatrième fils, Pierre, est finissant au séminaire des Trois-Rivières.

Gilles, son assistant au magasin, consacre la presque totalité de ses loisirs au scoutisme. Il est en effet assistant-commissaire des Scouts Catholiques.





Etienne Lamontagne a évité les tâtonnements des débuts



Nous présentons ici M. Etienne Lamontagne, opticien d'ordonnance et un de nos hommes d'affaires les plus sympathiques. Il est photographié au comptoir de son établissement. Médaillon de gauche: Un employé M. François Caron, gradué de la Corporation des opticiens d'ordonnance, vérifie au lensomètre la force et les axes d'un verre; médaillon de droite: Un autre employé, M. Paul-Emile Samson, dirige la machine à cylindres, machine très dispendieuse et très efficace, qui sert à fabriquer les verres composés.

ETIENNE LAMONTAGNE est un jeune homme. A son âge la plupart des jeunes en sont encore à leurs débuts et fondent leurs espérances sur des entreprises dont l'essor n'est pas encore total, dont la voie n'est pas encore définitivement tracée. Etienne Lamontagne a fixé l'orientation de son existence et de son salon d'optique depuis plusieurs années déjà. Il est un de nos hommes d'affaires les plus favorablement connus. Sa réussite dans la vie est un fait accompli. Etienne Lamontagne aura su éviter les tâtonnements du début et partir tout de suite en affaires sur un solide pied d'efficacité.

Sa famille est originaire de Sherbrooke où il est né lui-même. Elle est venue s'établir aux Trois-Rivières en 1919, habitant depuis ce temps une accueillante maison de la rue Saint-Prosper. Le père, M. Joseph Lamontagne, est inspecteur à la Canada Iron Foundries.

Le salon d'optique et les ateliers de M. Lamontagne sont situés à 1065, rue Saint-Prosper.

Jeunesse active

Ayant fait de solides études à l'Académie De La Salle, Etienne Lamontagne est entré en 1925 au service de la maison Butler et Jobin où il a pratiqué sa profession d'opticien d'ordonnances jusqu'en 1932. De 1925 à 1928. il travailla à la succursale de Montréal. Il fut promu gérant aux Trois-Rivières en 1928 et occupa le même poste à Sherbrooke de 1931 à 1932.

Etienne Lamontagne a acquis durant ce temps une profonde expérience dans sa profession et la direction de son entreprise. Il était déjà en mesure, en 1932, d'ouvrir un salon d'optique à lui sur la rue Saint-Prosper.

Son entreprise est allée depuis de progrès en progrès. Il l'a dotée tout de suite de la machinerie la plus délicate et la plus moderne.

Ordonnances variées

La force des verres varie presque à l'infini. Les porteurs de lunettes savent comment ces verres doivent être traités avec précision pour donner exactement le rendement qu'il faut. Les opticiens d'ordonnance ont donc une grande responsabilité, celle du meilleur soin possible à la vue de leurs clients.

Chaque ordonnance est donc un problème délicat qu'il faut résoudre. Suivant sa courbe et son épaisseur, le verre a telle ou telle force. L'oeuvre de l'opticien d'ordonnance en est une qui exige le plus de compétence et de minutie.

Etienne Lamontagne possède les qualités, la machinerie et l'expérience qu'il faut pour exécuter parfaitement les ordonnances que des clients de plus en plus nombreux lui apportent.

M. François Caron, gradué de la Corporation des opticiens d'ordonnance, est dpeuis sept ans à l'emploi de M Lamontagne. Même en l'absence de celui-ci, M. Caron peut donc répondre aux clients qui apportent des ordonnances. La corporation interdit aux non-gradués de recevoir des ordonnances.

Projet d'expansion

Etienne Lamontagne a d'abord logé son comptoir et ses ateliers du côté nord de la rue Saint-Prosper pour se transporter en 1935 dans l'immeuble qu'il occupe actuellement, du côté sud de la même rue. Son salon d'optique est situé à un endroit où il est facilement accessible aux clients des quatre coins de la ville.

Notre concitoyen a installé une des plus belles vitrines et un des plus élégants comptoirs de la ville dans cette maison de la rue Saint-Prosper où il demeure avec ses parents.

Il a déjà agrandi à différentes reprises son atelier d'optique. Mais il rêve de faire encore plus grand dans un avenir rapproché. Etienne Lamontagne a déjà les plans d'une transformation d'immeuble qui lui vaudrait deux vitrines au lieu d'une et un portique encore plus spacieux que celui d'aujourd'hui.

Une exclusiveté

Etienne Lamontagne possède actuellement, pour faire les verres composés ou cylindriques, une machine à cylindres qui est unique en ville. C'est probablement là la plus récente invention dans ce domaine. Elle permet une opération plus précise, si possible, en même temps que plus rapide.

On sait comment les verres sont polis à l'émeri, comment on les taille au diamant et comment on les ajuste de différentes façons sur les lunettes selon qu'elles sont en corne ou en métal, aussi selon la forme que le client a choisie

Les verres à lunettes demandent la cuisson la plus parfaite. Ils parviennent aux opticiens d'ordonnance sous forme de disques de même circonférence et de même volume. C'est donc aux opticiens d'ordonnance qu'il convient de leur donner la force définie qu'a fixée l'optométriste.

Les opticiens d'ordonnance se servent de meules concaves ou convexes de différentes formes pour donner au verre la courbe voulue. La force exacte du verre est vérifiée au moyen d'un lensomètre.

Activités sociales

M. Etienne Lamontagne est membre du quatrième degré de l'ordre des Chevaliers de Colomb, membre à vie du Club de canotage Radisson, membre de la Chambre de commerce, du Club des raquetteurs Laviolette, etc. . . Dans le domaine des sports, ses rares loisirs ne lui permettent pas de faire valoir, comme autrefois, son adresse au tennis. Ses préférences semblent donner dans les sports d'hiver comme la raquette; il est, de plus paraît-il, un assidu des grandes joutes de hockey.

M. Lamontagne est depuis deux ans président de la Corporation des opticiens d'ordonnance de la province de Québec. Il occupait jusque-là et depuis sept ans les fonctions de vice-président de la même corporation. Sa présidence l'oblige à de nombreux déplacements en tout temps de l'année.

Elle lui vaut, cependant de payer de sa personne pour faire une excellente publicité à sa ville et à ses concitoyens et pour grandir des connaissances qu'il alimente sans cesse à la lecture des dernières expériences scientifiques de revues spécialisées.

M Etienne Lamontagne est aussi membre du Better Vision Institue de New-York qui le renseigne continuellement sur les choses de l'optique.

Ainsi, étudie-t-il spécialement depuis quelques mois les possibilités de l'oeil de verre qu'on applique sur l'oeil naturel dans les orbitres, oeil de verre qui remplace la lunette dans bien des cas aux Etats-Unis et au Canada.

M. Lamontagne surveille, de plus, les derniers développements de l'optique dans le domaine des verres fumés et des verres composés. On observe, en effet, chaque année de ces développements qui rendent plus agréable le port de lunettes et qui contribuent de plus en plus à soulager des vues malades ou simplement fatiguées.

Etienne Lamontagne demeure un homme d'affaire à la page.



Vitrine et enseigne très **artistiques du comptoir et des ateliers de Etienne Lamontagne.**

La population trouve dans les sports un dérivatif à ses tracas

(Suite de la page 40)

Le baseball

Les Trifluviens ont été plus favorisés par la gloire des championnats dans le baseball qu'au hockey. En vingt-cinq ans, Trois-Rivières a décroché deux titres dans le professionnalisme. En 1922 dans la ligue de l'est et en 1940 dans la ligue Provinciale. Ces deux circuits étaient affiliés au baseball organisé, calibre "B".

Quelques mois, avant la publication du premier numéro du "Nouvelliste", la ligue de la Vallée du St-Maurice venait de terminer une saison mémorable. Le club Laurentide de Grand'Mère avait remporté les honneurs contre le Cap, organisé par Tom Wark et John O'Reilly. A cette époque, on faisait venir des clubs complets et l'on payait des joueurs à raison de cent dollars par joute. MM. Maurice Duplessis, avocat, Sars Malone et C. O. Baptist patronisaient le club Trois-Rivières. C'est en 1920 que furent transportées sur le terrain de l'exposition les estrades en bois de la Shipyard, démolies en 1937 pour être remplacées par le luxueux stadium édifié en 1938 grâce à l'Honorable Maurice Duplessis, premier ministre de la Province et député des Trois-Rivières.

Parler de la ligue de l'Est aux Trifluviens, c'est leur rappeler des souvenirs fortement gravés dans les mémoires. Ce circuit, qui opéra trois ans, groupa Trois-Rivières, Montréal, Ottawa, Québec, Valleyfield, Cap-de-la-Madeleine. La première année en 1922, Trois-Rivières remporta le championnat avec Becker, Grenier, Kibbee, Bettez, Lafontaine, Frank Délisle, Kimball, Farrand, Bénard. L'année d'ensuite, Trois-Rivières se rendit en finale, mais fut vaincu par Montréal. A. MM. Arthur Bettez et Harry Poulos reviennent l'honneur d'avoir promu le baseball ici durant ces deux années. M. Bettez en soutira une popularité telle, qu'elle lui valut de devenir le premier magistrat des Trois-Rivières. Harry Poulos y engouffra une petite fortune, affectant considérablement son commerce. C'est lui qui implanta ici "Les Ladies Days" au baseball. Les dames accompagnées étaient admises gratuitement.

La ligue de l'Est disparue, Trois-Rivières fut privée de baseball professionnel durant quatorze ans jusqu'en 1937, alors qu'une groupe de jeunes sportsmen: MM. Martial Martin, François Hétu, Gérard Duval, Marcel Dufresne et Bruno Morin obtinrent une franchise dans la ligue Provinciale. De 1923 à 1937, Trois-Rivières se divertira à même le talent local. Durant cette période, on compte une foule de clubs indépendants ainsi que diverses ligues, soulevant un intérêt remarquable. En 1924, le Richmond et St-Maurice Paper, clubs indépendants, jouent des parties d'exhibition tantôt sur leur terrain respectif et à l'extérieur. De 1925 à 1929, la ligue de la Vallée du St-Maurice occupe les loisirs des amateurs de baseball. Shawinigan, Cap, Amateur, Trois-Rivières, C. P. R., Textile, Vimy ont tour à tour fait partie de cette agglomération, Trois-Rivières, sous la direction d'Armand Gariépy, gagna les championnats en 1928 et en 1929 contre Shawinigan et C. P.R. Le Cap remporta les honneurs en 1927. En 1930, une ligue de la cité formée des principales industries. International triomphe en finale contre Balcer Glove.

De 1931 à 1935, la balle molle enleva la priorité au baseball. Une fièvre exceptionnelle s'empara de nos athlètes et tous se lancèrent dans la balle molle. On était en pleine crise mondiale. Les clubs De La Salle et Girard-Godin ont groupé les meilleurs joueurs de l'époque. Le baseball rebondira en 1935 avec le retour de la Vallée du St-Maurice. Trois-Rivières, Laviolette, Grand'Mère et Shawinigan en font partie. Ce circuit évolua deux saisons et en 1937, Trois-Rivières s'abouche à la ligue Provinciale.

De 1937 à 1942, les Trifluviens ont eu du baseball professionnel sans interruption. La guerre interrompit la marche des événements en 1942 alors que notre ville était représentée dans la Canado. On calcule que pas moins de 300 joueurs sont passés aux Trois-Rivières de 1937 à 1942. La direction du club a changé de mains deux fois. Au point de vue financier, les promoteurs ne furent pas plus heureux les uns que les autres, à l'exception de 1938 alors que le club termina la saison avec un avoir de cinq mille dollars en caisse.

Le plus célèbre joueur de baseball passé ici fut sans contredit le manchot Peter Gray, qui a passé la dernière saison dans les ligues majeures sous la livrée des Browns de St-Louis. Il faut aussi mentionner Jean-Pierre Roy, si heureux avec Montréal l'été dernier, maintenant la propriété des Dodgers de Brooklyn auxquels il se rapportera le printemps prochain. Signalons de plus Alex Pitko le redoutable cogneur de circuits. Jim Skelton le comédien-lanceur, Byron Speece, artilleur actuellement avec Seattle de la côte du Pacifique, Tony DeNubilo, Wearshing, fameux troisième but, Justin Keenoy, etc. En 1940, TroisRivières gagna le championnat de la Provinciale en battant Granby en finale. Jean-Pierre Roy avait lancé la partie décisive.

Durant la guerre, Trois-Rivières ne fut pas privée de baseball. Les "Commandos", patronisés par des sportmen locaux, dont MM. Scott, Bégin, Cadieux, Lamothe, Bourgeois, nous ont récréés abondamment. Le club était formé de militaires, à l'exception de l'été dernier.

La Canado-Américaine ayant décidé de reprendre ses activités l'an prochain, Trois-Rivières s'y abouchera de nouveau et les Dodgers de Brooklyn opéreront la franchise du club local. Marcel Dufresne, si versé dans la baseball, sera le gérant général du club Trois-Rivières.

Le Bellevue

Le Bellevue aura contribué plus que toute autre organisation semblable à populariser le tennis aux Trois-Rivières et dans notre région depuis une décade. Fondé en 1927, le Bellevue, n'a jamais cessé de propager l'amour du tennis et de le conduire à bonne fin... La plus grande gloire du Bellevue aura été de lancer le tournoi annuel de la Mauricie, tenu chaque été sans interruption, depuis 1934. A Robert Ménard de Shawinigan et Yvon Pépin de Drummondville reviennent l'honneur d'avoir gagné chacun trois tournois en simples.

Outre le Bellevue, Trois-Rivières a compté aussi dans les cercles du tennis, le Three Rivers Club disparu, il y a une dizaine d'années. On a vu surgir des organisations analogues de par la ville en ces dernières années comme par exemple le B. C. D. H. l'Aiglon, le Colombien, et enfin le Radisson.

Le Radisson

Le Radisson a pris naissance en 1934 lors des fêtes du Tricentenaire. Ses modestes débuts ne laissaient rien présumer de l'expansion extraordinaire qui s'ensuivit. La Radisson ne souffre pas de comparaison avec les autres organismes du genre dans l'est du pays.

Les fameuses courses en canot de La Tuque-Trois-Rivières, rehaussées par la présence de canotiers Indiens, Américains, ont apporté au Radisson et à notre ville des Trois-Rivières une publicité notoire à l'étranger. Des cinéastes américains reputés se sont même déplacés pour filmer les péripéties de ces courses. Le Radisson présenta six courses du genre. La dernière, en 1939, partit des Piles au lieu de La Tuque pour se terminer au Flambeau.

Depuis 1934, Le Radisson a bien évolué et s'est enrichi d'un grand domaine. Ce club a pris un caractère à la fois social et sportif la place de l'humble chalet du début, le Radisson possède aujourd'hui un immeuble spacieux, bien organisé et en état de recevoir ses membres à n'importe quel temps de l'année. Les jeux sont bien organisés. L'été dernier, le Radisson a aménagé deux magnifiques courts de tennis qui font les délices des membres.

Chaque année, ont lieu les élections générales. En dépit des améliorations grandioses apportées à sa propriété et du coût des opérations, la situation financière du Radisson est en bonne posture. Les actionnaires se sont révélés gens d'affaires avisés.

Le ski

Sport européen, originaire des pays scandinaves et transplanté au Canada, par des immigrés suédois et norvégiens, le ski se pratique chez nous sur une échelle officielle depuis 1924 et marque en même temps les premiers pas du club de ski des Trois-Rivières. Ce sont des Norvégiens, employés dans nos moulins à papier, qui en furent les instigateurs. Le ski a fait des progrès sensibles depuis en notre ville. Wallace Argall a été le premier président du club local. Parmi les autres pionniers de l'oeuvre, il convient de signaler les noms de Lou Charbonneau, J. N. Iversen, W. L. Korin, Dr Fred Houde, H. P. Britten, Jean Descôteaux, Paul Désilets, Georges Hébert, Robert Millet, J. M. Lamontagne, Duncan Breese, Harry Olsen, Roland Bourdon pour ne citer que ceux-là.

(Suite à la page 59)

MM. Victor et Gustave Chevalier continuent le commerce de gros établi par leur père en 1921

LE DEBUT de la présente année fut l'occasion d'un autre pas vers le progrès pour la maison J.-A. Chevalier & Fils, renommée dans notre district et même à l'extérieur, pour l'excellence des produits qu'elle distribue et l'importante place qu'elle tient dans le commerce d'épicerie en gros. En effet, au mois de janvier 1945, afin de répondre plus adéquatement aux besoins présents et de donner une vigueur plus jeune à son administration, la maison J.-A. Chevalier & Fils se donnait un nouvel exécutif, sous la direction de MM. Victor et Gustave Chevalier, fils du fondateur de cette maison.



MM. Victor et Gustave Chevalier, propriétaires de la Maison Chevalier et Fils, épicerie en gros. Le premier s'occupe de l'administration générale et le deuxième des achats et des ventes.

Dans les annales du commerce d'épiceries en gros de notre ville et région, la maison J.-A. Chevalier & Fils a joué un rôle prépondérant. Pour donner une idée aussi exacte que possible de sa contribution au développement de ce commerce dans notre milieu, nous ne trouvons de meilleure formule que celle d'en faire l'historique et de présenter son fondateur ainsi que ceux qui, aujourd'hui, continuent l'oeuvre commencée par leur père..

Entreprise familiale avant tout, la maison J.-A. Chevalier & Fils n'a cessé un seul instant d'être entièrement gérée et dirigée par le père et les fils Chevalier, depuis sa fondation. Sous leur habile direction, d'année en année, la maison s'est fait connaître, a augmenté sa clientèle et, aujourd'hui, elle figure au premier rang des importants commerce d'épiceries en gros de la région.

Raisons du succès

Questionné sur les raisons du franc succès et de la popularité dont jouit cette maison auprès des épiciers des Trois-Rivières et des villes et villages environnants, son président nous répondit: "que le premier souci de la maison a toujours été de vendre les meilleurs produits aux prix les plus abordables, et de tenir en magasin une foule de produits, afin d'accommoder et de satisfaire ses clients". Car, nous disait-il, on ne sait jamais le jour où une commande nous sera faite, et si nous n'avons pas ce produit en magasin, le client ira le chercher ailleurs".

Dans toute la région

Avec une telle politique, il n'y a rien de surprenant à ce que la maison Chevalier et Fils ait vite conquis la confiance et la clientèle des petits et gros épiciers de la région. Toujours guidée, par les principes d'honnêteté, de travail, d'empressement et de ferme volonté de bien servir leurs clients, les artisans de cette belle et prospère maison de chez-nous méritent beaucoup de la population, car, ils sont un exemple de cette belle coopération familiale, si nécessaire, qui permettra aux Canadiens-français de reconquérir la place qui leur revient dans le domaine économique.

Débuts en 1911

C'est en pleine connaissance de tous les secrets de l'épicerie en gros, que M. Chevalier, père, vint fonder son commerce aux Trois-Rivières en 1921. Car, dès ses études commerciales terminées au collège de Berthierville, il se rendait à Montréal pour entrer dans le commerce de l'épicerie au détail. Natif de St-Norbert, il tentait la grande aventure dans la métropole. Sa réussite est là pour confirmer l'optimisme qui l'animait à ce temps. Pendant douze ans, il fut à l'emploi de la maison Laporte-Hudon-Hébert et Cie, à titre de voyageur. C'est en 1911, à vrai dire que M. J. A. Chevalier se lança dans l'épicerie en gros. En effet, cette année-là, il formait la société Magnan et Chevalier et ouvrait son premier commerce à Joliette. Cinq ans plus tard, il se rendait à Drummondville pour fonder la maison d'épicerie en gros "Chevalier et Marchessault". Dès que ses fils sont en âge de le seconder, M. Chevalier ne perd pas un moment. Il vient aux Trois-Rivières pour fonder la maison qui porte encore son nom.



Photo extérieure de l'immeuble de l'épicerie en gros, Chevalier et Fils, située sur la rue Bonaventure.

Il faut dire que la ville ne lui était pas totalement inconnue, car à maintes occasions, il était passé ici en se rendant à Shawinigan, Grand'Mère et Québec, alors qu'il voyageait pour Laporte et Cie. L'endroit lui semblait propice, car son sens averti des affaires, lui disait que l'industrie serait appelée à jouer un grand rôle dans l'histoire de notre ville.

Construction d'un entrepôt

A ce temps, comme aujourd'hui, les locaux étaient rares, et malgré toutes les recherches possibles et impossibles, le fondateur, déjà aidé de ses fils, ne parvint à trouver un endroit pour entreposer ses produits et loger l'administration.

Sans hésitation, il se mit en frais de construire l'entrepôt qui est encore occupé par la maison J. A. Chevalier et Fils, rue Bonaventure.

Grande quantité de produits

En entrant dans la salle d'échantillons qui en même temps est utilisée pour la préparation des commandes, le visiteur est d'abord frappé par le nombre quasi incalculable de produits exhibés sur les tablettes fixées au mur. Le coup d'oeil est de toute beauté tant la propreté et l'ordre le plus parfait règnent dans l'entrepôt de la maison J.-A. Chevalier. Des étiquettes de toutes couleurs attirent l'attention et fixent le spectateur sur le produit que boites, bouteilles, récipients renferment. Un personnel des plus expérimentés voit à ce que les commandes soient prestement remplies et expédiées à destination.

Personnel de 11 employés

En parlant du personnel, qu'il soit attaché au département de la comptabilité, de l'expédition, de la livraison, MM. Chevalier ont voulu souligner qu'il existait une coopération qui faisait de la maison Chevalier et fils une entreprise doublement familiale, car direction et employés forment une famille de 13 membres. Ici, il est bon de souligner qu'à ses débuts la maison Chevalier et Fils ne comptait que six employés et que maintenant, ce nombre a doublé.

Organisation très précise

L'organisation requise pour le bon et prompt fonctionnement de l'entreprise n'est pas si simple qu'on serait, à première vue, porté à le croire. Ses différents rouages doivent être précis comme ceux de l'horloge, car, la moindre erreur entraînerait une perte de marchandises ou du mécontentement de la part des clients, et nous savons pertinemment bien, que s'il est un point sur lequel la maison J. A. Chevalier et Fils n'a cessé d'insister, c'est bien celui de toujours donner satisfaction à sa clientèle. A cette fin rien n'est négligé.

Que ce soit des boites de conserves, du grain, du sucre, de la farine, des épiceries, du tabac et que sais-je, rien n'entre dans l'entrepôt sans avoir été examiné. A plus forte raison, aucune commande n'en sort sans avoir été soigneusement vérifiée. Chaque article est l'objet d'une attention spéciale, et quand un des deux camions va livrer les commandes soit aux épiciers des Trois-Rivières, soit encore à ceux des autres villes ou villages de la région, le client est toujours assuré de recevoir les meilleurs produits.

MM. Victor et Gustave Chevalier

Essentiellement une entreprise familiale, disions-nous, au début, nous en avons la preuve dans l'organisation actuelle de la maison Chevalier et Fils. En effet, après la mort de son fondateur en 1938, l'exécutif réunissait trois frères Chevaliers. Aujourd'hui, la maison est encore dirigée, à la suite de sa réorganisation, par MM. Victor, et Gustave Chevalier, alors que le premier s'occupe de l'administration générale, le second voit aux achats et aux ventes.

Des directeurs compétents

Tous deux sont au service de la maison depuis plus de 25 ans, et connaissent à fond tous ses rouages pour y avoir successivement tenu les postes de voyageur-vendeur, comptable, acheteur, gérant, etc. Cette expérience est le plus bel héritage que pouvait leur léguer leur père.

MM. Victor et Gustave Chevalier sont tous deux mariés et respectivement père de deux et trois enfants, qui font tout leur bonheur.

Membres de la Chambre de Commerce

Les frères Chevaliers appartiennent à la Chambre de Commerce senior de la ville, à l'Association des Marchands-Détaillants de la province, ainsi qu'à l'Association des Epiciers en Gros de Québec, dont M. Victor Chevalier est directeur.

Tous deux animés du véritable esprit de travail, d'amélioration et de coopération, les frères Victor et Gustave Chevalier continueront à donner de l'expansion et de la renommée à la maison qu'ils dirigent et avec les années à venir, en se basant sur les progrès accomplis ces derniers temps, l'épicerie en gros J. A. Chevalier et Fils est vouée à la plus grande réussite.





A gauche, le bureau de la Maison Chevalier et Fils; à droite: un coin de l'intérieur du magasin. On y remarque l'ordre et la grande propreté

Les frères Lamarche ont contribué à développer l'hôtellerie en Mauricie





Photo du haut: une institution moderne, l'Hôtel Canada. A droite: l'hôtel Canada de 1925 à 1930. Dans le médaillon: MM. Georges Lamarche, propriétaire et J. Oscar Nolet, gérant. En bas: photo des quatre frères Lamarche, prise à La Tuque, voici quelques années; de gauche à droite: MM. Georges, Ludger, Joseph et Rodrigue Lamarche.

MESSIEURS Joseph et Georges Lamarche auront été des pionniers de l'hôtellerie dans la région du Saint-Maurice.

Partis jeunes hommes de Saint-Lin-des-Laurentides où ils avaient vécu sur la ferme de leur père, les deux frères ont dirigé à La Tuque, au début du siècle, deux hôtels qui offraient déjà à cette époque un confort moderne et qui ont contribué à donner le ton à notre excellente hôtellerie du nord de la région.

Tous deux ont acquis plus tard, soit en 1925, l'Hôtel Canada, de la rue Champflour, qui, grâce à ses transformations récentes, est devenu un des hôtel les plus magnifiques du genre dans notre province.

Ils ont aussi à leur crédit la fondation de l'Hôtel Transcontinental d'Amos, en Abitibi.

L'aîné des deux, M. Joseph Lamarche, qui fut échevin à La Tuque et aux Trois-Rivières, est décédé ici en 1939, laissant à son frère Georges la lourde responsabilité d'une industrie hôtelière multiple et prospère dont ils avaient jusque-là partagé la propriété et la direction.

Nous raconterons ici brièvement la carrière de ces deux hôteliers pour en tirer une leçon de travail opiniâtre, d'esprit d'organisation et de réussite en affaires.

A La Tuque en 1906

Joseph et Georges Lamarche, fils de feu Narcisse Lamarche et feu Elmire St-Aubin, sont arrivés à La Tuque en 1906. Ils partageaient un goût inné de l'entreprise et ils ont conjugué des efforts courageux dès le début de leur carrière. Les deux frères ont tout de suite converti en hôtel un magasin de l'endroit. La Tuque ne comptait encore que trois mille âmes à cette époque. Ce fut d'abord l'Hôtel Lamarche et on lui donna plus tard le nom d'Hôtel Saint-Roch.

Nos jeunes hôteliers ont trimé dur, ils ont tiré des plans, fait des calculs, couru des risques dans des améliorations qui devançaient souvent le progrès même de la ville, mais ils savaient qu'ils ne pourraient arriver autrement au succès qui a couronné leur oeuvre.

Quatre ans plus tard, en 1910, ils acquéraient à La Tuque l'Hôtel Windsor. Au fur et à mesure, la population de la ville augmentait et ses services d'hôtellerie suivaient le pas, allaient de l'avant... Les Hôtels Lamarche (Saint-Roch) et Windsor comptaient respectivement à cette époque 25 et 33 chambres.

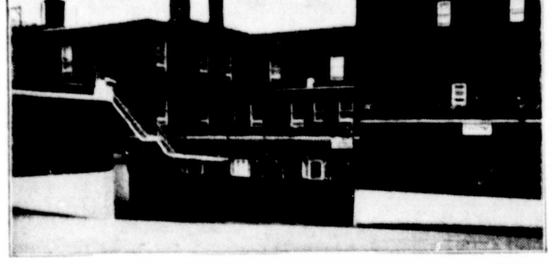


Facteurs d'expansion

A La Tuque, comme aux Trois-Rivières, les frères Lamarche ont joué un rôle actif dans les affaires municipales et sociales. Nous disions plus haut que le frère aîné, M. Joseph Lamarche, avait été échevin des deux villes durant plusieurs années. On se rappellera longtemps dans la région sa personnalité tranchante, sa générosité proverbiale et les talents oratoires qu'il a déployés aux deux hôtels de ville.

Tous deux possédaient à La Tuque un grand nombre de lots à construire. M. Georges Lamarche maintient encore là-bas un bureau d'immeubles pour la vente de deux cents terrains qui lui restent. Il y a, de plus, exploité durant plusieurs années un bureau de perception.

MM. Joseph et Georges Lamarche ont contribué de toute manière à l'expansion de La Tuque. Le dernier a contribué, pour sa part, au progrès de notre ville par les transformations qu'il a faites à l'hôtel Canada. Il entend y contribuer davantage encore en construisant plus tard un théâtre près de la gare et une annexe à l'hôtel. Il a acquis dans ce but les maisons et terrains de la succession Dumoulin, rue Champflour. En attendant que les matériaux soient plus accessibles et que ses plans soient définitifs, M. Georges Lamarche démolit ces maisons et en consacre l'espace à un parc de stationnement.



En ce faisant, le propriétaire de l'Hôtel Canada contribue non seulement au progrès, mais aussi à l'urbanisme dans notre ville.

Aux Trois-Rivières

Reportons-nous de nouveau en arrière pour rappeler les débuts de la direction Lamarche à l'Hôtel du Canada. C'était en 1925. A La Tuque, l'Hôtel Windsor venait d'être incendié de fond en comble. Les frères Lamarche abandonnèrent à un autre citoyen le soin de reconstruire l'Hôtel Windsor, dont ils devaient se porter de nouveau acquéreurs quelques années plus tard.

M. Joseph Lamarche fut gérant de l'Hôtel Canada de 1925 jusqu'à sa mort. Depuis 1939, M. Georges Lamarche assume l'administration de cette institution.

L'aîné des deux étant mort, le survivant a voulu concentrer tout son effort à l'Hôtel Canada qui a subi dès 1940 une transformation totale. En même temps, M. Georges Lamarche vendait ses deux hôtels de La Tuque, ne conservant là-bas qu'un bureau d'immeubles dont il a confié la direction à des intermédiaires.

La reconstruction

L'Hôtel Canada a subi, voici cinq ans, une transformation complète, on peut parler même de reconstruction. Les aspects extérieur et intérieur de la bâtisse ont été de ce fait changés du tout au tout. M. Georges Lamarche a consacré à cette reconstruction plusieurs dizaines de milliers de piastres. Il n'a rien épargné pour rendre son hôtel plus attrayant, plus luxueux et plus invitant, connaissant toutes les possibilités qui s'y trouvent à cause de sa situation droit en face de la gare du Pacifique Canadien.

Auprès des visiteurs qui descendent du train, l'Hôtel Canada constitue une excellente publicité pour Trois-Rivières. Ils s'y accommodent le mieux du monde. Il est moderne, il est chic et il possède tous les services qu'il faut. D'ici quelques semaines le service téléphonique sera installé dans chaque chambre de l'hôtel. Jusqu'à présent, la Compagnie de téléphone Bell n'a pu livrer tous les appareils nécessaires à cause des restrictions imposées par la guerre.



L'Hôtel Canada compte cinquante chambres, dont seize avec bains individuels. Ces chambres sont abondamment ensoleillées et aérées. Les planchers y sont recouverts de tapis luxueux et M. Lamarche y a fait distribuer un ameublement confortable et élégant.

Pour la protection des clients, l'immeuble a été reconstruit à l'épreuve du feu.

Parmi les autres services de l'Hôtel Canada, citons le restaurant dont la cuisine est devenue fameuse, les salons, le hall d'entrée spacieux et agréable, etc...

On comprend ainsi comment il arrive que le gérant de l'Hôtel Canada doit refuser des clients tous les soirs, les chambres étant régulièrement occupées.

Un horizon refait

On se rappelle que les environs de la gare, voici quelques années, n'étaient pas de nature à flatter les Trifluviens dans le regard inquisiteur des passagers du Pacifique Canadien. On a même parlé à l'époque de jeter des bâtisses à terre pour aménager un parc à cet endroit.

M. Georges Lamarche a résolu le problème en améliorant d'abord, comme on l'a constaté, l'aspect extérieur de l'Hôtel Canada, aussi en acquérant les bâtisses désuètes de la succession Dumoulin qu'il est à faire démolir. M. Lamarche complètera plus tard ses plans par la construction d'une salle de cinéma et l'agrandissement de l'Hôtel Canada. L'aménagement temporaire d'un parc de stationnement libérera cet horizon jusqu'à la rue Duplessis, en attendant les constructions que M. Lamarche entend y ériger plus tard. En procédant à la transformation de l'Hôtel Canada, celui-ci a veillé à l'élégance et à la propreté de l'immeuble aux quatre coins. Nos gens connaissent bien la façade de l'immeuble; ils en connaissent peut-être moins l'arrière qui donne du côté de la rue Duplessis. Le pavage et la culture des fleurs lui ont donné l'aspect le plus joli et le plus invitant.

39 "ans dans le métier"

En pratiquant la profession d'hôtelier depuis 1906, M. Georges Lamarche a acquis une expérience considérable. Mais il ne connaît pas "le métier" à fond seulement pour avoir tenu hôtel aux Trois-Rivières, à La Tuque et à Amos, il le connaît aussi à cause des voyages fréquents qu'il a faits dans les grandes hôtelleries de l'extérieur. Ayant constaté les améliorations d'autres hôtels, M. Lamarche a travaillé constamment à doter les siens des mêmes avantages. On sait par la construction qu'il a dirigée et par la direction qu'il donne à l'Hôtel Canada combien cette expérience est profitable à la clientèle.

M. Georges Lamarche a dirigé quatre hôtels depuis le début de sa carrière. Ces hôtels lui ont donné l'occasion de présider sept ouvertures et réouvertures. Il a assumé la direction des Hôtels Canada, Windsor et Lamarche (Saint-Roch) à deux reprises dans chacun; il a dirigé durant un an l'Hôtel Transcontinental, d'Amos, dont il est le fondateur. Or, il a, tout en gérant deux hôtels de La Tuque, exploité là-bas une taverne, un bureau de perception et un bureau d'immeubles. Ce travail, pourtant écrasant, n'est pas venu à bout de son étonnante vigueur physique. Agé de cinquante-neuf ans, il conserve aujourd'hui le même dynamisme, la même vigueur dans l'entreprise.

M. Gorges Lamarche fait partie de deux associations qui jouent un grand rôle dans notre province, l'Association hôtelière du Québec et l'Association professionnelle des hôteliers (ruraux).

MM. Joseph et Georges Lamarche auront déployé des personnalités marquantes dans les villes des Trois-Rivières et de La Tuque, surtout en raison des facteurs de progrès qu'ils y auront apportés à force d'initiative et de travail.

Continuant la politique des débuts, M. Georges Lamarche continue à collaborer au progrès des deux villes où il a déployé son activité débordante, en ne restreignant pas celle-ci à sa seule occupation d'hôtelier. Il est membre des Chambres de Commerce de La Tuque et des Trois-Rivières. Il est membre à vie du Club de canotage Radisson et fait partie de plusieurs autres clubs.

M. Georges Lamarche compte deux frères vivants, M. Rodrigue Lamarche, charcutier à La Tuque, et Ludger, propriétaire de la Taverne Sélect, édifice Champflour. De ses cinq soeurs, quatre vivent encore. Ce sont Mme Adrien Thuot de Saint-Lin, Mme Joseph Latendresse, de Montréal, Mlle Albertine Lamarche, de Montréal, et Mme Herménégilde Lachapelle, de Saint-Esprit.

Un gérant très compétent

M. J.-Oscar Nolet est gérant de l'Hôtel Canada. Sa nomination a marqué un choix judicieux. Il compte plusieurs années d'expérience dans l'hôtellerie.

Fils de feu Louis Nolet, autrefois tailleur aux Trois-Rivières, il a vu le jour à l'endroit où est situé aujourd'hui le Manoir Laviolette. Le père étant mort, Mme Nolet est partie après le feu de 1908 avec ses enfants pour aller demeurer à Montréal. Là, le jeune Oscar Nolet s'est initié à la profession d'hôtelier en s'engageant comme chasseur au Ritz-Carlton.

Plus tard, il entrait à l'emploi du Canadien National comme garçon de table sur les trains. Revenu à Montréal, il fut durant neuf ans à l'emploi de l'hôtel New-Carlton.

Il a ensuite assumé la gérance de l'Hôtel Windsor, de Louiseville, durant trois ans. Après quoi, il est revenu dans sa place natale pour devenir gérant de l'Hôtel Canada, qu'il dirige présentement avec une compétence et un doigté admirables.

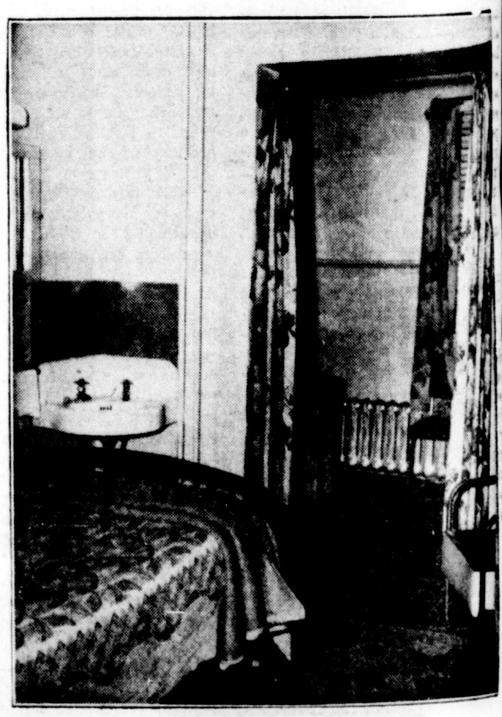
M. Nolet fait partie du Club de canotage Radisson et de la Chambre de Commerce des jeunes de Louiseville et Trois-Rivières.

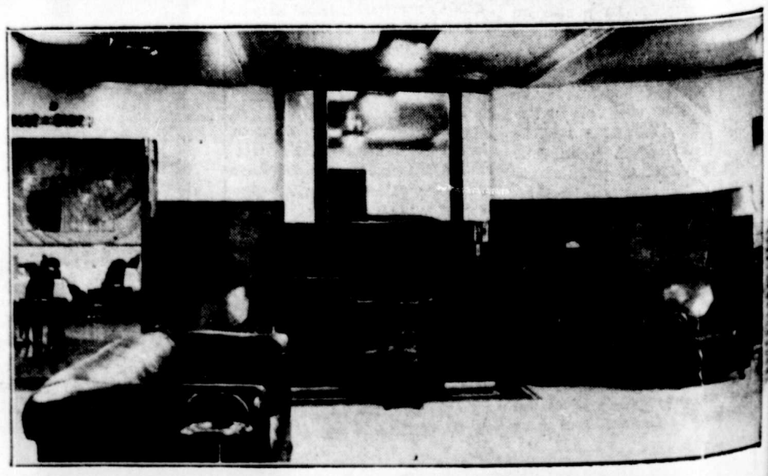
Il a marié Pauline DesRosiers, fille de Paul, lequel appartient à une des familles des plus avantageusement connues de Louiseville. Il est père de trois enfants et il est le frère de Gaston Nolet, un sportsman bien connu de la Métropole.

M. Nolet est pour M. Lamarche un collaborateur prudent en même temps que doué d'un bel esprit d'initiative. Dernièrement encore, il ajoutait un autre service à l'Hôtel Canada en engageant un orchestre qui joue tous les soirs au grill, de 10 heures à minuit, et le dimanche, à l'heure du souper.

Ainsi progresse de façon constante notre magnifique Hôtel Canada, dont les portes sont toujours larges ouvertes pour accueillir les étrangers qui descendent du train à la gare du Pacifique Canadien, étrangers auprès desquels il fait la meilleure publicité pour notre ville et l'hospitalité de ses citoyens.

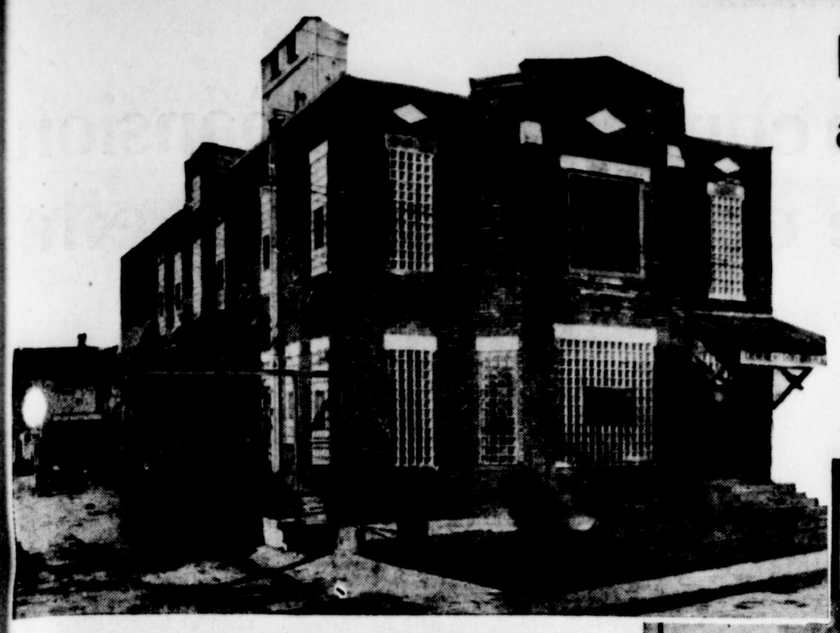


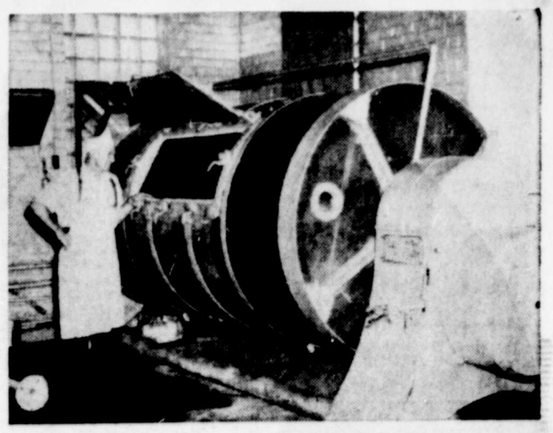




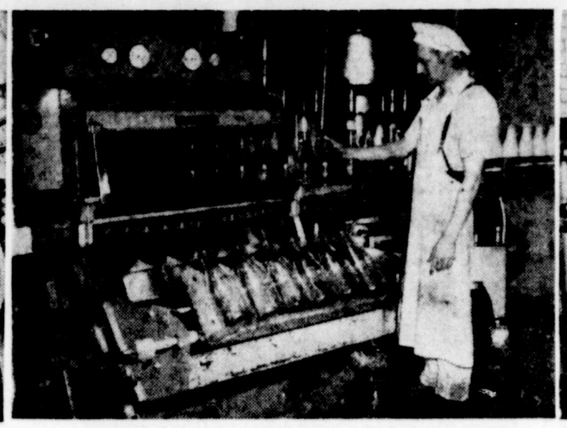
En haut à gauche: l'arrière très moderne et très propre de l'Hôtel Canada, transformé par M. Georges Lamarche; ci-contre, à gauche: la magnifique salle à diner; en haut, à droite: le beau salon moderne du gérant de l'hôtel, M. Lamarche; ci-contre, à droite: une chambre à coucher avec porte donnant sur la salle de bain; en bas: le hall d'entrée, vaste et luxueux avec porte donnant sur le restaurant.

La Crémerie des Trois-Rivières a fait chez-nous oeuvre sociale











La Crémerie des Trois-Rivières, Ltée, fondée en 1926, a toujours mis en pratique le mot d'ordre du Conseil national de l'industrie laitière, "La santé par le lait". Elle a rempli dans ce domaine une oeuvre éminemment sociale qui a contribué, plus que bien d'autres, à améliorer la santé montante des Trifluviens.

"La santé par le lait..." et c'est tellement vrai que les affaires de la Crémerie des Trois-Rivières grandissent ou diminuent en proportion des moyens qu'ont les Trifluviens de se nourrir mieux ou moins bien. A l'époque de la crise économique, le niveau de la consommation du lait est descendu très bas et les enfants ont manqué de l'aliment le plus utile à leur épanouissement physique.

C'est pourquoi nos autorités scolaires ont dû, en collaboration avec l'Unité sanitaire et nos organismes de jeunesse, organiser la distribution du lait dans les écoles et aux terrains de jeu, comblant pas là un déficit de nutrition et de santé chez les écoliers qui n'avaient pas eu leur part de lait à l'âge pré-scolaire.

La Crémerie des Trois-Rivières a contribué à cette oeuvre magnifique non point pour mousser un intérêt mesquin d'augmentation des ventes, mais bien pour jouer le rôle important qu'elle assume chez nous pour la santé de nos gens, de nos enfants surtout. Elle a aussi apporté au mouvement une publicité intelligente et humanitaire bien au-dessus de l'objectif du profit personnel.

Le lait est l'aliment le plus complet. Il est peut-être le plus périssable, et sa consommation peut offrir bien des dangers. La Crémerie des Trois-Rivières a prévu ces dangers en choisissant dans les campagnes environnantes des troupeaux certifiés, en inspectant le lait à son arrivée, en le pasteurisant et en déployant une propreté extrême jusque dans le lavage des bouteilles.

La propreté la plus minutieuse préside aux opérations de la Crémerie des Trois-Rivières. Les bassins, la tuyauterie et les récipients de toutes sortes, où le lait passe avant d'être embouteillé, sont nettoyés et stérilisés à fond chaque jour de sorte que les inspecteurs peuvent prélever n'importe quand des échantillons de lait de cette institution, sans y trouver la moindre impureté.

La même propreté préside au traitement des autres produis de la Crémerie des Trois-Rivières, le lait homogénéisé Régal, le lait chocolaté, la crème à café, le beurre Laviolette et la crème glacée Régal.

La crème glacée

La crème glacée Régal a conquis le marché trifluvien et celui de tout le district. La Crémerie des Trois-Rivières déploie là comme ailleurs une propreté impeccable. Elle a dû aussi, durant la guerre — l'après-guerre aussi — exiger une grande ingéniosité de ses employés pour conserver à la crème glacée Régal, en dépit de toutes les restrictions sur le sucre, la crème et le chocolat, le goût exquis qui lui vaut depuis longtemps la faveur populaire.

Pour répondre à un commerce de crème glacée qui va grandissant dans un rayon de cent milles, la Crémerie des Trois-Rivières utilise deux congélateurs à fonctionnement continu qui produisent soixante gallons à l'heure chacun.

Quatre camion réfrigérateurs servent à la distribution de la crème glacée Régal. Celle-ci est présentée dans différents empaquetages, en bidons et en cubes, aussi sous forme de "Sherbicles".

La Crémerie des Trois-Rivières a complété son service parfait de distribution de crème glacée en fournissant aux restaurateurs des cabinets électriques où la conserver en excellent état.

Le beurre Laviolette

La Crémerie des Trois-Rivières distribue beaucoup de beurre par l'intermédiaire des épiceries des Trois-Rivières et du Cap-de-la-Madeleine. Le beurre Laviolette est pasteurisé, il est baratté dans les meilleures conditions et les experts de la Crémerie savent lui conserver un goût égal et exquis,

La Crémerie des Trois-Rivières a acquis, pour la fabrication du beurre Laviolette, une grande baratte produisant jusqu'à quinze cents livres de beurre à la fois.

Progrès constant

M. J.-L. Sanschagrin, commandeur, un de nos hommes d'affaires trifluviens les plus en vue, a acquis la Crémerie des Trois-Rivières en 1925 et l'a organisée sous forme de compagnie limitée en 1926. Ses assistants principaux sont, à l'heure actuelle, MM. Rodrigue Rivard, vise-président et gérant des ventes, et J. Antonio Boulanger, secrétaire-trésorier.

Citons quelques chiffres illustrant le progrès constant de cette compagnie. De cinq en 1930, elle compte maintenant dix voitures pour la distribution du lait. En 1930, chaque voiture distribuait quelque 250 pintes de lait par jour. Le total par voiture est passé depuis à 350 pintes environ.

Le progrès de la maison a été marqué aussi par l'amélioration graduelle de la machinerie. En 1938, la Crémerie des Trois-Rivières a acquis un bassin et un clarificateur à lait en acier inoxydable. Ce bassin d'entreposage peut contenir mille gallons de lait. La compagnie a, de plus, fait installer toute une tuyauterie en acier inoxydable. Le lait, qui se contamine si facilement, circule en toute sécurité dans la machinerie de la Crémerie des Trois-Rivières.

La compagnie a acquis en 1930 son premier congélateur à crème glacée à fonctionnement continu.

Elle en acquérait un deuxième en 1932. La même année, elle procédait à l'agrandissement de ses chambres froides.

La Crémerie des Trois-Rivières achète maintenant 18,000 livres de lait par jour. Elle fait venir ce lait des paroisses rurales les plus rapprochées et les mieux accessibles de la ville. C'est ainsi qu'elle peut distribuer sans cesse du lait frais et impeccable au goût. Le lait est inspecté dès son arrivée à la Crémerie. S'il est impur ou trop âgé, on le refuse.

Et, toute la machinerie étant en métal inoxydable, le lait se conserve pur jusqu'à la fin.

Les restrictions

La compagnie a acquis à Gentilly une fabrique pour s'approvisionner de crème. Ce centre d'écrémage répond aussi aux exigences de la loi de toute façon pour la propreté, l'hygiène et l'excellence du produit. La Crémerie des Trois-Rivières a dû, cependant, obéir aux restrictions de la loi sur la crème qu'elle qualifie présentement de crème à café et, une fois les restrictions tombées, elle sera en mesure d'offrir un produit plus riche et qui satisfera davantage le consommateur.

Il en est de même pour les restrictions qui ont porté sur la crème glacée. Le manque de sucre et d'autres produits a diminué un peu le goût de la crème glacée Régal. Les autorités de la compagnie ont hâte de retourner à l'abondance de temps de paix.

Service rapide

La Crémerie des Trois-Rivières compte une soixantaine d'employés en été et une trentaine en hiver. Ceux-ci forment un personnel très stylé dont le service est efficace et rapide.

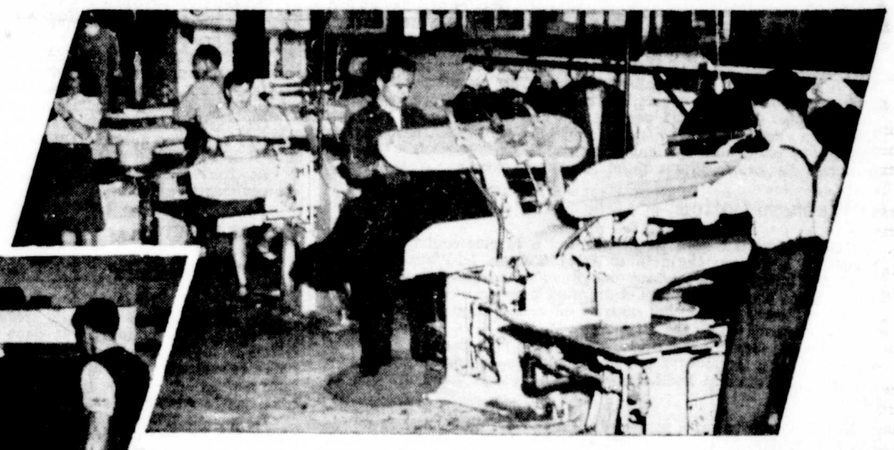
La distribution du lait et des autres produits de la Crémerie des Trois-Rivières se fait ainsi à la satisfaction des clients qui exigent une réception à une heure fixe de produits frais et en tout point hygiéniques.

La Crémerie des Trois-Rivières est installée dans un bel immeuble de la rue Radisson. Son aspect extérieur atteste dans sa propreté et son élégance l'ordre parfait qui règne à l'intérieur. Depuis 1928 et 1930, la Crémerie a agrandi régulièrement ses constructions. Mais les annexes ont été bâties de façon à augmenter plutôt qu'à diminuer la sobre élégance de l'immeuble.



Ces excellents instantanés illustrent la propreté et le modernisme de la Crémerie des Trois-Rivières. En haut, à gauche: aspect extérieur de cette institution avec, à l'arrière-plan, une partie des vastes annexes; en haut, à droite: M. Hervé Trudel surveillant les opérations de la baratte d'une capacité de 1,500 livres; de gauche à droite sur la suite de photos du centre: M. Elphège Trahan surveille le passage du lait de la machine à clarifier au pasteurisateur; M. Albini Bourassa préside à l'embouteillage; MM. Lionel Saint-Pierre et Emile Clément surveillent les opérations du congélateur de crème glacée. Photo du bas: un des camions-réfrigérateurs de la Crémerie des Trois-Rivières.

Les ateliers de la teinturerie Pichette en pleine expansion





Ces photographies donnent une excellente idée du florissant commerce de M. A. Pichette, teinturier et nettoyeur de la rue Hertel. En commençant par le bas, on voit tout d'abord une vue extérieure des ateliers A. Pichette et M. Pichette à son bureau. Ci-contre on voit M. A. Pichette au moment où il fait l'essai d'une super-laveuse, dont il a fait l'acquisition tout récemment, on voit en sa compagnie MM. Jacques Guilbert et Roger Bélanger. Ci-haut les ateliers Pichette en plein travail: On reconnait de gauche à droite, Mlle Véronique Baris, M. Georges Lauzon, Mlle Lilie Bélanger, Mme Cossette, M. Médar Boudreau et M. Marcel Auger.

LA teinturerie et les ateliers de nettoyage A. Pichette, situés au numéro 140, de la rue Hertel, n'échappent pas à la règle commune à toutes nos petites industries jeunes et prospères, dans cette période d'après-guerre. Ils veulent suivre la marche ascendante du progrès, s'améliorer et s'agrandir. L'industrie de M. A. Pichette éprouve un grand besoin d'expansion. Elle se sent à l'étroit dans ses locaux actuels Aussi lors de notre visite, au début du moins d'octobre la trouvons-nous en pleine effervescence. Des ouvriers sont à ériger une vaste annexe en blocs de ciment et nous apercevons le propriétaire-gérant en train de diriger lui-même l'installation de puissantes nouvelles machines, qui doubleront la capacité de rendement de ses ateliers.

A l'époque de notre tournée, au début du mois d'octobre, le brouhaha des affaires est encore plus considérable, car c'est l'automne et l'hiver est déjà bien proche.... Les premiers froids apparaissent déjà et rappellent aux gens qu'il faut exhumer des placards et des valises, les vêtements chauds. Pour "retaper" toute cette lingerie, un peu usée, pendant la boule à mite ou tout simplement fripée, et lui redonner l'éclat du neuf, rien de mieux qu'un stage de quelques jours aux ateliers A. Pichette. Aussi vit-on sur des multiples rangées de supports, les paletots, les habits, les robes, les vêtements les plus divers, attendant leur tour de subir les différentes opérations du nettoyage, du pressage, du rebloquage, du raccommodage ou de la teinture.

Au ateliers A. Pichette le sens de la responsabilité est bien développé. Sur un grand tableau noir les instructions au personnel sont inscrites. Chaque employé a sa responsabilité bien définie, quant à son travail et quant à la manipulation des articles et des vêtements confiés à sa charge. On reconnait tout de suite l'établissement de confiance, soucieuse de vivre et de prospérer, en servant bien le client. On a le culte du travail bien fait du "bel ouvrage".





De cette vaste boutique se dégage une atmosphère d'énergie en mouvement, d'activité fébrile. Tout le monde travaille. Le patron qui n'hésite pas à se salir les mains, la fille de bureau penchée sur ses livres de comptabilité, la contrôleuse, qui court au téléphone ou au comptoir, le presseur dont le souffle régulier se mêle aux halètements de sa presseuse à vapeur, le teinturier, qui surveillent la réaction de ses produits chimiques, la couturière à son moulin qui chante, la raccommodeuse, le nettoyeur, le livreur, tout ce monde s'affaire dans un agencement bien ordonné, pour faire fonctionner, cette industrie merveilleuse, qui redonne au vêtement fatigué par l'usure et les intempéries, un cachet de propreté et de renouveau, qui nous le fait trouver encore beau et qui nous le conserve plus longtemps.

En pleine expansion...

Les ateliers A. Pichette sont en pleine expansion, comme nous le disions au début. L'annexe en construction viendra ajouter aux locaux actuels, deux mille pieds de plancher.

M. Pichette est en train de moderniser son matériel de production. Il a fait l'acquisition d'un filtre, pour clarifier le solvant du nettoyeur. C'est un appareil d'une capacité de 5,000 gallons à l'heure, qui permettra d'opérer dans des conditions idéales.

Il a aussi doté ses ateliers d'un alambic de 150 gallons à l'heure, qui sert à purifier le fluide, et grâce auquel il peut doubler son rendement. Au début d'octobre l'usine de nettoyage s'enréchissait de plus d'une super-laveuse, une machine ultra-moderne.

Les ateliers Pichette emploient actuellement vingt-et-une personnes.

La renommée Pichette...

La méthode employée par les ateliers Pichette, dans le nettoyage, n'est nulle autre que la méthode approuvée par l'Institut des Nettoyeurs. Le nom de Pichette est devenu synonyme de bon nettoyage. Son nom fait sa réputation. Il constitue une garantie de travail soigné et de satisfaction. Il en est de même pour le pressage, la teinture, les réparations.

Chez Pichette, on est toujours à la page. On ne boude pas le progrès. Une direction compétente, une main d'oeuvre experte et travailleuse, et un équipement moderne, font le succès de cette maison de confiance, que le quartier Ste-Ursule s'honore de compter dans son sein.

M. A. Pichette...

M. A. Pichette possède une expérience précieuse. Il a débuté dans le métier à l'âge de seize ans Le 27 juin 1916, il commençait son apprentissage, sous l'oeil bienveillant de son père, M Jos. Pichette, teinturier à Montréal. Il passait ensuite au service de Déchaux et Frère, nettoyeurs et teinturiers réputés de la métropole, pour qui il travailla jusqu'en 1926. Cette année-là, il s'en vint à Trois-Rivières, pour contribuer aux débuts de M H. A. Poissant, et implanter l'industrie du nettoyage moderne et de la teinturerie dans notre ville. Jusqu'en 1929, M. Pichette, travaille pour M. Poissant, au coin des rues Saint-Paul et Saint-Charles. En 1929, il retourne au service de Déchaux et Frères, et en 1934, il devient surintendant des ateliers H-A Poissant

C'est le 13 mai 1938, qu'il se lance dans les affaires à son propre compte, riche d'une belle expérience, d'une grande connaissance des affaires et surtout confiant dans sa bonne étoile et dans son courage. Il fait ses débuts dans des locaux situés à 471 de la rue Saint-Paul. Il s'est établi sur la rue Hertel, en 1940, dans une maison achetée de la Canadian International Paper, qu'il a transformée, agrandie, améliorée, à plusieurs reprises Il a coutume de dire que son affaire a poussé comme "un champignon". Mais si son industrie a prospéré et si elle connaît une expansion toujours plus grande et plus exigeante, c'est grâce à son habile direction et à l'audace qu'il sait déployer pour rechercher et satisfaire les besoins d'une clientèle toujours plus nombreuse.

Bel esprit de coopération...

M. A. Pichette est un ardent partisan de la coopération. On le connaît comme le pionnier et l'un des principaux fondateurs de l'Association des teinturiers-nettoyeurs, qui groupe les quatre nettoyeurs de notre ville et deux de Shawinigan.

Cette jeune association a déjà fait beaucoup pour l'amélioration des conditions de travail des employés de cette industrie et pour le perfectionnement de ses services. Elle contribue à maintenir la qualité de l'ouvrage à un niveau supérieur. L'Association a fait disparaître une concurrence coûteuse et ridicule.

Les nettoyeurs de Trois-Rivières et de Shawinigan ont été les premiers à donner ce bel exemple de coopération, entre les chefs d'une même branche de l'industrie.

Aussi Trois-Rivières peut-elle se vanter aujourd'hui d'être la seule ville de la province à donner un service d'une semaine. La clientèle de notre ville et de toute la Mauricie est véritablement privilégiée.

Germain et Frère a contribué à l'expansion de la ville et a grandi avec elle





A l'extrême-gauche, M. Azarias Germain, président-gérant de la maison Germain et frère. Photo ci-contre :la façade de cette importante maison trifluvienne, rue Saint-Antoine; les véhicules, arrêtés en bordure du trottoir, appartiennent à Germain et frère. De haut en bas, ci-dessous: MM. Oscar Germain, vice-président; Henri-Paul Germain, directeur et gérant des ventes; Frédéric Poliquin, secrétaire-trésorier et directeur; Gédéon Létourneau, comptable et directeur

LA MAISON Germain et Frère, entreprise aujourd'hui considérable avec son personnel affairé, ses contrats importants, ses grands magasins et entrepôts de la rue St-Antoine, fut un jour une humble masure de la Place du Marché. Le feu de 1908 avait tout détruit du premier atelier de plomberie des MM. Germain. En attendant une reconstruction impossible avant l'automne—ou le printemps—Adjutor et Azarias Germain ont dû, comme tant d'autres sinistrés, transporter outils et matériel dans une bicoque érigée à la hâte. C'est ainsi que l'atelier temporaire fut installé sur la Place du Marché, au coin des rues St-Antoine et Badeaux.

Si nous citons ce fait bien bref, et apparemment sans importance dans l'histoire de Germain et Frère, c'est que nous voulons illustrer un exemple. Loin d'abattre les Trifluviens, le feu de 1908 fut pour eux le signal du progrès dont nous bénéficions maintenant. La ville s'est relevée de ses ruines avec une hâte fébrile, on pourrait presque dire avec enthousiasme. C'était l'époque où les journaux locaux—dynamiques feuilles hebdomadaires—publiaient des éditoriaux retentissants sur l'industrialisation trifluvienne. Le 22 juin 1908, journée tragique entre toutes, aura été pour Trois-Rivières le point tournant, grâce au tour de force de nos concitoyens de cette époque.

Or, les frères Germain n'ont pas tiré de l'arrière dans cet étonnant relèvement. Au contraire, on les a trouvés parmi les plus énergiques, parmi les plus déterminés et les premiers à monter sur les ruines les abris de planche et de tôle qui marquèrent la période d'intérim entre la petite ville pastorale de 1900 et le grand centre industriel de 1920.

La maison Germain et Frère s'honore à juste titre du rôle actif qu'elle a joué dans cette transformation. Elle a contribué à l'expansion de la ville et elle a grandi en même temps.

Première boutique

M. Azarias Germain a inauguré sa première boutique à Trois-Rivières, le 9 décembre 1904. Cette boutique, que le feu de 1908, allait raser, était située sur la rue Saint-Antoine, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le commerce de M. Jean Descôteaux, marchand de fournitures de bureau. Son frère, Adjutor Germain, l'y a rejoint, quelques semaines plus tard. Le 20 mars 1905 — il y a eu quarante ans cette année, ils ont fait incorporer leur entreprise. La maison, à double direction, ne comptait alors qu'un employé, M. Roméo Chartray.

Il va sans dire que les progrès du début ne furent pas sensationnels. Trois-Rivières n'avait qu'une faible population. Les communications avec l'extérieur n'offraient pas encore la rapidité et l'efficacité modernes. Azarias et Adjutor Germain ont, cependant, trimé dur dans cette boutique, ils ont bien gagné leur vie et ils ont assis bien solidement, dès avant le "Feu", la réputation de leur entreprise commune. Azarias faisait plutôt les courses d'extérieur, tandis qu'Adjutor faisait l'ouvrage d'atelier.

La Wabasso Cotton

C'est l'industrialisation de la ville qui a le plus contribué à l'expansion de la maison Germain et Frère. Témoin, la Wabasso Cotton Company, Limited, qui a construit une première usine aux Trois-Rivières en 1907. Elle a confié à Germain et Frère ses premiers contrats de chauffage et de plomberie. D'autres contrats du même genre ont suivi, presque sans interruption depuis cette année-là.

M. Azarias Germain nous a rappelé, l'autre jour, dans un interview, comment il avait travaillé "à la journée" dans cette usine nouvelle pour y installer les grandes bouilloires en même temps qu'un système de chauffage.

Le fait d'avoir travaillé pour les trois messieurs Whitehead, le grand-père, feu William-J., le père, C.-R., et le fils, William-J., inspire à M. Germain une fierté particulière. Il a, en effet, connu la famille Whitehead à Montréal, où le grand-père dirigeait la filature de coton d'Hochelaga. Azarias Germain, qui avait débuté à seize ans dans le métier, terminait son apprentissage chez son frère, feu Misaël Germain, propriétaire d'une boutique de plomberie de la Métropole. Durant plusieurs mois, il a travaillé la majeure partie du temps pour M. Whitehead.

Azarias Germain n'était pas un inconnu pour la direction de la Wabasso, lorsque M. C.-R. Whitehead, président de cette compagnie, a fait construire notre usine de coton en 1907. De nombreux contrats furent, par la suite, accordés à Germain et Frère, par l'entremise du directeur-gérant de la Wabasso, M. William-J. Whitehead.

Hésitations de jeunesse

Malgré le talent qu'il y déploie et la prospérité que sa maison lui a value, Azarias Germain a bien failli abandonner complètement sa carrière de plombier, au début du siècle. Il est parti de la boutique de son frère Misaël, à Montréal, pour aller s'établir sur une ferme de Portneuf durant deux ans et demi. "Je n'ai pas réussi à faire un habitant!" nous a-t-il dit en riant, lorsqu'il nous a raconté ce fait.







Photo du haut à droite: prise chez Germain et frère vers 1910; de gauche à droite, MM. J. Pellerin, Wellie L'Africain, Henri Bellefeuille, Adjutor Frénette, J. Thibodeau, Azarias Germain, Urbain Nolin, J. Cousin, Rosaire Morency, Henri Lacerte, Gustave Cousin; ci-dessus: les deux frères Germain causent avec M. Frédéric Poliquin, alors comptable, et un client; ci-contre: le personnel du bureau; de gauche à droite: M. Jean Paquin, Mlle Fernande Lemieux, Mlle Clémente Schelling, M. Gédéon Létourneau, M. Armand Paquin, Mlle Suzanne Lemieux, M. Fernand Grenier.

Cependant, Azarias Germain doit à son séjour à Portneuf son très heureux mariage avec Laura Paquin, en 1900.

Retourné au service de son frère, il a périgriné en Ontario durant quelques jours. Ainsi, le retrouve-t-on, en 1903, à Big-Inlet, où il installe une bouilloire au moulin à scie de la compagnie Greer and Bigwood.

Ayant travaillé à Montréal, quelque temps encore, il a trouvé aux Trois-Rivières, au début de 1904, son établissement définitif. Durant six mois d'abord, il fut à l'emploi d'un plombier trifluvien bien connu alors, M. Edouard Landry. A l'automne de la même année, il "ouvrait à son compte".

Adjutor Germain, qui devait arriver ici un peu plus tard, avait aussi fait son apprentissage à Montréal, à la boutique de son frère Misaël.

Toujours rue Saint-Antoine

M. Zéphirin Gauthier, marchand trifluvien, qui avait subi, lui aussi, l'épreuve du "Grand Feu", fit bâtir un magasin temporaire sur la rue Saint-Antoine, entre les rues Badeaux et Champlain. Jusque-là, la rue Saint-Antoine, partie du fleuve, s'arrêtait à la rue Badeaux. L'incendie ayant rasé tout ce secteur, les autorités municipales ont décidé de la prolonger jusqu'à la rue Champlain, prévoyant qu'elle deviendrait une artère commerciale.

Mais M. Gauthier a décidé presque tout de suite de transporter son magasin sur la rue des Forges. Les frères Germain ont acheté, à l'automne 1908, cette bâtisse temporaire, embryon du même immeuble qu'ils possèdent aujourd'hui au même endroit.

Ce magasin n'était pas grand. On le dota aussi d'un étage supérieur et de petites annexes. On en consolida en même temps la structure et la bâtisse devint permanente.

Les frères Germain employaient déjà à cette époque quatre ou cinq compagnons "réguliers".

Le gaz naturel

Nous avons dit plus haut comment l'industrialisation des Trois-Rivières avait contribué à l'expansion de la maison Germain et Frère. Le gaz naturel y fut aussi pour beaucoup.

De 1905 à 1910, alors que les services de gaz connaissaient un essor fantastique dans notre ville et dans notre région, Azarias et Adjutor Germain ont rempli d'innombrables contrats pour l'installation intérieure et extérieure que ces services requéraient. On sait que le gaz naturel n'a pas duré longtemps et que l'entreprise a subi une dégringolade soudaine, les veines de gaz étant épuisées.

La maison Germain et Frère a fait aux Trois-Rivières les ouvrages d'intérieur du service du gaz. A Saint-Barnabé, à Yamachiche et à Louiseville, elle a posé la tuyauterie extérieure installée dans des tranchées.

Chauffage d'églises

A aussi contribué énormément à la réussite de la maison Germain et Frère, à ses débuts, l'installation des services de chauffage dans les églises et presbytères. M. Azarias Germain présidait justement à l'installation du chauffage à eau chaude de l'église de Sainte-Flore, en 1903, lorsque le centre des Trois-Rivières a été rasé par l'incendie. Il a installé de pareils systèmes de chauffage à l'église de Saint-Etienne-des-Grès, à l'église de Saint-Boniface, comté de Saint-Maurice, à l'église de Sainte-Geneviève de Montréal, dans un immeuble de Roberval qui servait en même temps d'hôtel de ville, de palais de justice et de prison, aux églises de Saint-Prime, de Saint-Hubert-de-Témiscouata, de Saint-Moïse-de-Matapédia, etc., etc...

La maison Germain et Frère s'est spécialisée très tôt dans l'installation des appareils de chauffage, laquelle a connu des améliorations incessantes et contribue tellement aujourd'hui au progrès de cette entreprise trifluvienne.

En 1927, elle a obtenu les contrats de chauffage et de plomberie de la gare du Pacifique Canadien et, en 1937, ceux de l'Hôpital Cooke.

Aujourd'hui, les radiateurs sont fabriqués d'avance, en série. Mais ce progrès, bien que très répandu, est encore récent. A l'époque où M. Germain installait des systèmes de chauffage dans les églises, les calorifères étaient montés sur place et faits de tuyaux qu'on assemblait avec des coudes, à la manière de serpentins.

D'ailleurs, les plombiers devaient, de façon générale, faire eux-mêmes leurs tuyaux de plomb.

Vers 1914, la maison Germain et Frère comptait une quinzaine d'employés.

Compagnie en 1932

Ce personnel s'est multiplié au fur et à mesure en même temps que les contrats. Le 1er août 1932, les fondateurs de la maison en ont fait une compagnie limitée.

Les premiers directeurs furent MM. Azarias et Adjutor Germain; leurs fils, Oscar et Henri-Paul Germain, et deux employés, MM. Frédéric Poliquin et Gédéon Létourneau.

Soixante-deux employés constituaient à cette époque le personnel de la maison.

L'année suivante devait être une année de deuil pour cette jeune compagnie, qui perdait un de ses piliers, M. Adjutor Germain, décédé le 7 septembre 1933. La mort de son frère et associé fut une des grandes épreuves de M. Azarias Germain. C'est pourquoi il ne peut parler sans émotion des quelque vingt ans de coopération avec son frère Adjutor qui ont constitué les assises de la compagnie florissante d'aujourd'hui.

Les directeurs actuels sont les mêmes, moins le fondateur défunt. M. Azarias Germain est président; M. Oscar Germain, son fils, vice-président; M. Henri-Paul Germain, son neveu, gérant des ventes; M. Frédéric Poliquin, secrétaire-trésorier, et M. Gédéon Létourneau, comptable.

Les agrandissements

Retournons de nouveau aux années du début pour mentionner les agrandissements successifs des ateliers de Germain et Frère. Nous avons vu que les frères Germain avaient exhaussé presque immédiatement d'un étage le magasin temporaire de trente pieds par vingt-cinq, qu'ils avaient acquis du marchand Gauthier, à l'automne de 1908. Au bout de deux ans, ils ont doté la bâtisse d'une façade de brique. En même temps, ils ont utilisé, pour prolonger leur petit entrepôt, de vieux hangars du voisinage que le "Feu" avait épargnés. Ces hangars ont été finalement incendiés en 1940.

On a agrandi au fur et à mesure la construction initiale. En 1938, la compagnie a acheté de Philippe Nobert un immeuble et un vaste terrain sur lequel était construite une écurie. On transforma l'écurie en atelier de soudure et l'immeuble en salle de montre.

Dans l'espace affecté à des garages et qui séparait les deux bâtisses, la compagnie a fait construire ce qui manquait pour faire une façade complète et unie. C'est dans cette dernière annexe que se trouvent les bureaux du vice-président, M. Oscar Germain, lequel possède aux Trois-Rivières l'exclusivité des brûleurs à l'huile "Timken".

La compagnie Germain et Frère possède aujourd'hui les plus magnifiques et les plus vastes salles de montre et en chauffage. Ses ateliers sont très vastes. Les propriétés de Germain et Frère vont de la rue Saint-Antoine à la rue Saint-Georges. Elles occupent trente mille pieds carrés de plancher.

Quelques notes personnelles

M. Azarias Germain, président de Germain et Frère, est vice-président de la Fédération diocésaine des retraitants, président depuis trente ans de l'Association des zouaves des Trois-Rivières, trésorier-fondateur de la Société éducationnelle de plomberie sanitaire, Inc., vice-président et ancien président du Club du Lac Brûlé, Inc., président de la conférence Saint-Vincent de Paul de la paroisse Saint-Sacrement; il fait, de plus, partie de toutes les associations de plomberie, nationale, provinciale et régionale.

M. Oscar Germain est entré en 1922 au service de la maison Germain et Frère. Il a fait des appareils de chauffage sa spécialité. Il étudie justement à l'heure actuelle de nouveaux procédés de chauffage avec installation invisible aux plafonds et aux murs. Ces appareils à chaleur radiante seront probablement en vente dès l'an prochain.

Il est commissaire d'école depuis huit ans, membre de The American Society of Heating et Ventilating Engineers, membre du Jeune Commerce et, comme son père membre du conseil local des Chevaliers de Colomb.

M. Henri-Paul Germain, gérant des ventes et fils d'Adjutor, travaille chez Germain et Frère depuis 1928. Ancien du Jardin de l'Enfance et du Séminaire St-Joseph, il fait partie de la Chambre de Commerce et des Chevaliers de Colomb. Son sport préféré est la pêche. En ville, il occupe surtout ses loisirs à ses lectures préférées.

M. Frédéric Poliquin est au service de la maison Germain et Frère depuis 30 ans. Ayant servi comme comptable d'abord il est devenu en 1932 secrétaire-trésorier et directeur. Il est échevin du quartier St-Louis depuis 1941, secrétaire depuis deux ans de l'Association nationale des entrepreneurs en plomberie et en chauffage du Canada et trésorier de l'Association régionale des plombiers. Il appartient au IVe degré des Chevaliers de Colomb.

M. Gédéon Létourneau, qui est devenu directeur de la compagnie en 1932, y travaille depuis 1920. Il a débuté comme commis et il est comptable depuis plusieurs années. Il a fait ses études au collège des Frères Maristes de Beauceville et il appartient au conseil local des Chevaliers de Colomb.

Parmi les travailleurs encore à l'emploi de la maison Germain et Frère, citons MM. Azarias Germain, président-gérant et Roméo Chartray (1905); Arthur Béliveau (1910); Gustave Cousin (1911); Albert Denis (1911); Frédéric Poliquin (1915); Gédéon Létourneau ((1920); Edouard Bernier (1920); Albert Auger (1922); Oscar Germain, vice-président (1923); Maurice Grondine (1924), Armand Gendron (1925).

SHAWINIGAN *de Production* GRAND CENTRE *Industrielle*



RIEN NE SAURAIT mieux caractériser l'esprit d'initiative de la jeune ville de Shawinigan que la construction, commencée il y a quelques mois d'un hôtel de ville qui sera le plus moderne et le plus beau de toute la province et que l'on paiera à mesure qu'on le construira. Notre ville n'a pas cinquante ans d'existence, mais son administration a toujours été si sage, si prévoyante, qu'elle pouvait déjà se permettre d'élever un tel mnoument de ses actes. L'hôtel de ville est une preuve que Shawinigan voit loin dans l'avenir, il laisse prévoir les progrès que doit continuer de connaitre la cité de Shawinigan. Ce projet va de pair avec l'expansion industrielle qui continue à se dessiner autour de nous.

Shawinigan, en effet, n'a pas fini de se développer. Plusieurs projets sont ébauchés pour les prochaines années. L'hôtel de ville est commencé, et sa construction durera au moins une couple d'années. On parle aussi d'un agrandissement prochain de l'hôpital Sainte-Thérèse. De même, une extension considérable sera faite à l'usine de filtration avant bien des années, les besoins actuels l'exigent. L'érection d'un monument à nos héros des deux guerres représente un projet qui comportera passablement de travail. Deux autres projets fort intéressants et qui seront certainement des mieux accueillis sont le redressement du chemin de l'île Melville, ainsi que la reconstruction des deux ponts situés à chaque extrémité de l'île. Ces ponts datent de 1912 et ne sont réellement devenus trop étroits.

L'expansion industrielle

Les possibilités de l'expansion industrielle sont également fort belles. On sait que Shawinigan Chemicals a fait des agrandissements en pleine guerre, pour répondre aux besoins de la production de guerre. En 1941, Canadian Resins & Chemicals, compagnie associée, fut formée. Une usine a été érigée sur la propriété adjacente à celle de la Shawinigan Chemicals pour la production du vinylite. Actuellement, s'achève, à Shawinigan, la construction d'une usine nouvelle qu'on utilisera pour la fabrication et la composition de ces résines. Elle doit commencer à produire au printemps de 1946.

L'Aluminum a fermé son usine no 2 mais l'usine no 1 est revenue à sa production de temps de paix. Elle a recommencé à faire du câble d'aluminium, et sa production sera certainement considérable, pour des années de paix, au cours des prochaines années.

Durant la guerre, la C.I.L. a fait des agrandissements. Ses produits seront de plus en plus en demande, maintenant que la guerre est finie, et des agrandissements sont au stage préliminaire.

La Canadian Carborandum a fait des extensions, au cours de la guerre, et il est certain que sa production ne sera pas maintennt moins forte. Aussi, on peut affirmer que la vie industrielle de Shawinigan ne diminuera pas, avec la fin de la guerre, mais que, tout au contraire, elle va connaitre une expansion nouvelle.

Administration sage

Si Shawinigan a progressé aussi rapidement, c'est qu'elle a eu une administration municipale qui peut servir de modèle. Cette administration s'est toujours consacrée exclusivement à la gestion de la chose municipale, sans chercher à y mêler d'autres problèmes, qui eussent pu compliquer la situation et faire reculer notre ville. Shawinigan n'a pas cinquante ans, mais c'est déjà une ville qui fait parler d'elle dans tout le pays. Son passé est intéressant, et nous ne pouvons laisser l'occasion d'en dire quelque chose.

Commençons par la période héroïque de la fondation, ou l'histoire des forces de la nature dont l'homme entreprend la conquête et la domination.

Le Père Buteux avait visité les chutes Shawinigan, en 1651. Les ingénieurs du gouvernement du Bas-Canada, à partir de 1850, avaient fait l'inventaire des ressources naturelles de la vallée du Saint-Maurice, réputée comme endroit touristique, mais ce n'est qu'au début de ce siècle que nos chutes ont commencé à jouer leur rôle de créatrices de lumière et d'énergie. En quelques années, la vie du Canada francais en fut révolutionnée et notre province, jusque-là agricole, s'industrialisa considérablement.

La Mauricie se transforme

Toute la Mauricie fut transformée. Shawinigan jaillit comme par enchantement. Grand'Mère, à peine née, va connaitre un nouvel essor. Peu d'années après, La Tuque, cent milles plus au nord, surgit de la forêt. Même Trois-Rivières en retira une vie nouvelle.

Ce sont des financiers anglais et étrangers qui ont commencé la mise en valeur des pouvoirs d'eau du Saint-Maurice.

Une première tentative de développement hydro-électrique aux chutes de Shawinigan, par MM. Uldéric Carignan et Navégius Mailhot, échoua, mais n'en attira pas moins l'attention sur la valeur inestimable des chutes.

Le gouvernement provincial les offrit en vente à l'enchère, en 1897, le 9 septembre. M. David Russel, prête-nom d'un groupe de financiers américains et anglais, les acquit.

De là, date la formation de la compagnie Shawinigan Water & Power Company, incorporée le 15 janvier 1898. Cette compagnie fêtera donc, dans deux ans, ses cinquante ans d'existence.

Sa charte lui permettait d'acquérir des propriétés, de développer des pouvoirs d'eau, pour créer la chaleur, la lumière, la force motrice; de construire les installations nécessaires à ces fins, d'acheter les autres entreprises de même nature, de transmettre le pouvoir électrique dans la province de Québec, de le vendre dans diverses municipalités. Elle pouvait encore exproprier des terrains pour diverses fins, notamment pour construire des lignes de transmissions à n'importe quel endroit.

Shawinigan, à la fin du siècle dernier, était en plein bois. La Pointe-à-Bernard, le village Saint-Onge étaient couverts d'étables. Les localités les plus proches étaient la ville de Grand'Mère, alors naissante, les paroisses de Saint-Boniface et de Sainte-Flore. Il y avait quelques maisons à Almaville-en-Bas, que reliait à Trois-Rivières un chemin de fer plus ou moins recommandable. A la Baie, il y avait une dizaine de maisons, la maison du gardien du gouvernement, à la glissoire des billots à Shawinigan, la maison du juge Mailhot, qui devait devenir le refuge des premiers employés de la Shawinigan.

Les rares habitations de la Baie, les fermes de Sainte-Flore et Saint-Boniface logèrent aussi un certain nombre de travailleurs, mais des centaines durent vivre de longs mois sous la tente, même en hiver, en 1899-1900.

Le trésorier de la Shawinigan, M. Aldred, qui en devint plus tard président, et qui est décédé, âgé de quatre-vingt-quatre ans, il y a quelques semaines, eut pour tâche de recueillir les capitaux nécessaires à la nouvelle compagnie. Il se rendit jusqu'à Londres.

La période d'industrialisation

Il fallait ouvrir un marché pour la consommation sur place du produit de la compagnie. Cela voulait dire d'autres industries dans le voisinage des chutes. Ce fut la Belgo, initiative d'un syndicat belge, puis l'Aluminum, une entreprise américaine.

On commença le pouvoir et, quasi en même temps, les usines. Pendant deux ans, près de quinze cents hommes travaillèrent, vingt-quatre heures par jour, à l'édification du pouvoir électrique. On venait de toutes parts. Les journaux de toute la province renseignèrent leurs lecteurs sur la nouvelle ville qui naissait. L'usine de papier à journal suivit de près le pouvoir électrique. Elle débuta, dès la fin de 1900. Le 13 janvier 1902, la Belgo produisit pour la première fois de la pâte de bois mécanique. Le premier papier à journal fut produit au début de 1904.

L'usine d'aluminium manufactura dès 1901. C'était la première fois, au Canada, qu'on fabriquait de l'aluminium. La Royal Aluminum, au rôle du début de 1902, avait des bâtisses évaluées à soixante-dix-huit mille dollars, et une machinerie évaluée à quatre-vingt-deux mille six cents dollars. Ce fut la première usine à utiliser la force motrice de la Shawinigan. L'organisation de Shawinigan Carbide eut lieu en 1902, pour le traitement du carbure de calcium.

La Shawinigan Water & Power vendit sa première production de cinq mille chevaux-vapeur, en 1901. Shawinigan Falls Terminal Railways Company commença d'opérer. Dès 1902, la Shawinigan vendit du pouvoir à Montréal.

La petite ville née autour du pouvoir de la Shawinigan était viable.

Au printemps de 1901, la petite agglomération de la Pointe-à-Bernard et du village Saint-Onge fut détachée de Saint-Boniface et formée en municipalité de village. La municipalité fut proclamée le 22 avril 1901.

Durant l'hiver de 1899 et de 1900, on assista à la messe, le dimanche, au deuxième étage du magasin de Maximin Dessureault, à la Baie. Au début de 1900, eut lieu l'érection canonique de la paroisse de la Baie.

Des élections eurent lieu, le 23 mai 1901. Le conseil tint sa première séance, le 28, chez Horace Lacourse, contremaitre, rue Commerciale ou Quatrième rue. Vivian Burrill fut choisi maire, J.-E. Dessureault, secrétaire-trésorier, Beaudry Leman, Napoléon Rousseau, Jos.-Honoré Demers, évaluateurs. Il y avait, comme conseillers, MM. Théodore Goulet, J.-A. Dufresne, Goulet, Gingras, Laliberté, A.-E. Guillemette. On vit, dès les débuts, à ériger un hôtel de ville. La Shawinigan Water & Power offrit un terrain.

Le 5 juillet le conseil autorisa la construction d'un système d'aqueduc, et un privilège exclusif fut accordé à la Saint-Maurice Water Supply.

Le 5 août précédent, on fait préparer les avis publics nécessaires pour incorporer en ville le village de Shawinigan, pour faire préparer la charte. La construction de l'hôtel de ville débuta en octobre. Le conseil y siégea, pour la première fois, le 6 août de l'année suivante.

Shawinigan eut le service de téléphone Bell, au début de 1901. L'éclairage électrique ne tarda pas, lui non plus.

Le premier baptême avait eu lieu à la mission de Saint-Pierre, le 30 octobre 1899. En 1901, Saint-Pierre était érigée canoniquement. La construction d'un soubassement, ouvert au culte en 1902, était décidée. Le curé était M. l'abbé H. Brousseau, encore vivant. Dans le même temps, la Commission scolaire s'organisait.

M. J.-A. Dufresne devint le deuxième maire du village de Shawinigan, en février 1902. M. Edgar Guillemette fut maire-suppléant.

La ville est incorporée

Le 26 mars 1902, le lieutenant-gouverneur de la province donna la sanction royale à la loi incorporant la ville de Shawinigan. Les limites de la ville furent étendues au Saint-Maurice et à la rivière Shawinigan, en plus de l'annexion de certaines portions des paroisses de Saint-Boniface et de Sainte-Flore. On incluait aussi quatre îles situées dans le Saint-Maurice. Le conseil devait comprendre un maire et six échevins, élus à la majorité des votes, dans toute la ville, jusqu'à sa formation en quartiers. Chaque quartier aurait deux échevins. Cette division a persisté jusqu'en 1944, alors que la paroisse du Christ-Roi a été constituée en quartier, et dotée, elle aussi, de deux échevins. Le conseil du village fut maintenu en fonctions, jusqu'à l'élection de juin. Il siégea pour la première fois, comme conseil de ville, le 14 avril 1902. On décida la construction du premier marché à cette époque.

M. Beaudry Leman démissionna comme ingénieur de la ville, le 2 juin. Il fut le premier maire de la ville de Shawinigan et conserva ce poste jusqu'en 1908. A cette date, il démissionna. M. Burrill, qui avait été le premier maire du village, et qui, depuis l'incorporation de la ville, était échevin, fut de nouveau élu premier magistrat.

Un grand feu de forêt, au printemps de 1902, faillit détruire Shawinigan. Le danger durant une quinzaine d'heures.

A la fin de 1902, la population était de mille neuf cents âmes. La valeur des biens-fonds était de $3,362,906 ($919,446 de propriétés imposables, et $2,243,460 de propriétés commuées). Les industries, établies en 1901, avaient commencé à produire, la population était stabilisée. Un soubassement, qui devait servir d'église, avait remplacé la petite cabane du curé Brousseau. Le Cascade Inn était bâti. La petite gare du Grand Nord, rue Cascade, recevait les voyageurs. Le nouvel hôtel de ville était terminé. La Commission scolaire existait.

Les jeunes industries se développèrent rapidement, et la ville connut quatre années de prospérité.

Les Frères de l'Instruction Chrétienne prirent charge de l'enseignement des garçons, en 1904. Les Ursulines arrivèrent en 1908.

Le fait saillant de cette période fut la construction du chemin de fer Saint-Maurice Valley Railway, reliant Shawinigan aux Trois-Rivières. Les travaux commencèrent en octobre 1905 et le premier convoi entra en gare, le 31 décembre 1906.

Mais l'Aluminum avait fermé ses portes, et plusieurs familles quittèrent la ville. Une crise sévissait. On voit que, de 1907 à 1908, la population a baissé de 3,331 à 2,642.

En 1908, Shawinigan obtint une refonte de sa charte. A l'avenir, la ville sera régie par les dispositions de la loi des cités et villes, 1903, avec certains pouvoirs additionnels. Les habitants et contribuables de la ville de Shawinigan et leurs successeurs sont et demeureront constitués en corporation sous le nom de "Corporation de Shawinigan Falls".

La charte, depuis, a été modifiée deux fois, avant l'érection de Shawinigan en cité, en 1921, et l'adoption du système de la gérance municipale.

Des amendements de détails eurent lieu en 1914. En 1918, la date des élections fut portée au premier jour juridique de juillet.

De 1908 à 1918, Shawinigan eut les maires suivants: Vivian Burrill, 1908 à 1913; J.-A. Frigon, élu en 1913; J.-E. Thibaudeau, élu en 1915; J.-A. Frigon, élu de nouveau en 1917; le notaire Nap. Desaulniers, élu en 1918.

Saint-Pierre était la paroisse-mère. En 1911, on détacha le village Saint-Onge, qui devint la paroisse Saint-Marc. En 1912, la paroisse Saint-Bernard naissait de la Pointe-à-Bernard. La paroisse du Christ-Roi, la quatrième, a été fondée seulement en 1939, et elle est devenue quartier en 1944.

Expansion continue

Les développements à la Belgo, au pouvoir de la Shawinigan et aux autres usines expliquent cette expansion. Shawinigan Cotton Limited ouvrit en 1909. Le pont d'Almaville fut construit en 1912, et Shawinigan fut, dès lors, relié aux Trois-Rivières par une route carrossable. Et les premières autos apparaissent. Depuis 1910, le Saint-Maurice Valley Railway va à Grand'Mère. En 1913, la Belgo construit un moulin de pâte chimique. Il opérera en fin de décembre 1914. La guerre fait naitre plusieurs industries nouvelles, à Shawinigan, et cause le développement intense de celles existant déjà, surtout de Shawinigan Water & Power. Les nouvelles industries sont donc Shawinigan Electro Metals, en 1915; Canadian Electro Products Company, en 1916; Prest-O-Lite, industrie connexe à Carbide; citons encore Canadian Electrolite Company, Canadian Aloxite Company, une filiale de Carborandum Company, de Niagara Falls, et Canadian Ferro-Alloys, Limited.

A la fin de 1918, Shawinigan compte 10,414 âmes. La valeur des biens-fonds comprend $3,299,916 de biens imposables, $779,583 de biens non-imposables, et $14,372,716 de biens exemptés de taxes.

Depuis quelques années déjà, la ville a ses premières rues pavées.

En septembre 1919, Shawinigan, grâce à la générosité de la Shawinigan Water & Power, reçoit ses vétérans, plus de dix mille personnes assistent à la cérémonie. Et voilà pour les vingt premières années de Shawinigan, qui peut déjà aspirer au titre de cité.

La ville de Shawinigan se crée une personnalité, se transforme, dès après la guerre de 1914-1918, en une cité moderne.

Les exemptions de taxes accordées en 1902, aux quatre compagnies alors existantes vont expirer. Se renouvelleront-elles ? Le nouveau conseil doit décider, car il y aura élection en juillet. Le Dr J.-A. Dufresne l'emporte sur le notaire Desaulniers, sortant de charge. Il sera maire jusqu'en 1928, se retirant alors pour cause de maladie. A l'automne, les compagnies consentent à renoncer à leurs privilèges, pourvu que la ville engage un gérant municipal. Tout ceci est déterminé dans les amendements à la charte, en 1921. En même temps, la ville est érigée en cité. Autre innovation, le maire et les échevins obtiennent une indemnité.

Les compagnies paient 80% des taxes

Suivant ce mode nouveau de taxation, les compagnies paient encore aujourd'hui quatre-vingt pour cent des taxes municipales. Et, depuis vingt-quatre ans, Shawinigan s'est transformée complètement, pour devenir probablement la ville la mieux organisée de la province. Les diverses administrations qui se sont succédé et les compagnies ont toujours donné l'exemple de la plus belles coopération. Ceci a permis à Shawinigan d'aller toujours de l'avant et de ne pas éprouver trop de difficultés à traverser la crise de 1930. En effet, Shawinigan n'avait presque pas de dette et pouvait effectuer de vastes programmes de travaux publics assurant du travail à ses chômeurs. Les compagnies et la ville ont renouvelé leur entente, en 1930 et en 1940, et les compagnies nouvelles ont reçu un traitement équitable, obtenant certains privilèges, mais étant heureuses de s'installer dans une ville où la sagesse des administrateurs constituait une belle garantie morale de stabilité financière.

La bonne entente existe particulièrement à Shawinigan. Chacun est fier d'être avant-tout un Shawiniganais. C'est une mentalité jeune, fière, progressive. Le système de la gérance municipale a été une réussite à Shawinigan.

Shawinigan, en vingt-cinq ans, a eu trois gérants seulement: M. J.-H. Valiquette, qui a ensuite été gérant à Grand'Mère, à partir de février 1927, et qui est maintenant gérant aux Trois-Rivières. M. N.-J.-A. Vermette l'a remplacé, et M. Robert Dorion, le gérant actuel, est en fonctions depuis 1939.

Industries solidement établies

L'Aluminum a connu une expansion constante et qui, avec la fin de la guerre, va prendre encore plus d'envergure. La Belgo fait maintenant partie de la Consolidated Paper Corporation. Canada Carbide Company et Canadian Electro Products, fusionnés ensemble en 1927 prirent le nom de Shawinigan Chemicals, Limited. Cette compagnie appartient à The Shawinigan Water & Power. La fusion entraina une expansion immédiate et, avec la fin de la guerre, Shawinigan Chemicals semble destinée à des développements extraordinaires. Elle a d'ailleurs, fait un effort de guerre incroyable. Canadian Industries, Limited, établie en 1931, est également en voie d'expansion.

Depuis 1939, et jusqu'à la fin de la guerre, les usines de Shawinigan ont fourni un extraordinaire rendement. L'Aluminum construisit une deuxième usine, et il y eut des agrandissements considérables à Canadian Resins & Chemicals, à Canadian Carborandum et à Canadian Industries, Limited.

Actuellement, la population de Shawinigan est de vingt-cinq mille âmes, et le grand Shawinigan dépasse trente mille âmes.

Depuis 1921, la ville a subi de nombreuses améliorations. En 1920-1921, on construit deux postes modernes de police et pompiers; en 1922, le marché de la Cinquième rue et le parc Saint-Maurice. En 1923, s'ouvre la bibliothèque municipale. En 1924, on baisse la taxe de $1.70 à $1.10. Dès 1921, on avait, malgré ceci, put entreprendre un vaste programme de pavage.

En 1929, la cité bâtit le viaduc, rue de la Station. En 1929, on commence la construction de l'hôpital Sainte-Thérèse. Le 21 mai 1930, le conseil adopte un règlement pour construire une usine de filtration, avec prise d'eau au Lac la Pêche. L'usine est terminée le 1er septembre 1931.

En 1929, débuta aussi la construction de l'église Saint-Pierre.

Dès le début, Shawinigan a possédé deux chemins de fer. En 1927, commencèrent les travaux nécessaires à la déviation de la ligne Montréal-Québec, sur le Canadien National. De même, le Pacifique Canadien décida de construire une nouvelle gare.

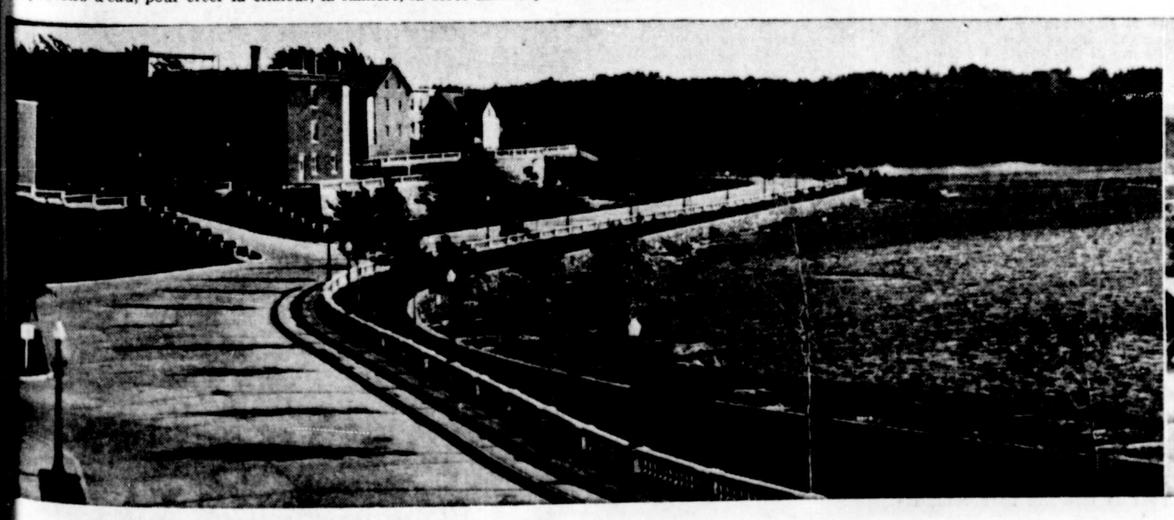
La crise fut particulièrement aiguë vers 1933. Le chômage coûta alors $277,175.40. En 1934-35, le coût monte à $282,482. Le nombre des chefs de famille, durant cette période, a varié de 798 à 1,111, et celui des dépendants de 3,000 à 5,184.

Travaux publics considérables

Quand le gouvernement provincial, vers 1937, lança un vaste programme de travaux publics pour aider aux sans-travail, Shawinigan eut sa part. Le premier projet fut celui de l'auditorium municipal, muni par la suite d'un système de glace artificielle. Ceci a permis à Shawinigan de se tailler une place dans les ligues de hockey les plus en vedette et d'atteindre son but suprême: une franchise dans la ligue Senior du Québec, cette année. Des expositions industrielles et commerciales et toutes sortes d'activités de grande envergure ont eu lieu à l'arena.

Parmi les améliorations alors effectuées, on pourrait encore citer le boulevard qui borde le Saint-Maurice, l'élargissement du viaduc, de la rue de la Station à la rue Cascade, le viaduc du Canadien National, le parc Saint-Marc et sa piscine, le garage municipal, d'importants travaux de pavage, d'égoûts et d'aqueduc.

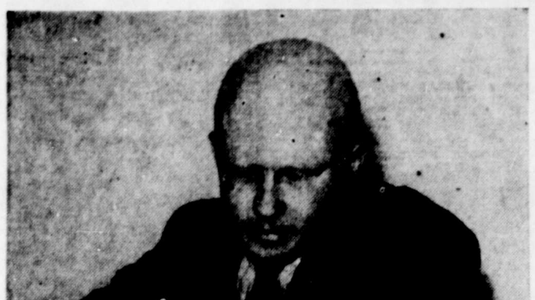
Durant la guerre, et tant qu'elle a pu se procurer les matériaux nécessaires, la cité de Shawinigan a concentré ses activités et ses ressources à des travaux de pavages, à faire des trottoirs, surtout dans le haut de la ville. La construction de l'usine no 2 de l'Aluminum fut un facteur important dans le développement de la paroisse du Christ-Roi, fondée en 1938. Cette paroisse est à population presque essentiellement ouvrière.





Le Nouvelliste a depuis 10 ans ouvert un bureau à Shawinigan

Le Nouvelliste a part son bureau-chef des Trois-Rivières, a, depuis une dizaine d'années, un bureau permanent à Shawinigan. Le local de ce bureau a d'abord été dans la bâtisse Fafard, au coin de l'avenue Tamarac. Puis, au bout d'un an, on l'a transporté au coin de l'avenue Mercier et de la 5e Rue, dans l'immeuble appartenant à M. J. Veilleux. Durant les six années que le Nouvelliste passa sur la 5e rue, la circulation du journal prit une très forte expansion, ses services d'annonces et de nouvelles se stabilisèrent également. Il y aura deux ans au printemps que M. Veilleux vendit son immeuble à M. E. H. Lamothe, bijoutier. Le Nouvelliste alla alors se fixer sur l'avenue de la Station, dans l'immeuble de M. Harry Désaulniers.



M. Wellie Ayotte

Le Nouvelliste se vend à Shawinigan depuis sa fondation, il y a 25 ans. Un des premiers vendeurs d'abonnements fut M. Henri Bergeron, photographe, qui fut en charge de la circulation à Shawinigan jusqu'en 1925. M. Wellie Ayotte, le chef actuel de notre département local de circulation, et d'abonnement, entra au service du journal le 1er juillet 1923, mais il s'absenta durant une année pour redevenir un employé permanent du journal au mois de mai 1925. A cette date, il prit charge du département. On notera que M. Ayotte est le doyen des agents de circulation du Nouvelliste.

M. Ayotte a connu les périodes difficiles. Il abonnait à un journal encore peu connu, et son territoire était des plus vastes, comprenant le village et la campagne d'Almaville et la Baie Shawinigan. Il couvrait tout ce territoire à pied, sa petite valise de primes à la main. On Mais ceux qui connaissent M. Ayotte savent que c'est un travailleur acharné et qu'il a bâti sa circulation d'arrache-pied. M. Ayotte accomplit son travail seul jusqu'en 1936. Il eut, pour de courtes périodes, divers collaborateurs, jusqu'au moment où M. Ephrem Gélinas entra au service du département de circulation le 10 mai 1937.

M. Ephrem Gélinas

M. Ephrem Gélinas se vit signer comme territoire Almaville, la Baie Shawinigan, et le haut de Shawinigan, qui était alors loin d'être développé comme à présent. M. Gélinas nous a raconté que l'hiver, à intervalles réguliers, il chaussait ses raquettes et se rendait visiter ses clients du rang Saint-Mathieu, à Almaville. Il se procura ensuite une bécane. Maintenant il peut couvrir un territoire devenu beaucoup plus vaste, grâce à son automobile. Quant à M. Ayotte, il a conservé une partie de son territoire; il doit aussi accomplir un travail de bureau de plus en plus considérable, vu l'augmentation constante du nombre des abonnée, et depuis la guerre, il lui a fallu entreprendre la livraison par porteurs d'une grande partie de la livraison qui se faisait auparavant par facteurs.

Avant l'ouverture de notre bureau local, les jours où les facteurs ne faisaient pas de livraison, M. Ayotte recevait à ses appartements particuliers la consignation de Shawinigan. Il en fut ainsi durant plus de dix ans.

M. Gérard Garceau

M. Gerard Garceau est entré au service du Nouvelliste en 1936. Il est gérant du bureau local, et en charge de l'annonce et de la publicité. Avant 1936, les préposés du département de



publicité de Shawinigan venaient voir les clients du journal à intervalles irréguliers, mais le nombre des annonceurs et le chiffre d'affaires de la publicité se sont développés magnifiquement en ces dix années

La section de l'annonce classifiée a également reçu de M. Garceau une impulsion qui en fait un item très important de son travail. M. Garceau est un homme fort actif et qui, en dehors de son travail au journal, cumule les fonctions de secrétaire-trésorier de la Chambre de Commerce des Jeunes et de secrétaire-trésorier de la Société des Concerts de Shawinigan. A noter que M. Garceau a été, il y a quelques années, président de la Fédération des Chambre de Commerce des Jeunes de la province de Québec.

M. Alex Leclerc a été presque dès les débuts du Nouvelliste notre correspondant à Shawinigan. Durant près de 20 ans, soit jusqu'au mois de septembre





De haut en bas: M. Gérard Garceau, gérant du bureau du Nouvelliste à Shawinigan; M. Wellie Ayotte, chef du service de tirage à Shawinigan, à l'emploi du Nouvelliste depuis 1932; M. Roland Héroux, reporter en charge de la nouvelle de Shawinigan, Grand'Mère et des environs; Ephrem Gélinas, solliciteur d'abonnements attaché au bureau de Shawinigan.

Dans le bas de la page: Mme Camille Rocheleau (Rita Philibert) complète le personnel du bureau du Nouvelliste à Shawinigan.

1941. M. Leclerc a cherché la nouvelle, et fourni des colonnes M. Leclerc, qui était alors employé à l'hôtel de ville, y faisait sa copie de chaque jour. rouxville, Lac à la Tortue, St-En 1936, il s'installa avec M. Ayotte et Garceau au local de l'édifice Fafard.

M. Roland Héroux

En septembre 1941, M. Leclerc quitta Shawinigan. La direction du Nouvelliste délégua alors un jeune membre de son personnel de rédaction, aux Trois-Rivières, Roland Héroux, pour lui succéder. Ce dernier arriva à Shawinigan, le 15 septembre 1941, après avoir été en service au bureau-chef des Trois-Rivières, comme traducteur, puis comme reporter, Roland Héroux a organisé et développé à Shawinigan le service de la rédaction tel qu'il y existe aujourd'hui et s'occupe de toute la nouvelle shawiniganaise, même la nouvelle sportive. Les correspondants de Grand'Mère, Baie Shawinigan, Ste-Flore, Almaville, Ste-Thècle, St-Boniface, St-Tite, St-Georges de Champlain, Hérouxville, Lac à la Tortue, St-Mathieu, La Tuque, St-Etienne, Charette, etc., expédient leurs courriers au bureau de Shawinigan, et leurs nouvelles sont insérées dans la page Shawinigan-Grand'Mère-La Tuque, qui est réellement une page régionale.



Les quatre membres qui constituent le personnel masculin du Nouvelliste à Shawinigan sont mariés. MM. Gélinas et Garceau sont papas de jeunes familles.

Personnel féminin

Le personnel féminin du Nouvelliste à Shawinigan existe depuis l'ouverture du premier local. Il se composait, jusqu'au premier décembre de Mlle Rita Philibert, de Shawinigan, devenue depuis peu, Mme Camille Rocheleau. Après une courte absence, notre collaboratrice féminine nous revient au moins pour quelque temps encore.

C'est à ce bureau que chaque fois, qu'il y a une élection municipale, provinciale ou fédérale, sont annoncés les rapports, et c'est là aussi que les élus viennent remercier.

En dix ans, ce bureau a développé incroyablement son activité, dans l'un comme dans l'autre département. Le chiffre de publicité a augmenté, la circulation du journal s'est étendue, le domaine de la nouvelle prend continuellement plus d'importance. La guerre est terminée, et une nouvelle ère de progrès est à prévoir pour notre bureau local, dont le rayonnement est destiné à s'étendre dans tout le nord de la Mauricie, et les milliers d'amis fidèles que nous avons dans toute la région vont se multiplier et bénéficier d'un service que nous nous efforçons chaque jour de rendre, par tous les moyens, plus parfait.

Le goût de l'étude et le travail ont fait le succès de M. Bilodeau

En 1901, arriva à Shawinigan un jeune homme né à Capelton, pas très grand, pas très gros, mais plein d'esprit de détermination, travailleur, entreprenant, débrouillard. C'était le 19 janvier. Il n'avait pas de métier. L'Aluminum n'avait pas encore ouvert ses portes. Le jeune homme aida à construire le premier fourneau. Un an après il était contremaître. Depuis 1938, il est le premier citoyen de Shawinigan.



Chacun sait que cette courte introduction a eu pour but de rappeler les humbles débuts de M. J.-A. Bilodeau, aujourd'hui notre premier magistrat. C'est un homme qui peut certainement servir de modèle à bien des points de vue. C'est un homme qui s'est fait par ses seules ressources, qui a toujours possédé le goût du travail, l'amour de l'étude, et qui s'impose par son dévouement au bien-être de ses concitoyens.

M. Bilodeau est né à Capelton, à six milles de Sherbrooke. Son père, Jean Bilodeau, était un mineur. Sa mère, Adèle Turcotte, est décédée il y a quelques années seulement, à l'âge de 82 ans, 9 mois. Notre maire était l'aîné d'une famille de dix enfants. Lui-même en a élevé treize.

M. Bilodeau a fréquenté une petite école bilingue, où enseignait une institutrice. Il en est sorti à 14 ans, et, comme son père, a commencé à travailler aux mines de cuivre. Si, par la suite, M. Bilodeau est devenu un homme cultivé, doué de connaissances très vastes, s'il possède de nombreux diplômes de philosophie, de sciences, c'est qu'il s'est formé par l'étude personnelle et par les voyages. Jamais il n'a cessé d'étudier, de lire, de se renseigner. M. Bilodeau, en arrivant ici, se fixa à la Baie. Mais il acquit bientôt de M Georges Baril sa première maison à Shawinigan, sur la 7e rue, la revendit quelques années plus tard En 1916, il acquit le site de sa propriété actuelle.

M. Bilodeau fut contremaître durant une quinzaine d'années à l'Aluminum. Sa première entreprise commerciale à son propre compte, fut un magasin de détail, au coin de la 4e rue et de l'avenue Mercier, où se trouve aujourd'hui l'entrepris funéraire de Bouvette et Fils.

Dans le commerce depuis vingt ans

Il ouvrit son commerce de gros y a une vingtaine d'années. ette entreprise personnelle est jourd'hui magnifiquement développée et couvre une bonne parde la région mauricienne. M. lodeau compte plus de 400 ents en Mauricie, et fait affaiavec plus de 300 manufactuers et producteurs. M. Bilodeau passa pas inaperçu de ses confrères en commerce. Ses talents d'organisateur furent mis à rofit, et, durant neuf années, il présida aux activités des Marchands Détaillants de Shawinigan. l fut également un des premiers membres de la Chambre de Commerce Senior, en occupa la vice-présidence et même aujourd'hui, malgré ses multiples occasions, n'a pas cessé d'en faire partie.

Il a aussi été un des vice-présidents provinciaux de l'Association des Marchands Détaillants.

Ami de l'étude

Mais M. Bilodeau aimait l'étude encore plus que le commerce. Durant 25 ans, il a suivi des cours par correspondance. Nous nous rappelons parfaitement son bureau de l'hôtel de ville; les murs en étaient garnis de diplômes, psychologie sur le système de vie scientifique, doctorat en psychologie, diplôme en sciences morales, doctorat en métaphysique. La chimie l'aurait certainement intéressé, de même que la physique, s'il avait disposé de plus de temps. M. Bilodeau a encore étudié en voyageant. Et les récits qu'il nous a faits de ses deux derniers voyages en Floride prouvent qu'il possède à un rare degré l'art d'observer et de retenir.

Famille de treize enfants

M. Bilodeau a épousé, en 1908, Mlle Eva Richard, de St-Raphaël de Bellechasse. Ils ont élevé treize enfants, sept filles et six fils, tous vivants. Deux autres sont morts. Un jour, M. Bilodeau a considéré que son commerce avait assez grandi et que sa famille pouvait le conduire à bonne fin. Il songea donc à s'occuper de la chose municipale. M. Bilodeau devint maire de Shawinigan en 1938, et est en fonctions depuis, ayant été réélu en 1940, 1942 et 1944.

Shawinigan a fait d'immenses progrès depuis que M. Bilodeau préside aux destinées de Shawinigan.

Un maire progressif

Les débuts n'ont pourtant pas manqué de fournir des difficultés On a eu plus de 800 chômeurs. Il est malheureux, a toujours dit M. Bilodeau, qu'il ait fallu la guerre pour donner du travail à tout le monde.

La prospérité est revenue à Shawinigan en 1940. Durant la guerre, les deux usines de l'Aluminum ont eu une production de guerre intense. De même, la C.I.L. et la Canadian Carborandum ont agrandi leurs usines. Canadian Resins & Chemicals a débuté, et Shawinigan Chemicals continue son expansion. Le garage municipal a été bâti, le marché ouvert. Des travaux de pavage ont été faits. Sous l'administration de M. Bilodeau encore, et depuis trois ans surtout, la construction a connu un essor prodigieux. Les paroisses St-Marc et du Christ-Roi se sont extraordinairement développées, si bien que chacune a pu devenir un quartier, et que le nombre des échevins est passé de six à huit, deux par quartier.

M. Bilodeau a été marguiller à sa paroisse de St-Bernard. Il s'est également intéressé à la chose scolaire, et a fait un terme de trois ans comme commissaire.

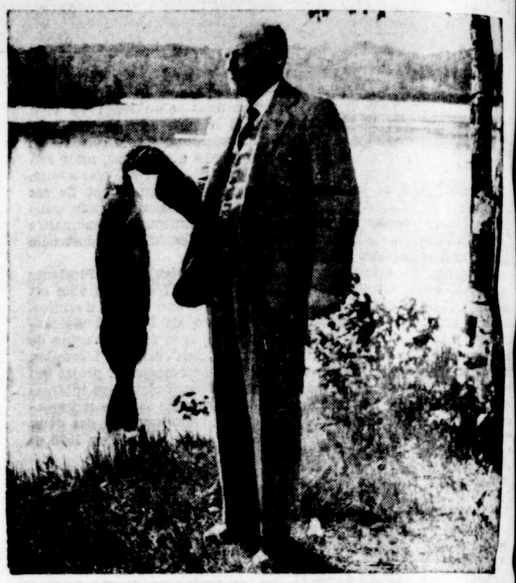
M. Bilodeau est président de la section de Shawinigan de la Société Canadienne de la Croix-Rouge. Il est gouverneur de l'Ecole Technique, membre du Canadian Club, de la Chambre de Commerce des Jeunes. Il a été ou est encore directeur du sanatorium-hôpital Cooke, aux Trois-Rivières, président de la Commission Sportive, pour la direction de l'Arena, directeur de l'Union des Municipalités de la province de Québec, directeur des vendeurs de tabac en gros de la province, membre de l'Association des épiciers en gros du Dominion, président du comité local du rationnement.

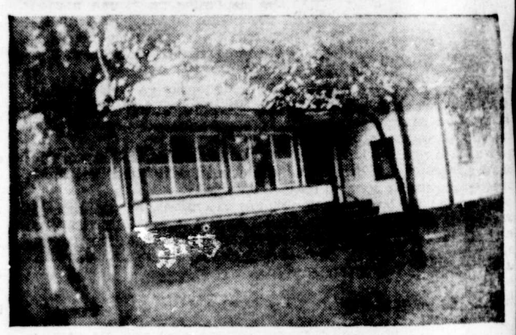
M. Bilodeau a encouragé les mouvements artistiques. De même, il s'occupe beaucoup de la jeunesse, et a toujours professé un encouragement très vif pour les Amicales, les Scouts, la Chambre de Commerce des Jeunes, la Fanfare de l'Union Musicale, le Choeur des Midinettes.

Au service de ses concitoyens

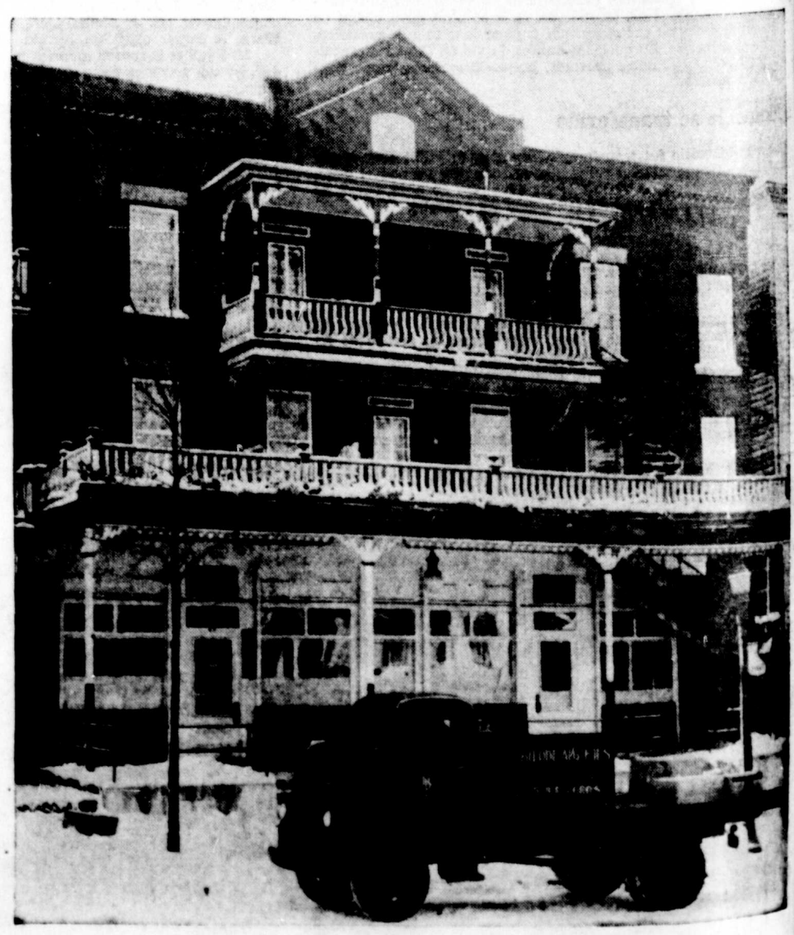
M. Bilodeau s'est donné avec amour à sa tâche de maire. Il consacre infailliblement plusieurs heures par jour à l'accomplissement de ses fonctions. Inutile de chercher personnage plus désintéressé que lui comme maire. Ce n'est pas l'argent qui puisse l'intéresser. Il n'est maire que parce qu'il juge qu'il est en mesure de rendre le plus service à ses concitoyens. Esprit ouvert à toutes les suggestions, M. Bilodeau est aussi l'hospitalité même. Les délégations de l'étranger ont été unanimes à louer son esprit vif, pétillant, narquois. Il a reçu avec particulièrement de brio d'imposantes délégations d'industriels chinois et d'envoyés culturels d'Amérique Latine. Véritable homme d'affaires, esprit très pratique, M. Bilodeau a pourtant l'âme sensible à la poésie, et il sait profondément goûter le beau sous toutes ses formes. Nul plus que lui n'aime la nature, son grand silence, le calme des bois, le murmure des ruisseaux. C'est un pêcheur infatigable. Il aime aussi la chasse.

M. Bilodeau a eu le succès en affaires grâce au travail, et parce que jamais il n'a jugé un obstacle insurmontable. Il n'a jamais toléré d'être oisif, n'a jamais aimé les conversations banales. Il est également apprécié et respecté par les deux éléments ethniques, dont il comprend les qualités, et qu'il juge capables de vivre ensemble et de s'entendre. Nul n'a d'ailleurs plus fait que lui pour cette entente mutuelle, en demandant justice pour chacun, et une compréhension mutuelle, que le premier, il s'efforce de pratiquer, d'appliquer. M. Bilodeau est une des figures marquantes de l'histoire de la jeune ville de Shawinigan. Il a fait beaucoup, pour son renom et doit être considéré à juste titre comme un de ses plus authentiques pionniers. Notre ville s'honore d'un tel homme, qui a si bien orienté son progrès depuis 8 années.





Sur la photo supérieure, le maire Bilodeau à son bureau de travail, à l'hôtel de ville maintenant démoli, et sur le site duquel on est à rebâtir. L'autre photo de M. Bilodeau a été prise au Pont Rouge, à St-Roch-de-Mékinac. M. Bilodeau exhibe un superbe doré pris à la petite ligne et pesant 13 livres. Le chalet ci-dessus est la propriété que possède M. Bilodeau au Lac-à-la-Tortue. Enfin, en bas, nous voyons la façade du magasin de gros de Bilodeau et Fils, la prospère entreprise fondée il y a une vingtaine d'années par M. Bilodeau. A la porte de l'établissement le camion qui livre des commandes dans un rayon de 400 milles.



L'industrie de l'aluminium à Shawinigan Falls

Débuts de l'industrie de l'aluminium au Canada.— Développement des ressources hydro-électriques de la vallée du St-Maurice.— Modification de la production pour faire face aux besoins de guerre.— Construction de l'usine no 2 à St-Marc.

BIEN-ETRE DES EMPLOYES

L'HISTOIRE de l'industrie de l'aluminium au Canada couvre à peine 50 ans, mais elle est intimement liée au développement et au progrès de plusieurs régions du Québec et de l'Ontario. C'est en effet ici même à Shawinigan Falls que cette jeune industrie vit le jour au Canada.

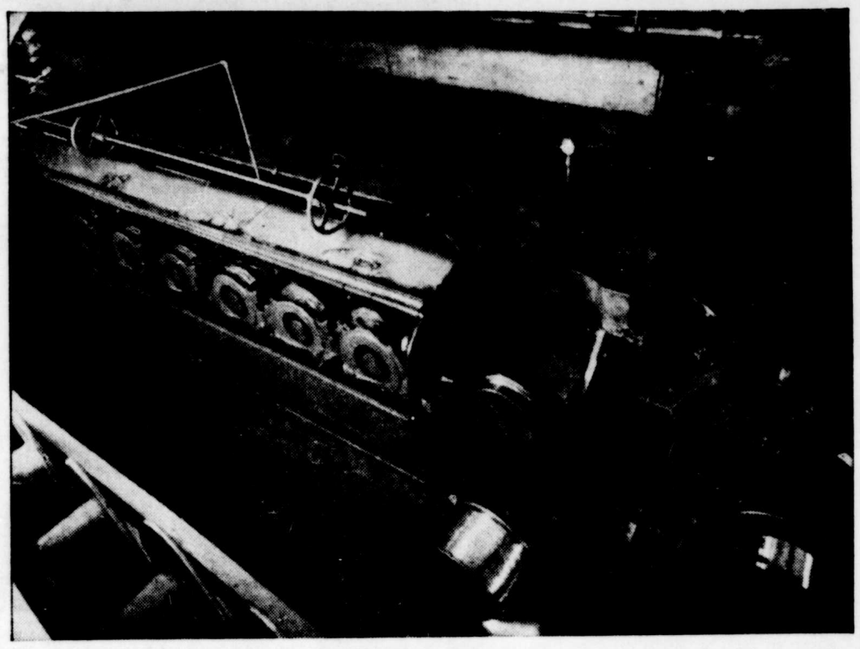
L'Aluminium fut produit pour la première fois en 1825, et depuis cette date il a connu des carrières les plus intéressantes dans l'histoire des métaux. Il y a cent ans, l'aluminium était plus précieux que l'or et son prix de vente était donc très élevé. La légèreté de ce métal combiné avec sa force et sa résistance le rendirent immédiatement très populaire. On savait de plus qu'il se trouvait, en quantité considérable dans la croûte terrestre. Cependant, le problème était d'extraire ce métal de la matière première dans laquelle il se trouvait.

Pour plus d'un demi-siècle ce problème tient en échec savants et inventeurs et ce n'est qu'en 1885 qu'un jeune chimiste américain, Charles Martin Hall met au point un procédé électrochimique pour produire l'aluminium à un coût économique.

13 ans après cette découverte, l'industrie de l'aluminium vient s'établir définitivement au Canada, à Shawinigan Falls, sur les bords du St-Maurice. Pour y ériger sa première usine, on choisit un emplacement situé à proximité de la tumultueuse chute d'eau d'où la ville tire son nom.



Cette photographie aérienne montre le St-Maurice et le pont à l'entrée de la ville de Shawinigan Falls. Au centre on reconnait l'Usine No 1 de l'Aluminum Company of Canada Limited, la plus vieille usine d'aluminium au Canada.
Photo Canadian Pacific Air Lines Limited



Avant de subir l'opération finale, celle de l'assemblage, les fils d'aluminium doivent passer à travers plusieurs machines pour les amener au diamètre requis.

Le 14 août 1899, restera une date importante dans l'histoire de la ville de Shawinigan Falls. En effet, cette date en plus de marquer l'établissement dans cette ville de la première usine d'aluminium au Canada, marque aussi la signature d'une entente entre la compagnie d'aluminium et la Shawinigan Water & Power Company, entente relative aux ressources hydro-électriques de la région. Par cette entente, la Shawinigan Water & Power Company s'engageait à fournir à l'industrie de l'aluminium les facilités pour produire l'énergie électrique nécessaire à la production de l'aluminium. L'industrie de l'aluminium a donc joué un rôle important dans l'expansion industrielle de la région, puisque c'est pour répondre à ses besoins que furent construites les centrales électriques du St-Maurice et qui à leur tour contribuèrent tant au développement économique de Shawinigan Falls et de la région.

Commencée en 1899, la construction de l'usine de Shawinigan fut terminée en 1901, et c'est le 20 octobre de la même année que furent coulés les premiers lingots.

A cette époque, l'usine de Shawinigan ne produisait que de l'aluminium brut, sous forme de lingot et quelques années plus tard par suite de l'augmentation de la demande pour l'aluminium canadien, on dut effectuer des agrandissements à l'usine et augmenter les facilités de production. Plus tard, on ajouta une Laminerie et une tréfilerie afin de manufacturer sur place le fameux câble d'aluminium, connu sous le nom de ACSR. Ce câble en usage dans les lignes de transmission électrique de haut voltage est fort en demande et à la déclaration de guerre, en 1939, on estimait à plus de 500,000 milles la longueur de câble d'aluminium en service dans l'univers et fabriqué à Shawinigan Falls. Avant la guerre l'usine no 1 produisait aussi du fil et des barres de même que des tuyaux en aluminium.

Depuis les débuts de sa production jusqu'à nos jours, l'industrie de l'aluminium à Shawinigan Falls, comme toute industrie naissante, eut des périodes difficiles à traverser, mais l'habileté de la direction et la tenacité de ses employés firent en sorte qu'elle sortit victorieuse de toutes ces épreuves.

En 1939, lors de la déclaration de guerre des Nations Unies, le câble d'aluminium n'étant plus essentiel, on modifia la production de l'usine de fabrication et on développa de nouveaux alliages qui servirent à la production de barres et de fils nécessaires à l'effort de guerre. L'adaptation de l'usine à cette nouvelle production fut difficile mais l'entreprise fut menée à bonne fin. On dut changer la machinerie et développer de nouvelles techniques de production.

A quelques exceptions près, l'usine no 1 a fourni au cours des 5 années de guerre, tout le fil d'aluminium qui servit à fabriquer les rivets dont se servit l'industrie canadienne de l'avionnerie. Une partie de la production de l'usine consistait de barres hexagones servant à faire des boulons et de fortes quantités de barres cylindriques servant à manufacturer les détonateurs des obus anti-avions. Le reste de la production de l'usine no 1 entrait dans la production des parachutes, des radios, des tanks, des véhicules militaires et d'une foule d'autres articles servant à l'armement de nos troupes.

Durant ce temps, les trois salles de cuves de l'usine no 1 produisaient les lingots d'aluminium nécessaires à maintenir en opération l'usine de fabrication et le surplus était mis à la disposition des nations alliées pour servir à l'effort de guerre canadien.

Au début de 1941, alors que la demande pour l'aluminium canadien se faisait de plus en plus urgente, on construisit dans le quartier St-Marc, à environ deux milles de l'usine no 1, une nouvelle usine entièrement consacrée à la production d'aluminium en lingots Cette usine dont on suspendait récemment les opérations a contribué dans une large mesure à la victoire des forces alliées, en fournissant des quantités appréciables d'aluminium.

Les hostilités sont maintenant terminées. Les usines d'aluminium de Shawinigan ont cessé leur production de guerre. L'usine no 2 a fermé ses portes, mais l'usine no 1 est revenue à ses activités du temps de paix. La machinerie servant à faire du câble que l'on avait mis au rancart en 1939 a repris sa place dans l'usine et une activité aussi fébrile qu'en temps de guerre y règne, mais à l'avenir le produit servira à assurer le bien-être des nations en paix.

Pour reconstruire l'Europe dévastée, il faut de l'aluminium. Et les produits de l'usine de Shawinigan y joueront un rôle important. Il faut du câble pour faire transmettre le courant électrique des centrales génératrices vers les villes et les villages, et pour fournir aux usines de paix, l'énergie nécessaire pour manufacturer les objets qui manquent tant sur le marché domestique; il faut du câble, pour reconstruire les lignes de transmission des pays dévastés de l'Europe. L'usine de Shawinigan fournira au monde le câble d'aluminium dont il a besoin.

L'établissement d'une nouvelle industrie est toujours une tâche des plus difficiles et afin de réaliser les progrès énoncés plus haut, l'Aluminium Company a dû compter énormément sur le dévouement et la loyauté de ses employés. L'industrie de l'aluminium n'est pas ignorante de ce fait et elle l'a reconnu en travaillant constamment à l'amélioration des conditions de travail de ses employés.

Depuis quelques années, les chefs d'industrie se sont penchés sur les problèmes qui confrontent employés et patrons. Des études spéciales ont été entreprises un peu partout aux Etats-Unis et au Canada pour déterminer les facteurs qui influençaient le rendement et la qualité de la production. De là sont nés les services du personnel, services qui furent confiés à des personnes bien au courant de la psychologie humaine. Les succès de ces services du personnel n'ont pas tardé à porter fruit et bientôt l'industrie en général prenait une orientation nouvelle en ce qui concerne les relations entre patrons et ouvriers. L'industrie canadienne de l'aluminium, toujours à l'effût d'améliorations constantes tant dans les méthodes de production que dans les conditions de travail des employés, n'a pas tardé à établir à Shawinigan Falls un service du personnel. Ce service donna immédiatement d'excellents résultats.

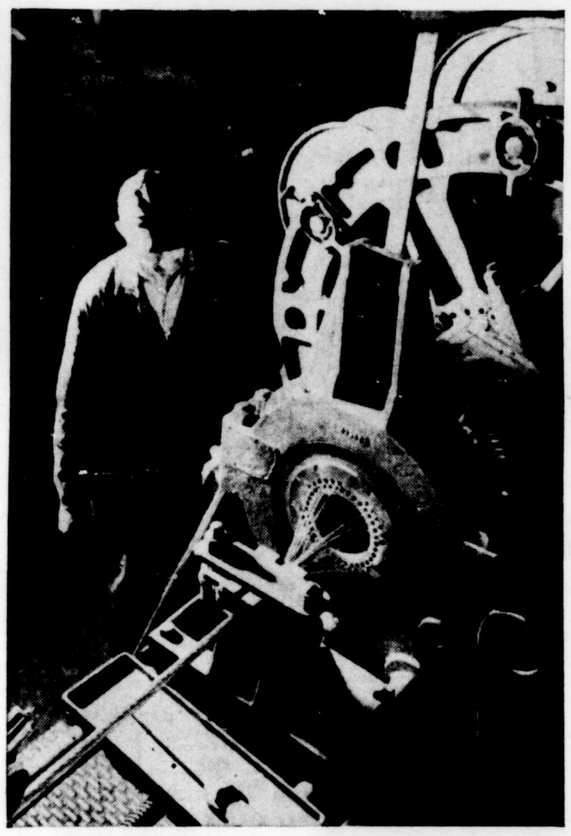
Parmi les nombreuses initiatives prises par la Compagnie, et qui sont le résultat de sa politique, on remarque l'établissement d'un plan de caisse de retraite et d'assurance-vie auquel la compagnie et l'employé contribuent; la mutuelle de secours; le plan de classification des employés; le système de suggestions qui permet aux employés de faire valoir leurs idées sur l'amélioratoin des méthodes de production et de recevoir en retour des récompenses appréciables.

Pour le bénéfice des employés et de leurs familles, on organise chaque année une fête de Noël qui constitue un événement important. En effet au cours de cette fête, on fait le dépouillement d'un arbre de Noël et tous les enfants des employés reçoivent des jouets.

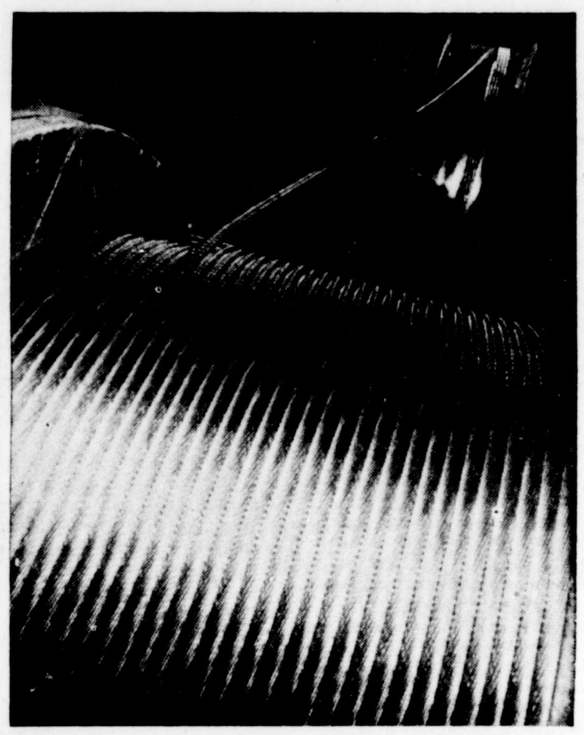
Une attention toute spéciale a toujours été apportée à la prévention des accidents et depuis plusieurs années le record de sécurité des usines de Shawinigan est le plus brillant de toutes les usines de la Compagnie. L'an dernier, l'usine de fabrication avait l'honneur de se classer au premier rang parmi un grand nombre d'usines canadiennes et américaines dans un concours de sécurité par le "National Safety Council" de Chicago.

Mentionnons aussi quelques-unes des facilités mises à la disposition des employés, salles de douches modernes, salles à manger, équipements de sécurité, postes de premiers soins, service de médecin et de garde-malades. Nous pouvons aussi mentionner les nombreuses activités sociales, et sportives. Il ne faut pas oublier de mentionner la publication bi-mensuelle, "La Revue de l'Auminium" dont la lecture est toujours d'un vif intérêt pour les employés.

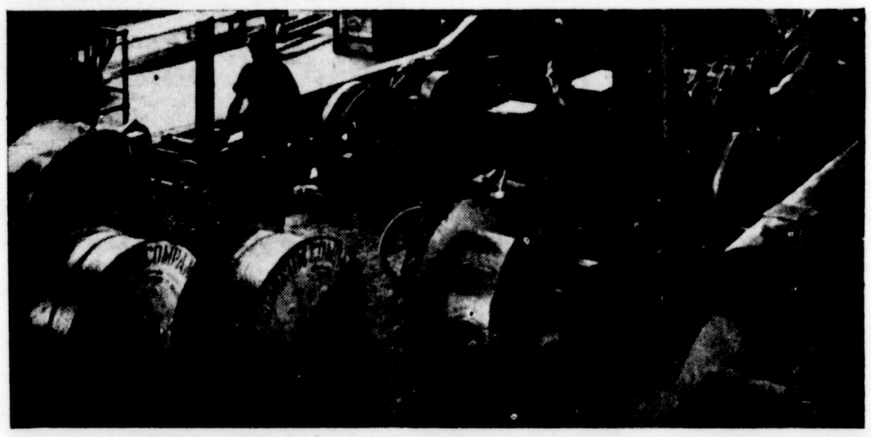
Shawinigan Falls, cette jolie petite ville, située au coeur même de la vallée du St-Maurice a eu un développement industriel rapide et constant. L'industrie de l'aluminium qui depuis 45 ans a été liée à l'expansion de cette ville, a été pour une large part responsable de cette expansion puisque comme nous l'avons dit au début de cet article, c'est pour répondre à ses besoins que furent exploitées et développées les facilités hydro-électriques de la région qui ont été dans le passé et sont encore aujourd'hui, responsables du développement industriel de Shawinigan Falls.



Un ouvrier surveille une opération délicate, celle du tressage des nombreux fils d'aluminium en un câble solide qui servira aux lignes de transmission électrique.



Une intéressante étude photographique d'un câble d'aluminium ACSR s'enroulant sur une bobine.



Une grande activité règne actuellement à l'usine de fabrication de l'Aluminum Company of Canada Limited à Shawinigan Falls où l'on produit le câble d'aluminium. On voit ici (à droite) quelques machines en opération.

Le câble d'aluminium ACSR est en service dans l'univers entier. Dans l'entrepôt d'expédition, des quantités de bobines sont sur le point d'être expédiées comme le montre la photo de droite.



(Photo Canadian Pacific Air Lines Limited)
Située dans le quartier Saint-Marc, à environ deux milles de l'usine No 1, l'Usine No 2 de l'Aluminum Company of Canada Ltd, à Shawinigan Falls fut construite en 1941 afin de répondre à l'augmentation de la demande des nations alliées pour l'aluminium canadien. Elle apparait à gauche telle que vue du haut des airs.

M. Albert Gigaire reste l'homme d'action qu'il fut toute sa vie

M. Le COMMANDEUR Albert Gigaire, à 73 ans, demeure actif comme un homme en pleine force d'âge. Infatigable travailleur, calculateur, avisé, judicieux, tenace, entreprenant ne connaissant aucun obstacle.

M. Gigaire, né à St-Barnabé, aura 74 ans en avril 1946. Il a été élevé à Ste-Flore, et, en 1888, il est parti pour la Nouvelle-Angleterre. Il travaillait le jour et suivait des cours le soir. Il épousa, en 1894, à Holyoke, Mlle Antonia Bergeron, qui lui donna trois enfants. Une fille a survécu, Mme James Gignac.

Le jeune couple Gigaire est revenu au pays en 1900, à Shawinigan. Dès 1900, M. Gigaire commença à faire de l'immeuble, sur la 7e rue. En 1908, il accepta d'être chef de la police et des pompiers, et surintendant des travaux de la ville.

Au printemps de 1912, il renonça à la police, aux pompiers, aux travaux de la cité, pour se lancer dans la construction de l'immeuble et les travaux de béton.

Un vrai bâtisseur

M. Gigaire, c'est un fait, a bâti une partie de la ville. En 1913-14, il a édifié le Collège de l'Immaculée-Conception, et, peu après, l'Académie St-Marc. Il a également bâti le Collège du Sacré-Coeur, qui fut ensuite allongé.

Un peu après 1920, M. Gigaire a fait un succès de la construction des deux postes de police actuels. En 1930, il a terminé une carrière de 18 ans comme entrepreneur en construction avec une de ses plus belles réalisations, l'hôpital Ste-Thérèse.

En 1914, M. Gigaire avait fait des égouts et des aqueducs. Durant sa carrière d'entrepreneur, il fit aussi de la construction privée.

M. Gigaire, à lui seul, a élevé presque la moitié des édifices bordant la 5e rue. A l'autre extrémité de la ville, avant le début de l'ère de construction, MM. Gigaire et Frigon possédaient presque tout le territoire formant aujourd'hui le quartier du Christ-Roi. C'était alors Shawinigan-Est. Un magnifique boulevard, presque entièrement bâti, porte son nom.

M. Gigaire est encore dans le commerce. Propriétaire d'une usine de portes et de chassis, M. Gigaire a été le principal actionnaire de la Cie de Bois et Charbon. Il a porté, durant quelque temps ses activités ailleurs, puis, il y a quelques années, il a tout racheté. Au début de novembre 1944, M. Gigaire a vendu à ses trois petits-fils, Maurice, Marcel et Jean-Paul Gignac la Cie de Bois et Charbon.

Maurice Gignac est le gérant de ce commerce, où l'on vend tout ce qui peut servir à bâtir une maison, sauf le bois de construction. On y vend aussi du charbon. Vers 1941, M. Gigaire avait tout centralisé de cette entreprise au Chemin de la Fonderie. La Cie de Bois et Charbon occupe 8 hommes à l'année, et 2 camions sont actuellement affectés à la livraison. Quant à la manufacture portant son nom, M. Gigaire l'a déménagée au Chemin de la Fonderie, le 22 novembre 1945.

C'est une bâtisse à l'épreuve du feu, d'un étage, couvrant une surface de 9300 pieds carrés. Le plancher est en béton armé. La cave où logent les bouilloires, couvre une surface de 2900 pieds carrés. Le rez-de-chaussée, d'une hauteur de 16 pieds, est recouvert de béton armé. La machinerie est neuve aux trois-quarts, et châque machine a son propre moteur. Quant à la cour à bois, elle couvre une surface de 90,000 pieds carrés. Tout autour de la bâtisse, s'étend une surface en macadam d'une largeur de 50 pieds.

L'entreprise a modifié sa production. Sur la rue Ste-Cécile, on produisait surtout des portes et chassis. A ce temps-là, la production était d'environ un million de pieds de bois par an. Aujourd'hui, on fait le commerce du bois de construction en général, des milliers de boites pour les compagnies locales, des roulettes en bois pour les rouleaux à papier des usines. Le commerce atteint actuellement trois millions de pieds de bois par an.

M. James Gignac, gendre de M. Gigaire, est l'actif gérant de cette entreprise prospère et qui va certainement continuer de se développer intensément, car il est, comme son beau-père, un homme habile, entreprenant et fiable. On y emploie à l'année une trentaine d'hommes, trois camions, quatre remorques et un tracteur. La secrétaire de M. Gigaire est Mlle Juliette Lefebvre, à son service depuis 1919. M. Gigaire, les premières années, avait travaillé presque seul. Sa première collaboratrice avait été sa fille, Mme James Gignac. Aujourd'hui, M. Gignac est l'âme dirigeante de l'affaire.

M. Gigaire fait affaire dans la province de Québec, avec l'Ontario, les Etats-Unis et l'ouest du Canada. Son commerce de ventes est passablement local, et couvre surtout Shawinigan, Grand'Mère et les localités avoisinantes.

La politique

M. Gigaire fut élu échevin en 1918. En 1920, il fut défait par M. Dufresne, marchand.

En 1928, M. Desaulniers fut élu maire contre M. Gigaire. Mais en 1930, M. Gigaire prit sa revanche. Au deux élections suivantes, M. Gigaire fut élu par acclamation.

C'était la dépression, et il y eut des chômeurs sous l'administration Gigaire, mais les chômeurs travaillèrent, faisant le boulevard St-Maurice, posant les égouts et aqueducs des premières rues du Christ-Roi, finissant de paver la rue des Cèdres.

On termina le parc St-Maurice. On construisit la piscine, on posa l'éclairage électrique.

On construisit également le filtre et l'aqueduc du Lac la Pêche.

M. Gigaire était maire depuis six ans, quand il se retira en 1936. M. Lucien Bourassa fut élu maire, contre M. Bilodeau, mais mourait un an après. M. Gigaire, toujours friand de politique, revint devant l'électorat appelé à choisir un successeur à M. Bourassa. M. Bilodeau tentait encore sa chance, et Me Alex. Gélinas faisait son début. Il fut l'élu. M. Gigaire se retira définitivement de la police municipale.

Libéral, M. Gigaire s'est aussi occupé, mais sans jamais poser sa candidature, de politique provinciale et fédérale.

Mais nous ne sommes pas encore au bout des activités de M. Gigaire.

Oeuvres paroissiales et sociales

M. Gigaire s'est toujours occupé d'oeuvres paroissiales et sociales. De 1932 à 1935, il fut marguillier à St-Pierre, dont il avait donné le maître-autel. Ses bonnes oeuvres, ses services éminents lui ont valu une magnifique récompense, le titre de Commandeur de l'Ordre Pontifical de St-Sylvestre. Ce fut un des moments les plus honorables de sa belle carrière. Peu après, il devenait aussi membre d'honneur des Chevaliers Pontificaux.

Sa générosité a été particulièrement à signaler à l'endroit des Guides Catholiques. Il s'est aussi associé de bonne heure à des oeuvres comme les Chevaliers de Colomb.





En fait M. Gigaire est l'un de ceux qui il y a 28 ans, s'organisèrent pour fonder le conseil local des Chevaliers de Colomb. En 1920, M. Gigaire fut élu grand chevalier, puis réélu pour trois termes. Vingt ans après, ses confrères l'ont réélu à deux reprises. Il a résigné en 1938, et M. François Roy grand chevalier réélu depuis, lui a succédé. M. Gigaire a été fidèle navigateur du 4e degré jusqu'à récemment. Il fait partie du 4e degré depuis près de 25 ans.

La Chambre de Commerce Sénior a aussi bénéficié des talents et de l'esprit d'initiative de M. Gigaire. Plusieurs fois elle se l'est donné comme directeur, et il en reste un membre très actif.

Loisirs

M. Gigaire a fait partie du premier club de curling de Shawinigan, jouant avec MM. Burrill, John Bourgeois, J.O.-S. Brunet. Il possède encore ses premières pierres, les plus vieilles conservées à Shawinigan.

M. Gigaire a possédé plusieurs clubs de chasse et de pêche. En 1912, il a bâti sa résidence qu'il possède encore, au Lac Paulette, à 4 milles demi de Shawinigan. Son domaine, qui comprend tout le lac, est de 125 arpents.

Encore alerte, mangeant, dormant, voyant, entendant et marchant bien, M. Gigaire fait encore le même train de vie, accomplit les mêmes besognes, qu'il y a 20, 25 et 30 ans. Il va encore régulièrement faire son excursion de pêche. M. Gigaire a beaucoup voyagé. Il a couvert le continent dans tous les sens. A son âge il a encore des projets, surtout en ce qui concerne les voyages. Car il croit qu'en automobile il peut aller encore bien loin. En fait, après avoir travaillé toute sa vie, il ne peut rester tranquille.





Au sommet de la page, le commndeur Albert Gigaire, ancien maire de Shawinigan et industriel bien connu. Au centre deux photos prises aux noces d'or de M. et Mme Gigaire. Le banquet fut rehaussé de la présence de son Ex. Mgr Comtois, décédé depuis, que l'on aperçoit entre le commandeur et Mme Gigaire. L'autre photo montre les parents et les amis à la porte de l'église St-Pierre.
Ci-dessus: à gauche, M. James Gignac, gendre de M. Gigaire, gérant des entreprises de M. Albert Gigaire; à droite, M. Maurice Gignac, petit-fils du commandeur Gigaire et gérant de la Cie de Bois et Charbon.

Evénement mémorable

L'événement le plus marquant des trois dernières années de la vie de M. et Mme Gigaire a été leur cinquantième anniversaire de mariage. Mme Gigaire ne parait pas non plus son âge. Elle est encore en bonne santé, et fort active.

De magnifiques célébrations marquèrent ce jubilé d'or de vie conjugale. S.E. Mgr Comtois évêque des Trois-Rivières, récemment décédé, une foule de dignitaires civils et religieux, une légion d'amis de vieille date, s'unirent, au nombre de plusieurs centaines, pour rendre hommage à ce couple exemplaire. M. et Mme Gigaire vous diront que ce fut l'une de leurs plus belles heures, dans toute leur vie.

Conclusion

La vie de M. et Mme Gigaire est un peu la vie de Shawinigan. Mme Gigaire, à son foyer, M. Gigaire dans ses innombrables activités, demeurent un exemple de labeur incessant et de persévérance irrésistible. Rien ne symbolise mieux qu'eux le bel esprit de détermination de l'élément canadien-français. Pionniers de Shawinigan, ils sont tyniquement les descendants des pionniers venus de France.



Photo prise en l'année 1892, à l'époque où M. Albert Gigaire, travaillait dans une mine d'ardoise du Vermont. La flèche indique M. Albert Gigaire, alors âgé de 20 ans.

En 10 ans, M. J.-A. Houle a lancé plusieurs nouveaux commerces





Ci-contre, M. J.-A. Houle, fondateur des quatre entreprises dont il est question ici. Ci-dessus, M. Florent Houle, l'aîné des fils de M. Houle. Ci-dessous, à gauche, M. Alcide Bournival, beau-frère de M. Houle, et comptable à ses magasins, et, à droite, M. Jean-Berchmans Houle, le deuxième des fils de M. Houle.





M. J.-A. Houle est l'un des commerçants les plus importants du haut de la ville de Shawinigan, et les établissements qu'il a fondés ou dirige encore rayonnent dans toute la région. Pourtant, il n'y a qu'une dizaine d'années que M. Houle est dans les affaires. Son histoire, l'histoire des commerces qu'il a lancés, l'histoire de ses enfants qu'il associe à ses entreprises, est d'un haut intérêt.

M. J.-A. Houle est né à St-Alexis en 1901. M. Houle est donc encore jeune, n'ayant que 44 ans. Peu après la naissance de M. Houle, sa famille alla habiter aux Etats-Unis. M. Houle étudia à Waterbury, Connecticut. A son retour au Canada, il commença à travailler à la Canadian Carborandum. C'était en 1917. M. Houle débuta au bas de l'échelle, comme simple manoeuvre, mais ses qualités ne tardèrent pas à lui valoir de l'avancement. Et, en 1940, quand il quitta la compagnie, il était assistant-surintendant.

M. Houle en était rendu à un point où il lui fallait s'occuper exclusivement du commerce de meubles que, depuis 1935, il menait de front avec son travail d'usine.

Commerce du meuble

M. Houle s'était modestement établi, en 1935, rue St-Marc, dans sa maison privée. Mais son commerce se développa de pair avec le haut de la ville. En 1937, M. Ovila Corriveau construit un bel édifice, au coin des rues Viger et St-Marc. M. Houle, qui se sentait à l'étroit décida d'y transporter ses pénates. Ce déménagement s'imposait réellement, car la clientèle avait considérablement augmenté, et il fallait un local plus vaste. M. Houle occupa un magasin, dans l'édifice Corriveau, de 1937 à 1940.

En 1940, M. Houle entreprit la construction de son premier édifice, rue Viger. Cet édifice fut inauguré en 1940. C'est une magnifique bâtisse, comprenant huit logis et un magasin. M. Houle y commerça jusqu'en 1944. A cette date, il vendit son commerce à son gendre, M. Bruno Pellerin, mais restait propriétaire de l'édifice.

M. J.-A. Houle vendait à son gendre un commerce bien établi. La clientèle du magasin s'étendait déjà jusqu'en Abitibi et au lac St-Jean. La guerre et ses restrictions n'ont pas empêché ce magasin de faire de bonnes affaires et d'étendre encore sa clientèle et sa popularité.

Commerce de la chaussure

En février 1944, M. Houle se retire des affaires, mais seulement pour un temps. Il consacre une année à se reposer et à voyager, tout en établissant des contacts avec certaines compagnies, car il a déjà dans la tête un autre commerce, celui de la chaussure en détail. Il songe aussi à un commerce en gros, de marchandises sèches, de nouveautés, de chaussures et d'accessoires électriques. Il devait, d'ailleurs, ouvrir son magasin de chaussures en détail dès février 1945, tandis qu'il opère déjà, sur une base temporaire, son commerce en gros, pour lequel il détient depuis plusieurs mois une licence. Cette dernière ligne prendra de l'expansion à mesure que la marchandise reviendra sur le marché, et que M. Houle aura fini de transformer un édifice situé à 404, St-Marc, à côté du cinéma Cartier, et qu'il a acquis, en août 1945, de M. Mathias Bournival. On compte inaugurer ce commerce en gros vers le temps de Pâques 1946.

Mais tout en s'accordant un repos, bien relatif, on le voit, tout en voyageant, tout en établissant des contacts, M. Houle commençait, sur le boulevard Frigon, en juin 1944, la construction d'un des plus beaux édifices du haut de la ville, et aussi des mieux bâtis, contenant 12 logements. C'est dans cet édifice qu'il se réservait un local et inaugurait dès février 1945, son commerce en détail de la chaussure. En août 1945, M. Houle vendit la bâtisse à M. Lucien Lambert, comptable.

Ce magasin porte le nom de J.-A. Houle & Fils, et M. Houle nous déclare que son fils Florent en prendra charge des que lui-même sera en mesure de s'occuper exclusivement de son nouveau commerce en gros, lequel s'appellera Shawinigan Textile Enrg.

Comme grossiste, M. Houle s'associera son jeune fils, Jean-Berchmans, qui fait actuellement le commerce en gros de produits de la ferme. Comme on le voit, les entreprises qu'a fondées M. Houle constituent un commerce de famille qui rayonne, en diverses lignes, sur les deux paroisses de St-Marc et du Christ-Roi.

Mais étudions un peu la biographie de chacune des personnes qui nous intéressent dans cette chronique.

M. Bruno Pellerin

M. Pellerin fut d'abord vendeur, puis comptable, puis gérant au magasin de M. Houle, rue Viger. Il acquit ce magasin en février 1944. M. Pellerin a 32 ans. Il est né à Nicolet, a fait ses études au Séminaire de cet endroit, et est arrivé chez M. Houle, à Shawinigan, en 1939, comme vendeur. Il assuma bientôt le poste de confiance de comptable. Mais ce ne fut pas long, ensuite, que M. Houle confia à M. Pellerin, devenu son gendre, la charge complète du magasin. Il est père de 4 fillettes, Chevalier de Colomb (4e degré), membres de la Chambre de Commerce des Jeunes, amateur de hockey et de voyages.

M. Pellerin est représentant et agent exclusif, à Shawinigan, des réfrigérateurs General Electric, des laveuses Easy, des poêles McClary. Il emploie régulièrement de 7 à 8 personnes. Le camion de la maison fait de la livraison jusque dans le sud. Un même été, il a été beaucoup plus loin, et a fait trois voyages en Gaspésie.

L'édifice où se trouve situé le magasin appartient toujours à M. Houle, et contient huit beaux logements.

M. Florent Houle

Le plus vieux des deux fils de M. Houle, est né à Shawinigan, a étudié au collège de Louiseville. Il n'a que 20 ans, et a épousé, il y a quelques mois, Mlle Paule Ricard. Il fait partie du 3e degré des Chevaliers de Colomb, de la Chambre de Commerce des Jeunes, aime le ski, le hockey, l'automobile, les voyages. C'est un jeune homme entreprenant, actif comme son père, actif, travailleur, toujours affable, et qui réussira certainement, car il a ce qu'il faut pour connaître le succès, sans compter que l'expérience de son père est là, pour le guider.

Jean-Berchmans Houle

Jean-Berchmans Houle n'a que 18 ans, mais il manifeste déjà pour le commerce plus que du talent. Il a étudié à St-Marc, au collège du Sacré-Coeur, aime l'automobile, le ski, le hockey, les voyages, et surtout le commerce. Il suivra certainement de son père magnifique les traces de son père, pour lequel il sera un auxiliaire précieux.

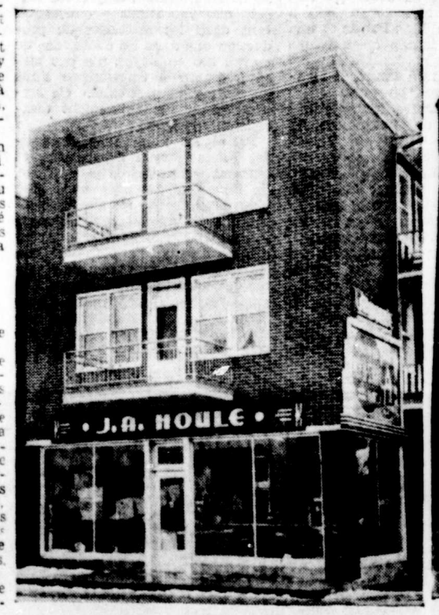
Un collaborateur

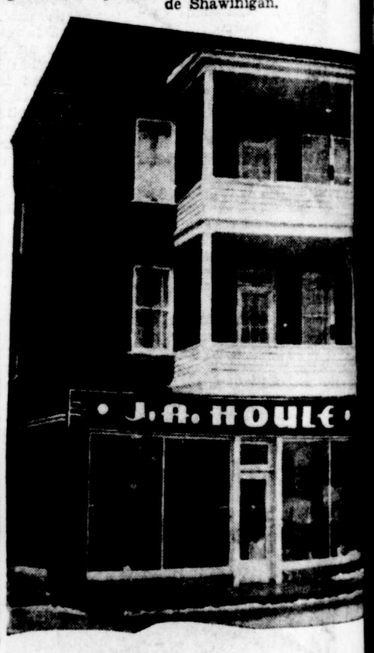
Un précieux collaborateur pour M. Houle, est certainement son beau-frère, M. Alcide Bournival, B.A., B.P.I.E., M.P.C.N., qui a suivi les cours de comptabilité de l'Université de Montréal. M. Bournival fait partie, avec M. J.-A. Houle, M. Florent Houle, des deux jeunes filles, du personnel du magasin de chaussures en détail de la rue Frigon. Il sera bientôt comme comptable pour les deux entreprises.

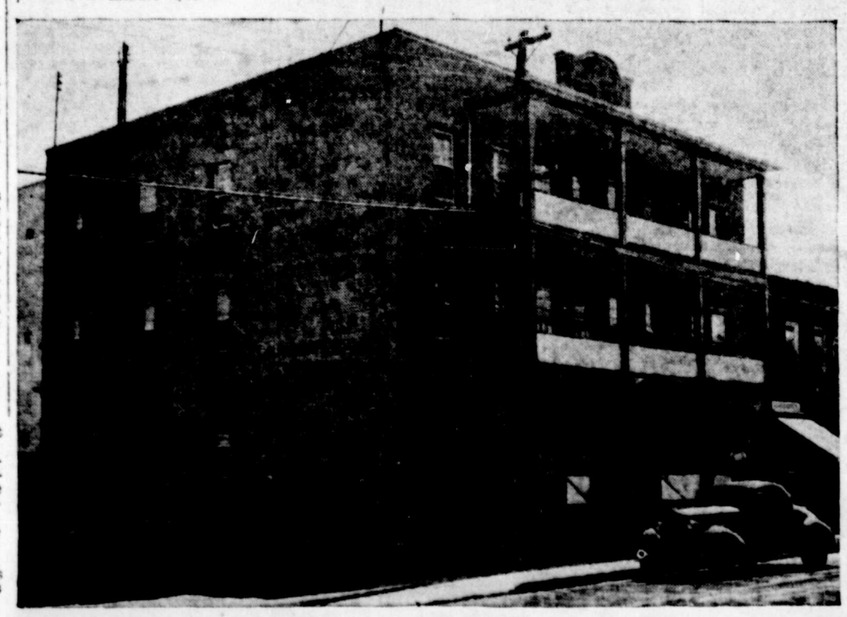
Dans l'intimité

Nous avons vu M. Houle à l'oeuvre. Nous avons connu le commerçant, doué d'un flair remarque pour les affaires, passant avec succès d'un commerce à l'autre. Il n'est qu'à ses débuts comme grossiste, mais déjà il se trouve fournisseur de plusieurs magasins de détail à Grand'Mère, Ste-Flore, St-Boniface, Arthabaska ville, Charette Mills, St-Paulin, etc. Nous savons encore qu'il a fait pas mal d'immeubles, qu'il est aussi possesseur de plusieurs beaux terrains dans le haut de la ville, mais nous ne connaissons pas encore entièrement M. Houle. Si nous ne pénétrons pas dans son intimité. Nous y trouverons un homme affable, simple, ouvert, aimable, serviable en tout temps. C'est un excellent père de famille, et, un homme heureux à 44 ans, de pouvoir déjà jouir quer l'art d'être grand-père. M. Houle est heureux en affaires parce qu'il est heureux au foyer, et, s'il a connu le succès, il le doit bien à en attribuer une juste part à celle qui a toujours été sa compagne fidèle, une épouse dévouée, Mme Houle, née Rosaria Bournival, a été certainement pour M. Houle une femme sûre, dévouée, agissante, une conseillère, et que M. Houle a raison de la considérer comme l'inspiratrice des décisions les plus heureuses de sa vie.

M. Houle est Chevalier de Colomb, 4e degré. Il adore voyager, aller au hockey, mais il aime aussi lire, se renseigner, étudier et consacre beaucoup de temps à la vie d'affaires de M. Houle, de ses fils, de son gendre, de son beau-frère, restera longtemps une force familiale. Toutes ces personnes se feront bénéficier mutuellement de leur expérience et de leur confiance, et leurs diverses entreprises, les unes déjà fructueuses, les autres fort prometteuses, connaîtront tous un succès franc, durable, et contribueront au progrès de notre jeune et si active ville de Shawinigan.







En haut, à gauche, le premier magasin fondé par M. Houle. Bruno Pellerin, dont la photo paraît ici, en est devenu propriétaire. En haut, à droite, le magasin que M. Houle ouvrira vers Pâques. En bas, l'édifice où M. Houle a son magasin de chaussures. Il a bâti cet édifice, puis l'a vendu.



AGRANDISSEMENT DE L'USINE "CELLOPHANE" À SHAWINIGAN

C. I. L. prévoit une demande très forte

INDICE éloquent de confiance en l'avenir du Canada, à titre de nation industrielle, on a déjà entrepris d'ajouter considérablement à capacité de production de l'usi- "Cellophane" de la Canadian ndustries, Limited, à Shawini- n Falls. Au cours d'un interview cent, M. D. R. Cooper, gérant de tte usine, a déclaré que la de- ande prévue de la "Cellophane" ns l'après-guerre a démontré la cessité de donner une plus gran- expansion à cette fabrique. Il a it remarquer que, depuis la mi- en exploitation de l'usine, en ril 1932, celle-ci a plus que dou- é ses proportions et ce progrès a fait qu'aller de pair avec la pularité sans cesse croissante de "Cellophane" comme matériel empaquetage.

M. Cooper a passé en revue e-uns des emplois variés on a fait de ce produit pour des s de guerre: rations d'urgence, tes marines, fusées pour les na- es de guerre, cigarettes, confi- es et biscuits destinés aux com- ttants sur tous les fronts; oeufs poudre pour livraison outre- ; équipement du radar; pièces moteurs, pour n'en mentionner quelques-uns. Le plus remar- able empaquetage est peut-être lui de l'étui de l'obus de 25 li- es destiné à conserver la poudre sec. L'expérience de l'empa- etage acquise en temps de guer- sera abondamment mise à pro- pour des fins de paix, dit-il.

Quand, au Canada, la demande d'un produit a atteint un point qui permet de le manufacturer au pays sur une base économique, C-I-L a adopté comme politique d'entreprendre la fabrication de ce



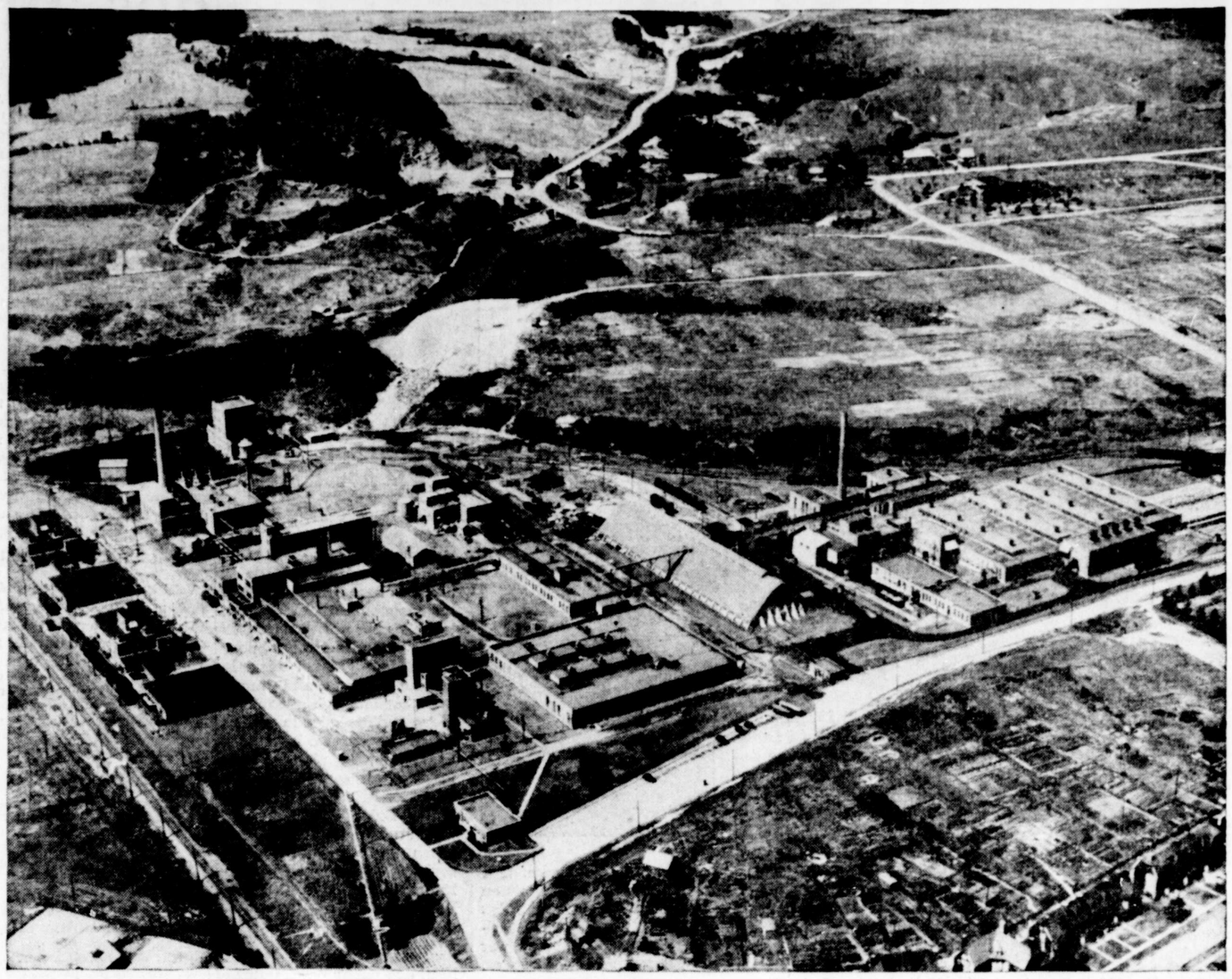
M. D. R. COOPER, gérant de l'usine de Shawinigan Falls, à la Division "Cellophane", de la C-I-L.

produit. Le cas de la "Cellophane" est manifeste. L'usine érigée à Shawinigan Falls en 1931 était la toute première de nombreux autres établissements que la Canadian Industries Limited a établis en cette localité. Elle était suivie, en 1935, d'une fabrique de peroxyde d'hydrogène; un an plus tard, on y construisait une usine de trichloréthylène, l'une et l'autre appartenant à la Division de Chimie organique. Puis, en 1939, une usine de la Division Alkali est entrée en opération. Si bien, qu'il se trouve présentement quelque cinq cent soixante employés au service de la Canadian Industries, Limited, à Shawinigan Falls.

Un point que M. Cooper a signalé, c'est que, depuis le début de la fabrication de la "Cellophane" au Canada, en 1932, on en a réduit le prix dix fois. C'est là une pratique établie à la C-I-L de faire bénéficier le consommateur des profits de fabrication découlant de l'accroissement du débit. Les explosifs distribués dans le commerce fournissent un autre exemple caractéristique: les prix en ont été réduits seize fois depuis 1926.

Une autre nouvelle de la prise d'expansion dans la production à la C-I-L est intéressante pour les Canadiens. Un agrandissement au coût de quatre millions de dollars progresse à l'usine de nylon de Kingston, Ontario, de même qu'une extension à la fabrique de peinture de la compagnie à Montréal, ainsi qu'une nouvelle usine pour la Division des Peintures et Vernis à Toronto; tous ces développements constituent une contribution au voeu des Canadiens de maintenir au pays l'emploiement à un haut niveau.

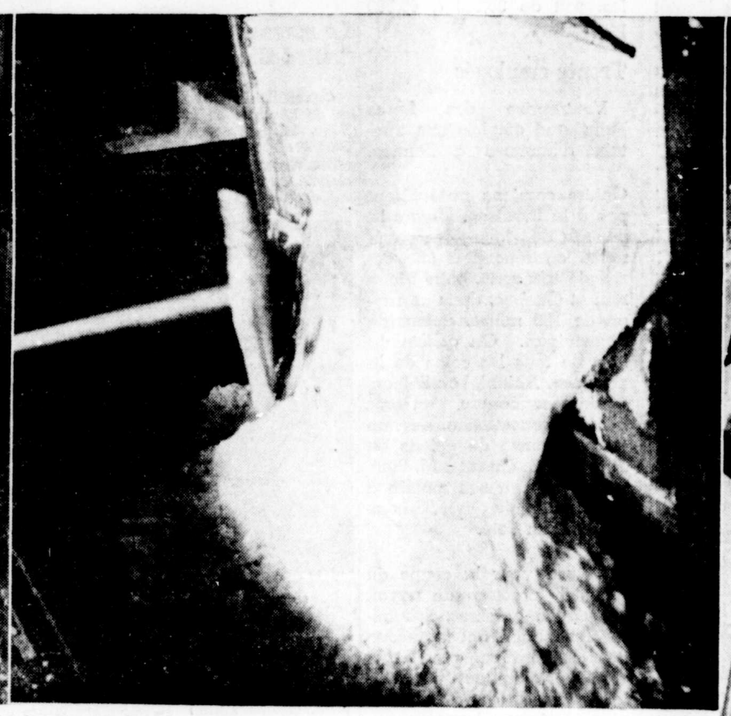
Des usines comme celles-là, signalent les dirigeants de cette grande entreprise, forment la réponse de la C-I-L à la question: "Que nous réserve l'avenir?"

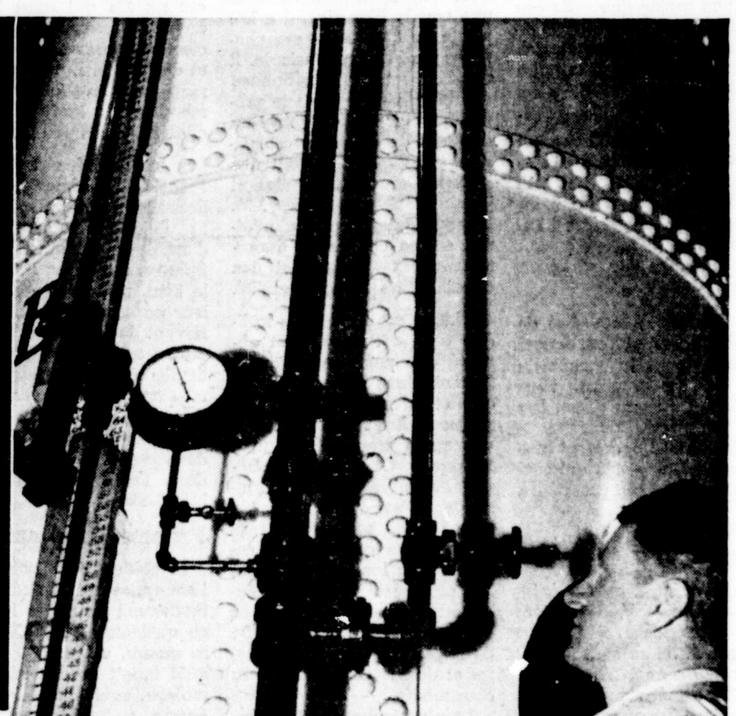


Vue aérienne représentant les usines de la C-I-L, à Shawinigan Falls, où la matière première de la "Cellophane" est tirée du bois de pulpe du Québec. On voit aussi les établissements des Divisions de la Chimie organique et des Alkali.

Comment se fabrique la "cellophane"



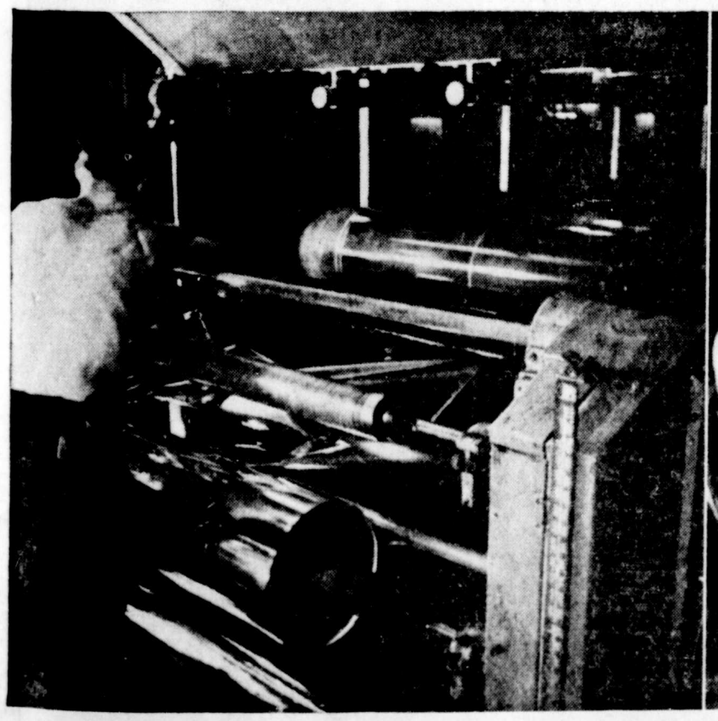




La "Cellophane" est un produit du Canada dont tous les Canadiens sont justement fiers. Sa matière première est extraite des forêts avoisinantes, puis convertie en blanche mousse floconneuse de pulpe de sulphite, que l'on dépose dans de vastes réservoirs où elle trempe dans une solution de soude caustique. Cette soude caustique est elle-même fabriquée de sel canadien dans l'usine de la C-I-L à Shawinigan Falls. Du commencement à la fin, la "Cellophane" est un produit du Canada, fabriqué de matières du pays par des ouvriers canadiens.

Les défribeurs ont maintenant déchiqueté en mousse floconneuse la pulpe caustique pour être ensuite mélangée à du bisulfite de carbone et se transformer en xanthate de cellulose orange.

Le xanthate de cellulose est à son tour mélangé à une solution de soude caustique pour former un liquide de couleur orange, appelé "viscose" et qui est conservé dans des réservoirs de maturation.



La viscose est introduite sous pression à travers la fente étroite d'un trémis et passée dans un bain coagulateur où elle se solidifie immédiatement en une pellicule continue. Son passage dans une série de rouleaux achève sa solidification et l'assèche.



On mesure soigneusement au micromètre l'épaisseur de la feuille.



Après que les feuilles ont été coupées suivant des longueurs spécifiques, sur commande, la "Cellophane" est soumise à un examen très rigoureux.

La famille Painchaud a fait le commerce du bois depuis quatre générations









Dans le médaillon M. Rodolphe Painchaud, père des trois frères Painchaud et fondateur de l'entreprise. En haut, M. Aldège Painchaud. Au centre M. Edmour Painchaud. En bas, M. Léandre Painchaud, les trois propriétaires de l'entreprise.

QUAND les trois frères Edmour, Aldège et Léandre Painchaud sont entrés dans le commerce du bois de construction, avec leur père, M. Rodolphe Painchaud, ils sont devenus la 4e génération à travailler dans la ligne, qu'il s'agisse soit d'une cour à bois, soit de moulin à scie. Car si M. Painchaud père a vendu à ses trois fils la cour à bois qu'il avait acquise en 1932, et qui était antérieurement à cette date la Howe Lumber, il n'en reste pas moins que cette année 1943, où la vente du commerce a été effectuée, n'a pas marqué la retraite des affaires de M. Painchaud père.

Celui-ci s'est tout simplement alors consacré uniquement au moulin à scie qu'il possède au Lac la Pêche, à 12 milles de Shawinigan. C'est un moulin que M. Painchaud lui-même a fondé et où on fait deux millions de pieds de bois par année.

M. Painchaud est âgé de plus de 60 ans, et c'est depuis sa jeunesse qu'il s'occupe du bois de construction, sous une forme ou une autre. Les trois premières générations des Painchaud opéraient aussi des moulins à scie qui connurent une grande prospérité.

A Shawinigan depuis 1932

M. Painchaud est né à St-Félix de Kingsay, d'où vient aussi son épouse, née Laura Lackwood. Ils se sont fixés à Shawinigan en 1932. Durant les dix années précédentes, ils avaient demeuré à Ste-Thècle, et avant 1922, au Lac des Ecorces, comté de Labelle, et place de naissance des trois propriétaires actuels de l'entreprise Painchaud à Shawinigan.

M. Edmour Painchaud est entré au service de son père, quand celui-ci a acquis la Howe Lumber, en 1932. Il a 30 ans. Marié à Mary-Elizabeth Neve, il a un fils de 5 ans et demi et une fille d'un an et demi. Il est Chevalier de Colomb, membre de la Chambre de Commerce des Jeunes depuis cinq ans. Il aime beaucoup la musique. Durant une couple d'années, il a fait partie de l'orchestre symphonique de l'Union Musicale. Il avait durant plusieurs années étudié le violon avec le professeur Filion. C'est aussi un amateur de chasse et de pêche, ainsi qu'un fervent des quilles. Durant ses études, il jouait aussi au hockey. M. Edmour Painchaud, en affaires, est en charge du département des ventes et des achats et de la comptabilité.

Aldège est entré dans la ligne en 1935. Il ne s'est absenté que pour un stage de 22 mois dans l'armée. Il a 28 ans, et est marié à Mlle Germaine St-Arnaud. Lui aussi a des goûts prononcés pour la musique. C'est un saxophoniste, membre de l'Union Musicale. C'est à son retour de l'armée que ses deux frères et lui-même ont acquis l'entreprise de leur père. A part la musique, Aldège Painchaud adore le hockey. A la cour à bois, il est en charge de l'entretien de la machinerie et de la direction de la cour même.

Le plus jeune des trois frères Painchaud Léandre, il a 26 ans. Il a fait ses débuts en 1937. L'entreprise produit des roulettes pour fins industrielles, ainsi que des boîtes par milliers, en bois et en veneer.

C'est son département. M. Léandre Painchaud est marié à Mlle Juliette Malbeuf, et ils ont un fils qui aura bientôt un an. Comme ses frères, c'est un amateur de hockey et de quilles. Il aime aussi la musique. En fait, tous les membres de la famille Painchaud sont un peu musiciens.

Les soeurs des trois MM. Painchaud, Mmes Lafrance, Brunelle et Poirier, et Mlle Rita Painchaud, sont toutes d'excellentes instrumentistes. Sportifs, les frères Painchaud le sont, mais pas moins que leur papa, car celui-ci est un fervent de la chasse et de la pêche, mais il aime tout particulièrement le bridge et le croquet, et c'est un grand voyageur, qui est allé au Mexique, en Floride, à Cuba, dans presque tout le Canada, dans une bonne partie des Etats-Unis.

Progression étonnante

Le chiffre des affaires de l'entreprise Painchaud est actuellement au moins huit fois ce qu'il était en 1932. Avant la guerre, on avait tout ce qu'il fallait pour bâtir une maison, sauf la brique. La guerre a forcé de discontinuer la vente du clou, de la tôle, des serrures, de la vitre, du ciment. On vend surtout le bois pour le gros de la construction plutôt que pour la finition. On fait aussi le commerce de divers matériaux comme les bardeaux de cèdre et d'asphalte, le papier-brique, le papier à lambris, à couverture, les planchers de merisier, marque Canada Flooring, la tuile pour chambre de bain, les moulures en plastique. A Shawinigan, les frères Painchaud sont les seuls vendeurs autorisés de la planche murale Insul-Board.

Les frères Painchaud vendent encore des moulures en bois, des portes de chambres et d'extérieur, des chassis, beaucoup de boîtes en bois et en veneer, pour fins industrielles, soit de 30,000 à 40,000 par an.

Trente employés

L'entreprise des frères Painchaud emploie une trentaine d'hommes à l'année.

Quatre camions ne suffisent pas à la livraison. Malgré la pénurie de bien des matériaux, on répond à une demande très forte, entre Montréal et Québec, dans un rayon de 100 milles, autour de Shawinigan. On achète du bois de tous les coins de la province, Abitibi, Lac St-Jean, et on manoeuvre, en gros bois de construction, environ cinq millions de pieds de bois par an. Quant à M. Painchaud père, à son moulin à scie, il emploie aussi 25 hommes durant l'été.

L'hiver, pour la coupe du billot, il procure du travail jusqu'à 75 hommes. Les frères Painchaud ont beaucoup de considération pour leurs employés, imitant en cela leur père. Ils ont à leur service plusieurs hommes employés depuis la fondation de l'entreprise Painchaud en 1932, par exemple M. Constant Plamondon. M. Zoël Marchand, avait été avec la Howe Lumber, avant l'arrivée de M. Painchaud, et il travaille à cette cour à bois depuis 22 ans. C'est un vrai modèle d'employé, nous ont déclaré MM. Painchaud. La plupart de leurs employés actuels ont une dizaine d'années de service. Ils bénéficient d'assurances-groupes pour la maladie et la mortalité.

De bons patrons

Les frères Painchaud sont de bons patrons. Ils sont intéressés à leurs employés, ceux-ci, se sentant bien traités, s'intéressent aussi en retour à l'entreprise, comme si elle était la leur. Et tous ensemble, coopérant étroitement, de façon magnifique, assurent un progrès, qui s'intensifie continuellement, à une de nos industries privées les plus importantes. Les frères Painchaud sont jeunes. Ils sont au début de leur carrière. Mais ils ont déjà en mains une entreprise solidement établie. Entre eux règne l'entente la plus parfaite.

Le succès leur sourit pleinement. Il reste à se demander jusqu'à quelles proportions se développera ce beau commerce, exemple par excellence de la collaboration entre membres d'une même famille, d'abord, puis entre patrons et ouvriers ensuite. Des perspectives illimitées leur semblent dévolues.



Ci-dessus un groupe d'employés de PAINCHAUD ET FRERES, un de leurs camions de livraison et enfin leur immense cour à bois.

M. L.-J.-A. Beauchemin fut un des pionniers de Shawinigan



PAR UNE BELLE JOURNEE de juillet, sur les bords du Saint-Maurice, j'ai rencontré trois copains, bien installés à l'ombre des sapins verts, en attendant l'heure de la pêche, chacun racontant ses souvenirs du jeune âge ou ses prouesses de chasse et de pêche.

C'est là que j'ai trouvé l'ami Beauchemin, pionnier authentique de Shawinigan, marchand de meubles, grand amateur de pêche et d'excursions de fin de semaine, malgré ses soixante-dix ans passés, qu'un portage de cinq à six milles, sac au dos, fait sourire, et ne s'occupant plus que peu de son commerce, qui est sous la direction de son fils Garneau. Celui-ci gère l'entreprise à la manière du monde nouveau, en renouvelant, en modernisant les vitrines du magasin, qui vient d'être remodelé. Vous n'avez qu'à aller voir.

Voilà quarante-cinq ans passés, quand M. Beauchemin vendait à un client, celui-ci devenait, par le fait même, un ami.. Une quinzaine d'années après, les enfants de ces clients achetaient à leur tour et une vingtaine d'années plus tard, les enfants de ceux-ci disaient: "Mon grand-père, mon père ont été bien servis chez Beauchemin, je veux faire affaire avec cette maison, moi aussi." Voilà trois générations d'amis assurés au magasin. Que ceux qui ne connaissent pas encore ce magasin viennent le visiter. Ils rencontreront des jeunes qui suivent la trace des vieux en améliorant et en installant le système d'après-guerre, le système du monde nouveau.

Un pionnier de Shawinigan

Voici en quelques mots un résumé de la vie de ce pionnier de Shawinigan. M. L.-J.-A. Beauchemin est né à Saint-Grégoire, en juin 1875. Il a suivi le cours commercial des Frères des Ecoles Chrétiennes, à Nicolet, puis a travaillé trois ans chez M. Emmanuel Rousseau, à Nicolet, comme commis en ferronnerie. Il a ensuite débuté dans la vie à Grand'Mère, avec un commerce de bois de construction. Sans expérience, sans argent, mais avec une nature franche et énergique, le capital se trouve bien.



Grand'Mère étant à la porte de Shawinigan, M. Beauchemin fut des premiers à y entrer, au début de Shawinigan, y achetant deux lots de 50 x 100, en arrière de la gare du Grand Nord, aujourd'hui l'hôtel Vendôme.

C'était vers 1900. Il continua son commerce de matériaux de construction, prenant une partie de son bois chez Burrill à Burrill Siding. Quelque temps après, M. Burrill vint à Shawinigan s'occuper de la vente de son bois, et M. Beauchemin lui vendit tout son commerce.

Le magasin "Bleu-Blanc-Rouge"

Quand il inaugura son commerce de l'avenue de la Station, M. Beauchemin s'associa à un M. Barthélémy Savoie, qui était aussi entrepreneur funéraire et un spécialiste de l'encadrement. Ce fut la première entreprise funéraire à Shawinigan. Leur association dura quatre ans.



Ensuite, M. Beauchemin continua seul, et agrandit son entreprise, chaque année. Il eut le Bleu-Blanc-Rouge, c'est-à-dire un magasin en trois sections, à savoir un magasin de fer, un magasin de fantaisie et un magasin de meubles. Les trottoirs et la devanture avaient la couleur du magasin et lui faisaient une belle réclame. Ceci subsista jusqu'au feu de 1919.

Son entreprise complètement détruite, M. Beauchemin recommença dans la ligue du meuble, et fut gérant du magasin P. T. Légaré durant huit années. Puis il revint pour son propre compte dans la ligne du meuble, pour offrir aujourd'hui à sa clientèle l'ameublement de son choix et une bienvenue toujours chaleureuse.

Malgré les nombreuses occupations que lui impose son commerce, M. Beauchemin trouve le temps de faire un peu de politique, sans être vraiment un politicien, il l'avoue lui-même. Il a été échevin dans le premier conseil de Shawinigan, et à ce titre, il se rappelle bien des choses de l'administration municipale de Shawinigan. Il a été marguillier de la paroisse Saint-Pierre. Il a participé à l'administration de la chose scolaire, comme commissaire d'écoles. M. Beauchemin a aussi été l'un des premiers à faire partie du conseil des Chevaliers de Colomb de Shawinigan. Il fut même un de ceux qui ont obtenu la charte. Et aujourd'hui encore, il reste un des membres les plus actifs de l'ordre colombien qui compte plusieurs centaines de membres à Shawinigan.

Un fervent de la pêche

M. Beauchemin est également de vieille date, membre de la Chambre de Commerce Senior. Et malgré tout, M. Beauchemin ordonne si bien son temps, son travail et ses loisirs qu'il trouve toujours le moyen d'accepter une invitation de se rendre au Lac Therrien où la truite abonde et est délicieuse. Il s'y rend toujours avec un groupe de joyeux compagnons, dont plusieurs sont des amis depuis plus de 25 et 30 ans, mais qui sont restés jeunes et alertes, et gais comme lui-même.

Et M. Beauchemin trouve toujours la saison de pêche trop courte. Mais l'hiver lui est aussi une saison de pêche et a aussi beaucoup d'attraits pour M. Beauchemin, car, alors, il va à la pêche au petit poisson des chenaux. Rien ne lui plait autant, de même, que de chausser ses raquettes, et de faire une bonne marche de quatre milles pour se rendre au chalet de son fils Cyrille, au Rapide des Hêtres. Et quand le printemps arrive, jamais il n'oublie d'aller coucher deux ou trois fois à une cabane à sucre, à St-Justin, à St-Stanislas ou à sa place natale de St-Grégoire, chez M. O. Hébert, qui possède une accueillante maison de pierre, plus que centenaire et vraiment traditionnelle de la vie canadienne-française d'autrefois.

Et nous avons là une idée de la vie de M. L. J. A. Beauchemin, encore vert, malgré ses 70 ans, presque aussi jeune que lorsqu'il était jeune, actif, sportif, spirituel, qui s'amuse avec les jeunes et toujours le dernier à se fatiguer, toujours accueillant à son magasin, qui a toujours une bonne histoire à raconter, dont la vie est riche de souvenirs, qu'il sait narrer avec une verve magnifique.

Un collaborateur, son fils Garneau

En affaires, M. Garneau Beauchemin est certainement pour son père le plus précieux des auxiliaires, puisque son père peut se reposer entièrement sur lui de la gestion de ses affaires. M. Garneau Beauchemin a g[...] avec les entreprises de son [...] et il continue la tradition de l'accueil cordial et du service impeccable. Comme son père, il fait partie depuis longtemps des Chevaliers de Colomb. Il est membre associé de la Chambre de Commerce des Jeunes. Garneau Beauchemin a aussi une prédilection pour les sports, pêche, cabane à sucre, mais il voue, cette année, une particulier intérêt au hockey.

Et c'est ainsi que les jeunes sportifs d'Almaville, qui ont [un] club appelé "Les Comma[...]" ont tenu à confier la gérance de leur équipe à M. Garneau Beauchemin. Ils viennent d'[...]tôt leur première saison dans la nouvelle ligue Intermédiaire de la vallée du St-Maurice [qui] joue ses parties à l'aréna de Grand'Mère. Garneau Beauchemin saura certainement faire [un] succès de son équipe, comme tout ce qu'il entreprend.

On comprend que le se[rvice] d'une telle entreprise n'a pas [...] lent à lui assurer une clientèle qui dépasse beaucoup les cadres de Shawinigan et des environs. Toute la Mauricie est couverte par la maison Beauchemin et ses spécialités lui assurent une clientèle dans un rayon très étendu. C'est pourquoi la maison Beauchemin est l'un des commerces de meubles les plus prospères de la région mauricienne.

Et la clientèle de la maison Beauchemin n'est pas une clientèle d'occasion. C'est une clientèle qui se continue de génération en génération, parce que le service y est idéal.

Sur la photo du haut, nous faisons connaissance avec M. L.-J.-A. Beauchemin, un pionnier de Shawinigan, et le propriétaire du populaire magasin portant son nom. Sur l'autre photo, son fils, M. Garneau Beauchemin, le gérant du magasin et le précieux collaborateur de son père. La photo du magasin que nous voyons est celui du Bleu-Blanc-Rouge, magasin de trois sections, à savoir un magasin de fer, un magasin de fantaisie [...] L.-J.-A. Beauchemin ouvert [...] premières années à Shawinigan [...] un magasin de meubles que M. [...] qui a été incendié en 1919.







Dans ce groupe de photo,s Monsieurs Beauchemin nous amène en excursion avec lui, en Mauricie. Nous sommes d'abord avec trois amis, qui attendent l'heure de la pêche. Puis M. Beauchemin nous montre comment il chasse avec l'arme dont David se servit pour tuer Goliath. Enfin, sur les bords du lac Therrien, il nous présente un groupe d'amis qui ont déjà fait une belle pêche et qui continuent la guerre avec d'autres

M. Rémi Lamothe secondé dans son entreprise par 2 de ses fils

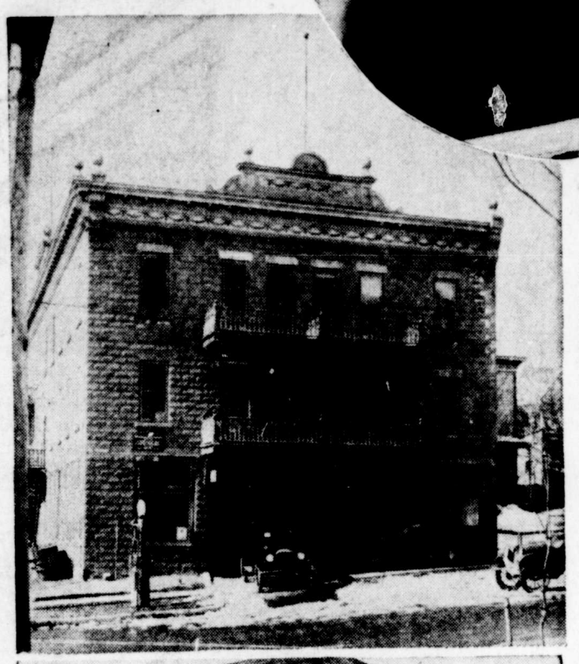


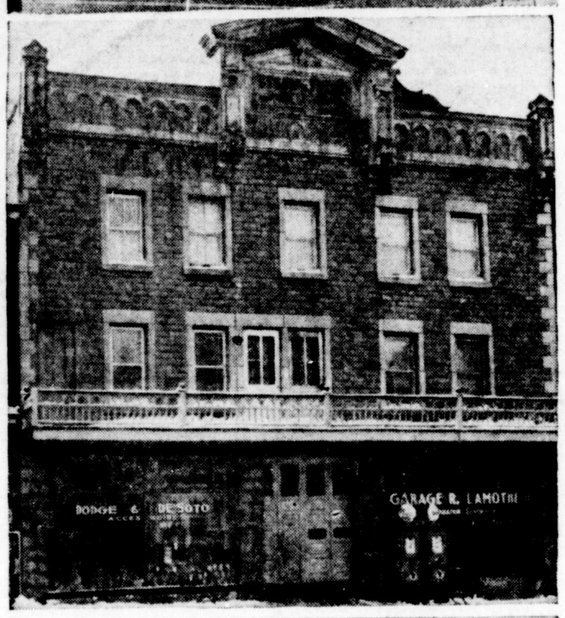
CHAQUE entreprise privée de Shawinigan en est une qui groupe ou groupera les membres d'une même famille. Ceci est particulièrement vrai, quand on parle de M. Rémi Lamothe et de ses fils.

M. Rémi Lamothe est au service du public depuis 1914, soit depuis trente et un ans. Il nous disait lui-même que, né à Saint-Maurice, il y a cinquante ans, il est arrivé à Shawinigan en 1911, pour travailler d'abord comme journalier à la Belgo, se lança dans la mécanique de l'automobile en 1914 au compte de M. Eugène Trudel, et, en 1917 acheta l'entreprise de celui-ci.

De 1917 à 1929, M. Lamothe fut agent de General Motors pour la vente des autos et des camions.

Son poste était alors sur le boulevard des Cèdres, dans un édifice appartenant à M. F.-X. Trudel. En 1930, M. Lamothe vendit son commerce à M. Alfred Trépanier. En 1930, il édifia son chalet, à la rivière Cachée, et en mai 1931, on le retrouve dans les affaires, au no 24, 4e rue, à son compte. En 1934, M. Lamothe acheta du notaire Bertrand un édifice où se trouve son magasin actuel, au no 39. C'est là que M. Alphonse Garceau avait, antérieurement, occupé une épicerie. C'est à cet endroit que l'on vend les produits de Chrysler, Dodge et DeSoto, ainsi que les pièces de rechange pour automobiles et camions. En 1938, l'entreprise fut incorporée sous le nom de Garage R. Lamothe, Ltée.





Deux fils le secondent

M. Lamothe a déjà deux fils qui sont avec lui dans l'entreprise. Ils sont des mécaniciens nés, nous avons pu le constater, et suivent l'entreprise depuis leur enfance. Gérard a 21 ans et il est en charge du magasin, Paul a 19 ans, et il travaille au garage. Les deux autres, entre les heures de classe, sont à se former, eux aussi, en mécanique générale, et s'associeront à l'entreprise, dès que le temps en sera venu.

M. et madame Rémi Lamothe ont fêté il y a une couple d'années leurs vingt-cinq ans de mariage. Madame Lamothe est née Albertine Lanneville, de Saint-Maurice. Leur mariage a eu lieu à Shawinigan, et dix enfants sont nés de leur union. Sept sont vivants.

Nous avons parlé plus haut de Gérard et de Paul-Emile, qui travaillent à l'entreprise paternelle. Incidemment, M. Gérard Lamothe est marié, depuis quelques mois, à Mlle Thérèse Landry, fille du maire Alexandre Landry, de Mont-Carmel, Mlle Jacqueline Lamothe, MM. Jean-Jacques et André Lamothe sont tous les trois étudiants au Shawinigan Business College de M. Paul Bellehumeur, tandis que Robert Lamothe étudie à l'Immaculée-Conception, et Mlle Louise Lamothe à l'Académie Saint-Pierre. Telle est la jeune famille de M. Lamothe.

M. Lamothe a, à son garage et à son magasin, du travail pour occuper à l'année un personnel d'une douzaine d'hommes. La guerre a réduit la domaine des ventes, mais on a fait énormément de réparation d'automobiles et de camions. M. Lamothe a continué, durant la guerre, la vente du camion. Quant à la vente de l'automobile, nous disait M. Lamothe, on la reprendra dès qu'il en viendra sur le marché.

Famille de voyageurs

M. Lamothe fait la vente du camion Dodge et des chars à passagers Dodge et DeSoto, dans tout le nord de la région, de Saint-Alexis-des-Monts à Hervey Jonction et La Tuque, à titre de représentant exclusif.

La ligne de l'automobile est presque la moitié de la vie de M. Lamothe et de sa famille. C'est autant un sport qu'un travail, pour tous ces gens. Aussi, leur distraction, c'est de voyager en automobile.

Et c'est ainsi que la famille Lamothe a parcouru la province de Québec dans tous les sens et à plusieurs reprises, Abitibi, Gaspésie, Lac-St-Jean. On a aussi parcouru l'Ontario de toute façon, et une bonne partie des Etats-Unis, mais surtout la Nouvelle-Angleterre.

Chaque année, M. Lamothe et sa famille utilisent leurs loisirs, leurs vacances à faire connaissance, au moyen de l'automobile, avec de nouveaux coins de pays.

La famille aime aussi la vie retirée à la campagne et au grand air, sur le bord de l'eau. Nous disions plus haut que M. Lamothe, en 1930, s'était bâti un chalet à la rivière Cachée.

Ce fut un premier pas. Il en possède, depuis quelques années, un autre, bâti tout à côté. On a également pratiqué la construction d'un barrage qui retient les eaux, de façon à constituer un très joli étang.

Et nous avons ainsi retracé l'existence d'un père et de ses fils, de la famille Lamothe. L'entreprise est familiale, comme est familiale aussi, au plus haut point, chaque journée de M. et madame Lamothe et de leurs enfants, que ce soit dans l'accomplissement du travail ou dans les loisirs du voyage ou de la campagne.

Un homme actif

M. Lamothe est depuis de nombreuses années membres du IIIe degré du conseil local des Chevaliers de Colomb.

M. Lamothe a aussi été élu, il y a quelques mois, vice-président de la section de Shawinigan de l'Association des Marchands Détaillants du Canada. En lui confiant un tel poste, les membres de la section ont reconnu son expérience en affaires, sa compétence véritable et sa connaissance du public et des problèmes innombrables du commerce.

M. Lamothe se devait aussi d'appartenir, et activement, à la Chambre de Commerce Senior de Shawinigan. Il en est membre, depuis de longues années et en suit toutes les activités.

Un homme qui s'intéresse si bien à son affaire, et qui y intéresse les siens, de façon à ce qu'ils lui succèdent dignement, ne peut que rencontrer le succès.

Il s'avance aussi avec confiance dans la vie, car il sait qu'il peut s'appuyer fermement sur ceux qui lui succéderont un jour, et que son entreprise, avec ses fils, sera entre bonnes mains.

Aussi, M. Lamothe et ses fils ont-ils une affaire destinée à durer bien longtemps, toujours en connaissant le succès, une affaire destinée à s'accroître, à cause des garanties de sécurité qu'elle offre à son possesseur actuel et à ceux qui sont si bien qualifiés pour le continuer.

En haut, M. Rémi Lamothe, le propriétaire de l'entreprise. Sur les autres photos, nous voyons d'abord le premier établissement de M. Lamothe, à Shawinigan, boulevard des Cèdres. Plus bas, son garage, plus bas encore, son magasin. Enfin dans la plus grande photo, on voit M. Rémi Lamothe, M. Bellemare, M. Gérard Lamothe, fils de M. Rémi Lamothe.



M. J.-A. Richard contribua au développement de Shawinigan

LE MONDE des affaires à Shawinigan groupe encore nombre de ceux qui ont présidé à la fondation de Shawinigan ou à ses débuts. Beaucoup sont encore des plus actifs, et ont vu leur entreprise croître et se développer avec notre jeune cité, qui a moins de cinquante ans.

M. J.-A. Richard occupe une place prépondérante parmi ces gens, car la maison J.-A. Richard, Limitée, dont il est le président fondateur, et son fils Bruno, le secrétaire-trésorier, est née au début de Shawinigan et a grandi avec la ville, dont M. Richard, à titre d'échevin, fut l'un des administrateurs les plus compétents. M. Richard est de descendance rurale. Il est né à Saint-Grégoire, comté de Nicolet, d'une famille de cultivateurs. Il a fait son apprentissage de plombier-couvreur à Victoriaville, est arrivé à Shawinigan, en 1907, a ouvert son premier atelier en 1914. Depuis, il sert le public de la région et même au-delà, avec une compétence sans égale et grâce à laquelle il a vu sa clientèle sans cesse se développer.

C'est en 1917 que M. Richard a commencé à bâtir l'édifice qu'il occupe actuellement, avenue Tamarac. C'était le plus considérable du temps. La seconde partie a été bâtie en 1929.



Ci-dessus M. J.-A. Richard, président et fondateur de J.-A. Richard Ltée et son fils Bruno, secrétaire-trésorier. Ci-contre l'édifice où se trouve situé l'établissement de M. Richard.



Nombreux et importants contrats

On aura une idée de la besogne accomplie par la maison Richard, depuis qu'elle sert le public, en lisant la nomenclature des contrats les plus importants qu'elle a exécutés: les églises des paroisses de Saint-Pierre et du Christ-Roi, le collège de l'Immaculée-Conception, l'école Technique, le Shawinigan High School, l'hôpital Joyce Memorial, la vieille section de l'Académie Saint-Bernard, le couvent des Dames Ursulines, celui des Révérendes Soeurs Dominicaines du Rosaire, le monastère des Soeurs Servantes de Jésus-Marie, le couvent des Soeurs Grises de la Croix à Saint-Marc, l'édifice de la compagnie de téléphone Bell, les postes de police nos 1 et 2. La maison Richard a aussi exécuté des travaux importants aux usines locales de Canadian Industries Ltd., de Consolidated Paper Corporation (division Belgo), du barrage du Rapide Blanc, de la Shawinigan Water & Power, de la Saint-Maurice Power et de la Brown Corporation, à La Tuque. On pourrait encore mentionner le monastère des Dames Ursulines à Grand'Mère, l'école normale de Sainte-Ursule, les églises d'Almaville-en-Haut et de Saint-Célestin (comté de Nicolet), les modernes édifices du bien-être au Carbure (Shawinigan Chemicals), au Stainless Steel et au Canadian Carborandum.

Depuis trois années et à l'époque de la guerre, où la construction industrielle fut le plus intense, la maison Richard a fait beaucoup de plomberie, de chauffage et de toiture à nos usines locales en voie d'expansion. Tout récemment, la cité de Shawinigan a accepté la soumission de la maison Richard pour la plomberie et le chauffage du nouvel hôtel de ville, dont la construction vient de commencer. Il s'agit d'un contrat de quelque $35,000.

La maison Richard fait une spécialité des couvertures de tôle et des métaux. Elle est poseur approuvé des planchers en tuile B.P., et prend des contrats pour la plomberie, le chauffage à eau chaude, à vapeur, à air conditionné.

Depuis deux ans, M. Richard a mis à la disposition du gouvernement provincial un local situé au sous-sol de son atelier et où, deux fois par mois, dix mois par an, se donnent des cours pratiques de plomberie et de chauffage.

Mais M. Richard ne s'est pas contenté d'évoluer dans des cadres établis. Il a cherché à perfectionner son entreprise par ses recherches personnelles et c'est ainsi que, en 1938 fut patentée la fournaise Richard, aujourd'hui installée dans de nombreuses demeures, de nombreux édifices de Shawinigan et de la région.

Existence bien ordonnée

Mais la vie de M. Richard n'est pas qu'une vie d'affaires. Elle est une existence merveilleusement ordonnée, et M. Richard est, en tout premier lieu, un homme de principe, un homme dont la personnalité probe et riche, rayonne dans toutes les sphères. C'est le portrait qu'on aime à se faire de l'homme honnête, capable de se mêler à toutes les questions et qui s'en mêle bien. M. Richard a élevé avec son épouse, née Albina Bergeron, une belle famille de sept enfants. Il a été un bon père de famille, mais il s'est consacré en plus, à répandre les vertus familiales en faisant rayonner la parole et l'exemple, en un milieu comme celui des Anciens Retraitants, dont il a été président en 1930 puis en 1944. Depuis dix ans, il est président du comité d'action catholique de la paroisse de Saint-Bernard. Dévoué aux jeunes, on le trouve président de l'Oeuvre des Terrains de Jeux de Saint-Bernard depuis deux années et aussi directeur du comité central de l'Oeuvre des Terrains de Jeux de Shawinigan Inc., depuis deux années.

Un citoyen imbu de civisme

Les questions administratives municipales et scolaires n'ont pas, non plus, laissé M. Richard indifférent. Il fut échevin de 1928 à 1934 et tous les contribuables gardent de lui le meilleur des souvenirs. Il fut également commissaire d'écoles, de 1921 à 1930. M. Richard fut encore marguillier à Saint-Bernard.

Une association telle que les Chevaliers de Colomb ne pouvait le laisser indifférent. En fait, depuis de nombreuses années, M. Richard est membre du IVe degré.

De même, si on regarde l'historique de la Chambre de Commerce Senior de Shawinigan, on constate que M. Richard en a été membre et directeur, depuis sa fondation. On le trouve encore membre, très actif, de la section locale de l'Associataion des Marchands Détaillants, depuis que cette association existe. Et, surtout, M. Richard est président de l'Association Educationnelle de la Plomberie Sanitaire de la province de Québec.

M. Richard a donc une vie très occupée, très remplie. Mais on n'est pas encore au bout de son programme, puisque M. Richard possède, où se reposer, à ses moments de détente, un magnifique domaine au lac Goulet, où il a son chalet. M. Richard est un amateur de pêche. Mais il y a un autre sport qui requiert beaucoup son attention, c'est le croquet. M. Richard est un très habile joueur, et sa personnalité sportive a été reconnue de façon tangible, quand il a été élu président de la ligue de croquet de la vallée du Saint-Maurice.

M. Richard est membre du club Marcotte.

M. Richard aime aussi les voyages. Nous pouvons, à ce propos, signaler que M. Richard a été, à l'automne de 1944, délégué de la région à Winnipeg, à la convention de l'Association Nationale des Maitres-plombiers et Entrepreneurs en chauffage du Canada.

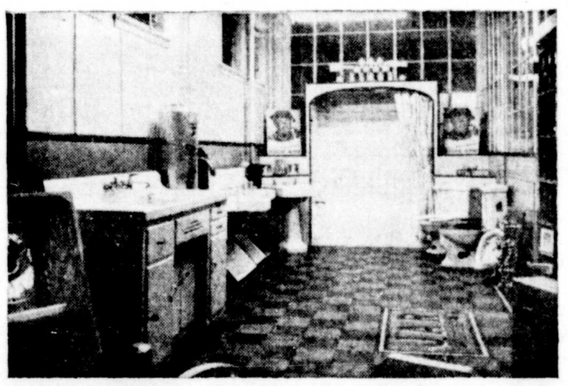
Commerce familial

Mais quand on parle de la maison Richard il faut parler de toute la famille, car trois des sept enfants ont travaillé et deux travaillent encore à en continuer le succès.

Bruno Richard est secrétaire-trésorier et directeur de l'entreprise. Bruno est un jeune homme actif, débrouillard, d'un commerce agréable, comme son père, et qui le seconde admirablement. Il est né à Shawinigan, a fait ses études primaires à l'Immaculée-Conception, puis son cours classique au collège Jean-de-Brébeuf. Il est associé à la maison J.-A. Richard, depuis huit années et possède maintenant une expérience précieuse. Bruno Richard a toujours été un membre actif de la Chambre de Commerce des Jeunes. C'est aussi un sportif émérite. Ses sports préférés ont toujours été le hockey, qu'il a appris à Shawinigan, et la lacrosse qu'il a commencé à jouer au Brébeuf, pour devenir un très bon joueur. Bruno a ensuite été un de ceux qui ont le plus fait pour le renouveau de lacrosse à Shawinigan et, l'été dernier, il pilota l'équipe qui représenta Shawinigan dans la ligue de lacrosse senior du Québec. Il a été président, il y a une couple de saisons de de la Ligue Midget. Souvent, aussi, on a requis ses services comme arbitre dans les ligues locales, et il fut des plus populaires.

Un frère de Bruno, Jean-Noël, est aussi à l'emploi de la maison. Mme Yvon Labrosse, née Fernande, fut également à l'emploi de l'entreprise jusqu'à son mariage. La famille de M. Richard compte encore MM. Jacques et Laurier Richard, Mlles Jacqueline et Pierrette Richard.

Sous quel angle qu'on prenne M. Richard, on voit qu'il occupe une place importante et qu'il mérite. Les oeuvres sociales, la politique municipale, l'administration scolaire, les affaires ont profité de ses connaissances, de son expérience, de son excellent jugement, de ses facultés de travail. Il a élevé une famille qui le seconde magnifiquement et qui continuera certainement avec succès l'entreprise si bien lancée. Elle symbolise magnifiquement l'industrie privée au travail dans la vallée du Saint-Maurice. Espérons que le succès continuera de lui sourire.





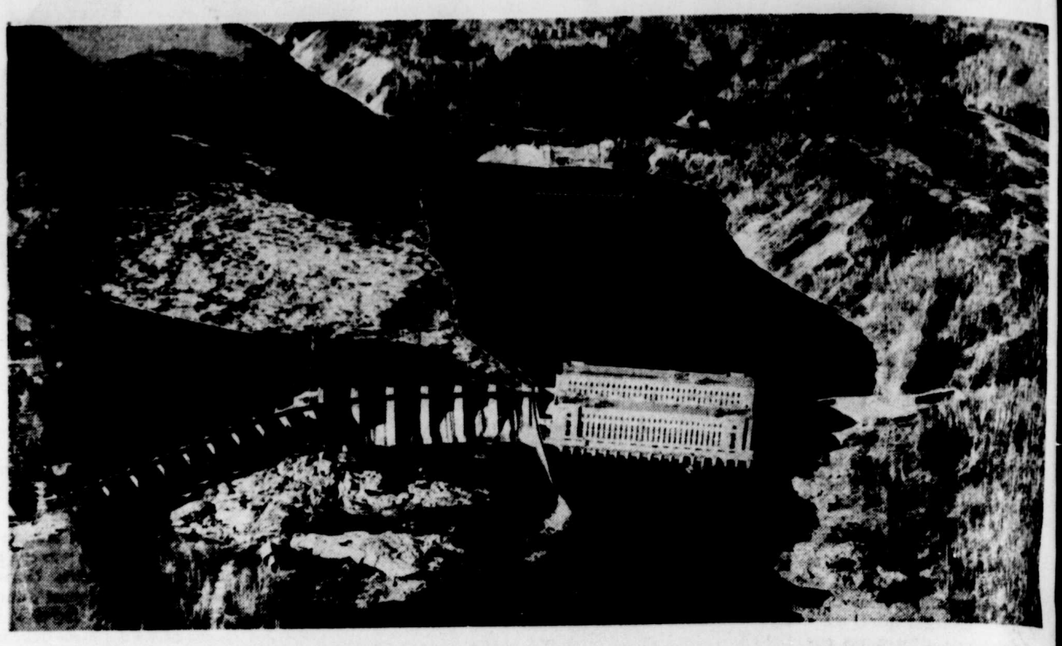
Les trois photos du bas de la page représentent en tête, la salle d'échantillon de l'établissement de M. Richard; le magasin, au sous-sol de la bâtisse et les ateliers à l'arrière au rez-de-chaussée.



The Shawinigan Water & Power Company sert la population depuis près de cinquante ans

Tribut d'hommages à la vision et au courage des fondateurs

LE 15 JANVIER 1898 — il y a près d'un demi-siècle — une charte fut accordée par la Législature de la Province de Québec à The Shawinigan Water and Power Company. Un petit groupe d'hommes, où l'on affichait plus de vision et plus de courage qu'ailleurs, avait formé cette compagnie pour développer les chutes de la rivière Saint-Maurice, à Shawinigan Falls, pour y produire de l'énergie électrique et la vendre dans le voisinage des chutes et, à 85 milles de distance, dans la métropole montréalaise en plein essor. Il n'est pas exagéré de dire que, à cette époque, financiers et hommes d'affaires voyaient là en majorité un "rêve de pipe". Notre affirmation est bien prouvée, d'ailleurs, par les difficultés qu'on a éprouvées à la recherche de l'argent qu'il fallait pour mettre l'idée à exécution.



LE POUVOIR DE LA GABELLE de The Shawinigan Water & Power Company. Cette centrale située à environ douze milles au nord de Trois-Rivières, sur la rivière Saint-Maurice, a une capacité de 172,000 chevaux-vapeur.

En 1901, en dépit de ces difficultés et d'autres encore, une usine d'énergie électrique avait été construite et deux unités génératrices d'électricité avaient été installées, chacune ayant une puissance de 5,000 chevaux-vapeur. L'année suivante, la première distribution d'électricité produite à cette usine fut faite à Shawinigan. Au début de 1903, on a complété la construction d'une ligne de transmission avec poteaux de bois opérant à 50,000 volts entre Shawinigan Falls et Montréal. Le 1er mars, l'énergie était livrée à la sous-station de la compagnie dans la métropole. Cette ligne de transmission était dans le temps la plus longue et celle au plus fort voltage dans toute l'Amérique du Nord. Elle illustrait la possibilité de transporter au loin l'énergie électrique et de faire face aux taux de concurrence de l'électricité produite par d'autres moyens au point de l'utilisation.

L'effet a été rapide et profond sur l'attitude générale en regard des entreprises hydro-électriques. On a construit des usines qui pouvaient consommer cette énergie nouvelle. En 1909, six générateurs d'une capacité totale de 58,500 chevaux-vapeur avaient été installés et on avait déjà commencé la construction d'une seconde station génératrice pour utiliser une plus grande proportion des eaux de la rivière. La demande d'électricité avait tellement grandi à Montréal que, en 1910, la compagnie signa un contrat pour livrer 63,000 chevaux-vapeur, ce qui nécessita un nouveau développement et l'amélioration de la ligne de transmission. En 1914, la nouvelle usine d'énergie électrique comptait cinq unités de 20,000 chevaux-vapeur et la transmission d'énergie se faisait non seulement dans la vallée du Saint-Maurice, mais aussi dans d'autres régions de la Province de Québec, surtout pour répondre à la demande des entreprises industrielles en perspective.

A cette époque, on a connu une prompte expansion des ouvrages de la compagnie, différents rapides et chutes du Saint-Maurice. Des digues d'entreposage ont été construites à des endroits avantageux à la tête des eaux de la rivière et sur ses affluents, augmentant considérablement le niveau minimum de l'eau durant les mois d'été.

En 1933, la compagnie produisait 780,000 chevaux-vapeur dans ses quatre usines de la rivière Saint-Maurice, au Rapide Blanc, à Grand'Mère, à Shawinigan-Falls et à La Gabelle, de même qu'à ses usines des rivières Batiscan, Sainte-Anne et Saint-François.

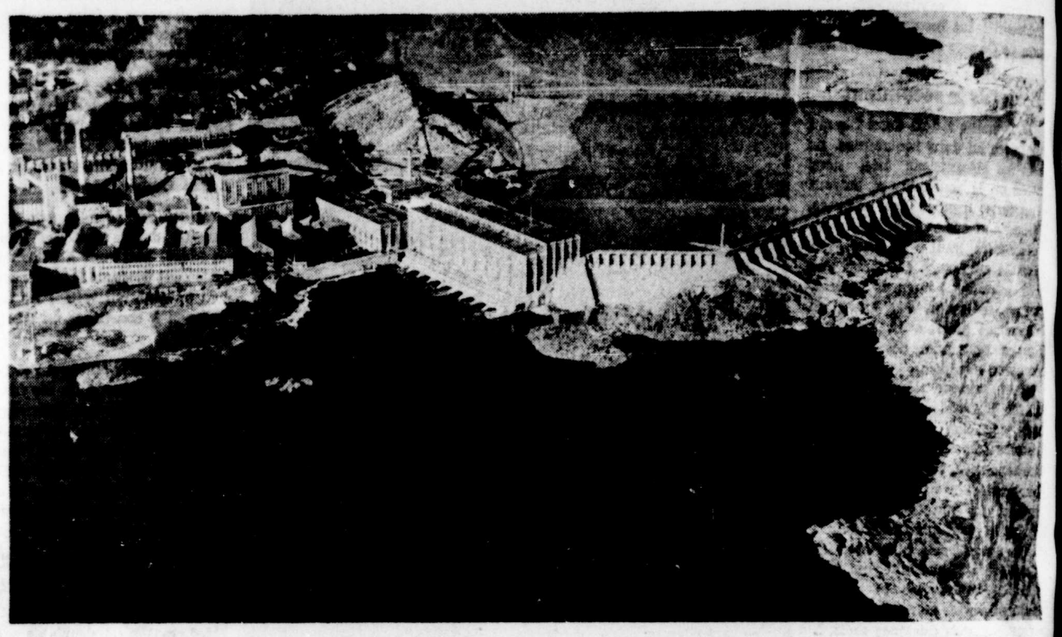
Durant toute cette période, la compagnie n'a pas seulement grandi ses services de transmission pour activer la multiplication d'établissements industriels dans la Province de Québec — province presque entièrement agricole jusqu'à la fin du XIXe siècle — mais elle a en même temps procuré l'énergie électrique et la lumière à un grand nombre de cités, villes et municipalités rurales dans toute la partie de la province desservie par elle. Ce qui inclut la rive-nord du Saint-Laurent, à partir d'Oka et jusqu'aux limites de Québec presque. Ce qui inclut aussi une grande partie des régions habitées de la rive sud, où l'électricité est distribuée après avoir franchi le fleuve dans des câbles sous-marins ou des câbles suspendus.

Une des premières régions desservies dans cette partie du Québec fut celle de Thetford-les-Mines.

L'essor de la compagnie et l'expansion de ses services ont toujours accompagné le développement industriel et les hommes qui veillaient aux destinées de la compagnie ont adopté comme politique perpétuelle l'idée de disposer toujours d'une somme substantielle d'énergie électrique. On a compris que le développement de la province serait matériellement accéléré si on maintenait d'amples réserves d'énergie à la disposition de toute entreprise industrielle qui déciderait de s'établir à un point donné du territoire desservi par la compagnie afin de tirer profit d'avantages qui existent dans la province de Québec. Une réserve considérable de matières premières — dont les plus importantes se trouvent évidemment dans la forêt — combinée avec une abondante réserve d'électricité vendue à des taux tout à fait raisonnables, ne pouvait que faciliter un vaste développement industriel, en regard surtout du fait que ces valeurs existaient à portée facile des havres à eau profonde et des transports ferroviaires et fluviaux donnant accès non seulement aux marchés domestiques, mais aussi aux marchés d'exportation du monde entier.

Ce n'est pas par accident qu'on a vu surgir dans la Vallée du Saint-Maurice la plus grande concentration au monde en fait de grandes usines de pulpe et de papier. Le papier manufacturé au Canada vient de la région du Saint-Maurice dans la proportion de 20% presque. Or, il faut voir là le grandissement normal résultant de l'union des ressources forestières et de l'exploitation de l'énergie contenue dans cette grande rivière. L'énergie électrique à bas prix nous a valu l'établissement de la première entreprise industrielle à Shawinigan Falls, la Northern Aluminum Company of Canada; une autre entreprise, dont le lancement est dû entièrement à l'électricité à bas prix, la Canada Carbide Company, a été formée pour manufacturer du carbure de calcium dans des fournaises électriques et a commencé à produire en 1903. Nous trouvons dans la Belgo Canadian Paper Company une autre des premières industries de Shawinigan Falls. Son premier moulin est entré en opération en 1902.

De pays sauvage et boisé, la Vallée du Saint-Maurice est devenue une communauté industrielle active et prospère. Aux Trois-Rivières — ville située au confluent du Saint-Maurice et du Saint-Laurent — des navires des quatre coins du monde viennent décharger leurs cargaisons et prendre en retour une somme formidable de marchandises manufacturées au moyen de l'électricité issue de la rivière Saint-Maurice. Jusqu'à une profondeur de trente milles dans la vallée, là où, voici un demi-siècle, le paysage n'était connu que des trappeurs, des indiens et des voyageurs, la Mauricie compte un grand nombre de fermes prospères, d'industries en plein essor et de municipalités qui bénéficient des taux favorables de l'électricité produite et distribuée par la Shawinigan.



LE BARRAGE ET LA CENTRALE DE GRAND'MERE. Une vue aérienne du pouvoir de The Shawinigan Water & Power Company à Grand'Mère, dont la capacité est de 201,000 chevaux-vapeur. Le pont suspendu sur le St-Maurice, est bien visible au centre de la partie supérieure de la photo ainsi que l'amoncellement de bois et l'usine de la Division Laurentide de la Consolidated Paper Corporation Limited.

LE COEUR DU SYSTEME DE LA SHAWINIGAN. Vue aérienne du pouvoir de The Shawinigan Water & Power Company à Shawinigan. Les deux barrages à la tête des chutes et la gorge sont bien visibles.

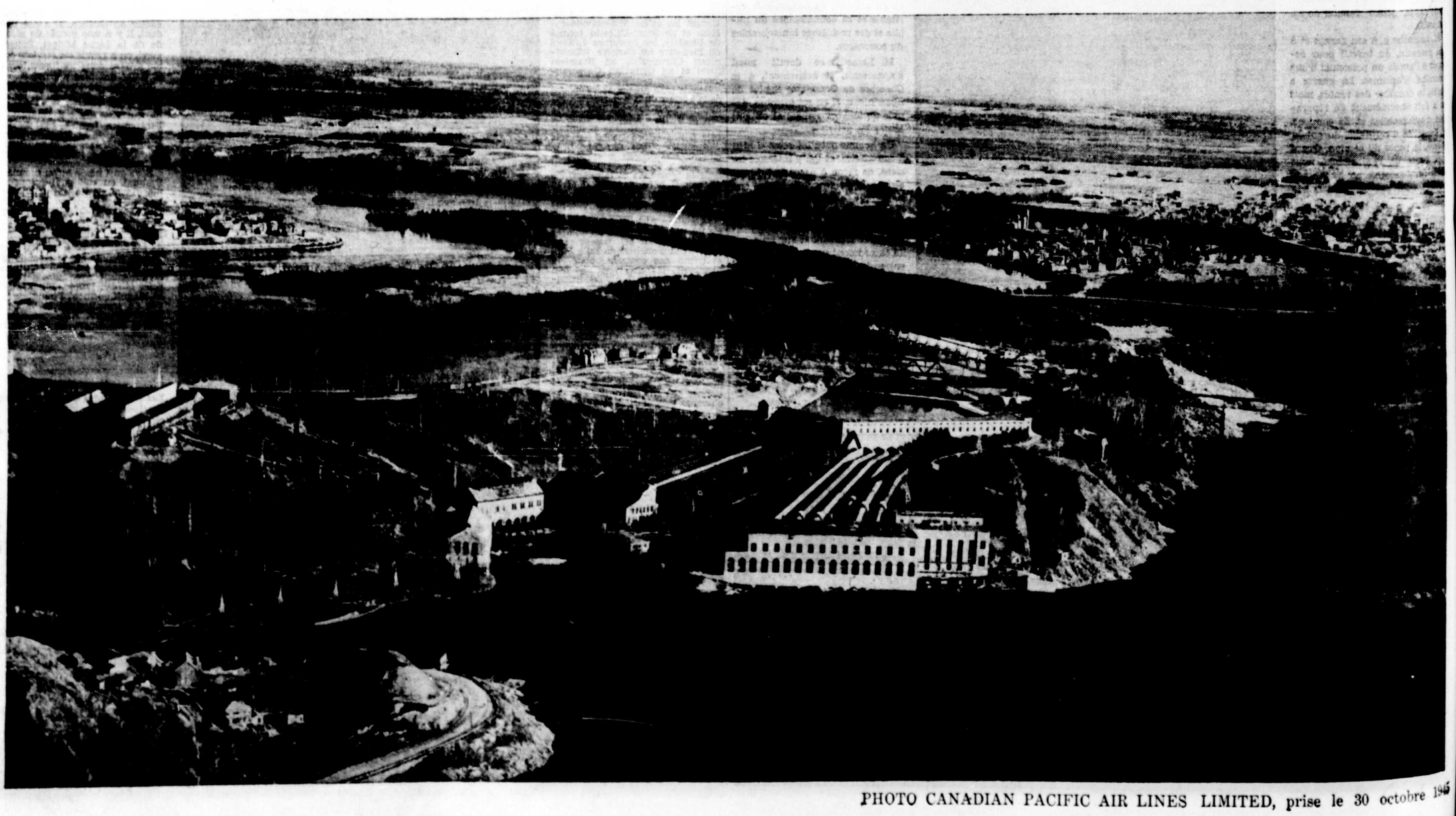
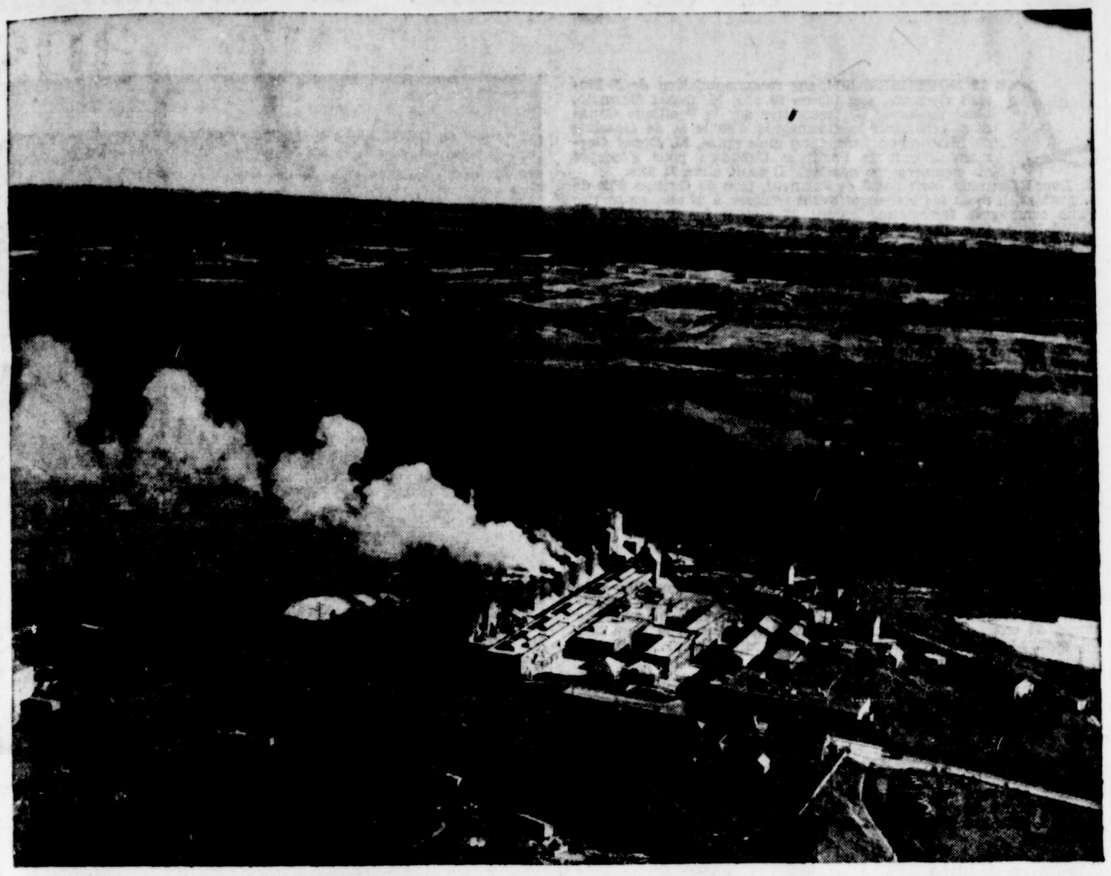


PHOTO CANADIAN PACIFIC AIR LINES LIMITED, prise le 30 octobre 1945

Le record de la Shawinigan Chemicals Limited



(Photo Canadian Pacific Air Lines Limited)

L'USINE DE CARBURE de la Shawinigan Chemicals Limited à Shawinigan vus du haut des airs. Derière le rideau de fumée, à gauche de la photo, sont cachés les fours à chaux et les usines de Black Carbide et de la Stainless Steel.



L'ACIER et les alliages d'acier sont manufacturés dans ces fourneaux électriques de la Stainless Steel and Alloys Division de la Shawinigan Chemicals Limited.

Facteur important de la croissance et de la prospérité de la province

LA SHAWINIGAN CHEMICALS LIMITED, une des plus grandes industries en opération à Shawinigan Falls, a été formée en 1928 de l'amalgamation de la Canadian Carbide Company et de la Canadian Electro Products Company, toutes deux compagnies subsidiaires entièrement possédées par The Shawinigan Water & Power Company. The Canada Carbide Company manufacturait à Shawinigan depuis 1902 du calcium dans des fournaises électriques. Elles est un des plus grands consommateurs d'électricité qui tirent leur énergie de la Shawinigan. La Canadian Electro Products Company a été formée en 1916 afin de produire de l'acétone pour l'Imperial Munitions Board, l'acétone ayant servi à la manufacture des explosifs durant la première grande guerre.

Il était évident à la fin de la guerre que de nouveaux marchés devaient être trouvés pour écouler les produits de la compagnie. A cette fin, on a aménagé à l'usine de vastes laboratoires de recherches. De ces laboratoires, de nouveaux produits sont sortis qui sont vendus dans le monde entier et qui, dans plusieurs cas, sont les leaders dans le domaine de leur application. En 1928, la Canada Carbide Company et la Canadian Electro Products Company ont constitué la Shawinigan Chemicals Limited. L'histoire de cette société en a été une de progrès continu; la capacité de la manufacture de carbure a augmenté méthodiquement et, avant la récente guerre, elle avait atteint le chiffre de 100,000 tonnes par année. La majeure partie de la production est utiilsée par la compagnie elle-même, bien qu'une part imposante en soit expédiée à cinquante pays differents d'outre-mer. Les autres produits chimiques manufacturés avant la guerre incluaient 40,000 tonnes de chaux hydratée, 50,000 tonnes d'acide acétique glacial, 3,000 tonnes d'acétate d'éthyl, 1,000 tonnes d'acétate de butyl, 1,000 tonnes d'acétate vinylique et 2,000 tonnes de noir acétylène. Les usages qu'on fait de ces produits chimiques dans les différentes entreprises indutrielles sont encore plus étenaus. Depuis le début de la guerre, on a procédé à une grande expansion des services de l'usine; un grand nombre de produits entièrement nouveaux sont manufacturés en quantité et la capacité de l'usine de carbure a été doublée. Durant le conflit, le rendement de la compagnie a été presque entièrement consacré aux besoins de la guerre.

Un des services très importants de la Shawinigan Chemicals est celui de l'acier et des alliages inoxydables. Là, on fait des moules d'acier spécial résistant à l'acide, moules essentiels à la manufacture du papier et de plusieurs produits chimiques. Les opérations de se service de la compagnie ont connu une expansion très appréciable durant les années de guerre; un grand nombre de bombes aériennes ont été manufacturées de même qu'un grand nombre de moules spéciaux pour les industries de guerre.

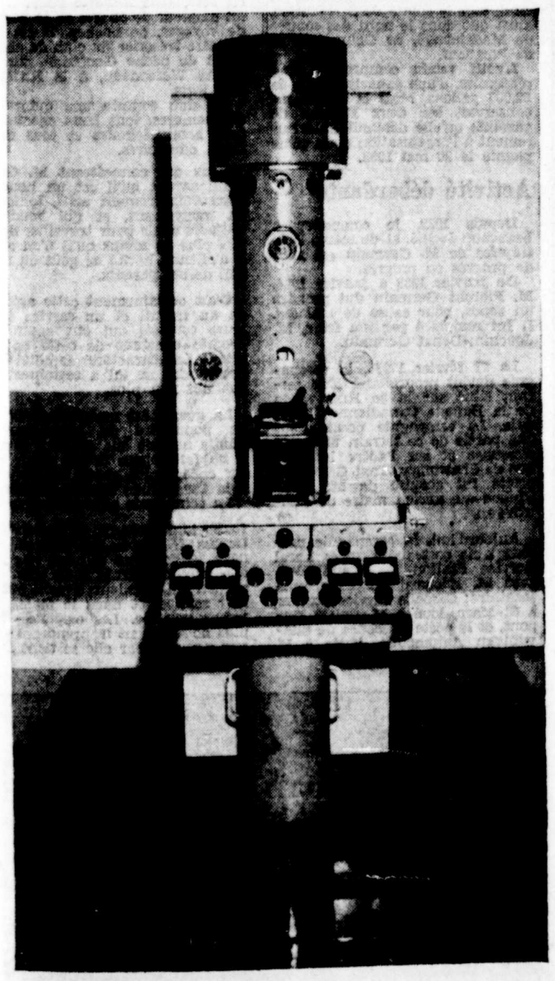
La direction de la compagnie a reconnu tout de suite que les recherches étaient un attribut essentiel de toute industrie du genre de la Shawinigan Chemicals Limited.

Toute son entreprise, basée comme elle est sur les dérivés du carbure de calcium, dépend dans une large mesure du développement de nouveaux produits et de l'invention de procédés économiques pour la manufacture. De fait, deux services de recherches ont été établis; le premier consacre son effort à la découverte et au développement de nouveaux produits, l'autre à la découverte de procédés profitables de manufacture pour les mêmes produits et à l'amélioration des procédés existants afin d'assurer une production économique et des produits de qualité supérieure.

Il n'est pas surprenant que les chimistes de la compagnie aient joué des rôles très importants dans le développement de nouveaux produits pour la poursuite de la guerre. La plus notable de ces contributions fut sans doute celle du nouveau "super-explosif" connu communément sous le nom de "R.D.X.". Les chimistes de la Shawinigan ont eu une part importante de la découverte d'un procédé pour la manufacture de cet explosif. Plus tard, une usine a été imaginée et construite par les chimistes et ingénieurs de la Shawinigan en coopération avec une autre grande compagnie canadienne manufacturière de produits chimiques; le personnel de la Shawinigan a contribué largement à la direction de l'usine au nom du Gouvernement du Canada durant la guerre. Plusieurs autres usines à plans spéciaux ont été construites sur les terrains de la compagnie à Shawinigan Falls pour le compte du Gouvernement fédéral et elles ont été dirigées par la Shawinigan Chemicals Limited.

En 1941, la Canadian Resins and Chemicals Limited, une compagnie associée, a été formée. Une usine a été érigée sur la propriété adjacente à celle de la Shawinigan Chemicals pour la manufacture des résines de chlore de polyvinyl connues sous le nom commercial de "vinylite"; le rendement de l'usine a été presque entièrement consacré à l'effort de guerre depuis le début des opérations en 1942. Présentement, la construction d'une nouvelle usine achève à Shawinigan; elle sera utilisée pour la fabrication et la composition de ces résines. On s'attend à ce que ses opérations débutent au printemps 1946.

Durant la guerre, les nombreuses annexes et rallonges ajoutées aux constructions de la compagnie ont servi notamment à la production de matériaux essentiels à la poursuite de la guerre. Ces expansions et celles dont nous parlons plus haut ont rendu nécessaire le grandissement de la force des ventes de la compagnie. Ce qui assurera un marché adéquat pour les nouveaux produits qui sont et seront manufacturés par la compagnie et les entreprises subsidiaires et associées. La Shawinigan Chemicals Limited a à son crédit un magnifique record d'achèvements et il y a peu de doute que cette grande entreprise manufacturière demeurera l'un des principaux facteurs de production industrielle dans la Vallée du Saint-Maurice, apportant la prospérité à ce district et procurant les moyens d'un meilleur standard d'existence à un grand nombre de citoyens de la Province de Québec.



LE MICROSCOPE ELECTRONIQUE installé à l'usine de Shawinigan Chemicals Limited. Cet instrument peut agrandir jusqu'à 100,000 fois. C'est un outil très important surtout pour ce qui concerne les recherches faites pour la compagnie.



PHOTO GENERALE DES USINES de la Shawinigan Chemicals Limited à Shawinigan (ci-contre). Dans les diverses bâtisses sont manufacturées de nombreuses variétés de produits chimiques. L'usine de carbure est visible à l'arrière-plan. Cette photo a été prise par la Canadian Pacific Air Lines Limited. →



Un bateau-passeur reliait dans le passé Shawinigan et Almaville

IL RESTE ENCORE à Shawinigan des gens qui se rappellent le premier moyen de locomotion collective à avoir existé entre Shawinigan et Almaville (alors partie de Mont-Carmel), le bateau des "Veilleux". Ce dernier, qui fut en activité de 1898 à 1912, a son histoire.

Pour ce qui nous concerne, cette histoire commence avec l'acquisition du petit traversier, le Marie-Louise, de M. Godin, aux Trois-Rivières, et son difficile transport des Trois-Rivières à Almaville.

C'était un bateau en bois, chauffant au charbon, et muni d'une bouilloire avec engin à vapeur de 12 forces. L'hélice, à l'arrière, avait un diamètre de 24 pouces. Le bateau lui-même était long de 40 pieds, et large de neuf pieds. Une quarantaine de personnes y pouvaient s'asseoir, sur des bancs circulaires. Le bateau pouvait tirer deux chalands, d'une longueur de 65 pieds chacun, et d'une largeur de neuf pieds. Les jours de marché, on les trainait l'un à côté de l'autre. Sur chacun, on pouvait placer six voitures. On dételait les chevaux, et on les plaçait à côté des voitures.

Ce bateau servait notamment pour aller à la messe à St-Pierre. Car si Almaville faisait partie de la paroisse de Mont-Carmel, on était tout de même à 8 milles de l'église paroissiale.

Le point de départ fut l'hôtel de M. Jos. Veilleux, qui était aussi le capitaine du bateau. Les constructeurs de la ligne du Pacifique demeurèrent à l'hôtel Veilleux. La bâtisse subsiste encore, et elle est occupée par Mme Vve Veilleux, l'épouse du capitaine Veilleux, et sa fille, Mlle Jeanne Veilleux, organiste à la paroisse d'Almaville-Bas auxquelles nous devons une bonne partie de nos renseignements. La bâtisse servit d'hôtel jusqu'à la construction des ponts reliant Almaville et Shawinigan, en 1912. M. Jos. Veilleux, mort en 1918, âgé de 60 ans, était né à St-Grégoire, et arrivé assez jeune au Rang St-Félix, à Mont-Carmel. Il avait été, par la suite, propriétaire d'un moulin à scie, et cultivateur. Il prit son grade de capitaine à Québec.

Après la construction des ponts, en 1912, le traversier avait cessé ses opérations, mais M. Veilleux s'était engagé pour le gouvernement et fit du service sur le bateau du gouvernement, sur le St-Maurice, durant quelques années. Il était cependant à sa retraite, quand il mourut subitement en 1918. M. Philippe Veilleux, fils du capitaine Veilleux, vit encore, et est à l'emploi de la Belgo. Il a été ingénieur, puis capitaine, sur le bateau, remplaçant souvent son père. Il fut également chauffeur, aux traversiers des Trois-Rivières. Il nous a raconté maints détails savoureux, sur l'existence de ce traversier. Par exemple, nous dit-il, un M. Plante, de Shawinigan, qui tenait un magasin de fruits à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'atelier de la maison J.-A. Richard Ltée, revenait un jour des Trois-Rivières, où il avait fait ses provisions. M. Plante dételа son cheval, s'assit, s'endormit. Son cheval, lui aussi, se serait endormi. En tout cas, le cheval tomba à l'eau. Sa chute l'éveilla, et le cheval nagea jusqu'à l'île, où on le rattrappa sans peine. Quant à M. Plante, il ne daigna même pas s'éveiller, durant tout le voyage, et n'aurait pas eu connaissance de l'incident.

Une année, M. Veilleux croit que c'est vers 1910, un feu s'était déclaré à Shawinigan et à la faveur du vent, s'était communiqué sur l'île de Melville. Malgré le gros vent, M. Philippe Veilleux déclara qu'il était prêt à traverser une équipe d'hommes s'offrant à aller combattre le feu. On amena des chaudières, des pelles, des pioches, et autres articles propres à combattre le feu, dont, effectivement, on vint à bout.

Débarcadère chez Bundock

Le débarcadère, à Shawinigan, était chez Bundock, assistant du maitre d'estacades, M. Narcisse Lymburner, aujourd'hui décédé, au bout de l'avenue Tamarac.

A Almaville, le bateau s'arrêtait au pied de l'hôtel. La dernière année, toutefois, quand on construisit les écluses de la Shawinigan, il fallut accoster un peu plus haut, en venant vers le site actuel du terrain de golf. On cessa de traverser quand les ponts furent construits, à peu d'intervalle l'un de l'autre. Le premier bâti fut celui de Shawinigan. On édifia ensuite celui qui passe au-dessus des chutes. Durant 1912, nous disait M. Veilleux, en guise de conclusion, on se servit encore du chaland, tiré sur un fil de fer, en attendant que le pont fut complété.

Le Marie-Louise

En 1907, M. l'abbé D.-O.-S. de Carufel publia aux Trois-Rivières, un volume de notes sur la paroisse de Notre-Dame du Mont-Carmel. Dans ce recueil de notes, fort précieux, et que Mme Veilleux nous a prêté, se trouve contenu l'histoire de l'achat, du transport des Trois-Rivières à Almaville, et du lancement sur le St-Maurice, du "Marie-Louise". Ce fut tout un événement que l'achat et le transport de ce petit vapeur.

Mais nous ne saurions raconter l'événement mieux que ne l'a fait l'auteur de cet ouvrage si précieux pour les amateurs de la petite histoire. Le curé dont parle l'historien, dès le début de la chronique, c'était l'auteur lui-même de l'ouvrage. Voici donc en quels termes il raconte toute l'histoire.

Achat et transport d'un petit bateau à vapeur (1898).

"M. le curé entretenait des inquiétudes constantes sur le sort des paroissiens obligés de traverser chaque jour la rivière Saint-Maurice pour se rendre au lieu de leur ouvrage. Plus d'une fois, le dimanche, dans la chaire sacrée, il leur donna des avis dictés par l'affection qu'il portait à tous. Il leur recommandait instamment de bien observer en traversant la rivière toutes les règles d'une stricte prudence, de ne jamais se laisser distraire, de toujours croire à un danger probable, et de ne point s'exposer à subir l'action énergique et parfois irrésistible des grands vents capables de les précipiter dans les abimes.

"On lui annonça un jour une nouvelle qui lui causa une grande satisfaction en le rassurant pour l'avenir.

"Une compagnie venait d'être formée par un certain nombre de paroissiens, dans le but d'acheter un petit bateau à vapeur afin d'établir une ligne de communications régulière et facile entre Almaville et Shawinigan.

"Les actionnaires, MM. A. et J. Veilleux, P. Lord, H. Landry, J. Ducharme et autres, réussirent à acheter de M. J.-N. Godin, des Trois-Rivières, le Marie-Louise, un bon petit bateau à hélice de 12 forces, pouvant faire promptement le trajet entre les deux localités, offrant ainsi un grand avantage aux ouvriers et à tous les voyageurs.

"Comme il ne paraissait pas très facile de le transporter par la voie ferrée, on décida de le faire parvenir à destination chargé sur une voiture très forte, trainée par quatre gros chevaux. On le conduisit d'abord de la ville à l'embouchure de la rivière St-Maurice, sur la rive du Cap, où il fut sorti de l'eau et placé avec précaution sur la solide voiture. M. Edouard Ross des Trois-Rivières, est choisi pour le transporter à Almaville.

"Afin de ne pas endommager la menuiserie, on laissa dans le petit vaisseau toutes les pièces du mécanisme. Le poids du bateau était plus considérable qu'on aurait pu le croire tout d'abord.

"Les quatre gros chevaux de M. Ross trainèrent la voiture assez bien sur un parcours de quelques arpents. La côte à Rocheleau commença à causer de la fatigue aux bêtes et aux hommes. Le long du trajet, qui fut lent, les obstacles se répétaient, et devenaient d'un jour à l'autre plus difficiles à surmonter.

"Il fallut constamment augmenter le nombre des chevaux.

"Les essieux en bois, sous l'action de la pesanteur et de la force de traction, devenaient chauds au point de plier et de se rompre. Il fallait alors couper un nouvel essieu en bois dur, le préparer et l'ajuster sur la voiture. Ces ruptures fréquentes d'essieux occasionnaient des retards considérables.

"Quand une des roues, tranchant la terre du chemin, pourtant ferme et solide, s'enfonçait jusqu'au moyeu dans le sol, il était nécessaire de faire usage de grosses vis pour soulever la voiture, et se mettre de nouveau en marche.

"Les hommes devinrent fatigués au point de se laisser tomber le long de la route, pour goûter un petit instant de repos, dans les moments d'arrêt. Dans le cours de la semaine, M. le curé entendait avec peine raconter les difficultés nombreuses et les grandes fatigues éprouvées par ses paroissiens, dans une entreprise propre à les exténuer.

"Pour les encourager par sa présence, il voulut bien les suivre, quand ils arrivèrent sur le territoire de la paroisse. Il était présent, et au milieu d'eux, quand ils tentèrent de franchir la grande côte sablonneuse de la rivière Cachée, si redoutable et d'une ascension si difficile.

"Enfin, le samedi de cette semaine, durant l'après-midi, vers 4 heures, à l'angle de la route de St-Michel, une roue entra profondément dans le sol, et les hommes furent dans l'obligation de dételer leurs chevaux, au nombre de 12 à 14.

"Le lendemain, après la grand'messe, M. le curé fit une invitation aux paroissiens les engageant à se rendre immédiatement à St-Michel, afin de porter secours aux propriétaires du bateau, et tenter un grand effort, pour atteindre le même jour les bords de la rivière St-Maurice. La distance qu'il fallait encore parcourir était d'environ quatre milles.

"A l'appel du curé, les paroissiens se rendirent en grand nombre sur les lieux. Quatorze chevaux furent attelés pour trainer la voiture, et cent cinquante hommes, au moyen de câbles, faisaient tous leurs efforts pour multiplier la force de traction.

"Enfin le soir, on arriva sans accident à la grande côte de la rivière, dont le terrain n'était pas encore bien affermi. Cet endroit offrait un certain danger.

"Avec beaucoup de prudence et de précaution, le bateau fut heureusement descendu sur le rivage. Il y eut alors un soulagement général et bien prononcé dans le coeur de tous les paroissiens présents.

"Toutes les difficultés étaient vaincues et le succès désiré avec ardeur était enfin obtenu. Le petit vaisseau, Marie-Louise, allait bientôt descendre dans les ondes rapides du Saint-Maurice, pour inaugurer ses courses quotidiennes, et fournir des communications faciles entre Almaville et Shawinigan.

"Depuis cette époque, chaque année fidèle à remplir sa mission il a été heureux dans ses traversées, et préservé des accidents.

"Le dimanche qui a suivi l'arrivée du bateau, il y eut grande réunion des paroissiens sur les bords de la rivière. M. le curé s'y rendit pour bénir solennellement le lieu où devait plus tard se développer le village d'Almaville. Avant la bénédiction, il prit la parole pour féliciter de leur courage et de leur succès les actionnaires de la Compagnie de Navigation, promoteurs d'une entreprise très utile à la paroisse et aux étrangers.

"Après avoir chaleureusement engagé ses auditeurs à remercier le ciel des progrès opérés dans la paroisse, il les pria instamment de recevoir toujours avec une vive gratitude les dons de Dieu pour les employer de manière à glorifier sans cesse sa divine bonté et sa munificence infinie.

"La bénédiction terminée, le vapeur Marie-Louise fut mis à la disposition des visiteurs pour leur permettre de faire une petite excursion aux chutes de Shawinigan. Au retour de cet agréable petit voyage, les paroissiens se séparèrent, heureux d'avoir été témoins de cette touchante cérémonie religieuse.

"Depuis ce jour, les actionnaires de la compagnie ont successivement vendu leurs parts à M. Joseph Veilleux, qui est devenu le seul propriétaire du bateau. Doué d'un caractère calme, affable, sympathique, M. Veilleux est toujours prêt à rendre service à tout le monde et en toute occasion. Il sait se faire aimer des voyageurs qui fréquentent son hôtel, ou traversent la rivière dans son bateau".

Aujourd'hui, le petit bateau n'est plus. Mais son histoire reste attachée à celle de Shawinigan, et à celle d'Almaville et le fait d'avoir été, durant près de quinze ans l'unique médium de transport sur le St-Maurice lui confère une importance dont on ne saurait trop tenir compte.

Le message à García

Un article d'à peine quinze cents mots, écrit tout d'un jet par le philosophe américain Elbert Hubbard et traduit dans presque toutes les langues de l'univers, est l'oeuvre dont on a tiré le plus grand nombre d'exemplaires, à l'exception de la Bible. Sa publication dépasse le chiffre de quarante millions.

C'est le simple récit d'un épisode de la guerre hispano-américaine, relatant la détermination et la persévérance indomptables d'un soldat chargé d'une mission de confiance, et suivi de commentaires appropriés sur les qualités qu'on trouve si rarement chez ceux dont le concours nous est nécessaire dans la poursuite de nos entreprises.

L'histoire s'en résume à ce texte, à cette traduction que nous devons à la plume sagace du notaire Victor Morin, l'un des meilleurs écrivains du Canada. Sauf erreur, c'est au beau livre récent de M. Morin, intitulé "L'utile et le Futile" que nous devons de connaître chez nous le "Message à Garcia."

C'était en 1899, le président des Etats-Unis avait un message important à faire parvenir sans retard au général Garcia, chef des insurgés de Cuba, qui se trouvait "quelque part" dans les montagnes de cette île. Mais le pays était couvert de troupes ennemies, les voies de communication étaient coupées et l'on ne pouvait même pas donner d'indications sur la route à suivre pour rencontrer le destinataire.

Il faisait part de son embarras à ses familiers lorsqu'un d'eux lui dit: "Je connais un nommé Rowan qui se chargera de ce message et qui le livrera malgré toutes les difficultés qui pourront surgir, si vous voulez bien vous en rapporter à lui; je m'en porte garant." Rowan, aussitôt appelé, ne s'arrêta pas à deman-

(Suite à la page 59)

M. Donat Germain abandonna une position avec le Pacifique Canadien pour fonder la Cie d'huile et de gazoline de Shawinigan

LE 12 NOVEMBRE 1924, sur recommandation de J.-Florent Germain, son fils de 19 ans, M. Donat Germain, alors ingénieur de locomotive sur le Pacifique Canadien, organisait la Compagnie d'Huile et de Gazoline de Shawinigan Ltée. Cinq mois après, M. Donat Germain laissait le Pacifique Canadien pour s'occuper du commerce en question. Il avait alors 71 ans.

M. Donat Germain était natif de Portneuf, près de Québec. Fils de cultivateur, il avait été boulanger avant d'entrer, à 29 ans, au service d'une compagnie ferroviaire. Durant 22 ans, il fut à l'emploi du Grand-Nord, puis durant 20 ans, il fut au service du Pacifique Canadien, entre les Trois-Rivières et Grand'Mère. Il fut ingénieur de cette ligne avec MM. Bigué et Balleux, qui vivent encore. Le premier était conducteur, le deuxième serre-freins.

M. Germain père épousa vers 1890 Clara Thiffeault à St-Tite. Cette dernière était née aux Etats-Unis, mais arrivée très jeune à St-Stanislas, comté de Champain.

M. Germain mourut le 27 février 1932, mais son épouse vit encore et est une aide précieuse pour M. J.-Florent Germain, qui a continué le commerce d'huile et de gasoline.



Un fils de Shawinigan

M. J.-Florent Germain est né à Shawinigan en 1905. Il a étudié au Collège Immaculée-Conception, et est sorti de l'école à 16 ans. Il travailla successivement pour Plante et Germain (son frère Joachim Germain), entrepreneurs-électriciens, comme commis junior, puis à la Banque d'Hochelaga, à Shawinigan Falls, sous la direction de M. Léonce Beaudry, aujourd'hui à Sorel, et de M. Marcel Bellefeuille, maintenant gérant du Bureau du Service Sélectif et de l'Assurance-Chômage à Shawinigan.

Durant l'hiver de 1923-24, M. Florent Germain travailla à la Belgo (Consolidated Paper Corporation) comme aide sur les machines à papier. Au printemps de 1924, et jusqu'à septembre de la même année, on trouve M. Germain aux Trois-Rivières, avec la Canadian Oil, pour apprendre les principes élémentaires du commerce d'huile.

" Il avait le flair "

Ce goût du commerce, et surtout du commerce d'huile, lui était venu quand il travaillait à la banque.

En octobre 1924, M. Florent Germain alla rencontrer à Cornwall, Ontario, M. Parizeau, propriétaire d'un commerce d'huile et de gazoline, pour compléter sa documentation.

L'affaire débute

Et nous voilà au 12 novembre 1924. On défricha le terrain situé en face des bureaux de Shawinigan Chemicals, Ltd., rue Transmission. M. Florent Germain effectua ce travail, accompagné d'un ami d'enfance, M. Rosaire Thibodeau, décédé tragiquement peu après dans un accident d'automobile. On donna le premier contrat pour supports de réservoir à M. Onésime Boisvert, entrepreneur-général de Shawinigan. On reçut le premier wagon-citerne d'huile à charbon (kérozine) vers le 29 novembre 1924.



Sur une des photos, nous voyons M. Florent Germain, président de la compagnie. Sur l'autre photo, un des trois camions faisant la livraison de la gazoline.

La première vente

La première vente fut de 35 gallons d'huile à charbon à un M. Boisvert, épicier au coin de la 3e rue et de l'avenue Tamarac, aujourd'hui l'épicerie de M. Rosaire Pellerin.

Durant cette période qui s'écoula du 12 novembre 1924 au printemps de 1925, on vendait seulement de l'huile à charbon, car on ne disposait que d'un seul réservoir d'entreposage.

La livraison était faite par une voiture à traction animale, avec un réservoir de 170 gallons et, parfois, quelques barils de 45 gallons. Les difficultés étaient grandes, les chemins rudes, les imprévus nombreux, souvent désagréables, les voyages fort longs. Il fallait, par exemple, toute une journée pour effectuer une livraison à Grand'Mère.

Expansion

Au printemps de 1925, on fit l'achat de trois réservoirs additionnels d'entreposage. La vente de la gazoline débuta cette année-là. C'est également à ce temps-là qu'on achète le premier camion, avec un réservoir de 240 gallons, ce qui était alors très considérable.

Les premiers clients furent MM. Lamoine et Trepanier, et M. Omer Clavet. Les produits vendus par M. Germain étaient alors ceux de British American Oil.

A Grand'Mère

Durant la période de 1928 à 1932, la Compagnie d'Huile et de Gazoline de Shawinigan Ltée acheta un terrain situé en face de l'église St-Paul, coin 4e Rue et 6e Avenue, à Grand'Mère. Ce terrain fut acquis de M. Adolphe Allard. On y bâtit un poste d'essence portant encore le nom de Local Service Station. On fit également l'acquisition d'un autre terrain où se trouve le Cascade Service Station. Ce site fut obtenu de M. Jimmy Hill, maintenant de St-Boniface. Sur cette partie du terrain existe encore une des premières maisons bâties à Shawinigan, soit vers 1899, par M. Ulderic St-Onge, père de M. Alphonse St-Onge, du club Corvette. Cette maison, les premières années servit d'hôtel à Shawinigan.

Mort de M. D. Germain

De 1924 à 1932, M. Donat Germain fut président de la Compagnie d'Huile et de Gazoline de Shawinigan Ltée. Après le décès de M. Germain, son fils Florent devint le président de la nouvelle organisation portant de nom de Compagnie d'Huile de Shawinigan Ltée, qui opère sous ce nom depuis cette date. Mme Donat Germain est restée la vice-présidente et Mme Lucile Germain-Dion est la secrétaire.

Le 19 juillet 1932, la compagnie transfère ses réservoirs servant d'entrepôt en face de Shawinigan Chemicals à un endroit en face de la gare du Pacifique Canadien. Ils y sont encore aujourd'hui.

Des changements "

Le 5 décembre 1933, la Compagnie d'Huile Shawinigan vend une partie de son actif à Champlain Oil Products. Elle devient distributrice en gros pour cette compagnie à Shawinigan, à Grand'Mère, et dans tout le comté de St-Maurice, ainsi que dans le nord des comtés de Maskinongé, de Champlain et de Portneuf.

L'actif vendu comprenait cinq réservoirs, d'une capacité totale de 52,000 gallons. Mais la compagnie conservait ses deux stations de gazoline qu'elle détenait antérieurement à l'organisation de la compagnie le 20 mai 1932.

Activité débordante

Depuis 1932, le commerce a beaucoup évolué, et de même l'entreprise de M. Germain est allée de progrès en progrès.

De janvier 1933 à janvier 1934, M. Florent Germain dut prendre un repos, pour cause de maladie. Il fut remplacé par son frère, M. Joachim-Donat Germain.

Le 27 février 17936, la compagnie devint propriétaire d'un terrain situé sur la 5e Rue, voisin de la Banque Canadienne Nationale. La compagnie possède sur une partie de ce terrain un poste d'essence et sur l'autre le kiosque de Shawinigan Taxi. Cette propriété fut acquise de M. J. E. Thibodeau, ancien maire de Shawinigan.

Aujourd'hui, la compagnie possède trois postes d'essence: Local Service Station, à Grand'Mère, avec M. Edouard Hagan comme locataire; Cascade Service Station, à St-Marc, loué à M. Sylvio Dupont, et le poste d'essence de Shawinigan Automobile, louée à M. A. N. Lareau.

La compagnie possède trois camions, deux pour le service de l'essence, le troisième pour le service d'huile à chauffage, achetés récemment, et qui sera muni d'un équipement moderne, dès que les manufacturiers pourront en disposer, avec pompe moderne, compteur automatique, et autres accessoires dernier cri.

La compagnie compte plusieurs vieux clients, et c'est ici que la compagnie veut rendre, particulièrement à ceux qui lui sont attachés depuis ses débuts un hommage et leur dire qu'elle les considère grandement responsables de son expansion.

L'avenir

Durant cette période de 21 ans, de 1924 à 1945, la compagnie a eu plusieurs collaborateurs. Ses employés ont beaucoup aidé au succès de l'entreprise. Prenons, par exemple, M. Benoit Désy, qui compte 18 ans de service ininterrompu. Le personnel est actuellement de sept personnes.

Vie privée

M. Florent Germain a épousé en 1936, Mlle Annette Pagé. C'est un amateur de chasse et de pêche, de voyages, de hockey. Il est secrétaire-trésorier du club de chasse et de pêche Geoffrion, sur la rivière Wassoneau, à la Rivière-aux Rats.

Ce club compte une quinzaine de membres, tous bons chasseurs, tous bons pêcheurs et tous conteurs d'histoires.

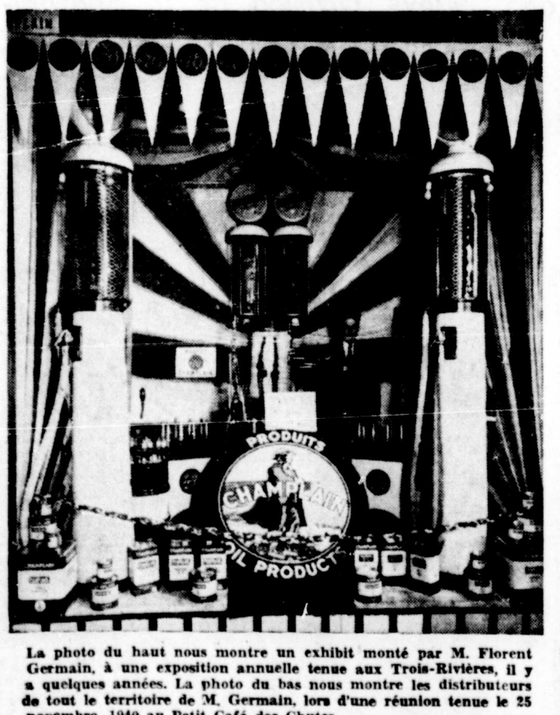
Ceux qui connaissent M. Germain savent qu'il est un homme extraordinairement actif, toujours en mouvement, et qui voudrait toujours avoir pour travailler deux fois plus de temps qu'il n'en a. Il a d'ailleurs hérité ce goût du travail de ses parents.

C'est certainement cette aptitude au travail et un service toujours courtois qui ont assuré le progrès constant de cette entreprise. Le caractère familial de l'entreprise ne lui a certainement pas nui non plus.

La guerre est maintenant finie. La popularité du chauffage à l'huile ne fait que grandir. Aussi, il ne fait aucun doute qu'un essor encore plus grand est réservé à la Cie d'Huile Shawinigan Ltée.

La compagnie elle-même entend forcer le progrès. Sa direction s'intéresse à toutes les nouveautés dans le domaine qui est le sien, elle entend fournir à sa clientèle ce qu'il y a de mieux, avec le meilleur service, et dans le moins de temps possible. Les exigences les plus nouvelles ne la prendront pas par surprise, car elle se tient à la

page.



La photo du haut nous montre un exhibit monté par M. Florent Germain, à une exposition annuelle tenue aux Trois-Rivières, il y a quelques années. La photo du bas nous montre les distributeurs de tout le territoire de M. Germain, lors d'une réunion tenue le 25 novembre, 1940 au Petit Café des Chutes.



M. Hector Lamothe possède deux bijouteries modèles en Mauricie

M. HECTOR LAMOTHE est probablement le plus important bijoutier-opticien de la Mauricie. Il possède, en effet, deux magnifiques magasins, des plus modernes, à Shawinigan Falls et à La Tuque. Et ce n'est pas le hasard qui a orienté M. Lamothe dans une carrière qui est un art véritable, car il s'y est préparé par des études spécialisées à l'Université de Montréal, dont il est diplômé en optique.

M. Lamothe est un Mauricien authentique, puisqu'il est né à St-Barnabé, il y a 51 ans. Il y aura trente ans l'an prochain qu'il est fixé à La Tuque. Ce qui veut dire qu'il est presque un pionnier de cette petite, -mais prospère et bien jolie ville du nord de la Mauricie.

Aujourd'hui, M. Lamothe assume lui-même la direction de son établissement de Shawinigan, car c'est son fils Robert qui est maintenant gérant à La Tuque d'un magnifique magasin, situé dans un édifice construit par M. Lamothe, en 1937, au coin des rues Commerciale et St-Joseph, et qui est complètement à l'épreuve du feu. C'est l'une des plus belles bâtisses commerciales de la Reine du Nord.

Mais si nous prenons la carrière de M. Lamothe, telle qu'elle s'est déroulée. Dans cette biographie, nous voyons que M. Lamothe a épousé Mlle Flore Beaulieu. Il en a eu deux fils et trois filles, tous aujourd'hui dans la ligne de la bijouterie. Mlles Thérèse, Rolande, Gisèle et M. Maurice Lamothe sont à Shawinigan avec leur père, et M. Robert Lamothe s'est vu confier, lors de son mariage, il y a quelques mois, la gérance de l'important magasin de La Tuque.

M. Lamothe a été membre du conseil municipal de La Tuque, comme échevin, de 1925 à 1929. Il a occupé la présidence de la Chambre de Commerce Senior de La Tuque en 1941, après avoir, antérieurement, été directeur plusieurs années. A La Tuque, M. Lamothe a encore été un des directeurs et membres-fondateurs du club Rotary. Durant cinq années, M. Lamothe a occupé le poste de cérémoniaire des Chevaliers de Colomb, pour le 3e degré, à La Tuque. Par la suite il a aussi été capitaine au 4e degré.

Depuis 25 ans, M. Lamothe a toujours posédé un club de pêche. Son premier chalet était situé au lac du Pin Blanc. Il en possède maintenant un au lac Galarneau.

M. Lamothe est encore un sportif. Il a été, il y a quelque six années, un des fondateurs du club de curling de La Tuque. Il est maintenant membre honoraire à Shawinigan.

M. Lamothe pratique également un autre sport, l'hiver, le ski.

A La Tuque

A La Tuque, nous l'avons dit, M. Lamothe a "parti son affaire" et l'a incroyablement développée. Son établissement est l'endroit où depuis longtemps, se fait l'inspection des montres du Canadien National, pour les divisions de Senneterre à Québec et de Shawinigan à Rivière-à-Pierre. A chacun de ses deux magasins, M. Lamothe a confié le département de l'horlogerie à des experts. A La Tuque, depuis sept ans, M. Alonzo Béland exerce cette fonction avec compétence. A Shawinigan, M. Paul Poirier, bachelier en horlogerie de Philadelphie, est en charge du département depuis que M. Lamothe est arrivé dans notre ville.

M. Lamothe a à La Tuque un salon d'optique des plus modernes, avec appareil pour corriger le strabisme, chez la gent enfantine. Il vient d'inaugurer à Shawinigan un salon tout aussi moderne. Depuis 15 ans, M. Lamothe faisait à La Tuque l'inspection de la vue des employés du Canadien National. Il vient d'être autorisé à faire de même à Shawinigan.

Premier magasin à Shawinigan

C'est en 1941, soit il y a quatre ans, que M. Lamothe ouvrit son premier établissement, à Shawinigan, 5e rue. En 1944, M. Lamothe a acquis de M. Jos. Veilleux, un des plus importants établissements commerciaux de Shawinigan. La Banque Provinciale du Canad occupait cet édifice, au rez-de-chaussée. M. Lamothe transforma complètement le local, devenu l'une des plus belles bijouteries de toute la province. Elle fut inaugurée le 7 décembre 1944.

M. Lamothe choisit cette date pour devenir, avec toute sa famille, résident de Shawinigan. Il a transformé le local autrefois occupé par le bureau local du Nouvelliste en un spacieux logis qu'occupe toute la famille.

M. Robert Lamothe

M. Robert Lamothe, de son côté, est au début d'une magnifique carrière. Il dirige une entreprise que son père lui a confiée et qu'il a eu raison de lui confier. Car M. Maurice Lamothe est un jeune homme brillant, talentueux, sérieux, et qui posède des relations déjà enviables.

M. Robert Lamothe a épousé, il y a quelques mois Mlle Madeleine Beaudet, de La Tuque. Il semble que ce soit pour lui la compagnie idéale. Un des aspects du talent de Mme Lamothe est certainement sa belle voix et sa connaissance de l'art musical, qui lui ont permis, l'été dernier, aux Trois-Rivières, à l'occasion du grand festival annuel de l'Association de Fanfares Amateurs de la Province de Québec, de se classer en tête de la section féminine ,ex-aequo avec Mlle Corinne Arseneault, du Cap-de-la-Madeleine.

M. Robert Lamothe a fait ce que tout jeune homme qui se lance dans les affaires s'empresse d'accomplir, entrer dans une Chambre de Commerce. Mais ses compagnons ont tout de suite reconnu en lui un tempérament de chef, ils ont vu qu'il ne devait pas rester un simple membre, et c'est pourquoi, cette année, on trouve déjà M. Robert Lamothe vice-président de la Chambre de Commerce des Jeunes.

Dans ce domaine, il suit donc encore les traces de son père, qui, nous l'avons vu plus haut, a occupé des fonctions importantes, avec la Chambre de Commerce Senior de La Tuque.

Et sportif, M. Robert Lamothe l'est comme tous les autres membres de la famille. Nous le disions plus haut, le ski est le sport de la famille, et M. Robert Lamothe n'est certainement pas l'un des moins fervents à pratiquer ce magnifique sort hivernal.



Nous voyons sur la photo du haut M. E.-H. Lamothe, propriétaire de deux des plus importantes bijouteries de la Mauricie, une à Shawinigan, l'autre à La Tuque. En bas, M. Robert Lamothe, son fils, qui est maintenant gérant de l'établissement de La Tuque.



bre, à ce sujet, la lettre suivante:

"Je désire vous aviser que nous avons donné la permission de vous acorder votre nomination comme optométriste pour le Canadien National à Shawinigan Falls, laquelle doit s'effectuer immédiatement.

Et tout récemment, c'était au mois d'octobre, les journaux nous apprenaient la nomination de M. E.-H. Lamothe à la présidence de la Société d'Optométrie Analytique de Montréal, pour sa contribution au progrès de l'optométrie, dans notre province, et à l'accroissement du prestige de cette science.

Le président actif de la Société, M. Armand Bastien, de Montréal, lui écrivit la lettre suivante:

"Cher collègue,

'A la suite de la dernière réunion de l'exécutif de la Société d'Optométrie Analytique de Montréal, il a été unanimement décidé de reconnaitre ofificellement la contribution de ceux qui ont aidé au progrès de l'optométrie et à l'accroissement de son prestige. Vous avez naturellement été choisi au premier rang de ceux qui, par honnêteté en affaires, la haute estime qu'ils ont de leur profession, ont tant fait pour en rehausser le prestige. Aussi, l'Association est heureuse de vous choisir comme président honoraire."

Un tel hommage est significatif. Il est la reconnaissance officielle des mérites de M. Lamothe. En dire davantage serait superflu. Mais il nous prouve que l'intégrité et le talent peuvent aller de pair, et qu'avec la courtoisie et le bon service en plus, le succès est assuré pour longtemps à l'entreprise qui peut compter pour la diriger sur un homme muni de ces qualités.



La brève étude que nous venons de faire nous a montré une autre belle famille mauricienne où l'entreprise privée connait non seulement le succès mais se développe jusqu'à être un art que le père transmet à ses enfants. M. Lamothe et sa famille nous prouvent que les membres d'une famille peuvent réussir en travaillant ensemble et qu'il n'est pas nécessaire que chacun suive une voie différente. Ce n'est pas le seul cas en Mauricie, mais c'est l'un des plus beaux, et il méritait d'être cité. M. Lamothe, ses fils et ses filles ont droit à cet hommage.

Comme nous le disions plus haut, M. Lamothe a été autorisé dernièrement à servir d'optométriste pour le Canadien National à Shawinigan, comme il l'était déjà à La Tuque. Le Dr K.-E. Dowd, M.D., médecin en chef, au Canadien National, à Montréal, lui écrivit, en date du 9 novem-





Nous publions ci-contre trois photos qui nous donnent une idée des affaires de M. Lamothe. La première est celle du salon d'optique de l'établissement de La Tuque. M. Lamothe a décidé récemment d'installer un salon semblable à son établissement de Shawinigan. Nous avons ensuite une photo de l'édifice que possède M. Lamothe, à Shawinigan au coin de la 5e rue et de l'avenue Mercier. C'est dans cet édifice que se trouve sa moderne bijouterie. Enfin, en bas, l'immeuble que possède M. Lamothe à La Tuque, et dans lequel se trouve son autre magasin.

La population trouve dans les sports un dérivatif à ses tracas

(Suite de la page 45)

De 1924 à nos jours, le club de ski a construit plusieurs sauts, qui se sont effondrés comme des châteaux de cartes. Le plus récent, datant de 1940, oeuvre d'Harry Olsen a été démantibulé par une forte tempête l'été dernier. Il reste le saut McRae pour les tournois secondaires. Le club de ski s'est bien amélioré et plusieurs milliers de dollars ont été dépensés à cet endroit pour les dépendances, l'aménagement des côtes et les fortifications des sauts. Actuellement, une campagne pour le recrutement de membres-actionnaires est sur le point de se terminer avec beaucoup de succès. Cela permettra au club de se remettre sur pieds. L'an dernier, l'exécutif fit aménager un monte-pente.

Des tournois qui ont fait époque

Les tournois du club de ski ont fait époque en cette dernière décade. En 1934, avait eu lieu le tournoi pour le championnat du Dominion pour commémorer le Tricentenaire de notre ville. Plusieurs tournois pour le titre provincial eurent lieu dans la suite. Aux dires de certains conaisseurs, les meilleurs sauteurs dont fassent mention les annales locales ont été, chez les Trifluviens: Gus Sundt et Bert Paaske pour la dernière décade, Luc Laferté, Conrad Latour, Léo Milette, Ernie McCullough au cours des dix dernières anées.

La lutte

Les Trifluviens ont toujours eu un faible pour la lutte. Aujourd'hui, c'est devenu un de leurs sports favoris. Depuis six ans l'athlète local bien connu, Jacques Toupin, donne des programmes régulièrement chaque semaine, l'hiver excepté, quand il ne pouvait trouver de local approprié.

Depuis 1920, il n'est pas le seul à s'être occupé de la lutte aux Trois-Rivières.MM. Gustave Gruninger et Dicg Descôteaux figurent aussi comme promoteurs. Descôteaux qui offrit des programmes de lutte à l'hôtel de ville et fit venir de concert avec M. Henri Gauthier, des lutteurs célèbres dans le temps omme Gazeaux, Paradis, Tremblay. Le même Dick Descôteaux s'occupait de boxe également. M. Gruninger se lança dans l'organisation de la lutte à partir de 1931. Il a amené ici les meilleurs lutteurs poids-lourds de l'univers. Les champions Deglane, Browning, Lewis, Sonnenberg, des célébrités telles que Malcewicz, Stasiak, Yvon Robert, Nagurski, Macaluso, Morelli ont lutté aux Trois-Rivières.

Jacques Toupin, promoteur de lutte

M. Gruninger présenta des séances de lutte jusqu'en 1938. Deux ans plus tard, Jacques Toupin, associé à son beau-frère Jean-Paul Faucher, prenait le risque de populariser la lutte de nouveau. Les poids-lourds engagés au début des opérations, étaient en frais de tout gâter. Toupin et Faucher changèrent de clans et firent venir des poids-lourds juniors, des moyens et des légers. Ce fut un succès et les spectacles durent encore. De temps à autres, Toupin nous amène des poids-lourds de marque, mais sa préference va à la catégorie des lutteurs moins pesants et plus habiles.

Autres domaines

La boxe n'a jamais réussi à merveille aux Trois-Rivières. Les sportsmen ne semblent pas goûter le "manly art". A certaines périodes, des promoteurs ont tenté de donner du relief à la boxe, mais sans succès significatif. Le boxeur qui a attiré ici le plus l'attention fut sans contredit K. . Therrien, tué accidentellement ar la foudre.

Deux clubs de golf populaires

Le golf jouit d'une grande notoriété auprès de la classe des hommes d'affaires et des professionels. Le club Ki-8-Eb fondé en 1923 a eu comme principal animateur feu le juge J. A. Désy.

Depuis cette date, le Ki-8-Eb n'a jamais cessé d'opérer et à la réputation d'être classé parmi les plus beaux de la province par son site enchanteur et accidenté. Le Metabecutin fut lancé à peu près à la même époque. Il est la propriété de la Canadian International Paper. La plupart des membres sont des employés de cette compagnie.

Le curling compte de nombreux adeptes

Le curling est implanté aux Trois-Rivières depuis longtemps. C'est un sport, d'origine anglaise mais auquel s'adonnent aujourd'hui une foule de Canadiens-Français. Trois-Rivières compte trois clubs de curling: Three Rivers Club, Wabasso et Wayagamack. Ils marchent tous dans la voie du progrès et chaque année le nombre de leurs membres grossit.

Il n'est pas question de race, ni de religion. Nos compatriotes des deux langues fraternisent ensemble et il y règne un magnifique esprit de collaboration et d'union.

Le Club des Raquetteurs réorganisé en 1938

Le sport de la raquette est établi sur des bases solides en cette ville. Le club "Le Laviolette" réorganisé en 1938, est tenu en haute considération du sein de l'Union Internationale des Raquetteurs.

Le chalet construit dans Kerbodot en 1938 incendié en 1943, et reconstruit la même année, passe pour le plus spacieux auprès des clubs de l'Union Canadienne.

Ils Trifluviens le savent et s'en glorifient. Le club compte plus de 200 membres et se voit dans l'obligation d'en refuser faute d'espace. Chaque année, il y a élection générale et nomination d'un nouvel exécutif. Le terme du président est limité à un an. Depuis 1938, l'Union Canadienne a tenu trois conventions nationales ici et un grand meeting annuel. Le "Laviolette a eu le grand honneur de voir un de ses membrees M. Edmond-Lois Bouchard élever au rang de président de l'Union Canadienne, il y a trois ans.

L'organisation de la raquette aux Trois-Rivières a plus de 30 ans l'existence. Le Laviolette fut res" l'année suivante. Ce dernier fondé en 1912 et le "Trois-Rivièscessa ses activités en 1924 et le Laviolette, quelques années plus tard, pour reprendre plus vigoureusement que jamais en 1938, sous la direction de M. Antonio Cloutier.

Le sport des rois reste très en vogue

Le turf a tenu une place de choix dans la pratique des sports locaux. Il a été lancé bien avant 1920. C'est surtout durant les semaines de l'Exposition qu'avaient lieu les grandes matinées annuelles. La vieille estrade en bois, incendié en 1931, a vu passer devant elle de fameux coursiers. Lorsque l'honorable M. Duplessis devint premier ministre en 1936, il fit construire une estrade en béton armé pouvant contenir dix milles personnes. Fermée au public, au début de la dernière guerre, la piste de l'exposition a été ouverte aux amateurs de turf l'été dernier.

Autres sports en progrès constants

Soulignons enfin le croquet, le cyclisme, le football, la crosse, les quilles l'équitation qui ont leurs adeptes respectifs. L'été dernier, le club Trois-Rivières a célébré ses noces d'argent comme organisation de croquet. L'histoire des qu'elles a été rémémorée d'une façon toute particulière dans notre édition spéciale du 20e anniversaire en 1940. M. O. Héroux avait relaté tous les faits principaux. En ces cinq dernières années, Trois-Rivières aura eu la particularité de décrocher la coupe McCallum, emblème du Dominion. Le cyclisme a eu de bons apôtres en MM. Armand Legendre et Armand Gagné. Tous deux ont contribué à promouvoir de fameuses courses. La distance La Tuque-Trois-Rivières a été parcouru à deux reprises.

Des amateurs enthousiastes

Il faudrait écrire un fort volume pour intercaler en détail les activités sportives aux Trois-Rivières de 1920 à nos jours. Cette synthèse fournira à nombre de gens, en quête de statistiques, des points de repère importants surtout dans le bassball et le hockey. En vingt-cinq ans, les Trifluviens pourront se rendre le témoignage indiscutable d'avoir encouragé largement toutes les branches du sport et d'avoir fait preuve à certains moments d'initiatives hardies.

Le message à Garcia

(Suite de la page 58)

der où se trouva Garcia ni comment il pourrait l'atteindre, mais dit simplement: "Votre message est-il prêt?" Ayant enfermé la dépêche dans un sac huilé qu'il assujettit d'une bande de cuir suspendue à son cou, il débarqua par une nuit sombre sur un point écarté de la côte de Cuba, partit à pied à travers la jungle et, trois semaines plus tard, remit son message en mains propres du général Garcia, sur l'autre versant de l'île.

Combien de patrons peuvent compter sur leurs collaborateurs

Commentant cet acte de courage intelligent, l'auteur se demande combien d'hommes d'affaires, ayant besoin de compter sur l'esprit d'initiative de leurs collaborateurs, ne se sont pas butés à l'imbécilité de la moyenne des employés, à leur -indifféren ce, à leur incapacité totale de faire autre chose que la routine journalière, sinon même à leur mauvaise volonté, et il propose au lecteur d'en faire l'épreuve suivante:

"Supposons, dit-il, que vous avez une demi-douzaine d'employés occupés aux tâches que vous leur avez respectivement confiées. Vous appelez l'un d'eux et lui demandez de prendre une encyclopédie afin de vous préparer un court résumé de la vie du Corrège. Vous répondra-t-il aussitôt: "Certainement, Monsieur" et se mettra-t-il au travail ? Jamais de la vie ! Il vous regardera avec des yeux de poisson malade et vous posera l'une ou l'autre des questions suivantes et même plusieurs d'entre elles:

— Cela presse-t-il ?

— Quel était ce bonhomme-là?

— Vit-il encore ?

— Dans quelle encyclopédie ?

— Où trouverais-je une encyclopédie ?

— Quel besoin avez-vous de cela ?

— Suis-je engagé pour ce genre de travail ?

— Pourquoi ne le faites-vous pas faire par Charlie ?

— N'est-ce pas de Coolidge que vous voulez parler ?

— Si je vous apportais le volume pour que vous le fassiez vous-même ?

"Et je vous parie dix dollars contre un, qu'après avoir répondu à toutes ces questions, expliqué à votre "assistant" comment s'y prendre pour trouver les renseignements demandés et pourquoi vous en avez besoin, il retournera à son pupitre et demandera aux employés de l'aider à trouver "Koraige" puis, aucun d'eux n'ayant pu le mettre sur la piste, il reviendra vous dire qu'il n'y a personne du nom que vous lui avez indiqué.

"Si vous êtes assez sage pour vous contenir, vous ne vous attarderez pas à lui expliquer que "Corrège" s'écrit avec un "C" et non pas avec un "K", mais vous lui sourirez aimablement en disant:

"C'est bien (laissez faire" et vous chercherez vous-même ce que vous désirez.

Sous la menace constante du bâton

"Cette inaptitude à l'initiative personnelle, cette stupidité morale, cette inertie de la volonté, cette résistance à une collaboration sympathique et intelligente sont cause qu'au lieu de travailler de concert pour le bien commun, le troupeau ordinaire de la main-d'oeuvre doit être conduit sous la menace constante du bâton et de lavis de congé dans l'enveloppe de paye du samedi soir.

L'angoisse du patron

"Et si vous avez besoin d'une sténographe, il s'en trouvera dix dont la suffisance ne manquera pas de vous déconcerter, bien que vous vous trouviez dans l'obligation d'indiquer à celle que vous aurez choisie où placer les virgules de votre dictée et comment épeler les mots les plus simples, afin de ne pas vous couvrir de ridicule aux yeux de vos correspondants. D'autre part, elle ne manquera pas d'observer la pendule afin de se pomponner un quart d'heure avant le temps fixé pour le départ et elle remettra au lendemain la dactylographie d'une lettre pressante, afin de ne pas retarder l'heure de son dîner.

"Les démagogues font grand état des "esclaves de l'atelier fermé" et des "souffrances de l'honnête ouvrier à la recherche d'un emploi qui lui permette de vivre" mais ils ne parlent pas de l'angoisse ni de l'exaspération du patron qui se consume à la tâche de faire accomplir un travail intelligent par des "rien-qui-vaille" et d'endurer des "aides" qui flânent dès qu'il a le dos tourné.... quand ils ne gâchent pas volontairement leur ouvrage.

A la recherche de bons employés

"Aussi n'est-il pas surprenant que les employeurs soient continuellement à la recherche de bons employés pour remplacer les indésirables, tandis que ceux-ci vont soulever contre eux les passions populaires dans les clubs ouvriers. Un homme peut posséder de brillantes qualités mais être complètement incapable de diriger sa barque; il ne peut conduire mais ne veut pas être conduit et si son patron lui donne un "message à porter à Garcia", il répondra: "Portez-le vous-même." Personne n'ose l'employer, car c'est un brandon de discorde qui se croit constamment persécuté; son mécontentement et son obstination ne se raisonnent pas et la seule chose qui puisse l'impressionner, c'est le bout d'une botte de pointure No. 9, à semelle épaisse, appliquée au bon endroit!

Laisser porter à chacun ses responsabilités

"Ah! je sais qu'on doit avoir autant de pitié pour ce déformé moral que pour un invalide physique; mais, si nous nous apitoyons sur son sort, n'oublions pas non plus de verser un pleur sur celui de ce capitaine d'une entreprise qui donne la subsistance à des centaines, et même à des milliers d'êtres humains, sans que son labeur cesse au cri du sifflet mais qui vieillit prématurément dans sa lutte contre le mauvais vouloir sinon l'imbécillité, l'indifférence et l'ingratitude pour constater qu'après tant d'efforts il n'a réussi, en somme, qu'à vivre et à faire vivre. J'ai, mois aussi, travaillé à gages en portant ma chaudière à dîner; plus tard, j'ai employé des ouvriers à mon tour et je sais par expérience qu'il y a du pour et du contre des deux côté. L'homme en haillons n'est pas plus recommandable pour cette seule raison que le patron n'est pas nécessairement autoritaire et rapace.

L'homme que je révère est l'employé consciencieux

"L'homme que je révère est celui qui remplit consciencieusement sa tâche quand le patron est absent comme lorsqu'il a les yeux sur lui; celui qui accepte de "porter le message à Garcia" sans poser de questions idiotes et sans intention secrète de le jeter dans la première poubelles venue, mais qui est déterminé à se montrer digne de la confiance qu'on repose en lui. La société est constamment à la recherche d'hommes de cette trempe; elle sera toujours prête à leur accorder la pleine rémunération de leurs loyaux services. Aucun patron ne les laissera partir, à quelque prix que ce soit. Dans toute ville ou village, dans tout atelier, bureau, usine ou magasin, on les réclame; on a besoin de l'homme qui puisse "PORTER UN MESSAGE A GARCIA".

---

(1) Un entrepreneur en plomberie me disait un jour qu'il avait recommandé à son employé de l'attendre pour souder lui-même les tuyaux à l'eau d'une salle de bain dans une maison luxieuse mais, à son retour, il constata que le travail avait été fait en son absence et que les tuiles recouvrant le tout étaient déjà scellées. Soupçonnant quelque chose d'anormal, il défit cet ouvrage et constata que les raccordements avaient été faits avec du mastic au lieu de soudure. Réprimandant vertement son employé, il lui demanda pourquoi il avait agi de la sorte et reçut la réponse cynique: "Le propriétaire est riche; il paiera les dommages et cela donnera du travail aux copains."

Un important facteur de progrès économique

Dans toutes les régions la Banque Canadienne Nationale a fait oeuvre de pionnier

29 BUREAUX ÉTABLIS EN MAURICIE

LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE a eu de modestes débuts. Rappeler ses origines et les étapes de son développement, c'est esquisser l'histoire économique de notre province. Les progrès de la Banque ont suivi les progrès du pays, auxquels elle a contribué et dont elle a profité.

La fondation de la Banque d'Hochelaga — on sait que la Banque Canadienne Nationale porta ce nom jusqu'au 1er février 1925 — remonte à 1873. L'année suivante, le 6 avril, elle ouvrait à Montréal son premier bureau, rue Notre-Dame, à l'angle de la rue Saint-François-Xavier. Son premier président fut M. Louis Tourville. Il eut pour successeurs M. F.-X. Saint-Charles (1879-1909), l'honorable J.-D. Rolland (1909-1912), M. J.-A. Vailancourt (1912-1928), l'honorable F.-L. Béique (1928-1933), l'honorable J.-M. Wilson (1933-1936). On sait que le président actuel est M. Beaudry Leman.

Actif d'un million au début

A la clôture de son premier exercice, la Banque disposait d'un actif de $1,021,096, et la somme de ses dépôts s'établissait à $302,000. La progression est plutôt lente au commencement Aussi, au bout de dix ans, c'est-à-dire en 1884, l'actif n'est-il encore que de $1,715,366, et la somme des dépôts de $491,498. Mais, ses ressources croissant graduellement, la Banque prend, au cours de la décade suivante, une part de plus en plus active à la vie économique du pays, si bien qu'en 1894, son actif s'établit à $4,942,138 et ses dépôts se chiffrent par $3,229,000.

Nouvelle étape

Le capital commercial relativement important dont dispose désormais la Banque lui permet de donner à ses affaires une extension telle, qu'elle double presque son actif en cinq ans, et que le local de la rue Notre-Dame devient insuffisant. En 1900, elle installe ses bureaux au 95 de la rue St-Jacques. Cela marque une étape.

Progrès réalisés en dix ans

Les progrès de la Banque s'accentuent maintenant avec rapidité. De 1904 à 1914, l'actif passe, en chiffres ronds, de 14 à 33 millions, et la somme des dépôts, de 9 à 21 millions. En 1915, la Banque prend possession de l'immeuble de la Place d'Armes où elle a maintenant son siège social. Grâce à la sagacité et à la prudence de son conseil d'administration et de son personnel directeur, la Banque traverse sans encombre la difficile période de guerre et la période de l'après-guerre, plus difficile encore. Fin 1923, elle a porté son actif à près de 72 millions et les dépôts que le public lui a confiés dépassent 55 millions. La deuxième étape est franchie.

Fusien en 1924

L'année suivante, la Banque d'Hochelaga absorbe la Banque Nationale, fondée à Québec en 1860, et qui n'était plus en état de continuer ses opérations. Sanctionnée le 30 avril 1924, la fusion devient effective le lendemain 1er mai. On sait que la Banque d'Hochelaga — qui devait prendre, le 1er février 1925, le nom de Banque Canadienne Nationale — englobait l'actif et assumait le passif de la Banque Nationale et rachetait son capital-action de $3,000,000. en effectuant une émission de $1,500,000. d'actions échangeables, sur la base d'une pour deux, contre les actions de la Banque Nationale.

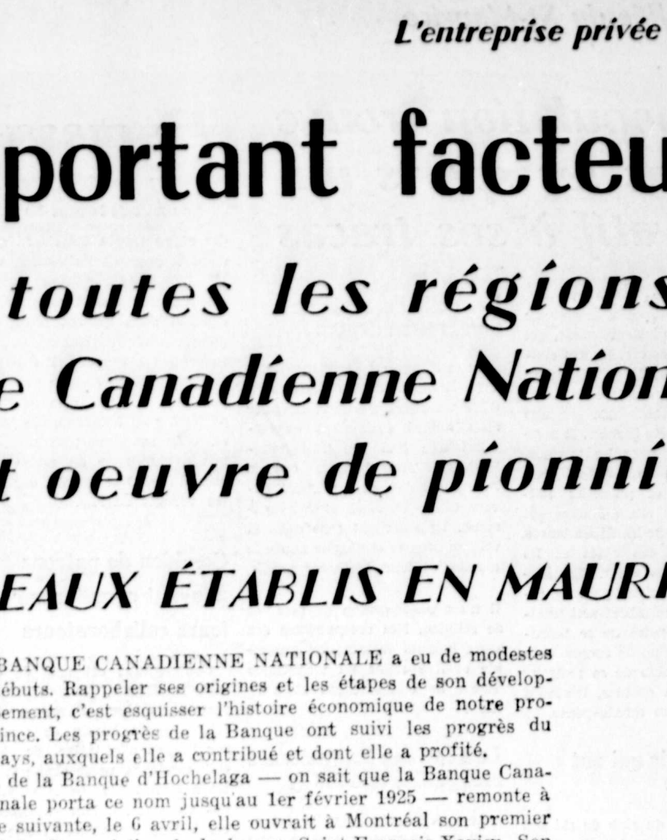
La Banque Canadienne Nationale assainit l'actif de la banque qu'elle vient d'absorber, incorpore à sa propre organisation les services et les succursales dont elle estime le maintien utile, remet au point et réorganise les nouveaux éléments dont elle dispose, tout en continuant, sur un rythme accéléré, sa marche ascendante, ininterrompue depuis sa fondation. Aussi son actif est-il aujourd'hui de quelque 350 millions de dollars et la somme des dépôts dont elle a la garde dépasse-t-elle 325 millions.

Le rôle d'une banque

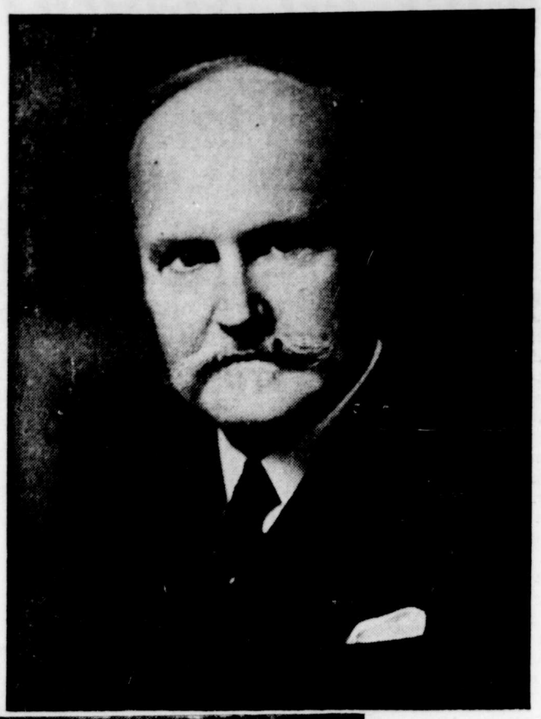
Le rôle d'une banque, c'est d'être l'auxiliaire des exploitations agricoles et des entreprises industrielles et commerciales. La Banque Canadienne Nationale a très bien compris et très bien rempli ce rôle puisqu'elle a toujours assumé la fonction de collaboratrice des fondateurs de paroisse et des bâtisseurs de ville. Si ce grand établissement de crédit a multiplié ses comptoirs dans les centres les plus importants (pour ne citer que les deux principaux, il compte 60 succursales à Montréal et 12 à Québec), ses administrateurs se sont toujours préoccupés d'ouvrir dès le début des bureaux dans les centres nouveaux, afin de mettre les facilités bancaires nécessaires au service des hommes d'initiative qui s'emploient à étendre notre patrimoine. C'est ainsi que la Banque Canadienne Nationale a fait oeuvre de pionnier dans la Beauce et en Gaspésie, au Témiscamingue, au Lac Saint-Jean et au Saguenay, dans Labelle et l'Abitibi, et tout particulièrement en Mauricie, où elle compte aujourd'hui vingt-neuf bureaux.

Dans la région du Saint-Maurice

La Banque Canadienne Nationale a deux succursales aux Trois-Rivières et aux Chutes Shawinigan, une succursale et deux agences au Cap-de-la-Madeleine et elle tient une succursale à la disposition du public aux endroits suivants: Grand'Mère, La Tuque, Louiseville, Ste-Anne de la Pérade, St-Gabriel de Brandon et Saint-Tite. On trouve en outre, aux endroits ci-dessous, une agence de la Banque Canadienne Nationale: Batiscan, Champlain, Grandes-Piles, Maskinongé, Saint-Alexis des Monts, St-Boniface de Shawinigan, Saint-Charles de Mandeville, Ste-Flore, Ste-Geneviève de Batiscan, St-Justin, St-Léon de Maskinongé, Saint-Narcisse, St-Paulin, St-Stanislas, Ste-Thècle et Ste-Ursule.



Le siège social de la Banque Canadienne Nationale, Place d'Armes Montréal



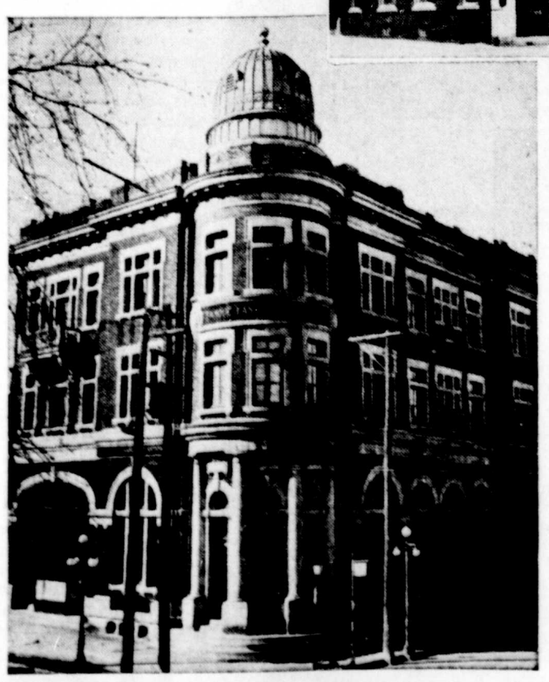
M. Beaudry Leman, président de la Banque Canadiene Nationale

M. Charles St-Pierre, (ci-contre) gérant-général de la Banque Canadienne Nationale.





La succursale principale de la Banque Canadienne Nationale aux Trois-Rivières M. J.-E. Parent, gérant



La succursale principale de la Banque Canadienne Nationale aux Chutes Shawinigan M. A. Marcotte, gérant

A gauche, la succursale de la Banque Canadienne Nationale à Grand'Mère M. E. Rousseau, gérant

A droite, la succursale de la Banque Canadienne Nationale à Louiseville, M. J.-O. Paquin, gérant



LA PETITE INDUSTRIE

On parle souvent de la "vocation agricole" de la province de Québec, sans se rendre compte que cette formule ne correspond pas tout à fait à la réalité. Il est vrai que la production du sol et de l'élevage, au Canada français, constitue une grande richesse, que les cultures s'améliorent et se diversifient, surtout depuis une vingtaine d'années, et qu'elles sont encore susceptibles de s'étendre d'une façon appréciable. Il convient de reconnaître toutefois que la nature même des choses assigne des limites au développement de l'agriculture dans notre province.

Le Québec est la plus grande province de la Confédération canadienne. Son territoire, qui forme 10 pour cent de la superficie du Canada, mesure quelque 595,000 milles carrés, soit 524,000 milles carrés de terre et 71,000 milles carrés d'eau. Mais une partie considérable de cette surface est impropre à la culture. Des évaluations officielles font ressortir à 68,350 milles carrés la superficie des terres arables, actuelles et potentielles, de cette province, c'est-à-dire moins de 12 pour cent de son territoire.

La caractéristique de notre économie rurale, c'est la prédominance de l'entreprise du type familial, c'est-à-dire de la petite exploitation. Plus de 92 pour cent des 154,629 fermes du Québec sont occupées par leurs propriétaires eux-mêmes. Or, comme le taux de la natalité est élevé dans les familles rurales, le cultivateur se voit dans l'impossibilité, la plupart du temps, d'établir tous ses fils en morcelant une terre dont l'étendue est relativement restreinte. Aussi nombre de fils de cultivateurs doivent-ils chercher des emplois dans l'industrie.

La province de Québec offre aux entreprises industrielles des avantages exceptionnels. Ses terres en culture, ses forêts, son sous-sol et ses pêcheries fournissent une grande variété de matières premières. De puissantes forces hydrauliques assurent en abondance de l'énergie électrique à l'industrie qui trouve sur place — ce qui n'est pas moins important — une main d'oeuvre nombreuse et habile. Ainsi s'explique la rapide industrialisation de la province de Québec, surtotu depuis un quart de siècle.

Si l'on examine l'évolution de la situation industrielle du Québec entre 1920 et 1942, on constate des progrès considérables. Le nombre des usines et fabriques a passé de 747 à 1,287; la somme des capitaux engagés dans ces établissements s'est accrue de 94 à 175 millions de dollars; le nombre des ouvriers et employés a passé de 23,728 à 37,519 et le montant des salaires, de 32 à 51 millions; le coût des matières premières utilisées a augmenté de 92 à à 159 millions et la valeur nette de la production a été portée de 63 à 95 millions de dollars. On compte dans le Québec, 95 villes dont la valeur brute de la production industrielle globale dépasse le million. Il va sans dire qu'il s'y trouve, à côté de quelques grandes sociétés, un nombre important de moyennes et de petites entreprises. Trente-deux établissements emploient 1,500 ouvriers ou davantage, vingt en emploient de 1,000 à 1,500, treize en emploient de 800 à 1,000, cinquante-huit en emploient entre 500 et 800, et 9,219 en emploient moins de 500. Cette dernière catégorie renferme un grand nombre de petites entreprises qui n'utilisent les services que de quelques ouvriers. La statistique ne tient pas compte, d'ailleurs, de l'industrie domestique et des ateliers d'artisans, dont la production présente dans l'ensemble une valeur fort appréciable.

La petite industrie a fait, depuis une dizaine d'années de très grands progrès, tant du point de vue du volume du rendement que du point de vue de la diversité et de la qualité des produits. L'artisanat et les métiers d'art tiennent maintenant une place digne de mention dans l'économie de notre province. L'amélioration constante de la qualité des objets d'usage et des bibelots qui s'offrent au choix du public atteste à la foi le talent et le goût des artisans de chez nous et l'excellence de l'enseignement qui leur est dispensé dans des écoles spéciales dont on voit augmenter le nombre avec la plus vive satisfaction. Les expositions qu'organisent ces écoles, divers groupements et même de simples particuliers permettent d'apprécier, chaque année, l'importance des progrès accomplis.

La petite entreprise et les ateliers d'art sont en voie de se faire une belle place au soleil, à côté de la grande industrie, qui n'est d'ailleurs pas pour eux une concurrente. Il y a beaucoup de gens, et il y en aura sans doute de plus en plus au fur et à mesure que le goût se cultivera, qui préfèrent des objets usuels ou des objets d'art originaux, à la banalité des articles fabriqués en série. Aussi les bons artisans peuvent-ils compter sur un marché qui ira sans cesse s'élargissant. La renommée de certains de leurs ouvrages a déjà franchi les frontières de la province, et même celles du pays, et plusieurs trouvent un intéressant débouché dans le tourisme dont on a dit que c'est "de l'exportation à l'intérieur."

Depuis 1937, 15 heures par jour, CHLN diffuse à toute la région



Une conférence au bureau du directeur de CHLN. De gauche à droite: Mlle Thérèse Lord, secrétaire de M. Trépanier; M. Charles Couture, directeur des programmes; M. Emile Lacroix, vendeur; M. Léon Trépanier, directeur; M. Laurent Thibault, annonceur et Mlle Adrienne Choquette, rédactrice des textes.

"ICI CHLN, la Voix de la Mauricie..." Cette identification a été entendue pour la première fois sur nos ondes le 17 octobre 1937, un dimanche après-midi, à 2 hres. On se rappelle que ce fut une grande fête que d'entendre ainsi une voix sans visage parler des choses et des gens de la Mauricie. Son Excellence Mgr Alfred Odilon Comtois, notre évêque regretté, son honneur le maire Atchez Pitt, l'honorable sénateur Charles Bourgeois, l'honorable Jos. Bilodeau, représentant le premier ministre Duplessis et d'autres personnalités religieuses et civiles assistaient à l'inoubliable cérémonie. Les meilleurs talents trifluviens avaient répondu pour la circonstance à l'invitation de la station radiophonique locale.

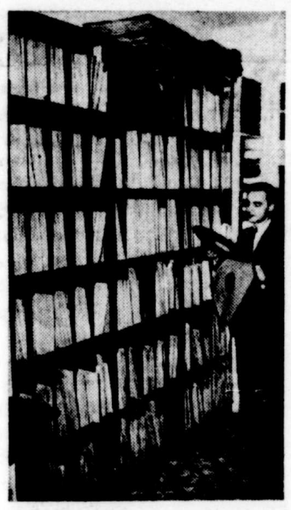
On comprenait, en effet, que CHLN allait, avec fierté et enthousiasme, servir les ccuses et les intérêts profondément mauriciens, que ce serait là, dans la région, la politique constructive et les mouvements sociaux, le but premier de toutes ses mises en ondes. Alors, on fixa sur 1420 kilocycles — un peu plus tard sur 1450 — l'aiguille des appareils de radio, aussi naturellement qu'on avait — depuis plusieurs années déjà — ajouté Le Nouvelliste comme organe des Trois-Rivières et de la Mauricie.

Puissance accrue

Comme toute entreprise à base solide et à gouvernement avisé, CHLN, qui avait débuté à 100 watts, ne tarda pas à porter sa puissance à 250 watts, obtenant ainsi des horizons plus étendus et plus prometteurs.

La direction

CHLN a été inauguré sous la direction de M. Ivan de Sève, auquel succéda un peu



Un coin de la discothèque montrant Gilles Pellerin, en train de préparer un programme.

plus tard M. Georges Bourassa. Aujourd'hui, M. Léon Trépanier, qui était chef de la technique depuis 1937, est directeur depuis le 1er avril 1939. CHLN a maintenu dans une activité ininterrompue un personnel dévoué, il s'est acquis la confiance des maisons d'affaires désireuses de profiter de l'annonce parlée qu'on glisse entre deux disques au goût de l'auditeur. Si bien que, à son huitième anniversaire célébré récemment, la Voix de la Mauricie méritait le toast à son ascension artistique, technique et commerciale.

Quinze heures par jour depuis 1937, CHLN sert aux Trifluviens et Mauriciens des programmes variés et des réclames bien faites. L'amicale autorité du directeur du poste, le dynamisme du directeur des programmes, M. Charles Couture, la conscience professionnelle des speakers et des autres employés font que CHLN étend son rayonnement d'année en année.

L'auditeur qui, bien installé dans son fauteuil, écoute son programme préféré, songe-t-il quelques fois à tout ce que représente d'imagination, d'ingéniosité, de volonté aussi et même de renoncement telle réalisation de sketch, tel reportage sportif ou social, telle série "à concours"? On voudrait pouvoir l'inviter à voir comment se préparent ces choses qui ont mission de le distraire, de l'amuser, de l'émouvoir, de le charmer. On voudrait qu'il se rende compte que le travail radiophonique n'est pas une magie . . . bien qu'il suffise à l'auditeur de toucher le bouton de son appareil pour y croire. On voudrait qu'il sache bien que le speaker au micro, l'interprète au studio, l'opérateur au contrôle, le discothécaire, le rédacteur de continuités, le



Ernest Butler, annonceur de langue anglaise au poste CHLN, surveillant l'arrivée des bulletins de nouvelles sur le télétype.

réalisateur, tout ce monde a été nécessaire et le sera encore demain pour lui donner à 1450 kilocycles le programme demandé . . .

Personnel de CHLN

Les studios de CHLN sont installés dans la tour du Château de Blois et le transmetteur est à la Banlieue. Outre M. Léon Trépanier et M. Charles Couture, CHLN compte parmi son personnel Mlle Adrienne Choquette, rédactrice des textes, MM. Laurent Thibeault, Pierre Stein et Gilles Pellerin, annonceurs; Rosaire Blanchette, Laurent Monet, Aurélien de Lafontaine, Ubald Chartier, opérateurs; Mlle Thérèse Lord, secrétaire; Mlle Réjeanne de Lafontaine, secrétaire; M. Emile Lacroix, vendeur.



Photo prise au programme "Feu Roulant" le jeudi soir, à 9 heures. De gauche à droite: MM. Ubald Chartier, Charles Couture et Pierre Stein, Mlles Juliette St-Hilaire et Lucienne Beaudet.

Anciens de CHLN

La plupart des anciens de CHLN occupent aujourd'hui des fonctions supérieures dans d'autres stations radiophoniques ou services de réclames radiophoniques. Citons, entre autres, M. Marcel Paré, représentant commercial de Radio-Canada; Félix Leclerc, auteur de tant de sketches admirables à CHLN et à Radio-Canada; Yves Thériault, dont les compositions sont exécutées à Radio-Canada; Jos. Thibeault, maintenant directeur musical d'une fanfare municipale du district du Lac Saint-Jean; Noël Gauvin, employé à Whitehall Broadcasting; Jacques Boisjoli, à CKAC, Marcel Marineau, à CHLP; Jean-Paul Nolet, à Radio-Canada etc . . .

Nos talents cultivés

CHLN a eu pour objectif dès sa fondation de cultiver les talents de la Mauricie. Un très grand nombre se sont déjà fait valoir sur nos ondes. D'autres viendront. Parmi les artistes qui ont fait leur marque dans le monde musical et qui ont débuté à CHLN, citons Claire Gagnier qui, au cours de programmes préparés par la station radiophonique locale pour distraire nos militaires casernés sur le coteau (parc de l'Exposition) a été lancée comme artiste. Des officiers et soldats étaient présents, en effet, qui, dans la vie civile, vivaient dans le monde de la musique. Des gens de la Métropole, qui avaient relations à New-York, ont remarqué ce soir-là Claire Gagnier et on sait où elle est rendue aujourd'hui.

Allant de proprès en progrès, la station radiophonique CHLN est de plus en plus au service de notre région. C'est vraiment "la Voix de la Mauricie".



Ci-dessus un aspect du transmetteur de CHLN dans la banlieue des Trois-Rivières. M. Aurélien de Lafontaine vérifie la lecture des cadrans.

Ci-contre, M. Rosaire Blanchette, opérateur au studio, au cours d'un programme.



La Stanstead & Sherbrooke aida au relèvement de Trois-Rivières après la conflagration de 1908

LA compagnie d'assurance contre le feu Stanstead & Sherbrooke fut l'une des premières à indemniser les sinistrés du grand incendie du mois de juin 1908, qui détruisit tout le centre commercial des Trois-Rivières.

Ce fait fut rappelé, tout dernièrement encore, par Son Honneur le maire Arthur Rousseau, lors du banquet de la Chambre de Commerce des Trois-Rivières, qui avait comme conférencier et invité l'honorable sénateur Jacob Nicol, président de cette compagnie d'assurance et propriétaire du Nouvelliste.

La Stanstead & Sherbrooke a, de cette façon, contribué au relèvement de la ville des Trois-Rivières. Au lendemain du grand feu de 1908, le moral de notre population était bien bas. Nos hommes d'affaires voyaient transformé en un petit tas de cendres et en des amoncellements de ruines calcinées le résultat d'un travail ardu de toute leur vie et souvent même des efforts de plusieurs générations.



Le premier secours fut l'assurance

On escomptait bien l'aide des gouvernements, mais les démarches seraient longues et il faudrait quelque temps avant que les autorités municipales et provinciales ne fussent en état de créer le prêt des incendies, qui devait permettre à nos hommes d'affaires de reconstruire rapidement et sur une plus grande base.

Plus heureux furent ceux qui s'étaient protégés avec une assurance contre le feu. Les formalités d'indemnisation marchèrent rondement et ils purent recommencer rapidement l'oeuvre de reconstruction.

La Stanstead & Sherbrooke, qui comptait un nombre appréciable d'assurés dans notre ville, a ainsi contribué au relèvement des Trois-Rivières. Ce ne fut pas le seul cas, où elle rendit le même service à des groupements québecois, au cours de sa longue histoire plus que centenaire.

Cette société, l'une des plus vieilles compagnies mutuelles contre le feu au Canada, remonte à l'époque lointaine de l'année 1835, sous le règne de Guillaume IV. La reine Victoria n'était alors qu'une jeune fille et deux ans devaient s'écouler avant son accession au trône d'Angleterre.

Débuts en 1835

C'est dans le canton de Hatley que la compagnie prit naissance. Elle émit ses premières polices, le 1er septembre 1835, et la première application, qui est encore en bon état de conservation, fut celle de Francis Loomis.

Dans les premières années, les opérations de la compagnie étaient limitées aux comtés de Stanstead et de Sherbrooke, les seuls à exister dans le temps. Néanmoins, la loi régissant les compagnies d'assurances mutuelles contre le feu fut amendée de manière à permettre à ces compagnies d'étendre leur champ d'activité au-delà des limites des comtés dans lesquels elles avaient été originairement organisées. Subséquemment, en vertu de cet amendement, la Stanstead & Sherbrooke étendit ses activités fort considérablement jusqu'à ce qu'enfin elle put se répandre dans toute la province de Québec.

Elle couvre le Canada

Aujourd'hui, c'est à travers tout le pays qu'elle fait affaires, ses deux principaux champs d'action étant le Québec et l'Ontario. Elle a, cependant, une succursale dans les provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan, à Edmonton, et des représentants en Colombie Anglaise.

Le succès de cette société est en grande partie dû au fait qu'elle est toujours restée fidèle à l'idée qui guida ses fondateurs. Extrayons du volume souvenir, publié lors du centenaire, ces quelques lignes de l'honorable Jacob Nicol, président de la Stanstead & Sherbrooke.

"Rendre service", telle aurait pu être la devise de cette compagnie. C'est le principe qui l'a toujours poussée à s'dapter aux nécessités de l'heure. Association purement mutuelle, au début, elle obtint dans la suite l'autorisation de faire de l'assurance sur un système comptant, et, plus tard, d'émettre un capital-actions. Ce double changement permis à la compagnie de faire des affaires dans les villes et villages, ajouta à la sécurité et assura la continuité d'administration nécessaire à une compagnie qui fait le chiffre d'affaires que la confiance du peuple et l'excellente coopération de nos agents lui ont mérité.

"La plus grande préoccupation des officiers, les directeurs et du personnel actuels est de continuer à servir. Le champ d'action est plus vaste, les horizons ont été élargis, mais la même pensée qui a présidé à l'organisation de la compagnie est plus ancrée que jamais dans nos esprits. Tout comme nos prédécesseurs, nous sommes fortement convaincus que notre compagnie est plus que jamais appelée à prospérer et à rendre des services inappréciables. C'est dans cette disposition d'esprit que nous commençons notre second centenaire."

Nouveaux sommets

Ces prévisions du président se sont réalisées et, à la fin de l'année 1944, la compagnie pouvait annoncer de nouveaux progrès.

Le rapport annuel de la compagnie le dit clairement. Nous y lisons:

"Le revenu en primes pour l'année finissant le 31 décembre 1944, a été de $942,478.63 brut, duquel la compagnie retint $503,029.77, déduction faite de la réassurance. Ce fut une augmentation substantielle sur l'année précédente, malgré la réduction générale des taux. Les pertes par le feu, après avoir retranché la réassurance, se chiffraient à $266,123.74. Le montant brut des affaires en force à la fin de l'année est de $116,915,944.

"L'actif de la compagnie s'est accru durant l'année et s'élève maintenant à $1,685,990.89. On notera dans le bilan que la réserve pour les primes non-gagnées fut entrée à 80 p.c. au lieu de 100 p.c. comme dans les années précédentes. Vos directeurs ont effectué ce changement afin de se conformer à la pratique régulière des compagnies d'assurance feu. Le surplus pour la protection des détenteurs de polices est de $1,169,962.65, provision faite pour réserves usuelles.

"Pendant l'année 1944, un montant de $200,000 fut investi dans les emprunts de la Victoire. La somme totale des Bons de Guerre de la compagnie, à la fin de 1944, était de $590,000."

Les directeurs

Le bureau de direction de cette société est présidé par l'honorable sénateur Jacob Nicol, assisté de l'honorable sénateur Chas B. Howard, vice-président, tous deux de Sherbrooke; MM. J. G. Armitage, de Sherbrooke; A. E. Curtis, de Stanstead; B. C. Howard, de Sherbrooke; W. G. Hunt, de Montréal; H Roberts Mitchell, de Granby; l'honorable Alphonse Raymond, de Montréal, et M. T.-A. St-Germain, de St-Hyacinthe, directeurs.

M. Victor Monceau est le gérant de la société, et M. H. J. Kennedy en est le secrétaire-trésorier.

MM. Jacob Nicol, C. B. Howard, J. G. Armitage et B. C. Howard font partie du conseil local d'administration.

La liste des agents dans la Mauricie

Voici la liste des agents de la Stanstead & Sherbrooke dans la région des Trois-Rivières, sur la rive nord et la rive sud du St-Laurent: A.-Lucien Dumont, Bécancourt; Onil Lafrenière, Berthierville; Gustave Catellier, Cap-de-la-Madeleine; Chs E. Villeneuve, Gentilly; Camille Lacroix, Grand'Mère; J.-A. Trépanier & Fils, Louiseville; Nazaire Soucy, Manseau, Jean Bélanger, Maskinongé, J.-Ubald Caron, Nicolet; Omer Ally, Pierreville; J.-E. Ménard, Shawinigan Falls; P. Beaulac, Shawinigan Falls; J.-Antonio Dolbec Shawinigan Falls; Dollard Lussier, Sorel; J.-A.-P. Charest, Ste-Anne de la Pérade; Joseph-C. Nobert, Ste-Geneviève de Batiscan; Lucien Champagne, St-Léonard d'Aston; E. Gignac, Ste-Thècle; J.-B. Lebrun, St-Tite; Lucien Lessard, Ste-Ursule; Napoléon Alarie, Trois-Rivières; Wilfrid Caron, Trois-Rivières; Maurice Gélinas, Trois-Rivières; Spénard, Limitée, Trois-Rivières; Pierre Bellemare, Yamachiche.



Ci-contre l'école de Hatley où fut tenue la première assemblée de la société, le 28 avril 1835. Ci-dessous, l'édifice moderne de la Stanstead and Sherbrooke, dans la ville de Sherbrooke. C'est le bureau-chef de la compagnie. Il a été terminé en juillet 1901 et c'est un des plus beaux édifices de la Reine des Cantons de l'est.



M. Emery Massicotte à la tête de cinq industries dont le rayonnement s'étend à toute la province



PARTI à vingt-cinq ans de la ferme paternelle pour travailler à la construction de chemins de fer, Emery Massicotte, du Cap-de-la-Madeleine, est aujourd'hui à la tête de cinq compagnies florissantes, où sont employés plusieurs centaines d'hommes et dont le commerce porte bien au-delà des limites de la province, la réputation de nos hommes d'affaires canadiens-français.

Fils de cultivateur possédant des économies de quelques centaines de piastres seulement, Emery Massicotte a tenté sa première entreprise en 1905—voici quarante ans—sans prévoir alors lui-même que, d'un contrat à l'autre et de réussite en réussite, il participerait un jour à la construction des routes les plus importantes du Québec, deviendrait un de nos grands distributeurs de gazoline, serait co-propriétaire d'une entreprise considérable de coupe de bois, propriétaire d'une manufacture de conserves alimentaires, manufacturier et distributeur de brûleurs à l'huile appelés à révolutionner nos systèmes de chauffage.

Qu'un cultivateur sans préparation au commerce et à l'industrie ait gravi de pareils degrés dans le monde des affaires, il y a déjà de quoi étonner; qu'il ait mis sur pied et dirigé avec une égale compétence des entreprises aussi diverses, c'est très rare, si ce n'est pas unique.

Plus jeune et vigoureux que jamais à soixante-cinq ans, Emery Massicotte n'entend pas se retirer des affaires, mais il prête à ses trois fils un rôle de plus en plus important dans les entreprises Massicotte, afin de leur assurer tout de suite une succession efficace et vivante. Robert Jules et Clément Massicotte assument chacun la présidence d'une des compagnies fondées par leur père, lequel les a, d'ailleurs, bien préparés à maintenir la montée de ses fondations.



De haut en bas, les trois fils de M. Emery Massicotte qui assument chacun la présidence d'une des entreprises familiales; Robert Massicotte, président de Massicotte et fils; Jules Massicotte, président de la Compagnie d'huiles Penn-Mass, accompagné du gérant de cette compagnie, M. Georges Picard; et Clément Massicotte, président d'Electro Brûleurs Enrg. Ci-bas: l'immeuble de la Compagnie d'huiles Penn-Mass où se trouvent le bureau-chef de la Compagnie de Bois Radisson; les réservoirs Penn-Mass et un poste d'essence et un vaste restaurant présentement en reconstruction.

Emery Massicotte fut le président-fondateur de Massicotte et fils, compagnie spécialisée depuis le début du siècle dans la construction des routes; il est président des Produits Sans-O Limitée, de Montréal; il fut le président-fondateur de la Compagnie d'huiles Penn-Mass; il est président et co-propriétaire de la Compagnie de bois Radisson; il a présidé à la fondation d'Electro-Brûleurs Enregistré.

De Saint-Prosper

Emery Massicotte est né à Saint-Prosper en 1880 du mariage de Claire Massicotte et d'Elé Trudel. Il est le frère de feu Mgr Jules Massicotte, de la Cathédrale. Tout en travaillant jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans sur la ferme paternelle, Emery Massicotte pensait à autre chose et cherchait une orientation convenant mieux à ses goûts.

A vingt-cinq ans, il a formé avec un de ses cousins, Lucien Gagnon, de Saint-Prosper—aujourd'hui décédé—la société Massicotte et Gagnon qui allait obtenir des contrats de la Compagnie de chemin de fer Transcontinental. Les deux cousins ont exécuté leurs premiers contrats dans les comtés de Bellechasse, de Kamouraska et de Charlevoix-Saguenay. Ils y employèrent environ une centaine d'hommes, minant du roc et faisant du terrassement pour préparer la pose des rails sur les dormants.

Contrats de voirie

La jeune société était déjà solidement organisée lorsqu'elle obtint en 1908 un premier grand contrat de voirie du gouvernement provincial pour la pose du macadam sur le chemin de terre Québec-Trois-Rivières. Ce serait là aujourd'hui un contrat considérable; on peut s'imaginer alors ce qu'il représentait à cette époque pour Massicotte et Gagnon. L'exécution de ce contrat s'est terminée en 1912.

Par la suite, la société Massicotte et Gagnon a exécuté des contrats semblables sur la route Vaudreuil-Pointe-Fortune et sur la route no 19, Trois-Rivières-Shawinigan-Grand'Mère.

Leurs premiers contrats s'avérant très fructueux, les deux cousins en ont obtenu un grand nombre d'autres aux quatre coins de la province. A cette époque, les travaux étaient effectués avec des chevaux et de petites grattes, le personnel variait entre deux et quatre cents hommes, ceux-ci étaient armés de marteaux pour rompre la pierre, de pelles et de piques.

Aujourd'hui, les constructeurs de routes—Massicotte et fils, notamment—possèdent une machinerie gigantesque qui s'est substituée en grande partie à la main d'oeuvre et qui hâte l'exécution des travaux.

Massicotte & Fils

L'associé Lucien Gagnon ayant abandonné les affaires, Emery Massicotte a formé une deuxième société avec un autre de ses cousins, Dollard Trudel, autrefois de Saint-Prosper. Cette société nouvelle ne devait opérer que durant quelque temps, l'espace de l'exécution d'un contrat.

De la même entreprise, Emery Massicotte a formé la société Massicotte et fils en 1935, en assumant la présidence avec MM. Robert, Jules et Clément Massicotte comme directeurs.

L'an dernier, Robert Massicotte, l'aîné de la famille, a assumé la présidence de Massicotte et Fils, Ltée.

Travaux modernes

Un des grands ouvrages d'Emery Massicotte, constructeur de routes, aura été la construction de la route Senneterre-Mont-Laurier sur une distance de quatre-vingts milles. Le ministère de la Voirie provinciale lui a confié ce contrat en 1937... Les travailleurs à l'emploi de M. Massicotte ont tracé cette route dans les montagnes et les marais, le pays boisé des Laurentides dressant sur leur passage des obstacles sans nombre.

Plus tard, M. Massicotte a exécuté d'autres contrats de voirie dans la région du Lac Saint-Jean et du Saguenay, reliant par de magnifiques routes d'asphalte des centres connus comme Chicoutimi, Arvida, Roberval, Hébertville, etc. Il a aussi construit des routes dans la Beauce.

Ayant terminé l'an dernier ses grands contrats du Lac Saint-Jean, la société Massicotte & Fils a entrepris cette année la construction d'une route d'asphalte à Matane et elle continuera ce contrat l'an prochain.

Parmi les contrats anciens et nouveaux, nous n'en avons énuméré que quelques-uns illustrant mieux, à notre sens, l'essor de Massicotte & Fils. Il serait trop long d'énumérer ici les nombreux autres contrats de voirie confiés à Massicotte & Fils dans toute la province.

Routes d'hiver

Soulignons en passant l'effort considérable déployé par cette société mauricienne pour ouvrir des routes d'hiver. Massicotte & Fils se spécialise dans ce genre d'entreprise depuis de nombreuses années. Elle a entretenu des routes d'hiver au Lac Saint-Jean. Au cours de la présente saison, elle entretiendra la route d'hiver Montréal-Berthier et Berthier-St-Gabriel.

A ses différents contrats de voirie, Massicotte & Fils emploie régulièrement de cent à trois cents hommes, selon la saison. M. Walter Plante, ingénieur civil, est surveillant-général des travaux.

Excepté durant la première grande guerre, Massicotte & Fils et les sociétés précédentes ont exécuté des contrats de voirie presque sans interruption.

Pérégrinations

Avant de passer à un historique nécessairement très abrégé des autres compagnies et sociétés Massicotte, il serait bon de rappeler ici où Monsieur Massicotte a vécu avec sa famille, après être parti de Saint-Prosper pour élire domicile de façon définitive au Cap-de-la Madeleine en 1935. L'exécution des contrats de voirie l'ayant forcée à plusieurs déplacements, la famille Massicotte a demeuré successivement à Neuville, Portneuf, La Pérade, Batiscan, Champlain, Hudson, etc. Elle a même élu domicile durant quelque temps à St-Lambert.

En 1935, M. Emery Massicotte a acheté une vaste propriété de la rue Notre-Dame, au Cap-de-la-Madeleine. Il a acquis en même temps cent arpents de terre, qu'il allait retourner aux pâturages et à des cultures diversifiées deux ans plus tard. Emery Massicotte fait de la culture maraîchère pour son agrément. Ayant acquis deux autres terres, il possède aujourd'hui au Cap une ferme de deux cents arpents avec des fermiers à gages et une machinerie agricole perfectionnée.

Au Cap, M. Massicotte a fait construire un immeuble moderne qui abrite aujourd'hui le poste d'essence et le restaurant de la compagnie Penn-Mass et le bureau-chef de la Compagnie de bois Radisson. Les grands réservoirs de Penn-Mass ont été aménagés à l'arrière de cette bâtisse.

L'an dernier, M. Massicotte a fait construire tout à côté un immeuble très moderne, à intérieur somptueux, où sont logés les bureaux-chefs de trois de ses compagnies.

M. Massicotte a contribué, par ces constructions du Boulevard Ste-Madeleine et par d'autres aussi à l'agrandissement et à l'embellissement de la prospère Cité du Cap-de-la-Madeleine.

La Compagnie d'Huiles "Penn-Mass"

La Compagnie d'huiles Penn-Mass fut fondée en 1938 au Cap par M. Emery Massicotte, celui-ci ayant décidé de faire la distribution de la gazoline et de



M. Magloire Robitaille, vice-président et directeur-gérant de la Compagnie de Bois Radisson.

l'huile en gros et au détail. Le nom composé de Penn-Mass a été choisi parce que réunissant les initiales de PENNsylvanie et de MASSicotte.

Dès 1938, le nouveau commerce de gazoline a trouvé un marché enviable aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine. La compagnie Penn-Mass a fait signer ensuite des contrats à des garagistes de l'extérieur. Il importe aussi de mentionner le commerce d'huile de chauffage qui a pris des proportions considérables.

En 1940, un nouveau bureau subsidiaire était ouvert à Québec pour présider à la distribution des produits Penn-Mass dans la capitale et les environs.

Comme le bureau-chef du Cap-de-la-Madeleine, il couvre aujourd'hui un rayon de distribution de cent milles. Pour ce qui est du service de distribution de Penn-Mass, le district de Québec va de Sainte-Anne-de-Beaupré à Sainte-Anne-de-la-Pérade, et le district des Trois-Rivières, de La Pérade à Berthier, sur les deux rives du Saint-Laurent. Penn-Mass exécute présentement un programme d'expansion sur la rive sud. La compagnie compte une quarantaine de poste d'essence et une cinquantaine d'employés.

Le président actuel est M. Jules Massicotte, fils du fondateur, et le gérant, M. Georges Picard.

L'administration générale et la comptabilité de la Compagnie d'huiles Penn-Mass, de Massicotte et fils, Ltée, et d'Electro-Brûleurs Cie Enrg., sont sous la direction de M. J.-G. Bourget, avec, comme assistants, MM. R. Laperrière, J.-Elie Massicotte et un personnel nombreux et compétent.

Les Produits Sans-O Limitée

Une entreprise Massicotte d'un genre tout à fait nouveau a commencé humblement en 1935, celle des Produits Sans-O, Limitée. Cette maison fait la mise en conserves de viandes cuites selon une formule brevetée dont le succès est grandissant. M. Emery Massicotte, qui en est le président, a donné un vif essor à cette corporation avec la collaboration de M. Evariste Brosseau, vice-président, et de M. V. R. Jacob, gérant et secrétaire-trésorier.

En 1935, cette petite usine de la rue de Gaspé, à Montréal, employait huit personnes. Elle en emploie présentement soixante-quinze.

Les produits "Sans-O" sont aujourd'hui connus dans tout l'univers et ils se vendent d'Halifax à Vancouver, de même qu'aux Etats-Unis. Durant la guerre, ils furent expédiés aux forces armées sur tous les fronts. La compagnie remplit actuellement d'importants contrats pour l'U.N.R.R.A. par l'entremise de l'Office canadien des viandes.

Les perspectives d'avenir de cette compagnie, que dirige M. Massicotte, sont très prometteuses; les directeurs se proposent d'augmenter encore la capacité de la fabrique qui produit pourtant jusqu'à 35,000 boîtes par jour et emploie quotidiennement 7,000 livres de viande.

La Cie de Bois Radisson Lumber Co.

MM. Emery Massicotte, président, et Magloire Robitaille, vice-président et directeur-gérant—les deux co-propriétaires—ont formé en 1940 une compagnie très florissante à commerce national et international, connue sous la raison sociale de "La Cie de bois RADISSON Lumber Co." Le bureau-chef de cette compagnie occupe tout l'étage supérieur de l'immeuble Penn-Mass, 301 Boulevard Sainte-Madeleine, au Cap.

Il a des ramifications dans toute la province.

L'espace réservé au présent article étant réduit, il faut nous contenter d'une énumération un peu sèche des établissements de la compagnie Radisson:

Celle-ci possède une scierie complète avec bureau à Rapide-Blanc, dans la Haute-Mauricie.

Le gérant local est M. Victorin Milot. Les opérations forestières y sont totales depuis la coupe du bois jusqu'à la production du bois de construction.

A Montréal, elle dirige une grande cour à bois de détail à 2,127, rue Desjardins et M. A.-E. Fortin en est le gérant local.

A Montréal aussi, la compagnie Radisson a un bureau pour les ventes en gros et les exportations, bureau logé dans l'édifice Drummond et M. J. D. Kennedy, y est le représentant de la compagnie.

Aux Trois-Rivières, elle a une cour de gros et de triage au coin de la rue Bellefeuille et du Boulevard Normand. Deux autres cours semblables sont situées à Matane et à Saint-Casimir.

M. Alfred Bélanger est secrétaire-trésorier et comptable-en-chef de la compagnie. Le gérant d'administration au bureau-chef est M. Roland Pellerin.

Voilà une compagnie à capital entièrement canadien - français qui fait honneur à notre peuple à l'étranger. Elle remplit les quatre objectifs dans la vente du bois de construction: elle le manufacture, le vend en gros, l'exporte et le vend au détail. Elle compte une clientèle sans cesse grandissante au Canada, aux Etats-Unis et dans de nombreux pays d'Europe. Elle traite toutes les essences de bois de la province de Québec.

Electro-Brûleurs Enrg.

M. Emery Massicotte a confié à son jeune fils, Clément, la présidence d'une société formée tout récemment pour manufacturer au Cap des électro-brûleurs inventés par un citoyen de l'endroit, M. Lucien Paquin. Le brûleur sans mèche inventé par M. Paquin vient à peine d'être mis sur le marché qu'il connaît une clientèle nombreuse aux Trois-Rivières et dans la région du Saint-Maurice.

Cette entreprise ne serait pas une entreprise Massicotte, si elle n'allait pas s'étendre d'ici peu au marché du Québec et des autres provinces. Electro-Brûleurs Enrg. a eu beaucoup de peine à obtenir les matérieux qu'il fallait pour mettre en marche sa manufacture du Cap. La production va maintenant bon train. Une trentaine d'employés y sont affectés.

Emery Massicotte

Nous regrettons de n'avoir pu parler ici des entreprises Massicotte et de leur fondateur qu'en autant que notre région était directement concernée. Il y aurait encore beaucoup à dire sur le passé vaillant et entreprenant d'Emery Massicotte et beaucoup à dire sur son présent. Nous n'avons même pu trouver ici l'espace où parler un peu des plantations d'orangers que M. Massicotte possède dans le sud des Etats-Unis.

Emery Massicotte a épousé en 1900, à Saint-Prosper, Adéléna Jacob. Il est l'époux en secondes noces d'Yvonne Berthiaume.

Robert Massicotte, son fils aîné, est marié à Thérèse Farand, Saint-Clet, comté de Soulanges, et il est le père de deux enfants.

MM. Emery et Robert Massicotte sont Chevaliers de Colomb du 4e degré. Le père est de la Chambre de commerce du Cap; Robert est directeur du Jeune commerce des Trois-Rivières; Jules est rotarien à Québec et il est, de même que Clément, membre du Jeune commerce du Cap.

MM. Emery Massicotte et Mag. Robitaille sont membres à vie du Club de canotage Radisson et M. Robert Massicotte, actionnaire du même club.

Les messieurs Massicotte sont des sportmen et font partie de plusieurs clubs sportifs.

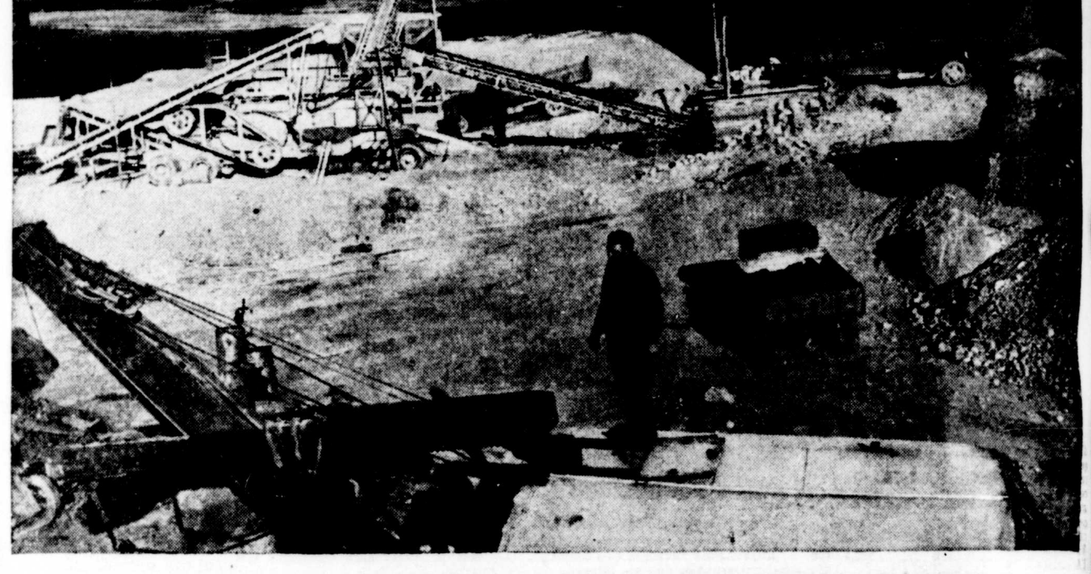
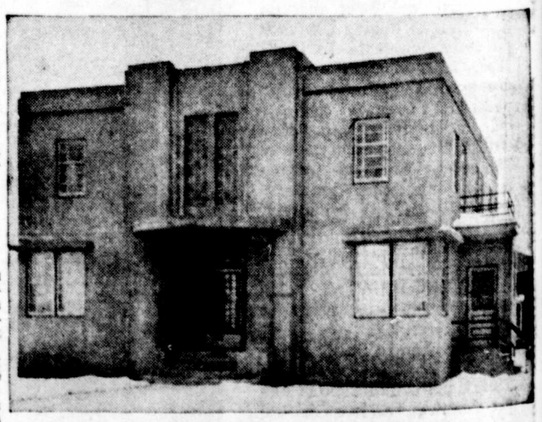
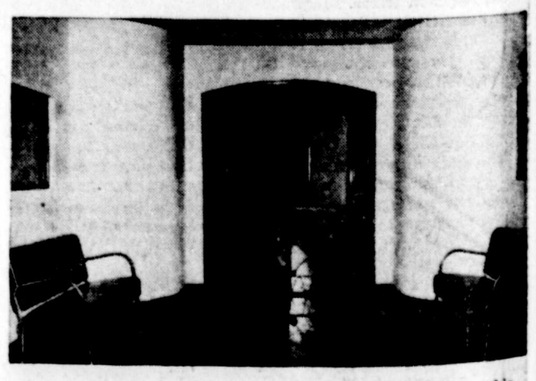


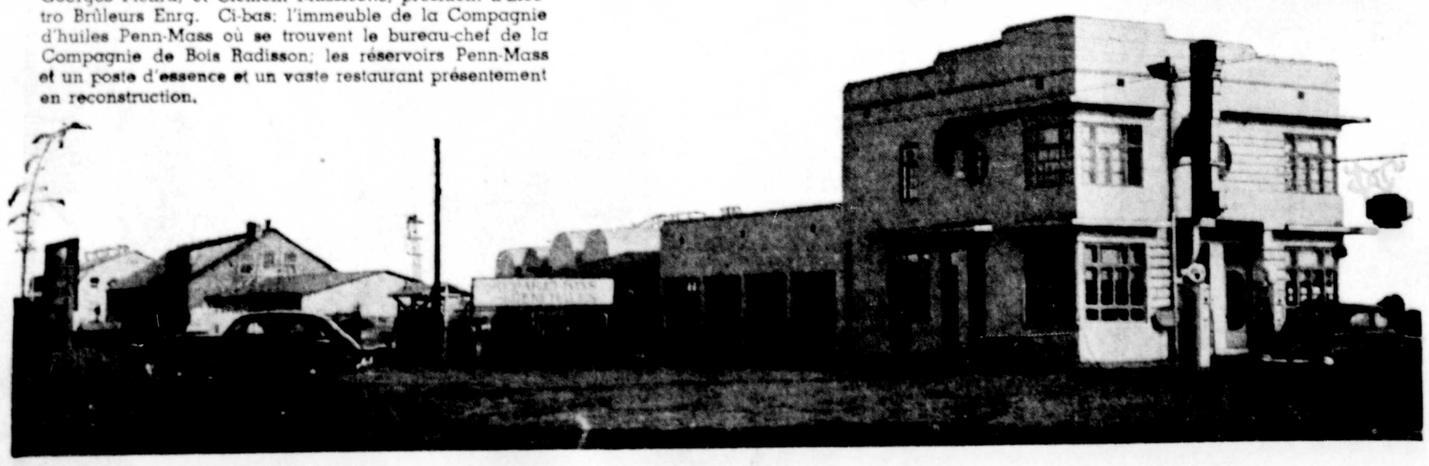


Photo du médaillon, M. Emery Massicotte, industriel. Les deux autres photos ont été prises sur la route Senneterre-Mont-Laurier construite sur une longueur de quatre-vingts milles par Massicotte et fils. Cette route fut une des grandes réalisations d'Emery Massicotte comme entrepreneur. La grande photo illustre la machinerie gigantesque utilisée dans cette construction. Celle du bas représente une tranche de la route Senneterre-Mont-Laurier.





Voici un exemple attrayant d'architecture. Cet immeuble de construction récente abrite les bureaux-chefs de trois des entreprises Massicotte, Massicotte et fils, la Compagnie d'huile Penn-Mass et Electro-Brûleurs Enrg. Photo du bas: le magnifique hall d'entrée donnant sur les bureaux des messieurs Massicotte et sur le bureau général de comptabilité.



LES LIQUEURS RADNOR ONT DÉJÀ ABREUVÉ LES ROIS D'ANGLETERRE

QUAND PIERRE-ALFRED BOISVERT, âgé de treize ans, entra au service de Radnor Water Company, en 1897, à raison de vingt-cinq sous par jour, il était bien loin de penser que, quarante-trois ans plus tard, soit en 1930, il deviendrait le propriétaire et le dispensateur de cette source d'eau minérale délicieuse qui avait été surnommée la " Princesse des Eaux " et avait obtenu l'insigne honneur de prendre place sur les tables des rois d'Angleterre, Edouard VII et Georges V, et des autres membres de la grande famille royale. Grâce à une publicité intelligente et bien dirigée, les eaux minérales " Radnor " étaient distribuées de par le Canada et les Etats-Unis.

Dans toute l'histoire des sources Radnor, le plus grand mérite de M. Pierre-Alfred Boisvert aura été de remettre sur pied en 1930 la petite industrie abandonnée en 1919 par les propriétaires de la source et d'en avoir fait une entreprise familiale qui réussit à merveille. En plus d'exploiter la source d'eau minérale, M. Boisvert a conçu l'idée d'ajouter une série de produits de liqueurs douces toutes fabriquées à base du liquide salin qui coule sans interruption depuis plus de cinquante ans.



En 1894

[illegible] au 14 juin 1894. Elle fut découverte à quelques pas des Forges Radnor et mises en opération sous le [illegible] par MM. Georges E. Drummond, [illegible] et James T. McCall, de Montréal. Par mesure de précaution, ils ordonnèrent une analyse de l'eau par le Dr J. T. Donald, chimiste au Bishop's College. Les résultats furent très satisfaisants. On y fit installer un tuyau de six pouces de diamètre à une profondeur de deux cent soixante-huit pieds. Le jet d'eau continu donne quinze cents gallons à l'heure. La source Radnor est reconnu comme l'une des plus actives qui soient. L'eau légèrement saline a un goût plaisant.

Première usine

La première usine de la Radnor Water Company fut construite en 1894, aussitôt les résultats de l'analyse connus. Quelques mois après l'ouverture, le personnel comptait trente-deux employés. Le 12 septembre de la même année, l'eau minérale Radnor était enregistrée sous le nom de " Imperial Crown and Empress Water, patent no 21 " et renouvelée par la suite sous le même nom. M. P.-A. Boisvert, le propriétaire actuel, conserve précieusement des échantillons de la première marque de commerce de la compagnie. L'usine opéra jusqu'en 1919 et ferma ses portes, par suite de la prohibition. Les fabricants d'alcool étaient de gros clients pour la Radnor et la loi rigoureuse votée par le gouvernement affecta considérablement les ventes de la compagnie.



L'eau minérale Radnor jouissait d'une très grande popularité. Chaque semaine, il partait de la gare du Canton Radnor, des chars complets de tonneaux ou d'énormes barriques d'eau minérale à destination de tous les principaux centres du Canada, d'Halifax à Vancouver, des Etats-Unis et de l'Angleterre. M. P.-A. Boisvert a en sa possession une filière de reçus de la compagnie pour la période de 1901 à 1909.

La compagnie recevait de toutes parts des témoignages attestant de la qualité et des bienfaits de l'eau minérale Radnor. La compagnie a même fait imprimer un dépliant contenant les témoignages de grands personnages de l'époque. Des chimistes de Francfort-sur-le Rhin, Allemagne, ont envoyé des lettres d'appréciation. Des journaux comme le Times, de New-York, The Lancet, de Londres, des publications de Chicago, de Vancouver, en ont fait de grands éloges dans leurs colonnes. Les compagnies de liqueurs fortes, telle [illegible] Walker, y sont allées de [illegible]ments.

[illegible] minérale Radnor a eu la faveur insigne de prendre [illegible] les breuvages favoris de la cour Royale d'Angleterre. Par ordre du pourvoyeur de la Cour d'Angleterre la compagnie Radnor expédia des bariques à destination du palais de Buckingham. Ces bariques portaient l'étiquette royale: "Pourvoyeurs de Sa Majesté". M. P. A. Boisvert homme intelligent et conservateur, a conservé quelques-unes des étiquettes royales et se fait un plaisir de les montrer à qui veut les voir. M. Boisvert garde précieusement une copie dactylographiée de la lettre originale du pourvoyeur de la Cour d'Angleterre dans laquelle il ordonna l'expédition du liquide.

Parmi les autres personnages de marque, qui ont honoré la Radnor Water Company de leur attention, signalons le célèbre pianiste, décédé en 1941, qui fut premier ministre de la Pologne, [illegible]en Paderewski.

De 1894 à 1919, cinq gérants se [illegible]ccédés à l'administration de la Radnor Water Company. Ce sont MM. G. Arcker, Cochrane Compton, Harry Greybank, Tom Longmore et George C. Kemp. Le gérant-général des ventes pour le Canada et les Etats-Unis était M. T. B. Giles de Montréal. M. P. A. Boisvert les a tous connus et vus à l'oeuvre. Il a conservé de M. Kemp un souvenir très attaché.

Il convient de faire remarquer ici que Radnor Water Company a dépensé en publicité la somme de $100,000, durant ses vingt-cinq ans d'opérations. Pour prouver l'authenticité de cet avancé, M. Boisvert nous a montré des annonces parues dans le journal anglais "Montreal Daily Star" en 1907.

C'est à la suggestion de ses fils, que M. Pierre-Alfred Boisvert décida en 1930 de reprendre le commerce abandonné en 1919 par Drummond, Drummond et Mc Call. Après avoir fait les démarches nécessaires pour l'obtention des titres et des priorités, M. Boisvert et ses fils se lancèrent dans l'industrie des liqueurs douces. A l'endroit de la source même, il bâtit la deuxième usine qui sert présentement aux fins du commerce.

M. Boisvert a fait de sa petite industrie une entreprise familiale, assise sur des bases solides, et à laquelle tous coopèrent et collaborent étroitement en vue du succès et de la prospérité de l'établissement. Deux de ses fils sont distributeurs. Henri a charge du district des Trois-Rivières et Roméo, le district de Shawinigan, Grand'Mère, La Tuque. Albert est trésorier de l'entreprise. Tous les centres environnants sont également choyés par une distribution régulière et adéquate. A Québec, M. Alexandre Gauvin, sportman bien connu, est le distributeur attitré des liqueurs Radnor.

Si jamais un historien veut tenter de reconstituer l'histoire des Forges et de la source Radnor, M. Pierre-Alfred Boisvert sera l'homme tout désigné pour fournir des renseignements précis et élaborés. Il est né et a vécu toute sa vie dans le canton Radnor, annexé à la paroisse de St-Maurice en 1939. Fils de cultivateur, M. Boisvert a fréquenté la petite école du rang et à l'âge de treize ans, soit en 1897, il entra au service de la compagnie d'eau minérale Radnor. Il y demeura jusqu'en 1914. De vingt-cinq sous qu'il gagnait en 1897, son salaire fut augmenté graduellement et lorsqu'il se maria à l'âge de vingt ans, il gagnait un dollar par jour et son épouse, née Flora Lemire dit Gonneville, qui l'accompagnait au travail, retirait cinquante sous.

En 1914, il laissa Radnor pour entrer au service de la Laurentide à Grand'Mère à titre de cuisinier des hommes affectés au tirage du bois. Cependant sa famille demeurait toujours dans le canton Radnor et en 1928, il revint au foyer. Propriétaire d'une ferme, il s'adonna à la culture. Deux années plus tard, il se porta acquéreur de la source Radnor qu'il exploite encore aujourd'hui.

Lorsque M. P. A. Boisvert acheta la source Radnor en 1930, il ne s'est pas confiné seulement à l'exploitation exclusive de l'eau minérale. Il développa son industrie en adaptant l'eau minérale à la fabrication de liqueurs douces, réputées par leur saveur exquise et riche.

C'est ainsi que Radnor fabrique et met sur le marché aujourd'hui des Ginger Ales, Cream Soda, Dry Ginger Ale d'une qualité rare et recherchée, portant l'étiquette de la Couronne Impériale.

Les liqueurs Radnor ont pris une expansion telle que M. Boisvert s'est vu dans l'obligation de construire une nouvelle usine à deux étages, munie d'un outillage des plus modernes, qui entrera en opération sous peu.











De haut en bas: M. Pierre-Alfred Boisvert, propriétaire de la source d'eau minérale Radnor à Saint-Maurice. La nouvelle usine d'embouteillage des liqueurs Radnor sur le point d'être terminée. La première usine de la Radnor Water Company, qui existe encore. La jolie résidence de M. Pierre-Alfred Boisvert à Canton Radnor. L'un des camions servant à la distribution des produits Radnor.
A gauche le tuyau de six pouces de diamètre installé en 1894 à une profondeur de 268 pieds Cette photo a été prise en 1917 lors d'une visite de l'inspecteur du gouvernement M. R. T. Elworthy à gauche et M. Geo. Kemp à droite, le gérant de la Radnor Water. Au dernier plan la marque de commerce des liques Radnor.



La Sterling Shirt, un joyau de la petite industrie

APRES vingt-six ans d'existence, la Sterling Shirt & Overalls est devenue l'un des joyaux de la richesse industrielle du Cap-de-la-Madeleine. Elle prend figure de sentinelle sur la route du progrès dans la vallée du Saint-Maurice.

En un demi-siècle cette industrie a gravi gaillardement tous les échelons du succès et de la prospérité, sous la direction éclairée de M. Fred About. Aujourd'hui elle constitue une source abondante de revenus pour la classe ouvrière mixte.

L'entreprise a débuté avec quatre machines. Elle en possède maintenant 150 et son président-fondateur songe sérieusement à doubler et même à tripler la capacité de production de son usine située sur la rue Toupin, au Cap-de-la-Madeleine.

"Nous avons acquis tout le terrain nécessaire à notre expansion, et dès que les conditions seront redevenues normales, nous agrandirons considérablement. Même à l'heure actuelle, nous aurions besoin d'au moins 100 employés de plus, a déclaré à notre représentant, M. Fred Aboud.

Produits réputés

La Sterling Shirt & Overalls se spécialise dans la confection de chemises de travail et de l'appareil vestimentaire des bûcherons et des hommes de chantier: pantalons, culottes, chemises, coupe-vents, etc. On y fabrique aussi la chemise de toilette et le pyjama.

Les produits de cette industrie de chez-nous jouissent d'une haute réputation dans tout le Canada. La Sterling Shirt & Overalls a des représentants commerciaux de Halifax à Vancouver. Elle fait de l'exportation sur une certaine échelle principalement à Terre-Neuve et aux Indes occidentales Britanniques.

Les quatre frères Aboud

Les plus intimes collaborateurs de M. Fred Aboud dans son industrie, sons ses propres enfants. Avec leur père, les quatre frères Aboud forment le bureau de direction de l'usine.

M. Fred Aboud est président de l'entreprise; ses fils Albert et Charlie sont respectivement vice-président et secrétaire-trésorier. Ses deux autres fils, Emile et Richard sont aussi directement intéressés dans la gouverne de l'industrie paternelle.

Trois des frères Aboud ont fait leur large part dans l'effort de guerre du pays, en s'enrôlant dans le Corps Royal d'aviation canadien. Albert fut officier-pilote dans le C.A.R.C. Richard et Emile s'enrôlèrent aussi comme pilote dans l'aviation canadienne.

La fin des hostilités a permis le retour des frères Aboud dans la vie civile et ils ont repris leur place respective à la direction de l'importance industrie fondée par leur père, ce qui incite maintenant ce dernier, à songer sérieusement à donner à son usine toute l'expansion que les besoins actuels nécessitent.

Grâce à l'excellente éducation qu'ils ont reçu les quatre frères Aboud sont bien préparés aux tâches que l'avenir leur réserve. Albert et Charles, après avoir étudié à l'Académie de la Salle et au High School des Trois-Rivières, ont fait cinq années d'étude à l'Université américaine de Beyrouth au Liban, pays de leurs ancêtres. Richard et Emile sont des diplômés du Standstead's College.





Ces diverses photographies racontent de façon vivante la belle histoire de la Sterling Shirt & Overalls, une petite industrie prospère au Cap-de-la-Madeleine. On voit M. Fred ABOUD, président de la compagnie, à son bureau, avec son fils Albert, vice-président, et les secrétaires. Ci-dessus, les trois frères Aboud portant l'uniforme du C.A.R.C. On reconnait, de gauche à droite, Richard, Albert et Emile. En bas, une vue intérieure de l'usine du Cap-de-la-Madeleine.

Contrats de guerre

En outre de la contribution personnelle des membres de la famille de M. Fred Aboud, à la défense du Canada, l'industrie a joué elle-même un important rôle dans notre effort de guerre, en exécutant un grand nombre de contrats de guerre. Une grosse partie de la production de la Sterling Shirt & Overalls durant le conflit, a servi à des fins militaires. La manufacture de M. Fred Aboud a confectionné des chemises militaires pour les trois branches de l'armée canadienne.

M. Fred Aboud

Parti du Liban dans son enfance, M. Fred Aboud est venu s'établir à Trois-Rivières. A un âge où la plupart des gens ne pensent qu'à s'amuser, M. Aboud travaillait déjà avec ardeur et s'affirmait comme l'homme d'affaires progressif et éclairé, que l'on connait aujourd'hui. En 1908 il était à la tête de deux magasins de marchandises sèches. L'un était situé dans une bâtisse appartenant à la famille Balcer et où se trouve aujourd'hui la Shawinigan Water & Power, sur la rue Notre-Dame. L'autre magasin se trouvait dans une bâtisse de M. Jean-Baptiste Badeaux, occupé maintenant par le Federal Store, sur la rue Des Forges.

La Sterling Shirt & Overalls prit naissance bien modestement en 1912 sur la rue Des Forges, à l'endroit occupé aujourd'hui par les Kresge Stores. La petite manufacture ne comptait à ses débuts que quatre machines. De 1919 à 1932, la Sterling Shirt & Overalls occupe un vaste plancher dans la bâtisse municipale sur la rue Ste-Marguerite.

En 1932, M. Fred Aboud transplanta son industrie au Cap-de-la-Madeleine dans l'usine abandonnée par la Falomar, une manufacture de robes pour dames.

Depuis 1932, l'usine du Cap-de-la-Madeleine a subi plusieurs transformations. Elle fut agrandie d'année en année pour répondre aux besoins de plus en plus grands qui se présentaient.

C'est aujourd'hui une vaste usine, dotée de tout le confort moderne, dont le Cap-de-la-Madeleine s'énorgueillit à bien juste titre.



Le Cap-de-la-Madeleine en progrès constants

Cette ville assiste à un réveil provoqué par l'établissement de nombreuses petites industries

(Par J. E. Biron)

CE n'est pas par pur hasard que depuis quelques mois les industriels et les manufacturiers jettent les yeux sur la ville du Cap-de-la-Madeleine et que plusieurs d'entre eux prennent les dispositions pour venir s'y établir en permanence. C'est parce que la ville du Cap-de-la-Madeleine est une ville progressive dans le vrai sens de ce mot et une ville à laquelle un brillant avenir est réservé.

Par une saine publicité la Cité du Cap-de-la-Madeleine a su montrer à l'étranger qu'elle jouit des avantages d'une cité bien organisée et qu'elle peut offrir aux industriels les garanties d'une administration saine. Dans cette même publicité l'on a aussi laissé voir jusqu'à quel point les autorités municipales savent coopérer avec les chefs d'industries et cela n'a pas été sans en influencer favorablement plusieurs.

Puisque nous parlons de publicité, ouvrons ici une parenthèse pour dire que Le Nouvelliste, dont on célèbre actuellement le jubilé d'argent, a été le principal médium de la publicité du Cap-de-la-Madeleine surtout en ces dernières années. C'est un témoignage que nous n'avons pas souvent l'occasion de rendre à ce quotidien et nous profitons de celle qui nous est présentement offerte.

La population double

On n'a pas été sans constater que le développement de la ville du Cap a été rapide et continuel au cours du dernier quart de siècle. La marche de cette Cité dans la voie du progrès a été régulière; on n'a pas connu de ces changements subits qui sont souvent de mauvais augure. Donnons ici quelques chiffres à l'appui de ce que nous venons de dire.

Ces chiffres révéleront tout d'abord que la population du Cap a plus que doublée en 25 ans et qu'il en a été ainsi de l'évaluation imposable et imposée. Voici les chiffres de la population du Cap, de cinq ans en cinq ans depuis 1920:

1920	6,000
1925	8,000
1930	8,422
1935	9,997
1940	11,719
1945	13,350

Evaluation doublée

Passons maintenant à l'évaluation imposée. Il est à noter que ces chiffres ne comprennent pas l'évaluation exemptée temporairement et l'évaluation non imposable.

1920	5,000,000
1925	6,100,000
1930	6,429,860
1935	5,536,580
1940	6,112,312
1945	9,909,420

Le progrès a été tout aussi marqué dans le domaine de la construction et sans avoir à aller dans les détails disons, par exemple, qu'au cours d'une seule année 1942 il s'est construit 152 logements nouveaux au Cap.

Comme c'est notre intention de parler plus particulièrement de l'avenir prometteur de la ville du Cap, nous ne nous attarderons pas trop sur le passé et c'est d'un pas accéléré que nous referons le chemin parcouru durant les vingt-cinq dernières années.

Budget triplé

En 1920, à l'époque de la fondation du Nouvelliste, le budget du Cap était d'environ $100,000.00 par année. En 1945, il est de $275,000.00. Les recettes annuelles qui se chiffraient alors à $150,000.00 s'élèvent maintenant à près de $700,000.00. En 1920, la ville du Cap contractait son deuxième emprunt par détenteurs. Elle ne devait alors que $22,400.00 sur un premier emprunt contracté quelques années auparavant. Ce deuxième emprunt portait la dette consolidée à $232,400.00. Par la suite, à cause des travaux nécessités par le développement normal de la ville, cette dette a augmenté graduellement pour atteindre cette année le grand total de $1,184,920.00. Au cours de la présente année la ville a remboursé $68,100.00 sur sa dette consolidée. Voici quelle a été la marche de cette dette depuis 25 ans:

1920	$ 232,400
1925	485,800
1930	733,700
1935	882,700
1940	867,700
1945	1,184,920

Depuis son premier emprunt par obligations la ville du Cap a remboursé $559,580.00 et elle a payé des intérêts pour un montant presque aussi élevé.

Amélioration de la Voirie

Laissons la finance et voyons ce qui a été réalisé dans le domaine de la voirie. En 1920 les rues pavées étaient plutôt rares. La ville n'avait pas encore déboursé un seul sou à cette fin. Le seul pavage existant, soit celui de la rue Notre-Dame, de la rue Thibeau, et de la descente vers le quai, avait été fait et payé par le gouvernement. Il en fut ainsi jusqu'en 1931 alors que les autorités provinciales construisirent le grand boulevard Ste-Madeleine St-Laurent-Fusey. La même année la ville inaugurait un programme de pavage permanent en recouvrant d'une couche de béton les rues Dorval Sanctuaire, Montplaisir, St-Alphonse, St-Thomas, Alice, Pierre-Boucher, St-Jean-Baptiste et une partie des rues St-Maurice, Toupin, Rochefort et Rocheleau. Pendant la crise il a fallu s'en tenir aux dépenses essentielles et il n'y eut donc pas d'autres travaux de pavage durant une décade. Le programme reprit en 1941 avec le pavage des rues Toupin, Rocheleau, Jacques-Buteux, Lacroix, Rochefort et plusieurs autres. Enfin, en 1944, a ville décide de paver la balance de ses rues. Un emprunt de $150,000.00 est voté à cette fin et l'on recouvre d'asphalte la presque totalité des rues qui n'avaient pas encore de pavage permanent. Aujourd'hui il ne reste plus que quelques tronçons de rue à parachever et ce travail sera fait, selon toute probabilité, l'été prochain.

C'est aussi au cours de la période qui nous intéresse présentement que les trottoirs actuels ont été construits, à l'exception cependant de ceux de la rue Notre Dame qui remontent à 1915.

Nouvelles rues

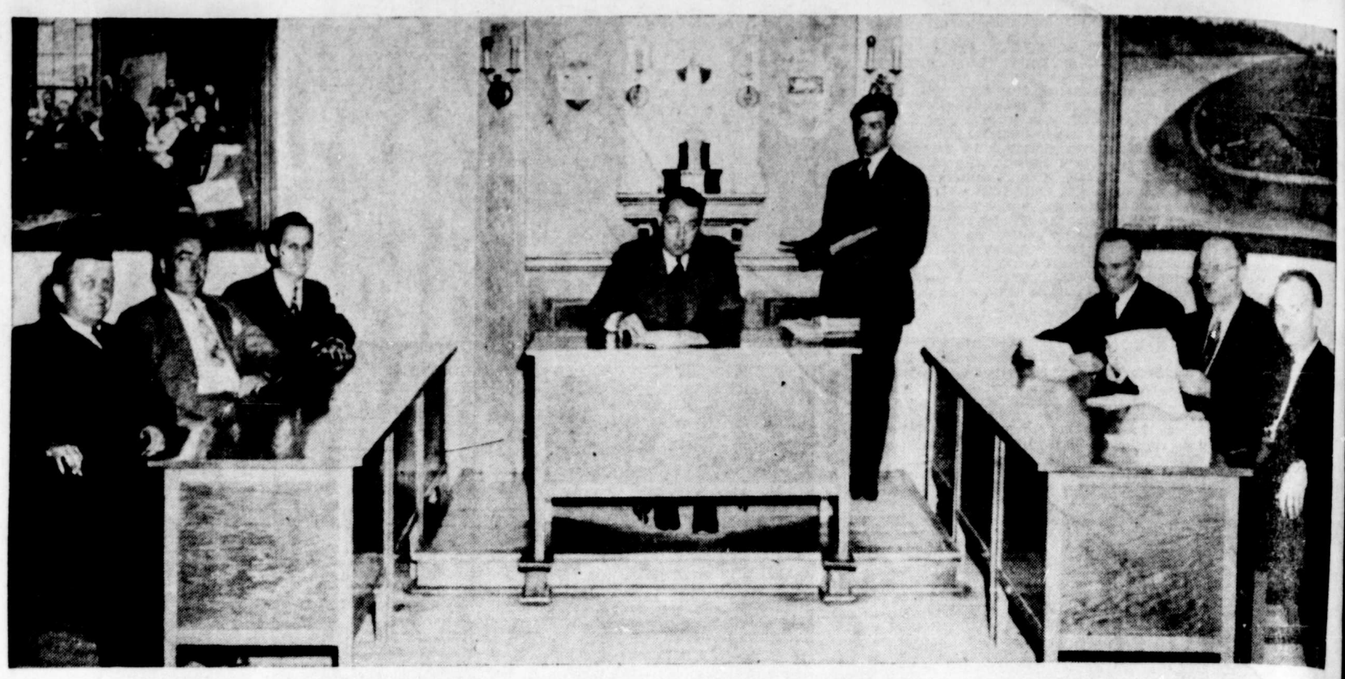
Les nouvelles rues, ouvertes depuis 1920, ne se comptent plus. A chaque année un nouveau tronçon vient s'ajouter à certaines rues déjà ouvertes et de nouvelles rues s'ouvrent à la circulation. Aujourd'hui le Cap a 35 milles de rues. La ville est parfaitement outillée pour les entretenir tant en hiver qu'en été. Deux puissants tracteurs sont là pour le déblayage après chaque tempête de neige et pour tous les autres travaux du service de la Voirie municipale. Ce service est aussi doté de deux camions et de tous les accessoires nécessaires.

Bon système d'aqueduc

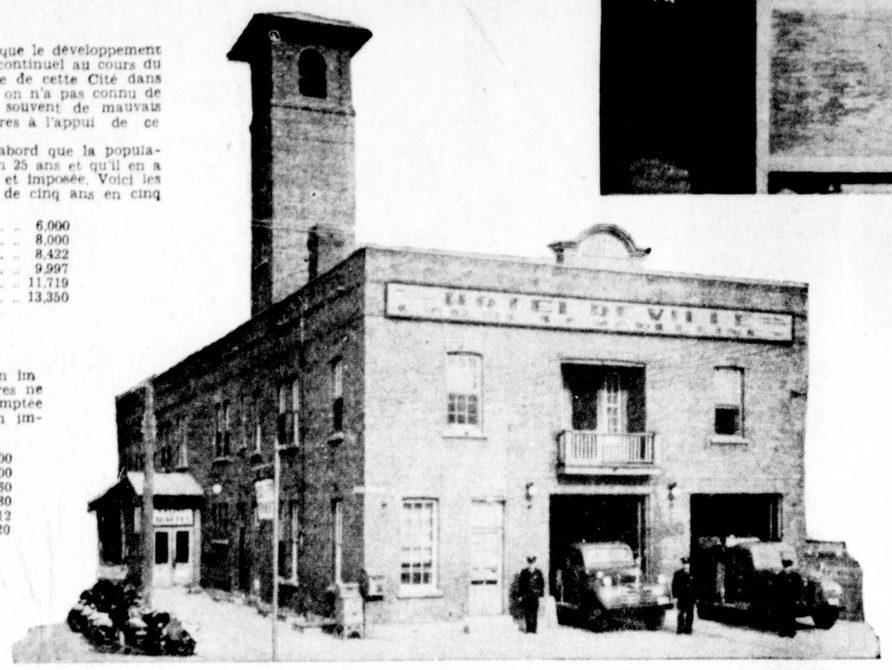
Le système d'aqueduc et des égouts n'a pas encore trente ans d'existence. En 1920, lorsque la ville acheta ce système d'une compagnie privée, l'alimentation était fournie par un puits à ciel ouvert dans lequel l'eau était pompée d'un petit étang naturel. Cela suffisait dans le temps. Par la suite l'on a dépensé plus de $800,000.00 pour doter le Cap du système actuel. En plus du premier puits, la ville possède maintenant deux autres puits recouverts, trois puits artésiens et en cas d'urgence elle peut compter sur un quatrième puits installé sur les propriétés de l'Electric Steels et même sur le système particulier du gouvernement fédéral à l'aéroport. Ce dernier système doit incessamment être remis à la ville. Les conduites principales s'étendent dans toutes les parties de la ville, à partir des limites Est jusqu'à la ligne qui sépare le Cap de St-Louis-de-France. Un total de 2,500 entrées de services sont reliées aux conduites principales.

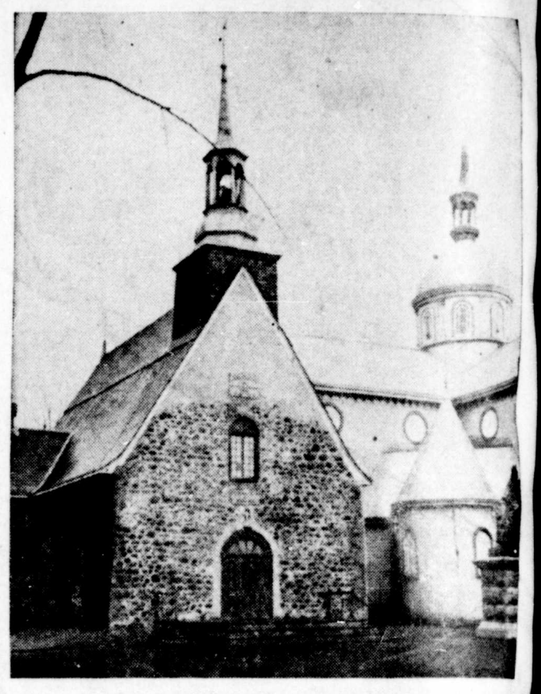
Au système d'aqueduc s'est ajouté celui de protection contre les incendies. A mesure que s'étendaient les conduites d'eau, de nouvelles borne-fontaines surgissaient et de nouvelles boîtes d'alarme étaient ajoutées au système de signalement. Pendant le même temps le conseil faisait l'acquisition des appareils de protection les plus modernes.

Aujourd'hui le chef de la brigade des incendies a à sa disposition deux gros camions des mieux équipés, une grosse pompe à gazoline, trois autres pompes plus petites ainsi que tous les accessoires nécessaires, boyaux, échelles, extincteurs et autres appareils. Dans ce domaine le Cap n'a plus rien à envier aux autres villes. Ajoutons que le personnel, qui était de trois hommes en 1920 est maintenant de douze. Nous ne parlerons pas du service de la police puisque ce sont les mêmes hommes qui en ont charge et qu'il a évolué dans le même sens.



Ci-dessus le conseil de ville du Cap-de-la-Madeleine au travail. De gauche à droite: les échevins D. Turmel, M. Duguay et Paul Lemarier, son honneur le maire Irénée Rochefort, M. Fortunat Beaumier, greffier; les échevins A. Devost, Georges Bouffard et Ludovic Prescott. A gauche: l'hôtel de ville du Cap, qui abrite en même temps le poste de police et de pompiers; à droite: le sanctuaire de Notre-Dame du Cap, qui attire chaque année des centaines de milliers de pèlerins de toutes les parties du pays et même des Etats-Unis. Ci-contre l'ancienne maison des Jésuites. Elle date de 1651 et c'est probablement la plus vieille maison du pays qui ait été habitée sans arrêt.



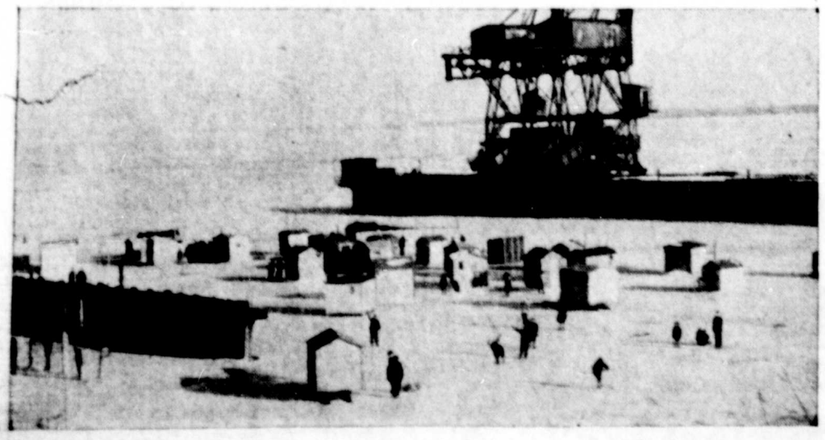




Le Cap possède des usines modernes et rien ne le prouve mieux que l'établissement de la Dominion Foils (ci-dessus) qu'on est à readapter pour la production de paix. Ci-dessous l'entrée du Cap-de-la-Madeleine, qui se transforme en un centre commercial très populaire. Sur deux routes importantes, cette partie de la ville du Cap compte trois importants garages et postes de ravitaillement d'essence.



Les quais du Cap-de-la-Madeleine servent à deux fins. Pendant la saison d'été, ils reçoivent les bateaux remplis de pèlerins qui se rendent au sanctuaire. Pendant la saison d'hiver, ils sont le centre d'une activité encore plus grande, quand la glace du Saint-Maurice se recouvre des cabanes des amateurs de pêche aux petits poissons des chenaux.





Autres améliorations

Enfin il serait trop long d'énumérer tout ce que le dernier quart de siècle a apporté à l'essor de notre ville. Mentionnons encore la construction ou l'agrandissement de l'Hôtel de Ville actuel, la construction du marché aux denrées l'aménagement de l'aéroport, l'établissement de la Cour du Recorder, l'installation de la balance publique, l'érection de deux piscines l'instauration de la politique d'enlèvement des vidanges durant toute l'année, les améliorations apportées au système d'éclairage des rues, l'aménagement de trois parcs publics et encore nous en oublions. Tout cela est l'oeuvre de vingt-cinq années d'administration municipale.

Ecoles modernes

L'éducation, problème qui à toujours été au premier plan, n'a pas été négligée durant cette période et la presque totalité des institutions et écoles, disséminées aujourd'hui en notre ville, ont été érigées durant la période s'étendant de 1920 à date. En 1920, l'instruction des enfants du Cap était dispensée par le Pensionnat des Filles de Jésus et par les titulaires de trois petites écoles de bois, l'école du Village, l'école St-Jean-Baptiste et l'école du Pont. En 1920, la Commission Scolaire faisait construire l'école St-Joseph, la première école en brique, construction qui fut suivie de celles de l'Académie du Sacré-Coeur, de l'école St-Thomas, du collège Dollard, de l'école Ste-Madeleine, du couvent Ste-Famille, de l'école du Côteau, de l'Académie Pierre-Boucher, de l'école des Grandes-Prairies et finalement du collège de St-Odilon.

Voici un bref tableau qui indiquera, de cinq ans en cinq ans, le nombre de classes entretenues par la Commission Scolaire et la valeur des écoles:

1920	26	$	81,000
1925	42		320,700
1930	52		555,100
1935	61		562,100
1940	72		641,200
1945	83		868,500

Durant le dernier quart de siècle le Cap a connu l'agrandissement considérable du Pensionnat des Filles de Jésus, la construction de l'Ecole Ménagère Régionale, la fondation de l'Ecole Supérieure du Cap, pour les garçons et l'établissement du Centre d'Initiation Artisanale, devenu plus tard Ecole des Arts et Métiers. L'organisation est donc complète dans le domaine de l'éducation.

Autant de progrès, en si peu de temps, nous porte naturellement à songer à ce que réserve l'avenir pour le Cap-de-la-Madeleine.

Le Cap de demain

Pas n'est besoin d'être grand prophète pour prédire qu'un très brillant avenir est réservé à la cité du Cap-de-la-Madeleine. Notre ville connaîtra, tout le monde le réalise maintenant, un essor considérable dans la période dite d'après-guerre.

Laissons cette fois de côté les affaires, purement municipales elles ne manqueront certainement pas de suivre le progrès général, pour nous tourner vers l'avenir industriel du Cap. C'est dans ce domaine que le progrès des prochaines années sera le plus marqué.

Comme nous le disions au début, un réveil industriel est à s'opérer au Cap. On n'en est plus au stage des négociations mais bien à celui des réalisations.

N'assistons-nous pas actuellement à la construction de l'usine de la Mason Spinning Mills, sur le boulevard Ste-Madeleine. Cette usine fabriquera des produits de la soie et donnera du travail à un grand nombre d'hommes et de femmes ou jeunes filles.

Ne voit-on pas présentement s'ériger les agrandissements considérables de la St-Regis Paper (Canada) Limited. Cette compagnie, qui fabrique des sacs de tous genres, augmentera de beaucoup son personnel et ses produits feront la publicité de notre ville dans toutes les parties du pays.

Nouvelles industries

N'a-t-on pas annoncé officiellement que la Continental Paper Products s'établirait prochainement dans l'usine connue sous le nom de St-Maurice Paper. Cette compagnie fabriquera des sacs et autres produits du papier. La partie est de la ville bénéficiera considérablement de l'établissement de cette nouvelle industrie.

Les journaux ne nous ont-ils pas appris ces jours derniers que L'Unique Glove Company de Montréal avait acquis la principale bâtisse du champ d'aviation pour la transformer en une manufacture de gants pouvant employer près de 300 jeunes filles et bon nombre d'hommes.

Ne sait-on pas depuis quelque temps que deux autres bâtisses de l'aéroport ont été vendues par la War Assets à des industriels et que bientôt deux industries nouvelles seront en opération.

L'une d'elles est la Métallité Ltée fondée par M. Paul Cadrin avec un capital autorisé de $150,000.00 mettra sur le marché des produits nouveaux en métal. L'autre, la Trois-Rivières Furniture, se spécialisera dans la fabrication des meubles.

N'a-t-on pas assisté ces jours derniers aux premières opérations de la Fonderie St-Maurice, établie dans la bâtisse de M. U. W. Rousseau, près de la voie du C.P.R. dans St-Odilon. Il s'agit là d'une fonderie d'aluminium, produit pour lequel le marché est assuré pour bon nombre d'années à venir.

N'est-on pas actuellement à construire le vaste atelier de la Fonderie Canadienne Limitée à l'angle des rues St-Georges et Ste-Madeleine. Trois de nos concitoyens, pleins d'initiative, se lancent dans l'industrie du coulage de la fonte. Cette fonderie fabriquera du tuyau et tous les autres produits en fonte.

Et tout cela viendra s'ajouter aux industries déjà existantes et qui, elles aussi, connaîtront un essor considérable, nous en parlerons plus loin.

Projets d'envergure

Les projets sont aussi nombreux que prometteurs. Tout récemment notre député au parlement fédéral annonçait que bientôt une industrie viendrait s'établir au Cap au coût de $5,000,000. Ce sera alors une industrie plus considérable que toutes celles que nous avons déjà.

D'un autre côté la Canadian Industries Limited et la Canadian Titanium Pigment ont maintes fois annoncé qu'elles s'établiraient sur les vastes terrains acquis en notre ville une fois la guerre terminée. Des développements sont à espérer de ce côté. Se peut-il aussi, que dans une période de progrès comme celle que nous connaîtrons, les terrains et les bâtisses de l'ancienne Tidewater ne soient pas utilisés? Nous ne le croyons pas. Et dans toute cette nomenclature nous avons omis, pour ne pas allonger trop la liste, de petites industries, qui s'annoncent prometteuses, comme la compagnie de Bois Castor, rue Massicotte et plusieurs autres.

Expansion des industries actuelles

Les industries plus anciennes ne manqueront pas de profiter de la période de progrès, plusieurs ont déjà commencé à s'organiser en conséquence. Présentement la Dominion Foils Limited, qui remplace Dominion Rubber Munitions Limited dans l'ancienne propriété de l'International Foils fait l'installation de la machinerie qui lui permettra de produire sous peu et à plein rendement des feuillets d'aluminium, d'étain et de plomb ainsi que divers autres produits analogues.

A la Laurentian Silk Mills Limited on a fait récemment des améliorations et des agrandissements pour plusieurs milliers de dollars. Le marché pour les produits de la soie s'annoncent excellents.

La Sterling Shirt & Overalls Limited produit actuellement à plein rendement. On vient d'apporter à cette manufacture des améliorations considérables. Il en est de même pour l'atelier de confection de M. Philippe Francoeur, connu sous le nom de Lingerie d'Enfants Enrg. M. Francoeur se dit à l'étroit depuis longtemps et il n'attend que le temps propice pour donner de l'expansion à son industrie.

Une autre manufacture de confection, celle de Beliveau Manufacturing Ltd., établie au Cap le printemps dernier, s'annonce progressive et vient s'ajouter à l'actif industriel de notre ville.

Les innombrables programmes de construction qui surgissent déjà pour l'après-guerre apporteront un regain d'activités dans nos industries de bois de construction et nos deux compagnies locales, La Cie de Bois St-Laurena Limitée et la Cie de Bois Radisson, toujours progressives, ne laisseront certainement pas passer l'occasion de se développer davantage.

La Cie d'Huile Penn-Mass

La Compagnie d'Huile Penn-Mass, dont les établissements sont de plus en plus considérables est prête à affronter les demandes toujours de plus en plus nombreuses pour ses produits. Elle étendra son réseau de postes de distribution d'essence et pourvoira au chauffage d'innombrables demeures avec son huile et les bruleurs qu'elle produit maintenant en série dans un de ses ateliers du Cap. Les MM. Massicotte, qui dirigent la Cie de Bois Radisson, la Penn-Mass et la Cie Massicotte & Fils, ne manquent pas d'initiative et le succès des trois compagnies dont ils sont les propriétaires est d'ores et déjà assuré pour longtemps. On vient précisément d'inaugurer un nouvel immeuble pour les bureaux de ces trois compagnies et dans quelques jours on inaugurera un restaurant moderne attenant au poste principal de la Penn-Mass.

Il ne nous reste plus à mentionner que deux établissements actuellement inopérants: soit l'Electric Steels et la St-Maurice Paper. L'Electric Steels est une manufacture moderne. Elle sert actuellement d'entrepôt à la Commission des Surplus de Guerre. On ne peut douter que cette manufacture serve avant longtemps à des fins plus utiles, d'autant plus que la Shawinigan Water & Power semble y avoir des intérêts. Quant à l'usine St-Maurice de la Consolidated Paper Corporation elle devrait nous apporter du nouveau avant longtemps. Nous avons déjà dit que la Continental Paper Products en emploierait une partie sous peu. Cela ne nuirait en rien aux opérations normales de cette usine si l'on décidait de reprendre la production du papier à journal. N'a-t-on pas remis ce moulin à neuf récemment?

Enfin il y aurait bien d'autres progrès à prévoir et à signaler. Nous nous arêterons là.

Le progrès industriel apportera du nouveau dans bien d'autres domaines notamment dans celui du transport. Dans les quelques années qui vont suivre le Cap devrait voir ses quais considérablement agrandis et dotés d'entrepôts. Les embranchements du chemin de fer se feront plus nombreux et la gare, maintes fois demandées et pour laquelle des plans ont même été élaborés, sera peut-être construite. Le transport par avion sera d'usage courant tant pour les passagers que pour les marchandises et avec son aéroport modernisé le Cap sera certainement inscrit sur la route des grandes compagnies aériennes. Tout nous permet d'espérer.

La Basilique de Notre-Dame du Cap

Il ne sera pas déplacé, au contraire, de finir cet article sur une note religieuse; c'est ce qui nous permettra de parler d'un projet d'après-guerre très considérable, celui de la construction de la Basilique de Notre-Dame du Cap.

C'est fort probable que les RR. PP. Oblats, gardiens du petit sanctuaire de la Vierge du Rosaire, profiteront des années d'abondance de l'après-guerre pour ordonner la construction de la basilique projetée et pour laquelle l'on a déjà recueilli de fortes sommes.

Notre ville serait ainsi dotée du plus beau monument de la région et c'est par centaines de milliers que pèlerins et touristes viendront visiter le Cap-de-la-Madeleine et contribuer au développement du commerce. Quelle publicité pour notre ville.

L'INDUSTRIE JETTE LES YEUX SUR GRAND'MÈRE

"DEJA NOUS AVONS d'importantes industries. Celles qui nous arriveront d'ici un an doubleront celles qui existent présentement. Et, si les industriels qui désirent se fixer à Grand'Mère sont nombreux, ce n'est pas qu'ils aient été intensément sollicités, c'est parce qu'ils nous ont visités et se sont rendu compte des avantages qu'offre notre cité: une taxe municipale et scolaire plus basse que dans tout autre ville de la province; des services municipaux complétés dans tous les domaines; des parcs superbes, des terrains de jeu, des piscines, un magnifique aréna, un des plus beaux terrains de golf de la province et bientôt un centre civique qui ne sera dépassé que par la Palestre nationale de Montréal et que nous devons à l'initiative de M. le Curé Donat Fréchette et à la générosité des citoyens...."

Nous tirons ce paragraphe d'une causerie prononcée récemment à la radio par son honneur le maire Elzéar Dallaire, de Grand'Mère, et nous en faisons le préambule de notre reportage parce qu'il illustre on ne peut mieux les ambitions et les achèvements de notre ville du Saint-Maurice.



Voici une excellente photo du conseil municipal de Grand'Mère; de gauche à droite: MM les échevins Ernest Desroches, Ephrem Lampron; Me Marcel Crête, secrétaire; son honneur le maire Elzéar Dallaire; MM. les échevins Albert Thibeault et Donat Boisvert; M. Jean Béique, gérant municipal.

Au moins une demi-douzaine d'industries, grandes, moyennes et petites, y compris la Wabasso Cotton Company Limited, auront construit des usines et ateliers à Grand'Mère d'ici un an. Ce serait déjà suffisant pour justifier l'enthousiasme dont le maire Dallaire a témoigné dans sa causerie. Il y a aussi les industries existentes, celles du papier et de l'électricité qui ont fait naître la ville, celles de la chaussure et du tricot qui, fondées en pleine crise économique, alors que les manufactures étaient paralysées dans toutes autres villes, ont fait de Grand'Mère une ville à l'abri du chômage, une ville au progrès méthodique et sûr, une ville où il existe une collaboration réelle entre les autorités municipales et les promoteurs d'industries.

"La population y est accueillante. Le nouveau venu se sent tout de suite chez lui. Il a l'illusion qu'il revient d'un voyage et qu'il fait réellement partie de la grande famille.

"C'est la même chose pour l'industriel qui y est établi ou qui projette de le faire. Il voit au premier coup d'oeil que Grand'Mère est la cité du Bien-être..." Voilà d'autres impressions que nous empruntons du maire Dallaire et qu'il a eu bien raison de traduire dans sa causerie.

En pleine forêt

En 1880, un chemin de fer a été inauguré entre Trois-Rivières et Les Piles. La Mauricie ne connaissait encore qu'un développement épars et très insuffisant. Ça et là, un petit village de quelques maisons interrompait la suite verdoyante de la forêt et on ne connaissait Grand'Mère que par sa chute, son monument naturel au milieu de la rivière et ses panoramas magnifiques. Une seule paroisse groupait tout ce coin de région — presque un royaume — ses quinze cents âmes. C'était Sainte-Flore.

L'énergie hydro-électrique, l'industrie du bois et le chemin de fer ont attiré nos gens vers le nord. De cette triple entreprise, Grand'Mère allait naître.

En 1882, M. John Forman et quelques associés ont conçu l'idée de construire une usine de pulpe près de la chute avec l'autorisation du conseil municipal de Sainte-Flore et une exemption de taxes de vingt-cinq ans. Les premières années de cette entreprise ayant été désastreuses financièrement, M. Forman est revenu à la charge en 1887 en réorganisant la compagnie avec du capital américain. Cette compagnie, la Canada Pulp Co., est aujourd'hui la division Laurentide de la Consolidatel Paper Corporation. Elle a commencé à fabriquer de la pulpe en 1889.

Nous attachons autant d'importance à la Laurentide parce qu'elle fut jusqu'à ces dernières années la seule industrie de Grand'Mère et que, sans elle, la ville n'existerait peut-être pas présentement. Cette compagnie a, en effet, doté la ville de sa plus grande industrie tout en développant le pouvoir hydro-électrique de l'endroit, pouvoir exploité maintenant par la Shawinigan Water & Power. En ce faisant, la Canada Pulp a implanté soudain une civilisation florissante au coeur de la forêt vierge et en bordure d'une rivière formidable et traîtresse.

Moyens de fortune

Opérer une industrie à vingt milles du Saint-Laurent à cette époque n'était pas une mince besogne. Les moyens de communications étaient rares et lointains. On dut, durant plusieurs années, confier aux chevaux sur des routes interminables le transport qu'on fait aujourd'hui par voie ferrée. Ainsi, la pulpe manufacturée à Grand'Mère a été transportée longtemps en voiture hippomobile jusqu'au Lac-à-la-Tortue pour être expédiée ensuite par chemin de fer.



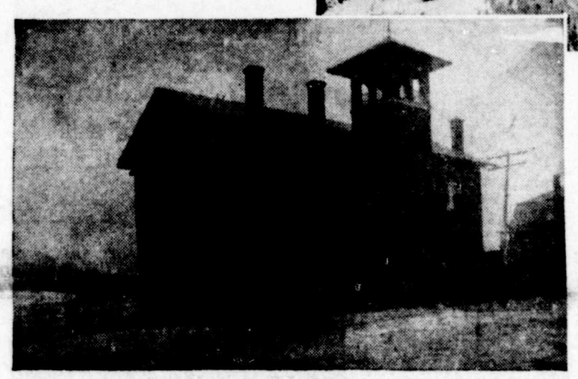


Photo du haut: le fameux monument naturel de Grand'Mère. Il a été tiré du lit du Saint-Maurice pour être remonté morceau par morceau dans un magnifique parc de la Cité; photo ci-contre: l'hôtel de ville qui existait à Grand'Mère en 1905; un marché était logé dans cet immeuble. Cette vieille photo nous a été prêtée par la maison Roy et Nicole.

Les représentants de la compagnie et les citoyens de Grand'Mère (alors partie de Sainte-Flore) s'adressèrent à M. Turcotte (maire des Trois-Rivières) et aux autres propriétaires du chemin de fer des Piles pour obtenir la construction d'une voie d'évitement qui irait jusqu'à Saint-Georges-de-Champlain. Encore fallait-il, pour atteindre cette voie d'évitement, transporter la pulpe d'une rive à l'autre du Saint-Maurice en la plaçant dans un panier mobile suspendu à un câble.

La voie d'évitement et le "panier" sont disparus, mais, en évoquant leur souvenir, nous évoquons du même coup les débuts héroïques d'une ville moderne qui vit vraiment parce qu'elle a voulu vivre et qui doit son industrialisation à l'initiative courageuse de ses enfants.

Premières institutions

Une ville ne serait pas canadienne si la religion ne s'y installait dès les débuts. Grand'Mère, qui allait devenir un centre supérieur d'éducation, a construit une église et des écoles dès après avoir doté d'habitations ses premiers citoyens. La paroisse-mère, celle de Saint-Paul, fut fondée en 1899. Avant ça, la population très catholique de Grand'Mère avait fréquenté l'église paroissiale de Sainte-Flore et celle du Lac-à-la-Tortue. En 1887, elle était déjà de quinze cents âmes, en raison de la construction de la grande usine. En 1895, on fonda une première école. Dès 1900, les Ursulines des Trois-Rivières y ouvraient un pensionnat et, dès 1902, les Frères de l'Instruction chrétienne inauguraient l'école du Sacré-Coeur.

Pendant quelques mois, les fidèles sont allés à la messe dans une maison privée appartenant à un monsieur Veillette et durant quelques années, les cérémonies religieuses se sont déroulées au soubassement de l'église Saint-Paul. Mais l'organisation religieuse et scolaire allait bon train. Grand'Mère allait compter une autre paroisse— la paroisse Saint-Jean-Baptiste — en 1916.

Le 15 janvier 1898, l'acte créant la municipalité du village de Grand'Mère fut sanctionné. Jusque-là, les limites de Grand'Mère étaient contenues dans celles de Sainte-Flore.

Grand'Mère connut alors un essor considérable; elle allait devenir une ville en 1901 et une cité en 1910; les premiers services municipaux commençaient à fonctionner dans ce centre effervescent ; les citoyens témoignaient d'un enthousiasme à perte de vue, enthousiasme qui ne s'est jamais éteint et qui brûle plus que jamais aujourd'hui, à une époque où la ville traverse une nouvelle période de transformation.

Vers 1908, la construction de deux chemins de fer imprima à Grand'Mère un nouvel essor. L'un de ces chemins de fer reliait Grand'Mère aux Trois-Rivières, via Shawinigan, l'autre portait le nom de Grand-Nord et reliait directement Grand'Mère à Montréal et à Québec.

En 1914-15-16, construction du barrage moderne qui conduit à Grand'Mère les eaux du Saint-Maurice.

Le rocher à figure de grand'mère, qui a donné son nom à la ville, a été alors tiré d'une île du Saint-Maurice pour être transporté par morceau dans un parc de la municipalité.

Une ville moderne

Ce précis historique très sommaire des premières années fournit, croyons-nous, les causes de la prospérité actuelle de Grand'Mère. Cette ville a connu un progrès méthodique et sûr. D'autres centres ont grandi comme des champignons, mais sans atteindre à un progrès aussi égal pour tous. A Grand'Mère, tout le monde vit bien, toutes les rues sont belles et propres, toutes les usines opèrent à plein rendement et l'industrie diversifiée, qui interdit tout chômage généralisé, permet un commerce florissant.

Grand'Mère fut la première ville de la région, peut-être de la province de Québec, à confier son administration à un gérant. Ce système a été inauguré vers 1920 et son premier titulaire a été M. Ortiz. Avec ses 10,000 âmes, cette ville s'est, depuis vingt-cinq ans, modernisée.

En 1921, l'aqueduc de Grand'Mère a été relié au lac des Piles par une conduite en pente de sept milles de longueur. Il serait difficile de trouver dans la province une eau plus pure que celle que consomme la population de cette ville. Cette eau parfaite, dont tous les échantillons peuvent être primés, permet justement à Grand'Mère un de ses grands avantages industriels.

"Nous en consommons 1,500,000 gallons par jour, disait encore dans sa causerie son honneur le maire Elzéar Dallaire. Et nous pourrons disposer de quatre autres millions de gallons par vingt-quatre heures pour alimenter notre ville quand elle aura doublé ou triplé sa population actuelle, et cela sans nuire aux besoins de l'industrie."

Grand'Mère a aussi été une des premières villes de la province à municipaliser son service d'électricité. Autrefois, elle exploitait son propre pouvoir sur la petite rivière Shawinigan. Mais ce pouvoir étant devenu insuffisant pour répondre aux besoins de la ville et de l'industrie, Grand'Mère a conclu un contrat avec la Shawinigan Water & Power à qui elle a vendu sa petite usine hydroélectrique de la rivière Shawinigan et de laquelle elle achète depuis ce temps l'énergie électrique qu'elle distribue.

Dans cette ville, les taux d'électricité sont beaucoup plus bas que n'importe où ailleurs. Voilà un autre avantage remarquable pour une ville industrielle aux justes ambitions.

Depuis 1920, les pavages, les égoûts et l'aqueduc ont été grandement améliorés.

En 1928-29, la Cité a construit le magnifique pont suspendu reliant Grand'Mère à Saint-Georges-de-Champlain et lui ouvrant une route directe du côté de Québec. Ce pont de $500,000. a été depuis vendu à la province et on y a abandonné le péage. Il fut l'un des premiers ponts suspendus du Québec.

Les industries

Nous avons dit plus haut comment la Laurentide (autrefois Canada Pulp) avait été à l'origine de la Cité de Grand'Mère. Elle emploie huit cents hommes à l'heure actuelle. Citons-en quelques autres parmi les plus importantes: la Grand'Mère Knitting avec 375 employés, la Grand'Mère Shoe avec 357 employés; la Textile Weavers avec 200; l'Empire Shirt avec 325, etc.

La Frontenac Wood Products achève la construction de son usine à Grand'Mère. Elle y emploiera quelque cent cinquante personnes. Ses produits seront des ustensiles de bois.

La Wabasso Cotton Limited doit construire au printemps une grande usine aux limites de la ville, du côté de Shawinigan et de Sainte-Flore. Elle a fait cet automne certains travaux de terrassement et jeté une voie d'évitement qui lui permettra d'expédier ses produits par chemin de fer.

G.-A. Boulet, Ltée, une autre industrie de la région, s'implantera à Grand'Mère d'ici quelques mois, pour y manufacturer des chaussures pour enfants.

La Grand'Mère Furniture Company, Limited, inaugurera sous peu une industrie de meubles et y emploiera environ 125 personnes.

A l'abri du chômage

Et ainsi de suite. L'après-guerre sourit particulièrement à la Cité de Grand'Mère, car les autorités municipales et les citoyens ont su préparer à l'industrie nouvelle l'accueil le plus sûr en même temps que le plus chaleureux.

Dans la perspective d'un avenir industriel aussi grand, cette ville n'a pas à craindre le chômage. Celui-ci n'a d'ailleurs, que très peu retardé le progrès de Grand'Mère au plus fort de la crise économique, alors même qu'il immobilisait l'expansion de tous les autres centres.

Sainte-Flore et Saint-Georges-de-Champlain ont profité directement de cette expansion. Ces deux paroisses sont en réalité des banlieues de la Cité de Grand'Mère. Leurs citoyens trouvent depuis longtemps du travail en ville et leur population a augmenté graduellement, en proportion de la population de Grand'Mère.

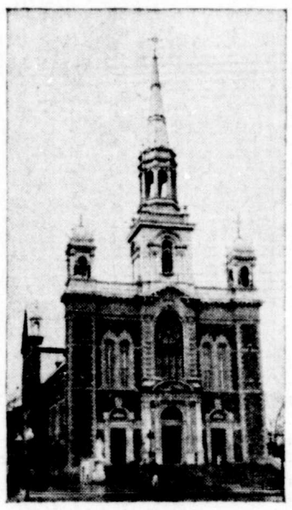
Pendant la guerre, alors que la main d'oeuvre était rare partout, plusieurs citoyens ont trouvé de l'ouvrage dans d'autres centres. Au moment où ils reviendront, des emplois s'offriront à eux dans l'industrie nouvelle.

Les écoles

Nous avons nommé plus haut les institutions-mères que dirigent les Ursulines et les Frères de l'Instruction chrétienne. La Commission scolaire dirige en tout huit écoles superbes que fréquentent environ 2,000 élèves. Son école d'arts et métiers — qui fonctionne à peu près sur le même pied que les écoles techniques provinciales — a déjà doté Grand'Mère et d'autres centres de techniciens experts. Une vingtaine de ses anciens élèves enseignent dans des écoles techniques.

Quelques statistiques

Voici quelques chiffres qui nous aideront à mieux voir l'excellente situation financière de Grand'Mère et à comprendre son excellent record d'industries nouvelles. Budget annuel: $400,000.; taux de la taxe municipale: $1.35; taux de la taxe scolaire: $0.95; évaluation municipale: $16,000,000 dette ordinaire: $1,200,000.; dette des services municipalisés: $550,000.



L'église Saint-Paul de Grand'Mère.

Grand'Mère possède deux piscines publiques, un aréna, sept parcs merveilleux d'une superficie totale de vingt-cinq acres, un lac artificiel, un terrain de golf de dix-huit trous. Le Saint-Maurice est navigable de Grand'Mère à La Tuque. Grand'Mère est située au coeur d'un pays de pêche, de chasse et de sports d'hiver.

La capacité de son usine hydroélectrique est de 198,000 chevaux-vapeur, avec neuf turbines de 22,000 chevaux.

La production annuelle de Grand'Mère en 1942 a été de $10,000,000. Ses industries représentent un capital de $18,000,000.: 1,850 employés s'y distribuent un salaire annuel de $2,250,000.

Au printemps, on construira un hôpital moderne pour lequel le gouvernement provincial a déjà accordé un octroi de $150,000.

Officiers municipaux

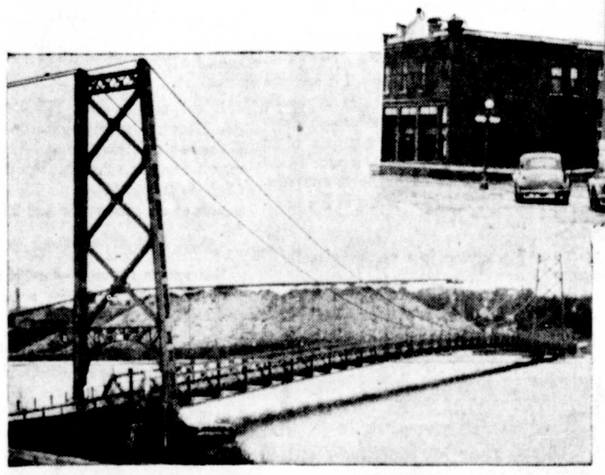
Le conseil municipal de Grand'Mère est constitué d'un maire et de quatre échevins. Les titulaires actuels sont son honneur le maire Elzéar Dallaire et MM. les échevins Albert Thibeault, Ernest Desroche, Ephrem Lampron et Donat Boisvert.

M. Jean Béique fut ingénieur de Grand'Mère de 1928 à 1937 et il en est gérant depuis mai 1945; Me Marcel Crête est secrétaire-trésorier; M. Léo Dugal, chef-comptable depuis vingt-six ans; M. Louis-Georges Gélinas, chef de police et de pompiers: M. Philias Villemure, ingénieur.

Anciens maires

Voici la liste des maires qui se sont succédé au fauteuil: MM. F. Normandin, 1898; T. Désaulniers, 1898-1900; A. Turcotte, 1900-1901; F.-X. Gingras, 1901-1902; A. Roy, 1902-1903; A. Tremblay, 1903-1905; J. Deslauriers, 1905-1908; J.-A. Robert, 1908-1910; P.-C. Neault, 1910-1916; le Dr J.-A. Frigon, 1916-1919; P.-C. Neault, 1919-1920; J.-P. Lalonde, 1920-1923; le Dr J.-E. Guibord, 1923-1930; Louis Trépanier, 1930-1931; J.-A. Gagnon, 1931-1935; le Dr J.-O.-H. Ricard, 1935-1939; J.-A. Gagnon, 1939-1943; Elzéar Dallaire, depuis 1943.





Voici une photo de l'hôtel de ville de Grand'Mère; à l'arrière-plan, le poste de police et des pompiers.

Ci-contre le pont de Grand'Mère, vu de Saint-Georges de Champlain. C'est là le premier pont suspendu construit dans la province de Québec.

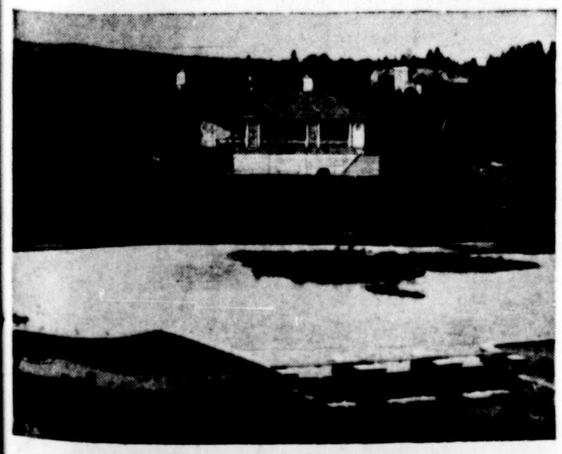
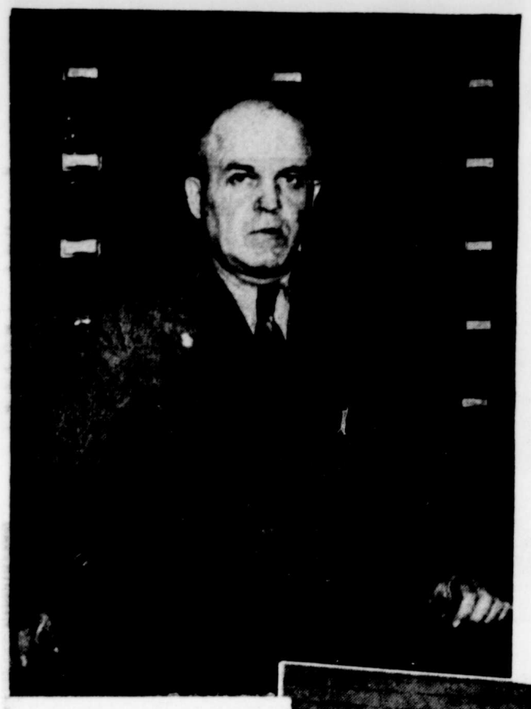


Photo de la piscine et du lac artificiel de la coquette Cité de Grand'Mère.



Grand'Mère est justement réputés pour la magnificence de ses maisons, maisons de commerce, maisons de rapport et habitations. Voici un coin de la ville où il fait bon exister. Les rues sont bien entretenues. En été, les parterres débordent des plus belles fleurs.



M. J.-Eugène Garon se fia à son étoile et le succès lui sourit

J.-EUGENE GARON, entrepreneur électricien et marchand d'accessoires électriques de Grand'Mère, doit, en même temps à son esprit d'initiative et au hasard de posséder ce commerce prospère. Les travaux étaient terminés à la Laurentide Power et Eugène Garon avait perdu, la veille même, son emploi quand, au sortir de la grand'messe du dimanche, à l'église Saint-Paul, il a entendu le crieur public annoncer la vente d'un commerce d'accessoires électriques. Il ne connaissait absolument rien du métier d'électricien, mais, comme il n'avait rien à faire, il a tenté sa chance... et il a réussi !

Il est devenu ainsi marchand et électricien du jour au lendemain, le 1er août 1920. Il a appris le métier très rapidement, a décroché ses diplômes, s'est initié à tous les mystères de l'électricité et il est aujourd'hui un des entrepreneurs - électriciens les mieux connus et les plus compétents de la région du Saint-Maurice.

Premiers emplois

Eugène Garon est né à Lowell, Mass. Son père, Louis Garon, était originaire de Kamouraska. Quand la famille Garon est rentrée au Canada pour s'établir à Plessisville, le jeune Eugène était encore enfant. Elle s'est établie en permanence, par la suite, à Grand'Mère, attirée là par ce qu'on disait de prometteur de la Vallée du Saint-Maurice.

Le père fut embauché comme machiniste à la Laurentide Paper (plus tard, Consolidated Paper Corporation) et le fils, comme commis à la Laurentide Power (plus tard, Shawinigan Water and Power). C'était en 1914, au début de la première grande guerre. Eugène Garon avait seize ans, cette année-là.

Il fut commis, durant trois ans, à la Laurentide Power, durant la construction du barrage et de l'usine hydro-électrique de Grand'Mère. Après quoi, il y fut contremaître des journaliers, durant trois autres années.

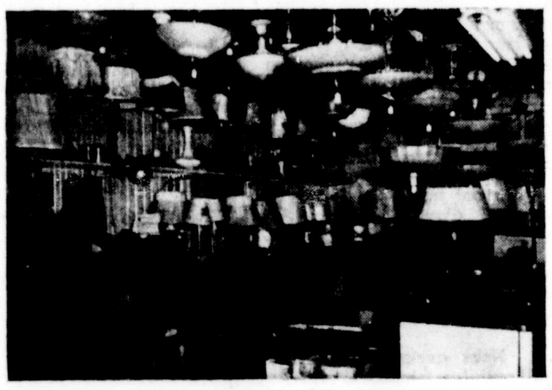
Chef et apprenti

Notons qu'Eugène Garon n'avait que vingt-deux ans, lorsqu'il a débuté dans les affaires. Cette première après-guerre de notre siècle, celle de 1920, insufflait aux jeunes un grand esprit d'initiative. Il leur fallait se tirer d'embarras dans un monde en reconstruction, mais l'occasion était belle, on pressentait déjà l'âge d'or des années d'abondance. A Grand'Mère, notamment, la grande entreprise avait imprimé à la municipalité un essor merveilleux.

C'est comme ça que, un beau dimanche matin du mois d'août, Eugène Caron, qui ne voulait pas chômer une journée de plus et cherchait un nouveau débouché à ses énergies, a acquis, tout à coup, presque sans y penser, un commerce et une entreprise dont il ne connaissait absolument rien. Il a compté sur lui et ç'a été le secret de sa réussite.



En haut: M. J.-Eugène Garon, propriétaire-gérant de l'entreprise; en bas: son magasin de la rue Ste-Catherine, à Grand'Mère.



En haut une vue de l'intérieur du magasin; en bas: le camion de service et quatre employés de M. Garon: M. Jules Lamy et Lionel Lafontaine, compagnons électriciens; MM. Albert Lacoursière et Jos. Pronovost, apprentis.

En affaires à 22 ans

Eugène Garon est un réaliste. Il ignorait tout de l'entreprise dans laquelle il s'était engagé si soudainement, mais il a pris tout de suite les moyens de savoir. Il a engagé un maître électricien, Léo Dufresne, des Trois-Rivières, lequel est mort quelques années plus tard. C'est ainsi que Dufresne a été son maître en même temps que son employé. Eugène Garon a engagé de plus une demoiselle Cossette, qui devait assumer durant quelque temps la direction du magasin.

A force de travail et de ténacité, il obtint au bout de trois ans ses diplômes de maître-électricien On comprend comme il avait à coeur d'apprendre très vite, le plus vite possible, ayant hâte de contrôler totalement son affaire. Chef et apprenti, il pratiqua le métier en toute conscience sous la direction de son employé Dufresne, et il subit au bout de trois ans des examens qu'on subissait ordinairement au bout de cinq ans seulement. Chaque soir, durant des mois, il a lu des ouvrages sur l'électricité et a fait à la maison des exercices pratiques.

Léo Dufresne ayant quitté l'emploi et Eugène Garon étant devenu maître-électricien, il a engagé des compagnons et des apprentis et s'est lancé résolument dans les affaires. Les contrats n'ont pas manqué. La renommée de l'entreprise Garon a bientôt gagné tout Grand'Mère et les environs.

Le premier magasin

Son premier magasin était situé sur la rue Sainte-Catherine, presque en face de l'église Saint-Paul, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le Restaurant Rainbow.

En 1930, Eugène Garon a transporté son commerce dans l'immeuble voisin. Il s'y trouve encore présentement.

Projets d'expansion

Depuis vingt-cinq ans, Eugène Garon a acquis plusieurs propriétés à Grand'Mère. Il possède notamment deux grands immeubles de la rue Sainte-Catherine.

La guerre et ses nombreuses ordonnances l'ont retardé dans ses projets d'expansion.

Eugène Garon a l'intention, en effet, de transformer ces deux immeubles dès que l'occasion se présentera. Ils sont contigus et de construction différente, mais, en reconstruisant la façade, le propriétaire la rendra uniforme des deux côtés. Puis il occupera un des deux grands magasins qu'il aura fait aménager au rez-de-chaussée.

Le commerce d'accessoires électriques d'Eugène Garon est actuellement logé dans un espace très réduit. C'est pourquoi son transport dans un magasin plus grand ne saurait retarder.

Exclusivités

Eugène Garon détient à Grand'Mère plusieurs exclusivités dans ce genre de commerce.

Citons-en quelques-unes, celles de Marconi, de General Electric, de Northern Electric... Les appareils de radio, les lampes, les lustres, les poêles électriques, les accessoires d'électricité, le marchand Garon vend de tout.

Il compte particulièrement sur le commerce d'après-guerre. Nos gens ont été tellement privés d'appareils électriques depuis quelques années en raison des priorités qui dirigeaient les industries vers d'autres productions.

Parmi les contrats d'importance obtenus par Eugène Garon, comme entrepreneur-électricien, citons ceux du couvent des Ursulines, de l'Empire Shirt, de la Grand'Mère Shoe, de l'hôtel La-Salle, de la Textile Weavers, de l'hôtel de ville de Grand'Mère, etc.

Eugène Garon a présentement à son emploi deux compagnons, Jules Lamy et Lionel Lafontaine; deux apprentis, Albert Lacoursière et Jos. Pronovost; aussi deux vendeuses au comptoir, Mlle A. Simard, qui a vingt-deux ans de service, et Mlle Pauline Boisvert.

Activités sociales

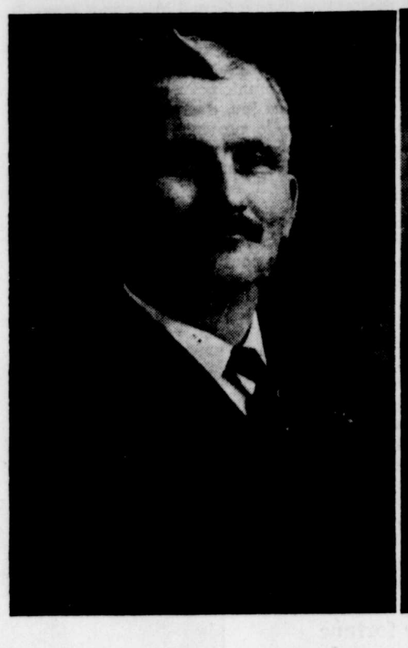
Eugène Garon est l'époux d'Alice Gagnon, originaire de Montréal.

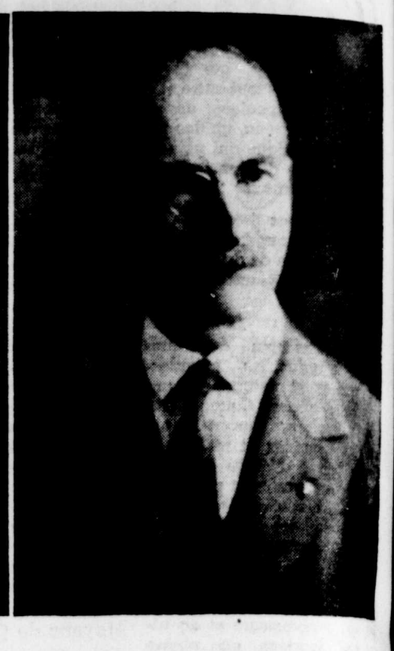
Il est membre du IVe degré des Chevaliers de Colomb, de la Chambre de Commerce, du Rotary international, du Curling Club de Grand'Mère, du Club de pêche et de chasse du Lac Bérubé.

Ses sports favoris — cette nomenclature l'indique — sont la pêche et le curling.

Roy et Nicole, une entreprise datant des débuts de Grand'Mère

DES gens ont cru un jour en l'essor formidable de la région du Saint-Maurice et ils ne se sont pas trompés. Ils sont venus chez nous de tous les coins de la province avec la certitude d'y trouver une terre promise, un "Klondyke" sûr, sans déception, sans amertume, sans crime. C'était à l'époque de 1900, au tournant du siècle, des idées et de la civilisation. Nos gens qui avaient la vie rude et qui ne gagnaient presque pas d'argent, tentaient leur chance vers le nord. Ils y ont connu le paradis terrestre.





Témoins, Phydime Roy et J.-A. Nicole qui, partis du comté de Bellechasse, ont tenté la grande aventure à Grand'Mère en 1902. Mariés aux deux soeurs, ils furent beaux-frères et associés au sens le plus complet des deux mots, ils fondèrent à Grand'Mère un des plus grands magasins de confection, de toute la Mauricie, on les accusa de folie, on se moqua d'eux parce qu'ils voyaient trop grand, mais ils ont réussi parce qu'ils ont eu foi en la Mauricie, parce qu'ils avaient le courage voulu pour appuyer cette foi.

Leurs fils, Jules Roy et Maurice Nicole, perpétuent aujourd'hui par leur parenté et dans l'entreprise commune la fraternelle et fructueuse coopération des papas. Et la maison Roy et Nicole est une des importantes institutions de son genre dans notre région.

La terre promise

On parlait partout des promesses d'avenir de la Mauricie. Aux coins les plus éloignés de la province, il était question des travaux immenses du Saint-Maurice qu'on harnachait, dont on captait la force, qu'on flanquait d'industries immenses. Phydime Roy, qui était de Saint-Gervais, et J.-A. Nicole, qui était de Montmagny, en ont causé eux aussi et ils ont subi la tentation de la jeunesse courageuse qui cherchait à cette époque la terre promise.

En 1902, ils sont partis en affaires comme marchands-tailleurs et ont inauguré leur premier magasin dans un local qu'ils avaient loué d'un parent, M. J.-A. Roy, au coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Pierre (aujourd'hui 6e avenue et 5e rue). Le monsieur Roy en question est un entrepreneur bien connu du Cap-de-la-Madeleine.

M. Nicole avait travaillé durant huit ans comme commis chez un marchand québecois du nom de Trpanier. Roy, son beau-frère, était fils de cultivateur et il avait travaillé jusque-là tantôt sur la ferme paternelle, tantôt dans une manufacture de faulx des Etats-Unis. Les deux avaient amassé en capital ce qu'on dépenserait aujourd'hui dans un week-end. Ils l'ont dépensé à Grand'Mère et c'a été le placement le plus avantageux de leur existence.

Dès la deuxième année, les affaires étaient très bonnes, plus que bonnes même. Les travaux allaient bon train et l'argent "roulait" à Grand'Mère. La maison Roy et Nicole avait déjà une renommée enviable dans cette ville naissante.

Ils ont vu juste

Les affaires ont si bien marché que, en 1907 les deux beaux-frères décidaient de construire un grand immeuble sur la rue Sainte-Catherine (6e avenue, non loin du premier local de leur magasin. Et ils étaient déjà en mesure de construire à leurs frais! Des amis les disaient "fous" de construire une "grande maison comme ça"... "Vous n'aurez jamais assez de marchandises pour remplir tout cet espace-là!" ajoutaient-ils. Mais Roy et Nicole ont de très bonnes prévisions. Ils ont même manqué d'espace peu d'années après. Et ils étaient bien aise de conclure un contrat pour prolonger leur espace de 50% en 1929.

Il faut dire, cependant, que l'entreprise Roy et Nicole avait de quoi étonner à cette époque. Dès 1907, en effet, la façade occupait autant d'espace qu'aujourd'hui avec ses vitrines vastes et claires, son grand portique, son rez-de-chaussée élevé et ses étages supérieurs, où les deux beaux-frères demeuraient avec leur famille. La réussite du commerce qu'ils ont fondé a prouvé bientôt qu'ils avaient eu de la vision, qu'ils avaient partagé un sens très algu des affaires.



Vers un monde meilleur

M. Phydime Roy est mort en 1920. Son fils, Jules Roy, lui a succédé comme associé dans la propriété du magasin. Celui-ci y travaillait comme commis depuis deux ou trois ans déjà.

M. J.-A. Nicole est décédé beaucoup plus tard, en février 1944. Son fils Maurice Nicole, qui avait déjà vingt-cinq ans d'expérience au magasin, a recueilli sa part de l'entreprise.

Maurice Nicole et Jules Roy marchent vraiment sur les traces de leurs pères. Ils ont su maintenir la réputation du magasin. Ils ont perpétué la tradition de courtoisie, de service parfait et d'esprit d'initiative qui fut à la base du succès du petit commerce de 1902.

Au service des autres

Les fondateurs du magasin Roy et Nicole ne se sont pas contentés de vivre du progrès de la ville de Grand'Mère. Ils se sont dévoués corps et âme à ce progrès. Ils avaient l'âme de vrais pionniers et ils se sont donnés sincèrement, totalement pour faciliter la prospérité commune, pour la précipiter.

Ils furent tous deux échevins de Grand'Mère. La Chambre de commerce locale se rappelle l'enthousiasme dont ils ont fait preuve chez elle. Ils ont fait leur vie de toute la municipalité, mais non pas comme des parasites. Au contraire, on a trouvé MM. Roy et Nicole au fond de toutes les initiations qui ont fait du bien à la ville.

Ils ont aussi servi l'Eglise, occupant tour à tour les fonctions de grand chevalier du conseil local des Chevaliers de Colomb et étant membres actifs de tous les groupements de charité et d'apostolat.

Les fils MM. Maurice Nicole et Jules Roy, sont membres du 4e degré des Chevaliers de Colomb membres des chambres de commerce sénior et junior, et comme leur père, ils s'intéressent activement au sort de la municipalité.

M. Maurice Nicole qui fut grand chevalier durant deux ans, collabore avec le curé de Saint-Paul, M. l'abbé Donat Fréchette, pour recueillir d'abondantes souscriptions en faveur du Centre social de Grand'Mère.

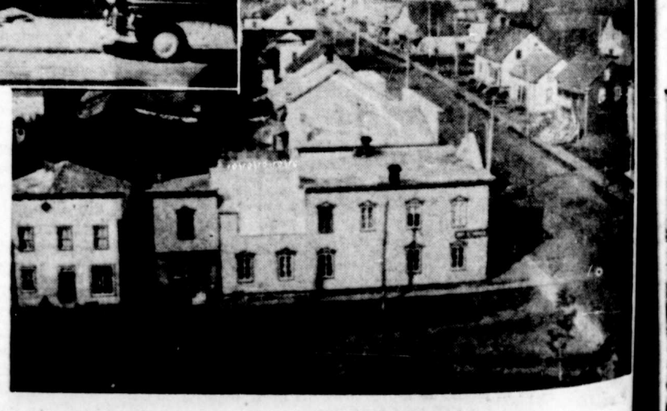
M. Jules Roy est commissaire d'écoles depuis deux ans.

Promesses d'avenir

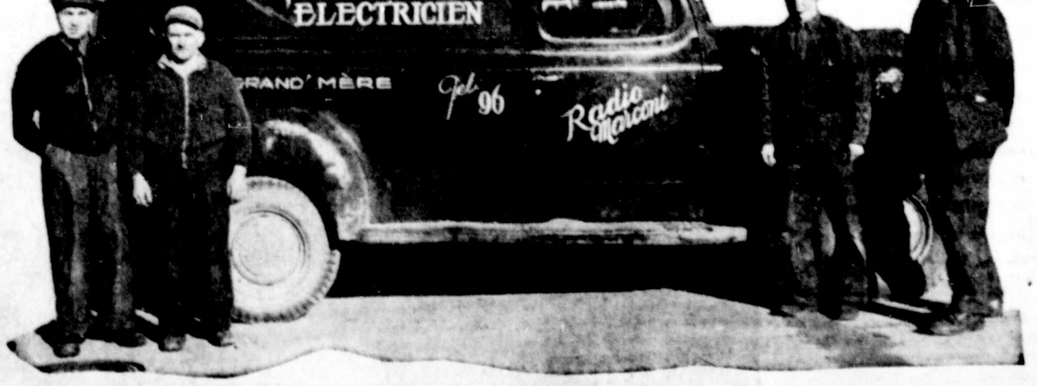
Le magasin Roy et Nicole occupe présentement 5,680 pieds de plancher. Il est prolongé au sous-bassement d'un entrepôt de 2,800 pieds. Les propriétaires actuels songent à un agrandissement futur et ils possèdent déjà, à l'arrière du magasin, l'espace voulu pour doubler la superficie présente de leur établissement.

La clientèle de Roy et Nicole se recrute partout à Grand'Mère. Elle est nombreuse aussi dans toutes les municipalités des environs. Depuis 1902, ce magasin n'a cessé de prospérer et de grandir. On y ajoute régulièrement des produits nouveaux, car Roy et Nicole ont toujours suivi l'évolution. Chez Roy et Nicole, on "s'habille des pieds à la tête" et on trouve ce qu'il faut pour tous les membres de la famille. Le magasin est bien éclairé et bien aéré. Les commis y sont très stylés et très courtois. MM. Phydime Roy et J.-A. Nicole ont vraiment donné à leur entreprise une orientation digne de Grand'Mère, digne du paradis terrestre de la région du Saint-Maurice.





En haut, de gauche à droite: feu MM. Phydime Roy et J.-A. Nicole, fondateurs de la maison Roy et Nicole; au centre, dans le même ordre: MM. Maurice Nicole et Jules Roy, fils des fondateurs et propriétaires actuels; en bas, une comparaison entre le magasin moderne d'aujourd'hui et le magasin d'autrefois qu'on aperçoit au premier plan dans la photo du bas représentant la Grand'Mère du début du siècle.



La Grand'Mère Knitting est une industrie née de la crise en 1933

NE SOYONS PAS SURPRIS de constater que Grand'Mère a presque totalement échappé à la crise économique, que ses citoyens n'ont jamais, avant la guerre, manqué d'ouvrage sur une grande échelle et que les industries nouvelles continuent à y affluer. C'est que, à Grand'Mère, règnent l'esprit civique le meilleur, la mentalité industrielle la plus invitante, une main-d'oeuvre consciencieuse et un conseil municipal très opérant. Parmi les principaux citoyens qui ont su imprimer ce mouvement ascendant par la promotion d'entreprises, citons M. l'échevin Albert Thibeault, président-gérant de The Grand'Mère Knitting Co. Ltd.

M. Thibeault a fondé en 1933, tandis que la crise économique assombrissait dans sa totalité l'univers industriel, une béretterie ou manufacture de bérêts qui, transformée aujourd'hui, compte 275 employés à l'usine et 2,400 à l'extérieur, tout en s'apprêtant à de nouvelles et prochaines expansions.

"Nous luttions contre le chômage et cherchions une industrie qui nous permettrait d'embaucher un certain nombre de personnes, nous a expliqué M. Thibeault. En feuilletant les catalogues, nous avons remarqué que tous les bérêts vendus au Canada étaient confectionnés en Europe. C'est pourquoi nous avons décidé de fonder une béretterie."

Les bérets, qui marquèrent le début de cette entreprise locale florissante, ne comptent plus que pour 10% dans la production de l'usine. Celle-ci s'est spécialisé dans la manufacture des articles d'angora et son plein rendement actuel ne suffit pas à une demande augmentante, impérieuse même. La Grand'Mère Knitting fut la première compagnie à faire tricoter à la machine des articles d'angora, à tenter l'expérience du poil de lapin substitué à la laine dans les machines à tricoter, et elle doit en particulier à cette fructueuse initiative le succès qui a couronné son entreprise et qui dépasse les espérances les plus risquées de 1933.



M. l'échevin Albert Thibeault président-fondateur de la Grand'Mère Knitting, un des hommes d'affaires canadiens-français les mieux connus de la région du Saint-Maurice. Ci-contre, l'usine moderne de la Grand'Mère Knitting.



Partie de rien, la Grand'Mère Knitting est devenue une grande industrie, dont la réputation gagne sans cesse de nouveaux marchés. Témoin, la revue Vogue — une revue américaine — qui, ayant lancé un concours de cadeaux de Noël, a classé plusieurs articles de la Grand'Mère Knitting parmi les plus beaux cadeaux à offrir aux dames, épouses, mamans, filles ou fiancées.

La Grand'Mère Knitting fabrique en angora les bonnets, chandails, gants, mitaines, foulards, etc. Aucune compagnie d'Amérique n'est encore parvenue à des produits aussi luxueux, aussi excellemment finis dans ce domaine.

Travail à la maison

On n'avait jamais vu non plus en Amérique une usine compter 2,400 employés qui travaillent à la maison. C'est un fait à la Grand'Mère Knitting. On y trouve une des grandes causes de son succès.

L'habileté des femmes du Québec n'est pas un mythe. Celles-ci savent broder de façon superbe les articles d'angora tricotés à l'usine. Elle font que la Grand'Mère Knitting présente partout des articles inédits. Les motifs que ces brodeuses à domicile inventent sont exquis; chaque paire de gants ou mitaines, chaque chandail et chaque bonnet deviennent autant d'articles correspondant au goût personnel de chaque acheteuse. En inaugurant ce service à domicile, la Grand'Mère Knitting a rendu hommage à nos femmes canadiennes-françaises, gloire de l'artisanat du Québec.

Ces 2,400 employées d'extérieur travaillent à temps perdu. Elles profitent de leurs loisirs pour faire un travail profitable pour donner aux articles de la Grand'Mère Knitting la dernière touche, la touche personnelle et artistique qui prête aux lainages une apparence inégalée. Ce personnel d'extérieur finit de plus à domicile les gants, dont les doigts et la paume n'ont pas été réunis à la machine.

La béretterie

La Grand'Mère Knitting a débuté en 1933 avec dix machines et cinquante employés, vendant entièrement sa production de la première année à un grossiste de Montréal. La compagnie a connu les difficultés d'un début qu'il est convenu d'appeler "héroïque". Les bérets n'étaient manufacturés qu'en Europe et la main-d'oeuvre a dû s'y faire très rapidement pour éviter le désastre au moment où l'entreprise était encore très précaire.

Mais on a travaillé ferme et le succès est venu, un succès étonnant. Les bérets de la Grand'Mère Knitting ont bientôt été distribués par milliers, d'un bout à l'autre du Canada. Jusqu'en 1943, la moitié des bérets portés par nos soldats venaient de Grand'Mère. Depuis le débuts de la guerre, la compagnie n'a pas confectionné un seul béret pour les civils. Elle remplit encore présentement des contrats militaires.

La Grand'Mère Knitting a connu, dès ses débuts, la publicité la plus sympathique dans notre région et à l'étranger. On reconnaissait l'heureuse initiative des promoteurs d'industrie. M. Thibeault, en particulier, qui implantaient dans leur ville une entreprise aussi nouvelle et aussi courageuse. Le Bien Public, du 30 novembre 1933, publiait justement une appréciation chaleureuse de M. l'abbé Albert Tessier touchant la Grand'Mère Knitting. En voici quelques extraits:

"Les gens de Grand'Mère, qui ont de la clairvoyance, de l'allant, de l'esprit de débrouillardise, ont établi chez eux une manufacture de bérets. Cette coiffure connait actuellement dans toute l'Amérique une popularité justifiée et nos amis ont eu l'inspiration heureuse.

"J'ai visité récemment cette fabrique originale. Dans une grande salle abondamment éclairée, des machines tricotent avec rapidité, en silence, une laine soyeuse enroulée sur des bobines pyramidales. Autour de longues tables sur lesquelles s'alignent des empilements circulaires de bérets aux couleurs claires, des jeunes filles et des femmes travaillent confortablement assises. On a l'impression d'une usine où les employées conservent leur dignité et comptent au moins autant que les machines! quelque chose comme un ouvroir, où le travail garde sa noblesse... Depuis les débuts, mai 1933, la beretterie n'a fait qu'augmenter. Elle produit actuellement plus de 175 douzaines de bérets par jour...

"La visite faite en compagnie du gérant, M. Albert Thibeault, m'a intéressé à plus d'un titre. L'amabilité et la compétence de mon guide m'ont rendu agréablement instructive l'étude des phases diverses que traverse un béret avant d'arriver à son stage final: assemblage, foulage et teinturerie, bobinage de la laine, tricotage, brossage et cardage, etc... toutes des opérations beaucoup plus complexes que ne laisse deviner la simplicité de cette élégante coiffure!"

Nous avons cité l'abbé Tessier, parce que sa prose illustre éloquemment les débuts de la Grand'Mère Knitting, aussi parce qu'elle constitue une publicité très vraie pour l'usine agrandie, transformée et multiples de 1945. La beretterie avait quelque chose de poétique en même temps que réaliste, qui a enthousiasmé l'auteur de cet article de journal. Qu'écrirait-il maintenant des lainages tricotés à l'usine et de broderies magnifiques qu'y superposent les artisanes adroites de la région du Saint-Maurice!

Les promoteurs

Cuique suum... A chacun son dû. Pour reconnaitre le mérite de chacun, il faut nommer ici les principaux fondateurs de la Grand'Mère Knitting Co., Ltd. Ce sont MM. F. A. Sabbaton, président; Albert Thibeault, vice-président, et George Chahoon, Jr., lesquels ont investi le capital qu'il fallait pour asseoir solidement l'entreprise.

En 1945, deux autres directeurs se sont joints à la compagnie, MM. E. S. McNabb, comptable, et E. B. Watson, gérant des ventes.

La compagnie fut réorganisée en 1942, et M. Albert Thibeault devint président; M. Watson, vice-président; M. McNabb, trésorier, et M. P. H. Hawkins, secrétaire.

Première expansion

En 1933, la production annuelle était de 25,000 douzaines de bérets. En 1945, on aura confectionné 35,000 douzaines de bérets, lesquels ne comptent plus que pour 10% dans la production totale.

A compter de 1936, la Grand'Mère Knitting a tricoté des gants, mitaines, écharpes, gilets et coiffures d'angora, ajoutant au fur et à mesure de nouveaux item à sa liste de produits.

La manufacture a débuté dans l'ancienne salle de cinéma Olympia, rue Saint-Georges, Grand'Mère. Il a fallu exhausser le plancher en pente de l'orchestre pour y placer au niveau les premières machines à tricoter. "Notre entreprise était si petite au début," nous a raconté M. Thibeault, "que nous avons trouvé l'espace du Théâtre Olympia amplement suffisant!"

Pour employer l'ordre chronologique dans cet abrégé historique, disons que la Grand'Mère Knitting a ouvert un bureau de ventes pour le marché canadien, le 1er janvier 1935, dans l'immeuble University Tower, à Montréal. C'est ce bureau que M. Watson a été appelé à diriger lors de son entrée dans la compagnie.

Mil neuf cent trente-huit aura été pour la Grand'Mère Knitting l'année du "grand déménagement". On manquait d'espace maintenant au Théâtre Olympia, la béretterie et la fabrique de lainages s'étant pareillement développées.

Les directeurs de la compagnie ont conclu une importante transaction avec la cité de Grand'Mère. Celle-ci acquérait le vieil immeuble du Théâtre Olympia et vendait à la compagnie une grande construction faite par les sans-travail et qui devait servir de garage municipal. Cette transaction fut très avantageuse de part et d'autre. La construction, qui devait servir de garage, a convenu on ne peut mieux, à la distribution de la machinerie de la Grand'Mère Knitting. La compagnie l'occupe depuis et la rumeur veut, à Grand'Mère, qu'elle s'apprête à un agrandissement sur vingt-deux mille pieds de plancher.

D'Europe en Amérique

La main-d'oeuvre d'Europe a toujours affiché des qualités proverbiales pour la chose bien faite.

Les entreprises colossales d'Amérique éprouvent encore de la difficulté à cause surtout de la manufacture en série, à égaler dans le fini ou la touche personnelle les achèvements merveilleux des ateliers européens.

Mais la Grand'Mère Knitting a su réunir l'efficacité américaine de la grande échelle à la personnalité de l'artisan et du produit d'Europe. Les ouvriers et ouvrières de Grand'Mère, qui tiennent, certes, de leur ascendance française, et les brodeuses de la région qui exécutent à domicile le travail de fini, ont réussi ce tour de force, alors que les directeurs de la compagnie donnaient à leur manufacture l'allure de la grande usine moderne. A Grand'Mère, la quantité est en équilibre parfait avec la qualité, l'une n'allant pas sans l'autre.

Nous trouvons là, d'ailleurs, le secret de la réussite considérable de l'usine de Grand'Mère, qui, rappelons-le, est partie du capital local. Avant la guerre, l'Autriche seule exportait au Canada des lainages dont le fini pouvait se comparer à celui des lainages de Grand'Mère. Encore ne pouvait-on trouver de ces lainages autrichiens que dans les plus vastes de nos magasins à rayons.

La main-d'oeuvre d'extérieur, qui préside à un fini aussi parfait et dont les articles ont été primés par les experts de la revue Vogue, est recrutée dans trente localités de notre région, du fleuve Saint-Laurent jusqu'au nord de la Mauricie, de Louiseville à Saint-Casimir.

La faveur des produits Grand'Mère Knitting a grandi de façon singulière aux Etats-Unis, où le marché d'après-guerre est le plus prometteur.

Il est entendu que la compagnie locale a les meilleures chances de concurrence au Canada et ailleurs en Amérique, parce qu'elle est la seule du genre à donner cette touche personnelle à ses lainages, aussi parce qu'elle les fabrique plus forts et plus durables.

Miscellanées

Voici quelques faits qu'on pourrait rattacher plus facilement à une étude générale, si elle était plus longue, et qui illustrent aussi le progrès de la Grand'Mère Knitting.



M. E.-B. WATSON
Vice-président de la compagnie et gérant des ventes au bureau de Montréal



M. E.-S. McNAB,
directeur et comptable de la compagnie

Les relations ouvrières à cette usine sont excellentes. Il y existe vraiment de la coopération entre patron et employés. Le fait que l'entreprise est locale et que tout le monde s'y connait est pour beaucoup, en effet, dans ces relations excellentes.

Les services sociaux de la compagnie sont bien organisés. Citons en particulier le service de dentiste. Chaque employé peut se faire traiter par le dentiste et obtenir de la compagnie le remboursement de la moitié de ce qu'il a déboursé pour sa dentition. La même contribution de la compagnie existe pour l'examen de la vue. La promotion de l'hygiène sous toutes ses formes est très active à la Grand'Mère Knitting, les autorités de la compagnie sachant qu'une âme saine n'existe que dans un corps sain.

Le personnel de l'usine opère sur trois quarts de huit heures, l'usine fonctionnant ainsi jour et nuit.

Jusqu'en 1943, la Grand'Mère Knitting a tricoté environ 50% des gants de laine utilisés dans l'armée.

Exportations

Avant la guerre, la compagnie exportait en Angleterre, en Nouvelle-Zélande, à la Jamaïque et aux Etats-Unis. Elle tirait ses matières premières du Canada, de l'Angleterre, de la France, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande.

Pendant la guerre, elle a dû limiter ses importations et consacrer toutes ses ventes à la consommation canadienne.

Elle devrait reprendre après la guerre tous ses marchés d'exportation. Elle compte, de plus, vendre une bonne partie de ses produits en Amérique du Sud, dès que les ententes commerciales auront été conclues entre notre pays et les autres pays d'Amérique.

M. Albert Thibeault

M. Albert Thibeault est né le 25 février 1894. Ayant suivi le cours du Collège du Sacré-Coeur de Shawinigan, il a étudié ensuite le génie électrique. Gradué en 1918, il est entré, la même année, au service de la Laurentide Power, qui exploitait avant la Shawinigan, l'énergie électrique produite à Grand'Mère. De 1927 à 1933, M. Thibeault fut au service de la Consolidated Paper Corporation.

En 1933, il a organisé la Grand'Mère Knitting dans les circonstances que nous relatons ici.

Il est échevin sans interruption depuis 1931. L'été dernier, il a été réélu par acclamation. Il fut commissaire d'écoles, de 1937 à 1942. Il fait partie de la Chambre de Commerce, dont il fut président durant trois ans. Il a toujours joué un rôle actif dans l'organisation libérale au fédéral et au provincial.

En 1932, l'échevin Thibeault a organisé à Grand'Mère les jardins ouvriers pour les chômeurs, une initiative qui allait être copiée par d'autres villes et qui a joliment porté profit.

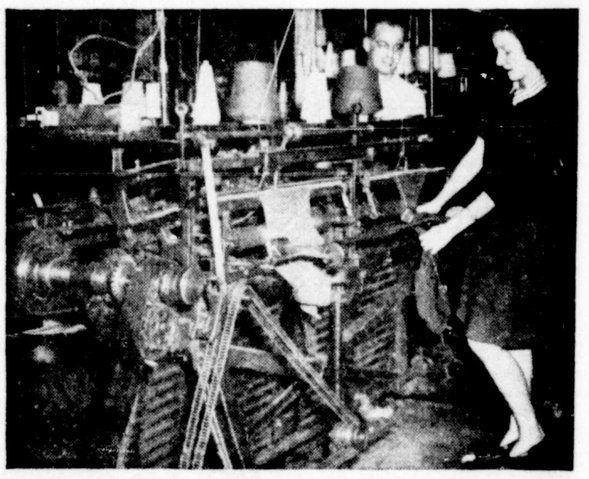
Il est depuis deux ans membre du comité exécutif de l'Association des manufacturiers canadiens. Il est aussi membre du comité d'administration de l'Association professionnelle des industriels.

Il est un fervent des sports, notamment du curling, de la pêche et de la chasse. "Je tue mon orignal chaque année!" nous dit-il avec une fierté bien légitime.

Epoux d'Eva Arseneault, M. Albert Thibeault est le père de trois enfants, deux filles, Mmes Marcel Trudel et Raymond Lamothe, de Shawinigan, et un fils, Maurice Thibeault, étudiant à l'Université d'Ottawa. Il est l'heureux grand-père de deux petits-enfants.



Mme Rose Bucky, contremaîtresse, surveille le travail d'une jeune ouvrière qui relie à la machine les doigts à le paume des gants.



Voici une machine à tricoter les bérets comme en portent nos gars de l'Armée. On aperçoit dans la photo le contremaître Euclide Bernier et une employée, Mlle Jeanne d'Arc Gosselin.

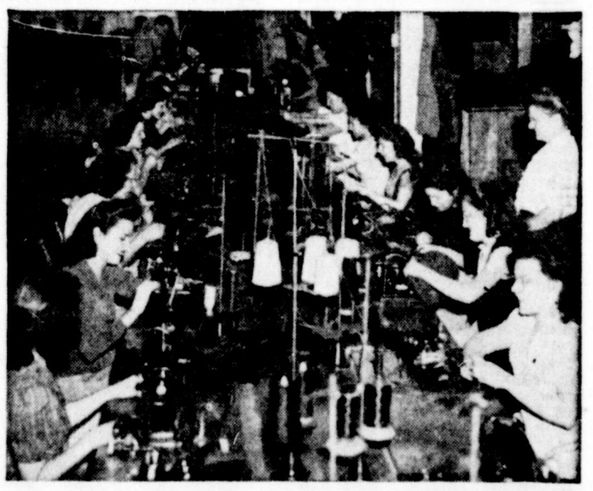
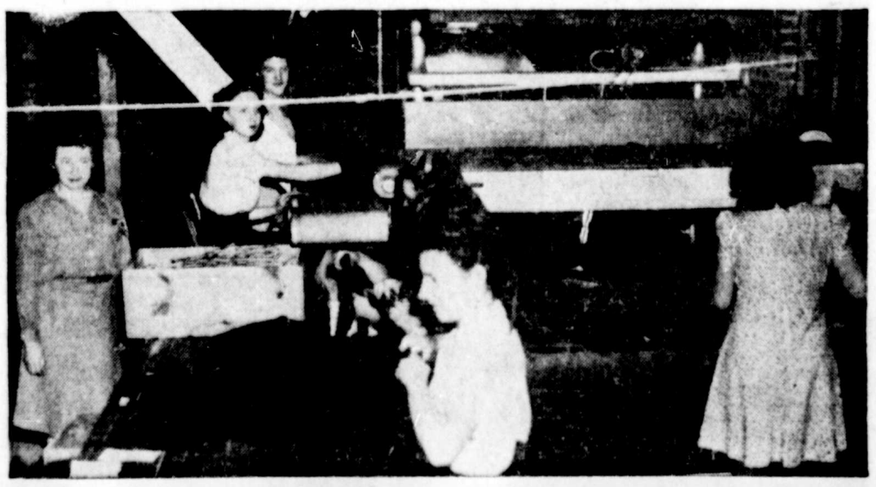
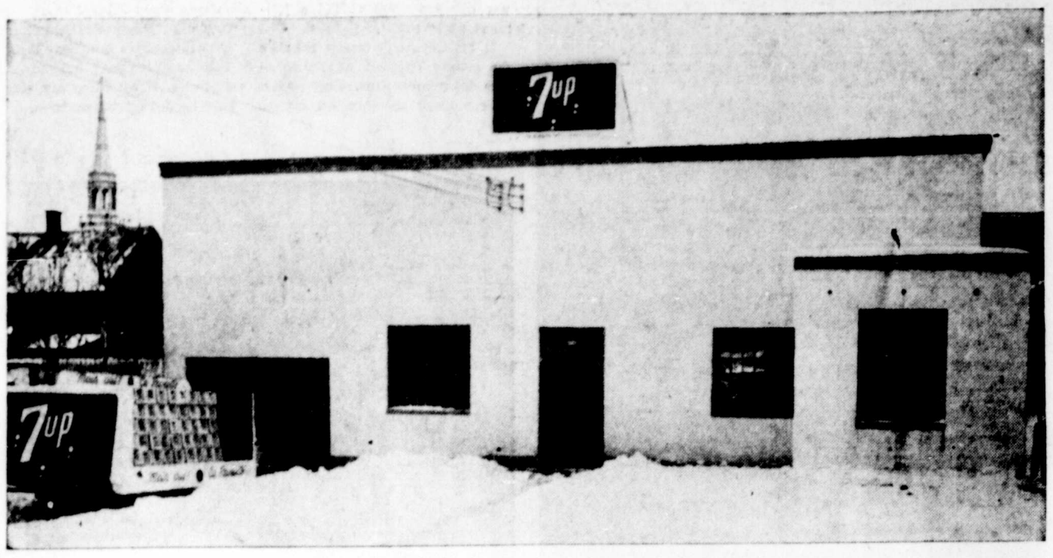


Photo du haut: le service de finissage des bérets; Mme Rose Munn, contremaîtresse. Photo du bas à droite: la teinturerie; les lainages frais teints sont séchés très rapidement à la lampe infra-rouge. Nous assistons ici à la sortie des lainages du séchoir, Mme Emile Bussières est contremaîtresse de ce service. Photo du bas, à gauche: les employés de bureau de la Grand'Mère Knitting.





J.-L. Tardif seul embouteilleur autorisé de Seven-Up dans un vaste territoire de la Mauricie



M. J.-L. TARDIF, propriétaire d'une fabrique de liqueurs douces à Grand'Mère, est le seul embouteilleur autorisé de la compagnie 7-Up dans un vaste territoire de la région du Saint-Maurice. Il a établi cette fabrique, voici quelques mois, dans une élégante construction nouvelle après l'avoir opérée durant cinq ans dans un entrepôt. Son industrie est très prospère, la recette 7-Up a conquis le marché en un rien de temps ici comme ailleurs et M. Tardif n'attend que la fin du rationnement pour imprimer à sa fabrique un rendement total.

J.-L. Tardif n'a pas encore atteint ce qu'il est convenu d'appeler l'âge mûr, mais il a fait le tour de la province, il a tout essayé pour réussir, il a éprouvé le succès et l'insuccès et on verra comment son initiative et son travail tenace l'ont bien préparé à occuper sa situation présente comme propriétaire d'une fabrique d'embouteillage.

A l'âge de 17 ans, M. Tardif, après avoir complété ses études commerciales, débuta comme commis dans un magasin général, à l'emploi de son frère Maurice, à Cabano, comté de Témiscouata, il l'y resta pendant trois ans et se rendit alors travailler à Montréal. Pendant deux ans il remplit les fonctions de commis épicier-boucher. Il s'occupa par la suite pendant deux ans de la vente d'assurance-vie pour la London Life.

C'est alors que J.-L. TARDIF a trouvé un emploi comme voyageur de commerce d'une maison d'épicerie. A ce titre, il a parcouru une grande partie de la province de Québec, notamment la région du Saint-Maurice qui lui a souri tout de suite. Il ne savait pas que, un jour, il posséderait une industrie à Grand'Mère, mais il avait l'intuition de sa destinée, se renseignant sur les industries de la région, ses mouvements de population, ses affaires, sa mentalité, etc.

En 1937, il épousa Alice Deschesnes, de Montréal, et il décida de trouver une profession qui lui permit de demeurer avec sa famille. Il devait changer encore de métier plusieurs fois avant d'arrêter définitivement son choix sur l'ouverture d'une fabrique de liqueurs douces. Il fut durant un an propriétaire d'une épicerie-boucherie de Montréal et, durant plusieurs mois, propriétaire d'un magasin ambulait de pâtisseries et de bonbons, ayant acquis un camion pour faire la distribution à domicile.

Rencontre profitable

J.-L. Tardif ne savait pas très bien ce qu'il ferait maintenant. Il se demandait depuis quelques jours si l'expérience nouvelle qu'il tenterait, quand il vit un ami qu'il avait rencontré souvent au temps où il était voyageur de commerce.

Cet ami avait des connections. Il a suggéré à J.-L. Tardif de fabriquer des eaux gazeuses et d'aller s'établir dans la région du St-Maurice. Tardif s'est rappelé ses voyages à Grand'Mère et dans les autres centres de la Mauricie, il s'est rappelé aussi que les journaux du temps annonçaient un essor considérable de ce côté-là. Et il est venu à Grand'Mère!

Le 15 juin 1940, il inaugurait dans cette ville une fabrique d'eaux gazeuses, la logeant d'abord dans un entrepôt de la 7e avenue appartenant à l'échevin Desrochers.

Il venait à Grand'Mère pour embouteiller de "l'Orange-Crush", de la bière d'épinette "La Canadienne" et plusieurs autres essences de liqueurs douces.

En 1942, il signait un contrat de franchise avec 7-Up de Montréal.

Comme la demande se faisait de plus en plus grande pour les liqueurs douces, il discontinua tour à tour ses autres lignes, vu le rationnement du sucre, pour manufacturer seulement que le 7-UP.

Il est entendu que les opérations de sa fabrique seront accrues dès la levée du rationnement.

Il a d'ailleurs à sa disposition la machinerie moderne qui pourrait répondre tout de suite à ce rendement accru. Il fera installer dans quelques jours une machine nouvelle qui complétera l'embouteillage automatique des eaux gazeuses.

Les eaux gazeuses 7-UP de J.-L. Tardif sont faites dans les meilleures conditions d'hygiène et de propreté. La machinerie utilisée est absolument nette, les bouteilles sont stérilisées avant d'être remplies et elles sont examinées l'une après l'autre avant d'être encaissées.

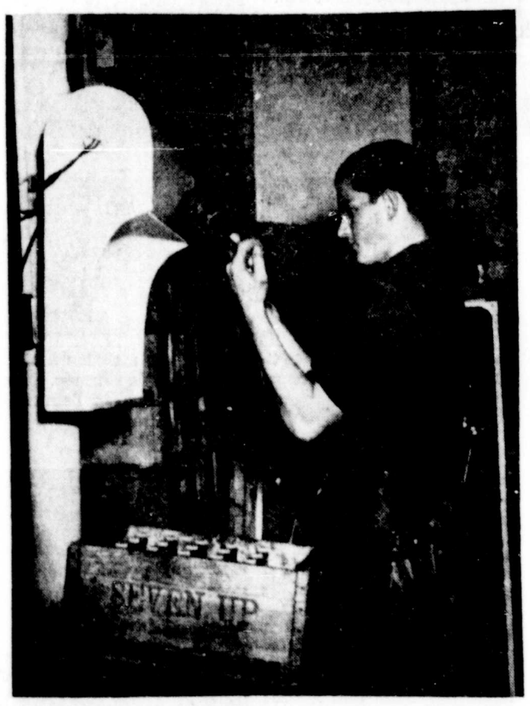
L'eau la plus pure

Nous avons vu que J.-L. Tardif s'est établi à Grand'Mère à cause de la prospérité de la région. Il a opté pour Grand'Mère aussi parce que cette ville fournit l'eau la plus pure qui soit et la plus appropriée à la fabrication des eaux gazeuses. Il faut absolument que l'eau soit froide pour fabriquer les eaux gazeuses dans des conditions normales, autrement il est impossible de faire un produit de premier choix. Le degré maximum de l'eau du Lac des Piles, distribuée à Grand'Mère, est de 54 degrés seulement aux jours les plus torrides de l'été.

Le personnel

J.-L. Tardif opère sa fabrique dans sa construction nouvelle de la 3e Avenue depuis le 1er mai 1945. Cinq employés y travaillent avec lui. Ce sont Gérard Viau, préposé à la préparation des sirops et à la surveillance des produits; Roger Houle, préposé à la machinerie et aux stocks; René Morais, préposé à la livraison, et les aides Fernand Dubé et Maurice Grenier.







Le territoire desservi par J.-L. Tardif, embouteilleur, comprend Shawinigan et Grand'Mère, il va jusqu'à Saint-Alexis-des-Monts, Saint-Roch-de-Mékinac et le Lac aux-Sables.

Pour terminer ce reportage sur le note la plus heureuse, disons que J.-L. Tardif est l'heureux père de quatre enfants, Jacques, Yves, Monique et Claude.

Photo du haut: l'immeuble moderne où M. J.-L. Tardif fait l'embouteillage des liqueurs 7-Up à Grand'Mère. Ci-dessus: M. J.-L. Tardif, propriétaire de la manufacture.

Ci-contre, nous assistons aux trois opérations capitales de l'embouteillage; en haut: les bouteilles qu'on vient de remplir à la machine sont mirées, le personnel s'assurant de l'absence de toute impureté dans les bouteilles qui seront livrées tout à l'heure, M. Maurice Grenier est préposé à cette fonction; au centre: M. G. Viau, inspecteur de 7-Up, veille à la distribution égale d'essence, laquelle maintiendra la qualité du 7-Up pour l'agrément de la clientèle; en bas: le lavage et l'embouteillage des bouteilles se font de façon automatique; d'ici quelques jours, M. Tardif fera installer dans son usine une machine encore plus moderne qui facilitera davantage l'embouteillage. Nous reconnaissons sur cette photo M. Roger Houle, embouteilleur, et Fernand Dubé, préposé à la distribution des bouteilles sur la machine.



La quincaillerie B. Robert fera plus que tripler sa superficie

DÈS QU'IL AURA OBTENU du gouvernement les permissions nécessaires et que les matériaux de construction seront disponibles, M. Bruno Robert, quincailler de Grand'Mère, procédera à un agrandissement considérable de son magasin. La quincaillerie Robert occupe présentement sept mille pieds de plancher; elle en occupera vingt-cinq mille, lorsque les plans, élaborés par son propriétaire, auront été exécutés. Il faudra donc plus que tripler l'espace du magasin, il faudra presque le quadrupler.

Dans ces projets d'expansions, Bruno Robert atteste la confiance extraordinaire que lui inspire la prospérité de Grand'Mère et de ses citoyens. Grand'Mère est présentement en plein essor. Avec la demi-douzaine d'industries nouvelles qui s'y établiront le printemps prochain, cette ville connaît l'après-guerre la plus chargée de promesses. Les usines actuelles emploient déjà des centaines d'ouvriers et d'autres centaines d'ouvriers trouveront un gagne-pain régulier dans les usines nouvell's. Le fait que les industries de Grand'Mère sont diversifiées ajoute encore àx ces promesses Grand'Mère sont diversifiées ajoute encore à ces promesses d'avenir.



M. Bruno Robert, qui possède déjà une des quincailleries les plus importantes de notre région, n'entend pas se laisser distancer dans ce progrès général. C'est pourquoi il s'apprête à bâtir, à bâtir beaucoup plus grand.

Commerce de 1904

Cette quincaillerie de la rue Sainte-Catherine (6e avenue) a été fondée en 1904 par M. J.-A. Robert, père du propriétaire actuel.

M. J.-A. Robert est mort il y a deux ans, laissant à Grand'Mère le souvenir d'un homme intègre et d'un citoyen éminent. Il était natif de Sainte-Elizabeth, près de Joliette et il était établi à Grand'Mère depuis 1898.

M. J.-A. Robert est venu à Grand'Mère cette année-là pour diriger le service de quincaillerie de la Laurentide Paper (aujourd'hui Consolidated Paper Corporation). Il avait connu à Joliette son expérience dans la quincaillerie, y ayant travaillé comme commis durant plusieurs mois.

En 1901, M. Robert a quitté son emploi à la Laurentide pour fonder une première quincaillerie en société avec M. Pierre Neault, l'ancien député. Cette société a opéré durant trois ans.

Après quoi, M. Robert a fondé seul la quincaillerie que dirige maintenant son fils, M. Bruno Robert.

Grand'Mère commençait à peine à poindre en 1900 quand les premiers commerçants s'y sont aventurés. Il est vrai que le risque était moins grand qu'ailleurs, en raison des travaux immenses qu'on exécutait alors le long du Saint-Maurice et de ceux, plus considérables encore, qui s'annonçaient pour l'avenir.

Ainsi, la quincaillerie Robert s'est-elle associée à l'histoire de la ville dès ses débuts. Elle a suivi les mêmes progrès, elle a connu la même prospérité continue.

Le magasin est situé sur la rue Sainte-Catherine, à brève distance de l'église Saint-Paul, en plein centre commercial de Grand'Mère. M. J.-A. Robert, le fondateur, a élevé sa famille à l'étage supérieur du magasin.



Son épouse, née Aglaé Beaupré et originaire de Sainte-Flore, lui a survécu. Elle est maintenant âgée de quatre-vingt-trois ans.

De père en fils

En 1936, M. J.-A. Robert s'est retiré des affaires en vendant son commerce à son fils, Bruno. Le nouveau propriétaire-gérant a suivi les traces de son père avec un esprit très ouvert aux affaires et à l'expansion.

Quand la guerre s'est déclarée en 1939, Bruno Robert avait déjà préparé des plans pour agrandir son commerce. Il lui a failu en retarder l'exécution, se contentant d'agrandir un peu ses entrepôts en attendant les années normales de la paix.

Le printemps dernier, M. Bruno Robert a fait construire un entrepôt aux dimensions respectables sur la 6e avenue A, juste à l'arrière de son magasin.

Un plan d'ensemble

Cette construction a marqué l'inauguration d'un plan d'ensemble qui doit englober la vieille construction et sa façade l'entrepôt à trois étages et une construction plus grande qui reliera dans quelques années, sinon dans quelques mois, la façade qui donne sur la 6e avenue à l'autisse qui donne sur la 6e avenue A.

C'est comme ça que M. Bruno Robert en viendra à loger sa quincaillerie dans un rez-de-chaussée, deux étages supérieurs et un sous-sol formant un total de 25,000 pieds carrés.

Si le propriétaire obtient à temps les autorisations et matériaux nécessaires, il entreprendra cet agrandissement dès l'an prochain.

Une belle famille

La famille Robert est très favorablement connue à Grand'Mère et aux environs. Deux des frères de M. Bruno Robert sont dans le clergé trifluvien. Ce sont MM. les abbés Charles-Edouard Robert, aumônier du Patronage St-Charles, et Jean Robert, professeur au Séminaire Saint-Joseph. Un autre de ses frères, M. Mathias Robert, est garagiste à Grand'Mère.

Dans le médaillon, feu J.-A. Robert, fondateur du magasin; ci-contre, M. Bruno, son fils, propriétaire actuel.

M. Bruno Robert a épousé à Grand'Mère Antoinette Garon. Douze enfants vivants sont issus de ce mariage. La plupart d'entre eux fréquentent le collège, le couvent ou l'école.

Au service des autres

Les propriétaires de la quincaillerie Robert, père et fils, se sont toujours intéressés activement à la vie municipale et aux mouvements des associations de Grand'Mère.

M. J.-A. Robert fut maire de sa ville durant quatre ans, de 1908 à 1912, et il fut échevin durant six ans.

Ayant été durant vingt ans secrétaire de la Commission scolaire de Grand'Mère, il fut commissaire d'écoles durant plusieurs années.

Il fit de plus partie de la Chambre de commerce et du conseil local des Chevaliers de Colomb.

M. Bruno Robert est commissaire d'écoles depuis deux ans.

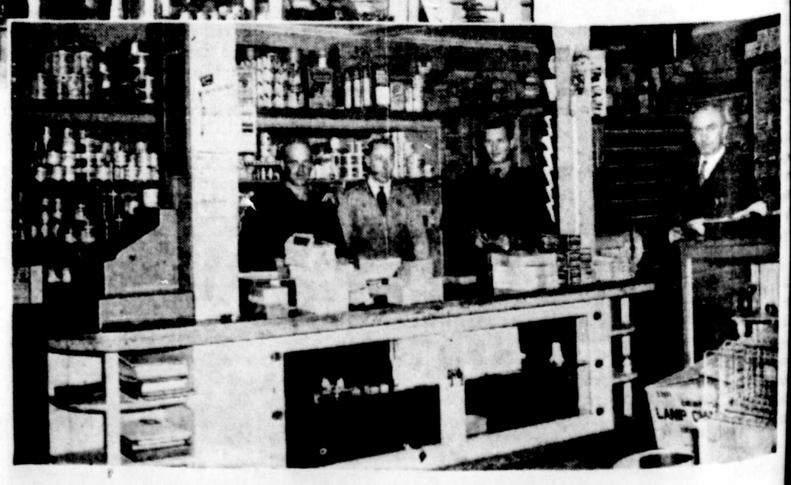
Depuis longtemps membre de la Chambre de commerce, il en fut vice-président durant une dizaine d'années.

Il est marguillier de la paroisse Saint-Paul, membre du 4e degré des Chevaliers de Colomb, membre de l'Association des marchands-détaillants, etc. Il était autrefois amateur de chasse et de pêche et il le serait encore aujourd'hui, s'il avait le temps de se livrer à ses sports favoris.

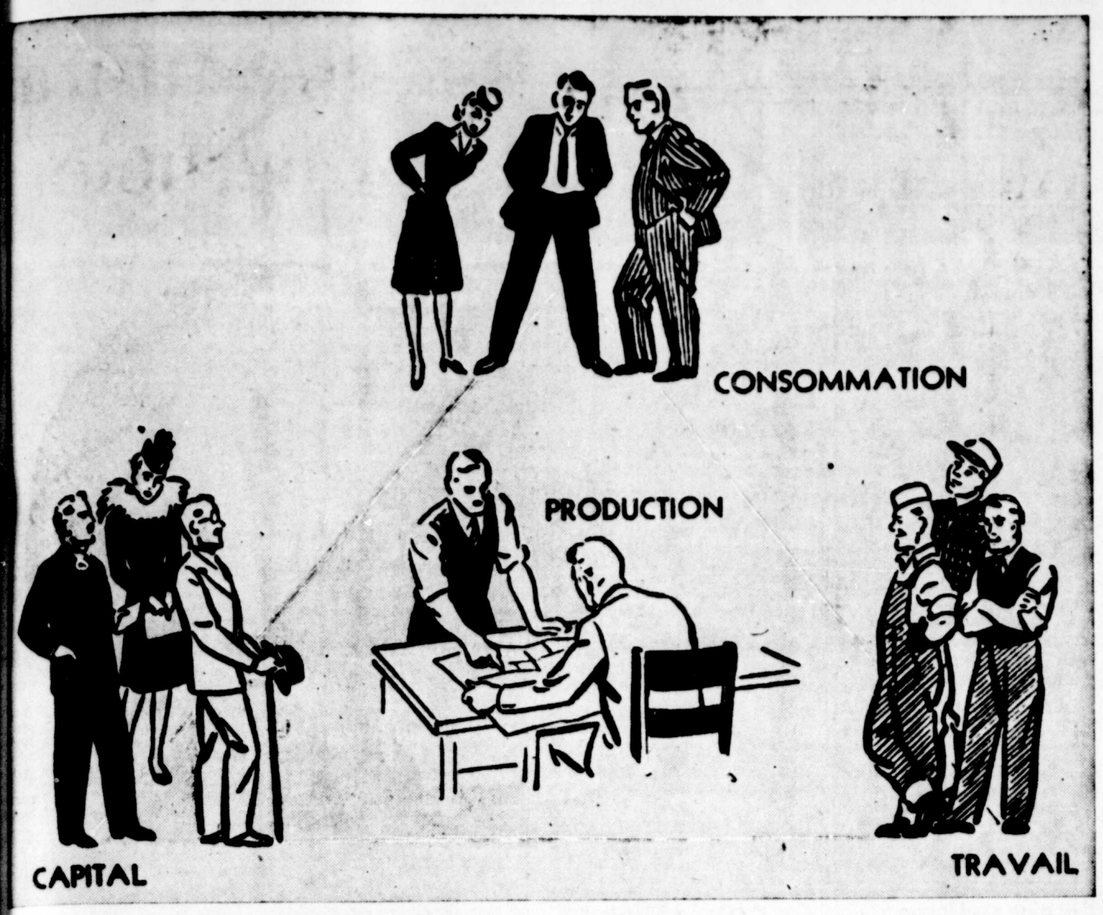
Le personnel

Le personnel de la maison Robert se compose présentement comme suit: M. Bruno Robert, propriétaire-gérant; MM. Aimé Houle, assistant-gérant, Gérard Boisvert, Paul Saint-Pierre et Roland Gauthier, commis; Hélène Robert, secrétaire.





Photos extérieure et intérieure de la quincaillerie Bruno Robert, rue Sainte-Catherine, Grand'Mère; de gauche à droite au comptoir: MM. Paul St-Pierre, Gérard Boisvert, Aimé Houle, assistant-gérant, et Bruno Robert.



Le triangle de l'abondance

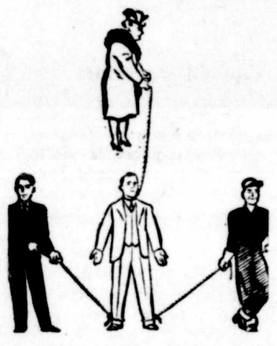
The Canadian Chamber of Commerce nous a permis de reproduire dans la présente édition le texte d'un pamphlet qu'elle vient de publier, sous le titre de "Le Triangle de l'Abondance".

L'auteur de la brochure, lisons-nous dans l'avant-propos, a puisé largement dans un article de M. F. C. Crawford, président.

L'auteur de la brochure, lisons-nous dans l'avant-propos, a puisé largement dans un article de M. F.-C. Crawford, président du conseil d'administration de la National Association of Manufacturers et de la Sté Thompson Products, Inc. *dont la succursale canadienne* Thompson Products Ltd, *est à St. Catharines (Ontario)* The Readers' Digest Asociation Inc. *détient le copyright du texte d'origine, intitulé* The American Triangle of Plenty. *Désireux d'en accroître la circulation, déjà très active au Canada, nous remercions* M. F.-C. Crawford, *ainsi que la* National Association Inc. *d'en avoir autorisé la reproduction et la traduction.*

Nous ne doutons pas que ces considérations, dont le ton parfois badin n'affaiblit en rien la profonde portée économique, contribueront puissamment à une appréciation mieux raisonnée de l'intérêt commun qui lie étroitement le capital, le travail et le consommateur.

Il est parfaitement inutile de cacher aux Canadiens que le contentement réside dans la modération et le *statu quo*. Ce serait un coup d'épée dans l'eau. Notre Dominion est l'oeuvre de générations d'hommes entreprenants, animés d'infatigables ambitions. Ils ont voulu élever le niveau de la vie; ils y sont parvenus. Mais l'appétit vient en mangeant, et ils ne sont pas encore satisfaits. Le jour ou nous verrons de notre ambition, ce jour-là nous pourrons avoir atteint le terme de nos ambitions, ce jour-là — nous ne seront plus des Canadiens.



Voilà pourquoi il est oiseux de prêcher à l'ouvrier canadien que rien sort est préférable à celui de son congénère russe ou suisse, portugais ou britannique. Le but de notre travailleur, à nous, c'est de se hisser au-dessus de la démagination d'ouvrier *canadien*. On a comparé les possibilités de l'avenir de nos nationaux à un escalier roulant, interminable et sans palier. Eh bien! ce sont ces prix magiques qu'il veut, inlassablement, escalader. C'est bien naturel, et tout à son éloge. Mais il n'y a *qu'une façon* d'y arriver — il ne réussira que s'il s'y conforme.

Considérons maintenant le Canadien qui a de l'argent à placer. C'est par définition "le Capitaliste". Tout comme l'ouvrier, il ne travaille pas pour des prunes. Il s'attend à ce que ses fonds lui rapportent un bénéfice équitable. Et il peut se lamenter tout aussi aigrement... et bruyamment.

C'est ici qu'entre en scène ce que l'économiste appelle "la production"; industrie ou commerce. Pour les besoins de la cause, simplifions en la personnifiant dans son bureau de direction et d'exécution; mieux encore, disons simplement: "Le Directeur."

Donc, le Capitaliste vient chanter pouilles au Directeur. L'Ouvrier fait de même, et laisse entendre qu'une grève est loin d'être impossible. A l'unissons, le Capitaliste menace de mettre à pied le Directeur et toute sa smala et de les remplacer — avantageusement. Le Directeur encaisse avec joie l'intéressante alternative de produire *simultanément* plus de bénéfices et plus de salaires. Aimable exercice, s'il n'est pas dégommé en chemin.

Imaginons un triangle, et à la base, M. le Directeur en assez triste posture. Car voici, dans l'angle gauche le Capitaliste qui, ayant ligoté la directoriale chevelure droite, tire énergiquement sur la corde chaque fois qu'il réclame d'un dividende, et, dans l'autre coin, l'Ouvrier qui, par un procédé analogue et non moins péremptoire, lui rappelle qu'une augmentation de paye ne serait pas à dédaigner. Quant à l'angle supérieur, c'est celui de la demande, de l'acheteur, du grand public, bref de notre quatrième personnage: "Le Consommateur" en l'occurence une consommatrice qui, dans l'espoir d'occasion toujours plus fructueuses, strangule périodiquement notre bouc-émissaire.

Le Consommateur est, ou croit être, un marchandeur émérite, un mathématicien distingué, un connaisseur en aubaines de grande classe. C'est bien humain. A son avis, la qualité de la marchandise n'est jamais à la hauteur, son prix n'est jamais assez modique, et le colis jamais assez volumineux. Ces dames, particulièrement, sont sans entrailles. Elles feront affaires pendant dix ans avec quelque malheureux, entretiendront avec lui des rapports presque tendres, et le plaqueront current pour ménager trois sous, subito en faveur de son pire concurrent pour ménager trois sous.

Nouveau Robert Houdin, le Directeur doit conséquemment, d'un seul coup de baguette, extraire de son gibus, sous forme de dividendes, de salaires augmentés et d'affriolantes aubaines, non plus deux, mais trois lapins plus dodus que jamais.

Comment s'y prendra-t-il? Supposons que sa société commerciale fabrique des parapluies; baptisons "Jos Canadien" le personnel ouvrier; et simplifions derechef en admettant que Jos empoche les frais de production de chaque parapluie. Il touche un dollar de l'heure. En une heure il fait un parapluie.

Quatre à quatre, le Directeur apporte au Consommateur cet utile accessoire. Le consommateur lui en offre un dollar, et non sans rechigner. "Mais ne revenez pas demain," ajoute-t-il, "car nous connaissons un parapluies, à Saint-Pépin-Jonction, qui vend les siens 90 cents."

Anéanti, le Directeur retourne clopin-clopant à la fabrique et donne le dollar à son collaborateur. Il ne peut pas faire autrement. La rémunération de la main-d'oeuvre est le premier de tous les privilèges qui grèvent le revenu d'une compagnie — et ce n'est que justice. Au Capitaliste revient *l'espoir* d'un bénéfice.... Tout compte fait, Jos reçoit le dollar, le Consommateur a le parapluie, et le Capitaliste peut se fouiller. Inutile d'ajouter que son coin du triangle commence à sentir le roussi, car le Conseil d'administration s'est assemblé dans le dessein louable de mettre le président à la broche.

Ce monsieur est désespéré, et tout le personnel de direction étourdi sous le coup. Problème: comment faire entrer plus de dollars dans ce malheureux triangle?

Une idée de génie montre soudain le museau: "Les dollars", murmure-t-elle modestement, "ne sont pas la richesse. Des denrées de la marchandise voilà la richesse. *Ipso facto*, des parapluies sont de la richesse. *Si vous voulez faire entrer plus de dollars dans votre fameux triangle, faites-y d'abord entrer plus de parapluies!"*

Approbation unanime de MM. les administrateurs, bientôt douchée par le Directeur, qui leur dit: "Messieurs, vous n'avez pas encore engagé assez de capitaux dans votre entreprise. Jos n'a pas l'outillage qu'il lui faut pour fabriquer ses parapluies. Il fait le tour de la fabrique pour réunir ses manches, ses tiges et ses étoffes. Ses machines sont lentes et démodées. Il s'impatiente, il sue, il jure, et plus il s'éreinte moins il fait des parapluies. Modernisez Jos, vous y gagnerez. Ca vous coûtera chaud, mais on ne cueille pas de bégonias sans arroser le jardin."



Tout en grinçant des dents, MM. les Administrateurs saisissent cette fine allégorie, et Jos a bientôt la plus agréable des surprises. Assis sur un haut tabouret, il voit un convoyeur lui apporter son matériel. Ses machines sont modernes. En une heure, et plus commodément, il fait, non pas un, mais deux parapluies

Le Directeur est aux anges. *("Qu'ils y viennent avec leurs menaces . . . je suis i-na-mo-vible!")* Il file chez le Consommateur et lui dit: "Ne pensez plus à ce sénile mercanti de Saint-Pépin! Voici deux superbes parapluies à 75 cents chacun."

Extatique, le Consommateur saisit les parapluies. Le Directeur râfle le dollar et demi, regagne l'atelier, et dit à Jos: "Pige-moi ça mon vieux! Hier nous avons vendu une heure de ton travail pour un dollar. Aujourd'hui j'ai vendu une heure de ton travail pour un dollar cinquante. Ne sois pas fâché, ne te mets pas en grève, ne fais pas le tire-au-flanc. Nous voulons que tu travailles et que tu aimes ton travail. Le travailleur content est le seul qui vaille grand'chose. Conclusion: nous t'augmentons. Mais cette différence de cinquante cents, tu ne l'auras pas toute. Tu mérites *ta part* au gâteau mais les personnes dont l'argent a servi à acheter ton nouvel outillage, ne méritent-elles pas *leur part*, elles aussi? Donc, à part égale! Moitié pour toi, moitié pour la compagnie. Tu toucheras désormais un dollar et quart de l'heure.

Ce n'est pas un conte de fées. C'est tout simplement, en abrégé, ce qui s'est passé, depuis un demi-siècle, dans toutes les industries canadiennes vraiment conscientes du mouvement des idées. C'est ainsi que fonctionne, dans notre pays, "l'escalier roulant" des salaires, cet escalier qui n'arrête jamais. Et il ne peut fonctionner *d'aucune autre façon.*

M. Carl Snyyder, docteur en économie politique, l'explique clairement dans son volume intitulé *Capitalism the Greator.* Ses observations statistiques, fruit de toute une vie consacrée à l'étude, prouvent de façon irréfutable que *la hausse des salaires est rigoureusement à proportion de l'augmentation des nouveaux capitaux engagés dans une entreprise et de l'installation de machines neuves et de nouveaux aménagements de force motrice.*

En bref, *plus il y aura de capitaux engagés dans l'entreprise, plus nous encaisserons de recettes.* L'argent ainsi placé est le moteur qui actionne l'escalier roulant dont nous parlions tantôt et ce dispositif magique, si l'on ne met pas de bâtons dans ses roues, peut monter indéfiniment. Regrettons qu'il soit souvent en grand danger. Et voici trois façons de le débrayer tout net:

(*a*) Si le gouvernement interpose son autorité chaque fois que la direction obtient 50 cents de plus du consommateur, et s'il perçoit la totalité de ce montant sous forme d'impôts, le salaire de l'ouvrier restera tel quel. Qu'importe que Jos fasse grève pendant toute une année si la caisse ne dispose pas de l'argent nécessaire pour augmenter son salaire? Son geste sera vain. Il serait judicieux que Jos écrivit plus souvent aux hommes politiques qui lui veulent du bien, à Ottawa et dans sa province, et leur expliquât cette vérité première en mots d'une syllabe.

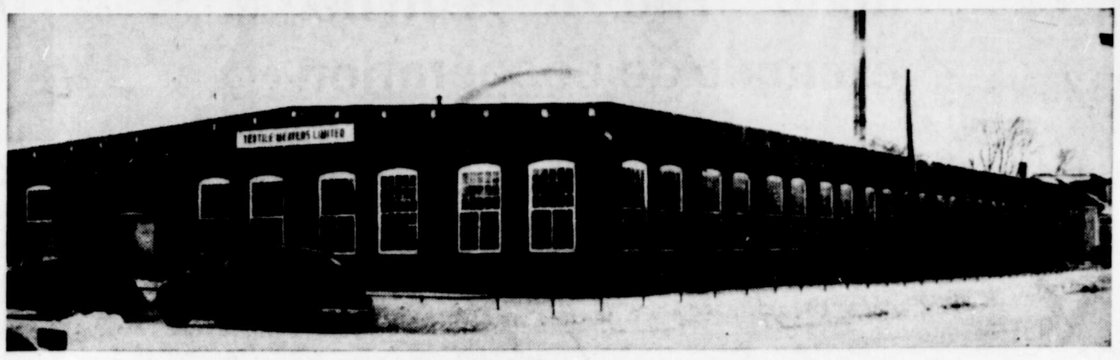
(*b*) Si Jos ne veut rien voir et prend pour soi les 50 cents *in toto*, il ne restera plus rien pour les actionnaires. Renvoyer la balle ne présente, en ce cas, aucune difficulté. "Jos," diront-ils, "prend bien soin de ton outillage car tu n'en auras pas d'autre de sitôt! Et ton rendement en parapluies? Immobilisé—comme tes recettes. Nous, nous tirons l'échelle. Et, Jos, dis adieu aux augmentations de salaire!"

Mélancolique vérité, que certains Jos devraient approfondir...

Enfin (*c*), la troisième manière d'arrêter l'escalier roulant — et, en même temps, toute progression économique, quelle qu'elle soit — dépend de l'attitude des actionnaires eux-mêmes. Ce n'est pas un cas fréquent, mais il arrive qu'ils disent à la direction: "Vous avez donné 25 cents à Jos. Nous voulons maintenant l'autre pièce de 25 cents, payée sur-le-champ sous forme de dividende."

(Suite à la page 91)

Les tissus Laurentide vendus à travers le Canada tout entier





LES TISSUS LAURENTIDE FABRICS" fabriqués à Grand'Mère, ont conquis le marché canadien, d'Halifax à Vancouver. Ils sont particulièrement en faveur à Montréal, à Toronto et dans d'autres grands centres. A feuilleter l'histoire encore brève de la Textile Weavers — société formée en 1934 — il y a de quoi étonner dans la conquête aussi rapide d'un marché aussi vaste. Car cette industrie a débuté pauvrement dans une maison de rapport désaffectée — aujourd'hui un garage — qui appartenait à la Cité de Grand'Mère. Elle s'est installée plus tard dans un local mieux approprié à ses besoins et voici que la Textile Weavers, qui a couru de progrès en progrès, vient tout juste de terminer un nouvel agrandissement.

La Textiles Weavers Limited appartient à la Textile Sales Limited, de Montréal, et est dirigée par elle. Le président-gérant et fondateur des deux compagnies est M. A.-C. Salter. Celui-ci était presqu'un tout jeune homme quand il a lancé cette entreprise manufacturière et il a prouvé une fois de plus que "la valeur n'attend pas le nombre des années."

La Textiles Weavers, qui ne comptait d'abord qu'une tisserande rie et qui importait son fil d'Angleterre, a voulu compléter sa manufacture depuis 1939 en la dotant d'une filature, d'une carderie et d'une teinturerie. De sorte que la Textile Weavers, qui n'opérait en 1934 que dix-huit métiers avec vingt-cinq employés, a maintenant à son service cent quarante personnes et fait elle-même toutes les opérations pour transformer la laine brute en tissus finis de couleurs variées.



L'installation

L'homme, qui installa une tissanderie dans une maison de rapport de la rue Sainte-Catherine de Grand'Mère en 1934, avait acquis une profonde expérience dans ce domaine, ayant été vendeur au Canada de tissu anglais. Ayant parcouru durant quelques années les grands centres du pays, il avait connu les goûts de la clientèle canadienne et les produits les plus en faveur.

M. Sam Leach fut le premier surintendant de la manufacture. Les dix-huit métiers du début venaient d'une usine américaine que M. Leach avait dirigée antérieurement.

Il va sans dire que la main d'oeuvre de Grand'Mère ne connaissait pas grand'chose alors des tissus Shetland et autres tissus pour vêtements de dames que la compagnie voulait fabriquer et mettre sur le marché. Mais la main d'oeuvre canadienne-française a toujours témoigné d'une grande dextérité à l'ouvrage et la qualité des tissus "Laurentide Fabrics" n'a jamais fait défaut.

Déménagement

Au début donc, la Textiles Weavers avait loué de la Cité de Grand'Mère une maison à logements inoccupés. L'espace manquant bientôt en raison d'une production accrue, la manufacture s'est transportée en 1936 et 1937 dans une bâtisse plus grande où avaient opéré successivement la Beaver's Stove, la Grand'Mère Shoe et la St-Maurice Shoe. La Textile Weavers y a transporté les métiers de sa tisserande rie.

Jusqu'à la déclaration de la guerre en 1939, la Textile Weavers a importé d'Angleterre le fil de laine qu'elle tissait. Elle n'opérait jusque là qu'une tissanderie.

En 1940, la Textile Weavers a acquis tout l'équipement qu'il fallait pour filer, carder et teindre la laine. La même année, elle construisait une bâtisse nouvelle près de sa première manufacture et y transportait les métiers de sa tisseranderie, logeant la filature dans la vieille bâtisse.

En décembre 1941, elle a ajouté à ses services ceux de la teinturerie et du finissage, après avoir complété la deuxième partie de la construction nouvelle.

Depuis ce temps, elle fait toutes les opérations transformant en tissus divers la laine brute qu'elle importe d'Australie.

Les tissus Laurentide, fabriqués par la Textiles Weavers, servent à la confection des vêtements d'extérieur pour dames. On en fait surtout des manteaux d'automne et de printemps, des costumes, des jupes, des robes. Ce sont des tissus très fins en même temps que très durables. On trouve des tissus Laurentide dans tous les grands magasins du Canada.

Ci-haut, les deux manufactures de la Textiles Weavers à Grand'Mère; l'immeuble de brique, le plus récent, abrite la tisseranderie; l'autre abrite la filature.
Ci-contre: M. A.-C. Salter, de Grand'Mère, président-gérant de la compagnie; M. R.-H. Leach, surintendant.

●

M. A.-C. Salter

M. Salter, qui a élu domicile à Grand'Mère après y avoir fondé son usine, est né à Carleton-Place, près d'Ottawa. Ayant terminé ses études à Ottawa, il s'est spécialisé très jeune dans la vente des tissus anglais au Canada.

Il est président de Textile Sales Limited, de Textiles Weavers, de tingdon, et directeur de Dauray Frères, de Grand'Mère.

Le surintendant

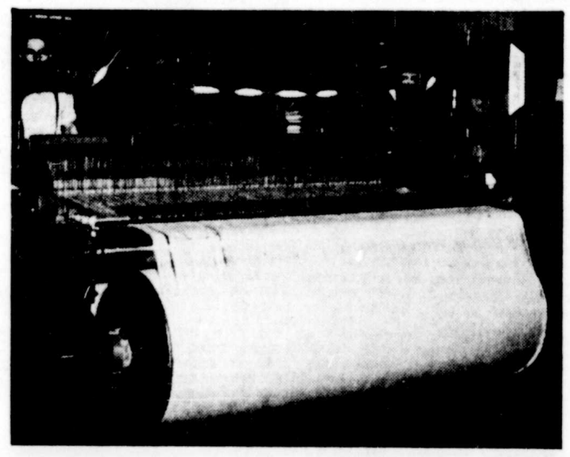
Ces compagnies ont leur bureau principal à Montréal où M. Salter doit se rendre plusieurs fois par mois. Son principal assistant à l'usine de Grand'Mère est M. R. H. Leach, surintendant.

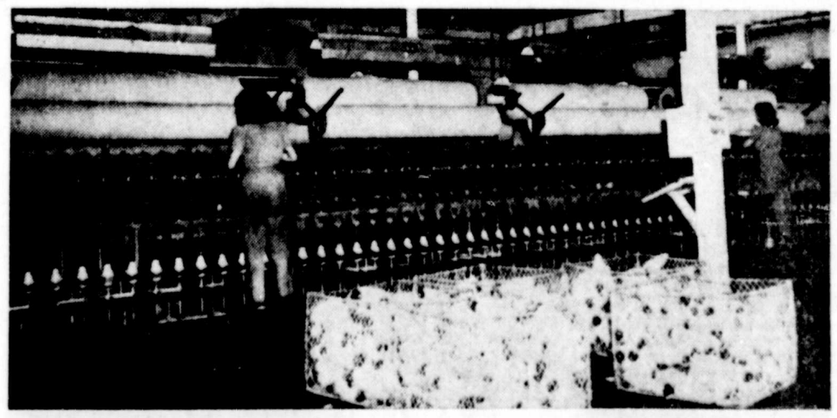
Celui-ci est le fils de M. Sam Leach, premier surintendant de l'usine en 1934. Depuis la fondation de l'usine jusqu'en 1940. R. H. Leach a agi comme assistant-surintendant. Quand son père est passé au service de Dauray Frères, en 1940, il a assumé les fonctions de surintendant.

R.-H. Leach, né au Connecticut, a travaillé dans plusieurs filatures des Etats-Unis avant de venir s'établir à Grand'Mère.

Un sportsman

M. Salter consacre ses rares loisirs à la pêche, au golf et au curling. Il fait partie du club de pêche Commodore, du Grand' Mère Golf Club et du Grand'-Mère Curling Club.





●

Ci-haut, un métier à tisser de la Textiles Weavers; ci-contre : deux ouvrières expertes dirigent une des immenses machines de la filature.

●

Les sept frères Boisvert donnent aux Piles un bel exemple de coopération



Feu J.-R. Boisvert fondateur



Lucien Boisvert président



J.-Régis Boisvert, vice-président



J.-Emile Boisvert, secrétaire-trésorier.



J.-B.-Arth. Boisvert, directeur-gérant



Alphonse Boisvert, directeur

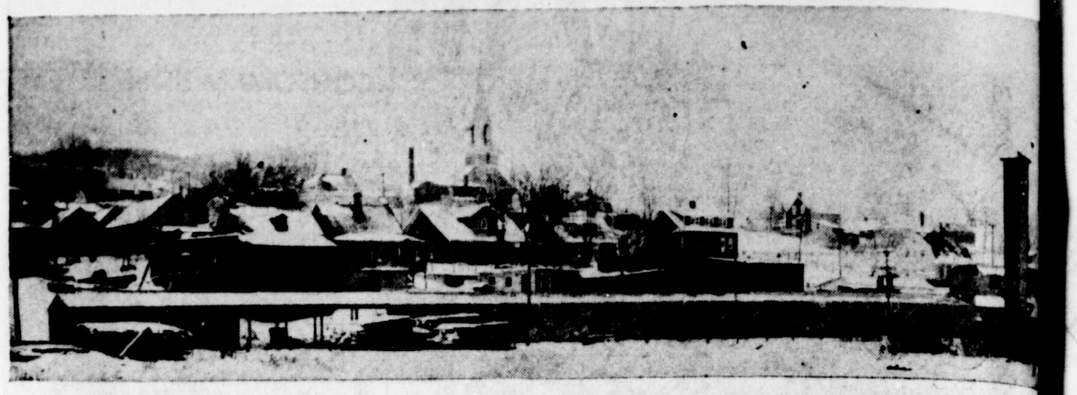


Antonio Boisvert directeur



Alfred Boisvert directeur

Ci-contre: photo des industries Boisvert à Grandes-Piles, avec l'église et le village à l'arrière-plan. En bas, à l'extrême gauche: M. Gilles Belleville, employé, façonne une pièce de métal à l'aide d'un marteau à pouvoir. En bas, au centre: M. Georges Boisvert travaille à la meule d'émeri, et M. Régis Boisvert, vice-président de la compagnie, fait fonctionner la foreuse. En bas, à droite: une vue du magnifique bureau de la compagnie: MM. Emile Boisvert, gérant, Antonio Boisvert, assistant-gérant et gérant des ventes, et Jean-Guy Vaugeois, comptable, sont au travail.



ILS SONT SEPT. Les sept frères Boisvert. Ils possèdent et dirigent aux Grandes-Piles l'industrie florissante que leur a léguée leur père. On serait tenté de les appeler les "Macchabées de la Mauricie", comme on a appelé les frères Lemoyne "les Macchabées de la Nouvelle-France". Ils exécutent, en effet, leur travail dans la meilleure union d'esprit et de coeur et manifestent une entente fraternelle exemplaire.

Raoul Boisvert, qui est décédé en 1939, après une rude existence de labeur, avait voulu ça pour ses fils. Les sept vous diront que leur père a pensé, dès sa jeunesse à établir tous ses gars dans une industrie à eux. Il a songé surtout à les établir ensemble pour leur assurer un avenir tout en conservant intacts les cadres de cette vraie famille canadienne-française.

Sept frères possédant et dirigeant une même industrie, cette caractéristique de J.-R. Boisvert & Cie, Limitée, est probablement unique au Canada, peut-être même dans toute l'Amérique. On n'a pas la preuve du contraire en tout cas. L'atelier de forgeage des frères Boisvert, aux Grandes-Piles, manufacture l'outillage complet pour la manutention et le flottage des billots et leurs produits trouvent un marché abondant partout où l'on fait la coupe du bois de la Colombie canadienne à Terre-Neuve.

Un capital de $1.50

La forge a été inaugurée en 1892 par Raoul Boisvert. Celui-ci arrivait des Etats-Unis aux Piles avec un capital de $1.50, avec son métier de forgeron, avec un moral indéfectible à l'ouvrage et à l'épreuve.

Né à Saint-Stanislas, comté de Champlain, e n1870, Raoul Boisvert avait fait son apprentissage à la boutique de forge de son frère, feu Narcisse Boisvert. Se sentant sûr de ses ailes, il était ensuite parti seul à l'aventure, en quête d'une orientation définitive. Or, il avait le goût du métier. Si nous rappelons brièvement son existence avant l'établissement aux Piles, nous le retrouverons durant onze mois à l'emploi d'une compagnie de bois de sciage de la rivière Outaouais, où il réparait l'outillage défectueux, puis chez Lariviére & Cie, voituriers de Montréal, où il s'est perfectionné, puis chez Ledoux & Frère, qui construisaient aussi des voitures dans la Métropole et qui porte aujourd'hui le nom de Ledoux, Jennings, Limited.

Durant deux ans, aux Etats-Unis, il fut employé dans une manufacture de coutellerie, acquérant là une expérience profonde dans la machine-outil et les données modernes du forgeage.

Première construction

Ainsi armé d'un savoir pratique déjà étendu, il a construit à St-Jacques-des-Piles un premier atelier de 18 pieds par 20. Fort heureusement, la clientèle ne s'est pas fait attendre. Les Grandes-Piles connaissaient; à cette époque-là, une transformation considérable. Il y avait la navigation sur le St-Maurice, des Piles à La Tuque, il y avait les chantiers de bois de coupe qu'il fallait alimenter, il y avait aux Piles mêmes des industries très florissantes.

Les premiers clients de Raoul Boisvert ont été la Canada Iron Foundries, qui chauffait aux Piles de gros fourneaux à charbon de bois, William Ritchie & Co., qui dirigeait la navigation des Piles à La Tuque, Alex. Baptist, qui possédait une grande scierie aux Trois-Rivières et une autre aux Piles.

En 1896, le ministère des Travaux publics, à Ottawa, assuma la responsabilité des estacades alignés sur le St-Maurice pour régulariser le flottage des billots. Ces estacades étant reliées par de lourdes chaines et exigeant une grande quantité de fer, Raoul Boisvert a vu grandir encore sa petite entreprise.

Avec l'évolution

Mais cette situation profitable des Piles comme port d'attache de la petite navigation du St-Maurice allait bientôt changer. l'industrie allait elle-même connaitre un grand déplacement après avoir connu un grand essor. Raoul Boisvert a perçu tout de suite le danger qui pesait sur son industrie presque naissante encore. Il a décidé de suivre l'évolution et d'en tirer le meilleur parti possible.

La navigation sur le Saint-Maurice déclina par suite de l'ouverture de routes terrestres beaucoup plus rapides, à cause aussi de la construction des chemins de fer. Mais les hommes continuaient, par ailleurs, chaque hiver, à trimer dans les chantiers mauriciens. Raoul Boisvert a donc augmenté sa production d'outillage de chantiers. La famille commençait à grandir, d'ailleurs, et il fallait songer tout de suite à préparer quelque chose pour les fils.

S'étant lancé résolument dans la manufacture de l'outillage, notre homme a fait breveter le 27 octobre 1907 un "Feevey", sorte de pique servant à la manutention des bûches. Cette invention de Raoul Boisvert allait être recommandée hautement par tous les experts.

Jusqu'en 1912, la petite entreprise a dû braver une concurrence très sérieuse aux Trois-Rivières et dans la région. Après quoi, elle a prospéré en toute sécurité et est devenue la seule industrie du genre au Canada.

L'arrivée des fils

L'entreprise était déjà partie sur un pied solide, en 1912, et elle avait subi un agrandissement assez important deux ans plus tôt, lorsque l'aîné des fils Boisvert, Lucien, a commencé à travailler à l'atelier. Il a a gradué en forgeage et en dessin mécanique.

Deux ans plus tard, en 1914, Régis Boisvert, "le musicien", vice-président actuel, entrait à son tour à l'emploi de son père. Ayant enseigné la musique durant un certain temps, il est revenu à l'entreprise familiale, et, ayant gradué à son tour, il est devenu un expert dans la mécanique.

En 1916, un troisième fils de la famille, J.-Emile Boisvert, directeur et gérant actuel, a commencé lui aussi à faire ses ailes. Il a travaillé à la manufacture jusqu'en 1921. Après quoi, il s'est occupé de l'administration au bureau et est devenu gérant. Ayant suivi des cours de comptabilité, il a gradué aux H.E.C. de Montréal.

Les quatre autres "Macchabées de la Mauricie" sont entrés à l'usine à tour de rôle. Durant un certain temps, les "Sept", qui avaient appris la musique ,ont formé un orchestre.

Premier catalogue

En 1923, les Boisvert ont publié leur premier catalogue, le premier catalogue bilingue dans ce genre d'industrie. Trois autres ont été publiés depuis ce temps-là. J.-R. Boisvert & Fils, dont la clientèle est dispersée aux quatre coins du pays, n'a pas de vendeurs sur la route. C'est pourquoi un catalogue est si précieux pour cette maison.

Incendie désastreux

En 1927, l'entreprise a subi un nouvel agrandissement, la machinerie a été modernisée et la clientèle augmentant, la production a doublé et on lui a donné un meilleur fini. En 1929, un incendie désastreux a rasé toute l'usine. Il ne restait même plus rien de la demeure familiale. La famille Boisvert s'est donc installée dans un local temporaire aux Piles et, huit jours plus tard, on produisait de nouveau.

Dès l'été 1929, on avait reconstruit en neuf et à l'épreuve du feu, la manufacture Boisvert comptant deux ateliers mécaniques, un atelier de forgeage, un autre d'assemblage et, enfin, un atelier de finissage.

L'incorporation

Le père étant mort, les sept fils ont fait incorporer la comagnie J.-R. Boisvert & Fils, le 6 octobre 1939 et en ont formé le comité de direction.

Manufacture de

MM. Emile et Régis Boisvert, deux des sept, ont fondé une compagnie indépendante, appelée la manufacture de manches Boisvert & Cie. Ils ont entrepris d'abord la production des manches de hache et de pique. Ils produisent aujourd'hui huit cents espèces différentes de manches, les manches à marteau, de fourche, de pelle, de bêche, de ciseau, etc., etc.

Cette autre manfacture a également d'abord en manches à pioche, première manufacture. Son importance est étendu partout au Canada aujourd'hui.

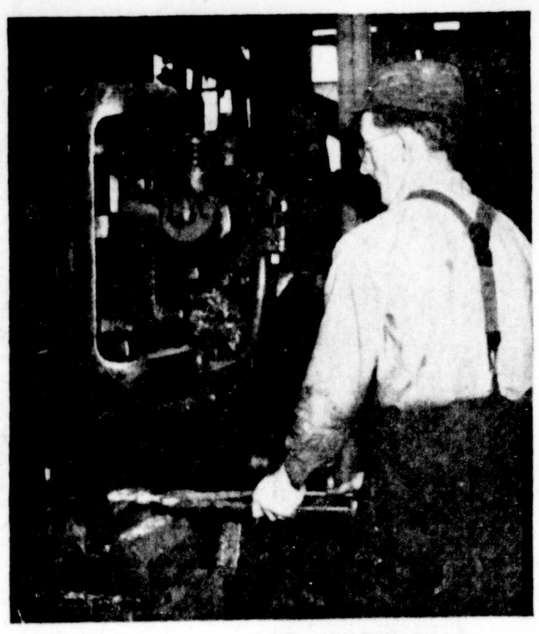
Les frères Boisvert emploient aux Piles une soixantaine d'employés.

Vie municipale

Feu Raoul Boisvert a été maire et président de la commission scolaire des Grandes-Piles durant un grand nombre d'années.

M. Emile Boisvert est secrétaire de la municipalité et de la commission scolaire depuis vingt-deux ans. M. Lucien Boisvert est commissaire d'écoles et M. Régis Boisvert, conseiller municipal.

Mme Raoul Boisvert, née Célina Charest, est décédée en mars 19[illegible]







Le canot Cadorette a établi sa supériorité sur tous ses rivaux

SON premier canot a valu à Moïse Cadorette un bain frais dans la rivière Saint-Maurice. Il y a de ça un demi-siècle. Garçon de sept ou huit ans, notre talentueux armateur avait taillé ce canot lui même dans un tronc d'arbre équarri à la hache et, connaissant d'instinct les proportions qu'il fallait prêter à la bûche de pin, il en avait tiré une embarcation aux pinces élégantes qui flottait sur l'eau à la perfection. Moïse Cadorette avait, d'ailleurs, trop bien réussi son canot et il a couru un risque qui a eu l'effet d'un torpillage.

Le fait s'est déroulé à Pointe-à-Château, un peu au nord de Saint-Roch-de-Mékinac, où demeurait alors la famille Cadorette. A cette époque-là, un premier bateau voguait sur le Saint-Maurice—la gracieuse nef du curé Milot desservant des missions d'en haut—et ce bateau transportait, en même temps que les grâces du bon Dieu, le courrier et les vivres des Mauriciens d'autrefois. On suppose quel enthousiasme délirant éclatait dans chaque village et mission à l'arrivée du paquebot-miniature, porteur de tant de secours spirituels et temporels. Le jeune Moïse Cadorette faillit en être victime. Il était monté dans son canot pour voir de plus près la merveille flottante, lorsque, "prenant la vague" à rebours, la frêle embarcation a chaviré précipitant au fond de l'eau l'audacieux avironneur.

Ce souvenir est de ceux qu'on n'oublie jamais. Il est encore frais dans la mémoire de Moïse Cadorette, fondateur de l'industrie des Canots Cadorette, à Saint-Jean-des-Piles. Cet incident savoureux illustre bien d'ailleurs, le fait que Moïse Cadorette est né constructeur de canots, qu'il avait ça dans le sang dès sa tendre enfance—ses premiers essais datent de l'âge de cinq ou six ans—bref, que notre homme était excellemment préparé à perpétuer dans le Québec et le reste du Canada la noble tradition des canotiers du Saint-Maurice.

Une deuxième génération de Cadorette s'est taillé une place dans la construction des canots lorsque Paul Cadorette a commencé à travailler avec son père en 1933. Père et fils sont aujourd'hui associés sous la raison sociale de Canots Cadorette Canoes. Or, la tradition familiale du canotage semble aujourd'hui plus étayée que jamais sur la descendance Cadorette, le jeune Serge-Moïse, trois ans et demi, fils de Paul, manifestant des tendances très précoces à la construction des canots et aux magnifiques randonnées sur le Saint-Maurice.

Mauricien authentique

Moïse Cadorette est un enfant du Saint-Maurice depuis son grand'père, Henry Cadorette, lequel était parti des environs des Trois-Rivières avec sa famille pour aller vivre la vie intense des montagnes et des lacs. Le père, Thomas Cadorette époux de Marie Tessier, était cuisiner à Saint-Roch-de-Mékinac en 1883 lorsqu'est né Moïse Cadorette. Celui-ci fut baptisé à l'église des Piles la paroisse de Saint-Roch n'étant pas encore fondée. Venus de France vers 1750, les Cadorette ont une histoire bien à eux parmi la grande histoire de la Haute-Mauricie.

Qué Moïse Cadorette ait commencé très jeune à creuser des canots à la hache dans des bûches de pin, le fait est prouvé amplement par le récit du naufrage dont nous avons fait le préambule du présent et trop bref article. On ne faisait point de canots de toile à cette époque mais l'artisanat mauricien rivalisait avec lui-même—l'amour de la "belle ouvrage" aidant—pour produire les canots les plus beaux les plus solides et les plus rapides. C'est dans cette émulation magnifique que Moïse Cadorette, enfant, a vu poindre des talents dont l'aboutissement fleurit aux canots, chaloupes et yatchs Cadorette d'aujourd'hui.

Jeunesse active

Sa réputation était déjà faite dans toute la Mauricie lorsque Moïse Cadorette a travaillé à la construction du chemin de fer Transcontinental sous la direction de l'ingénieur Honoré Mercier, qui allait être ministre plus tard. Il avait obtenu cet emploi comme spécialiste dans la construction des canots, les travaux immenses du Transcontinental exigeant d'innombrables traversées de lacs et de rivières. Moïse Cadorette a vu vers cette époque les premiers canots de toile manufacturés à Lorette.

Il devait par la suite travailler à divers endroits de la Mauricie, à Mékinac, à Mattawin, aux Grandes-Piles, à Grand'Mère et jusqu'aux Trois-Rivières. Non seulement il a fait des canots et des chaloupes mais il a travaillé à la construction de bateaux qui devaient constituer la flottille du Saint-Maurice de 1900.

Voici rapidement esquissée, son histoire avant l'ouverture de sa manufactuere de canots de St-Jean. Moïse Cadorette, s'est établi à Saint-Jean des Piles en 1909. Il a travaillé durant deux ans pour le menuisier Ludger neault, travaillant ensuite à son compte comme charpentier-menuisier. Après quoi, il a loué une boutique de menuiserie appartenant à Wilfrid Deschenes, de Saint-Jean, et, deux ans plus tard, il a bâti sa propre manufacture. C'était en 1920.

Première manufacture

Les eaux du Saint-Maurice ayant été contenues par le barrage de Grand'Mère, plusieurs terres des Piles ont été inondées. Moïse Cadorette a acheté de la Laurentide Power deux maisons désaffectées à cause de cette inondation et il les a transportées sur son terrain de Saint-Jean pour y loger sa première manufacture.

Entre autres ouvrages d'importance, le manufacturier Cadorette a fait alors des traineaux et des yatchs pour la St-Maurice River Boom, la St-Maurice Forest Protectice Association et la Laurentide, aussi des rames et avirons par milliers. Il avait appris à faire des yatchs en travaillant avec un nommé Vallières, à Saint-Jacques-des - Piles. Les deux ont aussi travaillé ensemble à la construction de bateaux et de chalands pour l'entrepreneur Jean Crête. Plus tard, lorsque ces remorqueurs et chalands sont devenus hors d'usage, à cause de l'usure ou du feu, Moïse Cadorette a reconstruit lui-même la flottille y compris la péniche Jean-Crête qui fut la dernière à vogue sur le Saint-Maurice des Piles en montant.

Transformation

En 1934, la demande de canots et embarcations Cadorette se généralisant, M. Cadorette a décidé d'abandonner complètement à son usine la menuiserie générale pour s'adonner uniquement à la construction des canots, chaloupes, yatchs, et rames. Les canots Cadorette allaient connaitre une grande notoriété dans le Canada tout entier.

En 1940, il y eut incorporation officielle de la petite société sous la raison sociale de Canots Cadorette Canoes.

Un feu désastreux

La manufacture de canots était en plein essor lorsqu'elle fut rasée de fond en comble par l'incendie le 1er août 1942. Ont été incendiées en même temps, la maison de Paul Cadorette, le fils et toute la réserve de bois des Canots Cadorette. Il ne restait plus au père qu'un poinçon à clou et au fils qu'un canif. La machinerie et l'outillage étaient hors d'usage. Ajoutons que la perte totale était de $32,000., et que les assurances ne la couvrait que jusqu'à concurrence de $7,300., et nous aurons un aperçu à peu près complets de cette tragédie.

Moïse et Paul Cadorette n'ont pas voulu céder au découragement. Ils ont travaillé jour et nuit durant plusieurs mois pour reconstruire leur usine au même endroit. Un an plus tard, la société Canots Cadorette était de nouveau en pleine opération.

Effort de guerre

Les messieurs Cadorette ont déployé un effort de guerre considérable en construisant des chaloupes de sauvetages pour les corvettes, des bateaux à voiles (aussi chaloupes de sauvetage) pour les Fairmiles, des baleinières à voiles de vingt-sept pieds, des rames et avions par milliers. L'usine qui comptait quatre employés en 1939 en compte maintenant vingt-deux.

Les contrats de guerre se sont terminés le 1er octobre, mais le personnel est resté le même, la société Canots Cadorette s'adaptant très tôt à la reconversion d'après-guerre. Dès septembre 1945, toute la production de 1946 était déjà vendue, moins une mince réserve constituée pour répondre à des besoins urgents.

Les canots, chaloupes et yatchs Cadorette sont vendus d'Halifax à Vancouver. La clientèle canadienne en achète dans tous les grands magasins du pays.

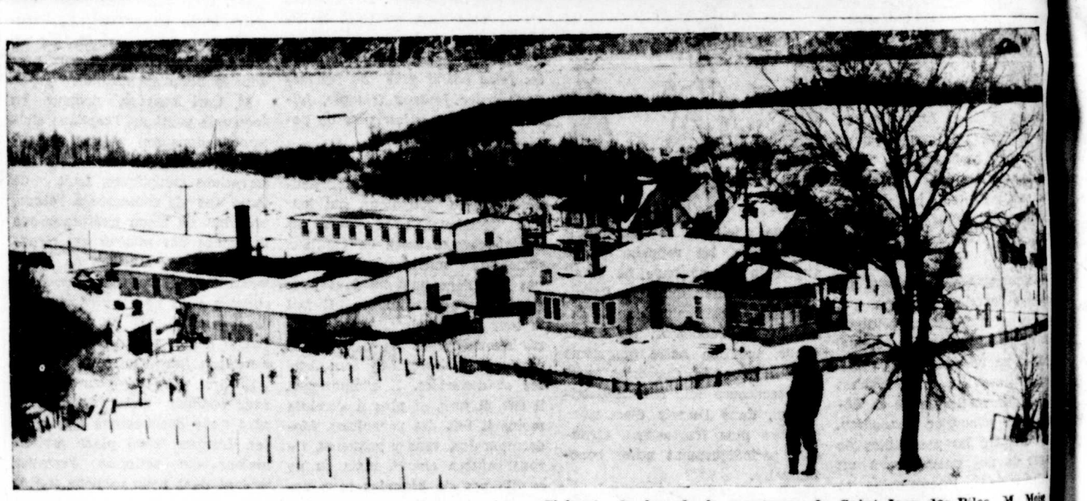
Depuis la reconstruction de 1942-43, la manufacture a été agrandie chaque année. Elle le sera encore l'an prochain.

La Société Cadorette s'est lancée cette année dans la manufacture des traines sauvages (tobogans). Elle se lancera l'an prochain dans celle des bâtons de baseball.

La famille Cadorette

Moïse Cadorette a épousé en 1909 Rosa Vaillant, fille de Rodolphe Vaillant, forgeron de Saint-Jean-des-Piles. Il attribue sa réussite dans la vie à la collaboration que sa femme et lui se sont toujours accordée, dans les mauvais comme dans les bons jours. Mme Cadorette représente pour son mari et ses enfants la véritable épouse et mère canadienne-française héritant des vertus ancestrales de dévouement, de piété et d'économie. Ils ont quatre enfants, un fils et trois filles.

Paul Cadorette a épousé en 1935 Louise Frigon, des Trois-Rivières. Ils ont quatre enfants, y compris Serge-Moïse qui manifeste des aptitudes très précoces dans le domaine du canot. Paul Cadorette est maire de Saint-Jean-des-Piles depuis sept ans.



Ci-haut: du bas de la montagne de Saint-Jean-des-Piles, M. Moïse Cadorette contemple l'usine des Canots Cadorette, sa maison et celle de son fils, Paul. Ci-dessous: deux champions de nos courses de canots filent sur le Saint-Maurice dans un canot Cadorette. A l'extrême-droite: MM. François et Ernest DUBE construisent des traines sauvages, spécialité nouvelle de l'industrie Cadorette. Au centre: trois générations Cadorette, le grand-père, Moïse, le petit-fils, Serge-Moïse, et le père, Paul. A l'extrême-droite, en bas: MM. Louis LIZOTTE, gendre de M. Cadorette et Paul-Emile TRUDEL entreprennent la construction d'un canot Cadorette.









La ville de St-Tite en plein essor industriel





A gauche, photo du conseil municipal de Saint-Tite: de gauche à droite, MM. les échevins Arthur Desaulniers, Hervé Desaulniers, Adrien Auger; M. le notaire P.-E. Tourigny, secrétaire-trésorier; Son Honneur le maire Joseph Goulet; le chef de police Fidèle Dessureault; MM. les échevins Théophile Désy, Gérard Desruisseaux et Léopold Trottier. Ci-dessus: officiers des deux Chambres de Commerce locales: de gauche à droite, MM. Jean Lebrun et Roger Boulet, respectivement vice-président et président du Jeune Commerce; le notaire Paul-Emile Tourigny, secrétaire des deux chambres; MM. G.-A. Boulet et Emile Jacob, respectivement président et vice-président de la Chambre de Commerce.

TROIS incendies désastreux ont, en l'espace de quelques mois, détruit de fond en comble des industries florissantes de la ville de St-Tite. Ces industries, la manufacture de pantoufles de M. Paul-Auguste Roy, la boutique de portes et châssis de J.-W. Dessureault, Enrg., et la manufacture Charles-D. Perron n'ont pas mis de temps à reconstruire plus grand et plus prospère que jamais.

Cet exemple illustre on ne peut mieux la ferveur industrielle de cette petite ville du nord de la région, sise à quinze milles de Grand'Mère et à trente-cinq milles des Trois-Rivières.

Grâce au bon esprit dont témoignent le conseil municipal et tous les citoyens, Saint-Tite a entrepris, en pleine crise économique, d'attirer dans ses limites de petites et solides industries qui assureraient à la population un gagne-pain régulier et qui, en grandissant, feraient grandir la ville avec elles.

Saint-Tite ne compte pas moins de vingt industries à l'heure actuelle. D'autres viendront s'y établir le printemps prochain. Ces industries tiennent en majorité de la manufacture des gants et des chaussures et du commerce du bois, ouvré on non.

Un conseil stable

Cette prospérité, qui maintient la population de Saint-Tite en éveil depuis des années—disons depuis son incorporation en 1910-11 est attribuable à bien des causes toutes plus édifiantes les unes que les autres. Citons en particulier la stabilité du conseil municipal comme cause de ce mouvement industriel continu. Les autorités municipales de Saint-Tite président dans la concorde la plus parfaite au sort de leurs administrés. Elles ont la confiance de ceux-ci. Elles savent où elles vont.

Cette stabilité municipale vaut à Saint-Tite le record considérable d'une seule élection échevinale contestée durant ses trente-cinq ans d'existence. Encore eut-il lutte qu'à un siège. De sorte que tous les maires et les échevins, moins un, ont été élus par acclamation à Saint-Tite depuis 1910.

Une tradition s'est établie dès le début à l'hôtel de ville. Des groupes de citoyens influents, interprétant la pensée populaire, se rendent chez l'homme de leur choix pour l'inviter à remplir à son tour, à l'hôtel de ville, un mandat dont il est digne et que ses concitoyens réclament de lui.

La plupart des échevins ont ainsi servi en moyenne quatre et six ans au moins.

La palme du dévouement dans ce domaine revient de droit à M. l'échevin Léopold Trottier qui, en l'espace de trente-cinq ans, a été maire durant trois ans et échevin durant une vingtaine d'années. Il fut d'abord élu en 1910. Deux ans plus tard, un comité de citoyens l'a invité à se retirer de l'arène municipale, sous prétexte qu'il était "trop jeune". Mais le même comité l'a réinvité à faire partie du conseil à la troisième élection municipale de la ville de Saint-Tite en 1914.

Ediles progressifs

Les édiles actuels, qui perpétuent ces traditions de stabilité et d'harmonie, témoignent d'une conscience municipale et industrielle très aiguë. Le premier magistrat est un jeune et dynamique citoyen, son honneur le maire Joseph Goulet, gérant de la Caisse Populaire de Saint-Tite.

Outre le doyen du conseil, M. Léopold Trottier, les échevins sont MM. Gérard Dessureault, élu depuis sept ans, Théo Désy, pro-maire, Arthur Desaulniers et Hervé Desaulniers, élus depuis cinq ans, et Adrien Auger, élu depuis un an.

M. le notaire Paul-Emile Tourigny occupe les fonctions de secrétaire-trésorier et M. Fidèle Dessureault, celles de chef de police.

Les anciens maires

M. Pierre-Eustache Délisle, entrepreneur, décédé maintenant, fut le premier maire de la ville de Saint-Tite, du 6 juillet 1910 au 26 juin 1913. Voici la liste des premiers magistrat qui lui ont succédé, feu le notaire Eugène Sicard de Carufel, de juin 1913 à juillet 1915; feu le Dr. N.-L. Auger, médecin, de juillet 1915 à mai 1922; MM. Saül Massicotte, maintenant de Shawinigan, de mai 1922 à septembre 1928; Léopold Trottier, doyen du conseil actuel et industriel, de septembre 1928 à juillet 1931; le Dr. L. Francoeur, médecin, de juillet 1931 à juillet 1933; Alfred Crête, industriel, de juillet 1933 à juillet 1935; J. W. Verret, gérant, maintenant de Québec, de juillet 1935 à novembre 1935; Emile Jacob, industriel, de novembre 1935 à juillet 1937; Le Dr. L. Francoeur médecin, de juillet 1937 à juillet 1941; Joseph Goulet, gérant, depuis juillet 1941.

Quelques chiffres

On ne peut pas faire l'histoire d'une ville sans mentionner une statistique qui éclaire sur sa bonne administration. C'est pourquoi nous nous permettrons de citer les quelques chiffres qui suivent et qui parlent par eux-mêmes.

Saint-Tite, ville et paroisse, compte environ 4,200 habitants à l'heure actuelle. L'évaluation des deux municipalités est de $1,500,000. Ville et paroisse vivent en relations très étroites non seulement en partageant la même église paroissiale—un des temples les plus magnifiques de notre région—mais aussi en collaborant ensemble à une prospérité commune. Pour citer un exemple, une grande coopérative reçoit les produits de la campagne et les distribue aux consommateurs de la ville.

Depuis le début de l'année, Saint-Tite a eu des constructions nouvelles d'une valeur de $100,000., environ. Du printemps à l'automne, les marteaux des charpentiers ont retenti dans toutes les rues de la ville, dont les habitations augmentent dans une proportion plus qu'encourageante chaque année. En 1945, le conseil municipal a dû faire prolonger et ouvrir plusieurs rues afin de donner de l'espace à une population augmentante.

Fermons la parenthèse et retournons aux statistiques dont nous avons commencé plus haut l'énumération: taux de la taxe scolaire: $1.50; dette municipale: $125,000; propriétés exemptées: valeur de $315,000.; revenus provenant de la taxe foncière: $15,000; autres revenus: $12,000; revenus scolaires: $15,000; taux de la taxe municipale: $1.20 dans la ville et $1.00 dans la campagne.

Saint-Tite compte environ 500 propriétaires et 175 locataires.

Cet essor de la petite propriété est une autre des raisons qui motivent la stabilité de cet endroit magnifique de la Haute-Mauricie.

L'industrie construit

L'essor industriel de Saint-Tite a été extrêmement rapide. Fait remarquable, il a débuté en plein marasme, alors que d'autres municipalités connaissaient une crise de chômage fantastique. Les gens de Saint-Tite accepteraient sûrement la grande industrie qui viendrait s'établir dans les limites de leur municipalité. Mais ils sont très satisfaits pour le moment de compter tant de petites industries variées, parmi lesquelles on compte même des manufactures de balais, de cercueils et de crème glacée, et qui ne peuvent manquer toutes ensemble au marché du travail. Car cette diversité prévient le chômage dans les usines de Saint-Tite.

Or, ces petites industries deviennent de plus en plus grandes. Citons le cas de G.-A. Boulet, Ltée, qui emploie déjà 130 ouvriers et ouvrières et qui procédera d'ici quelques mois à un agrandissement considérable de sa manufacture de chaussures. Citons le cas de Paul-Auguste Roy, manufacturier de pantoufles dont l'usine a été détruite par l'incendie en mai dernier, qui a reconstruit déjà en plus grand et en plus beau et qui caresse l'espoir d'un autre agrandissement pour l'an prochain. Citons le cas de Consommers Gloves, de Montréal, qui construira le printemps prochain et qui emploiera une cinquantaine d'ouvriers et celui de Garibert Gloves qui a construit cette année. Habitant Slippers, successeur de Raymond Fabien Shoe Mfg., a de même procédé à une reconstruction au cours de l'année. Que d'autres cas pourrions-nous mentionner dans le même domaine de l'agrandissement et de la reconstuction.

Nous nous bornerons à ceux-là qui illustrent bien la haute qualité de la main d'oeuvre consciencieuse et industrieuse de Saint-Tite, une main d'oeuvre qui n'a pas tardé à se spécialiser dans des ouvrages délicats comme ceux de la manufacture des gants et des chaussures, une main d'oeuvre qui est mûre pour des tâches plus grandes encore dans un centre industriel croissant.

Parmi les plus importantes manufactures de Saint-Tite, Acme Gloves fonctionne depuis 1912 et G.-A. Boulet, Ltée (ci-devant St-Tite Shoe) depuis 1932.

Initiative locale

Toutes proportions gardées, Saint-Tite compte plus d'industriels locaux qui ont placé leur argent dans des entreprises locales que la plupart des autres municipalités de la région. Ce sont des gens de Saint-Tite ou des environs immédiats qui ont formé la plupart des entreprises commerciales et industrielles dont la municipalité est si fière aujourd'hui.

Saint-Tite est un centre commercial où afflue la clientèle des paroisses de la région. Or, les produits de Saint-Tite sont connus bien au-delà des limites de la région, de la province, du pays même. On vend outre-mer des gants et des chaussures de Saint-Tite.

Municipalité en progrès

Au sujet de Saint-Tite, l'annuaire 1945 de la Fédération des chambres de commerce des jeunes de la province de Québec publie ce paragraphe très véridique:

"Voici une ville de la région mauricienne qui se fait remarquer par l'esprit d'initiative de ses habitants et le désir qu'ils ont de voir s'agrandir leur petite patrie. Elle offre une foule d'avantages aux industriels qui voudraient venir s'y établir..."

Fondée en 1859 de la division de Saint-Stanislas et de Sainte-Anne-de-la-Pérade, elle devint municipalité distincte de la paroisse le 10 juillet 1910. Située sur les bords de la rivière Kapibouska ou "des Envies", elle se trouve sur le trajet Montréal-Abitibi du Canadien National et à proximité de la route Trois-Rivières-La Tuque.

Ses vingt rues sont propres et bien pavées: un mille et demi en macadam, un mille et demi en gravier, un mille en pavage permanent amélioré. Ses trottoirs de ciment ont une longueur totale de sept milles, ses canalisations d'aqueduc et d'égout quatre milles.

Saint-Tite a un service municipal d'aqueduc qui tire son eau du lac Eric par une canilisation à pente naturelle de quatre milles. C'est une eau très pure.

Son hôtellerie, ses clubs et associations sont stylés et hospitaliers. Ses magasins sont modernes et recrutent leur clientèle à plusieurs milles à la ronde.

Saint-Tite peut compter sur un service régulier de trains de passagers et de trains de fret.

De 2,812 âmes en 1911, sa population est passée à plus de 4,200 cette année. M. l'abbé Emile Boutet, curé, préside aux destinées de cette paroisse entièrement catholique qui a déjà donné au clergé et au monde laïc des dignitaires qui font honneur à notre région et à notre province. Une croix lumineuse surplombe la ville du haut de la montagne voisine.

Ainsi nantie d'industries diverses et florissantes, Saint-Tite fait face à l'après-guerre avec calme et certitude.

Industries favorisées

Les industriels ont été accueillis à bras ouverts dans cette municipalité. Celle-ci a décidé de ne pas taxer la machinerie et d'accorder certaines commutations de taxes qui ne nuiraient pas au bon état des finances municipales.

Comme nous disait un contribuable de Saint-Tite, très intéressé au progrès de sa ville: "Ici, on traite l'industrie avec des gants blancs!"

Les deux chambres

Nous avons parlé plus haut de l'excellente mentalité municipale et industrielle du conseil de ville de St-Tite. Il convient de citer, dans le même ordre d'idées, la Chambre de commerce et le Jeune commerce de Saint-Tite qui ont joué un rôle très actif dans l'essor de leur ville.

Les deux chambres ont été formées la même année. La chambre sénior est présidée par un de ses fondateurs, M. G.-A. Boulet, de G.-A. Boulet, Ltée. Le fils de celui-ci, M. Roger Boulet, est président de la jeune chambre.

Ces deux organismes ont été fondés en 1942 en pleine vague d'initiative et de progrès. Leur propagande principale porte sur la réfection de la route de Saint-Tite à Grand'Mère, sur la construction de la route La Tuque-Roberval, sur les chemins d'hiver, sur les moyens de communications par autobus et par camions.

Car il importe que Saint-Tite ait des routes excellentes pour atteindre les débouchés de sa production industrielle.

Le Conseil des Chevaliers de Colomb de Saint-Tite est de même très actif. La jeunesse ouvrière de la ville a été groupée dans les magnifiques mouvements de la J.O.C. et de la J.O.C.F. et les cultivateurs ont adhéré en grand nombre au mouvement de l'Union catholique des cultivateurs.

Saint-Tite compte deux grandes institutions d'enseignement, l'académie dirigée par les Frères de Saint-Gabriel et le couvent des Soeurs de la Providence.

Epargne et crédit

La Caisse populaire de Saint-Tite compte parmi les institutions les plus progressives de cette municipalité. Elle fut fondée le 2 novembre 1930, mais elle groupe déjà l'épargne d'un très grand nombre de citoyens de l'endroit, lesquels ont accepté l'idée merveilleuse de la coopérative d'épargne et de crédit.

Le gérant actuel est son honneur le maire Joseph Goulet, lequel coopère très étroitement avec le président de la Caisse, M. le Dr. L.-M. Francoeur, et les officiers dont nous donnons les noms ci-dessous: MM. Amédée Dupuis, vice-président; Patrick Dessureault, Philippe Périgny et Donat St-Arnaud, directeur; MM. Fidèle Dessureault, président, Edouard Matton et Georges St-Arnaud, directeurs de la Commission de crédit; MM. Stanislas Brouillette, Benoit Dupuis et J.-Albert Lafleur, du conseil de surveillance.

Voici quelques chiffres attestant le succès de cette caisse populaire après quinze ans seulement d'opérations: actif: $1,060,000. Du 1er novembre 1943 au 1er novembre 1944, le mouvement des recettes et déboursés a atteint le total impressionnant de $5,192,106.82. C'est dire comment il s'en brasse des affaires" dans la ville et la paroisse de Saint-Tite. Le capital et les réserves de la caisse sont de $650,000.

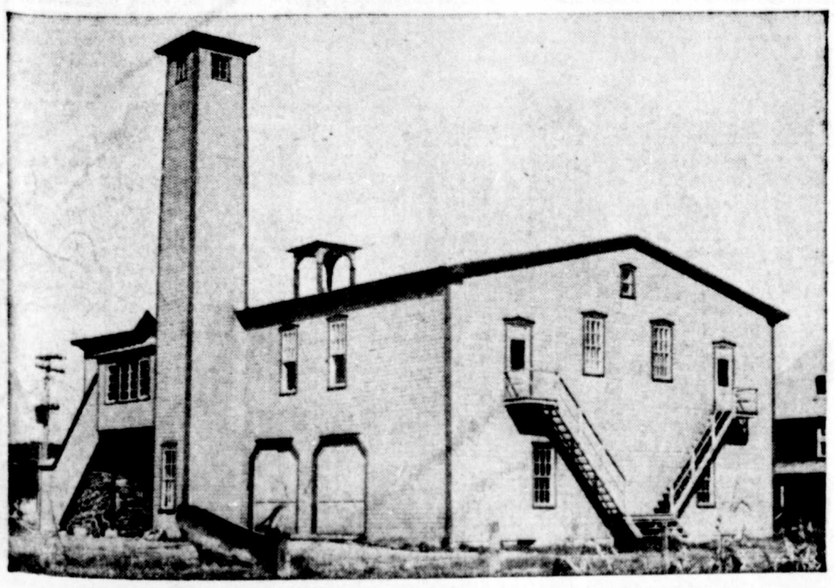
Cette caisse est affiliée depuis sa fondation à l'Union régionale des Trois-Rivières des Caisses populaires Desjardins.



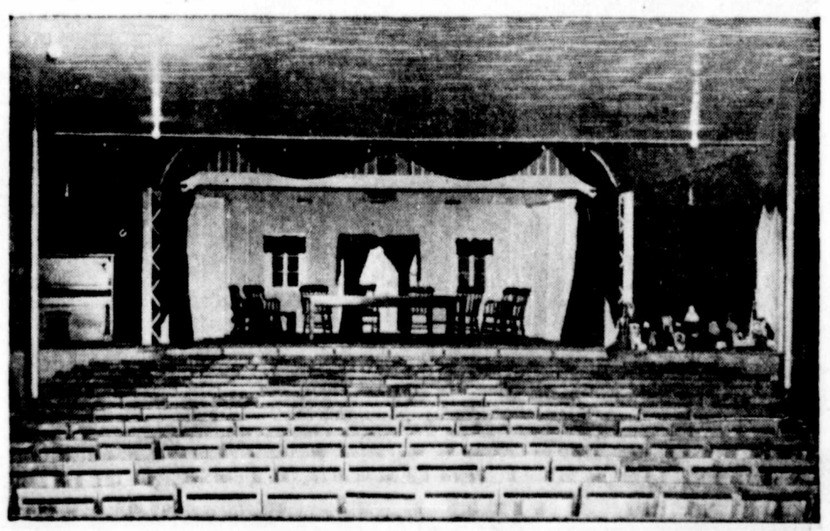


Photo du haut: MM. le Dr Léovide Francoeur, président, et Joseph Goulet, gérant de la Caisse populaire de Saint-Tite. Photo du bas: l'immeuble occupé par cette caisse.





Ci-haut, la magnifique église paroissiale de Saint-Tite; à gauche l'hôtel de ville; à droite, la salle du conseil municipal, qui sert en même temps de salle paroissiale.



L'atelier d'impression: un complément du service de publicité du Nouvelliste

"Les caisses d'imprimés exécutés par votre maison sont arrivés à Casablanca courant Avril.

L'Etat-Major Général de la Marine me signale l'excellence de l'emballage et de la présentation du travail. Aucune caisse n'a souffert la moindre avarie et le classement des documents était tel que ceux-ci ont été immédiatement utilisables.

La qualité remarquable de votre travail ne m'avait pas échappé et je suis heureux de la voir apprécier par les autorités maritimes d'Afrique du Nord.

Votre concours dévoué et la célérité que vous avez apportée à la parfaite exécution de cette commande auront permis à nos bâtiments de recevoir en temps utile des articles importants dans la poursuite de la guerre contre notre ennemi commun et je vous en remercie très vivement."



M. PHILIPPE A. TURCOTTE, chef du service des impressions du Nouvelliste.

Cette lettre d'éloges est du Vice-Amiral Fénard, chef de la mission navale française aux Etats-Unis, et est adressée au gérant des ateliers d'imprimerie du Nouvelliste.

Il fallut trois plein wagons de chemins de fer pour transporter, à un port de la Virginie, les 400 caisses d'imprimés destinés aux navires de guerre français.

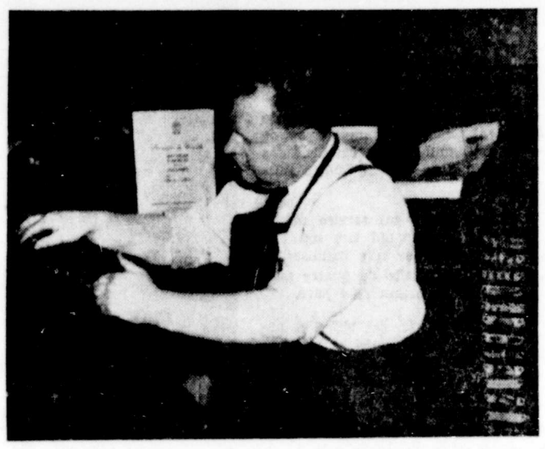
De 1940 à 1945 les ateliers du Nouvelliste, comme nombre d'ateliers trifluviens, ont travaillé sur l'exécution de contrats de guerre.

L'atelier d'impression du Nouvelliste est pourvue d'un outillage ultra-moderne: presses automatiques rapides, plieuses, perforeuses et autres machines mécaniques dont la précision et la vitesse permettent une production parfaite des commandes les plus considérables comme les plus compliquées: formules commerciales, brochures, livres, impressions en quatre couleurs ou plus, etc.

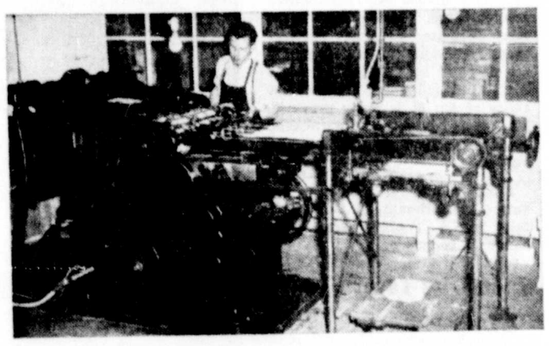
Le département est sous la direction d'un technicien bien connu, M. Philippe Turcotte, dont les vingt ans d'expérience et les vastes connaissances du papier, des encres, et de la typographie ont permis les rapides progrès des dernières années. Le contremaître de l'atelier est M. Lucien Bergeron, un maître-imprimeur de grande expérience qui connait tous les trucs du métier. Il est, depuis de nombreuses années, le publiciste du Conseil des Métiers et du Travail, où son savoir-faire et son affabilité lui ont conquis d'innombrables amis, non seulement à Trois-Rivières, mais jusque dans les cercles les plus élevés du monde ouvrier canadien. Il est entouré, dans son atelier, de compagnons typographes et pressiers de grande valeur, qui aiment leur difficile métier et qui ont, dans toutes les parties du monde, au cours de la guerre, bâtit le bon renom du Nouvelliste et de la ville de Trois-Rivières. En effet, au cours des dernières années, les imprimés du Nouvelliste, pour le compte de gouvernements étrangers, ont été expédiés sur tous les points du globe. M. Alfred Dargy, l'assistant du chef de la circulation du Nouvelliste, a dirigé avec une compétence parfaite, l'expédition de ces imprimés vers l'Afrique, l'Amérique du Sud, la France et l'Angleterre, par messagerie, poste ou fret. L'atelier d'impression, comme tous les départements de production du Nouvelliste, est sous la haute direction de M. Emilien Robert, surintendant des ateliers.

L'atelier d'impression du Nouvelliste compte de nombreux clients commerciaux aux Trois-Rivières, parmi les commerçants, professionnels et industriels. La moindre commande, qu'il s'agisse d'une carte de visite, d'une entête de lettre ou d'une brochure à grand tirage, reçoit la plus grande attention. Le client peut obtenir sur place dessins en noir ou en couleurs, photographie commerciale, photogravure, et tous les vignettes d'illustration imaginables.

Le service d'illustrations du Nouvelliste est particulièrement complet, puisque tous les mois arrivent des cahiers de vignettes commerciales comprenant de 800 à 1000 dessins dont les flans peuvent être immédiatement employés à la stéréotypie. De plus, le service de rédaction du Nouvelliste est à portée de la main, pour la rédaction de textes publicitaires.



M. LUCIEN BERGERON, contremaître du département des impressions.



Une des deux presses rapides KELLY. Toutes les opérations de cette presse sont automatiques. Le compagnon pressier M. MARCEL HEROUX, surveille l'impression.

Le choix des caractères est incomparables, depuis les vieux caractères classiques comme le Goudy, le Caslon, le Cheltenham, jusqu'aux caractères modernes comme le Park Avenue, le Lydian, le Coronet, et les nouveaux "scripts". Un stock considérable de papier permet la livraison immédiate des commandes les plus considérables.

Malgré les restrictions de toutes les sortes imposées durant la guerre, l'atelier d'impressions du Nouvelliste s'est considérablement développé.

Son outillage a été amélioré et ses ouvriers ont profité de l'expérience acquise dans l'exécution des contrats de guerre pour perfectionner leur travail et augmenter leurs connaissances des arts graphiques. La nouvelle politique de cet important service du Nouvelliste est de bien servir sa clientèle toujours augmentante de la vallée du St-Maurice.

Les industriels, commerçants, professionnels et hommes d'affaires de la région ont, au Nouvelliste, avec les colonnes du journal quotidien, pour leur publicité écrite, la voix de CHLN, pour leur publicité parlée, l'atelier d'impressions pour leur publicité directe, un service complet sous tous les rapports pour établir ou maintenir leurs conclient et pour assurer le succès de leurs campagnes de vente.



M. GEORGES BEDARD, compagnon pressier en train de faire l'imposition d'une forme pour la presse.



M. JEAN TURCOTTE, compagnon pressier, au travail sur une plieuse automatique. M. Turcotte a aussi le soin d'une presse Kelly automatique.



Un coin du département de la reliure, où sont assemblés les cahiers d'une brochure, les feuilles multiples, ou se fait aussi le brochage, les perforations l'emballage et la livraison.

●

Le couple Roy a vaincu tous les obstacles pour édifier une industrie prospère



M. et madame Paul-Auguste ROY sont respectivement propriétaire-gérant et surintendante de la manufacture de pantoufles de Saint-Tite. Nous les voyons ci-haut photographiés à leur bureau.



En bas, photo d'extérieur de l'usine (à l'arrière-plan) et de la demeure en construction de M. et madame Roy.

PAUL-AUGUSTE ROY doit à sa femme, née Cécile Perron, autant qu'à lui-même, de posséder aujourd'hui une manufacture de pantoufles qui compte parmi les petites industries les plus florissantes de Saint-Tite. L'épouse est toujours dans une grande mesure l'artisane du succès ou de l'insuccès de son mari, Mais le couple Roy très jeune encore — l a trente-deux ans et sa femme en a trente — a poussé plus loin encore la collaboration dans le ménage et l'entreprise. Paul-Auguste Roy a apporté au trésor commun son sens des affaires, son initiative débordante et une énergie qui lui a permis un travail quotidien de seize à vingt heures. Madame Roy a apporté de son côté une intelligence féminine profonde, de l'habileté manuelle et un courage à perte de vue devant l'épreuve. Si l'on peut dire d'un couple qu'il se complète, c'est bien du couple Roy.

Le jeune et hardi ménage ne commençait à connaître que le début du succès et il avait travaillé sans relâche durant des mois à asseoir son entreprise sur une base solide, quand l'incendie a détruit de fond en comble l'atelier et le domicile. En l'absence du père, Madame Roy et ses sept enfants ont échappé de justesse aux flammes et, à la dernière minute encore mal éveillés, avec une notion confuse de ce qui se passait ont gagné en vêtements de nuit, des demeures voisines, n'ayant le temps de rien sauver, absolument rien.

C'est ainsi qu'un jour du printemps dernier Paul-Auguste Roy, rappelé en toute hâte d'une excursion de pêche, a trouvé sa famille éparpillée dans des demeures de la parenté et tout son avoir dans les décombres encore fumants accumulés par le feu.

D'autres auraient failli devant une épreuve pareille. D'autres auraient abandonné la partie et n'auraient trouvé personne pour les en blâmer. Mais M. et madame Roy ne sont pas d'une étoffe commune. Ils ont rebâti de toutes pièces des ateliers beaucoup plus vastes dans une usine beaucoup plus moderne, reconstruisant en même temps un foyer que les flammes n'avaient pas plus respecté que le reste.

Voilà comment il existe encore aujourd'hui à Saint-Tite une entreprise P.-A. Roy plus vigoureuse que jamais, plus sûre devant l'avenir. Voilà comment des mains expertes de Saint-Tite livrent au marché canadien mille paires de pantoufles par jour. Voilà comment un homme, inspiré par le magnifique courage de sa femme, a pu rebâtir sur rien.

" Essaie pour voir.. "

M. et madame Roy se sont mariés en 1937. A ce moment-là, le jeune homme travaillait comme journalier à la Saint-Tite Shoe, maintenant G.-A. Boulet, Ltée. Un soir de 1942, alors que le couple veillait à la maison et devisait des événements ordinaires de la journée, Madame Roy, qui examinait une paire de pantoufles, dit à son mari: "Je crois que je suis capable de faire ça. Son mari répondit: "Essaie pour voir". Elle a essayé. Lui aussi a essayé. Quelques jours plus tard, on confectionnait deux paires de pantoufles en une veillée. Tel fut l'humble et laborieux début de l'entreprise. M. et madame Roy avaient travaillé durant quelques années à la Saint-Tite Shoe mais ni l'un ni l'autre n'avaient jamais fait de pantoufles.

La tâche fut accomplie d'abord au rythme suivant: un soir on taillait; le lendemain, tandis que son mari travaillait à l'usine, Madame Roy cousait avec une machine à coudre à pédalier, le deuxième soir, on "bloquait" et on finissait les pantoufles.

Quatre mois plus tard, Paul-Auguste Roy a engagé trois employés, a consacré à l'entreprise quelques pièces du haut de son de trois machines à coudre électriques. Il abandonnait en même temps son emploi à la Saint-Tite domicile, et a complété une série de nouveaux bonds et de nouvelles mains se sont ajoutées au personnel au fur et à mesure.

Tout allait pour le mieux et l'usine comptait trente-cinq employés le 13 mai 1945, lorsque le sinistre dont nous parlons plus haut, a tout rasé des ateliers, de la machinerie et de l'ameublement du couple Roy. La perte fut évaluée à plusieurs milliers de piastres. Or, il ne restait à la famille que des vêtements de nuit, à Madame Roy qu'un manteau de fourrures qu'elle avait fait entreposer quelques jours plus tôt et à M. Roy que les habits de pêche qu'il portait dans son excursion.



Reconstruction rapide

Paul-Auguste Roy a procédé immédiatement au déblaiement des ruines et à la reconstruction de son usine et de son foyer. En l'espace de quatre mois seulement, l'usine nouvelle était terminée, des machines y étaient installées et on recommençait à produire avec trente-neuf employés.

M. Roy a voulu, cette fois, faire de sa demeure un immeuble distinct. Il l'a fait construire tout à côté. A remarquer que, en attendant que la construction de sa demeure fut terminée, le couple Roy a dû habiter un peu partout chez les parents, faute de logis, et qu'il a ainsi périgriné d'une maison à l'autre durant plusieurs mois avec ses sept enfants.

Le jeune ménage a trouvé dans cette épreuve l'occasion de se reposaisir, de travailler plus ferme et de repartir plus vite vers l'objectif de la réussite.

M. Roy a employé pour la construction de son usine et de sa demeure des plans très modernes et un style tout à fait élégant. Les murs sont de pierre des montagnes. Les boiseries de l'intérieur sont en même temps solides et artistiques. Les deux immeubles sont percés de nombreuses fenêtres qui répandent abondamment à l'intérieur l'air et la lumière.



Un marché montant

Le jeune ménage qui, aux premiers soirs de 1942, parvenait tout juste à confectionner deux paires de pantonfles par veillée, qui n'achetait pas d'abord, à cause d'inexpérience, le cuir à mocassins qu'il fallait et qui savait qu'il fallait subir des pertes pour apprendre, n'a connu d'abord qu'un marché bien précaire à Saint-Tite même. Quelques mois plus tard, on vendait à Grand'Mère et dans d'autres municipalités de la région. Aujourd'hui, le marché de l'entreprise P.-A. Roy couvre tout le pays.

M. Roy n'obtient pas actuellement assez de matériel pour répondre à l'énorme demande qu'on lui adresse de toutes les provinces. Il espère agrandir son usine dès l'an prochain pour augmenter si possible sa production. Il possède un terrain très vaste qui permettra toutes les constructions futures qu'il faudra annexer.

Quatre vendeurs sont au service de la manufacture de pantoufles P.-A. Roy et celle-ci fait des dépôts chez un grand nombre de grossistes.

Une belle famille

M. et madame Roy constituent en ménage le couple le plus heureux et le plus uni. Ils sont fiers de leurs sept enfants — trois garçons et quatre filles — encore plus que de leur entreprise très prospère.

Madame Roy, qui a "essayé pour voir" en 1942 et qui n'avait pas jusque là utilisé une machine à coudre électrique, agit, tout en vaquant aux affaires du foyer, comme surintendante à l'usine, en attendant que le personnel soit lancé pour de bon dans son ouvrage difficile.

Comme propriétaire-gérant de la manufacture de pantoufles, M. P.-A. Roy est un de nos hommes d'affaires les plus jeunes et les mieux avertis. Avec le sourire qui exprime sa grande cordialité, il a vaincu tous les obstacles posés, il a vaincu jusqu'à l'incendie qui avait fait de lui un pauvre Job.

Paul-Auguste Roy est membre du comité industriel de la Chambre de Commerce, Chevalier de Colomb, membre du Club Automobile. La pêche et la chasse sont ses sports favoris, admet-il, et, selon son expression. "c'est en Mauricie à part ça!"... qu'il se livre à ces sports sains et reposants.



Ces trois photographies ont été prises à l'usine de la manufacture nouvelle de M. P.-A. Roy. Photo du haut: le service de couture des empeignes, dont la contremaitresse est madame Onésime [illegible] le service où on "bloque" les [illegible]; photo du bas: le besogneux atelier de finissage.

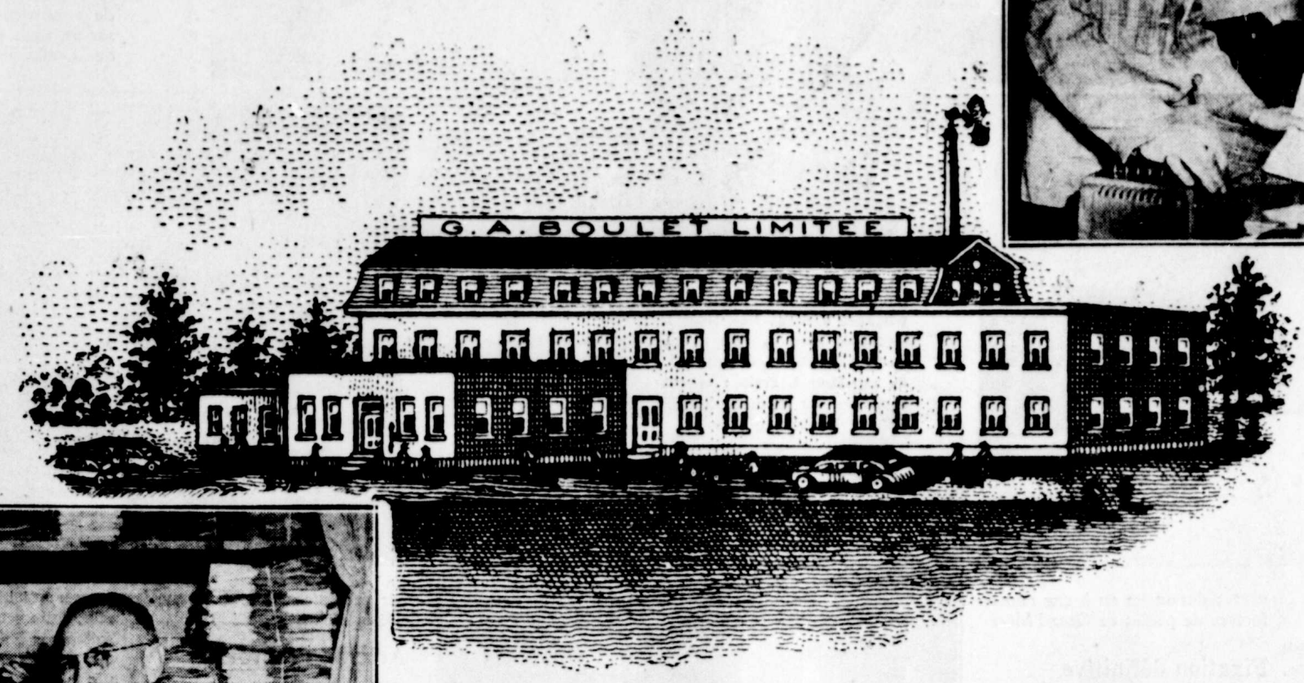
Les industries de M. G.-A. Boulet, de St-Tite, en pleine période d'expansion

IL en fallait du cran pour fonder une industrie en 1933, au plus fort de la crise économique, alors que le chômage avait anéanti le pouvoir d'achat dans notre pays et dans les autres pays du monde. M. Georges-Alidor Boulet, autrefois de Québec, et des hommes d'affaires de Saint-Tite ont fondé, cette année-là, la Saint-Tite Shoe Co., devenue plus tard la manufacture G.-A. Boulet, Limitée.

Cent trente personnes — y compris cent hommes et trente femmes — travaillent aujourd'hui à cette manufacture de chaussures, qui a contribué au progrès de la municipalité de Saint-Tite, dont le marché couvre toutes les provinces du Canada et précipite la demande d'une vingtaine de pays étrangers répartis sur quatre continents.

Il faut donc agrandir. M. G.-A. Boulet, président-gérant de l'usine, l'agrandira, dès le printemps prochain. Il fera, de plus, construire à Grand'Mère, une deuxième usine, affectée spécialement, celle-là, à la manufacture des chaussures d'enfants.

M. Boulet possède en outre, la manufacture de Gants et Mitaines Laurentide, Inc., qui emploie présentement vingt-cinq personnes à Saint-Tite et en emploiera plus de cinquante à l'issue d'un agrandissement actuellement en cours.





Voici quelques belles photographies de personnages et d'opérations à la manufacture G. A. Boulet, Limitée, dont on aperçoit un croquis ci-contre. Photo du haut: M. G.-A. Boulet, président-gérant, entouré de ses fils, MM. Roger et Conrad Boulet, respectivement assistant-gérant et gérant des ventes. A l'extrême-gauche de la page, M. G.-A. Boulet et son gendre, M. J.-J. Rousseau, examinent des gants et mitaines faits à la manufacture Laurentide; M. Boulet est président de cette autre compagnie, et M. Rousseau en est le gérant.



La St-Tite Shoe

La Saint-Tite Shoe fut formée en 1933, sous la présidence de M. J.-U. Trudel, lequel avait comme vice-président M. Emile Jacob. Parmi les premiers directeurs de l'entreprise, citons MM. Alphonse Béland, J.-B. Lebrun, J.-T. Jacob et Georges-Alidor Boulet.

Ce dernier fut nommé directeur-gérant d'une entreprise qu'il allait doter d'une vaste expérience et à laquelle il allait imprimer un rendement excellent.

M. Boulet avait fait ses études à l'Académie Commerciale Saint-Jean-Baptiste, de Québec, et acquis son expérience première à l'emploi de la compagnie Paquet, Limitée. A très bonne école, il a gravi, là, comme employé de bureau, tous les stages qui devaient le mener aux fonctions de caissier général. Ayant travaillé dix ans chez Paquet, il entra comme comptable au service de John Perkins, important manufacturier de chaussures de la vieille capitale. Quand il quitta cette maison, après douze ans de service, il était l'assistant de M. Perkins, propriétaire-gérant.

C'est avec ce bagage de connaissances que M. Georges-Alidor Boulet est devenu, en 1933, directeur-gérant de la Saint-Tite Shoe.

Entreprise familiale

La Saint-Tite Shoe a ainsi fonctionné durant quatre ans, comme compagnie appartenant à des actionnaires de Saint-Tite.

En 1937, Monsieur G.-A. Boulet a acheté les intérêts des autres directeurs et formé une compagnie nouvelle avec ses fils, MM. Roger et Conrad Boulet, et sa fille, madame J.-J. Rousseau (Rolande Boulet).

En 1943, la raison sociale de G.-A. Boulet, Limitée, a été substituée à celle de Saint-Tite Shoe.

M. Roger Boulet est assistant-gérant et comptable de la compagnie et M. Conrad Boulet est gérant des ventes. M. J.-J. Rousseau, le gendre, est gérant de la manufacture de Gants et Mitaines Laurentide, Inc.

Les débuts

Il y avait, à Saint-Tite, au-delà de l'église paroissiale et du couvent des Soeurs de la Providence, un vieux collège désaffecté, où les Frères de Saint-Gabriel avaient enseigné autrefois. La Saint-Tite Shoe a acheté et transformé cet immeuble, en 1933, pour y installer ensuite sa machinerie.

La reconstruction étant terminée, M. G.-A. Boulet est allé chercher à Québec quatre contremaîtres compétents, les ouvriers de Saint-Tite n'ayant à offrir tout de suite une main-d'oeuvre experte dans la manufacture de la chaussure, n'ayant point connu, auparavant, ce genre de travail.

Pendant les six premiers mois, la Saint-Tite Shoe a vendu ses chaussures au prix coûtant. Cette première moitié d'année en fut une d'apprentissage, en effet. Les ouvriers de Saint-Tite ne mirent pas de temps ensuite à manufacturer des chaussures illustrant l'habileté de la main-d'oeuvre canadienne-française et sa conscience à l'ouvrage.

Il arrivait, de plus, que, en pleine période de marasme, la Saint-Tite Shoe embauchait une cinquantaine de citoyens de cette ville et leur procurait un gagne-pain, qui ne les a pas trahis depuis et est loin de devoir les trahir maintenant.

Ouverture d'un marché

Il fallait commencer par le commencement. La Saint-Tite Shoe était à peine connue à Saint-Tite et dans quelques municipalités de la région. A quelques milles de là, on ignorait même son existence. On en était encore à la période de l'apprentissage, quand M. G.-A. Boulet est monté dans sa voiture pour se rendre à Montréal, puis à Toronto. Gérant-fondateur de l'usine, il en était en même temps le premier vendeur. Nous nous rendons compte des difficultés de ce début. Les gens n'avaient point d'argent pour acheter; les marchands des grandes villes perdaient leur enthousiasme; la concurrence était extrêmement serrée sur un marché extrêmement restreint. Tout autre que M. Boulet se serait découragé. Mais on ne sait par quel sortilège, il a convaincu assez de marchands de Montréal et de Toronto de la supériorité de son produit sur tous les autres pour ouvrir aux chaussures de la Saint-Tite Shoe de nombreux comptoirs de la Métropole et de la Ville-Reine.

A l'automne de 1933, M. G.-A. Boulet a organisé un service de voyageurs qui couvriraient désormais le marché de Montréal et de la province et inonderaient, si possible, ce marché de souliers et bottines d'hommes manufacturés à Saint-Tite.

En 1934, il a prolongé son service des ventes jusque dans la province d'Ontario.

Voyageant toujours lui-même, M. G.-A. Boulet a organisé en 1935, le territoire des Provinces Maritimes, en 1936 et 1937 l'Alberta, la Saskatchewan et la Colombie Britannique, en 1938, le Manitoba.

C'est ainsi qu'il se vend des chaussures G.-A. Boulet, Ltée, d'un bout à l'autre du Canada.

Un expert est engagé

La crise économique semblait perdre un peu de son intensité. On commençait même à espérer — on ignorait exactement pourquoi — en une prospérité nouvelle. La Saint-Tite Shoe, dont le succès était déjà très consolant, a pris à son emploi, en 1935, un autre expert de Québec, M. Albert Boivin, lequel avait travaillé sur toutes les machines servant à la manufacture des chaussures. Celui-ci venait à Saint-Tite compléter la formation d'une main-d'oeuvre qui avait très bien suivi les enseignements du début et s'avérait déjà en mesure de concurrencer avec succès sur le marché canadien. M. Albert Boivin a été nommé surintendant de l'usine, en 1937.



Ci-haut, un opérateur M. Alphonse Desaulniers monte les côtés d'une chaussure.

Promesses d'avenir

Les perspectives d'exportation de G.-A. Boulet Limitée, sont immenses. Elles dépassent de beaucoup le rendement total actuel de l'usine, qui ne saurait suffire à toute la demande normale.

La compagnie a déjà exporté des chaussures en Iran, en Iraq et au Caire, en Egypte. Mais la demande afflue actuellement de quatre continents.

Au cours d'une entrevue qu'il nous accordait, l'autre matin, à son bureau, M. G.-A. Boulet nous a montré d'innombrables lettres versées au dossier de l'exportation. Nous avons vu de nos yeux des offres d'achat parvenant de tous les pays imaginables, du plus petit au plus grand. Nous énumérons, ci-dessous, les pays acheteurs dont certaines compagnies ou certains marchands particuliers ont demandé des renseignements ou logé des commandes chez G.-A. Boulet, Limitée.

La Guyanne britannique, les Iles Maurice (Port-Louis), l'Islande, Haïti, Chypre, l'Algérie, l'Argentine, le Brésil, Ceylan, la Côte d'Or, l'Afrique du Sud, la Suède, l'Irlande, les Barbades, Terre-Neuve, l'Arabie, etc... Une grande agence américaine s'avère, de même, très intéressée.

Publicité intense

Si des Indes occidentales aux îles du Pacifique, du Moyen-Orient au pays des Boërs, de Buenos-Ayres à Saint-Jean de Terre-Neuve, on affiche un tel intérêt pour les chaussures de G.-A. Boulet, Limitée, c'est dû à une publicité intense et intelligente. M. Boulet annonce ses chaussures dans des revues commerciales à tirage universel. Il profite de toutes les occasions qui se présentent pour étendre sa réclame dans toute l'Amérique et dans les autres parties du monde. Il n'a pu arriver autrement, d'ailleurs, que des hommes d'affaires de Bagdad, de Reykyavik et de Stockholm aient appris qu'il y avait, à Saint-Tite, dans la province de Québec, des chaussures d'excellente qualité et à prix raisonnable, dont la vente leur rapporterait des profits dans leurs pays respectifs.

M. Boulet a, de plus, commencé cette publicité bien avant la guerre. Au moment où les peuples manquent de tout et tournent leur regard du côté des pays producteurs pour obtenir les marchandises dont ils ont tant besoin, la publicité de la maison Boulet profite à la compagnie, aux ouvriers et à la municipalité de Saint-Tite.

Un voyage à Boston

M. G.-A. Boulet a fait, récemment, en compagnie de ses fils, Roger et Conrad ainsi que Monsieur Albert Boivin un voyage d'une semaine à Boston et au Massachusetts, où se trouvent les meilleures manufactures de chaussures des Etats-Unis. Il est allé là pour s'enquérir des dernières améliorations de l'industrie de la chaussure, pour tirer profit de connaissances nouvelles, qu'il utilisera un jour ou l'autre, afin de faire progresser encore sa florissante entreprise.

Production accrue

En 1933, la Saint-Tite Shoe, qui s'est spécialisée tout de suite dans les chaussures pour hommes, produisait deux sortes de chaussures. D'année en année, elle a diversifié sa production, au point d'atteindre maintenant cent cinquante sortes différentes. G.-A. Boulet, Limitée, fait les chaussures à trépointes, soit avec des semelles cousues au ligneul.

La production actuelle de la manufacture est de quatre mille cinq cents paires de chaussures par semaine. Elle augmentera de beaucoup après l'agrandissement que M. Boulet compte faire, au cours de l'hiver et terminer pour le printemps prochain.

Le cuir est difficile à obtenir, mais M. G.-A. Boulet l'a trouvé, jusqu'à présent, en quantité suffisante pour maintenir sa production.

Usine à Grand'Mère

Les industriels Boulet ont déjà tenté une expérience fructueuse à l'usine de Saint-Tite, dans la fabrication de chaussures pour enfants. Cette expérience permettra d'ouvrir, à Grand'Mère, une succursale de la même compagnie. La construction de l'usine nouvelle devrait débuter au printemps.

M. G.-A. Boulet a acquis la machinerie nécessaire pour la faire opérer le plus tôt possible.

Gants et mitaines

M. Boulet est, depuis mars dernier, le président d'une autre compagnie, celle des Gants et Mitaines Laurentide Inc. Il a confié la gérance de cette autre entreprise à son gendre, M. J.-J. Rousseau. Vingt-cinq ouvriers et ouvrières y sont actuellement affectés à la confection de gants et de mitaines de travail. Le marché est excellent, la production de la petite manufacture ne répond pas à la demande que la qualité des gants et mitaines Laurentide a précipitée, de sorte que la direction de l'usine a décidé d'agrandir celle-ci de moitié.

La construction de l'annexe a débuté en octobre. Quand elle sera terminée et que la machinerie y sera installée, d'ici quelques semaines, Gants et Mitaines Laurentides, Inc. comptera plus de cinquante employés.

Le printemps dernier, M. Boulet a acheté cette manufacture de MM. Oscar et Ivanhoë Tourigny, qui l'opéraient depuis huit ans.

La production présente de Gants et Mitaines Laurentide, Inc., est de deux cent cinquante douzaines par semaine.

Un homme entreprenant

Nous avons vu, plus haut, comment M. Georges-Alidor Boulet a commencé à acquérir son expérience d'homme d'affaires à Québec où il débuta très jeune comme messager et petit commis de bureau. Sa carrière a été en progression constante, jusqu'à maintenant. Il est facile de constater l'ascension rapide qui a fait du petit employé de la maison Paquet l'assistant-gérant de la maison Perkins, le directeur-gérant de la Saint-Tite Shoe, le président-gérant de G.-A. Boulet, Ltée, et le président de Gants et Mitaines Laurentide, Inc.

M. G.-A. Boulet possède aussi des intérêts dans d'autres entreprises manufacturières. Citons entre autres, son titre de directeur de Malartic Lake Shore Gold Mines, Ltd.

Un homme de valeur

Il est un homme de valeur, non seulement pour la compagnie qu'il préside mais aussi pour la ville de Saint-Tite et la région du Saint-Maurice. Dès son arrivée de Québec en 1933, il s'est intéressé au progrès de sa ville d'adoption et au progrès général de la Mauricie.

M. Boulet est président-fondateur de la Chambre de Commerce de St-Tite, directeur de la Chambre de Commerce régionale, Chevalier de Colomb, directeur de l'Association des Manufacturiers de Chaussures du Canada. Aucun mouvement de nature à promouvoir les affaires à Saint-Tite et aux environs ne le laisse indifférent. Malgré les nombreux voyages qu'il doit faire, chaque mois, dans l'intérêt de la compagnie, il trouve le temps de s'intéresser activement au comité des routes d'hiver de la Chambre de Commerce, au projet de réparation de la route qui va de Saint-Tite à Grand'Mère aux choses strictement municipales de l'administration, etc.

Le président de G.-A. Boulet, Limitée, fait, de plus, beaucoup pour les oeuvres. Il est particulièrement fier de ses fonctions de président de vicariat forain des cercles d'abstinence Lacordaire et Jeanne d'Arc.

Un père de famille

Ses fils, Roger et Conrad des associés immédiats, sont à bonne école. Roger Boulet est président de la Chambre de Commerce des Jeunes de Saint-Tite.

M. et Mme G.-A. Boulet (Yvonne Hamel) sont à la tête d'une nombrdeuse et sympathique famille. Outre les fils et la fille que nous avons mentionnés plus haut, comme actionnaires de la compagnie, citons Gilles Boulet, philosophe au séminaire des Trois-Rivières et président diocésain de la J.E.C.; Robert Boulet, syntaxiste à la même institution; Raymond-Marie Boulet, humaniste au juniorat du Sacré-Coeur, à Ottawa; madame Fernand Boivin (Pierrette Boulet), Reynald, huit ans, étudiant chez les Frères de Saint-Gabriel, et Mireille, cinq ans.

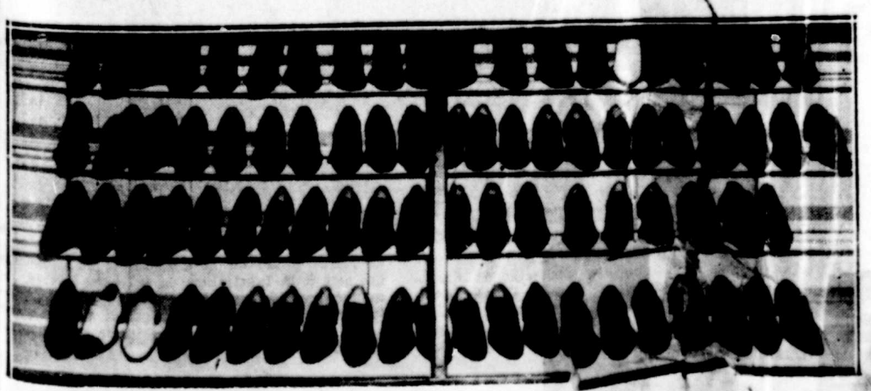
M. G.-A. Boulet est, de plus l'heureux grand-père de huit petits-enfants, six petits-fils et deux petites-filles, auprès desquels il aime se reposer de ses nombreuses occupations d'industriel.



M. Albert BOIVIN, Surintendant, examine une empeigne qu'on vient de coudre, tandis que M. Gérard Tourigny tire les bouts de chaussures.

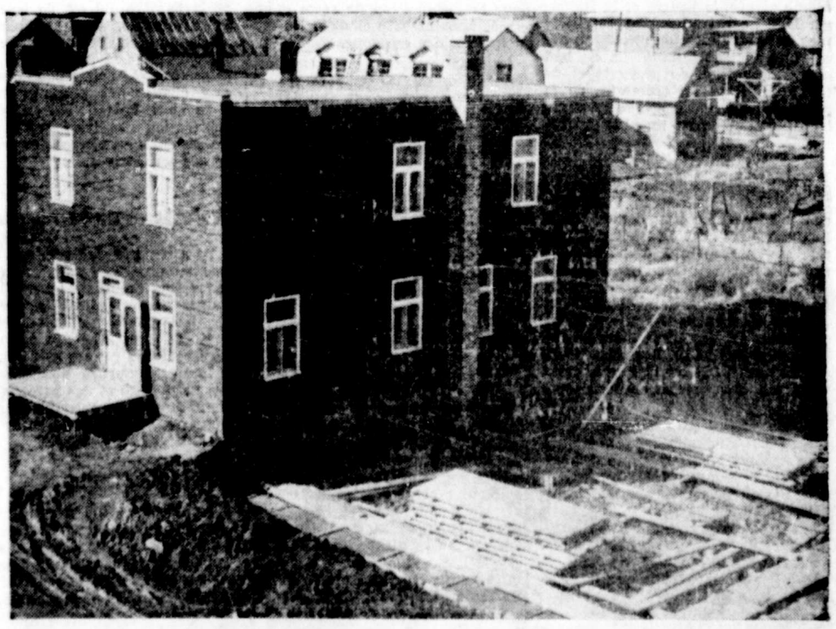


Ci-dessus: une machine à tailler le cuir à semelles. Au premier plan, M. Delphis Gignac, contremaître; en arrière, M. Arthur Bordeleau. Ci-dessous: une vitrine donnant une excellente idée des chaussures fabriquées par la compagnie Saint-Tite Shoe.





Dans cette photo (ci-dessus) de l'atelier où on taille le cuir à empeigne, M. Léon Laberge, contremaître apparait avec le personnel de ce département. Ci-dessous: une photo extérieure de l'immeubles de Gants et Mitaines Laurentide Inc. Quand elle fut prise, on commençait l'agrandissement de l'usine. Au premier plan, les fondements de l'annexe.



Théo. Désy dirige deux entreprises progressives

M. THEOPHILE DESY possède un des magasins de meubles les plus considérables de notre région et un commerce de bois de construction dont le marché dépasse de beaucoup les limites de la Mauricie. Il est né homme d'affaires, et a su dès sa jeunesse se tailler une réputation enviable d'honnêteté, de cordialité et de courtoisie qui inspire aux clients la certitude d'être bien servis.

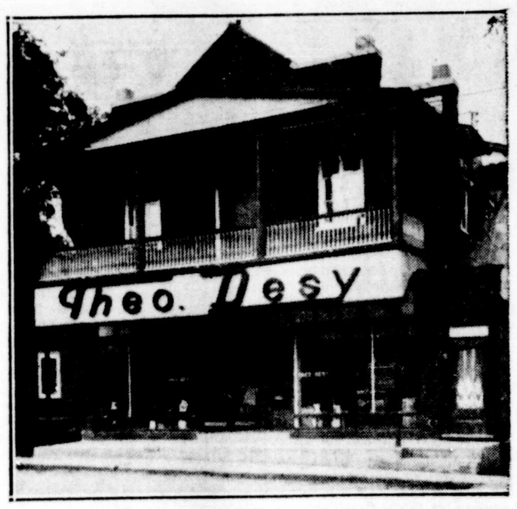
Théo. Désy, échevin, pro-maire, directeur du Comité des routes d'hiver de la Chambre de commerce et important payeur de salaires, a des clients des Trois-Rivières à La Tuque et jusque dans le comté de Portneuf, il voyage sans cesse pour répondre aux besoins impératifs de ses deux entreprises qu'il mène de front avec vaillance et compétence, il connaît tout le monde, tout le monde le connaît et ses commerces accusent un succès grandissant.

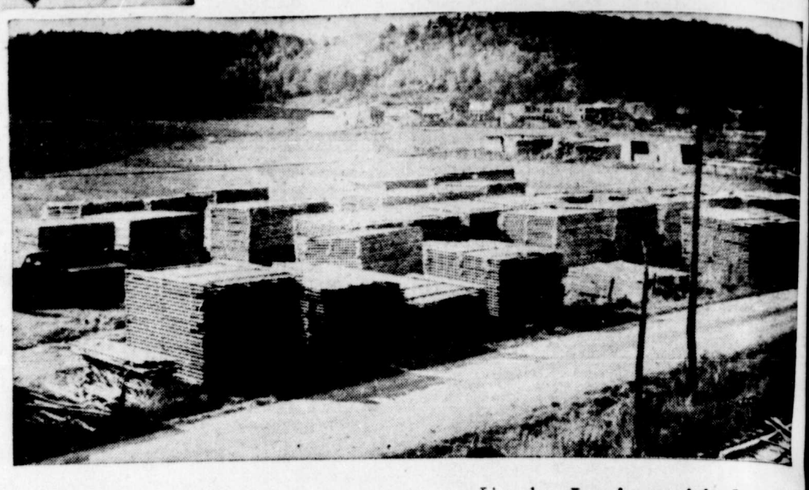
Le magasin de meubles Théo. Désy est situé en plein coeur de la ville, sur la rue Notre-Dame, et sa devanture compte parmi les plus jolies et les plus invitantes du centre commercial de Saint-Tite.





M. THEOPHILE DESY, de Saint-Tite, possède un grand magasin de meubles et une cour à bois d'importance à Saint-Tite. Nous le voyons ci-haut, photographié avec sa fille et secrétaire, Mlle Thérèse Désy. A gauche : une partie de l'intérieur du magasin de meubles; à droite : la cour à bois; ci-dessous : l'extérieur du magasin. M. Désy habite avec sa famille à l'étage supérieur.





Initiation précoce

Théophile Désy, le père, était hôtelier et marchand à Saint-Séverin-de-Proulxville dont le territoire faisait autrefois partie de la municipalité de Saint-Tite. C'est comme ça que Théophile Désy, le fils, est né à Saint-Tite et, sans déménagement aucun, fut élevé à Saint-Séverin. Sous la tutelle paternelle, le jeune Théophile s'est initié très tôt aux affaires et a appris à connaître les gens qui fréquentaient en très grand nombre l'établissement de son père.

Se sentant des ailes pour voler tout seul, il a quitté très jeune la demeure paternelle pour devenir voyageur de commerce d'une compagnie de machines agricoles. Il occupa ces fonctions durant cinq ans.

Aux Trois-Rivières

En 1915, Théo. Désy s'est associé aux propriétaires de la maison J.-N. Beaudoin & Compagnie, ses beaux-frères. Il demeura actionnaire de la compagnie et vendeur jusqu'en 1923, alors qu'il vendit ses parts aux associés Beaudoin. Aux Trois-Rivières, il a acquis une expérience particulière dans la vente des meubles.

Après quoi, il fut gérant des ventes durant un an à une manufacture de poêles de Grand'Mère.

Fixation définitive

Théophile Désy s'est transporté à Saint-Tite-de-Champlain en 1924. Il caressait depuis longtemps l'ambition de fonder un magasin de meubles. Saint-Tite offrait justement à ce moment-là la perspective d'une municipalité montante, entourée de villages et de paroisses pareillement riches et disposées à l'expansion.

Au début, Théo. Désy logea son commerce dans une construction érigée près de la gare du chemin de fer. Il y a douze ans, il a acheté un immeuble dans le centre de la ville et y a transporté son magasin, en dotant celui-ci de vitrines vastes et claires et en lui donnant l'espace voulu pour le garnir d'un stock complet, moderne, divers, devant lequel on ne saurait avoir que l'embarras du choix.

Théo. Désy, marchand de meubles, sert ainsi depuis au-delà de vingt ans des clients toujours plus satisfaits. Ses stocks considérables lui ont permis de subir une partie de la guerre sans manquer de trop de meubles que les clients demandent couramment. Mais M. Désy compte des clients à St-Tite, à Sainte-Thècle, à La Tuque, à Grand'Mère, à Shawinigan, à Saint-Marc-des-Carrières et dans le comté de Portneuf et il a dû même meubler des demeures trifluviennes depuis deux ou trois ans. De sorte qu'il ne peut offrir présentement tout ce que les clients réclament.

Activité débordante

Théophile Désy a, cependant, un truc pour réussir, même dans cette période extrêmement difficile. Il voyage! Il voyage comme on va à la chasse. Il est à l'affût des meubles comme on en construit un peu partout dans la province et dans l'Ontario, mais dont la quantité ne peut répondre à toutes les demandes.

Même s'il faut faire un long voyage pour n'acheter qu'un seul ameublement et satisfaire un client en dépensant dans ce voyage le profit de la vente, Théophile Désy n'hésite point à monter dans sa voiture pour aller solliciter tel ou tel manufacturier de meubles.

Il ne réalise peut-être pas de cette façon un profit immédiat. Constatons, cependant, qu'il y a là une excellente publicité, une preuve de service empressé qui n'échappe pas à l'appréciation de la clientèle.

Un commerce de bois

Théophile Désy renouvelle constamment — car la demande est impérative — les cages de bois de construction qu'il fait sécher sur un vaste terrain, à l'extrémité de la ville. Il a inauguré ce commerce, voici cinq ans. L'an dernier, cette seule entreprise lui faisait payer $30,000. de salaires. Et ces salaires auraient été plus élevés encore sans la pénurie de bois de construction qui sévit dans notre province depuis plusieurs années.

M. Désy a l'intention d'agrandir son commerce de bois au fur et à mesure qu'il pourra en faire scier davantage.

Il compte présentement des clients à cinquante milles à la ronde, et le rayon de son entreprise grandit sans cesse.

Ses assistants principaux

Théophile Désy a trouvé au sein même de sa famille ses assistants les plus fidèles. Il a confié à ses deux filles le secrétariat des deux entreprises qu'il dirige. Mlle Thérèse Désy est secrétaire du magasin, et Mlle Pauline Désy, secrétaire du commerce de bois.

Depuis dix ans, M. Charles Veillette est chef de la livraison et acheteur du commerce de bois de construction. Cet employé s'est lié de tout coeur à l'entreprise à la prospérité de laquelle il voue des efforts constants et fructueux.

La vie municipale

L'échevin Théophile Désy participe très activement à la vie municipale de sa ville. Les citoyens de Saint-Tite l'ont élu par acclamation à trois reprises et il est présentement pro-maire de la municipalité.

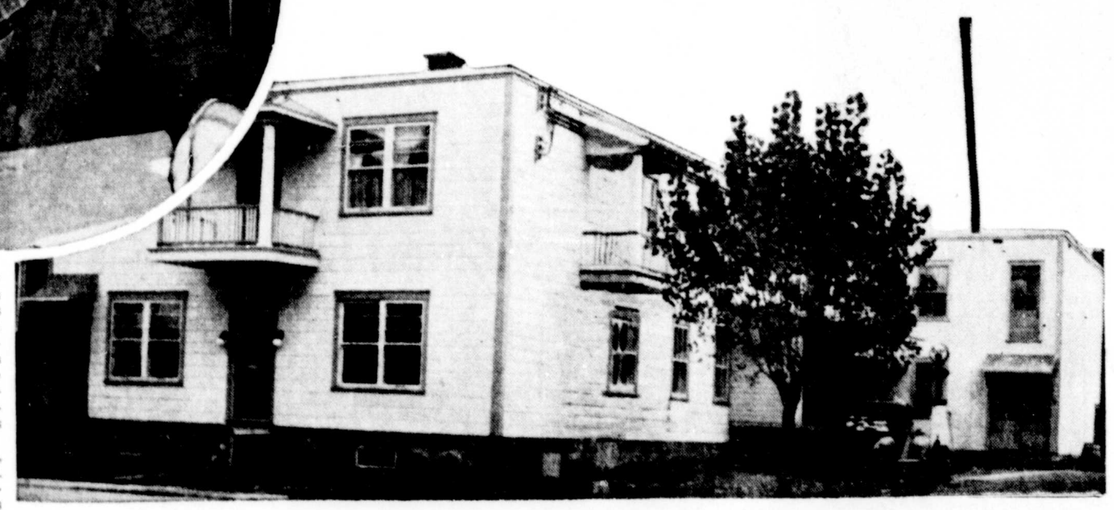
Théo. Désy trouve aussi le temps de s'intéresser aux initiatives de la Chambre de commerce, dont il ne fait pas partie comme spectateur passif. Ses confrères lui ont confié, en même temps qu'à d'autres citoyens marquants, le soin de veiller à l'entretien de la route d'hiver menant aux Trois-Rivières, via Shawinigan.

M. Désy appartient de plus à l'ordre des Chevaliers de Colomb.

Sa femme, née Antoinette Beaudoin, est issue d'une des familles trifluviennes les mieux connues. A part leurs deux filles, ils ont un fils, Jacques Désy, rhétoricien au Séminaire de Joliette.

La Crèmerie de Saint-Tite, une entreprise familiale prospère





LA Crémerie Saint-Tite Inc. est une des plus vieilles entreprises commerciales du nord de notre région. Etablie depuis trente-trois ans elle a grandi avec la ville de Saint-Tite qui est fière de posséder aujourd'hui les plus florissantes de nos petites industries.

Un homme y a attaché son nom, le fondateur et président-gérant, M. Emile Jacob. Avec les années, celui-ci a groupé dans son entreprise des fils qui perpétuent les traditions de vaillance, d'initiative et d'âpreté au travail de la famille Jacob, une des plus favorablement connues de la Haute-Mauricie.

La Crémerie Saint-Tite vend la crème glacée, le beurre et le fromage. Elle s'est transportée l'an dernier dans un immeuble nouveau qui est une véritable merveille de bon ordre, d'hygiène, de propreté et de lumière. Parmi les crémeries de la province de Québec, elle compte certainement parmi les plus modernes.

La première beurrerie

Né à Saint-Prosper, M. Emile Jacob a commencé tout jeune dans l'industrie laitière. Il avait déjà dirigé durant sept ans une fromagerie de Saint-Stanislas, quand il est venu s'établir à Saint-Tite avec sa famille en 1912. A Saint-Tite, il eut d'abord une entreprise uniquement de beurrerie, produisant dès le début cinquante mille livres de beurre par année. Il avait acquis cette beurrerie d'un nommé Allard.

La crème glacée

En 1930, M. Emile Jacob a ajouté à sa beurrerie une fabrique de crème glacée, lançant cette entreprise nouvelle avec la machinerie incomplète qu'on offrait alors aux manufacturiers. La production de la crème glacée exigeait, en effet, des quantités considérables de glace, tant pour la fabrication que pour le transport.

M. Emile Jacob n'a pas mis de temps à substituer à la glace pure le système beaucoup plus efficace et beaucoup moins difficile de réfrigération à l'électricité. Il a voulu aussi acheter un camion réfrigérateur pour la distribution de cette crème glacée à Saint-Tite et dans les municipalités des environs.

La chambre froide de la Crémerie Saint-Tite, où la température est maintenue sans répit au-dessous du point de congélation, est une des plus vastes et des mieux aménagées qu'on connaisse.

La fromagerie

La beurrerie et la fabrique de crème glacée sont situées dans le même immeuble de la ville de Saint-Tite. La fromagerie est logée dans un immeuble distinct du Grand Rang Saint-Tite. M. Emile Jacob l'a acquise en 1938 de M. Charles Drouin.

Production montante

La triple entreprise de la Crémerie Saint-Tite, Inc., connaît une production montante et un marché plus vaste d'année en année. Cette production annuelle se répartit actuellement comme suit: 200,000 livres de beurre; 200,000 livres de fromage; elle serait de 100,000 gallons de crème glacée sans les restrictions considérables que notre gouvernement de guerre et d'après-guerre impose depuis quelques années.

M. Jacob a fait installer dans sa beurrerie, sa fromagerie et sa fabrique de crème glacée la machinerie la plus perfectionnée qui se puisse offrir présentement. Excepté la baratte qui est de bois, toute la tuyauterie, tous les récipients, contenants et drains sont de métal inoxydable. Les précautions nécessaires ont été prises pour distribuer aux clients des produits purs de chez nous. Le lait, entrant dans la fabrication des trois produits, est examiné soigneusement et pasteurisé dès son arrivée.

Achats dans la région

La Crémerie Saint-Tite a contribué au progrès des cultivateurs de la région en allant chercher chez eux le "matériel brut" d'où elle tire ses trois excellents produits. "Ce matériel brut", lait et crème, doit être toujours propre et frais; on le refuserait pour la moindre saleté. De Saint-Tite et des paroisses environnantes, cette entreprise tire chaque année 1,000,000 de livres de lait et 300,000 livres de crème.

Trois constructions

M. Emile Jacob a gardé durant six ans, de 1912 à 1918, la beurrerie qu'il avait acquise de M. Allard. En 1918, il a jeté la vieille bâtisse à terre et reconstruit sa beurrerie en neuf. Enfin, il reconstruisait de nouveau totalement en 1944.

Ainsi, possède-t-il aujourd'hui un magnifique et vaste édifice pour abriter la beurrerie et la fabrique de crème glacée. Toute la machinerie a été disposée sur un même plancher, au rez-de-chaussée. On a prévu dans cette construction l'espace qu'il fallait pour permettre aux employés de manoeuvrer avec aise. La baratte, d'une capacité de quinze cents livres, est installée à proximité du grand réservoir où on pasteurise le lait. Un peu plus loin on a distribué dans un ordre parfait les différents congélateurs à crème glacée.

Dans la partie de la bâtisse qui donne sur la rue, M. Emile Jacob a fait aménager son bureau et celui des préposés à la comptabilité et aux commandes.

A l'arrière, se trouvent la machine congeler et la grande chambre froide, laquelle est divisée en deux parties, une pour le beurre, l'autre pour la crème glacée.

L'aspect extérieur de la bâtisse offre aussi le plus beau coup d'oeil. M. Emile Jacob habite avec sa famille la grande et jolie demeure voisine.

Le marché grandit

L'augmentation de la production implique nécessairement l'augmentation de la demande. Il n'est pas nécessaire alors d'insister sur ce point. Examinons toutefois le vaste rayon de ce marché.

La Crémerie Saint-Tite distribue sa crème glacée dans les comtés de Champlain, de Portneuf et de Laviolette, jusqu'à La Tuque, et elle en vend même dans la région du Lac Saint-Jean. Le chemin de fer du Canadien National, qui aboutit au centre du Saguenay et à La Tuque, sert magnifiquement cette entreprise, comme les autres de Saint-Tite. Il faut compter aussi sur les routes dont on demande l'amélioration, mais qui débouchent à partir de Saint-Tite dans tous les coins du nord de la région.

Les clients, à qui la Crémerie Saint-Tite remettait autrefois la crème glacée dans des récipients à glace, ont le choix aujourd'hui entre l'achat et la location des cabinets électriques modernes. Ils sont assurés d'une distribution régulière, rapide et satisfaisante en tout point. La compagnie a mis trois camions à leur disposition.

Entreprise familiale

M. Emile Jacob a voulu faire de la Crémerie Saint-Tite, Inc., une entreprise familiale. Il en assume la présidence avec quatre de ses fils comme collaborateurs immédiats. Paul est vice-président, Charles, secrétaire, Jean et Louis s'occupent des opérations générales. Mlle Fernande Jacob, leur soeur, est préposée à la comptabilité.

M. et Mme Emile Jacob (Héléna Rivard) ont neuf enfants et quatre petits-enfants. Un autre fils de cette même et belle famille canadienne-française, le capitaine Antonio Jacob, fait partie du corps dentaire de l'Armée canadienne. Il est présentement cantonné à Halifax.

Dans la vie municipale

M. Jacob a joué un rôle d'importance dans la vie municipale de Saint-Tite. Il fut deux ans maire et onze ans échevin. C'est dire le prestige dont il jouit dans ce centre mauricien et le dévouement dont il fait preuve pour la cause générale de ses concitoyens.

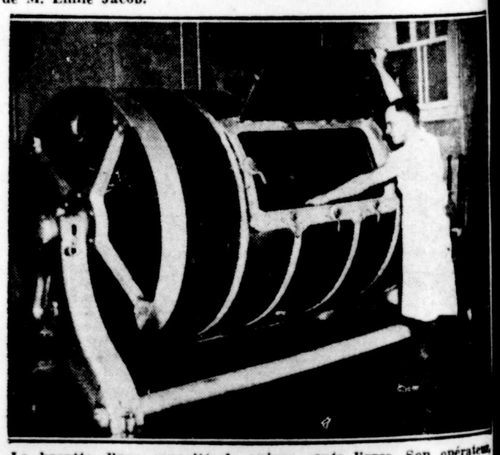
Retiré de l'arène municipale, il n'a pas voulu abandonner complètement la chose publique. Il est le vice-président d'une chambre de commerce très active dont les initiatives nombreuses et heureuses ont tant contribué ces derniers mois à faire connaître Saint-Tite et à y multiplier les industries.

M. Jacob est particulièrement fier de son titre de Chevalier de Colomb.

Ses sports préférés sont la chasse et la pêche. Le hockey l'avait toujours intéressé. Son penchant pour ce sport s'est avéré davantage lorsque ses fils, ardents amateurs de hockey, ont formé des clubs et compté leur père parmi les spectateurs les plus enthousiastes de leurs prouesses sur la patinoire.



Le système de réfrigération de la Crèmerie Saint-Tite. A la manette de commande, M. Charles Jacob, secrétaire de la compagnie et fils de M. Emile Jacob.



La baratte d'une capacité de quinze cents livres. Son opérateur, M. Wilfrid Tessier, est un diplômé de l'école de laiterie provinciale de Saint-Hyacinthe.



Ces photos confirment pleinement l'entreprise florissante que représente la Crèmerie de Saint-Tite. La photo supérieure montre l'aspect extérieur de la nouvelle bâtisse dont la construction s'achevait lors de la visite de notre photographe. Dans le médaillon, M. Emile Jacob, président-gérant de la Compagnie.

Ci-dessus photo de la machinerie très moderne qui sert à la fabrication de la crème glacée. Un manoeuvre, Clément Trépanier, observe la transformation que subit la crème glacée dans le grand congélateur. Toute cette machinerie est en métal inoxydable.

Louiseville offre des avantages exceptionnels

Chef-lieu d'une riche région agricole elle a une situation financière unique



Le conseil municipal actuel de la ville de Louiseville. Au fauteuil Son Honneur le Maire René Béland notaire. Assis de gauche à droite: MM. les Echevins Gérard Lesage, Philorum Lacoursière, Auguste Plante, le chef de police Gustave Plante, le greffier Jean-Paul Chevalier notaire, Lionel Legris trésorier, Noé Lescouarnec inspecteur-municipal, les échevins Omer Rinfret, Jules Arvisais, Joseph Dubé pro-maire.



Le comité industriel, formé au cours de l'été dernier à Louiseville, dans le but de favoriser l'expansion industrielle. Assis de gauche à droite: MM. Jean-Paul Chevalier directeur, Albert Houde secrétaire-trésorier, Réal Desrosiers président, Laurent Giguère vice-président, Gaston Fleury directeur. Debout de gauche à droite: MM. Maurice Lemire, Hormisdas Cloutier, H. Pronovost, Alcide Arseneault, David Dulude et P. A. Gravel.



La Chambre de Commerce des jeunes à Louiseville dont l'exécutif a été élu le printemps dernier. Assis de gauche à droite: MM. Maurice Lemire secrétaire. H. M. Warren trésorier, Gaston Fleury président, Réal Desrosiers vice-président, Georges-Aimé Giguère ex-président et directeur. Debout de gauche à droite: MM. Joseph Pichette, Marc Paul, Gilles Ringuette, Montcalm Rousseel, Albani Houle et Victor Milot, directeurs.

UNE situation financière unique, des possibilités d'avenir attrayantes, le développement conjoint de l'industrie et du commerce, la fertilité du sol et l'essor de l'agriculture constituent pour Louiseville un actif précieux et en font un des centres importants de notre région.

Cette ville a subi, au cours des deux dernières décades, une transformation radicale, qui la rendrait méconnaissable aux yeux de ses anciens citoyens. Ceux qui ont suivi sa marche ascendante vers le progrès se sont rendus compte de tous les avantages qu'elle offre et procure au capital étranger, désireux de s'y implanter et d'ouvrir des nouvelles industries dans des conditions avantageuses, le taux de la taxe foncière étant peu élevé.

Population triplée

Il y a vingt-cinq ans, Louiseville n'était qu'un bourg de 1800 âmes. Sa population a triplée depuis. Elle doit à la venue de plusieurs industries son développement et son expansion. L'artère principale rue Saint-Laurent, a subi bien des modifications en ce dernier quart de siècle. En 1920, c'était tout simplement la rue d'un gros village comme on en voit tellement dans la province. Aujourd'hui, on y trouve de tout. Le centre commercial abonde en étalages magnifiques où vont s'approvisionner les commerçants et les consommateurs des paroisses environnantes. Louiseville est le chef-lieu du comté de Maskinongé dont la population globale se chiffre à plus de 25,000 habitants. C'est là que demeure le député, où se trouvent le palais de justice, le bureau d'enregistrement, le siège du conseil de comté. C'est aussi le centre de toutes les principales organisations sociales et politiques du comté. Rien ne se fait, rien ne s'exécute d'important sans que Louiseville n'ait son mot à dire.

Ville de 300 ans

Au point de vue historique, Louiseville a plus de trois cent ans d'existence. Le premier colon Jean Jacquet de Gerlaise dit St-Amant, se serait établi à quelques arpents de l'embouchure de la Rivière-du-Loup en 1643. Deux années plus tard, François Bergeron le rejoignit. L'érection de la paroisse date de 1678. Jusqu'en 1786, la paroisse fut desservie par des missionnaires et le premier curé résident devint l'abbé Joseph-Laurent Bertrand. La paroisse St-Antoine de la Rivière-du-Loup en Haut adopta le nom de Louiseville, en 1830, en souvenir de la princesse Louise, épouse du marquis de Lorne, gouverneur-général du Canada.

Au municipal, Louiseville a été incorporée en village en 1714 et comme ville en 1878. Depuis cette date, elle a connu vingt-neuf maires dont voici les noms et le terme d'office respectif.

1878-1879: Louis St-Jean
1879-1880: Georges-Henry Yale
1880-1883: F. X. Mineau
1883-1885: L. A. Baribeau
1885-1889: L. H. Mineau
1889-1894: Eugène Vadeboncoeur
1894 : A. Irénée Gravel
1895-1896: Dr Charles L. Auger
1896-1898: Max. Damphousse père
1898-1900: Dr L. A. Plante
1900-1902: I. Raphael Lambert
1902 : Auguste Desrosiers
1903 : Isaac Giguère
1904 : Joseph Labonté
1905-1906: Max. Damphousse, fils
1907 : J. Adélard Bussières
1908-1910: Jos. Louis Hamelin
1910-1912: Thomas Caron
1910-1916: Clovis Caron
1916-1918: Olivier Mineau
1918-1920: Adélard Clément
1920 : J. Edouard Béland
1920-1922—Sénateur L. H. Legris
1922-1925: J. Wellie Gagnon
1925-1937: Chs Edouard Martin
1937-1939: Philorum St-Pierre
1939-1941: Charles Heaton
1941-1945: Henry Adams
1945 : Notaire René Béland

A remarquer que M. Charles-Edouard Martin a été le plus persévérant du groupe, soit douze ans sur la brèche. M. J. Wellie Gagnon, est devenu député de Maskinongé au provincial. M. Clovis Caron fut régistrateur et M. Irénée Gravel dirigea aux Trois-Rivières un important bureau d'assurances. M. J. Edouard Béland, maire en 1920, n'est nul autre que le fondateur de l'Empire Shirt.

Centre industriel actif

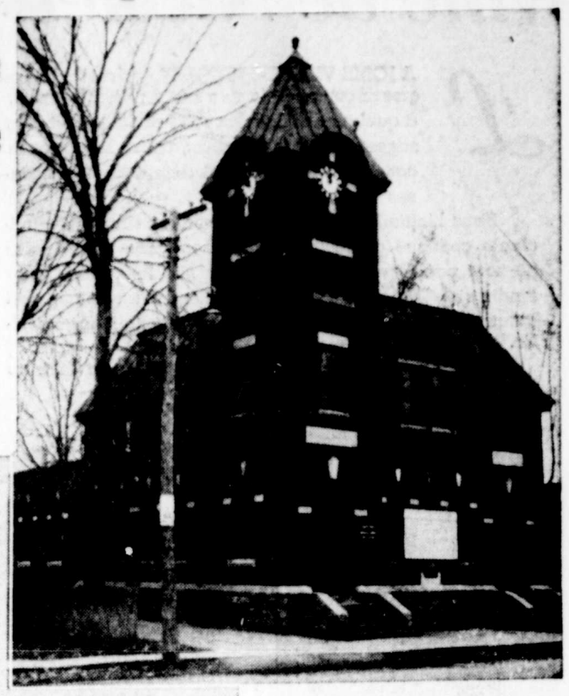
La grande et la petite industrie ont fait de Louiseville ce qu'elle est aujourd'hui. Les quinze manufactures opérantes embauchent au bas mot 1300 personnes. L'Associated Textiles, pour sa part, donne du travail à plus de 700 personnes et lorsque les travaux seront terminés, le chiffre de la main d'oeuvre passera à 900. L'Empire Shirt emploie 260 personnes. Le développement industriel a engendré une recrudescence dans la construction et le commerce. L'ouverture de nouvelles artères a favorisé la construction de nombreuses habitations portant la valeur immobilière, pour la ville seulement $1,695,519.00. Certaines rues n'ont plus du tout le même aspect. A d'humbles maisonnettes ont succédé des demeures propres, jolies et comfortables. Certains secteurs de la ville sont remarquables par leurs riches résidences, entourées de beaux parterres, de fleurs en abondance. Les citoyens se montrent particuliers et fiers.

Une ville propre

Chaque année, le conseil consacre une partie de son budget à l'amélioration de la voirie et à l'embellissement des places publiques. Le parc municipal compte parmi l'une des initiatives à signaler. Il reste beaucoup à faire.

Avec le temps et l'argent, les conseillers municipaux rencontreront les désirs et les aspirations des contribuables.

Les relations sociales entre les diverses associations existantes sont des plus amicales. Pas de division intestine. On constate au contraire une franche camaraderie et une étroite coopération en vue du bien commun. Pour activer le feu sacré de l'amitié et de la concorde, les Chevaliers de Colomb, les Chambres de Commerce, le Comité Industriel, l'Oeuvre des Terrains de jeux, le Rotary fraternisent ensemble.





Le bureau de poste à Louiseville, qui abrite aussi le bureau de perception des douanes.

A gauche, l'église de Louiseville, bénit en 1921, incendiée en 1926 et réouverte au culte en 1928.

Principales industries

Dans le domaine de l'industrie, outre l'Associated Textiles et l'Empire Shirt, mentionnées plus haut, la liste s'allonge avec la Rose Dress Mfg Co., Louiseville Shirt Mfg., Ideal Children Wears, Caron et Gagnon, les Imprimeries Giguère et Laurentienne, la Teinturerie St-Laurent, H. A. Poissant et Cie, la Société Coopérative agricole de lin, la Société Coopérative de lait et beurre, les usines d'embouteillage de Coca-Cola et Pepsi-Cola, l'Air-Cell Insulation Products Lted. On se demande si, un jour, la grande scierie Tourville, autrefois si prospère et si industrieuse, ne fera pas place à une autre industrie importante. L'avenir le dira. La Rivière-du-Loup n'est pas navigable sur toute sa longueur, mais elle a véhiculé des milliers et des milliers de cordes de bois dans le passé et même encore de nos jours, elle sert au transport du bois de la St-Lawrence Paper Mills Co.

L'évaluation de l'industrie à Louiseville représente au-delà de $800,000, la balance étant repartie entre la petite propriété et les maisons de commerce. Actuellement, on compte tout près de 375 propriétaires et 502 locataires, selon les derniers renseignements.

Le prix mensuel du logement est basé sur une moyenne de $18 à $20 par mois. Comme dans tous les centres industriels de notre région, Louiseville souffre d'une pénurie de loyers. L'agrandissement de la Textiles a eu pour effet de provoquer la construction d'un certain nombre d'immeubles dans les divers secteurs de la ville.

Maisons d'éducation

Quand l'industrie et le commerce sont prospères dans une ville, tout le reste s'en ressent. Les maisons d'éducation ne manquent pas, mais devant l'affluence des élèves elles devront tôt ou tard s'agrandir. L'Académie St-Louis de Gonzague et le couvent des Soeurs de l'Assomption regorgent d'élèves ainsi que les écoles Tessier et Notre-Dame. On signale également deux écoles privées et une école anglaise. Le projet d'agrandir le collège ne date pas d'aujourd'hui. Lors des fêtes du cinquantenaire en 1943, les autorités de cette institution ont informé les Anciens qu'après la guerre, on y ajouterait une aile pour répondre aux exigences du nombre toujours de plus en plus grandissant des élèves. Présentement plus de 700 noms d'élèves figurent dans les régistres des institutions de la ville.

Deux institutions bancaires désservent Louiseville: la Banque Canadienne Nationale et la Caisse Populaire, cette dernière, un succès encourageant, est une initiative de la Chambre de Commerce des Jeunes. Cette localité abrite également le bureau du service sélectif et d'assurance-chômage de la région, la commission des liqueurs, une succursale de la Shawinigan Water and Power, et du Bell Telephone, trois hôtelleries: Chateau Louise, Hôtel Windsor et Hôtel du Canada, disposant de 105 chambres en tout. Les malades ont accès à l'hôpital de la Providence.

A cause de sa situation géographique, Louiseville est doté d'un système de transport des plus accomodants. Le Pacifique y entretient un service permanent et régulier. Elle est située sur le parcours des circuits réguliers de Carier et Frère, ainsi que la Compagnie de Transport Provinciale. Le camionnage s'effectué de façon régulière par l'entremise de quelques particuliers. Le transport par eau, jadis si employé, est abandonné de nos jours.

Système d'aqueduc moderne

Un système d'aqueduc moderne avec source d'approvisionnement à Sainte-Ursule, fournit l'eau à Louiseville ainsi qu'à quatre localités environnantes. Elle est tirée puis emmagasinée dans un réservoir de 600,000 gallons et filtrée d'après les meilleurs procédés. De plus, Louiseville est pourvu d'une usine de filtration, située en face de la Textile. L'usine qui approvisionne cete compagnie et la cité. La capacité de traitement dépasse un million de gallons par jour.

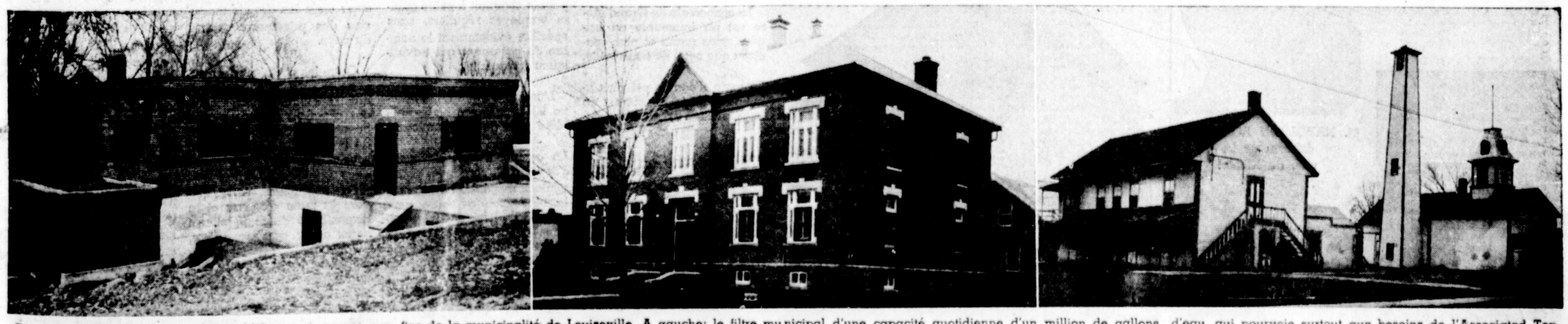
L'unité sanitaire

L'Unité sanitaire du comté de Maskinongé a ses bureaux à Louiseville. Depuis 1936, le personnel de cette Unité n'a rien ménagé pour faire l'éducation du peuple, abaisser le taux de la mortalité infantile et éviter les épidémies. Cette Unité sanitaire a eu le privilège en 1943 d'être choisie par le Ministère de la Santé pour le montage d'un film devant servir à mieux faire connaître l'organisation et le travail accompli par les Unités en cette province.

La population de Louiseville est canadienne-française et catholique la minorité cosmopolite ne représentant qu'une fraction. Une seule église sous le vocable de saint Antoine de Padoue, dessert les catholiques. Ce temple jouit d'une apparence extérieure remarquable, mais l'intérieur inachevé reste un projet auquel donnera suite dans un avenir rapproché M. le Chanoine Donat Baril.

Enfin l'agriculture constitue une des grandes richesses de Louiseville. Le sol est fertile et riche. La production intense. Les agriculteurs se font une spécialité de l'élevage de bovins. Le lait représente aussi une source de revenus appréciable.

Devant tant de progrès accomplit en vingt-cinq ans, Louiseville laisse les observateurs sous l'impression qu'elle est appelée d'ici quelques années à jouer un rôle de plus en plus imposant dans l'industrie et le commerce.



Ces trois photos illustrent quelques édifices qui servent aux fins de la municipalité de Louiseville. A gauche: le filtre municipal d'une capacité quotidienne d'un million de gallons d'eau, qui pourvoie surtout aux besoins de l'Associated Textiles. Au centre l'hôtel de ville de Louiseville, qui sert en même temps de palais de justice et de bureau d'enrégistrement. A droite, le marché et la station de police et de bridage de pompiers. L'étage supérieure du marché sert présentement à un manufacturier de chemises.

Lè conseil de la ville de Nicolet

LA JOLIE VILLE DE NICOLET, intéressant et progressif centre de la rive sud du Saint-Laurent, à quelques milles des Trois-Rivières doit à la sagesse de ses administrateurs les progrès constants qu'elle a fait depuis de nombreuses années.

Sous l'initiative du conseil de ville la situation municipale continue d'être très bonne. Les taxes municipales ne sont pas élevées. Nicolet est un site intéressant pour l'industrie. Déjà plusieurs y font des affaires prospères. D'autres iront certes dans un avenir prochain s'y installer.

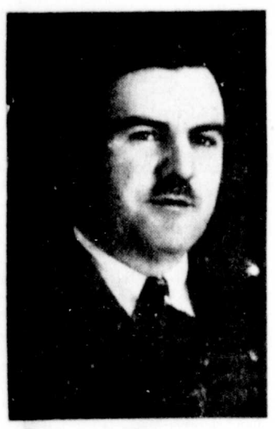
Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs les membres du Conseil de ville:



Son honneur le maire
J.-A. MARTIN
gérant de la
Consolidated Optical



J. DAVID DESHAIES,
A.D., B.A., M.A.A.,
architecte,
échevin de la ville de Nicolet



M. HENRI BÉLIVEAU,
échevin de la ville de Nicolet
depuis de nombreuses années



M. ALPHONSE LABBÉ,
échevin de la ville de
Nicolet



M. J. C. MERCIER
échevin de la
ville de Nicolet



M. NAPOLÉON ROUSSEAU,
échevin de la
ville de Nicolet



M. HENRI FRÉCHETTE,
échevin de la ville de
Nicolet

La plus importante industrie de chemises au pays



En haut à gauche: l'usine de l'Empire Shirt Mfg, Co. Lted à Louiseville. Dans le médaillon, feu M. J. Edouard Béland, le fondateur de la plus importante fabrique de chemises au Canada à l'heure présente. Au centre, l'établissement de Grand'Mère. Au bas, le berceau de l'Empire Shirt, fondé en 1895. Le magasin de M. Béland occupait le premier étage et c'est au second que débuta al'entreprise. Cet immeuble existe encore au centre du quartier des affaires à Louiseville.



ON sera peut-être étonné de lire et d'apprendre que Louiseville est le centre et le coeur de la plus importante fabrique de chemises, non seulement de la province de Québec, mais de tout le Canada Ce titre de gloire, tout à l'honneur de l'industrie canadienne-française et de la Mauricie, appartient à l'Empire Shirt Mfg Co Limited, fondée en 1895 par feu J. Edouard Béland et perpétuée, après sa mort survenue en 1927, par ses cinq fils: MM. Lucien, Alexandre, Paul, Albert, et Dollard Béland.

Comme la plupart des grandes entreprises aux mains de nos compatriotes, l'Empire Shirt a connu d'humbles débuts et jouit maintenant d'une stabilité réputée. C'est le cas de dire qu'elle a produit, à l'instar du grain de senevé, cent pour un depuis l'époque naissance. Cette industrie de famille, qui à la fondation ne groupait qu'un petit noyau d'employés, a pris des proportions considérables puisqu'elles assure aujourd'hui le pain quotidien à plusieurs centaines de familles.

L'Empire Shirt célèbre cette année son jubilée d'or industriel. Une grande date pour toute la famille et spécialement pour Madame J. E. Béland, l'épouse du fondateur, qui vit encore à Louiseville.

Madame Béland a pris une part active au lancement de l'entreprise. Elle s'est constituée la collaboratrice précieuse et indispensable de la première heure par son dévouement exceptionnel et sa confiance invincible.

Deux manufactures

Par son développement graduel et le pouvoir de sa production, l'Empire Shirt compte maintenant deux manufactures, l'une à Louiseville et l'autre à Grand'Mère. Toutefois, le bureau-chef se trouve à Louiseville et c'est de là que partent toutes les instructions visant à assurer le bon fonctionnement matériel et financier de l'entreprise.

Le fondateur

Tous les citoyens originaires de Louiseville, de vingt ans et plus, se rappellent très bien M. J. Edouard Béland, le fondateur de l'Empire Shirt.

C'était un homme de taille moyenne, au physique solide à la démarche cavalière et empressée. Il avait le regard pénétrant, le verbe franc et assuré, le caractère ferme, le tempérament énergique. Servi par une volonté généreuse et un courage indomptable, il n'était pas homme à se laisser dominer par les obstacles.

Comme le coureur agile et entraîné, il les a franchis en champion.

Né en 1869, M. J. E. Béland avait fait ses études commerciales au collège d'Yamachiche. Autodidacte reconnu, il les avait complétées de lui-même par la lecture, l'observation et la réflexion. En homme d'affaires, il se renseignait sur toutes les questions commerciales et sociales. La politique ne lui était pas étrangère non plus et signalons en passant qu'il fut maire de Louiseville en 1920, soit le 22e dans l'ordre chronologique.

M. Béland avait vingt-et-un ans lorsqu'il entra en affaires.

En 1890 il ouvrait en effet un magasin de nouveautés au centre de Louiseville, dans l'immeuble occupé présentement par Mme J. H. Langevin.

Sauf quelques modifications, le corps de la bâtisse est resté le même. C'est en 1895, que fut lancée au second étage du magasin la première fabrique de chemises à Louiseville, destinée à devenir cinquante ans plus tard, la plus importante au pays.

L'entreprise

Au début de l'entreprise, il n'était pas question de tout confectionner à la manufacture. On ne procédait qu'au "taillage" seulement. Le rassemblement, la couture étaient ensuite repartis et distribués dans nombre de maisons privées de la ville et de la poroisse, dans les foyers assez fortunés pour posséder des moulins à coudre. Ce système se pratiqua assez longtemps puisqu'en 1925, il y avait encore des personnes qui travaillaient à domicile, pour le compte de l'Empire Shirt.

Après quelques années d'opération, la première fabrique devenue trop exiguë pour loger le personnel et servir à l'entreposage, il fallait songer à s'établir ailleurs. Vers 1903 M. Béland acheta de M. Charles Trépanier un terrain situé à l'entrée-ouest de la ville à deux pas de la petite Rivière-du-Loup, sur lequel se trouve bâti l'usine actuelle.



Mais dix ans plus tard, en plein juillet 1913, un incendie ravagea l'établissement ainsi que son contenu. La rude épreuve n'altéra en rien le courage de M. Béland puisqu'il rebâtit immédiatement. La façade actuelle représente la partie édifiée après l'incendie, mais depuis le corps de la bâtisse a été agrandi trois fois.

A Grand'Mère

Les opérations à Louiseville le s'avérant un succès, M. Béland décida de donner de l'expansion à son oeuvre en ouvrant une succursale à Grand'Mère. A de très bonnes conditions, il s'était porté acquéreur d'une entreprise bouleversée et fermée à la suite d'une faillite. M. Béland en fit un local approprié à son industrie. L'immeuble a subi une rénovation complète.

La succursale de Grand'Mère est un immeuble en briques, plus grand et plus spacieux que celui de Louiseville.

La main d'oeuvre est plus abondante et le rendement de la production excellent.

L'administration

M. J. E. Béland a fait de l'Empire Shirt une entreprise familiale. En homme pratique il avait initié à la besogne les plus vieux de ses fils: Lucien, Alexandre et Paul. La confiance du fondateu dans ses fils n'a jamais failli. Depuis la mort de M. Béland en 1927, l'entreprise s'est développée grâce à la coopération, l'harmonie et l'union qui ont toujours régné entre les frères Béland. Ils ont fait honneur au proverbe: Bon sang ne peut mentir.

Le conseil d'administration actuel de l'Empire Shirt se compose comme suit: M. Lucien Béland, vice-président et gérant-général; M. Alexandre Béland, secrétaire-trésorier et assistant-gérant; MM. Paul, Albert et Dollard Béland, directeurs.

La compagnie assume également les frais de bureaux de vente dans les principaux centres du pays à Halifax, Toronto, Montréal, Winnipeg et Vancouver.

Le personnel

L'Empire Shirt procure du travail aujourd'hui à plus de 600 personnes. C'est presque incroyable. Les statistiques révèlent qu'en 1903, la compagnie comptait à peine quinze employés réguliers, sans spécifier évidemment le nombre de personnes qui travaillaient à domicile.

L'usine de Louiseville occupe 235 personnes et Grand'Mère près de 400 employés.

La compétence de la main d'oeuvre est reconnue. D'ingénieux mécaniciens voient à la réparation générale d'un outillage dispendieux. Certains d'entre eux ont à leur crédit des inventions qui ont contribué à perfectionner les machines à coudre, mais leur secret est tombé aux mains des inspecteurs manufacturiers.

Le plus vieil employé de l'Empire Shirt est sans contredit M. Emery Brière de Louiseville. Il compte 42 années de service ayant débuté en 1903. M. Brière jouit d'une réputation établie comme expert-mécanicien. Certaines de ses initiatives ont grandement intéressé divers manufacturiers. Signalons en passant que M. Brière fut durant plusieurs années échevin de la ville de Louiseville.

La production

La capacité de production de l'Empire Shirt n'a pas son égal au pays dans la fabrication des chemises. Cette firme dispose de quinze marques de commerce enregistrées. Ce sont les étiquettes: Rajah, Peak, Good Night, Five Brothers, Knight Time, Little Gent, Marathon, Majestic, La Belle, Sandhurst, De Soto, Speed Cop, Baronet, Castle, High Gate. On peut s'en procurer dans les grands magasins des principaux centres du pays.

Outre les chemises de luxe, l'Empire Shirt se spécialise également dans la fabrication des chemises négligées pour hommes et garçons, chemises de travail, des pyjamas, des sous-vêtements.

La production varie suivant la main d'oeuvre et la disponibilité du matériel. Au cours de la dernière guerre, l'Empire Shirt a fonctionné à plein rendement même si certaines priorités étaient difficiles à obtenir

Au plus fort des opérations, le rendement des deux succursales varie entre 900 à 950 douzaines de chemises par jour. Louiseville atteint assez régulièrement 400 douzaines par jour et l'on conçoit que l'usine de Grand'Mère, plus vaste et plus considérable produit davantage. Pour atteindre un niveau aussi élevé, l'Empire Shirt dispose d'un outillage des plus modernes. Un total de 425 machines à coudre est affecté à la couture. Le département de repassage exige le concours d'une centaine d'employés. La bulance du personnel est répartie entre les bureaux, les ateliers de découpage et l'expédition.

L'Empire Shirt distribue près de deux cent mille dollars en salaires par année et le chiffre d'affaires de cette compagnie varie entre un million et demi et deux millions.

Tout récemment encore, la compagnie recevait du gouvernement fédéral un contrat important pour la fabrication de 155,000 chemises devant être exportées en Europe.

Ces chiffres sont éloquents et démontrent bien la puissance et le pouvoir de production de cette importante firme, dirigée par des compatriotes.

L'avenir

Les frères Béland sont très réticents quand on leur parle du développement de l'Empire Shirt. Ce sont des industriels qui fuient le tapage et la publicité ronflante. Ils s'appliquent à conduire leur barque avec dextérité et efficacité. La voie du progrès est la seule qu'ils suivent et toute innovation dans leur domaine les intéresse au plus haut point.

Sportsmen accomplis, les frères Béland aiment le hockey, adorent les randonnées en yatch, la pêche et la chasse. Tous et chacun possèdent d'imposants chalets au nord de St-Alexis des Monts. L'un d'etnre eux, Alexandre s'est lancé, il y a quelques années dans la pisciculture. Il fait l'élevage de la truite sur une haute échelle.

Relativement jeunes, les frères Béland exercent une influence prépondérante dans l'industrie au pays. La clef de leurs succès leur fut sans doute transmise par leur père, mais ils marchent fièrement dans la voie préparée par le fondateur.

L'Empire Shirt Mfg Co. Limited est une industrie essentiellement canadienne-française. Le rang qu'elle occupe dans la fabrication des chemises est d'autant plus apprécié et remarqué que les industries de ce genre au pays sont presque toutes situées dans des villes beaucoup plus importantes.

Les frères Béland obtiennent des succès qui enchantent leurs compatriotes. Ils méritent d'être cités en exemples. Ce sont des industriels de grande initiative, qui ne reculent pas devant l'effort du travail constant et opiniâtre. Ils se sont de ceux qui ont pu faire mentir ce proverbe assez accablant que "nul n'est prophète en son pays".

Le séminaire de 1803, ÂME DE NICOLET



LA VILLE DE NICOLET est située sur la rive sud du St-Laurent, à mi-chemin de Montréal et Québec. Elle est bâtie sur le bord de la magnifique rivière Nicolet, véritable eldorado pour les pêcheurs et les chasseurs qui y trouvent en abondance le poisson et le gibier. Cette rivière se déverse dans le lac St-Pierre, à environ 2 milles du centre de la ville. L'embouchure de cette rivière présente un magnifique panorama et attire l'admiration de tous les étrangers qui visitent cet endroit. C'est aussi un lieu d'attractions des sportsmen à toute époque de l'année. Pour cette raison, les touristes sont cordialement invités à visiter Nicolet. En été, une nombreuse population habite les magnifiques chalets construits à l'embouchure de cette rivière. Il y a aussi à environ 5 milles de cet endroit un autre magnifique endroit de villégiature, la plage d'été du Port St-François sur la rive sud du St-Laurent.

Ville constituée en 1872

La ville de Nicolet a été constituée par le statut 36 Victoria, ch. 52, sanctionné le 24 décembre 1872. Puis par le statut I Georges V, ch. 57, sanctionné le 4 juin 1910, elle s'est mise sous la loi des Cités et Villes et obtint sa charte spéciale.

Après la mise en vigueur de sa charte, cette ville comptait 1426 âmes. Aujourd'hui elle a une population de 4,867 âmes.

Nicolet possède un magnifique hôtel de ville, situé au centre de la ville. Elle possède aussi un poste de police et un poste de pompes à incendie des plus modernes. Elle possède un camion automobile à incendie. Elle est munie d'un système de premier ordre contre les incendies. Un système d'aqueduc muni d'un filtre moderne distribue à toute la population un service d'eau saine puisée dans la rivière Nicolet.

Chef-lieu de district

La ville de Nicolet est le chef-lieu du district judiciaire de Nicolet. Elle possède un magnifique Palais de Justice dans lequel est situé le bureau d'enregistrement no 2 du comté de Nicolet.

La ville de Nicolet est aussi le chef-lieu du diocèse catholique romain de Nicolet. C'est le lieu résidentiel de l'évêque de ce diocèse.

Au point de vue de l'enseignement, la ville de Nicolet possède toutes les maisons d'éducation supérieure pour l'instruction complète des jeunes gens et des jeunes filles; le vieux Séminaire classique et théologique de Nicolet, fondé en 1803; l'Académie Commerciale dirigée par les Rév. Frères des Ecoles Chrétiennes; un Jardin de l'Enfance dirigé par les Rév. SS. de l'Assomption de la Ste-Vierge; un pensionnat pour les jeunes filles, une école normale et une école ménagère dirigés par ces même religieuses; une école moyenne d'Agriculture dirigée par les autorités du Séminaire.

La ville de Nicolet possède un hôpital moderne, un orphelinat et un hospice pour les vieillards déshérités de la fortune, dirigés par les Rév. SS. Grises.

Communications rapides

Les communications entre Montréal, Québec et tous les autres centres importants de la province sont fournies quotidiennement par le service du chemin de fer Canadien National.

La route nationale No 3 Lévis-St-Lambert passe dans l'une des plus belles parties de la ville. Pendant toute la belle saison, un service continue quotidien d'autobus dessert les voyageurs dans toutes les directions de la province.

Centre industriel florissant

La ville de Nicolet possède déjà plusieurs industries importantes, entre autres: La Consolidated Optical, La Compagnie de Tricot de Nicolet, Limitée, La firme Henri Vallières, fabrique de meubles; la Filature de laine Fridolin Rock, ainsi que plusieurs autres petites industries de menuiseries particulières.

Au point de vue religieux, la ville de Nicolet possède un monastère de religieuses cloîtrées (les Rév. SS. du Précieux-Sang) ainsi que le scholasticat des Rév. Pères Montfortains. Ceux-ci ont sous leur charge la Villa du Rosaire, lieu de retraite fermée.

La salle de l'hôtel-de-ville possède un théâtre et un système cinématographique pour vues parlantes. La salle Ste-Elizabeth est une salle de théâtre et de banquet.

Au point de vue financier, la ville de Nicolet possède une succursale de la Banque Canadienne Nationale et une de la Banque Provinciale, ainsi qu'une Caisse Populaire.

Au point de vue commercial la ville de Nicolet possède de plusieurs magasins dans toutes les lignes de marchandises.

Les bureaux provinciaux d'agriculture du district No 7 de Nicolet et de la Voirie du comté de Nicolet sont situés dans cette ville.

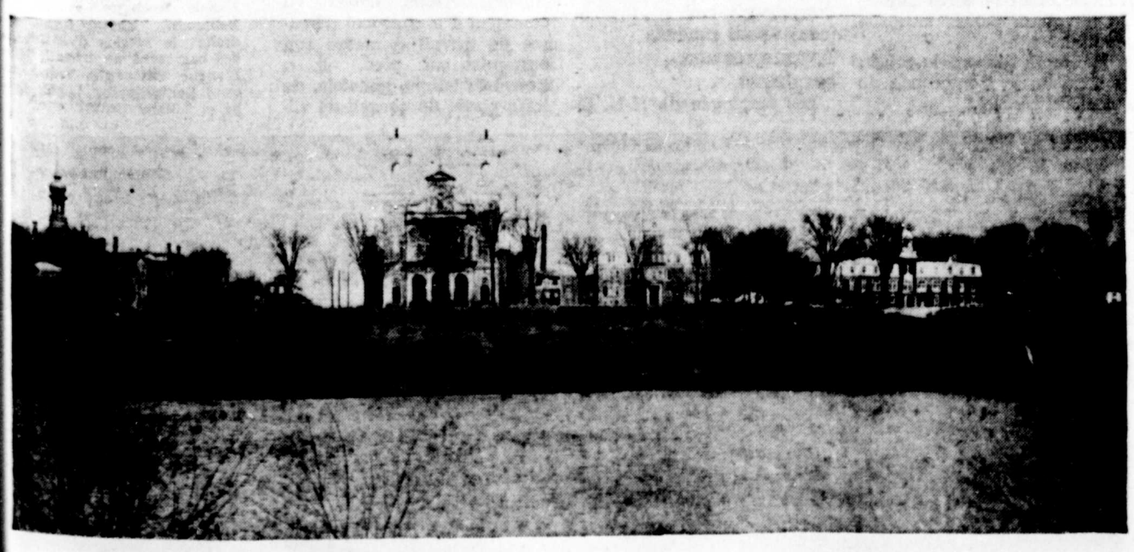
Plusieurs bureaux de professionnels, avocats, notaires, médecins, dentistes, pharmaciens sont situés dans cette ville. Les bureaux de l'Unité Sanitaire du comté sont à Nicolet.

Plusieurs commerçants de bois, charbon, animaux, etc... exercent ces différents commerces à Nicolet.

Une succursale de la Commission des Liqueurs est établie à Nicolet, ainsi qu'un magasin de bière. La compagnie Coca-Cola y possède une fabrique d'embouteillage de liqueurs douces.

La ville de Nicolet est dotée de toutes les utilités publiques les plus modernes et peut garantir la plus grande satisfaction à toutes personnes ou compagnies industrielles de tout genre qui auraient l'intention de venir s'établir à Nicolet. Une invitation est lancée à tous les chefs d'industries de la province de Québec et de tout le pays. Les autorités municipales sont disposées à accueillir très avantageusement l'industrie nouvelle. Les nombreux avantages dont les industriels bénéficieront de leur visite à Nicolet les décideront peut-être à établir leurs usines. De magnifiques lots vacants, à proximité des voies de communication, seraient concédés très avantageusement pour l'établissement d'industries à Nicolet.

La ville de Nicolet invite donc cordialement les chefs d'industries, à venir personnellement visiter la ville ou à entrer en communication avec les autorités municipales, Son Honneur le maire J. A. Martin ou M. Rodrigue Camirand, secrétaire-trésorier.



Le magasin Dumoulin dans un nouveau et très moderne local



M. J.-R. DUMOULIN ouvrira à Nicolet un des magasins de meubles les plus vastes et les plus modernes de notre région. Il a entrepris, voici quelques mois, la construction d'un magnifique immeuble sur la rue Panet pour y loger ce nouveau magasin, lequel serait digne de nos plus grands centres.

Photos du haut : M. J.-R. Dumoulin, propriétaire de la maison à laquelle il a donné son nom et le nouvel immeuble qu'occupera le magasin de meubles Dumoulin; cette photo a été prise à la fin d'octobre. Photo du bas: M. Wilfrid Benoit, assistant-gérant.

Au bas de la page: Une vue de la salle de montre de l'ancien magasin.

M. Dumonlin n'est pas un débutant dans la vente des meubles. Il s'y abonne déjà depuis un grand nombre d'années, à titre de propriétaire-gérant durant les dix dernières années. Son ancien établissement est situé au coin des rues Panet et Saint-Philippe, à proximité du nouveau, en plein centre commercial. Comme marchand de meubles. M. Dumoulin s'y est trouvé trop à l'étroit, sa clientèle de la ville et du comté allant toujours en augmentant et les nombreuses exclusivités qu'il possède exigeant des salles de montre plus étendues.

M. Dumonlin possèdera sur la rue Panet, de Nicolet, un des plus grands établissements commerciaux de la rive sud.



Un passé de labeur

J.-Roméo Dumoulin est né à Sainte-Brigitte du mariage de Wilfrid Dumoulin, cultivateur, et de Tullia Bergeron. Ses études terminées, il est entré au service de son père, qui posédait à Sainte-Brigitte un moulin à farine. Le jeune Roméo a travaillé là durant une dizaine d'années.

Le moulin appartient aujourd'hui à un de ses frères. Alcide Dumoulin.

Chez P.-T. Légaré

La maison P.-T. Légaré a été pour J.-R. Dumoulin le début de son orientation définitive. Il éprouvait du goût pour le commerce; il possédait en même temps les talents qu'il fallait pour épouser cette carrière, talents de présentation, de choix, d'excellent service et de parfaite honnêteté que sa clientèle toujours plus nombreuse reconnait si éloquemment aujourd'hui.

C'est en 1930 qu'il est entré au service de la maison P.-T. Légaré. Il fut d'abord agent de la compagnie à Sainte-Brigitte-du-Sault, sa paroisse natale, y faisant, en particulier, la vente de machines agricoles, d'appareils de radio et de mobiliers divers.

Ayant travaillé durant deux ans comme agent à Sainte-Brigitte, J.-Roméo Dumoulin a été promu gérant de la succursale de Nicolet. Le magasin qu'il dirigea était situé en 1932 sur la rue Brassard. En 1933, on l'a transporté au coin des rues Panet et Saint-Philippe.

M. Dumoulin a assumé la gérance de cette succursale de P.-T. Légaré jusqu'en 1935, année où "il a ouvert à son compte."

Agrandissements

La clientèle et les ventes se multipliant, J.-R. Dumoulin a dû agrandir son magasin dès 1936 en louant un espace à côté du premier local. En 1940, nouvel agrandissement et location d'un troisième espace. Ainsi, le magasin J.-R. Dumoulin a occupé trois locaux, reliés ensemble de façon un peu artificielle, locaux plutôt construits pour abriter trois commerces distincts.

En 1941, M. Dumoulin a acheté de son cousin, M. Wilbrod Benoit, une maison privée et un entrepôt de 3,000 pieds carrés.

Nous avons cité là des dates pour bien marquer l'expansion progressive, d'année en année, d'un commerce de dix ans à peine, en même temps si solide et si montant qu'on y verrait plus tôt une entreprise plus vieille. Ces dates prouvent en même temps la valeur de M. Dumoulin comme homme d'affaires: elles prouvent la conduite irréprochable du gérant lui-même et de la chose gérée.

Les exclusivités

Quand les manufacturiers accordent leurs exclusivités à des entreprises commerciales, ils couronnent en quelque sorte la réussite de celles-ci. Plusieurs ont accordé à M. J.-Roméo Dumoulin la confiance très sûre qu'il a su inspirer et lui ont confié ainsi des droits de vente exclusifs à Nicolet et dans toute la région environnante. Pour n'en citer que quelques-uns, mentionnons General Electric, R.C.A. Victor, La Fonderie de L'Islet, Ltée, et Northern Electric. D'autres exclusivités s'ajouteront régulièrement aux premières.

Direction et personnel

M. J.-Roméo Dumoulin, propriétaire-gérant, est assisté comme tel par son cousin, M. Wilfrid Benoit. Il a aussi à son emploi MM. Georges-Emile Provencher et Gérard Beauchesne.

Avant de devenir assistant-gérant du magasin de meubles, M. Benoit fut durant plusieurs années vendeurs de la Filature de laine Rock de Nicolet, ayant comme territoire à couvrir plus de trois cents municipalités de la région.

Le nouvel immeuble

Trois vitrines et un portique sont pour le nouveau magasin J.-R. Dumoulin l'oeil ouvert sur la rue. Leur construction est tout à fait artistique, s'harmonisant très bien avec le reste du grand immeuble de brique rouge.

Les trois planchers de l'immeuble, relié par un ascenseur, servent au commerce. Le rez-de-chaussée et la cave donnent chacun une salle de montre de trois mille pieds carrés.

L'étage supérieur sera consacré à l'entreposage dans la proportion de 2,500 pieds carrés.

M. Dumoulin a fait aménager la demeure nouvelle de sa famille dans ce qui reste d'espace à l'avant de l'étage supérieur.

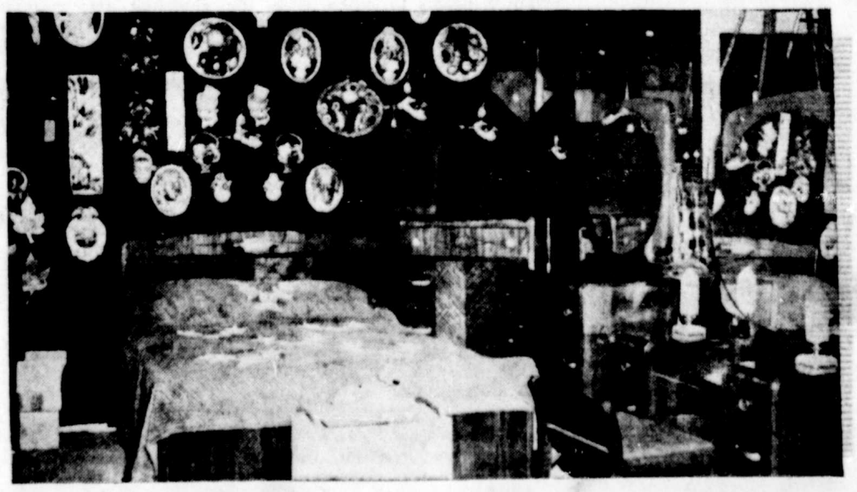
La bâtisse est percée de nombreuses fenêtres qui répandent à l'intérieur l'air et la lumière.

L'éclairage fluorescent est installé partout. Les planchers sont recouverts d'une composition très moderne appelée "Marboleum". Une autre composition dernier cri, appelée "Rockwall", recouvre les murs. Le système de chauffage est climatisé.

La famille Dumoulin

J.-Roméo Dumoulin, homme d'affaires, est aussi père de famille. Une nombreuse et belle famille. Il a marié à Lewiston, Maine, Florianne Jutras, laquelle lui a donné six enfants. Normand, Réjean, Normande, Jacques, Claude et Claudette.

M. Dumoulin appartient à la Chambre de commerce de Nicolet, au conseil local des Chevaliers de Colomb et à l'Association des marchands-détaillants.



Economie et travail, meilleurs gages de succès, dit M. H.-N. Biron



M. le commandeur H.-N. Biron industriel de Nicolet, à qui nous demandions les raisons principales de son succès en affaires a invité à l'économie et au travail les jeunes qui ont des ambitions dans le commerce ou l'industrie. Tous ceux qui, partis de rien, ont réussi en affaires, ont dû passer dans le même moule; ils ont travaillé ferme douze, quatorze et seize heures par jour et ils ont pratiqué l'économie rigide qui leur a permis d'acheter ce qu'il fallait pour faire progresser leur entreprise.. "Il y a des gens qui se moquent de nous, quand nous parlons d'économie a dit M. Biron. Ils ignorent ce que l'économie peut donner. D'autres sont surpris de voir un voisin réussir en affaires et augmenter son avoir, alors qu'il fournit chaque jour un rendement et demi en prolongeant volontairement ses heures d'ouvrage. L'économie et le travail c'était vrai il y a vingt-cinq ans; c'est aussi vrai aujourd'hui; c'est avec ça que nos jeunes trouveront toutes les chances de succès . . ."

Voilà une édifiante leçon. M. Biron la donne le plus simplement du monde, sans poser au prophète ou au doctrinaire, sans afficher de vanité pour son propre succès, mais en y allant de toute la vérité dont il est capable en méditant sur des pages d'expérience vécue. En 1902, avec cent piastres à lui, six cents piastres que son père lui avait données et deux cents piastres qu'il avait empruntées d'un de ses frères, Henri-N. Biron a fondé à Nicolet un commerce qu'il allait transformer plus tard en manufacture de bas. Il a pratiqué l'économie et il a prolongé son travail jusqu'au soir. C'est ainsi qu'il est devenu président de la compagnie H.-N. Biron, Limitée, (la Compagnie de tricot de Nicolet), laquelle emploie quatre-vingts hommes et femmes, pourrait en employer cent vingt-cinq, si la main d'oeuvre n'était pas si rare, et a produit en 1944, 102,000 douzaines de paires de bas distribuées dans les plus grands magasins du pays.

Fils de cultivateur

Henri-N. Biron est né à Pierreville du mariage d'Arsène Biron, cultivateur, et d'Annie Gill. Il a fait ses études primaires à l'école du rang, ses études commerciales au Séminaire des Trois-Rivières et au "Business College" de M. F. X. Vanasse, aussi dans notre ville.

Avec ce bagage de connaissances et l'ambition de faire quelque chose dans la vie il est entré ensuite au service de M. Shooner, marchand de Pierreville, dont le magasin de détail est un des plus importants de la rive sud. C'est là qu'il a acquis durant deux ans, son expérience pratique en affaires. Son salaire était de quatre piastres par semaine. Il en a tiré les cent piastres d'économie qu'il possédait à son arrivée à Nicolet.

Le 15 juillet 1902 à l'âge de vingt ans, il a ouvert à Nicolet un magasin de nouveautés, de chaussures et d'épicerie. Il connaissait la valeur de l'ouvrage, ayant travaillé chez Shooner à longueur de journée et de soirée, se levant à six heures du matin pour se coucher très souvent à minuit.

A son magasin général, Henri N. Biron a vécu une ascension laborieuse dans le commerce, mais il a grandi d'année en année un chiffre d'affaires qui lui a permis un petit avoir à la banque et la liberté de toute dette.

Dans le construction

Ses premiers succès au magasin lui ont, d'ailleurs, valu dix ans plus tard, en 1912, de fonder avec M. Herménégilde Bourque la Compagnie de construction de Nicolet, Ltée ,M.-N. Biron, s'occupait des finances et de l'obtention des contrats, tandis que son associé Bourque veillait sur l'exécution des travaux. Ils ont très bien réussi dans les entreprises de construction. Parmi leurs ouvrages, citons le Pont Trahan, qui enjambe la rivière Nicolet, non loin de la Cathédrale, le Pont de la Fourche, aussi à Nicolet, le béton des rues Notre-Dame et St-Jean-Baptiste, un des ponts du village de Bécancour, deux ponts de Ste-Brigitte, le chemin en bitume de Bécancour, etc . . .

Ces premières années d'entreprise générale ont été probablement les plus occupés de toute la carrière de M. Biron, lequel devait en même temps diriger son magasin, visiter les travaux, signer des contrats, voyager chaque jour à l'étranger.

Orientation définitive

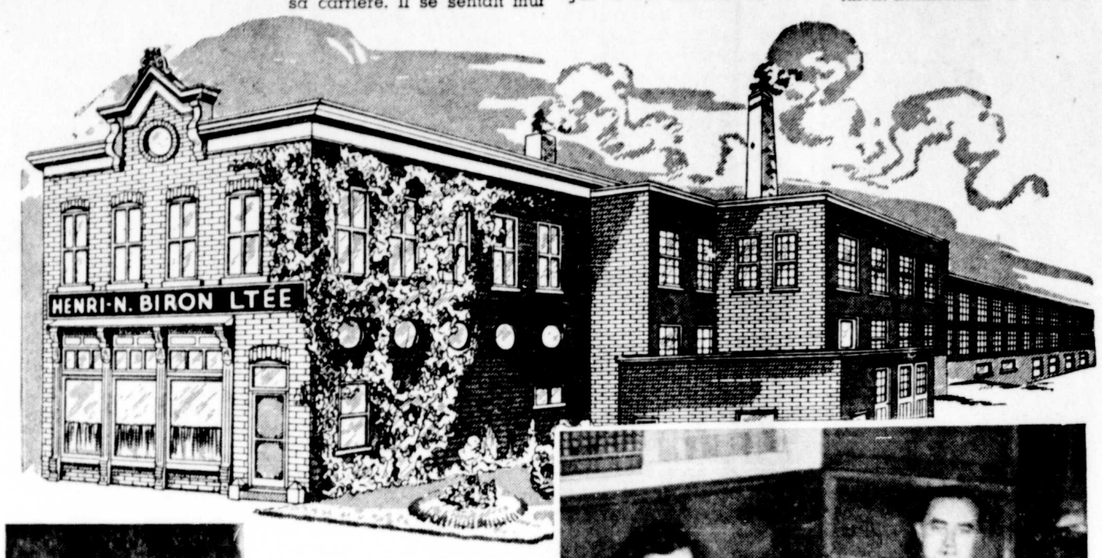
En dépit de ces premières réussites en affaires, Henri-N. Biron cherchait autre chose pour orienter définitivement sa carrière. Il se sentait mûr pour fonder une industrie. Mais quelle industrie? L'ouverture d'une manufacture n'était pas plus facile à cette époque qu'elle le peut être aujourd'hui. Il y avait bien des aléas, bien des risques, bien des menaces de perdre le fruit de nombreuses années de travail.

Nourrissant dans sa tête de grands projets, Henri-N. Biron se disait que le commerce local était nécessairement réduit, ne dépassait pas les limites de sa petite ville et des paroisses environnantes, que les marchés extérieurs ne pouvant s'atteindre que par l'industrie, il fallait bâtir une manufacture.

C'est ce qu'il a fait.

Nous raconterons ici comment il a arrêté son choix parce que l'aventure ne manque pas de piquant. M. Biron causait un jour de ses projets à un ami; il sollicitait des suggestions; il était bien décidé à fabriquer quelque chose, mais qu'est-ce qu'il fabriquerait? On cherchait encore, quand l'ami s'avisa de lui montrer une paire de bas. Ca se faisait ailleurs avec profit, disait-il, et il y avait moyen d'en faire à Nicolet. A compter de ce moment-là, Henri-N. Biron n'a pas abandonné l'idée de fabriquer des bas.

Sans tarder, H.-N. Biron va rencontrer un agent de machines à tricoter qui lui donne certains renseignements sur la meilleure machine à acheter tout en le mettant en garde contre les risques qu'il prend en se lançant dans une industrie sans la moindre expérience, en rappelant que les gens expérimentés ne réussissent pas toujours. Après ces sages et paternels conseils, il lui remet un catalogue d'une maison de Newark illustrant la machinerie qu'il recommande.







Photos du haut: M. Henri-N. Biron, président-fondateur et son usine moderne d'aujourd'hui. En bas: M. Félix Descôteaux, assistant-gérant. A gauche: Mlle Claire Biron, sténographe. A droite: M. Roger Pellerin, comptable, et Mlle Jeannette Héon, sténographe.



Il y avait tout de même de la différence entre une entreprise de construction et une manufacture de bas, entre un machine à tricoter et un malaxeur à ciment! L'homme d'affaires de lanque anglaise n'en démordait pas.

Mais Henri-N. Biron a bien examiné le catalogue, il s'est dit qu'il pourrait combler cette différence que faisait ressortir l'Anglais très paternel et il a acheté à New-York ses deux premières machines.

Tâtonnements

Or, il fallait trouver quelqu'un qui fit fonctionner ces machines compliquées. "Je n'avais aucune expérience dans le tricot, il va sans dire!" nous a confié M. Biron. "Mais on s'est essayé!" ajouta-t-il en riant.

Il installa les deux machines dans un garage en arrière de son magasin. Il embaucha un premier employé, Lucien Massicotte, lequel avait jusque-là fabriqué des boîtes de fromage. "Vous vous imaginez l'expérience qu'il avait dans les bas!" Mais M. Biron, continuant son récit "des temps épiques", nous a expliqué le choix qu'il avait fait de Lucien Massicotte. Celui-ci était issu d'une race de manoeuvres "adroits et travaillants." Il allait certes réussir à faire fonctionner les machines à tricoter. MM. Biron et Masssicotte y ont réussi, en consultant le catalogue, en ratant leur affaire à plusieurs reprises, en recommençant et en recommençant encore. "On avait commencé à l'hiver, nous a dit M. Biron; au printemps, on faisait des bas!"

Aujourd'hui, Lucien Massicotte, que M. Biron avait embauché parce qu'il était "de lignée, qu'il avait le sens inné de la mécanique," est mécanicien-en-chef de la manufacture.

On était alors au printemps de 1924, en pleine période de prospérité, en plein pouvoir d'achat d'un bout à l'autre du pays. Les deux machines, qui avaient été le "cadeau de Noël" de MM. Biron et Massicotte en décembre 1923, tricotaient maintenant à ravir et n'avaient plus de secrets pour l'entreprenant duo.

Un premier client

Dans les circonstances, on comprend bien que M. Biron n'ait pas oublié le nom de son premier client, le magasin Duchesneau et Trudeau, de Montréal, lequel a acheté la première fois des bas pour une valeur de $120. M. Biron vendit d'abord uniquement des bas pour dames, des bas de laine et plus tard des bas de soie artificielle. Le nombre de ses clients montréalais s'est multiplié. Il en a connu d'autres à Québec et les grands centres de la province. Il en a connu surtout en Ontario.

"Aujourd'hui, 48% de nos bas sont vendus à Toronto", a précisé M. Biron.

On sort du garage

M. Biron achetant régulièrement des machines nouvelles et augmentant son personnel, le garage fut bientôt trop exigu. De plus, l'expérience de la manufacture s'avérait tout à fait fructueuse. En 1926, M. Biron a liquidé son commerce et il a transporté dans son magasin toute la machinerie qu'il possédait. Il a liquidé vers le même temps la Compagnie de construction de Nicolet, pour s'adonner uniquement à la manufacture des bas, dans laquelle il voulait placer tout son capital.

Il adopta d'abord la raison sociale de la Compagnie de tricot de Nicolet.

Le téléphone

Nous ouvrons ici une parenthèse pour illustrer le rôle joué par M. Biron dans la réorganisation et l'opération de la Compagnie de téléphone de Nicolet. Cette mutuelle de soixante-quinze membres opérait à perte en 1922 quand on décida de convoquer une assemblée générale d'urgence. M. Biron offrit alors d'aider au financement de la compagnie à condition qu'elle se constituât légalement et qu'on lui en confiât l'administration.

Grâce à son sens des affaires, M. Biron a remis la compagnie sur pied en l'espace de quelques années celle-ci a conclu des contrats avantageux avec la Compagnie de téléphone Bell. Aujourd'hui, la Compagnie de téléphone de Nicolet, dont M. H.-N. Biron est encore gérant, est une des compagnies de téléphone indépendantes les mieux administrées de notre province.

A Nicolet, comme ailleurs, l'usage du téléphone s'est grandement développé depuis 1922. L'industrialisation montante de cette petite ville coïncidant avec l'importance du rôle qu'elle joue dans le domaine de l'éducation et de la religion exigeait d'ailleurs un service très bien organisé. La Compagnie de téléphone de Nicolet a su répondre à toutes ces exigences.

Aujourd'hui, ses actions se transigent facilement à $125., avec dividende de 5%.

Magasin et usine

En 1902, Henri-H. Biron ouvrait son commerce sur la rue Notre-Dame, principale artère commerciale de Nicolet. En 1906, il y construisait un magasin magnifique et c'est cette construction qui a été transformé et agrandie.

Elle abrite aujourd'hui la manufacture de H.-N. Biron, Ltée, après avoir logé pendant vingt ans, jusqu'en 1926, le commerce de détail.

En 1926, M. Biron a transporté dans l'ancien local du magasin toute la machinerie installée temporairement dans le garage. Il a acheté en même temps plusieurs autres machines.

En 1930, alors que l'usine comptait une quarantaine d'employés, Henri-N. Biron y a fait construire une annexe de cinquante pieds par trente-cinq. Une deuxième annexe, de soixante-quinze pieds par cinquante, prolongeait de nouveau en 1941 l'espace alloué à la manufacture.

Aujourd'hui, la cave, le rez-de-chaussée et l'étage supérieur de la bâtisse sont entièrement occupés par H.-N. Biron, Ltée.

En construisant en 1906, M. Biron est demeuré avec sa famille à l'étage supérieur de la bâtisse. Il a quitté cette habitation en 1927 après avoir construit sa magnifique demeure familiale d'aujourd'hui tout à côté de la manufacture.

La production

Nous avons dit plus haut comment H.-N. Biron, Ltée, avait fabriqué l'an dernier 102,000 douzaines de paires de bas. Il accroîtrait sensiblement cette production pour répondre à la demande impérieuse, n'était la pénurie de main-d'oeuvre qu'on éprouve à la manufacture.

Au début, on tricotait les bas pour dames. Avec le temps, on a ajouté à la production les bas pour hommes et pour enfants.

Avantages aux employés

Les employés de H.-N. Biron, Ltée ont une semaine de vacance payée, une assurance sur la vie, contre la maladie et contre les accidents avec contribution de la compagnie. Toutes les facilités possibles sont accordées à ceux qui manifestent l'intention de devenir propriétaires.

Entreprise de famille

Henri-N. Biron joint au sens des affaires un esprit familial admirable. En 1941, il a formé avec son entreprise une compagnie limitée en distribuant des actions à ses onze enfants.

L'aîné, Me Henri-Jules Biron, avocat des Trois-Rivières est devenu vice-président et secrétaire de l'entreprise. M. Jean-Louis Biron a été nommé gérant. M. Roland Gélinas de Québec, un gendre et Mlle Jeanne Biron, étudiante garde-malade à Montréal, ont été nommés directeurs.

Les autres actionnaires sont Mme Gélinas (Cécile Biron), Jacqueline, Alice, Claire, Georges, Charles, Micheline et Michel Biron.

M. H.-N. Biron est marié à Annette Rousseau. Il est l'heureux et jeune grand-père de plusieurs petits-enfants.

La vie municipale

Henri N. Biron est un des citoyens qui ont joué le plus longtemps un rôle de progrès dans la vie municipale de Nicolet. Nous avons vu comment il a consacré d'heures de travail à mettre son entreprise sur pied. Il a trouvé le temps, toutefois, de faire partie du conseil de ville pendant vingt-cinq ans, de 1914 à 1926 comme échevin, de 1926 à 1939 comme maire.

Cette année-là il s'est retiré de la vie municipale pour être élu député libéral du comté de Nicolet dans le gouvernement provincial de M. Adélard Godbout. Il a ainsi veillé avec une grande sollicitude sur les affaires du comté jusqu'en 1944; les citoyens du comté lui doivent plusieurs routes et entreprises magnifiques et ceux de sa ville se rappellent le progrès qu'il a su imprimer à la voirie, à la protection contre les incendies, au service de l'aqueduc (il a construit une usine de filtration) et aux autres services municipaux au temps où il était maire.

M. H.-N. Biron a été créé par l'Eglise commandeur de l'Ordre équestre du Saint-Sépulcre.

Il est membre-fondateur de la Chambre de commerce de Nicolet, membre du conseil local des Chevaliers de Colomb, membre de l'Association des manufacturiers canadiens, etc.

Il fut pendant plusieurs années président de la Commission scolaire de Nicolet.



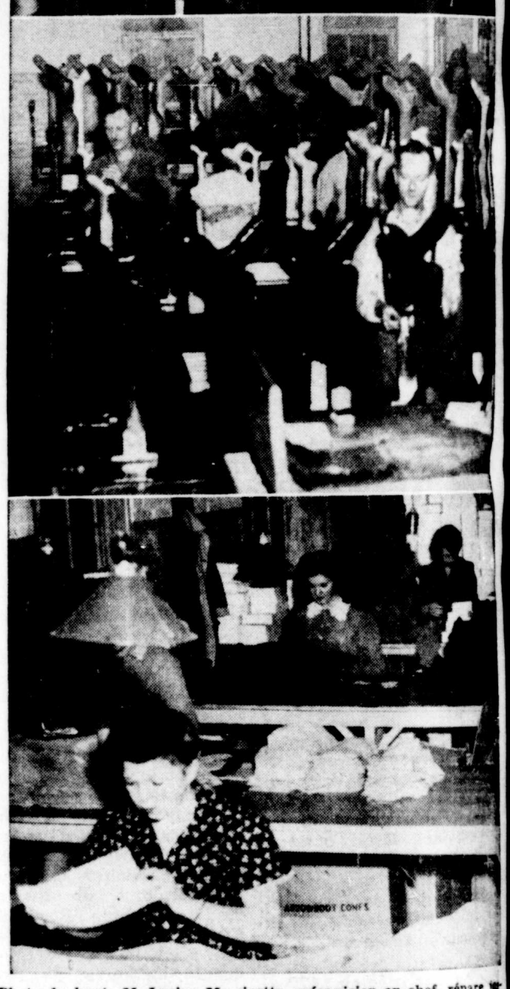


Photo du haut: M. Lucien Massicotte, mécanicien-en-chef, répare justement la première machine à tricoter qu'il a fait fonctionner à l'usine. Photo du centre: le sechage des bas après la teinturerie. Photo du bas: le service d'empaquetage.



Photo d'extrême-gauche: les machines à tricoter les bas sont en marche. M. Stephen Dolan mécanicien, surveille les opérations. Photo du centre: au service de la teinturerie: MM. Euclide Duhaime, Albert Cloutier, Joseph Rochette et Amédée Bellerose. Photo d'extrême-droite: le service d'assemblage des bas: sont au travail, Mlles Blanche Villeneuve, Yvette Arcand, Louisette Cyr, Lucille Labbé et Liliane Beauchemin.

La Consolidated Optical est établie à Nicolet depuis vingt-cinq ans



CETTE usine, construite en longueur, aux murs blancs et percés de nombreuses fenêtres, usine si propre et si calme qu'un étranger la prendrait pour un hôpital, a fait de Nicolet le centre canadien de l'industrie de l'optique. Cette manufacture, qui interrompt les riches pâturages de la rive sud à l'entrée est de la ville, appartient à la Consolidated Optical Co. Ltd, subsidiaire de l'American Optical Company, de Southbridge, Mass. Elle fait ainsi partie de la plus importante industrie d'optique au monde, industrie qui emploie au-delà de quatorze mille personnes au Canada et aux Etats-Unis.

270 Nicolétains et Nicolétaines trouvent leur gagne-pain à la Consolidated Optical. Plus de 50% des montures de lunettes portées au Canada viennent de cette prospère et grandissante manufacture, à peu près unique en son genre dans notre pays.

Un double jubilé d'argent y a été célébré solennellement en octobre, celui de la compagnie canadienne fondée à Nicolet en 1920 et celui de son gérant-fondateur, M. Arthur Martin, maire de la ville. Le président de l'American Optical, M. George B. Wells et les membres de son exécutif sont venus des Etats-Unis assister à cette célébration mémorable.

Entreprise locale

En fêtant ces vingt-cinq ans de labeur et de succès, patrons et employés ont rendu hommage à l'initiative, au courage, à l'effort total et continu qui ont marqué les débuts et l'essor d'une entreprise appelée à juste titre "Nicolétaine". On voit ailleurs poindre des industries issues entièrement de l'étranger. A Nicolet, l'industrie des montures de lunettes est née sur place. Elle y existe depuis trente-cinq ans. Ainsi, est-ce le jubilé d'argent de l'organisation actuelle qu'on a célébré cette année.

Les citoyens de Nicolet sont redevables du progrès de cette usine aux financiers qui y ont investi leur argent. Ils le sont surtout à eux-mêmes, à la tenacité de leurs chefs de file, à la conscience et à la compétence dont ils témoignent à l'ouvrage, à l'excellente administration que dirigent M. Arthur Martin et les surintendants et contremaîtres dont il a su s'entourer.

"Nous n'avons certes pas fait une erreur en venant nous établir à Nicolet", affirmait justement M. E. L. Schumacher, gérant-général de l'American Optical, lors du grand dîner du jubilé d'argent.

Trois étapes

Cette industrie de lunettes fut fondée en 1910 par des Nicolétains. Quelques paragraphes de l'Histoire de Nicolet, écrite par l'abbé Jos. Elz. Bellemare, nous renseigneront sur les débuts de la manufacture.

"Cette manufacture importante a été établie en 1910, précise l'auteur. L'existence de l'industrie optique à Nicolet... se partage en trois étapes ou phases distinctes.

1re phase: 1910-1913. L'introduction en est due à l'initiative de l'honorable juge A Trahan, alors simple avocat de Nicolet, qui parvint à l'y implanter, grâce à une allocation de la ville et aux contributions de ses citoyens. En 1910, il fit incorporer une compagnie sous la raison sociale de Canada Optical Manufacturing Company, Ltd. Cette compagnie naissante eut le sort de presque tous ceux qui osent sortir des chemins battus: elle rencontra des difficultés, elle connut les tâtonnements pénibles de ceux qui ont à se frayer une voie, elle subit un échec. Les premières opérations n'ayant pas été satisfaisantes au point de vue financier, la compagnie se trouva en 1912, c'est à dire au bout de deux ans, incapable de poursuivre la fabrication, faute de ressources.

Deuxième phase: 1913-1920. Tout de même, l'élan était donné. Le premier insuccès ne découragea pas M. Trahan, qui s'occupa immédiatement de réorganiser son oeuvre par la formation d'une compagnie nouvelle. Il fut assez heureux pour s'assurer le concours des principaux citoyens de la ville, M. Emmanuel Rousseau, qui appliqua à l'entreprise des sommes d'argent considérables, MM. Octave Hébert, Louis Caron, fils, le notaire J. W. Denis, P. H. Thibodeau et Narcisse Jutras. La nouvelle compagnie fut incorporée sous le nom de Union Optical Company Ltd, et fut en mesure d'acheter dès janvier 1913 tout l'actif de la compagnie dissoute

"Cette fois, l'entreprise était rétablie sur une base plus solide. On commença par s'assurer les services de huit employés de Southbridge, Mass., ville reconnue comme le chef lieu de l'industrie optique... Ainsi organisée, la fabrique se maintint assez prospère jusqu'en 1920".

La manufacture de lunettes a connu les gérants dont les noms suivent: de 1911 à 1914: Stephen Richard; de 1914 à 1920, Lucien Rousseau, gérant du bureau et Pierre Peck, gérant de l'atelier; d'avril à septembre 1920, M. Philéas Thibodeau; depuis 1920, M. Arthur Martin.

Etape définitive

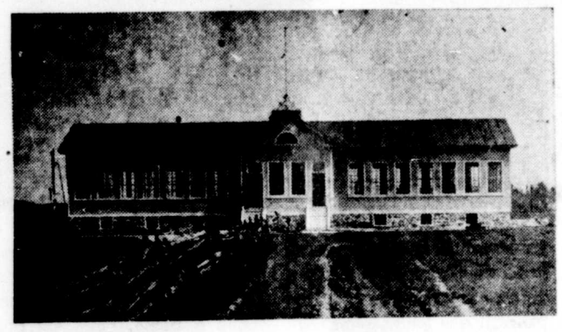
Nous avons cité l'historien Bellemare et rappelé les 10 années préliminaires de l'entreprise afin de rendre l'hommage qui leur est dû aux premiers responsables de cette industrie vraiment nicolétaine, qui a connu depuis 1920, grâce en grande partie à ses antécédents, un essor qu'on peut, sans crainte d'exagérer, qualifié de considérable. La Consolidated Optical a marqué en 1920 l'étape définitive de cette industrie.

Notes biographiques

Joseph-Arthur Martin, gérant de la Consolidated Optical, est né en 1881 à Baie-du-Febvre du mariage de Louis Martin, agent manufacturier, et d'Emélie Précourt Il a fait son cours commercial à l'école de la Baie et son cours classique au Séminaire de Nicolet d'où il est sorti en 1902, débordant des meilleures ambitions. Il n'était pas riche et il voulait se créer tout de suite un avenir. Il émigra donc aussitôt aux Etats-Unis, — plus précisément à Manchester, N.H. — où les perspectives semblaient plus prometteuses. A Lewiston Maine, à Worcester, Mass., et à Manchester, N. H. il cherchait sa voie il fut tour à tour épicier et pharmacien.

En 1909, il est entré au service de l'American Optical de Southbridge, comme opérateur. "Je lisais nous a-t-il confié, dans les imprimés de l'époque que les gradués de Harvard cherchaient de l'emploi dans l'industrie. Au Canada, la tendance était toujours, pour les universitaires de se faire admettre dans les professions libérales... J'y ai trouvé toute une orientation pour moi-même. J'avais fait mon cours classique, mais j'ai décidé d'entrer au service d'une industrie en commençant au bas de l'échelle. Je me disais que, en gravissant les échelons un après l'autre, je serais assez au courant de la marche des opérations pour occuper un jour un poste de commande..."





M. Arthur Martin, maire de Nicolet et gérant de la succursale de Nicolet de la Consolidated Optical Co. Ltd, peut être fier du succes de cette compagnie qui débutait en 1920. Nous voyons ici M. Arthur Martin entre la petite usine de 1920 et l'usine florissante d'aujourd'hui.

M. Martin a donc commencé comme petit opérateur de machine à l'usine de Southbridge. Au bout d'un an, il devenait chef de service. Au bout de quatre ans (en 1913), il était promu assistant-surintendant et chef de la production des services de la manufacture où l'on faisait les parties de lunettes.

en lui confiant l'inauguration et la gérance de la compagnie subsidiaire de Nicolet.

"Dès mon arrivée à l'usine de Southbridge en 1909, j'ai été frappé par l'atmosphère de famille qui y régnait, nous a dit M. Martin. J'ai connu dans cette compagnie le grand-père, le père et le fils, les messieurs Wells qui ont été prévoulu y continuer la même coopération entre patrons et employés. Or, les ouvriers de Nicolet étaient tout à fait disposés à donner à l'entreprise cette atmosphère de famille que vous avez pu constater par vous-même lors des fêtes du vingt-cinquième anniversaire".

" Vieux de la vieille "

Des vingt-sept employés de 1920, quatorze sont encore au service de la Consolidated Optical à Nicolet. Nous voyons là une autre preuve de l'atmosphère excellente qui règne à la manufacture de lunette sous la gérance de M. Martin.

Quand il est arrivé à Nicolet en 1920, celui-ci a voulu conserver la même organisation, laquelle s'était déjà avérée si efficace au temps de l'Union Optical.

Voici la répartition par ordre de séniorité des employés de la Consolidated Optical 25 ans de service et plus: 14; de 20 à 24 ans: 8; de 15 à 19 ans: 16; de 10 à 14 ans: 18; de 5 à 9 ans: 55; de 1 à 4 ans: 172; total: 270 employés.

Les agrandissements

Ayant acheté la manufacture en 1920, la Consolidated Optical a procédé à un agrandissement dès l'année suivante en ajoutant à la petite bâtisse du début un étage supérieur. Les agrandissements ont été réguliers depuis ce temps. Les autorités de l'usine ont voulu conserver le style du début et prolonger la première construction d'annexes uniformes.

Ces annexes ont rapproché graduellement l'usine de la voie ferrée du Canadien National en 1924, en 1935, en 1937, en 1939, en 1940 et en 1943. On remarquera que l'expansion a été arrêtée durant quelque onze ans, de 1924 à 1935, en raison surtout de la crise économique. Ajoutons, toutefois, pour rendre justice à la compagnie, que le chômage n'a atteint que particulièrement le personnel de la Consolidated Optical au plus fort du marasme économique.

A l'heure actuelle, Nicolet a la plus grande manufacture de lunettes de l'Empire britannique et la troisième en importance dans toute l'Amérique.

Au Canada, la Consolidated Optical compte vingt-cinq magasins de gros, soit dans tous les centres d'importance depuis Halifax jusqu'à Vancouver. Ces magasins de gros distribuent les montures chez les opticiens qui les vendent au détail. Le bureau-chef de ces magasins se trouve à Toronto et il est dirigé par M. W. R. Lett, gérant des ventes.

Production annuelle

La manufcature de Nicolet produit annuellement près d'un million de montures de lunettes. Une certaine partie de cette production est consacrée aux verres fumés. Les verres ordinaires sont produits et montés dans d'autres usines de la compagnie. A Nicolet on pose les verres fumés seulement.

Nous avons fait l'autre jour, la visite de l'usine et nous avons été frappé par la propreté, le bon ordre et la lumière qui président au travail du personnel. L'ouvrage exige de la campétence, de l'attention, de la minutie... Ce qu'une monture de lunettes peut être délicate! La Consolidated Optical a toujours en stock des fils dorés de grande valeur et d'autres métaux avec lesquels on ne travaille pas à la légère.

Formée à cet ouvrage depuis 1910, la main d'oeuvre nicolétaine l'exécute à la grande satisfaction des patrons. "Nous sommes fiers des produits de Nicolet que nous distribuons à notre clientèle", a déclaré le gérant-général Schumacher aux fêtes du jubilé d'argent.

Maire de sa ville

Nous avons interrompu tout à l'heure la biographie de M. Arthur Martin pour parler de son association avec le personnel de la manufacture et avec la compagnie. Voici d'autres détails qui nous feront comprendre les raisons de son ascension rapide au sein de la compagnie d'optique et au sein de la population de Nicolet.

M. Martin fut citoyen américain de 1917 à 1937. Il est depuis naturalisé canadien, ayant renoncé à sa nationalité américaine pour rentrer pleinement dans le pays de ses origines. Les journaux de là-bas, même ceux de langue anglaise, l'ont reconnu comme un grand patriote franco-américain. Il fut de toutes les sociétés nationales de langue française qui existe en Nouvelle-Angleterre. Il a été admis dans l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, dans la société Canado-américaine, dans la société Saint-Jean-Baptiste de Southbridge, dont il fut président et qui comptait sept cents membres, etc.

Il a marié à Southbridge Parmélie Beaudoin, dont la famille était la seule originaire de Nicolet dans cette ville du Massachusetts.

En 1939, les citoyens de Nicolet l'ont élu maire par acclamation. Il a été réélu, toujours par acclamation, aux élections municipales de 1941, 1943 et 1945.

Il fut aussi président de la société Saint-Jean-Baptiste de Nicolet.

M. Martin est membre de l'active Association professionnelle des industriels du Québec.

De ses trois enfants, Gertrude est sa secrétaire à l'usine, Albertus est prêtre et professeur de philosophie au Séminaire de Nicolet et Alphonse est son assistant à la Consolidated Optical

Assistants principaux

Les assistants principaux de M. Arthur Martin au bureau et à l'usine sont, outre son fils Alphonse, Louis Métivier, Louis-Philippe Boulanger, Antonin Forcier, Gaston Allard, Ulderic Lupien, Ernest Caron, Elphège Massicotte, Antonio Beaudet, Herman Beauchemin, Walter Bourbeau, Henri Pagé et Alphonse Normand.

M. Alphonse Martin a fait ses études à l'Académie de La Salle des Trois-Rivières et au Mont-Saint-Louis. Il a travaillé durant quatre ans au magasin de gros de la Consolidated Optical, à Toronto et il fut durant deux ans voyageur de la même compagnie à Montréal, avant de devenir assistant de son père à Nicolet.



Voici le personnel du bureau de la Consolidated Optical; de gauche à droite: Gertrude Martin, Lorenzo Therrien, Denise Beauchemin, Gaston Allard, Louisette Bouthillette, Paul-Emile Boulanger, Thérèse Martin; Antonin Forcier, Gertrude Désilets, Alphonse Martin, Edouard Houde, Charles-Auguste Bouvette.





Ces treize hommes et une femme sont à l'emploi de la Consolidated Optical depuis la fondation de la compagnie à Nicolet en 1920. Ce sont de gauche à droite: M. Charles Normand, Mlle Anais Therrien, MM. J. B. Métivier, Walter Bourbeau, Theode Desruisseaux, Ovide Véronneau, Arthur Saint-Jean, Everett Jackson, Arthur Martin, gérant-fondateur, Moise Saint-Jean, Elphège Massicotte, Louis Métivier, Alphonse Normand et Bruno Massicotte.



Voici la première photo du personnel de 1920 à la Consolidated Optical: 1: R. Peck; 2: Arthur Martin; 3: P. Thibodeau; 4: A. Therrien; 5: A. Landry; 6: J. Véronneau; 7: H. Normand; 8: L. Métivier; 9: R. Bouvette; 10: D. Bouvette; 11: W. Bourbeau; 12: A. Normand; 13: C. E. Normand; 14: T. Desruisseaux; 15: A. Ritcher; 16: N. Bourque; 17: E. Massicotte; 18: O. Véronneau; 19: L. Normand; 20: L. P. Métivier; 21: M. Saint-Jean 22: J. Côté; 23: E. Jackson; 24: B. Massicotte; 25: B. Lupien; 26: Ed. Massicotte; 27: E. Saint-Jean

A gauche: le service de finissage des lunettes; à droite: le service de finissage des lunettes de corne.



Gérant à Nicolet

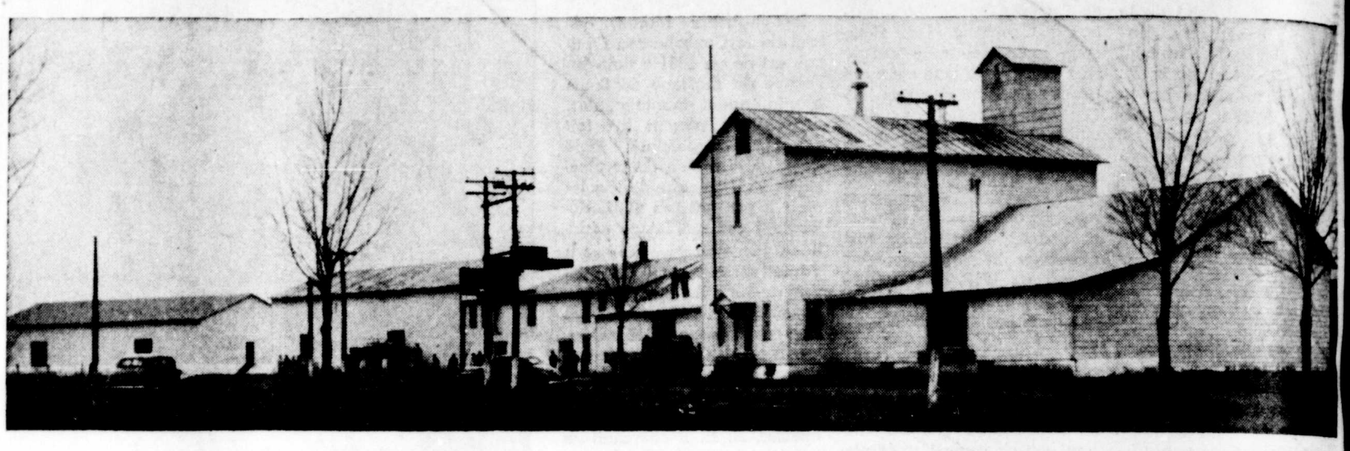
Or, ses patrons ont reconnu plus éloquemment encore la compétence d'Arthur Martin, sidents à tour de rôle et qui sont à mon point de vue, les premiers grands responsables de l'excellent esprit du personnel de l'American Optical. A mon arrivée à Nicolet, j'ai

La meunerie d'Aston prépare le "pain des bêtes"

Par madame Françoise Gaudet-Smet



M. Alexandre Gaudet, propriétaire-gérant des meuneries d'Aston Jonction, photographié en compagnie de sa fille, Mme Françoise Gaudet-Smet, directrice de la revue Paysana et fondatrice du foyer social rural de Claire-Vallée à Sait-Sylvère. Ci-dessous photo générale de la meunerie et des entrepôts vus de l'intérieur de la cour. En bas, au centre, l'extérieur de la meunerie de M. Alexandre Gaudet.



QUAND J'ETAIS ENFANT, j'étais frappée de ce qu'en "Mon premier livre de lecture", il se trouvait une récitation: "Ce que coûte une bouchée de pain." Et le coût ne se révélait pas en signes de monnaie mais par le détail du travail de tous les ouvriers du pain laboureur, semeur, moissonneur, et boulanger.

J'ai gardé de "Mon premier livre" cette curiosité du commencement des choses et de leur développement.

Vous aimerez sans doute, allant demain, préparer la pâtée des poules ou celle de gorets, ou délivrant aux vaches les moulées laitières ASTON, savoir comment tout ce pain des bêtes est préparé pour leurs besoins particuliers et leur subsistance.

Voici d'abord l'arrivée des grains ronds, apportés par wagons du Canadien National, sur la voie d'évitement qui fait face à la meunerie d'ASTON. Avoine, blé-d'Inde, orge et blé. Pris directement aux wagons, ces grains sont amenés par une vis sans fin qui animant une courroie à godets, distribue. en les montant au grenier d'une capacité de 30,000 minots, chaque céréale à sa place vers les carr-s de réserve.

Ces grains, appelés par les meuniers, chacun à son heure selon les besoins, descendront automatiquement, sans effort humain, de leur propre poids par des dalles numérotées s'ouvrant et se fermant à la seconde selon les dosages et leurs exigences.

Moutures et mélanges

Le cerveau de la meunerie est en activité par celui des chimistes, responsables des formules. La meunerie d'ASTON travaillant plus particulièrement pour la volaille, pour les vaches et pour les porcs, il faut que chaque catégorie d'aliments soit étudiée, préparée, dosée pour les différents stages de l'alimentation de ces bestiaux.

Pour la volaille, par exemple, il y a les nourritures de début pour les poussins, les moulées de croissance pour les poules, comme il y a pour les couvoirs, les moulées de reproduction et d'engraissement.

Pour les porcs, il y a aussi dans le même ordre d'idées, les moulées à préparer en rapport avec les étapes de la croissance du porcelet, d'une autre formule que celles à distribuer aux truies portières ou nourricières; et quand on passe aux nourritures pour bétail laitier, il y a les moulées pour veaux à tout stage, jusqu'aux moulées laitières, selon les troupeaux et le destin des bêtes.

Les compositions des moulées sont d'une variété intéressante: poudres de varech, de poisson, plasma sanguin, viandes desséchées et poudre d'os, farine de luzerne, de riz ou de tournesol, germes de blé, tourteaux de fèves Soya, de coton, de lin, de maïs, de malt, drèche de distillerie de blé et de houblon, huile de foie de morue concentrée, pierre à chaux pulvérisée, sel iodé, sulfate de fer et de manganèse; oxydes de fer et levures constituent les bases de ces nourritures dont le dosage doit être préparé avec grande minutie; l'addition éventuelle de suppléments protétiques minéralisés est soigneusement étudiée.

Expériences et préparation

Les nourritures sont constamment mises à l'essai sur le troupeau personnel de M. Bruno Morin, un des directeurs de la maison, qui possède de fort belles vaches Jersey enregistrées, plusieurs centaines de poules et une porcherie bien garnie.

En 1945, comme en 1910, comme en 1920, chaque responsable d'un service de la maison peut dire: "C'est ce que nous employons nous-mêmes." Il n'en faut pas plus pour maintenir la confiance et assurer le succès.

Une fois les formules établies après expérimentation, c'est l'heure de la préparation. Les grains concassés, criblés et mélangés seront, par les soins d'une courroie sans fin, amenés avec les ingrédients particuliers à telle ou telle nourriture vers la moulange qui fera et la mouture et le malaxage devant assurer l'homogénéité du produit, pour qu'en elle-même une cuillerée soit aussi complète par ses éléments nutritifs personnels qu'une tonne entière.

Puis, c'est l'ensachage, la pesée minutieuse, la fermeture du sac qui s'opère en même temps que la fixation de l'étiquette, par une couture mécanique: machine à coudre suspendue, facile à pencher vers le sac pour éviter la fatigue du manipulateur, ou couseuse voisinant les camionnets souples et serviables au transport des poches.

Toute la marchandise est datée, la fraîcheur étant une qualité de plus dans ces produits aux fermentations diverses.



Causes et raisons d'un succès

"Pour réussir, selon André Gide, il faut de la confiance, du soutien, de l'amour."

La confiance, comme cela se doit pour un responsable, est d'abord et avant tout la confiance en soi, puis la confiance dans les autres. ALEXANDRE GAUDET a été de tout temps un grand optimiste qui a eu du succès à force d'y croire. Dans les années dures — il accentuait plus que jamais sa manière de dire: "Ça va bien." A quoi cela servirait-il se plaisait-il à répéter, de dire nos misères à qui ne pourrait que les empirer d'un placotage stérile et ne saurait changer ni les causes ni les circonstances.

Et il faut voir dans quel constant enthousiasme tout le personnel est maintenu. La confiance dans les autres assure le soutien. Chaque membre du personnel a l'impression de faire partie intégrante d'un tout solide. Quand on analysa un jour les causes du départ d'un employé qui semblait tenir place importante dans la maison, le maître révéla une psychologie fine et sûre en déclarant: "Il m'a toujours fait enrager en ne s'identifiant jamais avec son travail: c'est quand je l'entendais téléphoner à des clients: "M. Gaudet a reçu un char d'avoine". Il aurait dû dire: C'est la **maison Alexandre Gaudet** qui vous parle; **nous** avons reçu . . .",

—Pourquoi ne le lui disiez-vous pas?

—Non, puisque ça ne venait pas de lui-même, c'est qu'il n'aimait pas assez sa besogne pour la tenir et la soutenir.

Et alors par défaut de cet amour intégral qui implique le don de soi pour le soutien de l'oeuvre par l'homme et de l'homme par l'oeuvre, il ne pouvait s'établir aucune espèce de coopération intellectuelle et matérielle permanente et constante.

Du plus loin que je me souvienne, un grand idéal animait toutes les personnes qui se tenaient chez nous "derrière le comptoir". Avions-nous à peine, cinq, six ans que mes frères et mes soeurs, comme moi, considérions comme une récompense d'aller garder le magasin."

Vers dix ans, nous pouvions espérer être admis à **"servir** au magasin", et à seize ans, je fus la première des enfants à travailler au bureau. Je sortais de l'Ecole Normale de Nicolet où j'avais appris tout ce qui s'enseignait de mieux dans le temps. J'avais l'impression qu'à part du grec, je devais à peu près tout savoir . . .

Principes directeurs

C'était en 1920, l'année de la grande montée de tous les produits commerciaux, du défoncement de tous les plafonds connus. Le premier contact que je pris avec la **puissante vérité** de la maison fut celle-ci: il y avait course et exploitation boursière partout mais surtout dans le marché des grains. Au printemps, mon père avait placé une commande pour 50 wagons de blé d'Inde, à livrer au début de l'automne. Un midi, un appel téléphonique d'un courtier de Montréal présenta une tentation alléchante: "Si vous voulez canceller votre achat de blé-d'Inde, je vais vous envoyer un chèque de $5,000. par le premier courrier: $100. par char."

Cinq mille piastres tout d'un coup à ne rien faire . . . quand on se désâme à manipuler des sacs à 8 ou 10 cents de profit par sac, à supporter des crédits rarement de tout repos . . . !

La décision fut nette, claire, prompte. "Je me suis juré de ne jamais jouer à la bourse; je refuse de canceller ma commande. Les habitants comptent sur moi pour leurs provisions d'hiver. Ils sont avec moi depuis 25 ans. C'est à mon tour d'être avec eux et de les soutenir Je ne peux pas les lâcher. Ce n'est pas avec des piastres qu'on engraisse les cochons, mais avec du blé-d'Inde. C'est une période d'affolement. Quand on retombera dans le normal, ce sera une bien bonne chose de nous retrouver tous ensemble, de croire les uns dans les autres."





J'apprenais mieux que du grec.

Toute la formule du succès: CONFIANCE, SOUTIEN, AMOUR tenait dans cette décision si honnêtement constructive avec la conception noble et haute d'un commerce de service et de coopération et non d'exploitation et de spéculation.

Je n'ai jamais entendu parler de "bonheur" et jamais d'expressions comme: "Sommes-nous heureux? Sont-ils heureux?" Mots humains et bien bornés dans leur stricte limite. Mais tous les jours, les mots et les exemples de service perpétuel, de dévouement constant et de travail persévérant étaient incrustés dans la routine coutumière. "Servent-ils assez bien? Sont-ils assez dévoués? et travaillent-ils assez?" C'est encore et toujours ce qui se dit après vingt ans, trente ans. L'habitude est prise.

C'est plus qu'il n'en faut pour assurer la relève des familles, des institutions de bonne qualité, et conserver aux régions prospères les oeuvres prospères d'initiative privée de service public.

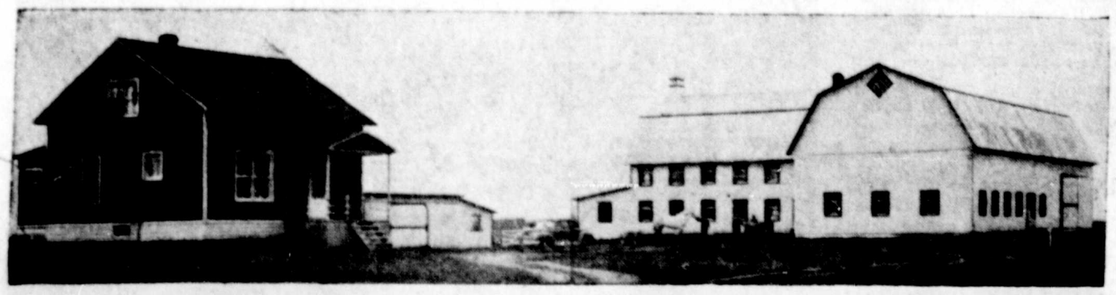
Françoise GAUDET-SMET

Ci-dessus: la première opération de la meunerie; les grains moulus séparément, par espèces, tombent dans les sacs; première photo du groupe du bas: l'épicerie en gros; Robert Boucher, chef de l'expédition, surveille ses stocks; au bas de la page: la mise en sac des rations Aston pour les volailles, et les bestiaux; de grandes moulanges rotatives ont fait le mélange des grains et ingrédients et selon la recette exacte des fameuses moulées Aston.





En haut: la maison de la famille Alexandre Gaudet, au village Saint-Raphaël-d'Aston; ci-dessus: photographie du bureau; y paraissent, MM. Bruno Morin, vice-président de la compagnie et gendre de M. Gaudet; Gérard Babineau, secrétaire-trésorier et autre gendre de M. Gaudet; Patrick Trottier, comptable; Germain Hébert, comptable; Mlle Cécile Trottier et Rolande Rochefort, sténographes. Photo du bas: la fameuse ferme d'expérimentation des rations Aston. Cette ferme appartient à M. Bruno Morin et elle est entretenue par un fermier, M. Walter Béliveau. Tous les produits Aston sont éprouvés sur cette ferme; M. Morin prélève des échantillons de moulée régulièrement et en fait consommer à son troupeau de vaches et à ses poules pour connaître les effets exacts des moulées Aston.





Le Nouvelliste offre à ses lecteurs une grande fresque de la vie industrielle et commerciale de la Vallée du St-Maurice





Le Nouvelliste offre aujourd'hui à ses lecteurs, à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire de fondation, une grande enquête d'un genre nouveau qu'il a intitulée "L'entreprise privée au travail dans la Vallée du Saint-Maurice".

C'est l'histoire (une histoire bien incomplète que nous avons l'intention de continuer en 1946) du commerce et de l'industrie dans les villes et les principaux villages de notre région: Trois-Rivières, Shawinigan, le Cap-de-la-Madeleine, Grand'Mère, Louiseville, Nicolet, Saint-Tite, Saint-Jacques des Piles, Ste-Thècle, Aston Jonction et Saint-Jean des Piles.

Ce n'est pas une histoire purement technique et strictement documentaire. Nous avons cru que le meilleur moyen de faire connaître une industrie ou un commerce était encore la vie de celui qui l'a fondé, de ceux qui l'ont développé, l'ont continué de raconter et seront appelés à les diriger dans l'avenir vers de nouveaux sommets.

C'est pourquoi la majorité des reportages tend plus à présenter l'homme, à montrer ses débuts souvent difficiles, les moyens grâce auxquels il est arrivé au succès.

De nombreux sont l'histoire de plusieurs générations de Trifluviens, qui ont oeuvré, peiné et bâti à force courage et de tenacité des institutions qui ont traversé les pires crises économiques avec succès parce que les dirigeants surent faire preuve de prévision, eurent le sens des affaires et pratiquèrent l'économie.







M. Emile Jean, directeur-gérant du Nouvelliste, discute avec M. Jos Lefebvre (à droite) directeur du service de publicité locale, un des nombreux problèmes soulevés par la préparation de notre édition spéciale.

MM. Charles-Auguste St-Arnaud, assistant-gérant et Raymond Dubé, chef des nouvelles, qui ont assumé la responsabilité de la préparation de notre édition d'aujourd'hui. Charles-Auguste St-Arnaud en plus de diriger le travail des publicistes a mis à concours ses talents d'artiste et son expérience dans le domaine des impressions pour la disposition des diverses pages. Ce fut parfois un véritable casse-tête.



Le correcteur d'épreuves: M. Jérôme Lapertière, qui a lu à deux reprises toute la matière de la présente édition. Qu'il se soit glissé quelques erreurs, malgré toute son application, c'est bien possible. Ne lui en tenez pas compte!

Ce sont les membres du personnel de la rédaction qui ont eu, avec le photographe, la plus dure tâche à accomplir. En dehors de l'exécution de leur travail régulier, ils ont dû prendre près de 150 entrevues et rédiger les textes des reportages, sacrifiant depuis une dizaine de semaines, la majorité de leurs soirées et du congé de la fin de semaine. M. Rosario Blanchet (en haut à gauche) a travaillé depuis deux mois presque exclusivement à la préparation du numéro. Il a écrit la moitié des reportages qui y figurent. Vient ensuite Fernand Gagnon (en bas à gauche) qui a délaissé à regret les coulisses municipales, pendant quelques semaines.

M. Hector Héroux, rédacteur-en-chef, a prêté son concours en écrivant l'article thème sur l'Entreprise Privée au Travail dans la Vallée du Saint-Maurice, et M. Albert Gaucher, rédacteur sportif (en bas à gauche) fut appelé à la rescousse dans les dernières semaines. En plus d'articles sur les sports et la musique, il a pondu une douzaine de reportages. M. Yves Gabias qui collabore régulièrement à la rédaction du Nouvelliste, a fourni à peu près la même collaboration. Roland Héroux s'est occupé de la partie regardant la ville de Shawinigan.

A droite: M. Guy Bigué, en charge de la publicité régionale, au cours d'une rencontre avec M. Jean-J. Crête, de Saint-Jacques des Piles.

Nous avons cru que la jeunesse, tiraillée par des courants d'idées divers, trouverait dans l'exemple des aînés, une leçon et un exemple, surtout un encouragement à travailler ferme pour atteindre le succès, bâtir une oeuvre durable pour demain.

Nous avons pensé que le meilleur moyen de marquer notre vingt-cinquième anniversaire de fondation était de donner une photographie aussi réaliste que possible de notre région, des villes qui y grandissent et en font la prospérité.

Lorsque le plan de cette édition fut conçu au milieu de l'été dernier par MM. Emile Jean, directeur-gérant, et Charles-Auguste Saint-Arnaud, assistant-gérant, nous étions loin de prévoir que notre idée recevrait du public un accueil aussi chaleureux et que l'édition que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs avec une fierté bien légitime prendrait de telles proportions.

Nous songions alors à publier un journal de 48 pages, mais il a fallu doubler. La préparation d'un tel numéro, il va de soi, présente des problèmes techniques, un surcroit de travail et difficultés considérables, qui paraissent insurmontables sans la collaboration entière et loyale de tout le personnel.

Cette collaboration, elle n'a pas fait défaut et c'est pourquoi nous pouvons publier aujourd'hui un supplément dont on ne trouve pas de précédent dans l'histoire du journalisme au Canada.

Qu'il y ait eu des retards dans la publication, rien de plus légitime, si l'on songe à la somme énorme que présente la préparation d'une oeuvre de cette envergure. On le comprendra par quelques statistiques. Les reportages de notre édition souvenir comportent environ 300,000 mots, soit la matière d'une vingtaine de gros volumes; au moins un millier de photographies. Il a fallu au personnel de notre département de publicité, de la rédaction et des ateliers plusieurs centaines d'heures de travail supplémentaires pour réussir un semblable tour de force.

Les premiers contacts de nos publicistes, les entrevues des reporters et du photographe, la rédaction des textes, la préparation des photos, la disposition des pages ont représenté pour chaque article une dizaine d'heures de travail. Ce furent ensuite les nombreuses opérations que comportent aux ateliers la fabrication d'un journal; composition, corrections d'épreuves, mise en page, revises, clicherie et impression qui comportèrent autant d'heures de travail.

La fabrication des vignettes un item non moins important occupa pendant plusieurs semaines trois ateliers: la Photogravure Artistique, Québec, la Tribune de Sherbrooke, et les ateliers A. Héroux des Trois-Rivières.

Tenant compte de tous ces faits il n'est pas exagéré de dire que la préparation de chaque article a nécessité une quinzaine d'heures de travail, si l'on multiplie ce chiffre par 140 (le nombre de reportages différents contenus dans cette édition) on arrive à un grand total de 2,100 heures de travail.

Le projet, comme nous le disons plus haut, prit corps au cours de la saison d'été, mais il était impossible de songer à le réaliser immédiatement. Aux élections fédérales allaient succéder pour les Trifluviens des élections municipales, de sorte que ce ne fut qu'au milieu de septembre que les publicistes firent les premiers contacts. L'accueil fut sympathique, industriels et marchands trouvèrent le projet intéressant et bientôt s'allongea la liste de ceux qui acceptaient de figurer dans cette fresque de la vie industrielle et commerciale de la Vallée du Saint-Maurice. Au bout de quelques jours on pouvait remettre à la rédaction une liste d'industriels et de commerçants à interviewer.

L'affaire était lancée. Plus moyen de l'arrêter. En l'espace de quelques semaines tous les projets que nous avions fait étaient dépassés. Le nombre des reportages croissait de jour en jour et la besogne s'accumulait.

Les dernières semaines ont nécessité un effort énorme que tout le monde a fourni allègrement. Il fallut faire de nombreux voyages, les uns dans des conditions très difficiles et c'est ainsi que pour se rendre à St-Jean des Piles, reporter et photographe durent se reprendre à trois reprises.

Le présent article n'a pour unique but que de faire mieux saisir à nos lecteurs la somme énorme de travail que le personnel du Nouvelliste a dû accomplir pour donner à ses lecteurs une photographie bien incomplète de "l'entreprise privée du travail dans la Vallée du Saint-Maurice". Ce n'est qu'un début et au cours de l'année 1946, nous avons l'intention de continuer cette enquête.

Nous conseillons à nos lecteurs de conserver cette édition qu'ils pourront compléter au fur et à mesure que nos publicistes, rédacteurs et photographes pourront continuer la visite des diverses villes et villages de la Mauricie.

A la lecture de ces textes les jeunes, ceux qui voient devant eux s'ouvrir l'avenir, pourront vite se convaincre qu'avec de la volonté, de l'ardeur au travail, de la tenacité, de l'initiative et des principes d'honnêteté bien établis, le succès est à la portée de tous. Pour l'atteindre il suffit de le vouloir d'une volonté que rien n'arrête.



Le photographe Roland Lemire penché sur une partie de l'amas de photos de tout genre qui entrèrent dans la préparation de cette édition. M. Lemire a pris la presque totalité des photos et son chef-d'oeuvre est la photo aérienne de la page 33 qui illustre la page de la ville des Trois-Rivières. Il n'est pas besoin d'insister que Roland Lemire a dû dans plusieurs cas prendre plusieurs photos pour obtenir celle qu'il voulait.



Le travail des rédacteurs terminé, entrait en scène l'atelier, dont le surintendant-général est M. Emilien Robert. Ces photos illustrent diverses scènes de la fabrication du journal et elles permettront à nos lecteurs de mieux comprendre le travail énorme que comporte la préparation d'une édition aussi considérable.
Rangée supérieure, de gauche à droite: M. Emilien Robert, surintendant général. Les linotypistes occupés au travail de composition. Debout à côté de la première machine, M. Emile Bergeron, contremaître de la composition. La troisième photo montre M. Paul Lemay, un des membres du trio des 25 ans de service au Nouvelliste, fait un titre à la Ludlow. La mise-en-page: Prudent St-Arnault, Paul Grenier, Albert Dubois et Léo Comeau s'affairent au-dessus des chassis.
La rangée inférieure (de gauche à droite) illustre d'abord une autre scène de mise-en-page. De gauche à droite: M. Roger Lemyre et M. Philippe Dion, contremaître du journal.
C'est ensuite la clicherie, qui montre successivement MM. Johnny Duval et Roland Lefebvre à l'oeuvre.
Lorsque le journal sera sorti des presses, il faudra l'adresser à chacun de nos abonnés. On voit ici une scène d'adressage et pour terminer, M. Edouard Labrecque, presseur, contemplant avec fierté une section de notre édition spéciale. M. Labrecque est un autre membre du trio des "25 années de service" au Nouvelliste. Les autres sont M. Emile Jean, directeur-gérant, et M. Paul Lemay.

Le Salon Béa a complété avec 1945 son 1er quart de siècle



POUR LES PERSONNES qui ont l'habitude de magasiner rue Notre-Dame, aux Trois-Rivières, la renommée et la réputation de l'établissement commercial Salon Béa, propriété de Mlle Béatrice DesRoberts, n'est pas à faire. Pour celles qui prennent plaisir à parcourir les rues de la ville, lorsque la température s'y prête, peu nombreuses sont les personnes qui n'ont pas été attirées par la disposition artistique, le beau choix et la qualité des chapeaux et manteaux de fourrure exhibés dans les vitrines du Salon Béa.

La tentation est si forte, qu'il faut entrer pour voir de plus près, admirer les marchandises offertes et l'intérieur moderne de ce magasin de modes.

Situé en un endroit bien en vue, coin des rues Notre-Dame et Saint-Antoine, de grandes fenêtres assurent la clarté du jour dans toutes les parties de l'établissement, où on peut admirer une ornementation toute de fer forgé.

A différents endroits, de superbes lumières à tubes fluorescents sont placées verticalement ou horizontalement selon les besoins, afin de répartir une lumière égale et dense devant les miroirs où les clientes examineront à leur goût la coupe du manteau qu'elles achètent et l'effet du nouveau chapeau qu'elles convoitent.

Fondé en 1920

Le Salon Béa est un des plus anciens magasins de modes des Trois-Rivières. Fondée en 1920 par Mlle Béatrice DesRoberts, les portes de ce premier établissement s'ouvrirent rue Notre-Dame, dans l'édifice Larivière. Il est inutile d'ajouter qu'à ce temps, cet endroit n'était pas situé dans le quartier des affaires. Mlle DesRoberts usa d'un artifice unique dans le temps pour attirer une clientèle qui se fit très nombreuse dès les premiers mois.

Après quelques années, Mlle DesRoberts transportait son magasin au no. 1410 rue Notre-Dame, pour ensuite s'établir six ans plus tard à l'endroit où nous trouvons le Salon Béa aujourd'hui.

Nous disions plus haut que le Salon Béa avait commencé ses opérations en 1920 et que ses 26 années d'existence en faisaient un des plus anciens salons de modes de la ville, mais nous n'avons pas mentionné les circonstances qui entourèrent sa fondation.

Pour donner une idée exacte des événements qui entourèrent les débuts de cette importante maison de modes de notre ville, il faut remonter aux jours où Mlle Béatrice DesRoberts, fondatrice du Salon Béa, fréquentait encore le couvent.

Les parents de Mlle DesRoberts après avoir quitté Lowell, Mass., où naquit la propriétaire du Salon Béa le 7 février 1892, vinrent demeurer à St-Jean Deschaillons.

Comme ils anticipaient une carrière d'institutrice pour leur fille Béatrice et que celle-ci avait manifesté l'intention d'apprendre l'Anglais, on décida de lui faire poursuivre des études avancées au "Our Lady of Good Concil Academy chez les Dames de la Congrégation à Montréal.

Rendue à sa dernière années d'études, vers la mi-février, Mlle DesRoberts dut prendre de longues vacances.

Rendue à la maison paternelle, Mlle DesRoberts qui ne se passionnait pas pour l'enseignement ne voulut pas retourner à ses cours. Après quelques années vécues chez ses parents, elle exprima le goût de se rendre à Montréal pour y faire l'apprentissage de modiste dans les grandes maisons du genre de la métropole.

Après quelques difficultés à convaincre ses parents du bien fondé de son projet, elle parvint à obtenir leur consentement et c'est ainsi que Mlle DesRoberts se rendit à Montréal pour entrer au service de Miss Shaw. A cet établissement, elle fit les quatre saisons car à ce temps comme aujourd'hui les chapeaux des dames variaient de forme et de matériel suivant les périodes de l'année. Une fois son apprentissage terminé, Mlle DesRoberts devint modiste pour la maison Brock de Montréal où sa tante lui avait trouvé une bonne place. Encore là, ce fut toute une histoire pour obtenir le consentement paternel. En effet Monsieur DesRoberts avait consenti que sa fille aille apprendre le métier, mais de là à permettre qu'elle travaille en permanence à Montréal, il y avait tout un monde de différence. Encore une fois, la victoire fut gagnée de haute lutte.

Création de modèles

C'est à la maison Brock que Mlle DesRoberts commence à créer des modèles. Un peu plus tard, on lui confiait la charge d'une succursale dans le nord de Montréal, dans le haut de la rue St-Denis. A ce temps, la vie n'était pas si facile qu'aujourd'hui de nous dire Mlle DesRoberts, car "on travaillait alors de huit heures du matin à 10 et 11 heures du soir pour $3.00 par semaine." C'est durant son stage à cet endroit que Mlle DesRoberts apprit ce que c'était que lutter pour réussir.

Afin de connaître le métier dans tous ses détails et pour apprendre du nouveau, Mlle DesRoberts passe de la maison Brock à un magasin de modes françaises. Après un bref séjour à ce dernier endroit elle rencontre une ancienne compagne de couvent qui lui conseille de laisser la fabrication des chapeaux pour s'occuper exclusivement des fourrures chez Renfrew de Montréal. Mlle DesRoberts se souvient parfaitement que son premier travail à son nouvel emploi fut celui de finissage sur un manteau de taupe garni d'hermine pour une comtesse française.

Forte de son expérience comme modiste de chapeaux et de fourrures, Mlle DesRoberts quitta à regrets la maison Renfrew pour gravir un nouvel échelon et devenir contremaîtresse chez de gros manufacturiers de fourrures.

A cette époque, nous dit Mlle DesRoberts, "je m'appliquais plus que jamais auparavant à faire de la belle finition, car j'avais sous mes ordres plus de quinze employées à qui je distribuais l'ouvrage que je devais ensuite vérifier et compléter."

Par la suite, elle fut trois ans contremaîtresse à la maison de fourrures J.-A. Robert, de Sherbrooke.

Aux Trois-Rivières

Cet énorme effort de travail obligea Mlle DesRoberts à revenir à la maison paternelle pour y prendre un repos bien mérité. Trop active pour demeurer à rien faire, Mlle DesRoberts conçut le projet de venir ouvrir un magasin de modes aux Trois-Rivières. C'est ainsi qu'un beau matin d'hiver, avec son père et sa soeur, elle part de St-Jean Deschaillons dans une voiture tirée par un bon trotteur. Arrivés aux Trois-Rivières, tous trois se rendent rue Notre-Dame et sans hésitations, Mlle Béatrice DesRoberts décide de prendre magasin au premier endroit mentionné plus haut.

Depuis vingt-cinq ans, Mlle DesRoberts n'a cessé de s'occuper activement de l'administration du magasin.

Au Salon Béa, en plus de vendre des manteaux de fourrure faits sur mesures, on les répare et les entrepose durant la saison estivale.

Elle a confié depuis quelques années le département du chapeau à Mlle Lucienne Beaudet, qui sait le gérer à la grande satisfaction de sa nombreuse clientèle. Chaque saison apporte au Salon Béa les plus belles variétés de chapeaux que les élégantes puissent rêver. Mentionnons en passant les modèles exclusifs faits à la main, de marques: Lady Cavendish, Lady Fikock, Oulbert, Coubert, etc... Dans le domaine du classique, on trouve les lignes si recherchées du Christie, du Stetson, de même que celle du Wim Haldon (exclusives au Salon Béa).

Mlle DesRoberts a su s'adjoindre un personnel des plus sympathiques et des plus courtois, ce qui est pour beaucoup dans le succès de son commerce.

Il est bien entendu que chaque manteau vendu porte la garantie d'une réparation gratuite. La grande spécialité de la maison est le Seal Maranda. Les maisons de gros ne pouvant approvisionner le Salon Béa, Mlle DesRoberts décida de le fabriquer elle-même et c'est ainsi que nous avons vu des manteaux de Seal Maranda confectionnés à cet établissement qui après 15 et 18 ans d'usure ont une fourrure aussi brillante et aussi forte que si elle était neuve. Tous les acheteurs peuvent aussi bénéficier d'un système d'accommodation de ventes suivant les règlements fédéraux. Le Salon Béa porte aussi une attention toute spéciale aux manteaux de mouton de Perse faits sur mesures.



Il est bon de noter en passant que Mlle Béatrice DesRoberts est une des rares femmes au Canada qui puisse acheter les peaux de fourrure, les apparailler et les tailler. C'est là un titre dont elle peut être fière. Actuellement, le Salon Béa compte 15 à 18 personnes à son emploi. Toutes sont spécialisées, soit dans la confection des manteaux de fourrure, soit dans celle des chapeaux.

Lors de l'exposition des Trois-Rivières en 1922, la commission industrielle décernait la médaille d'or au Salon Béa pour ses nombreux exhibits de fourrures et de chapeaux sur modèles vivants.

Après plus de vingt-cinq ans à la tête d'une importante maison de fourrures et de modes, Mlle DesRoberts, avec le nombre toujours grandissant de ses clientes, dut s'adjoindre un gérant d'affaires en la personne de M. Romain Vézina.

La carrière, déjà longue, de M. Vézina dans les affaires est d'un précieux concours à Mlle DesRoberts, et le Salon Béa, sous ses conseils, connaîtra encore une plus grande popularité.





Au sommet de la page, photo extérieure du Salon Béa, coin des rues Notre-Dame et Saint-Antoine et de Mlle Béatrice Desroberts, propriétaire et fondatrice de ce populaire établissement trifluvien.

Ci-dessus et ci-contre deux aspects des ateliers du Salon Béa, qui se spécialise dans le commerce et la réparation des fourrures ainsi que dans la confection des chapeaux. Une des notes dominantes des chapeaux du Salon Béa est leur exclusivité.



L'Ecole Commerciale Pratique Côté fournit le personnel à de nombreux bureaux trifluviens

Ci-contre, le professeur Donat Côté, directeur et fondateur de l'Ecole commerciale pratique Côté. Avec les quatre photos du bas, nous assistons aux cours de sténo-dactylographie, de comptabilité et de langues de l'institution. Les quatre professeurs de l'école, M. et Mme Donat Côté, M. Jean Pellerin et Mme Henri-Paul Pleau paraissent sur ces photos.

TOUS les bureaux importants aux Trois-Rivières et au Cap de la Madeleine emploient des gradués de l'Ecole Commerciale pratique Côté. Que ce soit dans les affaires ou dans l'industrie, les comptables et sténos-dactylos de cette institution occupent leurs fonctions avec compétence, le seul nom de leur alma mater équivalant à un certificat. Un patron peut toujours compter sur l'excellente préparation d'un ancien ou d'une ancienne de l'Ecole Commerciale pratique Côté.

Ainsi, le professeur Donat Côté et ses aides ont-ils grandement contribué à l'essor industriel et commercial de notre ville en offrant à la direction de l'entreprise privée les services de jeunes gens et jeunes filles spécialisés dans les ouvrages de bureau.

L'Ecole Commerciale pratique Côté, fondée à Saint-Hyacinthe, le 15 juin 1920 — elle a célébré cette année son jubilé d'argent — continue son oeuvre d'éducation aux Trois-Rivières depuis 1929. Elle s'installa ici à la demande de feu son honneur le maire Arthur Bettez et du conseil municipal de cette époque, lesquels étaient d'avis que formés à une école commerciale perfectionnée, nos jeunes auraient un accès plus facile aux situations avantageuses qu'une industrie et un commerce très florissants offraient aux Trifluviens.

L'Ecole commerciale pratique Côté compte maintenant plusieurs centaines d'élèves dans la région des Trois-Rivières. En très grande majorité, ces anciens occupent des fonctions supérieures et méritent des salaires élevés.

Installation rapide

L'Ecole Côté a prolongé ses activités à Saint-Hyacinthe jusqu'en 1937, année où elle a fermé ses portes là-bas. La succursale des Trois-Rivières avait fait de tels progrès et elle exigeait déjà tant de travail de la part du professeur Côté que celui-ci a décidé de ne garder que l'institution où les perspectives d'avenir étaient les meilleures.

"Aux Trois-Rivières, nous a déclaré M Côté dans une interview, les situations dans les bureaux sont très nombreuses en même temps que très avantageuses. C'est pourquoi nous nous sommes installés ici en 1929, c'est pourquoi aussi nous avons décidé de maintenir l'école des Trois-Rivières au lieu de celle de Saint-Hyacinthe en 1937. Nous avons fait confiance aux Trois-Rivières, à son expansion, à son industrie et à son commerce et nous n'avons pas été déçus, loin de là."

Durant plusieurs mois avant la fondation de 1929, son honneur le maire Bettez et le professeur Côté avaient échangé une correspondance suivie. Trois-Rivières éprouvait à cette époque une pénurie de compétences dans les bureaux d'usine et de magasin. A l'été de 1929, le professeur a ouvert une succursale dans notre ville "pour sonder le terrain". Quelques semaines plus tard, il avait eu une entrevue avec le conseil municipal et avait décidé d'ouvrir une école aux Trois-Rivières. En septembre de la même année, quarante élèves suivaient les cours de l'Ecole commerciale pratique Côté.

Projet d'expansion

Présentement, cent élèves du jour et cinquante du soir fréquentent cette institution. Mais l'espace manque à l'étage supérieur de l'immeuble Lajoie, rue Notre-Dame, où l'Ecole Côté est logée depuis septembre 1929. Il a fallu même refuser un grand nombre d'élèves lors de la dernière rentrée.

M. Donat Côté ne songe pas à un agrandissement à proprement parler. Son idée est plutôt de trouver un local plus vaste ou, mieux encore de construire une école très moderne, très aérée et très éclairée à un endroit central, facilement accessible à tous les élèves.

Objectif de l'école

L'Ecole Commerciale pratique Côté — son nom l'indique — est une école supérieure de commerce. Elle est destinée aux jeunes gens et jeunes filles qui désirent se mettre rapidement en état de gagner leur vie. Par ses méthodes spéciales, rapides et sûres, strictement basées sur le raisonnement, elle comble les lacunes d'une instruction commencée et prépare sérieusement les jeunes gens à affronter les luttes de la vie. L'école Côté ne vise pas à orienter les jeunes gens vers les carrières libérales. Institution purement commerciale, elle a pour objectif de préparer les jeunes à toutes les positions de bureau comme comptables, sténographes, employés de banque, fonctionnaires, etc, et de former des hommes d'affaires par la pratique immédiate des affaires. L'expérience des affaires est ordinairement longue à acquérir; c'est pour éviter à la jeunesse les dures années d'apprentissage qu'on a fondé des écoles telles que l'Ecole commerciale pratique Côté.

Le fait que tous les cours sont complètement bilingues ajoute encore au caractère pratique de cette institution. Parfaits bilingues, les gradués de l'Ecole Côté ont une supériorité incontestable sur tous les autres gradués issus d'écoles unilingues.

Education pratique

Quand il a établi son école aux Trois-Rivières en 1929, M. Côté a fait une tournée dans nos industries et nos bureaux les plus importants pour voir quelle préparation il donnerait à ses élèves trifluviens. Il a fait en particulier la constatation suivante: nos industries sont à capital américain, la comptabilité s'y fait à l'américaine, alors convient-il d'adapter notre étude de la comptabilité aux concepts américains.

M. Côté, qui était venu aux Trois-Rivières parce que le placement de ses élèves dans l'industrie et le commerce y était plus facile, a donc voulu que son école fût vraiment pratique aux Trifluviens. "Ici, nous plaçons nos élèves tout de suite, nous disait-il l'autre jour avec une légitime fierté. Les salaires qu'on offre sont alléchants.

Citons un exemple entre tant d'autres: vingt anciennes élèves de l'Ecole commerciale pratique Côté travaillent à la mission française de Washington, rendant là-bas des services inestimables à cause de leur connaissance du français et de l'anglais et de leur expérience pratique dans la conduite des bureaux.

Dans l'industrie, l'Ecole commerciale pratique Côté a fait un effort de guerre magnifique en dotant l'industrie de sujets éminemment préparés à leur tâche.

L'Ecole Côté est la seule école commerciale enregistrée, autorisée à donner des cours aux démobilisés.

Les professeurs

M. Donat Côté est directeur et fondateur de l'école. Il y enseigne la comptabilité et les mathématiques commerciales.

M. Jean Pellerin est professeur de langues. Il enseigne pour la deuxième année à l'Ecole Côté.

Mme Donat Côté, épouse du directeur enseigne la sténographie et la dactylographie de même que Mme Henri-Paul Pleau (Germaine Champagne), professeur à l'Ecole Côté depuis quinze ans.

Les livres en usage sont ceux de l'American Book Company et de la Gregg Publishing Company, livres répandus dans les écoles commerciales de tous les grands centres des Etats-Unis.

Les machines servant à l'enseignement pratique de l'école Côté sont très modernes.

Rétrospective

Donat Côté est né à South Durham, comté de Drummond, le 1 octobre 1894, du mariage de Philadelphe Côté, cultivateur et de Philomène Boisvert; des cinq enfants vivants sur huit de la famille Côté, quatre sont en religion.

Donat Côté a fait son cours primaire et pédagogique chez les Frères du Sacré-Coeur, à Arthabaska; il a enseigné durant huit ans pour la Commission scolaire, un an pour le Collège Lalime avant de fonder à Saint-Eustache son école commerciale pratique, en 1920.

Il a obtenu tous les diplômes bilingues d'enseignement de la Province de Québec; il est spécialisé en comptabilité en suivant les cours par correspondance de l'Ecole des Hautes études commerciales de Montréal, d'Alexander Hamilton Institute, de New-York et de la Salle Extension University, de Chicago.

Il fait partie de la Chambre de Commerce, de la Société St-Jean Baptiste, des Chevaliers de Colomb, des cercles Lacordaire et Ste-Jeanne d'Arc dont il est le directeur diocésain depuis juin 1945, et de diverses autres associations religieuses, civiles et sportives.

Il a marié en 1921 Alberta Paradis qui devait être sa principale collaboratrice à l'école où elle enseigne depuis une vingtaine d'années.



A. Legendre possède le commerce de bicyclettes le plus complet



AU dire de vayageurs de commerce versés dans la vente exclusive des bicyclettes, Trois-Rivières compte à heure présente le plus impornt et le plus complet des maasins de vélos dans la provine de Québec. Ce témoignage flatur et bien mérité s'adresse à un nos jeunes hommes d'affaires, dustrieux et entreprenant, M. rmand Legendre. Cette attestaon peut surprendre, à prime bord, mais elle est basée sur des tistiques fournies par les comgnies avec lesquelles il fait afires depuis dix ans.

ogue du vélo

L'ascension rapide d'Armand Legendre dans le commerce qu'il dige avec tant de succès repose r trois facteurs importants: la gue extraordinaire de la bicyette, la publicité et sa popularité personnelle. Le sport de la cyclette s'est beaucoup développé depuis une décade. Dans notre gion et aux Trois-Rivières tout pécialement, l'expansion de la cyclette est frappante. Toute roportion gardée, il s'est vendu lus de bicyclettes en notre cité ue dans n'importe quel autre entre important de la province, n dix ans.

Pour s'en rendre compte, il uffirait de se reporter aux dosiers du percepteur municipal des icences. En 1936, on comptait en otre ville tout au plus un milier de bicyclettes enregistrées, ndis que maintenant ce chiffre épasse six mille. Ce nombre atteste donc la vente considérable es vélos et l'emploi qu'on en fait. a bécane est devenue pour bien es gens un article de nécessité, insi que le plus économique des oyens de locomotion. Elle sert bien des usages comme, par xemple, la livraison, les courses, s promenades. Il faut admettre ussi que le sexe féminin a grandement contribué à son expansion uisqu'il y a autant d'adeptes d'un xe comme de l'autre.

a publicité

Une grande publicité a entouré rayonnement de la bicyclette. s compagnies ont disposé de os capitaux pour la populariser. les se sont ingéniées à en faire mprendre le côté pratique et conomique. Des modèles nouaux ont été créés. Grâce à des liages de métaux, on a réussi à diminuer la pesanteur, à la ndre plus rapide. Les bicyclets de courses, autrefois fabriées sur demande spéciale, ont vahi le marché et les ventes ont passé les espérances. Des clubs t été organisés un peu partout. es promoteurs se sont lancés ns des entreprises hardies. Des urses de longue distance, des ndonnées à travers les diverses ntrées de la province ont donné la vogue à la bicyclette.

Pour le commerce, la publicité nstitue un élément essentiel au éveloppement des affaires. Arand Legendre n'a jamais négligé facteur important, et chaque nnée, une tranche de son budget t réservée exclusivement à cette n. Les nombreuses courses organisées sous son patronage ont conribué à amener "l'eau au moulin" à donner de l'essor à son établissement.

itoyen populaire

Armand Legendre jouit aux rois-Rivières d'une grande popurité auprès des jeunes surtout. a su s'attirer leurs bonnes grâes et leur sympathie en se mêant à leurs activités et en les encourageant de divers façons. Il a le don de plaire. Envers la clientèle, il est reconnu pour sa délicatesse, sa courtoisie et son amabilité. Auprès de ceux qu'il rencontre, Armand Legendre laisse l'impression d'un homme charmant, modeste et sociable. Ses qualités que tous lui reconnaissent contribuent au progrès de son entreprise.

Les débuts

Né aux Trois-Rivières en 1909, Armand Legendre est le fils de feu M. Arthur Legendre, ancien gérant de la Prudential. Il a fait ses études commerciales à l'Académie de la Salle. A sa sortie, il débuta en affaires en ouvrant un restaurant sur le rue Champflour, qu'il garda durant cinq ans. C'était le rendez-vous des sportsmen, de cette partie de la ville. Au début de la crise, il abandonna "hot-dogs et sandwiches" pour entrer au service de M. Jos Guilbert comme apprenti-mécanicien dans la réparation des motocyclettes et des vélos. Cinq ans d'expérience et d'observation plaçaient Armand Legendre en demeure de partir un établissement à son compte. En 1936, il ouvrit un atelier de réparations pour bicyclettes aux coins des rue St-Marguerite et Ste-Marie. La boutique devint en peu de temps un endroit prospère et très achalendé. Elle servait à la fois de club, de magasin et d'atelier. Le local était trop exigu pour contenir la marchandise et les employés se trouvaient gênés dans leur travail. Il fallait songer à aller s'établir ailleurs. En 1940, Armand Legendre transporta ses pénates à 505 rue St-Georges, dans l'immeuble Guilbert où il avait fait ses débuts dix années passées. Signalons en passant qu'Armand Legendre s'est porté acquéreur de l'immeuble Guilbert en octobre dernier et projette de l'agrandir bientôt .

Le magasin Legendre est vaste bien aéré et approprié aux exigences de l'heure. On y remarque un étalage de bicyclettes de différents modèles ainsi que tous les accessoires adhérents. Depuis deux ans, Armand Legendre est vendeur d'articles de sports d'hiver. Il vend plusieurs variétés de skis, des patins, des gourets et aussi des jouets pour enfants. Comme la plupart des marchands des Trois-Rivières, Armand Legendre est agent-vendeur des bicyclettes C.C.M. et il est le seul à avoir l'agence exclusive des fameuses bicyclettes de marque Gachon, dont se servent la plupart des meilleurs cyclistes.

Atelier complet

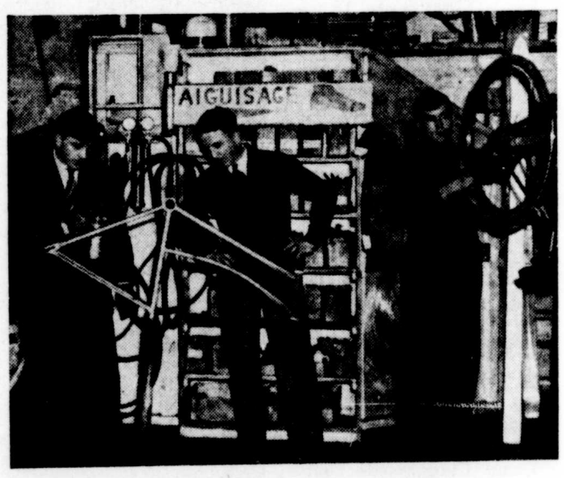
L'atelier de réparation du magasin Legendre est réputé comme le plus complet de la province et possède l'outillage essentiel pour entreprendre tous les genres de réparations pour la bicyclette. Quatre employés, tous des experts, s'en occupent exclusivement. Au cours de la guerre, les ventes ont diminué à cause du rationnement, mais par contre, l'atlier déborda d'ouvrage. On s'y spécialise surtout dans le dressage des cadres dans la soudure, dan le peinturage cuit et la peinture. Une bicyclette démantibulée confiée à l'atelier Legendre en sort comme une neuve de la manufacture.

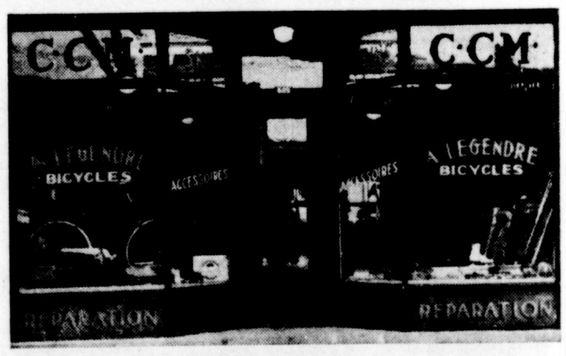
Un athlète

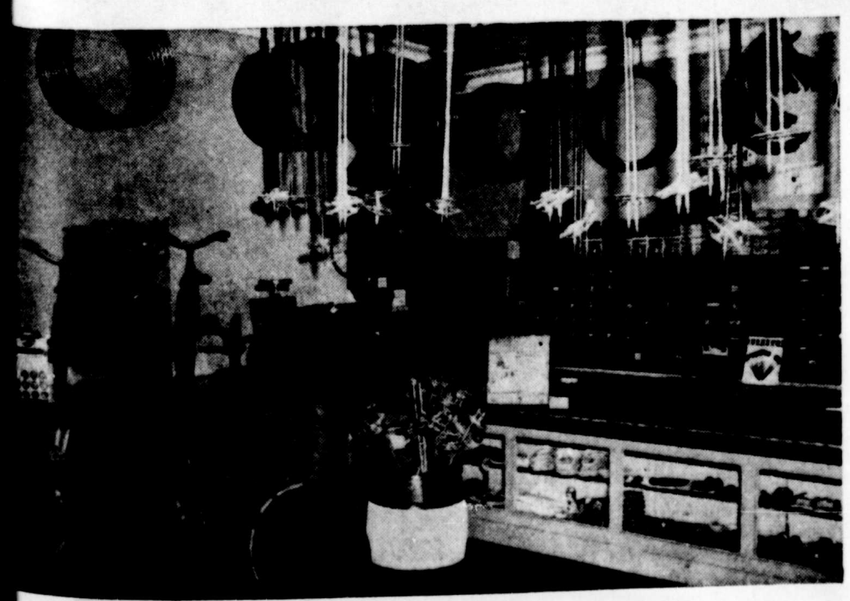
Armand Legendre a toujours été un fervent des sports. Il a évolué longtemps sur la surface miroitante de l'aréna Laviolette et porté la livrée de plusieurs bons clubs de hockey aux Trois-Rivières. Il a endossé les chandails des clubs Ste-Julie, D.L.S., St-François-Xavier, Boswell, Les Mooses, Guilmour, Delisle Auto, Canadien. Au baseball, il a figuré avec le Royal et fut le premier receveur de Jules Dubé, le meilleur artilleur de la région durant plusieurs années. Armand a toujours eu un faible pour la natation. A maintes reprises, il a traversé le fleuve, du quai de la traverse à Ste-Angèle. On lui doit également l'organisation de plusieurs marathons avec son copain Georges Dufresne. Il a patronisé le marathon de raquettes de Champlain aux Trois-Rivières gagné par Henri-Paul Britten, la course à pieds d'Yamachiche aux Trois-Rivières gagnée par Livar Hakkarinen, des courses en bicyclettes de Montréal aux Trois-Rivières et prit une part active dans diverses autres courses du genre entreprises dans la région.

Il a été le fondateur du club de cyclistes "Ste-Thérèse" qui avait son local à l'ancienne salle des Vétérans, rue du Platon. Toutes ces entreprises ont favorisé le développement de son commerce, tout particulièrement les courses en bicyclettes.

Il est membre de plusieurs mouvements sociaux tels que les Lacordaires, l'Adoration Nocturne, les Anciens Retraitants. Quant à ses hobbies, ils se résument d'abord à surveiller étroitement la marche de son commerce et à encourager tous les sports en général. Il passe l'été à la campagne à son chalet situé à mi-chemin entre Champlain et Trois-Rivières.







Sur la photo supérieur, Armand Legendre avec ses deux jumeaux François et Roger, âgés de deux ans. Les photos ci-dessous illustrent les atelier et magasin Legendre.

On voit ci-dessus, Armand Legendre examinant le travail de ses mécaniciens Yvon Rivard et Emilien Rouette. Au centre, la montre du magasin et au bas, une partie de l'étalage des bicyclettes pour adultes et enfants, des poles de ski et des accessoires divers.

Le magasin John Millen de Trois-Rivières, un bel exemple de succès





Ci-dessus M. J.-Ernest Millen, président actuel de John Millen Trois-Rivières Limitée, fils du fondateur. Ci-contre: M. Roger Gagnon, directeur-gérant de John Millen Trois-Rivières Limitée.

Ci-dessous: photo extérieur du magasin, rue Badeaux.

LA FONDATION en 1933, de John Millen Trois-Rivières Limitée — compagnie authentiquement trifluvienne — a fourni à notre ville l'occasion de partager l'histoire du commerce montrealais dans ce qu'elle a de plus admirable et de participer à l'oeuvre de cinq générations de John Millen.

Cette compagnie indépendante, dont M. Roger Gagnon est directeur-gérant, a logé, aux Trois-Rivières, un des sept magasins John Millen, dont les ramifications couvrent toute la province de Québec. Elle fait, aux Trois-Rivières et dans la région, la distribution en gros des accessoires d'auto, elle partage avec les autres magasins Millen la distribution exclusive des appareils de radio et réfrigérateurs Philco et des fournaises Duotherm, dans la province de Québec et, partie de peu en 1933, elle a connu une progression constante qui fait d'elle aujourd'hui une des maisons de gros les plus importantes dans ce domaine.

L'histoire des Millen — nous le verrons plus bas — coïncide avec les débuts et l'essor des services de transport dans la métropole. Les Millen ont eu quelque chose à voir avec tous les moyens de locomotion, bicyclettes, chemins de fer, automobiles, navires et avions. Leurs trois magasins de Montréal, où est le bureau-chef, et ceux des Trois-Rivières, de Québec, de Sherbrooke et de Drummondville servent le vaste centre de distribution de la province de Québec et adaptent continuellement aux méthodes modernes un commerce dont le commencement est mêlé à la grande histoire.

Aux Trois-Rivières

John Millen Trois-Rivières Limitée a été fondée en pleine crise économique, alors que la plupart des commerces déclinaient, que les usines opéraient au ralenti et que nos gens, moins argentés, éprouvaient nécessairement moins le besoin de voyager.

S'intégrer dans la vie trifluvienne et mauricienne en général n'a pas été long, cependant. John Millen Trois-Rivières Limitée a fait des affaires là où il n'y en avait pas. Elle a participé activement au redressement économique de notre région.

Son premier gérant fut M. Roméo Laperle. Elle s'est installée d'abord sur la rue Hart, dans un espace occupé aujourd'hui par le magasin Atlantic & Pacific. En 1935, elle se transportait dans son local actuel, sur la rue Badeaux.

En 1937, M. Roger Gagnon était nommé directeur-gérant.

L'expansion

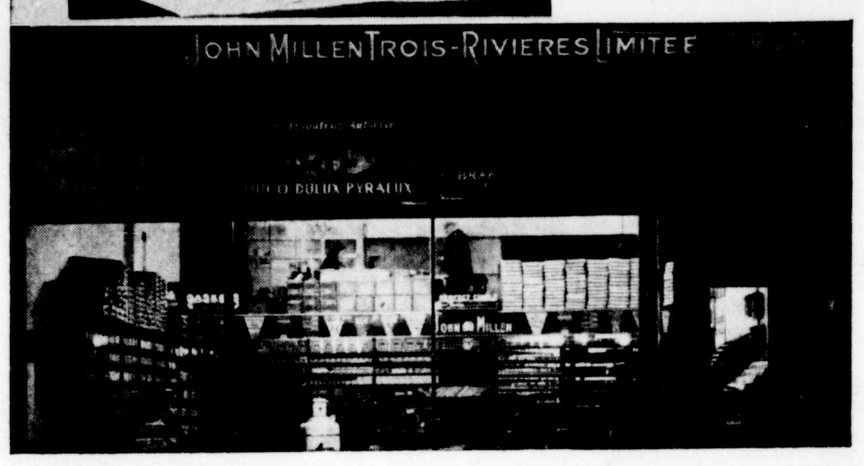
La revue "L'Automobile" a publié, en janvier 1943, un article captivant, intitulé "La rationalisation d'une entreprise est un gage de survie". En sous-titre, on lisait: "La maison Millen des Trois-Rivières est un bel exemple de rationalisation". Cette revue a donc consacré tout un article à John Millen Trois-Rivières Limitée et à Roger Gagnon. En voici quelques extraits: "La modernisation de l'établissement et des méthodes d'affaires a donné à la maison Millen des Trois-Rivières un rayonnement immense. Il fallait que la guerre vint pour ralentir ce progrès. La pénurie, de marchandises, la diminution de la main-d'oeuvre ont été les deux principaux problèmes que M. Gagnon a eu à résoudre. Mais, comme l'organisation physique a été établie sur des bases solides, les modifications de détail imposées par la guerre n'ont pas eu l'effet désastreux que nombre d'établissements du même genre ont connu... Ces résultats ont été obtenus, grâce à l'esprit d'initiative et au travail persévérant de M. Gagnon; qu'on n'aille pas croire que la chance — cette capricieuse — y est pour quelque chose. Le succès appartient à ceux qui savent travailler et qui savent donner un esprit de suite à tout ce qu'ils font..."

Une visite au magasin John Millen Trois-Rivières Limitée nous convaincra de la vérité contenue dans cet article de "L'Automobile". Le magasin est propre, bien ordonné, chaque chose est à sa place et la disposition méthodique des étalages facilite aux clients les achats qu'ils viennent faire.

En 1933, John Millen Trois-Rivières Limitée occupait un espace de quinze cents pieds. Cet espace a été triplé car la même maison occupe présentement quatre mille cinq cents pieds de plancher.

Son marché atteint facilement La Tuque et tout le nord de Berthier à Portneuf en bordure du fleuve. La maison Millen compte de nombreux clients dans tous région du Saint-Maurice. Il va de Berthier à Portneuf en bordure du fleuve. La maison Millen compte de nombreux clients dans tous nos centres d'importance. L'importance d'une maison de gros découle toujours de la qualité des produits qu'elle distribue. Pour un exemple, on connait la renommée des radios et réfrigérateurs Philco. Philco arrive bon premier dans toute l'Amérique du Nord pour la quantité d'appareils de radio vendus.

A l'ouverture en 1933, John Millen Trois-Rivières Limitée comptait un gérant et deux employés Aujourd'hui, le personnel de la maison est de douze.



M. Roger Gagnon

Roger Gagnon est né à Montréal, en 1906, du mariage du Dr Eugène Gagnon, natif de Saint-Prosper-de-Champlain, et de Maria Méloche. Il a fait ses études chez les Clercs de Saint-Viateur, à l'Académie Querbes et au collège de Terrebonne. Il est aussi un ancien de l'École Technique de Montréal.

Roger Gagnon a travaillé quatre ans d'abord chez Lamontagne Limitée, grossiste de la métropole, qui se spécialisait dans la fabrication des articles de cuir et la vente des accessoires d'auto. Il fut ensuite deux ans à l'emploi d'Asbestonos Corporation, où l'on fabriquait des doublures de freins; 2 ans à l'emploi de General Motor Supply Ltd., de Montréal, et six ans à l'emploi de Beatty Brothers, de Montréal.

M. Gagnon avait donc une préparation supérieure dans la vente, en 1933, lorsqu'il fut nommé directeur-gérant de John Millen Trois-Rivières Limitée.

Il n'a pas mis de temps à devenir Trifluvien authentique et à se faire connaître très favorablement dans la région du Saint-Maurice. M. Gagnon est membre des deux Chambres de Commerce et ancien président du Jeune Commerce; Chevalier de Colomb; membre du Club des Elks; directeur du Rotary; membre à vie du club de canotage Radisson; membre actionnaire du Trois-Rivières Ski Club; membre du club de tennis Bellevue et du club de chasse et pêche Masketsy.

Ses sports préférés sont le tennis, la pêche et la chasse.

Roger Gagnon est mariée à Gilberte Crevier, de Ville Saint-Laurent. De ce mariage, sont nées trois filles, Andrée, Suzanne et Lucie.

John Millen & Son

Il convient de dire quelques mots de la famille Millen qui compte cinq générations au Canada, pour mettre mieux en lumière les antécédents de John Millen Trois-Rivières Limitée. John Millen Ier, bottier irlandais, est arrivé au Canada en 1815. John Millen II s'est lancé dans les affaires et a ouvert à Montréal un magasin général qui fut, à l'époque, une grande attraction du centre commercial de la métropole. John Millen III s'est associé à son père, en 1889. Il devait ouvrir un peu plus tard un service de bicyclettes chez John Millen & Sons. En 1898, il a publié le premier catalogue canadien complet d'accessoires de bicyclettes. En 1899, il a fourni à H.-E. Bourassa le moteur, les roues, les phares et les autres accessoires qui sont entrés dans la construction du premier automobile fait au Canada. Ainsi lancé dans le domaine de l'automobile, dont il fut un pionnier au Canada, John Millen III a complété en 1901 son catalogue en y ajoutant les accessoires d'auto. John Millen III est devenu propriétaire de l'entreprise, en 1893, et John Millen IV, qui avait débuté en 1913 au magasin, fut tué outre-mer, durant la première grande guerre.

Enfin, John Millen V, petit-fils du président actuel, a travaillé durant quelque temps au magasin John Millen de Québec, avant de s'enrôler dans la marine du Canada à l'âge de dix-huit-ans, durant la grande guerre qui vient de se terminer. L'esprit de suite qui s'est toujours manifesté dans cette grande entreprise est un exemple dont peuvent bénéficier beaucoup de nos commerces et industries du Québec.







La photo supérieure montre le personnel du bureau: Mlles Gabrielle Poirier, préposée à l'inventaire perpétuelle; Mlle Alice Julien, chef de bureau et Mlle Liliane Roy, sténographe. Ci-dessus les membres du personnel de John Millen: De gauche à droite, MM. Marcel Brassard, commis; Roland Bastien, employé à l'entrepôt; Edgar Lebrun, expéditeur; Edmour Hudon, voyageur; Ephège Deshaies, voyageur, Eloi Rivard, livreur, Albert Martin, chef de magasin et Roger Gagnon, gérant.

Ci-contre un des entrepôts de John Millen Trois-Rivières Limitée.

Charles Kraft vint au Canada chercher la paix et la liberté

TRAVERSER les mers, arriver dans un pays où il ne connait pratiquement personne, ouvrir un petit commerce puis ensuite devenir propriétaire d'un des plus importants commerces de vêtements des Trois-Rivières, voilà l'incroyable mais véridique histoire de M. Charles Kraft, dont le populaire magasin est situé rue Des Forges dans notre ville.

M. Kraft naquit en Roumanie durant l'année 1895. Ses études terminées, il se lançait dans le commerce des céréales avec son père. Les affaires allèrent bon train jusqu'à ce que la première Grande Guerre éclata. Appelé sous les armes, le jeune Kraft servit son pays pendant trois ans et huit mois. Une fois libéré, il décidait de venir tenter fortune au pays.

Questionné sur les raisons qui l'entraînèrent à prendre cette grave décision, M. Kraft s'empresse de répondre "qu'il en avait assez de vivre dans un pays où les troubles politiques n'avaient jamais de trêve et que ce fut sur les conseils de parents déjà établis à Montréal et de qui il recevait parfois des nouvelles par missive, qu'il s'embarqua en 1922 à Liverpool."

"Ces parents, nous dit-il, m'assuraient qu'en Canada, on vivait librement. Que ce pays était beau et généreux comme ceux qui l'habitaient". Il n'en fallait pas plus pour le convaincre. C'est ainsi qu'il partit de Suczéva, sa place natale, pour se rendre à Liverpool, où il s'embarqua à bord du Vadig. La traversée fut passablement longue et ce n'est que le 23 janvier 1922 qu'il descendait à Halifax. Le voyage avait duré près d'un mois.

Agé de 26 ans à l'époque, M. Kraft arrivait le coeur bondé d'optimisme, du courage plein l'âme, mais peu de sous dans ses poches. Ce n'était pas de nature à le démoraliser. Loin de là. Il se dirige vers Montréal. Après un court séjour, il repart avec un de ses cousins pour le Nouveau-Brunswick, plus précisément à Edmunston, où il fait commerce dans les marchandises sèches. Dix-huit mois après, il revenait à Montréal. Il y travailla et demeura jusqu'en avril 1924.



M. Charles Kraft, propriétaire du magasin du même nom, rue des Forges, arriva aux Trois-Rivières en 1924. Il s'installa d'abord sur la rue Sainte-Marie. M. Emile Roy, (ci-contre) son homme de confiance et gérant actuel fut son premier employé.

En bas de la page : l'aspect extérieur du magasin CHARLES KRAFT.

Aux Trois-Rivières

C'est à cette date qu'il vient s'établir aux Trois-Rivières. Peu après son arrivée il ouvrait son premier magasin aux coins des rues Bonaventure et Ste-Marie. C'est dès cette année-là, que M. Emile Roy, son homme de confiance d'alors et le Gérant actuel de l'établissement entra à son emploi. Entre eux, il existe des liens que seule la disparition de l'un ou de l'autre pourra briser.

Ensemble, ils ont travaillé ferme pour faire de la maison Charles Kraft, un commerce prospère, accueillant et où on sert bien la clientèle. M. Kraft se fait un devoir de rendre ce beau témoignage à son ami et employé des premiers jours, M. Roy.

Rêve réalisé

En 1926 Charles Kraft déménageait son magasin, rue du Platon. Pendant trois ans, il exerça son commerce dans cette partie de la ville. Les succès étaient déjà beaux, mais une idée avait pris place dans la tête de Charles Kraft. S'établir rue Des Forges devint le grand rêve. Après des difficultés de toutes sortes, difficultés qui peuvent être comprises seulement par ceux qui sont dans la ligne, M. Kraft réalisa au plus fort de la crise, ce qui n'est pas sans mérites, son désir de venir établir son commerce sur la grande rue, dans le centre des affaires. Cela se passait en 1929.

C'est donc cette année-là que la maison Charles Kraft matérialisait son rêve et ouvrait ses portes à l'endroit où elle est encore aujourd'hui.

Tenacité et travail

Pour un homme doué d'une énergie ordinaire ces succès auraient été suffisants et il se serait dit qu'il en avait assez fait. M. Kraft n'est pas de ces hommes partisans de demi-mesures. Jamais, il ne se lasse de tendre vers de nouveaux progrès, d'élargir les horizons et de satisfaire pleinement sa clientèle.

C'est dans ce but qu'en 1940, après avoir tenu pendant onze ans dans un endroit assez spacieux, il doublait l'espace en profitant de la chance qu'il avait de louer le local voisin de son établissement.

Il mettait ainsi à la disposition de ses clients deux magasins distincts; un pour messieurs et l'autre pour dames. Il aménageait en même temps un sous-sol moderne pour la vente des vêtements sports à la gent féminine.

Dans chacun de ces départements, la propreté la plus complète règne. Tout y est bien rangé et disposé avec goût. Ce magasin se spécialise dans la vente des manteaux de fourrure et garnie de fourrure les plus à la mode, costumes et robes dans la plus belle variété provenant des plus réputés manufacturiers. Des couturières sont toujours sur les lieux pour ajuster les toilettes que dames ou demoiselles achètent afin qu'elle soient mises à la perfection.

Si nous passons du côté des hommes, après avoir traversé une porte d'arche des plus modernes, nous rencontrons des étalages tous différents, mais arrangés avec non moins de goût et d'ingéniosité. En effet, le département de la confection pour hommes est surnommé "le rendez-vous des sportifs". Les paletots, complets et articles de mercerie sont toujours des styles les plus en vogue. M. Charles Kraft se propose d'avoir toujours en magasin, alors que les conditions redeviendront normales, les plus nouvelles variétés de vêtements pour les sportifs. M. Kraft est aussi représentant de deux importantes maisons qui font la confection des vêtements sur mesures et un tailleur d'expérience est au service des clients.

Belles vitrines

A ce point-ci, de notre article nous ne pouvons passer sous silence les magnifiques vitrines de la maison Charles Kraft. Celles des dames sont préparées par une employée, Mlle Jeannette Bouchard, alors que celles des hommes le sont par M. L. H. Pronovost. M. Kraft est heureux de nous dire que ces belles vitrines sont preparées par les membres du personnel et qu'il "n'y en a pas dans la ville pour enlever la palme à ses décorateurs." M. Kraft ajoute sur ce point qu'il "n'a jamais regardé aux dépenses qu'occasionnaient le montage des vitrines, parce que lorsque faites avec goût et originalité, et elles le sont, elles constituent un merveilleux moyen de faire connaître notre belle marchandise".

Employés satisfaits

Ayant débuté seul dans le commerce, M. Kraft compte aujourd'hui quinze personnes à son emploi. De ce nombre, plusieurs sont avec lui depuis plus de dix ans. Notons que M. Kraft n'a que des éloges à faire sur l'esprit de travail et de collaboration de sa secrétaire-comptable Mlle Hélène Désilets ainsi que pour le dévouement sincère de M. Henri Leduc, commis à la confection, qui donne le meilleur de lui-même pour satisfaire ses clients. C'est donc dire que les relations entre patron et employés à la maison Charles Kraft sont des plus cordiales et des plus amicales. Pour nous donner une idée de la bonne entente qui règne entre employeur et employés chez Charles Kraft, qu'il suffise de mentionner, que chaque année, le 31 décembre M. Kraft réunit ses employés et leur offre un buffet. A cette même occasion, il en profite pour leur distribuer des boni et leur exprimer sa satisfaction.

Chaque employé bénéficie d'une vacance payée de trois semaines par année. Ce sont là des témoignages éloquents.

Politique d'un seul prix

Questionné au sujet de la prospérité de son commerce, M. Kraft nous répond sans hésitation qu'il l'attribue premièrement à la politique établie depuis nombre d'années et c'est celle "d'un seul prix". "La clientèle, nous dit-il, est satisfaite de ce système que nous avons adopté". Evidemment, ajoute-t-il, "cela ne veut pas dire que nous avons pour cela négligé de donner à nos clients des marchandises de première qualité. Bien au contraire, cela nous permet de toujours vendre des vêtements ou accessoires de première qualité fabriqués dans les meilleures maisons de couture."

Valeur de la publicité

Une autre cause de la popularité dont nous jouissons, "je dois l'attribuer à la publicité". "J'ai toujours été un fervent de la bonne publicité. J'ai confiance en l'annonce et quand on a de la bonne marchandise à vendre, on n'a jamais peur de la faire connaître. C'est ce que notre maison a fait. Ici, Monsieur Kraft nous rappelle que dès l'ouverture de son premier magasin il devenait annonceur régulier dans Le Nouvelliste. Par la suite il a toujours eu foi en la valeur de la publicité dans "le quotidien de chez-nous." "J'ai toujours considéré l'annonce comme un placement et je puis dire qu'elle a grandement contribué à mon succès" dit-il.

Il note aussi que sa maison commandite le programme à la radio: "Les veillées du bon vieux temps" dont tout le monde raffole. Dès l'inauguration du Poste CHLN il a été un des premiers à employer ce nouveau médium de publicité.

M. L.H. Pronovost assume la responsabilité de la publicité de la maison Charles Kraft, en coopération avec les représentants des journaux locaux et du poste de radio.

Marié en 1929, Monsieur Kraft est père de trois enfants, dont deux filles et un garçon qui font son adoration. Son souci particulier est le bien-être et le bonheur de sa famille.





Mozart Ltée achète l'immeuble W.-E. Roy et le transformera en un vaste magasin à rayons

LA RUE NOTRE-DAME est en train de retrouver son ancienne splendeur et de devenir la grande artère commerciale de Trois-Rivières. Le magasin Mozart Ltée n'est pas étranger à cette transformation depuis son établissement aux Trois-Rivières. L'importante transaction que les directeurs de cette entreprise viennent de conclure, en faisant l'acquisition de l'édifice W.E. Roy donnera à cette artère une expansion encore plus considérable.

Vaste magasin à rayons

Ils se proposent de se servir de la bâtisse Roy pour agrandir considérablement leur établissement actuel et en faire l'un des grands magasins à rayons de toute la région. Le magasin Mozart Ltée, fondé il y a environ 19 ans a bien servi la population des Trois-Rivières et a progressé sur le même plan que la ville même.

Ses succès sont attribuables au fait que Mozart Ltée a toujours vendu des marchandises de haute qualité à un prix raisonnable. La devise de cette institution a toujours été: "Satisfaction garantie ou argent remis."

Aux Trois-Rivières depuis 19 ans

Mozart Limitée s'est établi tout d'abord à Trois-Rivières. Fondée il y a 19 ans sous le nom de "Metropolitan Store" par M. Max Steinmann, cette entreprise commerciale a maintenant son bureau-chef à Québec et une importante succursale à Sherbrooke. Le bureau de direction se compose comme suit: président, M. Max Steinmann; vice-président, M. Irving Steinman; et secrétaire-trésorier, M. David Kastner.

L'organisation actuelle de Mozart Limitée à Trois-Rivières en fait déjà l'un des plus beaux magasins à rayons de notre ville. Il possède un rayon spécial pour dames où l'on peut trouver l'assortiment le plus complet de vêtements féminins de la meilleure qualité, et dans les dernières nouveautés.

Rendez-vous des élégantes

Les élégantes de Trois-Rivières et de la région peuvent à loisir trouver aux galeries Mozart des vêtements pour toutes saisons y compris, manteaux de drap, somptueuses fourrures, fins lainages, tissus importés, imprimés aux riches coloris, robes dans tous les styles et pour toutes occasions, qu'il s'agisse de toilette d'après-midi, de soirée, ou simples robes de maison. Dans le domaine des accessoires de toilette, la maison Mozart demeure insurpassée. C'est en effet sous l'impulsion vigoureuse donnée à l'art de l'habillement par M. Steinmann que le chic et la grâce, qualités essentiellement féminines, ont connu à Trois-Rivières leur plein épanouissement. La toilette n'est pas composée que d'un simple choix de vêtements amples ou ajustés comme on le concevait en bien des milieux voici quelques années.

Les accessoires jouent maintenant un rôle pratiquement aussi important. Ils confèrent à l'appareil vestimentaire un cachet auquel on reconnait la note de bon goût. L'agencement des couleurs a son rôle à jouer dans cette féérie de la grâce. Les accessoires tels bourses, chapeaux, ceintures, collets, parements, broderies, dentelles, bas, souliers sont offerts chez Mozart avec tout ce qu'ils comportent de variété dans le choix des matériels et des tissus, aussi bien que de diversité dans les teintes et les nuances.

Pour la gent masculine

Dans un ordre différent mais avec tant de variété et de bon goût, le magasin Mozart Limitée a mis sur pied un magnifique rayon de vêtements pour hommes. On y trouve une ligne complète de tout ce qui compose la garde-robe de l'homme bien mis, paletots, complets pour toutes saisons. A ce département vient se greffer son corollaire nécessaire, le rayon des merceries où l'acheteur avisé se rendra choisir ses chapeaux, ses chemises, ses foulards, ses sous-vêtements, ses gilets, cravates, robes de chambre, etc.

Dans cette sphère, le magasin Mozart Ltée ne vend que des produits d'une qualité éprouvée et de marques réputées. Le tout est très heureusement complété par un rayon de la chaussure où dames et messieurs vont faire l'achat des souliers fins manufacturés selon les plus hauts standards de qualité.

Les vêtements de sport

Au sous-sol, le magasin Mozart Limitée a aménagé un rayon des vêtements de sport. Les adeptes du ski, du patinage, du hockey, des randonnées hivernales, aussi bien que ceux qui pratiquent le baseball, la natation, le golf, le tennis, et tous les autres jeux extérieurs, n'ont pas mis de temps à trouver le chemin qui mène à l'élégance et à l'économie en se rendant choisir chez Mozart leur accoutrement sportif.

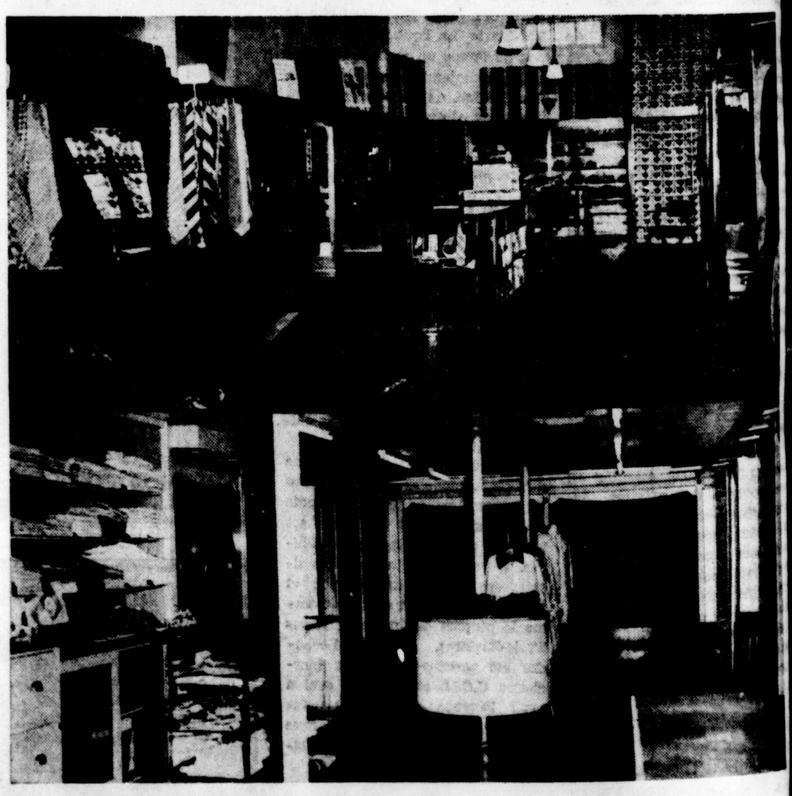
Les vêtements pour garçonnets et fillettes requièrent de la part de l'habilleur une attention toute aussi méticuleuse et c'est pourquoi l'on s'est toujours attaché chez Mozart, à bien organiser cette ligne particulière. On lui a même consacré tout un rayon, lequel, au sous-sol, répond à toutes les exigences d'une clientèle dont le cercle s'élargit considérablement.

Marchandises sèches

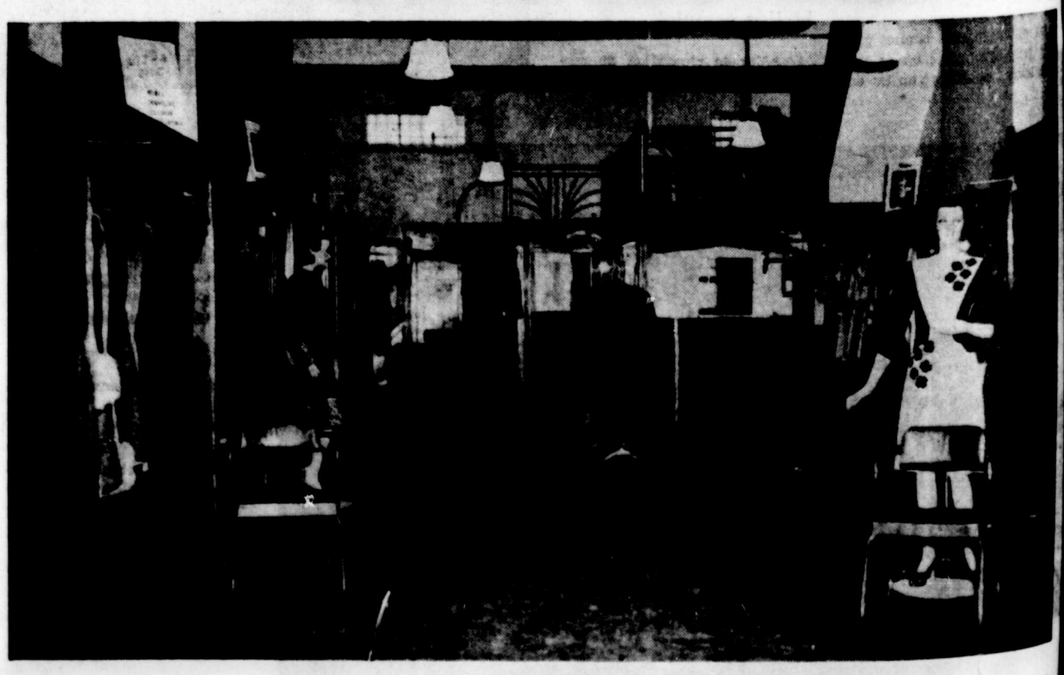
Finalement l'organisme de vente de la maison Mozart comprend un rayon de marchandises sèches. C'est là qu'on trouve en abondance toute une variété d'accessoires tels que: prélarts, tiroirs, serviettes, toiles de châssis, couvre-pieds, draperies, nappes, etc...

A tout cela s'ajoute le service des réparations qui, avec diligence et sans frais supplémentaires pour le client, entreprend tous les travaux d'ajustement et de transformation nécessités avant la livraison.

C'est en quelques mots l'histoire d'un florissant commerce fondé par M. Max Steinmann et actuellement dirigé par M.A. Pallis, gérant local.



Au sommet de la page l'extérieur du magasin Mozart Ltée, rue Notre-Dame Ci-contre, de haut en bas: un aspect du rayon de marchandises pour hommes. En bas: une partie du sous-sol. Ci-dessous: l'intérieur du rayon de marchandises pour dames, qui est le rendez-vous de toutes les élégantes des Trois-Rivières.



Jean-Louis Caron continuateur d'une lignée d'architectes et de bâtisseurs dans la région







En haut, les photos de trois générations d'architectes. A droite: M. Louis Caron, père, de Nicolet, qui fut architecte et entrepreneur, M. Jules Caron, son fils, qui exerça sa profession aux Trois-Rivières et M. Jean-Louis, le petit-fils de M. Louis Caron, qui perpétue la tradition. En bas, la jolie résidence de M. Emile Boisvert de St-Jacques des Piles dont le plan a été réalisé par M. Jean-Louis Caron et au bas de la page, un plan d'église exécuté par le jeune et brillant architecte.

ARCHITECTES et bâtisseurs ! C'est le lot de la famille Louis Caron, de Nicolet, l'une des plus vieilles de la région, qui attaché son nom à d'importantes entreprises sur les deux rives du fleuve Saint-Laurent et fournit la grande et noble carrière d'architecte trois générations successives. Si l'une des plus puissantes forces morales qu'un être humain puisse posséder est de savoir ce que ont fait ses parents et ses ancêtres, l'histoire dira que les travaux de nos pères sont à jamais imprimés sur le continent américain comme les traces de tous les grands civilisateurs.

Le passé est garant de l'avenir. Les descendants de la famille Louis Caron vont perpétuer une tradition grandiose, qui prendra place avec avantage dans la liste des plus belles entreprises conduites par nos compatriotes.

Famille Caron

Ce revivre l'oeuvre de la famille Louis Caron, c'est reconstituer l'histoire de tous les principaux édifices religieux, de maisons d'institution élevées, tout particulièrement dans le diocèse de Nicolet, dans notre district et dans divers autres centres de la province.

Louis Caron a été le père de trois architectes réputés et bien connus dans notre province: Louis, de Nicolet, Joseph, de Montréal et Jules, des Trois-Rivières, ainsi que le grand-père de M. Louis Caron, le jeune et talentueux architecte de notre ville actuellement.

Grand-père

Louis Caron, père, de Nicolet, était à la fois architecte et bâtisseur. La corporation des architectes n'était à cette époque l'exercice de la profession et la pratique du contracteur. Une loi passée par la législature provinciale a mis fin à la pratique des deux simultanément. Lorsque M. Louis Caron se vit frappé de l'interdiction, il préféra abandonner la profession pour se consacrer exclusivement à l'exécution de nombreuses et importantes entreprises qu'il avait entamées et non achevées. Son fils, Louis jr, devint l'architecte des constructions de son père. C'est ainsi que, dans la plus grande harmonie, se perpétua l'oeuvre entière en coopération avec son père.

Grandes entreprises

La belle cathédrale de Nicolet, la maison-mère des Soeurs de l'Assomption, la chapelle du séminaire, le couvent des Soeurs Grises, l'Ecole normale et une bonne partie des belles églises qui font l'orgueil des paroisses de la rive sud sont l'oeuvre de M. Louis Caron et témoignent de son goût et de son habileté.

M. Jules Caron

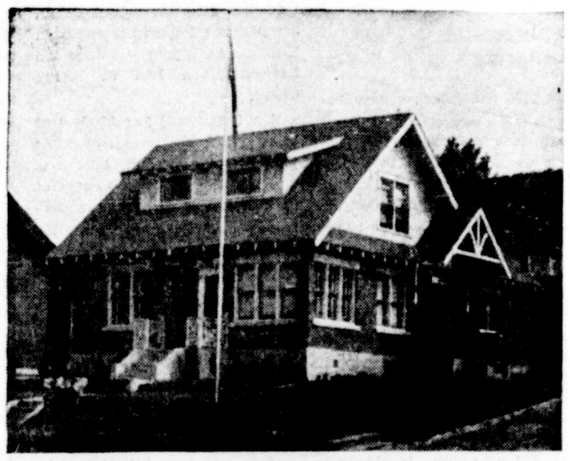
L'un des fils de M. Louis Caron, Jules, vint s'établir aux Trois-Rivières, en 1914. Il est le père de M. Jean-Louis. Dès son arrivée dans la cité de Laviolette, la direction des travaux à l'édifice des Postes lui fut confiée. Parmi les plus importantes constructions dont il a conçu les plans et devis, mentionnons l'aile neuve de l'hôpital Saint-Joseph, la nouvelle annexe de l'Académie de la Salle, le stade de baseball, l'estrade des courses, le colisée et le pavillon agricole du terrain de l'exposition, l'Ecole normale d'Amos, l'arena de Shawinigan, les églises de Saint-Tite, Saint-Boniface, Saint-Sacrement, Saint-Odilon, d'Almaville-en-Haut et en Bas, du Christ-Roi, le monastère des Ursulines à Grand'Mère, l'école Saint-Patrice des Trois-Rivières et l'Ecole normale de Sainte-Ursule. Ce sont des constructions qui attestent bien les mérites et le jugement sûr et mûri de cet architecte.

M. Jean-Louis Caron

M. Jean-Louis Caron représente la troisième génération d'architectes de la famille Louis Caron. Né à Princeville, lors de la construction de l'église, que son grand-père a bâtie et dont les plans furent exécutés par M. Jules Caron, Jean-Louis a fait ses études au Jardin de l'Enfance et au séminaire des Trois-Rivières et, en 1935, il entrait à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal. Ce cours, préparatoire à la carrière d'architecte dure six ans. Les études, aux Beaux-Arts sont longues, difficiles et captivantes. Les sujets étudient les mathématiques, le dessin, les qualités du bois de charpente, les compositions de la pierre et de la brique, le calcul du béton et son utilisation, la science de la construction en rapport avec la ventilation, le chauffage, l'électrification, la législation professionnelle, la résistance des matériaux. La dernière année, c'est le projet de diplôme avec thèse à fournir dans la pratique et la théorie.

En Europe

En 1939, sous les auspices du "Devoir", M. Jean-Louis Caron entrepris un voyage d'études et d'observation dans les principaux pays occidentaux de l'Europe. Il visita diverses parties de la France, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre, la Belgique. Les monuments réputés pour leur architecture ont été l'objet de son attention. La guerre l'obligea à écourter son voyage, à cause des relations tendues entre l'Allemagne et les autres pays. Il était en mer pour le retour, lorsque la guerre fut déclarée.



A l'oeuvre

Reçu architecte en 1942, M. Jean-Louis Caron a entrepris en trois ans cent trente-trois contrats, parmi lesquels figurent les réfection de la salle Sainte-Madeleine, la vieille partie de l'hôpital Saint-Joseph, l'école de Papeterie, l'agrandissement de l'Ecole technique, les immeubles Ayotte et Gérard Vanasse, l'hospice d'Yamachiche, la salle des Chevaliers de Colomb, au Cap, le théâtre Rialto, le couvoir et la meunerie de Batiscan, l'église de Notre-Dame de la Salette, la manufacture Adélard Sévigny, les résidences de MM. Armand Champoux, à Baie Jolie, Nap. Godin, à Champlain, Albert Godin, Trois-Rivières et un grand nombre de modifications dans des résidences privées.

Ce jeune architecte de talent est réputé pour son assurance et son doigté dans les entreprises qu'il conduit. Il marche sur les traces des bâtisseurs qui ont fait l'honneur de la profession et la gloire de leurs compatriotes.



UNE ÉGLISE DE VILLAGE

LA MAISON BEAUBIEN AUX TROIS-RIVIERES DEPUIS VINGT-SIX ANS



Ci-contre, M. Maurice Langlois, gérant de la MAISON BEAUBIEN aux Trois-Rivières. M. Langlois est au service de Beaubien depuis 26 ans et est gérant du bureau local depuis 1925.

Ci-dessous: un aspect de l'intérieur de la MAISON BEAUBIEN, rue Radisson. Jean-Marie Hubert et Barnabé Lacerte s'occupent d'inscrire au tableau les cotations, au fur et à mesure qu'elles arrivent sur le ticker.



LA MAISON L. - G. BEAUBIEN une entreprise canadienne-française fondée à Montréal en 1902, ouvrait une succursale ici en 1919.

La maison Beaubien fut fondée le premier mars 1902 par M. Louis de Gaspé Beaubien et Charles-Henri Branchaud. Les associés actuels, à la tête de cette importante maison, sont le sénateur C.-P. Beaubien, frère du fondateur, Mme Louis De Gaspé Beaubien; MM. Gérald Ryan, Jean D. Herdt Andrew S. Beaubien, Léon-T Desrivières et Jos. Beaubien Jr.

Aux Trois-Rivières depuis 1919

Lorsque la Maison Beaubien s'établit aux Trois-Rivières en 1919, le premier gérant fut M. Louis Normand. La succursale de Beaubien fut d'abord ouverte sur la rue Notre-Dame, dans l'édifice de la Banque de Montréal. Elle déménagea ensuite rue Notre-Dame, dans l'édifice Pagé, et de là au premier étage de l'édifice Ameau et depuis le printemps dernier, la Maison Beaubien est installée dans son propre immeuble, à 143 Radisson. Le gérant actuel, M. Maurice Langlois, qui est aux Trois-Rivières, depuis le premier février 1925, ayant succédé à M. Charles Teasdale,.

Né à Montréal, il entra en 1911 après ses études au service de la Banque d'Epargne de la Cité et du district de Montréal, travaillant dans plusieurs succursales avant de passer en 1919, à l'emploi de la Maison Beaubien. Il a donc 26 ans de service.

Ce fut pendant la guerre, lors des emprunts de la victoire, qu'il entra en relations avec M. L.-G. Beaubien qui était président du comité. Il avait été prêté par sa banque au comité d'organisation de l'emprunt de la Victoire et il y travailla en compagnie de M. J.-Edouard Parent, aujourd'hui gérant de la principale succursale de la Banque Canadienne Nationale dans notre ville.

M. Langlois peut réclamer le titre d'avoir travaillé activement à des emprunts de la Victoire au cours de la Première Grande Guerre et de la deuxième Grande Guerre, celle de 1939-45. Il fut en effet organisateur divisionnaire aux Trois-Rivières lors du premier et du deuxième emprunt de la Victoire.

Apport important

La Maison L.G. Beaubien constitue un apport important dans la vie trifluvienne. Elle a en effet financé à plusieurs reprises d'importants emprunts dans notre région, pour la cité et la Commission scolaire des Trois-Rivières, pour les villes de Grand'Mère, Nicolet et Louiseville et la municipalité de la Baie Shawinigan. La Maison L.-G. Beaubien a un vaste territoire à couvrir. Dans le domaine du financement des emprunts, son champ d'action correspond aux limites des diocèses des Trois-Rivières et Nicolet.

Quant aux affaires de bourses la Maison Beaubien a des clients dans toute la région et dans des endroits aussi éloignés que Berthier, Saint-Prosper, St-Casimir, La Tuque, Nicolet et Victoriaville.

Les spéculateurs de la Vallée du Saint-Maurice ont la réputation d'être prudents. Ils achètent modérément faisant toutes leurs transactions au comptant.

Une institution stable

Un fait intéressant à noter, qui montre la stabilité de la Maison Beaubien est qu'elle fut la seule institution du genre aux Trois-Rivières qui ait réussi à traverser les heures les plus difficiles. En 1928, en effet on comptait huit agents de change aux Trois-Rivières et depuis au moins trois ans jusqu'à ces derners temps Beaubien seul était ouvert aux Trois-Rivières.

En dépit des difficultés de de tout genre des restrictions imposées par l'état de guerre, de la tranquillité du marché pendant les dernières années, la Maison Beaubien a sans cesse amélioré son installation aux Trois-Rivières en prévision du retour de meilleurs jours, qui s'est produit il y a tout près d'un an, c'est-à-dire lorsque l'avance victorieuse des troupes alliées sur les champs de bataille d'Europe a laissé entrevoir une victoire prochaine.

Bureau digne d'une grande ville

C'est pourquoi aujourd'hui la Maison Beaubien offre à sa succursale des Trois-Rivières un service qui peut se comparer avec celui des bureaux les mieux installés des grandes villes, avec service de ticker de Montréal et de Toronto. Son bureau est relié avec Montréal au moyen d'un télétype, par fil privé.

M. Maurice Langlois

M. Maurice Langlois, le gérant actuel de la Maison Beaubien, s'est transformé depuis son arrivée aux Trois-Rivières en un véritable trifluvien. Il a participé à plusieurs de nos mouvements et s'est surtout intéressé à la Saint-Vincent de Paul. C'est à lui que revient le mérite d'avoir organisé, sous le modèle de la Fédération des Oeuvres de charité de Montréal, la campagne annuelle de souscription en faveur de la Saint-Vincent de Paul, qui rapporte ordinairement une somme de $6000. Il a aussi organisé depuis de nombreuses années la Guignolée dans le quartier Saint-Louis. Membre dévoué de la Saint-Vincent de Paul, il se consacre à cette oeuvre sociale et humanitaire depuis déjà quinze ans. Il organise la souscription annuelle depuis 1937 et maintenant, grâce au système d'organisation qu'il a bâti, le travail est de plus en plus facile.

M. Langlois a aussi pendant la guerre été président de la Campagne d'Aide à la France, qui a donné les meilleurs résultats.

M. Maurice Langlois est membre de la Chambre de Commerce des Trois-Rivières.

M. Langlois est le père d'une famille de dix enfants et a eu un de ses fils, le lieutenant Pierre Langlois, en service actif outremer dans l'artillerie canadienne. A l'heure actuelle, ce dernier profitant des allocations de réhabilitation, suit un cours de sciences commerciales à l'université McGill.

Et c'est en nous rappelant ses débuts, la période où les banques donnaient aux débutants un salaire de $200. par année que M. Langlois termine cette entrevue.

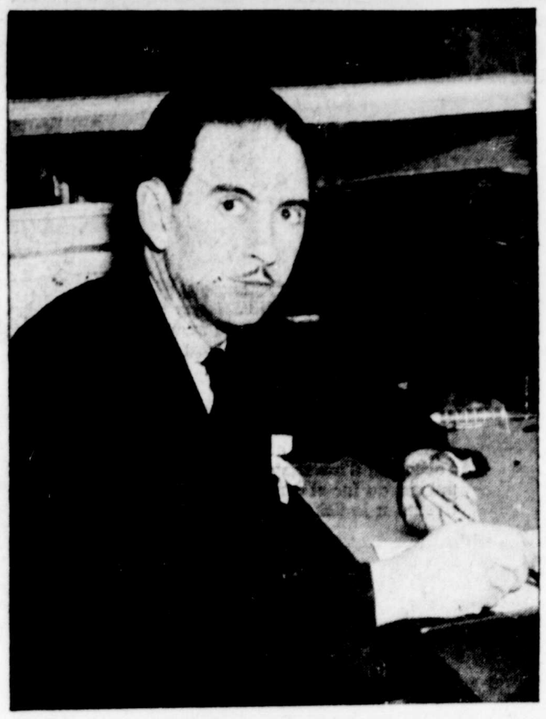
Comme on le constate, la Maison Beaubien possède en lui un gérant dont la longue expérience est une garantie pour les clients, à qui il sait prodiguer ses sages conseils, qui leur font éviter des risques trop hasardeux.



A gauche, l'édifice de la Maison Beaubien, rue Radisson. A droite: M. Georges Ferron au ticker. Ci-dessous un coin du bureau. On aperçoit au travail Mlles G. Pothier, L. Langlois et J. Bussières, ainsi que MM. J.-M. Hubert et B. Lacerte.



J. C. Blouin a implanté ici un commerce nouveau en 1934



PAR TOUTE LA VILLE, il n'existe pas d'endroit plus gai que l'établissement commercial de M. J.-C. Blouin, situé rue Hart, près de la rue Des Forges. A juste titre, nous avons souvent entendu nommer le magasin Blouin, par les citoyens des Trois-Rivières, "le paradis de la musique et des machines d'amusements."

En effet, à peine approchons-nous du magasin ou y avons-nous mis les pieds, que nous sommes pris dans un tourbillon de musique parfois belle et classique, parfois gaie et légère, d'autres fois criante et populaire. Du coup, nous avons la preuve qu'à la maison J.-C. Blouin, on trouve ce qu'il faut pour satisfaire tous les goûts ou préférences musicales.

Dès que le client a franchi la porte d'entrée du magasin, il est frappé par le modernisme, le bon ton et l'originalité du local, les commodités qu'il offre et la gentillesse du personnel.

Sans hésitation, nous pouvons dire que M. Blouin a innové dans la région de la Mauricie, en ouvrant un magasin de musique en feuilles, de disques, de cabinets de radio, de machines d'amusements et de phonographes automatiques. Jusqu'en 1934, année qui marqua les débuts de son commerce, il n'y avait rien eu de semblable tant aux Trois-Rivières que dans la région.

L'aventure était périlleuse, car la population n'était pas encore préparée à ces nouveautés.

M. Blouin le savait et malgré tout, il la tenta. Les résultats furent plus fructueux que prévus et aujourd'hui, nous avons en pleine ville des Trois-Rivières un magasin de musique complet où les exigences les plus opposées trouvent satisfaction.

Il débute avec trois phonographes

Parce qu'actuellement la maison J.C. Blouin occupe un local des plus modernes et qu'il n'est plus nécessaire aux mélomanes de se rendre à Montréal pour trouver ce dont ils ont besoin ou ce qu'ils désirent, il ne faudrait pas être sous l'impression que les débuts du commerce de M. Blouin furent accomplis dans les conditions les plus avantageuses et les plus faciles. Non, car si on se reporte aux premiers jours de l'histoire du commerce de M. Blouin, nous voyons qu'alors, seulement trois phonographes automatiques composaient tout l'actif du nouveau commerce et que l'atelier de réparation de ces machines d'amusements était situé dans un petit garage privé derrière la résidence de leur propriétaire. Peu après, M. Blouin transporte son commerce sur la rue Royale. Pendant deux ans, il y séjourne. A mesure que les affaires augmentaient, les ambitions légitimes de M. Blouin se matérialisaient et de là, l'atelier de réparations est transporté rue Badeaux. Nouvelle innovation, M. Blouin ouvre un petit comptoir de disques à même son atelier de réparations à ce tendroit. Fervent du dicton qui veut que tout commerce doit progresser pour ne pas décliner et faillir, M. Blouin ouvrit son magasin actuel rue Hart, avec département et comptoir de disques sûrement le plus complet et le plus moderne de toute la Mauricie.



M. J.-C. Blouin propriétaire du magasin de musique du même nom, situé sur la rue Hart. Ci-contre une vue de l'intérieur de son établissement qui devient de plus en plus le rendez-vous de tous les discophiles de Trois-Rivières.

De 9 à 10 mille disques

Pour montrer l'importance du commerce de M. Blouin nous ne trouvons mieux que de le décrire et donner un bref aperçu de son organisation.

Ainsi, au comptoir des disques, il y a toujours un stock de 9 à 10 mille disques. Que vous aimiez la musique classique, le semi-classique ou le populaire, que vous préfériez les opérettes ou les chants religieux, vous êtes toujours assurés de trouver ce qu'il vous faut chez Blouin. Quiconque veut se monter une discothèque de musique de chambre, d'opéras, d'opérettes, de chansons populaires françaises ou américaines, des pièces exécutées par les plus belles voix du monde, n'a qu'à se rendre au magasin de M. Blouin et rien ne manquera. Et avant d'acheter un disque, il y a à votre disposition quatre cabines d'audition dans lesquelles vous pouvez confortablement écouter la mélodie qui vous plaît et cela sans qu'il y ait obligation de votre part de payer quoique ce soit ou encore d'acheter.

Nouvelles lignes

Au même endroit, vous pourrez admirer de magnifiques radios des meilleures marques et des modèles les plus récents. De plus, et cela d'ici peu, la maison J.C. Blouin sera en mesure d'offrir à ses clients des glacières électriques, des repasseuses électriques ainsi que des pianos de marques bien connues et différents autres accessoires électriques. A cette fin, M. Blouin agrandira son local et aménagera une salle de démonstration.

125 machines d'amusement

De plus, le populaire propriétaire du magasin Blouin possède 125 machines d'amusements placées dans les restaurants ou autres endroits publics depuis Trois-Rivières jusqu'à La Tuque et de Berthier juqu'à St-Raymond de Portneuf. Ces machines sont placées soit à la commission, soit à tant par mois ou encore sont louées pour des soirées de danse dans les maisons privées. Il est à remarquer que la maison Blouin est la seule à accommoder ses clients de la sorte.

Atelier de réparations

De plus l'organisation comprend un atelier de réparations des machines d'amusements aux Trois-Rivières où trois mécaniciens sont à l'oeuvre jour et nuit pour satisfaire la clientèle friande de musique. Trois automobiles sont continuellement sur la route soit pour percevoir, soit pour réparer les machines défectueuses avec petits troubles.

Ce n'est pas tout. Sous la gérance de M. Deshaies, M. Blouin a un atelier de réparations pour radios à Ste-Angèle et veuillez croire que ce n'est pas le département auquel M. Blouin donne le moins d'attention. En effet, ce service étant nouveau, le propriétaire veut en faire le plus grand succès et tient à ce que la clientèle soit toujours satisfaite. C'est pourquoi il tient à la disposition du public des experts en radios et le service ne fait jamais défaut.

En tout, l'organisation de M. Blouin compte neuf employés et d'ici peu le nombre augmentera, surtout à cause de l'expansion qu'il veut donner à son commerce et aussi de la levée des restrictions de guerre.

Notes biographiques

Natif de la Pointe-du-Lac, M. Blouin vint aux Trois-Rivières à l'âge de huit ans et fit ses études à l'Académie de la Salle. Ses débuts dans le commerce furent dans la ferronnerie. Il y demeura pendant deux ans. Son talent demandait mieux et c'est pourquoi nous retrouvons M. Blouin voyageur pour le compte de la Beatty Bros. Pour cette compagnie, il fut gérant de ventes de cette compagnie pour toute la province de Québec.

Peu après, il quitte cette compagnie pour organiser la vente des produits de la Gilson Cie Ltée de Guelp, Ont. Pendant quatre ans, il fut gérant des ventes de la province pour cette compagnie qui fabriquait des laveuses, des fournaises et toutes autres sortes de commodités du genre.

Il bâtit Sunny Side Beach

C'est après avoir laissé la Gilson Cie que M. Blouin construit Sunny Side Beach à Champlain. Magnifique endroit où les gens de la ville pouvaient aller prendre un repos bien mérité à l'ombre des peupliers et jouir du bon air de la campagne sur les bords du St-Laurent. En 1929, nous retrouvons M. Blouin à la tête du Central Bowling, puis de là nous arrivons en 1934, au moment où il débute dans le commerce dont il a fait un succès.

C'est à la suite d'un voyage à New-York que M. Blouin s'engagea dans cette nouvelle ligne. En effet, après avoir rencontré un nommé George Poncer, qui lui conseilla de débuter dans cette ligne parce que lui disait-il, "il ne comprendrait pas pourquoi les gens du Québec ne réussiraient pas alors qu'eux faisaient très bien."

Après avoir appris la réparation des machines d'amusements, M. Blouin en achète trois et s'en vient aux Trois-Rivières.

Travaillant jour et nuit, il parvint après maintes difficultés à se trouver de l'aide pour faire la perception des services et la réparation des machines et phonographes électriques.

Bien souvent au début, il était dans l'obligation de se rendre à Montréal pour acheter les disques qu'il ne pouvait pas aux Trois-Rivières et c'est de ce moment qu'il conçut le projet d'ouvrir lui-même un comptoir de disques qui permettait d'accommoder bien des Trifluviens qui étaient forcés de voyager comme lui pour satisfaire leurs goûts musicaux.

Marié à garde Girouard, gradée de l'université Laval et de l'hôpital St-Joseph, M. Blouin est père de cinq enfants dont quatre garçons. Les deux plus vieux, Jules et Marcel, sont en Belles-Lettres au Séminaire et un troisième complète son cours commercial à l'Epiphanie, car celui-ci se destine au commerce tout comme son père.

Amateur de chasse et de pêche, M. Blouin se rend chaque année à son camp, situé à la Rivière du Milieu, près de La Tuque. Habituellement, M. Blouin fait toujours de bonnes captures ou de bons coups, mais cette année, la chance ne l'a pas favorisé, c'est pourquoi, il ne nous parle pas beaucoup de son dernier voyage.



Ci-dessus l'extérieur du magasin de musique de M. J.-C. Blouin. Ci-dessous, trois des automobiles de M. Blouin qui permettent à ses représentants de couvrir un vaste territoire.



M. J.-C. Papillon est en affaires dans notre ville depuis 15 ans



JEAN-CLAUDE PAPILLON, entrepreneur-plombier, a célébré en 1945 les quinze ans d'une entreprise qui, partie de peu, est aujourd'hui synonyme de solidité et de montée en affaires. Les grands ateliers, la salle de montre et le bureau qu'il a fait aménager dans sa propriété de la rue Laviolette — entre les rues Richard et Cooke — sont le couronnement de l'esprit d'initiative et de travail déployé par M. Papillon. Celui-ci n'a pas toujours été l'homme d'affaires et le responsable de contrats d'importance qu'on connaît maintenant. A seize ans, il fut embauché comme apprenti par un entrepreneur-plombier des Trois-Rivières. Devenu successivement compagnon et maître-plombier, il a acquis en 1930 de la succession Léonard Ducharme cette boutique de plombier qui a grandi en dépit de la crise et qui a donné sa pleine mesure durant la guerre.

Ainsi, trouvons-nous sur le site des ouvrages les plus imposants des Trois-Rivières et de la région du Saint-Maurice l'enseigne de J.-C. Papillon, entrepreneur-plombier. Celui-ci employait trois hommes lorsqu'il a débuté comme entrepreneur en 1930. Aujourd'hui, il n'emploie jamais moins que quarante hommes et le personnel qu'il embauche atteint très souvent le chiffre de cent, variant selon la saison et les travaux en cours.

M. Papillon est un de nos hommes d'affaires les plus en vue du quartier Notre-Dame.

Né à St-Basile

Jean-Claude Papillon est né à Saint-Basile-de-Portneuf en 1901 du mariage de Daniel Papillon et de Luzéa Brière. Ses études terminées, il a quitté la demeure paternelle pour venir aux Trois-Rivières en 1917 et trouver un emploi comme apprenti chez l'entrepreneur-plombier Henri Biron, aujourd'hui décédé. Il occupa cet emploi durant un an.

Il devait par la suite occuper plusieurs autres emplois pour se perfectionner, pour "faire ses ailes" avant de se lancer en affaires à son compte. En 1918, il est au service de l'entrepreneur-plombier Charles-Edouard Hamelin, de notre ville; de 1920 à 1925, à Montréal où il continue à acquérir une grande expérience dans sa profession; et, de 1925 à 1930, chez Germain et frère, de notre ville.

C'est en travaillant à ces divers endroits que J.-C. Papillon a monté en grade et est devenu tour à tour compagnon, maître-plombier et entrepreneur-plombier.

La succession Ducharme

En 1930 donc, Jean-Claude Papillon avait une expérience profonde dans la théorie et la pratique de la plomberie lorsqu'il a acheté de la succession Léonard Ducharme la plomberie que celui-ci avait cédée à sa mort. Cette plomberie était située sur la rue Saint-Maurice, en plein centre commercial du quartier Notre-Dame.

La crise économique, qui avait éclaté l'année précédente, n'a pas empêché notre homme de mettre ses projets à exécution, car il caressait depuis longtemps l'idée de posséder une plomberie à lui. Lorsqu'il a acquis la plomberie Ducharme, il n'avait, comme nous le disons plus haut, que trois employés, mais il a pu augmenter ce personnel graduellement, même au plus fort de la crise économique.

En 1934, M. Papillon a transporté son établissement dans une partie de la rue Laviolette, entre les rues Richard et Cloutier. Il devait y poursuivre ses activités durant quatre ans.

Une plomberie moderne

Les contrats affluant de plus en plus et le personnel devant travailler dans un espace réduit, Jean-Claude Papillon a acquis en 1938 une autre propriété de la rue Laviolette, non loin de la rue Cooke.

Il a transformé immédiatement une partie du rez-de-chaussée pour y aménager un bureau et une salle de montre et a construit en même temps un agrandissement à l'arrière de la maison pour y loger des ateliers et entrepôts. Quelques mois plus tard, il aménageait en salle de montre une autre partie du rez-de-chaussée. Il a doublé cette année l'annexe construite en 1938 à l'arrière de la bâtisse principale.

J.-C. Papillon possède de plus un grand entrepôt sur la rue Saint-Christophe.

Si on met bout à bout tous les espaces que son entreprise de plomberie occupe, on en arrive au chiffre impressionnant de 6,500 pieds.

De gros contrats

Il serait trop long d'énumérer ici les contrats d'importance à l'exécution desquels Jean-Claude Papillon a travaillé comme entrepreneur-plombier. Citons-en, cependant, quelques-uns parmi les plus récents: à l'Electric Steel, au couvent de Saint-Barthélemy au service d'aqueduc du Cap-de-la-Madeleine (10,000 pieds de tuyaux de 24 à 30 pouces).

Présentement, J.-C. Papillon exécute les contrats de plomberie de la Mason Spinning, Ltd, au Cap-de-la-Madeleine, de la Crémerie Simard et Union, dans Sainte-Marguerite et de la bâtisse acquise au parc de l'Exposition par l'Ecole technique des Trois-Rivières. Il a complété, voici quelque temps, le contrat de plomberie à l'école technique même qui venait d'être agrandie.

Jean-Claude Papillon exécute de très nombreux contrats de plomberie chez les particuliers. Il a obtenu, notamment, le contrat de la Coopérative d'habitations Laflèche, laquelle projette de construire cent cinquante maisons sur le côteau.

Hommes de confiance

Son frère, M. Adélard Papillon, à son emploi depuis 1931, est contremaître-général des travaux. C'est lui qui gère l'entreprise, lorsque J.-C. Papillon s'absente de la ville.

M. Stanislas Roy est gérant du bureau, M. Richard Vallée est chef d'équipe du service de la pose de la tôle. Parmi les autres experts au service de la plomberie J.-C. Papillon, citons MM. Elzéar Lemire, Guillaume Bourassa (un employé de 1930), J.-Antonio Defond et Fernand Saint-Pierre.

Associations et sports

Jean-Claude Papillon est secrétaire local de l'Association nationale des maîtres-plombiers et entrepreneurs en chauffage; Chevalier de Colomb du quatrième degré; membre de la Saint-Vincent-de-Paul; membre de la Chambre de Commerce; ancien marguillier à Saint-François-d'Assise, etc.

La pêche et la chasse étant ses sports favoris, il est vice-président du Club Saint-Christophe à la rivière du Moulin, et membre du Club des Alouettes, au Rapide-Blanc.

Père de famille

M. Papillon a épousé aux Trois-Rivières en 1923 Bella Bellerive. Son fils aîné, l'ex-sans-filiste Fernand Papillon, du C. A. R. C., travaille au bureau depuis sa démobilisation et il suit en même temps un cours d'ingénieur en chauffage.

Un second fils Papillon — Gérard — sert présentement dans l'Armée. Il travaillera tout probablement à la plomberie après son licenciement. M. et Mme Papillon comptent quatre autres enfants: Jean-Yves, Marguerite, Denise et Rita.





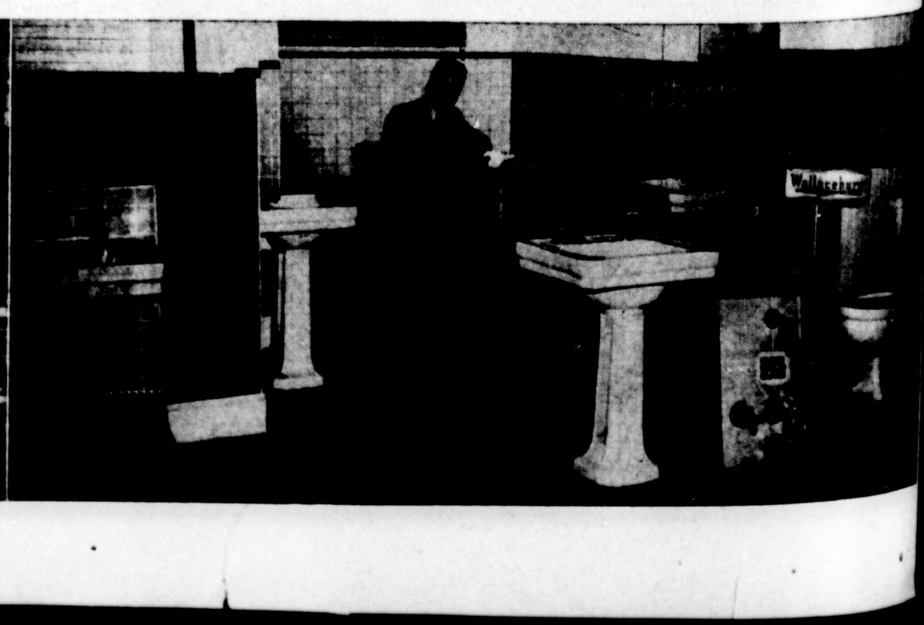


Photo du haut: M. J.-C. Papillon, la pipe à la main et le regard sur un devis, répond au téléphone à un client. Photo du centre: au bureau et au comptoir de la plomberie Papillon, de gauche à droite: Mlle Fernande Bettez, sténographe; M. Stan. Roy, gérant du bureau; et M. Alphonse Houle; ci-contre: photo prise aux ateliers de ferblanterie; à l'extrême-droite: la salle de montre et à l'arrière-plan, M. Fernand Papillon, fils du propriétaire. Celui-ci suit des cours d'ingénieur en chauffage.

M. J.-E. HOULE A FAIT DE LA "LAVIOLETTE POTATO CHIPS" UNE INDUSTRIE PROSPÈRE





Il est de petites industries dont on connait les produits pour les déguster et les voir sur tous les comptoirs de restaurants dans lesquels on entre, mais dont on sait peu ou prou de leur situation, de leur importance et de l'histoire de leur propriétaire. C'est le cas de "Laviolette Potato Chips", une industrie florissante de chez-nous.

Propriété de M. J. E. Houle, la "Laviolette Potato Chips" est située aux coins des rues des Commissaires et Ste-Angèle, à l'arrière de la maison privée du grand animateur de cette petite industrie de chez-nous. Ses locaux sont mordernes et spacieux, mais, pour cela, il ne faudrait pas croire qu'il en fut toujours ainsi.

Les débuts de la "Laviolette Potato Chips" furent des plus humbles et si aujourd'hui, elle est considérée, à juste titre, comme une industrie établie sur des bases permanentes et solides, tout le crédit de ses succès sont attribuables au courage, à l'esprit d'initiative et au travail inlassable de son fondateur et propriétaire M. Houle.

Débuts à Sherbrooke

Avant de venir s'établir aux Trois-Rivières en 1930, M. J. E. Houle avait jeté les bases de commerce similaire à celui qu'il exerce aujourd'hui, à Sherbrooke Après un stage d'un an à ce dernier endroit, M. Houle en venait à la conclusion que le milieu et les avantages que lui offrait cette ville n'étaient pas comparables à ceux qu'ils trouvaient aux Trois-Rivières. C'est donc, sans hésitation qu'il quittait Sherbrooke pour venir s'établir rue des Commissaires et commencer dans un petit local à frire les patates "chips" pendant la nuit et à courir pendant le jour, les restaurants de la ville et des alentours pour vendre son produit nouveau.

Auparavant entrepreneur

Un hasard de la vie, comme on en voit si souvent, amena M. Houle dans ce commerce. De son métier, M. Houle était contracteur. Un bon jour, un de ses amis lui demanda de construire un local dans lequel il voulait apprêter les patates "chips". Le local terminé l'ami de M. Houle ne pouvant payer lui offrit une part d'associé. Il l'accepta. Quelque temps après, M. Houle vendait sa part et tout intérêt qu'il pouvait posséder dans ce commerce et se rendait à Sherbrooke, avec les quelques piastres qu'il avait en poche pour en ouvrir un semblable.

Au temps où M. Houle vint aux Trois-Rivières, il y a de cela plus de seize ans, ce mode d'apprêter les patates était tout nouveau au pays. Quel accueil le public ferait à ce nouveau produit alimentaire. M. Houle ne le savait pas, mais il misa sur le fait que tout bon produit lancé sur le marché est généralement bien reçu par les fins gourmets. Cela suffisait pour le convaincre des chances de succès de son projet. L'avenir lui prouva amplement par la suite, qu'il n'avait pas eu tort.

La popularité du produit "Laviolette Potato Chips" et la prospérité de la maison en sont la preuve.

Nous disions, il y a un instant que la "Laviolette Potato Chips" occupait des locaux modernes et spacieux. Pour en persuader le lecteur, nous les lui ferons visiter rapidement.

Cette nouvelle usine fut construite en 1939 et terminée l'année suivante avec l'addition d'un deuxième étage.

Note dominante, la propreté

Dès qu'on a mis le pied dans l'établissement, ce qui nous frappe d'abord, c'est la propreté. La première salle que nous traversons, est celle où on fait subir aux patates leurs premières préparations. C'est là qu'on les gratte qu'on les lave, qu'on les examine, qu'on les égoutte, qu'on les réexamine et qu'enfin on les fait frire.

Qualité supérieure

Une autre raison qui assura la renommée des "Laviolette Potato Chips", est qu'en aucun temps, le propriétaire, M. J. E. Houle n'a consenti à ce que des produits de qualité inférieure ne fussent employés.

Ainsi, les huiles, les patates furent toujours de la meilleure qualité, mêmes ces derniers temps alors que les pommes de terre furent rares et que les restrictions de guerre sur les bonnes huiles ne donnaient que 50% de la quantité employée avant la guerre. M. Houle préféra produire moins, mais toujours mettre sur le marché le produit de qualité que les consommateurs aimaient. Depuis quelques mois, beaucoup se sont demandés pourquoi la "Patate Chips Laviolette" était rare, nous croyons que cette explication suffira.

Distributeur en Gaspésie

Pour montrer l'importance et la renommée de la "Laviolette Potato Chips" nous mentionnerons les endroits où elle avait des distributeurs et sur quels marchés éloignés elle se vendait.

Ainsi, la "Laviolette Potato Chips" possède des distributeurs en Gaspésie, dans le Bas-du-fleuve, à Rimouski, Chicoutimi, à Rivière-du-Loup, au Lac St-Jean, dans les Cantons de l'Est, Joliette, Sherbrooke, Sorel, Drummundville, Victoriaville, La Tuque, Jonquières, Montmagny, Mont-Joli, Matane, en Nouvelle-Ecosse, au Nouveau-Brunswick, à l'île du Prince Edouard. Il est bien entendu que Trois-Rivières et tous ses environs sont desservis. A cette fin, il y a trois camions qui se rendent chaque semaine et parfois plus souvent dans les différents endroits de la Mauricie et des comtés environnants.

M. J. E. Houle compte une vingtaine d'employés sous ses ordres. Bien souvent, il doit malgré tout mettre la main "à la pâte" comme on dit en langage courant. Comme il dit lui-même "c'est difficile de ne pas toujours faire ce qu'on a fait". Actuellement, à cause des avis de son médecin, il ne doit s'occuper que de l'administration de son commerce, dans laquelle il est bien secondé par sa jeune fille, Gisèle qui agit comme secrétaire.





Toutes ces différentes opérations se font à des stages différents par des personnes compétentes. La cuisson des patates se fait dans de l'huile d'olive pure chauffée à 400°. De là les patates "chips" passent dans une seconde salle reliée à la première par une longue chute. Pendant leur descente dans la chute, les patates "Chips" sont salées. Cette chute apporte les patates taillées en grande tranches dorées sur une immense table autour de laquelle sont disposées une dizaine de jeunes filles munies de petites pelles métalliques. Ces jeunes filles mettent les patates "chips" au moyen des petites pelles dont nous parlions il y a un instant, dans des sacs spécialement fabriqués pour la "Laviolette Potato Chips". Ces sacs en papier ciré de fabrication spéciale gardent le croustillant des patates contre l'humidité et le ramollissement. Vous avez du même coup, une explication de la raison pour laquelle les Laviolette Potato Chips" sont toujours croustillants et gardent leur même saveur plusieurs semaines après être sortis de la manufacture, tout comme s'ils venaient d'en sortir.

Une troisième salle sert d'entrepôt, une quatrième salle d'échantillons. Il est à noter que tous les planchers sont de bois franc et que chaque pièce en plus d'être munie du système d'électricité le plus moderne (lumières fluorescentes) de nombreuses fenêtres permettent au soleil et à la lumière du jour d'entrer à profusion dans l'établissement.

En passant soulignons que pas une seule main ne touche à la patate "Chips" que vous manger avec tant d'appétit.



Marié, M. Houle est père de deux enfants, dont un garçon, Armand qui poursuit actuellement ses études à l'Université McGill, pour devenir ingénieur.

Le propriétaire de la "Laviolette Potato Chips" est grand amateur du yatching. A plusieurs occasions, il prit part à des concours. Dans ses moments libres, il adore tourner au ciné: prises de paysages, des scènes de famille, des réunions, etc.

Les voyages sont aussi un délice pour lui.

•

M. J.-Ena Houle (en haut à gauche) a fait de la Laviolette Potato Chips une petite industrie florissante. Il est secondé dans son travail par sa fille, Mlle Gisèle Houle (en haut à droite), sa secrétaire.

Les deux photos du centre montrent des opérations à l'intérieur de la petite manufacture dont la note dominante est la propreté. A gauche, MM. Gérard Croteau et Lionel Bourgelas retirent les patates de la graisse chaude. Ci-dessus, un groupe de jeunes filles: Mlles Hortense Vézina, Annette Gélinas, Jeannine Cadorette Gisèle Duplessis, Henriette Marcouiller, Yolande Lamy et Jacqueline Michaud, travaillent à l'ensachage des patates frites.

Ci-contre l'extérieur de la manufacture de M. Houle.

Henri Gauthier appartient à une famille qui s'est illustrée dans tous les sports



Le nom des Gauthier appartient à l'histoire sportive des Trois-Rivières. Il brille d'un vif éclat dans ce domaine depuis quelques générations déjà. En effet la famille Gauthier conserve bien vivante une tradition sportive, qui se transmet de père en fils.

M. Honoré Gauthier, père de Henri, a laissé un bon souvenir comme joueur à la Crosse. Avec Bill Dangerfield et Louis Paquin, il fut l'un des piliers d'un club célèbre à Trois-Rivières, il y a une cinquantaine d'années. Son fils Henri fut une étoile du baseball et il passe encore, pour être l'un des mieux renseignés dans la technique de ce jeu populaire.

Les cinq jeunes frères Gauthier, Roland, Jean, Fernand, Gilles et Pierre, s'inspirent de l'exemple de leur père pour mettre en vedette le nom de la famille Gauthier dans le baseball, le hockey, et le rugby. Que dire d'Antoine Gauthier, frère d'Henri, qui fut l'un des meilleurs joueurs de hockey et de baseball, sortis de notre ville; de son frère Charlie qui se fit une belle renommée dans ces deux sports. Antoine Gauthier est encore l'un des bons arbitres de la province au baseball comme au hockey. Pour souligner le rôle prépondérant du nom Gauthier dans nos annales sportives, on pourrait mentionner l'oeuvre accomplie par M. Adélard Gauthier, l'âme de toutes les activités sportives du vieux Trois-Rivières, et les faits et gestes de ses deux fils, MM. Maxime et Frank Gauthier, tous deux beaux-frères d'Henri. Sans vouloir entrer dans les détails, cette simple énumération nous permet d'affirmer que la famille Gauthier a fait sa marque dans le sport, chez nous, et qu'elle occupe encore une place de premier plan sur la scène du jeu.

Un magasin d'articles de sport

M. Henri Gauthier a peut-être maintenant passé l'âge de figurer activement dans nos divers sports mais il n'a pas cessé un instant de s'y intéresser vivement et de leur accorder son encouragement de même que le précieux appui de son expérience. Derrière un petit comptoir, M. Henri Gauthier, devenu tabaconiste et vendeur d'articles de sport, voit évoluer d'un oeil bienveillant et connaisseur, toute une génération nouvelle, qui fournit d'excellents athlètes et même de brillantes étoiles au hockey, au baseball et au rugby.

Son établissement est devenu le rendez-vous des sportifs et des athlètes.

C'est en 1941 que M. Gauthier fonda son commerce de tabaconiste. Dès l'automne de la même année, il commença à tenir en stock des articles de sport. Aujourd'hui, l'entreprise connait plus d'ampleur et elle touche à toutes les lignes d'accessoires de sport.

Le magasin est en quelque sorte unique en son genre dans notre ville, puisqu'il se consacre presqu'entièrement au domaine sportif.

M. Gauthier s'était lancé en affaires, en une année où l'on ressentait encore les répercussions de la crise économique, un peu avec l'idée d'établir ses fils, à leur sortie de l'école.

Quatre fils à la guerre

La guerre vint chercher les quatre fils de M. Henri Gauthier. En effet quatre enfants de la famille Gauthier, et c'est là l'un des plus beaux titres de gloire, ont fait du service actif outremer durant les hostilités.

Roland fut lieutenant dans l'armée active. Fernand a été sans-filliste dans le Corps d'aviation canadien. Gilles et Pierre ont servi dans la Marine canadienne comme télégraphistes. De plus le gendre de M. Gauthier, Paul O'-Sullivan, marié à Suzanne, a été lieutenant de section dans le Corps d'aviation canadien.

Un beau geste

Pendant la guerre, le magasin de M. Gauthier, sur la rue Notre-Dame, est devenu un véritable comptoir d'échange de lettres pour les militaires rendus outremer. Henri Gauthier recevait une moyenne de dix à quinze lettres par semaine, demandant des nouvelles et l'adresse d'une foule de Trifluviens engagés dans les services armés, sur les divers théâtres de guerre. Chacune de ces lettres était l'objet d'une attention toute spéciale et l'on peut dire que M. Gauthier a beaucoup contribué de cette façon à soutenir le moral des Trifluviens rendus outre-mer. Fait intéressant à noter, M. Gauthier a compté au-delà de soixante-cinq de ses jeunes clients, qui se sont enrôlés dans les trois armées au cours du dernier conflit. Au fur et à mesure que ces vaillants combattants reviennent au pays, ils s'empressent d'aller rendre visite à leur mécène sportif, M. Henri Gauthier.

Ce dernier a pris une part importante à toutes les campagnes des emprunts de la victoire. Il était en charge de la propagande dans les écoles. A ce titre, il a su faire un succès du célèbre concours des monuments de glace en 1942. Ce concours avait été organisé à la suggestion de M. Emile Jean, directeur-gérant du Nouvelliste.

M. Henri Gauthier

Après avoir fait ses études à l'Académie De La Salle, M. Henri Gauthier est entré à l'emploi de la maison de gros Drolet, Lassonde & Cie, établie dans l'édifice de la Banque Canadienne de Commerce. Il y travaillait comme voyageur de commerce. En 1917 il voyagea pour une maison de Toronto.

En 1918 M. Gauthier passa à l'emploi de la Saint-Maurice Paper, à titre de gérant du transport, et il y resta jusqu'en 1935, soit cinq ans après la fermeture de cette usine. Le magasin de la St-Maurice fut ouvert à sa suggestion.

De 1935 à 1939 il travailla pour Prince, des Cutter, des Bissonnet-le compte de J. B. Porter & Son. Puis en 1939 il devint assistant-gérant du magasin de la Commission des Liqueurs, dans le centre de notre ville. Enfin 1944, M. Gauthier quittait la Commission des Liqueurs et depuis il s'est occupé presqu'exclusivement de son magasin. M. Henri Gauthier fut aussi le premier maitre du port au Cap.

M. Henri Gauthier a marié en 1917, Mlle Fabiola Gauthier, fille d'Adélard, et soeur de MM. Maxime et Frank Gauthier. De ce mariage il a eu neuf enfants, dont sept garçons et deux filles.

Longue carrière sportive

La carrière sportive de M. Henri Gauthier commence en 1910, alors qu'il devint receveur pour le club de baseball Le Trifluvien. Au hockey il joua sur la défense pour le club Trois-Rivières de la ligne interprovinciale, en compagnie de Fred Béchard.

Ses exploits dans le hockey prennent fin en 1913 avec la disparition du vieil arena. Par la suite il servit comme arbitre pour différentes ligues de hockey jusqu'en 1930.

C'est au baseball qu'Henri Gauthier a surtout brillé, particulièrement pendant les nombreuses années qu'il fut à l'emploi de la Saint-Maurice Paper. Joueur-gérant du club de la St-Maurice, il a figuré avec avantage dans plusieurs ligues. Pendant cette période des centaines de joueurs ont évolué sous sa direction et plusieurs de ces athlètes ont passé dans les grandes ligues par la suite.

On pourrait rappeler les noms des Delisle, des Pender, des Bates, des Bettez, des Mullen, des Gagnon, des McGuire, des Keefe, des Reynolds.

Henri Gauthier fut gérant du club des Trois-Rivières, quand ce dernier remporta le championnat de la vallée du Saint-Maurice en 1936, avec "Lefty" Leduc et Paul Martin entre autres. En 1937, il devint le premier gérant du club de baseball des Trois-Rivières, dans la ligue provinciale. L'année 1937 marqua la rénovation du baseball dans notre ville. On se rappelle des populaires joueurs du temps: les Albert, les Reed, les Sullivan, les Quinn, etc.

M. Gauthier a fait beaucoup aussi pour la popularité du jeu de quilles dans la région. A titre de gérant du club de Saint-Maurice Paper, il a soulevé beaucoup d'enthousiasme dans la ligue de la cité. Son club composé des deux Chrétiens, de Marco Gava, de Léo Brown et de Louis Lamy a remporté plusieurs fois le championnat.

On voit ci-haut la montre du magasin d'articles de sport de M. Henri Gauthier, qui après avoir connu une carrière très active dans les sports, continue à s'y intéresser activement, et à les encourager fortement. Tout le monde a reconnu, à gauche la sympathique figure de ce grand sportif trifluvien. En bas on voit l'intérieur du magasin. On y voit M. Henri Gauthier, ayant à sa droite son fils, Pierre, et à sa gauche, son commis M. Félix Cartier.



Cinq jeunes étoiles

Cinq des fils de M. Gauthier sont des vedettes sportives de l'heure. Le lieutenant Roland Gauthier a commencé à s'affirmer dans la ligue junior. Il lança pour le club Joliette quand ce dernier remporta le championnat de la ligue Star. Il a figuré avec succès au hockey pour le club Canipco de la ligue industrielle. Il joua au baseball pour un club de l'armée, dont il fut capitaine, à Halifax.

Fernand, opérateur sans-filliste dans le C. A. R. C., s'est révélé bon joueur, au hockey, au tennis et au golfe. Jean a joué pour le club de baseball Plessisville, le club du Cap et Trois-Rivières junior. L'an dernier il joua sur la défense et sur les avants pour le club Saint-Philippe, de la ligue industrielle et champion intermédiaire de l'est du Canada.

Il connait présentement des succès au rugby. Il joue pour le club De La Salle, après avoir joué pour le Saint-Patrice.

Gilles (Red) Gauthier, télégraphiste dans la Marine canadienne, et présentement l'étoile du club de rugby de l'Académie De La Salle, est une autre belle figure sportive. En 1942, il était gardien de buts du club de hockey Saint-Louis, quand ce dernier remporta le championnat de la ligue junior. Durant l'été de la même année, il agit comme receveur du club Sorel, de la ligue Star, pendant une partie de la saison.

Pierre Gauthier, qui vient d'être licencié de la Marine canadienne, joue au rugby pour le club de l'Académie. Lui aussi a un championnat à son crédit. Celui remporté par le club de hockey Saint-Patrick, des Midgets, il y a trois ans. Il s'agit d'un championnat provincial. Avec le club St-Peregrine, Pierre a remporté un championnat au football à Halifax.

Pierre travaille avec son père au magasin de la rue Notre-Dame.

Du jour au lendemain Armand Champoux est devenu Trifluvien



Jusqu'au patron qui ne faisait que de rares apparitions à son magasin. Pendant un an et demi, en effet, Armand Champoux, n'était aux Trois-Rivières qu'en fin de semaine, retenu pendant la balance du temps à Montréal, Cartierville et Sainte-Thérèse pour la Wartime Housing.

ARMAND CHAMPOUX le jeune propriétaire du Buffet des Forges, qui est en train de doter notre ville d'une chaîne de restaurants comme en possèdent toutes les grandes villes, n'avait jamais mis les pieds aux Trois-Rivières quand un hasard le rendit du jour au lendemain propriétaire d'un des restaurants les plus populaires de la rue des Forges.

Cela se passait en 1937. Armand Champoux travaillait pour un des nombreux restaurants de Jos. Côté à Québec. Un soir, un ami, lui téléphone qu'un restaurant était en vente aux Trois-Rivières. Champoux demande quelques renseignements, ne fait ni un ni deux s'embarque à bord du train qui part de la gare du Palais, à 11 heures et 55 la nuit.

Il arrive ici à trois heures du matin, se couche et de bonne heure l'avant-midi, il se rend, rue des Forges, rencontrer M. Florentin Gagnon. Ils discutent d'affaires et le soir à six heures, la transaction est baclée. Champoux est propriétaire et a la clé du restaurant dans ses poches.

Il fallait de l'audace, le goût du risque et de l'initiative pour se lancer dans une telle entreprise. Armand Champoux avait tout cela et surtout était très sociable. C'est ce qui explique qu'il ait si bien réussi en si peu de temps. Il avait le sens de l'organisation, une qualité dont il a fait preuve à plusieurs reprises dans le passé.

Né à Campbelleton

Armand Champoux est un de ces nombreux marchands qui nous sont venus de l'étranger et se sont vite faits à la mentalité trifluvienne, pour devenir en peu de temps d'authentiques Trifluviens.

Il naquit à Campbelleton, au Nouveau-Brunswick, le 22 juin 1912. Son père, M. David Champoux, était dans le commerce du bois. Il était propriétaire de trois moulins situés dans la vallée de la Matapédia et la Gaspésie. Il possédait aussi des limites forestières qui furent vendues en 1929 à la Canadian International Paper.

Armand Champoux commença à Campbelleton une vie d'écolier au cours de laquelle il devait faire le tour de plusieurs collèges classiques et commerciaux. Il étudia d'abord au Séminaire de Rimouski et continua au séminaire de Québec, quand sa famille s'en vint demeurer dans cette ville en 1932. Il se rendit jusqu'en rhétorique et alla ensuite continuer son cours classique au collège Sainte-Marie à Montréal et à l'université d'Ottawa. C'est à Stanstead où il fit son cours commercial complet et étudia l'anglais qu'il termina sa vie d'étudiant.

Voyageur de commerce

Muni de diplômes et de certificats, il retourna à Québec. Son premier emploi fut comme voyageur pour la compagnie B. Houde. Il voyagea ainsi pendant quatre mois dans les Cantons de l'est et sur la rive sud du Saint-Laurent, venant jusqu'à Sainte-Angèle de Laval, mais sans avoir jamais la curiosité de traverser le fleuve pour visiter Trois-Rivières.

Et il entra chez Jos. Côté, le tabaconiste le plus réputé de Québec, travailla dans trois ou quatre de ses magasins, jusqu'au soir où il reçut l'appel téléphonique d'un ami de Québec.

Ce fut le début d'une autre étape dans sa vie. D'une journée à l'autre il avait dépouillé le vieil homme pour se muer en Trifluvien.

Un précurseur

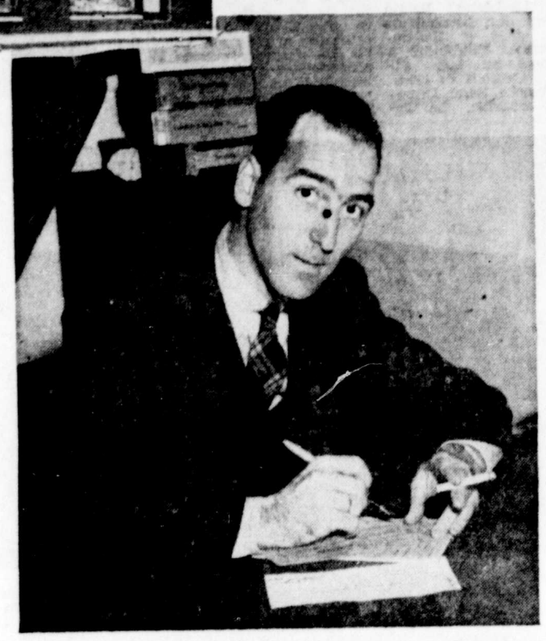
Pendant les premiers mois il s'adapta, étudia la situation locale et dès le début de l'été il songeait à remplacer le salon de cirage par une fontaine, où il servirait de repas et des lunchs légers. Cela se fit et dès le mois de septembre s'ouvrait le restaurant qui devait s'appeler le Buffet des Forges.

Il était l'un des premiers restaurateurs à doter son établissement d'une fontaine. Aujourd'hui c'est devenu une pratique presque générale. C'est un moyen d'attirer de l'eau au moulin de se faire de nouveaux clients. Le Buffet des Forges jouit dès ses débuts d'une belle popularité.

Les jeunes filles en firent leur escale vers le foyer après le théâtre et l'attrait qu'elles savent exercer firent plus que tout pour grossir la clientèle masculine du Buffet des Forges qui ne tarda pas à devenir le lieu préféré de Aujourd'hui encore nombreux toute la jeunesse trifluvienne, sont les soirs où une double haie humaine s'anime tout le long du comptoir, tandis que la boîte à musique remplit la pièce des airs les plus populaires.

La guerre

La guerre qui a changé tant de choses a aussi transformé l'aspect du Buffet des Forges, car ce fut pendant ces cinq années une longue procession d'aviateurs, soldats et marins (ceux-ci moins nombreux) qui prirent la place des civils de plus en plus rares.



M. Armand Champoux, propriétaire de la seule chaîne de restaurants que possède encore la ville des Trois-Rivières. En haut à gauche, le Champoux No 2, "le Coin", restaurant à l'angle des rues Royale et Bonaventure.







Ci-dessus le nouveau restaurant de M. Armand Champoux, au coin des rues Saint-Maurice et Sainte-Julie. Une photo de l'extérieur et deux de l'intérieur, la dernière montrant un coin du comptoir-fontaine, le plus moderne de la ville.
On voit en bas l'intérieur du restaurant Armand Champoux No 1, rue Des Forges.



Et de deux...!

Ce fut en septembre 1944 qu'Armand Champoux acquit un deuxième restaurant, celui de M. Henri Cloutier au coin des rues Royale et Bonaventure, connu sous le nom du "Coin" pour plusieurs générations de jeunes, élèves du séminaire et de l'Académie surtout qui en firent leur lieu de rendez-vous et y passèrent même de longues journées tandis que leurs parents les croyaient à leurs études.

Ce restaurant devint le Armand Champoux No 2. Son nouveau propriétaire projette d'y faire d'importantes améliorations et de le transformer dans un avenir prochain, mais il faudra attendre que la rareté de main d'oeuvre et de matériaux soit moins aiguë.

Et de trois...!

C'est au cours de l'été dernier qu'Armand Champoux réussit à louer un nouveau local pour ouvrir un troisième restaurant au coin des rues Saint-Maurice et Ste-Julie. C'est le plus vaste et le plus moderne des trois et il est déjà très achalandé. Armand Champoux y a aménagé un dépôt général de marchandises d'où il approvisionne ses deux autres restaurants. Ce dépôt est dirigé par Roger Dugré, qui est à son emploi depuis 1937.

Armand Champoux, comme nous le disons au début, s'est rapidement adapté à la vie trifluvienne. Admis rapidement dans tous les clubs et dans les associations trifluviennes, il est membre de la Chambre de Commerce des Chevaliers de Colomb, des Elks, du Ki-8-eb, du club Radisson, du club Bellevue, du Three Rivers Club.

L'an dernier, il a affirmé devant toute notre population son esprit d'initiative et son sens de l'organisation en acceptant d'organiser la campagne annuelle de souscription de la Croix-Rouge. Le succès a couronné ses efforts puisque l'on recueillit en quelques semaines la somme de $22,000.

Trois endroits

C'est en peu de mots l'histoire du jeune propriétaire de trois restaurants très populaires chez les Trifluviens.

Le No 1, rue des Forges, a une histoire de près de 25 ans. Fondé par Jos. Lamothe, il a successivement été la propriété de MM. Jos Saint-Pierre, Edgar Duval, Roméo Larivière, Florentin Gagnon. Il est le rendez-vous des amateurs de sport de toute la ville, qui y vont pour réserver leurs billets pour les événements sportifs, discuter de la force des clubs et des joueurs. Pendant les soirées d'hiver, nombreux sont ceux qui s'y rendent pour suivre à la radio les parties de hockey. Aux plus belles heures de la vie sportive trifluvienne il a été l'endroit où les athlètes allaient tromper leur ennui pendant les longues heures de loisir.

Bien différente est l'atmosphère du No 2, le "Coin" comme on l'appelle encore, où les habitués sont plus jeunes et plus turbulents. Ce sont des écoliers, élèves du séminaire et de l'Académie. Le Coin a connu plusieurs générations d'écoliers et plusieurs de nos concitoyens bien connus aujourd'hui nommes très sérieux, y ont fait leurs premières armes et appris l'expérience de la vie. Le Coin, c'est le dimanche qu'il connaît sa plus grande activité alors que les fidèles à la sortie de la messe s'y engouffrent pour acheter journaux de fin de semaine et revues, tandis que les jeunes, encore un peu étourdis des réjouissances du samedi soir, se racontent leurs prouesses et leurs exploits. Le Coin date de nombreuses années et les plus âgés se rappellent encore les temps héroïques de Beaudet et Labarre. Le restaurant marcha ensuite sous le nom de Cloutier et Kemp, pour être la propriété par la suite de M. Henri Cloutier, qui le vendit à M. Armand Champoux, l'an dernier.

Le restaurant Champoux No 3 est aussi établi sur le site d'un ancien restaurant très populaire, celui de M. Paul Larivière, qui était il y a une vingtaine d'années, le rendez-vous des amateurs de courses de chevaux (M. Larivière étant alors propriétaire d'un cheval de course) et des employés du C.P.R. dont le club de hockey brillait dans la ligue de la cité.

Trois restaurants où se vivent tous les jours des scènes de vie qui feraient la joie d'un romancier, mais que les commis contemplent d'un oeil blasé. Que voulez-vous, ils en voient tellement et de toutes les couleurs...!

J.-A. Alain doit à une tempête d'avoir ouvert ici un magasin

LE FAIT d'avoir été retenu aux Trois-Rivières par la mauvaise température un soir d'automne de l'année 1931 vaut à J.-A. Alain de posséder un magasin de meubles dans notre ville. M. Alain y voit un hasard providentiel et il est surpris lui-même en songeant aujourd'hui aux circonstances qui ont entouré son arrivée ici.

J.-A. Alain revenait ce soir-là d'un conventum d'anciens élèves de l'Université d'Ottawa et il devait gagner la rive sud en s'embarquant sur un de nos bateaux passeurs. Le temps était abominable et les pluies abondantes avaient détrempé les routes. C'est pourquoi notre homme a décidé de louer une chambre pour la nuit au Château de Blois.

Vers 11 heures du soir — question de prendre l'air et de connaître un peu la ville — J. A. Alain est monté dans sa voiture, filant sur la rue Laviolette jusqu'au quartier Notre-Dame. Disons tout de suite, pour mettre les faits bien en lumière, qu'il possédait alors un commerce à Chicoutimi et qu'il ne songeait nullement à s'en départir. Toutefois, l'orientation de son existence allait changer totalement en l'espace de quelques minutes.

J.-A. Alain est entré dans le quartier Notre-Dame un peu après 11 heures du soir alors que les employés de la Wabasso Cotton Company Limited quittaient leur quart. Il en a vu des centaines. Il a noté surtout qu'il y avait des employés de la Wabasso presque à chaque porte, et il s'est dit que la crise économique devait — en raison de la manufacture de coton dans Notre-Dame et des autres grandes manufactures dans le reste de la ville — enrayer le mouvement des affaires beaucoup moins que dans les autres centres.



Parti de cette impression, J.-A. Alain donnait dans un songe prometteur au volant de son automobile, quand le hasard providentiel, qui l'avait mis en présence du nombreux personnel de la Wabasso, l'a conduit sur la rue Laviolette, droit en face de la rue Richard. Le cordonnier Lacombe — frère de l'autre — venait de mourir et il y avait là un espace libre pour un nouveau commerce. J.-A. Alain eut une inspiration. Malgré l'heure tardive, il sonna à la porte du propriétaire, M. Albert Lord, il signa un bail et décida, sans réfléchir plus longtemps, d'abandonner son magasin de meubles de Chicoutimi pour en fonder un autre ici.

Un quartier prospère

Quinze jours plus tard, J.-A. Alain avait vendu ses intérêts à Chicoutimi et ouvrait son magasin sur la rue Laviolette. Cette rue avait vraiment un air de prospérité en dépit de la crise. Le commerce actif de la rue Saint-Maurice y trouvait déjà son prolongement. Le magasin de J.-A. Alain, basé sur la confiance en l'avenir du quartier Notre-Dame, allait y connaître lui-même des années très florissantes.

Un ancien journaliste

Né à Québec le 2 octobre 1901 du mariage d'Alphonse Alain et d'Exila Godin, il a fait ses études à l'Académie Commerciale des Frères des Ecoles chrétiennes et à l'Université d'Ottawa. Au sortir de l'Université, il a travaillé comme journaliste à L'Evénement-Journal de Québec, passant par la suite au service du tirage du même quotidien. Un peu plus tard, J.-A. Alain est allé demeurer à Chicoutimi pour occuper les fonctions de chef du tirage au Progrès du Saguenay. Il travailla dans ces deux journaux de 1919 à 1931.

Un premier magasin

En 1927, J.-A. Alain a ouvert à Chicoutimi son premier magasin de meubles en société avec Henri Gagnon, autrefois de Gaudreau et Gagnon. Tout en consacrant au journal local la majeure partie de son travail, il occupait ses loisirs à l'étude théorique et pratique du marché des meubles, ce marché constituant alors pour lui une science toute nouvelle.

Comme chef du tirage, J.-A. Alain avait appris les méthodes sages et profondes de la vente et le journalisme lui avait procuré la connaissance des personnes. C'est pourquoi il n'a pas mis de temps à devenir marchand de meubles accompli.

En 1931, ce premier magasin de meubles était en plein essor, en dépit de la crise, lorsque J.-A. Alain a décidé de se transporter aux Trois-Rivières dans les circonstances absolument imprévues dont nous parlons plus haut.

Publicité avantageuse

J.-A. Alain n'a pas tardé à se faire connaître le plus avantageusement possible dans le quartier Notre-Dame, et bientôt dans tous les autres quartiers de la ville. Il avait fait confiance au quartier Notre-Dame et ce quartier lui a fait confiance. Dès l'établissement du nouveau magasin à l'automne de 1931, la clientèle a commencé à y affluer. Homme d'affaires transplanté ici du jour au lendemain, il avait cru avec raison que la crise économique affecterait beaucoup moins les familles qui comptaient des employés à la Wabasso et dans d'autres grandes industries trifluviennes.

J.-A. Alain a converti l'ancienne Cordonnerie Lacombe en magasin de meubles tout à fait attrayant, et, nouveau venu aux Trois-Rivières, il fut tout de suite corps et âme dans la vie trifluvienne.

Un nouveau local

En 1934, M. Alain a loué sur la rue Laviolette, à proximité de la rue Saint-Maurice, un nouveau local dans une maison appartenant au Dr J.-C. Gélinas et qu'il devait acquérir par la suite. Il a transformé en magasin le rez-de-chaussée et le soubassement. Six mois plus tard, il transforma de même l'étage supérieur. En même temps, il aménagea en arrière du magasin un vaste entrepôt.

Là encore, l'espace a manqué. Il a fallu en 1936 acquérir un entrepôt plus grand au coin des rues Angoulême et Cartier.

Un magasin moderne

S'étant porté acquéreur en 1937 de la propriété du Dr Gélinas, M. Alain a modernisé peu à peu cette construction solide qui, une fois les divisions intérieures disparues, pouvait offrir d'amples espaces aux salles de montre. Un marchand de meubles ne saurait se flatter d'offrir à la clientèle un choix complet, si son local est trop réduit.

La transformation du magasin Alain a été complétée cette année, les dernières divisions nuisibles disparaissant et les trois planchers communiquant l'un avec l'autre de façon à constituer un tout. Le balcon et l'escalier, qui masquaient la façade et lui enlevaient de son allure commerciale, ont fait place à une disposition nouvelle des enseignes sur une surface unie.

Le commerce Alain ne dispose pas seulement d'espace pour étaler sa marchandise, il est en mesure aussi d'offrir en vente à la clientèle tous les meubles dont celle-ci peut avoir besoin pour garnir la maison. La guerre a créé certaines raretées, mais J.-A. Alain a pris les dispositions qu'il fallait pour compléter ses étalages dès que la production de paix le permettra.

Les deux frères Maurais travaillent au magasin Alain depuis son ouverture en 1931. Roma Maurais est gérant du magasin et Ferdinant Maurais est chef du service de livraison. Parmi les autres employés très stylés, très courtois et très compétents du magasin Alain, citons MM. Paul Bellemare, commis et Edouard Michaud, préposé à la livraison. La comptabilité de ce commerce a été confiée à un Trifluvien bien connu, M. Maurice Lacroix.

Notes personnelles

J.-A. Alain est l'époux d'Antoinette Tremblay qu'il épousa mariée à Chicoutimi.

Il est directeur de l'Oeuvre des terrains de jeu et membre du Club des Elks.

Parmi ses sports favoris, citons la pêche et la chasse. Il fait partie du Club de pêche et de chasse Masketsi.



La maison Rennert Frères possède des magasins dans quatre villes du Québec



Ci-dessus l'extérieur du magasin Rennert Frères, rue des Forges aux Trois-Rivières. A gauche le salon de fourrure du magasin de Trois-Rivières.

A gauche M. Maurice Lajoie, gérant du magasin Rennert Frères, Trois-Rivières; à droite un aspect de l'intérieur du magasin des Trois-Rivières, l'un des plus modernes de la chaîne de magasins que les frères Rennert ont établi dans quatre villes du Québec.



LA MAISON RENNERT & FRERES qui compte aujourd'hui cinq magasins de confection pour hommes et pour dames dans son organisation dont un aux Trois-Rivières, deux à Shawinigan, un à Grand'Mère et un dernier à Sherbrooke, ouvrit les portes de son premier magasin à Grand'Mère en 1928. Il y a donc dix-huit ans exactement que les frères Rennert arrivaient parmi nous pour jeter les bases d'une entreprise commerciale qui serait appelée un jour à devenir, dans le domaine de la confection une des plus importantes de la Mauricie et à jouer un grand rôle dans le développement économique de notre région.

S'il est vrai que la richesse d'un pays, d'une province ou d'une région repose en grande partie sur les organisations commerciales qu'on y trouve et des progrès que ces dernières accomplissent avec les années, il n'y a pas de doute que la maison Rennert a beaucoup donné à notre région, car les solides assises de leurs commerces sont un gage indéfectible de leur contribution. Et c'est là le plus beau témoignage que nous pouvons rendre aux âmes dirigeantes de la maison Rennert.

Débuts à Grand'Mère



En effet, c'est en 1928 que les frères Rennert fondaient leur premier magasin à Grand'Mère. Si on se souvient bien de cette époque, ce fut donc en pleine période de crise que les frères Rennert arrivèrent en Mauricie. Pour des personnes moins courageuses, moins douées d'initiative, cet obstacle aurait été suffisant pour les dissuader de leur tentative.

Mais les frères Rennert avaient les qualités requises pour tout braver et ne tardèrent pas à donner à ce premier commerce une impulsion verticale qui se fit vite remarquer auprès des clients. Dès l'année suivante la maison Rennert se rendit à Shawinigan pour établir un commerce semblable. Les succès de la maison Rennert furent tels à Shawinigan qu'on fut obligé de doubler l'espace occupé et tenir un département pour dames et un autre pour hommes. Et nous arrivons en 1937, date de l'ouverture du magasin des Trois-Rivières, qui est un des plus modernes de la ville. On pouvait penser que ces progrès auraient été les derniers et que quatre magasins auraient été la mesure des frères Rennert. Détrompons-nous, car en 1944, les frères Rennert poussaient leur initiative dans la direction des Cantons de l'est et y construisaient un vaste édifice pour loger leur cinquième magasin.

Voilà en quelques lignes l'expansion incomparable de la maison Rennert au cours des dix-huit années de son existence.

Dans un voyage à vol d'oiseau nous visiterons les cinq établissements commerciaux des frères Rennert.

A ses premiers jours, le magasin Rennert de Grand'Mère était situé rue Ste-Catherine, mais après quelques années réalisant que cet emplacement ne répondait plus aux besoins des clients qui se faisaient de plus en plus nombreux les frères Rennert, Louis et Philippe, fondateurs de Rennert et Frères, déménagèrent leur établissement rue Principale juste en face du bureau des Postes. Il y a déjà dix ans de cela.

A Grand'Mère

Aujourd'hui, le magasin de Grand'Mère que l'on pourrait nommer le no 1 de Rennert & Frères est sous la gérance de M. Henri Dumaine qui est entré au service de la maison depuis cinq ans. Auparavant M. Dumaine était de Shawinigan. Après l'arrivée de M. Dumaine la maison Rennert divisa son magasin en deux départements, dont un pour hommes et un pour dames et possède quatre grandes vitrines. Inutile d'ajouter que le nouveau gérant jouit d'une grande popularité dans sa nouvelle ville et que l'établissement prospère bien. Six employés répondent aux besoins de la clientèle à ce magasin.

A Shawinigan

A Shawinigan, où sont les magasins no. 2 et 3, il n'y eut qu'un magasin au début. Situé au no. 18 de la 5ième rue on y voyait un côté pour les dames et un autre pour les hommes, mais après quelques années, l'espace s'avéra trop restreint avec la popularité grandissante du magasin pour contenir les deux départements, la direction décida de transporter le rayon des vêtements pour hommes à quelques portes plus loin dans l'édifice de la banque Royale, celui des dames demeurant au même endroit.

Le magasin Rennert & Frères pour hommes de Shawinigan est sous la gérance de M. Jack Friendly citoyen bien connu de toute la population car il est dans la ville depuis plus de 30 ans, dont 16 à l'emploi de Rennert & Frères. Disons donc tout de suite qu'il n'y a pas de plus grand amis des sports que "Jack", car depuis toujours, il a participé à l'organisation sportive de Shawinigan.

M. Friendly a sous ses ordres trois employés.

Mlle Bellemarre depuis le départ de M. Philippe Rennert pour aller fonder le magasin Rennert's à Sherbrooke, est gérante du département de confection pour dames de Shawinigan et a 5 employés sous ses ordres.



M. Jack Friendly, gérant du magasin Rennert, confection pour hommes à Shawinigan. Il est un des plus vieux hommes d'affaires de Shawinigan. Jack est un fervent de tous les sports.



M. Léo-Paul Drolet, assistant de M. Friendly au magasin de Shawinigan.

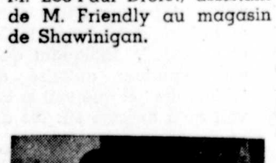
Aux Trois-Rivières

Comme nous le disions au début de cet article, c'est en 1937 que les trois frères Rennert fondèrent le magasin que la maison occupe aujourd'hui sur la rue Des Forges. M. Maurice Lajoie en est le gérant.

Avant d'être nommé gérant du magasin des Trois-Rivières, M. Lajoie était à l'établissement Rennert frères de Shawinigan et ce n'est qu'après avoir terminé son service militaire qu'il fut nommé gérant ici. Ce dernier magasin comme tous les autres compte deux départements bien distincts dans lesquels plus de dix employés sont continuellement au service du public.

A Sherbrooke

Nous voilà rendus à Sherbrooke, ou se trouve le Magasin Rennert ouvert il y a un an et demi par Philippe Rennert. A ce dernier endroit, la maison Rennert vient de construire un édifice commercial qui abritera les différents rayons de l'établissement et dont l'ouverture officielle eut lieu en octobre dernier.



M. Henri Dumaine, gérant de Rennert à Grand'Mère. Il est bien secondé dans son travail, par M. Marcel Ricard, son assistant.

Trente employés

Cette organisation, des frères Rennert, compte plus de 40 employés dans ses cinq magasins, et les relations entre la direction et les employés sont des plus cordiales.

La maison Rennert songe en toutes circonstances à améliorer les conditions de travail de ses employés, vacances payées, boni à la fin de l'année, encouragement au moyen d'augmentations de salaires, promotions et invitations à l'économie. En effet, lors des emprunts de la Victoire, la maison Rennert frères avançait les argents nécessaires à ses employés pour leur permettre d'acheter d'un seul coup toutes les obligations qu'ils désiraient et cela sans intérêts.

Maison de confiance

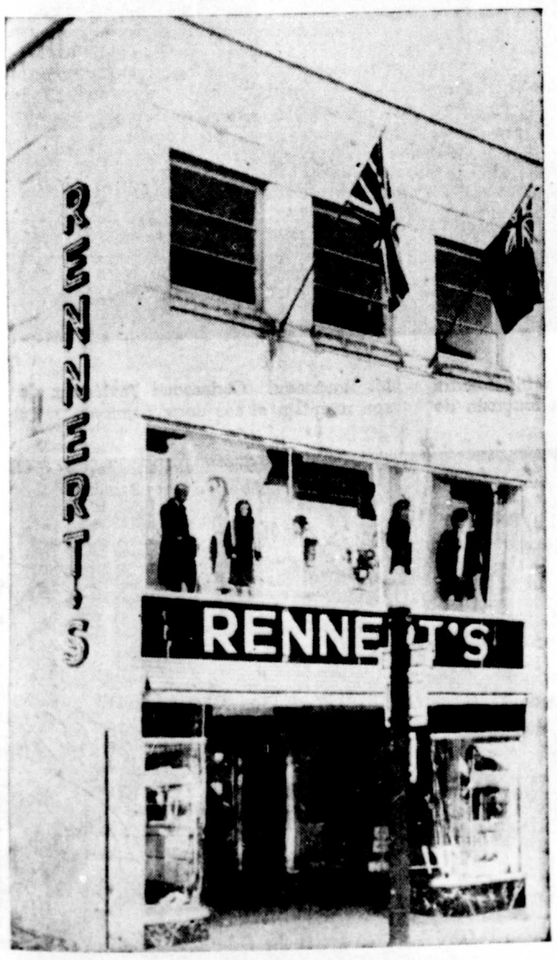
Dans tous les magasins Rennert frères, les dames trouveront tout ce qui leur faut pour être vêtues selon les dernières créations: robes, manteaux, chapeaux bas, sous-vêtements, bourses, et autres accessoires; les hommes pourront de même se procurer paletots, habits, cravates, souliers, vêtements de sports, souliers, etc. etc.

Les succès de la maison Rennert frères sont attribuables à l'empressement qu'elle met à servir ses clients et à toujours leur donner plus pour leur argent. A cette fin, les frères Rennert ne manquent jamais de se rendre à Montréal, à New-York et autres centres de haute couture pour offrir à leurs clients les vêtements de meilleur qualité et dernier cri, aux prix les plus bas.

La maison Rennert frères est venue s'établir dans la Mauricie avec l'intention de participer au développement économique de la région. Son but fut si pleinement atteint qu'elle compte aujourd'hui dans la grande famille mauricienne [illegible] un des pionniers.



De haut en bas, à droite de la page: le magasin Rennert de Shawinigan, confection pour hommes; le magasin Rennert, confections pour dames. Ci-dessous: le magasin Rennert Frères à Grand'Mère.



Extérieur du magasin Rennert Frères à Sherbrooke.



M. Albert Vachon a fait adopter par les ménagères du Québec les produits Wear-Ever



LES bonnes ménagères et les fins gourmets de la région connaissent tous les excellents produits Wear-Ever, de l'Aluminium Goods Limited. Ils les connaissent parce que depuis nombre d'années des millions de cuisines canadiennes les emploient pour préparer les aliments et les déguster. Cette renommée, acquise en peu de temps, des batteries de cuisine et ustensiles en aluminium s'expliquent plus facilement que leurs qualités sont innombrables. Rien de plus facile à prouver ce que nous avançons. Il suffit de laisser la parole à toute ménagère qui en a fait l'essai.

Cette personne vous dira sans hésitation qu'après avoir fait cuire ou apprêter ou déguster, une seule fois, des aliments avec les produits Wear-Ever, il est impossible de ne pas toujours les employer.

Fabriqués spécialement pour garder aux aliments les vitamines et les sels minéraux essentiels et indispensables à la bonne santé, ces ustensiles leur donnent en plus une nouvelle saveur et un goût plus agréables. Ces qualités uniques n'ont pas été sans être remarquées et appréciées dès l'apparition et l'emploi de ces ustensiles par les épouses toujours désireuses de préparer les meilleurs aliments possibles et les hommes friands des bonnes choses.

Aurions-nous ces seules avantages à mentionner que déjà les produits seraient excellents. Mais non, ce ne sont là que quelques raisons de leur popularité.

En passant mentionnons leur durée exceptionnelle, la facilité avec laquelle on les garde propres et brillants, la garantie qui les accompagne, la facilité de remplacement au cas où un morceau est perdu, le service de réparation gratuite sur place, leur maniement facile parce que légers, voilà autant d'avantages réels des produits Wear-Ever.

Il y a aussi que la cuisson des viandes et légumes est plus rapide et plus efficace lorsqu'ils sont mis sur le feu dans les marmites Wear-Ever de toutes grandeurs. Qui aurait pu dire qu'un jour, on aurait vu des pommes de terre et tous les autres légumes cuirent sans eau? Qui aurait pu dire qu'on aurait fait sauter des crêpes sans graisse? Et pourtant ce sont là des faits et des avantages fournis par l'emploi des produits Wear-Ever. Cela semble si incroyable que les plus crédules doutent encore de la vérité de ces avances.

Et autre avantage, non moins important, c'est que la cuisson par la nouvelle méthode représente une économie considérable dérivant de plusieurs facteurs. Les ustensiles sont durables et peuvent servir pendant toute une vie, ce qui élimine les dépenses de remplacement. L'autre facteur provient du fait que l'on a besoin d'une quantité moindre de beurre ou de graisse pour faire cuire les aliments et que la cuisson est plus rapide.

Cependant, et c'est ici qu'on ne peut plus entretenir le moindre soupçon sur l'authenticité et la véracité de ces avantages, des démonstrateurs attitrés sont sur la route et se rendent à domicile pour faire prouver à quiconque veut voir les qualités énoncées des produits Wear-Ever.

Cette méthode démonstrative dans les foyers lancée par la compagnie Aluminum Goods fut perfectionnée par M. Albert Vachon, surintendant de la division Québec pour les produits Wear-Ever, avec (bureau aux Trois-Rivières).

Elle eut un tel résultat et de tels succès que maintenant on procède de cette façon partout à travers le Canada:

C'est en 1926 que M. Albert Vachon arriva aux Trois-Rivières pour vendre les produits de la même marque, mais beaucoup perfectionnés depuis. A ce temps, il était seul. Aujourd'hui, parti de simple agent, il est à la tête du plus important district de la province à titre de surintendant, et a sous ses ordres six gérants de district, qui eux-mêmes comptent plusieurs distributeurs ou démonstrateurs sous leurs ordres.

Comme le territoire de M. Albert Vachon est très vaste, il l'a divisé en six districts à la tête desquels sont nommés des gérants compétents et comptant de nombreuses années de service pour l'Aluminum Goods, et chose vraiment digne de mention nous verrons qu'ils sont presque tous frères de M. Albert Vachon.

Ainsi, le district des Trois-Rivières a comme gérant de district, M. L. P. Vachon, frère d'Albert, qui travaille avec sept distributeurs ou démonstrateurs; les Cantons de l'Est divisés en deux districts avec comme gérants MM. J. A. Beaulieu et Rhéo Beaulieu avec chacun cinq hommes sous leurs ordres; le district de Québec proprement dit, divisé lui aussi en deux régions avec comme gérants MM. J. A. Vachon et Rosaire Vachon, tous deux frères du surintendant et qui comptent chacun cinq hommes à leur emploi; le district du Lac St-Jean, dont le gérant est M. Gérard Laberge qui lui, travaille avec quatre hommes.

Et tous ces hommes parcourent toutes les villes, villages et hameaux de la division de Québec le sourire aux lèvres parce que fiers d'offrir une bonne marchandise et parce qu'ils savent que leur travail sera apprécier à sa juste valeur par ceux qui les dirigent.

Nous ne pouvons fournir de meilleure preuve de cette coopération, collaboration et satisfaction existant entre la compagnie, surintendant, gérant et démonstrateurs qu'en donnant le nombre d'années de service que comptent les gérants. Ainsi M. L. P. Vachon, des Trois-Rivières a à son crédit plus de 14 ans; M. J. A. Vachon, du district de Québec plus de dix ans; M. Rhéo Beaulieu et Alcide Beaulieu, du district des Cantons de l'Est, tous deux, huit et sept ans de service. M. Rosaire Vachon, aussi du district de Québec, plus de nuit ans pour le compte de l'Aluminum Goods et enfin M. Gérard Laberge, du district du Lac St-Jean, plus de neuf ans. Ce sont là de magnifiques témoignages tant à l'avantage des patrons que des employés et des produits qu'ils distribuent. Comment pourrions-nous expliquer ces longues années de servires avec la même compagnie, si les produits lancés sur le marché n'étaient pas d'une qualité et d'une utilité remarquables? Guidés par le mot d'ordre de la Division de Québec, qui est: "Satisfaction du client", ces hommes travaillent dans un magnifique esprit de coopération et de bonne entente.

Il est à remarquer que tous ces hommes eurent à souffrir grandement des restrictions de guerre, car comme produit essentiel à notre effort de guerre, l'aluminium était requise pour la production d'armes, avions et autres nécessités militaires de telle sorte que la production domestique en souffrit beaucoup et c'est elle qui faisait vivre "leur homme" comme on a l'habitude de dire en langage courant. Cela n'était pas suffisant pour briser les liens qui unissaient toutes ces bonnes volontés et ensemble aidés de la compagnie Aluminum Goods et du surintendant, ils traversèrent cette dure période.

Aujourd'hui le soleil se lève, l'horizon s'éclaircit. La production domestique a repris et les distributeurs ont pour but principal de donner satisfaction aux clients et de leur offrir le même excellent service que dans le passé.

A la vue d'une si vaste organisation nous sommes vite portés à vouloir faire connaissance de la personne qui en fut l'organisateur, M. Albert Vachon, surintendant de la division de Québec.

Né à St-Frédéric de Beauce, M. Albert Vachon se rendit à Thetford Mines, pour y aller travailler dans une usine. Après quelque temps, il survint dans sa vie un de ces événements qui marqua le début de sa prospérité.

Il y a peu de cas aussi typiques que celui de M. Vachon, et beaucoup penseront qu'il s'agit là d'un roman, mais nous nous portons garant de la vérité.

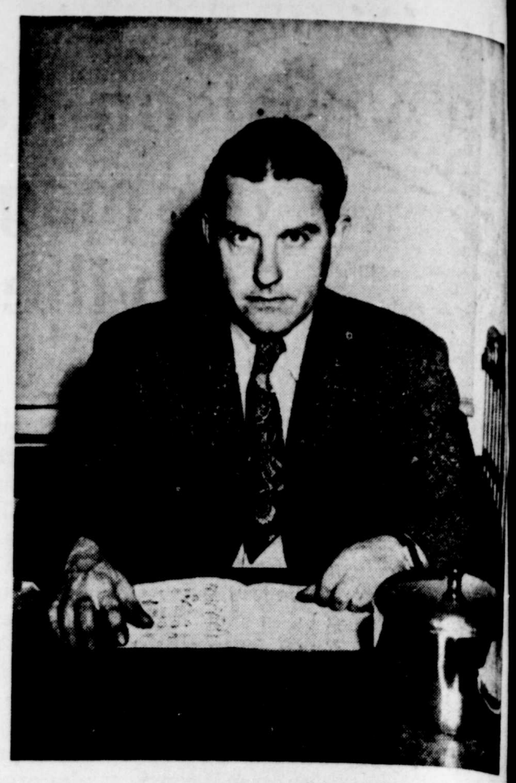
S'étant absenté deux jours de l'usine pour aller veiller "au corps" d'un de ses amis qui avait été tué dans un accident, lorsqu'Albert Vachon revint à l'usine pour reprendre son travail, il apprit de la bouche de son contremaître qu'il était tout simplement renvoyé. Bien en peine, il repartit chez-lui. Peu habitué au découragement, il décida illico de se rendre à Sherbrooke pour apprendre le métier de barbier. Rendu là, il va visiter une personne qu'on lui avait recommandé pour y faire son apprentissage. De nature timide, comme il y avait un client sur la chaise du barbier en question, il ne trouva rien mieux que de s'asseoir et attendre d'être seul avec la dite personne recommandée.

Pendant son attente, il entendit le client proposer au barbier de commencer à vendre les produits Wear-Ever en lui énonçant tous les avantages qu'il y aurait pour lui, s'il se lançait dans cette ligne. Silencieux et trop gêné pour s'offrir, quoique cela lui tentait beaucoup, Albert Vachon ne dit rien. Toute la journée et à lendemain, il s'en mordit les pouces.

Alors qu'il se rendait à la gare, il revit sur le débarcadère ce distributeur de "Wear-Ever". Cette fois-ci sans hésitation, il lui adressa la parole et s'offrit comme vendeur des produits Wear-Ever. Quelques jours après, il retournait chez lui avec son équipement de vendeur. Depuis ce jour, ces succès ont toujours été de plus en plus grandissant. Cela ne veut pas dire que les débuts ne furent pas pénibles. Loin de là, car, à jamais vous avez l'occasion de le rencontrer un jour, demandez-lui de vous raconter ses premières aventures, et vous verrez tout le mérite qui lui revient.

Il fit ses premières ventes dans le comté de Nicolet, puis ensuite vint aux Trois-Rivières. En 1928 il gagnait un concours d'émulation entre les vendeurs ce qui lui mérita un voyage gratuit à Toronto. En 1929, il était nommé assistant-surintendant des ventes dans le district de Québec dont il devenait surintendant en 1939.

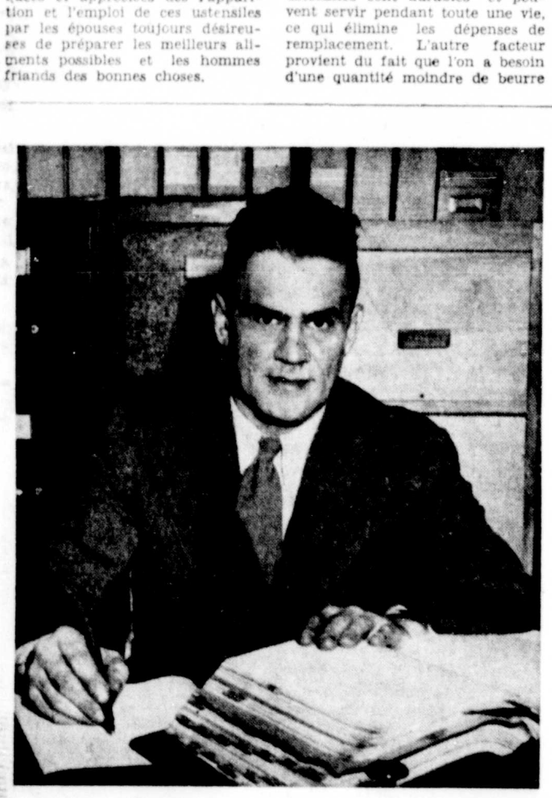
Résidant du Cap-de-la-Madeleine, M. Vachon est marié avec Mlle Antoinette Perrault. Il n'a pas d'enfant. Grand amateur de chasse et de pêche, il possède un beau chalet au Lac Goulet.





M. Albert Vachon (en haut à gauche) surveillant de la division de Québec pour l'Aluminium Goods Limited, distributrice des produits "Wear-Ever". A droite, son frère, M. L. P. Vachon, gérant du district des Trois-Rivières.
Ci-dessus, le groupe des vendeurs du district des Trois-Rivières. De gauche à droite: MM. Aurèle Beaulieu et Hertel Beaulieu, 121 rue, De Fond à Shawinigan, Tél. 4360; Albert Blanchet, 61 rue Du Platon, Trois-Rivières, Tél. 2843-w; Alden L. Stamples, 276, rue Desbiens à La Tuque, Tél. 31; Hervey Larocque, 564 rue Laurier, Trois-Rivières, Tél. 2343-J; M. Allard, qui subit actuellement son entraînement comme vendeur; M. Alcide Caron, 566 rue Laurier, Tél. 4413-w; Eddy Pothier, 78 rue Manseau, à Drummondville, Tél. 746. Le point de ralliement de tous les distributeurs est le nouveau bureau que M. Albert Vachon ouvrait récemment, au No 1371, rue Hart, édifice Loranger, Tél. 1877. Le public peut s'y adresser en aucun temps, pendant les heures régulières de bureau.

UN PIONNIER DE LA RÉFRIGÉRATION AUX TROIS-RIVIÈRES, M. A. ROUSSEAU



M. Alphonse Rousseau, propriétaire du magasin du même nom, rue Bonaventure, a contribué à répandre depuis vingt ans, l'usage du réfrigérateur pour fins domestiques et commerciales.

DEPUIS un quart de siècle, M. Alphonse Rousseau a contribué largement au confort du foyer et au bon rendement des établissements industriels et commerciaux de notre ville et de la région, en diffusant l'une des belles découvertes de la science moderne: la réfrigération.

Pionnier dans ce domaine, à Trois-Rivières, il a fait connaître et apprécier dans tout le district, les réfrigérateurs de marque "Frigidaire", manufacturés par une subsidiaire de la General Motors Corporation, la "Frigidaire Products of Canada."

Il est aujourd'hui, à la tête d'une entreprise très florissante, qui a ses bureaux, ses salles de vente et son atelier de réparations et d'entretien, au numéro 695 de la rue Bonaventure.

En 1925

Après avoir passé quelques années à New-York, comme employé de banque, M. Alphonse Rousseau est venu s'établir à Trois-Rivières en 1925, pour y fonder un genre de commerce tout à fait nouveau chez nous, à cette époque. Son départ en affaires marquait en effet les débuts de la réfrigération domestique et commerciale, d'après une méthode moderne, infiniment supérieure, à celle alors en vogue, la distribution quotidienne du gros morceau de glace traditionnel, de porte en porte.

M. Rousseau a inauguré son commerce en devenant distributeur autorisé du produit de la "Frigidaire Products Co. of Canada."

Dès la première année il installa une quinzaine de réfrigérateurs, dans les maisons privées, les boucheries et les hôtels.

Il est intéressant de noter les progrès rapides réalisés en un quart de siècle à Trois-Rivières dans le domaine de la réfrigération. Ces progrès sont dûs en très grande partie à l'initiative de M. Alphonse Rousseau et à l'immense popularité des produits dont il s'est fait le grand champion dans la Vallée du Saint-Maurice.

2,200 "Frigidaires"

En 1925, on pouvait compter sur les doigts d'une seule main les quelques systèmes de réfrigération à l'ammoniaque qui existaient dans notre ville. Les réfrigérateurs, même ceux de la célèbre marque "Frigidaire" étaient inconnus. Aujourd'hui on compte pas moins de 2,200 "Frigidaires" installés par M. Alphonse Rousseau dans le vaste territoire qu'il dessert et qui comprend Trois-Rivières, le Cap-de-la-Madeleine, Shawinigan, Grand'Mère, La Tuque, les campagnes, et les villes et villages situés dans un rayon de cinquante milles, sur la rive sud.

Pionnier partout

En vingt-cinq ans "Frigidaire" a fait du chemin. Il a joué le rôle de pionnier de la réfrigération moderne, dans tous les domaines, où elle s'est introduite. M. Alphonse Rousseau a installé le "Frigidaire" partout, dans les foyers, dans les établissements de commerce, les communautés religieuses, les hôpitaux, les crémeries et les laiteries, les entrepôts de fourrure, les charcuteries, les comptoirs de crème glacée, dans des salles de photographie et de radiographie, dans les morgues et les chambres de dissection, de l'hôpital Saint-Joseph, par exemple, et même dans les renardières.

Les 2,200 appareils réfrigérateurs de marque "Frigidaire" installés dans notre district par M. Alphonse Rousseau n'ont jamais failli à la tâche. Toutes ces installations, anciennes comme nouvelles, fonctionnent de première classe et donnent le rendement désiré.

Conscient des responsabilités qui lui incombent, en ce qui concerne la conservation des produits périssables confiés aux réfrigérateurs "Frigidaire", M. Alphonse Rousseau a doté son établissement d'un atelier de réparation et d'entretien, qui lui permet de desservir promptement et efficacement sa nombreuse clientèle. Deux experts diplomés sont à son emploi. De plus, deux camions sont toujours prêts à répondre, à quelques minutes d'avis, à tous les appels.

Compagnie responsable

Malgré la rareté des marchandises qui sévit actuellement, M. Alphonse Rousseau possède dans notre ville le plus gros assortiment de réfrigérateurs commerciaux et il est prêt à répondre à tous les besoins.

Durant la guerre, tout est devenu très rare, même les pièces de rechange des réfrigérateurs, mais "Frigidaire" n'a jamais manqué d'accessoires ni de gaz réfrigérant.

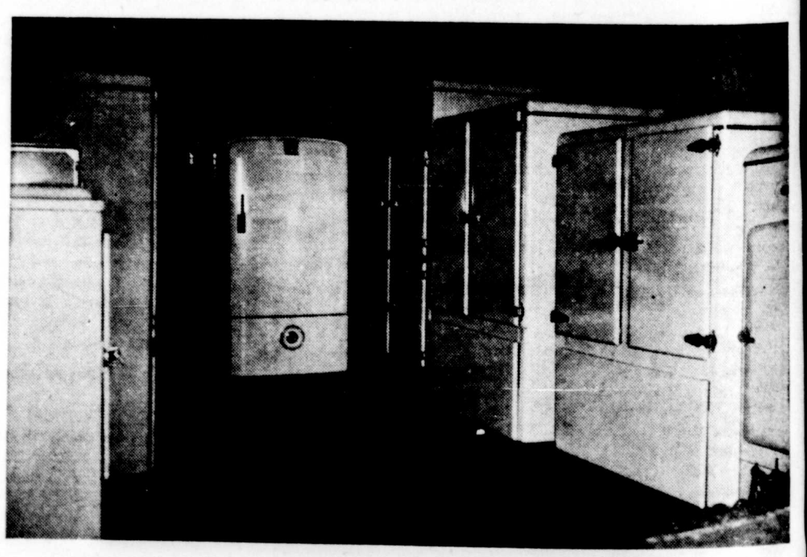
Aussi, M. Alphonse Rousseau n'a jamais regretté un seul instant d'avoir adopté, il y a vingt-cinq ans, la marque "Frigidaire," ce populaire produit manufacturé par la compagnie la plus responsable du Canada tout entier, dans le domaine des réfrigérateurs, la "Frigidaire Products of Canada."

A Trois-Rivières, comme partout ailleurs au pays, la compagnie Frigidaire est tellement devenue populaire, que les gens ont pris depuis longtemps l'habitude d'appeler "frigidaire", un simple réfrigérateur. On sait en effet que le mot "frigidaire", est le nom exclusif des appareils réfrigérateurs de la "Frigidaire Products of Canada."

Un spécialiste

M. Alphonse Rousseau ne s'est pas contenté de vendre le "Frigidaire". Il a voulu devenir un spécialiste de la réfrigération. Dès ses débuts dans cette ligne, il a suivi des cours de réfrigération, et depuis ce temps, il consacre une semaine par année à suivre des cours spécialisés, pour rafraîchir ses connaissances et se tenir au courant des derniers perfectionnements et développements dans ce domaine. Il est membre de la Refrigeration Service Engineer Society, de Toronto, et porteur d'une carte de la "Frigidaire Products Co. of Canada", indiquant qu'il est inspecteur autorisé du "Frigidaire" et que tout le travail qu'il exécute sur les appareils de cette marque, est garanti par la compagnie elle-même.

L'une des belles figures du monde des affaires, dans notre ville, M. Alphonse Rousseau est originaire de Victoriaville, où il a fait ses études. A sa sortie de l'école, il entra au service de la Guarantee Trust Co., une banque new-yorkaise, où il travailla durant quelques années, avant de venir s'établir dans notre ville.



Ci-dessus, une partie des réfrigérateurs actuellement en entrepôt au magasin de M. Rousseau. Ci-dessous l'extérieur de son magasin et ses deux camions.



Le triangle de l'abondance

(Suite de la page 69)

La direction prend alors son courage à deux mains et riposte: "Vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez. Vous devriez rengager dans l'entreprise une forte portion de vos bénéfices. Il nous faut un laboratoire, pour éprouver de nouveaux tissus. Et de nouvelles machines, pour les façonner. C'est la seule façon de retirer de votre placement un bénéfice sur et continu. C'est pourquoi je vous prie de n'accepter aujourd'hui qu'un dividende de douze cents et demi, et d'affecter un montant semblable à nos disponibilités.



C'est ce qui arrive le plus souvent. M. Snyder a démontré que la plus grande partie des nouveaux capitaux engagés dans les entreprises d'un pays provient, non pas des épargnes du public, *mais des bénéfices de ces entreprises mêmes.*

Tirons-en cette conclusion ou, si vous voulez, ce syllogisme *"Les bénéfices entrainent une augmentation du placement. Or, l'augmentation du placement entraine l'augmentation des salaires. Donc, les bénéfices augmentent les salaires.*

Contradiction? Raisonnement fantaisiste? Point de vue préjugé? J'en appelle à M. Sumner Slichter, agrégé de l'Université Harvard, sociologue distingué qui a étudié, en philosophe humanitaire, tous les problèmes de la question ouvrière.

Dans son éloquente exposition des variations de la paye en fonction des bénéfices, il explique comment le travailleur et le capitaliste comprendront bientôt tous les deux que les circonstances qui rendent possible l'augmentation des salaires, et celles qui rendent possible l'accroissement des bénéfices, sont nettement *les mêmes. Cette découverte,* ditil, *modifiera profondément les relations humaines entre le travail et le capital. Elle suscitera entre l'un et l'autre un effort de coopération en vue de perfectionner la machine et d'accroitre la production. "Mis en regard de cette coopération, tout ce qui a été accompli jusqu'ici aux fins d'élever le niveau de la vie, sera,* affirme-t-il, *considéré comme piètre et mesquin."*

Autrement dit, l'Arcadie est au prochain tournant. Il est réconfortant d'entendre un franc cocorico après les croassements de tant d'oiseaux de mauvais augure. Après tout, pourquoi ne pas avoir confiance en l'avenir? Que les trois coins de notre triangle se comprennent mieux les uns les autres, tout ira bien. Cette entente, cette sympathie n'a rien d'impossible. *De plus en plus, les personnages qui occupent ces trois angles présentent de profondes similitudes.* Ils n'en sont pas encore tout à fait conscients, mais c'est un fait. En voulez-vous la preuve? Revenons à Jos et suivons-le discrètement.

Disons que sa journée de travail est de sept à trois heures. Pendant cette période, il est, carrément et parfois agressivement, de la classe ouvrière. Il juge sa paye insuffisante. Il ne peut, déclare-t-il, subsister, sans une augmentation.

A trois heures, cependant, parti avec sa femme à l'assaut des grands (et petits) magasins, Jos Jos devient membre du grand public acheteur canadien. Il n'est plus "Travail", il est "le Consommateur." Il fait observer à Madame que tout est trop cher. Il marchande avec fougue — et sagacité.

A 4 heures 30, il va payer sa prime d'assurance-vie. Il trouve bien maigres les dividendes versés sur sa police. Jos, en effet, veut voir fructifier son argent— n'est-il pas maintenant "Capitaliste"? Il oublie qu'il fut "Travail" ce matin, et "Consommateur" cet après-midi.

Notons que Jos a profité à chaque coin du triangle, parce que, grâce à la richesse du pays, la production a augmenté. A titre d'ouvrier, il a touché une augmentation de 25 p. 100. A titous les jours, fait le tour du *triangle de l'industrie.* Aussi longtemps qu'augmentera la production de la richesse, chacun de ses trois angles lui réserve une récompense sous forme de diminution des prix et d'accroissement des salaires et des dividendes.

Etre actionnaire, dans notre pays, n'est pas uniquement un passe-temps de richard. Presque tous les Jos du Dominions, grâce à leurs dépôts de caisses d'épargne, à leurs polices d'assurances, à leurs titres et valeurs, à leurs obligations de la Victoire et à leurs certificats de l'Epargne de Guerre, font fructifier leurs capitaux et, conséquemment, ont leur place dans le coin des capitalistes de notre triangle national. Ils ne le savent pas toujours, mais ils devraient le savoir.

Notre population tout entière est dans le coin des travailleurs comme dans celui du capital. La richesse et la force morale du Canada ont été édifiées sur le travail. Il n'y a presque pas de Canadiens oisifs. Le parasite est un oiseau rare.

Mais, et c'est fort important puisque nous sommes tous des acheteurs, tout le monde est aussi dans le coin des consommateurs. Le tremplin qui projette le plus sûrement un candidat dans un fauteuil de député, c'est, à n'en pas douter, une plate-forme électorale dont la devise proclame que "le peuple doit avoir un *pouvoir d'achat."*

Bien sûr! Autrement, notre triangle tout entier se disloquerait, et la ronde économique deviendrait une marche funèbre. Mais, ce pouvoir, comment l'obtenir, et comment l'augmenter une fois obtenu?

Un bon moyen est d'emprunter de la banque. Mais il faut rembourser.... *et il y a l'intérêt.* Certaines gens voudraient recourir à un subside de l'Etat. Mais c'est là une dette qui, elle aussi, doit être acquittée subséquemment.... *sous forme d'impôts.*

La seule façon qui supprime tout ennui ultérieur, c'est celle par laqelle Mme Jos a, deux fois de suite, augmenté son pouvoir d'achat. La première fois fut quand Jos, en produisant plus de



parapluies, fut en mesure de lui donner plus d'argent qu'à l'accoutumée. La deuxième, quand elle paye mooins cher pour ses parapluies, *ce qui lui laissa un excédent pour d'autres achats* (notons en passant que cette baisse des parapluies fut aussi le résultat de l'activité de leur fabrication).

Quelle leçon devons-nous tirer de tout cela?

C'est que *l'augmentation de la production* — et, effectivment, nulle autre chose — *crée une augmentation du pouvoir d'achat.* Cet axiome devrait être gravé dans l'esprit de tous les Canadiens et de tous nos hommes d'Etat.

(Suite à la page 95)

Quand rien ne va plus c'est au garage Lefebvre que l'on songe

UN ACCIDENT est arrivé quelque part sur la route no 2, disons entre Pointe-du-Lac et Yamachiche. Le prêtre, le médecin et les ambulanciers se sont portés sur les lieux en un rien de temps. Pendant que tout le monde s'affairait pour porter secours le mieux possible, quelqu'un a téléphoné au Garage Lefebvre, des Trois-Rivières, pour faire remorquer une automobile dont le moteur était enfoncé en accordéon. En l'espace de quelques minutes, le camion de service du Garage Lefebvre est arrivé à l'endroit de l'accident, l'automobile a été toué et la route est redevenue libre au trafic.

Ce fait se répète régulièrement le jour et la nuit, puisqu'il y a toujours eu et qu'il y aura toujours des accidents de la route. D'une nécessité absolue, le service du Garage Lefebvre amoindrit les effets des tragédies, il répond de l'automobile dont le propriétaire ou le conducteur n'est pas en mesure de prendre soin, il aide avec discrétion et promptitule. L'automobiliste accidenté n'est pas inquiet de sa voiture lorsqu'il l'a confiée au Garage Lefebvre.



Photo du haut: M. G.-E. Lefebvre, propriétaire du Garage Lefebvre Enrg., est photographié dans son bureau. Photo du bas: la façade d'une partie du Garage Lefebvre avec le camion-remorque, la camionnette et la bécane du service de messageries.

Services complets

Voilà un aspect du Garage Lefebvre Enrg. nous en parlons tout de suite parce qu'il est plus connu peut-être que les autres, parce qu'il est un aspect plus "voyant" et qui tient du retentissement qu'ont tous les accidents graves. Il y a cependant au Garage Lefebvre des services plus importants encore, des services qui répondent à tous les besoins de l'automobiliste. On y a en main tous les accessoires et toutes les pièces de rechange qui entrent dans la construction d'un automobile. Le Garage Lefebvre possède un atelier mécanique et il emploie des mécaniciens qui ont porté bien haut sa réputation chez les automobilistes. Le service de débossage et de peinture fait des ouvrages merveilleux.

M. G.-E. Lefebvre

Le propriétaire est M. Georges-Emile Lefebvre, un homme qu'il n'est pas nécessaire de présenter aux Trois-Rivières où il est universellement connu, un homme qui avait "la bosse de la mécanique", qui a fondé ce garage voici quinze ans en dépit de la crise qui débutait, en dépit des risques qu'il fallait courir, et qui a réussi dans cette petite industrie à force de travail et de courage.

Georges-Emile Lefebvre est né à Montréal, le 27 juillet 1897, il a fait ses études à l'Académie Girouard et au Séminaire de Saint-Hyacinthe et il est venu presque aussitôt s'établir aux Trois-Rivières. Il avait pratiqué le métier d'électricien, où demeurait alors sa famille, avant d'entrer au service, de Georges Dufort, entrepreneur-électricien et plombier des Trois-Rivières, maintenant de Montréal.

Notre homme était encore jeune, mais il savait déjà qu'il trouverait sa vocation dans l'électricité ou la mécanique qui pour lui n'avaient pas de mystères, où il se tirait très bien d'affaires. Georges-Emile Lefebvre a ainsi pratiqué le métier d'électricien durant trois ans pour l'entrepreneur Dufort. Puis il a travaillé durant un an pour un entrepreneur électricien du nom de Plante, à Shawinigan.

Mais il s'intéressait de plus en plus à la mécanique. Au magasin Cyrille Labelle, de notre ville, il a, pendant un an et demi, entretenu et réparé les camions et automobiles de cette maison. Il a travaillé ensuite comme mécanicien au garage de la North Shore Power (maintenant Shawinigan Water & Power).

Un premier garage

Georges-Emile Lefebvre a ouvert un premier garage en 1919 en société avec M. Charles Marchand. Ce garage était prolongé d'un atelier mécanique. Mais la société n'a opéré que durant six mois et M. Lefebvre est entré, comme électricien et mécanicien d'automobile, au service de la maison J.-N. Godin Ltée où il a travaillé durant dix ans.

Fondation de 1930

Notre homme songeait toujours à la mécanique de l'automobile comme affaire à lui. Il a ouvert en juillet 1930 le garage qui devait porter son nom et où il a travaillé sans relâche, avec acharnement depuis quinze ans. A compter de 1930, M. Lefebvre a sacrifié ses soirées et très souvent ses nuits pour répondre aux appels. Il a inauguré lui-même en décembre 1930 le service de remorquage d'automobiles qui a tant contribué à la réputation du Garage Lefebvre, Enrg. Durant les premières années, il répondait lui-même aux appels et se souciait très peu d'enlever une, deux ou trois heures à une nuit de sommeil pour établir la renommée de son garage. Au lieu de travailler huit et neuf heures par jour, il a travaillé douze et quinze heures. Ce fut pour lui la clef du succès.

M. Lefebvre avait acquis en 1926 le terrain où il a construit la première partie de son garage, terrain contigu à sa maison. Il a décidé, en effet, que, en demeurant tout à côté du garage, il serait en mesure de satisfaire plus vite la clientèle dans les cas d'urgence — les appels au garage sont si souvent urgents—et de rendre tout de suite son entreprise efficace.



M. Paul Béliveau, gérant, et comptable du Garage Lefebvre

Ce garage de 1930—une construction de murs de brique—abrite aujourd'hui le bureau du gérant, M. Béliveau, et le service de carrosserie, de peinture et de débossage. M. Lefebvre y a fait installer des réservoirs pour faire la distribution de la gazoline Imperial. Le poste d'essence est aussi très achalandé.

L'entreprise a progressé si vite, que, dès le mois de décembre, 1930 M. Lefebvre engageait quatre hommes et leur confiait un premier camion de service très puissant d'une capacité de 20,000 livres.

La réparation des automobiles ayant marqué le début de l'entreprise, les autres services s'y sont ajoutés les uns après les autres. Dès l'été 1931, le camion de service a parcouru toutes les routes de la région pour y touer les automobiles en panne, la spécialité du Garage Lefebvre dans ce domaine était tout de suite établie.

En plein essor

Notons que Georges-Emile Lefebvre a justement fondé cette entreprise au début de la crise économique, alors que tant d'autres échouaient lamentablement. Le Garage Lefebvre a si bien réussi que, en 1935, son propriétaire devait acquérir un entrepôt de la rue Notre-Dame pour décongestionner un espace devenu bientôt trop réduit.

En 1937, nouvelle expansion. M. Lefebvre a fait construire un grand atelier mécanique sur la rue Saint-Philippe, droit en face de son premier garage. Le terrain était vacant à cet endroit; notre garagiste l'avait acquis d'avance, sachant que ce site était le plus approprié à l'expansion de ses services.

En 1939, M. Lefebvre a construit un deuxième camion de service, lequel, avec sa capacité de 25,000 livres, était encore plus puissant que le premier. Ce camion peut remorquer tout véhicule en panne sur la route, même les autobus et les camions les plus lourds.

Le rayon d'action du Garage Lefebvre Enrg. est de cent cinquante milles à la ronde. Il va sans dire que le plus grand nombre d'appels se font en ville ou dans les environs. Mais il est arrivé maintes fois aux hommes du Garage Lefebvre de se rendre à Montréal, à Québec, dans les cantons de l'Est et jusque dans la Beauce pour aller chercher les voitures de citoyens de notre ville et de notre région.

On peut affirmer sans crainte que le Garage Lefebvre répond à la majorité des automobilistes locaux dans les cas d'accidents. Dans tous les domaines de l'automobile, il offre les services d'un personnel compétent et stylé.

En 1938, un an après la construction du nouveau local, M. Lefebvre a procédé à la séparation complète de l'atelier mécanique et de l'atelier de débossage, en transportant le premier dans la construction de la rue Saint-Philippe.

Alors que le Garage Lefebvre groupait en 1937 quelque sept employés, son personnel a été porté à onze après l'agrandissement. Aujourd'hui le Garage Lefebvre compte dix-sept employés.

En 1942, Georges-Emile Lefebvre a ouvert un magasin complet de pièces et d'accessoires d'automobile. Il avait vendu auparavant d'un peu toutes ces pièces, mais ce comptoir répondait beaucoup mieux aux exigences d'une clientèle de plus en plus nombreuse.

Les parties Chrysler

Georges-Emile Lefebvre a constaté un beau jour que la compagnie Chrysler n'avait pas de représentants attitrés aux Trois-Rivières et que les automobiles et camions de cette compagnie circulaient en très grand nombre sur les routes de notre région. Alors a-t-il décidé d'acheter une grande quantité de parties authentiques Chrysler pour procéder plus rapidement aux remplacement qu'on sollicitait de façon régulière. Il a en même temps fait un service spécial de toutes les pièces de Chrysler. Il peut encore offrir plusieurs moteurs Chrysler.

Un comptoir de pièces a été ouvert au Garage Lefebvre pour répondre d'abord aux besoins du garage lui-même et de la clientèle ordinaire. Mais l'affaire a grandi. On vend aujourd'hui en gros et au détail à ce comptoir.

Atelier de menuiserie

Il convient de faire place dans ce reportage à l'excellent atelier de menuiserie dont M. Lefebvre a doté son garage. Cet atelier comporte une machinerie très moderne. Il complète la tâche de l'atelier de carrosserie en fournissant les pièces de bois qu'il faut dans la construction des autos et camions, plate-formes, carrosseries de tous genres, etc., etc.

Chefs de service

M. Paul Béliveau est gérant-comptable du Garage Lefebvre depuis 1944. Le personnel de l'entreprise se répartit comme suit:

Le chef de l'atelier mécanique est M. Hubert Lefebvre, frère du propriétaire; sept mécaniciens y travaillent; le service opère sur deux quarts, un de 8 h. du matin à 6 h. du soir, l'autre d'une heure de l'après-midi à minuit. Ce système à deux equipes fonctionne à merveille depuis deux ans. Il permet de faire les réparations aux taux réguliers et de livrer rapidement, par le travail du soir, les camions, les automobiles de professionnels, de voyageurs et d'autres citoyens qui ne peuvent se passer de leur voiture durant la journée.

Ce service possède un camion de livraison pour la distribution des pièces. Un messager à bicyclette fait les courses légères.

M. Albert Levesque dirige le service de carrosserie et de débossage où le Garage Lefebvre emploie quatre hommes. M. J.-L. Roberge travaille avec un aide à l'atelier de menuiserie. M. Armand Levasseur surveille avec deux commis les opérations du magasin.

M. G.-E. Lefebvre est vendeur attitré des camions Diamond-T.

Notes personnelles

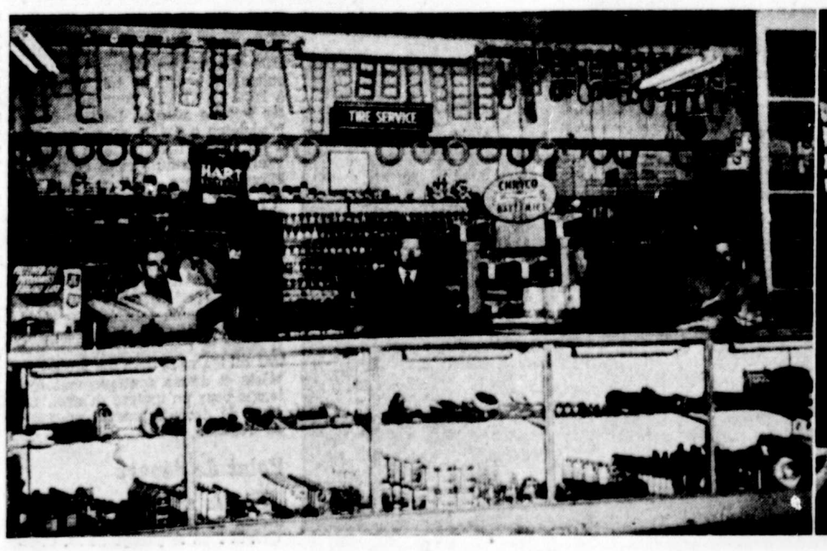
Depuis quinze ans en affaires, M. Lefebvre est marié depuis vingt-cinq ans à Victoria Alarie, fille de feu Désiré Alarie, de la Pointe-du-Lac. Son père, M. Ulric Lefebvre est décédé l'an dernier.

Georges-Emile Lefebvre fait partie de la Chambre de Commerce et de l'Association des Marchands-Détaillants. Il regrette de ne pouvoir consacrer plus de temps aux autres associations, les affaires de son garage ayant coupé court à tous les loisirs qu'il aurait pu avoir.

Il est bien fier de l'entreprise qu'il a bâtie et il rêve encore d'expansion et d'amélioration de ses services. Son bilinguisme parfait l'a très bien servi, de même que son entregent et son sens des affaires.

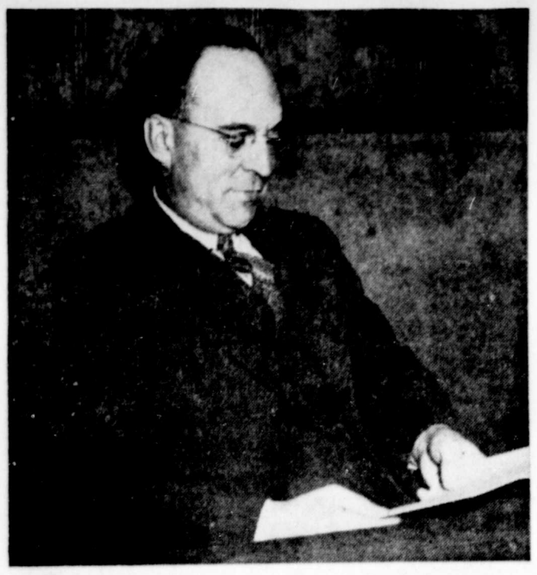


Photo de la maison de M. G.-E. Lefebvre avec le garage y attenant et le poste d'essence. Cet autre garage abrite le service de débossage et de peinture. Photo du bas, à gauche: le comptoir d'accessoires d'auto que M. Lefebvre a fait installer dans la bâtisse de ses ateliers mécaniques; de gauche à droite, MM. François Guy, commis, G.-E. Lefebvre, Armand Levasseur, chef du magasin. Photo de droite: le personnel des ateliers mécaniques au Garage Lefebvre.





Three Rivers Chevrolet envisage l'avenir avec enthousiasme



NOUS ENVISAGEONS l'avenir avec beaucoup d'optimisme, justement parce que nous possédons un personnel bien qualifié et loyal, qui est bien au courant que dans le triangle des affaires, le patron, les employés et le client sont aussi importants l'un que l'autre et que rien n'est bon pour l'un sans l'être pour les trois ensemble." Telle est la profession de foi de M. Aimé Montcalm, vice-président et gérant de Three Rivers Chevrolet Motor Sales, une institution qui s'est taillée une place enviable chez nous et qui a su résister à une crise économique et survivre aux restrictions de guerre.

Cette populaire entreprise qui existe déjà depuis 1929, s'apprête à connaître un grand essor dans cette nouvelle ère de paix, durant laquelle l'automobile sera appelée à jouer un si grand rôle. Durant le conflit, la compagnie dirigée par M. Montcalm, a contribué à faire durer les automobiles, à faire "tourner" les roues du Canada, suivant une expression pittoresque, grâce à sa merveilleuse organisation, à son outillage et à un personnel d'une compétence éprouvée.

Les services

La Three Rivers Chevrolet Motor Sales est dotée d'un service de réparation capable de répondre à tous les besoins de la clientèle. Ce département est organisé de façon à grouper sous un même toit tous les services que requiert l'automobile. Cet important garage ne se limite pas à l'entretien et à la réparation des voitures du groupe General Motors, mais son organisation est en mesure d'exécuter tous genres de travaux sur n'importe quelle marque de véhicules.

Parmi les spécialités de cette compagnie, mentionnons l'alignement des roues, la lubrification, le débossage et la peinture. Dans ces domaines, la Three Rivers Chevrolet Motor Sales possède tout l'équipement nécessaire. Cet outillage lui permet, non seulement, d'exécuter un travail plus efficace, mais d'épargner beaucoup de temps. La politique suivie par cette entreprise s'est révélée très judicieuse surtout durant la guerre, alors que la main-d'oeuvre se faisait rare et que le nombre des réparations s'avérait de plus en plus considérable.

Pour donner à son département des réparations toute l'efficacité voulue, le garage Chevrolet a toujours insisté pour que son personnel de mécaniciens suive les cours spécialisés de General Mo...

Dernièrement encore, M. Oliva Guénette, gérant de service, et M. J.-J. Carbonneau, contremaître des ateliers de réparations, faisaient un stage de deux semaines à Flint, Michigan, pour y suivre un cours organisé par l'institut General Motors à l'intention des gérants de service des Etats-Unis et du Canada. Les cours donnés aux mécaniciens sont perpétuels. Ils sont suivis avec beaucoup d'attention et les mécaniciens doivent, à la fin de ces cours, passer des examens.

Le rayon des pièces

La Three Rivers Chevrolet Motor Sales possède un département des pièces qui pourrait être cité en modèle. Ce département fait la vente des pièces de rechange dans le gros et le détail. Dans ce domaine, la compagnie a pour politique de former des techniciens, grâce à des cours qui leur permettent de savoir comment acheter et mettre en étalage, de même que comment contrôler les articles demandés par la clientèle. Un système d'inventaire perpétuel permet au personnel de savoir à chaque instant du jour le nombre exact de pièces en magasin et, grâce à des locations numérotées, les commis sont en mesure de trouver à une seconde d'avis le morceau demandé. Une carte d'inventaire indique la courbe des ventes des pièces de rechange, c'est-à-dire que l'on sait exactement jusqu'à quel point telle ou telle pièce d'auto est réclamée par le public acheteur. En somme, ce service vise à avoir la bonne pièce à la bonne place dans le bon temps. En plus de vendre toutes les pièces de rechange General Motors, la Three Rivers Chevrolet Motor Sales agit comme distributrice autorisée du pneu Dominion.

En alerte

La Three Rivers Chevrolet Motor Sales se tient sur le qui-vive. Elle veut être prête à reprendre la place enviable qu'elle a occupée sur le marché de l'automobile depuis le début de son existence, jusqu'à la déclaration de la guerre. Elle prévoit que les nouveaux automobiles feront leur apparition d'ici quelques mois. Contrairement à ce que l'on croit dans certains milieux, on ne mettra pas en vente des modèles 1942 retouchés, mais des véhicules tout à fait nouveaux qui comporteront autant de changements et d'améliorations que l'on pouvait en constater d'une année à l'autre, avant le conflit. La General Motors Corporation, qui a fourni un effort de guerre considérable, a acquis durant cette période des connaissances et a mis au point des perfectionnements qui apporteront aux autos de promenade et aux camions des caractéristiques jusqu'ici inconnues.

M. C.-R. Grégoire, gérant des ventes, a entrepris des démarches pour s'assurer les services d'un personnel de vendeurs compétents, afin de répondre aux désirs des clients.

Des garanties

Cette belle entreprise trifluvienne entend maintenir sa réputation en garantissant tout ce qui émane d'elle. Depuis ses débuts, elle a toujours garanti son travail, les pièces vendues, les véhicules neufs mis sur le marché et ses chars usagés. Elle espère garder sa clientèle en donnant toujours à ses clients une véritable valeur pour leur argent. En effet, son mot d'ordre, transmis à tous ses employés, c'est la franchise avec l'acheteur. Jamais cette compagnie n'a tenté de détruire ses concurrents, car sa direction est convaincue que l'on peut tirer un plus grand profit par la coopération plutôt que par une concurrence de corsaires.

Bref historique

La Three Rivers Chevrolet Motor Sales s'est établie à Trois-Rivières, en 1929, en faisant l'acquisition de la franchise du Chevrolet et du Oakland. Durant deux ans, cette nouvelle institution opéra à l'angle des rues St-Pierre et Laviolette, dans l'ancien garage Reed. En 1931, la direction ajouta le Buick à ses lignes de vente. En 1933, on y joignit le Pontiac, l'Oldsmobile, pour y ajouter, par la suite, toutes les marques de General Motors. C'est en 1931, que la Three Rivers Chevrolet Motor Sales fit l'acquisition du garage Baptist, sur la rue Champflour. L'établissement fut transformé et agrandi à plusieurs reprises pour suivre la marche du progrès.

Expansion

La compagnie songe maintenant fort sérieusement, à donner à ses établissements de la rue Champflour une plus grande expansion. Le projet se réalisera d'ici à peu de temps, car les locaux sont insuffisants et ne répondent plus aux besoins actuels, surtout en ce qui concerne le rayon des pièces de rechange.

M. Aimé Montcalm

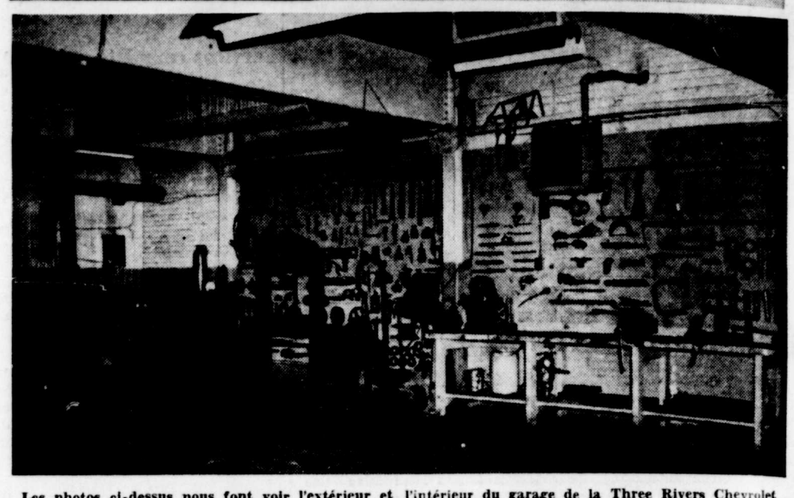
Le succès de la Three Rivers Chevrolet Motor Sales revient en très grande partie à son fondateur, M. Aimé Montcalm, qui en est le vice-président et le gérant, depuis ses débuts, c'est-à-dire depuis 1929. Point n'est besoin de présenter longuement M. Montcalm. A Trois-Rivières, le dynamique président de la Chambre de Commerce est avantageusement connu comme un homme d'affaires avisé et comme un citoyen imbu d'un remarquable esprit civique. Né dans l'Ontario, M. Montcalm est parti au bas de l'échelle pour atteindre les plus hauts sommets du monde des affaires. A quatorze ans, il travaillait sur une ferme. Vers l'âge de seize ans, après un cours stage en Saskatchewan, il allait passer un hiver dans les chantiers aux rapides des Joachim.

M. Montcalm connaît l'automobile pour avoir été mécanicien. En effet, c'est un diplômé en automobile, en tracteur et en moteur à gazoline de Hemphil Trade Schools. Il a travaillé à la réparation de l'automobile à Montréal. Il entra au service de General Motors Corporation en 1923, pour la division Buick, de 1925 à 1926, il a tenu un garage à son propre compte à Montréal. C'est en 1926 qu'il se lança dans la vente des automobiles, l'année suivante, il ouvrait, comme gérant, une succursale de la Chevrolet Motors Sales Company of Montreal, Limited à Verdun. C'est en 1929, qu'il fonda la Three Rivers Chevrolet Motor Sales, à Trois-Rivières, une filiale de Chevrolet Motor Sales Company of Montreal, dont il est le directeur.

Champion des bonnes causes

Depuis son arrivée aux Trois-Rivières, M. Aimé Montcalm s'est identifié à tous nos mouvements. Son dévouement inlassable et son activité débordante en ont fait un champion de toutes nos bonnes causes. Il occupe la présidence de la Chambre de Commerce pour un deuxième terme, et l'on sait quel regain de vie il a su donner à cet organisme. Il est président du comité régional des Cadets de l'Air. Il est membre du comité protecteur de la troupe scoute Cloutier, et de la Ligue de Sécurité. Il fut grand chevalier du conseil 1001. Il organisa les cours de l'Ambulance St-Jean, il fut chef de groupe du C.P.C., durant la guerre. Il est de plus membre du Three Rivers Curling Club, du club de golf, des clubs Bellevue, Radisson, Raquetteurs Laviolette, Ski des Trois-Rivières, et de plusieurs autres associations et clubs.





Les photos ci-dessus nous font voir l'extérieur et l'intérieur du garage de la Three Rivers Chevrolet Motor Sales, sur la rue Champflour que l'on songe à agrandir considérablement dans un avenir rapproché. En bas, une photographie du nombreux personnel de cette compagnie, groupé autour de M. Aimé Montcalm.





On voit ci-dessus le modèle 1946 Chevrolet, que la Three-Rivers Chevrolet Motor Sales offrira bientôt en vente. La photographie apparaissant au haut de la page nous montre M. Aimé Montcalm, vice-président et gérant de cette populaire institution trifluvienne.

LA POPULARITÉ DU PNEU GOODYEAR A FAIT LE SUCCÈS DE M. A. BROUILLARD

GOODYEAR ! Qui ne connaît le nom de la plus importante fabrique de pneus dans l'univers, qui a associé son oeuvre au progrès et au développement de l'automobile. Goodyear ! La marque préférée des automobilistes, réputée par la qualité, la sélection et la consistance de ses produits. Goodyear ! Qui a poursuivi avec une énergie inlassable ses recherches scientifiques dans la production et l'application du caoutchouc synthétique. C'est dans les laboratoires de cette puissante compagnie que des chimistes et ingénieurs s'ingénient à mettre au profit des véhicules modernes l'adresse, l'expérience et toutes les connaissances acquises et approfondies au cours de quarante ans de travail et d'efforts constants.

Une agence indépendante a mené, de par le Canada, une enquête sérieuse, afin de connaître la marque préférée des automobilistes. Goodyear se classe au premier rang avec un pourcentage de quarante-huit pour cent. Il a été démontré avec preuves à l'appui que les automobilistes canadiens employaient de préférence le pneu Goodyear aux autres marques dans une proportion de trois contre un.

Goodyear et la guerre

Durant la dernière guerre, Goodyear a été à la hauteur de la situation en fabriquant plus de quatre millions de pneus et autres articles en caoutchouc qui ont servi aux forces des Nations Alliées, tels que radeaux, ceintures de sauvetage, réservoirs à essence à obturation automatique, des planchers de navires, d'avions et de camions à l'épreuve des flammes, enveloppes transparentes à l'épreuve de l'eau et de l'humidité.

C'est encore Goodyear, qui a remédié le plus à la rareté des pneus en fabricant des produits à base de caoutchouc syynthétique.

En quarante ans

Depuis quarante ans, Goodyear a fabriqué plus de trois cent cinquante millions de pneus, soit des millions de plus que tout autre compétiteur dans la même sphère de production. De grandes compagnies de transport ont révélé que, durant la dernière guerre, les pneus synthétiques Goodyear avaient été d'une consistance telle qu'il n'existait que peu de différence avec les produits d'avant-guerre. Il a été même possible de tenter des expériences heureuses. C'est ainsi qu'un pneu synthétique pouvait subir trente mille milles de parcours avant d'être retouché. Le pneu Goodyear est remarquable par sa consistance et sa fabrication. Il est fait de coton, d'acier et de divers produits chimiques, dont l'azote et le carbone.

Agent exclusif

La popularité et l'expansion du pneu Goodyear ont fait le succès et la prospérité de M. Armand Brouillard, propriétaire du garage portant son nom au Cap-de-la-Madeleine et de la station de service McColl Frontenac, située sur la rue Notre-Dame, aux Trois-Rivières.

M. Armand Brouillard est agent des pneus Goodyear depuis 22 ans en notre région. Par suite des résultats surprenants obtenus dans la vente de ces pneus, il obtint, en 1936, l'agence exclusive pour le district des Trois-Rivières. Comme tous les gens mêlés aux affaires du commerce, le rationnement de la guerre lui a créé certains ennuis et son pouvoir d'achat se trouvait restreint. Incidemment, les automobilistes se virent dans l'obligation de ménager leurs pneus et de les faire réparer au besoin.

La vulcanization

En 1937, M. Brouillard s'est porté acquéreur d'un système de vulcanization, qui a joué un grand rôle dans le progrès de ses deux établissements. La vulcanization consiste à replâtrer les pneus usagés et défectueux. Pour ce faire, M. Brouillard possède le modèle C.V.F., ce qu'il y a de plus moderne pour effectuer le travail. Pour atteindre des résultats probants, il est absolument nécessaire d'avoir une main-d'oeuvre compétente à sa disposition, parce que la vulcanization est chose délicate. Les pneus introduits dans le mécanisme doivent subir une longue préparation et dormir une couple d'heures dans le moule pour la cuisson exigée. M. Brouillard a fait de la vulcanization un succès extraordinaire et, durant la guerre, ses deux établissements ont été débordés d'ouvrage.

Gros fournisseur

A l'heure présente, M. A. Brouillard contrôle le plus gros commerce de pneus entre Montréal et Québec. C'est chez lui que vont s'approvisionner les plus grosses compagnies de transport de notre région. A cause des priorités de guerre, M. Brouillard a été en mesure de fournir les compagnies d'utilités publiques durant le conflit. Lorsque le rationnement des pneus sera aboli, le commerce redevenu normal, les établissements Brouillard seront en mesure de répondre à toutes les exigences des automobilistes et des propriétaires de véhicules de lourd tonnage. On trouvera chez lui des pneus de toutes les grandeurs et de toutes les dimensions.

Fils de terrien

La biographie de M. Armand Brouillard n'est pas longue à faire. Elle nous met toutefois en présence d'un homme qui a lutté avec courage, persévérance et acharnement. Fils de terrien, M. Brouillard est né à Saint-Bonaventure, comté d'Yamaska, le 10 juin 1898. N'ayant pas d'attrait pour la culture, il quitta le toit paternel, à l'âge de 17 ans, pour aller tenter fortune ailleurs. Le Cap-de-la Madeleine a été la première ville à lui offrir l'hospitalité et en arrivant, il entra au service de la St-Maurice Paper où il passa deux ans dans le département du hachage du bois. Il quitta cette compagnie pour la Canada Iron Foundry, où il eut accès au département de la mécanique. C'est là qu'il décida d'orienter définitivement sa carrière dans la sphère qu'on lui avait confiée. Ses préférences allaient à la mécanique. Il laissa la Canada Iron pour entrer au garage Papin des Trois-Rivières et donna pratiquement son temps pour un maigre salaire. Le désir de devenir patron, un jour se réalisa.

Point de départ

C'est en 1923 que M. Brouillard décida de mener sa propre barque. Il loua le garage de M. C.-N. De Grandmont, au Cap-de-la-Madeleine pour s'occuper de réparations générales et, la même année, il obtint une agence des pneus Goodyear. Les affaires prospérant, en 1925, il se portait acquéreur du garage actuel, situé à 691, rue Notre-Dame, au Cap. L'espace était plus grand et l'outillage plus complet. La clientèle croissait dans des proportions intéressantes. A même le garage, M. Brouillard opérait une "machine-shop" avec fonderie. On y coulait des bielles. Durant presque sept ans, M. Brouillard a exécuté d'importants contrats pour diverses firmes.

Aux Trois-Rivières

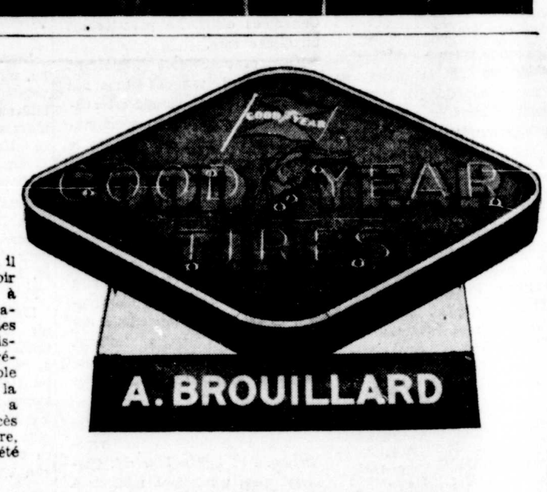
La crise n'a pas amoindri le courage de M. Brouillard, puisqu'en 1933, il ouvrit une succursale dans la station de service de McColl Frontenac, située à 1561, Notre-Dame.

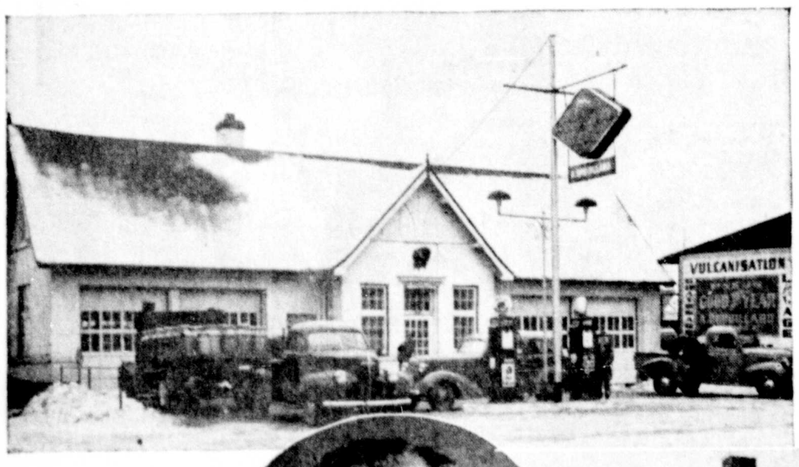
En plus de la réparation générale, de la vente des pneus, M. Brouillard vend les produits si réputés de gazoline et d'huile de la McColl Frontenac. Trois ans après l'ouverture de cette succursale, il se voyait confier par Goodyear l'agence exclusive des pneus pour tout le district ce qui l'incita à abandonner pour toujours les réparations générales pour se confier totalement à l'expansion des produits dont il avait la garde et le dépôt. En 1937, il fit l'acquisition d'une machine à vulcaniser les pneus, la plus moderne de toutes les inventions du genre. Cette machine a surtout prouvé son efficacité et son rendement durant la guerre à l'endroit de ceux qui n'étaient pas éligibles pour obtenir des pneus neufs. La clientèle a beaucoup apprécié l'initiative de M. Brouillard et tous les automobilistes qui lui ont confié des pneus à replâtrer ont été unanimes à reconnaître la valeur de la machine à vulcaniser et la compétence du personnel.

Un modeste

M. Brouillard est un modeste. Il ne fait pas de bruit. Il est tout entier à ses affaires, absorbé par la besogne et la direction de ses deux établissements de façon à ce que la clientèle soit bien servie et reparte satisfaite. Il ne fait pas de politique. Les charges publiques ne l'intéressent guère et ne tient nullement à briguer les suffrages. Il pratique les sports au niveau de son tempérament. Il est membre du club "Sauvage" en Haute-Mauricie et Chevalier de Colomb. Une partie de chasse de temps à autre.

Goodyear, fidèle à sa renommée et à l'expa... a raison d'être fier de son représentant dans le district. Elle a choisi en M. Brouillard "the right man at the right place".









Ci-haut, la station McColl-Frontenac, située rue Notre-Dame, aux Trois-Rivières. Dans le médaillon, M. Armand BROUILLARD, le représentant exclusif des pneus Goodyear dans la région. Ci-dessous, le garage Brouillard, au Cap-de-la-Madeleine. A droite, au bas, M. et Madame A. BROUILLARD, au retour d'une heureuse partie de chasse à Saint-Charles-Gagnier, comté de Rimouski. En haut, à droite, l'annonce lumineuse des pneus Goodyear mettant en relief le nom de leur représentant, M. A. BROUILLARD.



De gauche à droite: Gorden Scales, P. B. Kimball, président; et Louis Lacroix, gérant du service.

Personne n'a plus hâte de voir revenir les produits Ford que M. P.-B. Kimball

DANS UN AVENIR rapproché, Ford Motor Company envahira le marché mondial de l'automobile, du commerce et de l'agriculture avec la création d'une ligne complète de voitures de luxe, de camions de transport, de tracteurs de fermes, d'instruments aratoires, qui constitueront véritablement un élément de surprises pour les gens avides de nouveautés et si anxieux de se départir des véhicules usagés, démodés, pour des modèles de fabrication récente. Cette production intensive et diversifiée atteindra un degré de perfectionnement ignoré jusqu'ici.

Les améliorations apportées à la structure et au mécanisme des types divers de fabrication attesteront des nouveaux procédés découverts au cours de la récente guerre par les ingénieurs-spécialistes de Ford Motor Company. Telle est l'opinion exprimée par M. P. B. Kimball, le sympathique et jovial propriétaire du Garage Kimball Automobile, Limitée.

Lors du dernier conflit, Ford Motor Company a affecté la plus grande partie de sa production au matériel de guerre. Les milliers d'engins, de véhicules fabriqués par cette compagnie ont été envoyés sur tous les champs de bataille d'Asie et d'Europe, et ont porté loin la réputation des productions Ford. Ils ont fait leur marque par la résistance de leur facture et la puissance de leur mécanisme. Avant d'être expédiés sur les nombreux théâtres de guerre, ces véhicules avaient été soumis aux plus rudes épreuves d'entrainement pour servir ensuite dans les secteurs les plus accidentés des continents en feu. Les expériences faites, durant la guerre, et les améliorations apportées seront adaptées aux nouvelles créations qui apparaitront sur le marché international bientôt.

Nouvelle voiture de luxe " Le Monarch "

De tous les autos de luxe nouvellement créés par Ford Motor Company, le " Monarch " sera l'objet d'une attention spéciale. Ce modèle comblera les voeux de milliers d'automobilistes en quête de renovation. Le " Monarch " sera remarquable de précision et de qualité. Plus dispendieux que les autres marques de luxe construites par cette compagnie, le " Monarch " accusera un niveau de perfectionnement plus élevé; une découverte unique en son genre.

Les tracteurs de ferme

Ford Motor Company s'est aussi spécialisé dans la production des tracteurs de ferme depuis plusieurs années. A l'heure présente, cette compagnie est la seule à offrir en vente des tracteurs munis du levier hydraulique. Cette amélioration a eu pour effet de faciliter le travail du fermier surtout dans le labourage. Cette invention permet de sauver du temps et représente, à la fin de l'année, une forte économie pour le cultivateur. Les possesseurs du tracteur " Ford " ne cessent de faire les louanges de cet instrument de ferme qui rend des services exceptionnels. Kimball Automobile, Limitée en a vendu un certain nombre durant la guerre et n'eût été le nombre limité des instruments de ce genre, les ventes se seraient multipliées.

M. Phil. Kimball

Il n'y a pas d'homme aux Trois-Rivières, qui ne connaisse " Phil " Kimball. Ce grand gaillard au sourire engageant est d'une galanterie remarquable. C'est le type de l'Américain racé, à la verve intarissable. Avec lui, il n'est jamais question de race, de religion. Il a de la largeur de vue et sait respecter l'opinion d'autrui. Il aime la vie et sait en apprécier toute la saveur et le charme.

Son personnel le tient en haute estime. On dirait d'une entreprise familiale. Il a confiance en ses employés qui le lui rendent bien. Cela explique la stabilité et le rendement exemplaire du personnel.

M. P. B. Kimball est né à Portland, Oregon, en 1898. Il a fait son éducation à New-York. Il prit part à la première grande guerre de1914-1918 et en sortit avec de titre de lieutenant d'aviation. Démobilisé, il entra, en 1919, au service de la Cleveland Tractor Company et fit connaissance de l'acteur français bien connu, Jean Murat, à qui il a voué son admiration et son amitié. Murat avait traversé l'Atlantique pour se familiariser et parfaire ses connaissances dans l'étude de l'avionnerie. Ils devinrent associés en affaires et ouvrirent à Montréal une succursale. La nostalgie força Murat à rentrer en France, un an plus tard.

Son premier voyage au Canada date de 1919 et la première ville qu'il visita fut Trois-Rivières, et le premier citoyen qu'il y rencontra fut M. C. O. Baptist. Il profita de la circonstance pour piquer une pointe vers le nord et se rendre à La Tuque. Un accident en cours de route l'obligea à passer six mois à l'hôpital de La Tuque. Un mal pour un bien, puisque le patient réussit à apprendre les premières notions de la langue française et à se familiariser avec le vocabulaire.

M. Kimball resta à l'emploi de la Cleveland Tractor Company jusqu'en 1925. Pour le compte de cette compagnie, il a parcouru presque toute l'Amérique du Nord y compris le Mexique, d'où il revint l'esprit meublé des beautés de la langue parlée. En 1925, il laisse cette compagnie pour entrer au service de la Chrysler Corporation, comme agent-vendeur. Cinq ans plus tard, en 1930, il s'abouche à la Ford Motor Company et vient s'établir à Montréal. Tour à tour, il devient agent-vendeur dans l'est de notre province, gérant de succursale et gérant des ventes, jusqu'en 1938, alors qu'il achète de M. Eddy Martin, aux Trois-Rivières, l'entreprise d'aujourd'hui, le garage qui porte son nom.

34 employés

Le garage Kimball Automobile, Limitée, dispose d'un personnel de trente-quatre employés, reconnus par leur compétence, leur débrouillardise et leur esprit d'initiative. Plusieurs d'entre eux sont au poste depuis l'arrivée de M. Kimball aux Trois-Rivières et ne demandent qu'à continuer de servir sous un patron aussi affable et condescendant. La devise de l'établissement: " Nous sommes ici pour bien servir ", est appliquée dans toute sa rigueur.

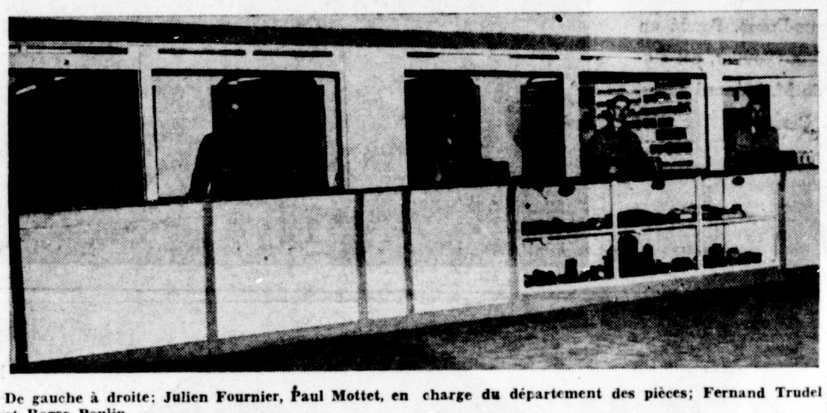
Le personnel de cet établissement est aussi réputé pour sa courtoisie et son amabilité auprès du public. M. Kimball est fier de ses hommes et ne leur cache pas sa satisfaction.

Le comptoir des pièces de rechange est complet et des hommes d'expérience et très versés dans la matière servent le public. On y trouve de tout et particulièrement les pièces de rechange pour les vieux modèles et, à plus forte raison, les accessoires se rapportant aux modèles récents. Pour la réparation des véhicules, l'établissement compte des mécaniciens de grande valeur, trempés par l'expérience du mécanisme et les années de service.

Un homme actif

Enfin, M. P. B. Kimball s'est révélé un homme non seulement actif en affaires, mais aussi dans le domaine social et sportif. Il est vice-président de la Chambre de Commerce, directeur du club de raquetteurs Le Laviolette, membre à vie du Radisson, membre des Elks, du Three Rivers Curling Club, de la Navy League, représentant officiel sur le comité d'arbitrage provincial et fait partie du comité de réhabilitation pour l'après-guerre, de la Fédération des Vendeurs d'automobiles du Canada, de l'Association des Vendeurs d'automobiles de la province de Québec.

Comme tous les hommes sérieux en affaires, le principal hobby de M. Kimball est le travail avant tout. De temps à autre, il ne déteste pas voir un bon match de boxe ou de lutte. Il participe aux excursions des raquetteurs et compte parmi les plus assidus aux réunions périodiques. Il s'associe à ses employés pour jouer aux quilles. Il manifeste beaucoup d'habileté au curling. Le baseball reconnait en lui un supporteur généreux, un abonné régulier. Depuis quatre ans, il demeure à Baie Jolie, où il a fait l'acquisition d'un beau domaine qu'il a transformé et enjolivé. Quelques acres de terre lui fournissent l'occasion de cultiver tous les légumes propres à la consommation domestique. Il coule une vie douce et paisible à la campagne, loin du bruit et des inconvénients de la ville en compagnie de son épouse et de son beau-fils, le lieutenant d'aviation Gordon Scales, qui a fait la rude campagne de Birmanie. Gordon est entré au service de l'entreprise paternelle et espère marcher sur les traces de la tête dirigeante.



De gauche à droite: Julien Fournier, Paul Mottet, en charge du département des pièces; Fernand Trudel et Roger Poulin.



De gauche à droite: Mlles Denise Pronovost, Denise Douville et Ruth Lamy. A l'arrière-plan: Jean-Paul Pépin, secrétaire-trésorier.



De gauche à droite, première rangée: MM. Moise Gagné, Adrien Longval, Henri Hubert, Maurice Racine, J.-L. Champoux, contremaitre; Lucien Bergeron, Marius Gendron, contremaitre; Albert Trudel, Marcel Dufresne et François Rivard, contremaitre. Deuxième rangée: de gauche à droite: MM. Laurent Mongeau, Marcel Beaumier, Jean-Paul Biron, Gérard Boisvert, Gustave Marchand, Maurice Julien, Marcel Nadeau, Adonai Cormier et Florian Doyon.



M. Bruno Quessy, un pionnier de l'auto à Trois-Rivières

DANS la galerie des hommes d'affaires et des chefs d'entreprise de notre ville, il faut présenter M. Bruno Quessy, populaire figure du monde de l'automobile, l'outil dans une main et la plume de l'autre. Cet homme, que l'on voit aujourd'hui, à la tête de l'un des plus gros garages d'automobile de la région, pratique encore activement son métier de mécanicien. Malgré tous les soucis de l'administration qui lui retombe entièrement sur les épaules, on peut le voir presque quotidiennement aux prises avec les problèmes de la mécanique et du service de sa nombreuse clientèle. Il est véritablement l'âme de son entreprise. Aucun détail, si minime soit-il, ne lui échappe, et c'est à lui que l'on fait appel, dans tous les cas difficiles, qui se présentent dans le métier.

Un pionnier de l'automobile

Le nom de M. Bruno Quessy s'associe aux débuts épiques de l'âge d'or des véhicules-moteurs, à Trois-Rivières et même au Canada.

En effet M. Quessy fut l'un des premiers mécaniciens à se pencher sur un moteur d'automobile dans notre région. Il s'est acquis dans ce domaine une réputation enviable, faite de compétence, de courage et d'initiative.

Homme d'action et de peu de mots, M. Quessy a pris très jeune le goût du travail. Orphelin, dès l'âge le plus tendre, il a appris de bonne heure, ce que c'était que de gagner son pain à la sueur de son front. A dix ans, il était déjà familier avec les rudes travaux des champs, à Sainte-Geneviève de Batiscan, où il est né.

Son apprentissage

Il a appris son métier de mécanicien, à l'âge de quinze ans, à la fonderie de Joliette. Ses débuts tout à fait au bas de l'échelle ont exigé un beau courage et bien du renoncement. Il est arrivé à Trois-Rivières vers 1909. En 1912, il se rendait à Shawinigan, travailler comme mécanicien à la Belgo. Le soir il suivait des cours



à l'école technique de Shawinigan et il obtint un diplôme de dessinateur mécanique. M. Quessy fut toujours un homme d'étude. Toute sa vie il a cherché à apprendre.

Retournons à 1909. A cette époque M. Bruno Quessy était un tout jeune mécanicien, à l'emploi des ateliers J. Albert Duplessis, exploités par la suite, par M. Arthur Paré, sur la rue Saint-Georges. L'année 1909 marque ses vrais débuts dans l'automobile. Vers ce temps, les premiers automobiles faisaient leur apparition à Trois-Rivières. On voyait circuler dans nos rues des McClaughlin, des Maxwell, des E. M. F., des Clément-Maillard, des Warren, des Flanders, des Wescott et combien d'autres marques d'autos. Parmi les premiers propriétaires de voitures-automobiles, il faut rappeler les noms des ex-échevins Napoléon Lamy et Majorique Lafontaine, de MM. Earl Baptist, J. F. Boulet, gérant de la Banque d'Hochelaga, Edmond Dufresne, Adélard Provencher, pronotaire, du sénateur Montplaisir, de Wilfrid Descôteaux, de M. Thomas Bournival, avec son auto-boghei.

Les débuts de l'automobile dans notre ville ont conservé un certain cachet d'héroïsme à la don Guichotte. Et les premiers mecaniciens, comme les premiers automobilistes, ont connu bien des aventures, qui prennent aujourd'hui avec le recul du temps, certains aspects comiques, quand les survivants de l'enfance de l'auto, se mettent en frais de les évoquer.

Ces étranges véhicules qui faisaient un tapage d'enfer ne réussissaient pas toujours à soutenir cette orgueilleuse réputation de marcher tout seul. Bien souvent l'auto s'arrêtait en pleine route ou au beau milieu d'une rue, après quelques pétarades, et refusait obstinément d'aller plus loin.

Il fallait convoquer les mécaniciens et ceux-ci devait faire appel à toutes les ressources de leur initiative, pour résoudre les problèmes que posait ce nouveau produit de la mécanique. Bien souvent, on constatait que le véhicule manquait tout simplement d'essence, ou de courant électrique, mais il fallait le savoir...

Un garage moderne

M. Quessy, l'un des premiers "docteurs" de l'automobile, se familiarisa rapidement avec tous les secrets de ce nouveau moyen de locomation. Il en connut bientôt toutes les maladies et tous les bobos. Dès les débuts il a su entrevoir les immenses possibilités de l'automobile, et quel rôle important ce mode de transport jouerait dans notre vie économique. Grâce à son travail, à son goût de l'étude, il s'est taillé dans ce domaine une place enviable. Son garage situé sur la rue Saint-Maurice est l'un des plus importants de la région.

C'est une organisation moderne, établie sur de solides bases d'affaires, et qui possède toutes les qualités nécessaires pour répondre aux exigeances de plus en plus grandes de l'automobilisme. Le garage Quessy est parfaitement outillé. Douze hommes y travaillent, dont quatre mécaniciens d'une compétence éprouvée et trois débosseurs.

Le garage Quessy est le véritable hôpital de l'automobile. Depuis près d'un quart de siècle, il a bien servi la clientèle trifluvienne. En tout temps, et tout particulièrement durant la guerre qui a entraîné toute une série de restrictions génantes dans ce domaine, le garage Quessy a prouvé son utillité, en prolongeant la vie et la durée des véhicules usagés.

Un peu d'histoire

Après avoir travaillé pour les ateliers Duplessis et Paré, M Quessy est passé à l'emploi des Lymburner, à qui revient l'honneur d'avoir tenu le premier garage d'autos et d'avoir été les pionniers de la vente de la gazoline, à Trois-Rivières.

Vers 1911 ou 1912, M. Quessy a travaillé au garage de la rue Champflour construit par MM. Arthur Paré et C. O. Baptist.

Par la suite il a ouvert un garage à son compte en société avec M. Lizotte, à l'angle des rues Saint-Roch et Saint-Philippe, dans un local qui avait été occupé auparavant par des voituriers.

Un peu plus tard, M. Quessy, avec MM. Tom, Fred et Wallace Argall et M. Lizotte construit le garage Argall, à l'angle des rues Saint-Pierre et Laviolette.

Sur la rue Notre-Dame

C'est en 1921, que M. Quessy se lance pour de bon dans le commerce et la réparation des automobiles, à son propre compte, sur la rue Notre-Dame, à l'endroit occupé par un ancien moulin à scie de M. Godin.

Rue Saint-Maurice

L'augmentation rapide et considérable de son entreprise l'oblige quelques années plus tard, à se construire un garage neuf, sur la rue Saint-Maurice, à l'endroit où il se trouve aujourd'hui. Le garage Quessy occupa ses nouveaux locaux au printemps de 1924 et un an plus tard il doublait son espace en achetant le garage des frères Marchand, qui était contigu.

L'entreprise de M. Quessy, sur la rue Saint-Maurice a connu une expansion fulgurante, tant dans le domaine des réparations que de la vente des autos. Tout le monde se rappelle de M. Bruno Quessy, comme le représentant des autos Overland, Willis-Knight, Whippet, Willis et Graham-Paige. Des centaines de ces automobiles ont été vendues dans notre ville et dans notre région de 1925 à 1933.

Presque totalement ruiné, il s'attela résolument à la besogne et recommença au pied de l'échelle. Aujourd'hui il a repris fièrement la place qui lui revient dans le monde de l'automobile. Le soleil de la prospérité brille de nouveau sur son entreprise, qui regarde l'avenir avec confiance.

M. Bruno Quessy est le troisième vice-président de la Coopérative de l'automobile, un organisme fondé récemment et qui groupe déjà plusieurs centaines de garagistes.

Vers le succès

M. Bruno Quessy, qui depuis les tout débuts de l'automobile dans notre ville, n'a cessé d'étudier tous les problèmes de cette ligne, de se tenir au courant de tous les développements, se prépare à connaitre de nouveaux succès dans cette ère nouvelle qui s'ouvre avec la fin de la guerre.



En haut à droite, M. Bruno Quessy, propriétaire du garage, à son bureau. Ci-dessus, M. Bruno Quessy et un des mécaniciens penchés sur un moteur d'automobile. Dans la deuxième photographie ci-dessus, on voit M. Maurice Quessy, professeur à l'école Technique et M. Fernand Quessy, commis au magasin, illustrant une scène du département de débossage des carrosseries d'auto. Ci-contre à droite: Jacques Quessy donne une démonstration à l'aide du chargeur ultra-rapide que l'on utilise pour les accumulateurs. En bas la photographie du garage Quessy, rue Saint-Maurice, avec le personnel de la maison.

Devant l'épreuve

Comme toute l'industrie de l'automobile le garage Quessy a subi profondément les contre-coups de l'effroyable crise économique, qui s'est abattue au pays durant les années qui précédèrent la guerre. En 1933 M. Quessy voyait s'écrouler ses affaires. Il fit face à la musique avec un étonnant courage.

Deux de ses fils travaillent maintenant avec lui: Fernand, comme commis de bureau et Jacques comme mécanicien-électricien. Son autre fils Maurice, est professeur, à l'école technique. Enfin un autre de ses fils, Jean-Paul, a fait la guerre comme membre d'une unité de transport, en Belgique et en Allemagne. Il fait partie actuellement des troupes d'occupation canadiennes en Allemagne.



L'entreprise privée au travail dans la vallée du St-Maurice

M. O. Ménard dans le commerce de mercerie depuis 30 ans

Il n'y a pas un élégant ni un homme bien mis des Trois-Rivières et ses environs qui ne connaisse, pour y être entré et avoir acheté quelques articles de merceries ou vêtements pour hommes, la maison Ménard & Cloutier Ltée fondée en mars 1937 et située rue Notre-Dame.

Aujourd'hui, qu'un de ses fondateurs est disparu, la maison est devenue une entreprise entièrement familiale, car elle est dirigée par M. Ovila Ménard cofondateur et co-propriétaire du commerce et son fils Paul.

A l'époque où les portes de Ménard & Cloutier Ltée furent ouvertes, il y avait déjà longtemps que M. Ménard était connu de la population trifluvienne. En effet, vétéran dans la ligne, il comptait de nombreux amis parmi la clientèle qu'il servit pendant des années pour le compte d'autres commerces du même genre.

C'est donc en toute confiance et connaissance de cause qu'il se lança dans la grande aventure et prit l'initiative de partir lui-même en affaires. Il n'eut jamais à regretter cette décision, car de semaine en semaine, de mois en mois et d'année en année la maison progressa au point qu'aujourd'hui sa réputation n'est plus à faire et son bon renom est répandu aux quatre coins de la région.

Débuts il y a 33 ans

Parce que M. Ovila Ménard est aujourd'hui à la tête d'un commerce florissant cela ne veut pas dire qu'il a toujours eu la vie facile. Loin de là, car, lorsque nous allons en arrière et que nous nous reportons à ses débuts dans le commerce de la mercerie et vêtements pour hommes, qui date déjà de 33 ans, nous nous rendons vite à l'évidence qu'il a chèrement gagné ses succès.

Chez Max Beauvais

Dès sa seizième année, alors que la majorité des jeunes gens de cette âge ne pensent encore qu'à s'amuser, M. Ménard commençait à travailler pour le compte de la maison Max. Beauvais, rue Saint-Jacques à Montréal. Cela se passait en 1912. Une fois initié à la vente, la maison pour le compte de laquelle il travaillait, ne tarda pas à reconnaître ses qualités et le nommait vendeur à son magasin de la rue Ste-Catherine ouest. La promotion était belle, mais aussi coûteuse. En effet, rue St-Jacques le magasin n'était jamais ouvert le soir et même on fermait les portes le samedi après-midi. Rue Sainte-Catherine, ce fut une toute autre histoire. Les heures de travail étaient vraiment d'une longueur exagérée puisque le vendredi et le samedi soirs, après une semaine bien remplie, on ne quittait jamais le magasin avant dix heures, onze heures et même minuit.

Avec Fashion Craft à Trois-Rivières

Peu importait le dur labeur. M. Ménard voulait réussir. Son courage indomptable et sa forte énergie lui furent d'un précieux secours et bientôt il était nommé assistant-gérant de ce magasin. Les années s'écoulèrent lentement.

Rien ne semblait vouloir changer, lorsque soudainement M. Ménard apprend qu'il est nommé gérant aux Trois-Rivières pour la Maison Fashion-Craft. De Trois-Rivières, il ne connaissait que le nom de l'endroit pour y être passé quelques fois en automobile.

A ce point de notre entrevue, M. Ménard est heureux de nous déclarer qu'il n'a jamais connu d'endroit où l'hospitalité est si franche et si généreuse qu'aux Trois-Rivières. Il se fait aussi un devoir de dire à qui veut l'entendre que de nombreux clients des débuts sont devenus par la suite ses amis personnels.

Pour ceux qui connaissent M. Ménard cela est facile à comprendre, car sa courtoisie, sa délicatesse et son infatigable sourire sont autant de qualités qui nous attachent à sa personne.

Aidé par son fils

La curiosité est légitime, même chez les hommes, lorsqu'il s'agit de faire connaître une personnalité du commerce, et c'est pourquoi nous demandions à M. Ménard les raisons qui l'avaient amené dans cette sphère d'activités. Elles sont bien simples, nous répond M. Ménard, et le grand responsable fut un de mes oncles M. Jos. Ricard qui à ce temps, était lui-même dans le commerce. En fait, ajoute M. Ménard, tous mes parents étaient eux-mêmes dans le commerce et il aurait été difficile pour moi de me lancer dans une autre sphère d'activités, d'ailleurs c'était en moi. Les années n'ont fait que confirmer l'excellence de son choix.

C'est avec un enthousiasme bien légitime que M. Ménard nous parle de son fils, Paul, qui est son assistant et son associé.

Initiation graduée

Il est intéressant de noter que c'est M. Ménard lui-même qui a initié son fils à l'art de vendre et au secret du commerce. Au début le jeune Paul travailla au bureau durant ses vacances. Le goût du commerce s'empara de lui. Le succès de son père le gagna complètement et dès lors, il se consacra entièrement aux affaires.

Sur les sages conseils de son père, il entreprit de passer l'un après l'autre les différents départements du magasin afin d'acquérir une profonde connaissance des merceries et vêtements pour hommes.

vendues en un an. Dix mille chemises

C'est ainsi qu'il servit aux comptoirs des cravates, des bas, des chemises, sous-vêtements, mouchoirs etc, etc. En parlant de cravates, mentionnons que la maison Ménard & Cloutier fut la première à mettre sur le marché aux Trois-Rivières, la fameuse cravate "Triomphe - française".

Plusieurs commerçants trouvèrent M. Ménard bien osé de mettre en vente une cravate au prix si élevé, mais le temps prouva amplement qu'il avait raison de croire que les acheteurs aiment le beau et le bon, il n'est plus possible de la faire venir de France, mais avant longtemps, elle reviendra et M. Ménard sera heureux de l'offrir de nouveau à ses clients. Pour le moment, il tient les cravates de qualité des marques Forsyth et Aristo.

Croyez le ou non, mais plus de 10,000 chemises sont vendues par année, par cette importante maison.

Après son stage dans ce département, le jeune Paul fut guidé par son père vers celui dit de la confection. Distributeurs exclusifs des fameux vêtements Semi-Ready confectionnés d'avance ou faits sur mesures, la maison Ménard & Cloutier Ltée n'a pas de plus ardent désir que de pouvoir accommoder sa nombreuse clientèle comme avant la guerre, alors qu'il n'existait auune restriction. "Le bon vieux temps reviendra sûrement" nous déclarait les propriétaires de Ménard & Cloutier.

Au nombre des importantes innovations faites chez Ménard & Cloutier depuis les débuts du magasin, nous notons la suivante parce qu'elle dénote jusqu'à quel point M. Ménard est doué du véritable esprit d'initiative qui assure la prospérité d'une entreprise. Se rendant compte que l'achat des merceries pour hommes se faisait pour la moitié par les épouses, M. Ménard ouvrit un nouveau comptoir pour les femmes. On y voit des foulards, des mouchoirs de tête, des gants, des mitaines, des couvertures pour bébés.

Encouragement à l'artisanat

La maison Ménard & Cloutier Limitée aime encourager l'artisanat, c'est pourquoi elle tient une grande quantité d'articles fabriqués à la main ou tissés par les gens de chez-nous. C'est là un magnifique exemple qui devrait être suivi par un plus grand nombre de marchands locaux, car en plus de mettre en vente des articles de qualités supérieures, cela favorise l'expansion de la petite industrie dans notre région et aide grandement au développement des talents d'artistes qui sont par centaines dans notre milieu et que nous soupçonnons à peine.

Fort de l'expérience acquise durant ses stages dans les différents départements du magasin et en guise de récompense, Paul Ménard devenait en 1942 lors de la réorganisation de la maison Ménard & Cloutier, secrétaire-trésorier de la compagnie.

M. Ovila Ménard en est le président. Marié, M. Ovila Ménard est père de six enfants dont deux garçons Paul et Pierre et quatre filles, Denise, Camille, Renée et Collette.

Inutile d'ajouter que Pierre est aussi destiné au commerce et qu'il poursuit avec ardeurs ses études en attendant le grand jour de ses débuts. La maison Ménard & Cloutier Ltée, entreprise familiale s'il en est une, est une de nos maisons canadiennes-françaises dont nous pouvons être fiers et qui ne craint pas d'offrir sa marchandise à qui que ce soit, parce que c'est toujours la meilleure.







Photos extérieures et intérieures du magasin Ménard et Cloutier, rue Notre-Dame. Fondé en mars 1937 par MM. Ménard et Cloutier, cet établissement est la propriété de M. Ménard seulement depuis la mort de M. Cloutier.

Réal Pelletier débuta en affaires aux Trois-Rivières il y a 25 ans

UN NOMBRE des commerces trifluviens qui ont fêté cette année leurs noces d'argent, il faut citer celui de M. Réal Pelletier, marchand de chaussures de la rue Notre-Dame.

Il y a en effet vingt-cinq ans cette année que M. Réal Pelletier, après avoir acquis une expérience précieuse dans divers emplois venait ouvrir un magasin aux Trois-Rivières,

Débuts à Montréal

C'est tout jeune qu'il décida de quitter Saint-Joseph de Lévis, où il demeurait avec sa famille pour tenter sa chance dans la grande ville. Ambitieux, déjà animé par le désir de se lancer dans le commerce, il eut vite compris que Saint-Joseph de Lévis offrait peu de promesses d'avenir à un jeune. Et c'est pourquoi, après avoir complété ses études au collège Notre-Dame de Lévis, dirigé par les Clercs de Saint-Viateur, il entre à l'emploi de la Sheet Metal Products à Montréal. On lui donne une position dans le bureau de comptabilité. Peu de temps après il passe au service de la Hudson Bay Knitting Co. Il s'occupe encore de comptabilité.

Ce stage dans deux grandes entreprises devait lui être d'une très grande utilité plus tard dans la vie.

Réal Pelletier, durant tout ce temps, n'avait pas oublié son intention de posséder un jour son propre commerce. Il continua d'étudier tout en travaillant. Lorsqu'il eut enfin opté pour le commerce de la chaussure, il se rendit à la Ames Holden McReady Ltée, le plus gros manufacturier de chaussures du Canada, à cette époque, et demanda de faire partie de l'organisation. Parce qu'il avait une expérience de quelques années dans la comptabilité, on le nomma en charge de ce département (division des crédits pour les succursales de l'est du Canada.)

Pendant dix ans, Réal Pelletier travaille ferme. Son ardeur au travail le fait remarquer de ses patrons. Lorsqu'il leur demandera qu'on lui donne l'occasion d'étudier la fabrication de la chaussure, ils consentiront de bonne grâce.

A Trois-Rivières en 1920

Fort de son expérience et connaissant bien les différentes villes de la province pour en avoir fait plusieurs fois la visite au nom de la compagnie, comme vérificateur, (puisqu'il avait pour tâche de vérifier la stabilité des clients de la maison) M. Pelletier le temps venu de partir à son compte n'hésite pas à fixer son choix sur Trois-Rivières, en 1920.

Trois-Rivières lui apparaissait alors comme la ville par excellence à quiconque voulait réussir en donnant le meilleur de soi-même.

M. Pelletier fit donc l'achat du magasin U. Magny, situé sur la rue Notre-Dame en face de la bâtisse actuelle de la Banque de Montréal. Le magasin fut ouvert sous le nom de Pelletier et Cloutier Enrg. Les débuts furent humbles, mais les progrès suivirent rapidement.

Après quelques années, l'exiguité du local et la clientèle de plus en plus nombreuse, forcèrent le magasin à se transporter dans un local plus vaste, rue Notre-Dame, en face du magasin J.-L. Fortin.

C'est en 1933 que Pelletier et Cloutier Enrg., disparut pour faire place au magasin Réal Pelletier Ce devait être le site définitif du magasin Pelletier qui reste encore au premier rang des magasins de chaussures des Trois-Rivières, réputé par l'excellence de son service, la courtoisie de son personnel et la qualité de ses produits.

Marchandises de première qualité

Pour les hommes le magasin Réal Pelletier offre les lignes Invictus et Strider de la Eagle Shoe Cie, manufacture canadienne-française.

Les produits Scott-Mc Hale et de Mc Farlane-Lefebvre. Les fameuses chaussures anglaises K-shoes et Lee's shoe dont le Magasin Pelletier à ici les agences exclusives. Il est vrai que durant la guerre ces marques n'étaient pas sur le marché, mais d'ici bientôt elles y reviendront et M. Pelletier sera heureux de les offrir de nouveau à ses bons et nombreux clients. Toute cette enumération de chaussures pour hommes, ne doit pas faire oublier de mentionner la fameuse chaussure Arch-Preserver, qui est un bijou de perfection et de durée.

Dans la vitrine réservée aux chaussures pour dames, on remarque les souliers faits à la main Del-Grange, reconnus comme la perle des chaussures pour dames fabriquées au Canada. Il y a aussi celles de Murray Shoe Cie, dont la marque Reel-Hagger est renommée et connue. Dautres produits comme ceux de la maison Gagnon et Lachapelle, et Lane Shoes.

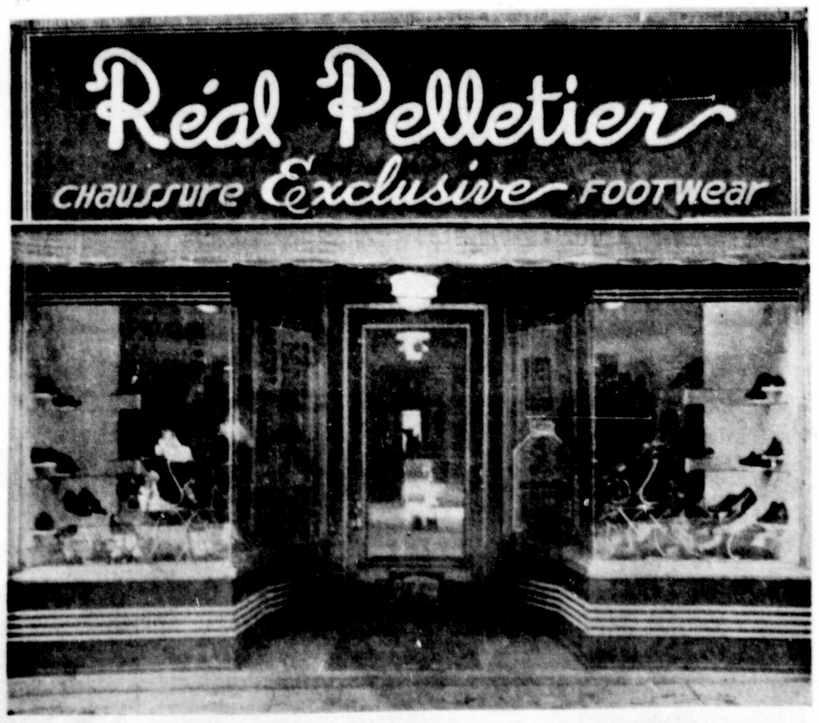
En jetant un regard en diagonale, on aperçoit les chaussures d'enfants "Chat-Botté" fabriqués par la Slater Shoe Cie, et aussi la Mickey Mouse.

Et si nous poussons un peu plus loin notre examen de toutes les marques et tous les produits que vend le magasin Pelletier, nous rencontrons les fameux Brauser's Research, les pantoufles d'intérieur, les bottines de ski et patin ordinaires ou de fantaisie produits de la maison Daoust et Lalonde marque Dalco, ce qu'il y a de mieux au Canada. On y voit aussi les caoutchoucs Goodrich dont la qualité et le style sont insurpassables.

Neuf employés

Aujourd'hui la maison Réal Pelletier compte neuf employés au service de la clientèle alors qu'au début il n'y en avait que 3. C'est là une preuve irréfutable que M. Pelletier met tout en oeuvre pour donner à chaque client toute l'attention possible et le service le plus courtois qui soit. M. Pelletier a toujours considéré que service et courtoisie, ajouté à la bonne qualité des produits qu'on met en vente sont gage de succès. Il ne faut pas oublier de faire mention de l'appareil Rayon-X que le magasin Pelletier met à la disposition des clients afin que ceux-ci voient comment leurs pieds sont placés dans les chaussures qu'ils achètent et s'ils y seront confortables ou non. D'ailleurs M. Pelletier met aussi à la disposition de sa clientèle un pédiâtre de longue expérience. En effet, M. A. Hevey se tient continuellement au magasin pour y servir le public.

Marié, et père de deux enfants, Mlle Suzanne qui actuellement parfait ses études anglaises et espagnoles à Toronto après avoir complété son cours chez les Dames Ursulines de Shawinigan et Jacques, écolier au Jardin de l'Enfance des Trois-Rivières.





M. Réal Pelletier, populaire marchand de chaussures des Trois-Rivières, qui débutait en affaires ici en 1920 est aujourd'hui à la tête d'un commerce florissant.

A gauche, Jacques, le jeune fils, de M. Réal Pelletier, étudie au Jardin de l'Enfance dirigé par les Filles de Jésus.





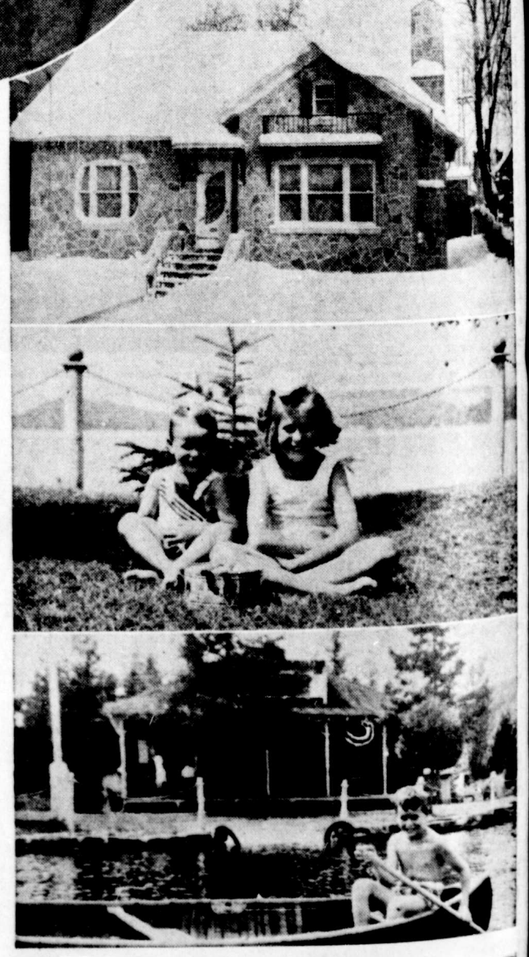
Son domaine du Lac Rouge

M. Pelletier est membre de la St-Jean-Baptiste, de la Chambre de Commerce, des Chevaliers de Colomb, des Marchands détaillants dont il fut un des pionniers et le président local durant plusieurs années.

Aujourd'hui, alors qu'il se dit vieux, M. Pelletier ne fait plus de sport actif, sa distraction favorite est de se rendre à sa maison d'été au Lac Rouge, pour faire de la chaloupe, pêcher et nager mais dans son jeune temps il fut grand amateur de hockey, de baseball et de tennis.

Au cours de sa longue carrière dans le commerce de la chaussure il eut pendant 12 ans un magasin à Shawinigan, mais l'an dernier pour raison de santé il s'en départit à regret, car il avait éprouvé toujours une grande satisfaction à servir la clientèle de Shawinigan, à qui il nous prie d'offrir sa gratitude pour le bel encouragement qu'on lui donna.

M. Pelletier est un trifluvien qui fait honneur à sa ville et il est heureux de compter parmi nous, une foule d'amis et de bons clients qu'il s'efforce toujours de satisfaire.



A droite de haut en bas: la jolie maison de M. Réal Pelletier, rue Sainte-Ursule; une photo prise au chalet du Lac Rouge où M. Pelletier passe la belle saison avec sa famille. Un aspect du lac montrant à l'arrière plan, la maison d'été de M. Pelletier.
A gauche: M. Réal Pelletier tout fier de sa prise exhibe une superbe truite. La pêche reste l'un de ses sports préférés.

Le triangle de l'abondance

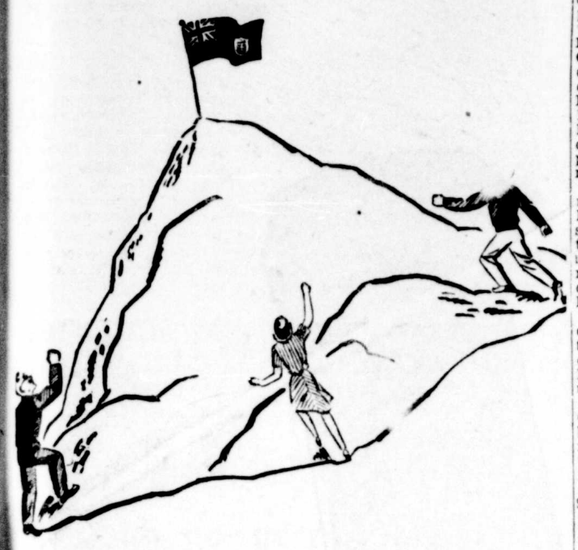
(Suite de la page 91)

Ni l'ouvrier ni l'homme d'affaires ne doivent l'oublier. Toute centralisation, collusion ou coalition d'hommes d'affaires ou d'ouvriers qui a pour but de restreindre la production est une trahison économique. Elle dépouille la natioon canadienne de son pouvoir d'achat.

En somme, le patriotisme économique a deux commandements catégoriques: *le premier* est qu'il est du devoir de tout Canadien qui a des disponibilités d'essayer d'affecter une partie de ce capital à l'achat de meilleurs outillages pour la classe ouvrière; *le deuxième* est qu'il est du devoir de tout Canadien de consacrer son intelligence et ses moyens d'action aux intérêts ouvrirs, en tant qu'ils concernent la production à meilleur compte, grâce à ce meilleur outillage, de plus de marchandises de toutes sortes.

Ce n'est qu'ainsi que de plus en plus, l'abondance étendra ses bienfaits sur notre beau pays.

Ce n'est pas plus compliqué que ça! La coopération de trois éléments du corps social, instruits de leurs droits, de leurs privilèges, de leurs libertés, et guidés par la justice et le patriotisme! Tel est le TRIANGLE tout-puissant qui peut donner au Canada la place glorieuse qui est son dû.



Le vrai nationalisme s'appuie sur la coopération économique.

Bons salaires et bons profits vont de pair

TELLE FUT l'une des remarques faites par M. P.-C. Armstrong, économiste au C.P.R., au cours d'une causerie qu'il donnait, ces jours derniers, au club Kiwanis Saint-Laurent, et qu'il avait intitulée: "l'économie d'après-guerre." Nous sommes pleinement d'accord avec lui sur bien des choses, il est de bon augure de constater que dans toutes les couches sociales on reconnait que le Capital et le Travail ont non seulement des droits mais également des devoirs; quoique, d'autre part, il y aura toujours un clan d'instransigeants tant dans un camp que dans l'autre, qui réclament toutes sortes de droits sans aucune obligation; des employeurs qui ne veulent pour rien au monde reconnaitre une organisation ouvrière et s'imaginent être d'une essence supérieure au commun des mortels, soit ceux que le sort contraint de travailler pour eux, — et des ouvriers qui veulent gagner des gros salaires mais produire le moins possible, ils sont prêts à tout bouleverser pour arriver à leurs fins, ont toujours la bouche pleine de menaces et pour argument suprême la grève déclenchée en vitesse.

Parlant des devoirs du Travail, M. Armstrong disait: "le Travail a l'obligation absolue de fournir un maximum de rendement afin que le Capital puisse réaliser des profits subséquemment payer de bons salaires. Il serait ridicule de s'attendre qu'un manufacturier vende un article $5.00 lorsque celui-ci lui a coûté $10.00 à produire et qu'en même temps il puisse payer des salaires raisonnables à ses ouvriers."

Mais il ajouta, en parlant de l'employeur: "le Capital a toutefois un devoir corrélatif à ce droit; celui de faire tout en son pouvoir pour augmenter les revenus du Travail; si l'on veut avoir un pays prospère cette condition s'impose. Il ne faut pas oublier non plus que l'ouvrier est consommateur; toute mesure susceptible d'accroître son pouvoir d'achat contribue directement à la prospérité commune. C'est pourquoi le Capital doit apprécier à sa pleine mesure le fait que ses profits montent dans la proportion de l'accroissement du pouvoir d'achat de la masse."

Il n'oublia pas d'ajouter qu'il y avait un troisième facteur à la prospérité d'un pays et c'est le consommateur. A ce sujet, il dit: "Il faut de toute évidence que le consommateur soit prêt à payer un bon prix ce qu'il achète, autrement le vendeur ne pourra faire un profit suffisant qui lui permette de donner un salaire raisonnable à ses subalternes et auxiliaires. Il n'y a rien que je trouve plus illogique que l'attitude de certains présumés amis du peuple qui réclament à grands cris des profits réduits pour le Capital, des salaires haussés pour les employés, mais sont les tout premiers, quand ils vont dans un magasin, à tenter d'obtenir toutes sortes de réductions sur ce qu'ils achètent."

Vous devez en connaître, dans les deux camps, à qui le chapeau convient à merveille, on peut les classer en "mauvais patrons" et en "encore plus mauvais ouvriers," ce sont ces extrémistes qui sont la pierre d'achoppement dans les relations cordiales entre le Capital et le Travail, au plus tôt on les démasquera le mieux ce sera pour le bien général de la société.

SOCIUS.
(Extrait du Monde Ouvrier)

Développer Ste-Catherine de Sienne est la grande préoccupation de Jos. St-Pierre

PROPRIETAIRE de vastes terrains à la sortie des Trois-Rivières, Jos. St-Pierre, négociant en gros de notre ville, consacre la majeure partie de son temps et de ses énergies au développement de la paroisse Sainte-Catherine de Sienne, fondée il y a plus de deux ans dans la Banlieue des Trois-Rivières.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que Jos. St-Pierre s'intéresse à la Banlieue et qu'il a prévu la rapide expansion que connait aujourd'hui ce centre. Dès 1928, il achetait la terre où se trouve aujourd'hui l'hôpital Sainte-Marie, dirigé par les Soeurs de la Miséricorde. Il y créait, à quelques minutes seulement du centre de la ville un petit centre de villégiature, dont les chalets se louèrent facilement et rapidement. Il construisit sept chalets pour location et un autre où il installa un concierge.

Fondation de la paroisse

Ce ne devait être qu'une quinzaine d'années plus tard que la population de la banlieue était assez considérable pour exiger la création d'une nouvelle paroisse. Ce fut le 15 août 1943 que Son Excellence Mgr A.-O. Comtois, évêque des Trois-Rivières confiait aux Pères dominicains la direction de la nouvelle paroisse. La veille, le premier supérieur, le Père P.-M. Béliveau et le rév. Père Louis-Marie Sylvain, futur curé de la paroisse étaient venus prendre possession du futur monastère.

A la fin du mois d'octobre on recevait le permis d'Ottawa pour la construction de la nouvelle église et le deux novembre les chantiers s'ouvraient. Les travaux furent poussés si rapidement que la nouvelle chapelle était ouverte au culte pour la messe de minuit de la même année.

Jos. St-Pierre comprit vite ce que pouvait signifier la construction d'une église. Il entrevit rapidement que la banlieue des Trois-Rivières était appelée à devenir un nouveau quartier domiciliaire aux portes des Trois-Rivières. C'est pourquoi, il achetait au début de 1944, la terre de M. Frédéric Bettez qui s'étendait de la route nationale à la voie ferrée du Pacifique Canadien. Il retint les services de l'arpenteur Horace St-Cyr, qui subdivisa les deux tiers de la terre en lots propres à la construction, en plus de prévoir l'ouverture de deux vastes boulevards, le boulevard Sainte-Catherine et le boulevard des Dominicains, ainsi que de cinq rues transversales, qu'il a par la suite cédées à la corporation de la paroisse des Trois-Rivières pour la somme de $1,000, payable en dix versements annuels.

Deux grands boulevards

Il dépensa auparavant un montant beaucoup plus élevé pour l'ouverture de ces deux grandes artères, la plantation d'arbres d'ornementation, l'installation de l'électricité. Quatre mille charges de ballast des navires furent transportées des quais des Trois-Rivières sur ses terrains pour combler les fossés et un puissant bull-dozer travailla à niveler le terrain. Un ponceau fut construit au coût de $4000 conformément aux recommandations de l'Office provincial du drainage. Jos. St-Pierre dépensa en tout une quinzaine de milliers de dollars pour améliorer les lieux, tandis que son gérant des ventes, M. Jean-Marie Lamontagne, vendait 200 lots en l'espace de trois mois. Déjà une quinzaine de maisons ont été bâties et leur nombre sera de plus en plus considérable dès que l'on pourra fournir tous les services publics que réclament les propriétaires de terrains.

Le plus urgent, l'aqueduc ne saurait être retardé indéfiniment, sa réalisation couronnera une autre étape de la carrière de Jos. St-Pierre, qui eut des débuts bien modestes.

Né à la Banlieue

Né à la Banlieue des Trois-Rivières, en 1898, il fréquenta l'école de la Banlieue avant d'étudier à l'Académie de la Salle. A dix-sept ans, il se lançait dans la grande aventure de la vie. Il débuta en travaillant à l'installation de sprinklers, système de protion contre les incendies. Il se rendit aussi au Nouveau-Brunswick. Deux ans plus tard, de retour aux Trois-Rivières il obtenait une position à la Shipyard. C'était en 1918. Il travailla ensuite successivement à la Canadian International Paper et à la Saint-Lawrence Paper.

Restaurant rue Des Forges

En 1925 il achetait le restaurant de M. Jos. Lamothe, rue des Forges. Il conserva pendant dix ans, c'est-à-dire jusqu'au jour où il décida de faire le commerce du gros et s'installa sur la rue Royale, au site actuel de son magasin.

Comme négociant en gros, il vend les tabacs et les cigarettes et toutes les marchandises en vente dans les restaurants, en plus de quelques lignes d'épiceries. Son territoire est limité aux villes de Trois-Rivières et du Cap, ainsi qu'à la paroisse de Pointe-du-Lac.

Le bon temps

Toute cette activité, tous ces projets, tous ces travaux ne font pas oublier à Jos. St-Pierre, les années qu'il passa derrière le comptoir de son restaurant de la rue Des Forges. Pour lui, cette période de sa vie reste le bon temps. Ce fut celle où il s'occupa activement de sport, car Jos St-Pierre fut pendant un certain temps, en société avec Emile Bernier, Alex Desmarais, Edgar Duval et Edmond Louis Bouchard, propriétaire du club Trois-Rivières dans la ligue Provinciale de hockey. C'était en 1928 et le club se distingua beaucoup finissant en première position pour se faire éliminer par La Tuque dans la finale.

Qui des amateurs de hockey d'alors a pu oublier les foules qui remplissaient le magasin, les soirs ou les dimanches après-midi où Trois-Rivières jouait à l'étranger pour apprendre par les télégrammes apportés par les messagers la description du jeu tel qu'il se déroulait dans les arenas étrangers.

C'était grande réjouissance chez tous les amateurs et les partisans du Trois-Rivières, lorsque les nouvelles étaient bonnes et non moins grande consternation lorsque le dernier télégramme annonçait une défaite pour les porte-couleurs de notre ville, car les amateurs de sport trifluviens ont toujours pris à coeur le travail et le succès de leur club.

Grand ami des sports

Jos. St-Pierre était le premier à se réjouir des succès du Trois-Rivières ou à s'attrister de ses défaites, même, par la suite lorsqu'il cessa de s'intéresser directement au sport, il fut toujours un partisan enthousiaste et passionné. Il n'y a pas à s'étonner, car il fut et est encore un ami des sports. Pour en juger il suffit de jeter un coup d'oeil sur son bureau entièrement recouvert de cartes de membres des divers clubs de la ville des Trois-Rivières. Ce sont le Three Rivers Club, le club Radisson (dont il est membre à vie), le club des Raquetteurs, le club Bellevue, le club de ski, dont il fut un des premiers et des plus fervents supporteurs;

Et que dire des nombreuses autres organisations dont il est membre. Citons au hasard, la Corporation de l'hôpital-sanatorium Cooke, l'association des anciens élèves de l'Académie, la Chambre de Commerce des Trois-Rivières, la Navy League, etc.

L'exposition des Trois-Rivières

Pour que ce récit fut complet, il nous faudrait rappeler que Jos St-Pierre, de 1934 à 1937 organisa conjointement avec les membres de la Société d'Agriculture des Trois-Rivières, l'exposition après que la ville des Trois-Rivières eut décidé d'abandonner l'organisation de sa grande exposition annuelle de la Vallée du Saint-Maurice. M. Wellie Poisson, un grand ami de Jos. St-Pierre, avec qui il fit de nombreuses luttes politiques.

C'est là que Jos. St-Pierre vit à l'oeuvre Jean-Marie Lamontagne, qu'il alla chercher à Ottawa quelques années plus tard pour en faire son homme de confiance et lui abandonner pour une bonne part la direction de son établissement. L'an dernier, lorsqu'il divisa en lots une partie de la terre qu'il possède à la Banlieue, c'est à M. Lamontagne qu'il confia le soin de s'occuper de la vente. Ce dernier est actuellement gérant du magasin, qui, sous son habile direction, connait une prospérité de bel aloi.

Tragique aventure

Jos. St-Pierre a vécu bien des aventures et a connu des émotions bien différentes au cours de sa vie, mais il n'en est pas de plus forte que celles qu'il éprouva au cours de la nuit tragique du 30 mai 1934, lorsque le chef Jules Vachon, avec qui il était parti à la poursuite d'une bande de voleurs, alla écraser son automobile sur un arbre géant au bord de la route nationale à St-Barthélémy.

Tous les Trifluviens ont encore bien frais à la mémoire les détails de cette tragédie. Le soir du 30 mai 1934, Jos. St-Pierre, en se rendant chez lui, à la Banlieue aperçut une bande de voleurs en train d'opérer au poste de ravitaillement d'essence de Lamy et Pruneau, rue Royale. Faisant semblant de rien, il revint en ville, se rendit au poste de police et avertit le chef Jules Vachon. Ce dernier sauta dans son auto, Jos St-Pierre assis, avec lui sur le siège d'en avant, tandis que les constables Claude Martin et E Désaulniers prenaient place sur le siège d'en arrière. C'est alors que commença la chasse aux jeunes bandits qui avaient pris la la direction de Montréal. Le chef Vachon rejoignit les voleurs à Maskinongé. Impossible de dépasser la petite automobile lancée à une vitesse folle et tenant à peine sur la route. A St-Barthélémy la route fait une courbe prononcée.

Les jeunes voleurs ne peuvent la prendre, ils continuent tout droit et leur auto prend les champs soulevant un nuage de poussière. Le chef Vachon voit la courbe, donne un coup de volant, mais trop tard. Sa voiture va s'écraser sur un arbre. Et l'on sait la suite, le chef, Jos. St-Pierre et le constable Désaulniers sont transportés à l'hôpital Normand et Cross. On croit pour un instant que le chef pourra s'en tirer grâce à sa forte constitution, mais il meurt quelques jours plus tard. Jos. St-Pierre, qui avait été projeté hors de l'automobile sous la violence du choc, restera avec des raideurs à un bras, et le souvenir d'avoir été mêlé à une tragédie qui bouleversa alors notre petite ville, toute occupée aux préparatifs des fêtes de son troisième centenaire.

L'excursion aux Pays d'en Haut

Jos. St-Pierre consacre actuellement tout son temps au développement de Ste-Catherine de Sienne mais tout le travail qu'il s'impose et son ambition de faire de cette nouvelle paroisse à la sortie des Trois-Rivières un quartier résidentiel moderne, ne peuvent lui faire oublier une tradition vieille d'une quinzaine d'années, le grand voyage de chasse annuel en compagnie de vieux amis. C'est ainsi que depuis des années, Jos. St-Pierre au milieu de l'automne part en compagnie du directeur de la police municipale, le chef Alide Bellemare, l'échevin Arthur Guimont, Wellie Fontaine, pour les forêts du Haut Saint-Maurice. Autrefois firent souvent partie de l'excursion, l'échevin Wellie Poisson, Me Léopold Pinsonneault, l'ingénieur Zéphirin Lambert.

Cette année, le groupe se composait du chef Bellemare, de l'échevin Guimont, de Wellie Fontaine et de Jos. St-Pierre. Il fit son plus fructueux voyage: deux orignaux.

Et nombreux seront les amis qui, comme moi, auront, grâce à leur générosité fait leurs délices d'une bonne tranche de steak d'orignal.

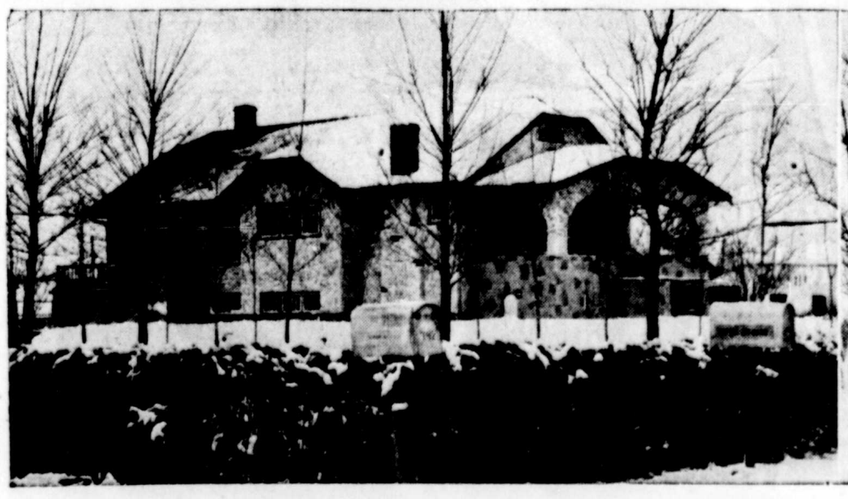
Il resterait bien d'autres choses à dire, si l'on voulait parler des luttes politiques auxquelles participa Jos. St-Pierre mais c'est un sujet sur lequel il n'aime plus à insister.



Ci-haut l'extérieur du magasin de Jos. St-Pierre, négociant en gros, rue Royale. Ci-contre, Jos St-Pierre à droite et son gérant, M. Jean-Marie Lamontagne.

Jos. Saint-Pierre photographié avec ses compagnons de voyage (ci-dessous) lors d'une de ses traditionnelles excursions de chasse annuelles. A la porte du camp, on reconnait assis de gauche à droite: MM. Wellie Fontaine, Léopold Pinsonnault, leur hôte, M. Wilbray Dupuis, le directeur de la police municipale, M Alide Bellemare, le maire-suppléant M. Arthur Guimont. Debout en arrière: MM. Jos. St-Pierre et John Fontaine.

Les deux photos ci-dessous représentent (à gauche) la maison de Jos. St-Pierre, à Sainte-Catherine de Sienne, dans la banlieue des Trois-Rivières; (à droite) l'hôpital Sainte-Marie dans la banlieue bâtie sur le terrain qu'il vendit aux Soeurs de la Miséricorde. Cette bâtisse temporaire sera dans un avenir prochain remplacé par un édifice moderne dont nous pourrons être fiers.





Les cheminées Wabasso fument depuis 1907...

UN LAPIN BLANC, deux cheminées géantes et une usine immense dont les fenêtres allumées tranchent l'obscurité de la nuit... Cette trilogie illustre l'expansion de la Wabasso Cotton Company, Limited, aux Trois-Rivières et dans la Mauricie.

Avec ses 2,600 tisserands et fileurs dans notre ville et à Shawinigan, la Wabasso est la plus puissante employeuse de la région.

La première de ces deux grandes cheminées Wabasso — "canons de la paix" — a commencé à fumer en 1907, lorsque notre usine de coton est entrée en opération aux Trois-Rivières. Elle n'a pas cessé, depuis, d'imprimer dans le ciel trifluvien ses volutes de fumée blanche ou noire, emblèmes du travail et de la prospérité.

Un homme a attaché son nom à cette fondation, M. C. R. **Whitehead,** président de la Wabasso et vice-président de la **Consolidated** Paper Corporation. Des milliers de Trifluviens l'ont aidé par un travail efficace à répandre d'un bout à l'autre du Canada la réputation inattaquable des cotons à la marque du LAPIN BLANC.

L'usine trifluvienne de la Wabasso, dont le bureau-chef est aux Trois-Rivières mêmes, a été agrandie à plusieurs reprises, notamment en 1912 — cinq ans après sa fondation — et en 1923. Elle a subi d'autres agrandissements notables depuis une couple d'années.

La filature de Shawinigan, acquise en 1910 par la Wa**basso Cotton,** opère aussi à plein rendement et son avenir **est plus prometteur** que jamais.

M. William J. Whitehead, fils du fondateur, est le directeur-gérant de la Wabasso Cotton Company, Limited.



LE TEMPS QU'IL FERA
BEAU ET FROID
PAR COURTOISIE DE LA
CHARBONNERIE ST-LAURENT LTEE
RUE MILOT TEL. 3353 DU FLEUVE TEL. 437

Le Nouvelliste

26e ANNEE. -- No. 42 TROIS-RIVIERES, MERCREDI 19 DECEMBRE 1945 3 SOUS LE NUMERO

CHARBONNERIE ST-LAURENT LTEE
QUALITÉ QUANTITÉ SERVICE
ST-LAWRENCE COALING CO. LTD.
Fournaise
"WARM MORNING"
$54.50
La seule du genre
Distributeurs:
COMBUSTION
84, RUE BELL — Tél. 1004
LIMITEE

De la neige à Berlin



La neige a recouvert, dans les rues de la capitale allemande, le sang et les ruines que la guerre y avait accumulés. Deux policiers militaires de la Royal Air Force et des connaissances de Berlin semblent goûter le panorama.

Kurt Meyer dit que l'exécution de soldats américains eut lieu en dehors de sa connaissance

(Par Ross Munro)

Aurich, Allemagne, 19 — P.C.-Cable) Le major-général Kurt Meyer a dit à la cour martiale devant laquelle il comparait pour répondre à des accusations de crimes de guerre que les prisonniers canadiens tués à son quartier général de l'abbaye d'Ardennes, le furent en dehors de sa connaissance.

Aurich, Allemagne, 19 (P.C.-Câble) — Le major-général Kurt Meyer, ex-commandant de la 12ième division SD.S. allemande, a pris place allégrement dans la boîte aux témoins, à la reprise de son proces aujourd'hui, et sans préambule il a commencé avec volubilité à se disculper des accusations portées contre lui à l'effet qu'il serait responsable des atrocités commises sur la personne de prisonniers de guerre canadiens durant la campagne de Normandie.

Trois heures plus tard, à l'ajournement de la Cour, il occupait encore la boîte au témoin. Sa défense fourmilla de détailles de la bataille de Normandie, mais une faible partie de son témoignage avait rapport directement aux accusations pour lesquelles il subit son procès. Ces accusations ont trait à l'exécution de quarante-huit prisonniers de guerre canadiens, au mois de juin 1944.

Meyer a carrément nié avoir donné des ordres à ses hommes de ne pas faire de prisonniers et il a ajouté qu'il n'ordonna pas non plus de fusiller les prisonniers.

L'accusé continue à rendre témoignage aujourd'hui.

La transquestion de l'accusé-témoin se fera plus tard et par la suite la défense fera entendre d'autres témoins. Parmi ces témoins, mentionnons entre autres, le capitaine J. A. Renwich, que l'on a fait venir de Toronto, où il suit un cours en lois à Osgoode Hall; Frau Meyer épouse de l'accusé, plusieurs généraux allemands et quelques officiers juniors sous les ordres de Meyer, de même qu'un témoin français.

Meyer a dit hier qu'il avait déclaré fréquemment à ses jeunes soldats de la 15ième compagnie de reconnaissance dont les membres ont été choisis spécialement dans la 25ième régiment grenadier panzer, de la 12ième division S.S.— "Je vous souhaite, mes gars, de n'être pas fait prisonnier. Le dernier coup de feu vous appartient."

Avant d'assumer le commandement de la 12ième division S. S., l'accusé commandait le 25ième régiment de grenadiers.

Il déclara précédemment qu'aucun de ses hommes ne fut fait prisonnier de 1939 à 1943, parce que tous ceux qui furent blessés employèrent la dernière balle de leurs armes contre eux-mêmes, plutôt que d'être capturés.

Quand on lui demanda s'il avait dit déjà qu'il ne voulait pas que ses hommes fassent de prisonniers, Meyer a dit que des paroles pouvaient bien avoir été dites, mais que leur caractère était tout à fait différent. Sa 15ième compagnie était une unité de reconnaissance, et elle avait entre autres la mission de ramener des prisonniers, pour lui fournir des indices sur les plans de combat.

Prisonniers interrogés



Quatre des treize chefs d'industries, arrêtés dans la région de Dortmund, province de la Ruhr, sont ici alignés pour subir l'interrogatoire de la police volante de sécurité britannique, par suite de leur arrestation récente. Ils ont été conduits à la prison de Dortmund, en attendant qu'on décide de leur faire subir ou non un procès comme criminels de guerre. En attendant, leurs fortunes personnelles ont été gelées par le conseil de contrôle allié à Berlin. De gauche à droite, nous remarquons les magnats dont les noms suivent: Heinrich LEIDORF, Helmuth WEITTENHELLER, directeur de Hoeach A. G., Adolf KLINKENBURG et Walter BOECK.

L'Allemagne avait perdu trois millions et demi d'hommes avant la contre-offensive des Ardennes

Nuremberg, 19. (P.A.) — Le haut-commandement allemand avait admis secrètement, avant sa dernière tentative de sauver la situation par son attaque dans les Ardennes, que l'Allemagne avait perdu 3.544.284 hommes, tués ou disparus à l'action (soixante-cinq pour cent sur le front russe seulement) en plus de cinq années de gerre, a-t-on appris de documents nazis.

Préparé pour le quartier-général d'Hitler, ce rapport sur les victimes de la guerre, par le service d'intelligence de l'armée allemande, indiquait que Hitler avait dit la vérité une fois, sur le faible coût de la conquête de la Pologne, mais qu'il avait menti sans vergogne par la suite.

Le rapport ne tient pas compte des blessés, mais une note qui y est annexée dit que 729.031 membres de l'armée étaient dans des hôpitaux allemands.

Les fonctionnaires soviétiques ont dit que les victimes allemandes dans l'est, incluant les morts, les blessés, les disparus et les prisonniers, s'élevaient à douze millions. Le rapport de l'armée couvrant les opérations dans l'est, jusqu'au 30 novembre 1944, s'élevaient à 1,410,728 morts et 90,050 disparus.

Les militaires estiment que les blessés, dont le nombre est d'ordinaire quatre fois supérieur à celui des morts. Si l'on appliquait cette formule cela voudrait dire qu'il faudrait ajouter cinq millions de personnes au total des morts et des disparus pour un grand total de pas moins de huit millions.

Les dernières remarques publiques d'Hitler sur les pertes de l'armée furent faites en août 1942, quand il déclara que 350,000 Allemands avaient été tués depuis le début de la guerre. Il ne donna aucun chiffre sur les blessés et les disparus.

Toutefois les documents donnent 701,734 morts pour l'armée, la marine et l'aviation pendant la même période soit le double des chiffres communiqués par Hitler.

Le document sur lequel sont basées ces statistiques fait partie de nombreux qui sont utilisés au procès de Nuremberg.

Le document analyse ainsi la situation pour chaque front de guerre:

Pologne — 16,843 morts et 320 à la fin de la campagne que le nom-disparus. Hitler lui-même déclara bre des victimes, y compris les blessés, était de 44,303.

Afrique — 10,013 morts, 90,052 disparus. Les sources britanniques ont évalué les pertes allemandes en Afrique à 150,000 hommes, un total qui serait sûrement atteint si on ajoutait les blessés aux deux catégories déjà mentionnées.

Sur le front ouest, au premier juin 19944, soit six jours avant l'invasion, on comptait 66,106 morts et 3,218 disparus. Ceci couvrait la drôle de guerre de l'hiver de 1939-40, la conquête du Danemark, de la Norvège, de la Hollande, de la Belgique et de la France, ainsi que le raid de Dieppe.

Sur le front ouest, de juin au premier décembre 1944, 54,764 morts et 338,033 blessés. Vint immédiatement après la contre-offensive des Ardennes où les alliés estiment avoir tué 50.000 Allemands.

Sur le front sud: (Italie et Sicile) 47,873 morts et 97,154 disparus.

Sur le front du sud-est: les Balkans et la Grèce, 24,207 morts et 12,060 disparus. Ceci couvre la conquête de la Yougoslavie, de la Grèce et de l'île de Crète, ainsi que les opérations contre les troupes de guerilleros. Hitler avait dit que la conquête des Balkans n'avait fait que 6,056 victimes.

Le juge Rinfret a présidé la cérémonie de la prorogation

(Par D'Arcy O'Donnell)

Ottawa, 19, (P.C.)— Le XXe Parlement du Canada, qui avait été convoqué en septembre à sa première session, a été prorogé hier après trois mois de débats et d'études consacrés principalement aux mesures internationales et à la législation intérieure, à la transition de la guerre à la paix.

Une revue du travail accompli et contenue dans le discours du Trône — 1,200 mots — lu au Sénat en présence d'un groupe réduits de sénateurs et de députés.

Plusieurs membres des deux chambres avaient déjà quitté Ottawa pour rentrer dans leur foyer et les députés ont rejoint les sénateurs à la Chambre haute pour assister à la cérémonie de la prorogation.

Le discours du Trône a été lu par l'honorable Thibaudeau Rinfret, juge-en-chef de la Cour suprême et assistant du gouverneur-général. Celui-ci a rappelé l'adoption par le gouvernement de la charte des Nations unies et de l'entente monétaire internationale de Bretton-Woods.

"Les efforts pour établir une paix durable devraient être le premier souci de tous les pays, était-il écrit au discours du Trône. Une mesure essentielle en vue de la paix mondiale est le secours à l'humanité qui souffre à cause de la guerre et en vue de la restauration des pays endommagés physiquement par la guerre.

"A cette fin, les appropriations nouvelles que vous avez faites pour le secours et la réadaptation internationaux rendront les plus grands services."

L'assistant du gouverneur-général fait allusion à la déclaration récente de Washington, déclaration par laquelle le premier ministre Mackenzie King, le premier ministre Attlee et le président Truman ont offert de partager avec tout le monde l'usage pacifique de l'énergie atomique, pourvu que ce pays offre la réciproque dans le domaine de la science.

"On a redoublé d'efforts pour stimuler l'expansion du commerce extérieur et la restauration de l'économie mondiale. Des lois ont été adoptées pour porter de cent à sept cent cinquante millions de dollars la somme que le Canada peut prêter, en vertu de la loi des crédits-assurances d'exportation.

Il est aussi question dans le discours du Trône du rapatriement et de la démobilisation, de la législation adoptée pour le bénéfice des vétérans et des mesures prises pour l'établissement d'une force intérimaire en attendant qu'on puisse décider avec précision de la puissance de la force permanente.

"Les efforts pour promouvoir la construction des habitations ont été mentionnés au discours, lequel dit que les contrôles de temps de guerre ont été enlevés le plus rapidement possible, sans causer l'inflation ou d'autres troubles économiques.

Comme d'habitude, on a prorogé les chambres jusqu'au 28 janvier. Mais on ne croit pas que la deuxième session débute avant la fin de février ou le début de mars. Le comité de coordination de la conférence fédérale-provinciale se réunira de nouveau, le 28 janvier, et on ne croit pas qu'une session puisse débuter avant la fin de ces pourparlers.

Avant la conclusion de cette conférence, le gouvernement ne saurait offrir aucun plan défini de budget futur.

Une déclaration a été faite en ce sens par le ministre des Finances Ilsley, à la fin du débat aux Communes. L'opposition avait réclamé la réduction des dépenses publiques et des budgets balancés sur un cycle d'années.

Répondant à J. M. Cacdonnell, progressiste-conservateur de Muskoka-Ontario, principal critique financier issu de l'opposition conservatrice, M. Ilsley a déclaré que les provinces avaient laissé entendre clairement qu'elles s'attendaient à ce que les subsides et dépenses du gouvernement seraient bien plus élevés que ceux qu'on trouve dans les propositions faites par le fédéral à la conférence des neuf provinces et du Dominion.

La différence entre ce que les provinces ont réclamé et ce que le gouvernement fédéral a offert pourrait varier entre $100,000,000., et $300,000,000., M. Ilsley a expliqué qu'il était difficile d'expliquer la différence.

Par exemple, le gouvernement a proposé un plan national d'assurance-maladie, plan qui coûterait $250,000,000. Le gouvernement fédéral a proposé de contribuer à raison de $12. per capita à ce plan. Plusieurs provinces croient que cette contribution devrait être de $17.

Le gouvernement ne peut donc dire quels seront ses budgets futurs avant de connaitre les résultats de la conférence fédérale-provinciale. Il est cependant gagné à l'idée de balancer ses budgets sur un cycle d'années. Il y aurait surplus quelques années, déficits dans d'autres et dans d'autres encore le budget serait simplement équilibré.

Trente-cinq synagogues brûlées en deux jours

(Par Wes Gallagher)

Nuremberg, 19. (P.A.) — Une brigade des "chemises brunes" d'Hitler (troupes de choc) a brûlé à elle seule trente-cinq synagogues durant une vague de terrorisme anti-juif qui dura deux jours entiers, a déclaré aujourd'hui la poursuite devant le tribunal international militaire, au procès des vingt-et-un chefs nazis.

La preuve de violence et de terrorisme, établie d'après les propres dossiers et documents des troupes de choc, a été soumise au tribunal, par la poursuite, qui a tenté de loger des accusations de crimes de guerre contre des milliers de nazis de second ordre, en plus des vingt-et-uns principaux collaborateurs du fuehrer nazi, occupant déjà le box des accusés au palais de justice de Nuremberg.

La poursuite a dit que les troupes de choc, connues aussi sous le nom de S.A., avaient été organisées avant l'avènement au pouvoir de Hitler, "pour vaincre et terroriser tous les adversaires politiques".

La S.A. est la troisième organisation nazie dont les secrets sont mis à nu devant le tribunal. La poursuite a prétendu que six organismes devraient être accusés à titre de "groupes de criminels" et que leurs membres devraient, en conséquence, être tenus responsables de crimes de guerre de divers degrés.

On a déjà soumis des preuves contre le groupe des chefs nazis et contre le cabinet du Reich. La garde d'élite (S.S.) le haut-commandement allemand et la Gestapo auront aussi leur heure devant le tribunal.

On a produit les documents allemands dans un effort pour prouver que la S.A., à la connaissance et avec le consentement de ses membres, avait été utilisée:

1) pour répandre le fanatisme nazi;
2) pour écraser par la force l'opposition politique;
3) pour mener campagne contre l'Eglise, les unions ouvrières, les Juifs; et
4) pour mettre sur pied les forces armées de l'Allemagne, en violation du traité de Versailles.

L'attitude prise par le lord-juge sir Geoffrey Lawrence, président du tribunal, et par le juge Francis Biddle, représentant américain sur le banc, laisse entrevoir que les procureurs alliés auront une tâche assez ardue pour prouver la culpabilité des Nazis de seconde ordre.

Ces deux juges ont interrompu, hier, les procureurs à maintes reprises, avec des questions qui traduisent leurs routes, quand à savoir si les Nazis subalternes ont eut quelque responsabilité directe dans la préparation du programme d'agression d'Hitler.

Service d'information des Nations Unies recommandé

Londres, 19 (Reuters) — La création d'un service public d'information de l'organisme des Nations unies a été recommandée à la commission préparatoire des Nations unies par un comité aviseur technique, lequel a exploité l'argument suivant: L'organisme des Nations unies "ne peut atteindre les objectifs pour lesquels il a été formé à moins que les peuples de l'univers ne soient entièrement informés de leurs buts et activités."

Cette recommandation touchant la politique, le fonctionnement et l'organisation du service public d'information comporte les item qui suivent:

1o: L'établissement de ce service sous la direction de l'assistant du secrétaire général.

2o: Les moyens pour promouvoir la compréhension informée du travail et des objectifs des Nations unies avec la coopération du gouvernement établi et des agences d'information non gouvernementales, sans cependant verser dans la proagande.

3o: La répartition du service dans la presse, les publications, la radio, le cinéma, les dessins et les expositions, les relations extérieures, etc.

4o: La coopération étroite avec les sociétés radiophoniques des pays membres.

Les auteurs de la même recommandation croient qu'il serait tout à fait pratique pour l'organisme des Nations unies d'avoir son propre poste de radio à son quartier-général pour assurer des communications entre les gouvernements-membres et entre les succursales et pour diffuser les programmes des Nations unies. La même station radiophonique pourrait être utilisée pour les services nationaux de radiodiffusion prêts à la collaboration internationale.

La question du contrôle du Japon au premier plan

(Par Eddy Gilmore)

Moscou, 19. (P.A.)— Les milieux autorisés disent que le problème atomique jouit encore de le plus grande importance chez les ministres des Affaires étrangères du "Grand Trois", lesquels entrent aujourd'hui dans la quatrième journée de leurs pourparlers, préliminaires. Il appert, cependant, que la question du contrôle du Japon prend de plus en plus d'importance.

Bien que le plus grand secret voile les pourparlers, des observateurs prêtent une signification grandissante au fait qu'un des aviseurs du commissaire aux Affaires étrangères Molotov à la conférence n'était autre que Y.-A. Malik, ancien ambassadeur russe au Japon.

On fait de plus remarquer que le secrétaire d'Etat Byrnes a conféré hier avec John Carter Vincent, chef de la section d'Extrême-Orient au secrétariat d'Etat, de même quavec le Dr James B. Conant, expert en atomes de la délégation américaine. M. Vincent a plus tard accompagné M. Byrnes à la conférence des ministres des Affaires étrangères.

Le problème d'Iran occupe aussi une des premières places dans l'ordre du jour. M. Byrnes et le secrétaire aux Affaires étrangères Bevin ont conféré avec les experts iraniens peu après la publication d'une déclaration nouvelle du premier ministre Ibrahim Hakimi, d'Iran. Celui-ci a prié instamment les Etats-Unis, l'Angleterre et la Russie de retirer leurs troupes de l'Iran.

Il n'y a pas eu de communiqué après la séance d'hier, laquelle a duré trois heures et quinze minutes et fut la plus longue depuis que MM. Molotov, Byrnes et Bevin ont entamé dimanche leurs pourparler. Des milieux informés disent toutefois que la conférence se déroule dans une atmosphère de compréhension.

Des personnes qui ont assisté aux séance disent même qu'elles sont empreintes de cordialité et que tout va pour le mieux. En autant qu'on le puisse savoir, voici comment les séances ont opéré jusqu'à maintenant: la première séance a été consacrée à la procédure, la seconde au classement des fiches des trois ministres et aux préparatifs de la discussion et la troisième à l'exploration des problèmes.

MM. Byrnes et Bevin ont consacré un peu de temps hier à la traduction de la proposition canado-atomique. Le secrétaire d'Etat anglo-américaine touchant l'énergie américain avait dit précédemment qu'il apportait cette proposition à Moscou. On ignore cependant si le texte de la proposition a été soumis déjà à la conférence.

Entre temps, les ambassades américaine et britannique ont révélé que MM. Byrnes et Bevin s'attendaient à rendre une visite de courtoisie au premier ministre Staline, lequel est rentré lundi d'un congé de soixante-huit jours. On a rappelé à ce sujet que MM. Cordell Hull et Antony Eden s'étaient rendus chez Staline lors de la conférence des ministres des Affaires étrangères d'octobre 1943.

M. E. Boisvert tué à Montréal par un voleur

Montréal, 19, (P.C.)— La police a déclaré qu'elle s'attendait à des arrestations prochaines au sujet du meurtre d'Edmond Boisvert tavernier de 69 ans, qui a été tué d'une balle dans le coeur, hier soir dans l'escalier de sa maison dans le nord de Montréal.

On recherche des jeunes gens, qui, d'après des témoins, s'attardèent dans la taverne au cours de la soirée et s'enfuirent du lieu de la tragédie et les ponts conduisant en dehors de Montréal sont surveillés.

Le vol fut, semble-t-il, le motif de l'assaut, car peu de temps auparavant, Ulderic Douville, gérant de la taverne, avait remis au propriétaire les recettes de la journée. Les assaillants ne purent cependant rien voler.

L'épouse de Boisvert, sa fille et une famille amie étaient à l'intérieur de la maison lorsque la cloche de la porte d'avant sonna, déclara Mme Boisvert à la police. La propriétaire pesa sur la sonnette qui permet d'ouvrir la porte de la maison. L'escalier était éclairé. Comme son mari descendait l'escalier, un jeune homme court, entra et cria en anglais: "Haut les mains, ne bougez pas."

M. Boisvert ne se rendit pas à cet ordre et se dirigea vers le jeune homme armé qui tira une balle et s'enfuit. Mme Boisvert dit que son époux s'écroula après quelques pas. Il perdit connaissance et mourut presque immédiatement.

Boisvert, dont la résidence est située à 6933 St-Hubert, était propriétaire d'une taverne depuis 30 ans.

John Amery, traitre anglais, a été pendu à 4 hres ce matin

Londres, 19 (P.C.) — John Amery, 33 ans, fils d'un ancien ministre du gouvernement anglais a été pendu aujourd'hui à la prison Wandsworth, pour haute-trahison envers son roi et son pays.

Le condamné, trouvé coupable d'avoir diffusé sur les ondes de la propagande nazie durant la guerre, monta sur l'échafaud à quatre heures ce matin.

Ce renégat d'une famille bien en vue occupait une cellule voisine de celle de William (Lord Haw Haw) Joyce, qui attend de payer de sa vie la même erreur. Il a été exécuté par un matin clair, après une nuit de pluie battante.

L'instrument d'expiation fut mis en marche par Albert Pierrepont célèbre bourreau anglais, qui exécuta la semaine dernière Josef Kramer et dix autres membres de la bande de Belsen, qui furent pendus en Allemagne. A 4 h. 08 ce matin on afficha cet avis à l'extérieur de la prison: "Le jugement de mort prononcé contre John Amery a été exécuté ce jour."

C'est le cinquième civil anglais à payer de sa vie des actes de trahison commis durant la deuxième grande guerre.

L'épouse d'Amery, l'actrice Una Wing, et son frère, quittèrent la prison environ une heure avant la pendaison. Ses parents lui rendirent visite hier soir.

Amery vivait sur la Riviera au début de la guerre, et bien qu'il n'eut démontré aucun intérêt dans le nazisme ou la politique avant ce temps, on l'entendit bientôt à la radio française, allemande et italienne.

Des grévistes aux prises avec les policiers

Toronto, 19, (P.C.)— Des piqueteurs ont échangé des coups avec la police hier à la porte de la Brown's Ltd, où environ 450 ouvriers d'un personnel de 750 sont entrés en grève voici vingt-cinq jours. Deux unions affiliées à la Fédération Américaine du Travail ont déclanché cette grève pour obtenir l'atelier fermé, la perception des cotisations d'union par la compagnie et des hausses de salaire.

La bataille a éclaté lorsque les unionistes du local 264 des boulangers et pâtissiers et du local 847 des livreurs de pain ont défié la police qui leur interdisait le piquetage massif.

Jusqu'à lundi soir, on ne remarquait pas plus que seize piqueteurs aux différentes entrées de l'usine.

Des directeurs de l'union disent que le retour à l'ouvrage de dix-sept distributeurs en grève était en partie la cause de l'augmentation du nombre des piqueteurs

Dans l'avant-midi, la police a arrêté Ralph Mabley, piqueteur de dix-huit ans, de Dumbarton, Ont., en l'accusant d'avoir nui à la police dans l'exercice de ses fonctions.

Les piqueteurs ont lancé hier des oeufs pourris sur des camions qui entraient à la boulangerie ou en sortaient. La police est intervenue à temps pour empêcher des grévistes de tourner sans dessus dessous un camion de la Brown's Bread.

Trône abandonné en Indo-Chine

Paris, 19. (Reuters) — Un trône tout serti de bijoux et de pierreries, demeure sans occupant à Laos, royaume de 1,000,000 d'éléphants. Deux monarques basanés de cette vaste portion d'Indo-Chine, plus vaste que la Yougoslavie mais peuplée seulement de 240,000 indigènes et 23 Européens, ont disparu dans ses jungles tropicales.

Le bureau des Affaires étrangères de France les recherche avec anxiété, car ils portaient, entremêlés à leur destin personnel, les intérêts contradictoires d'au moins une demi-douzaine de races asiatiques et de trois pouvoirs occidentaux. En 1940, une avidité, depuis longtemps réprimée, fit son apparition, au cours de la guerre peu connue du Siam contre Laos. Les Japonais imposèrent l'arbitrage et cédèrent une tranche du Laos, sise à l'ouest de la rivière Mekong au régent du Siam. La crise, qui était en ébullition depuis longtemps, a connu son point culminant en octobre dernier, quand les Annamites pénétrèrent dans la capitale de Laos, Luang-Prabang, et "terrorisèrent la population".

Le bureau des Affaires étrangères de France déclare que cela fut fait avec la connivence des forces chinoises occupant la moitié nord de l'Indo-Chine.

Le roi Sksavang Vong, un gentilhomme replet et affable de près de 70 ans, fut obligé de s'enfuir avec tous ses accoutrements royaux laissant derrière lui douze femmes et d'innombrables concubines.

Sa Majesté abdiqua en faveur de son neveu, mais on croit que l'un et l'autre vivent en fugitifs, et, dans les archives françaises, leur adresse actuelle est indiquée comme étant "inconnue".

Les Français sont franchement préoccupés par cette affaire. Sur le plan humanitaire, ils craigent pour la sécurité des potentats manquants. Ils sont également ennuyés par la menace possible contre la position de la France dans l'Orient.

Témoignage du général Wainright

Manille, 19. (P.A.) Le général Jonathan M. Wainwright sera un des principaux témoins au procès du lieutenant-général Masa Haru Homma, au procès des criminels de guerre, c'est à Homma que Wainwright se rendit.

La déposition du commandant des troupes américaines à la chute de Corregidor sera l'un des principaux documents soumis à la commission militaire qui fera le procès de Homma, le 3 janvier prochain. Au nombre des principaux crimes reprochés à Homma vient en premier rang la cruelle marche sur Batan.

Fraser est parti pour l'Angleterre

Auckland, Nouvelle-Zélande, 19 (P.C.-câble.) — Le premier ministre Fraser a quitté Auckland hier à bord d'un transport de la R. A. F. en route pour Londres via les Etats-Unis. Il assistera le mois prochain à la première séance de l'assemblée générale de l'organisme des Nations unies.

M. Fraser a dit qu'il se proposait de discuter de l'avenir du commerce néo-zélandais et des conséquences du prêt consenti par les Etats-Unis à la Grande-Bretagne.

Les Trifluviens ont pu admirer l'éclipse de lune

Les Trifluviens ont pu admirer, à leur goût hier soir, l'éclipse totale de la lune, la première depuis plus de trois ans et demi. Un temps très clair a permis d'observer le phénomène dans les meilleures conditions possibles.

L'éclipse a duré de 7 heures et 37 à 11 heures. Elle fut totale vers neuf heures. Nombreux furent les Trifluviens qui retardèrent de quelques instants leur course vers les magasins pour suivre les diverses phases du phénomène ...

Augmentation de trois cents de l'heure à la Wayagamack

La Commission régionale du Travail en temps de guerre a approuvé une augmentation de trois cents de l'heure pour tous les employés de la Consolidated Paper Corporation (Division Wayagamack).

La nouvelle en a été annoncée officiellement, hier soir, à M. H.-G. Timmis, gérant de la Wayagamack, par M. R. Collins, directeur de la production.

Les augmentations prendront effet le premier janvier prochain. Voici le texte du télégramme de M. Collins M. Timmis:

"Le Conseil régional du travail en temps de guerre a approuvé, ce matin, votre application conjointe avec l'Union pour une augmentation de salaire de trois cents de l'heure pour tout employé à l'heure. Ceci est approuvé par le Conseil du Travail et sera en vigueur le premier janvier 1946.

La livraison de notre édition spéciale ce soir

La livraison de notre édition spéciale par les porteurs de journaux n'aura pas lieu avant le début de la soirée dans toute la ville. Les porteurs, pour la plupart des écoliers, commenceront la livraison une fois leur classe terminée.

La princesse va au théâtre



Au sortir du théâtre Picadilly, à Londres, où ils ont assisté à la revue de Noël Coward, "Sing No More", nous remarquons la princesse ELIZABETH, et son escorte, le capitaine Roderick McLEOD, du Cameron Highlanders.

Chiang Kai-shek reçu à Nankin

Tchougn-King, 19 (P.A.) — Le président Chiang Kai-Shek est revenu en triomphateur à Nankin, capitale de la Chine avant la guerre et d'où lui et son gouvernement furent chassés par les Japonais.

Accompagné de son épouse il vola dans cette ville à bord d'un avion de fabrication chinoise.

Entre temps cette ville se préparait à accueillir, demain, le général George C. Marshall, ambassadeur des Etats-Unis, qui doit y rencontrer le chef du gouvernement chinois avant de l'accompagner à Tchoung-King.

Dans toute la Chine, les Chinois chrétiens se préparent à la fête de Noël, leur première sous le signe de la paix depuis 1936. Le président, le chrétien le plus en vue de la Chine, fêtera la Noël à Tchoung-king. Bien qu'on ne trouve que 5 millions de chrétient dans toute la Chine l'esprit de Noël prévaut partout.

Le Nouvelliste

Fondé en 1920
Journal quotidien publié aux Trois-Rivières par La Cie de Publication du Nouvelliste, Limitée
555, RUE SAINTE-MARGUERITE
Téléphone: Echange privé — No 3060
EMILE JEAN, Directeur-gérant

SERVICES DE NOUVELLES:
La Presse Canadienne, la Presse Associée (E.-U.)
Correspondants dans tous les centres du district.

La Canadian Press est seule autorisée à faire emploi, pour réimpression, de toutes les dépêches attribuées à la Canadian Press à l'Association Press ou à l'agence Reuter, ainsi que de toutes les informations locales que Le Nouvelliste publie. Tous droits de reproduction des dépêches particulières du NOUVELLISTE sont également réservés.

Membres de la Canadian Daily Newspapers Association et de l'Audit Bureau of Circulation

BUREAU A SHAWINIGAN FALLS
62, Avenue De La Station — Téléphone: 3500

REPRÉSENTANTS:
CANADA:
A. H. Toppin, 9 Toronto St., Toronto.
ETATS-UNIS:
Gilman Nicoll & Ruthman, New-York, Chicago, Boston, Philadelphia, Detroit, et San Francisco.
ANGLETERRE:
Clougher Corporation, Limited, Londres.

ABONNEMENTS: Livraison à domicile aux Trois-Rivières, $6.00 par année; livraison par malle, au Canada: $5.00 par année; aux Etats-Unis: $7.00 par année; autres pays: $8.00.

Trois-Rivières, mercredi 19 décembre 1945

La démobilisation et la colonisation

Le Canada procède rapidement à la démobilisation de ses forces armées. S'il n'en accentue pas le rythme davantage c'est que l'on a peine à trouver de l'emploi à ceux qui se destinent à des occupations de ville. Des statistiques officielles attestent l'existence à l'heure actuelle, au Canada, d'une offre de main-d'oeuvre supérieure à la demande. Cela ne doit pas surprendre. L'après-guerre comporte une période de rajustement de nos industries. Cette reconversion des usines de guerre à la production de paix se fait assez difficilement en raison de nombreux conflits entre employeurs et patrons. Même quand la reconversion sera un fait acquis, il existera encore un surplus de main-d'oeuvre, et il est à peu près certain que l'on ne sera pas en mesure de répondre à tous les besoins d'emplois. Et si l'on tentait de favoriser par tout les moyens des démobilisés, il faudrait, observe M. C. E. Coutre, expert en colonisation, que ce soit aux dépens d'autres personnes de sorte qu'en définitive l'on aurait sur les bras le même nombre de chômeurs.

Aussi M. Coutre suggère-t-il qu'on accentue le mouvement de colonisation et qu'on se hâte à établir le plus grand nombre de vétérans possible sur des terres. Ca presse, dit-il.

Dans la province de Québec, la plus grande partie des démobilisés de nos armées, même de ceux qui sont originaires des campagnes, désirent se fixer à demeure en ville, écrit-il. Tout de même, il est un certain nombre qui désireraient s'établir sur une terre et en ceci, la loi des vétérans est prête à les aider. Toutefois, à ce que l'on nous apprend, il surgit de part et d'autre des difficultés qui ont comme résultat de différer l'établissement sur la terre des vétérans. A ce que l'on nous rapporte encore, il y aurait au seul bureau de la région de Montréal une centaine d'applications pour établissement dans l'Abitibi qui seraient en suspens à défaut d'une entente entre le Service d'établissement fédéral et le Ministère de la Colonisation.

Nous ne voulons ici jeter le blâme sur l'un ou l'autre des deux partis en cause. Nous constatons cependant que l'établissement des vétérans est une affaire qui presse et que l'on n'a rien à gagner à différer la mise à exécution de leurs projets.

Nous ne mentionnons ici que le seul cas des vétérans. L'urgente nécessité de placer sur nos terres tous les démobilisés des industries et tous les fils de cultivateurs qui veulent rester fidèles au sol ne peut laisser dans l'indifférence ceux qui ont en main les postes de commande dans le domaine de l'établissement des nôtres.

La préparation de colonies nouvelles en nombre suffisant pour répondre aux besoins devrait s'entreprendre et à une vive allure au plus tard le printemps prochain, pour peu que l'on veuille, alors qu'il en est encore temps, répondre à la demande sans cesse croissante d'établissements sur la terre.

Un problème aigu

Le comité d'information du service de rétablissement annonçait aujourd'hui que la campagne entreprise en vue de procurer des logements aux anciens combattants allait bon ntrain et qu'elle obtenait dans toutes les parties du pays des résultats très encourageants.

On sait qu'on a demandé dernièrement aux Canadiens de mettre à la disposition des anciens combattants, les pièces ou appartements inoccupés dont ils pouvaient disposer. Dans certains centres du pays, la population s'est montrée très généreuse et a répondu à l'invitation d'une façon magnifique. La ville d'Edmonton en Alberta mérite à ce sujet une mention honorable puisque dans l'espace de dix jours, elle avait réussi à trouver plus de cent logements pour nos militaires.

"Nous devons cet excellent résultat à un travail collectif des mieux organisés", expliquait le représentant du comité d'information. "En effet, on s'arrangea pour obtenir la coopération des divers clubs de la ville, des étudiants de l'université d'Alberta, du personnel des journaux locaux et des postes de radio, et tous ces efforts mis en commun ont été couronnés de succès."

On reçoit aussi de bonnes nouvelles de la ville de Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick. M. Max Marcus, président du comité de rétablissement de l'endroit, déclarait que la population de St-Jean avait répondu à l'appel en faveur des anciens combattants d'une façon "exceptionnellement rapide et efficace". De la ville de Frédéricton, nous parviennent aussi des rapports très encourageants.

La ville d'Ottawa, qui est actuellement une des villes les plus surpeuplées du pays, a trouvé elle aussi une solution au problème du logement pour ses anciens combattants. Le deuxième jour de la campagne, M. C. Pickering, président du comité de rétablissement de la capitale, recevait à ce sujet une proposition assez originale. Un propriétaire de la ville lui offrait de loger immédiatement vingt anciens combattants pourvu qu'on lui aidât à faire l'installation électrique nécessaire à son immeuble. M. Pickering s'occupa de trouver le matériel nécessaire et vingt militaires se trouvèrent bientôt en possession d'un foyer.

"Nous recevions tous les jours de cinq à dix demandes de logis de la part des anciens combattants, faisait remarquer le secrétaire du comité d'Ottawa, et depuis l'ouverture de la campagne, ce nombre a considérablement diminué".

Quelques villes seulement ont envoyé des rapports complets sur le résultat de la campagne, cependant on reçoit d'un peu partout des nouvelles très encourageantes. De Montréal, on nous apprend que, en dépit de la crise aigu du logement qui y sévit, la population a répondu à l'appel d'une façon très satisfaisante. On cite cet exemple d'un ancien combattant de la marine qui obtint deux offres de logement, une demi-heure après qu'on eût lancé un appel en sa faveur. Dans la ville de Winnipeg, les résultats sont un peu plus lents mais ils sont tout de même encourageants.

Au cours de la semaine, les autorités des comités de rétablissement établis à travers le Canada, ont demandé aux membres du clergé de faire un appel à leurs paroissiens en faveur de la campagne des logements.

Pour éviter la diphtérie

Les hygiénistes du ministère provincial de la Santé et du Bien-Etre social ont parachevé, au cours d'octobre, l'immunisation de plus de 6,000 enfants qui se trouvent ainsi protégés contre la diphtérie, ce mal toujours si grave et si souvent mortel. Ils ont également vacciné 2,846 enfants contre la variole et 75 personnes contre la typhoide durant cette période. Par ailleurs, poursuivant sa lutte contre les maladies contagieuses, le ministère que dirige l'honorable Dr J. H. A. Paquette, a conduit 222 enquêtes épidémiologiques et examiné 11,694 contacts et cas suspects.

Ainsi que le répètent les hygiénistes, l'un des plus graves dangers que présentent les maladies infectieuses réside dans les complications qu'elles entraînent trop fréquemment, même lorsqu'elles ne sont que bénignes. Si un enfant est malade, dit une publication du ministère, il faut lui donner dès les débuts les meilleurs soins possible. Les conseils suivants doivent être suivis.

Parents, redoutez les symptômes de rhumes, de maux de gorge; surveillez toute éruption et ne craignez pas, en pareille circonstance, d'isoler votre enfant. Conformez-vous exactement aux instruction de votre médecin. Un enfant qui fait de la température doit être gardé au lit et, pour aucune considération, il ne doit entrer en relation avec d'autres enfants. Il est toujours utile de consulter le médecin sitôt que le petit manifeste de la température. Tous les cas de maladies infectieuses doivent être rapportés au ministère de la Santé et du Bien-Etre social.

Enfin les enfants sont actifs ils désirent se lever et jouer dès qu'il se sentent mjeux. Ne leur permettez pas de se lever trop tôt. La convalescence est la période qui suit la phase aiguë de la maladie. Le repos au lit empêche toute complication sérieuse. En toute occasion, la prudence est prescrite.

Persécution religieuse

On apprend à la Congrégation des Eglises orientales, que tous les évêques catholiques de rite oriental des diocèses situés dans les territoires que l'U.R.S.S. a détachés de la Pologne et de la Tchécoslovaquie pour se les annexer, viennent d'être arrêtés et déportés vers l'intérieur du pays. Cette nouvelle a provoqué la plus vive émotion.

Voici les noms des prélats: Mgr Ivan Slipy, successeur de Mgr Szaptycki sur le siège métropolitain de Lwow; Mgr Nihita Bndka, auxiliaire de Lwow; Mgr Grégory Chomyszyn, âgé de 82 ans, évêque de Stanislaw, en Galicie orientale; Mgr Ivan Latyszowski, auxiliaire de Stanislaw; Mgr Nicholas Czarnecki, visiteur apostolique pour les églises de rite byzantin, qui avait sa résidence à Kowel. Ce sont donc tous les chefs des catholiques ukrainiens. Le même traitement a été infligé aux évêques de rite oriental des diocèses de Cheim et de Uzhorod. Ces diocèses appartiennent à la Ruthénie subcarpathique, c'est-à-dire la partie orientale de la Tchécoslovaquie annexée récemment par l'U.R.S.S.

Il semble que nous soyons en présence de toute une politique religieuse. Les intentions sont visibles: frapper les pasteurs pour disperser le troupeau de ces catholiques de rite oriental qui, depuis des siècles, à travers les persécutions venant de tous côtés sont fidèles à Rome et à leurs traditions. Les Soviets reprennent ainsi, dans une continuité qui se manifeste chaque jour davantage sur d'autres terrains et sous l'instigation du clergé schismatique, la politique tsariste. C'est bien la persécution qui s'abat sur des frères c'est le retrait d'une des libertés les plus précieuses de l'homme. Et Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Eglise.

En lisant les journaux

En marge de deux grèves

Le Soleil, Québec. — On a bon espoir de régler bientôt, à la satisfaction générale, la grève de Windsor. Une autre grève à des usines de la Dominion Textile n'a duré que quelques heures. Dans un cas comme dans l'autre, il semble bien qu'on aurait pu s'entendre sur un règlement sans interrompre le travail. On a même lieu de croire que les chefs ouvriers de Windsor n'étaient pas tous d'accord sur l'opportunité d'une grève à cette époque. Un article "Labor News", publié par la Workers' Educational Association, précise qu'" un certain nombre de chefs ouvriers se demandaient au début si c'était le bon temps de faire la grève, si l'opinion publique appuierait les grévistes."

Il n'est pas facile de jauger l'opinion publique sur une pareille question, mais il est certain, qu'en général, les ouvriers bénéficient, à tort ou à raison, d'un préjugé favorable. Il n'empêche que l'heure n'est pas propice à l'interruption de la production industrielle. Toutes les industries sont dans une phase de transition, et il faut embaucher les ouvriers des anciennes usines de guerre, fournir du travail aux anciens combattants, et, en même temps, situer le Canada en bonne place dans le commerce international.

Les employés des usines Ford ne paraissent pas avoir été soumis à de si terribles privations; on peut penser qu'ils auraient pu obtenir des salaires plus élevés et d'autres concessions par les procédés légaux de négociation. Quels que soient, par ailleurs, ses erreurs, on peut difficilement reprocher à la compagnie son refus de se transformer en agence de perception pour quelque syndicat. Il est vrai que les patrons doivent retenir, comme agents du gouvernement, une partie du salaire de leurs employés pour l'impôt sur le revenu mais, sûrement aucun syndicat ne peut être assimilé à l'Etat.

Abolition des barrières tarifaires?

L'Action Catholique, Québec. — Le président des Etats-Unis et le premier ministre de Grande-Bretagne ont tous deux confirmé la nouvelle du prêt d'un milliard quatre cents millions. Ils ont annoncé en même temps que Londres et Washington suggéraient à tous les pays d'abolir les barrières tarifères.

La question des tarifs a déjà fait couler beaucoup d'encre... et de salive chez nous. Des élections fédérales ont eu lieu déjà, au cours desquelles on discutait de réciprocité entre le Canada et les Etats-Unis.

Aujourd'hui, on admet généralement que les barrières tarifaires constituent un obstacle inutile à la libre circulation du sang économique.

Cette suggestion de MM. Truman et Attlee sera-t-elle acceptée? On peut être certain que des objections seront soulevées aux Communes anglaises comme au Congrès et au Sénat américain. Déjà, en Grande-Bretagne, on s'émeut de l'emprunt du gouvernement. On s'alarme de la somme des intérêts annuels à payer jusqu'à l'an 2000.

Les motifs invoqués par les deux chefs politiques pour l'abolition des barrières tarifaires, c'est que les questions économiques jouent toujours un grand rôle dans la préparation des guerres. On dit avec raison que l'infériorité économique de tel ou tel pays incline les populations à entretenir des sentiments de haine contre les pays mieux partagés.

Entre Canadiens de bonne volonté

Petite explosion de fanatisme

PAR EUGENE L'HEUREUX

par Eugène L'HEUREUX

La Province d'Ontario est passablement riche en fanatiques et en gaffeurs, qui prétendent parler au nom de toute la population. Si leur importance avait toujours correspondu à leurs prétentions, il n'y aurait plus au Canada ni catholiques ni Canadiens français: car on aurait traité catholiques et Canadiens français comme les nazis ont traité les Juifs depuis 1939, en exterminant six millions des descendants d'Abraham.

Heureusement, ces ridicules chevaliers du fanatisme et de la gaffe n'en mènent pas aussi large qu'ils pensent et, si les catholiques et les Canadiens français d'Ontario n'ot pas le traitement de justice auquel ils ont droit, ils échappent néanmoins à la féroce persécution que certains voudraient faire peser sur eux.

Il semble que dans Ontario comme ailleurs, le bon sens populaire oppose parfois la force d'une certaine passivité à l'excentricité de quelques élites beaucoup trop passionnées pour accomplir leur mission avec intelligence et décence.

Nos journaux ont publié récemment, avec tout l'étalage coutumier, la dernière de ces gaffes ontariennes. Plusieurs y sont allés de leurs commentaires solennellement revendicateurs, comme si la cause des minorités persécutées pouvait se gagner devant le tribunal de l'Opinion publique québecoise et comme si, en grossissant ici l'importance des attaques lancées par quelques énergumènes de l'Ontario contre notre religion et notre race, on pouvait guérir ces grands malades qui encombrent la province voisine.

Après plusieurs années d'observation attentive, nous en sommes venu, pour notre part, à la conclusion que cette stratégie tourne au fiasco, parce qu'elle n'est guère autre chose que l'obéissance à cette loi du moindre effort qui porte les faibles aux jérémiades plutôt qu'à l'organisation réaliste et pratique.

C'est M. Omer Héroux, du "Devoir", qui a publié les réflexions les plus justes, les plus opportunes et les plus constructives en marge de l'incident, que voici:

Le Gouvernement de Toronto ayant institué une enquête royale sur l'instruction publique, différents personnages et groupes y vont exposer leurs vues. Quelques personnes, prétendant représenter officiellement plusieurs sectes protestantes, réclament qu'on restreigne à leurs plus simple expression l'enseignement bilingue et l'enseignement catholique. Dans un mémoire très long, il agitent le vieil épouvantail usé de la domination catholique et française. Ils croient même entrevoir le jour où les Ontariens devront se réfugier aux Etats-Unis pour sauver leur culture et leur religion.

de ridicule bien avant de se voir

Evidemment, ces gens-là mourront pourchassés par qui que ce soit.

Nous voudrions pouvoir reproduire ici tout l'article de M. Héroux, qui est on ne peut plus au point. En voici du moins les idées maîtresses:

"Soucieux de ne point envenimer un débat qui s'engage mal, nous ferons nos commentaires aussi brefs, et nous leur donnerons une allure aussi objective que possible. Situons d'abord l'incident, mettons-le dans son cadre.

"Il ne s'agit point du fait d'un groupe politique, encore moins d'un acte législatif ou administratif. Mais bien d'un simple mémoire, présenté à une commission d'enquête provinciale, qui préside un magistrat, M. Hope, par un groupe dont l'importance réelle reste à déterminer.

"Nous ne croyons pas que l'intervention de ce groupe ait de graves conséquences. L'opinion publique en Ontario a heureusement, depuis une vingtaine d'années, évolué dans un sens beaucoup plus favorable à la liberté. Il est un fait qui peut ne pas manquer de sens. Jusqu'ici, nous ne connaissons aucun grand journal de langue anglaise qui ait fait à ces réclamations un écho favorable. Le Globe and Mail, que l'on pourrait peut-être compter comme un organe officieux du ministère Drew, donne un sec résumé du mémoire, le classe dans un coin, sans titre saillant, et n'en dit pas un mot en rédaction. Il le traite comme l'une de ces choses qu'un journal d'information ne peut écarter, mais qu'il ne tient pas à souligner.

Et l'on a l'impression que les hommes qui comptent dans la province ne tiennent pas à soulever une nouvelle tempête.

Le mémoire garde tout de même une certaine importance. Il atteste l'existence d'un état d'esprit et d'une volonté d'action. Nous n'avons le droit d'ignorer ni l'un ni l'autre. S'ils ne sont probablement pas de nature à provoquer un mouvement en arrière, ils peuvent dans une certaine mesure gêner l'essor vers plus de justice et de liberté.

Or, et bon nombre d'Ontariens sont tout prêts à l'avouer, il reste en Ontario un problème capital à résoudre, celui de la répartition de l'impôt scolaire. Nous avons plusieurs fois donné les chiffres qui établissent que maintes commissions scolaires catholiques, celle d'Ottawa en particulier, souffrent de ce point de vue de conditions déplorables.

Autre point, qu'il faut tout de suite souligner.

Que représente vraiment le comité qui s'intitule Interchurch Committee on Protestant-Roman Catholic relations et qui a présenté le mémoire dont s'occupent les journaux?

La couverture est flamboyate, que recouvre-t-elle? Il y a dans l'histoire d'Angleterre un texte qui revient forcément à la mémoire en de pareilles circonstances. C'est la fameuse pétition des sept tailleurs de la rue Tooley qui disaient tranquillement: "We, the people of England" — "Nous le peuple d'Angleterre".

Ne serions-nous pas en présence d'un phénomène analogue?

Il paraît bien difficile de croire que ce mémoire représente vraiment l'esprit et la volonté des corps religieux sous le patronage desquels il prétend s'abriter.

Les intéressés, et parmi eux il y a des hommes de haute valeur, feraient peut-être bien de mettre tranquillement les choses au point".

Voilà exactement ce que nous pensons nous-mêmes, et nous endossons sans réserve les commentaires de M. Héroux.

CEUX QUI FIRENT NOTRE PAYS

Jean-Charles Chapais

(1811-1885)

Jean-Charles Chapais, l'un des Pères de la Confédération, naquit à la Rivière-Ouelle, le 2 décembre 1811, du mariage de Jen-Charles, marchand, et de Julienne Ouellet. Il fit ses études classiques au collège de Nicolet et se lança dans le commerce, à Saint-Denis. Choisi candidat conservateur, en 1850, dans le comté de Kamouraska, il subit la défaite contre M. Letellier. Cependant, l'année suivante, lors des élections générales, M. Chapais prit sa revanche et il conserva son siège jusqu'au 23 juin 1854. Le 4 août de la même année, il obtint un renouvellement de mandat qu'il détint jusqu'au 1er juillet 1867, jour de la mise en vigueur de la Confédération. M. Chapais fut élu, le 16 décembre 1867, dans le comté de Champlain qu'il représenta jusqu'au 27 mai 1871. Il accepta, le 30 janvier 1868, le siège de La Durantaye au Sénat.

L'hon. Jean-Charles Chapais fut ministre à plusieurs reprises, notamment aux Travaux publics dans les gouvernements Taché-Macdonald et Belleau-Macdonald, puis ministre de l'agriculture, de 1867 à 1869, et receveur-général, de 1869 à 1873. Il fut durant plusieurs années directeur du Grand-Tronc et il joua un rôle prédominant dans les pourparlers qui amenèrent l'établissement de la Confédération canadienne. Il mourut à Ottawa, le 17 juillet 1885. Il avait épousé, en 1846, Georgina Dionne, dont il eut six enfants, notamment sir Thomas Chapais, sénateur et conseiller législatif, en même temps que journaliste et historien.

Alimentation et soin des veaux

Un veau sain et fort doit être préparé dans le sein de sa mère par une alimentation rationnelle de celle-ci. On doit surveiller le vêlage pour que tout se passe normalement et pour pouvoir aider la nature s'il le faut. A la naissance, on débarrasse le veau des enveloppes foetales et on voit à ce qu'il prenne sa respiration. Si le vêlage a lieu à l'étable, la stalle doit être bien propre et par mesure de prudence, l'ombilic du veau doit être badigeonné avec de l'iode afin de prévenir l'infection.

Durant les trois ou quatre premiers jours, le veau doit boire le lait de sa mère; ce lait s'appelle colostrum. Il est riche en matières protéiques et minérales et possède des propriétés antiseptiques et purgatives qui lui sont nécessaires.

Si pour une raison ou pour une autre, on ne peut servir le colostrum, on doit voir à faire évacuer les matières fécales accumulées dans l'intestin en donnant au veau un purgatif, comme par exemple une cuillerée à thé d'huile de ricin toutes les deux ou trois heures.

Le veau ne doit pas rester avec sa mère, sauf peut-être pour une journée ou deux. Il s'agit de l'éduquer à boire à la chaudière. Avec de la patience et en lui faisant téter un doigt en descendant sa tête dans une chaudière qui renferme un peu de lait, on arrive à l'habituer assez vite. Le premier mois, le jeune veau recevra du lait frais complet, sans écume, à une température variant de 90 à 100oF.

Les ustensiles doivent être propres car autrement, on l'expose à avoir des troubles digestibles.

A un mois, le veau peut être alimenté de différentes manières; au lait entier, à la moulée de début, au lait écrémé, au gruau, etc. Toutes ces méthodes ont donné de bons résultats; on choisit celle qui convient le mieux. Que l'on opte pour un système ou pour un autre, un veau ne doit pas boire par jour plus de lait que 10% de son poids vif et jamais plus que 18 livres, peu importe son âge et son poids.

Dès l'âge de trois semaines, on doit l'habituer à manger des concentrés et du bon foin de légumineuses. Les concentrés sont laissés à discrétion devant lui jusqu'à l'âge de trois mois alors qu'il en mangera de une à deux livres par jour. A six mois, il en mangera de trois à trois livres et demie. Le dosage en protéine variera selon la méthode d'alimentation employée. On devra suivre les recommandations du fabricant. Si l'on sert du lait écrémé, une moulée de 16 à 11% de protéine donnera de bons résultats. Quant au foin, on lui en servira, à volonté jusqu'à l'âge de six mois; toutefois, certains sujets sont portés à faire du ventre et alors il faudra diminuer le foin et voir à ce qu'il ne mange pas trop de paille de sa litière. On lui donne de l'eau propre dès qu'il veut en boire. Les succulents sont servis à l'âge de trois ou quatre mois; à six mois, il en mangera de cinq à six livres.

Il est préférable de laisser les veaux à l'intérieur jusqu'à l'âge de cinq ou six mois dans des stalles hygiéniques. Si toutefois, ils vont au pâturage plus jeunes, ne devrait pas être avant trois ou quatre mois; celui-ci sera de plus d'étendue et bien ombragé.

Ajoutons en terminant que doit éviter la suralimentation, car celle-ci est souvent la cause de bien des troubles. Tout changement alimentaire doit se faire graduellement et s'il se produit un trouble digestif, il faut réduire plus tôt la ration et quelquefois administrer un purgatif.

MONSIEUR BREGER

(Par Dave Breger)



Quoi, M. Williams, je croyais que vous vouliez activer les ventes des fêtes.

Remerciements

Mme Georges Ayotte et ses enfants

désirent remercier bien sincèrement toutes les personnes qui leur ont témoigné des sympathies à l'occasion du décès de

M. Georges Ayotte

Soit par offrandes de messes ou de fleurs, bouquets spirituels, télégrammes de sympathies, visites, sympathies, services rendus ou assistance aux funérailles.

19 décembre



Toussez-vous la nuit?
LE VENO
SOULAGE RAPIDEMENT
Pour
TOUX • RHUMES
BRONCHITES
ASTHME
COQUELUCHE
PETITS MAUX DE GORGE
LES ENFANTS AIMENT LE VENO
SIROP VENO
ACHETEZ-EN UNE BOUTEILLE AUJOURD'HUI

Noël ensemble... Prenez un Coca-Cola



Enfin chez lui . . . avec sa femme, son enfant et sa famille. Noël est dans l'air. Tous les rêves d'une vie se réalisent en un seul moment. Le Coca-Cola convient dans un moment comme celui-ci—l'invitation amicale *Prenez un Coke* vient ajouter la note rafraîchissante. Une occasion de bonheur, de songer au Coke—et à *la pause qui rafraîchit.*

EMBOUTEILLEUR AUTORISE DE "COCA-COLA"
DUFRESNE & FRERE, LIMITEE
765, BONAV... TROIS-RIVIERES TELEPHONE ...

Buvez Coca-Cola
Coca-Cola et son abréviation "Coke" sont des marques déposées qui identifient seulement le produit de Coca-Cola Ltée.

DECOUVREZ EDGEWORTH



Le meilleur tabac à pipe en Amérique

VENDU DANS UN SAC COMMODE ERMETIQUEMENT FERME, POUR CONSERVER PLUS DE FRAICHEUR.

MANDRAKE, LE MAGICIEN — Par Lee Falk et Phil. Davis



CHAUSSURES EXCLUSIVES
Réal Pelletier
1472 rue Notre-Dame Trois-Rivières Télephone 315

Le Nouvelliste
TROIS-RIVIERES, 19 DECEMBRE 1945

CELA PAIE DE MAGASINER CHEZ
ZELLER'S
Détaillants aux Canadiens économes

La Fédération Provinciale du Travail demande de nombreuses réformes à nos gouvernants

Dans un mémoire présenté, hier l'honorable Maurice Duplessis, premier ministre de la province et aux membres du Cabinet, la Fédération Provinciale du Travail a soumis à la Législature Provinciale un programme de six points visant à prévenir une crise de chômage qui semble s'aggraver de jour en jour avec le retour dans la vie civile de milliers de combattants et le transfert dans l'industrie privée d'un grand nombre d'ex-ouvriers et ouvrières d'usines de guerre. Elle allègue en plus que les organisations ouvrières qu'elle représente sont favorables à un code de travail qui établirait un salaire minimum uniforme dans toutes les parties du pays, des heures et des conditions de travail identiques mais en laissant à chaque province pleine et entière liberté d'augmenter ce minimum national de salaire.

Dans un autre ordre d'idée, la Fédération prie le gouvernement de bien vouloir considérer la situation causée par la crise du logement qui sévit actuellement et de prendre les mesures les plus opportunes pour remédier à cette crise et activer la disparition des taudis et les remplacer par des habitations salubres à la portée des moyens financiers de la moyenne et de la classe ouvrière.

Voici le texte de ce mémoire:

Depuis la dernière entrevue que la Fédération provinciale du Travail a eu l'honneur d'avoir avec vous, ce que tous souhaitaient et attendaient avec anxiété est arrivé. La guerre est finie, l'Allemagne et le Japon ont été définitivement vaincus, leurs idéologie monstrueuse et dépravée a fini de régner en maîtresse, les peuples des pays enfin libérés respirent plus librement et attendent avec espoir les jours meilleurs que seules des institutions démocratiques peuvent leur assurer.

Des milliers d'hommes et de femmes de nos forces armées de terre, de l'air et de mer, sont revenus ou reviendront sous peu, ils sont anxieux de reprendre leur place dans la vie civile; nous avons contracté envers eux une dette de reconnaissance qui ne pourra se payer uniquement en réceptions grandioses et en discours élogieux mais bien en actes réfléchis et considérés. C'est à vous qui avez été appelés à diriger les destinées de notre province qu'incombe la lourde tâche de leur faciliter cette réadaptation avec le moins de heurts possibles, tout comme il est du devoir de nos organisations ouvrières et des citoyens en général de seconder vos efforts en ce sens.

En plus du problème de cette réadaptation massive des hommes et des femmes licenciés du service militaire s'ajoute celui de la reconversion de l'industrie de guerre en industrie de paix avec les milliers et milliers d'ouvriers et ouvrières qui auront en quelque sorte à se rééduquer dans des occupations nouvelles et à prendre contact avec l'atmosphère de l'industrie privée que beaucoup d'entre eux n'ont jamais connue.

Nous tenons à vous exprimer notre vive appréciation pour une mesure législative que vous avez adoptée lors de la dernière session parlementaire, c'est celle qui s'intitule: "Loi de l'aide à l'apprentissage"; elle est marquée au coin du bon sens et tout permet d'espérer qu'elle donnera de bons résultats.

Pour faire face aux problèmes d'aujourd'hui et en envisageant ce que seront ceux de demain, le travailleur se tourne vers les gouvernements et leur demande de la législation qui lui garantira " la libération du besoin et de la peur"; il a confiance qu'ils ne failliront pas à la tâche, qu'ils contribueront à développer un ordre nouveau ou régnera une véritable justice sociale ou se développeront la bonne entente et des rapports cordiaux entre le Capital et le Travail ainsi qu'entre tous les citoyens de notre province.

Mesures d'après-guerre

En août dernier, l'exécutif du Congrès des Métiers et du Travail du Canada soumettait aux membres du gouvernement canadien un mémoire législatif comprenant un programme de six points de nature à prévenir en grande partie une crise de chômage qui paraît aujourd'hui plus menaçante qu'à cette époque et semble s'aggraver de jour en jour avec le retour dans la vie civile de milliers de combattants et le transfert dans l'industrie privée d'un grand nombre d'ex-ouvriers et ouvrières d'usines de guerre. Comme plusieurs points de ce programme sont de juridiction provinciale, nous soumettons tout à votre considération:

1. Qu'on accorde à toutes les personnes engagées dans une industrie civile essentielle un "salaire de reconversion" durant la période de dislocation;
2. Pour faire bénéficier le plus grand nombre possible des emplois disponibles, mise en vigueur d'une semaine de travail maximum de quarante heures, sans réduction dans les salaires;
3. Afin de créer la confiance et maintenir le pouvoir d'achat, interdire toute réduction massive de salaire;
4. Qu'on enlève toutes les restrictions sur les matériaux de construction, et que l'on procède à la construction de logements avec la même vigueur, la même ingéniosité et la même activité qu'on a montrées pour la production du matériel de guerre;
5. Que l'on commence immédiatement les travaux publics nécessaires; et
6. Que l'on procède à la reconversion des usines de guerre pouvant être utilisées pour la production du temps de paix.

Code du travail et Conférence fédérale-provinciale

Les relations industrielles et autres mesures touchant les salaires les heures et les conditions de travail sont régies, en grande partie, depuis 1940, par le gouvernement fédéral en vertu d'arrêtés-en-conseil édictés sous l'empire des mesures de guerre; il est question, paraît-il, de continuer ces pouvoirs au gouverneur général en conseil pour la durée de l'état d'urgence nationale d'après-guerre et ce pendant une année; rien n'empêchera que cette période se continue indéfiniment du consentement des provinces. Peut-on anticiper que toutes les provinces seront favorables à ce mouvement? Si une ou plusieurs provinces refusaient leur consentement, qu'arriverait-il? Cette législation fédérale serait en vigueur dans les provinces acquiescentes mais ne le serait pas dans les autres, cette situation équivoque ne serait certes pas dans l'intérêt de la classe ouvrière, ni dans celui du pays en général.

Les organisations ouvrières que nous représentons, soit celles affiliées au Congrès des Métiers et du Travail du Canada et à la Fédération Américaine du Travail, sont favorables à un Code de travail qui établirait un salaire minimum uniforme dans toutes les parties du pays, des heures et conditions de travail identiques, mais laisserait à chaque province pleine et entière liberté d'augmenter ce minimum national de salaire, il en serait de même pour les heures et autres conditions de travail qui également pourraient être améliorées par un gouvernement provincial.

Il est reconnu que dans certaines provinces les salaires en général sont plus élevés que dans d'autres avec le proviso suggéré leurs salariés n'y perdraient rien mais par contre ceux des provinces moins bien partagées verraient automatiquement leur sort s'améliorer; il est incontestable que nombre d'ouvriers du Québec y gagneraient et c'est ce point surtout qui les intéresse.

Quel est le moyen le plus pratique d'obtenir ces meilleures conditions? Est-ce par un Code de Travail régi et administré par un organisme fédéral ou est-il possible d'obtenir de meilleurs résultats au moyen d'une entente entre les neuf provinces qui établirait un minimum de salaire uniforme et autres conditions de travail mais en laissant à chaque province l'administration de cette législation centralisatrice.

Nous présumons que c'est un des sujets qui a été ou sera mis à l'étude de la conférence fédérale-provinciale actuelle, nous vous prions de favoriser les mesures suivantes:

1. Un code de travail qui reconnaisse auq ouvriers le droit de s'organiser dans la pleine acception du mot;
2. Un système approprié et complet d'assurance-santé;
3. Remplacement des secours aux vieillards indigents par une pension de vieillesse sufifsante pour garantir un niveau de vie canadien; abolition de la preuve de destitution et obtention de la pension dès l'âge de 60 ans.

Accidents du travail et maladies professionnelles

Nous tenons à vous exprimer notre satisfaction des modifications qui furent apportées à la loi de réparation des accidents du travail au cours de la dernière session parlementaire, entre autres d'avoir porté à $175. les dépenses de funérailles d'un accidenté au lieu de $125.; ainsi que l'augmentation du montant minimum de la compensation en cas d'incapacité totale temporaire ou permanente de $12.50 à $15. par semaine.

Nous réitérons les demandes que nous avons faites antérieurement à plusieurs reprises, voici ce que nous suggérions;

1. Que tous les employeurs, sans aucune exception, soient assujettis à cette loi, sans qu'il faille tenir compte du nombre de personnes à leur emploi ,ni du montant global des salaires par eux payés ou du plus ou moins de risques inhérents à l'industrie ou au commerce envisagé.
2. Qu'un système de points de mérite ou de démérite, selon le cas, soit instauré par rapport au nombre d'accidents. Ceci aurait l'avantage de faire bénéficier l'employeur des méthodes de prévention en usage dans son établissement par une réduction adéquate de ses primes d'assurance tout en pénalisant l'employeur négligent qui refuse d'adopter des mesures préventives appropriées.
3. Qu'il devrait y avoir des rapports plus suivis entre la Commission des accidents du travail et le service d'inspection des établissements industriels ou commerciaux. Actuellement, seuls les accidents à résultat fatal ou ayant causé des blessures graves sont rapportés au service d'inspection. Nous estimons que tous les accidents causant un arrêt de travail devraient être rapportés tant à la Commission des accidents du travail qu'au service d'inspection des établissements industriels et commerciaux.
4. Que la base du calcul des indemnités soit établie d'après le salaire normal gagné le jour de l'accident multiplié par 300; il semble que ce système de procéder serait plus simple et moins compliqué que la méthode actuelle de déterminer les gains hebdomadaires moyens ou mensuels durant les douze mois précédant la date de l'accident.
5. Que votre gouvernement,—par voies d'ententes interprovinciales, —s'efforce de faire établir un taux de compensation uniforme de 100% du salaire de l'accidenté et ce dans toute l'étendue du Canada.
6. Que la Commission des accidents du travail interprète la loi de manière à ce que tout accidenté reçoive la pleine compensation à laquelle il a droit durant toute la durée de son incapacité et non pas seulement jusqu'au moment de la consolidation de la blessure; il semblerait que sous le prétexte que l'accidenté peut faire un travail léger, sa compensation est réduite même jusqu'à concurrence de 50%; il est d'ailleurs reconnu que généralement partout où les ouvriers travaillent par équipes un travail léger n'existe que bien rarement.
7. Que toutes les maladies professionnelles soient assimilées à un accident de travail et soient compensables au même titre.
8. Que des centres de thérapie occupationnelle et de physio-électro-thérapie soient établis dans les districts industriels de façon à hâter la convalescence des ouvriers-invalidés au lieu de les considérer comme des rebuts parce qu'ils souffrent d'une incapacité permanente; la science permet aujourd'hui de rééduquer le plus grand nombre de ces invalides.

Loi des relations ouvrières

Vous nous avez accordé une partie des demandes que nous vous avons présentées lors de notre entrevue en janvier dernier, en remplaçant le 60% des salariés nécessaires pour être reconnu comme agence de négociations par une majorité absolue, ainsi qu'un léger amendement à l'article 23 au sujet de la sollicitation syndicale pendant les heures de travail et au lieu de travail et en améliorant l'article 17 re plainte d'un groupe ne possédant pas de droit de négociations détenue par une autre association au sujet d'une violation de la loi ou de la convention collective.

Nous attirons votre attention sur l'article 43 traitant des pénalités, il stipule qu'une amende d'au moins $100 et d'au plus $1,000 par jour peut être imposée à un employeur, à une association, officier ou représentant d'une association qui aura déclaré ou provoqué une grève ou contre-grève, ce mot "grève" implique que cette amende peut être imposée à un syndicat ou à un officier d'un syndicat; c'est exhorbitant et en pratique c'est quasi impossible d'application; nous vous prions donc de reviser l'échelle des pénalités et de faire en sorte que les flagrantes infractions une fois constatées ne restent pas impunies, ne serait-il pas opportun de simplifier la procédure?

Le paragraphe 1 de l'article 2a, section I, énumère les employés qui ne sont pas considérés comme salariés et ne comptent pas dans le calcul de la majorité absolue pour obtenir la certification d'agent-négociateur, parmi ceux-ci sont les "gérants", mais il n'y a rien qui définit les qualifications nécessaires pour être classifié comme gérant. Il appert que dans des magasins-succursales assez souvent on donne le titre de "gérant" à des commis-chef de rayon ou d'un comptoir faisant le même travail que les autres employés, nous estimons que pour éviter tout malentendu on devrait désigner le gérant "comme une personne ayant compétence pour embaucher et congédier des employés" et de ce chef cette fonction revêtirait un caractère administratif ou confidentiel.

La loi devrait aussi permettre de compter comme faisant partie du personnel aux fins du calcul de la majorité absolue tout employé engagé de façon permanente qu'il travaille temps plein ou réduit.

Nous réitérons notre demande antérieure que la Commission de relations ouvrières devrait se composer de cinq membres afin de donner une représentation plus adéquate à l'élément ouvrier aussi bien qu'au patronat et que les deux groupes intéressés soient consultés sur le choix de ceux qui les représenteront.

Certificat de qualification et loi de la convention collective de travail

Nous soumettons que la loi de la convention collective de travail devrait être modifiée, à la lumière de l'expérience acquise depuis sa mise en vigueur.

Nous attirons votre attention particulière sur le fait que l'article 25 de la loi de la convention collective permet à un comité paritaire de rendre obligatoire, par règlement, un certificat de qualification pour tout salarié assujetti au décret dans toute ou partie de la région déterminée dans ce décret.

De ce fait il y a dans les métiers de la construction, des ouvriers qui, tout en travaillant pour le même patron, peuvent être appelés à travailler dans plusieurs villes ou régions et dans chacune d'elles ils doivent obtenir un certificat de qualification, subir un nouvel examen et payer une somme n'excédant pas deux dollars; de plus, il y a des cas où des ouvriers ont passé l'examen avec succès dans un comité paritaire et ont été rejetés dans un autre.

(Suite à la page 101)

La guignolée au Cap



La guignolée au profit les orphelins de l'Orphelinat du Rosaire au Cap-de-la-Madeleine a remporté cette année un succès encore plus marqué que celui de l'an dernier.

La photo ci-haut représente les groupes chargés de faire la sollicitation dans les paroisses Ste-Famille et St-Odilon. Elle fut prise au moment où les solliciteurs, tous membres du conseil local de l'ordre des Chevaliers de Colomb se préparaient à partir pour la guignolée.

Nous reconnaissons, de gauche à droite, sur la première rangée, MM. Alphonse Georges Gélinas, Othonial Demers, chef de groupe pour Ste-Famille, Maurice Lahaye, chef de groupe pour St-Odilon, François Biron. Deuxième rangée: Wilfrid Beaumier, Edmond Boisvert, Arthur Pronovost, Albert Deschesnes, Joseph Boisvert et Alphonse Buist. Troisième rangée: Prudent Buist, Fernand Buisson, Charles Carignan, Jean Stogaitis, Hervé Landry, Hervé Bellerive, Charles Trudel, Roméo Bérubé. Dernière rangée: Paul Désaulniers, Joseph Couture, Emile Grenier, Walter Janvier, Philippe Larivière, Walter Hayes. N'apparaissent pas sur la photo: MM. Jules Roy, Gérard Lévesque, Ferdinand Laroche et Arthur Leblanc.

Une dizaine de militaires de la région de retour

Voici le dernière liste des militaires de la région rapatriés à bord du "Monarch of Bermuda", arrivé à Halifax le 15 décembre dernier.

Le lance-bombardier R.G. Charlton, 2, Summit, Shawinigan; le sergent-quartier-maître H.A. Cummings, 149, 41ème rue, Shawinigan; le canonnier W. Lavergne, 70, 2ème rue, Shawinigan; le canonnier H.J. Théberge, 118, rue Réal, La Tuque; le canonnier R. Lessard, de Red Mill, Cap-de-la-Madeleine; le canonnier R. Trudel, 33, rue Notre-Dame, Cap-de-la-Madeleine; le S.S.M. T.P. Bruneau, de Yamachiche et le Canonnier P. Alarie, 93-B St-Alphonse, Cap-de-la-Madeleine.

Le juge sévit contre un vendeur de bois

M. Alfred Lafond, de St-Didace, comté de Maskinongé a été condamné hier à une amende de $30.00 et aux frais ou à un mois de prison par Son Honneur le juge Edouard Langlois pour avoir enfreint des réglementations de la Commission des Prix et du Commerce.

La plainte, déposée par M. J.A. Trempe, enquêteur de la Commission des Prix, stipule que l'accusé, à Louiseville, au mois de septembre dernier, a vendu du bois de chauffage à un prix supérieur au prix maximum auquel il avait le droit de le vendre en vertu des règlements de la Commission. Un deuxième chef d'accusation mentionne qu'il a vendu ce bois sans remettre au moment de la livraison, comme il aurit dû le faire, une facture contenant toutes les spécifications voulues au sujet de l'adresse du vendeur, la qualité, la mesure et le prix du bois. Finalement, il a négligé de garder une copie de facture ou une fiche de vente accessible pour inspection.

Me Jules Biron occupait pour la poursuite.

Les élections du Conseil des Métiers et du Travail

Lundi soir avait lieu les élections du Conseil des Métiers et du Travail des Trois-Rivières pour l'année 1946. Un grand nombre de délégués des unions affiliées s'étaient rendus à l'assemblée pour prendre part à ce grand événement de l'année dans le monde des unionistes.

M. J. B. Arseneault, membre du local 163 de la Fraternité Internationale des Papetiers, a été réélu par acclamation président du Conseil des Métiers.

M. W. "Bill" Porteous, délégué du local 136 P.S.W., licencié récemment de la Marine dans laquelle il a servi durant la guerre, et vice-président du Conseil des Métiers en 1939-1940 a été réélu de nouveau à ce poste de confiance.

L'élection d'un deuxième vice-président a exigé trois tours de scrutin. Au premier tour de scrutin, quarte candidats étaient en lice et M. Porteous est sorti victorieux en s'assurant une majorité absolue sur les autres candidats. Dans un autre tour de scrutin les trois candidats ont obtenu le même nombre de votes. Au scrutin suivant on tenta de glisser un télégraphe et l'élection fut annulée. Enfin le dernier tour de scrutin donna la majorité des voix à M. Emile Samson.

Voici la liste des officiers pour l'année 1946: Président: J. B. Arseneault (acclamation) membre du local 163 des Papetiers; vice-présidents: W. "Bill" Porteous (élu) local 136; Emilio Samson (réélu) local 101; secrétaire-correspondant: Maurice Duchesneau (élu) local 409; secrétaire-archiviste: Max Pichette (réélu par acclamation) local 101; secrétaire-trésorier: M. Berthiaume (élu local 163; secrétaire-financier, H. Milot, (élu) local 163; publiciste: Lucien Bergeron (réélu) local 856; auditeurs: H. P. Pérusse, (réélu) local 101; A. Duval, (élu) local 136; J. P. Boucher (élu) local 101; garde, Victor Vallée (réélu) local 136.

Les nouveaux officiers prêteront serment d'office à la première assemblée de janvier, qui aura lieu le 7 janvier 1946.

Le publiciste.

Charles de Gaulle auteur dramatique

Rédigé pour la Presse Canadienne par Maurice Desjardins, correspondant outre-mer des journaux de langue française.

(Tous droits réservés par la Presse Canadienne)

Rouen, le 19 décembre. (P.C.) — A quinze ans, Charles de Gaulle, étudiant, composait une pièce d'un acte, en vers, intitulée "Une mauvaise rencontre—Histoire de brigands." Peut-être ne s'en souvient-il plus. Mais il en est question dans un intéressant ouvrage (1) récemment chez Defontaine, à Rouen.

La pièce fut jouée, créée sans doute, à Saint-Pierre de Manneville, village normand à vingt kilomètres de Rouen, en juillet 1943. Devant tout le pays rassemblé, trois représentations furent montrées au profit des prisonniers.

Le théâtre était installé en plein air, derrière la mairie de Saint-Pierre. La pièce obtint un franc succès: "Les alexandrins sonnaient juste" note l'auteur, qui ajoute "et si la carrière des armes ne l'avait accapré, qui sait si Charles de Gaulle n'aurait pas fait un écrivain de théâtre?"

En tout cas, le succès fut tel, que trois représentations furent également données à Quevillon, dans l'Orangerie du château des Etangs, château occupé par les Allemands. Certains d'entre eux assistèrent au spectacle et offrirent même leur obole pour les prisonniers français.

"Ainsi," écrit l'auteur, "Messieurs les Allemands applaudirent, le 29 juillet 1943, Charles de Gaulle, auteur dramatique, et aussi auteur du plus vilain tour qu'un Français ait pu leur jouer en refusant de cesser la lutte."

L'auteur, M. Roger Parment, s'occupe surtout de petite histoire. Il révèle que les attaques normandes de Charles de Gaulle sont multiples. Liens de famille, souvenirs personnels, calvaire de la libération, voilà ce qu'il évoque dans son livre.

Ainsi nous apprenons que M. Henri de Gaulle, père du général, est enterré dans le petit cimetière de Saint-Adresse, tout près du Havre. Et que c'est à Saint-Pierre de Manneville, village de cinq cents habitants, que le général de Gaulle, alors capitaine, vint servir de témoin au mariage de son frère Pierre.

Dans le régistre d'état civil, on lit que le 19 avril 1926, à cinq heures, en la mairie de St-Pierre, s'étaient unis devant la loi, incarnée par Charles Pigache, maire.

Pierre-Julien-Joseph Marie de Gaulle et Madeleine-Marie-Claire-Constance Delepouve, en présence de Marie-Aimée Le Marchant, propriétaire à Saint-Pierre-de-Manneville et de Charles de Gaulle, capitaine d'état-major, chevalier de la légion d'honneur, domicilié à Paris.

Après le mariage, Charles de Gaulle vint plusieurs fois, avec sa femme et ses enfants, se reposer dans le cadre tranquille du petit village normand. Mais il n'y restait jamais plus de trois jours de suite. "De Gaulle," lit-on, "est de ceux qui reçoivent la méditation dans l'action."

On sait que le général est né à Lille, dans le nord, l'auteur de "Charles de Gaulle et la Normandie, n'a pas songé à faire de de Gaulle un Normand.

"Seulement," écrit le préfacier, "pour procéder à l'universel, il faut partir du local et du particulier. Un homme ne se contemple de l'abstrait de nulle part. Il faut un point de vue, il faut que le peintre se place quelque part. Et ce quelque part que vous avez choisi, pour peindre le chef de la France, libre, où l'auriez-vous mieux trouvé que chez vous, dans cette Normandie dont l'éclairage vous est si familier."

Le livre contient de nombreuses photographies du général et de ses visites à Cherbourg, Caen, Rouen Bayeux, Le Neubourg, Bolbec, et autres villes de la Normandie.

Tous droits de reproduction réservés sur notre édition spéciale du Nouvelliste

L'Entreprise Privée au Travail dans l'Industrie de la Vallée du Saint-Maurice, tel est le titre de l'édition spéciale que la direction du Nouvelliste est fière d'offrir à ses lecteurs aujourd'hui à l'occasion de ses vingt-cinq années d'existence.

On comprendra que dans une édition de cette importance préparée à travers les multiples occupations quotidiennes, il se sera glissé quelques erreurs. Nous voulons en signaler quelques-unes qu'une lecture rapide avant publication nous a permis de déceler.

Dans la table des matières en page deux on en trouve deux: Ainsi à la place de Bruno Hébert, page 68, il faut lire, Bruno Robert. Grand'Mère, page 68.

A la page quinze dans un sous-titre de l'article consacré à M. L. O. Trottier, de la Cie de Construction Laviolette, il faut lire "marin à 18 ans" au lieu de "marié à 18 ans".

Le nom de la Three Rivers Shipping, dont l'article apparaît à la page 18, a été substitué au cours de la correction des épreuves.

Dans la page de la City Gas and Electric, page 24, un bas de vignette a été interverti. On fera facilement la correction.

En page 26, on dit que l'Optique Laviolette débuta en 1943, rue Saint-Georges, il faudrait lire "en 1933".

Il peut s'en être glisser d'autres. Nous nous en excusons et nous espérons qu'on comprendra que nul n'est parfait. Nous demandons à nos lecteurs de bien vouloir nous signaler celles qu'ils pourront trouver, et nous nous empresserons de les rectifier.

Tous les droits de reproduction, adaptation et traduction sont réservés.

Inspecteur des bâtiments au Cap-de-la-Madeleine

Cap-de-la-Madeleine, 19. (Spécial) — Le conseil municipal a nommé M. Edmond Bouchard comme surveillant des travaux municipaux et inspecteur des bâtiments.

Cette nomination a été faite lors de la séance de lundi dernier.

Les attributions de M. Bouchard seront de faire un relevé des travaux faits et d'en faire rapport au conseil. Il devra de plus prendre connaissance de tous les permis de construction émis et voir à ce que les constructions soient faites suivant la loi et les règlements municipaux.

Le titulaire de cette nouvelle charge entrera en fonctions immédiatement. La résolution décrétant cet engagement a été adoptée sur division.

Nouveau local du téléphone à Nicolet

Nicolet, 19. (D.N.C.) — Dernièrement, les actionnaires de la Cie de Téléphone de Nicolet étaient convoqués en assemblée spéciale pour sanctionner ou rejeter la décision de ses directeurs de mettre en vente son immeuble actuel situé sur la rue St-Philippe et d'en rebâtir un nouveau à l'épreuve du feu.

Sur les 160 actions de la Compagnie, 114 était représentées à cette assemblée sous la présidence de M. Henri Béliveau, président de la dite compagnie.

M. H.N. Biron, gérant de la Compagnie, mit les actionnaires au courant du projet du bureau de direction, à savoir, de mettre en vente l'immeuble actuel de la Cie du Téléphone et d'en rebâtir un nouveau tout à fait à l'épreuve du feu. La Compagnie a une offre d'achat de son immeuble pour la somme de $4000. Les appartements occupés actuellement par les opératrices ne suffisent plus. Il faudrait occuper tout le premier plancher de l'immeuble ce qui obligerait la Compagnie d'agrandir l'immeuble pour pouvoir loger l'occupant de l'immeuble. Cette bâtisse est en bois et la machinerie du bureau central n'est pas à l'abri du feu. M. Biron démontra toutes les conséquences fatales que subirait Nicolet s'il fallait qu'un incendie consume l'immeuble. Le plan du bureau de direction serait de vendre cet immeuble et de rebâtir un nouvel immeuble à l'épreuve du feu, immeuble qui ne servirait qu'à abriter le bureau central de la Cie de Téléphone de Nicolet. Le soubassement servirait de hangar pour mettre en sureté tout l'outillage de la Compagnie qui est actuellement éparpillé ici et là.

Après l'exposé du gérant, les actionnaires décidèrent que ce changement s'imposait, et sur la proposition de M. Art. Désilets secondé par M. Rod. Camirand, la décision du bureau de direction fut unanimement ratifiée.

Sur la proposition de M. Ubald Caron secondé par Mtre Alfred Gaudet il fut décidé que le nouvel immeuble de la Compagnie sera bâti sur le terrain vacant, coin des rues St-Philippe et Fortier. A cet effet, M. Henri Béliveau, président de la Compagnie est chargé de négocier l'achat de ce terrain avec M. H.N. Biron et M. R. Gauthier qui en sont les propriétaires.

Les Chevaliers aidés par les Filles d'Isabelle

L'Oeuvre de l'Arbre de Noël au profit des petites orphelines de l'Hôpital St-Joseph, organisée, chaque année, par les membres des Chevaliers de Colomb, sous la direction du Grand-Chevalier Me Maurice Laurin, sera secondée dans ses activités, par les membres du Cercle Marie LeNeuf des Filles d'Isabelle.

Le Cercle Marie LeNeuf invite donc très cordialement tous ses membres à se réunir à l'Hôpital St-Joseph, le jour de Noël après-midi, à trois heures, à l'occasion du dépouillement de l'Arbre de Noël des petites orphelines.

Les autorités comptent sur la présence nombreuse des Filles d'Isabelle pour seconder cette heureuse initiative qui a pour but d'apporter de la gaieté dans le coeur de ces fillettes.

Succès universitaire aux graduées de l'hôpital St-Joseph

Parmi les gardes-malades graduées récemment de l'hôpital St-Joseph de notre ville, six ont obtenu le diplôme en sciences infirmières de l'Université Laval. Ce sont Mesdemoiselles: Georgette Garceau, grande distinction, Germaine Grenier, distinction, Simone Caron, distinction, Anne-Marie Bélanger, distinction, Simone Girard, distinction, Madeleine Camirand, succès.

1,100 voteurs résidant dans la cité du Cap

Cap-de-la-Madeleine, 19. (D.N.C.) — Suivant 1100 propriétaires qui sont résidents de notre ville et qui peuvent donner leur vote aujourd'hui et demain sur le règlement numéro 250.

Il y a aussi un grand nombre d'électeurs résidant à l'étranger qui sont éligibles et plusieurs d'entre eux viendront déposer leur vote pour ou contre le règlement d'emprunt de $117,000.00 présentement soumis aux contribuables. Cependant, lorsqu'il s'agit d'établir le nombre de votes qu'il faut pour que le règlement soit voté, suivant la loi, l'on se base sur le nombre de contribuables résidents seulement.

Tout laisse prévoir que le nombre requis sera facilement atteint et qu'il n'y aura pas lieu, cette fois, de prolonger le scrutin d'une journée.

Comme nous l'avons déjà dit, le bureau de scrutin est ouvert depuis ce matin à 8 heures, dans la salle du conseil à l'hôtel de ville. Il fermera ce soir à cinq heures pour ouvrir de nouveau demain matin pour la journée. Le vote se donne au scrutin secret au moyen de bulletins de vote tant pour le nombre que pour la valeur.

Une nouvelle rue sera bientôt ouverte au Cap

Cap-de-la-Madeleine, 19. (D.N.C.) — Le conseil a autorisé le maire et le greffier à signer le contrat d'acquisition d'un lopin de terre de la consolidated Paper Corporation en vue de l'ouverture d'une rue près de la rivière St-Maurice.

Pour le prix de un dollar la Consolidated Paper cède à la ville le terrain nécessaire à l'ouverture d'une rue de 66 pieds de largeur et denviron 230 pieds de longueur Cette nouvelle rue partira de la rue Fusey, près du poste de service Sirois.

En ces derniers mois la Consolidated Paper Corporation a vendu un grand nombre de lots à même le vaste lopin de terre qu'elle possède entre la rivière St-Maurice et la rue Thibeau. Plusieurs de ces lots ont été construits et avec l'ouverture de la nouvelle rue, nombre d'autres le seront à brève échéance.

Ile venait de la liqueur falsifiée

Un commerçant de Grand'Mère, a été condamné hier à une amende de $100.00 et aux frais ou à un mois de prison par Son Honeur le juge Edouard Langlois, de la Cour des Sessions de la Paix.

Il a enfreint la loi des Aliments et Drogues en fabriquant et vendant des liqueurs douces falsifiées, mais son nuisibles à la santé, vers le 30 octobre 1945.

La plainte dans cette cause a été logée par M. G.L. Bellefeuille, inspecteur des Aliments et Drogues.

Radiophile mis à l'amende

Son Honneur le juge F.-X. Lacoursière, de la Cour de Magistrat a condamné hier un autre radiophile à payer les frais de la cause intentée contre lui par l'inspecteur des licences de radio F.R. Hughes, de Montréal.

L'accusé avait négligé de prendre une licence de radio alors qu'il aurait dû le faire depuis le mois d'avril.

ATTENTION
RÉDUCTION GÉNÉRALE
Sur tous nos
Manteaux
DE
Fourrure



Mme Yvonne DesRoberts-Blanchard, désire aviser le public féminin que cette réduction générale comporte des ——

Prix meilleurs que dans les spéciaux d'après les fêtes

★ ★

Mme Y. Desroberts-Blanchard
Yvonne-DesRoberts-Blanchard, — 12 années d'expérience
881, RUE ST-SEVERE (entre Ste-Geneviève et Haut-Boc)
Téléphone 2440-J Trois-Rivières

HENRI MARIEN
CHAUSSURES
43, Mercier SHAWINIGAN Tél. 8353

J.A.W. MATTEAU
5¢ A $1.00
53, DE LA STATION, TEL.: 2500
135-136, St-Maro SHAWINIGAN Téléphone 2077

Témoignage d'estime d'un groupe d'anciens combattants



Les quelques 500 anciens combattants à l'emploi des brasseries Black Horse, Dow, Frontenac et Boswell et des autres établissements de National Breweries Limited, ont présenté à la Direction de cette Compagnie un certificat d'appréciation en témoignage de la justice, la loyauté, la sympathie et la sincérité dont la compagnie a fait preuve à leur égard. Cette manifestation eut lieu lors d'une réception intime donnée (samedi soir, le 15 décembre), à Montréal, par National Breweries Limited, en l'honneur des anciens combattants qui composent environ un tiers de son personnel masculin. La photo ci-dessus montre les délégués des anciens combattants qui présentent un parchemin enluminé à M. Norman J. Dawes, président de la Compagnie. De gauche à droite: MM. Patrick O'Brien, amputé de la Première Grande Guerre, James Peterkin, ancien de la Marine, Claude Fredette, ancien du Royal 22e Régiment, Mlle Huguette Schmidt, ci-devant du corps auxiliaire féminin de l'armée, MM. David Wilson, ancien du R.C.O.C., Norman J. Dawes, James Englis, ci-devant du 73e bataillon et de la Garde des Anciens Combattants, Malcolm Law, ci-devant de la batterie anti-chars et Georges Stephens, ancien du "13th Canadian Railway Troops".

Le forum du 12 janvier et les questions de l'après-guerre

Shawinigan, 19—Le forum qui se tiendra le 12 janvier sera des plus importants, et on comprend que ceux qui en ont conçu le projet se préparent avec soin. L'exécutif tiendra ce soir, à la salle des Chevaliers de Colomb, à huit heures, une assemblée, ou il sera question du programme de ce forum civique.

On sait que le but de ce forum est d'étudier les possibilités que Shawinigan offrs aux industries secondaires, et de pousser à fond également l'étude d'un projet d'urbanisme.

Un représentant de l'exécutif nous a déclaré, hier, que la présence d'un délégué du Conseil National de la Reconstruction à cette réunion était une chose possible.

Il y a déjà un bout de temps que les organisateurs travaillent à leur projet, et on peut être assuré que la soirée du 12 janvier restera mémorable.

Ils se retirent avec 135 ans de service



Shawinigan, 18—Le plan de mise à la retraite de la Consolidated Paper Corporation est entré en vigueur à minuit le 15 décembre 1945. Les quatre premiers à en bénéficier sont des employés de la Belgo, à Shawinigan, MM. Edgar Arbour, Benjamin Fafard, Marcellin St-Hilaire et Louis-François Pothier. En tout, leurs états de service représentent 135 années.

M. P. Vincent bâtira un garage à Shawinigan

Shawinigan, 19. — M. Philias Vincent, de Grand'Mère, commencera à bâtir, au printemps de 1946, un garage de deux étages, de 70 pieds par 80, qui sera situé sur un terrain de 100 pieds par 100, au coin du boulevard Gigaire et de la rue Champlain.

M. Philias Vincent sera représentant des marques Chrysler, Plymouth et Gargo.

A Grand'Mère, M. Vincent aura un salon de pièces.

On fête l'anniversaire de Jean-Claude Dugré

Shawinigan, 19. (D.N.C.) — Ces jours derniers, a eu lieu chez Mme Omer Dupré une réunion de parents et d'amis pour fêter le cinquième anniversaire de naissance de Jean-Claude Dugré. Le jubilaire a reçu des cadeaux en argent. Un succulent goûter a été servi par Mlle Yvonne Dugré. Etaient présents, autour du héros de la fête: Mme Omer Dugré, sa grand'mère, M. Wilfrid Dugré, M. et Mme Ls-Arthur Dugré, M. et Mme Oscar Déry, M. et Mme Alphonse Dugré, M. et Mme Laurent Dugré, M. et Mme Henri Garceau, M. Amédée Dugré, Mlles Yvonne et Pauline Dugré, M. Jean-Guy Dugré, Mlles Ghislaine et Micheline Dugré, Monique et Lliette Déry, Lise et Pauline Déry, Lucie Garceau.

Il y a eu chant, musique sauterie, déclamation. On s'amusa ferme.

Funérailles de M. M. Martin

Baie Shawinigan, 19. DNC— Ces jours derniers, en l'église du Sacré-Coeur de la Baie Shawinigan, ont eu lieu les funérailles de M. Maurice Martin, décédé à l'âge de 57 ans. Il était l'époux de Dame Carmélia Côté.

M. Martin laisse dans le deuil à part son épouse, deux filles, Béatrice, de Westbrook, Maine, et Mme Robert Lepage, née Cécile du même endroit, trois fils, Raynald, de Sherbrooke, Roland et Frédéric, de la Baie Shawinigan, une soeur, Mme Frédéric Grondin, d'Almaville, un demi-frère, M. Stevens Gonneville, de Québec, une petite-fille, Mlle Claudette Lepage de Westbrooke, sa belle-mère, Mme Vve Alfred Côté, de Trois-Pistoles.

Il laisse également, ses vieilles-soeurs, Mme Alfred Rioux, née Hélène, de Trois-Pistoles, Mme C. Rioux, née Jeanne, du même endroit, et Mme Vve E.-H. Hunneault, de Montréal; ses beaux-frères, Ernest Côté, de Hartford, Conn., Godefroy Grondin, d'Almaville, Charles Rioux, des Trois-Pistoles; ses neveux et nièces, Arthur Rioux, des Trois-Pistoles, Conrad Rioux, du C.A.R.C., des Trois-Pistoles, Béatrice Rioux, de Hartford, Raoul Dumouchel, capitaine de l'armée américaine; le sergent Léopold Dumouchel, le lieutenant Léon Dumouchel, également de l'armée américaine, Mme Roland Faucher, née Jeannette, de Berlin, N. H. Florence Hunneault, de Montréal, Marie-Berthe Huneault, de Montréal, Roméo Huneault, de Montréal, Albert Ouellette, de Montréal, Mme Antoinette Ouellette, de Trois-Pistoles, MM. Réal, Laurent et Paul-Emile Grondin, Mlles Monique, Pauline, Thérèse, Lisette Grondin, Mme G. Morand, née Yvette, tous d'Almaville; plusieurs cousins et cousines, dont le Révérend Père Côté, des Pères de Ste-Croix, la Révérende Soeur Ste-Agnès, des Soeurs De l'Assomption, M. l'abbé Ludger Rioux, du séminaire de Rimouski.

La levée du corps fut faite par M. l'abbé Athanase Mélançon, vicaire à St-Boniface-de-Shawinigan. Le service fut chanté par M. le curé Ernest Jacob, de la Baie, assisté de M. l'abbé A. Mélançon, comme diacre, et de M. l'abbé Paul Gaudet, vicaire à la Baie, comme sous-diacre. Le choeur de chant, sous la direction de M. Alfred Yelle, rendit la messe de Panneton. M. Richard Gill chanta le De Profundis, et M. G.-A. Yelle, le cantique Beau Ciel. Au sanctuaire, on remarquait le R. P. Mathieu, o.m.i., le R. P. Champagne, o.m.i., et le R. P. Marchand, o.m.i., du Cap-de-la-Madeleine.

On remarquait dans l'assistance, MM. Wellie St-Louis, Eugène Boisvert, Germain Bellemare, Réal Grondin, Armand Béliveau, Emile Jacob, Maxime Lafrenière, Marcel Lord, Marcel Brissette, Marcel St-Onge, Josaphat Lapointe, Raymond Déry, Lucien Blanchette, D. E. Mercier, Robert Lord, Roch Croisetière, Martial Boucher, Roméo Carbonneau, Wilfrid Filion, Georges Mercier, Florimond Arseneault, J.-Paul Lefebvre, Lucien Filion, Henri-Paul Laramée, Paul Brousseau, Louis-Georges Ferron, Louis-Georges Béliveau, Henri-Paul Lacombe, Fernand Croisetière, Gilles Papillon, Léo Lefebvre, Jean-Denis Déry, J. André Bellemare, Miles Rose-Aimée Blais, Mariette Croisetière, Pauline Brousseau, Yvette St-Pierre, Cécile St-Pierre, Madeleine Croisetière, J.-d'Arc Blais Mme Donat Blais, Albert Chainé, Albert Mongrain, Ovila Jacob, Alfred Deschênes, Ovide Domaine, François Dupont, Nap. Béland, Ludger Lemay, Wilfrid Drolet, M. et Mme Robert Lepage et une foule d'autres personnes dont les noms nous échappent.

Les porteurs étaient des compagnons de travail du défunt: MM. Ernest Maisonneuve, Johnny Thelend, Jos. Mercier, Armand Lefebvre, Jos Duchesne, Rosaire Bélard, Alphonse Hardy, Gérard Lupien, de l'Aluminum Co. of Canada.

A la famille si cruellement éprouvée, nous offrons nos sincères condoléances.



Les membres de l'Université d'Alabama sont ici assemblés autour de leur entraineur Frank Thomas à Tuscaloosa, Ala. alors que Thomas autographie un ballon pour le populaire Dixie Walker, à l'extrême droite, étoile de baseball des Dodgers de Brooklyn. Tous ces types sont des joueurs du Alabama qui prendront part à la joute étoile du Nouvel An au fameux Rose Bowl.

On demande dans 3 moulins des hausses de salaires

Shawinigan, 19. — Une augmentation de $0.03 sous l'heure en faveur des ouvriers de la Pulpe et du Papier, pour les moulins de Shawinigan Falls, Grand'Mère et Port-Alfred, semble vouloir se réaliser, car l'organisateur des Syndicats Nationaux de Shawinigan vient de nous informer, qu'une application d'augmentation de salaire vient d'être signée, aux noms des Syndicats, par l'intermédiaire des 3 présidents, dans la personne de M. William Brulé (Shawinigan), Jos. Larue (Grand'Mère), et Victor Dahl (Port-Alfred) avec les gérants de chaque division, au nom de la Consolidated Paper Corporation.

Cette application vient d'être soumise conjointement par les Syndicats et la Compagnie, au Conseil Régional du Travail en Temps de Guerre, pour recevoir son approbation.

Interrogez à ce sujet, les officiers de chacun des Syndicats ci-haut mentionnés, ont déclaré à notre reporter, qu'ils sont convaincus que le Conseil Régional, accordera l'augmentation de salaire réclamée, "nous avons même confiance, disaient-ils, que le Conseil autorisera cette demande d'augmentation à son assemblée qui doit être tenue cette semaine même.

Aussitôt que nous aurons reçu la nouvelle définitive, les ouvriers en seront avisés par la voix de ce journal.

La surprise fut un programme encyclopédique

Shawinigan, 19. — Chaque mois, les Chevaliers de Colomb présentent, après leur assemblée mensuelle, un programme auquel peuvent assister leurs compagnes. Pour ce mois, les Chevaliers ont fait suivre leur assemblée d'une chose nouvelle à leurs réunions, un programme encyclopédique. La direction en fut assumée par M. l'abbé Léonce Panneton, aumônier du 3e degré.

L'assistance, fort nombreuse, goûta ce questionnaire, et des prix furent décernés à ceux qui répondirent bien aux questions qu'on leur posait.

Institutrice méritante

Shawinigan, 19. (D.N.C.) — Mlle Monique Durand, institutrice à l'Académie St-Marc, a gagné la prime de la Commission Scolaire pour succès dans l'enseignement.

Nos meilleures félicitations.

Arbre de Noël pour les enfants des Chevaliers

Shawinigan, 19. — Les Chevaliers de Colomb auront cette année un arbre de Noël pour leurs enfants. Le dépouillement de l'arbre de Noël aura lieu samedi après-midi, au cours d'une matinée spéciale pour enfants au cinéma Auditorium.

Cette représentation commencera à deux heures, nous a déclaré M. François Roy, grand chevalier, et le Père Noël présidera le dépouillement de l'arbre.

Le programme comprend aussi des vues animées qui plairont particulièrement à la jeunesse.

On compte qu'il y aura plus de cinq cents enfants à cette matinée.

Fête aux huitres de la cholarie St-Pierre

Shawinigan, 19 — La chorale de la paroisse St-Pierre a eu lundi soir, à l'issue d'une répétition, sa fête aux huitres annuelle, au sous-sol de la sacristie de l'église.

La réunion a été présidée par M. J.-Avila Julien, le président de la Chorale. On remarquait également la présence de M. l'abb Raymond Cossette, vicaire de la paroisse et aumônier de la chorale.

On nous dit que les huitres étaient délicieuses.

Exposition mariale à l'Académie St-Marc

Shawinigan, 19. (D.N.C.) — Les élèves de l'Académie St-Marc de Shawinigan ont célébré de façon peu banale, cette année, la fête de l'Immaculée-Conception. Dimanche dernier, une magnifique exposition mariale a attiré à la salle de l'institution de nombreux admirateurs.

Les élèves de septième année à la douzième année inclusivement, avec un doigté remarquable, avaient confectionné des tableaux représentant les mystères du Rosaire, avec méditations appropriées à chaque mystère, des albums délicatement enluminés, des calendriers, des grottes, des cadres, etc. Le tout, disposé avec art, abondamment éclairé, offrait un coup d'oeil des plus agréables.

Arvisais-Ferron

St-Sévère, (D.N.C.)— Dans l'église de St-Sévère, avait lieu récemment, le mariage de Mlle Rollande Arvisais, fille de M. Joseph Arvisais, avec M. Gérard Ferron, fils de M. Wilfrid Ferron, de St-Léon. M. Joseph Arvisais servait de témoin à sa fille et M. Wilfrid Ferron accompagnait son fils.

Pendant la messe, un programme de chant fut exécuté par la chorale des jeunes filles:: "Bienheureux les époux" solo par Mlle Françoise Chainé, Louez tous le Seigneur; solo par Mlle Georgette Héroux, O Salutaris, chanté par le choeur, "Ave Maria" de Roservig chanté en solo par Mlle Aline Lamy, Je viens t'offrir mon coeur" solo par Mlle Pauline Lamy.

La mariée portait un manteau vert avec accessoires bruns.

Après la cérémonie religieuse, il y eut réception chez M. Joseph Arvisais. Y prirent part: M. et Mme Gérard Ferron, M. et Mme Joseph Arvisais M. et Mme Wilfrid Ferron, Mlle Marcelle Arvisais M. Jean-Paul Ferron, Mlle Simone Gélinas, M. Roméo Arvisais, Mlle Gilberte St-Pierre, M. Henri Arvisais, Mlle Cécile Lamy, M. Gérard Arvisais, Mlle Fleurette Ferron, M. Clément Gagnon, Mlle Cécile Ferron, M. Paul-Emile St-Pierre, M. Fernand Ferron, M. le Gisèle Diamond, M. Barnabé Gélinas, Mlle Germaine Arvisais, Mlle Liliane Gélinas, M. et Mme Armand Gélinas, M. et Mme Télesphore Milot, M. et Mme Ovide Dubé, M. et Mme Maxime Beauclair, M. et Mme Bernard Gélinas, M. et Mme Ovila Lamy, M. et Mme Maxime Gélinas, MM. Henri Boisvert, Emile Boisvert, M. et Mme Herménégilde Gélinas, M. et Mme Alfred Ricard, M. et Mme Louis R. Ouellette, Mme Maurice St-Pierre, Mlle Rollande Brunelle, M. Gérald Milot, M. Maurice Beauclair, Huguette, Jacques, Jean et Pierre Gélinas, Marie-Paule et Gilles Dubé, M. Walter Isabelle, M. Joseph Rabouin, M. Louis Lesieur, M. Adjutor Villemure.

Les nouveaux époux partirent pour Ste-Anne de Beaupré. Au retour, il y eut réception chez M. Wilfrid Ferron à St-Léon.

Nos meilleurs voeux de bonheur.

Les Rotariens et la fête de Noël

Shawinigan, 19. — Demain, jeudi, 20 décembre, les Rotariens de Shawinigan, auront leur dîner intime annuel du temps de Noël, au Cascade Inn. A cette occasion, il n'y a aucune allocution et les membres se servent eux-mêmes. Il s'agit d'un dîner de dinde.

Samedi après-midi, à deux heures demie, le Père Noël sera le héros d'une fête pour les enfants de tous les militaires qui ont fait du service actif et pour les enfants des Rotariens, du moment que ces enfants n'ont pas plus de douze ans.

Les parents de ces enfants sont invités à assister à cette fête.

Le programme comprend des vues animées, un court concert, distribution de bonbons et de cadeaux.

Cette fête aura lieu au Shawinigan High School, où un magnifique arbre de Noël sera installé dans la grande salle de réception.



Voici la plus récente photo du plus célèbre golfeur de l'univers Byron Nelson de Toledo, Ohio lors d'un récent tournoi aux Etats-Unis. Il est ici accompagné de son "caddy".

Lavallée, Bédard
Lyonnais
Messier, Gascon
Comptables agréés
10 Est, rue Saint-Jacques
Montréal — Tél. BE. 1859

DOULEURS RHUMATISMALES
pour de bons résultats employez
"LA CAPSULE UNA"
en vente en deux formats
$2.50 et $5.00
dans toutes les bonnes pharmacies ou chez son fabriquant Dr Adj. DESCHESNES
Shawinigan Falls

Avis aux intéressés
12 Coffres - Forts
A VENDRE
Ces coffres-forts entièrement neufs sont des plus solides et d'excellente qualité. Ils sont faits d'après un procédé tout à fait nouveau.
Grandeur 23" de hauteur, 15" de largeur, 14" de profondeur. Tiroir de sûreté à l'intérieur, serrure à combinaison double.
Prix très spécial $147.50 taxes comprises.
Conditions faciles si désirées en conformité avec C. P. C. T. G.
Téléphonez - écrivez - ou télégraphiez à
Shawinigan Cash Register
& SUPPLY ENRG.
96, Champlain SHAWINIGAN TEL. 573

TIMBRES DE NOËL



Protégez votre foyer contre la tuberculose

L'HUILE ÉCLECTRIQUE DU DR THOMAS
SOULAGE LE SIMPLE MAL DE GORE

ASSURANCES GENERALES
J. E. BELLEMARE
58, 5ème TEL.:- 4349 - 2543 Shawinigan Falls
MEILLEURS TAUX
FEU - VOL - AUTOS - ACCIDENTS - ETC.

JOYEUX NOEL
BONNE ET HEUREUSE ANNEE
à tous nos clients et amis
Nous voyageons les bûcherons et hommes de chantiers aux opérations forestières de Mattawin et Rivière à Pierre
CORONA TAXI Enrg.
Léo Côté et Laurenzo Gilbert, props.
Prix spéciaux pour voyages longue distance
122 ST-MARC SHAWINIGAN TEL. 2237-3612

DIAMANTS
BLUE STEEL
Pour les Fiancées de Noël
PRIX DE $21.50 à $1,445.00
Assurance gratuite contre la perte.
Exigez "Blue Steel" c'est votre garantie de perfection
Voyez votre diamantaire M. Louis THUOT
Nous avons aussi des bagues à diamants pour messieurs
La Bijouterie THUOT Enrg.
48, 5ème rue SHAWINIGAN FALLS

SALON D'OPTIQUE
M. TREPANIER
spécialiste de la vue
BUREAU
9h. A.M. à 9 h. P.M.
Sauf les lundis et mercredis soirs
Ajustement de Ceintures herniaires
Pharmacie TREPANIER
25, 5e Rue SHAWINIGAN Tél. 2797

Tél. Massicotte

Obsèques de Mme Joseph Lajoie

(Montréal) Dernièrement ont eu lieu en l'église Ste-Cécile de Montréal, les funérailles de Mme Joseph Lajoie, née Eléonard Turcotte, décédée à l'âge de 75 ans.

La levée du corps a été faite par M. le curé J. A. Lemire, qui a chanté aussi le service assisté de M. l'abbé A. Houde, et P. Paquin comme diacre et sous-diacre.

Le chant fut rendu par la chorale de la paroisse.

Les porteurs étaient les officiers de la Direction funéraire Alcide Robichaud. Ils étaient accompagnés de Mme J. Turcotte, Mme Alfred Bettez, Mme Irène Tellier, Mme Benjamin, Thibeault, Mme Alfred Nolin, Mme Roméo Moffet, de la fraternité St-Antoine.

La croix était portée par Mme A. Bellemare, Mme Charles B. Tellier, Mme Charles Pagé, Mme S. Morin, Mme J. Baillette, Mme P. Trottier.

Elle laisse pour pleurer sa perte 4 filles: Mlle Clara Lajoie, Mme Alphonse Lacourse, (Julia) Mme Henri Babineau (Anna) Mme T. Chamberland, (Régina).

2 fils: Lucien et Willie Lajoie ses belles-filles: Mme Lucien Lajoie, Mme Willie Lajoie et ses gendres Alphonse Lacourse et T. Chamberland, un frère: M. Joseph Turcotte, et 24 petits-enfants.

Mme François Chamberland, Rosaire Lacourse, soldat outre-mer Roger Lacourse, dans les forces armées, Jules, Marcel, Roger, Stephen Lacourse, Thérèse et Simone Lacourse, Roland Babineau, soldat, Fernand, Jean-Paul, Maurice, Babineau, Jeannine et Muguette Babineau, Lise et Ginette Lajoie, Claude, Donald, Gérard

La mauvaise haleine de l'enfant est souvent signe de trouble d'estomac

Epargnez le temps de votre médecin. Pour les petits troubles digestifs dont les enfants souffrent si souvent après un excès de bonbons ou de sucreries, donnez des Tablettes Children's Own, le nouveau correctif pour les enfants de 3 à 15 ans. Elles agissent rapidement pour adoucir l'estomac et éliminer des intestins les déchets nuisibles. Leur effet est doux mais complet. Vous ne savez pas quand vous aurez besoin des Tablettes Children's Own . . . achetez-en donc un paquet aujourd'hui à la pharmacie. Seulement 25¢.



Le vote finira ce soir aux usines Ford

Windsor, 19 (P.C.)—C'est ce soir à 7 heures, que se terminera, le deuxième scrutin tenu parmi les membres du local 200 des Travailleurs unis de l'automobile (C.I.O.) à Windsor, pour décider du retour au travail aux usines Ford. Le résultat du vote peut fort bien signifier une fin rapide de cette grève de quatorze semaines, portant sur la sécurité d'union et affectant les dix mille employés de la Ford Motor Company of Canada, à Windsor, Ontario.

Plus de 3,500 membres de l'union ont dépensé leur bulletin de vote hier au quartier-général de l'union et aux bureaux de scrutin ouverts dans le voisinage de cette grande usine d'autos, et environ cinq mille autres ont le droit de vote aujourd'hui.

Ils doivent se prononcer sur une proposition d'une formule de négociation complétée par l'arbitrage, mise de l'avant par le gouvernement et légèrement modifiée, depuis le premier scrutin alors qu'elle avait été rejetée dans la proportion suivante: 52 pour cent contre, 48 pour cent en faveur, le 29 novembre dernier.

Le plan propose la négociation sur les points en litige, dont les principaux consistent dans la boutique d'union, la retenue à la source du salaire, des cotisations.

On a mentionné comme arbitres possibles, les honorables juge I. C. Rand et J. W. Estey, de la Cour Suprême du Canada.

Les mines et l'impôt

Vancouver, 19 (P.C.—L réduction de la taxation de l'industrie minière du Canada a été réclamée hier par Sir Henry Drayton, de Victoria, ancien ministe fédéral des Finances, dans un discours que celui-ci prononçait devant la succursale de Vancouver, 19 (P.C.)—La réduction de la métallurgie.

"Si l'industrie minière doit continuer à prospérer, a dit Sir Henry, si de nouvelles régions minières doivent être accumulés pour assurer le plein développement de nos ressources naturelles, on doit procéder à des changements drastiques dans notre législation d'impôt."

Catégories de semence

A l'exception des graines de racines et de légumes dont le classement est facultatif, toutes les espèces de graines de semence vendues au Canada doivent l'être sur la base de la qualité.

Les acheteurs exigeants demandent les catégories supérieures comme le numéro enregistré no 1. le no 1 certifié et le no 1. Il est avantageux d'acheter de la graine par catégorie, car elle est classée pour la germination, l'absence de graines de mauvaises herbes, l'absence de graines d'autres plantes cultivées et la matière inerte.

Tous ceux qui désirent connaitre les différents types-modèles établis pour chaque catégorie peuvent se les procurer en s'adressant au Bureau de district de la Division des produits végétaux du Ministère fédéral de l'Agriculture, aux points suivants: Sackville, N. B., Montréal, Ottawa, Toronto, Winnipeg Saskatoon Calgary ou Vancouver.

La Fédération

(Suite de la page 99)

Nous réitérons une de nos demandes antérieures au sujet du certificat de qualification et suggérons ce qui suit:

1. "Tout comité paritaire exigera à titre d'honoraire pour l'examen un taux minimum de trois dollars ($3.00) pour l'ouvrier qualifié, et un dollar ($1.00) pour l'examen d'un apprenti;

2. Si le candidat au titre d'ouvrier qualifié réussit son examen, il lui sera remis un certificat de qualification sur paiement d'une somme supplémentaire de deux dollars ($2.00);

3. Le dit certificat de qualification sera renouvelable chaque année sur paiement d'une somme de cinq dollars ($5.00) pour l'ouvrier qualifié; de deux dollars ($2.00) pour un apprenti de deuxième année; trois dollars ($3.00) pour celui de troisième année et quatre dollars ($4.00) pour celui de quatrième année; par la suite, ce dernier sera reconnu comme ouvrier qualifié et son certificat de qualification sera renouvelable chaque année.

4. Tout ouvrier membre d'une organisation bona fide, tel que défini au paragraphe B, article 1, sera exempté du paiement de tout honoraire; sa carte de membre sera reconnue comme certificat de qualification pourvu toutefois que l'organisation dont il est membre lui fasse subir un examen en conformité avec l'article 30 de la loi de la convention collective; la dite carte de travail sera reconnue comme certificat de qualification dans toute la province et ce durant tout le temps que le porteur de cette care de travail reste membre en règle de son organisaion ouvrière et qu'il continue à avoir les qualifications techniques requises pour pratiquer son métier."

Nous estimons qu'un contrôle plus suivi et plus sévère des comités paritaires s'impose afin d'éviter les abus toujours possibles et permettre à cette législation de donner toute la satisfaction qu'on en atendait.

Les vacances payées

Cette demande pour des vacances payées devient universelle, depuis déjà assez longtemps le personnel de bureaux et autres employés à salaire fixe jouissen de vacances d'une, deux et même trois semaines par année, il n'y avait que la grande masse des ouvriers à salaire horaire qui en étaient privés à moins d'avoir obtenu ces vacances par des contrats d'union ou par la bonne volonté de leurs patrons. Dans certains pays on a introduit des vacances payées obligatoirement par législation, plusieur provinces canadiennes viennent également d'adopter une loi et des règlements décrétant que tout salarié aura droit à au moins une semaine de vacances payées par année.

Pour les métiers de la construction l'employeur est tenu d'apposer dans le livret de chacun de ses employés des timbres de crédit de vacances payés en un montant équivalant à deux pour cent du gain de chaque employé à la fin de chaque jour, ou semaine de travail ou toute autre période régulière de paie suivant le cas.

Toute personne employée dans l'industrie de la construction pourra présenter son livret de timbres de crédit de vacances le ou après le 30e jour de chaque année à n'importe quel bureau provincial d'épargne ou à toute succursale d'une banque à charte, elle recevra le montant d'argent équivalent à la valeur des timbres y contenus.

Nous sommes convaincus que vous reconnaitrez le bien fondé de notre demande et qu'au cours de la prochaine session une législation accordant une semaine de vacances payées à tous les salariés du Québec sera adoptée.

La crise du logement et maisons pré-manufacturées

Il est reconnu, — qu'à Montréal, tout particulièrement, — il existe une pénurie de logements; que cette rareté devient de jour en jour plus grave, et ce en dépit du fait que plusieurs projets de construction de logements ouvriers sont en exécution; malheureusemehnt, les prix de location de ces logements sont généralement trop élevés et nullement à la portée de la bourse de la moyenne de la classe ouvrière, il s'en suit que ces logements sont loués à une classe de personnes plus fortunées.

Nous vous prions de bien vouloir considérer cette situation et prendre les mesures que vous jugerez les plus opportunes pour remédier tant à cette crise du logement que pour activer la disparition des taudis et leur remplacement par des habitations salubres à la portée des moyens financiers de la moyenne de la classe ouvrière.

Il est admis par les gens du métier que le système de construction de maisons "pré-manufacturées" devient une menace pour l'industrie de la construction et une entrave aux conventions collectives de travail régissant les métiers de la construction à Montréal, et sa banlieue, nous vous prions donc de modifier la loi ou ses règlements pour que ce système de construction de maisons pré-manufacturées soit assujetti aux dispositions de la convention collective de travail régissant l'industrie de la construction dans sa propre juridiction territoriale.

Scolarité obligatoire

La loi 7, Geo. VI, chapitre 13, concernant la fréquentation scolaire article 290-A, veut que: "tout enfant doit fréquenter l'école chaque année tous les jours pendant lesquels les écoles publiques sont en activité, suivant les règlements établis par les autorités compétentes depuis le début de l'année scolaire suivant le jour où il a atteint l'âge de 6 ans jusqu'à la fin de l'année scolaire au cours de laquelle il a atteint l'âge de 14 ans".

Nous vous demandons de modifier cet article en remplaçant les mots "14 ans" par les mots "16 ans" considérant que l'âge de quatorze ans est trop jeune pour terminer la fréquentation scolaire.

Loi des mécaniciens en tuyauterie

Nous vous prions d'ajouter les deux paragraphes suivants à l'article 2 de cette loi:

(e) tout le tuyautage dans les raffineries d'huile aussi bien que l'installation des tuyaux en connexion avec les stations de service.

(f) tout le tuyautage pour égouts eaux et gaz à l'extérieur des bâtisses.

Afin de ne pas surcharger ce Mémoire, nous n'y avons pas fait mention de certaines mesures que nous réclamons depuis des années, nous avons l'intention toutefois de présenter un mémoire supplémentaire au Ministre du Travail traitant de questions affectant tout particulièrement son ministère ou de commissions opérant sous son autorité, étant convaincus d'avance qu'il leur donnera toute sa bienveillante attention.

Respectueusement soumis,
LA FEDERATION
PROVINCIALE
DU TRAVAIL

Moscou accuse encore

Moscou, 19. (P.A.) — Une dépêche expédiée de Téhéran par l'agence Tass dit aujourd'hui que les forces militaires et constabulaires iraniennes dans la ville de Resht imposent un châtiment général à ceux qui font preuve de sympathie à l'endroit du nouveau gouvernement autonome du nord de l'Iran.

Dans le village de Charbash, près de Resht, ajoute l'agence, des soldats et gendarmes ont torturé et assassiné seize personnes et en ont blessé gravement quatorze autres.

CE SOIR
NR
BIEN DEMAIN
LAXATIF
Tout-VÉGÉTAL
Effet Sûr-Agréable
ACHETEZ UNE BOITE - 25¢
Nature's Remedy
NR - TABLETTES - NR

rehausse la saveur des restes



HEINZ 57
S-178F
SOUPE AUX LÉGUMES

Les patrons du Nouvelliste



Patron 2551, grandeurs 1, 2, 3, 4 ans. Patron pour chien-jouet, No 2501, non inclus avec 2551, s.v.p. commandez séparément.

Adresser toute commande comme suit: Service des Patrons Le Nouvelliste, Trois-Rivières. Ecrire lisiblement votre nom et votre adresse et mentionner correctement le numéro du patron et la grandeur désirée. Ne pas demander des mesures autres que celles qui sont spécifiées Le prix du patron est de 20c plus 1c de taxe. Le Nouvelliste ne se tient pas responsable des lettres non reçues. Ces patrons ne sont pas échangeables et ne sont pas en vente à nos bureaux. Ils sont livrés dans un intervalle de huit jours.

Six amiraux sont créés chevaliers

Londres, 119, (Reuters)—La Gazette de Londres annonçait hier que six amiraux anglais avaient été créés chevaliers et qu'une figure prédominante de la Force aérienne royale avait été mise à la retraite.

Les amiraux créés chevaliers sont: le vice-amiral W. G. Tennant, qui eut la tâche d'organiser la préparation le transport et l'agencement des quais et des jetées Mulberry pour l'invasion de Normandie;

Le contre-amiral T. H. Troubridge, cinquième lors de l'Amirauté qui fut responsable de la coordination de la politique navale et aérienne;

Le contre-amiral Cecil H. J. Harcourt, commandant-en-chef à Hong-Kong:

L'amiral Sir Algermon U. Willis, lors commissaire de l'Amirauté et chef du personnel naval;

Le vice-amiral Sir Edward N. Syfret, commandant-en-chef de la Home Fleet;

Le contre-amiral John A. V. Morse, officier naval en chef de la Malaisie.

Les trois premiers mentionnés ci-haut furent reçus Chevaliers Commandeurs de l'Ordre du Bain tandis que les trois autres furent faits Chevaliers Commandeurs de l'Ordre de l'Empire Britannique.

Le maréchal de l'air Sir Richard E. C. Peirse, qui jusqu'à récemment était officier-commandant-en-chef de l'Air aux Indes, prend sa retraite.

Mort naturelle

Toronto, 19 (P.C.) — La Sûreté provinciale a déclaré hier qu'une autopsie pratiquée sur le cadavre de Mme Angus McDougall, 55 ans, trouvée près de sa demeure à Kincardine dimanche dernier, révélait que la défunte était morte de mort naturelle.

Fort Worth, Texas, 19 (P.A.)—Six hommes ont été tués près de Fort Worth, dans le Texas, hier quand un bombardier de la patrouille des garde-côtes, qui se dirigeait de Bioxi, Missouri, à El Paso, Texas, s'écrasa sur le sol.



A Hong Kong

Hong-Kong, 19 (Reuthers)— Le commerce des entreprises privées recommencera sans délai à Hong-Kong et le centre commercial bénéficiera de tous les avantages et de toute l'assistance possibles pour élargir le champ de ses activités.

Accident d'avion

Rio de Janeiro, 19 (P.A.)—Six passagers et deux membres de l'équipage d'un avion de transport, qui s'écrasa à Rio de Janeiro, ont été tués. L'avion était opéré par une ligne aérfienne brésilienne.





L'HISTOIRE DE DEUX MARIS



Alfred, le mari de Cécile, est un jeune vendeur, d'humeur très égale. Il est âpre aux affaires et toujours agréable. Il n'y a pas besoin de faire d'effort pour parler avec Alfred. C'est pourquoi il lui est souvent facile d'arriver jusqu'au bureau du grand manitou et d'en ressortir avec une commande!

D'autre part, le mari de Louise est assez intelligent, mais il est d'humeur très changeante. Louise ne sait jamais si Jos terminera une entrevue avec ses clients . . . ou s'il s'emportera si quelqu'un lui demande si le fini est *vraiment* du chrome . . . ou deviendra si timide et si gêné qu'il ne pourrait même pas offrir du fromage à une souris.





Alfred et Jos aiment tous deux le café. Ils en boivent même souvent ensemble. Alfred n'en souffre nullement. Mais Jos est très nerveux, et ne peut pas supporter la caféine du thé et du café. La caféine lui met les nerfs à vif—le rend irritable, et l'empêche de se reposer calmement la nuit. C'est du Postum qu'il devrait boire.

Il est probable que Jos ne sait pas que le Postum a bon goût, sinon il en prendrait régulièrement. Le Postum a un goût qui satisfait—ni le goût de thé, ni le goût de café—mais un goût délicieux et entièrement différent.



Et le Postum ne contient pas de caféine ou d'autre drogue qui puisse nuire au coeur, aux nerfs ou à la digestion. Même les gens les plus irritables peuvent boire plusieurs tasses de Postum, aussi fort qu'ils l'aiment—sans jamais en ressentir le moindre effet.



Si Louise est fine elle servira du Postum à Jos. Il aimera cela comme un canard aime l'eau. Et Louise trouvera que c'est facile à préparer—directement dans la tasse, en y ajoutant simplement du lait chaud ou de l'eau bouillante. Et puis, c'est économique—une tasse revient à moins d'un sou.

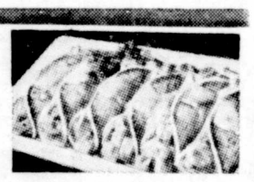
Y a-t-il quelqu'un chez vous qui devrait boire du Postum?

POSTUM



Un Produit de General Foods

Savoureux . . . économiques!



Roulés au porc 'MAGIC'



Tamisez ensemble
1 tasse farine
1 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'
¼ c. à thé sel

Incorporez
1 oeuf battu
¾ tasse lait
2 c. à soupe shortening fondu

Graissez légèrement une poêle. Faites 6 crêpes minces de 5" de diamètre. Quand brunies des 2 côtés, déposez au milieu une garniture faite de 1½ tasse de viande de porc cuite hachée humectée avec 1 tasse de sauce blanche ou autre. Roulez les crêpes, disposez sur plat chaud et recouvrez du reste de sauce.

Fabrication canadienne



UNE DEMI-TASSE DE SAVEUR?

OU



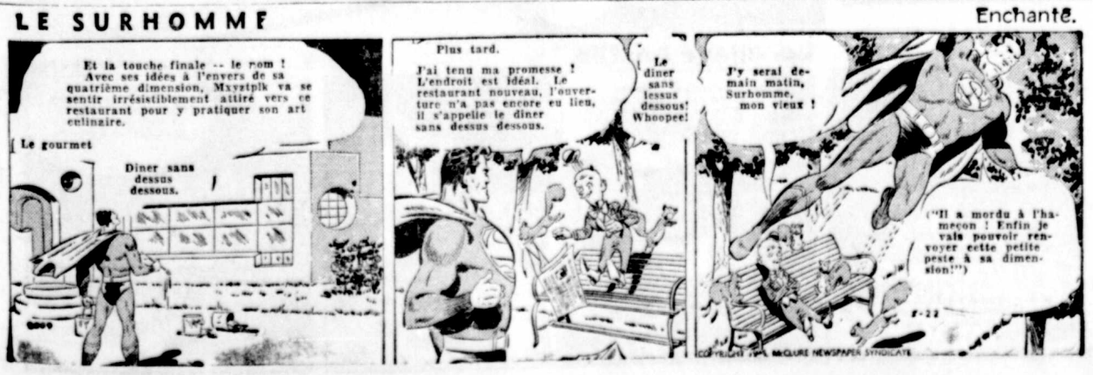
DU SAVOUREUX CHASE & SANBORN!

CETTE RICHE SAVEUR AMÈNE UNE RÉVOLUTION NATIONALE EN FAVEUR DU CAFÉ CHASE & SANBORN!



TORRÉFIÉ AU C-9 CANADA

LE SURHOMME

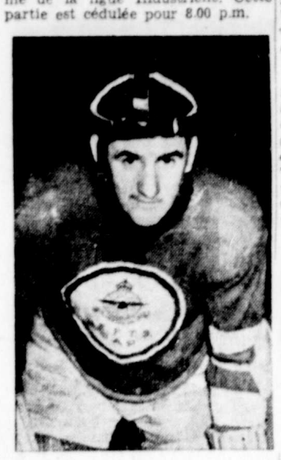


L'AGENT SECRET X-9 — Par Charles Flanders



Cap opposera une équipe fort surprenante à Caniron ce soir

Le club de hockey du Cap-de-la-Madeleine groupe des éléments, qui feront certainement penser aux joueurs du club Canada Iron avant de sauter sur la glace de l'arena ce soir lors du deuxième programme de la ligue Industrielle. Cette partie est cédulée pour 8.00 p.m.



Réal L'Heureux

Marcel Boisvert avait promis à ses concitoyens un club de calibre respectable et si l'on en juge par la liste de joueurs qu'il a fourni aux journaux hier soir, on ne peut mettre en doute les excellentes dispositions qui l'animent. Boisvert, qui après-tout, n'a pas les facilités d'obtenir des joueurs comme Canipco ou Canada Iron, peut causer des surprises cet hiver.

La plus grande acquisition de Boisvert, survenue hier soir après un assez longue conférence est celle de Maurice "Beau Brummel" ci-devant joueur des clubs St-Philippe et Canada Iron. En effet, Huot a signé pour le Cap hier soir. C'est réellement une grande surprise. Canipco se disputait également ses services. Pour plus de précision, disons même que Canipco avait Huot sur sa liste de joueurs dimanche, mais Huot n'avait pas signé de carte et son absence sur la glace explique tout.

Slim Robert, qui avait commencé la saison avec le club St-Hyacinthe de la ligue Provinciale, a quitté le royaume de "Teddy Bouchard" pour revenir dans sa région. Robert s'alignera ce soir pour le Cap contre Canada Iron. Robert était allé tenter sa chance à St-Hyacinthe. Le lignement. C'est une bonne acquisition.

Réal L'Heureux, rapide ailier gauche, Gaston Rochefort, habile droitier, Rosaire Sauvageau, un vétéran de la glace sont d'autres joueurs bien connus qui s'aligneront pour le Cap ce soir. Ce n'est pas tout, Boisvert a mis la main sur Bud Farmer, ex-joueur du club McGill et un junior qui a fait sensation à Montréal ainsi que Howard Walker et Gibbons-ex-Valleyfield. Dans les buts, Boisvert aura le choix entre Baribeau et Rocheleau.

Avec cette équipe, Boisvert pourra montrer les dents et faire peur à ses adversaires. Il est indéniable que si le Cap a une équipe dangereuse, le succès de la ligue Industrielle et l'encouragement des Transpontins seront assurés. Nos voisins aiment les sports et ont toujours encouragé les bons mouvements.



Maurice Huot

Quant à Canada Iron, Joe St-Onge sur ses protégés pour enregistrer une seconde victoire. Toutefois, il manquera Landry à l'appel, suspendu par la Q.A.H.A. Nous tenons à faire remarquer ici qu'un président de ligue n'a pas le droit de suspendre un joueur. Ce droit relève de la Q.A.H.A. sur rapport fourni par les arbitres. Il faudra retenir la note.

Le bal commence à 8 heures ce soir. Allons encourager les deux clubs aux prises.

Drillon préfère Bastien à Mc Cool

Halifax, 19. (P.C.) — Gordon Drillon, ancien joueur des clubs Toronto et Canadien, présentement coach du club de l'Armée, dans la ligue senior d'Halifax, a affirmé que Toronto avait commis une erreur en remplaçant Bell ou Bastion par Frank McColl. Drillon pense que les deux joueurs envoyés aux mineurs auraient mieux fait que McCool.

Drillon choisit Détroit pour gagner la coupe Stanley, parce que ce club est bien balancé.

Lucky Star défait par Castor, 1 à 0

Nicolet, 18.— Dans une joute contestée entre les deux clubs de cette ville, le Castor a remporté un blanchissage de 1 à 0 sur le Luckey Star devant une assistance de plus de 500 personnes.

Son Honneur le maire J. A. Martin a mis la rondelle au jeu accompagné de Me P. A. Trahan, Vice-Président de la ligue de la Rive-Sud.

Les arbitres Vigeant et Charlant ont infligés un total de huit punitions dans cette partie qui fut rapide, dure sans être rude.

Adrien Florent le rapide patineur des Castors se mit à l'honneur hier soir en comptant le seul but de la rencontre après 6 min. et 30 secondes dans la première période.

Demain soir à Nicolet, le Lucky Star recevra la visite du Penn-Mass des Trois-Rivières dans une joute régulière de la ligue de la Rive-Sud.

Son Honneur le maire Arthur Rousseau des Trois-Rivières mettra la rondelle au jeu accompagné des officiels de ce circuit.

QUILLES

Résultats des parties de quilles de la Shawinigan Water & Power Co. jouées à la Salle Notre-Dame.

Ingénieur

Mlle M. Laprise, 227; Mlle H. Laliberté, 281; G. Fleury, 330; B. Farmer, 310; R. Farmer, 310; R. Mckay, 320; B. Timberley, 273. Total: 1741.

Acc. Dept.

Mlle M. Grenier, 286; Mlle M. Johansen, 209; Y. Adam, 324; J. Buisson, 298; E. O'Brien, 289; D. Blais, 274. Total: 1680.

Garage

Dummy, 197; Mlle J. Côté, 266; G. Després, 370; P. Cook, 297; W. Olivier, 235; L. Paillé, 318. Total: 1683.

Power

Mlle S. Lemire, 247; Mlle T. Filion, 213; L. Prévost, 367; A. Paterson, 281; L. Gour, 463; P. Valois, 275. Total: 1846.

Central

Mlle C. Laickerhoff, 216; Mme G. Létourneau, 186; O. Pelletier, 318; G. Létourneau, 374; R. Gauthier, 300; M. Beaudoin, 281; Total: 1675.

Transformateur

Dummy, 186; Mme L. Gour, 219; G. Forest, 296; H. Pelletier, 314; Dummy, 257; J. C. Brouillette, 294. Total: 1563.

Meter Reader

Mlle M. Prame, 245; Mlle D. Lahouse, 270; A. Masse, 282; G. Rheault, 291; B. Rivard, 351; S. Pothier, 357. Total: 1796.

Les Rochons

Mlle B. Bigué, 262; Mlle G. Bertrand, 120; I. Smith, 201; F. Langlois, 277; S. Bailey, 264; R. Chartier, 279. Total: 1403.

Isolateur

Dummy, 199, Mlle Y. Chapdelaine, 168; A. Pépin, 256; L. Ross, 307 R. Blanchette, 368; M. Barbeau, 299. Total: 1597.

Store

Mlle M. Hahn, 199; Mlle L. Lessieur, 262; Dummy, 242; A. Majeau 260; M. Bastien, 329; M. Bellefeuille, 349. Total: 1641.

Atelier

Mlle J. Lévesque, 265; Mme D Charette, 168; J. Suzor, 269; D Charette, 288; M. Lemire, 332; G Desaulniers, 379. Total: 1701.

Meter Dept.

Mlle C. Pellerin, 178; Mlle G. Cloutier, 209; R. Lepage, 325; J Pagé, 315; E. Sénécal, 297; A. Cloutier, 343. Total: 1667.

Moteur

Dummy, 150; Mlle B. Bécotte, 196; P. Paillé, 442; V. Blanchette, 358; M. Laperrière, 354; P. Martin, 329. Total: 1829.

Les Forges

Dummy, 150; Mlle J. Grenier, A. Caron, 341; M. Caron, 257; P. Wood, 266; L. Janvier, 273. Total: 1519.



Al (Bummy) Davis, 26 ans, ancien aspirant au champion mondial des poids-léger, a été tiré à mort à la sortie d'une taverne à New-York dernièrement.

Greco descend Suggs hier soir à Portland

Portland, Me., 19 (P.A.) — Le rapide et du cogneur Johnny Greco de Montréal a descendu au plancher le vétéran Oscar Suggs de Newport, R.I. dans la cinquième ronde d'un combat cédulé à dix hier soir.

Greco pesait 145½, Suggs 151.

Suggs fut incapable de résister au feu rapide des gauches et des droites de Greco sur ses côtés.

Un terrible coup de poing à la mâchoire de Suggs à la cinquième cinquième et envoya le gars de envoya au tapis pour le compte de neuf secondes. Suggs se releva mais pas pour longtemps car Greco lança ses poings et son adversaire retourna pour de bon au plancher.

Les Sénateurs d'Ottawa ont blanchi Shawinigan 4 à 0

Ottawa, 19 (P.C.) — Les Sénateurs d'Ottawa ont infligé un blanchissage de 4 à 0 aux Cataracts de Shawinigan dans une joute rude alors que les joueurs patinèrent toute la soirée avec les hockeys en l'air.

Par cette victoire, les Sénateurs montent en troisième place.

Les arbitres Stan Pratt et Kenny Draper furent occupés à adoucir les esprits réchauffés des joueurs des deux clubs. Les spectateurs furent aussi enthousiastes de voir la solidité de Gerry Cotnoir dans les buts du Shawinigan. Cotnoir fit des arrêts sensationnelles et se montra invincible dans les moments les plus difficiles.

Bobby Copp robuste défense du Ottawa ouvrit le pointage à la première période sur des passes de Brown et de Hanaberry après 11 minutes et 17 secondes de jeu.

Vers la fin de la seconde reprise, les Sénateurs scorèrent trois buts consécutifs en moins de 10 minutes. Irvine sur des passes de deuxième but du Ottawa puis Smith et de McFadden compta le Brown y alla du troisième aidé de Check et de Hanaberry. Enfin Stu Smith déjoua Cotnoir pour le quatrième but des Sénateurs.

La dernière période fut rude et les joueurs y allèrent rondement. Lude Check reçut une punition majeure pour avoir frappé Gerry Gravel et ce dernier eut une mineure pour avoir riposté. Plus tard Bill Heindl gros joueur de défense du Ottawa et Bill Arcand des Cataracts se frottèrent le long de la clôture et ce dernier reçut 10 minutes, punition de mauvaise conduite pour avoir élevé son hockey sur un spectateur qui lui avait parlé un peu trop ouvertement.

Arcand voulut parlementer avec les arbitres mais il se fit conduire au pénitencier par un policier.

Shawinigan Falls:— But: Cotnoir; Défense: Bennett, D. Smith; Centre: Carthy, Ailes: Hayes Morehouse; Subs: Bergeron, Arcand, Théberge, Planche Lauzon, Gravel, Cinor, Russell.

Ottawa: But: Fraserl Défense: TTrainor Copp, Centre: Inglis; Ailes: Slowinski, Poirier, Subs: Heindl, Hanaberry, Irvine, Brown, Check, S. Smith McFadden et Barnes.

Arbitres: Ken Draper, Stan Pratt,.

1re période

1—Ottawa: Copp, (Hanaberry-Brown) 11.17
Punitions: Irvine, Planche, Lauzon, Heindl, D. Smith.

2me période

2—Ottawa: Irvine McFadden-Smith) 10.22
3—Ottawa: Brown (Check-Hanaberry) 15.41
4—Ottawa: S. Smith 17.08
Punition: D. Smith, Morehouse, Carthy, Copp.

3ème période

Point: Aucun.

Punitions: Poirier, Copp (2); Gravel, Carthy (mineure) Arcand (2 majeures et 10 minu. de mauv. cond.); Check (majeure).

Points: finales. Ottawa 4; Shawinigan Falls 0.

BOXE

Jersey City (P.C.) — Patsy Brandino, 134¾, Montréal, K.O. Johnny Douglas, 139½, New-York, en une ronde.

New-York — Joe Torres, 141½, Puerto Rico, défait Maurice Lavigne, 148½, en six rondes.

Portland, Me. — Johnny Greco, 145½, Montréal, K.O. Oscar Suggs, 151, Newport, R.I., en cinq rondes.

New-York — Lou Woods, 157, Détroit, défait Joe Governale, 156¾, Brooklyn, en huit rondes.

Salem, Mass. — Jackie Carroll, 128, Lawrence, Mass., défait Steve Bellus, 133, Toronto en six rondes.

Boston.— Gus (Pell) Mell de Montréal et Pat Foley de Worcester, Mass., combat remis.



Job Dean Jessop, agé de 19 ans et natif de Nibley, Utah, est actuellement le jockey en évidence aux Etats-Unis. Jessop est blessé des suites d'une chûte au Park Sportsman mais espère revenir au travail bientôt. Jessop, qui a conduit quatre vainqueurs par jour durant trois jours avant d'être blessé avait totalisé 263 gagnants pour l'année et ne lui en fallait plus que 34 pour briser le record américain de tous les temps qui est de 301 établi par le Jockey Westrope en 1933.

Ski

Le comité formé dans le but d'améliorer les trails déjà existantes et d'en développer de nouvelles a commencé son travail en fin de semaine passé. Aidé de quelques volontaires, Paul Aubry en charge de cette section sportive, a passé la journée de samedi dans les bois environnant les terrains du club, faisant le tour des trails déjà tracées et faisant des plans pour le défrichement de nouveaux sentiers. Nous espérons ainsi combler une lacune sur les terrains du club, à venir jusqu'à date il n'a presque ou jamais eu de trails dont le trajet était agréable sans présenter trop de risques pour les novices ou les plus jeunes. Il ne faut pas oublier que les trails offrent aux débutants un bon moyen de se familiariser avec les skis, sans compter que plusieurs skieurs, pour diverses raisons, préfèrent la marche dans les trails aux descentes de côtes. Nous reviendrons sur ce sujet un peu plus tard quand nous serons favorisés d'une peu plus de neige.

La nouvelle côte ouverte cette année à l'intention des jeunes et des novices est maintenant terminée, ceci est une autre amélioration très importante dans le domaine des côtés, les moins habiles et les moins expérimentés auront une côte à eux où ils pourront s'amuser sans risquer de se faire bousculer à tout moment par quelque skieur qui descend à toute allure. Quand tout le monde, quelle que soit la catégorie de skieur, glisse ensemble dans la même côte, il arrive invariablement des collisions qui ont quelquefois des suites fâcheuses. La nouvelle côte est tracée de telle façon que ceux qui s'en serviront pourront faire usage du ski-tow pour remonter. Comme vous voyez, rien n'est négligé pour faire de notre centre de ski un lieu d'amusement idéal pour tous. La campagne des membres actifs est commencée, n'hésitez pas, signez votre carte maintenant.

Plusieurs étoiles des Cards de St-Louis seraient vendus bientôt

St-Louis, 18.— Les Cardinaux de St-Louis vont peut-être faire la vente des joueurs au mois de janvier la plus grnde vente peut-être de l'histoire du baseball mais le propriétaire Sam Breadon n'est pas encore certain s'il va ouvrir les portes.

Depuis plusieurs mois, les quinze clubs des ligues Majeures ont essayé d'avoir le premier choix sur des as comme Walker Cooper, Marty Marion, Whitely Kurowski, Jimmy Brown, Enos Slaughter et autres.

Les clubs savent que les Crdinaux doivent se défaire de plus de 50 joueurs de calibre majeur et qu'ils vont mettre ces joueurs sur le marché. Eddie Dyer le nouveau gérant des Cardinaux de St-Louis ne veut pas laisser partir les joueurs avant de les voir à l'oeuvre au camp d'entrainement. C'est pourquoi la vente des joueurs peut retarder.

Dyer a décidé de garder Marty Marion et ainsi enlever une chance aux Cubs de Chicago de se procurer ce brillant arrêt-court. Le Chicago a offert une somme de $200,000 pour ce joueur. Dyer a signé son contrat en demandant à Breadon de garder Marion pour au moins une autre saison.

Stan Musial, Cooper, Georges Munger et peut être Slaughter ne seront probablement pas prêts de revenir dans le baseball cette saison alors qu'ils sont encore dans le service.

Breadon dit qu'il a reçu plusieurs offres intéressantes à l'assemblée du baseball et qu'il en considérait plusieurs.

Champlain joue à Ste-Geneviève ce soir

Dans la ligue du comté de Champlain, ce soir, le Ste-Geneviève reçoit la visite du Champlain dans une rencontre qui promet d'être très intéressante, car les deux équipes sont à la recherche de leur première victoire, cette saison.

La partie commencera à huit heures précises.

Le Batiscan, vainqueur du Champlain, la semaine dernière, jouera, demain soir, à St-Stanislas qui, lui aussi, a remporté un triomphe contre le Ste-Geneviève.

Comme on peut le voir, ces deux clubs en viendront aux prises pour trouver un maitre et les sportifs de St-Stanislas assisteront à une joute corsée et le gagnant prendre seul la première position dans la ligue du comté de Champlain.

Joe Shack est au premier rang

Shack, du club St-Paul, est en tête Minneapolis, 19. (P.A.) — Joe te des compteurs de la ligue United States Hockey par un point sur Butch McDonald, du Kansas City. Bob Dill est le mauvais garnement de la ligue avec 34 minutes passées au cachot, depuis l'ouverture de la saison. Voici la liste des meilleurs compteurs:

	B.	A.	Tot.
Shack (St-Paul)	15	16	31
McDonald (Kan. City)	15	15	30
Powell (Forth Worth)	11	14	25
Kopak (Fort Worth)	11	14	25
Reed (Dallas)	11	14	25
Agar (Minneapolis)	10	12	22
Rittenger (F. Worth)	9	13	22
W. Smith (Omaha)	10	11	21
Gee (Kansas City)	12	9	21
Kapustra (Dallas)	9	11	20
Kirkpatrick (St-Paul)	8	12	20

Freddy Metcalfe est licencié

New-York, 19. (P. A.) — Freddy Metcalfe, entraineur des Rovers, de New-York, durant la saison 1941-42, alors que le club gagna le championnat de l'Est des Etats-Unis et le championat national, vient d'être licencié de l'armée américaine et retournera avec ce même club.

Metcalfe, qui était entraineur des Rangers de Régina, durant la saison 1940-41, permit à son club de gagner la Coupe Allan.

Freddy participa à l'invasion des îles de Guam, Leyte et Okinawa, artilleur.

HOCKEY

HIER SOIR

Ligue Nationale

Aucune joute cédulée

Ligue Américaine

Aucune joute cédulée

Groupe Sénior

Ottawa, 4; Shawinigan, 0.

Ligue Provinciale

Aucune joute cédulée.

Rive-Sud

Castor, 1; Lucky Star, 0.

CE SOIR

Ligue Nationale

Canadien à Chicago
Rangers à Boston

Ligue Américaine

Hershey à Pittsburgh
Providence à St-Louis

Groupe Sénior

Royal à Hull.

Ligue Provinciale

Drummondville à Lachine

Ligue Industrielle

Victoriaville à St-Hyacinthe
Caniron à Cap

Paul Leclerc dans les buts de Hull

Ottawa, 19. (P.C.) — Les Volants de Hull bien loin en arrière dans le classement du Groupe Senior, viennent d'annoncer la venue d'un nouveau gardien de buts pour leur rencontre de ce soir, contre le Royal de Montréal.

Faisant face aux meneurs du Groupe Senior, Hull alignera le cerbère Paul Leclerc, réinstallé comme amateur, après avoir joué pour les Reds de Providence, dans la ligue de hockey Américaine.

QUILLES

Voici les résultats des dernières parties de quilles disputées à Louiseville dans la ligue des Chevaliers de Colomb. On trouvera également le classement des équipes.

Il y aura aussi un match de quilles entre Fernand Deveault et Roméo Bellemare d'une part contre Albert Lessard et et Germain Milot d'autre part. Ils joueront une série de dix parties au total des points.

Règlements

S'il y a des paris, ils devront être faits entre les spectateurs, car les quatre joueurs en lice ne font aucun pari avec qui que ce soit.

Si les parieurs gagnants veulent récompenser les deux joueurs gagnants, le tout est à leur discrétion, car les joueurs n'ont aucun enjeu.

Les parties commenceront à une heure et demie précise p.m., dimanche après-midi le 23 décembre 1945 à la salle des Chevaliers de Colomb de Louiseville.

Le règlement du jeu est le même que les parties de ligue.

Hiboux. — L. Isabelle, 375; R. Laroche, 341; J. Duhaime, 392; L. Landry, 391; A. Lessard, 430. Total: 1929.

Saratoga. — M. Masson, 226; J. Buisson, 290; A. MacMurray, 368; R. Diamond, 336; R. Durand, 344. Total, 1564.

Royal. — L. Larose, 343; B. Gravel, 316; H. Frigon, 296; G. Milot, 341; R. Baribeau, 446. Total, 1742.

Hiboux. — L. Isabelle, 355; R. Laroche, 333; J. Duhaime, 350; L. Landry, 411; A. Lessard, 402. Total, 1851.

Briqueteurs. — F. Grenier, 240; L. Lescouarnec, 295; A. Champagne, 304; R. Bourassa, 368; L. Mandeville, 337. Total, 1544.

Champlain. — J.-P. Coulombe, 235; A. Bourassa, 409; R. Croisetière, 456; L. Béland, 354; A. Pagé, 405. Total, 1859.

All Stars — V. Grimard, 248; L. Desaulniers, 322; M. Langevin, 218; R. Bellemare, 413; F. Deveault, 436. Total, 1637.

Saratoga. — Perd par défaut.

Rentiers. — H. Donnelly, 442; C.-A. Milot, 358; H.-P. Desjardins, 349; G. Deveault, 365; L. Côté, 269. Total, 1783.

Voyageurs. — N. Vary, 346; P.-Y. Durand, 370; W. Lawler, 313; R. Bergeron, 304; C. Bellemare, 327. Total, 1660.

	Jj.	Pg.	Pp.	T.	Moy	Pts
Champlain	33	23	10	9	121.4	32
Royal	33	23	10	8	123.7	31
Hiboux	33	31	12	9	123.2	30
All Stars	33	15	18	4	115.7	19
Briqueteurs	33	14	10	5	114.7	19
Rentiers	30	13	17	4	118.3	17
Saratoga	30	10	20	2	110.9	12
Voyageurs	33	10	23	2	110.5	12

Buddy Hassett



Lieut John (Buddy) Hassett, U. S.N.R. ancien premier but des Yankees de New-York vient de recevoir son licenciement de la marine Américaine.

Pour le hockey en Angleterre

Montréal, 19. (P.C.)— M. F. S. Gentle, un officier de l'Association du hockey de la Grande-Bretagne, vient de retourner en Angleterre aujourd'hui à bord d'un avion après une visite au Canada.

M. Gentle a discuté des plans pour implanter le hockey en Angleterre l'hiver prochain et des possibilités que la ligue anglaise recrute des joueurs canadiens.

Gentle dit que dans les environs de Londres les chances sont bonnes d'opérer trois clubs et un autre à Paris où le hockey devient de nouveau très populaire. Il négocie actuellement pour des joueurs avec la C.A.H.A. et conférera à Montréal avec le président de la ligue Nationale Mervyn (Red) Dutton et le gérant général Tommy Gorman de la Canadian Arena Company.

Le Tricolore joue à Chicago

Montréal, 19 (P.C.) — Les Black Hawks de Chicago qui ont une moyenne de 4.9 buts par partie recevra ce soir à Chicago la visite du Canadien de Montréal tandis que les Rangers de New-York jouent à Boston contre les Bruins.

Les Canadiens qui occupent la tête de la ligue Nationale depuis pratiquement deux saisons détiennent actuellement une avance de deux points sur son adversaire à Chicago.

Une voiture des Black Hawks permettrait à ce club de monter sur un pied d'égalité avec les Canadiens pour la possession de la première place dans la ligue.

Les Bruins sont un point en avant des Red Wings de Détroit, occupant la quatrième position. Ces derniers ont quatre points d'avance sur les Maple Leafs de Toronto et les Rangers sont cinq points en arrière du Toronto.



● Les prêts Campbell font maintenant l'objet d'une assurance-vie sans qu'il vous en coûte un sou de plus.

Vous avez le choix de 3 sortes de prêts et plusieurs modes de remboursement. Les mensualités peuvent s'échelonner sur 2 à 24 mois. Prêts de $20 à $1,000. Téléphonez pour fixer un rendez-vous.

CAMPBELL
FINANCE CORPORATION LIMITED
43-127

Chambre 31 Tél. 118
364, rue Des Forges
(en face du Théâtre Impérial)

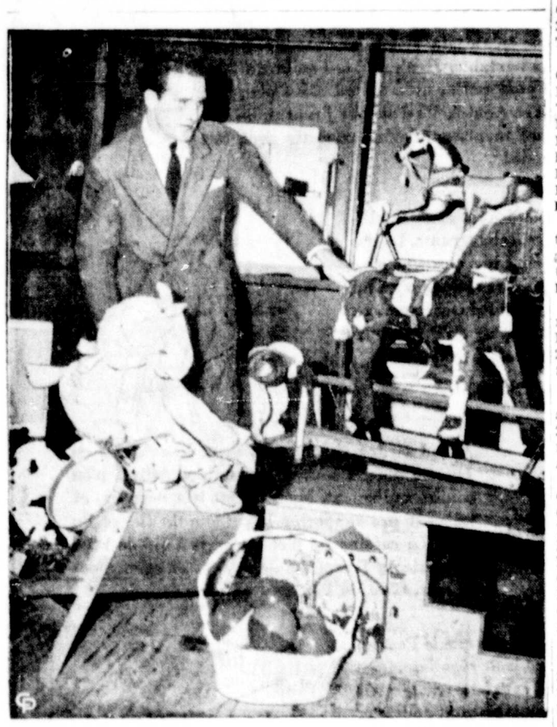
Ligue Industrielle
ARENA LAVIOLETTE – CE SOIR
8.00 h. p.m.
Canada Iron vs Cap-de-la-Madeleine
Générale 35c, Enfants 15c
Admissions: Promenade, 60c, Loges, 50c,



VOYEZ SANS RETARD NOS
Cadeaux de bijouterie
une variété complète en magasin.
Bagues à diamants
et Joncs Lido - Blue Diamond
Boucles d'oreilles, Pendantifs, Bracelets, Epingles, Chapelets, etc.
MONTRES "ROAMER" et "MERCURY"
pour dames et messieurs



J. A. Proulx
HORLOGER - BIJOUTIER
346 Radisson Tél: 4697
coin Parc Champlain T.-Rivières



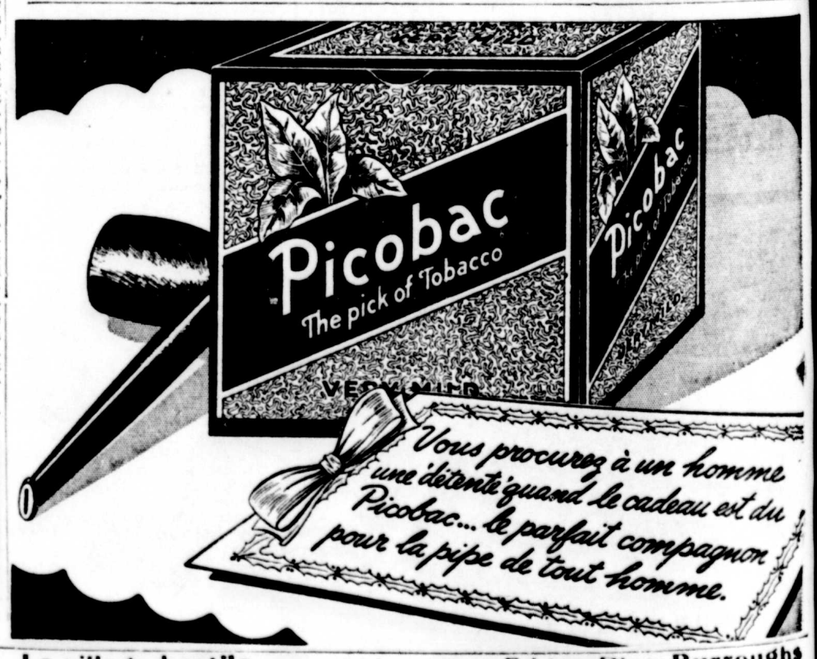
Billy Conn, de Pittsburgh, qui rencontrera en juin prochain le champion du monde des poids-lourds Joe Louis est actuellement en visite à New-York pour faire l'achat de cadeaux de Noël pour ses deux fils, Billy Jr 3 ans et demi et Timothy, âgé de dix mois. Billy Conn annonça qu'il était fatigué des exhibitions de boxe et qu'il commencerait bientôt à s'entrainer sérieusement pour son combat contre Louis.

Connie Mack gérant



Connie Mack gérant des Athlétiques de Philadelphie est ici photographié alors qu'il tourne les pages du calendrier jusqu'au 23 décembre, qui marquera son 83ème anniversaire de naissance. Cannie retournera bientôt dans le Sud pour se préparer activement à la saison de baseball de 1946. Connie croit et espère toujours au championnat de la ligue Américaine.

TISSUS ROBINTEX
ILS SONT ENCORE RARES MAIS CELA VAUT BIEN LA PEINE D'ATTENDRE
DEMANDEZ LES CHEZ VOTRE TAILLEUR
FABRICATION BRITANNIQUE GARANTIE



TARZAN — Le village hostile — Par Edgar Rice Burroughs



Initiation Lacordaire à Nicolet

Nicolet, 19. (D.N.C.) — Dernièrement, avait lieu en la salle Ste-Elizabeth, de cette ville, une réunion des Cercles Lacordaire et Jeanne d'Arc sous la présidence d'honneur de M. l'abbé W. Messier, curé de la cathédrale et aumônier de ces deux cercles. Plus de 200 personnes ont assisté à cette réunion.

Les officiers et officières prirent place sur les sièges réservés de la scène. L'abbé W. Messier, aumônier, ouvrit la réunion par la prière habituelle.

M. Philorum Chauvette, secrétaire du Cercle donna lecture des minutes de la dernière assemblée. Il fit remarquer que les deux Cercles Lacordaire et Jeanne d'Arc comptent aujourd'hui 230 membres.

M. Gérard Désilets, président du Cercle Lacordaire souhaita la plus cordiale bienvenue aux candidats et aux candidates de ce jour. En quelques mots il donna l'origine de la fondation de ces Cercles et en fit l'historique. Il en démontra tous les avantages. Le but que visent ces deux cercles est l'exemple que doivent donner ses membres dans l'abstention totale des boissons alcooliques, puis il donna l'explication de quelques règlements.

L'on procéda ensuite à l'initiation des nouveaux membres et aux changements de décorations. Les officiers initiateurs étaient: président initiateur, M. Gérard Désilets; 1er officier initiateur, M. Conrad Rousseau; 2e officier initiateur, M. Gaston Charland.

M. l'abbé W. Messier, aumônier du cercle bénit les boutons.

Nouveaux initiés: 35 Lacoradaire et 20 Jeanne d'Arc.

Changement de décorations: 5 Jeanne d'Arc et 1 1Lacordaire ont été décorés du bouton d'or.

Le président félicita les nouveaux initiés leur demandant la persévérance dans leurs résolutions. Il invita M. Gaston Charland à dire quelques mots.

Dans sa brève allocution, M. Gaston Charland numéra les moyens de persévérer dans la sobriété. Il passa en revue les tristes infamies que cause l'ivrognerie dans une famille, et dans toute la société. Il termine en mettant au premier plan de pratiques conseils qu'il souhaite être observés par tous les membres de ces deux cercles.

Le président remercie M. Charland et invite Mlle Thérèse Leblanc, l'une des directrices du Cercle Jeanne d'Arc à donner la conférence lors de la prochaine réunion. Elle devra parler du mariage heureux.

Dans ses quelques remarques, le président demande aux membres Lacordaire et Jeanne d'Arc de toujours répondre nombreux aux appels lorsqu'il s'agit de figurer en quelques circonstances que ce soit. Ce sera donner un bel exemple à toute la population.

Pour clôturer cette réunion, M. l'abbé Messier, aumônier des Cercles Lacordaire et Jeanne d'Arc adressa quelques paroles de félicitations et d'encouragement. Il manifesta sa joie de voir grossir continuellement la phalange des Lacordaire et des Jeanne d'Arc et il espère que tous tiendront fidèlement leurs promesses. Personne n'est engagé sous serment, mais la parole d'honneur vaut le serment. Rien n'est plus précieux que la parole d'honneur et les promesses faites sur la parole d'honneur. Il demande à tous les Lacordaire de porter le bouton du Cercle. Il conseil de lire le journal "Réaction" des Lacordaire. Il termine en annonçant qu'il faisait un cadeau de $25.00 aux deux Cercles à l'occasion de Noël et du Jour de l'An.

Une salve d'applaudissements accueillit cette déclaration de l'aumônier.

Avant de laisser le micro, il insiste pour que tous les membres actifs fassent de l'apostolat en faveur des Cercles Lacordaire et Jeanne d'Arc. Les plus forts sont un soutien pour les plus faibles. Les faibles s'appuient sur les plus forts.

Le président remercie l'abbé Messier et souhaite une bonne et heureuse année à tous les membres.

Carnet Social

Assiteront au Thé-musical donné par les membres du Cercle Marie de l'Incarnation sous les auspices de l'Oeuvre des Berceaux, jeudi, le 20 décembre, dans la salle François Ier du Château de Blois, les personnes dont les noms suivent: Mme François-Xavier Lacoursière, Mme Maurice Duval, Mme Marcel Thompson, Mme Louis-Georges Godin, Mme Arthur Robert, Mme Robert Robert, Mme Alphonse Trépanier, Miel Edouardina Dupont, Mme Hudon Normand, Mme Jos. Normand, Mme Jean-Louis Rochefort, Mme André Julien, Mme Martial Martin, Mme Roméo Delisle, Mlle Yolande Delisle, Mme Maurice Ryan Mme Germain Ricard, Mme Adrien Lambert, Mme Paule Neveu, Mlle Marcelel Bournival, Mlle Philomène Moreau, Mlle Renée Dufresne, Mlle Jeannine Dufresne, Mlle Lucie Robichon, Mlle Françoise Panneton, Mlle Marguerite Veilleux, Mlle Louise Lajoie, Mlle Jacqueline Langlois, Mme Donat Chagnon, Mme Maurice Berlinguet, Mme François Nobert, Mme Paul-Emond Dufresne, Mlle Fernande Turgeon, Mlle Aline St-Pierre, Mme Jules Biron, Mme Georges Gouin, Mme Lorne Berlinguet, Mme Jeanne Beaulac, Mme Roch Hébert, Mlle Yolande Hamel, Miel Marie-Laure Sauvageau Mlle Louise Jentz, Mme Léon Méthot, Mme Oscar Lemire, Mme Jos. Gouin, Mme Lionel Lajoie, Mme Charlemagne Baribeau, Mme Henri Balcer, Mme Jean-Louis Marchand, Mme François Bellefeuille, Mme François A. Bellefeuille, Mlle Gabrielle Aubry, Mlle Camille Marchildon, Mme Bernard Tousignant, Mme Desmond Malone, M. Yvon Marchand, M. Fernand Gagnon, M. Ernie Tapps, M. Louis Allen, M. Marc Allen, M. Paul Bertrand, Dr Herman Chatillon, M. Auguste Comeau.

Au cercle des dames fermières

Ste-Geneviève de Batiscan, (D.N.C.) — Ces jours derniers, les dames fermières ont tenu leur réunion mensuelle.

Trente fermières étaient présentes à l'assemblée.

Mme la présidente récita la prière qui fut suivie de l'appel des présences par Mlle Fabienne Massicotte. Le procès verbal de la dernière assemblée a été lu et adopté.

Mme la présidente avisa les fermières que l'élection du bureau de direction aura lieu le deuxième mardi du mois de mai 1945 contrairement au mois de janvier comme dans le passé.

Ce même avis a été donné par lettre, à toutes les présidentes du district des Trois-Rivières.

Le programme d'activités pour 1946 devra être rendu au bureau de l'Agronome Roy avant la fin du mois. Et les contributions sont aussi payables dans le mois de décembre.

Cette année il y aura une exposition, où de magnifiques prix seront distribués aux méritantes, comme par les années dernières.

Une résolution de sympathies a été passée et transmise à Mme Henri T. Mathon à l'occasion du décès de sa soeur, Mme Donat Normandin.

Mlle Fabienne Massicotte donna la lecture du programme d'exposition locale pour 1945.

Il y eut ensuite la préparation du programme d'activités pour les douze mois de l'année 1946.

Après quoi la séance fut levée.

Etaient présentes: Mme Bergeron, Mme Henri Langlois, Mme Gérardrard Veillette, Mme Donat Daviault, Mlle Fabienne Massicotte, Mme Emilien Massicotte, Mme Irené Jacob, Mme Clément Beaupré, Mme Elphège Massicotte, Mme Arthur F.-Dessureault, Mlle Hélène Massicotte, Mme Alfred Massicotte, Mlle Juliette Deshaies, Mlle Gilberte Massicotte, Mlle Rollande Dessureault, Mlle Jeanne Gauthier, Mlle Irené Massicotte, Mlle Rollande Baril, Mme Paul Marchand, Mlle Pierertte Massicotte, Mme Honoré Brouillette, Mme Augustin Jacob, Mme Emile Ayotte, Mme Armand Carpentier, Mlle Jeanne Thibeault, Mlle Madeleine Manseau, Mlle Jeanne Veillette, Mme Maurice Brouillette, Mlle Alice Despins.

RAFLE DE DINDES

Louiseville, (D.N.C.) — A la salle paroissiale de Louiseville, ces jours derniers, eurent lieu un bingo et une rafle de dindes, organisés par les Jocistes au profit de l'O.T.J., sous la présidence d'honneur de M. le chanoine Donat Baril.

M. l'abbé Morin fut l'organisateur en chef de cette soirée. Une assistance nombreuse a prouvé son attention en aidant une oeuvre éminemment éducative.

Les patrons du Nouvelliste



Patron 2990, une seule grandeur. Adresser toute commande comme suit: Service des Patrons Le Nouvelliste, Trois-Rivières. Ecrire lisiblement votre nom et votre adresse et mentionner correctement le numéro du patron et la grandeur désirée. Ne pas demander des mesures autres que celles qui sont spécifiées. Le prix du patron est de 20c plus 1c de taxe. Le Nouvelliste ne se tient pas responsable des lettres non reçues. Ces patrons ne sont pas échangeables et ne sont pas en vente à nos bureaux. Ils sont livrés dans un intervalle de huit jours.

NÉCROLOGE

Aux Trois-Rivières, le 18 décembre 1945, est décédée à l'âge de 86 ans et 10 mois, Mme Vve Benjamin Marchand, née Adéline Dubois.

La dépouille mortelle est exposée chez les Srs Dominicaines à 770, rue St-François-Xavier.

—o—

A Mont-Carmel, le 18 décembre 1945, est décédée, à l'âge de 59 ans, Mme Moïse Bédard, née Léda Jalbert. Elel laisse pour pleurer sa perte outre son époux, ses fils: Frère Lucien des Jésuites de Montréal, Hector, Yvon, Camille et Paul; ses filles: Mme Lucien Bornais, Mme Robert Landry, Mme Camille Marchand et Mlle Hermance; ses frères: Joseph, Donat, Philippe Frédéric et Rock; ses soeurs: Mme Edouard Laprise, Mme Philippe Masson et Mme Oscar Ducharme.

La dépouille mortelle est exposée à sa demeure à Mont-Carmel.

—o—

Aux Trois-Rivières, le 18 décembre 1945, est décédée à l'âge de 36 ans et 7 mois, Mlle Maria Hould, fille de M. Omer Hould et de Rosanna Hamel. Elle laisse pour pleurer sa perte, outre son père et sa mère, ses frères: Robert, Henri, Donat, Gérard, Roger, Frère Lambert (Jean-Paul) de la Congrégation des Frères de la Ste-Croix; ses soeurs: Mme Conrad Poulet (Gertrude), et Mlles Hélène et Thérèse; ses belles-soeurs: Mmes Robert Henri et Gérald Hould.

La dépouille mortelle est exposée à sa demeure au No 609, rue Bonaventure.

Calmez les yeux irrités avec Murine

Mettez-en 2 gouttes dans chaque oeil!



Créé par un spécialiste pour les yeux, Murine calme les yeux fatigués qui cuisent ou picotent. Seulement deux gouttes dans chaque oeil et Murine commence immédiatement à calmer et à rafraîchir. Murine contient sept ingrédients . . . est employé dans des milliers d'industries de guerre et de nécessaires de premier secours. Inoffensif . . . doux . . . calmant.

MURINE POUR LES YEUX

S'habille MIEUX qui s'habille chez Camirand & Ouellet

1396 Hart Trois-Rivières Tel 1153



M. l'EMPLOYEUR—

Songez aux artisans-militaires pour ce poste!

Les militaires sont rapidement licenciés des forces armées—

Des milliers sont spécialisés ou semi-spécialisés dans plusieurs occupations.

Il y a des dessinateurs, des mécaniciens de moteurs fixes, des mécaniciens, des comptables, des employés de bureau et des artisans-militaires qui ont des équivalents dans la vie civile. Les bureaux locaux du Service national de Placement ont la liste des métiers dans les forces armées.

Il y a aussi beaucoup d'excellents ex-militaires sans compétence spéciale en artisanat qui ont acquis une précieuse expérience durant leur service, et—

Ils feront leurs preuves dans un emploi civil.

Employeurs, nous savons que vous désirez aider les combattants du Canada à retourner à la vie civile. Inscrivez donc votre demande au bureau local du Service national de Placement et précisez le genre d'ex-militaire, homme ou femme, que vous désirez embaucher.

Le Service national de . . . ment

Ministère fédéral du Travail

Humphrey Mitchell, Ministre du Travail — A. MacNamara, Sous-ministre

Rhumes de l'enfant

Pour soulager les souffrances, frictionnez avec le remede éprouvé

VICKS VAPORUB

CINQ MOYENS RAPIDES DE SOULAGER UN RHUME

Grove vous les donne tous les cinq

Un traitement qui donne cinq avantages simultanés! Une préparation qui agit *dans l'organisme* et *promptement* pour soulager les maux de tête, les douleurs, la fièvre, la congestion nasale et pour régulariser le système. Tel est le cas avec les Grove's Cold Tablets. Combattez *votre* rhume avec Grove.

Vérifiez la signature sur la petite boîte blanche



GROVE'S COLD TABLETS

Pour elle: PARFUMS et LOTIONS

● Molinard ● Bourgeois ● Darel ● Dorsay

Nécessaires de Toilette

Bel Assortiment en Produits de Beauté pour CADEAUX des Fêtes

Service Rapide



PHARMACIE AUBIN ENRG. J. A. Beauregard, Prop.

Votre pharmacie de famille

Prescriptions, par téléphone ou autrement, remplies avec grand soin et livrées rapidement.

Téléphone 688

981, Rue ST-MAURICE — TROIS-RIVIERES

Du rêve à la réalité

Fiançailles

Bagues à Diamants

Futures mariées, n'oubliez pas de venir voir notre choix varié d'anneaux et de bagues de fiançailles. Nos prix vous conviendront sûrement.





Montres-bracelets pour Hommes, pour Dames et Demoiselles Cadeaux qui plairont sûrement

FONTAINE

BIJOUTIER

Inspecteur officiel pour les montres du Pacifique Canadien.

CONFIEZ-NOUS vos réparations de MONTRES et BIJOUX

1008 rue St-Maurice — Tél. 965

Pour un choix judicieux

Cadeaux des fêtes

Lingerie pour bébé

ROBES - GILETS

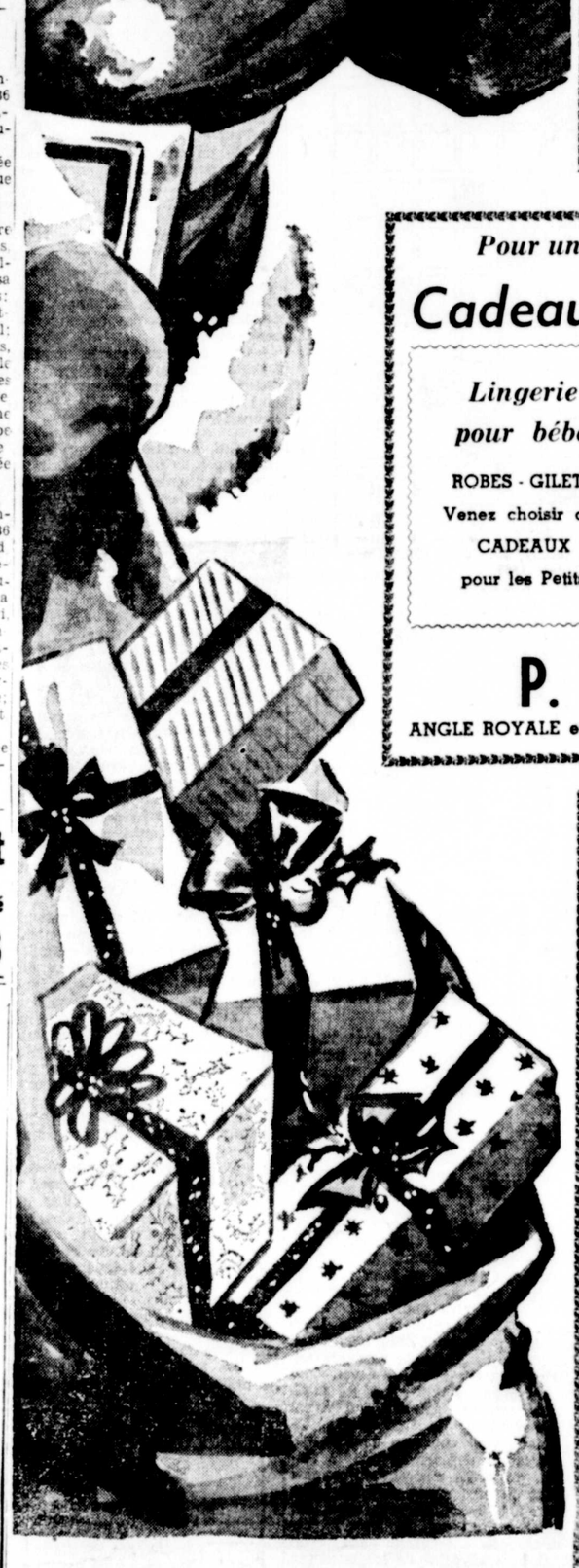
Venez choisir des CADEAUX pour les Petits

Bourses, Foulards, Brassières, Bas, Sous-Vêtements, Gilets de laine



P. & G. PRATTE

ANGLE ROYALE et ST-GEORGES — TELEPHONE: 4216-J



Cadeaux pour "lui"

Offrez-lui un vêtement ou un article de mercerie qu'il sera fier de porter durant les Fêtes et toute l'année.



- Paletots et complets
- Chemises et Cravates
- Gants et foulards
- Chaussettes, mouchoirs

Voyez nos superbes PALETOTS D'HIVER Elysian — Alpine

ROBES de CHAMBRE et PYJAMAS

Chapeaux de marque

Nous sommes agents pour les célèbres marque de chapeaux MORGAN IMPERIAL et CREAM

Lambert & Cloutier

Magasin de nouveautés

1048 Rue Champflour — Tél. 586

POUR VOS CADEAUX DES FÊTES

Voyez notre assortiment complet de: — Papeterie, Verre taillé, Porcelaine, Marocainerie, Articles de piété, etc.

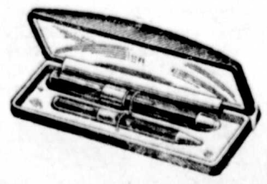
Crayons et plumes "Waterman" "Parker" "Eclipse"



Venez voir notre choix de cartes de souhaits pour la Noël ou le Jour de l'An, il est des plus variés

Impression de vos cartes de souhaits sur commande

Les amateurs de bonne lecture trouveront toujours à notre magasin leurs auteurs favoris. Assortiment complet de livres de contes pour enfants.



P. V. AYOTTE, Ltée

1465, rue Notre-Dame — Téléphone: 31 — P. VILLENEUVE, gérant

KING DE LA GENDARMERIE ROYALE



LA VOIX DE LA MAURICIE — CHLN

9 h. 30 à 10 h. 30

La banque féminine

Si vous voulez gagner un magnifique manteau de fourrures, un mobilier de cuisine, un service à diner ou ne montre-bracelet, prenez part au concours tous les matins. Ces superbes prix seront attribués le 29 décembre lors de la grande vente à l'enchère.

★ ★ ★ ★

2 hehres à 3 heures

Les Demandes Spéciales

L'émission du public pour le public. Si vous désirez entendre une pièce de préférence à une autre, faites en la demande à ce programme et vous entendrez la mélodie que vous préférez.

★ ★ ★ ★

3.00 à 4.00 P.M.

L'heure féminine

Aimeriez-vous gagner un des prix de la caisse de Noël, notamment $50.00 - $25.00 - $10.00. Rien de plus facile... Faites tous les jours le concours qui vous favorisera certainement.

★ ★ ★ ★

6 h. 15 à 6 h. 30 p.m.

Dans nos cinémas

L'émission qui apporte à tous les linéphiles les renseignements sur les films à l'affiche de nos théâtres locaux.

★ ★ ★ ★

Le Centre Catholique

vous offre chaque mercredi son quart d'heure de variétés.

causerie musique

7 h. 30

★ ★ ★ ★

Le chant des cordes

Une émission destinée spécialement à ceux qui aiment la musique semi-classique.

★ ★ ★ ★

Mercredi: 8 à 9 h. p.m.

Vous venez au

Concert miniature

Une heure de belle musique choisie pour vous au répertoire du concert. L'émission met en vedettes les orchestres de Wladimir Selinsky et Gérard Allaire.

★ ★ ★ ★

9 h. - 9 h. 30

De la ville aux beaux mirages, Hollywood, qui chante et qui danse, sur un succès ou une défaite...

Chansons de Hollywood

★ ★ ★ ★

9.30 à 9.45 p.m.

Evocations au piano

avec une artiste bien connue des mélomanes.

★ ★ ★ ★

SYNTONISEZ 1450 KILOCYCLES

Aujourd'hui

12.55—Bulletin de nouvelles.
1.00—**LA PART DE LA TERRE.** A ses bienveillants auditeurs La Part de la Terre présente aujourd'hui, la causerie hebdomadaire de la Corporation des agronomes, filiale Trois-Rivières, Nicolet, prononcée par M. Elzéar Roy et intitulée: Les façons culturales.

A la partie musicale, un programme de musique canadienne.

1.30—Les rêveries musicales.
1.45—Les plus belles voix du monde.
2.00—**Une visite chez Bennett.**
2.05—Les demandes spéciales.
2.30—**Les demandes spéciales "Mozart".**
3.00—L'heure féminine.
4.00—Mélodies du souvenir.
4.30—**Gardez l'écoute.**
5.00—Le quart d'heure anglais.
5.15—A la console des grandes orgues.
5.30—Coquetel musical.
5.45—**Radio-Journal III.**
6.00—Bloc note CHLN.
6.15—**Dans nos cinémas.**
7.00—Le tango du soir.
7.30—Propagande catholique.
7.45—**Chant des cordes.**
8.00—Concert miniature.
9.00—**Chansons d'Hollywood.**
9.30—Evocation au piano.
9.45—**Radio-Journal IV.**
10.00—Ici l'on danse.
11.00—O Canada. Fin des émissions.

Demain

7.50—Ouverture. Bulletin de nouvelles.
8.00—**La Prière du matin.**
8.15—Réveille-matin musical.
8.10—**En déjeunant.**
9.00—**Radio-journal I.**
9.15—Nouveautés.
9.30—**La banque féminine.**
10.30—**Le club des échanges.**
11.00—Musique militaire.
11.15—**La Métairie Rancourt.**
11.30—Les variétés lyriques.
11.45—**Radio-Journal II.**
12.00—Musique du diner.
12.30—Intermède musical.
12.40—**Le moulin de la chanson.**
1.00—**La Part de la terre.**
1.30—Les plus belles voix du monde.
2.00—Les demandes spéciales.
2.30—**Les demandes spéciales "Mozart".**
3.00—**L'Heure féminine.**
4.00—Mélodies du souvenir.
4.30—Gardez l'écoute.
5.00—Le quart d'heure anglais.
5.15—A la console des grandes orgues.
5.30—Coquetel musical
5.45—Radio-Journal, III.
6.00—Bloc note CHLN.
6.15—**Dans nos cinémas.**
6.30—Musique du souper.
7.00—Mosaïque.
7.15—**La prière.**
7.30—**On veut savoir.**
7.45—Chant des cordes.
8.00—La veillée du bon vieux temps.
9.00—**Feu roulan.**
9.45—**Radio-Journal IV.**
10.00—Ici l'on danse.
11.00—O Canada. Fin des émissions.

Les mots croisés du "Nouvelliste"

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1											
2						■					
3				■							
4			■					■			
5							■				
6	■	■								■	■
7					■						
8				■					■		
9								■			
10						■					
11											

HORIZONTALEMENT

1—Appareil enregistrant ou reproduisant les sons.
2—Marque spéciale. — Fondateur de la secte des ariens.
3—Gendre de Mahomet. — Bénéfice qu'on retiré de l'argent prêté.
4—Adverbe de négation. — Couche pigmentaire de l'iris. — Mesure agraire.
5—Faire l'important dans une réunion. — Chimiste belge né à Louvain.
6—Tiens ferme contre.
7—Monceau, tas. — Assortisse les couleurs dans les ouvrages de laine.
8—Range, combine. — Tragédie de Shakespeare. — Dialecte provençal.
9—Petits poèmes consacrés au deuil. — Ville du Pérou.
10—Qui a subi le supplice de la roue. — Rendre sale.
11—Action d'enrouler, de s'enrouler.

VERTICALEMENT

1—Jeune tige nouvellement plantée. — Qui a une saveur rude.
2—Faire effort en tirant sur. — Cucurbitacée du genre concombre.
3—Longue ceinture en soie, des Japonais. — Homme éloquent.
4—Venu au monde. — Qui n'admettent pas de division. — Préfixe signifiant "terre".
5—Fruits à noyau. — Espace occupé par un corps.
6—Mollusque fossile dans le terrain secondaire.
7—Femelle du rat. — Suintasse.
8—Mesure agraire. — Etoile de cinéma. — Avant-midi (abrév.).
9—Bandits qui courent les mers pour piller. — Espace de terre entourée d'eau.
10—Accueillera par des huées. — Protestant italien, né à Sienne.
11—Suis une action en justice. — Action de s'écarter de son chemin.

SOLUTION DU PROBLEME PRECEDENT

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1	R	E	L	E	V	E	■	E	R	I	E
2	A	R	A	R	A	T	■	T	E	L	L
3	F	A	M	E	■	A	R	A	M	O	N
4	I	T	E	■	E	G	A	L	I	T	E
5	S	E	■	A	L	E	S	A	S	■	■
6	T	R	O	N	A	■	A	G	E	N	T
7	O	■	C	E	T	O	N	E	■	A	I
8	L	I	E	R	E	N	T	■	A	V	E
9	A	L	L	I	E	E	■	C	R	I	D
10	G	E	L	E	■	G	A	L	E	R	E
11	E	T	E	S	■	A	L	E	S	E	S

Boston, 19. (P.C.) — Un combat de dix rondes, qui devait avoir lieu entre Gus (Pell) Mell, de Montréal, et Pat Foley, de Worcester, cédulé pour hier soir, au Garden de Boston, a été cancellé par la Goodwin A. C.



Fatigué d'avoir à sortir du lit chaque nuit à 2 heures, Bud Bloom 21 ans, ex-sergent de la marine a inventé ce qu'il appelle le bébé Feeredette que l'on peut voir dans une bassinette avec sa fille Nancy Lee.
L'invention faite d'aluminium ne pesant pas plus de dix onces est tenue en suspension et disposée de telle façon qu'elle se trouve à la portée du bébé quand besoin se fait sentir.

Appel aux cultivateurs

Mesdames, Messieurs,

Nous avions l'occasion l'autre jour de converser assez longuement avec un homme politique qui a consacré une large part de sa vie à l'agriculture et, par conséquent, que l'on peut considérer comme des mieux renseignés sur les questions agricoles. Nous en avons profité pour pressentir son opinion sur l'avenir de la colonisation dans la province de Québec et dans tout le Canada. En résumé, voici ce qu'il en pense.

De la colonisation, il faudrait plus que jamais en faire pour répondre aux besoins d'établissement sans cesse plus nombreux. Dans nos belles paroisses de la province de Québec, l'âge moyen des cultivateurs a depuis plusieurs années déjà tendance à s'élever. Ceux d'entre eux établis dans les meilleurs centres agricoles, qui vivent exclusivement de l'agriculture, inclinent vers une trop grande mécanisation des travaux de la ferme. Ce qu'ils désirent en somme c'est de mener une vie plus large, plus à la mode. Le résultat en est, puisque dans ces dernières années surtout ils ont touché des revenus bien au-delà de la moyenne, qu'ils se sont créé des besoins qu'ils auront peine à satisfaire dès que l'on reviendra à une économie normale. Pour la plupart, ils ambitionnent donner à leurs enfants une instruction plus poussée. A cela, il n'y aurait aucun mal si l'on pouvait réussir en même temps à garder au moins quelques-uns des fils à la terre. Mais tel n'est pas le cas. En fait, l'on constate tous les ans que les fils de cultivateurs à l'aise abandonnent la campagne pour venir s'employer dans les centres urbains, la plupart du temps dans les grandes villes. Quant aux familles qui ne vivent pas exclusivement de l'agriculture, leur terre étant trop petite ou son rendement trop faible, elles réussiront peut-être pour un temps encore à rester à la terre mais les fils, par la force des circonstances, doivent gagner leur vie en dehors, la plupart du temps comme journaliers, comme bûcherons. Ils ne sont pas dans la force du mot des cultivateurs et leurs attaches à la terre ne sont pas très fortes. La tendance naturellement, à moins que l'on vienne y opposer une résistance sérieuse, sera pour ceux qui vivent exclusivement de l'agriculture d'augmenter la grandeur de la terre, pour ceux qui ne vivent pas uniquement de leur profession, de continuer d'agir comme journaliers.

—Mais, où est-ce que la colonisation entre en tout cela?

—La colonisation, je la considère comme l'agrandissement de l'agriculture, et ce sont d'abord et avant tout les cultivateurs qui la feront. Pour qu'elle donne des résultats satisfaisants, il faudrait normalement la faire avec nos meilleures familles de cultivateurs, celles qui ont des fils à établir et qui seraient prêtes à se déplacer avec tout leur avoir. Malheureusement dans l'état actuel des choses, et tenant compte de la mentalité de nos cultivateurs à l'aise de s'assurer une vie plus facile, il ne sera guère possible de compter sur des familles complètes avec capitaux pour accroitre notre domaine arable.

—Peut-être se produira-t-il de ce côté un changement dans l'esprit de nos gens, changement qui les amènerait à saisir le devoir qu'ils ont de garder leurs enfants à la terre?

— Je n'en sais rien. Pour l'instant du moins, je ne crois pas qu'il vous sera possible de recruter des familles de cultivateurs à l'aise en nombre suffisant pour donner à la colonisation un rythme raisonnable.

—Ce serait donc sur les familles établies sur des petites terres ou des terres de rendement insuffisant qu'il nous faudrait sutout compter?

— Oui, je crois que vous aurez beaucoup plus de chance à faire votre recrutement pour la colonisation chez les grosses familles de cultivateurs qui ne comptent pas actuellement que sur la production de leur terre pour vivre. Ceux-là, moins à l'aise pour la plupart et vivant au jour le jour par la force des circonstances, verront dans la colonisation un moyen d'améliorer leur sort. En règle générale, c'est dans cette catégorie de familles que l'on conserve le plus le souci d'établir les enfants. Ce sont précisément des familles de ce genre qui ont envahi les villes durant la guerre. Pour un bon nombre, elles ont réussi non seulement à joindre les deux bouts mais à mettre de côté quelques argents. Ce serait donc plus que jamais le temps de les intéresser à la colonisation avant qu'elles aient dépensé leurs épargnes.

— Qu'elle serait, d'après vous, l'attitude des fils de cultivateurs à ce sujet?

— Je crois qu'il serait possible d'en intéresser un certain nombre, surtout parmi nos familles d'habitants moyens, je veux dire ni pauvres ni à l'aise. Cependant, surtout si vous les établissez dans les régions nouvelles, sur des lots vierges ou à peu près, il vous faudra leur donner beaucoup plus d'encouragement que dans le passé, sans quoi ils ne resteront pas.

— Serait-il préférable d'essayer de les rétablir dans les vieilles paroisses, dans leur voisinage immédiat?

— Je n'ai jamais été un fervent de l'établissement sur les terres abandonnées dans les vieilles paroisses et voici pourquoi. Ces terres, la plupart du temps, ont déjà été mises en culture et furent abandonnées à une époque où nos cultivateurs se contentaient de beaucoup moins qu'aujourd'hui. C'est donc dire que leur rendement était trop faible pour faire vivre une famille. A moins donc que l'on trouve d'autres façons de les utiliser, avec l'aide de la science, il est à mon sens peine perdue de les réintégrer dans le domaine agricole. Pour que le colon fasse un succès de son entreprise par l'agriculture, il faut—et c'est là une condition indispensable— l'établir sur un lot d'une fertilité reconnue. A mon avis, l'on devrait être de plus en plus sévère quant à la classification des lots à mettre en valeur par la colonisation.

— Mais vous ne m'avez quand même pas dit s'il sera possible de lancer un mouvement de colonisation d'envergure?

— Voici. Je vous ai laissé entendre que ce sont d'abord les cultivateurs qui feront la colonisation, à la condition, bien entendu, que le gouvernement exécute l'ensemble des travaux préliminaires. Les cultivateurs, de leur côté, iront coloniser soit par nécessité, soit par vocation. La colonisation qui s'est pratiquée jusqu'ici, c'est par nécessité que nos colons l'ont faite, ce que je considère anormal. Pour que la colonisation atteigne son but, celui de l'agrandissement du domaine arable par l'établissement du surplus de population des campagnes, il faudrait que les cultivateurs la fassent par conviction, par esprit de devoir.

— Mais comment les amener à faire de la collonisation par esprit de devoir et de conviction?

—Je ne vois qu'un moyen, celui de l'éducation de la classe agricole. Nos cultivateurs, et je veux dire ceux qui vivent exclusivement de la terre, seraient les premiers désignés à se lancer à la conquête des nouveaux territoires. Il en est même un grand nombre parmi les cultivateurs moyens qui auraient tout avantage à repartir à neuf dans le but d'établir leurs enfants autour d'eux. S'ils n'en arrivent point à prendre la décision d'émigrer avec toute leur famille, leurs animaux leurs obligations envers leurs enfants et envers la société. La conquête pacifique du sol doit se faire par les meilleurs éléments de notre classe agricole pour quelle ait chance d'être réellement efficace et de produire tous les résultats que l'on serait en droit d'en attendre.

Cultivateurs, ceux parmi vous qui avez des fils à établir, n'allez pas remettre à plus tard, prenez dès aujourd'hui la résolution de garder vos enfants à la terre.

C. E. Couture.

La maison Fortin

M. Fortin fut échevin aux Trois-Rivières de 1905 à 1909; ancien président et commissaire du havre durant vingt ans; il est membre des Chevaliers de Colomb, membre à vie du club du Lac Archange, président de la Campagne du Timbre de Noël; il fut durant quinze ans, commissaire censeur de la Banque Provinciale du Canada; il est membre honoraire à vie du Jeune Commerce; membre de la Chambre de Commerce, etc.

M. Maurice Fortin fut président de la Chambre de Commerce durant deux ans et directeur de la Fédération des Chambres de Commerce de la province de Québec; il fut directeur de l'Association des marchands-détaillants; aviseur de la Commission des prix et du commerce en temps de guerre; ancien haut-commandeur du club des Elks; membre à vie du club de canotage Radisson; membre à vie de l'Association ambulancière St-Jean; directeur du club du Lac Archange et du Ki-8-Eb; directeur de nombreux clubs de baseball et de hockey, etc...

Jeune à 79 ans

A neuf heures, chaque matin, beau temps, mauvais temps, M. J.-L. Fortin se rend à son bureau, y dépouille le courrier, jette un coup d'oeil sur les choses de l'administration et il ne quitte son travail qu'à l'heure du diner.

Encore à l'oeuvre à 79 ans, M. J.-L. Fortin doit à son initiative, à ses penchants pour le commerce et surtout à ce travail assidu sa réussite en affaires. Ses employés les plus âgés vous diront que M. Fortin a passé de nombreuses nuits blanches pour mettre sur pied le commerce qu'il possède.

Chaque soir, cet homme — on ne lui donnerait pas son âge — traverse à pas pressés le parc Champlain pour aller jouer aux cartes chez les Chevaliers de Colomb. C'est le seul repos qu'il ait jamais voulu se permettre.

MARIAGE

BARIL-TRUDEL. — On annonce pour lundi, le 7 janvier, le mariage de Mlle Pauline Baril, fille de Mme Veuve Philippe Baril de St-Narcisse, à M. Clément Trudel, fils de M. et Mme Ernest Trudel de St-Narcisse également. La bénédiction nuptiale leur sera donnée en l'église paroisse de St-Narcisse, à neuf heures. Pas de faire-part.

MARIAGE

ST-PIERRE-FORTIN.—On annonce pour samedi, le 29 décembre, le mariage de Mlle Gemma St-Pierre, fille de M. et Mme Arthur St-Pierre des Trois-Rivières, à M. Roland Fortin de Drummondville. La bénédiction nuptiale leur sera donnée en l'église Ste-Cécile des Trois-Rivières, à huit heures, dans la plus stricte intimité. Pas de faire-part.

CHOIX

Pour être vite soulagés, des millions de gens choisissent les Pastilles Smith Bros. contre la Toux due au rhume. Noires ou au Menthol. Recherchez-les sur les comptoirs. 10c partout.

PASTILLES SMITH BROS. CONTRE LA TOUX

MARQUE DÉPOSÉE

Nous avons le plaisir d'annoncer l'ouverture d'une succursale à TROIS-RIVIÈRES au numéro 364, rue des Forges, (Edifice de la Banque Canadienne de Commerce) Téléphone: 72

Sous la gérance de MONSIEUR J. ARTHUR CYR

Salle de dépêches—Cotes fournies par service de "Ticker" et de "Trans-Lux" sur les Bourses de Montréal et Toronto.

Communications télégraphiques rapides avec New-York. —Service complet de placement.—

SAVARD & HART
MEMBRES DE LA BOURSE ET DU CURB DE MONTREAL
276 ouest, rue St-Jacques - - - - Montréal

CADEAUX DE FÊTES toujours appréciés !...

Bagues à diamants

Très beau choix de NECESSAIRES de TOILETTE qui plairont sûrement à une mère, une épouse, une fiancée

J. R. LAMARRE, ENRG.
1384 Rue HART TELEPHONE: 1124-W

POUR VOS REPARATIONS DE RADIOS
Appelez 2925
A. CLOUTIER RADIO
1500, ROYALE

CINÉMA de PARIS
CETTE SEMAINE
Danielle DARRIEUX et JOHN LODER dans KATIA
Armand BERNARD dans LES GAIETÉS DU PALACE

CAPITOL
Dernières fois aujourd'hui
COLUMBIA PICTURES présente SHE'S a SWEETHEART
SONG HITS! with Jane Darwell, Jane Frazee, Larry Parks, Nina Foch, Ross Hunter
Deuxième grand film
JACK BENNY — FRED ALLEN — "IT'S IN THE BAG" — FIFTH CHAIR

RIALTO
MERCREDI -JEUDI
THE FIGHTING LADY
A DRAMA OF THE PACIFIC in TECHNICOLOR
Photographed in Zones of Combat by Men of U.S. Navy
A LOUIS DE ROCHEMONT Production
A 20th CENTURY-FOX RELEASE
THE NARRATOR IS LT. ROBERT TAYLOR, USNR
Deuxième grande vue
GRACIE FIELDS, MONTY WOOLLEY, RODDY McDOWALL
MOLLY and ME

IMPERIAL
Commençant aujourd'hui
Fred ASTAIRE Ginger ROGERS
SHALL WE DANCE
6 NEW SONGS
8 NEW DANCES
100 NEW LAUGHS with
Edward Everett Horton - Eric Blore - Jerome Cowan - Ketti Gallian - William Brisbane - Harriet
Deuxième film
MARINE RAIDERS
starring PAT O'BRIEN ROBERT RYAN RUTH HUSSEY
with Frank McHUGH - Barton MacLANE
FOTO-NITE MERCREDI et JEUDI $380.



R.I.P.

LES ASSURANCES FUNÉRAIRES ROUSSEAU & FRÈRE LIMITEE TROIS RIVIÈRES

La famille Hould

a la douleur de vous faire part du décès de

MLLE MARIA HOULD

fille de M. Omer Hould et de Rosanna Hamel survenu le 18 décembre 1945, à l'âge de 36 ans et 7 mois

Vous êtes respectueusement invités à assister au service funèbre qui sera célébré à 10.30 heures en l'église Cathédrale le jeudi 20 décembre.

Le convoi quittera la résidence mortuaire, 609 rue Bonaventure, Trois-Rivières, à 10.15 heures, pour se rendre à l'église et de là au lieu de la sépulture.

Trois-Rivières, 19 décembre 1945

AIRF

Blondinette

Une mère se fait prendre au piège

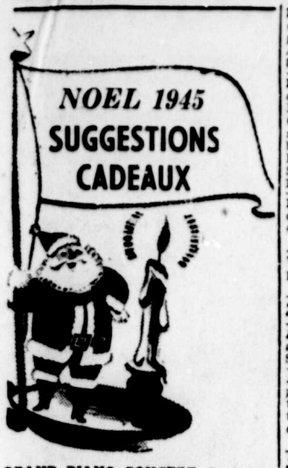


Henri

Livraison payable comptant



Un foyer où l'on chante est un foyer heureux! semez du bonheur! donnez musique de tous genres.



GRAND PIANO CONCERT, 9 pi. longueur et de marque "Chichering". Sonorité merveilleuse. Valeur $3,500.00, sacrifierais pour $1,800.00. Adressez-vous immédiatement à 554 Laurier. Déc

CHOIX DE CADEAUX PRATIQUES. — Nous venons de recevoir Radios de table, Grille-pain, Fers à repasser, Bibelots, Jouets et Projecteurs de vues animées. CHATEAU CAMERA SHOP, au Château de Blois. 37-42

VIOLONS POUR ARTISTES. — Deux magnifiques vieux violons authentiques, parfaite condition, sonorité puissante et raffinée, vendra à moitié prix de la valeur marchande actuelle S'adresser: JOSEPH GELINAS, professeur de violon, 199 St-Antoine, Tél. 848. 34-59

ET VOILA pour le garçon: PATINS en parfait ordre pour garçon 8 à 10 ans. S'adresser: 1072 Ste-Ursule, Trois-Rivières.

MOTEURS DE MACHINES A COUDRE. — Avons reçu quantité limitée de moteurs complets, s'adaptant à votre machine à pédales. Rien n'est plus agréable pour CADEAU. Adressez-vous Tél. 4774, W. BIBEAU, Importateur, 1556 Royale. 41-44

NOEL! NOEL! Les plus beaux Compacts en plastic, Colliers, Bracelets, Epingles de fantaisie, Boucles d'oreilles. Produits Avon empaquetés pour cadeaux. Mlle PELLAND, 953 Champflour. 24-50

POUR LA CHUTE de vos cheveux, essayez HOLLYWOOD et PITTERBURG, M. Lafrance, seul spécialiste diplômé, 1009 St-Maurice, Tél. 1113. 41-52

SPECIAL DE WOODHOUSE: Service de vaisselle pour 12 couverts, $25.00. Dépliant avec matelas $12.95. A 1258 Notre-Dame, Tél. 4556. Profitez de ce Spécial pour faire un CADEAU PRATIQUE à la famille. 41-46

1 Propriétés à vendre

A. COSSETTE, agent d'immeubles. Maison seule, brique, plancher bois franc, chauffage eau chaude, centre ville, $4,200. A BAIE-JOLIE propriété moderne, bon système de chauffage, beau parterre. Aussi maison 4 logements pour $4,200. S'adresser: 218 Des Forges. Tél 3522. Déc.

A VENDRE: magnifique propriété occupée depuis plus de 25 ans par un médecin, contenant trois logements, commerce de pharmacie avec toute la marchandise, etc. Située dans une des ville les plus progressives des Cantons de l'Est, à proximité d'un hôpital. Pour plus amples renseignements, s'adresser par poste à: Casier postal No. 264, Lac Mégantic, ou par téléphone, No 9, Lac Mégantic. 40-42

POUR ACHETER OU VENDRE propriété, terres, terrains. Aussi administration de propriétés, consultez: Agence d'Immeubles Carillon, 1154 rue St-Olivier, Trois-Rivières. Tél 2997-W. 26-51

A VENDRE: la propriété suivante: No 1038 rue St-Maurice, Trois-Rivières, à des conditions faciles de paiement. S'adresser: CREDIT FONCIER FRANCO-CAJADIEN, 72 Côte de la Montagne, Québec. DEC.

17 Logis demandé

LOGEMENT de 4 pièces ou plus demandé immédiatement ou pour le printemps. S'adresser par Tél. à 3202-M. 35-41

ON DEMANDE LOGEMENT de 6 ou 7 pièces. Gens solvables. Ecrire Casier Le Nouvelliste, Trois-Rivières. 38-43

ON DEMANDE LOGEMENT de 6 ou 7 pièces. Gens solvables. Ecrire Casier 2005, Le Nouvelliste, Trois-Rivières. 42-47

ON DEMANDE plain-pied ou maison à appartements meublés ou non meublés pour jeune couple sans enfant. Téléphoner le jour à 2500, M. Godfrey. 42-44

27 A vendre divers

ATTENTION! Fèves au lard cuites au four. Pots individuels. Livraison assurée si commandées avant jeudi. Livrois samedi pour dimanche. L.-P. Lavenure, 573, St-Georges. Tél. 1586. 20-45

BOUCHERS: comptoirs réfrigérateurs spécialement pour vous. Compresseurs et serpentins. Moulins à viande. Trancheurs. Voyez: Alphonse Rousseau, 695 rue Bonaventure, Trois-Rivières. Tél. 2197. 26-51

BELLE CABANE à pêche, moderne, confortable, à vendre. S'adresser Jos. Levasseur, Banlieue, Tél. 3640-J-5. 42-44

COFFRES-FORTS. Les Caisses Populaires, Coopératives, Fabriques, Municipalités et Commissions scolaires trouveront avantage à demander mes prix pour COFFRES-FORTS, Portes de voûtes, Coffrets de sûreté, etc. J.-G POULIN, Victoriaville. 26-51

REFRIGERATEURS, BALANCES TOLEDO. Tranche-jambon Berkel. Caisse enregistreuse, système McCaskey. Hache-viande "Entreprise". Peleuses de patates. Coupe-patates. P.-H. GAUTHIER, 1038, St-Maurice, Trois-Rivières. Tél. 731. 26-51

FOURNAISE EAU CHAUDE No 2, pour chauffer calorifères. Cause vente, trop petite. Manteau rat musqué 12-15 ans. Autres articles lingerie pour fillette. 873 Champflour. Tél. 2857-W. 37-42

PALETOT CHAT SAUVAGE. Bicycle double pour homme. Moteur ½ force. Moteur machine à coudre. Guitare. Gramophone. Lanterne 16mm. Kodak sur pied. Carabine 22, 16 coups. Lavabo. Poêle combiné bois, charbon, gaz. Foule d'autres articles non énumérés. S'adresser: MAGASIN DE L'OUVRIER, 1015 St-Maurice. Tél. 1754-J. 41-46

ROBES, MANTEAUX et jouers ainsi que divers autres articles de cuisine. 447-b, St-François-Xavier, Tél. 2465-R. 40

VICTROLA CABINET à vendre à bas prix. S'adresser: 614 rue McDougall. 42

29 On demande à acheter

ACHETERAIS PIANOS ordinaires ou automatiques. Aussi bureau, secrétaire. Signalez Tél 2897-M. Nov

ACHETERAIS BOTTINES blanches de préférence avec ou sans patins, pointure 1, pour fillette. A VENDRE: batterie 17 plates, pardessus 36-38-40. S'adresser 569 Niverville, Tél. 2784-R. 42

35 Electriciens

SERVICE ET VENTE de Moteurs électriques Delco Réparation de Moteurs électriques. Générateurs, démarreurs. Magnétos, etc. Echange Armature. LALANCETTE ELECTRIC REPAIR & ACCESSORIES, 209 rue St-Roch, Trois-Rivières. Tél. 1272. 32-57

37 Plomberie-Chauffage

A VENDRE: Poêles neufs avec têtes. Avons maintenant poêles avec haut réchaud ou tablette et poêles usagés en ordre. LA FONDERIE L'ISLET LTEE, 1692 St-Philippe, Trois-Rivières. Tél. 2907. 42-67

40 Articles de ménage

BEAU CHOIX de meubles modernes, poêles, chesterfield. Mobiliers de cuisine. Mobiliers de chambre. Carosses. Bassinnettes. Lampes, etc. GEORGES LAFLEUR, Marchand de meubles, 1127, Ste-Angèle, Trois-Rivières, Tél. 4858-w. 41-66

CARROSSE et voiture blanche pour bébé. Poêle à gaz Coleman. Autres articles. Vend cause départ. S'adresser 370 rue St-Paul. 42

BRULEURS A L'HUILE pour poêle et fournaise, 7, 9 et 12 pouces. Livraison immédiate. Satisfaction garantie. S'adresser BERNARD HEROUX, 936 Bonaventure, Tél. 4161-R. 42-47

J.-A. ALAIN, 1251, Laviolette, Trois-Rivières, a tous les meubles à votre usage: poêles, chesterfields, studios, mobiliers à déjeuner, mobiliers chambre à coucher, lits, sommiers, matelas, tapis, prélarts. Morceaux pour tous genres poêles. Appelez 544. Vous aurez service courtois. 20-45

LAVEUSE ELECTRIQUE en très bon ordre. S'adresser J. Lapointe, 774 rue Ste-Angèle. 42-44

MACHINES A COUDRE. — Machines à coudre électriques et à pédales toutes remises à neuf et garanties. Quantité limitée. VENDONS — ECHANGEONS — REPARONS toutes marques de machines à coudre. Tél. 4774, Service de Machines à coudre, Enrg., 1556 Royale. 41-44

MAGNIFIQUES COFFRES de cèdre avec serrure de coffre-fort. Assurance gratuite de 3 ans. S'adresser à 671-a rue Notre-Dame, Cap-Madeleine, Tél 204-w. 42

MEUBLE-BIBLIOTHEQUE tout à fait neuf, n'ayant pas servi, à vendre cause de départ. S'aresser: 85 Du Platon entre 9 heures A.M. et 6 heures P.M. 41-46

MENAGE COMPLET à vendre. S'adresser à 553 rue Radisson, Trois-Rivières. 41-43

POELE "FINDLAY" en parfaite condition, à vendre. S'adresser 793, rue Ste-Catherine, Trois-Rivières. 40-42

41 Chambre à louer

CHAMBRE A LOUER avec eau courante. Pour monsieur seulement. S'adresser à 1240 rue Hart, Tél. 32 42-43

51 Horlogers

BAGUES de fiançailles, JONCS de mariage, DIAMANTS toutes sortes. Choix varié de montres. Spécialité: réparation garantie montres américaines et suisses, horloges, bijoux. ACHETONS vieil or, payons plus haut prix. J. A. PROULX Edifice Cordonnerie Lacombe, 346 Radisson. Tél. 4697. 30-55

CONFIEZ REPARATION montres, horloges à un bijoutier de 35 années d'expérience. Ouvrage fait avec précision garantie. Chez Alberic Garceau, anciennement coin carré Champlain maintenant 1062 St-Prosper, tél 3019-W. 26-51

3 Service domestique

FILLE DEMANDEE pour ouvrage facile. Soirées libres. S'adresser: 676 rue St-Georges. Tél. 2986-M. 41-43

ON DEMANDE une servante dans famille sans enfant. S'adresser: 1883 rue Plouffe. 41-j.n.o.

4 Hommes demandés

GARDIEN DE NUIT, bilingue si possible, demandé pour le Château Louise, à Louiseville. S'adresser immédiatement au Bureau de Placement, Louiseville. 37-42

REPRESENTANT pour variété accessoires de nouveautés et menus articles en plastique. Doit connaître cette spécialité. S'adresser en spécifiant les articles vendus présentement et le territoire parcouru, à: UNIVERSAL PRODUCTS, 425 River St. Verdun, Québec. 41-42

61 Positions offertes

STENOGRAPHE avec expérience, correspondance et anglais. Inutile d'écrire si vous ne possédez pas l'anglais parfaitement. S'adresser: à Dominion Foils, Cap-Madeleine. 42

63 Cours privés

COURS DU JOUR ET DU SOIR. Routine de bureau. Sténographie. Dactylographie. Comptabilité. Arithmétique. Français. W. Martel, Tél. 2143-W. 36-50

NOUVELLE METHODE: ANGLAIS par correspondance garantie par écrit en 2 mois. Pour détails sans aucune obligation, adressez-vous à: S.A.F. FORTIER, St-Ubald, Co. Portneuf. 30-55

64 Salons de coiffure

M. LAFRANCE de retour d'un voyage d'études à New-York, Spécialiste diplômé en coupe de cheveux Pittsburg ou Hollywood pour hommes, garçons et coiffure. Nouveaux messages à l'huile. Dernières nouveautés de permanentes. 1009 St-Maurice. Tél: 1113. 29-54

SALON CECILE: PERMANENTES à la crème à l'huile, avec ou sans machine. Aussi papiers. Tous genres de coiffure. Pour appointements, appelez 2965-w 42-67

71 Médicaments

BRONCHITE CHRONIQUE OU AIGUE. — Toux, rhume, etc, promptement soulagé par le fameux sirop de PEUPLIER. Prix $1.00. PHARMACIE HEBERT. 665 Bonaventure. 30-55

72 Machines à coudre

VENTE ET REPARATION machines à coudre SINGER et autres marques. Remettons à neuf toutes marques de machines. Avons pièces de rechange et aiguilles. Tél. 4774, WALTER BIBEAU, prop., importateur, 1556 rue Royale, Trois-Rivières. Déc

74 Autos à vendre

CAMION FORD 1942, 3 tonnes, en parfaite condition. Moteur neuf. Pneus neufs. Chaufferette. S'adresser F. LEMAY, St-Alexis des Monts, Co. Maskinongé, Tél. No. 5. 42-47

MOTEUR FORD V-8, modèle 1936, reconditionné et vendu avec garantie. S'adresser à Station B.A. 2625 rue Royale. M. Blanchet. 41-43

OLDSMOBILE 1937 à vendre, en très bonne condition. Chaufferette. Radio. Pneus neufs. Voir Marcel Blanchet, Station B.A., 2625 Royale. 41-43

RADIATEURS. — Radiateurs réparés, nettoyés ou refaits à neuf. Soudure électrique et oxigène. Fabrication de réservoirs. Réparation de châssis camions. LALANCETTE ELECTRIC REPAIR & ACCESSORIES, 209 rue St-Roch, Trois-Rivières. Tél. 1272. 3257

76 Autos camions demandés

ACHETERAIS IMMEDIATEMENT CAMION 1½ à 2 tonnes, en bonne condition avec bons pneus. Paierai comptant. S'adresser: 1161 Ste-Marie. 41-43

78 Autos réparés

VITRERIE TROIS-RIVIERES, Enrg. Vitres de tous genres. SPECIALITE: vitres d'autos. Service rapide. 546, Benjamin-Sulte. Tél. 1893-J. 25-51

88 Chevaux-Voitures

CHEVAL de voiture et de selle avec harnais fin. Voiture de livraison d'été et d'hiver. Sleigh de promenade. Aucune offre raisonnable refusée pour prompt acheteur. S'adresrc: 507 Des Forges. 42-43

91 Objets perdus

EPINGLE métal blanc, représentant boudha. Souvenir famille. Perdue soit au Capitol, Blvd St-Louis ou rue Laviolette. Récompense. Rapporter Mme L. Boisvert 2028 Laviolette, Tél. 4197-w 42-43

92 Personnel

AYEZ UNE ADRESSE permanente ici. Confidentiel. Merchandising Club, Immeuble Confédération, Montréal 2. P. Q. 20-45

MESDAMES, POILS ET DUVETS disgracieux enlevés rapidement et pour toujours par "GYPSIA". Ecrivez pour notice gratuite avec attestations, à GYPSIA PRODUCTS Co., Box 93, Times Square Station, New-York. 30-55

95 Articles de sport

BELLE PAIRE DE SKIS, de première qualité et accessoires. Manteau de ski. Mitaines cuir rouge et bleu. Le tout en parfaite condition. S'adresser 140 Radisson, appt 8, Tél. 3476. 42

96 Rembourrage

VOULEZ-VOUS ECONOMISER sur Rembourrage chesterfields, divans, fauteuils? Appelez 2658-W. A. LEMAY, 696 Ste-Marguerite. Satisfaction garantie. Service rapide. Meilleurs prix en ville. 20-45

REMBOURRAGE. Ne jetez pas vos vieux chesterfields, divans, chaises, fauteuils et matelas. Spécialité: réparation de matelas à ressorts. Armand Proulx, 1109, St-Prosper, Trois-Rivières. Tél. 2495-W. 20-45

98 Réparations générales

BALAYEUSE électrique. Louage, réparations. Echange. Service. Fourniture. Cristaux. Désinfectant de toutes sortes. Nettoyeur pour tapis, etc. Arthur Fournier, 1204, rue Ste-Marie. Tél. 3763. 20-45

ELECTROLUX. — Service, Réparation. Vente. Voyez: Agent Paul Lemoine, 1779 St-Philippe, Tél. 3115-R. 31-57

REPARATION DE LAVEUSES: Service "Beatty" autorisé. Réparations de laveuses, repasseuses, balayeuses de toutes marques. SATISFACTION GARANTIE. E. Hudon, 1522 Notre-Dame, Trois-Rivières. Tél. 1316. 20-45

SERVICE DE REPARATIONS de laveuses électriques de toutes marques. Spécialités: parties d'Eureka, aussi moteurs électriques. Antonio Boleuc 1853 Bellefeuille. Tél. 2545-J. 20-45

MATELAS REPARES par ouvriers experts. SPECIALITE: Réparations de matelas à ressorts ainsi que tous genres. TROIS-RIVIERES MATELAS, Enr 2 Notre-Dame, Cap-Madeleine, Tél. 2597 ou résidence 557 Des Forges. Tél. 1299. 38-63

100 Machinerie à vendre

MASSEY-HARRIS Entrepot Ltée. Pompes électriques. Trayeuses mecaniques. Comptoirs réfrigérateurs. Réfrigrateurs à lait. S'adresser: 1623 St-Philippe. Tél. 3246. 18-43

VENDONS: MACHINERIE Atlas. — Tours à bois. Engins stationnaires 1½ à 6 forces. Moteurs Ford V-8. Courroies, Poulies, Shafts, etc. LALANCETTE ELECTRIC REPAIR & ACCESSORIES, 209 rue St-Roch, Trois-Rivières. Tél. 1272. 32-67

105 Fourrures - Réparation

BEAU CHOIX MANTEAUX mouton perse, rat musqué, lapin. Collets renard. Peaux toutes sortes pour garnitures. Jolis manteaux pour enfants. Radio. **TRAPPEURS:** Plus hauts prix payés pour fourrures brutes. N.-A. Gélinas, 1521 Notre-Dame. Tél. 1205-J. Déc.

Silhouettes par Ken Reynolds



"Ceci est une occasion, je l'ai vue dans une annonce classée du Nouvelliste."

120 Coupons-Tissus

BEAU LOT SERGE cheviot bleu-marine. Tissus à manteaux. Crêpe à robes. Broadcioth. Cotonnade assortie, etc. Aussi patrons "Simplicity" à vendre. Mme Rouette, 1557 St-Olivier. Tél 3011-J. 42-67

MLLE GUIMOND, déménagée à 1522 Royale, possède beau choix marchandises sèches à la verge. Aussi comptoir des FERMIERES. Bienvenue à tous. Tél. 4157-w. 41-66

REMARQUEZ BIEN: Léopard. SPECIAL: Matériel pour manteaux, costumes, satin doublure toutes couleurs. Broadcloth soie unis, imprimée. Soie moirée, jersey, Alpine, Spun, Flanellet, Corduroy. Mlle PELLAND, 953 rue Champflour. 41-66

122 Vêtements a vendre

MANTEAU SEAL 10 ans. Manteau gr. 14, rat musqué. Comme neufs. Costume de patin. Robe en lainage. S'adresser 1401 Denoue. 42-44

MANTEAU SEAL noir, gr 14. S'adresser par téléphone à 1659-J. 42

MANTEAU SEAL NOIR, gr 12-14, genre tuxedo en parfaite condition. S'adresser 2129 rue Royale. 42

MANTEAU SEAL gr 14, presque neuf. Aussi Makinac en cuir pour homme, gr 38. S'adresser 629 rue St-Roch. 42

MANTEAUX FOURRURE

6 MANTEAUX de fourrure seal noir et imitation rat musqué, 14 à 42 ans, à vendre $50. chacun. Appelez de suite HA. 7029, Madame Dubrow, 4281 rue St-Denis, appt 5, Montréal. 42-46

PALETOT CHAT SAUVAGE usagé, en très bonne condition, gr. 44. Prix raisonnable considérant la qualité et le peu d'usure du paletot. S'adresser: 1834 St-Philippe, de midi à 4 heures P.M. 41-46

NOUS AVONS à notre maison plus de 50 ravissants manteaux de fourrure, tous des modèles 1946, qui attendent votre appréciation. C'est le temps plus que jamais de venir choisir le vôtre. Nos manteaux de fourrure sont d'une REMARQUABLE QUALITE et des BAS PRIX qu'il vous est impossible d'obtenir ailleurs. Madame Y. DESROBERTS-BLANCHARD, 12 années d'expérience, 881, St-Sévère (entre Ste-Geneviève et Haut-Boc). Tél. 2440-J 25-50

ROBE DE BAL blanche, gr. 13, à vendre bon marché. S'adresser: 455 rue Radisson, Apt. 3. 41-43

CAP-de-la-MADELEINE
Téléphone: 4656-W

A VENDRE: 6 portes, 3 châssis de seconde-main et en bon état. S'adresser 199 rue Fusey, Cap-Madeleine, Tél 4231. Cap-42-44

CHEVROLET 1932, avec 5 bons pneus. Moteur Ford 1937, 85-V-8. Aussi divan studio. S'adresser: 49 rue St-Maurice, Cap-Madeleine. Cap-42-44

CHAMBRE MODERNE avec tout le confort désiré. Usage téléphone et eau chaude. A 5 minutes de l'autobus. Couple sans enfant. Téléphoner 2846-R, entre 6 et 7 heures p.m. Cap-42-44

MARCHETTE et CARRIOLE neuves pour bébé, à vendre. S'adresser: 534 Notre-Dame, Cap-Madeleine. Cap-42

SHAWINIGAN FALLS
Téléphone: 2500

A VENDRE: poêle neuf avec réchaud ou tablette L'Islet, entièrement émaillés. Venez les voir au Magasin Fonderie de L'Islet, 150, Station. Tél. 2251 S24-49

ATTENTION: A vendre fournaise à l'huile "Royal Crest", brûleurs semi-automatique pour fournaises. Réparation et installation de brûleurs à l'huile de toutes marques pour fournaises, poêles de cuisine. Hommes compétents à votre service. Massicotte et Frère, 4, 5ème rue. Tél. 2147. S23-48

A VENDRE: Un manteau chat sauvage usagé pour homme. Un manteau de drap noir 12 ans. Aussi manteaux de fourrure, neufs et usagés, s'adresser 188C, 4ème rue. S38-43

ATTENTION: "IDEAL TAXI "Enrg. Prop. Gérard Thibodeau. Service jour et nuit. Chars et passagers assurés. 1470-8ème avenue. Alm.-Haut. Tél. 2045. S 33-58

ATTENTION: à vendre d'ici quinze jours aubaines de toutes sortes, commerces maisons, terrains, tavernes, hôtels. S'adresser: RAOUL BRUNEAU, agent d'immeubles, 94, 2e rue. Tél. 4017. S27-52

A VENDRE: CROUTES de bois mou 4 pieds $7.00 corde, aussi 1 pied $2.75 corde. S'adresser: 130A, avenue des Hêtres. Tél. 4268. S35-60

A VENDRE: Ford 1929, 4 cylindres coach, et Ford 1931, 4 cylindres sédan. Bons pneus, s'adresser Garage Désilets et Frère, 25 Boulevard St-Maurice (place ancien aréna) tél. 2488. S37-42

A VENDRE: Beau lot de matériel de pantalons, crêpe à robes, manteaux noirs garnis de vison, 14 à 16 ans, bon marché, beaux patins blancs 8, Mme Irénée HAMEL, 445, 3e Avenue, Almaville-Bas, Tél. 3453. S40-43

A VENDRE: Poches de jute, sacs de coton, boîtes de bois sec vides. S'adresser: Marché Shawinigan, 29, 5e rue. S36-61

A VENDRE: petit radio modèle table, 5 lampes en parfaite condition. S'adresser 38 rue Georges. S40-42

A VENDRE: MANTEAU BLEU pâle garni fourrure brune. Habit bleu, gr. 37, neuf. Secrétaire Roll-top. Robes de couleurs. Manchon fourrure. Bon marché, cause deuil. S'adresser: 59, Notre-Dame, Cap-Madeleine. Cap-41-43

A VENDRE: Plymouth 1937, bonne condition, 5 pneus, chaufferette, voir Marcel Carier, Chez Carier et Frère ou 520, 18ème rue Almaville haut. S41-43

A VENDRE: Brûleurs à l'huile avec pieds et cruches. Livraison immédiate. S'adresser: M. Bernard Limoges, coin Frigon, St-Marc. S41-46

A VENDRE: Patins tubes pour homme, comme neufs, ont été portés une fois seulement vendra $7. Téléphonez 3480, de 6.30 à 8 h. p.m. S42

A VENDRE: camion Ford 40, ½ tonne, pick-up, bien chaussé en bonne condition, à échanger pour automobile de 38 à 42. 396 St-Marc, Tél. 2334. S42-44

AUBAINE: 1 balayeuse électrique, 1 radio à batterie, 1 radio électrique, 1 moteur ½ force, 1 moteur ¼ force. Le tout à bas prix. P.-E. Bélanger, 61 Champlain, Tél. 3757. S42-44

CHEVAL A VENDRE pesant 1300 livres, conditions faciles. S'adresser de midi à 7 hres, 379 St-Marc. S42-44

COMMERCE Restaurant-Epicier à vendre. Très propre, stock frais $3,800 comptant seulement. Pour informations téléphonez No 4332. S37-42

J. B. BERTRAND Auto Accessoires, parties et accessoires automobile tout modèle. Spécialité: outillage général. 255, Blvd St-Maurice, Almaville-Bas. Tél. 749. S26-51

ON DEMANDE à acheter un tour à bois usagé, mais en bonne condition. S'adresser: 88, 4ème rue, Shawinigan. Tél. 3454. S41-43

ON DEMANDE: Une servante pour famille trois personnes, sans enfant. S'adresser: 145 des Erables. Tél. 2217. S41-43

POSSESSION IMMEDIATE: loyer 4 appartements avec chambre de bain, $15 par mois, s'adresser 44 rue Lavergne, téléphone 4512. S42-44

REMBOURRAGE MODERNE meubles et automobiles, réparations de meubles en général. Demandez nos prix, 17, 6ème Rue, arrière théâtre Auditorium près Shawinigan Automobile. Tél. 4108. S-16-41

REPARATIONS: confiez vos laveuses à un machiniste compétent, 12 ans d'expérience, diplôme école technique, ouvrage garanti. Joanette, 118, 4e avenue. Tél 4059. S24-49

REPARATIONS: laveuses toutes marques, aussi d'agitateurs de laveuses; rouleaux de retordeurs remis à neuf. Voyez Magasin Beauchemin 49, Station. Tél. 541. S24-49

REMBOURRAGE MODERNE meubles et automobiles, réparations de meubles en général. Demandez nos prix, 17, 6ème Rue, arrière théâtre Auditorium, près Shawinigan Automobile téléphone 4108. S42-47

ST-MARC RADIO ELECTRIC SERVICE. Réparation de radios, accessoires électriques par des experts. R. Gauthier et A. Montreuil propriétaires, 61 rue Montcalm, tél: 2596. S-29-54

La lumière artificielle et la ponte

On a beaucoup écrit au sujet des effets bienfaisants de la lumière artificielle sur la vie animale et végétale, mais il est douteux que les aviculteurs en général se rendent encore bien compte de la valeur de cette lumière, dit M. W. T. Scott, aviculteur en chef à la Ferme expérimentale fédérale d'Harrow, Ont.

La lumière artificielle aurait moins d'importance s'il était possible au Canada de tenir les poules sur un parcours de plein air, exposés à la lumière directe du soleil toute l'année. Lorsqu'il est nécessaire de les renfermer dans une cabane pendant près de six mois de l'année, l'emploi de lumière artificielle pendant les journées courtes et sombres de l'hiver est une pratique utile et hygiénique.

La lumière artificielle exerce certains effets bienfaisants qui sont encore trop peu connus. Les aviculteurs progressifs s'en servent depuis longtemps pour stimuler la production des oeufs, ayant constaté que c'est là une pratique saine et économique, mais ils attribuent l'augmentation de ponte au fait que la période plus longue d'alimentation permet aux poules de consommer une plus grande quantité de nourriture.

Sans doute cette sonsommation plus forte de nourriture est un facteur important dans l'accroissement de la ponte, mais la vraie fonction de la lumière est de stimuler certaines glandes qui aident au procédé de la formation des oeufs, l'appétit des poules est aiguisé et elles pondent ainsi plus d'oeufs. Cette stimulation a aussi d'autres avantages. Les poules deviennent plus résistantes aux maladies, et les oeufs employés pour l'incubation ont une meilleure fécondité. Ce sont là des résultats économiques importants qui suivent à l'application de lumière en modération.

Pendant l'automne, l'hiver et le commencement du printemps, on devrait accroître la période d'allmentation active jusqu'à environ 14 heures par jour au moyen de lumière artificielle. Ce serait aller à l'encontre du but visé que d'aller plus looin. On a constaté en effet à la Station expérimentale de Harrow qu'une période d'éclairage plus longue à une tendance à augmenter la couvaison. En général il faut deux lumières de 60 watts par 400 pieds carrés d'espace de plancher, et l'on devrait se servir d'une bonne horloge pour être sûr d'établir des intervalles réguliers pour le juchage et l'alimentation.

Le brome inerme pour les foins et les pâturages

Le brome inerme n'est pas nouvelle graminée fourragère au Canada, mais ce n'est guère que depuis dix ans que sa valeur pour le foin et les pâturages dans les conditions de l'Est du Canada est bien reconnue, dit le Dr T. M. Stevenson, agrostologiste de la Ferme expérimentale centrale à Ottawa.

Près d'un demi-siècle s'est écoulé — 1897 — depuis que le Service des Fermes expérimentales du Ministère fédéral de l'Agriculture s's't procuré le premier lot de graines de brome inerme de Russie. A la suite des essais conduits à cette poque cette plante est rapidement devenue la plus appréciée de toutes les graminées cultivées pour le foin et le pâturage dans l'ouest du Canada, et elle l'est toujours, sauf dans les régions excessivement sèches.

Le brome inerme se distingue par sa rusticité et sa résistance à la sécheresse. Tous les bestiaux en sont friands, sous forme de foin ou d'herbe verte, et sa valeur nutritive est élevée. Elle a cependant deux défauts qui tendent à en restreindre l'emploi. Le premier de ces défauts c'est que le brome forme un gazon très serré, et la production d'herbe diminue beaucoup au bout de deux à cinq ans à cause de cela. L'expérience a fait voir cependant que cet état de choses ne se développe pas lorsque le brome est semé en mélange avec de la luzerne ou d'autres légumineuses. Le deuxième inconvénient, c'est que ses racines sont très vigoureuses et qu'il est relativement difficile de les extirper dans certaines conditions, cependant les producteurs expérimentés ont appris à se débarrasser du brome sans trop de difficulté.

Les producteurs qui manquent d'expérience dans la production de brome inerme peuvent avoir quelque difficulté à l'établir. Les graines de cette plante sont grosses et légères. Elles passent difficilement dans les tuyaux de la plupart des semoirs en lignes, tandis que les semis à la volée réussissent généralement mal, à moins qu'ils ne soient suivis de certaines façons culturales spéciales qui recouvrent les graines légèrement et tassent le sol autour d'elles. On s'est servi pour cela du culti-tasseur sur les sols les plus légers et cet instrument a donné de bons résultats. Un autre moyen est celui qui consiste à mélanger la graine d'herbe avec la graine de la plante abri et à semer le mélange au moyen de la boîte à graines du semoior. Le danger de ce système c'est que l'on est exposé à enfouir la graine trop profondément. Les plantes de brome réussissent rarement à lever lorsqu'elles sont recouvertes de plus d'un pouce de terre. La profondeur recommandée est de un demi-pouce. On est moins exposé à semer profondément lorsque la terre est tassée avant les semis.

GRAND'MÈRE
Téléphone: 547

A VENDRE: CARRIOLE de bébé, en bonne condition. Prix raisonnable. S'adresser: 961-4e Avenue, Grand'Mère. Tél. 2129. GM41-46

Empêchez bébé de renifler
Soulagement rapide ou argent remis
Mentholatum empêche bébé de renifler ... calme l'irritation nasale ... débarrasse la tête et le nez et les garde libre. Pots et tubes 30c.
V-11F
MENTHOLATUM
reconforte tous les jours

A VENDRE
150 manteaux avec colleis fourrure: renard, vison, chat sauvage, mouton Perse, opossum, écureuil. Grandeurs assorties.
$8. - $12. - $15.
Offre pour 4 jours seulement
MAGASIN LALIBERTE
Angle Duplessis-St-Maurice

A VENDRE
200 Pardessus d'hiver pour hommes et jeunes gens. Couleurs et grandeurs désassorties.
$10., $15., et $20.
MAGASIN LALIBERTE
1047 St-Maurice

On demande
Gardien de nuit et chauffeur de bouilloire
S'adresser à
Sterling Shirt & Overall Limited
Rue Toupin Tél. 3497
Cap-de-la-Madeleine

Nous remplaçons la **FOURRURE** de vos couvre-chaussures pendant que vous attendez.
Cordonnerie **LACOMBE**
336 Radisson
Tél: 379
Trois-Rivières

Dr JOS. NORMAND
Médecin - Chirurgien
Nouvelle adresse
1027 rue Laviolette
Coin St-Martin Tél. 2043

Tél. Bureau: 569 Rés. 126
Dr Edmond Buisson
Chirurgien-Dentiste
218, rue Des Forges
TROIS-RIVIERES

Soirées agréables

VETEMENTS FRAICHEMENT NETTOYES
APPELEZ 1005
et notre système ZORIC fera le reste
ZORIC
De Luxe
Nettoyeurs-Teinturiers
Téléphone 1005
1015, rue Champflour

COMBATTEZ LA TUBERCULOSE


Achetez des timbres de Noël et servez-vous-en

SPECIALISTE
J. S. FONTAINE
EXAMEN DE LA VUE
optométriste-opticien
226 Des Forges Tél. 120-3bis

VU LE RATIONNEMENT
Le Restaurant
KERHULU
Enregistré
1354, rue Notre-Dame
Téléphone 2073
Informe sa nombreuse clientèle à laquelle il aimerait donner satisfaction, qu'il lui serait préférable de commander dès maintenant des gâteaux des Fêtes de leur choix. Nous pourrions ainsi garantir la préparation. Les premiers arrivés seront les premiers servis.
Veuillez donc passer sans délai au magasin ou téléphoner pour rassurer
Spécialités:
- Bûches
- Gâteaux aux fruits
- Sabots
- Gâteaux à la douzaine

Gâteaux de tous genres selon votre préférence
Par la même occasion, je vous souhaite à tout
JOYEUX NOEL et HEUREUSE ANNEE
Henri Lamandé

EMPRUNTEZ SANS RISQUES
Avec les Prêts Campbell vous serez en sécurité, car ils sont protégés — sans coût additionnel — par une police d'assurance sur votre vie. Une importante compagnie d'assurance se charge d'acquitter votre emprunt si vous mourez. Et rappelez-vous que des termes plus commodes et plus longs et des taux réduits sont maintenant en vigueur. Pas besoin d'endosseurs. Prêts de $20. à $1,000.
CAMPBELL
FINANCE CORPORATION LTD
Chambre 31 Téléphone 1194
364, rue Des Forges
(En face du théâtre Impérial)

Un roman complet

Le Triomphe de l'Amour ou le Médecin de Lochrist

par
SALVA DU BEAL

17

Edith ne voulait pas faire ce paysage; elle s'acharnait à de tout autres effets, étudiant plutôt le plein jour. Mécontente de ses essais, tourmentée comme le poète par la Muse, elle céda enfin le pinceau rebelle devint docile, entraina l'artiste. Et ce fut un clair de lune plein d'une icomparable poésie un soir de rêve en même temps qu'un soir vrai, devant lequel Mme de Pennilis s'extasiait.

Edith souriait, à moitié convaincue seulement, plus heureuse de la joie qu'elle donnait à sa mère que du succès prédit, et toutes deux se transportant en imagination à l'ouverture du Salon s'arrêtaient avec la foule devant: "Un soir." La jeune fille s'incarnait en chaque critique, depuis le plus délicat jusqu'au plus ignorant, discutait son oeuvre au point de vue de chacun et de chaque école.

Ah! quels bons instants d'intimité elles passèrent cette fin d'automne, dont elles goûtaient moins les mélancolies que les richesses; les pâles soleils et les dernières hirondelles que les couleurs merveilleuses d'or et de pourpre qui teignaient les bois.

Jamais elles n'avaient plus joui de leur parfaite union de coeur et d'esprit, peut-être parce que la séparation l'avait interrompue un instant; peut-être...

Bénie soit la Providence qui met un voile devant nos lendemains!

V

Sur les boulevards, les marroniers commençaient à bourgeonner; le printemps courait déjà dans l'air, le soleil presque chaud à certain jour faisait rentrer les fourrures et sortir les ombrelles; mais le lendemain le vieil hiver, maussade, jaloux de l'empiètement de la prochaine saison, reprenait ses droits sans crier gare, et le ciel brusquement redevenait froid, l'air glacé. Par un de ces jours, Mme de Pennilis, remontant en voiture au sortir d'un salon très rempli et très chaud, se sentit saisie d'un froid perfide.

Dans la nuit sa respiration s'embarrassa, en même temps qu'une douleur au côté commençait

La maison J. L. FORTIN, le grand magasin de la Mauricie

NOS FAMILLES avaient autrefois l'habitude de se visiter le dimanche après-midi. Les moins jeunes parmi nous se rappellent encore cette époque de cordialité et de bonne humeur qui a empreint l'existence des Canadiens-français entre 1880 et 1910. Et la génération d'aujourd'hui, qui échange des salutations et des sourires au passage de figures familières, ne fait que perpétuer à sa manière la chaleureuse amitié trifluvienne de jadis, amitié à laquelle Trois-Rivières ne saurait renoncer en dépit du modernisme et des froideurs mesquines de notre temps.

Une de ces visites du dimanche après-midi a décidé du sort de Joseph-L. Fortin, comme marchand aux Trois-Rivières. C'était en 1887, il y aura bientôt soixante ans. M. et madame Nérée Teasdale s'étaient rendus à la demeure de M. Fortin en vue, semblait-il, de tenir en bonne compagnie les propos traditionnels du dimanche après-midi.

Madame Teasdale aiguilla tout de suite la conversation sur l'objectif réelle de cette visite.

"Monsieur Fortin," dit-elle, "vous allez ouvrir un magasin avec mon mari ?"

— Mais vous n'y pensez pas, madame, je n'ai pas l'argent qu'il faut pour ça.

— Combien avez-vous ?

— Quatre cents piastres.

— Mon mari est prêt à placer huit cents piastres dans ce commerce. Vous en avez quatre cents, je vous en prête autant, et votre société aura seize cents piastres pour "partir".

Ce fut l'affaire de quelques minutes. Femme énergique et pratique, madame Teasdale n'avait pas mis de temps à convaincre J.-L. Fortin de l'excellente occasion qui lui était fournie de faire son chemin. La société Teasdale & Fortin fut fondée, le même dimanche après-midi. Elle devait vivre jusqu'au feu du 22 juin 1908.

De ce magasin Teasdale & Fortin, à l'enseigne de La Boule d'Or, descend en ligne directe notre grand magasin à rayons dont J.-L. Fortin est le président.

Nous raconterons ici les antécédents de cette fondation, pour mieux mettre en lumière, en regard de sa réussite présente, les débuts humbles et austères de la maison J.-L. Fortin, Limitée.



M. MAURICE FORTIN, vice-président et directeur-gérant de la maison J.-L. Fortin Limitée.

Fils de forgeron

Joseph-Louis Fortin est né le 6 juillet 1866 du mariage de Pierre Fortin, maître-forgeron, et d'Elizabeth Crête. Pierre Fortin cultivait, à cette époque, dans la Banlieue, une ferme qui appartient aujourd'hui à M. Jos. Gélinas. Le jeune Joseph a fait ses études sous la direction d'un précepteur, M. Caisse, aussi à la vieille école Saint-Philippe, dirigée par les Frères des Ecoles Chrétiennes.

$2.50 par mois

A treize ans, il obtenait un premier emploi comme "petit commis" chez un commerçant de marchandises sèches, Lucien Lajoie, dont le magasin était situé sur la rue Notre-Dame, dans une bâtisse occupée présentement par la Shawinigan Water & Power et où devait loger, plus tard, la maison Genest & Cloutier.

J.-L. Fortin gagnait alors $2.50 par mois. "On n'allait pas tous les jours aux petites vues," nous a-t-il dit l'autre jour, quand nous l'avons interrogé sur son enfance et sa jeunesse. Il a dû mériter ce salaire de $2.50 par mois en travaillant, sans relâche, de sept heures du matin en hiver et de six heures du matin en été, jusqu'à dix heures du soir, cinq jours par semaine et jusqu'à minuit le samedi. "On ne fermait les porte que quand il n'y avait plus de clients..."

Avant de fonder son propre magasin, J.-L. Fortin n'a travaillé que pour l'employeur Lucien Lajoie, dont l'enseigne était "L'Etoile". Le patron a apprécié les services du jeune et vaillant employé de façon réconfortante en haussant régulièrement, jusqu'à concurrence de $8.00 — c'était alors "très bien" comme revenu — le salaire initial de $2.50 par mois.

Teasdale & Fortin

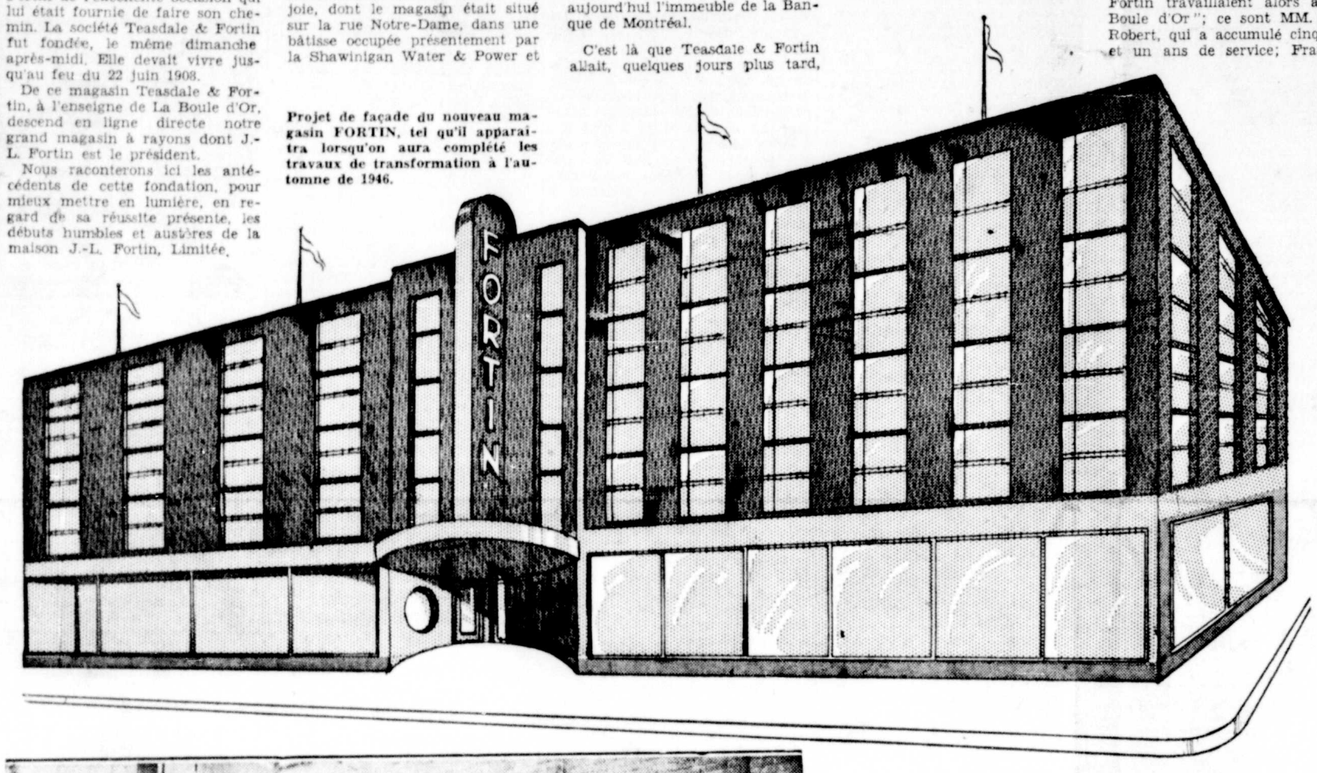
Durant huit ans au service de Lucien Lajoie, J.-L. Fortin a noué amitié dans ce magasin avec un autre commis, C.-J.-Nérée Teasdale. Celui-ci caressait depuis longtemps dans sa tête l'idée de fonder un magasin. Il en avait parlé à plusieurs reprises déjà à J.-L. Fortin, quand il sollicita un conseil. "Je suis bien décidé à ouvrir un magasin, mais où ?" demanda Teasdale. "A ta place," répondit l'autre, "j'ouvrirais mon magasin de l'autre côté de la rue (la rue Notre-Dame)." Il indiqua en même temps du doigt une bâtisse où Balcer Glove manufacturait ses gants et dont le rez-de-chaussée abritait des bureaux d'assurances, bâtisse située en face de "L'Etoile", sur le site où repose aujourd'hui l'immeuble de la Banque de Montréal.

C'est là que Teasdale & Fortin allait, quelques jours plus tard, fonder son magasin à l'enseigne de "La Boule d'Or". Nous avons raconté, plus haut, comment, sans y avoir aucunement songé auparavant, J.-L. Fortin a, par un beau dimanche après-midi, accepté la proposition de madame Teasdale et confié à "La Boule d'Or" des économies si difficilement accumulées.

J.-L. Fortin avait alors vingt-et-un ans et il avait épousé, la même année, Eugénie Morrissette.



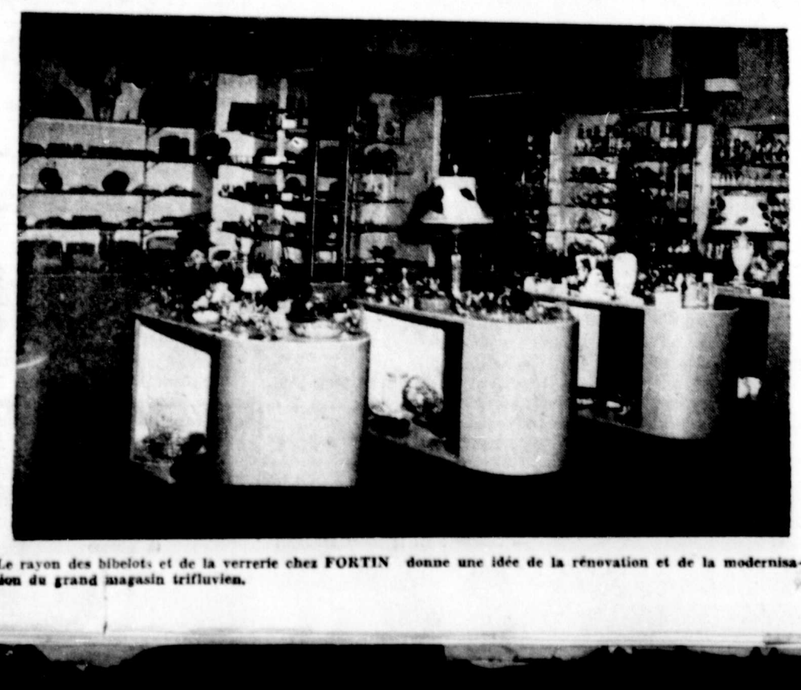
A l'emploi de la Maison Fortin, depuis vingt ans ou plus: de gauche à droite, première rangée: MM. A. Trempe, F.-X. Toupin, J.-L. FORTIN, président et fondateur de la maison; I. Chainé et J.-W. Abbottt. Deuxième rangée, de gauche à droite: MM. G. Shore, J.-A. Laperrière, secrétaire-trésorier; J. Milot, Miles J. St-Hilaire, A. Pothier et A. Poisson. MM. A. Bourassa, R. Rouette et L. Clément. N'apparait pas sur cette photo, M. Philippe Lemire, au service de la maison depuis dix-neuf ans.



Projet de façade du nouveau magasin FORTIN, tel qu'il apparaîtra lorsqu'on aura complété les travaux de transformation à l'automne de 1946.



"A LA BOULE D'OR", tel était le nom du magasin général établi rue Notre-Dame, en 1887, par MM. J.-L. Fortin et Nérée Teasdale, et détruit dans la grande conflagration de 1908. On remarque la boule d'or sous l'enseigne. De gauche à droite: Nérée Teasdale, un des associés de Teasdale & Fortin; Mlle Augustine Fortin, commis; un nommé Alarie, client; feu Hercule Duplessis, commis — c'était l'oncle du premier ministre — Jos.-L. Fortin, co-propriétaire de "La Boule d'Or"; et Lucien Morrissette, beau-frère du Dr J.-G. Gélinas; et Lucien Morrissette, beau-frère de J.-L. Fortin, et commis.



Le rayon des bibelots et de la verrerie chez FORTIN donne une idée de la rénovation et de la modernisation du grand magasin trifluvien.

Succès immédiat

Il fallait en avoir du cran, même durant les décennies d'initiative générale de cette fin de siècle, pour fonder un magasin de marchandises sèches dans une ville à population encore réduite et où d'autres commerces très florissants promettaient la plus rude concurrence. Les associés y allèrent avec toute l'ardeur enthousiaste de leur âge, sûrs de leurs moyens d'action, sûrs de tenir tête aux événements, quels qu'ils fussent. Ayant compté sur eux, ils ont réussi. J.-L. Fortin avait vu juste, d'ailleurs, en disant que "l'autre côté de la rue" serait le meilleur site du nouveau magasin.

En 1887, le centre commercial des Trois-Rivières était installé presque tout entier sur la rue Notre-Dame, entre les rues Radisson et Saint-Antoine. Sur la rue Des Forges, le commerce ne dépassait pas le marché aux denrées.

Dès l'ouverture de leur magasin, MM. Fortin et Teasdale se sont rendus à Montréal rencontrer les directeurs de la maison de gros Greenshields pour obtenir des crédits. La maison Greenshields leur a fait confiance tout de suite, de même que plusieurs autres maisons de gros. Ce qui a permis aux jeunes associés d'offrir en vente, quelques jours plus tard des stocks considérables de marchandises. De plus, J.-L. Fortin a pris sur lui, comme gérant des achats à "La Boule d'Or", d'accepter des marchandises vendues par les voyageurs, ce dont les marchands de l'époque avaient plus peur que du feu.

Ainsi, la société Teasdale & Fortin a contribué à moderniser l'idée du commerce dans notre ville. Contre les habitudes du temps, elle se souciait énormément de la disposition de ses étalages. L'espace occupé par "La Boule d'Or" était, au début, de trente-cinq pieds par trente environ.

Trois commis ont été engagés en 1887, Mlle Augustine Fortin, soeur de J.-L., Eugénie Teasdale (épouse du Dr J.-C. Gélinas), nièce de C.-J.-N., et feu Hercule Duplessis, oncle du premier ministre et frère de feu le juge. "Hercule Duplessis a été un capable, un vrai vendeur," nous a dit M. Fortin l'autre jour. Et il a ajouté en riant: "Il avait la parole facile, il n'avait pas la langue dans sa poche... C'était un vrai Duplessis !"

La première année, la société Teasdale & Fortin avait fait $18,000 d'affaires. Ce fut un véritable record.

L'enseigne de "La Boule d'Or" avait appartenu, quelques années plus tôt, à M. L.-Z. Beaudry, aussi marchand de marchandises sèches, lequel avait abandonné les affaires. En 1887, MM. Teasdale et Fortin ont ressuscité cette enseigne défunte.

Le feu de 1908

"La Boule d'Or" avait subi plusieurs agrandissements et elle était très florissante, quand l'immeuble où elle logeait a été incendié de fond en comble, durant la conflagration historique de 1908. Quatre employés actuels de la maison J.-L. Fortin travaillaient alors à "La Boule d'Or"; ce sont MM. Louis Robert, qui a accumulé cinquante et un ans de service; François-Xavier Toupin, J.-A. Trempe et Irénée Chainé.

La société Teasdale & Fortin a cessé avec le feu de 1908. Aussitôt après, les deux associés se sont séparés le plus amicalement du monde et ont tenté leur chance chacun de son côté. Tandis que J.-L. Fortin fondait son magasin du côté sud de la rue Notre-Dame, là où il est encore aujourd'hui, Nérée Teasdale installait le sien droit en face, du côté nord de la même rue. Ce dernier devait abandonner son commerce un peu plus tard, pour aller vivre à Saint-Jérôme. M. Teasdale est décédé, cette année.

Il faut dire que, durant quelques semaines, avant que la construction nouvelle fût prête, J.-L. Fortin a installé un magasin temporaire dans une cabane de bois, lambrissée de tôle, au coin des rues Des Forges et Royale. L'inauguration du nouveau magasin a eu lieu en octobre 1909. Celui-ci occupa d'abord un espace de quarante-huit pieds de front par quatre-vingt-cinq de profondeur. En 1909, un magasin qui occupait cet espace était un grand magasin.

En plein essor

Une vingtaine d'employés ont prit part à l'inauguration du magasin neuf, lequel était aussi voué à la vente des marchandises sèches. L'expansion ne devait pas tarder. Entre 1914 et 1918, deux grandes annexes ont été construites à l'arrière et les étages supérieurs du magasin, où M. Fortin avait logé jusque-là sa famille, ont été convertis en salles de montre et en comptoirs.

La famille Fortin s'est alors transportée dans une bâtisse de la rue Bonaventure, qu'elle avait acquise de M. C.-J.-N. Teasdale, et où elle demeure encore aujourd'hui.

Camions aériens

La maison Fortin a adopté tout de suite, en 1909, le système de la caisse centrale. Elle a toujours utilisé pour cela des véhicules menus qui, au début, roulaient sur des courroies, et qui ont servi à transporter à la caisse centrale l'argent remis aux commis par les clients. En 1909, on imprimait, en tirant une corde, l'élan qu'il fallait donner à ces camions aériens pour leur permettre d'atteindre la caisse à l'étage supérieur.

En 1921, la maison Fortin modernisa ce système. Les Trifluviens, qui ont aujourd'hui trente ans, se rappellent encore avec émotion l'enchantement de leur enfance devant cette mécanique sans cesse en mouvement qui roulait sur ses courroies de petites boîtes nickelées. L'auteur du présent article se souvient d'avoir passé des heures à contempler cette invention "gigantesque".

Les enfants de 1945, qui ont toutes les attractions possibles à la maison J.-L. Fortin, ne peuvent, comme nous avons pu, voir circuler ces convois aériens aujourd'hui cachés dans les murs et adaptés à un système mécanique.

Magasin à rayons

Passons rapidement en revue l'ascension rapide du magasin J.-L. Fortin dans le dernier quart de siècle. M. J.-L. Fortin a vendu des marchandises sèches jusqu'en 1923, année où il a inauguré son magasin à rayons. Ce magasin est en progression continuelle depuis.

La compagnie J.-L. Fortin Limitée fut formée en décembre 1925. M. J.-L. Fortin est président de cette compagnie; son fils, Maurice, vice-président et directeur-gérant, et M. J.-Armand Laperrière, qui y travaille depuis 1917, secrétaire-trésorier.

Présentement, la maison Fortin compte cent quarante employés. Son commerce est en grande faveur aux Trois-Rivières et dans toute la région du Saint-Maurice.

En 1934, la compagnie a acquis de M. A.-J.-N. Isola une bâtisse du coin des rues Notre-Dame et Saint-Antoine, qu'elle allait reconstruire entièrement en 1936, tout en procédant à une transformation complète du magasin.

En 1938, des fêtes inoubliables ont eu lieu, à l'occasion du cinquantenaire de la maison Fortin et du jubilé d'or de mariage de M. et madame J.-L. Fortin.

Face à l'avenir

On a annoncé récemment que la maison J.-L. Fortin avait acquis l'immeuble occupé par Blais & Frère et dont la façade coupe par le milieu celle de notre grand magasin à rayons. Ce contrat sera exécuté en juillet 1945. La maison Fortin procédera alors à la transformation la plus importante de son histoire. La façade actuelle de Blais & Frère sera amalgamée aux deux autres pour former un tout. Un grand portique central y sera aménagé. La disposition des fenêtres sera modifiée partout, afin d'harmoniser les trois parties de la façade nouvelle. Et J.-L. Fortin, qui possède le plus bel intérieur de magasin de notre région, possédera de même le plus magnifique extérieur.

De père en fils

Le directeur-gérant de la maison Fortin, M. Maurice Fortin, fils du fondateur, est né aux Trois-Rivières, le 3 mars 1902. Il a fait ses études au Jardin de l'Enfance, au séminaire Saint-Joseph et au Collège Loyola. Il est entré au magasin, comme simple commis, le 1er février 1921, afin d'apprendre par la pratique toutes les occupations du magasin, avant d'être nommé assistant-gérant, en 1927. Il est maintenant directeur-gérant de la maison.

La famille Fortin

A son mariage, M. Joseph-L. Fortin avait vingt-et-un ans. De ce mariage sont nés dix enfants, dont six vivent aujourd'hui. Ce sont Me Emile Fortin, avocat, de Montréal, M. Maurice Fortin, madame F.-A. Levesque, de notre ville, madame L.-J. Robichaud, de Saint-Jean d'Iberville, MM. Paul et Jules Fortin, aussi de notre ville. M. J.-L. Fortin est grand-père de deux petits-enfants, Louis et Hélène Robichaud.

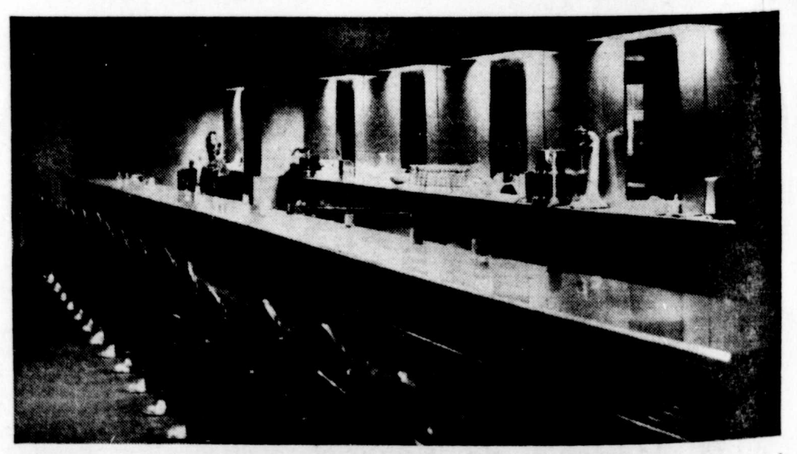
(Suite à la page 104)



M. LOUIS ROBERT, employés de la Maison Fortin avec 50 ans de service.



Dans une des montres du magasin FORTIN, les étalagistes ont mis ce bel étalage de costumes de ski. Au mur, une grande photo du Club de Ski des Trois-Rivières.

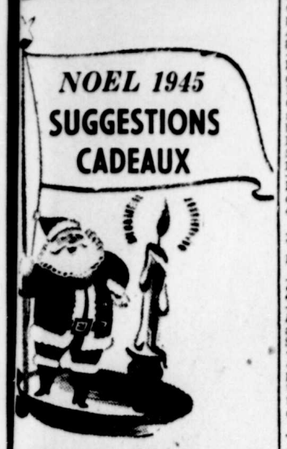


La fontaine du magasin FORTIN, un coin moderne où sont servis des repas sur le pouce et des rafraîchissements variés. Ce service est particulièrement apprécié de la clientèle.



Rares sont les grands magasins au pays à créer dans leurs propres studios les personnages fantastiques d'une parade d'arrivée du Père Noël. La maison FORTIN a réussi ce tour de force. Voici les réalisateurs à l'oeuvre, de gauche à droite: M. A. Masson, menuisier; M. R. Alarie, étalagiste, M. Maurice Duval, gérant de la publicité et surintendant du personnel de la maison FORTIN, et M. Rosario Bourassa, dessinateur.

Un foyer où l'on chante est un foyer heureux! semez du bonheur! donnez musique de tous genres.



GRAND PIANO CONCERT, 9 pi. longueur et de marque "Chichering". Sonorité merveilleuse. Valeur $3,500.00, sacrifierais pour $1,800.00. Adressez-vous immédiatement à 554 Laurier. Déc.

CHOIX DE CADEAUX PRATIQUES.— Nous venons de recevoir Radios de table, Grille-pain. Fers à repasser. Bijelots, Jouets et Projecteurs de vues animées. CHATEAU CAMERA SHOP du Château de Blois. 37-42

VIOLONS POUR ARTISTES. — Deux magnifiques vieux violons authentiques, parfaite condition, sonorité puissante et raffinée, vendra à moitié prix de la valeur marchande actuelle S'adresser: JOSEPH GELINAS, professeur de violon, 199 St-Antoine, Tél. 348. 34-59

ET VOILA pour le garçon: PATINS en parfait ordre pour garçon 8 à 10 ans S'adresser: 1072 Ste-Ursule, Trois-Rivières.

MOTEURS DE MACHINES A COUDRE. — Avons reçu quantité limitée de moteurs complets, s'adaptant à votre machine à pédales. Rien n'est plus agréable pour CADEAU. Adressez-vous Tél. 4774, W. BIBEAU, Importateur, 1556 Royale. 41-44

NOEL! NOEL! — Les plus beaux Compacts en plastic. Colliers. Bracelets. Epingles de fantaisie. Boucles d'oreilles. Produits Avon empaquetés pour cadeaux. Mlle PELLAND, 953 Champflour. 24-50

POUR LA CHUTE de vos cheveux, essayez HOLLYWOOD et PITTERBURG. M. Lafrance, seul spécialiste diplômé, 2009 St-Maurice. Tél. 1113. 41-52

SPECIAL DE WOODHOUSE: Service de vaisselle pour 12 couverts, $25.00 Dépliant avec matelas $12.95. A 1258 Notre-Dame, Tél. 4556. Profitez de ce Spécial pour faire un CADEAU PRATIQUE à la famille. 41-46

Propriétés à vendre

A COSSETTE, agent d'immeubles maison seule, brique, plancher bois franc, chauffage eau chaude, centre ville, $4,200. A BAIE-JOLIE propriété moderne, bon système de chauffage, beau parterre. Aussi maison 4 logements pour $4,200 S'adresser: 218 Des ges. Tél 3522. Déc.

A VENDRE: magnifique propriété occupée depuis plus de 25 ans par un médecin, contenant trois logements, commerce de pharmacie avec toute la marchandise, etc. Située dans une des villes les plus progressives des Cantons de l'Est, à proximité d'un hôpital pour plus amples renseignements, s'adresser par poste à: Casier postal No. 84, Lac Mégantic, ou par téléphone, No 19, Lac Mégantic. 40-42

POUR ACHETER OU VENDRE propriétés, terres, terrains Aussi administration de propriétés, consultez: Agence d'Immeubles Tarilon, 1154 rue St-Olivier. Trois-Rivières. Tél 697-W. 26-51

A VENDRE: la propriété suivante: No 1638 rue St-Maurice, Trois-Rivières, à des conditions faciles de paiement. S'adresser: CREDIT FONCIER FRANCO-CANADIEN. 72 Côte de la Montagne, Québec DEC

37 Logis demandé

LOGEMENT de 4 pièces ou plus demandé immédiatement ou pour le printemps. S'adresser par Tél. à 3202-M. 35-41

ON DEMANDE LOGEMENT de 6 ou 7 pièces. Gens solvables. Ecrire Casier de Nouvelliste, Trois-Rivières. 38-43

ON DEMANDE LOGEMENT de 6 ou 7 pièces. Gens solvables. Ecrire Casier 595, Le Nouvelliste, Trois-Rivières. 42-47

ON DEMANDE plain-pied ou maison à appartements meublés ou non meublés pour jeune couple sans enfant. Téléphoner le jour à 2500, M. Godfrey. 42-44

27 A vendre divers

ATTENTION! Fèves au lard cuites au four Pots individuels. Livraison assurée si commandées avant jeudi Livrons samedi pour dimanche. L.-P Laventure, 573, St-Georges. Tél. 1586 20-45

BOUCHERS: comptoirs réfrigérateurs spécialement pour vous Compresseurs et serpentins. Moulins à viande Trancheurs Voyez: Alphonse Rousseau, 695 rue Bonaventure, Trois-Rivières. Tél. 2197. 26-51

BELLE CABANE à pêche, moderne, confortable, à vendre. S'adresser Jos. Levasseur, Banlieue, Tél. 3640-J-5. 42-44

COFFRES-FORTS. Les Caisses Populaires, Coopératives, Fabriques, Municipalités et Commissions scolaires trouveront avantage à demander mes prix pour COFFRES-FORTS, Portes de voûtes, Coffrets de sûreté, etc. J.-G. POULIN, Victoriaville. 26-51

REFRIGERATEURS. BALANCES TOLEDO. Tranche-jambon Berkel. Caisse enregistreuse, système McCaskey. Hache-viande "Entreprise" Peleuses de patates. Coupe-patates. P.-H. GAUTHIER, 1038, St-Maurice, Trois-Rivières. Tél 731. 26-51

FOURNAISE EAU CHAUDE No 2, pour chauffer calorifères. Cause vente, trop petite. Manteau rat musqué 12-15 ans. Autres articles lingerie pour fillette. 873 Champflour. Tél. 2857-W. 37-42

PALETOT CHAT SAUVAGE. Bicycle double pour homme. Moteur ½ force. Moteur machine à coudre. Guitare. Gramophone. Lanterne 16mm. Kodak sur pied. Carabine 22, 16 coups. Lavabo. Poêle combiné bois, charbon, gaz. Foule d'autres articles non énumérés. S'adresser: MAGASIN DE L'OUVRIER, 1015 St-Maurice. Tél. 1754-J. 41-46

ROBES, MANTEAUX et jouets ainsi que divers autres articles de cuisine. 447-b, St-François-Xavier, Tél. 2465-R 40

VICTROLA CABINET à vendre à bas prix. S'adresser: 614 rue McDougall. 42

29 On demande à acheter

ACHETERAIS PIANOS ordinaires ou automatiques. Aussi bureau, secrétaire Signalez Tél 2897-M. Nov.

ACHETERAIS BOTTINES blanches de préférence avec ou sans patins, pointure 1, pour fillette. A VENDRE: batterie 17 plates, pardessus 36-38-40. S'adresser 569 Niverville, Tél. 2784-R. 42

35 Electriciens

SERVICE ET VENTE de Moteurs électriques Delco Réparation de Moteurs électriques. Générateurs, démarreurs. Magnétos, etc. Echange Armature. LALANCETTE ELECTRIC REPAIR & ACCESSORIES, 209 rue St-Roch, Trois-Rivières. Tél. 1272. 32-57

37 Plomberie-Chauffage

A VENDRE: Poêles neufs avec têtes. Avons maintenant poêles avec haut réchaud ou tablette et poêles usagés en ordre. LA FONDERIE L'ISLET LTEE. 1692 St-Philippe. Trois-Rivières. Tél. 2907. 42-67

40 Articles de ménage

BEAU CHOIX de meubles modernes, poêles, chesterfield, Mobiliers de cuisine. Mobiliers de chambre Carosses. Bassinnettes, Lampes, etc. GEORGES LAFLEUR, Marchand de meubles, 1127, Ste-Angèle, Trois-Rivières, Tél. 4858-w. 41-66

CARROSSE et voiture blanche pour bébé. Poêle à gaz Coleman. Autres articles. Vend cause départ. S'adresser 370 rue St-Paul. 42

BRULEURS A L'HUILE pour poêle et fournaise, 7, 9 et 12 pouces. Livraison immédiate. Satisfaction garantie. S'adresser BERNARD HEROUX, 936 Bonaventure, Tél. 4161-R. 42-47

J.-A. ALAIN, 1251, Laviolette, Trois-Rivières, a tous les meubles à votre usage: poêles, chesterfields, studios, mobiliers à déjeuner, mobiliers chambre à coucher, lits, sommiers, matelas, tapis, prélarts. Morceaux pour tous genres poêles Appelez 544. Vous aurez service courtois. 20-45

LAVEUSE ELECTRIQUE en très bon ordre. S'adresser J. Lapointe, 774 rue Ste-Angèle. 42-44

MACHINES A COUDRE. — Machines à coudre électriques et à pédales toutes remises à neuf et garanties. Quantité limitée. VENDONS — ECHANGEONS — REPARONS toutes marques de machines à coudre. Tél. 4774, Service de Machines à coudre, Enrg. 1556 Royale. 41-44

MAGNIFIQUES COFFRES de cèdre avec serrure de coffre-fort. Assurance gratuite de 3 ans. S'adresser à 671-a rue Notre-Dame, Cap-Madeleine, Tél. 204-w. 42

MEUBLE-BIBLIOTHEQUE tout à fait neuf, n'ayant pas servi, à vendre cause de départ. S'aresser: 85 Du Platon entre 9 heures A.M. et 6 heures P.M. 41-46

MENAGE COMPLET à vendre. S'adresser à 553 rue Radisson, Trois-Rivières. 41-43

POELE "FINDLAY" en parfaite condition, à vendre. S'adresser 793, rue Ste-Catherine, Trois-Rivières. 40-42

41 Chambre à louer

CHAMBRE A LOUER avec eau courante. Pour monsieur seulement. S'adresser à 1240 rue Hart, Tél. 32 42-43

51 Horlogers

BAGUES de fiançailles, JONCS de mariage, DIAMANTS toutes sortes. Choix varié de montres. Spécialité: réparation garantie montres américaines et suisses, horloges, bijoux. ACHETONS vieil or, payons plus haut prix. J. A PROULX Edifice Cordonnerie Lacombe, 346 Radisson, Tél. 4697. 30-55

CONFIEZ REPARATION montres, horloges à un bijoutier de 35 années d'expérience. Ouvrage fait avec précision garantie. Chez Alberic Garceau, anciennement coin carré Champlain maintenant 1062 St-Prosper, tél 3019-W. 26-61

53 Service domestique

FILLE DEMANDEE pour ouvrage facile. Soirées libres. S'adresser: 676 rue St-Georges. Tél. 2986-M. 41-43

ON DEMANDE une servante dans famille sans enfant. S'adresser: 1683 rue Plouffe. 41-j.n.o.

54 Hommes demandés

GARDIEN DE NUIT, bilingue si possible, demandé pour le Château Louise, à Louiseville. S'adresser immédiatement au Bureau de Placement, Louiseville. 37-42

REPRESENTANT pour variété accessoires de nouveautés et menus articles en plastique. Doit connaitre cette spécialité. S'adresser en spécifiant les articles vendus présentement et le territoire parcouru, à: UNIVERSAL PRODUCTS, 425 River St. Verdun, Québec. 41-42

61 Positions offertes

STENOGRAPHE avec expérience, correspondance et anglais. Inutile d'écrire si vous ne possédez pas l'anglais parfaitement. S'adresser: à Dominion Foils, Cap-Madeleine. 42

63 Cours privés

COURS DU JOUR ET DU SOIR. Routine de bureau. Sténographie. Dactylographie. Comptabilité. Arithmétique. Français. W. Martel, Tél. 2143-W. 36-50

NOUVELLE METHODE: ANGLAIS par correspondance garantie par écrit en 2 mois Pour détails sans aucune obligation, adressez-vous à: S.A.F FORTIER, St-Ubald, Co. Portneuf. 30-55

64 Salons de coiffure

M. LAFRANCE de retour d'un voyage d'études à New-York, Spécialiste diplômé en coupe de cheveux Pitterburg ou Hollywood pour hommes, garçons et coiffure Nouveaux messages à l'huile. Dernières nouveautés de permanentes. 1009 St-Maurice. Tél: 1113. 29-54

SALON CECILE: PERMANENTES à la crème à l'huile, avec ou sans machine. Aussi papiers. Tous genres de coiffure. Pour appointements, appelez 2965-w 42-67

71 Médicaments

BRONCHITE CHRONIQUE OU AIGUE. — Toux, rhume, etc, promptement soulagé par le fameux sirop de PEUPLIER. Prix $1.00. PHARMACIE HEBERT. 665 Bonaventure. 30-55

72 Machines à coudre

VENTE ET REPARATION machines à coudre SINGER et autres marques. Remettons à neuf toutes marques de machines. Avons pièces de rechange et aiguilles. Tél. 4774, WALTER BIBEAU, prop., importateur, 1556 rue Royale, Trois-Rivières. Déc

74 Autos à vendre

CAMION FORD 1942, 3 tonnes, en parfaite condition. Moteur neuf. Pneus neufs. Chaufferette. S'adresser F. LEMAY, St-Alexis des Monts, Co. Maskinongé, Tél. No. 3. 42-47

MOTEUR FORD V-8, modèle 1936, reconditionné et vendu avec garantie. S'adresser à Station B.A. 2625 rue Royale. M. Blanchet. 41-43

OLDSMOBILE 1937 à vendre, en très bonne condition. Chaufferette. Radio. Pneus neufs. Voir Marcel Blanchet, Station B.A., 2625 Royale. 41-43

RADIATEURS. — Radiateurs réparés, nettoyés ou refaits à neuf. Soudure électrique et oxigène. Fabrication de réservoirs. Réparation de châssis camions. LALANCETTE ELECTRIC REPAIR & ACCESSORIES, 209 rue St-Roch, Trois-Rivières. Tél. 1272. 3257

76 Autos camions demandés

ACHETERAIS IMMEDIATEMENT CAMION 1½ à 2 tonnes, en bonne condition avec bons pneus. Paierai comptant. S'adresser: 1161 Ste-Marie. 41-43

78 Autos réparés

VITRERIE TROIS-RIVIERES, Enrg. Vitres de tous genres. SPECIALITE: vitres d'autos. Service rapide. 546, Benjamin-Sulte. Tél. 1893-J. 2-j-51

88 Chevaux-Voitures

CHEVAL de voiture et de selle avec harnais fin. Voiture de livraison d'été et d'hiver. Sleigh de promenade. Aucune offre raisonnable refusée pour prompt acheteur. S'adreser: 507 Des Forges. 42-43

91 Objets perdus

EPINGLE métal blanc, représentant boudha. Souvenir famille. Perdue soit au Capitol, Blvd St-Louis ou rue Laviolette. Récompense. Rapporter Mme L. Boisvert 2028 Laviolette, Tél. 4197-w 42-43

92 Personnel

AYEZ UNE ADRESSE permanente ici. Confidentiel. Merchandising Club, Immeuble Confédération, Montréal 2. P. Q. 20-45

MESDAMES, POILS ET DUVETS disgracieux enlevés rapidement et pour toujours par "GYPSIA". Ecrivez pour notice gratuite avec attestations, à GYPSIA PRODUCTS Co., Box 93, Times Square Station, New-York. 30-55

95 Articles de sport

BELLE PAIRE DE SKIS, de première qualité et accessoires. Manteau de ski. Mitaines cuir rouge et bleu. Le tout en parfaite condition. S'adresser 140 Radisson, appt 8, Tél. 3476. 42

96 Rembourrage

VOULEZ-VOUS ECONOMISER sur Rembourrage chesterfields, divans, fauteuils? Appelez 2658-W. A. LEMAY, 896 Ste-Marguerite. Satisfaction garantie. Service rapide. Meilleurs prix en ville. 20-45

REMBOURRAGE. Ne jetez pas, vos vieux chesterfields, divans, chaises, fauteuils et matelas. Spécialité: réparation de matelas à ressorts. Armand Proulx, 1109, St-Prosper, Trois-Rivières. Tél. 2495-W. 20-45

98 Réparations générales

BALAYEUSE électrique. Louage, réparations. Echange, Service. Fourniture. Cristaux. Désinfectant de toutes sortes. Nettoyeur pour tapis, etc. Arthur Fournier, 1204, rue Ste-Marie. Tél. 3763. 20-45

ELECTROLUX. — Service, Réparation, Vente. Voyez: Agent Paul Lemoine, 1779 St-Philippe, Tél. 3115-R. 31-57

REPARATION DE LAVEUSES: Service "Beatty" autorisé Réparations de laveuses, repasseuses, balayeuses de toutes marques SATISFACTION GARANTIE. E. Hudon, 1522 Notre-Dame, Trois-Rivières. Tél. 1316. 20-45

SERVICE DE REPARATIONS de laveuses électriques de toutes marques Spécialités: parties d'Eureka, aussi moteurs électriques. Antonio Bolduc 1833 Bellefeuille. Tél. 2545-J. 20-45

MATELAS REPARES par ouvriers experts. SPECIALITE: Réparations de matelas à ressorts ainsi que tous genres. TROIS-RIVIERES MATELAS, Enr 2 Notre-Dame, Cap-Madeleine, Tél. 2597 ou résidence 557 Des Forges. Tél. 1299. 38-63

100 Machinerie à vendre

MASSEY-HARRIS Entrepot Ltée, Pompes électriques. Trayeuses mécaniques. Comptoirs réfrigérateurs. Réfrigérateurs à lait. S'adresser: 1623 St-Philippe Tél. 3246. 18-43

VENDONS: MACHINERIE Atlas. — Tours à bois. Engins stationnaires 1½ à 6 forces. Moteurs Ford V-8. Courroies, Poulies, Shafts, etc. LALANCETTE ELECTRIC REPAIR & ACCESSORIES. 209 rue St-Roch, Trois-Rivières. Tél. 1272. 32-57

105 Fourrures - Réparation

BEAU CHOIX MANTEAUX mouton perse, rat musqué, lapin. Collets renard Peaux toutes sortes pour garnitures. Jolis manteaux pour enfants. Radio. **TRAPPEURS:** Plus hauts prix payés pour fourrures brutes. N.-A. Gelinas, 1521 Notre-Dame. Tél. 1205-J. Déc.

Silhouettes par Ken Reynolds



"Ceci est une occasion, je l'ai vue dans une annonce classée du Nouvelliste."

120 Coupons-Tissus

BEAU LOT SERGE cheviot bleu-marine. Tissus à manteaux. Crêpe à robes. Broadcloth. Cotonnade assortie, etc. Aussi patrons "Simplicity" à vendre. Mme Rouette, 1557 St-Olivier, Tél. 3011-J. 42-67

MLLE GUIMOND, déménagée à 1552 Royale, possède beau choix marchandises sèches à la verge. Aussi comptoir des FERMIERES. Bienvenue à tous, Tél. 4157-w. 41-66

REMARQUEZ BIEN: Léopard. SPECIAL: Matériel pour manteaux, costumes satin doublure toutes couleurs. Broadcloth soie unis, imprimée. Soie moirée, jersey, Alpine, Spun, Flanelet, Corduroy. Mlle PELLAND, 953 rue Champflour. 41-66

122 Vêtements à vendre

MANTEAU SEAL 10 ans. Manteau gr. 14, rat musqué. Comme neufs. Costume de patin. Robe en lainage. S'adresser 1401 Denoue. 42-44

MANTEAU SEAL noir, gr 14. S'adresser par téléphone à 1659-J. 42

MANTEAU SEAL NOIR, gr 12-14, genre tuxedo en parfaite condition. S'adresser 2129 rue Royale. 42

MANTEAU SEAL gr 14, presque neuf. Aussi Makinac en cuir pour homme, gr 38. S'adresser 629 rue St-Roch. 42

MANTEAUX FOURRURE

6 MANTEAUX de fourrure seal noir et imitation rat musqué, 14 à 42 ans. à vendre $50. chacun. Appelez de suite HA. 7029, Madame Dubrow, 4261 rue St-Denis, appt 5, Montréal. 42-46

PALETOT CHAT SAUVAGE usagé, en très bonne condition, gr. 44. Prix raisonnable considérant la qualité et le peu d'usure du paletot. S'adresser: 1834 St-Philippe, de midi à 4 heures P.M. 41-46

NOUS AVONS à notre maison plus de 50 ravissants manteaux de fourrure, tous des modèles 1946, qui attendent votre appréciation. C'est le temps plus que jamais de venir choisir le vôtre. Nos manteaux de fourrure sont d'une REMARQUABLE QUALITE et des BAS PRIX qu'il vous est impossible d'obtenir ailleurs. Madame Y. DESROBERTS-BLANCHARD, 12 années d'expérience, 881, St-Sévère (entre Ste-Geneviève et Haut-Boc). Tél. 2440-J 25-50

ROBE DE BAL blanche, gr. 13, à vendre bon marché. S'adresser: 455 rue Radisson. Apt. 3. 41-43

CAP-de-la-MADELEINE
Téléphone: 4656-W

A VENDRE: 6 portes, 3 châssis de seconde-main et en bon état. S'adresser 199 rue Fusey, Cap-Madeleine, Tél. 4231. Cap-42-44

CHEVROLET 1932, avec 5 bons pneus. Moteur Ford 1937, 85-V-8. Aussi divan studio. S'adresser: 49 rue St-Maurice, Cap-Madeleine. Cap-42-44

CHAMBRE MODERNE avec tout le confort désiré. Usage téléphone et eau chaude. A 5 minutes de l'autobus. Couple sans enfant. Téléphoner 2946-R entre 6 et 7 heures p.m. Cap-42-44

MARCHETTE et CARRIOLE neuves pour bébé, à vendre. S'adresser: 534 Notre-Dame, Cap-Madeleine. Cap-42

SHAWINIGAN FALLS
Téléphone: 2500

A VENDRE: poêle neuf avec réchaud ou tablette L'Islet, entièrement émaillés. Venez les voir au Magasin Fonderie de L'Islet. 150, Station. Tél. 2251. S24-49

ATTENTION: A vendre fournaise à l'huile "Royal Crest", brûleurs semi-automatique pour fournaises. Réparation et installation de brûleurs à l'huile de toutes marques pour fournaises poêles de cuisine. Hommes compétents à votre service. Massicotte et Frère, 4, 5ème rue. Tél. 2147. S23-48

A VENDRE: Un manteau chat sauvage usagé pour homme. Un manteau de drap noir 12 ans. Aussi manteaux de fourrure, neufs et usagés, s'adresser: 188C, 4ème rue. S38-43

ATTENTION: "IDEAL TAXI "Enrg. Prop. Gérard Thibodeau. Service jour et nuit. Chars et passagers assurés. 1470-5ème avenue. Alm.-Haut. Tél. 2045. S 33-58

ATTENTION: à vendre d'ici quinze jours aubaines de toutes sortes, commerces maisons, terrains, tavernes, hôtels. S'adresser: RAOUL BRUNEAU, agent d'immeubles, 94, 2e rue. Tél. 4017. S27-52

A VENDRE: CROUTES de bois mou 4 pieds $7.00 corde, aussi 1 pied $2.75 corde. S'adresser: 130A, avenue des Hêtres. Tél. 4268. S26-60

A VENDRE: Ford 1929, 4 cylindres coach, et Ford 1931, 4 cylindres sédan. Bons pneus, s'adresser Garage Désilets et Frère, 25 Boulevard St-Maurice (place ancien arèna) tél. 2488. S37-42

A VENDRE: Beau lot de matériel de pantalons, crêpe à robes, manteaux noirs garnis de vison, 14 à 16 ans, bon marché, beaux patins blancs 8, Mme Irénée HAMEL, 445, 3e Avenue, Almaville-Bas, Tél. 3453. S40-43

A VENDRE: Poches de jute, sacs de coton, boîtes de bois sec vides. S'adresser: Marché Shawinigan, 29, 5e rue. S36-61

A VENDRE: petit radio modèle table, 5 lampes en parfaite condition. S'adresser 38 rue Georges. S40-42

A VENDRE: MANTEAU BLEU pâle garni fourrure brune. Habit bleu, gr. 37, neuf. Secrétaire Roll-top. Robes de couleurs. Manchon fourrure. Bon marché, cause deuil. S'adresser: 59, Notre-Dame, Cap-Madeleine. Cap-41-43

A VENDRE: Plymouth 1937, bonne condition, 5 pneus, chaufferette, voir Marcel Carier, Chez Carier et Frère ou 320, 18ème rue Almaville haut. S41-43

A VENDRE: Brûleurs à l'huile avec pieds et cruches. Livraison immédiate. S'adresser: M. Bernard Limoges, coin Frigon, St-Marc. S41-46

A VENDRE: Patins tubes pour homme, comme neufs, ont été portés une fois seulement vendra $7. Téléphonez 3480, de 6.30 à 8 h. p.m. S42

A VENDRE: camion Ford 40, ½ tonne, pick-up, bien chaussé en bonne condition, à échanger pour automobile de 38 à 42. 396 St-Marc, Tél. 2334. S42-44

AUBAINE: 1 balayeuse électrique, 1 radio à batterie, 1 radio électrique, 1 moteur ½ force, 1 moteur ¼ force. Le tout à bas prix. P.-E. Belanger, 61 Champlain, Tél. 3757. S42-44

CHEVAL A VENDRE pesant 1300 livres, conditions faciles. S'adresser de midi à 7 hres, 379 St-Marc. S42-44

COMMERCE Restaurant-Epicier à vendre. Très propre, stock frais $3,800 comptant seulement. Pour informations téléphonez No 4332. S37-42

J. B. BERTRAND Auto Accessoires, parties et accessoires automobile tout modèle. Spécialité: outillage général. 255, Blvd St-Maurice, Almaville-Bas. Tél. 749. S26-51

ON DEMANDE à acheter un tour à bois usagé, mais en bonne condition. S'adresser 88, 4ème rue, Shawinigan. Tél. 3454. S41-43

ON DEMANDE: Une servante pour famille trois personnes, sans enfant. S'adresser: 145 des Erables. Tél. 2217. S41-43

POSSESSION IMMEDIATE: loyer 4 appartements avec chambre de bain, $15. par mois, s'adresser 44 rue Lavergne, téléphone 4512. S42-44

REMBOURRAGE MODERNE meubles et automobiles, réparations de meubles en général. Demandez nos prix. 17, 6ème Rue, arrière théâtre Auditorium près Shawinigan Automobile, Tél. 4108. S-16-41

REPARATIONS: confiez vos laveuses à un machiniste compétent, 12 ans d'expérience, diplômé école technique, ouvrage garanti. Joanette, 118, 4e avenue. Tél. 4059. S24-49

REPARATIONS: laveuses toutes marques, aussi d'agitateurs de laveuses, rouleaux de retordeurs remis à neuf. Voyez Magasin Beauchemin 49, Station. Tél. 541. S24-49

REMBOURRAGE MODERNE meubles et automobiles, réparations de meubles en général. Demandez nos prix, 17, 6ème Rue, arrière théâtre Auditorium, près Shawinigan Automobile téléphone 4108. S42-47

ST-MARC RADIO ELECTRIC SERVICE. Réparation de radios, accessoires électriques par des experts. R. Gauthier et A. Montreuil propriétaires, 61 rue Montcalm, tél: 2596. S-29-54

GRAND'MÈRE
Téléphone: 547

A VENDRE: CARRIOLE de bébé, en bonne condition. Prix raisonnable. S'adresser: 961-4e Avenue, Grand'Mère Tél. 2129. GM41-46

Le brome inerme pour les foins et les pâturages

Le brome inerme n'est pas nouvelle graminée fourragère au Canada, mais ce n'est guère que depuis dix ans que sa valeur pour le foin et les pâturages dans les conditions de l'Est du Canada est bien reconnue, dit le Dr T. M. Stevenson, agrostologiste de la Ferme expérimentale centrale à Ottawa.

Près d'un demi-siècle s'est écoulé — 1897 — depuis que le Service des Fermes expérimentales du Ministère fédéral de l'Agriculture s's't procuré le premier lot de graines de brome inerme de Russie. A la suite des essais conduits à cette poque cette plante est rapidement devenue la plus appréciée de toutes les graminées cultivées pour le foin et le pâturage dans l'ouest du Canada, et elle l'est toujours, sauf dans les régions excessivement sèches.

Le brome inerme se distingue par sa rusticité et sa résistance à la sécheresse. Tous les bestiaux en sont friands, sous forme de foin ou d'herbe verte, et sa valeur nutritive est élevée. Elle a cependant deux défauts qui tendent à en restreindre l'emploi. Le premier de ces défauts c'est que le brome forme un gazon très serré, et la production d'herbe diminue beaucoup au bout de deux à cinq ans à cause de cela. L'expérience a fait voir cependant que cet état de choses ne se développe pas lorsque le brome est semé en mélange avec de la luzerne ou d'autres légumineuses. Le deuxième inconvénient, c'est que ses racines sont très vigoureuses et qu'il est relativement difficile de les extirper dans certaines conditions, cependant les producteurs expérimentés ont appris à se débarrasser du brome sans trop de difficulté.

Les producteurs qui manquent d'expérience dans la production de brome inerme peuvent avoir quelque difficulté à l'établir. Les graines de cette plante sont grosses et légères. Elles passent difficilement dans les tuyaux de la plupart des semoirs en lignes, tandis que les semis à la volée réussissent généralement mal, à moins qu'ils ne soient suivis de certaines façons culturales spéciales qui recouvrent les graines légèrement et tassent le sol autour d'elles. On s'est servi pour cela du culti-tasseur sur les sols les plus légers et cet instrument a donné de bons résultats. Un autre moyen est celui qui consiste à mélanger la graine d'herbe avec la graine de la plante abri et à semer le mélange au moyen de la boîte à graines du semoior. Le danger de ce système c'est que l'on est exposé à enfouir la graine trop profondément. Les plantes de brome réussissent rarement à lever lorsqu'elles sont recouvertes de plus d'un pouce de terre. La profondeur recommandée est de un demi-pouce. On est moins exposé à semer profondément lorsque la terre est tassée avant les semis.

La lumière artificielle et la ponte

On a beaucoup écrit au sujet des effets bienfaisants de la lumière artificielle sur la vie animale et végétale, mais il est douteux que les aviculteurs en général se rendent encore bien compte de la valeur de cette lumière, dit M. W. T. Scott, aviculteur en chef à la Ferme expérimentale fédérale d'Harrow, Ont.

La lumière artificielle aurait moins d'importance s'il était possible au Canada de tenir les poules sur un parcours de plein air, exposés à la lumière directe du soleil toute l'année. Lorsqu'il est nécessaire de les renfermer dans une cabane pendant près de six mois de l'année, l'emploi de lumière artificielle pendant les journées courtes et sombres de l'hiver est une pratique utile et hygiénique.

La lumière artificielle exerce certains effets bienfaisants qui sont encore trop peu connus. Les aviculteurs progressifs s'en servent depuis longtemps pour stimuler la production des oeufs, ayant constaté que c'est là une pratique saine et économique, mais ils attribuent l'augmentation de ponte au fait que la période plus longue d'alimentation permet aux poules de consommer une plus grande quantité de nourriture.

Sans doute cette sonsommation plus forte de nourriture est un facteur important dans l'accroissement de la ponte, mais la vraie fonction de la lumière est de stimuler certaines glandes qui aident au procédé de la formation des oeufs, l'appétit des poules est aiguisé et elles pondent ainsi plus d'oeufs. Cette stimulation a aussi d'autres avantages. Les poules deviennent plus résistantes aux maladies, et les oeufs employés pour l'incubation ont une meilleure fécondité. Ce sont là des résultats économiques importants qui suivent à l'application de lumière en modération.

Pendant l'automne, l'hiver et le commencement du printemps, on devrait accroitre la période d'alimentation active jusqu'à environ 14 heures par jour au moyen de lumière artificielle. Ce serait aller à l'encontre du but visé que d'aller plus loin. On a constaté en effet à la Station expérimentale de Harrow qu'une période d'éclairage plus longue a une tendance à augmenter la couvaison. En général il faut deux lumières de 60 watts par 400 pieds carrés d'espace de plancher, et l'on devrait se servir d'une bonne horloge pour être sûr d'établir des intervalles réguliers pour le juchage et l'alimentation.

Empêchez bébé de renifler

Soulagement rapide ou argent remis

Mentholatum empêche bébé de renifler ... calme l'irritation nasale ...débarrasse la tête et le nez et les garde libre. Pots et tubes 30c.

V-11F

MENTHOLATUM
reconforte tous les jours

A VENDRE
150 manteaux avec collets fourrure: renard, vison, chat sauvage, mouton Perse, opossum, écureuil. Grandeurs assorties.
$8. - $12. - $15.
Offre pour 4 jours seulement
MAGASIN LALIBERTE
Angle Duplessis-St-Maurice

A VENDRE
200 Pardessus d'hiver pour hommes et jeunes gens.
Couleurs et grandeurs désassorties.
$10., $15., et $20.
MAGASIN LALIBERTE
1047 St-Maurice

On demande
Gardien de nuit et chauffeur de bouilloire
S'adresser à
Sterling Shirt & Overall Limited
Rue Toupin Tél. 3497
Cap-de-la-Madeleine

Nous remplaçons la FOURRURE de vos couvre-chaussures pendant que vous attendez.
Cordonnerie
LACOMBE
336 Radisson
Tél: 379
Trois-Rivières

EMPRUNTEZ SANS RISQUES
Avec les Prêts Campbell vous serez en sécurité, car ils sont protégés — sans coût additionnel—par une police d'assurance sur votre vie. Une importante compagnie d'assurance se charge d'acquitter votre emprunt si vous mourez. Et rappelez-vous que des termes plus commodes et plus longs et des taux réduits sont maintenant en vigueur. Pas besoin d'endosseurs. Prêts de $20. à $1,000.
CAMPBELL
FINANCE CORPORATION LTD
Chambre 31 Téléphone 1194
364, rue Des Forges
(En face du théâtre Impérial)

Dr JOS. NORMAND
Médecin - Chirurgien
Nouvelle adresse
1027 rue Laviolette
Coin St-Martin Tél. 2043

Tél. Bureau: 569 Rés. 126
Dr Edmond Buisson
Chirurgien-Dentiste
218, rue Des Forges
TROIS-RIVIERES

Soirées agréables
•
VETEMENTS FRAICHEMENT NETTOYES



APPELEZ 1005
et notre système ZORIC fera le reste
ZORIC
De Luxe
Nettoyeurs-Teinturiers
Téléphone 1005
1015, rue Champflour

COMBATTEZ LA TUBERCULOSE



Achetez des timbres de Noël et servez-vous-en

SPECIALISTE
J. S. FONTAINE
EXAMEN DE LA VUE
optométriste-opticien
220 Des Forges Tél. 120-30w

VU LE RATIONNEMENT
Le Restaurant
KERHULU
Enregistré
1354, rue Notre-Dame
Téléphone 2073
Informe sa nombreuse clientèle à laquelle il aimerait donner satisfaction, qu'il lui serait préférable de commander dès maintenant des gâteaux des Fêtes de leur choix. Nous pourrions ainsi garantir la préparation. Les premiers arrivés seront les premiers servis.
Veuillez donc passer sans délai au magasin ou téléphoner pour rassurer
Spécialités:
• Bûches
• Gâteaux aux fruits
• Sabots
• Gâteaux à la douzaine
Gâteaux de tous genres selon votre préférence
Par la même occasion, je vous souhaite à tout
JOYEUX NOEL et HEUREUSE ANNEE
Henri Lamandé

Un roman complet

Le Triomphe de l'Amour ou le Médecin de Lochrist

par
SALVA DU BEAL

17

Edith ne voulait pas faire ce paysage: elle s'acharnait à de tout autres effets, étudiant plutôt le plein jour. Mécontente de ses essais, tourmentée comme le poète par la Muse, elle céda enfin le pinceau rebelle devint docile, entraîna l'artiste. Et ce fut un clair de lune plein d'une icomparable poésie un soir de rêve en même temps qu'un soir vrai, devant lequel Mme de Pennilis s'extasiait.

Edith souriait, à moitié convaincue seulement, plus heureuse de la joie qu'elle donnait à sa mère que du succès prédit, et toutes deux se transportant en imagination à l'ouverture du Salon s'arrêtaient avec la foule devant: "Un soir." La jeune fille s'incarnait en chaque critique, depuis le plus délicat jusqu'au plus ignorant, discutait son oeuvre au point de vue de chacun et de chaque école.

Ah! quels bons instants d'intimité elles passèrent cette fin d'automne, dont elles goûtaient moins les mélancolies que les richesses; les pâles soleils et les dernières hirondelles que les couleurs merveilleuses d'or et de pourpre qui teignaient les bois.

Jamais elles n'avaient plus joui de leur parfaite union de coeur et d'esprit, peut-être parce que la séparation l'avait interrompue un instant; peut-être...

Bénie soit la Providence qui met un voile devant nos lendemains!

V

Sur les boulevards, les marroniers commençaient à bourgeonner; le printemps courait déjà dans l'air, le soleil presque chaud à certain jour faisait rentrer les fourrures et sortir les ombrelles; mais le lendemain le vieil hiver, maussade, jaloux de l'empiètement de la prochaine saison, reprenait ses droits sans crier gare, et le ciel brusquement redevenait froid, l'air glacé. Par un de ces jours, Mme de Pennilis, remontant en voiture au sortir d'un salon très rempli et très chaud, se sentit saisie d'un froid perfide.

Dans la nuit sa respiration s'embarrassa, en même temps qu'une douleur au côté commenç

La maison J. L. FORTIN, le grand magasin de la Mauricie

NOS FAMILLES avaient autrefois l'habitude de se visiter le dimanche après-midi. Les moins jeunes parmi nous se rappellent encore cette époque de cordialité et de bonne humeur qui a empreint l'existence des Canadiens-français entre 1880 et 1910. Et la génération d'aujourd'hui, qui échange des salutations et des sourires au passage de figures familières, ne fait que perpétuer à sa manière la chaleureuse amitié trifluvienne de jadis, amitié à laquelle Trois-Rivières ne saurait renoncer en dépit du modernisme et des froideurs mesquines de notre temps.

Une de ces visites du dimanche après-midi a décidé du sort de Joseph-L. Fortin, comme marchand aux Trois-Rivières. C'était en 1887, il y aura bientôt soixante ans. M. et madame Nérée Teasdale s'étaient rendus à la demeure de M. Fortin en vue, semblait-il, de tenir en bonne compagnie les propos traditionnels du dimanche après-midi.

Madame Teasdale aiguilla tout de suite la conversation sur l'objectif réelle de cette visite.

"Monsieur Fortin," dit-elle, "vous allez ouvrir un magasin avec mon mari?"

— Mais vous n'y pensez pas, madame, je n'ai pas l'argent qu'il faut pour ça.

— Combien avez-vous?

— Quatre cents piastres.

— Mon mari est prêt à placer huit cents piastres dans ce commerce. Vous en avez quatre cents, je vous en prête autant, et votre société aura seize cents piastres pour "partir".

Ce fut l'affaire de quelques minutes. Femme énergique et pratique, madame Teasdale n'avait pas mis de temps à convaincre J.-L. Fortin de l'excellente occasion qui lui était fournie de faire son chemin. La société Teasdale & Fortin fut fondée, le même dimanche après-midi. Elle devait vivre jusqu'au feu du 22 juin 1908.

De ce magasin Teasdale & Fortin, à l'enseigne de La Boule d'Or, descend en ligne directe notre grand magasin à rayons dont J.-L. Fortin est le président.

Nous raconterons ici les antécédents de cette fondation, pour mieux mettre en lumière, en regard de sa réussite présente, les débuts humbles et austères de la maison J.-L. Fortin, Limitée.



M. MAURICE FORTIN, vice-président et directeur-gérant de la maison J.-L. Fortin Limitée.

Fils de forgeron

Joseph-Louis Fortin est né le 6 juillet 1866 du mariage de Pierre Fortin, maître-forgeron, et d'Elizabeth Crête. Pierre Fortin cultivait, à cette époque, dans la Banlieue, une ferme qui appartient aujourd'hui à M. Jos. Gélinas. Le jeune Joseph a fait ses études sous la direction d'un précepteur, M. Caisse, aussi à la vieille école Saint-Philippe, dirigée par les Frères des Ecoles Chrétiennes.

$2.50 par mois

A treize ans, il obtenait un premier emploi comme "petit commis" chez un commerçant de marchandises sèches, Lucien Lajoie, dont le magasin était situé sur la rue Notre-Dame, dans une bâtisse occupée présentement par la Shawinigan Water & Power et où devait loger, plus tard, la maison Genest & Cloutier.

J.-L. Fortin gagnait alors $2.50 par mois. "On n'allait pas tous les jours aux petites vues," nous a-t-il dit l'autre jour, quand nous l'avons interrogé sur son enfance et sa jeunesse. Il a dû mériter ce salaire de $2.50 par mois en travaillant, sans relâche, de sept heures du matin en hiver et de six heures du matin en été, jusqu'à dix heures du soir, cinq jours par semaine et jusqu'à minuit le samedi. "On ne fermait les porte que quand il n'y avait plus de clients..."

Avant de fonder son propre magasin, J.-L. Fortin n'a travaillé que pour l'employeur Lucien Lajoie, dont l'enseigne était "L'Etoile". Le patron a apprécié les services du jeune et vaillant employé de façon réconfortante en haussant régulièrement, jusqu'à concurrence de $8.00 — c'était alors "très bien" comme revenu — le salaire initial de $2.50 par mois.

Teasdale & Fortin

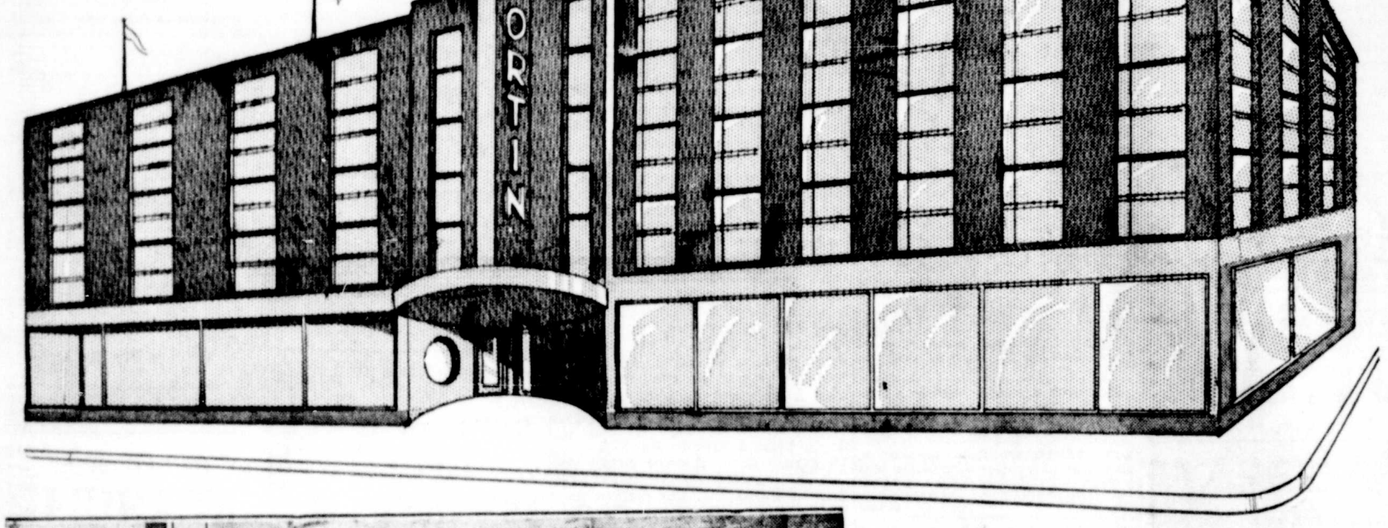
Durant huit ans au service de Lucien Lajoie, J.-L. Fortin a noué amitié dans ce magasin avec un autre commis, C.-J.-Nérée Teasdale. Celui-ci caressait depuis longtemps dans sa tête l'idée de fonder un magasin. Il en avait parlé à plusieurs reprises déjà à J.-L. Fortin, quand il sollicita un conseil. "Je suis bien décidé à ouvrir un magasin, mais où?" demanda Teasdale. "A ta place," répondit l'autre, "j'ouvrirais mon magasin de l'autre côté de la rue (la rue Notre-Dame)." Il indiqua en même temps du doigt une bâtisse où Balcer Glove manufacturait ses gants et dont le rez-de-chaussée abritait des bureaux d'assurances, bâtisse située en face de "L'Etoile", sur le site où repose aujourd'hui l'immeuble de la Banque de Montréal.

C'est là que Teasdale & Fortin allait, quelques jours plus tard, fonder son magasin à l'enseigne de "La Boule d'Or". Nous avons raconté, plus haut, comment, sans y avoir aucunement songé auparavant, J.-L. Fortin a, par un beau dimanche après-midi, accepté la proposition de madame Teasdale et confié à "La Boule d'Or" des économies si difficilement accumulées.

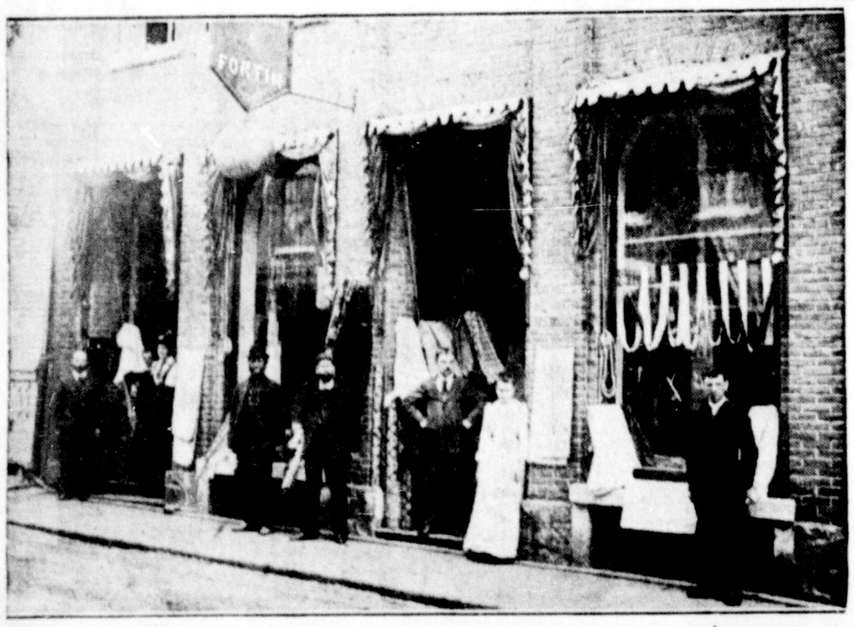
J.-L. Fortin avait alors vingt-et-un ans et il avait épousé, la même année, Eugénie Morrissette.



A l'emploi de la Maison Fortin, depuis vingt ans ou plus: de gauche à droite, première rangée: MM. A. Trempe, F.-X. Toupin, J.-L. FORTIN, président et fondateur de la maison; I. Chainé et J.-W. Abbottt. Deuxième rangée, de gauche à droite: MM. G. Shore, J.-A. Laperrière, secrétaire-trésorier; J. Milot, Mlles J. St-Hilaire, A. Pothier et A. Poisson. MM. A. Bourassa, R. Rouette et L. Clément. N'apparait pas sur cette photo, M. Philippe Lemire, au service de la maison depuis dix-neuf ans.



Projet de façade du nouveau magasin FORTIN, tel qu'il apparaîtra lorsqu'on aura complété les travaux de transformation à l'automne de 1946.



"A LA BOULE D'OR", tel était le nom du magasin général établi rue Notre-Dame, en 1887, par MM. J.-L. Fortin et Nérée Teasdale, et détruit dans la grande conflagration de 1908. On remarque la boule d'or sous l'enseigne. De gauche à droite: Nérée Teasdale, un des associés de Teasdale & Fortin; Mlle Augustine Fortin, commis; un nommé Alarie, client; feu Hercule Duplessis, commis — c'était l'oncle du premier ministre — Jos.-L. Fortin, co-propriétaire de "La Boule d'Or"; Eugénie Teasdale, commis, plus tard épouse du Dr J.-G. Gélinas; et Lucien Morrissette, beau-frère de J.-L. Fortin, et commis.



Le rayon des bibelots et de la verrerie chez FORTIN donne une idée de la rénovation et de la modernisation du grand magasin trifluvien.

Succès immédiat

Il fallait en avoir du cran, même durant les décennies d'initiative générale de cette fin de siècle, pour fonder un magasin de marchandises sèches dans une ville à population encore réduite et où d'autres commerces très florissants promettaient la plus rude concurrence. Les associés y allèrent avec toute l'ardeur enthousiaste de leur âge, sûrs de leurs moyens d'action, sûrs de tenir tête aux événements, quels qu'ils fussent. Ayant compté sur eux, ils ont réussi. J.-L. Fortin avait vu juste, d'ailleurs, en disant que "l'autre côté de la rue" serait le meilleur site du nouveau magasin.

En 1887, le centre commercial des Trois-Rivières était installé presque tout entier sur la rue Notre-Dame, entre les rues Radisson et Saint-Antoine. Sur la rue Des Forges, le commerce ne dépassait pas le marché aux denrées.

Dès l'ouverture de leur magasin, MM. Fortin et Teasdale se sont rendus à Montréal rencontrer les directeurs de la maison de gros Greenshields pour obtenir des crédits. La maison Greenshields leur a fait confiance tout de suite, de même que plusieurs autres maisons de gros. Ce qui a permis aux jeunes associés d'offrir en vente, quelques jours plus tard des stocks considérables de marchandises. De plus, J.-L. Fortin a pris sur lui, comme gérant des achats à "La Boule d'Or", d'accepter des marchandises vendues par les voyageurs, ce dont les marchands de l'époque avaient plus peur que du feu.

Ainsi, la société Teasdale & Fortin a contribué à moderniser l'idée du commerce dans notre ville. Contre les habitudes du temps, elle se souciait énormément de la disposition de ses étalages. L'espace occupé par "La Boule d'Or" était, au début, de trente-cinq pieds par trente environ.

Trois commis ont été engagés en 1887, Mlle Augustine Fortin, soeur de J.-L., Eugénie Teasdale (épouse du Dr J.-C. Gélinas), nièce de C.-J.-N., et feu Hercule Duplessis, oncle du premier ministre et frère de feu le juge. "Hercule Duplessis a été un capable, un vrai vendeur," nous a dit M. Fortin l'autre jour. Et il a ajouté en riant: "Il avait la parole facile, il n'avait pas la langue dans sa poche... C'était un vrai Duplessis!"

La première année, la société Teasdale & Fortin avait fait $18,000 d'affaires. Ce fut un véritable record.

L'enseigne de "La Boule d'Or" avait appartenu, quelques années plus tôt, à M. L.-Z. Beaudry, aussi marchand de marchandises sèches, lequel avait abandonné les affaires. En 1887, MM. Teasdale et Fortin ont ressuscité cette enseigne défunte.

Le feu de 1908

"La Boule d'Or" avait subi plusieurs agrandissements et elle était très florissante, quand l'immeuble où elle logeait a été incendié de fond en comble, durant la conflagration historique de 1908. Quatre employés actuels de la maison J.-L. Fortin travaillaient alors à "La Boule d'Or"; ce sont MM. Louis Robert, qui a accumulé cinquante et un ans de service; François-Xavier Toupin, J.-A. Trempe et Irénée Chainé.

La société Teasdale & Fortin a cessé avec le feu de 1908. Aussitôt après, les deux associés se sont séparés le plus amicalement du monde et ont tenté leur chance chacun de son côté. Tandis que J.-L. Fortin fondait son magasin du côté sud de la rue Notre-Dame, là où il est encore aujourd'hui, Nérée Teasdale installait le sien droit en face, du côté nord de la même rue. Ce dernier devait abandonner son commerce un peu plus tard, pour aller vivre à Saint-Jérôme. M. Teasdale est décédé, cette année.

Il faut dire que, durant quelques semaines, avant que la construction nouvelle fût prête, J.-L. Fortin a installé un magasin temporaire dans une cabane de bois, lambrissée de tôle, au coin des rues Des Forges et Royale. L'inauguration du nouveau magasin a eu lieu en octobre 1909. Celui-ci occupa d'abord un espace de quarante-huit pieds de front par quatre-vingt-cinq de profondeur. En 1909, un magasin qui occupait cet espace était un grand magasin.

En plein essor

Une vingtaine d'employés ont prit part à l'inauguration du magasin neuf, lequel était aussi voué à la vente des marchandises sèches. L'expansion ne devait pas tarder. Entre 1914 et 1918, deux grandes annexes ont été construites à l'arrière et les étages supérieurs du magasin, où M. Fortin avait logé jusque-là sa famille, ont été convertis en salles de montre et en comptoirs.

La famille Fortin s'est alors transportée dans une bâtisse de la rue Bonaventure, qu'elle avait acquise de M. C.-J.-N. Teasdale, et où elle demeure encore aujourd'hui.

Camions aériens

La maison Fortin a adopté tout de suite, en 1909, le système de la caisse centrale. Elle a toujours utilisé pour cela des véhicules menus qui, au début, roulaient sur des courroies, et qui ont servi à transporter à la caisse centrale l'argent remis aux commis par les clients. En 1909, on imprimait, en tirant une corde, l'élan qu'il fallait donner à ces camions aériens pour leur permettre d'atteindre la caisse à l'étage supérieur.

En 1921, la maison Fortin modernisa ce système. Les Trifluviens, qui ont aujourd'hui trente ans, se rappellent encore avec émotion l'enchantement de leur enfance devant cette mécanique sans cesse en mouvement qui roulait sur ses courroies de petites boîtes nickelées. L'auteur du présent article se souvient d'avoir passé des heures à contempler cette invention "gigantesque".

Les enfants de 1945, qui ont toutes les attractions possibles à la maison J.-L. Fortin, ne peuvent, comme nous avons pu, voir circuler ces convois aériens aujourd'hui cachés dans les murs et adaptés à un système mécanique.

Magasin à rayons

Passons rapidement en revue l'ascension rapide du magasin J.-L. Fortin dans le dernier quart de siècle. M. J.-L. Fortin a vendu des marchandises sèches jusqu'en 1923, année où il a inauguré son magasin à rayons. Ce magasin est en progression continuelle depuis.

La compagnie J.-L. Fortin Limitée fut formée en décembre 1925. M. J.-L. Fortin est président de cette compagnie; son fils, Maurice, vice-président et directeur-gérant, et M. J.-Armand Laperrière, qui y travaille depuis 1917, secrétaire-trésorier.

Présentement, la maison Fortin compte cent quarante employés. Son commerce est en grande faveur aux Trois-Rivières et dans toute la région du Saint-Maurice.

En 1934, la compagnie a acquis de M. A.-J.-N. Isola une bâtisse du coin des rues Notre-Dame et Saint-Antoine, qu'elle allait reconstruire entièrement en 1936, tout en procédant à une transformation complète du magasin.

En 1938, des fêtes inoubliables ont eu lieu, à l'occasion du cinquantenaire de la maison Fortin et du jubilé d'or de mariage de M. et madame J.-L. Fortin.

Face à l'avenir

On a annoncé récemment que la maison J.-L. Fortin avait acquis l'immeuble occupé par Blais & Frère et dont la façade coupe par le milieu celle de notre grand magasin à rayons. Ce contrat sera exécuté en juillet 1945. La maison Fortin procédera alors à la transformation la plus importante de son histoire. La façade actuelle de Blais & Frère sera amalgamée aux deux autres pour former un tout. Un grand portique central y sera aménagé. La disposition des fenêtres sera modifiée partout, afin d'harmoniser les trois parties de la façade nouvelle. Et J.-L. Fortin, qui possède le plus bel intérieur de magasin de notre région, possédera de même le plus magnifique extérieur.

De père en fils

Le directeur-gérant de la maison Fortin, M. Maurice Fortin, fils du fondateur, est né aux Trois-Rivières, le 3 mars 1902. Il a fait ses études au Jardin de l'Enfance, au séminaire Saint-Joseph et au Collège Loyola. Il est entré au magasin, comme simple commis, le 1er février 1921, afin d'apprendre par la pratique toutes les occupations du magasin, avant d'être nommé assistant-gérant, en 1927. Il est maintenant directeur-gérant de la maison.

La famille Fortin

A son mariage, M. Joseph-L. Fortin avait vingt-et-un ans. De ce mariage sont nés dix enfants, dont six vivent aujourd'hui. Ce sont Me Emile Fortin, avocat, de Montréal, M. Maurice Fortin, madame F.-A. Levesque, de notre ville, madame L.-J. Robichaud, de Saint-Jean d'Iberville, MM. Paul et Jules Fortin, aussi de notre ville. M. J.-L. Fortin est grand-père de deux petits-enfants, Louis et Hélène Robichaud.

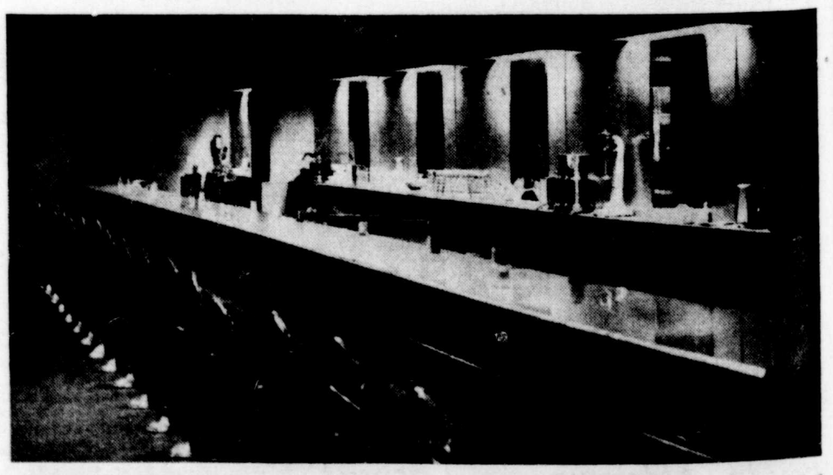
(Suite à la page 104)



M. LOUIS ROBERT, [illegible] employés de la Maison Fortin avec 50 ans de service.



Dans une des montres du magasin FORTIN, les étalagistes ont réussi ce bel étalage de costumes de ski. Au mur, une grande photo du Club de Ski des Trois-Rivières.



La fontaine du magasin FORTIN, un coin moderne où sont servis des repas sur le pouce et des rafraîchissements variés. Ce service est particulièrement apprécié de la clientèle.



Rares sont les grands magasins au pays à créer dans leurs propres studios les personnages fantastiques d'une parade d'arrivée du Père Noël. La maison FORTIN a réussi ce tour de force. Voici les réalisateurs à l'oeuvre, de gauche à droite: M. A. Masson, menuisier; M. R. Alarie, étalagiste, M. Maurice Duval, gérant de la publicité et surintendant du personnel de la maison FORTIN, et M. Rosario Bourassa, dessinateur.